This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

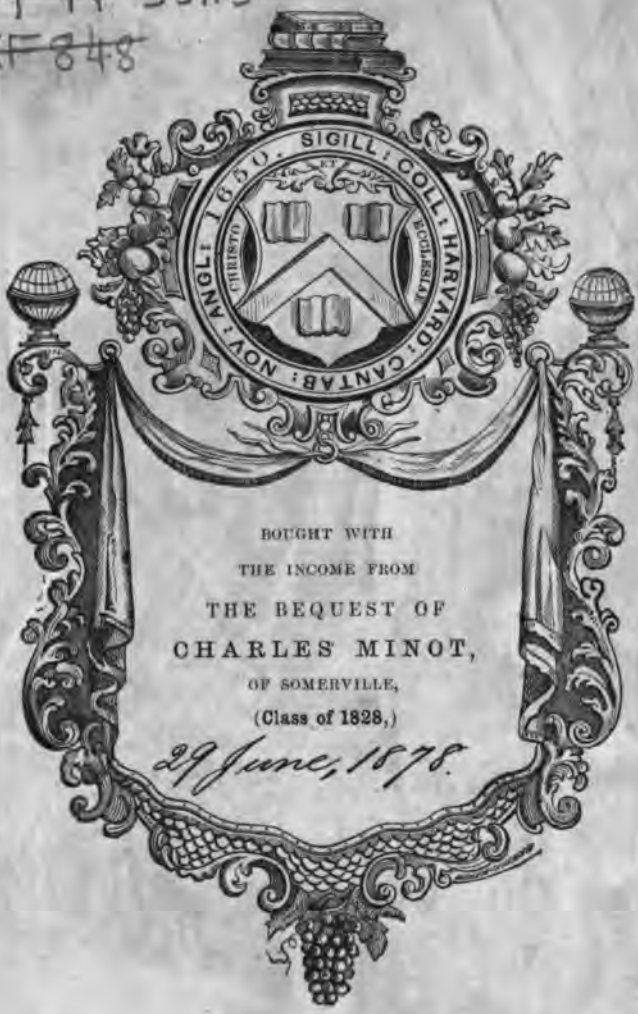
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

~~P Tr 331.3~~
~~KF 848~~



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

2e s. — TOME X. — 15 JUILLET 1859.

Digitized by Google

En vertu des traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, la reproduction et la traduction des articles de cette Revue sont interdites.

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

HUITIÈME ANNÉE

2e SÉRIE — TOME DIXIÈME

XLVe DE LA COLLECTION

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE CONTEMPORAINE

RUE MAZARINE, 9

1859

Les auteurs et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Digitized by Google

~~VIII, 1~~
~~PFr 3313~~

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

1878, June 27.
without issue.

Digitized by Google

DU

POUVOIR TEMPOREL

DU PAPE

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINE, CRÉATION ET VICISSITUDES DU POUVOIR TEMPOREL DU PAPE; CONSIDÉRATIONS SUR L'HISTOIRE DE LA PAPAUTÉ.

L'Europe contemporaine est le théâtre d'une réaction catholique qu'il serait difficile de nier, et qui est la contre-partie du mouvement antichrétien auquel assista le dernier siècle. Qu'on se rappelle dans quel état se trouvait l'Europe vers l'année 1760 : la majorité des hommes puissants par la science, le talent, la naissance ou les armes, affichaient l'impiété; en s'affranchissant de toute croyance religieuse, ils s'imaginaient marcher au bonheur dans les voies de la raison et de la liberté. Une partie du clergé lui-même propageait ces idées. Elles devaient nécessairement marquer leur trace dans les faits : le règne de la Convention traduisit en actes cette hostilité contre les choses saintes, qui était devenue l'esprit du siècle. La réaction actuelle ramène peu à peu les hommes d'élite à la foi, par la science ou l'expérience. La lumière se fait en haut, et descend des régions élevées : la plupart des hommes puissants et célèbres s'honorent du titre de chrétien. Les recherches historiques et scientifiques d'écrivains, en partie protestants, ont détruit les prétendues décou-

Digitized by Google

vertes de la théologie voltairienne. Non-seulement le christianisme, mais l'Eglise catholique elle-même reparaît dans son éclat divin.

Cependant, le retour aux sentiments religieux n'est pas, jusqu'à ce jour, devenu presque universel comme l'était le mouvement anti-chrétien du XVIIIe siècle; et la société catholique est encore sérieusement menacée par les partis révolutionnaires coalisés contre elle. Les uns regardent l'Eglise comme une irréconciliable ennemie, et veulent la détruire; les autres, moins violents partisans du progrès rationaliste, se contentent d'aspirer à la rendre esclave : ce sont les plus dangereux. Ils s'inclinent devant elle, la remercient des services qu'elle a rendus, et disent qu'ils sauront augmenter sa gloire et lui assurer la paix, en l'affranchissant de toute ingérance dans les affaires civiles, politiques et temporelles des peuples. Pour atteindre ce but, ils cherchent à la dépouiller partout de ses propriétés immobilières, et leur plus vif désir est de lui enlever le principal soutien de son indépendance et de son unité, c'est-à-dire le domaine temporel de la papauté.

Cette doctrine n'est jamais devenue prédominante parmi les catholiques français. Un certain nombre d'honnêtes gens sont toutefois tentés de l'adopter, même dans notre pays; et un grand nombre d'Italiens, exaltés par la passion de l'unité nationale, regardent l'existence des Etats du pape comme une malheureuse anomalie, qu'il conviendrait de supprimer. La guerre actuelle a excité leurs espérances, et leurs prétentions ont obtenu un commencement temporaire de réalisation. Il n'est donc pas inopportun de rechercher quelle est l'origine du pouvoir temporel de la papauté, comment il s'est exercé, quel a été le rôle historique des papes, comme princes temporels et souverains pontifes, quelles seraient les conséquences de la diminution ou de la destruction des Etats pontificaux.

I

Le pouvoir temporel des papes a été la suite naturelle de l'extension tutélaire de leur autorité spirituelle. Tertullien, au IIe siècle, résumait en ces termes la croyance des chrétiens au sujet de la papauté et leur vénération pour le saint-siége : « Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par lui à l'Eglise. » Saint Cyprien tient le même langage. Après lui saint Optat de Milève dit : « Saint Pierre a reçu seul les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres pasteurs. » Saint Ambroise s'écrie : « Où est Pierre, là est l'Eglise ! » Affirmation que répétera saint Augustin. Vers la même époque, saint

Digitized by Google

Grégoire, évêque de Nysse, dit en Orient : « Jésus-Christ a donné par Pierre, aux évêques, les clefs du royaume céleste. » Dès les temps les plus anciens, les papes exerçaient leur suprême autorité spirituelle, autant que les persécutions le permettaient. Au Ier siècle, le pape saint Victor, malgré la résistance des évêques d'Orient, décidait que la Pâque serait célébrée le jour de la résurrection du Sauveur, et il condamnait les montanistes. Saint Innocent Ier écrivait aux évêques d'Afrique : « Vous n'ignorez pas ce qui est dû au siége apostolique, d'où découle l'épiscopat et toute son autorité. » Le pape saint Léon rappelait plus tard le même dogme. On le trouve parfaitement défini et confirmé dans la formule juridique de l'union de l'Eglise d'Orient avec l'Eglise romaine, sous le pape saint Hormisdas. En même temps, nous voyons la pratique s'accorder avec la doctrine. Saint Cyprien fait appel à Rome au IIIe siècle, dans son débat avec Fortunat. Un des successeurs de saint Cyprien, Cécilien, en appelle au saint-siége contre les donatistes. Au IVe siècle, saint Athanase recourt à Rome contre les Ariens ; saint Chrysostôme contre ses ennemis particuliers. Une lettre du pape Jules, qui condamne les Eusébiens, prouve que ces recours n'étaient pas insolites : « Ne savez-vous pas, dit-il, que c'est la coutume de nous écrire d'abord, et que d'ici devait venir la décision de ce qui est juste ? » Le concile de Sardique, tenu en 347, suite et complément de celui de Nicée, reconnaît et explique l'appel au pape. La primauté des papes est prouvée même par des témoignages païens, tel que celui de l'empereur Aurélien ; il la reconnut dans le procès de Paul de Samosate, qui avait été condamné par le pape saint Denys. Cette primauté fut le salut de l'Eglise contre les nombreuses hérésies des premiers siècles. Toujours et partout, les papes défendirent l'orthodoxie. S'il est un fait historiquement établi, c'est le primordial établissement de leur juridiction universelle en matière de foi. Les savants protestants ne réussissent pas à se mettre d'accord sur l'époque où le saint-siége aurait, selon eux, usurpé un tel pouvoir : les uns attribuent cette usurpation à saint Grégoire-le-Grand ; d'autres la font remonter au IIe siècle.

L'unité de la doctrine chrétienne, confiée à la vigilance providentielle et à la lumière divine d'un pontife, devait sauver et régénérer le monde. La vigne de Dieu, enracinée dans les catacombes, et arrosée sans cesse du sang des martyrs, véritable arbre de vie et de liberté, étendait peu à peu ses rameaux par tout l'univers connu. Le paganisme, qui inclinait de plus en plus au matérialisme, et le despotisme qui en dérivait, détruisaient par la corruption le corps décrépit de l'empire ; durant ce temps, l'âme de la société nouvelle se formait. Rien d'horrible comme l'agonie de l'empire païen, qui, avant d'expirer, se vautra dans toutes les turpitudes : rien d'atroce

Digitized by Google

comme les annales de ces quatre-vingt-quinze empereurs qui se succédèrent en cent ans, à dater du règne de Commode : mais est-il quelque chose d'aussi beau que cette succession de pontifes, qui élevèrent les fondements de la société nouvelle sur le tombeau des apôtres et les cimentèrent de leur sang? « Comment les premiers papes, sous la hache des persécuteurs, ont-ils défendu la liberté de leur ministère? dit Mgr Gerbet; par un moyen bien simple, ils mouraient. Le catalogue des souverains pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à l'avénement de saint Sylvestre, est un martyrologe de trois siècles. » — « Leur plus habile expédient, c'est le martyre, dit M. Louis Veuillot : s'ils portent la pourpre royale, elle est teinte de leur sang. »

Le pape et les évêques grandissaient, même en pouvoir temporel, tandis que l'autorité impériale diminuait. Le païen Ammien Marcellin constate que les papes avaient une existence splendide et recevaient d'importantes donations particulières dès le IVe siècle. Cependant les princes païens ne leur permirent probablement pas de posséder de très vastes immeubles. Les grandes possessions du saint-siége ne paraissent remonter qu'à Constantin. Ce prince ne *donna* pas Rome au saint-siége; sa prétendue donation de cette ville est une fable; mais il la lui *abandonna*, et l'affaiblissement de ses successeurs, incapable de défendre l'Occident, livra bientôt au pape la tutèle exclusive, c'est-à-dire la possession de Rome et de son territoire. Constantin contribua d'ailleurs directement à la création du domaine temporel des papes; car il donna à saint Sylvestre, pour neuf églises de Rome, des *patrimoines* qui rapportaient alors environ 500,000 fr. de revenu. Plusieurs de ces biens étant situés en Asie, les empereurs de Constantinople les reprirent plus tard et payèrent en échange une rente annuelle d'un talent et demi d'or (à peu près 400,000 francs de notre monnaie). Le saint-siége s'enrichit promptement de donations considérables. On voit saint Grégoire le Grand, à la fin du VIe siècle, faire des libéralités princières. Il donne par exemple soixante sous d'or à un marchand de Syrie, pour qu'il puisse racheter son fils; cinquante sous d'or pour achever l'hôpital fondé par Probus à Jérusalem; soixante sous d'or à l'abbé Elie. Dès cette époque, le pape était un prince opulent, puisque, d'après les lettres de ce même saint Grégoire et l'histoire de sa vie, ils possédait vingt-trois *patrimoines*, dont onze se trouvaient en Italie; les autres étaient situés dans l'Istrie, en Dalmatie, en Illyrie, dans la Ligurie, dans les îles de Corse et de Sardaigne, dans les Gaules, etc. Un de ces patrimoines, celui des Alpes côtiennes, comprenait Gênes et toute la côte maritime depuis la Toscane jusqu'aux frontières de la Provence. Des ecclésiastiques géraient ces possessions avec le titre de

Digitized by Google

défenseurs ; avant de les investir de cette charge, le pape leur faisait promettre, devant le tombeau de saint Pierre, d'avoir un soin particulier des pauvres. Ces défenseurs, dans les provinces où ils étaient envoyés, réunissaient souvent des pouvoirs analogues à ceux qu'ont aujourd'hui les légats. Ainsi, l'un d'eux rétablit en Espagne un évêque injustement déposé et condamna à une pénitence les évêques qui l'avaient remplacé par un intrus.

Dès la fin du Ve siècle, l'Eglise catholique demeurait, en Occident, la seule société régulière, et le pape, le seul grand personnage du monde romain encore debout. Des flots de barbares, poussés par la main de Dieu, inondaient de tous côtés l'empire. Les Perses, les Sarrasins, les Vandales, les Suèves, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns, les Bourguignons, les Angles, les Saxons, se ruaient sur les villes et les provinces. Alaric, Genseric, Ricimer, Vitigès, Totila, se jetèrent tour à tour sur Rome, qui fut plusieurs fois démantelée, saccagée, brûlée en partie. Quand Narsès reprit Rome, en 552, c'était la quinzième fois, depuis seize ans, qu'une armée assiégeante s'en emparait. Durant le VIe siècle, le consulat fut aboli, le sénat, égorgé ou emmené captif; la population presque entière massacrée ou faite esclave. La ville fut même totalement déserte durant plusieurs semaines, si bien que quelques-uns de ses anciens citoyens allèrent demander à saint Benoît si elle devait être encore habitée. Les Grecs ne ménageaient guère plus l'Italie que ne le faisaient les barbares. On peut consulter sur ce point le témoignage de l'historien grec Procope ; sa narration prouve que les exarques de Ravenne commettaient toute sorte d'actes de cruauté, et que les généraux de l'empire pillaient et pressuraient le peuple de ce malheureux pays. Ainsi, le patrice Théodore saisit par trahison l'archevêque de Ravenne, Félix, lui fait crever les yeux, et livre la ville au pillage. Procope accuse l'illustre Bélisaire lui-même de s'être enrichi en pillant sans distinction amis et ennemis. Ici, l'historien devait être bien renseigné : il était le secrétaire de ce grand général, et peut-être avait-il eu sa part des dépouilles.

Au milieu de ces débordements, le pape et les évêques devinrent les plus puissants et les plus fidèles protecteurs du peuple. Souvent, le pape put défendre Rome, sauver des villes ou des provinces de la fureur des conquérants. Ainsi, saint Léon préserva l'Italie du séjour prolongé d'Attila : saint Grégoire protégea Rome et Ravenne contre Agilulfe, et Naples contre Arigis de Bénévent. On voit, par une de ses lettres, que Gallipoli appartenait alors au saint-siége. Les évêques imitaient le pape, et l'épiscopat était généralement confié à des hommes de talent et d'énergie. Saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint Epiphane de Pavie, saint Sidoine d'Auvergne, saint

Digitized by Google

Patient de Lyon, saint Mamert de Vienne, etc., étaient les défenseurs temporels autant que les guides religieux de leurs compatriotes. Beaucoup d'évêques bâtirent des forteresses, autour desquelles leurs ouailles cherchèrent un refuge, en construisant des villes défendues par d'épais remparts. Plusieurs rejetons des familles consulaires et impériales se distinguèrent alors dans l'épiscopat. On vit même l'empereur Glicerius trouver, comme évêque de Salone, la sécurité qu'il n'avait pas eue sur le trône. Il n'est pas étonnant que le peuple rendît à ses pasteurs appui pour appui. Lorsque Justinien II voulut faire saisir le pape Sergius, les troupes de Ravenne, de la Pentapole et des contrées voisines, accoururent à Rome et chassèrent l'envoyé de l'empereur. Peu à peu, l'Italie méridionale et centrale regarda le pape comme son vrai protecteur temporel. Il régnait dans le duché de Rome, gouvernait les patrimoines de saint Pierre, lorsque les barbares ne les détenaient pas, et étendait spécialement sa tutèle sur les provinces de Ravenne, de la Pentapole et de l'Emilie ; cependant, il reconnaissait encore la suzeraineté de l'empereur sur toutes ces contrées. Les Lombards s'étaient emparés des Alpes côtiennes ; leur roi Aribert les rendit au pape Jean VII ; les villes les plus importantes de ce patrimoine étaient alors, d'après Paul Diacre, Aix, Dertone, (Tortone), Bobio, Gènes et Savone. A la même époque (de 705 à 707), le saint-siége possédait Gallipoli, Otrante et Naples.

Malgré les violences et les perfidies de plusieurs empereurs, les papes s'efforçaient de leur conserver fidèlement les contrées soumises à l'autorité directe ou nominale de ces princes. L'hérésie des iconoclastes acheva de briser des liens déjà relâchés. Léon l'iconoclaste, furieux de la résistance du pape saint Grégoire II, voulut le faire déposer ou tuer en 726 ; à son instigation, le duc de Naples souleva la Campanie et marcha contre Rome ; les Romains le défirent, le tuèrent, et chassèrent le duc Pierre, chef de la garnison impériale à Rome. Les historiens grecs disent unanimement que le pape enleva dès lors l'Italie aux empereurs. Le témoignage des historiens latins et les détails qu'ils nous fournissent prouvent que cette affirmation n'est pas exacte. Grégoire II engagea, il est vrai, les Italiens à ne plus payer de tribut à l'empereur, jusqu'à ce qu'il eût abandonné l'hérésie ; mais il les empêcha d'élire un autre empereur, et il fit rentrer l'exarchat de Ravenne sous les lois de Léon, dont il espérait encore la conversion ; il fut mal récompensé de ce service, car l'exarque Eutychius s'unit au roi lombard Luitprand contre Rome.

Le récit détaillé d'Anastase le bibliothécaire montre quelles étaient alors et l'autorité du pape et la foi du peuple. Lorsque Grégoire II, dit-il, prit les armes à Rome contre les iconoclastes, les peuples s'armèrent partout, à son exemple. La Pentapole et Venise secouèrent

Digitized by Google

pour toujours le joug des Grecs, et se donnèrent des magistrats indépendants. A Ravenne, où l'exarque Paul résidait, le parti orthodoxe fut le plus fort, et Paul périt sous les coups de la population révoltée. Les Lombards vinrent au secours des villes insurgées, qui, craignant la vengeance de l'empereur, se donnèrent à eux : ils acquirent ainsi temporairement plusieurs cités de l'Emilie, la Pentapole et Osimo. Les Lombards occupèrent ensuite Ravenne et voulurent s'emparer de Rome. Mais Grégoire II les repoussa et décida la province de Ravenne à recevoir l'exarque Eutychius. Luitprand se tourna contre les duchés de Spolète et de Bénévent, alors gouvernés par des ducs de race lombarde; Grégoire les défendit encore. Alors, Luitprand, irrité, fit alliance avec l'exarque et marcha contre Rome avec lui. Grégoire II alla sans troupes au devant du roi, qui céda à ses exhortations, et, avant de se retirer, suspendit ses armes et ses insignes royaux sur le tombeau des apôtres[1]. Après ce conflit, Grégoire tenta encore de se rapprocher de l'empereur. Un certain Tibère, surnommé Petasius, essayait de fonder un Etat en Italie; il avait déjà pris quelques villes en Toscane. Grégoire envoya contre lui son armée, qui le défit et le tua; la tête du rebelle fut expédiée à Constantinople. Mais Léon ne se contenta pas de ce service; il exigea la soumission absolue du pape, et s'efforça de l'effrayer par d'horribles menaces. Grégoire lui répondit qu'il ne le craignait pas : « L'Occident entier, dit-il, tourne les yeux vers notre humilité; » et il continua de résister, tout en suppliant l'empereur de revenir à l'orthodoxie. Sous le pontificat de son successeur, saint Grégoire III, Léon envoya contre Rome une grande flotte qu'une tempête fit périr dans l'Adriatique. Depuis cette époque, les papes cessèrent de voir leur indépendance sérieusement menacée par les Grecs. Mais, dans ce conflit, ils perdirent définitivement la rente que les empereurs avaient longtemps payée au saint-siége pour ses biens d'Orient.

Les Lombards se montrèrent bientôt plus dangereux que les Grecs. Ils aspirèrent à la domination de toute l'Italie, et mirent les papes dans la nécessité de soutenir de longs combats. Les peuples de Ravenne, de la Pentapole et de l'Emilie s'étaient placés sous le protectorat spécial des papes, qui les laissaient choisir leurs gouvernants : le saint-siége, souvent appuyé par les ducs de Spolète et de Bénévent, défendit la liberté de ces peuples et demanda l'appui des Francs. Dans ce but, deux ambassades solennelles furent envoyées à Charles-Martel, lui portant les clefs de la confession de saint Pierre, ses chaînes et l'étendard représentant la ville de Rome, insigne de la

[1] Voir *Della origine del dominio de' Romani Pontefici*, par le cardinal Orsi. Nous avons souvent consulté cet excellent ouvrage, qui fut imprimé à Rome en 1742.

Digitized by Google

dignité de patrice. Charles-Martel se montra disposé, dit le continuateur de Frédégair, à accepter le patriciat romain, mais à la condition qu'on n'aurait plus recours à l'empire byzantin. Si ces négociations n'eurent pas de suite immédiate, elles préparèrent les voies aux expéditions de Pepin et de Charlemagne. Les nonces de Grégoire III étaient sur le champ de bataille de Poitiers, à côté de Charles-Martel; le pape avait efficacement contribué à la réunion de la grande armée chrétienne qui battit les Sarrasins. Le pape Zacharie, successeur de Grégoire III, nomma un certain Etienne patrice de Rome, et obtint de Luitprand la restitution de tout ce qui avait été enlevé au saint-siége. Après la mort de Luitprand, Zacharie protégea les Italiens contre le roi lombard Rachis, qu'il parvint à éloigner de Pérouse, à force de présents et de supplications. Etienne II fut obligé ensuite de défendre l'exarchat de Ravenne et d'autres villes contre Rachis, qui, repentant de ses excès, vint à Rome déposer la couronne royale et prendre l'habit de bénédictin.

Loin d'imiter cet exemple, Astolfe, son héritier, envahit Ravenne et les Etats Romains. Etienne II alla vainement à Pavie revendiquer la protection de ces peuples qui s'étaient donnés à saint Pierre; le roi lombard fut inexorable. Pepin promit au pape, à l'assemblée de Quercy, de lui faire rendre justice. Avant cette époque, il y avait alliance entre les Lombards et les Francs, qui avaient obtenu leur secours contre les Sarrasins; Pepin était même fils adoptif de Luitprand. Il n'hésita cependant pas à rétablir l'indépendance et le pouvoir temporel du saint-siége. Astolfe, battu, promit de restituer les territoires dont il s'était emparé, et que Pepin rendit ou donna au pape. Mais à peine le roi des Francs s'était-il éloigné que le perfide Lombard, rompant ses engagements, mit à feu et à sang les Etats du saint-siége, et vint assiéger Rome. Etienne écrivit trois lettres à Pepin et à ses fils, « tous trois rois et nos patrices des Romains. » La première faisait appel à la nation franque tout entière: Pepin accourut. L'Empereur Constantin Copronyme lui fit en vain demander la restitution de l'exarchat de Ravenne; le roi répondit : « Ce n'est pour la considération d'aucun homme que je me suis exposé à tant de combats, mais pour l'amour de saint Pierre et le pardon de mes péchés; quelques trésors qu'on puisse m'offrir, on ne me persuadera jamais d'ôter à saint Pierre ce que je lui ai une fois offert. » Bientôt victorieux, il fit remettre par l'abbé Fulrad, sur les tombeaux des apôtres les clefs des vingt-deux villes de l'exarchat de Ravenne, de la Pentapole et de l'Emilie. A ces possessions et au duché de Rome le roi des Lombards ajouta de son propre mouvement la ville de Comacchio. L'épée des Francs avait fondé définitivement le pouvoir temporel et l'indépendance du saint-siége.

Digitized by Google

Nous nous sommes étendu sur l'origine du pouvoir temporel des papes, parce qu'elle est généralement peu connue; on l'attribue habituellement à Pepin et à Charlemagne. Mais en remontant aux sources historiques, on voit que ce pouvoir commence à s'établir au temps de Constantin, et que le don de Pepin fut une restitution plutôt qu'une donation dans le sens littéral de ce mot. Le roi franc pouvait sans doute disposer des pays qu'il venait de conquérir : mais les papes en étaient les propriétaires légitimes, ils l'étaient devenus, lorsque les habitants de ces contrées avaient trouvé en eux leurs seuls protecteurs contre les ravages des barbares, la tyrannie et l'hérésie des Grecs. Le libre mouvement des populations, et les services que leur a rendus la tutèle pontificale, tels sont les véritables fondements de la royauté temporelle des papes. Cependant, par un scrupule que nous devons louer, les souverains pontifes continuèrent pendant assez longtemps à ne se considérer que comme de simples dépositaires du pouvoir civil. Ils rendaient hommage aux princes byzantins autant qu'ils pouvaient le faire sans leur restituer la souveraineté effective. Les relations n'étaient pas rompues. Grégoire III envoya quatre nonces à Constantinople; Zacharie en députa un aussi à Constantin Copronyme. Etienne II fit restituer à l'Empereur quelques villes par Astolfe. Ce pape et ses deux devanciers désignèrent les actes de leurs synodes d'après les années de règne des empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme. Zacharie reconnut aussi l'empereur Artabasde et data ses actes pontificaux selon les années du règne de ce prince. Mais tous ces papes, dit le cardinal Orsi, concluaient des traités, disposaient des milices romaines, conféraient la dignité de patrice de Rome et exerçaient la vraie souveraineté dans les Etats romains. « Le pape gouvernait tout l'Etat de Rome et de l'exarchat, dit aussi le père Thomassin..... c'était lui qui faisait la paix, qui parait au désordre de la guerre, qui protégeait les villes, qui écartait les ennemis, qui avait la principale correspondance avec l'Empereur et avec les rois voisins desquels on pouvait attendre du secours. » Ainsi, dès la première moitié du VIIIe siècle, le pape régnait de fait dans la majeure partie de l'Italie centrale et méridionale, quoique laissant le titre de souverain à l'Empereur : Orsi fait observer que ce pouvoir avait quelque analogie avec l'autorité de Charles-Martel et de Pepin en France.

Depuis 754 jusqu'à la fin du siècle, les pontifes romains seuls exercèrent le pouvoir suprême à Rome : on se trompe quand on prétend que les chefs de la France l'ont possédé. Pepin et Charlemagne reconnaissaient que l'Eglise romaine était l'âme du monde, et qu'elle avait besoin d'indépendance pour exercer en toute plénitude sa bienfaisante action. Lorsque le pape fut obligé de résister à Didier, il lui

Digitized by Google

opposa des troupes de Rome, de Pérouse, de Toscane et de Campanie : quoique ces forces fussent considérables, elles se trouvèrent encore insuffisantes ; c'est ce qui nécessita la campagne de Charlemagne en Italie. Quand ce héros vint en 774 à Rome, après avoir pris et détrôné Didier, il était âgé de vingt-sept ans, et on ne savait, disent les historiens, ce qu'il y avait de plus admirable, ou de la haute et vigoureuse stature, ou de la figure majestueuse, ou des talents et de l'érudition du prince. A la donation de Pepin, il ajouta la Corse, Parme, Mantoue, Venise, l'Istrie, et certains droits sur les duchés de Spolète et de Bénévent ; l'acte fut déposé par le jeune roi sur le tombeau de saint Pierre. Plus tard, Charlemagne offrit même à l'Eglise romaine la suzeraineté de la Saxe. Spolète et Bénévent, quoique comprises dans la liste que nous venons de citer, étaient alors au pouvoir du vaillant duc Arichis, qui s'était affranchi des rois lombards et n'avait pas reconnu l'autorité des Francs. Grimoald, son fils, gouverna ces domaines jusqu'à sa mort, qui arriva en 806 ; le successeur de ce duc, nommé aussi Grimoald, paya tribut à l'empereur des Francs, en 812 ; mais ni le pouvoir impérial, ni celui des papes ne fut prépondérant durant une grande partie du IXe siècle, dans ces contrées de l'Italie méridionale. Le duc de Bénévent osa saisir et faire prisonnier l'empereur Louis II. Les princes de Salerne et de Capoue se regardaient aussi comme indépendants. La souveraineté réelle du pape était limitée à l'Italie centrale, et comprenait presque exactement le même territoire sur lequel le saint-siége règne encore, après plus de onze siècles de possession.

Fleury, et plusieurs autres historiens français, prétendent que les empereurs carlovingiens se considéraient comme possesseurs des Etats romains, et y exerçaient leur droit de propriété, qu'ils transmirent à leurs successeurs à l'empire. Cette assertion est complétement inexacte. Les papes donnaient à Charles, comme à son père Pepin, le titre de patrice et de défenseur de l'Eglise : *Patricius Romanorum, defensor sanctæ Dei Ecclesiæ*, qualifications dont ces princes s'honoraient. Charlemagne met en tête de ses lettres capitulaires : *Ego Carolus, devotus sanctæ Dei Ecclesiæ defensor humilisque adjutor*. Il prend aussi les titres suivants : *Karolus, gratia Dei rex regnique Francorum rector et devotus Ecclesiæ defensor, atque adjutor in omnibus apostolicæ sedis*. Nulle part il ne s'attribue la qualité de maître de Rome. Il témoigna toujours un grand respect pour l'indépendance pontificale. Le pape Adrien le prit pour fils adoptif. Léon III, qui lui décerna la couronne impériale, avait aussi pour lui une vive affection. Il s'établit alors entre les deux princes un accord par lequel l'empereur reconnut que le pape avait le droit de couronner les empereurs, et l'empereur le droit de confirmer l'élec-

Digitized by Google

tion des papes. Les empereurs d'Allemagne abusèrent plus tard de cette approbation, qui ne s'exerça toutefois pas sans longues et fréquentes interruptions, jusqu'en 1061, époque où elle fut supprimée. Une preuve péremptoire que les Carlovingiens ne possédaient pas les provinces de Rome, de Ravenne et les autres contrées appartenant au saint-siége, c'est qu'elles furent toujours exclues de la nomenclature des pays partagés entre eux. Louis le Débonnaire confirma d'ailleurs, sous le pontificat de Pascal, les restitutions et donations faites par son père et son aïeul. Cette charte énumère les possessions du saint-siége et en constate l'origine. L'empereur reconnaît et confirme d'abord la propriété du duché de Rome, *comme appartenant anciennement aux papes*. « Pareillement, continue le décret impérial, l'exarchat de Ravenne dans son intégrité, avec les villes, bourgs et châteaux que le roi Pepin et notre père, l'empereur Charles, ont autrefois *restitués, par acte de donation*, au bienheureux apôtre Pierre et à vos prédécesseurs. » Les pays désignés en ces termes comprenaient : Ravenne et l'Emilie, Bobio, Césène, Forlimpopoli, Forli, Faënza, Imola, Bologne, Ferrare, Comacchio, Adria, Gabel, avec tous les territoires et les îles de terre et de mer appartenant à ces villes. La charte indique encore : la Pentapole, la Sabine, les îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile, quelques villes et forteresses du côté de la Toscane, plusieurs villes et *patrimoines* du côté de la Campanie ; dans cette dernière classe, se trouvent compris : Ivra, Arces, Aquinum, Arpino, Theano et Capoue, les patrimoines de Bénévent et de Salerne, de la Calabre inférieure et supérieure, de Naples[1]. Louis confirme ensuite les pensions et rentes assignées par ses prédécesseurs à l'Eglise de Saint-Pierre sur les duchés de Toscane et de Spolète, « sauf en tout, dit-il, notre domination sur ces mêmes duchés. »

Bérenger, couronné empereur par le pape, en 916, après un long interrègne impérial, confirma ce diplôme. L'empereur Othon Ier rendit au saint-siége quelques domaines qui lui avaient été enlevés, et reconnut aussi les droits temporels des papes sur les donations et restitutions carlovingiennes, auxquelles il ajouta sept villes. A la fin de son diplôme, il rappelle et renouvelle la convention faite, en 824, entre le pape Eugène II et Lothaire, pour régler le droit et le devoir de l'empereur d'assurer la libre élection des papes et de défendre leur autorité spirituelle et temporelle, quand ils n'étaient pas assez forts par eux-mêmes pour la faire respecter. Enfin, l'empereur saint Henri confirma, en l'an 1014, les droits temporels et les possessions territoriales du saint-siége.

[1] Voir cette charte dans les *Annales du cardinal Baronius*, XIII, 27 ; elle a été résumée par l'abbé Rohrbacher, XI, 402.

Digitized by Google

Les papes cédèrent l'Apulie et la Calabre aux conquérants normands, qui s'engagèrent à se considérer toujours comme vassaux du saint-siége. Urbain II, plus tard, investit Roger et ses successeurs du titre de légats en Sicile, en récompense des services que cet illustre capitaine avait rendus à la foi en expulsant les Sarrasins d'une île qu'ils occupaient depuis deux siècles. Telle est l'origine du royaume de Naples et la cause de sa situation spéciale à l'égard du saint-siége ; plus tard, les papes trouvèrent de vaillants défenseurs dans les princes normands durant la lutte terrible de la papauté contre les empereurs. Le même Urbain II donna la Corse à l'Eglise de Pise qu'il érigea en archevêché, pour témoigner sa reconnaissance à la grande comtesse Mathilde. Celle-ci, après avoir plusieurs fois soutenu victorieusement le saint-siége contre l'empereur, légua aux papes tous ses biens d'Italie.

II

Nous ne pouvons esquisser, même sommairement, l'histoire de la domination temporelle des souverains pontifes : un tel sujet nous mènerait trop loin ; car les onze ou douze siècles que ce pouvoir a traversés ont été féconds en périls, en combats, en vicissitudes de toute espèce. Après avoir indiqué comment le petit royaume des papes s'est formé, nous sommes obligé de nous borner à quelques considérations sur les principales crises qui l'ont attaqué, et sur la mission sociale et politique accomplie par ses souverains.

L'Eglise romaine peut dire avec saint Augustin : *Vita, pugna.* Toujours combattue, souvent mise en péril, elle a eu surtout à subir quatre crises formidables : l'attaque des empereurs souabes, le schisme d'Occident, la révolte protestante et la révolution française. Entre les mouvements avant-coureurs de ces cataclysmes et leurs conséquences, Rome n'a guère eu de repos. Il est surprenant que ses princes temporels, malgré tant de causes de faiblesse, aient pu conserver leurs Etats, vaincre les hérésies, repousser les musulmans, échapper aux despotes et contribuer si largement à la splendeur de l'Italie, au progrès et à la liberté des peuples. Il nous semble qu'un chrétien doit reconnaître là le doigt de la Providence. Considérons en effet cette prodigieuse série de princes électifs, toujours jalousés des grands, souvent abandonnés par le peuple ; presque tous sont des vieillards, étrangers aux armes, sans parents puissants, dénués d'expérience administrative ; et cependant, de tous les trônes électifs, le siége de saint Pierre est seul debout. Les deux empires romains

Digitized by Google

ont disparu ; l'empire d'Allemagne, les monarchies électives de Pologne et de Hongrie ont été détruites ; les fameuses républiques de Gênes et de Venise ne sont plus qu'un souvenir; tout le reste de l'Italie a subi mille transformations ; et Pierre règne encore sur plusieurs de ses patrimoines du VIe siècle, sur les provinces qui se donnèrent à lui et que les rois francs lui restituèrent il y a onze cents ans. Que ceux qui refusent de voir là le doigt de Dieu nous montrent quelque chose d'analogue dans l'histoire d'une institution humaine.

Une autre considération doit nous frapper : de tous les souverains, il n'en est pas qui aient, moins que les papes, recherché les agrandissements de territoire. Plusieurs d'entre eux ont été très puissants; et cependant aucun, à l'exception de Jules II, n'a tâché de réunir à ses Etats, à la suite d'une guerre, un territoire étranger. Encore Jules II, qui acquit de cette manière le duché de Parme, prétendait-il y avoir des droits ; son successeur néanmoins se hâta de rendre cette conquête. Dans quel autre royaume que celui des papes aurait-on conservé durant des siècles, enclave indépendante, la petite république de Saint-Marin ?

Les grandes luttes soutenues par les papes ont toujours eu pour but le salut de la société catholique, menacée par des princes ou des peuples qui tentaient d'asservir l'Eglise ou de détruire la chrétienté. L'Eglise de Dieu ne peut vivre esclave ; ceux qui la gouvernent doivent s'exposer à tous les tourments pour sa liberté. Les musulmans, vainqueurs du monde chrétien en Asie et en Afrique, menaçaient de le détruire en Europe. Les papes ont été leurs plus redoutables adversaires. Les nonces de Grégoire III enflamment à Poitiers le zèle et le courage des chrétiens. Saint Léon IV repousse les Sarrasins près d'Ostie. Sylvestre II appelle aux armes toute l'Europe chrétienne contre les mahométans. Jean X réunit à l'empereur Bérenger les princes napolitains, prend le commandement des troupes et anéantit l'armée sarrasine sur le Carigiano. Benoît VIII rassemble les Italiens, marche à leur tête et extermine les Sarrasins, qui avaient débarqué en Toscane. Victor III décide les Pisans et les Génois à envoyer à Tunis une expédition qui force les musulmans à rendre un grand nombre d'esclaves. Urbain convoque le grand concile de Plaisance, où la première croisade est résolue ; et depuis cette époque le pape dirige et soutient la résistance des chrétiens, qui finit par vaincre l'invasion mahométane. L'âme du pape est partout où un grand coup se donne contre Mahomet ; elle anime et relève la Hongrie et la Pologne découragées. Lorsque l'héroïque Hunyade rejette hors de Belgrade et détruit en partie l'immense armée de Mahomet II, un homme est près de lui, la croix à la main, ralliant les chrétiens désespérés, les ramenant au combat, triomphant enfin par l'épée des Hongrois d'un ennemi qui se croyait

Digitized by Google

sûr de la victoire : cet homme, c'est saint Jean Capistran, le légat du pape. Le pape prépare la victoire de Lépante ; le pape travaille encore à la délivrance de Vienne et de Bude. Quand des guerres s'élèvent entre les chrétiens, il les réconcilie, les réunit contre l'ennemi commun, et ne lui laisse guère de trève aussi longtemps que le croissant musulman est redoutable à la catholicité.

Rome et les catholiques eussent sans aucun doute triomphé plus vite et plus complétement du mahométisme, si les terribles attaques des empereurs souabes, le schisme d'Occident et le protestantisme n'avaient pas diminué, durant de longues périodes, l'influence de la papauté sur une grande partie de l'Europe. Les écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècles, époques où dominait un despotisme fort opposé à la liberté religieuse, ont méconnu pour la plupart le rôle et le but des papes dans la lutte des Guelfes contre les Gibelins. Vers la fin du siècle dernier, quelques hommes de haute valeur, voyant où conduisait l'asservissement de l'autorité spirituelle au pouvoir civil, prirent vivement parti pour les papes du moyen âge, et prouvèrent que ceux-ci défendaient la civilisation et la liberté des peuples. Ce mouvement a continué de nos jours, et les historiens les plus sérieux, protestants et catholiques, professent la même opinion depuis un demi-siècle. Jean de Muller et Voigt parlent à peu près comme Joseph de Maistre ; Ranke, demeuré protestant, se rencontre souvent avec Hurter, devenu catholique. Nous n'examinerons point si les papes n'ont pas fait trop valoir, au moyen âge, « cette suzeraineté universelle qu'une opinion non moins universelle ne leur disputait point[1]. » La négation de l'indépendance spirituelle de la papauté par les empereurs, et la nécessité d'une puissance morale supérieure, capable de réprimer ou de prévenir les excès de la force, expliquent l'usage étendu que plusieurs papes ont fait de cette suzeraineté qui leur était attribuée par l'opinion. Ce qu'il y a d'important, c'est de savoir si saint Grégoire VII et ses successeurs ont rendu un service à la société en résistant aux prétentions impériales.

Henri IV venait d'arracher au jeune et faible Nicolas II une nouvelle reconnaissance du privilége impérial de confirmer l'élection des souverains pontifes. Ce prince, qui rêvait, comme plusieurs de ses successeurs, la monarchie universelle, voulut s'attribuer la suprême autorité en matière religieuse, pour asservir l'Europe. Il s'arrogea le droit de convoquer des conciles, de déposer des papes, d'en faire nommer d'autres, de donner à la fois l'investiture ecclésiastique et féodale aux abbés et prélats, par la crosse et l'anneau aussi bien que par le sceptre. Que serait-il advenu si les papes avaient cédé à ses

[1] Joseph de Maistre.

Digitized by Google

prétentions? L'Occident fût tombé, par l'affaiblissement de la religion, la corruption des mœurs, l'abaissement des caractères, au triste niveau de la société grecque. « Le pape, dit Jean de Muller, fut le tuteur des peuples, le fondateur de la grande communauté de la chrétienté, *le chef obtenu du ciel par le parti contraire à la prépotence de l'empereur*. L'empereur pouvait donner un joug : il fallait à la chrétienté une âme; le pape la lui donna et pouvait seul la lui donner. » Voigt ne craint pas de nommer Grégoire VII « la merveille de son siècle. » C'est, en effet, un merveilleux spectacle, que l'énergie invincible de ce pontife, si souvent traqué et assiégé par son puissant adversaire, qui lui opposait chaque jour quelque antipape nouveau : il en fit jusqu'à sept. Hildebrand était aussi inflexible, cerné au château Saint-Ange par les troupes de l'empereur, qu'au milieu des armées catholiques victorieuses. Henri IV partagea la fin malheureuse qui a frappé tous les ennemis acharnés du saint-siége : il mourut subitement étant en guerre contre ses enfants; son corps resta cinq ans à la porte de l'église. L'accord conclu avec Henri V, en 1122, et qui suspendit pour quelque temps la lutte, prouve le bon droit des papes; ils signèrent la paix quand l'empereur consentit à laisser libres les élections pontificales et cléricales, et se contenta de donner à l'évêque ou à l'abbé l'investiture des régales par le sceptre, qui assujettissait seulement le dignitaire aux devoirs de sujet et de vassal attachés aux prérogatives civiles du souverain.

L'Eglise resta triomphante, puisqu'après tout elle conserva les Etats du saint-siége et sauva sa liberté : mais ce ne fut pas sans que les papes eussent éprouvé bien des souffrances, sans que les Romains et les Italiens eussent commis bien des erreurs, cruellement expiées par eux. Ces erreurs, il faut bien le dire, ne sont pas étonnantes, car la fin du IXe siècle et le Xe avaient été de tristes époques. Les ordres religieux, plusieurs évêques et quelques papes mêmes n'avaient pu ni triompher tout à fait des mœurs brutales du temps, ni rester absolument sans taches. Les vices du paganisme n'étaient pas partout détruits; la violence n'avait point disparu chez les races conquérantes. A cette aurore de la féodalité, le pouvoir suprême perdit beaucoup de son éclat. Chaque seigneur puissant était un despote presque indépendant. L'Eglise seule conservait quelque autorité sur les populations. Mais la pression des seigneurs romains ou des empereurs sur les élections pontificales empêcha quelquefois des nominations désirables. Il y eut de mauvais papes, tels qu'Etienne VII et Jean XII. Les saints papes, les bons pontifes de cette époque furent souvent combattus par leurs voisins ou par leurs sujets. Enfin, les grands papes du XIe siècle rétablirent l'indépendance complète de l'Eglise. Malgré la turbulence des Romains, la majorité de l'Italie soutint la

Digitized by Google

papauté dans ses luttes ; de là vint que la civilisation et la liberté, partant de l'Italie, se répandirent par tout l'univers chrétien [1].

Le parti gibelin représentait en Italie l'orgueil de la force et la violence du pouvoir laïque. Une grande partie de la noblesse féodale ne voulait pour maître que son bon plaisir. A Rome même, les Frangipani, les Colonna, et d'autres petits despotes, bravaient du haut de leurs tours l'autorité des papes. A leur rébellion Arnaud de Bresce ajouta la révolte du peuple ; il avait promis aux Romains de leur rendre la splendeur de leurs ancêtres, s'ils rétablissaient les formes républicaines. Les empereurs profitèrent de ces dissensions pour tâcher de détruire la souveraineté du saint-siége et de la confisquer à leur profit. Saint Bernard écrivit vainement aux Romains pour les ramener à l'obéissance envers le pape. « Vos ancêtres ont rendu votre ville la maîtresse du monde, disait le grand saint ; vous, au contraire, vous avez hâte de la rendre la fable du monde. Vous chassez de son siége et de sa ville l'héritier de Pierre. Vous dépouillez de leurs biens et de leurs maisons les cardinaux et les évêques, ministres du Seigneur. Peuple insensé ! colombe séduite et sans intelligence ! si tu formes un corps, le pape n'en est-il pas la tête, les cardinaux n'en sont-ils pas comme les yeux ? Qu'est donc Rome aujourd'hui ? un corps sans tête, sans yeux, sans lumière. Peuple malheureux, ouvre tes yeux et vois la désolation qui te menace. Comment l'éclat de ta gloire s'est-il effacé en si peu de temps. Comment la maîtresse des nations, la princesse des royaumes est-elle devenue comme veuve ? Hélas ! ce ne sont que les préludes des calamités que nous craignons. Tu es près de ta ruine, si tu t'obstines dans ce que tu fais. » — Les Romains restèrent insensibles à cette grande voix qui remuait le monde chrétien. Durant bien des années leur histoire n'est qu'une succession de révoltes acharnées, suivies de courts repentirs ; on les voit alliés tour à tour à des ennemis successifs du saint-siége. Quand Frédéric Barberousse soutient un anti pape, il trouve de l'appui à Rome ; et le Romain Colonna se joint au misérable agent de Philippe le Bel pour outrager Boniface VIII. Il est faux toutefois que Colonna ait frappé Boniface VIII. Nogaret et Colonna pillèrent son palais et ses trésors : le premier l'injuria, mais le pape ne fut pas frappé. Délivré au bout de trois jours par les habitants d'Anagni, il pardonna à l'un de ses ennemis fait prisonnier.

Il n'est pas étonnant que les papes se soient dégoûtés de Rome et aient cherché du repos à Avignon. C'était sans doute une mauvaise politique de quitter leurs Etats, et il est surprenant qu'ils aient pu

[1] Un écrivain libéral, le comte Balbo, dans ses *Speranze*, a soutenu avec talent la thèse que l'Italie a été brillante quand elle a été unie au pape, et abaissée quand elle s'est séparée de lui.

Digitized by Google

ensuite, après tant de crises, les recouvrer malgré leur longue absence. La translation du saint-siége à Avignon fut une des causes du grand schisme d'Occident. L'Eglise en souffrit beaucoup; mais les Etats romains et l'Italie furent plus malheureux qu'aucun autre pays. Ecoutons Pétrarque quand il fait parler Rome elle-même pour conjurer Benoît XII d'y retourner : « Je suis cette Rome, si fameuse dans l'univers; remarquez-vous encore quelques traits de mon ancienne beauté?..... Il y a peu d'années que toute la terre suivait mes lois, et c'était la présence de mon saint époux qui me procurait cette gloire; aujourd'hui, triste veuve, je suis en butte à la tyrannie et aux injures..... Eh! quoi! Saint-Père, vous pouvez voir mes malheurs d'un œil tranquille? vous ne me tendez point une main secourable! Oh! si je pouvais vous montrer mes collines ébranlées jusque dans leurs fondements! vous découvrir mon sein couvert de plaies! vous faire voir mes temples à demi ruinés, mes autels sans ornements, mes prêtres réduits à la misère!..... » Rome et l'Italie étaient en effet singulièrement déchues depuis l'exil demi forcé du pape. Ce souvenir devrait servir d'enseignement aux Romains d'aujourd'hui. Le cardinal des Ursins écrivait, en 1314, à Philippe-le-Bel : « La ville de Rome est tombée en ruine; le patrimoine de saint Pierre a été pillé par des voleurs plutôt que par des gouverneurs. Toute l'Italie est négligée comme si elle n'était pas du corps de l'Eglise, et elle est pleine de séditions. » Dante, quoique ardent gibelin, écrivait aussi, à la mort de Clément V, en 1314, une lettre pressante aux cardinaux réunis, pour leur dépeindre le malheur de Rome et les supplier d'engager le pape à revenir en Italie. Tous ces témoignages montrent combien l'Italie avait perdu à l'éloignement des papes et ce qu'elle deviendrait probablement encore si elle contraignait le Saint-Père à la quitter.

La mémoire des papes d'Avignon mérite d'être justifiée de plusieurs inculpations sans fondements. Ils ne manquèrent ni de capacité, ni d'activité, ni de vertus. « Les papes d'Avignon, si souvent calomniés, dit M. Louis Veuillot, paraissent dignes de la tiare, irréprochables dans la foi et dans les mœurs. L'assistance divine, promise à saint Pierre, ne leur est pas retirée. Exilés de Rome pendant soixante ans, hôtes et presque captifs de la France, ayant affaire à des protecteurs comme Philippe-le-Bel, à des adversaires politiques comme Louis de Bavière et la foule scélérate des petits princes gibelins qui dévoraient l'Italie, à des hérésiarques comme Wiclef et Marsile de Padoue, à des séditions théologiques comme celle des Frères-Mineurs, ils conservent la royauté spirituelle du monde, et ils reconquièrent la souveraineté temporelle de Rome, successivement envahie par vingt tyrans. Ce résultat n'annonce pas des

Digitized by Google

hommes ordinaires. » — « Tous ces papes étaient français, dit l'abbé Rohrbacher. Nous avons sur chacun d'eux plusieurs vies contemporaines : sept de Jean XXII, huit de Benoît XII, six de Clément VI, quatre d'Innocent VI, quatre d'Urbain V. Pas une ne dit rien contre les mœurs de pas un; au contraire, tous y sont loués sous ce rapport. » Un auteur italien, Villani, accuse Clément V d'avarice, de simonie et de mauvaises mœurs ; mais six autres biographies de ce pape ne mentionnent aucun de ces reproches. Jean XXII combattit victorieusement l'empereur Louis de Bavière et l'antipape créé par lui ; grâce au secours de Robert de Naples il reconquit Rome. Au milieu des plus grands périls et de schismes les plus dangereux, ce pape s'occupait activement de la conversion de l'Asie. Son successeur travailla aussi au succès des missions asiatiques. Il ramena Bologne à l'obéissance et réussit à détacher de l'empereur et du schisme presque tous ceux des princes italiens qui avaient suivi la doctrine de la prépotence impériale en matière spirituelle. Mais les Italiens, peuple indocile, ne restèrent pas longtemps fidèles au saint-siége. Le cardinal Albornoz, légat d'Innocent VI, aussi habile négociateur que redoutable homme de guerre, restaura l'autorité de l'Eglise en Italie et lui fit rendre tous les biens qu'elle avait récemment perdus. Urbain V put revenir à Rome et y fut accueilli avec enthousiasme ; pontife vénéré de toute la chrétienté, il ne retourna en France que pour essayer de conclure la paix entre ce pays et l'Angleterre. La mort le surprit en France avant qu'il pût réaliser ses projets. Grégoire XI commit la faute grave de multiplier les cardinaux français, dont le nombre atteignit un moment dix-sept sur vingt dont se composait le sacré-collége. Ce pontife ne dissimulait pas sa prédilection pour la France. Sa cour était presque entièrement française. Sur la fin de son pontificat (en 1376), il se résigna pourtant à habiter Rome, qui menaçait de créer un antipape s'il n'allait pas y fixer sa résidence. Mais le mal était fait. Les cardinaux français, forts de leur nombre et de soixante ans de possession, ne consentirent pas à perdre la direction de l'Eglise. Au pontife romain Urbain VI, ils opposèrent l'antipape qui prit le nom de Clément VII. L'unité de l'Eglise ayant été brisée, chaque nation puissante voulut avoir son pape. Il y eut bientôt trois papes, qui s'excommuniaient réciproquement, et il y en aurait eu davantage si les trois nations qui revendiquaient la suprématie, épouvantées des résultats de leur lutte, n'avaient pas renoncé à leurs prétentions, au concile de Constance, pour relever le trône de saint Pierre et le fixer immuablement à Rome.

Cette heureuse restauration ne tarda pas à porter ses fruits. La redoutable hérésie des hussites fut étouffée. Malgré ses troubles et ses guerres, l'Italie redevint la métropole des sciences, des lettres,

Digitized by Google

des arts, et, par leur éclat, régna sur l'esprit des peuples européens pendant plus de deux siècles. Depuis le moment où Boniface IX (à l'occasion du jubilé de l'an 1400), rétablit dans toute son intégrité le pouvoir temporel du saint-siége, en détruisant les priviléges usurpés par les bannerets, jusqu'à l'époque de notre Henri IV, l'Espagne et les Pays-Bas opposèrent une glorieuse rivalité à l'Italie, sans réussir à lui enlever le sceptre. Mais aussi, que de soins donnés par les papes à la création et à la conservation des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ! que d'efforts faits par Nicolas V et par Léon X pour sauver et multiplier les trésors de l'antiquité ! que d'encouragements prodigués aux écrivains de talent et aux grands artistes par la plupart des pontifes du XVIe et du XVIIe siècles ! Peut-être ne furent-ils pas étrangers, dans leur enthousiasme pour le beau, à cet engouement de l'art payen que les réfugiés de Byzance répandirent en Italie et de là dans le monde ; peut-être ne reconnurent-ils pas assez tôt le danger d'une luxueuse mollesse, qui encouragée par la philosophie païenne gagna une partie du clergé. Mais on ne peut contester ni la gloire que ces papes ont donnée à Rome et à l'Italie, ni les services qu'ils ont rendus au monde. Les princes temporels qui ont osé défendre la liberté de l'Italie contre des souverains tels que Maximilien, Charles-Quint et François Ier ; les pontifes, qui, tout en multipliant les universités italiennes, tout en ressuscitant les études helléniques, ont réformé l'Eglise par le grand concile de Trente, fondé par la main de saint Ignace le collége germanique et le collége romain, restauré les études canoniques, relevé les ordres religieux, multiplié les missions ; les papes qui ont combattu le protestantisme et les Turcs avec tant d'efficace vigueur : ces hommes ont marqué dans un âge fécond en grands hommes ; et ils ont bien mérité les hommages tardifs qu'on leur rend aujourd'hui. Quelques-uns d'entre eux ont eu leurs défauts, et les règnes de tous n'ont pu être exempts de fautes. Un règne surtout, celui d'Alexandre VI, s'est ressenti des mœurs de l'époque [1]. Calixte III, Paul III

[1] Ce qu'il y a principalement à lui reprocher, c'est la scandaleuse élévation de ses cinq enfants illégitimes, et sa tolérance envers César Borgia. Mais il n'y a pas de pape qui ait été attaqué par autant de mensonges historiques. On oublie généralement que ces enfants étaient ceux de l'officier Rodrigue Lenzuoli, qui ne pensait pas alors à entrer dans les ordres. Elu pape à soixante et un ans, mort à soixante douze, Alexandre peut avoir été régulier de mœurs durant sa papauté ; c'est l'opinion du protestant Roscoe, et on n'a aucune preuve du contraire. Il fut bon administrateur et ne manqua pas de talent. Mais la reconnaissance qu'il fit de ses enfants, le rôle auquel il les appela, sa faiblesse pour eux, l'atroce conduite de César Borgia, impriment une tache ineffaçable à sa mémoire. Quant à ses prétendus crimes, c'est une fausseté empruntée surtout à Guichardin. Voltaire l'absout de l'empoisonnement du cardinal Corneto. M. de Mathias a démontré qu'il est absurde de lui faire empoisonner Zizim, le frère de Bajazet, mort de dyssenterie à Capoue, dans le camp de Charles VIII. Muratori a établi que ce pape est mort d'une fièvre qui dura huit jours, et non subitement de s'être empoisonné en buvant un breuvage qu'il destinait à des cardinaux. Cependant, quoique prince habile et actif, Alexandre fut un mauvais pape. Il le

Digitized by Google

et Sixte IV ont eu la faiblesse de trop aimer leurs parents. Mais est-il un pontife plus irréprochable que Pie II ou Clément VIII? Un caractère plus élevé que Sixte-Quint, un savant plus aimable que Léon X, un prince et un pape plus accompli que Pie V? Et autour d'eux quelle foule de grandes œuvres et de saints personnages! Les troubles étaient souvent affreux; de grands crimes se commettaient; et cependant, l'Italie et l'Espagne, les deux pays les plus catholiques et les plus attachés au saint-siége, sont les plus brillants de l'Europe à cette époque, et méritent que la Providence leur accorde la gloire de découvrir le nouveau monde et de répandre le catholicisme en Asie. Peut-être la plupart de ces papes se sont-ils montrés, dans leur politique, un peu trop exclusivement Italiens. On s'explique cependant cette conduite quand on se reporte au souvenir des papes français d'Avignon, et quand on pense à la politique que suivaient à l'égard du saint-siége les princes qui régnaient en Espagne, en Allemagne et en France. La tendance générale de ces princes était de gouverner l'Eglise ou par le pape ou sans lui. Les catholiques rois d'Espagne, s'étaient emparés de l'inquisition et l'avaient transformée en tribunal politique; ils profitèrent, comme les rois de France, de l'attaque du protestantisme pour accroître, sans motif légitime, leur pouvoir sur l'Eglise. Les sages prescriptions du concile de Trente furent repoussées dans notre pays par les souverains, quoique le clergé en réclamât l'exécution. Maximilien et Charles-Quint n'étaient pas des voisins rassurants pour les papes. Rome ne trouva d'alliés sûrs et respectueux que dans les princes autrichiens du XVIIe siècle. Il n'est pas étonnant que les papes des deux siècles précédents, dont plusieurs appartenaient à de grandes maisons italiennes, aient énergiquement défendu l'Italie contre la domination des étrangers.

Le retour des papes à Rome exerça sur le peuple de cette ville la plus heureuse influence. « Rien n'a fait autant de bien à l'Eglise que cette succession de plusieurs papes dont la vie a été irréprochable, écrivait Tiepolo, en 1576. Tous ceux qui les ont suivis en sont devenus meilleurs, ou du moins ont senti la nécessité de le paraître..... La ville entière s'efforce de sortir de la déconsidération où elle était tombée, et elle est devenue plus chrétienne dans ses mœurs et sa

jugea lui-même, puisqu'il voulut déposer la tiare en 1497, ce dont il fut empêché par le roi Ferdinand d'Espagne. Il nomma alors une commission de six cardinaux, qu'il chargea de travailler à rétablir la discipline ecclésiastique. Alexandre VI est un des trois papes qui, sur deux cent cinquante, sont restés suspects ou convaincus de mauvaises mœurs dans l'histoire Aucun des trois n'a failli sous le rapport du dogme. Que l'on prenne, au choix, non pas deux cent cinquante, mais quinze ou vingt souverains de l'une des maisons les plus respectables du monde, et on trouvera dans leur vie plus de faiblesses de mœurs qu'on n'en accuse chez tous les papes réunis, quelle que fût la licence des diverses époques. L'exception confirme la règle et l'histoire établit que ce qu'il y a de plus vénérable au monde, *même humainement parlant*, c'est la succession des papes.

Digitized by Google

manière de vivre. On pourrait enfin ajouter que Rome, en matière de religion, approche de la perfection, dans les limites imposées à la nature humaine. » Cette appréciation est confirmée par Ranke, qui a recueilli beaucoup de détails sur la vie privée de ces papes et de leurs principaux conseillers. « Quelques papes, dit-il, avaient pu, dans les siècles précédents, se croire au-dessus de toutes les lois et songer à exploiter, pour leurs jouissances, l'administration de leur dignité suprême ; mais l'esprit de cette époque ne permettait plus un tel abus. Les habitudes individuelles étaient forcées de se réformer et de se mettre en harmonie avec la sainteté de la mission papale : l'accomplissement de cette mission devait être tout pour celui qui en était chargé ; il n'eût été possible ni de l'obtenir, ni de la conserver, sans une conduite qui répondît à la haute idée que le monde chrétien en avait. » Cette dernière observation est d'une rigoureuse exactitude : elle peut s'appliquer à tous les papes élus depuis le concile de Trente.

Le caractère de la cour de Rome et des papes est encore plus remarquable, si on le compare aux mœurs des chefs de la réforme et de leur cour. L'exemple des pontifes était une prédication vivante pour les souverains catholiques. « En regard des orgueilleuses magnificences de Louis XIV et de ses désordres, dit M. de Corcelle, quatre papes, ses contemporains, Clément IX, Innocent XI, Innocent XII, Clément XI, se prennent d'amour pour la pauvreté, adoptent les affligés dans leur société habituelle ; ils se mettent au pain et à l'eau, se font avares, afin de grossir les épargnes des œuvres utiles et bienfaisantes. Clément XI admet chaque jour douze pauvres à ses repas ; Innocent XII les appelle *ses neveux* et leur abandonne son patrimoine. C'est lui qui en réunit jusqu'à 5,000 dans le palais de Saint-Jean-de-Latran. En même temps, il fait disparaître la mendicité et laisse 800,000 écus d'économies, après avoir doté les missions de Chine, d'Ethiopie, et le grand hospice de Saint-Michel pour le rachat des captifs. La dépense de table de Clément XI est de quinze baïoques par jour (un peu plus de seize sous de France). « Le roi mon maître a les bras longs, » lui dit un ambassadeur ; « Dieu les a plus longs que lui et je crains sa justice, » répond le pontife. En face des débauches du régent et à l'avénement de Louis XV, Benoît XIII apparaît. A peine élu, il fait porter au Vatican ses draps de religieux, en laine grossière ; sa première visite est à l'hôpital du Saint-Esprit, où il administre un moribond, et les pauvres ne le quittent plus. » Grégoire XVI dépassait l'austérité de la plupart de ces saints pontifes. Il habitait, dans son palais, une pauvre cellule, et il est mort sur une natte de jonc. Tels sont les exemples donnés par les papes, comme princes temporels, depuis le XVIe siècle.

Digitized by Google

Les papes du XVIIe siècle eurent le bonheur de voir les Turcs repoussés de la Hongrie, tomber en décadence et de pouvoir conquérir des âmes à la foi, par les missions, dans presque tout l'univers connu. Mais l'hostilité de la France contre la maison d'Autriche empêcha Rome et Ferdinand II d'abattre le protestantisme en Allemagne. La raison politique domina la conviction religieuse chez Louis XIII, Richelieu, Mazarin et Louis XIV, qui soutinrent à l'étranger cette même cause du protestantisme contre laquelle ils s'acharnaient en France. Au commencement du XVIIe siècle, l'Europe se divisait, comme de nos jours, en deux camps, l'un révolutionnaire et l'autre monarchique. Presque tous les protestants appartenaient au premier. En France, les calvinistes rêvaient une république aristocratique : en Angleterre, les puritains tendaient à une démocratie républicaine. Dans les Pays-Bas, Barnevelt se préparait à expulser la maison d'Orange. En Allemagne, l'Union protestante s'organisait contre l'empire, avec de puissantes ramifications parmi la noblesse hongroise et bohême. Nos rois et leurs ministres, très despotes de goûts et de tendances, favorisèrent à l'étranger cette révolution universelle. On sait que Henri IV projetait déjà l'établissement d'une république européenne qu'il eût présidée[1]. C'était une réaction un peu tardive et une arme de guerre contre la puissance si étendue de la maison de Habsbourg.

Cette politique française arrêta, malgré les papes, les succès des catholiques en Allemagne. Richelieu décida le Danemark à secourir les armées dispersées de Manfeld et de Brunswick ; il amena l'empereur à se défaire de Wallenstein et de ses cuirassiers, à traiter avec les protestants, puis il les réorganisa en leur donnant pour chefs l'électeur de Saxe et Gustave-Adolphe. Lorsque les armées protestantes, écrasées encore une fois après Lutzen, eurent signé le traité de Prague, Richelieu ligua contre l'Autriche les princes protestants d'Allemagne, avec la Hollande, la Suède, l'Angleterre, la Transylvanie et une partie de la Hongrie, puis il mit l'épée de la France au service de la coalition. Les succès de Turenne et de Condé, joints aux efforts de Torstenson et de Rakocsi, arrachèrent, sous le règne suivant, à Ferdinand III, la paix de Westphalie, qui livra une grande partie de l'Allemagne aux réformés. Rome protesta contre ce traité. Les papes avaient cherché vainement à modifier la politique de la France ; ils échouèrent dans leurs supplications et perdirent une partie de leur autorité spirituelle dans notre pays ; la cour s'en empara et ne respecta même pas les possessions du saint-siége. Richelieu lui enleva

[1] Les *Feuilles historico-politiques de Munich* ont retrouvé et publié son traité avec les princes protestants d'Allemagne.

Digitized by Google

la Valteline et en fit présent aux protestants. Louis XIV confisqua pendant plusieurs années le Comtat-Venaissin. Cet illustre roi et son père avaient des sentiments religieux : mais ils cédaient à la vieille doctrine de la suprématie royale en matière spirituelle. Il en résulta que les ordres religieux dégénérèrent, que le rigorisme janséniste gagna une grande partie du clergé, rendit la religion odieuse, et fut une des principales causes de la terrible réaction philosophique et voltairienne.

Si le pouvoir temporel des papes est nécessaire à la liberté spirituelle de l'Eglise, le libre exercice de cette autorité spirituelle n'est pas moins indispensable à la conservation du pouvoir temporel de la papauté. Une époque vint où les gouvernements catholiques, dominés par la coalition des philosophes et des jansénistes gallicans, se montrèrent les plus dangereux ennemis des libertés catholiques. Choiseul, en France ; Kaunitz, en Autriche ; Pombal, en Portugal ; D'Aranda, en Espagne, tous les Bourbons d'Espagne et d'Italie, enfin l'empereur Joseph II, se coalisèrent contre la liberté spirituelle de l'Eglise et du pape, et persécutèrent les ordres religieux les plus vénérables et les plus utiles, dont les débris ne trouvèrent de refuge que dans quelques pays hérétiques ou schismatiques. De ce moment, la destruction de la monarchie temporelle du pape était inévitable ; mais aussi tous les trônes devaient-ils chanceler ou tomber. Il était impossible que l'esprit philosophique, abolissant tout respect, n'aboutît pas à la destruction de la hiérarchie sociale et des libertés civiles. « Ce sont les mains paternelles des papes, a dit le protestant Jean Muller, qui ont élevé la hiérarchie, et à côté d'elle la liberté de tous les Etats. » De la liberté de ces mains paternelles dépend la liberté du monde catholique ; lorsqu'elles sont liées, on ne voit plus que licence et despotisme, soit du prince, soit de la foule : la tyrannie de la foule alterne avec celle d'un despote. Lorsque la cour força la porte du tabernacle pour faire porter la communion à des hérétiques entre deux hallebardiers, lorsqu'elle livra l'Eglise aux attaques du voltairianisme, quand les souverains du XVIIIe siècle repoussèrent les supplications des papes et en méprisèrent les droits, ils prononcèrent eux-mêmes la condamnation qui fut exécutée contre eux dans toute l'Europe par la révolution triomphante.

Pour affranchir l'Eglise enchaînée, il fallait des martyrs ; ils ne manquèrent pas. Le sang des populations chrétiennes coula en France, sur les échafauds et dans les combats. La révolution s'empara du Vatican, mais elle ne put s'y établir. Du sein de sa prison, le pape régnait sur le cœur de ses sujets, et son supplice augmentait la force et la foi des catholiques. Pie VI, captif à Valence, était plus fort que les démagogues, ses geôliers. Pie VII, déporté à Savone et à

Digitized by Google

Fontainebleau, acheva, par ses souffrances, de gagner la cause de la liberté religieuse et civile.

Les gibelins de la Révolution française ont mis l'Eglise et la papauté en grave péril; notre siècle a vu plus d'une fois le Saint-Père dépossédé de ses Etats et victime de violences insensées : mais, chaque fois, l'Europe a restitué aux papes les domaines qu'ils avaient perdus. En résistant aux révolutionnaires de 1848, qui prétendaient faire de Rome la capitale de la république italienne, et du souverain pontife l'apôtre de la fameuse croisade des peuples contre les rois, Pie IX a noblement continué l'œuvre de ses devanciers. Aussi, Dieu a-t-il béni son pontificat. Jamais le retour des hommes éclairés au catholicisme n'a été plus éclatant, et jamais aucun pape n'a plus universellement régné sur le cœur des catholiques vraiment zélés pour le bien de la religion.

Nous terminerons ici cette partie de notre travail. Il ne nous a guère été possible que d'effleurer une matière si étendue. Des faits que nous avons exposés se déduisent les conclusions suivantes :

La monarchie pontificale est la plus auguste des monarchies, par son origine et à cause des services qu'elle a rendus.

Dans les catacombes et près de l'échafaud, elle a vaincu le paganisme et les hérésies : après le départ des empereurs, elle est devenue le refuge et le salut de l'Occident.

La piété des chrétiens et la générosité de Constantin, la translation du trône impérial à Constantinople, mais surtout le besoin de protection, la confiance et la reconnaissance des peuples ont créé le pouvoir temporel des papes; les secours et les donations de Pepin, de Charlemagne, d'Othon, de la comtesse Mathilde, l'ont consolidé et accru au moyen âge; après en avoir réalisé ou causé la destruction, la France l'a rétabli à notre époque, d'accord avec les grandes puissances catholiques.

Pour conserver l'indépendance temporelle et spirituelle de l'Eglise, les papes ont lutté à toutes les époques contre les pouvoirs qui voulaient l'amoindrir ou la détruire ; sans leur lutte, toujours victorieuse à la fin, les libertés de la société eussent été détruites. Les ennemis de Rome, empereurs, rois ou démagogues, ont toujours eu pour doctrine l'asservissement de la conscience à la force, la soumission des dogmes religieux à l'interprétation et au caprice du pouvoir civil.

Les papes ont rendu de grands services sociaux en refoulant, par les croisades et les guerres, l'invasion mahométane; en combattant efficacement les hérésies; en protégeant la liberté de l'Italie et de l'Eglise; en établissant la hiérarchie chrétienne, la discipline ecclésiastique, le célibat du clergé; en maintenant la stabilité de la famille

Digitized by Google

par le respect de la sainteté du mariage. Grâce à eux, Rome et l'Italie ont conquis la royauté des lettres et des arts. Même à un point de vue purement humain, les papes offrent la série de princes la plus respectable qui soit au monde, par le caractère et la conduite privée des hommes qui la composent. Depuis le concile de Trente, particulièrement, tous les papes ont été irréprochables sous ce rapport.

La période la plus triste pour Rome et l'Italie est celle de la résidence des papes à Avignon. Privée des papes, Rome a été ruinée; l'Italie est tombée en proie aux factions et à l'étranger : dépouillée des Etats du saint-siége, à cette époque, l'Eglise a été divisée par le schisme d'Occident.

Ainsi, dans le passé, le pouvoir temporel du saint-siége et sa résidence à Rome ont été nécessaires à l'Italie et à la chrétienté. Il nous reste à examiner si quelques considérations nouvelles justifieraient l'amoindrissement, la translation ou la suppression du pouvoir temporel des papes; et quelles seraient les conséquences de cet événement pour les peuples catholiques.

G. DE LA TOUR.

(La 2e partie prochainement.)

Digitized by Google

ALBA

QUATRIÈME PARTIE[1]

XXX

Le Ridotto du lendemain fut un des plus brillants de la saison. Jamais les masques n'avaient été plus nombreux, les costumes plus pittoresques, l'esprit plus vif, la gaieté plus folle. C'était le carnaval du carnaval.

Marino, qui avait un rôle à jouer ce soir-là, anima son dîner d'une pointe de vin, au grand étonnement, et aussi à la grande joie d'Anzora. La brave Anzora ne reconnaissait plus son jeune maître. Elle assistait, sans trop les comprendre, à toutes ses transformations. Quelques mois auparavant, à sa gaieté revenue, aux couleurs plus vives refleurissant sur sa joue, à je ne sais quoi enfin répandu sur toute sa personne, Anzora avait bien vu qu'il était amoureux. Les femmes ne se trompent point sur ces choses-là. Mais, pour la naïve Vénitienne, toute affaire d'amour devait aboutir à un mariage. Anzora s'attendait donc, de jour en jour, à voir entrer dans le palais des Lanzia quelque belle et riche héritière qui allait redorer le blason de Marino, tout en plaçant le sien à côté : Anzora était de trop bonne maison pour accepter une mésalliance...., même avec des millions !.... Anzora n'avait pas servi dans la finance. Cependant elle attendait toujours et ne

[1] Voir 2e série, t. IX, p. 233 (livr. du 31 mai 1859); p. 425 (livr. du 15 juin); p. 609 (livr. du 30 juin 1859).

Digitized by Google

voyait rien venir. « Il ne va pourtant pas aller chercher sa femme au bal masqué, » se disait-elle en regardant le costume étalé sur le lit.

L'heure avançait, et Marino ne partait pas. Il ne se sentait point entraîné comme en d'autres temps..... Et cependant, Alba était au Ridotto !.... Mais Madeleine y était aussi ! Que lui faisait Madeleine? Rien, en vérité. Mais cette légèreté de conduite lui déplaisait dans la sœur d'Alba. Il ne savait pas comment il allait l'aborder. Ce ne pouvait être entre eux qu'un assaut d'esprit et une joute de coquetterie : Marino était mal préparé pour la défense, et peu disposé à l'attaque. Rien n'est odieux comme le plaisir qui s'impose ; il semble que l'on irait au bout du monde pour fuir ces joies bruyantes, qui arrivent mal à propos. Marino se disait que la musique allait lui prendre sur les nerfs, et que les symphonies de l'orchestre lui feraient l'effet d'un charivari. Il alla donc au bal comme on irait au feu par un jour de pluie, c'est-à-dire d'assez méchante humeur. Le masque avait beau cacher son visage, on s'apercevait bien qu'il était préoccupé. Couvert de son domino noir, il errait seul comme une âme en peine ; les Nicoletti s'inquiétaient de son geste farouche ; les Colombines lui demandaient avec intérêt des nouvelles de sa santé.

« Il porte le carnaval en terre ! disait un Arlequin.

— Je crois plutôt, reprenait un Pierrot, que c'est un mari qui vient de rencontrer sa femme ! »

Marino les eût de bon cœur envoyés à tous les diables, mais, comme il ne pouvait se charger de les y conduire, il se laissa harceler patiemment.

Par bonheur, Madeleine aperçut le nœud cerise et vint à lui.

« C'est moi ! lui dit-elle à l'oreille. »

Il reconnut sa voix et lui prit le bras avec une sorte d'empressement. La marquise en fut étonnée, et elle eut le tort de le laisser voir trop vite.

« Est-ce que Caton deviendrait Alcibiade ? » lui demanda-t-elle en souriant. — Et comme il ne répondait pas..... « Vous voilà donc ! reprit-elle en se suspendant à son bras avec une agaçante coquetterie..... Je commençais à craindre qu'on ne vous permît pas de venir !....

— On ne me défend rien, répondit-il un peu sèchement.

— Merci d'abord d'être venu !

— Ne m'aviez-vous pas parlé d'une communication importante, comme on dit dans les chancelleries ?

— Avez-vous montré ma lettre à Alba ? dit la marquise en faisant un demi-tour pour se placer en face de son interlocuteur.

— Il y a des noms, répondit Marino, qu'il vaut mieux ne pas prononcer ici !

Digitized by Google

— Oh ! ne touchez pas à la reine !

— Ou je me trouverais là pour la défendre !

— Ceci est d'un vrai paladin ! Mais peut-être vaudrait-il mieux commencer par ne pas la compromettre vous-même.

— Ah ! serpent ! comme tu siffles ! murmura Marino ; et s'adressant à la marquise : Vous avez vraiment beaucoup trop de charité, lui dit-il, de vous occuper ainsi de mes affaires.

— Et d'oublier les miennes, n'est-ce pas ?

— Mais il me semble, madame, que vous êtes tout à fait désintéressée dans la question. »

Madeleine mordit ses lèvres jusqu'au sang, pour les punir d'avoir trop parlé. Ils firent quelques pas en silence, au milieu de la foule. Tout à coup :

« Je voudrais bien savoir quelle est votre opinion sur moi, demanda Madeleine. Et comme il ne répondait pas assez vite : Oh ! la vérité, rien que la vérité ! continua-t-elle. Qu'avez-vous pensé en recevant ma lettre ?

— Mais.... j'ai pensé que les femmes de Venise écrivaient beaucoup pendant le carnaval.

— Allons ! je vois qu'il est difficile de vous faire parler quand vous voulez vous taire. Mais peu m'importe ! Sachez, du reste, que je ne suis pas de Venise ; j'y suis arrivée il y a quelques jours, j'en repars demain, et vous ne me connaîtrez jamais !

— Croyez-vous ? dit Marino en regardant ses yeux à travers le masque de velours.

— J'en suis certaine ! Mais moi, avant d'arriver à Venise, je connaissais déjà votre passion pour Alba Nerini....

— Toujours Alba !

— Oui ! reprit Madeleine, oui ! Alba ! toujours Alba ! Ne m'enviez pas le bonheur de parler d'elle ! Je le puis sans offenser ni elle, ni vous ! Une vraie et grande passion, surtout quand elle est désintéressée, et qu'elle persévère comme la vôtre, — sans espoir, — est chose si belle et si rare, qu'elle inspire à tous un sincère respect, — et à celles qui la comprennent..... parce qu'elles seraient capables de la ressentir.... un intérêt et une sympathie sans bornes ! »

Sa voix avait pris une intonnation que Marino ne lui connaissait point. Une soudaine émotion la faisait vibrer.

Elle regarda le comte, qui s'inclina silencieusement : il ne songeait plus à l'interrompre. Toute cette passion éloquente le remuait lui-même.

« Vous l'aimez bien ? reprit la marquise au bout d'un instant.

— Je l'aime ! répondit Marino simplement.

— Mais on n'aime pas toujours quand on aime sans espoir.

Digitized by Google

— A moins toutefois que l'on n'aime pour aimer !

— Ce serait un amour sans égoïsme.

— Où il y a de l'égoïsme, il n'y a pas d'amour.

— Les moralistes disent le contraire.

— C'est qu'ils n'ont pas aimé.

— Ainsi, vous la verrez tranquillement passer dans les bras d'un autre ?

— Oh ! tranquillement....

— Mais enfin, vous ne ferez rien pour l'empêcher ?

— Non, sur l'honneur ! rien.

— Après ?

— Après, cela me regarde !

— Mon cher comte, dit Madeleine qui semblait se recueillir, parce que votre premier amour a sombré dans une catastrophe imméritée; ce n'est point une raison de dire à jamais adieu à la vie et à l'amour. — Alba, mariée à un autre, ne vous demande pas cela.

— Alba n'a jamais rien demandé, répondit Marino avec une dignité triste.

— Dans six semaines, reprit la marquise, vous serez l'homme le plus à la mode de toute l'Italie, et vous vous promènerez dans Venise le mouchoir à la main, comme un sultan dans son harem. — Allons, puritain, pas de geste tragique. — Vous voyez bien que ce sont là propos de carnaval, et que je ne parlerais pas ainsi si le masque ne cachait mes traits d'ingénue ! Mais je ne sais, en vérité, ce que vous êtes venu faire au Ridotto, vous avez le domino bien morose.

— Aussi ne me serais-je jamais permis.....

— Très bien ! très bien ! je le sais, et je ne m'en défends point ! c'est moi qui vous ai écrit.... c'est moi qui ai pris votre bras..... et c'est moi qui vous garde..... quoique vous ayez grande envie de vous en aller..... Je ne vous plains pas trop, cependant, continua-t-elle, enhardie par l'impunité du masque ; vous perdez le bonheur, mais vous retrouverez le plaisir, qui en est la monnaie ; à la place de l'amour, vous aurez les amours. Mais je me trompe ! Un jour peut-être..... dans bien longtemps.... il n'est pas de blessure qui ne se cicatrise, et l'on se fatigue de tout..... même de la douleur..... un jour, las de souffrir, votre cœur cherchera lui-même ces consolations qu'il repousse maintenant.

— Je ne le crois pas !

— C'est que vous êtes jeune.

— Je sens que je vieillirai vite.

— Ainsi, vous ne l'oublierez jamais, et ce sera un deuil ?....

— Eternel, madame.

— Hélas ! monsieur, rien n'est éternel en ce monde.

Digitized by Google

— Que la douleur!

— Mais qu'a-t-elle donc fait, cette Alba, pour que vous l'aimiez ainsi ?

— Elle m'a donné une vie nouvelle! » répondit-il; et alors, avec une émotion poignante, comme si, à les raconter, toutes ses tristesses renaissaient, mais qu'il éprouvât, à les sentir, une âcre volupté, il lui retraça, en quelques mots rapides, les aventures de sa jeunesse, sa ruine soudaine, et le désespoir morne dans lequel il était plongé, lorsqu'Alba, d'un regard de ses yeux, avait illuminé sa nuit.... Puis il lui dit encore,— et pour Madeleine c'étaient les premières pages, les pages brûlantes d'un livre qu'elle n'avait jamais lu, — cette intimité pleine des amères délices de la passion chaste et contenue. Pour la première fois aussi, Madeleine comprit toute la force de cet amour, de jour en jour grandissant. Marino lui disait si bien qu'il n'avait plus vécu qu'en elle et par elle! Puis les mauvais jours étaient venus. Il savait bien qu'il allait perdre Alba : c'était comme une menace suspendue sur leur tête à tous deux. La tendresse de la femme et la passion de l'homme s'en étaient accrues et exaltées.

« Je vois, dit Madeleine, qu'un tel amour, fait de tant de joies et de tant de douleurs, a mêlé vos deux âmes, et qu'il est maintenant comme une part de votre vie à tous deux.

— Dites plutôt, s'écria Marino, dites plutôt qu'il est toute ma vie à moi!

— Ah! malgré toutes les traverses de cet amour, malgré les chagrins qui l'attendent, elle est heureuse! murmurait Madeleine; oui, je sens qu'elle est heureuse! car elle a trouvé ce que nous cherchons toutes, et ce qui a été accordé à bien peu : un cœur qui s'est donné tout entier! une affection sans limites, un amour sans bornes..... car c'est bien ainsi que vous l'aimez, n'est-ce pas?

— C'est bien ainsi, dit Marino, heureux de laisser voir à la sœur d'Alba combien celle-ci était aimée.

— Ce que je comprends moins, reprit la marquise, c'est comment elle se laisse détourner d'un tel amour! Ah! Marino, si je vous avais connu avant elle, si c'était moi que vous..... Et elle s'empara de la main du comte, qu'elle serra dans les siennes. — Non, rien! rien ne nous eût jamais séparés.....

— Eh! madame, répondit Marino en se dégageant doucement de ses mains, qui vous dit que celle dont vous parlez n'est pas capable aussi comme vous de ce dévouement et de cet héroïsme?

— Ah! chère Alba, tu es digne de ta race, et je t'aime mieux depuis que tu sais aimer! s'écria Madeleine avec un élan d'enthousiasme qui, pour avoir été longtemps contenu, n'en était que plus impétueux.

Digitized by Google

Ils étaient arrivés à l'extrémité du grand salon et se trouvaient à l'entrée d'une de ces petites pièces qui rayonnent alentour comme pour offrir aux causeurs un asile discret. Ils entrèrent et se trouvèrent seuls.

« Comte, dit Madeleine en regardant Lanzia bien en face, vous êtes un noble cœur et l'homme que j'estime le plus en ce monde; croyez que je suis digne de vous comprendre et de vous aimer..... comme une sœur, ajouta-t-elle en baissant la voix, et je suis presque votre sœur, en effet, car je suis la sœur d'Alba, — la marquise de Monte-Celi. »

Madeleine ôta son masque et laissa voir au jeune homme, qui s'inclina devant elle, son beau visage, auquel l'émotion des plus nobles sentiments donnait en ce moment un charme irrésistible.

« Depuis deux jours, dit-elle, avec un accent de franchise qui alla au cœur de Marino, depuis deux jours vous avez occupé ma pensée..... de diverses façons. Je ne vous voulais pas de mal; mais j'hésitais encore sur le moyen de vous le mieux prouver.—Je le connais maintenant..... et je n'hésite plus. Une Nerini va toujours droit à son but — dès qu'elle le voit! Il faut que vous épousiez Alba. Je veux vous y aider. Mon mari est excellent, il n'a rien à me refuser..... J'exigerai qu'il conspire avec nous! Oh! ne vous défendez pas, monsieur; on peut accepter les services d'une sœur!

— Ah! marquise, pardonnez-moi de vous avoir méconnue. Je sens que vous êtes bonne!

— Meilleure que vous ne le pensiez, convenez-en; mais que voulez-vous? je suis une fille d'Eve, et je voulais voir comment vous savez porter une épreuve..... Maintenant, je vais à la recherche de cette pauvre Faustine..... Hélas! le bonheur des uns est toujours fait du malheur des autres! C'est une chère âme qu'il faudra consoler. Venise sera bientôt peuplée de vos victimes, monsieur. Je vais essayer d'apprendre à celle-ci comment on vous oublie. — Ne me suivez pas, ajouta-t-elle en se levant..... Il me semble que j'ai besoin d'être seule.. — Adieu, comte, ou plutôt, adieu, mon ami.....» Et elle lui tendit sa main dégantée.

Ceux qui ont souffert sentent plus vivement que d'autres le prix d'un peu de bonté : Marino était profondément ému; une larme lui monta aux yeux, et cette larme tomba avec un baiser sur la main de Madeleine.

La marquise s'enfuit sur la pointe du pied, et, légère comme l'oiseau qui va prendre son vol, s'élança dans la grande salle.

Au même instant la portière opposée s'entr'ouvrit, et un homme de haute taille, enveloppé dans un domino violet, se présenta devant

Digitized by Google

Marino, dont le regard et le sourire suivaient la fuite de la marquise.

En voyant cet homme, qui se tenait debout devant lui, les bras croisés, immobile, silencieux, mais la menace dans l'œil, Lanzia bondit sur ses pieds avec l'élasticité violente du ressort qui se détend, et, face à face, toisa son homme.

Pas une parole ne sortait de leurs bouches, mais à travers les masques leurs yeux échangeaient de mortels défis.

Marino, qui sentait sa patience à bout, allait demander raison au nouveau venu de cet oubli des lois des plaisirs, qui veulent que l'on respecte l'incognito du masque, quand l'étranger, arrachant avec une certaine violence le morceau de satin que cachait son visage :

« Me connaissez-vous? demanda-t-il à Marino avec une hauteur insultante.

— Pas le moins du monde! répondit celui-ci; et il montra autant de dédain que l'autre d'impertinence.

— Cela ne m'étonne pas! vous aimez mieux avoir affaire aux femmes qu'aux maris. »

Le comte Lanzia recula de deux pas pour mieux voir l'homme qui lui adressait ces étranges paroles. Il aperçut, malgré la colère qui bouleversait les traits de l'inconnu, les lignes fières d'un beau visage, une chevelure superbe retombant sur le cou en boucles bleuâtres, et des yeux pleins d'un feu sauvage. Jamais il n'avait contemplé plus vive image d'une nature fougueuse et indomptée.

« Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-il au bout de quelques secondes, en ôtant lui-même son masque.

— Peut-être me comprendrez-vous mieux quand vous saurez que je suis le marquis Hector de Monte-Cœli! »

Sa voix passait à peine entre ses dents serrées, et il séparait chaque syllabe, comme s'il eût voulu hacher sa phrase en petits morceaux.

Marino s'inclina légèrement, avec une froideur affectée et un mouvement d'épaules qui voulait dire en langue vulgaire :

« Cela m'est parfaitement égal! »

Et, comme le marquis le regardait, tout étonné que son nom n'eût pas produit plus d'effet :

« Moi, dit Marino, on m'appelle le comte Marino Lanzia!

— Eh bien! fit Hector en se rapprochant de lui, le comte Marino Lanzia est un misérable!

— Monsieur le marquis, dit Marino, ce mot-là..... c'est votre mort!

— Ou la vôtre!.... Je vous connais, monsieur, si vous ne me connaissez pas. Je sais que vous avez voulu séduire ma femme; je vous

Digitized by Google

surveille depuis une heure, et, grâce à Dieu, je suis arrivé à temps pour vous infliger le châtiment que vous méritez.....

— C'est de la folie ! dit Marino en croisant ses bras sur sa poitrine.....

— Folie vaut mieux que lâcheté ! reprit le marquis ; et, avec son masque, il fit le geste de souffleter Marino.

— Assez ! monsieur, dit le jeune comte en arrêtant son poignet ; n'oubliez pas que nous sommes gentilshommes, et que de vous à moi la menace suffit à l'insulte : — l'heure, le lieu et vos armes ? — mais pas un mot de plus ; on nous épie ; on peut vous entendre : il faut que tout ceci se passe entre nous.

— En famille ! n'est-ce pas ? dit le marquis avec un rire amer. Mais, soyez tranquille, je ne tiens pas à ce que ma honte soit criée sur les toits !

— Monsieur !

— Pas de dénégations ! monsieur, elles seraient inutiles : — demain, c'est-à-dire bientôt ; au point du jour, dans le vieux cimetière de Murano, à l'épée, si vous savez tenir cet arme des gens de cœur !

— Vous le verrez bien ! dit Marino avec l'air d'assurance d'un homme qui sent que ses nerfs sont trempés pour toutes les épreuves.

— A demain donc ! » dit le marquis en remettant son masque, et il sortit du petit salon, où, par bonheur, on les avait laissés seuls.

XXXI

« Voilà une méchante affaire, pensa Marino, dont la colère se calma dès qu'il fut seul, et j'avais bien besoin, vraiment, que cette étourdie et ce butor sortissent de leurs marais pour me mettre un duel sur les bras !.... Et Alba !.... mais il n'y a pas moyen de reculer maintenant.... un soufflet ! il faut du sang pour laver de pareilles insultes.... ainsi le veulent les lois du monde et de l'honneur..... je ne les ai pas faites ; je m'y soumets..... Ah ! la pauvre créature ! si demain..... à l'heure où je lui envoie un bouquet, elle apprenait ma mort..... eh bien ! après..... elle pleurerait ;.... et puis, comme disait Madeleine tout à l'heure, il n'y a rien d'éternel en ce monde ! — Quelques mois écoulés, M. de Morghen essuierait ses larmes..... et tout serait dit ! Cette voie sanglante est la plus sûre pour sortir d'une position fausse..... et nous en sommes venus à ce point que je ne puis plus la sauver qu'en périssant ;.... mais je ne veux pas penser à tout cela ce soir..... il ne faut pas que demain ma main tremble..... je veux du moins que ma mort me fasse honneur ! »

Digitized by Google

Il sortait du petit salon, quand une femme se jeta vivement au-devant de lui. Rien qu'au geste de sa main étendue, Marino avait déjà reconnu Alba.

« Arrêtez ! Marino, lui dit-elle d'une voix tremblante ; arrêtez ! il faut que je vous parle !

— Je vous écoute, chère Alba, dit Lanzia dont le calme et le sourire ne rassurèrent point la jeune fille ; je vous écoute.

— Madeleine ! où est Madeleine ? demanda la petite comtesse d'une voix brève, presque suffoquée. Mais, parlez donc ! mon ami, où est Madeleine ?....

— Mais, elle est ici..... dans ce bal..... je ne sais, moi ; je ne l'ai vue qu'un instant..... nous avons causé quelques minutes ;..... puis, elle m'a quitté pour aller rejoindre Faustine. De grâce ! remettez-vous..... il ne lui est rien arrivé.

— Ah ! s'écria Alba en reculant d'un pas, vous savez tout !

— Au contraire ! je ne sais rien..... que voulez-vous donc que je sache ?

— Allons ! pensa-t-elle, je suis folle..... et j'arrive à temps..... le marquis ne l'a pas vu..... il ne m'a jamais trompée..... est-ce qu'il pourrait ? — Ainsi, reprit-elle en le regardant attentivement, vous avez rencontré Madeleine ?

— Oui.

— Il y a longtemps ?

— Dix minutes !

— Elle était seule ?

— Toute seule.

— Personne n'est venu lui parler pendant que vous étiez près d'elle ?....

— Non, personne !

— Vous me le jurez ?

— Je vous le dis, Alba ; et jusqu'ici vous vous êtes contentée de ma parole.

— Ah ! mon ami, que je suis heureuse ! Je vois bien que vous ne me comprenez pas..... vous vous demandez si je deviens folle. Ecoutez ! mon beau frère, le marquis de Monte-Cœli, le mari de Madeleine, est à Venise..... Il y a une heure à peine, il était chez ma mère..... et maintenant il doit être ici. — Mon ami ! faites-moi une grâce : quittez ce bal.

— Voilà, dit Marino complétement maître de lui, une agitation bien étrange. Que vous importe le marquis de Monte-Cœli ? qu'avez-vous de commun avec Madeleine, et que puis-je avoir, moi, à démêler avec le mari de votre sœur ?

Digitized by Google

— Rien, sans doute..... mais, que voulez-vous? J'ai peur, et, vous le savez, la peur ne se commande pas.

— C'est vrai, dit Marino, mais du moins elle peut quelquefois s'expliquer.

— Apprenez donc que mon beau-frère a su — comment? je l'ignore — mais il a su que Madeleine et Faustine, parties de Mantoue depuis cinq jours, n'avaient pas encore paru au palais Nerini; il est accouru ici à toute vapeur :

« Où est votre fille? où est ma femme? a-t-il crié à ma mère du seuil de la galerie.

— Mais chez vous, apparemment; il me semble que c'est à vous que je l'ai donnée à garder.

— La tâche était trop difficile, dit le marquis, et je l'ai mal remplie. Sachez-le donc, madame : voici cinq jours que Madeleine et Faustine sont parties de chez moi pour venir chez vous..... où elles ne sont pas. »

— Ma mère pâlit; mais, comme toujours, elle cacha son dépit sous l'ironie :

« Savez-vous ce que cela prouve? dit-elle au marquis du haut de la tête, que j'ai eu tort de vous les confier. Ce qui n'empêche pas, continua-t-elle en se radoucissant, que je vais remuer ciel et terre pour vous aider à les retrouver.

— Je m'aiderai bien moi-même! dit Hector; et il sortit sans plus de façon.

— Vous le comprenez : cette brusque apparition et cette sortie non moins brusque jetèrent une espèce de contrainte dans le salon. Par bonheur, il y avait peu de monde, et seulement des intimes. La plupart de ceux qui étaient là feignirent de ne rien comprendre à cette folle algarade. Ma mère fit une contenance héroïque. Pour moi, je ne vivais plus! Je savais que Faustine et la marquise étaient à Venise..... Je savais que Madeleine vous avait donné un rendez-vous ici, ce soir même..... — Vous n'y vouliez pas venir..... c'est moi qui vous y avais contraint, et je connaissais la coquetterie de ma sœur et la violence irréfléchie de mon beau-frère! Onze heures sonnèrent. Nous aurions dû partir.

« Je suis fatiguée, dit ma mère d'un ton sec et cassant : nous n'irons point au Ridotto ce soir. »

— Oh! dans ce moment-là, j'eus envie de m'échapper et d'accourir ici..... je voulais vous voir! Heureusement, Tonietta Badoer, qui allait au Ridotto, entra chez nous en passant.

« Oh! madame, lui ai-je dit tout bas en me jetant à son cou, emmenez-moi avec vous, je vous en supplie!

Digitized by Google

— De tout mon cœur, m'a-t-elle dit; prenez un costume et partons. »

Fritz était là. « Offrez votre bras à madame, lui ai-je dit, et conduisez-nous au Ridotto. » — J'avais déjà pris celui de Badoer. — Ma mère ne disait rien. Au fond de l'âme, elle n'est pas fâchée de me savoir ici; elle espère que j'y retrouverai mes sœurs. — Maintenant, vous savez tout..... faites-moi une grâce : ne cherchez ni à voir le marquis ni à revoir ma sœur !

— Je vous le promets !

— Faites mieux encore : rien ne vous retient plus au Ridotto; — moi-même, je n'y resterai que quelques instants..... je voudrais vous voir partir avant moi.

— Je m'en vais ; êtes-vous contente ?

— Oh ! plus que contente : heureuse ! »

Lanzia tint parole et sortit du Ridotto, où, à vrai dire, il n'avait plus rien à faire.

Alba, en rentrant dans le bal, rencontra M. de Morghen.

« Ecoutez, lui dit-elle en prenant son bras, je sais que vous êtes mon ami.

— Oui, vous *devez* le savoir !

— Je ne veux pas avoir de secrets pour vous.

— Qu'allez-vous m'apprendre ? demanda le baron, inquiet déjà de ce préambule.

— Des choses tristes ! la marquise de Monte-Cœli et Faustine sont ici.

— Ah ! ce n'est que cela ! dit Fritz en respirant à pleins poumons.

— Je trouve que c'est déjà beaucoup ! mais ce qui est plus grave encore, c'est que le marquis a tout appris, qu'il cherche sa femme, et qu'il est peut-être au Ridotto.

— Qu'y pouvons-nous faire ?

— Il faut que je trouve ma sœur et que je la ramène au palais Nerini.

— Alors, cherchons-la. »

Fritz et Alba firent deux ou trois fois le tour du Ridotto sans reconnaître personne.

La jeune fille, dont l'œil avait sondé vainement les plis de tous les costumes et le velours de tous les masques, s'approcha d'un groupe de huit ou dix hommes, d'où partaient des applaudissements et des éclats de rire.

Ce groupe entourait deux femmes dont l'esprit, la malice et la gaieté tenaient tête à tout venant. Les mots vifs voltigeaient sur leurs lèvres, dont l'arc toujours tendu lançait la flèche des fines railleries. C'était merveille de les entendre, et chacun y semblait prendre un

Digitized by Google

plaisir extrême en leur fournissant à l'envi l'occasion d'une riposte qui ne manquait jamais d'arriver preste et leste. Ces deux femmes, que personne ne connaissait, paraissaient connaître tout le monde, tant leurs allusions étaient transparentes et leurs attaques mordantes.

Mais ceux qu'elles avaient atteints étaient les premiers à rire de leurs blessures ; l'arme était tranchante : elle n'était pas empoisonnée. Frédéric lui-même prenait tant de plaisir à les écouter, qu'il oubliait le but de sa recherche, quand Alba se penchant vers lui : « Dieu me pardonne, dit-elle tout bas, je crois que ce sont mes sœurs ! »

Elle ne se trompait pas !

Madeleine, nature impressionnable, mais légère, s'était jetée tout d'un coup au plus épais du tourbillon, pour échapper aux émotions sincères et trop vives que lui avaient causées les dernières paroles de son entretien avec Marino.

Faustine avait suivi l'exemple de sa sœur par entraînement de jeunesse et pétulance de caractère. Marino seul avait le pouvoir de la rendre grave.

Alba, cependant, était sur des charbons ardents. Quand on pense, se disait-elle, que pour ces folles créatures deux hommes de cœur pouvaient risquer leur vie !

Elle profita d'un vide qui venait de se faire dans le groupe, et s'approchant de la marquise : « Madeleine, lui dit-elle, je suis ta sœur ! Ton mari est ici ; va-t'en au plus tôt et emmène Faustine.

— Que dis-tu ? fit la marquise visiblement effrayée, en se retournant vers sa sœur. Hector est au Ridotto ! Il me cherche sans doute ?.... Où veux-tu que j'aille ?

— Ah ! ah ! murmurait-on dans le groupe qui les pressait de toutes parts, il paraît que nous ne sommes plus si fières, et que nous avons enfin trouvé à qui parler !....

— Tu n'as pas une minute à perdre..... Il sait que tu n'es pas chez ma mère..... il est comme fou..... et s'il te trouve !....

— Dieu ! que devenir ? »

Faustine, toute tremblante, non pour elle, qui n'avait rien à craindre, mais pour sa sœur, qu'elle avait jetée dans de tels périls, Faustine pressait la main d'Alba en lui disant tout bas : « Sauve Madeleine !

— Qu'il ne te voie pas ici ! reprit Alba, c'est là le point important. La nuit porte conseil : nous trouverons bien une raison à lui donner demain ! Mais va-t'en avec Faustine..... Tout le monde est couché : la vieille Morra seule est prévenue et garde la porte ouverte..... Pars ! je voudrais te savoir à cent lieues d'ici. »

Les deux jeunes femmes avaient à peine quitté leur sœur, que

Digitized by Google

Mme Badoer et son mari venaient rejoindre Alba. « Adieu et merci ! dit-elle au baron, madame me reconduira. »

Quand ils furent tous trois dans la gondole :

« Ah ! ma chère ! dit Tonietta, en mettant une main sur ses yeux, quelle horreur ! ils se battent demain.....

— Qui ? qui donc se bat ? demanda la petite comtesse en pâlissant.

— Hector et le comte Lanzia, » répondit-elle.

Alba se laissa tomber au fond de la gondole, froide et pâle comme un marbre, mais elle ne prononça point une parole.

« Ces beaux messieurs, ils se croient tout permis ! reprit Badoer ; il est à propos qu'ils reçoivent une leçon de temps en temps. Imaginez, ma toute belle, car je n'ai pas encore pu vous donner de détails, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, que Monte-Cœli a trouvé ce petit monsieur aux pieds de la marquise.

— C'est impossible ! dit Alba avec une indignation dont elle ne fut pas maîtresse.

— Vous exagérez, reprit Tonietta, vous m'avez dit vous-même qu'il ne faisait que lui baiser la main, et cela ne vaut pas la mort d'un homme.

— Vraiment ? quand elle est avec lui depuis cinq jours, logée on ne sait où, et que son mari la retrouve en tête-à-tête dans un des cabinets du Ridotto..... Je sais bien qu'à la place d'Hector.....

— On sait que vous êtes terrible, dit Tonietta avec un rire contraint, mais ne faites pas, je vous prie, de suppositions hasardées..... Cherchez plutôt le moyen d'arranger l'affaire.

— Impossible : on parle d'un soufflet.

— Oh ! alors ! »

Alba cacha sa tête dans ses mains.

« Ils se battent au point du jour, dans le vieux cimetière de Murano : c'est moi qui suis le témoin du marquis. »

Alba pressa son mouchoir sur ses lèvres : ses sanglots comprimés brisaient sa poitrine.

« Ne craignez rien pour votre beau-frère, j'ai fait des armes avec Hector ; il est de première force à l'épée. »

Tonietta, qui soupçonnait maintenant la véritable cause des larmes et des terreurs de sa jeune amie, regarda son mari en haussant les épaules ; mais la petite lanterne allumée à l'avant de la gondole projetait une trop faible lueur pour éclairer l'intérieur de la felce : Badoer ne vit rien, et continua de plus belle :

« Ils n'auront qu'un seul témoin chacun ; le coureur d'aventures n'a qu'à se bien tenir ! Après vous avoir reconduite, Tonina, je vais passer chez Monte-Cœli pour lui montrer une botte secrète dont l'effet

Digitized by Google

ne manque jamais : imaginez-vous qu'on se fend en arrière, qu'on tend le bras, et l'homme s'enferre de lui-même.

— Vous avez des conversations révoltantes, dit Tonietta en l'interrompant brusquement ; ne pourriez-vous nous entretenir d'autre chose que de vos boucheries de salle d'armes ? Vous parlez à des femmes comme à des spadassins.

— Une vraie nuit de carnaval ! » dit Badoer sans trop de souci de la transition ; et il souleva le drap de la felce. Des barques, illuminées de petits fanaux de diverses couleurs, passaient et repassaient autour d'eux, s'évitant, se suivant, se poursuivant sans jamais s'atteindre, comme des feux follets sur un étang. D'autres barques, chargées d'instrumentistes et de chanteurs, promenaient sur le canal des concerts nocturnes. La façade de quelques palais, brillamment illuminée, se mirait dans les vagues tremblantes.

Alba, immobile sur les coussins noirs, dévorait ses angoisses et buvait ses larmes. De temps en temps elle essayait de trouver une parole, et commençait une phrase qu'elle n'achevait pas. Jamais trajet si court n'avait paru si long. Enfin, on arriva.

« Ne descendez pas, dit Alba à Mme Badoer qui voulait l'accompagner. Tout le monde est parti, et ma mère est couchée. »

Aucune lumière, en effet, ne brillait derrière les vitres.

« Que puis-je pour vous, chère amie ? dit Tonietta en l'embrassant.

— Rien, madame ! — Personne ne peut rien pour moi. »

La vieille Morra vint avec son crochet faire accoster la gondole, et Alba disparut dans le vestibule du palais Nerini.

« Vous avez été très maladroit, dit Mme Badoer à son mari dès qu'ils furent seuls.

— Comme toujours ! fit celui-ci avec le geste d'acquiescement d'un homme qui se sent condamné d'avance.

— Plus que toujours, répondit Tonietta.

— Mais en quoi donc ? je ne m'en suis pas aperçu.

— Ce serait peut-être trop long à vous expliquer ; tâchez seulement qu'on ne se tue pas trop demain à Murano.

— Oh ! oh ! dit Badoer avec un rire que sa femme ne partagea point, il paraît que nous avons un faible pour notre aimable beau-frère ?

— Cela ne vous regarde pas, dit Tonietta ; mais n'oubliez pas que le rôle d'un témoin doit être de réconcilier les ennemis.

— Je comprends, je comprends ; vous voudriez ce que l'on appelle en France un duel *aux canards* ; mais le marquis ne plaisante pas quand il est offensé, et il a voulu que l'affaire fût sérieuse, puisqu'il m'a choisi pour témoin ! »

Digitized by Google

XXXII

Cependant, Alba repoussa bien vite le bras que lui tendait Morra :

« Zecco ! Zecco ! s'écria-t-elle en frappant l'une dans l'autre ses mains impatientes.

— Zecco est couché.

— Eh bien ! fais-le lever ! »

Au bout de dix secondes, Zecco apparaissait à l'extrémité du vestibule, dans un costume incorrect mais pittoresque. Il s'approcha assez timidement et en rasant le mur, comme un homme qui craint une ennuyeuse corvée ; mais quand il apercut Alba, il bondit vers elle avec l'élan d'un chevreuil qu'on vient de mettre en liberté.

« Zecchino, lui dit Alba en le caressant de la voix, puis-je toujours compter sur toi ?

— Ah ! contessina, que vous ai-je fait pour mériter une pareille question ?

— Rien, et j'ai tort de te l'adresser ; j'ai besoin de toi demain matin !

— Merci, répondit-il ; il y a longtemps que j'attendais ce mot-là !

— Sois demain à cinq heures à la porte du jardin, sur le petit canal avec le gondolino.

— J'y serai.

— Pas un mot, ni à moi, ni à miss Barbara, qui m'accompagnera. Tâche qu'on ne t'entende point.

— Soyez tranquille, j'envelopperai ma rame.

— Je ne te dirai rien ; tu fileras vers Murano, et tu nous arrêteras dans le petit canal qui longe l'église Saint-Pierre.

— *Padrona !*[1]

— Maintenant, que Dieu te garde ! et toi, garde ta langue ! »

Ce Zecco était le frère de lait d'Alba, et plus spécialement attaché à son service ; il avait pour elle cette sorte de culte dont les nègres entourent parfois les belles créoles qui sont bonnes pour eux. Avec une parole et un sourire, Alba l'eût envoyé sous les plombs ou dans les puits des prisons d'Etat.

Miss Shelby n'était pas couchée : elle attendait Alba en lisant la Bible dans un petit salon de travail au bout de la galerie.

[1] Ce mot est la formule la plus respectueuse de l'obéissance ; on le retrouve souvent dans la bouche vénitienne.

Digitized by Google

« Ma chère, *il* se bat demain à la pointe du jour ! Il est bien entendu que je compte sur vous ?

— Vous pouvez !

— C'est à Murano.

— Je ne vous demande rien.

— Il se bat avec le marquis.....

— Ah ! votre beau-frère ?

— Lui-même.

— C'est une folie et un crime ; mais ce duel, vous l'empêcherez ?

— Impossible ! on dit qu'il a été frappé au visage.

— Préjugé ! fit la puritaine ; et s'il est tué ?

— Je l'aime mieux mort que flétri.

— Et vous dites que vous l'aimez ?

— Plus que ma vie et moins que son honneur ! Mais adieu, ma pauvre Barbara. Pardonnez-moi tous les ennuis que je vous cause.

— Pour quelle heure ?

— Nous partons avant le jour ! — Ah ! j'ai des pressentiments sinistres !

— Tous nos cheveux sont comptés, et la vie de l'homme est entre les mains de Dieu ! » dit l'Ecossaise en refermant sa Bible, et du ton qu'elle eût pris pour psalmodier un verset suivi de son répons. Alba, pour se rendre à sa chambre, passa devant l'appartement de Madeleine. Elle s'arrêta un moment devant sa porte ; un mouvement violent de son cœur la poussait à entrer chez sa sœur. Avec quelle éloquence elle lui eût reproché sa folle conduite ! Elle ne le voulut pas : « Laissons-lui sa dernière nuit ! se dit-elle, mais qu'elle le sache bien, si Marino succombe..... » Elle n'osa point achever sa pensée.

XXXIII

Parmi les héros de notre histoire, plus d'un, cette nuit-là, crut épuiser sa coupe de douleur. Qui que nous soyons, nous avons tous, comme le Christ, notre jardin des Oliviers, où des mains d'anges.... ou de démons nous présentent le calice amer. En vain, comme le Fils de l'homme, nous crions : « Seigneur ! que ce calice passe loin de moi ! » il faut approcher sa lèvre et boire jusqu'à la lie.

Alba se jeta tout habillée sur son lit, en proie à une perplexité cruelle. Le sang battait dans ses tempes comme si elle eût été sur le point de devenir folle. Celles-là me comprendront, qui ont fait la veillée funèbre, sans cris dans leur gorge séchée, sans larmes dans leurs yeux brûlants, avec l'incertitude pour compagne, l'incertitude

Digitized by Google

plus cruelle que le malheur même! pendant que l'on chargeait les pistolets ou que l'on aiguisait les épées pour le duel du lendemain! Une mère, une sœur, une femme, peuvent du moins s'abandonner à leur douleur, et, en s'y livrant, l'adoucir. Alba n'avait pas même cette dernière consolation qu'un poète appelle la *joie du chagrin*. Il lui fallait renfermer son désespoir dans son sein. Elle ne trouvait aucun moyen d'empêcher ce duel : Marino était offensé, gravement offensé : s'il n'obtenait une réparation sanglante, le monde, dont les arrêts sont souverains, prononcerait sur lui les mots de déshonneur et de lâcheté, des mots qui tuent! Non! l'amour même d'une femme qui se donne toute, ne peut servir de rançon à l'honneur! et de quel droit — elle qui ne donnait rien — aurait-elle demandé un tel sacrifice? Cet homme, qui était maintenant sa plus constante, et — elle se l'avouait en tremblant — sa plus chère pensée, elle avait pris sa paix, elle brisait son avenir, et que lui rendait-elle en échange? rien! — Elle aurait été son mauvais génie.... voilà tout. — Elle médita longtemps cette idée, et la retourna sous toutes ses faces sans pouvoir trouver ni repos ni sommeil. De temps en temps, les heures qui sonnaient aux églises voisines retentissaient à son oreille comme un glas funèbre.

XXXIV

Marino avait obéi à la dernière recommandation d'Alba. Il était sorti du bal, après s'être assuré du concours d'un ami pour le lendemain.

Depuis que le mariage d'Alba lui semblait inévitable, il ne tenait guère à la vie, mais il était furieux de se voir embarqué dans une sotte affaire, et de courir le risque de se faire embrocher pour une coquette. Si du moins il s'était battu pour Alba! Il voulut lui écrire. « Ce sera la première fois, se disait-il, et elle ne refusera pas cette lettre d'outre-tombe! »

Il prit la plume, et, d'une main tremblante, jeta quelques mots sur le papier.

« Alba, si jamais vous lisez ces lignes, je ne serai plus. Un cœur qui vous aimait bien aura cessé de battre.... Tantôt vos pressentiments ne vous trompaient pas! Je me bats avec le marquis!.... Ce duel est absurde et inévitable! La fatalité qui pèse depuis si longtemps sur ma vie ne s'est point lassée.... Il faut que je meure! Chère créature, ma bien-aimée! toi, l'âme la plus charmante, la plus tendre que Dieu ait jamais créée.... je vais te quitter, je vais

Digitized by Google

te perdre ! A cette seule pensée, mon cœur se serre, il se déchire, et il me semble que je souffre les angoisses de mille morts. Apprends donc ce secret que la mort m'arrache : sans toi, je ne pouvais plus vivre et je bénis mon libérateur ! — Adieu, chère Alba, seul bonheur que j'aie jamais connu.... adieu encore.... un long, un long adieu, comme après ces beaux soirs, quand je ne pouvais quitter le balcon où nous avions regardé le ciel ensemble ! Oh ! une seule fois, s'il m'était donné de t'étreindre sur ma poitrine, Alba, pure et chaste amie ! ne t'offense point de ces transports, pardonne à celui qui va mourir ! »

Marino cacheta cette lettre, mit le nom d'Alba sur la première enveloppe, et celui de miss Shelby sur la seconde. Puis il alla au mur et atteignit deux épées de combat, dont il examina la pointe et la poignée ; il en fit ployer l'acier et les rejeta sur son lit. Les jacquemarts de la Piazza frappèrent quatre coups sur leur timbre gigantesque. « Déjà quatre heures ! Marino, ce n'est guère la peine de se coucher pour ne pas dormir. »

Bientôt il entendit son nom crié sur le canal. Il ouvrit sa fenêtre.

« C'est moi ! dit une voix forte et bien timbrée, que la nuit sonore faisait plus retentissante, moi, Zenone Selvo.

— Zenone Selvo, mon témoin ! pensa Marino, il est exact.

— Viens m'ouvrir, continua la voix. Je ne veux pas rentrer chez moi. »

Marino descendit rapidement et tira le verrou.

« Parle bas ! lui dit-il, il est inutile qu'Anzora nous entende, ce seraient des cris et des lamentations à réveiller les morts. »

Les deux amis montèrent l'escalier sans souffler mot.

Zenone Selvo était un garçon de vingt-cinq ans, le plus joyeux viveur de Venise, qui croquait galamment les reliefs de sa fortune : il avait commencé de bonne heure, et l'on supposait charitablement qu'il en était à sa dernière bouchée. C'était un des compagnons d'enfance de Marino : ils avaient joué et grandi ensemble..... Mais il fut un de ceux que Lanzia, une fois ruiné, évita le plus de rencontrer. Selvo était ce que l'on est convenu d'appeler un charmant mauvais sujet : bon cœur et tête folle; léger comme un page, insouciant comme un mousquetaire, amoureux comme Chérubin et volage comme don Juan. Mais comme nos défauts nous font généralement plus d'amis que nos qualités, Zenone était le bienvenu partout, et Marino, si différents que fussent leurs caractères, en cessant de le voir, n'avait pas cessé de l'aimer. S'il eût pu choisir son témoin, ce n'est peut-être pas celui-là qu'il aurait pris. Il n'en fut pas moins très heureux de le rencontrer.

« Tu vas me prêter un paletot et je reste ici, dit Zenone en s'instal-

Digitized by Google

lant au coin de la cheminée. Je demeure si loin que je n'aurais le temps ni d'aller ni de revenir ; — et puis, en bon chevalier, je veux faire avec toi la veillée des armes. On est ami ou on ne l'est pas.

— Merci ! dit Marino en lui serrant la main.

— Et le courage ? comment va ? bien, n'est-ce pas ?

— A merveille.

— Peuh ! ce n'est qu'un moment à passer..... Il n'y a que deux mauvaises minutes..... c'est quand on arrive sur le terrain et qu'on met habit bas..... après cela, vois-tu, le froissement du fer, l'œil de l'ennemi, le sentiment ou plutôt l'instinct de la conservation, enfin, tu me croiras si tu veux, ce n'est rien du tout ? A propos, comment tires-tu ?

— Mais, depuis quelque temps, je me suis un peu négligé.....

— Diable ! veux-tu que je t'apprenne un coup ?

— Non ; de grâce ! ne m'apprends rien.

— Tu as peut-être raison : cela t'embarrasserait..... il vaut mieux ne rien savoir..... avec une épée et du courage, un peu plus ou un peu moins de science, cela ne signifie pas grand'chose. »

« Je n'en crois pas un mot, pensait Zenone ; mais il est toujours bon de lui remonter le moral. » Il ignorait qu'avec Marino c'était là une peine bien inutile.

« Je me suis battu quatre fois, reprit-il tout haut : la première.....

— Ne t'inquiète pas, dit Lanzia, qui ne l'écoutait guère ; l'enjeu me semble si peu de chose, que je suis certain de n'avoir pas l'émotion qui fait perdre la partie.

— Très bien ! alors, donne-moi un cigare et verse du rhum dans mon thé.

— Excuse-moi, mon bon, mais je ne fume pas et je ne bois jamais de rhum.

— Au fait, je n'y tenais pas beaucoup, dit Zenone, qui déjà pensait à autre chose, c'était une façon de tuer le temps avant de tuer le marquis ! Dis-moi donc un peu la cause de ta querelle avec ce fier-à-bras, car, enfin, puisque nous nous battons, il me semble assez juste que je sache au moins pourquoi.

— Ce n'est pas du tout nécessaire. Tu sais, du reste, de quoi nous sommes convenus : — une fois sur le terrain, je t'appartiens. Là, je me remets entre tes mains. Je fais ce que tu veux — et comme tu veux. Mais, avant comme après, tu m'as promis la confiance la plus entière et la discrétion la plus absolue.

— Promesse imprudente ! — mais que je tiendrai religieusement. Seulement, je t'avertis que je vois là-bas, du côté de la *Salute*, une certaine lueur blanche qui me porte à croire que le soleil pourrait bien se lever aujourd'hui. Préparons-nous ! l'exactitude est la poli-

Digitized by Google

tesse des duellistes. — Et, comme il ne recevait pas de réponse, il se mit à battre une marche avec ses doigts sur les carreaux.

— Où donc es-tu passé ? fit-il en se retournant, au bout de quelques minutes.

— Me voici, dit Marino en ouvrant la porte d'une petite chambre qui lui servait de cabinet de toilette.

— Bravo ! s'écria Zenone qui lui faisait subir une inspection minutieuse : du linge fin, des manchettes que n'aurait pas reniées ta grand'mère, voilà qui sent d'une lieue son gentilhomme ; le pantalon demi-flottant, sans sous-pieds ni bretelles. C'est parfait de tenue..... et très commode..... Romps beaucoup, n'engage pas trop l'épée..... Je suis certain que tu vas me faire honneur..... *Andiamo !* »

Et Zenone modula sur ce mot du départ la délicieuse phrase que Mozart a mise dans la bouche de don Juan, chantant, avec Zerline, son ravissant duettino d'amour.

« Tiens ! la porte est ouverte, dit Lanzia en arrivant au bas de l'escalier. — Je croyais pourtant l'avoir fermée.

— Quelle illumination ! » dit à son tour Zenone en apercevant, de l'autre côté de la rue, cinq à six chandelles qui brûlaient dans une petite niche, aux pieds d'une Vierge en plâtre, rehaussée de vives couleurs.

Au même instant, Marino sentit que l'on prenait sa main, et deux lèvres s'y collaient avec une sorte d'ardeur passionnée.

Il se retourna vivement et aperçut Anzora dans l'ombre.

Anzora avait entendu ; elle savait où allait son jeune maître ! Mais elle avait compris que toute représentation serait inutile, toute prière importune. Elle était descendue quelques minutes avant Marino, pour allumer six petits cierges devant la madone et le voir une dernière fois.

Le comte serra la main qui tenait la sienne : ce fut tout. Il n'y eut pas une parole d'échangée, pas d'éclat, ni larmes, ni sanglots ; une douleur calme, un désespoir muet, une angoisse silencieuse. Les deux jeunes gens hâtèrent le pas et sautèrent dans leur gondole.

Anzora se laissa tomber sur la dernière marche de l'escalier.

XXXV

De tous les personnages de notre histoire, le marquis de Monte-Cœli était le plus tranquille. Il s'était tout d'abord livré à un terrible accès de colère contre sa femme : c'est toujours par là qu'un mari commence ; puis il s'était bientôt apaisé.

Digitized by Google

Nous avons raconté la scène violente du Ridotto. Voici ce qui l'avait amenée.

Hector, cherchant Madeleine, venait de traverser deux ou trois fois dans tous les sens le grand salon. Un hasard fatal le conduisit jusqu'à l'entrée du petit boudoir où s'étaient arrêtés Lanzia et la marquise. Egalement dominés l'un et l'autre par leurs préoccupations personnelles, les deux jeunes gens avaient promptement oublié tout ce qui les entourait ; le murmure des conversations lointaines, qui arrivait au fond de leur retraite, ne les empêchait pas de se croire seuls..... S'ils n'avaient pas été si absorbés dans leurs pensées, ils auraient pu entendre, à trois pas d'eux, le frôlement d'un domino de soie ; ils auraient pu voir s'agiter la portière qu'ils croyaient si bien close ! Hector, nous l'avons dit, était arrivé à l'entrée du cabinet au moment où la marquise venait d'ôter son masque. Il fut frappé de l'animation de son visage : il ne lui connaissait pas cette expression passionnée ; jamais il n'avait vu un tel feu dans ses yeux, une telle langueur dans son sourire. Quand Marino baisa la main de Madeleine, le marquis éprouva des sensations qui jusqu'alors lui étaient restées inconnues. Il eut froid dans la moelle de ses os, et un cercle de feu étreignit et brûla sa poitrine : il lui sembla qu'il voyait rouge. Hector avait plus vécu avec les loups, les chiens, les chevaux et les sangliers qu'avec les hommes : c'était un enfant de la nature, un enfant terrible, avec des passions violentes. L'instinct chez lui était plus fort que la raison, et l'instinct le poussait à se jeter sur Marino ; il l'aurait étranglé avec une volupté féroce ! Le maintien calme et digne du jeune comte lui avait imposé ; son regard froid l'avait rappelé à lui-même, et devant cette assurance sans forfanterie, il s'était souvenu à temps qu'il était gentilhomme et non point portefaix.

Dix minutes après, tout était convenu avec Badoer.

La certitude de tenir sa vengeance rendit un peu de calme au marquis, ou plutôt, comme toutes les natures fougueuses, il épuisait vite ses émotions en s'y abandonnant. Quoi qu'il en fût, il rentra chez lui et prit une plume pour adresser une épître foudroyante à celle qu'il appelait déjà *sa coupable épouse !* Mais comme il ne fut pas content de son brouillon, il le jeta au feu, but un grog, se mit au lit et dormit quatre heures de suite.

XXXVI

Le lendemain, à la pointe du jour, à l'heure blafarde où luttent entre elles les ténèbres et la lumière, quand tous les objets sont en-

Digitized by Google

veloppés d'une sorte de teinte grise, monotone et mélancolique, les gardes qui veillent sur cette partie de Venise que l'on appelle *Fondamenta Nuove*, purent voir presque en même temps, mais par trois différents canaux, sortir trois gondoles. Toutes trois prirent le large et cinglèrent sur la lagune occidentale, qui s'étend derrière l'arsenal et va baigner les petites îles de Saint-Michel et de Murano. Par intervalles, des bourrasques, qui soufflaient de l'Adriatique, troublaient ces eaux peu profondes et d'ordinaire si paisibles ; de temps en temps, une rafale de neige tombait drue et serrée par larges flocons ; puis le vent chassait les gros nuages blancs et cotonneux, et pour quelques instants le ciel redevenait clair.

La première gondole, conduite par deux rameurs, filait rapidement ; la seconde, également menée par deux hommes, suivait la première à une distance d'environ deux cents brasses, tout en ayant soin de voguer dans son sillage. La troisième, gouvernée par un seul barcarole, laissait entre elle et la seconde une distance beaucoup plus considérable. Elle s'avançait pour ainsi dire timidement et comme si elle eût voulu éviter d'être remarquée par les deux autres, et quand un coup de vent subit qui les contraignit de serrer au plus près l'îlot sur lequel on a placé le cimetière de Venise, les rapprocha subitement, elle, au contraire, tint toujours le large, opposant vaillamment sa petite proue à la lame. Mais lorsque le vent tomba et que les quatre premiers gondoliers pénétrèrent dans la baie qui échancre le rivage de Murano, l'unique rameur du gondolino se courba sur l'aviron et fendit la vague avec une incroyable énergie. Les alcyons qui courent dans la tempête semblent moins rapides.

XXXVII

Murano, une des plus grandes et des plus importantes entre toutes les îles des lagunes, est divisée comme Venise même en une foule de canaux, et rien n'est plus facile que d'y perdre une trace. Celui par lequel on pénètre tout d'abord, et qui est comme le Grand-Canal de la ville, est tout bordé de maisons, surtout du côté de la mer qui regarde Venise. A mesure que l'on avance vers l'intérieur de l'île, les habitations deviennent plus rares, et l'on trouve çà et là de vastes terrains libres.

Le jour se faisait ; les ouvriers passaient en sifflant sur les ponts ; de temps en temps une fenêtre matinale s'ouvrait, et l'on voyait apparaître, dans un cadre festonné de verdures, une tête de femme endormie ; puis on entendait de petits cris joyeux d'enfants qui

Digitized by Google

s'éveillaient, gais comme des oiseaux, et comme eux affamés, demandant à leur mère des caresses et du pain. Parfois, une belle fille pâle, blanche, aux yeux noirs, à la riche chevelure tressée bas sur la nuque, s'en allait pensive et lente à l'atelier, où l'attendait l'ennui de la tâche quotidienne; elle s'arrêtait avec je ne sais quelle vague tristesse au long des parapets, et voyant passer ces trois gondoles silencieuses, elle se demandait où elles allaient, et si leur tendine sombre ne cachait point quelque mystère d'amour.

Ah! si son regard eût percé tout à coup le drap de la felce, au lieu des couples amoureux auxquels déjà sa rêverie songeait, elle eût vu, dans la première de ces barques, Badoer et le marquis, en train de fumer philosophiquement leur cigare, tout en échangeant quelques paroles brèves. — Sur le banc, à côté d'eux, un lambeau de serge verte enveloppait deux épées.

Dans la seconde, Marino était assis près de Zenone. La verve intarissable du jeune fou se donnait carrière, et certes il avait beau jeu, car son ami ne l'interrompait guère : il lui contait mille histoires pour l'égayer, il lui faisait toutes sortes de recommandations que Lanzia écoutait avec un sourire doux et triste : il lui disait comment il fallait engager le fer, d'un peu loin; il lui conseillait de rompre souvent et de ne faire que des coups simples.

« Moi, répondait Marino, je ne te demanderai qu'une chose — il ouvrit son habit — tu vois cette lettre.

— Donne! fit l'autre en étendant la main.

— Non, je la garderai jusqu'à la dernière minute. Mais après..... tu la prendras et tu la porteras à son adresse. »

Dans la troisième gondole, deux femmes se serraient l'une contre l'autre : c'étaient Alba et miss Barbara. Depuis Venise elles n'avaient pas échangé une parole. Seulement, quand on entra dans le canal de Murano, Alba prit la main de la gouvernante et l'étreignit dans les siennes.

« Du courage! pauvre âme, » fit l'Ecossaise en lui rendant son étreinte.

La première gondole, arrivée à la hauteur de l'antique cathédrale consacrée à saint Donato, tourna brusquement à droite, et s'enfonça dans un étroit canal qui conduisait jusque sous les murs d'une petite église, aujourd'hui abandonnée. Une porte ouverte laissait librement pénétrer dans le cimetière. La deuxième gondole s'élança résolument sur la trace de la première.

Zecco, qui conduisait la troisième, se pencha par-dessus la felce pour prendre les ordres de sa maîtresse, qui lui fit signe d'attendre.

La gondole du marquis s'était arrêtée, et celle de Marino accostait à son tour.

Digitized by Google

« Je ne crois pas que vous puissiez aller plus loin, » dit miss Barbara, dont le regard interrogeait la jeune fille.

Alba ne répondit rien, mais soulevant légèrement le drap de la portière, elle regardait Marino qui s'avançait sur la berge d'un pas assuré : son ami le suivait. Hector et Badoer étaient déjà dans le cimetière.

Quand ils eurent disparu tous les quatre : « A l'église ! » dit Alba.

Zecco donna deux coups d'aviron, et la gondole aborda au pied de San Donato.

« Entrons ! dit la petite comtesse, en entraînant miss Barbara avec une sorte de violence, entrons ! j'ai besoin de prier. »

La puritaine n'aimait pas les églises, et ne mettait jamais le pied dans une chapelle catholique ; mais elle sentait bien que ce n'était pas le moment d'ajouter, par un refus, une peine de plus aux tourments d'Alba. Elle suivit la jeune fille sans rien répondre.

« Toi, Zecchino, dit Alba en se retournant vers son gondolier, — un dévouement vivant, — reste là, et avertis-moi s'ils reviennent. »

Zecco se cacha dans la gondole pour n'être point aperçu par les hommes de Marino et du marquis. Les deux femmes entrèrent.

XXXVIII

Elle est petite, mais belle et majestueuse dans sa ruine même, cette église de San Donato, que les habitants de Murano appellent fièrement leur dôme : elle lutta, au jour de ses splendeurs, avec les magnificences de Saint-Marc ; jamais le génie cosmopolite de ces artistes vénitiens, qui unissaient dans leur œuvre la fantaisie arabe à la recherche byzantine, n'a enfanté une plus précieuse, une plus délicate merveille. Nulle part l'étrangeté de la forme n'a été plus habilement rehaussée par l'éclat de la couleur ; jamais, dans la pierre plus finement ciselée, on n'a serti de plus chatoyantes incrustations. Aujourd'hui encore, devant cette gloire à demi éteinte, on s'arrête frappé d'étonnement.

Ici, vous retrouverez le catholicisme des vieux âges, avec sa pompe imposante, si bien faite pour dominer l'âme du monde. Son génie sévère semble habiter toujours ce dôme de Murano, dont l'antique beauté, dégradée par les hommes et le temps, ne montre plus que des vestiges de ses premières magnificences. Le pied des fidèles a lentement usé les pavés étincelants ; les colonnes de marbre grec qui soutiennent la nef, violemment déjetées de leurs bases, pendent sur vos têtes ; çà et là, sur les murs, qui s'effritent et s'en vont par écailles,

Digitized by Google

on voit les restes de ces peintures effacées d'anges, de saints et de martyrs, dont les tournures fières et hautaines vous frappent d'étonnement. Vous n'avez pas franchi le seuil qu'un frisson tombe sur vous.

Alba se sentit tout à coup sous l'impression de cette mystérieuse et sombre grandeur.

Un vieux prêtre était à l'autel et achevait sa messe devant cinq ou six femmes et deux pêcheurs qui murmuraient des *ave*.

Elle tomba sur ses genoux devant l'autel; miss Barbara s'assit au pied d'une colonne. Ses lèvres se refusaient à la prière dans un temple de papistes, mais l'élan de son cœur l'emportait néanmoins vers Dieu, notre père à tous.

La Vénitienne, au contraire, se prosternait; elle eût voulu toucher de son front la poussière et racheter, par ses supplications et ses larmes, la vie de celui qu'elle aimait. Le prêtre descendit de l'autel : la jeune fille releva la tête, et dans l'abside, en face d'elle, aperçut cette gigantesque image de la Vierge, dont la mosaïque colossale, aussi ancienne que l'église même, semble jaillir de la frise et percer du front la voûte trop petite pour la contenir. Jamais l'art n'a conçu et réalisé de type plus grandiose et plus effrayant. Ce n'est pas la madone des peintres amoureux, ce n'est pas la Vierge au *bambino*, comme disent les Italiens, dans leur langue pieusement familière; ce n'est pas la mère de l'enfant Jésus; c'est la mère du Christ vengeur! la femme de la Bible et non celle de l'Evangile, une Débora, plus forte que les hommes forts, une Judith dont on cherche le glaive; c'est la Vierge des terreurs! Maigre, ascétique, elle lève sa main pointue, sèche, inflexible comme la destinée; son œil, d'un noir sombre, plonge jusqu'au fond de votre âme, et fouille vos pensées.... l'ovale allongé de son visage presque noir, comme celui de la Vierge de saint Luc, semble tracé avec un clou sur l'or qui lui sert de fond; sa bouche, qui n'a jamais souri, va s'ouvrir pour appeler le châtiment sur ceux qui ont tué son fils!

En la voyant, Alba, par un mouvement instinctif dont elle ne fut pas maîtresse, se rejeta en arrière et ferma ses yeux. Elle les rouvrit bientôt et regarda encore. La lumière des cierges, luttant avec le jour trop rare qui tombait des vitres étroites, éclairait le visage de la madone d'une façon étrange qui la rendait plus effrayante encore.

Alba fut frappée d'épouvante.

Dans cet œil courroucé elle crut lire un arrêt de mort..... La surexcitation nerveuse, presque maladive, où elle se trouvait redoublait l'effroi de cette vision sinistre. Elle fut obligée de se retenir au dossier d'une chaise pour ne pas tomber; elle mit une main sur son

Digitized by Google

front, et, palpitante, éperdue, chancelante comme dans l'ivresse, elle courut vers miss Barbara.

« Partons ! de grâce ! lui dit-elle, j'ai peur ! je ne puis plus prier ! »

Miss Barbara prit sa main brûlante et l'emmena.

XXXIX

A la porte, elles trouvèrent Zecco qui venait au-devant d'elles.

« Eh bien ! fit Alba en le prenant par le bras, parle ! mais parle donc ! Tout..... je veux tout savoir. »

Zecco baissa la tête sans rien répondre.

« Il est mort ! s'écria l'impétueuse fille des Nerini.

— J'ai vu sortir du cimetière M. le marquis et M. Badoer..... et je n'ai vu qu'eux ! dit le gondolier.

— Vite ! vite ! au cimetière ! »

Les deux femmes se jetèrent dans la gondole ; Zecco saisit la rame et fit passer dans ses bras toute l'énergie de sa volonté. La barque légère franchit la distance en quelques secondes. Alba avait les yeux secs ; un petit tremblement agitait ses mains ; son visage était pâle comme celui d'une morte, ses lèvres décolorées : elle ne disait rien. Enfin elles touchèrent la place où les autres avaient abordé. Alba traversa le quai d'un seul bond. La peur et le désir lui donnaient des ailes : elle poussa la porte du cimetière.

Zenone, agenouillé dans la neige toute foulée autour de lui et teinte de sang, soutenait dans ses bras la tête de Marino.

« Il vit ! » s'écria-t-il en apercevant les deux femmes.

Alba s'élança par-dessus les tombes, et, s'agenouillant près de lui, prit dans ses mains la main du blessé. A ce contact, comme si une vie nouvelle l'eût subitement ranimé, Marino poussa un faible soupir; sa poitrine gonflée se souleva, mais ses yeux ne s'ouvrirent point.

« Marino, Marino, dit la jeune fille en se penchant sur lui, c'est moi, Alba ! me reconnaissez-vous ? »

Il pressa faiblement sa main ; une rougeur fugitive lui monta à la joue. Alba tourna vers le ciel un regard chargé de sa reconnaissance. Zenone, avec une intelligence et une habileté qui révélait une certaine pratique, posait le premier appareil sur la blessure saignante. Marino laissa échapper un cri de douleur ; et en même temps il rouvrit ses yeux qui virent Alba.

« Vous ! dit-il en les refermant aussitôt.

Digitized by Google

— Oui, moi, hélas! N'est-ce pas à cause de moi, par ma faute peut-être, que vous êtes ici!

— Chère!.... Il n'acheva pas la phrase commencée.

— Ne le faites pas parler, dit son ami, il est d'une faiblesse extrême. »

Alba passa un bras sous son cou, pendant que Barbara approchait de son visage ces vigoureux sels anglais qui ressusciteraient les morts.

Marino respira faiblement, et sa main se crispa dans la main d'Alba; la vie lui revenait, et il s'en apercevait au sentiment de la douleur.

« Il ne faut pas rester davantage ici, dit l'Ecossaise; songez que l'on peut à chaque moment vous surprendre; et, s'adressant à Zenone : ne croyez-vous point qu'on puisse maintenant le transporter?

— Essayons, dit le jeune homme; » et faisant un signe à Zecco, qui se tenait en sentinelle à la porte du cimetière, il appela les gondoliers de Zenone, et les quatre hommes prirent le blessé dans leurs bras. La neige, qui tombait toujours, rafraîchissait son front; mais il s'évanouit encore une fois.

Les deux femmes entrèrent les premières dans la gondole : Alba reçut la tête inanimée sur ses genoux, et le convoi funèbre reprit le chemin des lagunes.

XL

Voici ce qui s'était passé sur le terrain.

Sans aucune conférence préalable, parce que l'on savait tout arrangement impossible, les deux adversaires mirent immédiatement l'épée à la main. Marino s'était battu avec une audace et une habileté qui avaient étonné son témoin et embarrassé son adversaire. Il avait, pendant les premières minutes, déployé une souplesse et une agilité qui le rendaient insaisissable. Mais, à la sixième passe, Hector, furieux et trouvant enfin sa belle, l'avait atteint tout à la fois par une attaque et par une remise et percé de deux coups, l'un en pleine poitrine et l'autre derrière l'épaule.

Marino tomba dans les bras de son témoin.

« Marquis, dit-il à Hector, qui avait jeté son épée pour courir à lui, je vous jure, sur l'honneur de mon nom, que je n'ai adressé que deux fois la parole à Mme de Monte-Cœli, et que je ne l'ai jamais vue qu'au Ridotto.

— Monsieur le comte, dit Hector en saluant, je regrette que vous

Digitized by Google

ne m'ayez pas fait l'honneur de me parler ainsi il y a dix minutes. »

Marino était déjà évanoui.

« Pouvons-nous vous servir en quelque chose ? demanda Badoer à Zenone.

— A rien ! j'ai mes hommes ; partez ! Vous savez que la police est mal endurante, et que le gouverneur n'aime pas les duels. »

Le conseil était bon, Hector et son témoin le suivirent.

XLI

Marino, une fois dans la gondole, revint promptement à lui : il souffrait toujours beaucoup. Cependant, l'air vif de la mer le ranima un peu.

Il essaya de parler, mais Alba posa une main sur ses lèvres brûlantes, et il se tut.

Cependant, on atteignait déjà la pointe de Saint-Michel, où les morts de Venise dorment au roulis de la vague, comme si la terre immobile et ferme eût été trop lourde pour leurs dépouilles légères. Déjà mille barques sortant de Venise ou y rentrant se croisaient autour de la gondole.

« Il faut vous quitter, dit miss Barbara ; je suis cruelle, mais il le faut.

— Déjà ? dit Marino.

— Non ! répondit Alba, nous ne pouvons l'abandonner ainsi : quand on n'a rien à se reprocher, on n'a rien à craindre ! Nous allons le reconduire chez lui.

— Vous ne le ferez pas !

— Pourquoi ? dit la patricienne dont le sang se révoltait.

— Parce que cela ne se doit pas ! dit miss Barbara avec un ton de douce autorité. Songez, chère enfant, à tout ce que j'ai fait pour vous..... oh ! avec joie, croyez-le, car j'ai suivi mon cœur autant que le vôtre..... mais enfin, aux yeux du monde, je suis coupable..... Je suis chargée de vous garder...., et vous voilà ici ! Je ne me repens de rien ! ce que j'ai fait, je le ferais encore ! mais, je vous en conjure, pas d'imprudence inutile. Réservez-vous pour l'avenir !

— Elle a raison, dit Marino en serrant la main d'Alba.

— Nous pouvons cacher notre sortie de ce matin, reprit la gouvernante, mais non l'expliquer ! Un plus long retard serait une faute, suivie peut-être d'un malheur. Songez donc, si l'on vous voyait descendre à la porte du comte Lanzia, que dirait-on ?

— Eh bien ! répondit Alba avec une assurance que miss Barbara

Digitized by Google

ne lui connaissait point, je dirais que je l'aime ! Et avec une grâce charmante, elle ajouta : Ce mot-là peut-être arrangerait bien des choses ! »

Marino ne trouvait point de paroles : qu'eût-il pu lui dire ? Il regarda la jeune fille, et, avec ce regard, il lui donnait à jamais sa vie.

Barbara fit un signe à Zecco, et aussitôt le gondolino accosta. Miss Shelby sortit la première. Alba la suivait. Mais au moment de s'éloigner elle revint brusquement vers Marino, dont le visage exprimait une angoisse profonde, s'agenouilla près de lui, et, à deux reprises, passa les mains sur le front du blessé, comme si elle eût voulu emporter toute douleur loin de lui.

« Douce guérisseuse ! fit-il en fermant les yeux et en baisant ses mains.

— Ne meurs pas ! dit-elle en se penchant vers lui ; les larmes mouillèrent sa voix. Ayez bien soin de lui, monsieur, ajouta-t-elle en se retournant vers Zenone.

— Venez donc ! criait l'impatiente Barbara.

— Par ma foi ! dit Zenone quand la jeune fille eut quitté la gondole, voilà un noble cœur ! Tu as reçu un bon coup d'épée, et même deux — ce brutal de marquis n'y allait pas de main morte — mais je ne te plains pas, car il me semble que je me ferais tuer pour cette adorable créature. — C'est une Nerini ? celle qui a vécu à Vérone ? »

Marino fit signe que c'était elle.

— Alors, je ne m'étonne plus, dit Zenone ; c'est une cousine de Juliette ! Tu peux te vanter d'être fièrement aimé, beau Roméo ! c'est une raison pour vivre ! Elle te l'a demandé d'ailleurs, et si tu étais capable de lui rien refuser, je te préviens que tu perdrais immédiatement mon estime..... Mais comme tu pâlis ! Souffres-tu davantage ?

— Non, dit Marino ; seulement, il me semble qu'en s'en allant elle vient d'emporter mon âme !

— Attendons la convalescence pour faire du sentiment ! » répondit Zenone en l'arrangeant sur les coussins.

XLII

Alba et miss Shelby rentrèrent au palais Nerini, sans que leur absence eût été remarquée par d'autres que la vieille Morra, habituée à tout voir et à ne rien dire, et la femme de chambre d'Alba, une Chioggiotte, que la petite comtesse eût envoyée lui chercher une

Digitized by Google

épingle au fond du Grand-Canal. La signora Nerini n'était pas levée, et toutes ses filles étaient dans leurs chambres, comme des colombes frileuses qui ne veulent pas sortir du nid. Sans changer de robe, sans quitter sa chaussure mouillée, Alba entra chez Madeleine. La belle paresseuse était encore sous la plume, à moitié endormie, la tête roulée dans ses cheveux blonds.

Un instant effrayée de la présence de son mari au Ridotto, elle avait fui le bal précipitamment; elle savait qu'une explication était maintenant inévitable entre elle et le marquis; — mais elle savait aussi qu'elle avait plus de ruse et d'habileté que son beau chasseur. — Elle était certaine, dès qu'on arriverait à la discussion, de retrouver tous ses avantages; Hector l'aimait, d'ailleurs; avec l'homme qui l'aime, une femme ne finit-elle pas toujours par avoir raison! elle avait donc passé une nuit assez calme; elle avait dormi, pendant qu'Alba veillait dans les larmes.

« C'est toi! dit-elle à sa sœur en étirant ses bras blancs, et en fermant ses paupières, comme si le jour trop vif l'eût blessée.

— Oui, c'est moi! fit Alba, d'une voix si grave, que Madeleine en tressaillit, et, lui prenant la main : regarde-moi! ajouta-t-elle.

— Quel air tragique! dit Madeleine en s'enfonçant sous les couvertures. Mais tu es toute mouillée... d'où viens-tu donc?

— De Murano... où ton mari s'est battu avec le comte Lanzia. »

La marquise cacha sa tête, — mais elle n'osa pas adresser une question à sa sœur : elle tremblait devant elle.

« A cette heure, poursuivit Alba, un homme meurt peut-être pour toi... et tu dors!

— Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de moi, je deviens folle! s'écria Madeleine.

— Rassure-toi, dit Alba avec un air de hauteur et de dédain qu'on ne lui avait jamais vu... ce n'est pas ton mari... c'est l'autre!

— En suis-je moins coupable... et moins malheureuse? demanda Madeleine, dont la voix suppliante semblait vouloir désarmer les colères d'Alba.

— Le marquis viendra sans doute ici tantôt, continua la jeune fille en adoucissant sa voix, songe à ce que tu lui diras; prépare tes réponses; c'est un juge qui t'interrogera.... où étiez-vous, toi et Faustine, pendant les cinq jours que vous avez passés à Venise?

— Quatre seulement, et c'est encore trop! Nous les avons passés à l'hôtel : nous sommes allées une fois à la Fenice, deux fois au Ridotto—rien de plus!

— Dis-lui tout, comme tu viens de me le dire. La franchise! c'est ce qu'il y a de meilleur en toutes choses. Tu avais Faustine avec toi;

Digitized by Google

vous ne vous êtes pas quittées... voilà ta meilleure défense vis-à-vis de ton mari... Quant à ma mère...

— Oh ! notre mère ! dit Madeleine avec un sourire qui indiquait plus de confiance que de respect.

— Ne t'y trompe pas, il y a des choses sur lesquelles on la trouve intraitable. — Il est vrai que ces choses-là ne sont pas tes affaires ! ajouta-t-elle en soupirant...

— Chère sœur ! je n'ose plus t'interroger... mais, tout à l'heure, tu m'as fait frémir... le comte... est-ce qu'il est grièvement blessé ?

— Il a deux coups d'épée en pleine poitrine.

— Ah ! tu ne me pardonneras jamais ! et pourtant Dieu m'est témoin que pour le sauver je donnerais tout le sang de mes veines... Oh ! comme il t'aime ! Alba.

— C'est un grand cœur ! aussi tu vois comme il est récompensé ! »

Miss Shelby, en rentrant chez elle, sans même prendre la peine de retirer sa mante tout humide de neige fondue, tira vivement une lettre de son sein, et en déchira l'enveloppe d'une main tremblante. Mais, au lieu de lire, elle laissa tomber le papier.

C'est que la première enveloppe en contenait une seconde, et sur celle-là un nom était tracé, qui n'était pas le nom de Barbara.

Cette lettre, c'était celle que Marino avait écrite, quelques heures avant le duel, pour être remise, s'il succombait, à la petite comtesse. — Quand on le transporta blessé, du cimetière de Murano dans la gondole, son habit fut jeté sur les coussins et la lettre glissa de sa poche entr'ouverte. Miss Shelby fut seule à s'en apercevoir ; elle se baissa pour la prendre, vit que la suscription portait son nom, et comme ce n'était le moment ni de la lire, ni de demander des explications à Lanzia, elle la fit disparaître avec beaucoup de dextérité. Mais cette lettre lui brûlait la poitrine comme un charbon ardent... Marino lui écrivait au moment de mourir. — Que lui voulait-il ? quel ordre ou quelle prière ? oh ! comme il était certain d'être exaucé ou obéi ! Nous comprenons maintenant l'empressement avec lequel, en rentrant au palais, miss Shelby courut s'enfermer dans sa chambre. Elle avait besoin d'être seule ! Mais quand elle vit que son nom n'avait été mis là que pour cacher celui d'une autre : « C'est juste ! dit-elle en baissant la tête... pourquoi donc m'aurait-il écrit... à moi ? »

Elle reprit le billet tombé à terre, contempla un instant les quatre lettres qui formaient le nom d'Alba, et alla le porter sur la table de la jeune fille ; — puis elle rentra chez elle et s'enferma.

Alba, en trouvant la lettre de Marino, ne se demanda point comment elle était venue dans sa chambre : elle la lut avec des émotions

Digitized by Google

que comprendront tous ceux qui ont parcouru des lignes fiévreuses dans lesquelles une âme s'était épanchée pour eux. « Ah ! se dit-elle, je ne me savais pas tant aimée, et, dans un transport où la joie et la douleur se mêlaient, ses sanglots longtemps comprimés se firent jour, et ses larmes, qu'elle retenait depuis la veille, coulèrent avec une abondance qui la calma en l'épuisant.

XLIII

Le marquis de Monte-Cœli, qui en désespoir de cause, avait cherché dans les petits hôtels ce qu'il n'avait pas trouvé dans les grands, avait enfin découvert le gîte de sa femme : un valet habilement questionné lui avait communiqué toutes sortes de détails rassurants; le coup d'épée donné à Marino, et la parole si loyale du jeune homme avaient achevé de le rasséréner, et c'est dans des dispositions assez conciliantes qu'il se présenta au palais Nerini.

La mère et la fille avaient déjà fait leur paix.

« Arrivez, grand enfant, que je vous gronde ! dit la comtesse du plus loin qu'elle l'aperçut. Vous n'avez pas honte de faire tout ce tapage à propos de rien, et de compromettre votre femme parce qu'elle est allée une fois au bal avec sa sœur ? — Faustine, Juliette et Béatrix l'entourèrent en riant ; Hector avait préparé une ou deux phrases à effet ; il n'eut pas même la satisfaction d'en trouver le placement, et comme son commencement était ce qu'il savait le mieux, cette malicieuse tactique déconcerta son éloquence ; pendant qu'il méditait un nouveau plan, Madeleine, habile à lire sur son visage, vit qu'il faiblissait et prit hardiment l'offensive. Elle affecta la dignité sévère ; se plaignit d'avoir été soupçonnée, demanda si une femme de son rang — elle eût volontiers ajouté de son âge ! — devait être traitée comme une pensionnaire, et s'indigna qu'on osât lui faire un crime de la fantaisie bien naturelle qu'elle avait eue d'aller fort innocemment intriguer deux ou trois de ses amies. — Hector voulut récriminer, mais il sentit bien qu'il perdait à chaque instant du terrain, et il dut se hâter de conclure la paix pour que le traité ne lui fût pas trop désavantageux. La comtesse compensa les dépens et renvoya les parties... à la campagne. Hector partit le soir même avec sa femme, après avoir fait prendre des nouvelles de Marino.

Digitized by Google

XLIV

Le duel du matin fut bientôt le bruit de Venise. On ne parla pas d'autre chose dans les salons, dans les cercles ou sur la place publique. — Cependant, la nouvelle n'en parvint que le soir au palais Nerini. Ni Madeleine ni Alba n'avaient voulu l'apprendre à leurs sœurs. On n'en toucha qu'un mot devant elles, sans vouloir ou sans pouvoir en laisser deviner la cause, qui préoccupa vivement toutes ces jeunes têtes. Faustine seule soupçonna la vérité, et, en songeant que sa légèreté et son étourderie avaient failli coûter la vie à Marino, elle en ressentit une si violente douleur, qu'Alba eut pitié d'elle, et, au lieu de lui faire les reproches qu'elle méritait, se crut obligée de la consoler. On reçut peu de monde au palais Nerini ce jour-là. On eût dit que les amis de la maison craignaient d'entendre ou de donner des explications trop délicates. Mais, entre elles, les jeunes filles ne se firent pas faute de commenter l'événement de mille façons plus ou moins ingénieuses. Le duel n'est guère dans les habitudes de la Venise moderne..... et un duel entre Marino et le marquis de Monte-Cœli semblait tout à fait sans raison.

Il y eut une longue discussion entre Béatrix et Juliette, devant Alba et Faustine, qui ne voulurent point y prendre part. Les deux aînées se livrèrent à toutes sortes de conjectures sur la conduite de Madeleine et sur les sentiments de Marino, tantôt le louant sans réserve, et tantôt l'accusant sans mesure.

Alba souffrait également et de leurs reproches et de leurs éloges, et Faustine, qui n'osait plus défendre le comte, s'agitait sur sa chaise avec des signes trop visibles d'impatience. Ni Juliette ni Béatrix n'étaient de méchants cœurs; — d'où vient donc qu'elles trouvaient comme un secret plaisir à tourmenter leurs sœurs, qu'elles aimaient cependant tendrement? Quand une femme n'a été prise ni pour confidente ni pour auxiliaire de l'amour d'une autre, elle éprouve parfois un certain plaisir à l'embarrasser. Je ne crois pas non plus que ce fût précisément par excès de bonté que Juliette, se retournant tout à coup vers sa gouvernante, lui lança cette phrase comme une flèche en plein cœur :

« Je serais bien curieuse de connaître sur ce grave sujet l'opinion de la prudente et discrète Barbara; elle est muette comme un sphinx, mais je suis certaine que si elle ne dit rien, elle pense davantage. »

Miss Shelby se tourna lentement vers sa malicieuse élève, qui croyait l'avoir embarrassée par sa question.

Digitized by Google

« Il me semble, ma chère miss Juliette, répondit-elle avec autant de froideur que de fermeté, qu'en ce moment nous changeons de rôle, car, d'ordinaire, c'est à moi de vous interroger et à vous de me répondre. Mais comme, grâce à Dieu, je n'ai rien à vous cacher, pas plus dans mes sentiments que dans ma conduite, je vous dirai toute ma pensée. — C'est peut-être plus que vous ne m'auriez demandé ! — Sachez donc, ma belle madone, qu'à mon avis le comte Lanzia a été irréprochable dans toute cette affaire, et que, s'il y a eu des torts quelque part, ce n'est pas chez lui. Vous n'êtes pas une méchante nature ; mais vous avez été gâtée par la vie et par vos flatteurs. — Moi, je n'en ai pas eu, de flatteurs, et la vie m'a été dure. — Ne vous étonnez donc pas si, sur beaucoup de points, nos jugements sont différents. Apprenez donc, mademoiselle, que si, au lieu d'être aujourd'hui la pauvre Barbara Shelby, votre institutrice, gagnant ma vie à vous donner des leçons de piano dont vous ne profitez guère, et des leçons d'anglais dont vous ne profitez pas du tout, — j'étais, comme plus d'une parmi mes ancêtres, une fière lady, avec mille vassaux sous mes bannières, ayant château dans le Mid-Lothian et palais à Edimbourg, et si encore j'étais belle comme vous, miss Juliette, je n'aurais qu'un regret, c'est que la pudeur de mon sexe m'empêchât d'aller mettre ma main dans celle du comte Lanzia en lui disant : voulez-vous de moi pour femme? car, en vérité, je serais fière d'écarteler de ses lions le blason au cœur sanglant que Robert Bruce a placé sur la poitrine du premier de ma race, qui fut l'ami d'un roi. — Voilà, sans doute, contessina, ce que vous vouliez savoir, soyez donc satisfaite ! Mais notez bien que je ne vous prêche pas mes théories. Ce que j'aurais fait, moi, je ne vous conseille pas de le faire. Quand on n'a pas ces idées-là de soi-même, c'est toujours un tort que de les emprunter à un autre ; on pourrait s'en repentir. »

Miss Shelby fit une belle révérence à ses élèves et sortit au milieu de la stupéfaction générale. Jamais on ne lui avait entendu faire un si long discours ni professer de maximes aussi hardies.

Il s'en fallait de beaucoup que tout le monde, au palais Nerini, partageât l'opinion enthousiaste de l'institutrice. Aussi, le lendemain, après le déjeuner, la comtesse mère, qui avait eu le matin une conférence avec Beppo, dit à ses filles, d'une voix cassante et sèche : « Si le comte Lanzia vient à guérir, — ce que je lui souhaite de tout mon cœur, — je ne le recevrai plus. »

Les jeunes filles se regardèrent en silence. Enfin, sa favorite Faustine, qui, plus que toutes, avait son franc parler, essaya de faire une observation.

« Ma fille, répondit la signora Nerini d'une voix sévère, vous avez trop de comptes à me rendre pour vous permettre de m'en demander. »

Digitized by Google

XLV

Toute la journée du duel s'était passée pour Alba dans une sorte d'atonie et d'accablement dont elle ne put sortir. Sa pensée était près du blessé, mais elle ne pouvait suivre sa pensée. Elle n'avait d'autre consolation que de relire la lettre de Marino, qui l'enivrait des aveux brûlants de son amour.

Marino, en ce moment, devait être entre les mains des médecins ; Zenone, d'ailleurs, ne l'avait pas quitté. Le lendemain, elle fut tellement surveillée, qu'elle ne put songer à quitter le palais. La comtesse prit plus de souci d'elle en un jour qu'elle n'avait fait pendant tout le reste de sa vie. Mais cette surveillance, dont Alba se plaignait tout bas, fut un bonheur pour la jeune fille : elle lui donna le temps de se remettre et de se calmer. M. de Morghen, bien qu'il fût complétement étranger à la querelle, eut le bon goût de ne point paraître au palais : il pressentait des troubles intimes, qui devaient s'apaiser d'eux-mêmes, au sein de la famille et loin de tout regard étranger. Alba lui sut gré de cette discrétion : elle s'avouait tout bas que sa présence l'eût gênée ; mais personne ne lui donna de nouvelles de Marino, et elle n'osait en demander à personne. Le troisième jour, elle n'y tint plus. Pendant que tout le monde dormait encore, elle appela Zecco, toujours prêt à la servir et heureux de se voir, pour elle et avec elle, mêlé à une intrigue amoureuse, chose pour laquelle un Vénitien se sent toujours un goût prononcé.

« Va chez le comte, dit Alba, et n'oublie pas qu'il faut que tu le voies : prends le sandolo [1] ; tu peux faire la course en vingt minutes. Je serai dans la galerie. »

Au bout d'une heure, Zecco n'était pas encore revenu. Alba connut ce jour-là toutes ces angoisses de l'attente, que ne supportent pas toujours les courages les mieux trempés.

Enfin, le sandolo tourna l'angle du palais, et une minute après Alba ouvrait elle-même à Zecco la porte de la galerie.

« Tu ne l'as pas vu ? Il fallait le voir ! dit-elle impétueusement en mettant la main sur l'épaule du gondolier, dont son regard interrogeait le visage.

— Impossible, contessina, dit le Zecchino ; il a une garde-malade, voyez-vous, ce n'est pas une femme, c'est une lionne !

[1] Embarcation extrêmement légère, qui ne porte bien qu'une personne, et dont les Vénitiens se servent pour les joûtes et les courses rapides.

Digitized by Google

— Tu sais du moins comment il va ?

— Mieux maintenant ; mais la nuit a été mauvaise, très mauvaise.

— C'est bien ! dit Alba d'une voix que l'émotion semblait étrangler dans sa gorge. Descends, prends la gondole de service, et tiens-toi à la porte du petit canal.... » Elle mit un doigt sur ses lèvres et disparut.

Elle courut à la chambre de miss Shelby.

« Dieu ! qu'avez-vous ? dit celle-ci à la jeune fille en la voyant entrer. — Vos yeux sont rouges, et vous êtes pâle comme un marbre. Est-ce que ?.... »

Et la gouvernante, qui n'osa pas achever, prit la main de son élève.

« Il a failli mourir cette nuit !

— Dieu vous éprouve !

— Que faire, ma chère Barbara ?

— En vérité, je ne le sais pas.

— Si.....

— Impossible ! répliqua la gouvernante, qui comprit la pensée de la jeune fille.

— Alors, laissons-le mourir ! dit Alba en tombant sur un fauteuil.

— Je ne dis pas cela, reprit miss Shelby, en arpentant la chambre à grands pas, — des pas d'Anglaise !

— Alors ?

— Vous n'y pouvez pas aller — vous. — Je me reproche déjà tout ce que nous avons fait ensemble, et ma faiblesse qui pourrait passer pour une trahison envers votre mère ! Dieu sait mes intentions, et il me jugera. — Mais je ne veux pas le tenter davantage.

— Vous avez raison, et je ne demande plus rien ! dit Alba. Vous avez déjà trop fait pour moi ! Ah ! si du moins Zecco l'avait vu..... Mais qui sait si on ne l'a pas trompé, et si, à présent, Marino n'est pas mort ou mourant ? Il paraît que l'on craignait une crise pour aujourd'hui. » — Alba pencha sa tête dans ses mains : à travers ses doigts, ses larmes coulaient silencieusement et inondaient son visage.

Miss Shelby demeura un moment immobile, les bras croisés sur sa poitrine, qui se soulevait par intervalles, l'œil fixé sur la pointe de son soulier, qui semblait incrusté dans le pavé de sa chambre. Sur son visage accentué, dont les lignes en ce moment semblaient plus dures et plus heurtées que jamais, on eût pu suivre la lutte des sentiments contraires qui se partageaient son âme..... peut-être en la déchirant !

Tout à coup, elle jeta un châle sur ses épaules, une mantille sur sa tête, et, passant devant Alba sans la regarder :

« J'y vais ! lui dit-elle d'une voix brève.

Digitized by Google

— Ah! vous êtes bonne, s'écria la jeune fille en la serrant dans ses bras avec une effusion de tendresse; chère, chère Shelby, mon amie, ma sœur !

— A bientôt ! à bientôt ! » fit mis Barbara en se débarrassant de son étreinte avec un mouvement nerveux, presque brusque.

Alba l'accompagna jusqu'à moitié de l'escalier.

« La gondole est en bas, et Zecco vous attend..... Adieu..... vous emportez mon âme ! »

Miss Shelby descendit si rapidement, qu'elle ne prit pas le temps de lui répondre.

La porte des gens de service était entr'ouverte, la barque accostée. Zecco, la rame en main, un pied sur la dernière marche de l'escalier, et l'autre sur la gondole, attendait les ordres de sa maîtresse.

Quand miss Barbara parut, — et qu'elle parut seule, — il éprouva un léger mécompte, et la gouvernante comprit bien que ce n'était pas elle qu'il croyait conduire. Mais les gondoliers vénitiens sont les plus agréables serviteurs du monde. — On peut soumettre leur discrétion aux plus rudes épreuves : elle en sortira toujours victorieuse. Ils voient trop de choses pour que rien puisse les surprendre, et s'ils ne se privent pas plus que d'autres du plaisir de faire de temps en temps une supposition malicieuse, on peut être du moins certain qu'ils ne la communiqueront à personne.

Miss Barbara était si bien enveloppée dans son châle, si bien abritée derrière sa mantille, dont elle avait doublé les plis, ramenés sur son visage, que pour la reconnaître il fallait la voir tous les jours. La pauvre fille était si émue, qu'elle entra dans la gondole sans même songer à donner ses ordres. Mais avec l'intelligence ordinaire des gens de sa classe, Zecco n'eut pas de peine à comprendre que c'était une affaire arrangée entre la gouvernante et la jeune comtesse, et, sans rien demander ni rien attendre, il se dirigea, par mille détours familiers, vers le palais des Lanzia.

XLVI

Miss Barbara se blottit au fond de la gondole. L'honnête gouvernante était dans un véritable trouble d'esprit.

« Ainsi, pensait-elle, je m'en vais chez un jeune homme !.... et chez lequel !.... Ah ! c'était bien la peine d'avoir une réputation d'intacte vertu et d'inflexible sévérité, c'était bien la peine de lutter contre moi-même, d'éteindre les flammes et d'étouffer les battements de mon cœur, pour me lancer follement en pleine intrigue, pour y sui-

Digitized by Google

vre, — pour y conduire, peut-être ! — la plus loyale et la plus pure des jeunes âmes qui me sont confiées. — Je me fais honte à moi-même ! » Et miss Shelby pressa violemment son front dans ses deux mains ! La gondole était à la porte d'eau du petit escalier de Lanzia.

« C'est ici ! dit Zecco.

— A quel étage ! demanda miss Shelby en s'appuyant contre la muraille.

— Tout au haut de l'escalier ! »

Barbara monta les premières marches assez rapidement, mais elle fut bientôt obligée d'aller moins vite, — puis d'attendre : — le souffle lui manquait.

« Je fais plus que je n'aurais dû..... et plus que je ne puis, » pensa-t-elle, en sentant ses jambes qui fléchissaient. Mais l'émotion, qui pouvait la surprendre, ne pouvait pas l'abattre ; elle pliait sous le premier choc..... et se relevait toujours ! — C'était une nature vaillante que notre Barbara !

Arrivée à la dernière marche, miss Shelby vit une clef sur une porte : elle tourna la clef, poussa la porte et entra. Une petite antichambre — où il n'y avait personne, — fut bientôt franchie, et la gouvernante, en pénétrant dans la seconde pièce, se trouva tout à coup en face du lit de Marino.

Le jeune homme était seul : il avait les yeux fermés.

Barbara, qui était entrée sur la pointe du pied, s'arrêta au milieu de la chambre, regardant silencieusement ce beau visage si pâle. Mais le blessé, avec cette finesse de perception que certaines maladies donnent à nos sens, devina, sans ouvrir les yeux, la présence d'une personne étrangère.

« Ce n'est pas toi, Anzora ? dit-il d'une voix très faible.

— Non, dit miss Shelby, ce n'est pas Anzora. »

Au son de cette voix bien connue, Marino se retourna du côté de la gouvernante.

« Vous, ici ! lui dit-il avec un mouvement de joie : son regard embrassa toute la chambre, comme s'il eût cherché quelqu'un derrière elle. — Seule ! ajouta-t-il avec un accent de reproche.

— Comme les hommes sont ingrats ! même les meilleurs ! pensa miss Shelby.

— Oui, seule ! » répondit-elle au bout d'un instant.

Marino referma ses yeux : miss Barbara s'approcha du lit, et prit sa main. Elle était brûlante.

« Vous souffrez ? lui demanda-t-elle.

— Beaucoup, maintenant. »

Elle s'assit près de lui.

Digitized by Google

« Où est Alba? demanda le blessé avec une agitation croissante.

— Au palais.

— Elle n'est pas venue!.... elle n'a pas voulu venir? dites-moi tout.

— Eh bien, si, elle voulait venir; c'est moi qui l'en ai empêchée. »

Marino voulut lui retirer sa main.

« Soyez raisonnable, continua-t-elle, avec un accent de douce autorité : il me semble qu'elle a fait assez pour vous. »

Marino la regarda, mais ne répondit rien.

« Sans parler de moi! continua la gourvernante.

— Oui! je sais que vous avez été bonnes comme deux anges! Jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous!

— Ah! si vous le voulez..... c'est moi qui vous devrai!

— Si je veux! mais parlez donc!

— Eh bien? ne perdez pas Alba! dit miss Shelby en joignant ses deux mains, avec le geste de la prière.

— Grand Dieu! perdre Alba! » s'écria Marino.

Et malgré sa faiblesse, un impétueux élan le souleva de son lit.

« Ah! Barbara, qu'osez-vous dire? Alba, pour qui je donnerais mille fois ma vie.

— Je vous crois, reprit l'Ecossaise, qui retrouvait toute sa fermeté; mais on peut perdre en aimant! Défendez-la contre vous, et sauvez-la d'elle-même! je ne vous trompais pas tout à l'heure..... elle voulait venir chez vous.

— Que Dieu la bénisse!

— Et il a fallu tout mon empire sur elle pour l'en détourner.

— Et vous le répétez encore! » dit Marino, dont les joues se couvrirent d'une soudaine rougeur.

En ce moment, on entendit le coup sec d'un marteau qui retombait sur la porte d'entrée, et un bruit de pas dans l'antichambre.

« Quelqu'un! » fit la gouvernante, en s'éloignant du lit par un mouvement instinctif.

Cependant, Anzora était sortie d'une petite pièce où elle travaillait tout près de l'escalier, et on l'entendit qui parlementait avec le nouvel arrivant.

« Que voulez-vous? lui demandait-elle, qui êtes-vous?

— Je voudrais avoir des nouvelles du comte Lanzia, et le voir s'il est possible.

— Ciel! dit Barbara, cette voix! je la reconnais. C'est Joseph Nerini. S'il me voit ici..... il est capable de tout deviner..... ou de tout

Digitized by Google

supposer..... dans les deux cas, je suis perdue ! et Alba, peut-être avec moi !

— Vite, ce cabinet ! dit Marino en lui montrant une porte au pied de son lit : enfermez-vous ! »

Miss Shelby n'eut que le temps de courir à la porte. Anzora, qui n'avait pas vu entrer la gouvernante, se montra sur le seuil pour annoncer Beppo.

« Fais entrer, » dit Lanzia, en cachant dans son sein un bouquet de violettes que Barbara avait laissé sur le lit.

Le comte Nerini venait chez son ami sous le prétexte très plausible de prendre de ses nouvelles ; mais la conversation ne s'attarda pas longtemps dans les phrases sentimentales : après les compliments de condoléance commandés en quelque sorte par la situation, Beppo crut devoir se plaindre non sans un peu d'aigreur, de tout ce qui était arrivé. Il parla du trouble, sans doute involontaire, mais tout à fait regrettable, que Lanzia avait jeté dans sa maison. On répandait par la ville qu'il avait déjà fait ajourner le mariage d'Alba, et que maintenant il le ferait rompre. Beppo ajouta qu'il connaissait trop son ami pour jamais croire qu'il voulût reconnaître aussi mal l'affection et l'intérêt qu'on lui avait toujours montrés.

Tout cela était calculé, pesé, compassé, appris d'avance, comme une leçon dont on ne veut point oublier un seul mot, et tout cela fut répété avec une exactitude et une ponctualité dignes de la chancellerie dans laquelle le jeune patricien voulait entrer. Il eut bien, çà et là, deux ou trois attendrissements ménagés pour l'effet, avec une préméditation maladroitement oratoire, qui, dans toute autre circonstance, aurait fort diverti Marino si tant de préoccupations tristes n'eussent jeté leur ombre sur son esprit.

« Voyons ! fit-il, en se relevant à demi le coude sur l'oreiller et regardant fixement Beppo, parlons peu et parlons bien ! sans diplomatie et sans phrases, s'il est possible. Qu'est-ce que tout cela veut dire, où en sommes-nous ? que dois-je croire ? est-ce de ta composition, tout ce beau discours ?

— S'il n'est pas de *moi*, il est de *nous*, de nous tous, dit Beppo avec un peu d'impatience, et je ne vois pas quelle raison tu pourrais avoir d'en douter, dans la position respective où nous sommes ! »

Tout en parlant, il regardait l'appartement délabré où Marino l'avait reçu, ses meubles dépareillés et sa fenêtre sans rideaux, que fouettait la bise de mars.

« Aucune raison, assurément ! reprit Marino avec un peu d'amertume, mais enfin tu comprendras que je tienne à savoir de quelles mains viennent les coups. Elles ne sont pas toutes également cruelles.

— Eh ! mon Dieu, dit Beppo en se radoucissant, ce ne sont point

Digitized by Google

des coups, et tu sais bien que chez nous personne ne voudrait t'en porter ! C'est une mesure de prudence qu'il fallait prendre. Je suis chef de famille ; j'ai une responsabilité grave.

— Il me semble que ta mère vit encore ? D'ailleurs, la personne à laquelle tu t'intéresses a été jusqu'ici d'une réserve et d'une prudence telles que ta responsabilité n'a vraiment pas à s'effrayer tant.

— Trève de railleries ! fit Beppo, qui s'irritait d'une discussion dans laquelle sans doute il n'aurait pas l'avantage.

— Tu as raison ! répondit Marino, en regardant l'appareil posé sur sa blessure, la raillerie en ce moment serait assez déplacée dans ma bouche..... Je sais comment on garde les femmes dans la maison Nerini ! »

Beppo mordit sa lèvre et ne répliqua rien ; mais, au bout d'un instant : « Tout cela, dit-il, est fâcheux, nous l'avons vivement regretté : grâce à Dieu, du moins, nous ne sommes pour rien dans ce duel !

— Est-ce que je vous accuse ? dit Marino en se retournant dans son lit.

— Je suis venu parler à ta raison, à ton bon cœur..... à ton honneur.

— Mon honneur ! je t'arrête là ! chacun est juge de son honneur, et voilà un mot que tu n'as pas le droit de prononcer ici. Mon honneur n'est pas engagé dans la question. Alba est libre ! vous ne m'avez rien demandé : je ne vous ai rien promis ! »

Comme épuisé par l'effort, il retomba sur l'oreiller ; mais il se souleva de nouveau; la fièvre lui donnait une force factice : « Je n'ai d'ordres à recevoir que d'Alba ! reprit-il d'une voix vibrante.

— Eh ! encore une fois, qui te parle d'ordres, demanda Nerini, s'apercevant qu'il avait fait fausse route, mais habile aux soudaines retraites ; qui te parle d'ordres, mon cher Marino ? Il s'agit tout simplement d'une prière que ma vieille amitié t'adressait au nom de ma mère, au nom de mes sœurs, qui sont en ce moment l'objet des conversations de Venise. Maintenant, si je t'ai irrité, toi, mon brave ami, c'est vraiment contre mon intention ; si je t'ai offensé, pardonne-le-moi, car je ne le voulais pas. » Et il tendit la main à Marino.

Les gens de cœur sont toujours dupes des gens d'esprit. Marino se sentit navré à la pensée qu'il compromettait Alba, et que la réputation de cette aimable fille était peut-être jetée en pâture aux dents malignes de la calomnie. Il prit la main que Beppo lui tendait, en détournant la tête.

« Va ! répondit-il, tu peux lui dire que j'oublierai le chemin de sa maison ! »

C'était tout ce que Nerini désirait : il eût voulu trouver quelque

Digitized by Google

ingénieux moyen d'abréger une visite désormais sans but. Anzora le lui fournit en entrant avec une potion dans la chambre du blessé.

« Je crois que Votre Excellence le fait beaucoup parler, dit-elle en voyant sur le visage de son maître des traces trop marquées de fatigue et d'émotion.

— Vous avez raison, ma bonne, répondit le frère d'Alba, je vous le laisse : ayez bien soin de lui ! »

Après avoir serré la main de celui qu'il appelait encore son ami, Beppo sortit de sa chambre, léger comme un oiseau. Cette négociation délicate tournait mieux encore qu'il ne l'avait espéré. Peu lui importait ce que Marino devait souffrir : il n'y songeait même pas. Il était de cette race d'égoïstes naïfs qui ne pensent jamais à mettre le mal des autres dans la balance où ils pèsent leur propre bien.

Anzora avec cet infaillible instinct des gens qui aiment, et que l'on ne trompe point parce qu'ils aiment, devina sans doute cette sécheresse d'âme et cette dureté de cœur. Aussi, en reconduisant Beppo jusqu'à l'escalier, elle murmurait à part soi :

« En voilà un à qui je n'ouvrirai point la porte de sitôt ! »

XLVII

A peine Nerini eut-il quitté la chambre que miss Shelby sortit de sa cachette, au moment où Anzora revenait dans la chambre ; la vieille servante qui ne l'avait pas vue entrer crut à une apparition, et recula d'un pas, en se recommandant à la madone.

« Laisse-nous ! lui dit Marino, je t'appellerai.

— J'ai tout entendu ! dit miss Shelby en relevant son voile.

— Alors, vous savez ce que l'on me demande et comment je suis jugé !

— Pas par tout le monde ! ce n'est d'ailleurs qu'une boutade à laquelle vous ne devez pas vous arrêter.

— C'est, au contraire, un parti pris et une résolution sur laquelle on ne reviendra pas..... »

C'était trop l'opinion de miss Barbara pour qu'elle la combattît avec beaucoup d'éloquence.

« J'espère que non, dit-elle ; on sait qu'Alba ne le souffrirait point, — et l'on n'oserait ! — mais vous allez lui écrire... J'ai promis une lettre de vous.

— Impossible ! et il montra son bras entouré de bandelettes. Je n'aurais pas la force de tenir une plume ; mais dites-lui — oh !

Digitized by Google

dites-lui tout ce que vous pourrez..... pour la calmer, pour la consoler...

— J'ai bien peur que mes paroles n'y suffisent point, et si je ne lui apporte deux lignes de votre main, je ne réponds pas qu'elle ne soit ici dans une heure !

— Eh bien ! vous croyez que cela me fait peur ? c'est Dieu qui l'aura voulu ! que le sort en soit jeté !

— Ah ! monsieur, dit miss Shelby, en mettant sa main sur ses yeux, est-ce bien vous que j'entends et pouvez-vous me parler ainsi ? ne me forcez pas à rougir pour vous, et ne m'enviez pas le bonheur de vous admirer toujours ! Soyez au-dessus de vos malheurs et prouvez ainsi que vous ne les méritez pas ! Vous êtes un galant homme ! Je vous disais tout à l'heure : Ne perdez pas une jeune fille qui n'a eu d'autre tort que celui de vous aimer... Je vous dis maintenant : sauvez-la !

— Une plume ! une plume ! » s'écria Marino, en se soulevant sur son bras gauche.

Miss Shelby posa un petit pupitre sur son lit : il fit un effort pour étendre la main ; sans doute la douleur fut grande, car il pâlit affreusement ; de grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front. Barbara prit son mouchoir et les essuya.

« Du courage ! » dit-elle en lui soutenant la tête.

Je ne sais si elle-même eût été bien capable de lui en donner, mais sa main tremblait beaucoup.

« Chère Alba, écrivait Marino, je vais mieux. — Je vais bien.... Ma première visite sera pour le palais Nerini. — Mais ne venez pas ici, car une émotion me serait mauvaise... à ce que l'on assure... et j'en éprouverais une bien grande en vous voyant... soyez calme et ne craignez rien ! je sens, depuis ces tristes épreuves, que je vous aime mille fois plus encore ! »

« Est-ce cela ? dit-il à miss Barbara, qui, penchée sur lui, lisait en même temps qu'il écrivait.

— Oui ! je vous retrouve, noble cœur !... Peut-être, cependant, la dernière phrase était-elle inutile... Grand Dieu ! qu'avez-vous ? »

Les forces de Marino trahissaient son courage ; ses muscles, un moment contractés par une volonté toute-puissante, se détendirent. Sa tête roula sur l'épaule et dans les bras de la gouvernante. Il ne poussa pas un cri ; — mais sa blessure mal fermée se rouvrit, et le sang rougit l'appareil dérangé.

« Au secours ! il se meurt ! ! cria miss Barbara, perdant toute présence d'esprit.

— Elles me le tueront ! » dit Anzora en se précipitant près du lit de son maître.

Digitized by Google

Marino revint bientôt à lui... « Un peu de gaieté! parlez! riez! fit-il, en français, à miss Shelby qui semblait consternée.

— Je ne puis pas! » répondit-elle, en laissant retomber sa main qu'elle avait gardée dans les siennes!

Anzora s'approcha d'elle, et la supplia de partir.

« Adieu, monsieur, je tâcherai que vous entendiez bientôt parler d'Alba!

— Ce serait le meilleur de tous les remèdes, dit-il, avec un faible sourire.

— Eh pourtant! je ne puis pas croire que ce soit celle-là qu'il aime! » pensait Anzora, plus perplexe que jamais, en refermant la porte derrière l'Ecossaise.

XLVIII

Miss Shelby, en rentrant au palais, eut soin de forcer un peu la note, comme disent les musiciens; elle donna donc à son élève des assurances qu'elle n'avait pas, parla du prochain rétablissement du jeune homme et du calme où elle l'avait laissé, enfin, elle montra le petit billet...

« Ah! dit Alba, vous avez une lettre de lui! Voilà, ma pauvre Shelby, par où il fallait commencer. — Elle lui prit le papier des mains et courut à sa chambre.

— Les amoureux sont bien tous les mêmes, soupira la gouvernante; ils ne voient qu'eux au monde! et ces deux-là sont pourtant moins égoïstes que les autres... Ah! l'amour est un affreux sentiment.... et je vais demander au ciel de ne jamais aimer. » Peut-être était-il un peu tard pour faire cette prière!

Beppo, pendant le dîner, eut l'occasion de dire qu'il était allé voir Lanzia le matin même; que l'on avait singulièrement exagéré la gravité de ses blessures, qu'il n'avait jamais couru le moindre danger; et — chose beaucoup plus importante aux yeux du comte Nerini, — qu'ils étaient parfaitement d'accord tous les deux sur la conduite à tenir lorsque Marino serait rétabli.

Tout cela était assez vague et ne laissait pas que de jeter une certaine inquiétude dans l'âme tourmentée d'Alba. Elle ressentait cependant une joie immense à la pensée que Marino était sauvé. Quand on a eu beaucoup à craindre, dès que l'on commence à craindre moins, on se rattache avec une incroyable ardeur à tout ce qui nous apporte une espérance.

Mais en même temps que ses craintes tombèrent, tomba aussi

Digitized by Google

l'exaltation qui l'avait soutenue jusque-là. Ses forces l'abandonnèrent, et elle fut obligée de garder la chambre d'abord, bientôt le lit. Une fièvre violente se déclara, qui n'était autre chose que le début d'une maladie longue et sérieuse.

Les amis du paradoxe prétendent que les maladies sont nécessaires à la santé, qu'elles nous préparent à nous bien porter, et que nous ne sommes jamais mieux qu'après avoir été très mal. Je ne sais pas s'il faut aller jusque-là, mais les souffrances physiques d'Alba eurent peut-être sur elle une influence heureuse. Elles la détournèrent du sujet habituel et douloureux de ses pensées ; elle ne détruisirent point, — c'était impossible, — elle ne diminuèrent même pas son attachement pour Marino, mais elle modérèrent l'ardeur enthousiaste de cet amour, que les circonstances récentes avaient fait naître et développé, et qui peut-être n'était pas dans les conditions de cette nature charmante et tempérée. Miss Shelby, qui la soignait comme une sœur, lui donnait chaque jour, avec de bonnes paroles, des nouvelles de Marino, — même quand elle n'en avait pas. — Peu à peu, le calme se fit en elle ; elle examina le présent et regarda l'avenir en face avec une résolution froide ; son caractère se trempait, et elle se sentait maintenant une résolution et une fermeté dont personne ne l'avait jusque-là soupçonné capable. Elle ne savait pas encore ce qu'il adviendrait d'elle et de lui, mais elle avait maintenant une invincible confiance dans la vie. Il lui semblait impossible que Marino, au milieu de tant de périls, eût été sauvé pour une autre que pour elle. Elle n'avait pas seulement la foi de l'amour, elle en avait la superstition. Elle eût parlé volontiers de son étoile. Elle voyait le but : elle ne savait pas encore par quels moyens elle l'atteindrait, mais elle était certaine de l'atteindre. Quelles forces ne puisait-elle pas dans cette pensée !

Miss Shelby, qui n'avait point pénétré le secret de sa transformation, ne s'expliquait pas la sérénité d'Alba, et elle en cherchait la cause sans la trouver.

Cependant, Alba souffrait encore. Une femme peut-elle ne pas souffrir quand elle aime...., et qu'*il* n'est pas là ? — Mais c'était maintenant une douleur sans amertume, parce qu'elle sentait que la consolation était proche.

Pendant sa convalescence, qui fut longue, Alba resta presque toujours chez elle ; sous prétexte de faiblesse ou de fatigue, elle s'enfermait après le dîner. C'est à peine si elle entrevoyait M. de Morghen, qui avait cru convenable, au grand regret de la comtesse et surtout de Beppo, de ralentir, sinon de suspendre sa poursuite.

Les deux amoureux furent rétablis presque en même temps. — Quelle joie alors, s'ils avaient pu se retrouver ! et, ensemble, l'un

Digitized by Google

près de l'autre, renaître à la vie. La convalescence a des heures délicieuses et d'exquises voluptés. Jamais on ne sent mieux le prix de l'existence que quand on a failli la perdre ! Qu'est-ce donc quand on la retrouve en même temps que l'être qui lui donne pour nous tout son prix ? Sans doute, ces joies eussent été trop grandes pour nos amis, car ils en furent privés.

Le duel de Marino avait fait tant de bruit, que le jeune homme sentait bien qu'il ne pouvait plus retourner de sitôt au palais Nerini : n'était-il point lié par la promesse faite à Beppo ? — Il ne fallait pas davantage songer à écrire.... Au point où ils en étaient, ils n'avaient plus rien à s'apprendre. Les lettres n'étaient qu'un danger inutile ; découvertes, elles auraient attiré de nouvelles rigueurs sur la tête d'Alba. Marino, d'ailleurs, quand il était de sang-froid, éprouvait toujours une sorte de remords à entretenir, à développer chez son amie un sentiment qui ne pouvait amener que son malheur ; car il ne partageait pas la confiance d'Alba. Ils en étaient donc réduits maintenant, comme tous ceux dont les familles ou la destinée traversent l'amour, à ne plus se voir que de loin en loin ; au balcon du petit canal, au théâtre ou à l'église. Si duègne que l'on soit, on ne peut pas défendre à une fille d'ouvrir de temps en temps sa fenêtre pour prendre le frais ; l'église et le théâtre sont des terrains neutres où il est difficile d'empêcher les gens de se rencontrer : la comtesse Nerini était trop bonne chrétienne pour ne pas conduire régulièrement sa fille à la messe, et elle aimait trop la musique pour l'exiler à jamais de la Fenice. Ils échangeaient donc des œillades furtives, et vivaient de ces lambeaux de bonheur qu'ils dérobaient de temps en temps au hasard et à l'occasion.

LOUIS ENAULT.

(La 3e partie à la prochaine livraison.

Digitized by Google

LES GENS DE MER

SCÈNES ET RÉCITS DE LA VIE MILITAIRE

ET

DE LA VIE MARCHANDE

TROISIÈME PARTIE[1]

LA TEMPÊTE. — LA BELLE. — ICEBERG-SOUND. — LE NAUFRAGÉ

VI

Nous avions atteint la latitude des Chonos, et, depuis dix jours, nous avions quitté la grande bordée de l'ouest. C'était le soir : une brise molle de nord nous conduisait à peine, et la *Stella* semblait fendre avec difficulté les ténèbres qui nous entouraient. La mer, l'air et le ciel se confondaient en une nuit opaque et profonde, et, dans cette séparation de tous les objets sensibles, la vie réelle s'échappait; le rêve s'emparait du veilleur de nuit. Il songeait, accoudé aux haubans d'artimon, que la quatrième heure venait de commencer et que c'était la dernière. Malgré ses efforts pour tenir les yeux ouverts, il ne voyait autour de lui qu'une nuit pareille à celle du sommeil, et malgré lui son imagination caressait cette couchette étroite comme une bière, et si douce pourtant aux gens de mer. La nature succom-

[1] Voir 2e série, t. VII, p. 737 (livr. du 20 février 1859); t. VIII, p. 118 (livr. du 15 mars).

Digitized by Google

bant, il allait s'endormir, quand un grondement formidable passa dans la mâture, et les haubans, qu'il tenait d'une main défaillante, se roidirent comme des barres de fer.

Ce grondement, c'était le bruit du mauvais temps qui assaillait la *Stella* avec une rage inconcevable. Combien de fois, à bord d'un navire marchand, un marin apprend-il à connaître de quelle résistance sont capables le bois et les cordes sous l'action d'une force continue et sans chocs ! Nous étions surpris, et le plus sage était de ne rien faire : toucher à une corde, c'eût été s'exposer à voir partir en pièces les voiles et les vergues. Quoique la mer fût encore belle et le navire solidement appuyé, les haubans tremblaient et vibraient sous le poids qui les chargeait. Autour de la *Stella*, une large ceinture d'écume bouillonnait et resplendissait sur le fond noir de la mer. Bientôt au grondement de l'air succédèrent des sifflements interrompus par des moments de répit, et les bruits de la tempête se firent entendre dans leur harmonie terrible. — Il y a peu de marins qui n'aient été frappés du bruit particulier du vent sur les mâts, les cordes et les voiles; il ne ressemble en rien à celui du vent sur les rochers ou les arbres : celui-ci est sourd comme un tonnerre lointain, ou triste comme un gémissement; l'autre est un bruit éclatant comme le bruit d'une bataille. Ces sons de guerre qui passent en l'air, les craquements du navire qui ressemblent à des plaintes, l'air de fureur des vagues qui accourent, en blanchissant et en écumant, comme une meute dévorante et cruelle, forment un spectacle terrible, lugubre, inouï.

Vers minuit et demi, le grain passa et la brise souffla, forte, menaçante et croissant d'une manière régulière. La mer s'était faite aussi, et cette étendue, si noire tout à l'heure, brillait maintenant de tous côtés, et se rayait de lueurs phosphorescentes. On ne pouvait tarder plus longtemps à diminuer de toile, sous peine de sombrer sous voiles : le capitaine donna l'ordre de prendre les derniers ris, et tous les hommes furent aussitôt sur le pont. Dans ces circonstances, le lieutenant prenait la barre : c'étaient deux mains de plus qui se plaçaient ainsi sur les cordes. Sous ses yeux, à quelques pieds, éclairés par la lueur douteuse qui partait de la chambre, douze hommes, le ban et l'arrière-ban de la *Stella*, le capitaine, le second, l'équipage, le cuisinier, le mousse et les passagers se penchaient sur les palanquins, et, les bras tendus, les dents serrées, faisaient rendre à leurs muscles tout l'effort dont ils étaient capables. Seul, le capitaine marquait la mesure, en appuyant sur le dernier coup, et j'entendais, par moments, la chanson américaine que le vent déchirait et emportait par lambeaux. La *Stella* roulait bord sur bord, n'étant plus soutenue par ses voiles hautes, et l'eau qui entrait en soufflant, par les dalots, faisait glisser les pieds, et enlevait les points

Digitized by Google

d'appui. Parfois, à un coup de roulis plus fort, toute la bande était entraînée et jetée avec le paquet d'eau contre le bord. Il y avait un temps d'arrêt, on entendait une imprécation, et les marins se remettaient à l'œuvre.

Enfin, les cordes sont amarrées, les matelots montent sur les vergues. Qu'elles sont longues, qu'elles sont pénibles, ces manœuvres, la nuit, par des temps forcés! Des mains qui se crispent sur de la toile, c'est tout, et cela dure tout un quart. A trois heures et demie du matin, notre voilure est établie : nous sommes à la cape, sous les deux huniers et la misaine.

L'océan Pacifique ne mérite guère son nom à la hauteur de Valdivia. Les tempêtes y sont fréquentes et terribles : ce sont des convulsions qui passent comme des trombes pendant trois jours. Les mouvements du navire devinrent bientôt très durs, et la pompe annonça qu'il faisait de l'eau. Elle amenait avec difficulté une sorte de boue jaunâtre. Malgré la précaution qu'on prend de disposer des fascines dans la cale pour ne pas engager le pied des pompes, le guano pénètre partout. C'est bien le plus détestable des chargements : il se tasse comme un rocher, absorbe l'humidité ; le poids augmente sans que la pompe accuse un pouce d'eau ; le navire sombre et tout disparaît, corps et biens, sans qu'on entende plus parler de ceux qui labourent la mer pour engraisser vos champs, et qui vont vous chercher du pain si loin et à travers tant de risques. Quand la *Stella* prenait un peu de vitesse dans une embellie, et qu'elle rencontrait une de ces lames affreuses qui semblaient courir sur elle, on entendait une détonation ; une montagne cinglante et sifflante l'enveloppait et se rabattait sur son flanc ; la pauvre barque s'arrêtait court, étourdie et terrassée ; elle frémissait de toutes ses fibres, et on eût dit qu'elle allait s'ouvrir. Il était visible que chacun de ses efforts était un dommage et qu'une pareille lutte ne pourrait durer longtemps. Le capitaine fit alors serrer la misaine, et la vitesse devenant presque nulle, la lutte cessa pour ainsi dire, et les mouvements, comme par enchantement, devinrent doux et mesurés. Nous cédions devant une force supérieure, mais sans fuir ; et dans cette forme aphoristique se trouve indiquée la meilleure conduite à tenir, pour la plupart des navires, dans un temps forcé. J'ai peine à croire que l'action de fuir vent arrière, à la grâce de Dieu, soit préférable à cette allure de la cape, si douce pour un bon navire, et la meilleure encore pour un mauvais, à moins qu'il ne puisse décidément pas la tenir. La cape se rapproche le plus de la position où un bâtiment n'exposerait que sa partie la moins vulnérable, et dans laquelle il présenterait son avant debout à la mer et au vent.

Il faut avoir été cruellement secoué comme nous venions de l'être,

Digitized by Google

pour bien comprendre cette sensation de repos qui pénètre tous les membres, quand on passe de ces courses furieuses et tourmentées à une autre allure. Nous souffrions tout à l'heure avec les planches qui nous portaient ; nous nous reposons maintenant avec elles. Cette excitation ne cesse pas cependant d'une manière brusque : il est assez ordinaire qu'elle se prolonge quelque temps. Le jour commençait à poindre, et malgré le peu de sommeil que chacun de nous avait pris, personne ne songeait à regagner sa couchette. J'ai remarqué que cet état de l'esprit porte à la causerie, et que les marins n'ont jamais l'humeur plus conteuse que dans ces heures où la conduite du navire est trouvée et assurée, où la tempête rugit au-dessus de lui. On a fait tout ce qu'on pouvait faire ; on est dans les grandes eaux, et l'inquiétude est passée. Peut-être y a-t-il dans ces situations une sorte de triomphe qui pénètre les âmes et qui les exalte à leur insu. Ces veillées de marins laissent des souvenirs ineffaçables, comme ceux de la tranchée devant l'ennemi, et cette victoire est encore belle malgré sa vulgarité apparente. Le capitaine Olfus fit apporter par le mousse un pisco qu'il aimait à vanter, en oubliant quelquefois le genièvre : c'était le meilleur qu'on eût tiré de ces raisins dorés qui mûrissent aux environs d'Iquique, et qui ressemblent à des raisins de Sicile. Il remplit lui-même les verres : les mouvements de la *Stella* étaient encore trop forts pour qu'on pût les garder pleins, et il arriva cette fois que chacun dit son histoire. Le capitaine parla le premier, et, à peu près en ces termes, il raconta la sienne.

VII

« Il y a dix ans, je partis du Havre sur le baleinier français *le Centurion*, mais notre voyage ne fut pas heureux. Il se trouva que nos ustensiles de pêche, nos piques et nos louchets étaient en mauvais état ; pour comble de malheur, notre tonnelier déserta à Maldonado. Nous restâmes quelque temps près du détroit de Lemaire ; il n'y avait là que des baleines d'une espèce qui ne fournit pas d'huile, et qu'on ne chasse pas. En quittant ces parages, nous fîmes voile pour Chiloé. Les navires qui s'y trouvaient et qui étaient *gamés*[1] avaient manqué leur pêche. Nous ne prîmes que le temps d'acheter quelques vivres frais, des avirons et des bordages qui nous manquaient, et nous dirigeâmes notre course vers les mers du Japon. Les Américains prétendent que, par les 52° de

[1] Associés.

Digitized by Google

latitude nord et 155° de longitude ouest, il se trouve une si grande quantité de baleines qu'elle est inépuisable ; il suffit d'arriver au commencement de mai. Mais là encore la maleveine nous poursuivit : nous n'arrivâmes qu'au mois de juin, et les brumes s'étaient établies. Nous battîmes inutilement la mer le long des îles Kuriles et de la côte du Kamtchatka, et nous ne prîmes que deux baleines qui nous fournirent trois cents barils d'huile. Cette croisière, du reste, ne fut bonne pour aucun de nos compagnons; mais, pour le *Centurion*, elle fut plus mauvaise encore. Comme nous nous étions attardés près du détroit de Behring, nous rencontrâmes les glaçons en quantité, et, par une brume intense, l'un d'eux nous creva, et nous sombrâmes en moins d'une heure. Nous fûmes recueillis par le baleinier américain *le Picayune*. Il s'était attardé comme nous et rejoignait la terre de Van Diémen. Mes compagnons débarquèrent à Hobart-Town ; mais je pris un parti différent, et comme il n'y avait sur rade aucun navire français, je m'engageai à bord du *Picayune*. Nous établîmes notre pêche à la presqu'île de Banks, mettant à la voile pendant le jour et revenant le soir à Takolabo pour fondre les baleines que nous avions prises. Nous remplîmes ainsi les deux tiers de nos barils, et sept mois après notre départ, nous étions de nouveau dans la Derwent, devant Hobart-Town. Là se trouvait la corvette de guerre française *la Belle*, en partance pour la Nouvelle-Zélande : elle allait visiter différents points des deux îles ; c'était sa dernière tournée, et elle devait ensuite revenir en France. J'avais alors vingt-cinq ans, et il me fallait six mois de service militaire, afin d'être en mesure de subir mes examens de capitaine. L'occasion était bonne, et je la saisis. Le capitaine Gardner du *Picayune* m'avait pris en affection et m'avait fait un de ses officiers de pêche. Il voulut d'abord me retenir ; mais quand il sut que mon intérêt était de revenir en France, il n'insista pas davantage, et me montra au contraire que son amitié pour moi était véritable. Je reçus ma part, qui montait à 1,500 dollars, et je passai sur la *Belle*. Nous quittâmes Hobart-Town le 22 mai 1841 ; mais, par malheur pour nous, quatorze jours après nous étions à la côte.

Le 31 mai, nous faisions bonne route pour l'île des Trois-Rois. Dans la journée du 2 juin, le vent fraîchit graduellement par rafales, et la tempête se déclara. Depuis deux jours, nous n'avions pas vu le soleil, et nous avons su ensuite que les courants nous avaient drossés de trente-trois milles. Le 3 juin, je montai sur le pont, à quatre heures, avec ma bordée. Le commandant était sur le banc de quart : il y avait passé la nuit. Le second s'approcha de lui et lui demanda s'il fallait faire laver le pont. Il reçut cette réponse que j'entendis, et que je me rappelle encore :

« Mais sans doute ! »

Digitized by Google

Les seaux ne servirent qu'à monter l'eau de la cale. Vers dix heures du matin, la terre parut comme une longue bande noire qui bornait l'horizon ; pas une coupure, pas un havre, rien pour se réfugier. Alors, nous comprîmes que nous étions perdus. On fit cependant un effort désespéré : on largua les basses voiles, les huniers aux deux ris, et on bossa les écoutes sur les basses vergues, à tout risque. La corvette se comporta admirablement : elle passait à travers les lames comme une embarcation ; les batteries, la cale, étaient pleines d'eau. Nous étions tous enthousiasmés : nous aurions voulu sombrer en ce moment. La mer était si effroyable et si grosse que personne ne songea à mouiller, et, durant les six mois qui suivirent le naufrage, nul ne pensa qu'on eût pu le faire. Cette idée ne vint plus tard que devant le conseil de guerre ; mais il est certain que si on eût jeté l'ancre, nous aurions péri corps et biens ; la mer nous eût engloutis. A dix heures et demie, la corvette entra dans le sable, et une lame de retour, ou son talon, ou telle autre cause, la fit virer vent devant. On crut un instant que le vent changeait ; on battit des mains en voyant la misaine prise. Mais, quelques minutes après, nous sentîmes que l'eau manquait à la corvette, et que la *Belle* était perdue. On essaya bien des fois d'envoyer à terre des lignes, des amarres : ce fut en vain. La falaise se dressait à pic, et ceux qui pouvaient arriver jusqu'à elle se noyaient ou étaient brisés par la mer.

L'ordre avait été donné aux matelots de ne pas se jeter à la nage ; mais, quand la corvette fut échouée, ils commencèrent à sauter à la mer, comme on voit sauter les grenouilles du bord d'un fossé. Onze hommes se noyèrent ainsi. Le maître charpentier s'élança un des premiers : il fut écrasé et aplati comme une feuille de papier, sans avoir eu le temps de prononcer le nom de Dieu. Ceux que le devoir ou la crainte de cette traversée retinrent à bord, furent plus heureux. Le commandant et les officiers ne disaient rien. Et que pouvaient-ils dire ? A ce moment, chacun était convaincu qu'il était près de sa dernière heure.

Il y avait à bord de la *Belle* une passagère : c'était une Anglaise de Sydney, mariée à un officier suédois qui servait à bord. Elle était jolie, frêle et délicate, et la moindre peine semblait devoir l'abattre. Mais elle montra qu'elle avait une âme forte et courageuse, et qu'elle était digne de suivre la fortune d'un marin. Jusqu'au dernier moment, elle avait gardé sa robe et ses jupons. Le commandant chargea les officiers de l'engager à les quitter, et l'y engagea lui-même. Elle s'y refusa d'abord : mais à la fin elle fut moins héroïque et plus sage peut-être que Virginie, et son mari la décida. Elle ne garda que sa chemise et un mouchoir qu'elle plaça sur sa poitrine. Les hommes aussi étaient en chemise : beaucoup d'entre nous étaient tout nus.

Digitized by Google

Quelques-uns priaient tout haut; ils disaient : « Notre Père qui êtes aux cieux. — Vierge sainte, priez pour nous, à l'heure de notre mort. » Le commandant était à la coupée, les officiers contre le bastingage, et, comme le pont était couché, on avait devant soi un amphithéâtre où l'on voyait les hommes se noyer au milieu du chemin du bord à terre, ou périr écrasés par la mer qui montait, révoltée et furieuse, contre la falaise.

Vers deux heures, un homme qui s'était jeté à la nage cria qu'il avait pied. On ne s'était pas aperçu que la mer eût baissé ; on en fut instruit de cette manière, et alors le sauvetage commença. — Dans la nuit de l'ouragan, notre canot major avait été enlevé par la mer, et le porte-manteau, en se rabattant contre le bord, avait écrasé la cuisse du patron. Je me souviens que cet homme monta, dès le matin, en boitant et en traînant sa jambe : il passa tout le temps du sauvetage, un peu pâle, à préparer la ligne qu'on filait. Les forges, les pièces de bois, avaient aussi brisé des jambes et des bras, en courant sur le pont : les blessés arrivèrent à terre. Si la corvette eût échoué à la mer basse, le sauvetage eût été probablement impossible, à cause de l'éloignement de la terre. Ce fut une chance heureuse dans notre malheur, ainsi que le moment de la perte qui eut lieu le jour.

Les naufragés passèrent cette première nuit dans les anfractuosités de la falaise, le seul chemin qui conduisît au plateau : c'était pendant l'hiver, au mois de juin. Quelques-uns s'étaient enveloppés dans des couvertures que la mer avait rejetées ; les autres, en plus grand nombre, se tenaient enlacés pour se garantir du froid. Je me tenais de cette manière avec un de mes camarades, et nous avions la tête appuyée sur un blessé qui se mourait et qui se débattait dans les plaintes et les convulsions de l'agonie. En vérité, je ne puis vous dire l'irritation profonde que ces plaintes nous causaient à tous les deux : nous n'avions plus de pitié pour les autres, ayant tout épuisé pour nous-mêmes. Vers deux heures du matin, le blessé cessa de gémir : nous en ressentîmes un contentement inexprimable, et nous nous endormîmes brisés. Le malheureux était mort.

Le lendemain, il ne restait plus de la corvette que le brion, un morceau de bois qui s'était déjeté et qui semblait un signe funèbre. La *Belle* n'était plus : une partie avait disparu, dévorée par la mer ; une autre couvrait la plage. On ramassa, au milieu des débris, quelques barils de lard défoncés, au-dessus desquels les oiseaux de proie s'amassaient et tournoyaient. On prit aussi quelques sacs, des hamacs, et chacun acheva de se couvrir : les uns avec une couverture, d'autres avec une chemise de laine, d'autres avec un pantalon. On établit quelques tentes et on campa. Cette côte est située au 47e degré. Le pays est affreux : du sable et quelques

Digitized by Google

arbustes nains rasés par le vent; heureusement, l'eau s'y trouve en abondance.

Dès le second jour, on fit une ronde sous les tentes, et on ramassa les armes trouvées sur la plage : quelques sabres, des baïonnettes tordues. Le tout fut mis sous la garde du maître canonnier, ainsi que la cambuse. Trente d'entre nous furent alors désignés et partirent, sous la conduite d'un officier, à la recherche d'un village d'où l'on pût nous envoyer des secours.

Les matelots avaient gardé le respect pour les officiers : ils étaient obéissants. Le commandant resta ce qu'il était, courageux, calme et méthodique. — On avait trouvé des rasoirs dans le paletot d'un des noyés, et une de ces petites glaces rondes que les marins portent sur eux. Tous les matins, le duc d'H... assurait la glace sur une courbe, et il se rasait devant cette mer encore furieuse, sur un débris du navire qu'il commandait trois jours auparavant. Cette tranquillité d'âme se communiquait à l'équipage, et l'ordre régnait malgré la misère, le froid, la faim et le souvenir de tant de maux.

Cependant, une trentaine d'hommes disparurent un matin. C'étaient des Bretons. Ils s'étaient inquiétés de la diminution des vivres, et comme on n'avait pas encore entendu parler de l'expédition envoyée dans l'île, ils allèrent chercher de leur côté. Mais c'était un mouvement d'inquiétude, sans idée de complot, sans l'intention d'entraîner les autres. Ils arrivèrent à un village situé à vingt-cinq lieues plus loin sur la côte : le chef de l'expédition et les trente hommes qu'il commandait l'avaient découvert : mais tout près de là, un bras de mer les avait arrêtés dans leur route vers la résidence anglaise. Les Indiens accueillirent ces nouveaux venus, comme les premiers, de la manière la plus hospitalière : ils leur donnèrent des vivres, des patates surtout en abondance.

L'enseigne, ne pouvant traverser le bras de mer, revint avec son détachement vers les naufragés. On leva le camp alors et on partit, emportant les blessés comme on pouvait. Mais tout le monde était si faible, qu'à moitié route les hommes tombèrent. Depuis quinze jours, nous n'avions mangé que du lard et bu un peu de café tous les trois jours. Le commandant essaya de nous ranimer, mais la nature pâtissait trop en nous. Alors, il dit à un de ses officiers : « Allez, monsieur, si vous le pouvez, jusqu'à la résidence anglaise : moi, je resterai ici avec les blessés. » Deux lieues plus loin, cet officier rencontra les trente Bretons qui s'étaient refaits et qui revenaient vers leurs camarades. Ce renfort fut notre salut, et tout le monde put arriver jusqu'au village. Là, nos misères cessèrent. Les Indiens donnèrent tout ce qu'ils purent trouver; nous leur fîmes des traites. »

Digitized by Google

Ici, les auditeurs du capitaine, qui l'avaient écouté sans l'interrompre, ne purent s'empêcher de dire :

« Ah ! capitaine, celle-ci est trop forte.

— Rien n'est plus vrai pourtant, messieurs. Nous fîmes des traites dont ils nous montrèrent les modèles. Aux Antipodes, chez des sauvages anthropophages qui portaient un osselet humain dans le nez, nous tirâmes sur la maison Borroughliffe and Boltrope, Circus point, London. Le voisinage des Anglais les avait instruits, et ils possédaient les éléments de la banque et des échanges. Vous voyez bien qu'il n'y a plus de sauvages. Quatre de ces Indiens traversèrent le bras de mer, et le gouverneur anglais fut prévenu de notre naufrage. Peu de temps après, des pirogues arrivèrent ; nous reçûmes des vivres, quelques vêtements, et, le 18 juin, nous nous mîmes en route. Ce voyage fut animé et presque gai. Mais quand nous fûmes arrivés à la ville anglaise qui s'appelle Auckland, cette animation disparut. Pendant plus de quinze jours, les officiers et les matelots restèrent ahuris et comme endormis : ce ne fut que plus tard encore que chacun redevint ce qu'il était. Nos officiers avaient loué un hôtel et déjeunaient chez eux : le soir, ils dînaient à la *mess* des officiers anglais. Quant à nous, nous étions heureux comme des princes : on nous avait donné des chambres dans la caserne anglaise, et nous vivions avec les soldats. Nous fûmes bien traités, mais j'ai su plus tard que tout ce que nous avions pris fut payé très cher. Le 25 juillet, nous quittâmes la Nouvelle-Zélande, sur un bâtiment américain, frété par le commandant : nous arrivâmes sans événements intéressants à Taïti, d'où nous fûmes rapatriés en France.

Voici, messieurs, le récit de la plus terrible aventure de ma vie. J'y perdis tout ce que je possédais alors au monde. Mais, en arrivant à Bordeaux, je fus assez heureux pour faire un petit héritage sur lequel je n'avais jamais compté. Les quelques mille francs que je recueillis me permirent de rester à terre pour me faire recevoir capitaine, et, plus tard, de prendre un intérêt dans le navire que je commande. »

Le capitaine cessa de parler, mais nous l'écoutions encore. Et, au-dessus de nous, le grand bruit du vent à travers les cordes et les voiles ; le long du bord, le bruit sombre d'une lame qui nous atteignait, pareil à celui d'un abîme qui se referme, continuaient son histoire.

Digitized by Google

VIII

Le surlendemain, qui était le jour de la Sainte-Ursule, pour employer une des expressions favorites des anciens marins espagnols, le vent diminua de force et passa au nord. Nous faisions bonne route, et, vers la fin du premier quart, officiers et passagers se trouvaient réunis dans la chambre. On parlait de la France et du chemin qu'on avait fait vers elle, quand le maître entra ; et, s'approchant du capitaine, se pencha vers lui et dit ces quelques mots qui le firent tressaillir :

« Capitaine, la *Stella* vient de s'ouvrir devant, et je crois que nous coulons. »

Ce fut là une terrible aventure. Nous étions alors par le 52e degré de latitude, à la hauteur de l'archipel de la Reine Adélaïde. L'un des matelots avait entendu le bruit de l'eau qui entrait et avait prévenu le maître. Il suffisait, en effet, d'appuyer l'oreille contre le bord pour saisir un bruit cristallin, semblable à celui d'une petite chute d'eau. Dans les grands coups de tangage, le bruit cessait, et, autant qu'on en pouvait juger, la voie d'eau se trouvait à un pied au-dessous de la flottaison. Le danger de couler n'était peut-être pas imminent, mais il fallait renoncer à poursuivre notre route dans cet état. Un seul parti restait à prendre, celui de joindre Valparaiso si nous le pouvions : là, nous devions trouver des ressources pour réparer notre avarie. On vint au plus près du vent, et on parvint à appliquer sur l'avant un placard suivé qui fut cintré sur les formes du navire. A onze heures du soir, le vent passant au nord-ouest, nous commençâmes à défaire les onze cents lieues que nous avions parcourues. La pompe maîtrisait alors la voie : mais chacun pensait que nous étions à la merci d'un coup de vent. Du 8 au 12 mars, notre navigation fut assez tranquille : on pompait l'eau toutes les heures, et cela suffisait. Mais, dans la matinée du cinquième jour, le ciel se chargea, le vent se fixa à l'ouest, et, en trois heures, souffla en tempête. A une heure de l'après-midi, le placard fut enlevé par un coup de mer, et la pompe n'*étalant* plus, nous vîmes bien que la destinée de la *Stella* était de sombrer avant peu, et la nôtre de périr avec elle. Wilhem Olfus, nous montrant alors sur sa carte l'île de Wellington, qui suit le continent américain par un canal long et étroit, nous dit :

« Messieurs, il nous reste un seul moyen de sauver nos vies, qui est de faire route sur le canal de Wellington : c'est l'abri le plus

Digitized by Google

proche, et si nous pouvons l'atteindre, nous y trouverons une eau tranquille. Autrement, je crois bien que c'est fait de nous, et la mer sera trop forte pour qu'on puisse y mettre les embarcations. »

Cet ancien baleinier était alors plein de calme et de dignité naturelle. Dans les premiers jours, quand nous avions changé de route, il s'était montré d'une humeur inégale, parfois sombre, d'autres fois irritable à l'excès. Chez lui, le subrécargue s'émouvait : il pensait aux reproches de ses armateurs, à leurs intérêts perdus. Quand il jugea que son navire allait probablement sombrer, il recouvra sa sérénité : c'était un vrai marin.

Depuis cinq jours on naviguait près de la côte, et nous étions alors seulement à trente lieues de la Madre de Dios. Notre latitude et notre longitude étaient bonnes ; mais nous n'avions que des cartes incomplètes, et nous aurions couvert d'or ces cartes des capitaines King et Fitz-Roy, dont on peut dire qu'elles sont parfaites. Une partie de l'équipage et des passagers jetait le guano à la mer ; les autres étaient à la pompe. Cette nuit s'écoula dans un travail incessant. La mer était affreuse ; et quand la *Stella* retombait et se faisait un lit d'écume, il semblait que la mer nous dominait de tous côtés, et chacun se demandait si le moment n'était pas venu où ces montagnes liquides allaient nous engloutir.

Vers six heures, nous nous trouvâmes dans une brume épaisse. Cependant, le jour commençait à poindre : mais nous ne savions trop où nous allions, quand la panne, se déchirant brusquement, tomba comme un décor, et nous vîmes devant nous, à quatre ou cinq milles au plus, sous un ciel terne et décoloré, se dresser une multitude de noirs rochers. La mer brisait à intervalles égaux, et le barrage se changeait alors en montagnes écumantes, en jets d'eau qui montaient à des hauteurs prodigieuses. A mesure que nous avancions, un bruit épouvantable nous arrivait, comme si le ciel se fût écroulé sur la terre. Cependant, cette nappe blanche était interrompue par une sorte de vapeur bleue : c'était l'entrée si désirée qui paraissait au loin. Bientôt, *lofant* pour des roches, *arrivant* pour d'autres, le cœur serré malgré nous par ce bruit affreux qui nous poursuivait, comme si tous les monstres de la mer eussent donné de la voix ensemble, nous entrâmes dans le détroit de la Trinidad. La brise changea, et, comme il arrive souvent, prit la direction du détroit ; elle nous poussait ainsi vent arrière. Alors, portés par le vent et les courants sur une nappe unie, nous sentîmes nos muscles se détendre, et toutes ces voix suppliantes qui sont les prières des naufragés, s'élevèrent en une pensée de gratitude. Des deux côtés du canal s'étageaient des forêts de hêtre austral et d'écorce de winter, les seuls arbres de haute futaie qui croissent sur les terres magellaniques. A notre gauche, les arbres

Digitized by Google

s'étendaient jusqu'au bord de la mer ; mais sur la terre de Patagonie la côte s'élevait d'abord droite, noire et polie comme la paroi d'un puits : cette falaise était couronnée par des buissons d'épine-vinette qui se penchaient vers la mer. Des veaux et des lions marins, collés comme d'énormes sangsues sur les îlots à fleur d'eau, des pingouins alignés par files, nous regardaient passer d'un œil indifférent et stupide. Et, couverte de taches de rouille, des souillures du guano, avec un air désemparé et sa voilure réduite, la *Stella* s'avançait entre ces montagnes verdoyantes, au milieu de ces êtres bizarres et immobiles. En même temps que les mouvements brusques avaient cessé, la voie d'eau avait diminué : on l'étanchait alors facilement.

Le capitaine avait repris tout espoir. Il ne se contentait plus d'avoir sauvé les vies de son équipage ; il voulait aussi sauver son bâtiment, mettre son chargement à terre tout entier, s'il le fallait ; abattre le navire en carène et boucher sa voie d'eau. La force du courant nous maintenait dans son lit : dans la matinée, il renversa, et nous fûmes obligés de mouiller. Mais, le soir même, nous jetions l'ancre à un point de la côte de Patagonie, marqué sur les cartes sous le nom de Iceberg-Sound.

C'est une profonde échancrure dessinée en arc. Elle est dominée au sud par trois petites montagnes, dont les cimes découronnées ne peuvent être comparées plus justement qu'à trois têtes de vieillard. La végétation s'arrête à quelque distance du sommet, parfois on dirait une couronne de cheveux gris. Mais, plus bas, l'œil est charmé par des forêts d'un vert tendre et délicieux : là, sont des clairières, de belles pelouses couvertes de fleurs veinées de bleu et de violet : les doroniques et les pimpinelles étalent leurs petites fleurs jaunes, et de beaux coranthus couvrent de fleurs écarlates les troncs d'épine-vinette. On dirait des parterres cultivés à dessein. Vers l'orient, on distingue les montagnes neigeuses de la Patagonie. Mais quand l'aurore succède à la première aube, le soleil disparaît dans des vapeurs ternes, et cette lumière grise attriste ce beau site et lui donne une physionomie singulière.

En face de notre mouillage est une clairière où nous avons étendu la grande voile : une quantité suffisante de guano est débarquée ; le navire est incliné et la voie *éventée*. Ce n'est qu'un bordage qui a *craché* son étoupe et qui s'est écarté : un trou par lequel on peut introduire le pouce, et voilà ce qu'il faut pour sombrer en mer et disparaître. Nos moyens, si réduits qu'ils fussent, nous suffirent pour réparer cette avarie : le charpentier ne donna jamais de si bons coups de masse et de si bon cœur que pour boucher ce maudit trou. Et enfin, pour ne pas insister sur ces détails nautiques, au bout de dix

Digitized by Google

jours, notre voie d'eau était réparée, notre chargement rembarqué, et la *Stella* en partance.

Nous avions trouvé dans cette baie du poisson en abondance, des dorades, des albacores, et de ces poissons volants que les Espagnols appellent des colovines, et que les compagnons d'Alvar Meschite, neveu de Magellan, trouvaient si exquis à manger. Chaque soir, les chasseurs rapportaient des oies, d'une espèce bonne à manger ; et les tables, à l'avant comme à l'arrière, étaient toujours en liesse.

La veille du jour indiqué pour le départ, nous voulûmes, le second et moi, faire une excursion sur l'île de Wellington, dont nous n'étions éloignés que de cinq milles. Nous partîmes le matin, au jour, avec le grand Pierre, dans la meilleure embarcation du bord. Il faisait frais et l'eau était noire. Une baleine, qui s'était aventurée dans le détroit, venait respirer à intervalles mesurés et faisait entendre un bruit sourd. Devant nous, des bancs de scombres rasaient la mer qui blanchissait comme sur des brisants. Des multitudes d'oiseaux de mer s'envolaient ou plongeaient à peu de distance de notre barquette : damiers et grèbes, plongeons à tête rouge, pétrels géants, albatros blancs comme des cygnes.

Aussitôt débarqués dans l'île et l'embarcation halée au sec, nous dirigeâmes notre course vers une montagne dont les flancs sont couverts de forêts, et le sommet de neiges qui étaient alors éblouissantes. Nous atteignîmes en quelques heures les premiers glaciers : la neige y paraissait bleue, tant elle était ancienne. Vers midi, nous découvrîmes cet océan si désiré par les premiers qui l'aperçurent. Sans doute, il n'était ni plus beau, ni plus calme quand le nom de mer Pacifique lui fut donné, il y a deux siècles. Une brise, que nous ne sentions pas, ridait sa surface par plaques, et la faisait ressembler à une plaine immense tachée de bleu et de blanc. Au-dessous de nous, le rivage était découpé en dentelures irrégulières ; dans une baie plus profonde que les autres, deux squelettes de baleines blanchissaient au soleil, à la pluie et aux tempêtes. Enfin, à nos pieds, la montagne ne présentait que des formes étranges : pyramides aiguës, dômes arrondis, ravins effroyables. A la région des neiges succédait une végétation rabougrie d'une couleur pareille à celle des feuilles mortes, et que dominaient çà et là, comme dans un cimetière, des cyprès de petite taille. En détournant les yeux, l'île nous apparaissait sous un manteau d'un vert tendre, et plus loin nous voyions le canal qui dessinait une ligne d'une couleur plus sombre.

Le froid que nous ressentions très vif, depuis que nous étions immobiles, nous força d'abréger cette contemplation, et nous commençâmes à marcher dans l'est. Sarmiento, l'Espagnol, a vu sur ces terres du sud des plaines très agréables, des édifices, de hautes tours et des

Digitized by Google

temples magnifiques. Nous ne rencontrâmes, dans la journée, que des perroquets, des merles et des grives, deux chèvres d'une grande espèce, des vanneaux, des étourneaux à ventre rouge, et un de ces carnassiers de petite taille qu'on appelle des lions ou des pumas au Chili. Le soir, nous revenions un peu las, et nous marchions depuis une heure sous une voûte de ces grands arbres aromatiques qu'on appelle écorce de winter. Le sol était pareil à de la cendre noire ; on n'y voyait ni un arbuste, ni une fleur. Rien devant nous qu'une suite interminable de colonnes lisses et droites qui supportaient un dôme de verdure. Le jour baissait et nous commencions à craindre de nous être égarés, quand nous entendîmes les hurlements des loups marins qui nous annonçaient le voisinage de la mer. Bientôt nous vîmes devant nous une lueur plus claire, et nous connûmes que nous étions près de la lisière. Nous allions la quitter quand mon compagnon, appuyant son bras sur le mien, sans voix, la figure stupéfaite, me montra un spectacle digne de pitié.

IX

C'était un homme, si toutefois il est permis de donner ce nom à l'apparence humaine qui se trouvait devant nous. Ce spectre portait d'anciens habits cirés, qu'un long usage sans doute avait réduits en loques. Ses coudes, ses genoux perçaient ces guenilles, et il paraissait si maigre sous ces tristes haillons, qu'il faisait naître l'idée de ces corps abandonnés sans sépulture, qui se dessèchent sous des vêtements. De sa figure, on ne voyait que les yeux éteints et les pommettes ; le reste était caché par les cheveux qui pendaient sur son front et par une barbe inculte et hérissée. Ainsi doivent être ces animaux blessés que le chasseur abandonne, et qui se réfugient et meurent au coin d'un bois. Au moment où nous le vîmes, cet infortuné était agenouillé et essayait de retirer une sorte de racine douceâtre qu'on rencontre en abondance sur ces terres australes. Mais ses forces l'abandonnaient à tout instant : il était aisé de voir qu'il n'en pouvait plus. Il s'interrompait pour manger son chétif butin à mesure qu'il le déterrait, et il s'y prenait alors par un mouvement famélique qui tirait des larmes des yeux. Assurément, il est impossible d'imaginer un spectacle plus lamentable.

Notre étonnement faisant place aux mouvements de compassion qui nous agitaient, nous sortîmes de la lisière du bois, et, au bruit que nous fîmes, l'inconnu tourna la tête. Les racines s'échappèrent de ses mains, ses bras tombèrent le long de son corps, et il parut

Digitized by Google

saisi comme s'il allait perdre connaissance. Cependant nous lui adressâmes la parole, mais sans obtenir un mot de réponse. Le matelot qui nous avait suivis, s'imaginant sans doute qu'il n'entendait pas notre langue, lui dit en anglais, sans être plus heureux :

« *Alas! poor boy, what do you make here*[1] ? »

Nous nous avançâmes alors, et approchant des lèvres de l'abandonné le cordial que les marins portent habituellement avec eux, nous lui en fîmes boire quelques gouttes. Puis, tous les deux, le prenant chacun sous un bras, nous commençâmes à marcher vers notre barquette, dont nous étions alors éloignés de plus d'une lieue. Nous ne lui parlions plus, et nous n'avions pas peu de peine à nous faire imiter par le grand Pierre. Au bout de dix minutes, nous nous assîmes sur un tronc d'arbre : le naufragé revint alors de ce long saisissement, et nous remercia avec des larmes et des propos entrecoupés. Il était Allemand, nous disait-il en mauvais français, et l'unique survivant d'une terrible aventure. Ce fut d'abord tout ce que nous pûmes comprendre. Plus tard, nous connûmes son histoire; et si terrible en effet est l'aventure, qu'elle fait penser aux derniers moments des soldats abandonnés au Port Famine.

Un de ces facteurs américains qui parcourent l'Allemagne pour recruter des émigrants, passa un jour dans une petite ville de la Bavière rhénane, à Averbach, et décida un pauvre diable de forgeron et sa femme à quitter l'ancien monde pour le nouveau. Ils étaient légers d'argent, chargés de famille; l'étranger parlait de la fortune, d'une vie nouvelle. Ils le suivirent, et vinrent s'établir dans un port du Connecticut, à Stonington. Tout d'abord alla au mieux; mais une maladie enleva tout, l'aisance et le peu d'argent d'épargne. Ce fut la ruine de ces pauvres gens, qui n'avaient d'autre bien au monde que la santé. Les forces revinrent pourtant, mais la misère s'était établie à demeure dans le malheureux ménage. Un jour que l'émigrant s'était assis dans une taverne avec d'anciens voisins d'Averbach, il ne put s'empêcher de conter sa peine : un homme qui avait l'air d'un capitaine de navire, l'entendit, s'approcha alors des buveurs, et dit au forgeron :

« Mon camarade, si vous êtes un homme vigoureux et décidé, comme vous paraissez l'être, je vous enseignerai un moyen de sortir de la misère, et non-seulement de nourrir votre famille, mais encore de faire votre fortune en peu de temps.

— Ne l'écoute pas, Fritz, lui disaient ses compatriotes; c'est le *Pêcheur de phoques.* »

Mais l'Américain entraîna Fritz à l'autre bout de la salle, et lui dit

[1] Hélas! pauvre garçon, que faites-vous ici?

Digitized by Google

alors qu'il commandait un schooner, et qu'il voulait aller faire la pêche des phoques dans les îles qui avoisinent le cap Horn, à l'extrémité du continent américain. « Cette pêche n'était pas exploitée, et l'huile et les peaux rendraient des bénéfices considérables. » Déjà, il avait trouvé onze hommes, et maintenant il ne lui en manquait plus qu'un douzième. Il acheva d'énumérer les avantages de cette affaire en disant que ses engagés seraient à la part, et qu'il y aurait de belles avances. A la fin seulement, il expliqua dans quelles conditions devait être faite la pêche. Les douze hommes seraient laissés sur une des îles avec deux canots, un grand et un petit, des vivres pour quatre mois, des tentes pour abris et les matières nécessaires pour préparer les peaux. Leur séjour serait de trois mois, et si l'Américain donnait des vivres pour un plus long temps, c'était par excès de précaution. Lui, pendant ce temps, irait faire la contrebande de l'argent sur la côte du Chili, et, aux premières approches de la mauvaise saison, il reviendrait.

Il court bien des histoires sinistres sur le compte de ces capitaines, et les gens de la côte disent entre eux que si les pêcheurs ne reviennent pas toujours, c'est que leurs capitaines oublient de les ramener. Mais la vue de l'or décida le forgeron d'Averbach, et il partit sur le schooner. Au bout de soixante-cinq jours de mer, on mouilla dans une crique de l'île Isabelle, au sud de la terre de désolation de Narborough. Les pêcheurs furent débarqués, et dès le secoud jour, la chasse aux phoques commença. Les Américains désignent sous le même nom une foule d'amphibies qui vivent sur les terres australes ; mais on peut compter cinq espèces qui diffèrent entre elles par la grosseur et par la forme. Ces pauvres animaux se laissaient d'abord assommer sans se défendre : à la fin seulement, ils devinrent très sauvages. Le capitaine du schooner renouvela ses instructions : puis il leva l'ancre et fit voile pour le Chili.

La petite troupe s'était divisée en deux bandes, et chaque bordée faisait sa semaine. « Souvent, quand j'étais libre, nous racontait le naufragé, je montais au sommet de l'île, qui est très escarpée ; je m'asseyais dans une sorte de niche creusée dans le roc, et je regardais les navires qui essayaient d'entrer dans le Pacifique avec leur voilure de cape. En les voyant tourmentés par la mer, j'éprouvais une joie sauvage à me sentir abrité. »

Au bout de trois mois, le schooner revint, et, deux mois après, chacun était à Stonington avec une bonne part de pêche. Les gens défiants en furent pour leurs prédictions sinistres, et l'aisance entra chez le pêcheur de phoques. Mais, un jour, le capitaine du schooner revint et reprocha son oisiveté à son ancien compagnon. « Sa femme était une femme intelligente, elle dirigerait ses intérêts pendant son

Digitized by Google

absence. Ne pouvait-il pas assurer sa fortune, être riche pour le reste de ses jours? Et tout cela au prix de huit mois de peine? »

Fritz se laissa persuader et partit. Tout alla d'abord comme la première fois. Mais quatre mois s'écoulèrent, et, le schooner ne reparaissant pas, il y eut de l'inquiétude. Les vivres furent partagés en demi-rations : c'étaient quarante jours assurés. On mangea aussi du cresson, une herbe amère qui lui ressemble [1], et une sorte de racine douceâtre, dont le goût ressemble un peu à celui de l'arbouse [2]. Mais quand il ne resta plus de vivres que pour dix jours, les pêcheurs furent d'avis, à l'exception d'un seul, d'essayer de joindre le détroit de Magellan.

Ces douze hommes se partagèrent en deux troupes, qui s'embarquèrent chacune dans un canot, et ils quittèrent cette île de malheur après avoir laissé le récit de leur aventure dans un baril qu'on fixa à un poteau. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur du cap Pilarès. Mais, en cet endroit, le temps se chargea, et, en quelques heures, la mer devint si grosse que chacun d'eux pensa qu'ils seraient engloutis avant d'avoir gagné l'abri des terres de Sarmiento. Un des canots s'emplit et sombra à côté de l'autre. Les hommes s'agitèrent un instant dans la crête de la lame : puis tout disparut. L'autre embarcation, qui était la plus forte, résista mieux. Mais, à l'entrée du Détroit, la mer était si épouvantable que les pêcheurs n'osèrent venir en travers et continuèrent de fuir vent arrière. Ils donnèrent ainsi, sans trop savoir où ils allaient, dans un de ces canaux qui courent du sud au nord, le long du continent américain. Alors, celui qui commandait parmi eux et qui possédait quelques connaissances nautiques, proposa de gagner le port de San Carlos, dans le nord de Chiloë. « Les canaux présenteraient une eau tranquille ; les suivre, c'était un plus sûr moyen de salut que d'essayer d'entrer dans le détroit de Magellan et d'aller y attendre un navire, dans le supplice de la faim. » Pendant deux jours, on remonta vers le nord, et, le troisième, on arriva devant l'île de Wellington. Le canot, suivant l'habitude, fut mouillé dans une crique, l'un des pêcheurs fut désigné de garde, et les autres, au nombre de six, commencèrent à parcourir l'île pour récolter des racines. Mais, au bout de deux heures, le gros temps se déclara, et chacun revint en hâte. Ils trouvèrent leur embarcation en pièces sur les roches, et leur compagnon, commis à sa garde, désespéré et se tordant les mains. La houle était entrée, et, livré à ses seules ressources comme il était, le pauvre garçon n'avait pu faire que des efforts impuissants.

[1] Cochlearia.

[2] Azorelle à fleurs jaunes, très voisine, par la forme, du gommier des Malouines. Les Pècherais, habitants de la terre de Feu, font avec cette racine une sorte de pain.

Digitized by Google

Alors commença pour les naufragés une vie pitoyable. Ils erraient pendant le jour, à la recherche des racines et à la chasse des oiseaux de mer. Deux fois seulement ils aperçurent des voiles du côté du Pacifique, mais si loin que leurs signaux ne purent être vus. Dans le sud de l'île, ils avaient découvert des sépultures d'Indiens ; et c'était là qu'ils passaient la nuit, et qu'ils trouvaient un peu d'abri contre le froid. Dans le commencement, ils espéraient que les Indiens repasseraient le canal et que le salut leur viendrait de ce côté. Au bout d'un mois, ces infortunés devinrent si faibles qu'ils ne pouvaient même plus tuer les oiseaux de mer : il fallut se contenter de la triste chère des racines. « A partir d'une certaine époque je perdis le nom des jours et toute notion du temps. Et cependant je pense que ce dut être entre le trente-cinquième et le quarantième jour que je fus réveillé par un froid glacial. » Un des compagnons du pêcheur de phoques s'était éteint dans ses bras, sans une plainte, sans un soupir. Les autres moururent dans la matinée, et le dernier survivant abandonna ce sépulcre, dont les hôtes étaient changés. Depuis lors, il vécut comme un animal, se traînant plutôt qu'il ne marchait, et cherchant des racines pour les dévorer. Mais il ne pouvait apaiser la faim qui déchirait ses entrailles, et, sans notre rencontre, il allait finir misérablement.

Le lendemain de notre expédition dans l'île de Wellington, nous levions l'ancre après onze jours de relâche ; et, favorisés par une belle brise de nord, nous vidions le canal par l'embouchure du sud. Bientôt nous pûmes incliner notre route et nous éloigner des terres. Le soir même, la Campana paraissait comme une tache sombre à l'horizon, « comme un bouclier sur la mer ténébreuse. »

Dans la nuit, le vent fraîchit par rafales accompagnées de pluie : ainsi poussés par des grains continuels, nous fîmes soixante-dix lieues par jour, et vers le milieu du troisième jour, nous reconnûmes le cap Horn. A cinq heures du soir, nous en passions à moins d'un mille. Les voyageurs se sont donné carrière toutes les fois qu'ils ont parlé de cet îlot. Il n'y a pas une de ces descriptions qui concorde avec une autre. Sans doute, tous ne l'ont pas bien vu, et peut-être aussi chacun est-il porté à subir ces influences qui proviennent de l'état du ciel et de la mer. Notre impression fut une sorte de terreur religieuse, comme si quelque mauvais génie se fût dressé du sein des eaux et eût étendu vers nous ses bras chargés de tempêtes. La nuit descendait sur la mer, mais nous pouvions encore distinguer l'apparence sinistre des nuages. Ils montaient à pans verticaux, pareils à des colonnes de basalte, ou s'élançaient en gerbes, comme un souffle puissant et visible. Puis ce spectacle changeait : les chapiteaux étaient abattus, les colonnes tronquées, et ce chaos de rocs écroulés faisait penser aux

Digitized by Google

montagnes qui renversèrent les Titans. Sur la mer et dans le ciel, sur ce sombre témoin de granit, tout n'était près de nous que signes menaçants, désolation éternelle. Et cependant notre âme secouait ces entraves qui l'oppressaient, et s'élançait, radieuse avant-courrière, vers des climats meilleurs, vers les champs de notre chère France.

X

Ainsi emportés par le souffle puissant du sud, nous pensions à ceux qui nous étaient chers. En voyant nos voiles se gonfler, les vagues se rejoindre en bouillonnant dans le sillage, l'orgueil nous grisait un peu, et nous-mêmes nous redisions notre gloire. Vingt jours plus tard, que nous étions changés ! Ah ! si cette vive chaleur qui évoque les images peut être éteinte ; si l'âme peut être faite prisonnière, n'est-ce pas à bord que ce malheur arrive ! Au plus haut du ciel où l'oiseau bleu dévorait l'espace ; à peine au début de ce voyage entrepris avec des forces qui paraissaient inépuisables, un fil de plomb et de diamant nous faisait retomber sur une galère. Elles sont loin, ces heures où nous trouvions en nous-mêmes assez de force pour voler au-devant de la liberté ; alors nous étions des esprits, êtres de lumière, et, maintenant, nous voilà de simples corps, malheureux, à bout de forces. Hélas ! pour cette triste métamorphose, peu de chose a suffi : la vie sur mer, de la pluie et du vent. S'il est vrai que chaque homme porte en lui-même, comme sur un miroir, l'image du monde extérieur, — depuis dix jours, cette image s'est troublée. Ce soir, il me semble qu'elle vient de s'éteindre.

Dans la chambre étroite et mal éclairée, les passagers sont assis autour de la table commune, et veillent tristement et en silence. On entend les cris de l'enfant que sa mère essaye en vain d'assoupir, et, à chaque coup de roulis, comme une plainte plus haute et monotone, le craquement du bois, qui souffre aussi et gémit. Quelle énergie humaine pourrait supporter des maux sans relâche et qui semblent ne plus avoir de terme ? La fatalité s'est acharnée aux planches qui nous portent, et chacune de ces mauvaises heures a pris notre gaieté et désespéré notre cœur. Les bruits du roulis, de l'eau qui retombe d'un bord à l'autre, les cris furieux de la tempête, sont devenus les compagnons impitoyables de notre vie.

Le maître paraît dans la chambre, tout ruisselant de pluie, et se penche au chevet du second. Il le prévient qu'il est quatre heures, que les rafales sont pesantes ; que le temps s'annonce plus mauvais encore. — Par les grandes brises de l'arrière, il se produit dans la cale une sorte de remous, et les vapeurs d'ammoniaque montent le

Digitized by Google

long du vaigrage. — Seul, le second étendu sur sa couchette, le visage enveloppé d'un mouchoir, essaye de lutter contre l'odeur du guano. Quant à nous, depuis deux heures, nous avons abandonné nos cabines. Le second paraît bientôt, et sa grande taille se dessine confusément sur les ombres qui commencent à s'affaiblir. Les deux silhouttes se rapprochent et se penchent un instant l'une vers l'autre. Puis, le nouveau chef de quart s'appuie contre les haubans d'artimon, contemplant tour à tour les voiles et l'horizon.

Une bande verdâtre, comme une déchirure dans le ciel, venait de paraître à l'est et annonçait la première aube. Les voiles, les vergues et les cordes se détachaient sur un arrière-plan noir comme l'Erèbe. La *Stella* semblait ainsi sortir de la nuit profonde, et, sous cette pâle et triste lueur, elle brillait d'une beauté solitaire. Le vent redoublait de violence à l'approche du matin : nous le recevions alors par la hanche de babord. Par moments, une lame se brisait sous le navire, en mugissant et en écumant. Il me semble que j'assiste encore à cette scène. — Je m'approchai du second et lui souhaitai une bonne journée. Il regardait le grand perroquet, dont le mât ployait comme un arc. Depuis onze jours, nous le portions, et on tenait presque à honneur de ne pas le serrer. « Il vente trop pour lui, » me dit-il.

Il fit un mouvement, comme s'il allait parler encore. Mais, en ce moment, une main puissante m'enleva à dix pieds de haut. Il se fit un grand trouble dans mon esprit; je vis la mer bleuâtre qui bouillonnait et grondait, et je m'en allai, les mains étendues. Une lame balayait la dunette et nous jetait à la mer. Le second y fut lancé, sans avoir rien pu rencontrer qui l'arrêtât. Je fus plus heureux, et comme j'allais passer entre les haubans de tribord et la batayole, je pus me cramponner à une cage où nous conservions des pigeons de Guayaquil. Cet obstacle m'arrêta dans cette course épouvantable et courte qui avait la mort pour but. Le capitaine était déjà sur le pont; mais que pouvait-il faire? Débarquer sa baleinière et l'armer? C'eût été condamner cinq hommes à une mort certaine. Il était brave et audacieux, cependant, ce marin qui avait chassé la baleine dans la mer d'Ochotsk, par des temps affreux, son navire à la cape. Mais ce fut une nécessité cruelle. Deux fois, nous vîmes notre infortuné compagnon luttant sur le dos monstrueux d'une lame : sa chemise de laine rouge le faisait reconnaître au milieu de cette lueur pâle qui courait sur la mer : deux fois, et puis la lame brisa, et tout disparut dans l'écume... Nous cherchions encore des yeux, nous serrant la main dans une douloureuse étreinte, atterrés et glacés d'horreur.

Une heure après, nous fuyions devant le temps, maltraités par une mer affreuse qui détonnait contre les parois, à la moindre déviation du vent arrière. A huit heures, le pamper soufflant dans toute sa

Digitized by Google

rage, le vent sauta brusquement de six quarts sans diminuer de violence, et toutes nos voiles majeures furent emportées. En même temps, un paquet de mer énorme brisa les pavois, défonça la chaloupe, et, pénétrant dans la chambre et de là dans la cambuse, gâta le vin, le sucre, le café et nos vivres de campagne. Les cris d'épouvante des passagers qui se croyaient à leur dernière heure, le bruit de l'eau qui pénétrait dans les cabines et partout, celui des lambeaux de toile qui s'agitaient en claquant et en ébranlant la mâture, remplissaient l'âme de pitié, de crainte et de confusion. Un sentiment dominait cependant tous les autres, c'était l'incertitude. Nous perdions le souvenir des ouragans que nous avions vus; et chacun se demandait, à ces redoublements de rage, jusqu'à quel point la tempête irait ainsi croissant, et quand enfin elle s'arrêterait. Le pamper cessa d'augmenter cependant : puis il diminua, et, trois jours plus tard, nous nous trouvions sur une mer tourmentée, avec de vieilles voiles qu'on avait mises en vergue. C'était de la toile brûlée par le soleil, et il ne fallait pas compter sur elle. Sans vivres et sans voiles, à trois mille lieues du but, nous ne pouvions penser à continuer notre route en droiture. Le capitaine rassembla les hommes de l'équipage à l'entrée de sa cabine : ils arrivèrent et se groupèrent dans des poses bourrues et embarrassées, aussi gênés devant cette niche, dont rarement ils franchissaient le seuil, que dans un salon doré. Wilhem Olfus leur exposa succinctement la nécessité de la relâche : elle fut résolue sans commentaire. Cette formalité, qui donne de l'importance à chacun des membres de cette petite troupe, est obligatoire; elle est toujours consignée dans les transactions d'argent. Le capitaine désigna lui-même Bahia : c'était un port de ressource, où nous devions trouver des rechanges, et il offrait l'avantage d'être moins *sous-venté* que Rio-Janeiro.

Une fois encore, nous changeâmes notre route, et, après bien des contrariétés qu'il faut taire, de peur de faire ressembler ces souvenirs de voyage à un livre de loch, nous vîmes circuler à l'horizon les lignes noires et précises des côtes du Brésil. Et la nuit suivante, comme les deux cabillots de cuivre sonnaient minuit, à la façon des marins, nous doublions le phare de San Antonio. C'était par un temps d'orage : les grains se succédaient de quart d'heure en quart d'heure, chargés de parfums irritants et doux. Et jamais les essences de rose et de jasmin versées sur la tête d'un esclave par la plus belle favorite de Rachid ne produisirent une volupté plus délicate et plus délicieuse que ces ondées parfumées sur nos fronts chargés de sel. Elles apportaient l'odeur de la terre, et notre cœur s'attendrit.

LÉOPOLD CONSTANTIN.

(La 4e partie prochainement.)

Digitized by Google

RELATIONS DIPLOMATIQUES

ET COMMERCIALES

DE LA RUSSIE AVEC LA CHINE

I

On a fait trop d'honneur au Cosaque Iermak en l'appelant le Christophe Colomb de la Sibérie : il n'en fut que le Pizarre. Les riverains du Volga ont connu de tout temps les vastes territoires arrosés par l'Obi ; des populations de même origine habitaient d'ailleurs des deux côtés de l'Oural, chaîne d'une élévation médiocre, qui peut être franchie sans difficulté sur beaucoup de points ; des relations actives s'étaient établies entre les Sibériens et les marchands de Novgorod pour le commerce des pelleteries, et l'on connaissait, dès le XVe siècle, les richesses minérales de la région trans-ouralienne; si bien qu'on vit arriver à Moscou, en 1493, un aventurier allemand qui sollicitait l'autorisation de visiter les bords de l'Obi, afin d'en explorer les gîtes aurifères. Une famille tartare de la horde d'Or, convertie au christianisme, et devenue célèbre sous le nom chèrement acquis de Strogonoff[1], développa les communications déjà créées, et deux de ses membres, d'accord avec le gouvernement russe, avaient médité la conquête de la Sibérie. La réalisation de ce projet était réservée à un chef de brigands et de pirates, Iermak, qui ravageait, dans la seconde moitié du XVIe siècle,

[1] Le chef de la famille des Strogonoff, baptisé sous le nom de Spiridion, fut fait prisonnier dans un combat, par ses anciens coreligionnaires. Irrités de sa défection, les Tartares lui infligèrent le plus horrible des supplices : ils le *rabotèrent* jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Pour perpétuer la mémoire de ce martyre, les Russes donnèrent à son fils le nom de Strogonoff, du mot *strogo*, rabot. Cet événement remonte au XIVe siècle.

Digitized by Google

les rives du Volga et de la mer Caspienne. Fuyant avec ses compagnons devant le tsar Ivan IV, Iermak remonta, vers 1580, la vallée supérieure de la Kama, traversa bientôt l'Oural, et, favorisé par un des Strogonoff, attaqua résolument les populations sibériennes. Les armes à feu produisirent parmi les indigènes une indicible impression de terreur, dont il sut habilement profiter. Il renversa au pas de course le khanat tartare de Sibir, porta au loin ses conquêtes, et fit hommage au tsar de toutes les contrées qu'il avait soumises. Le bruit de cet événement fut à peine entendu dans notre Europe. Un jour, pourtant, l'entreprise aventureuse d'Iermak accroîtra, dans d'énormes proportions, la richesse et la puissance de la Russie, et mettra les deux tiers de l'Asie aux pieds des successeurs d'Ivan le Terrible.

Iermak ne fit qu'inaugurer l'œuvre des Cosaques. Audacieux, rapides, infatigables, se pliant à tous les régimes, s'acclimatant avec une facilité merveilleuse sous les glaces du Nord et dans les steppes brûlantes du Midi, les Cosaques sont tout à la fois les pionniers de la puissance russe et l'avant-garde de la civilisation qui commence à déborder de l'Europe sur l'Asie. Un siècle à peine s'était écoulé depuis la conquête de la Sibérie, et, marchant jusqu'à ce que la terre vînt à manquer, ils avaient établi leurs stanitzas sur les plages lointaines du Kamtchatka, à trois mille lieues de Saint-Pétersbourg. Ils y seraient arrivés dès le milieu du XVIIe siècle, si le hasard des découvertes leur eût révélé plus tôt l'existence de ce pays ; car, entraînés par leur instinct et poussés par la voix du maître, ils suivaient de près les *promischlémis*, ou chasseurs russes, qui, s'élançant avec passion dans cet Eldorado des riches fourrures, parvenaient sur les rivages de l'océan Pacifique en 1617, sur les frontières de la Daourie en 1639, et sur l'Argoun en 1644, pour descendre, deux ans après, l'Amour jusqu'à son embouchure. Vers la même époque, la ville de Sélenghinsk s'élevait sur la Sélenga, au sud-est du Baïkal, et celle de Nertchinsk sur l'Onon, un des affluents supérieurs de l'Amour. Les marchands moscovites, réunis en caravanes avec les Boukhariens, traversaient en même temps le pays des Khalkas et le grand désert de Gobi, pour aller échanger à Péking les pelleteries sibériennes contre les produits chinois.

La Russie et la Chine commençaient à se connaître. Ces deux grands empires s'étaient trouvés tout à coup en contact sur une étendue de mille lieues en droite ligne, et de deux mille, si l'on tient compte des sinuosités des frontières, vaguement déterminées par la direction des montagnes et le cours des rivières. Les chasseurs, avides de butin, franchissaient souvent les limites, et les Cosaques, pour les protéger, occupaient sur l'Amour une ligne de postes fortifiés. Le plus important était Albasin ou Yaksa, petite ville fondée par un capitaine russe d'Iéniseïsk, forcé de chercher son salut dans la fuite, après avoir tué un voïvode qui avait déshonoré sa sœur. La garnison d'Albasin avait de fréquents démêlés avec les sujets chinois, qui détruisirent la ville en 1658; elle fut rebâtie en 1664-1665, et deux tribus, les Solons et les Tahours, durent abandonner leur territoire pour se retirer sur le Soungari. La dynastie des Taï-Thsing, qui régnait sur une partie de la Chine depuis 1616, était originaire de ces contrées. Elle ne pouvait, sans colère, voir les barbares Oros (c'est le nom donné aux Russes par les Chi-

Digitized by Google

nois) exercer un droit de souveraineté sur le pays qui lui avait servi de berceau. L'empereur Khang-Hi, craignant les empiétements des Russes, fit construire ou fortifier sur la rivière Naun ou Nenni, les villes de Merghen, de Naun et de Tsitsikar, qu'on environna de palissades, pour tenir en respect les *Lo-Tsa*, c'est-à-dire, les Cosaques. Les désordres continuèrent ; des agents russes et chinois se réunirent à Nertchinsk sans pouvoir s'entendre ; en 1684, le commerce fut tout à fait interrompu, et cinq mille Mandchoux mirent le siége devant Albasin, défendue par une centaine de Cosaques. Cette petite garnison, complétement isolée, ne pouvait longtemps résister. Elle obtint une capitulation honorable et se retira avec armes et bagages à Nertchinsk. Les Chinois rasèrent la ville et se retirèrent ; quinze cents Cosaques la rebâtirent, et les travaux de défense étaient entièrement terminés au mois de juillet 1685. Les Mandchoux revinrent plus nombreux, et le commandant d'Albasin fut tué par un boulet de canon. Bayton, son successeur, fit une résistance admirable, malgré la disette et les maladies qui exerçaient de grands ravages dans les rangs de ses soldats. On reçut enfin la nouvelle d'un projet d'arrangement pacifique entre les deux empires, et les hostilités furent suspendues. L'armée mandchoue conserva ses positions autour de la ville ; mais les Cosaques purent se procurer les provisions qui leur manquaient.

Entre deux Etats contigus, une politique d'isolement est impossible à maintenir. Les intérêts réciproques s'y opposent de mille manières, et le besoin des relations diplomatiques se fait sentir chaque jour, et pour ainsi dire à chaque heure. La fixation des limites, les règlements commerciaux, les délits commis par les sujets respectifs, les émigrations des nomades étaient autant de points sur lesquels le tsar et le bogdo-khan, ou empereur de la Chine, avaient à s'entendre. Le bogdo-khan ne se serait pas assurément déterminé à faire le premier pas. La vanité chinoise est la plus gigantesque qu'il y ait au monde. Le thien-tsen, ou fils du Ciel, trônant sur trois cents millions d'hommes, se regarde comme le roi des rois et ne voit dans les souverains étrangers que des vassaux dignes à peine de baiser la trace de ses pas. Les tsars, en leur qualité d'autocrates, attachent eux-mêmes une grande importance à tout ce qui se rapporte au cérémonial. Alexis Mikhaïlevitch se décida pourtant à faire les premières avances. Ses intérêts l'exigeaient ; il comprenait combien il importait à la Russie d'établir des relations commerciales avec la Chine. Théodore Baïkoff reçut donc, en 1653, l'ordre de se rendre à Péking à la tête d'une ambassade. Le fils du Ciel fit traiter avec distinction les envoyés du roi des Oros : mais avant de les admettre à son audience, il leur fit connaître le cérémonial chinois, dont le seul accomplissement est un acte de vassalité témoignant de l'infériorité et de la dépendance de celui qui l'acomplit et du prince qu'il représente[1]. Baïkoff était trop gentilhomme pour se soumettre à de pareilles exigences ; il regagna les frontières sans avoir rien conclu.

[1] On peut consulter sur ce cérémonial l'ouvrage que vient de publier M. G. Pauthier, sous ce titre : *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales..... suivie du cérémonial observé à la cour de Péking pour la réception des ambassadeurs*. Paris, Didot.

Digitized by Google

Une seconde ambassade russe, celle dont l'arrivée fit mettre bas les armes à l'armée chinoise qui assiégeait Albasin, partit de Moscou le 26 janvier 1686. Elle avait pour chef le comte Féodor Golovine, investi de pleins pouvoirs pour traiter avec les plénipotentiaires du bogdo-khan. Le 25 octobre 1687 il était à Sélenghinsk, et il somma les commandants chinois d'annoncer son arrivée à la cour de Péking, en l'invitant à désigner des ambassadeurs avec lesquels il pût conclure un traité de paix. La guerre régnait sur toute la frontière; Golovine, avec son escorte de cinq cents strélitz et ses Cosaques sibériens, eut à soutenir de nombreux combats contre les Mongols; il fut assiégé pendant trois mois à Sélenghinsk et pendant un mois à Nertchinsk; la victoire lui fut toujours fidèle. L'ambassade chinoise, dirigée par Amban, l'un des grands fonctionnaires de l'empire, arriva enfin près de Nertchinsk, et les négociations s'ouvrirent le 12 août 1689, à un demi-kilomètre de la ville, entre la Chilka et la Nertcha. Les plénipotentiaires chinois, pour donner plus de poids à leurs décisions, avaient fait camper à côté d'eux une armée de quinze mille hommes, disposant de cinquante pièces d'artillerie. Ils ne savaient pas plus le russe que Golovine ne savait le chinois ou le mandchou; mais l'ambassadeur du tsar avait fait une étude approfondie de la langue latine, et Amban avait amené de Péking deux jésuites, les pères Pereyra et Gerbillon, qui servirent de truchements.

Golovine voulait obtenir pour frontière le cours de l'Amour. Les Chinois se récrièrent. L'Amour, disaient-ils, avait appartenu de tout temps à leur maître; on ne connaissait encore dans le monde ni religion chétienne, ni empire moscovite, et déjà les deux rives du grand fleuve faisaient partie de la domination mandchoue. Ils prétendaient forcer Golovine à reconnaître pour ligne frontière la crête des monts Jablonoï-Stanovoï jusque vers les sources de l'Aanadyr, ce qui aurait donné le Kamtchatka à la Chine. Ainsi se termina la première entrevue. A la seconde, qui eut lieu le lendemain, Golovine insista et Amban rompit brusquement les négociations, en faisant de grandes menaces; il déploya ses troupes autour de la ville et fit bientôt passer sur le territoire chinois une peuplade mongole de deux mille tentes fixée sur le sol sibérien. Ces contestations orageuses se prolongèrent pendant quatorze jours, et à chaque conférence les Chinois se déclaraient prêts à vider la querelle par les armes. Les Russes n'étaient pas en force; mais Golovine parvint à adoucir Amban au moyen des deux jésuites, et un traité de paix et de délimitation fut enfin signé le 29 août 1689.

Les Russes avaient dû beaucoup rabattre de leurs prétentions. La rivière Argoun, jusqu'à l'Amour, fut adoptée comme limite. La frontière suivait ensuite les monts Djoukdour ou Jablonoï-Stanovoï, et atteignait la mer d'Okhotsk, au sud de la rivière Ouda, qui a son embouchure vis-à-vis des îles Chantar, qui restaient aux Chinois. Les Russes perdaient par conséquent tout le cours de l'Amour et le vaste bassin qu'arrosent, au nord, les affluents de ce fleuve. La ville d'Albasin se trouvait en plein territoire chinois; elle devait être rasée et ses habitants transportés à Péking. Cette dernière clause était presque déshonorante pour la Russie. Golovine le comprit; il alla jusqu'à offrir une rançon pour chacun des Cosaques d'Albasin, hom-

Digitized by Google

mes, femmes et enfants; mais les Chinois refusèrent obstinément de faire aucune concession sur ce point. Ils tenaient sans doute à rentrer triomphalement dans leur capitale, avec les prisonniers oros. En vertu du traité, tous les transfuges qui déserteraient à l'avenir et les sujets russes ou chinois qui se rendraient coupables de délits, après avoir passé la frontière, devaient être renvoyés aux autorités respectives dont ils relevaient. Il était permis enfin aux sujets des deux parties contractantes, munis d'un passe-port, d'aller d'un pays dans l'autre et de revenir quand bon leur semblerait. Sur de larges pierres érigées à la frontière, les Chinois firent graver le traité en langues russe, mongole, chinoise, latine et mandchoue.

Pierre le Grand savait trop bien apprécier l'importance de la Sibérie pour négliger les relations de la Russie avec la Chine. La question commerciale le préoccupait surtout. Un Allemand de Holstein, Ysbrantz Ides, fut chargé de conclure un traité de commerce. Le nouvel ambassadeur arriva à Péking le 3 novembre 1693. Il obtint une audience de l'empereur Kang-Hi et, s'il faut l'en croire, on renonça en sa faveur à ce terrible cérémonial qui avait mis en fuite le malheureux Baïkoff. Ici peut-être il serait permis de rappeler certain proverbe peu favorable aux voyageurs et justifié trop souvent par leurs vanteries. Quoi qu'il en soit, Ysbrantz Ides obtint un succès complet. Le tsar fut autorisé à expédier tous les trois ans une caravane à Péking; le gouvernement chinois consentit à l'établissement d'un comptoir de commerce à Kiakhta, et quelques prêtres purent être envoyés à Péking pour desservir une église affectée aux Cosaques d'Albasin. La perte de cette ville était ainsi compensée par un privilége fort important. La mission ecclésiastique russe se conduisit d'ailleurs avec une prudence extrême et fit preuve d'une réserve et d'une circonspection qui lui permirent de se maintenir à Péking lorsque les jésuites en furent chassés.

La première caravane se mit en marche en 1698; mais la bonne intelligence ne dura pas longtemps entre les Russes et les Chinois. Le bogdo-khan manifesta l'intention de prohiber le commerce entre ses sujets et ceux du tsar, interdit, en 1718, la vente des marchandises russes à Péking, et congédia la caravane impériale. Pierre le Grand envoya près de lui une nouvelle ambassade, et Léon Ismaïloff, capitaine de la garde Préobrajensky, quitta Saint-Pétersbourg en juillet 1719 avec une suite nombreuse, dont faisaient partie le Suédois Lange et l'Anglais Jean Bell d'Antermony, qui ont écrit, le premier, le journal de sa résidence à Péking, et le second, le voyage de l'ambassade à travers la Russie, la Sibérie, la Mongolie et la Chine.

Ismaïloff fit son entrée à Péking le 18 novembre 1720, avec une pompe extraordinaire. Le bogdo-khan le reçut en audience solennelle. Sa Majesté, assise sur son trône, était environnée des princes de sa famille et des plus grands seigneurs de sa cour, honneur qu'elle n'avait fait encore à aucun ambassadeur. La question du cérémonial fut même écartée, ou, pour mieux dire, éludée, et l'ambassadeur du tsar, grâce à un subterfuge imaginé par les ministres, put présenter à l'empereur sa lettre de créance sans avoir

Digitized by Google

besoin de frapper *neuf fois* la terre de son front[1]. La gloire de Pierre le Grand avait retenti jusqu'à Péking, et l'empereur Kang-Hi manifesta hautement les sentiments de sympathie et d'admiration dont il était animé pour son voisin de Saint-Pétersbourg. Ismaïloff n'en échoua pas moins dans sa mission. Le bogdo-khan reprochait à la Russie d'avoir donné asile aux déserteurs mongols, et de prolonger indéfiniment la fixation définitive des limites; l'ambassadeur dut partir de Péking, le 2 mars 1721, sans emporter le traité de commerce qu'il devait conclure. Il obtint néanmoins une faveur unique, celle de laisser dans la capitale un agent accrédité. Lange, chargé de ces fonctions difficiles, s'en acquitta dignement; mais les Chinois, malgré leur civilisation avancée, n'ont aucune idée des relations internationales; ce peuple n'a pu s'accoutumer, jusqu'à présent, à voir, dans un agent diplomatique, autre chose qu'un espion déguisé et titré. La présence de Lange portait ombrage aux grands et aux ministres, et la caravane, qui arriva bientôt, donna lieu à des réclamations qui fatiguaient les mandarins. Les Chinois achetaient à crédit les marchandises russes, et refusaient ensuite de les payer; les Russes, de leur côté, avaient mis du plomb dans les pieds et la queue des fourrures, qui se vendaient au poids. Ismaïloff, enfin, avait promis en partant d'arranger avec son souverain les affaires relatives aux déserteurs et aux limites; la cour de Péking n'entendait parler de rien, et son irritation augmentait de jour en jour. On finit par déclarer à Lange que le commerce serait interdit jusqu'à ce qu'on eût obtenu satisfaction, et on commença par chasser en masse du grand marché d'Ourga, au sud de Kiakhta, sur la route de Péking, tous les marchands russes qui s'y trouvaient, Lange lui-même reçut ordre de sortir de Péking avec la caravane. Il était de retour à Sélenghinsk le 26 août 1722. Les relations cessèrent alors entièrement.

Kang-Hi était mort en 1723. La Russie envoya à son successeur Young-Tching, un conseiller d'Etat, le comte Sawa Vladislavitch, avec mission de rétablir la liberté du commerce, de fixer avec des commissaires chinois les limites des deux empires et de terminer les différends relatifs aux déserteurs. Cette ambassade fut une véritable odyssée. Arrivé le 24 août 1726 sur la frontière, Sawa y rencontra l'oncle du bogdo-khan et d'autres personnages éminents chargés de le conduire à Péking, où il fit son entrée le 21 octobre. Trois ministres, savoir : le chef du tribunal des requêtes, le chef du département des ambassades et le vice-président du département de la guerre, furent chargés de négocier avec lui. Ces dignitaires lui témoignèrent peu de bienveillance, et, oubliant souvent les règles les plus simples de la politesse chinoise, ils qualifiaient sans façon de mauvais sujet et de vaurien l'ambassadeur de l'impératrice Catherine Alexievna. Il est vrai qu'ils manquaient rarement, après ces brutalités, de lui envoyer les plus fines sucreries et les meilleures confitures du Céleste-Empire. A ces

[1] Cette cérémonie fut épargnée à l'ambassadeur pour la présentation des lettres de créance; mais après la présentation des lettres on le ramena devant le Kogdo-khan, auquel il dut rendre neuf fois hommage en se prosternant. Il ne s'attendait nullement à cette répétition d'un usage humiliant dont il avait cru s'être affranchi.

Digitized by Google

procédés inqualifiables, le comte opposa une fermeté et une patience véritablement dignes d'un homme qui sentait toute sa supériorité sur des barbares. Les ministres espéraient obtenir de lui, par leurs menaces, des concessions impossibles. Ils osèrent lui demander formellement l'abandon d'une grande partie de la Sibérie. Sawa repoussa avec énergie de telles propositions. On lui fit entrevoir, comme conséquence de son refus, la prison et même la mort. Il fut inébranlable. Gardé à vue dans sa maison par six cents hommes et trois généraux, on le mit à la diète avec les cent vingt personnes de sa suite, et on lui donna pour toute boisson de l'eau salée. « Tuez-moi, leur disait-il ; je suis entre vos mains avec tous ceux qui m'accompagnent, mais la tsarine est plus grande que le bogdo-khan, et la Russie saura venger ses enfants. » Tant de contrariétés, de privations et de mauvais traitements le rendirent malade ainsi que beaucoup des gens de son escorte. L'empereur éprouva tout à coup une grande crainte ; il se sentait coupable et voyait déjà les régiments russes marcher sur Péking. Il se hâta d'envoyer trois de ses médecins pour soigner Sawa Vladislavitch, en leur enjoignant de lui faire chaque jour un rapport sur son état. Des symptômes favorables se manifestèrent bientôt, et le monarque, soulagé d'un poids immense, s'écriait publiquement : « J'ai aujourd'hui une grande joie ! Je viens d'apprendre que l'ambassadeur russe ne mourra pas, et que les affaires à traiter avec lui pourront être terminées. »

Young-Tching avait compris que l'obstination de ses ministres pourrait compromettre le succès des négociations. Il déclara que la question serait réglée sur les frontières. Sawa, à peu près rétabli, quitta Péking le 23 avril 1727, et il arriva le 14 mai sur la frontière, où l'attendaient quatre plénipotentiaires chinois parmi lesquels se trouvaient le beau-père et l'oncle du bogdo-khan. Un traité de délimitation, très favorable à la Russie, fut enfin signé le 20 août, après de longs débats, et envoyé à Péking. On le rapporta le 13 novembre, mais tous les articles en avaient été altérés dans un sens aussi préjuciable à l'honneur qu'aux intérêts de la Russie. L'ambassadeur le rejeta avec dédain, et somma les plénipotentiaires chinois d'avoir à lui remettre, dans un délai de cinq mois, le traité véritable. Nous devons dire, pour l'honneur de Young-Tching, qu'il n'avait pas trempé dans cette trahison diplomatique. Le traité falsifié lui avait été adressé de la frontière, et il le renvoya au comte Sawa Vladislavitch, corrigé de sa propre main, scellé de son sceau et signé par ses ministres. L'échange eut lieu, près de Kiakhta, le 14 juin 1728.

Ce traité qui, dans une période de trois ans, avait exigé cinquante-huit conférences, renfermait onze articles, dont voici les principaux :

2° Les déserteurs seront rendus réciproquement, à l'avenir.

4° Le tsar pourra envoyer tous les trois ans, à Péking, une caravane qui vendra, échangera, achètera, sans payer de droits ; mais le commerce ordinaire ne pourra se faire qu'à Kiakhta et à Nertchinsk.

5° Une maison pour l'ambassadeur russe, une autre pour les marchands, et une église grecque-russe seront construites à Péking, aux dépens de l'empereur de la Chine ; l'exercice de la religion russe aura lieu dans cette église ; quatre prêtres russes pourront faire le service divin, et six écoliers,

Digitized by Google

qui apprendront la langue du pays, seront entretenus à Péking, aux frais du bogdo-khan.

6° Dorénavant, le sénat russe et le tribunal chinois correspondront entre eux pour les affaires des deux Etats[1]. Les courriers munis de passe-ports devront prendre la route de Kiakhta.

Le commerce recommença avec une nouvelle activité, et on vit arriver à Saint-Pétersbourg, en 1731, deux ambassades chinoises, pour complimenter Pierre II, et ensuite Anne Ivanovna, de leur avénement au trône. Mais des causes de mécontentement se produisirent encore, et, de 1744 à 1792, les relations commerciales furent interrompues dix fois, à cause des querelles, des brigandages et des désertions des populations limitrophes. En 1756, à l'occasion des troubles de la Dzoungarie, dix mille kibitkis ou tentes torgoutes passèrent sur le territoire russe, et allèrent rejoindre les Kalmouks du Volga. L'empereur Kien-Long se plaignit amèrement, et bientôt il eut de nouveaux griefs à faire valoir contre les Russes. Un chef puissant, Amour Sanan, avait entrepris de se rendre indépendant dans la Dzoungarie; mais, vaincu par les généraux Tchao-Hoéï et Fou-Te, il avait cherché un asile à Tobolsk, où il était mort de la petite vérole. Kien-Long réclama impérieusement son corps pour en faire un exemple, suivant l'usage. La Russie ne voulut pas consentir à l'extradition d'un cadavre, et Kien-Long se montra profondément irrité de ce refus, bien qu'on eût consenti à montrer à ses envoyés le corps en putréfaction de son ennemi, pour prouver la réalité de sa mort. Le commerce fut de nouveau prohibé, et les Chinois firent périr, en 1760, tous les marchands russes qui se trouvaient à Péking. Leur agent, Kropotov, ne sauva sa vie qu'en faisant sonner très haut le titre de ministre de la Russie, qu'il n'avait pas, mais dont la tsarine Elisabeth se hâta de le revêtir. Cette princesse voulait tirer une vengeance éclatante de la perfidie des Chinois; mais elle mourut en 1761, et on ne donna pas suite à son projet. Catherine II prétend, dans ses lettres à Voltaire, que la conduite de la cour de Péking était toujours dictée par les prétextes les plus futiles. « La vraie raison de la prohibition du commerce était, — dit la tsarine, — que Sa Majesté chinoise avait donné en monopole à un de ses ministres le commerce de la Russie. » Catherine parvint néanmoins à rétablir les relations entre les deux peuples. Un plénipotentiaire russe et un plénipotentiaire chinois se réunirent à Kiakhta, où ils signèrent (18 octobre 1768) un acte additionnel au traité de 1728, et dans lequel on réglait les difficultés relatives aux individus qui passaient journellement la frontière.

Un grand événement se préparait alors dans les contrées situées entre le fleuve Oural, le Don et le Térek. Des peuplades kalmoukes, émigrant de la Dzoungarie à différentes époques, étaient venues s'établir dans cette contrée, où elles comptaient plus de soixante-dix mille kibitkis. Le gouvernement russe mécontenta les chefs de ces tribus, en s'efforçant de restreindre peu à peu leur autorité, et Oubacha, leur vice-khan, poussé par Zébek-Dorchi, un de ses proches parents, conçut la pensée de retourner

[1] L'ambassadeur russe fit introduire cette clause pour mettre un terme aux querelles d'étiquette qui se produisaient chaque fois qu'un souverain s'adressait directement à l'autre.

Digitized by Google

en Dzoungarie avec tout son peuple. L'entreprise était périlleuse. Avant de rien décider, on envoya consulter l'oracle, c'est-à-dire le dieu incarné qui règne au Thibet. Le dalaï-lama répondit que l'émigration serait heureuse si elle avait lieu dans *l'année du Tigre* ou dans celle du *Lièvre*, qui correspondaient aux années 1770 et 1771 de l'ère chrétienne. On se prépara donc secrètement au grand exode, et un jour, au commencement du mois de janvier 1771, une masse de six ou sept cent mille individus s'ébranlant de tous côtés, se mit en marche du côté de l'Orient, pillant sur son passage les bourgs, les villes et les magasins du gouvernement. Les Russes, malgré des avertissements réitérés, avaient refusé de croire à un projet si invraisemblable. Ils n'avaient donc fait aucun préparatif pour s'opposer à la fuite des Kalmouks. Des corps de Cosaques et de Kirghiz s'élancèrent pourtant après eux, et les harcelèrent jusque sur les frontières chinoises et jusqu'au bord du lac Balkach. Ils ne purent arrêter l'émigration, mais les Kalmouks éprouvèrent des pertes énormes dans une foule de combats ; on leur fit des prisonniers par milliers, et le nombre de ceux qui parvinrent à pénétrer sur le territoire chinois ne dépassait pas quatre cent mille. L'empereur Kien-Long accueillit avec empressement les fugitifs, et, pour humilier les Russes, il fit élever, sur les bords de l'Ili, un monument destiné à perpétuer la mémoire de cet événement.

Sur les frontières de la Sibérie et du Céleste-Empire, la question des déserteurs est éternelle. Au milieu des populations mongoles, à peine soumises au gouvernement central qui siége à Péking, les actes d'insubordination sont fréquents, les tentatives de révolte se renouvellent périodiquement, et l'émigration en Sibérie devient une nécessité pour les individus compromis. Un fait de ce genre eut lieu encore en 1785. Le commerce régulier, de nouveau suspendu, fut rétabli par une convention conclue en 1792, entre le gouverneur général d'Irkoutsk et le commissaire en chef des provinces limitrophes de la Chine.

Kia-King, successeur de Kien-Long, manifesta, en 1804, le désir de recevoir une ambassade du khan blanc, c'est-à-dire du tsar. L'empereur Alexandre se hâta de profiter de ces bonnes dispositions. Le comte Golovkin, chargé de riches présents pour le bodgo-khan, se rendit à la frontière avec une escorte nombreuse et une société de savants présidée par le comte Jean Potocki. Arrivé à Kiakhta, le 17 octobre 1805, il se rendit, au mois de janvier de l'année suivante, dans la ville d'Ourga, résidence de l'ouang ou gouverneur général de la Mongolie. La redoutable querelle du cérémonial recommença sur-le-champ. L'ambassadeur russe, s'appuyant sur les concessions accordées, en 1793, à lord Macartney, ne voulait adresser au bogdo-khan d'autres salutations que celles dont l'usage est admis en Europe. Le gouverneur général expédia en toute hâte, à Péking, des courriers pour recevoir des instructions de la cour, et reçut ordre de donner au comte une fête au nom de l'empereur. Il exigea que l'ambassadeur russe accomplît les neuf prosternations devant un écran et une petite table recouverte d'un tapis jaune, qui représentaient symboliquement Sa Majesté chinoise. Golovkin refusa de se soumettre à cette cérémonie burlesque et fut congédié le 10 février. Depuis cette époque, au-

Digitized by Google

cune ambassade ne partit de Saint-Pétersbourg pour Péking. La Russie se contenta d'envoyer tous les dix ans dans cette ville une expédition destinée à renouveler le personnel de la mission qu'elle y entretient en vertu des traités. Mais un jour devait venir où toutes les barrières tomberaient devant le tsar; il le savait, et attendait avec cette activité patiente que rien ne lasse et qui finit par transformer les déserts. Il préparait sa voie en peuplant lentement, mais progressivement, les vastes solitudes de la Sibérie et en livrant à une exploitation intelligente les richesses inépuisables de ces contrées.

II

L'or de la Sibérie était gardé jadis par les Griffons et les Arimaspes. Qui aurait osé s'aventurer dans ces lointains déserts et affronter la férocité des monstres qui en défendaient l'accès? Ne fallait-il pas d'ailleurs, pour y parvenir, traverser le *pays emplumé* (πτεροφόρος), dont l'air était si fortement chargé de duvet que le regard se perdait dans cette lourde atmosphère où le voyageur imprudent aurait étouffé dès les premiers pas? Ces fables ont fait leur temps, et nous ne prenons plus la neige pour de la plume; mais le préjugé n'a pas disparu sans laisser de traces, et le frisson court encore dans nos veines au seul nom de Sibérie. Voltaire, à la fin de sa longue carrière, regardait encore ce pays comme le plus disgracié qu'il y eût au monde. L'impératrice Catherine se chargea de convertir le vieil ermite de Ferney, et, afin de dissiper tous ses doutes, lui envoya, pour l'ornement de ses jardins, des graines de cèdres sibériens aussi beaux, disait-elle, et aussi majestueux que ceux du Liban, chantés par David et par Salomon. Plus enthousiastes que Catherine, des voyageurs modernes nous ont représenté la Sibérie comme une espèce de paradis terrestre. Ces messieurs avoueront, du moins, que la feuille de figuier y paraîtrait, pendant neuf mois de l'année, un vêtement fort insuffisant.

Du 65e au 75e degré, l'hiver y règne dans sa plus splendide horreur. Ses rigueurs y sont telles que la nature semble avoir interdit à l'homme le séjour de ces plaines vouées aux éternels frimas. Les Vogoules, les Ostiaks, les Samoyèdes, les Yakoutes, les Youkaguires et les Tchouktchis y ont pourtant établi leurs demeures; mais ces peuplades y végètent plutôt qu'elles n'y vivent. La température y descend à plus de 40 degrés centigrades au-dessous de zéro; le mercure y gèle, et dans le nord de la province d'Iakoutsk, la terre, jusqu'à une profondeur de deux à trois cents pieds, est plus froide que l'eau à l'état de congélation. Les plus fortes chaleurs n'en font dégeler que l'épiderme; et si l'on porte la main sur un métal quelconque, on éprouve la même douleur que si l'on palpait un charbon ardent. On a, sous ces dures latitudes, vers le solstice d'hiver, des nuits de plus de vingt heures, couronnées du magique éclat des aurores boréales, tandis qu'au solstice d'été, le soleil reste presque constamment à

Digitized by Google

l'horizon, si bien que le soir et le matin ne sont séparés que par un rapide crépuscule. L'été y est court, mais brûlant comme celui des tropiques, et il suffit de quelques semaines pour faire croître, fleurir et fructifier les plantes que l'hiver vient bientôt saisir et détruire, et qui forment, avec les mousses, les lichens et quelques broussailles, toute la flore de la Sibérie, jusqu'au 65e parallèle.

La Sibérie ne languit pas tout entière sous ce climat meurtrier. Le quart de son immense territoire appartient à la zone tempérée. Dans cette région privilégiée, sous la latitude de Paris, de Bordeaux et de Venise, les hivers sont rudes encore, car le froid devient de plus en plus intense à mesure qu'on s'avance vers l'orient, et la Sibérie, abritée contre les vents chauds du midi, ne possède pas une seule chaîne de montagnes qui la puisse mettre à couvert du souffle glacé du nord; mais une végétation riche et variée s'y développe sur une superficie quatre ou cinq fois plus grande que celle de la France. Les arbres à résine, les bouleaux, les ormes, les érables, les peupliers blancs et noirs, les trembles, les pins, les cèdres gigantesques y forment des forêts épaisses, remplies de gibier et d'animaux à fourrures. Entre ces forêts s'étendent de magnifiques pâturages, arrosés par une multitude de ruisseaux et de rivières extraordinairement poissonneuses, et dont plusieurs sont de grands fleuves qui se rendent à la mer après un cours de trois ou quatre mille kilomètres. De l'Oural au Kamtchatka, le sol est composé d'une terre grasse, comparable à celle de la Russie d'Europe et qui ne demande pas d'engrais pour livrer à l'agriculteur des moissons abondantes. A partir du 60e degré de latitude, on y cultive l'orge, l'avoine, le seigle et même le froment, le sarrasin, le millet, le riz, la pomme de terre, les pois, les pavots, la betterave, le houblon, le lin, le chanvre et deux espèces d'orties qui donnent une excellente matière filamenteuse. Si la longueur des hivers ne permet pas d'y élever les arbres fruitiers, on récolte, sur beaucoup d'arbustes, des baies avec lesquelles on prépare des boissons délicieuses et une espèce de vin d'un goût très agréable. Sous le rapport du pittoresque, la Sibérie n'a rien à envier aux pays les plus favorisés. Les hautes chaînes de montagnes qui la séparent de la Chine sont coupées de vallées sauvages ou riantes, animées de cascades écumeuses, et remplies, pendant la belle saison, d'une quantité prodigieuse de fleurs brillantes et parfumées, qui recouvrent, comme d'un tapis diapré, les pentes les plus élevées des collines.

D'autres richesses sollicitent l'activité du gouvernement et des particuliers. La Sibérie possède des mines inépuisables. L'or, le platine, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, l'étain, la malachite, le mercure, l'iridium, l'osmium abondent dans l'Oural et dans la chaîne méridionale ou altaïque. Quelque nombreux que soient les gisements connus, ils ne sont qu'une très faible partie des trésors que les montagnes altaïques recèlent dans leur sein; la Sibérie versera peut-être un jour dans le monde plus d'or que la Californie et le Pérou n'en auront livré jamais aux convoitises humaines. La production annuelle de ce métal précieux, qui n'était encore que de 884 kilogrammes en 1822, s'est élevée depuis à 30,000, représentant une valeur de 103 millions de francs. Moins abondantes, les mines

Digitized by Google

d'argent n'ajoutent à la richesse de la Russie qu'une somme d'environ 4 millions de francs ; mais l'exploitation du cuivre dépasse de beaucoup, dès aujourd'hui, les besoins de l'empire, et celle du fer, dont la Sibérie pourrait approvisionner le monde entier, fournit de 2 à 300 millions de kilogrammes de métal, quantité insuffisante, mais pourtant énorme si l'on songe que le rendement n'était encore que de 8 millions de kilogrammes à la fin du règne de Pierre le Grand. Une grande partie du fer sibérien est ouvré sur les lieux, et des établissements magnifiques, appartenant au gouvernement ou à l'industrie privée, sont échelonnés tout le long de l'Oural, véritable arsenal de la Russie, où l'on fabrique les canons, les fusils, les sabres, les baïonnettes, les boulets, les bombes, etc. Les établissements des particuliers ne sont pas moins remarquables, et ceux des Demidoff, des Strogonoff, des Jacovliff, des Sévilofski, des Salémerskoï, etc., sont des villes élégantes et populeuses, de 10, de 15 et même de 25,000 habitants, tous adonnés au travail métallurgique. Dans ces usines immenses, on donne au fer et au cuivre toutes les formes imaginables, on le prépare pour tous les besoins des populations de l'Europe et de l'Asie. Les mines de plomb ont été longtemps insuffisantes, et il fallait recourir à celles de l'Angleterre pour alimenter les affinages de Barnaoul[1]. Mais on a découvert, en 1850, dans les steppes des Kirghiz, des mines qui ont affranchi la Russie du tribut qu'elle payait à l'étranger. Ajoutons que l'Oural et l'Altaï fournissent une multitude de pierres précieuses : béril, aigue-marine, topaze, émeraude, onyx, grenat, améthyste, saphir, lapis-lazuli, calcédoine, rubellithe, baïkalithe, et qu'on y exploite les plus belles variétés de marbre, de jaspe, de porphyre, de serpentine, etc.

On s'était trop hâté de refuser à la Russie l'un des plus précieux éléments du développement industriel : la houille. Le bassin du Donetz, affluent du Don, renferme de puissants gisements de houille et d'anthracite, qui peuvent fournir, dit-on, chaque année, plus de 300 millions de kilogrammes de combustible. Des découvertes récentes ont prouvé que la Sibérie n'avait rien à envier, sous ce rapport, à la Russie d'Europe. Il est même à présumer que les couches carbonifères de l'Oural donneront des produits d'une qualité très supérieure à ceux du Donetz, et en plus grande abondance. Au nord de l'Altaï, dans les monts Kouznetzk, s'ouvre une déchirure profonde, traversée par le Tom, l'un des tributaires du fleuve Obi ; or, sur les parois de cette vallée, on voit affleurer trois longues couches de houille, séparées l'une de l'autre par un lit de grès. La plus élevée n'a pas moins de cinq mètres d'épaisseur ; la seconde en a plus de trois ; quant à la troisième, qui commence presque au niveau de la rivière, elle s'étend sous terre à une profondeur inconnue. D'autres dépôts, situés plus bas, sur les bords du Tom, s'élèvent jusqu'à douze mètres au-dessus de l'eau. On en trouve également dans le bassin supérieur de l'Iénisséï, et des

[1] Barnaoul est une ville de 10,000 habitants, sur l'Obi, au sud-ouest de Tomsk. C'est là qu'on envoie tout l'or et tout l'argent recueillis en Sibérie, jusqu'au lac Baïkal, soit par l'Etat, soit par les particuliers ; ceux-ci abandonnent au gouvernement le produit de leur exploitation, dont ils reçoivent la valeur en monnaie ou en papier. Six caravanes chargées des trésors de la Sibérie partent, chaque année, de Barnaoul pour Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

explorations ultérieures amèneront, suivant toute apparence, des découvertes semblables sur d'autres points des montagnes qui délimitent au nord l'empire chinois.

A 6,550 kilomètres de Saint-Pétersbourg, à 515 kilomètres au sud du lac Baïkal et à 1,500 de Péking, dans une vallée environnée de hautes montagnes, dont la principale est la montagne des Aigles, et traversée par la Kiakhta, affluent du Boro ou Boura, s'élève un fort russe qui porte le nom de Kiakhta-Supérieur, ou de Troïtzkoï-Sawsk-Krépost, en l'honneur du comte Sawa-Vladislavitch, qui obtint du gouvernement de Peking le traité de 1728.

Plus bas, à 3 kilomètres du fort, se trouve un autre établissement appelé Kiakhta-Inférieur et situé sur le bord de la rivière du même nom, qui sépare en cet endroit la Sibérie du territoire chinois.

C'est là que s'opèrent la plupart des transactions commerciales entre la Russie et les habitants du Céleste-Empire. La forteresse renferme dans son enceinte une ville de 15,000 âmes, dont les maisons bâties en bois sont entretenues avec soin sur des rues bien alignées. Les principaux édifices, sans compter les églises, qui n'offrent rien de remarquable, sont les bureaux de l'administration, la douane et la résidence de l'inspecteur général de la frontière. Kiakhta-Inférieur forme un assez large carré, environné de chevaux de frise. Une église, des casernes et un grand nombre de magasins composent ce second établissement, qui est le marché quotidien où viennent se mettre en rapport les marchands de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Nijnéi-Novgorod, avec ceux de Péking et de Kalgan, ou Tchang-Kia-Keou. Le district sablonneux occupé par les deux entrepôts de la Russie est d'une stérilité remarquable, et il était difficile de faire un plus mauvais choix. La rivière, ou plutôt le ruisseau qui l'arrose, est presque à sec pendant l'été, et l'eau en est si trouble qu'on ne la boit qu'avec répugnance. Celle des puits, pour être plus claire, n'est pas meilleure, car elle est saumâtre et calcaire. Les Chinois, qui habitent la ville de Maï-ma-Tchin, située de l'autre côté de la Kiakhta, à trois cents pas de l'entrepôt russe, sont beaucoup mieux partagés. Leur territoire fertile est traversé par la Boura, rivière dont les eaux sont excellentes, et, de plus, très poissonneuses. Disons, à la louange des Chinois, qu'ils ne refusent pas à leurs voisins la permission de remplir leurs cruches à une source presque contiguë à la frontière.

Régulièrement bâtie comme Kiakhta, la ville de Maï-ma-Tchin présente, au premier coup d'œil, un aspect assez triste avec ses rues sablées et tirées au cordeau, mais étroites, et ses maisons sans fenêtres. Dans cette cité chinoise, mille objets curieux viennent frapper les regards. Les maisons ont de belles portes cochères avec péristyle ; elles sont ornées de colonnes, de statuettes en terre cuite et d'inscriptions morales, telles que : *repos et bon accord ; — bonheur ; — loyauté la plus pure ; — loyauté est la meilleure source de richesse.* Dans ces habitations, on voit, sur des cours charmantes, environnées de colonnades peintes des couleurs les plus vives, s'ouvrir des fenêtres nombreuses, souvent étroites, où les vitres sont remplacées, en général, par des feuilles de papier transparent. Des lamas ou

Digitized by Google

prêtres bouddhistes, bizarrement vêtus, parcourent sans cesse les rues; à chaque souffle de vent, on entend carillonner les cloches de la pagode centrale, suspendues à chacun des angles d'une tour octogone, et dont les battants, se prolongeant au dehors, sont pourvus de quatre ailes rectangulaires pour donner prise au vent. Cette pagode, et une autre plus grande encore, située près de la porte méridionale, captivent l'attention par leurs statues colossales, représentant les plus étranges divinités. Aux jours de fête, la ville se pavoise tout entière de drapeaux bleus, jaunes, rouges, verts, blancs, violets, etc., suspendus à des cordes qui vont d'une maison à l'autre, et entremêlés de lanternes en papier qui produisent, pendant la nuit, un effet merveilleux. Maï-ma-Tchin est environnée d'une palissade défendue par un fossé ; les Chinois qu'y attire le négoce y vivent en célibataires, parce qu'il est défendu d'emmener les femmes sur les frontières. Ces honorables marchands, qui ont le cœur sensible malgré la loi, se consolent de leur veuvage en allant visiter, sous leurs tentes de feutre plantées hors de la ville, des beautés mongoles, heureuses de recevoir une modeste part dans les bénéfices que procure à leurs maîtres le commerce avec les Russes. On assure même que les blondes filles de Kiakhta savent apprécier, à l'égal des Kalmoukes, la tendresse et les petits présents des Chinois, car, en bons voisins, les habitants de Maï-ma-Tchin et ceux de Kiakhta se fréquentent toute la journée, jusqu'à l'heure de la retraite, annoncée dans la ville chinoise par des fusées retentissantes, et sur le territoire sibérien par un coup de canon.

Les transactions commerciales ont lieu toute l'année au bord de la Kiakhta, où de nombreuses caravanes apportent les produits de l'Europe et de l'Asie. Mais c'est au mois de décembre qu'elles s'opèrent sur une grande échelle. Une foire célèbre attire alors par milliers les marchands russes, sibériens, chinois, thibétains et boukhares, qui dressent leurs tentes autour des deux entrepôts. Les articles russes apportés à Kiakhta consistent surtout en draps, demi-draps, velours de coton, coutils, pelleteries de la Sibérie et de l'Amérique russe, peaux de chèvre et maroquins, cuirs de Russie, fer-blanc, ustensiles en fer, etc. Les Chinois livrent, en échange, des thés de fleurs, des thés noirs, verts et en briques, des tissus de soie, des tissus de soie et coton, du sucre, des cuirs bruts, de la gentiane, de la rhubarbe, une foule d'objets divers et de curiosité, et des laques, drogues, conserves, pierres précieuses, etc. Il faut huit mille charrettes pour transporter de Moscou et de Nijnéi-Novgorod les marchandises expédiées à Kiakhta, et vingt-deux mille pour conduire dans ces deux villes le thé et les autres articles achetés aux Chinois. Neuf ou dix mille individus sont employés à ce roulage, qui se fait par *obozy* ou caravane. Ce commerce a suivi une progression constante. En 1770, la valeur des marchandises échangées de part et d'autre était d'environ 28 millions de francs. Elle est aujourd'hui de 90 à 100 millions. Les thés seuls figuraient dans ce chiffre, en 1857, pour 38 millions de francs, sans compter les quantités introduites en contrebande.

D'abord, les Russes se contentaient de livrer aux Chinois des pelleteries qu'ils échangeaient contre de l'or et de l'argent en barres, de la rhubarbe,

Digitized by Google

des soieries, des porcelaines, des pierres précieuses. Plus tard, quand on eut peuplé et colonisé la Sibérie méridionale, les étoffes de coton, et surtout l'espèce grossière appelée *daba*, furent le principal objet des exportations chinoises. On achetait dès lors un peu de thé en briques pour les Bouriates sibériens. L'usage de cette feuille aromatique vint à se populariser en Russie, et une révolution s'opéra dans le commerce de Kiakhta. Il fallut fournir aux consommateurs européens une énorme quantité de thé, et les pelleteries, devenant de plus en plus rares, par suite de la destruction progressive des animaux à fourrures, on fit appel à l'industrie européenne. Les draps et les cotonnades de l'Angleterre commencèrent à être expédiés en 1812 sur le marché de Kiakhta ; on les remplaça en 1817 par des draps prussiens, et bientôt par des draps polonais. Mais la Russie s'était adonnée elle-même avec ardeur à la fabrication des tissus de laine. Jusqu'à la fin du siècle dernier, elle dépensait chaque année plus de 16 millions de francs pour l'achat de draps étrangers destinés à sa propre consommation ; elle arriva peu à peu à se suffire à elle-même, et, à partir de 1839, on ne vit plus à Kiakhta que des draps russes, qui se répandirent rapidement sur tous les marchés du nord de la Chine jusqu'à Chang-Haï, à Sou-Tchou et à Tien-Tsin, où ils obtinrent une grande préférence sur les draps anglais. Aujourd'hui, les tissus de laine et de coton entrent, avec les cuirs préparés, pour les trois quarts dans les exportations de la Russie. Quant aux pelleteries, toujours recherchées par les Chinois du nord, elles ont diminué à tel point, qu'au lieu de dix millions de pièces de petit-gris, qu'on exportait en 1810, on n'en livre plus qu'un million et demi aux marchands de Maï-ma-Tchin. La zibeline a disparu presque entièrement de Kiakhta, et le nombre des peaux de castor est tombé de cinquante mille à douze mille. Les peaux d'ageau sont maintenant le principal article du commerce des pelleteries.

Le thé forme à peu près les dix-neuf vingtièmes de la valeur des exportations chinoises ; malheureusement, on n'a pas trouvé encore le moyen de faire boire à bon marché, aux habitants de la Russie, la décoction de ce précieux végétal. Le prix de revient des draps russes étant fort élevé, les négociants sont obligés de les vendre très cher aux Chinois, et ceux-ci haussent à proportion le prix de leurs thés ; d'où il résulte ce fait très curieux, que les draps de Moscou, après un trajet immense, sont moins chers à Péking et à Chang-Haï qu'à Moscou même. La douane de Kiakhta achève, par ses droits exagérés, de rendre le thé inabordable aux petites bourses ; elle prélève sur cet article des droits qui atteignent presque les trois quarts du prix d'achat. Ainsi grevé, le thé de caravane, le seul dont il soit permis d'user en Russie, impose chaque année à la population une dépense de 67 à 68 millions de francs, tandis que la même quantité, si elle était fournie par les Anglais, ne reviendrait pas à 27 millions de francs. C'est donc une charge de 41 millions de francs qu'on est obligé de faire peser sur le peuple pour favoriser, en vue de l'avenir, l'industrie nationale et les transactions avec la Chine ; mais les Russes seront peut-être un jour affranchis du tribut qu'ils payent à ce pays. La Sibérie produit en abondance des plantes qui, pour le goût et l'arome, ne le cèdent

Digitized by Google

en rien, dit-on, à celles qui font la richesse du Céleste-Empire; telles sont la saxifraga crassifolia des monts Biéloï, le rhododendron dauricum, le rhododendron chrysanthum, et le polypodium flagrans des montagnes de la Daourie. Les feuilles de cette dernière espèce passent même, pour joindre à un goût délicieux, des vertus puissantes contre le scorbut et la goutte.

Une transformation complète a eu lieu dans le mode d'opération comme dans la nature des marchandises échangées sur les bords de la Kiakhta. Pierre III avait aboli, en 1661, le monopole du commerce de la rhubarbe, que le gouvernement s'était réservé; Catherine publia, l'année suivante, un décret défendant d'envoyer désormais, à Péking, aucune caravane aux frais de l'Etat. Le commerce avec la Chine était abandonné tout entier à l'industrie privée; on avait reconnu que la caravane impériale coûterait toujours plus qu'elle ne pouvait rapporter. Les sujets russes, en vertu des traités, se rendaient en grand nombre à Ourga ou Kouren, siége du gouverneur général de la Mongolie et du *Khoutoukhtou*, pontife-dieu des Mongols, assisté de 12,000 lamas. Cette ville, ou plutôt ce campement à l'entrée du désert, n'est qu'à 260 kilomètres de Kiakhta. Les Sibériens y envoyaient tous les produits du pays, et particulièrement les fourrures, qu'ils cédaient à un prix modéré, sans cesser de faire de beaux bénéfices. Les marchands de Kalgan ou Tchang-Kia-Kéou, ville considérable, située près de la grande muraille, facteurs naturels du commerce de Péking avec la Mongolie et la Russie, trouvaient donc avantage à s'approvisionner à Ourga des marchandises de la Sibérie. La caravane impériale, chargée surtout de fourrures données en tribut par les nomades, ne pouvait lutter contre une pareille concurrence. Son long voyage à travers la Sibérie et la Chine et les frais d'un séjour de plusieurs mois à Péking, la grevaient de frais énormes. Il lui fallait, par conséquent, vendre très cher ou vendre à perte; mais les Chinois, coalisés en vue du bon marché, montraient peu d'empressement à acheter ses pelleteries, dont elle était obligée de se défaire quelquefois à vil prix, pour regagner la frontière. On essaya de proscrire l'exportation des fourrures précieuses à Ourga; mais cette défense était purement illusoire. La caravane n'était donc qu'une cause de dépense; elle donnait lieu, à Péking, à des difficultés de toutes sortes et à des discussions de nature à troubler la bonne intelligence entre les deux gouvernements; la seule mesure à prendre était de l'abolir.

En tous pays, les marchands sont rusés; mais les marchands chinois l'emportent infiniment sur tous les autres. Ceux de Maï-ma-Tchin, formant un corps privilégié, s'entendaient admirablement pour obtenir les marchandises russes à bon marché, et pour vendre les leurs au plus haut prix possible. Le gouvernement russe, sentant la nécessité d'établir une communauté d'action entre ses sujets trafiquant à Kiakhta, institua, en 1767, une corporation des marchands, composée de six compagnies, ayant chacune une spécialité et portant les noms des six villes qui leur fournissaient les principaux objets d'échange, savoir : Moscou, Toula, Arkhangel, Vologda, Tobolsk et Irkoutsk. Ces compagnies étaient représentées à Kiakhta par six

Digitized by Google

délégués, qui fixaient en commun le prix des marchandises, sous la surveillance de la douane; les Chinois faisaient de même, de concert avec le tzargoutchaï, ou gouverneur de Maï-ma-Tchin. Mais les Russes étaient trop indisciplinés pour opposer à la corporation chinoise une grande force de résistance; il se trouvait toujours quelqu'un parmi eux qui vendait au-dessous du prix convenu; les Chinois poussaient alors les hauts cris, déclaraient qu'on s'entendait pour les surfaire, et refusaient d'acheter au prix établi par la commission des délégués. En 1792, ils adoptèrent un règlement qui mérite d'être cité. Ils convinrent :

1° D'agir en commun, et d'user de tous les moyens pour augmenter le prix des marchandises chinoises, en abaissant, au contraire, celui des marchandises russes;

2° D'engager les marchands russes, par la ruse et les subterfuges, à apporter à la frontière une grande quantité de marchandises, et de limiter en même temps l'envoi des marchandises chinoises;

3° De dissimuler autant que possible le besoin qu'on avait, en Chine, des produits russes;

4° De ne permettre à aucun marchand nouveau, arrivant à Maï-ma-Tchin, de faire ce commerce pour son compte avant d'y avoir séjourné pendant un an[1].

Tout l'esprit chinois, nous parlons de l'esprit commercial, se trouve condensé dans ce merveilleux programme. Le tzargoutchaï se chargea de veiller à l'observation du règlement, et la coalition attendit de pied ferme les marchands moscovites. Mais le secret fut mal gardé, et le gouvernement russe imposa, en 1800, aux négociants de Kiakhta, un règlement calqué assez exactement sur celui des Chinois. Une situation si tendue ne pouvait durer toujours. Les habitants de Kiakhta et de Maï-ma-Tchin, se trouvant en communication journalière, finirent par s'inspirer une mutuelle confiance. Les liens se multiplièrent entre eux, et les Chinois recevaient souvent en payement de simples billets à longue échéance. Ce changement heureux devait amener une modification profonde dans les procédés commerciaux. La fixation du prix des marchandises présentait d'ailleurs des difficultés de plus en plus embarrassantes, à cause de la différence de qualité des articles similaires, provenant d'une foule de manufactures rivales; les Chinois, excellents connaisseurs, profitaient de l'uniformité des prix, enlevaient les bonnes marchandises et laissaient les autres, au détriment des détenteurs; de sorte qu'une partie des marchands russes étaient pour ainsi dire contraints à violer les règlements pour vendre au-dessous du cours légal; d'autre part, les Chinois, souvent rebutés par le prix trop élevé des marchandises, réduisaient considérablement leurs demandes, et ne faisaient pas venir assez de thé pour satisfaire aux besoins de la Russie. Cet état de choses produisait des crises fatales au commerce, et préjudiciables à la douane de Kiakhta. Le gouvernement le comprit, et il décréta, le 13 août 1855, la liberté du commerce, qui ne tarda pas à reprendre un brillant essor. Une autre mesure y contribua également. La

[1] Tegoborski, *Etudes sur les forces productives de la Russie.*

Digitized by Google

Russie, pour forcer les Chinois à recevoir ses marchandises en échange de celles qu'elle prenait chez eux, avait introduit, dans le traité de 1728, une clause en vertu de laquelle l'usage des monnaies russes était interdit dans les transactions, ainsi que celui de l'or et de l'argent en barres et en lingots. Les Chinois ne firent, pendant longtemps, aucune objection; mais la grande insurrection de Taï-Ping est venue leur inspirer des inquiétudes assez légitimes. Ils ont craint de se voir fermer tout à coup une partie des débouchés intérieurs, ou même d'être dépouillés par les rebelles des marchandises achetées à Kiakhta. Ils ont donc voulu recevoir en argent une partie de leurs règlements. Ce besoin nouveau donna lieu immédiatement à une assez forte exportation de métaux précieux par contrebande; les Russes, en se conformant aux désirs des Chinois, obtenaient le thé à un prix beaucoup plus avantageux; ils firent venir de la Russie toutes les monnaies étrangères qu'on pouvait s'y procurer, et une foule d'ustensiles en argent ouvré : plats, coupes, cuillers, plateaux, cuvettes; car l'exportation de ces divers objets n'était pas défendue, non plus que celle des monnaies étrangères. Le gouvernement se hâta de réglementer cette exportation, et il autorisa, en 1854 et en 1855, la sortie de l'or monnayé ou en barres, et celle de l'argent en lingots, dans des proportions qui ne devaient pas dépasser le tiers de la valeur des articles manufacturés, et la moitié de la valeur des pelleteries.

Tous les peuples, dit-on, sont aujourd'hui solidaires. L'exportation des métaux précieux par la voie de Kiakhta confirme pleinement cet axiome de la civilisation croissante. Il semble impossible, au premier abord, qu'un nouveau mode de transactions, adopté par quelques marchands russes et chinois, sur les frontières de la Mongolie, à plus de deux mille lieues de Paris, dans une localité dont quatre-vingt-dix-neuf Français sur cent n'ont jamais entendu prononcer le nom, ait pu exercer une action quelconque sur nos propres affaires. Mais les économistes ont suivi à la piste notre monnaie française, nos pièces de cinq francs, dont la disparition rapide a produit chez nous une impression si vive, et ils ont constaté qu'elles avaient pris la route de Kiakhta, soit sous leur forme naturelle, soit sous la forme des objets divers que nous avons énumérés tout à l'heure. Le titre de la monnaie française est de six à sept pour cent au-dessus de celui de la monnaie russe, et c'est ce qui lui a valu la préférence. Les Chinois de la côte manifestaient d'ailleurs les mêmes désirs que ceux du Nord; l'argent français est fort apprécié chez eux, et il est probable que nos beaux écus de cinq francs ont pris le chemin de Canton comme ils avaient pris celui de Maï-ma-Tchin. En trois ans, 1855, 1856, 1857, il s'est écoulé dans la Chine, par la seule ville de Kiakhta, pour plus de 200 millions de francs d'argent européen; or, une fois entré dans le Céleste Empire, l'argent n'en sort plus. Les Chinois l'enterrent, assure-t-on, comme les habitants du Maroc. On a calculé que le sol de ce dernier empire cache une valeur de plusieurs milliards de francs, dont les propriétaires sont morts, génération par génération, emportant avec eux le secret de leur trésor. La Chine, ouverte désormais au commerce du monde, serait-elle destinée à devenir le tombeau de toutes nos richesses, le gouffre où elles disparaîtront à jamais?

Digitized by Google

Cette perspective nous paraît mériter la plus sérieuse attention des économistes.

Kiakhta perdra de son importance sans cesser de rester un centre actif. Sa position géographique nous autorise à le penser. Séparée, en effet, des parties productives de l'empire chinois par le vaste désert de Gobi ou de Cha-Mo, elle doit toute sa prospérité au courant commercial qui la joint à Péking et qui, nécessairement, s'affaiblira, lorsque les Russes auront créé de nouveaux entrepôts plus près de cette capitale et dans des conditions plus avantageuses. Quant au Turkestan chinois et au Thibet, Kiakhta ne permet pas à la Russie de nouer avec ces pays des relations actives. Le point de contact se trouve sur les limites sud-ouest de la Sibérie, dans le vaste bassin de l'Ili et du lac Issi-Koul, en attendant le jour prochain où l'un des plus grands fleuves de l'Asie, le Sir-Daria, affluent de la mer d'Aral, deviendra tout entier, comme l'Amour, un fleuve russe. Dans l'état actuel des choses, Kiakhta n'est pas l'unique débouché des produits chinois dans la Sibérie ; mais il l'emporte de beaucoup sur tous les autres réunis. Il ne se fait sur le reste de la frontière qu'un commerce interlope dont on ne saurait apprécier, même approximativement, la valeur. On sait que les Mandchoux échangent avec les Russes une certaine quantité de marchandises sur les bords de l'Argoun. Tsourou-Khaïtou, localité située sur le cours supérieur de cette rivière, avait été désigné par le traité de 1728 comme second entrepôt ; mais la difficulté des transports n'a pas permis au commerce de s'y développer; cependant, en revenant de la foire de Naun, ville assez rapproché de Tsitsikar, sur un affluent du Soungari, les Mandchoux apportent à Tsourou-Khaïtou des toiles de coton, quelques soieries, et du thé en briques, qu'ils échangent contre des bestiaux, des fourrures, des cuirs et des draps. Il pénètre aussi des marchandises chinoises par l'Ili et par le haut Irtych, et la Russie en reçoit dans ses ports de la Caspienne par l'intermédiaire des caravanes de la Boukharie.

Des foires nombreuses facilitent le commerce intérieur de la Sibérie. A celle d'Irbit, qui a lieu vers la mi-février, il se fait pour 25 millions de francs d'affaires, et dans cette somme les marchandises chinoises entrent pour 5 ou 6 millions. On y vend une quantité énorme d'articles en fer, d'ustensiles de cuivre et de zinc. Les mêmes objets s'écoulent à Pétropawlovski, sur l'Ichim, où se rendent des caravanes de Boukhara, de Tachkend et de Khokand chargées des produits de Kachgar et du Thibet. Les foires de Sémipolatinsk et de Verkhné-Oudinsk sont parfaitement approvisionnées de marchandises européennes et chinoises. Kouznetzk et Kirensk jouissent d'une grande renommée pour les fourrures, qui abondent également à Obdorsk et à Kaïnsk.

La Sibérie possède donc de magnifiques éléments de prospérité, au triple point de vue de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. La volonté puissante du tsar s'y révèle chaque jour par des prodiges. A la voix des héritiers de Pierre le Grand, le sol, naguère inculte, se couvre de riches moissons ; les usines se multiplient, les villes sortent de terre comme par enchantement. On y compte déjà quarante-huit villes et six mille villages peuplés par des colons russes, et la prévoyance du gouvernement en a éloi-

Digitized by Google

gné le servage, qui paralyse l'activité des hommes. Un splendide avenir est réservé à ces contrées ; mais deux choses leur manquent encore : une population nombreuse et des voies de communication.

Soldats laboureurs, les Cosaques ont commencé le peuplement et le défrichement de la Sibérie. Quelques milliers de paysans de la couronne les suivirent d'assez près ; des sectaires de la grande famille des brûleurs abandonnèrent ensuite la mère-patrie pour pratiquer plus librement, au milieu des solitudes de la haute Asie, les sévères prescriptions de leur culte; enfin, une multitude d'autres schismatiques y furent exilés sous les règnes d'Alexandre Ier et de Nicolas. Pierre le Grand voulut faire contribuer la guerre à la civilisation des pays conquis par Iermak. Il envoya en Sibérie les prisonniers de guerre, et 9,000 Suédois inaugurèrent ce système après la bataille de Pultawa ; mais les criminels et les exilés ont fourni jusqu'à présent la source la plus abondante et la plus régulière de peuplement et de colonisation. C'est au moyen des convicts que l'Angleterre a transformé l'Australie et la Tasmanie. Au lieu d'encombrer ses prisons de malheureux que la misère avait démoralisés ou que la passion avait poussés au crime, le gouvernement britannique a trouvé plus avantageux et plus beau de régénérer les coupables par le travail et par la perspective du bien-être, en les faisant contribuer au travail collectif de la civilisation ; tous les peuples de l'Occident ont battu des mains. La Russie mérite une part dans ces applaudissements. Elle avait, avant l'Angleterre, adopté ce système, complément naturel d'une autre mesure dont elle a pris l'initiative en Europe : l'abolition de la peine de mort. Mais les choses de la Russie sont restées longtemps enveloppées pour nous d'un voile de mystère. On savait, dans l'Occident, que les caprices de l'autocrate envoyaient parfois en Sibérie les plus grands personnages de l'empire ; on savait que l'exil au delà des monts Ourals était le correctif ordinaire de l'esprit libéral, et on avait confondu dans la même pensée de réprobation les abus du pouvoir et la haute moralité du principe de la déportation.

Répartis en trois catégories principales, les déportés sont tous appelés à se réhabiliter par une conduite exemplaire, et le régime auquel ils sont soumis depuis 1822 pourrait être accusé de pêcher par la douceur plutôt que par la sévérité. Les condamnés de la première catégorie, les forçats, après avoir accompli dans les mines une peine dont le maximum est de vingt ans, redeviennent libres et prennent rang, à leur choix, parmi les laboureurs ou les artisans ; ceux de la seconde catégorie, employés à des labeurs moins pénibles, rentrent au bout de six ans dans la vie civile avec un pécule qui leur permet de faire fructifier leur travail ; ceux de la troisième catégorie sont établis dès leur arrivée en qualité de colons, dans des villages anciens ou nouveaux, reçoivent des secours de toute nature, et sont exempts d'impôts pendant trois ans. Chaque centre de population étant composé d'individus sortis de toutes les provinces de l'empire, les méthodes agricoles sont excellentes parce que la routine en a disparu. Les déportés jouissent en général d'un bien-être qu'ils n'auraient jamais connu dans leur patrie, et le niveau de la moralité s'est tellement élevé parmi eux qu'il se

Digitized by Google

commet en Sibérie, toute proportion gardée, la moitié moins de vols que dans la province de Moscou.

On peut évaluer à 15 ou 20,000 le nombre des déportés qui viennent peupler annuellement les vastes campagnes de la Sibérie méridionale. On n'y compte encore, toutefois, que 2,500,000 Russes, auxquels il faut ajouter, pour avoir la population totale, 80,000 colons tartares, et 350,000 nomades, qui pratiquent le bouddhisme ou le chamanisme. Le gouvernement emploie tous les moyens pour y attirer de nouveaux colons. L'émigration se portera d'elle-même sur ce sol presque vierge, où l'industrie humaine a tant de richesses à découvrir et à exploiter, quand les routes seront plus nombreuses, quand les Toungouses émerveillés s'arrêteront pour voir les wagons marcher à toute vapeur sur le chemin de fer de Tobolsk à Irkoutsk, quand un habile système de canalisation aura uni le Volga et l'Obi par les affluents du Tobol et de la Kama, l'Obi et l'Ienisseï par le Ket, et l'Ienisseï au lac Baïkal et à la Léna. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a compris la nécessité de ces grands travaux dans un pays où la première condition du progrès est d'amoindrir les distances. Une publication russe, le *Journal des voies et communications*, dont nous avons un numéro sous les yeux, réclamait il y a plus de trente ans l'exécution des canaux que nous venons d'indiquer, qui, en atteignant un développement total de cent lieues, pourraient mettre Saint-Pétersbourg en rapport avec l'océan Pacifique. On n'a pas perdu de vue, à Saint-Pétersbourg, cette question d'avenir ; mais un empire deux fois grand comme l'Europe ne se transforme pas en quelques années. Chaque amélioration viendra en son temps, et l'heure sonnera bientôt, sans doute, où les locomotives commenceront à sillonner les campagnes sibériennes. En attendant la réalisation de ce projet grandiose, le gouvernement russe est parvenu à doter la Sibérie d'une voie de communication qui en double pour ainsi dire l'importance. Nous voulons parler du fleuve Amour.

III

La Sibérie est arrosée par une multitude de rivières, dont plusieurs peuvent compter parmi les plus grandes de l'Asie et du monde. L'Obi a 3,400 kilomètres de cours, l'Irtich, 3,300, l'Ienisseï, 3,500, la Léna, 4,000, la Vitim et la Kolyma, 1,500 ; mais tous ces cours d'eau se dirigent du sud au nord et vont déboucher dans l'océan Glacial arctique, où la navigation est paralysée presque constamment par la rigueur du climat. Un seul fleuve, l'Amour ou Saghalian [1], coulant de l'occident à l'orient, coupe transversalement le pays sur une longueur de 3,200 kilomètres, y compris ses nombreux détours. Cette direction exceptionnelle assigne à l'Amour une importance capitale. « Cette artère, dit M. de Haxthausen, est pour la Si-

[1] *Saghalian*, c'est-à-dire *noir*, est son nom mandchou. Les Chinois l'appellent *Hé-Loung-Kiang* ou *Fleuve du dragon noir*.

Digitized by Google

bérie ce que la Baltique est pour la Russie, le principe vital et l'élément le plus essentiel de civilisation..... Aussi, tôt ou tard, sera-t-elle amenée à reprendre de gré ou de force ce bassin précieux. » Au moyen de ce fleuve, navigable dans toute son étendue, les marchandises et les approvisionnements peuvent pénétrer rapidement et à peu de frais jusqu'au centre de la Sibérie. Il suffira de quelques mots pour faire apprécier cet avantage à sa juste valeur. De l'océan Pacifique à Irkoutsk, il n'existe pas de routes praticables pour les convois. Des chaînes de montagnes, des vallées profondes et d'innombrables cours d'eau en rendraient l'établissement difficile et l'entretien presque impossible dans un pays encore inhabité. La partie occidentale de la Sibérie, couverte déjà d'une population considérable, possède depuis longtemps des voies de communication ; mais les transports, des bords du Volga à ceux du lac Baïkal, sont extrêmement coûteux, et, en 1856, on s'applaudissait, à Irkoutsk, d'avoir à bon marché les objets de provenance européenne, particulièrement le sucre, qu'on payait quatre francs la livre ! Que des bâtiments américains ou allemands pénètrent dans l'Amour avec des marchandises qui, à l'aide de grosses barques, remonteront le cours de la Chilka, et le prix des denrées de provenance étrangère s'abaissera tout à coup de la moitié sur le marché d'Irkoutsk.

Mère prévoyante et douce, la nature a approprié la terre aux besoins de l'homme. Elle a tout préparé pour faciliter les relations entre les peuples, en nous laissant le soin de perfectionner son œuvre admirable. Qui pourrait dire et penser qu'elle ait destiné à l'isolement un pays, une contrée, la moitié d'un continent ? L'Amour est donc une dépendance naturelle de la Sibérie, qui a pour limites, au nord, une mer de glace, et, au sud, un désert immense. La Russie, qui l'avait possédé jusqu'en 1689, devait le reprendre à tout prix ; la Chine, d'ailleurs, n'avait pas de droits anciens ni bien positifs à faire valoir sur le cours de ce fleuve ; l'empereur Kien-Long, de la dynastie Mandchoue, reconnaît, dans son éloge de Moukden, que Taï-Tsou ou Thian-Ming, qui régna de 1616 à 1627, « poussa le premier ses conquêtes du côté du nord, jusqu'aux rivières Naun et Saghalian. » Or, à cette époque, les Russes se fixaient déjà sur la rive gauche de l'Amour, où la puissance chinoise n'était que nominalement établie. Le traité de 1689 les força de rétrograder ; mais les Chinois ne tiraient aucun parti du fleuve, et les Russes avaient repris, en 1847, presque toutes leurs anciennes limites. Lorsque la guerre d'Orient vint à éclater, l'empereur Nicolas préparait de longue main l'annexion définitive de l'Amour. On avait exploré la côte voisine en 1847, et le capitaine, aujourd'hui vice-amiral Newelski, visita, en 1849, le liman du Saghalian, pendant qu'une commission, partant d'Irkoutsk, en étudiait le cours depuis les sources de la Chilka. Deux ans après, le capitaine Kasakewitch, devenu lui-même vice-amiral, entreprenait, sur le *Vostock*, la première reconnaissance hydrographique de l'Amour. En 1854, le général Mouravieff le descendit jusqu'à son embouchure avec un fort détachement de troupes destiné à renforcer les garnisons de l'Est, et, l'année suivante, l'amiral Putiatine, à son retour du Japon, remonta le fleuve, au mois de septembre, avec un petit vapeur à hélice. Alexandre II venait de s'asseoir sur le trône de Russie. Il se hâta de

Digitized by Google

réaliser les projets conçus par son père. De nouvelles stations de Cosaques furent établies tout le long du Saghalian, et une forteresse s'éleva au confluent de l'Argoun et de la Chilka. L'annexion était un fait accompli. La Chine montra des dispositions hostiles; elle avait même envoyé, en 1855, à Nicolaïewsk, un ambassadeur chargé de sommer les barbares Oros d'évacuer immédiatement cette ville et les bords du fleuve. Il accomplit sa mission avec le ton d'arrogance et de mépris qui est familier aux diplomates de son pays. Les Russes se contentèrent, pour tout argument, de lui montrer leurs formidables batteries. Mouravieff, gouverneur général de la Sibérie orientale, avait tout prévu : revêtu par l'empereur de pouvoirs discrétionnaires, il avait concentré un corps d'armée sur les frontières. Il envoya plus tard l'amiral Putiatine sur les côtes méridionales de la Chine, pour seconder les opérations de l'escadre anglo-française. Le gouvernement chinois, attaqué du côté du sud, n'osa engager dans le nord de l'empire une lutte qui pouvait avoir des résultats fâcheux; il entra donc en relations avec le général Mouravieff, pour la délimitation des frontières dans le bassin du Saghalian, et un traité fut signé, le 28 mai 1858, sur les bords du fleuve, dans la petite ville appelée Saghalian-Oula-Cheton par les Mandchoux, Che-Lun-Chin-Chen par les Chinois, et Aighun ou Aighunt par les Russes[1]. L'Argoun et l'Amour furent désignés comme formant les limites jusqu'au confluent de l'Oussouri. A partir de ce dernier point, une ligne tirée jusqu'à la mer, en inclinant vers le nord-est, sépare les deux empires, de sorte que l'Amour, dans le tiers de son cours, coule en plein territoire russe. Les Chinois ont conservé le droit d'y naviguer, mais la Russie s'est fait accorder le même privilége sur l'Oussouri et sur le Soungari, ce qui lui permet d'étendre son commerce jusqu'à Ghirin-Oula, ville florissante, située au cœur de la Mandchourie, à 200 lieues de Péking. Le général Mouravieff avait bien mérité de sa patrie, et l'empereur Alexandre lui donna bientôt des preuves éclatantes de sa reconnaissance.

Décrivons maintenant le cours du fleuve dont nous venons de retracer l'histoire à grands traits.

Au sud-est de Kiakhta, à droite de la route qui conduit de cette ville à Ourga, se dresse un énorme entassement de montagnes dont les flancs sont couverts de forêts séculaires de cèdres et de mélèzes. C'est le *Nœud du Kentéï*, le Bourkan-Kaldoun, où repose, depuis six cents ans, dans la mystérieuse profondeur des bois, l'un des plus grands conquérants dont l'histoire ait conservé le souvenir : Tchenghiz-Khan. Deux rivières, l'Onon-Chilka et le Kerlon ou Keroulen-Argoun, sortent de cette montagne, et, après avoir arrosé, celle-ci la Mongolie, et l'autre la Daourie, se réunissent pour former l'Amour ou Saghalian. L'Onon-Chilka, dont les rives pittoresques et fertiles virent naître Tchenghiz-Khan, est une rivière navigable avec un cours d'environ 1,000 kilomètres. Le Kerlon-Argoun a le même développement, mais non pas la même importance; il traverse un pays sablonneux et

[1] Cette ville paraît être le port de la flottille chinoise de l'Amour, composée d'une douzaine de grandes barques à un mât. Elle est entourée de palissades et protégée par une forteresse.

Digitized by Google

presque stérile, sur les limites du désert de Gobi, et se dessèche pendant l'été.

Resserré d'abord entre deux rangées de hautes montagnes, dominé par des rochers à pic, qui s'écartent, de distance en distance, pour laisser déboucher des vallées stériles ou boisées, et un nombre infini de ruisseaux et de rivières, l'Amour commence à s'élargir après avoir dépassé les ruines de la forteresse d'Yaksa ou d'Albasin. De vastes plaines s'étendent alors sur ses deux rives. Plus loin, la vallée du fleuve se resserre, s'élargit, se rétrécit encore jusqu'au confluent de la Séja, où finit la région montagneuse. Falaises abruptes, collines verdoyantes, forêts majestueuses, rochers bizarrement découpés, cônes volcaniques d'où s'échappent d'épais tourbillons de fumée, riches prairies, vallons ravissants, rien n'égale la beauté et la variété du paysage qui se déroule tout le long du Saghalian, dans cette partie de son cours. Depuis la Séja ou Dchiriki, jusqu'à la ville d'Aighun ou Saghalian-Oula, les rives sont bordées de longues plaines déboisées, au milieu desquelles on voit paître d'immenses troupeaux et s'élever les villages des Mandchoux, environnés de champs cultivés et de plantations de maïs. La quantité innombrable d'îles dont le fleuve est parsemé, est un des traits caractéristiques de sa physionomie. Entre Aighun et l'embouchure de la Niumun ou Burija, les îles forment, sur une étendue de 50 lieues, un véritable labyrinthe, ou plutôt un long archipel couvert de saules et d'ormeaux d'une grosseur remarquable. Au delà de la Burija, les rives commencent à se relever, et deux chaînes de montagnes viennent encaisser, sur une longueur de 200 kilomètres, le fleuve, qui coule entre deux murailles de pierre rouge, taillées à pic. A cette hauteur, les Russes ont fait, dans une île couverte de bois, une découverte précieuse, celle de vignes sauvages chargées de raisins. Un second archipel s'étend jusqu'à l'embouchure du Soungari. A l'orient de cette rivière, l'Amour, se divisant en deux bras, forme une île immense ; il s'élargit ensuite énormément, et, resserré plus bas par les montagnes, coule jusqu'au poste russe de Mariinsk, dans un canal comparativement étroit, quoiqu'il soit encore d'une grande largeur. Là, il se scinde en trois bras, qui vont se réunir à 20 kilomètres au-dessus de Nicolaïewsk. Depuis cette ville jusqu'à la mer, qui en est éloignée d'environ 8 lieues, sa largeur est de 2 à 4 kilomètres et sa profondeur de 42 à 60 mètres. Son embouchure est malheureusement obstruée par des barres au-dessus desquelles on ne trouve que 3 à 4 mètres d'eau à marée basse. — Les îles répandues à profusion tout le long de l'Amour, nécessitent l'emploi de pilotes habitués à se reconnaître dans ce dédale ; souvent elles forment des récifs qu'il faut savoir éviter ; quelques rapides gênent même la navigation sans l'interrompre. Le Saghalian n'en est pas moins une des plus belles conquêtes de la Russie. N'oublions pas, toutefois, qu'il est un fleuve sibérien. Il est pris par les glaces pendant sept ou huit mois de l'année, et la navigation n'est possible, dans son cours inférieur, que depuis le commencement de juin jusque vers la fin d'octobre.

A 350 kilomètres de son embouchure, avant de tourner vers le nord, l'Amour, se rapprochant tout à coup de la mer, n'est séparé de la baie de Castries que par une distance de 60 kilomètres. Les vaisseaux du plus fort

Digitized by Google

tonnage trouvent un sûr abri dans cette baie commode, profonde et environnée de forêts vierges, dont les arbres atteignent une hauteur de 120 pieds. On a donc pensé à y construire un port qui, mis en communication avec l'Amour, au moyen d'un chemin de fer, permettrait aux gros bâtiments de prendre part au commerce actif, dont le bassin de ce fleuve deviendra l'entrepôt. On suppléerait ainsi au manque de profondeur de son embouchure. Un officier supérieur, chargé par l'amiral Kazakevitch, gouverneur de Nicolaïewsk, d'étudier cette question sur les lieux, a découvert dans la montagne un défilé par où le chemin de fer pourrait être avantageusement conduit. Une ville considérable doit être bâtie sur la baie, reconnue pour être un excellent point militaire et commercial. La petite place d'Alexandovsk, qui la défend, ne permet aucun doute à cet égard. Elle résista, en mai 1855, à l'escadre du commodore Elliot, qui la bombarda sans résultat, et alors déjà elle faisait un commerce actif avec les Américains. Ajoutons que les villes situées sur la côte ont l'avantage de pouvoir être abordées presque en tout temps, car le détroit ou manche de Tarrakaï ne gèle guère qu'en janvier, tandis que l'embouchure de l'Amour, comme nous l'avons dit, est prise par les glaces depuis la fin d'octobre jusque dans les premiers jours de juin.

Quelque brillant que puisse être l'avenir de la baie de Castries, de hautes destinées sont réservées à la ville de Nicolaïewsk. En 1854, elle se composait d'une centaine de maisons entourées de batteries et protégées par trois forts. Si l'escadre anglo-française ne la rencontra pas en 1855, lorsquelle poursuivit la flottille russe dans le liman de l'Amour, c'est qu'elle ne s'engagea pas dans le fleuve jusqu'à cette hauteur. Nicolaïewsk a fait de grands progrès depuis cette époque. Le gouvernement l'a déclarée port libre, pour cinq ans, à partir de 1856 ; des négociants russes, allemands, américains et chinois ont établi des maisons de commerce à l'abri de ses formidables batteries; une ligne régulière de paquebots la relie à San Francisco ; on y voit arriver des bâtiments de Boston, de Hambourg et de Londres, et des jonques chinoises et japonaises. Il s'est même formé à Hong-Kong une compagnie américaine pour exploiter le commerce maritime de la Chine avec cette ville. Les denrées de toutes les parties du monde se trouvent, et à des prix modérés, dans ses nombreux magasins, et l'on y peut savourer, dès à présent, toutes les douceurs de la vie confortable.

Nicolaïewsk est construite sur un plateau qui descend en pentes rapides vers le fleuve. Une forêt épaisse l'environne de trois côtés; ses monuments n'offrent rien de remarquable, mais elle possède une bibliothèque de plus de 4,000 volumes, une salle de bal, une salle de lecture où l'on reçoit les principaux journaux de tous les pays de l'Europe et de l'Amérique, et deux écoles militaires. Les Russes et les Allemands forment le principal élément de sa population naissante, grossie par une garnison de 1,500 hommes et par un nombre considérable d'employés, car Nicolaïewsk, remplaçant Pétropaulowski, est devenue, en vertu d'un ukase du 9 décembre 1856, le centre administratif de toute la côte orientale et la station de flotte dans ces parages. Le gouvernement songe maintenant à

Digitized by Google

en faire le lieu de réunion des baleiniers russes. Auprès de la ville, on a créé plusieurs villages peuplés par des paysans russes, qui cultivent le seigle, l'avoine, les pommes de terre et la plupart des légumes européens.

Des bateaux à vapeur, dont quelques-uns ont été construits dans les chantiers de Nicolaïewsk, remontent l'Amour jusqu'à la Chilka. On en comptait vingt-neuf, dont quatorze russes, au commencement de cette année, et la seule *Compagnie du fleuve Amour*, dont le comptoir principal est à Irkoutsk, doit en ajouter cette année et l'année prochaine une dizaine d'autres, dont la commande a été faite à Londres. Plusieurs centaines de barques, sans compter celles de la flottille impériale, sillonnent en outre le cours de la rivière. Les Américains établis à Nicolaïewsk se proposent même d'établir un service de remorquage jusqu'à Nertchinsk, le plus grand centre de l'indusdrie métallurgique, dans la région trans-baïkalienne, et jusqu'à la Tchita, qui tombe dans l'Ingoda, affluent de la Chilka, à une centaine de lieues du lac Baïkal et de Kiakhta. On a entrepris enfin l'exploitation des pins, des sapins, des chênes, des hêtres, des érables et des noyers, qui forment souvent de superbes forêts sur les deux rives de l'Amour, et un système de flottage fera descendre les bois jusqu'à Nicolaïewsk. — Vis-à-vis du liman ou embouchure de l'Amour, s'étend une île longue de 200 lieues appelée Saghalian ou Tarakaï par les Mandchoux, Karafto par les Japonais, Si-San par les Chinois. Les Aïnos, qui l'habitent, sont aujourd'hui soumis à la Russie. On a trouvé dans cette île, à 240 kilomètres de l'embouchure du fleuve, près de la baie de Jonquière, des gisements inépuisables d'excellent charbon de terre, et cette circonstance contribuera puissamment à la prospérité de Nicolaïewsk et au développement de la marine russe dans ces parages. Sur l'Amour même, dans la partie supérieure de son cours, entre la Kamara et la Séja, au-dessous du cap Bibikoff, on a découvert d'autres dépôts houillers qui, malgré leur qualité médiocre, semblent avoir été placés là providentiellement pour faciliter et activer le mouvement de la navigation.

On peut juger, par ce qui vient d'être dit, de la haute importance du traité d'Aighun, qui a donné le fleuve Amour à la Russie. Les résultats de cet événement sont véritablement incalculables. Les territoires cédés par la Chine deviendront un grenier d'abondance, où pourront puiser à pleines mains les populations de la Sibérie et celles des provinces orientales de la Chine, qui manquent de céréales. Les Mandchoux cultivent déjà de vastes espaces dans le bassin fertile de la Séja, et les débouchés qui leur sont maintenant ouverts stimuleront encore leur amour du travail. On parviendra sans doute à fixer tout à fait au sol les tribus à moitié sauvages des Goldiens, des Maunguntriens, des Samagiriens, et des Giljakians, qui vivent de chasse et de pêche, adorent l'ours, et voyagent l'hiver sur des traîneaux attelés de chiens; mais il faut surtout compter sur les colonies que le gouvernement russe s'efforce d'attirer dans ces contrées. Quinze mille Cosaques, hommes et femmes, y ont été récemment envoyés, des paysans russes ont été fixés sur les bords de l'Amour, entre Mariinsk et Nikolaïewsk; d'autres les suivront, et on peut espérer que les Chinois des îles orientales entendront l'appel qui leur est fait, et accourront en grand

Digitized by Google

nombre. La Mandchourie proprement dite, qui s'étend au sud de l'Amour, renferme une population de trois ou quatre millions d'habitants, qui s'adonnent à l'agriculture et au commerce. Des relations actives ne tarderont pas à s'établir entre eux et les Russes, et avant dix ans, les marchés créés sur les rives de l'Amour rivaliseront peut-être avec celui de Kiakhta. Le général Mouravieff l'a compris, et la ville de Blahovestschenk, qu'il a fondée au bord du fleuve, près de l'embouchure de la Séja, deviendra bientôt un centre important. D'autres villes seront successivement bâties. Nous ne connaissons pas les projets de la Russie, mais il nous paraît évident que le grand entrepôt de son commerce avec la Chine, dans la Sibérie orientale, devrait être placé vis-à-vis de l'embouchure du Soungari. Cette rivière, presque aussi belle que l'Amour, est navigable pour les plus grandes barques, et par conséquent pour les bateaux à vapeur, sur une longueur de plus de 1,000 kilomètres, jusqu'à Ghirin-Oula, ville de 100,000 habitants, située à 100 lieues seulement de Moukden, capitale de la Mandchourie, et à 240 de Péking. C'est donc par le Soungari qu'on doit mettre l'Amour en communication directe avec Péking. Le Soungari, d'ailleurs, est la grande artère commerciale de la Mandchourie; la rivière Nonni ou Naun lui apporte à la fois le tribut de ses eaux et toutes les productions de la Mandchourie septentrionale, et un autre de ses affluents passe à Ningouta, berceau de la dynastie actuelle de la Chine, et l'une des meilleures places commerciales de la province.

Pendant que le général Mouravieff signait avec les plénipotentiaires chinois la convention relative au fleuve Amour, l'amiral Putiatine négociait à Tien-Tsing un autre traité, qui fut conclu quinze jours plus tard, c'est-à-dire le 13 juin 1858. Ce second traité étend à la Russie tous les priviléges commerciaux et politiques qui ont été accordés, ou qui seront accordés dans l'avenir à la France, à l'Angleterre et aux Etats-Unis, et par conséquent le droit de faire le commerce et d'entretenir des consuls dans les ports ouverts. En qualité de puissance limitrophe, la Russie a obtenu du gouvernement chinois d'autres concessions qui ne sont pas moins précieuses. Les ambassadeurs du tsar pourront se rendre librement à Péking, aussi bien par Kiakhta que par les ports ouverts; le nombre des marchands russes sur le territoire chinois est illimité; une liberté et une sécurité complètes sont assurées aux sujets russes en Chine, et aux sujets chinois en Russie. La mission ecclésiastique de Péking ne sera plus considérée comme temporaire, et ses membres pourront revenir en tout temps; les missionnaires chrétiens circuleront partout en Chine, et les chrétiens y seront assimilés aux adhérents des autres religions tolérées. Les autorités des deux pays, sur les frontières, laisseront passer librement les courriers et les dépêches, et un service postal régulier sera immédiatement organisé entre Kiakhta et Péking. Une voiture chinoise fera le service une fois par mois, en quinze jours, au plus, et tous les trois mois, un convoi parcourra ce trajet, en un mois, pour le transport des effets et bagages. — La Chine est donc livrée à toutes les influences de la Russie. Des communications permanentes existent entre Saint-Pétersbourg et Péking, et la distance entre ces deux capitales (plus de 8,000 kilomètres) est franchie en vingt-cinq ou

Digitized by Google

vingt-six jours, grâce aux relais de chevaux et d'hommes établis de trente en trente kilomètres, depuis Kiakhta jusqu'aux rives de la Néva.

Le traité de Tien-Tsing renferme une autre clause que nous ne saurions passer sous silence. « Les parties des frontières de terre qui ne sont pas réglées d'une manière satisfaisante seront déterminées sans délai par des commissaires des deux gouvernements qui se rendront sur les lieux. » Au moment où nous écrivons, cette question, pendante depuis deux siècles, doit être à l'étude sur les limites septentrionales de la Dzoungarie et de la Mongolie, car les territoires en litige s'étendent depuis le Turkestan indépendant jusqu'aux sources de l'Onon. La Russie, qui a provoqué cette mesure, saura sans doute y trouver son profit ; nous le souhaitons, car c'est une œuvre de civilisation qu'elle accomplit dans ces pays lointains et à peine connus. Quant aux frontières de l'Amour, nous ne les croyons pas encore définitives. Les tsars régneront un jour sur une grande partie de la Mandchourie[1] ; le Soungari est une annexe naturelle de l'Amour et la possession de ce cours d'eau aurait pour conséquence de livrer en quelque sorte à la Russie les îles populeuses du Japon et la Corée, qui ne supporte qu'avec douleur la domination chinoise. Mais les Taï-Tsing, souverains actuels de la Chine, sont originaires de la Mandchourie ; Moukden et Ningouta sont pour eux des villes saintes ; leur cœur est attaché à la Montagne Brodée ; leurs pensées se tournent sans cesse vers la Longue Montagne Blanche ; ils ont en vénération le lac Poulkouri, sur les bords duquel une vierge céleste, couverte de cheveux et ayant la contenance d'un tigre, mangea un fruit couleur d'écarlate, conçut et devint mère du Kioro d'Or, enfant divin comme elle, qui parla dès sa naissance et fut l'auteur de la race des Taï-Tsing. Du milieu de Péking, la ville immense, ils soupirent nuit et jour après le Yun-Chan, la Montagne-Colonne du ciel, où sont les sépultures de leurs ancêtres, « sépultures qui ne doivent jamais périr, — dit l'empereur Kien-Long ; sépultures fortunées et rayonnantes de gloire. » Le souverain de toutes les Russies ne voudrait pas enlever à son voisin qui règne à Péking le berceau du Kioro d'Or et les tombeaux de ses pères ; mais si la dynastie actuelle venait à tomber sous les coups de Taï-Ping, son compétiteur, aucun lien ne rattacherait plus la Mandchourie et la Chine, qui seraient au contraire profondément divisées. Le golfe de Pé-Tchi-Li pourrait alors devenir la frontière de la Russie, et les successeurs de Pierre le Grand et de Catherine II n'auraient plus qu'une crainte à concevoir : celle d'apprendre un jour qu'un Pugatscheff s'est levé sur les bords de l'Amour pour leur disputer l'empire. Mais qui peut lire dans l'avenir ? Ne cherchons pas à soulever le voile épais qui le couvre. La Russie est assez grande ; bornons-nous à l'étudier dans les limites que lui ont assignées les conquêtes, les traités et d'heureux empiétements sur la barbarie asiatique.

[1] Dans un atlas géographique publié en 1852 par M. Waschtschinin, à l'usage des écoles militaires, et commandé en 1848 par l'empereur Nicolas, les limites de la Sibérie étaient portées jusqu'au 44e de latitude, et comprenaient par conséquent tout le bassin du Soungari, c'est-à-dire presque toute la Mandchourie.

Digitized by Google

Si l'Angleterre, la France et les Etats-Unis ont ouvert la Chine du côté du midi, la Russie a fait plus ; elle l'a étreinte dans ses bras robustes ; elle peut maintenant lui dicter des lois, et au besoin menacer Péking, en transportant par eau ses troupes jusqu'à deux cents lieues de cette capitale. On aurait autrefois qualifié de folie la seule pensée d'une pareille expédition ; mais nous savons aujourd'hui que tout est possible dans ce pays, avec quelques régiments européens. On tomberait pourtant dans une grave erreur, si l'on attribuait à la Russie des projets de domination sur la Chine proprement dite. Elle ne rêve pas cette conquête impossible ; elle veut seulement y faire prédominer son influence pour attirer, par un triple courant commercial, les marchandises de cet empire de trois cents millions d'hommes et y déverser les produits de son sol et ceux de son industrie, dont on connaît le développement rapide. La première route ouverte à ce commerce, celle de Kiakhta, verse les denrées de la Chine sur la Sibérie centrale et occidentale, d'où elles se répandent dans toute la Russie, en attendant que des transports économiques et un tarif douanier plus modéré leur permettent d'envahir l'Allemagne et le nord de l'Europe. Le second courant doit les porter sur l'Amour, qui deviendra dès lors un des plus grands marchés du monde. Le troisième, débouchant des provinces occidentales de la Chine, traverse le Turkestan indépendant, où il se grossit des produits de l'Asie centrale, auxquels on voudrait ajouter ceux de l'Inde, et prend la direction de la mer Caspienne, qui bientôt lui permettra de s'écouler dans la mer Noire, par un transit facile, canal ou chemin de fer.

La Russie prépare les voies à ce commerce gigantesque, et chaque jour elle voit le but se rapprocher. Elle possède sur le lac Balkach une flottille à vapeur, et ses postes militaires se prolongent, le long de l'Ili, jusqu'aux Monts-Célestes. Au sud du Balkach, sur les frontières du Turkestan chinois, dans un pays propice à la culture du coton et de la vigne, se trouve un autre lac d'une étendue immense, l'Issi-Koul ; une ville nouvelle, Vernoé ou Almata, grandit déjà sur ses bords avec une population de 5,000 habitants. Cette vaste contrée est habitée par des Kirghiz à moitié indépendants ; la Russie adoucit peu à peu ces hordes sauvages, les attire à la foire de Semipolatinsk sur l'Irtych, à celle de Pétropawlovski sur l'Ichim et fait avec elles un commerce annuel de 18 à 20 millions de francs, qui s'accroîtra progressivement. Au delà du pays des Kirghiz, le Syr-Daria, affluent de la mer d'Aral, s'échappe des Monts-Célestes pour aroser la vallée fertile où s'élèvent Khokand et Khodjend. La Russie commande sur ce fleuve, navigable presque jusqu'à sa source, et dont le cours inférieur est sous sa domination directe. Un fleuve plus grand encore, prenant également sa source sur les frontières de la Chine, traverse le Turkestan ; c'est le Djihoun ou Amou-Deria, l'ancien Oxus. La flottille russe de l'Aral peut le remonter jusqu'à la hauteur de Boukhara, de Samarkhand, de Balk et de Koundouz, c'est-à-dire jusqu'aux portes de l'Inde. Le Djihoun ne fait pas partie de l'empire des tsars ; mais le khan de Khiva, comme celui de Khokand, n'est plus qu'un vassal, et le souverain de Boukhara, sentant chaque jour davantage que son maître est à Saint-Pétersbourg, a voulu conclure, cette année, avec l'empereur Alexandre, un traité de commerce et d'amitié qui proba-

Digitized by Google

blement assure à la Russie d'importants priviléges dans son pays. Les Boukhariens n'auront qu'à y gagner en leur qualité de facteurs du commerce de l'Asie centrale, car ils parcourent sans cesse, avec des milliers de chameaux, les routes qui conduisent des bords de l'Oxus à Troïtsk, à Orenbourg, à Petropawlovski, à Kiakhta, etc. Les steppes des Kirghiz, au nord-ouest de l'Aral et sur le plateau d'Oust-Oust, entre cette mer et la Caspienne, ne pouvaient être que difficilement sillonnées par les troupes de la Russie. Le général Pérowsky en fit la cruelle expérience en 1840. Il en est autrement aujourd'hui. Des lignes de puits, dont chacun est le centre d'une colonie militaire de Cosaques, permettent de circuler facilement d'une mer à l'autre. Dix ans et un corps d'armée ont été nécessaires pour accomplir cette œuvre et pour inaugurer la transformation de ces vastes plaines, qu'on avait trop calomniées. Quant à la Caspienne, on sait qu'elle appartient exclusivement à la Russie, qui, sur ses rivages les plus méridionaux, au cœur de la Perse, possède le port militaire et marchand d'Ashounhaded, en attendant qu'elle obtienne la cession, souvent demandée, de la ville d'Astérabad, située vis-à-vis. Une route de commerce de la plus haute importance, malgré les obstacles qu'elle présente, fait communiquer la Perse avec la mer Noire, Téhéran avec Erzeroum et Trébizonde. Le commerce qui s'opère annuellement par cette voie est de 130 à 140 millions de francs. Les importations seules figurent dans ce chiffre pour 82 millions de francs, dont 60 millions sont représentés par les produits de l'industrie anglaise. Mais cette route traverse, entre Khoï et Nakhtchivan, un angle de l'Adzerbaïdjan, qui s'enfonce entre les provinces turques et russes. La Perse, vivement sollicitée, et dont le trésor est à sec, peut d'un jour à l'autre céder au tsar ce petit territoire, dont la perte serait pour elle peu sensible. Elle y trouverait même un avantage positif : celui d'être abritée contre toute invasion de la Turquie. Au pis-aller, la première guerre avec la Perse ou la Sublime-Porte permettrait à la Russie de s'emparer de cette route, si ardemment convoitée. Tout le commerce qui se fait entre l'Asie et la mer Noire tomberait nécessairement alors entre ses mains, et la ruine de Trébizonde et d'Erzeroum serait un fait consommé. Elle peut d'ailleurs amoindrir considérablement l'importance de cette voie en créant sur son propre territoire une route de commerce plus facile et plus rapide, et déjà elle est à l'œuvre. Un chemin de fer rayonnant de Bakou à Poti, par Tiflis, va relier la mer Caspienne à la mer Noire et attirer le transit de l'ancienne route au moyen de la route perfectionnée de Tiflis à Nakhtchivan. Qu'on se représente maintenant une autre voie ferrée unissant Tiflis à Moscou, le Volga au fleuve Amour et à l'océan Pacifique[1], qu'on se représente en même temps

[1] Le projet du chemin de fer qui, partant de Tiflis, irait, sur le détroit d'Iénikalé, s'embrancher en quelque sorte avec la ligne méridionale du grand réseau russe, a été conçu par M. Lubansky. Les frais d'établissement de ce rail-way, qui traverserait la région caucasienne, sont évalués à 1,270,400,000 fr. Cette grande entreprise n'est pas près de sa réalisation. Le chemin de fer sibérien coûterait lui-même plus d'un milliard, à cause de son immense développement. Il sera construit, sans doute, avant l'autre, en tout ou en partie. La région caucasienne, en effet, a pour débouchés la mer Noire et la mer Caspienne, tan-

Digitized by Google

l'Amou-Déria reprenant son ancien cours pour tomber dans la mer Caspienne[1] et un réseau de télégraphie électrique sillonnant toutes les provinces européennes et asiatiques de la Russie[2], et on verra, comme nous le disions tout à l'heure, que cette puissance, à force de persévérance et de travail, se rapproche sans cesse du but de ses espérances et de son ambition; on comprendra aussi pourquoi l'Angleterre suit d'un œil inquiet tous ses mouvements du côté de l'Orient.

Il est impossible, en effet, de se dissimuler que l'influence russe en Asie prend un aspect de plus en plus menaçant pour l'Angleterre. Or, « les Bretons et les Moscovites doivent reconnaître que leurs empires respectifs sont voués à une rivalité sans fin. Les inimitiés de la Grande-Bretagne avec d'autres nations peuvent être purement temporaires, parce qu'elles dépendent de telle ou telle question locale, de tel ou tel intérêt du moment. Mais aussi longtemps que les Russes chercheront à étendre leur pouvoir en Asie, l'Angleterre sera en antagonisme avec eux. » Ces paroles, que nous empruntons au *Times*, sont l'écho fidèle des sentiments et des craintes qui agitent la nation anglaise. Oui, les deux empires sont dans un état constant d'antagonisme et de rivalité, à Constantinople et à Bucharest, à Trébizonde, à Téhéran, à Hérat et à Péking. Ils s'observent d'un œil jaloux du haut des cimes neigeuses de l'Himalaïa et de l'Altaï, de l'Hindou-Kouch et du Caucase. Ils se font en Turquie, en Perse et dans l'Asie centrale une guerre incessante, guerre sourde et sans drapeau, où les généraux sont des diplomates, et les soldats des agents secrets. L'un des deux adversaires a fondé sa puissance dans ces lointaines régions sur 170 millions d'hommes; l'autre ne s'appuie pas sur 7 millions, et pourtant, c'est la première qui tremble devant la seconde, c'est l'hermine de la Sibérie qui fait peur au tigre de l'Inde! L'Angleterre craint pour la Chine, où, dans une lutte d'influence, sa rivale est en mesure de porter les coups les plus sûrs; elle craint pour l'Inde, que les tsars ne songent pas à conquérir, mais où ils pourraient allumer le feu de la rébellion; elle craint pour l'Asie centrale, où tant de déceptions sont venues l'atteindre depuis vingt ans; elle craint pour la Perse, que son adversaire tient toujours en respect avec l'armée du Caucase et la flotte de la Caspienne; elle craint enfin pour la Turquie, dont la Russie n'est séparée que par le Danube et la mer Noire; et c'est parce qu'elle est en proie à tant de sombres cauchemars, qu'elle

dis que la Sibérie ne peut avoir avec la Russie que des communications par terre. — Un Anglais a été, dit-on, plus loin; il a proposé au gouvernement russe un tracé de chemin de fer qui traverserait le Turkestan pour aller aboutir sur le haut Indus. C'est vouloir devancer de trop loin son époque.

[1] Nous avons insisté plusieurs fois sur l'avantage qu'il y aurait pour la Russie à ramener l'Oxus dans son ancien lit. On peut se reporter à ce que nous en avons dit dans cette *Revue*, 1re série, t. XXXI, p. 577 (livr. du 15 mai 1857.) Nous ajouterons ici que depuis quelques années le fleuve tend à reprendre son ancienne direction vers la Caspienne.

[2] La *Compagnie du fleuve Amour* a soumis au gouvernement le projet et le devis du réseau telegraphique sibérien. Les frais d'établissement, jusqu'à Nicolaïewsk, ne seraient que de 8 millions de francs. Un Français, M. Liger de Libessart, avait conçu et proposé antérieurement, à la Russie, un projet analogue se rattachant à un système de telegraphie universelle.

Digitized by Google

paraissait si désireuse de continuer, avec le puissant concours de la France, la guerre qui s'est terminée, le 30 mars 1856, par le traité de Paris.

Nation insulaire, héritière de la découverte de Diaz et de Vasco de Gama, l'Angleterre veut continuer à exercer sur les mers le monopole du commerce de l'Asie; la Russie, au contraire, puissance essentiellement continentale, malgré l'étendue prodigieuse de ses côtes, veut ouvrir à ce commerce des routes par terre, et celle, entre autres, qu'il suivait jadis pour se rendre à la Caspienne et à l'Euxin. De là, cet antagonisme opiniâtre, compliqué de hautes questions industrielles, qui sont vitales pour l'Angleterre et auxquelles se rattache l'avenir de la Russie. La terre dépossédée entre en lutte contre l'Océan. Neptune ne perdra pas sa puissance, parce que les flots mobiles qui forment son empire sont la ceinture du monde et le lien des peuples; mais la Terre ressaisira son sceptre d'or, en faisant siffler à travers les continents la vapeur, qui efface les distances. C'est le grand règne de la civilisation qui commence.

ALEXANDRE BONNEAU.

Digitized by Google

DE LA

RÉFORME DES LOIS CIVILES

SOUS LA CONSTITUTION DE 1852

La plus belle gloire du premier régime impérial est peut-être dans la rédaction d'un code civil. Nos grandes assemblées s'étaient imposé cette tâche : mais dans ces jours de lutte, elles ne purent que briser le vieux droit public pour y substituer leurs constitutions mobiles : la confection d'un code civil demandait une plus tranquille atmosphère. Vainement la Constituante, à peine réunie, décrète « que les lois civiles seront revues et réformées par les législateurs et qu'il sera fait un code général de lois simples, claires et appropriées à la constitution ; » vainement la constitution de 1791 s'attache à prescrire la confection d'un code civil, et l'assemblée législative invite par une adresse les citoyens et les étrangers à lui communiquer leurs vues sur la rédaction de ce nouveau code : la Convention repoussait un premier projet comme trop compliqué, un second comme trop simple, et le conseil des Cinq-Cents perdait son temps à renouveler, à supprimer ou à constituer des commissions. Après le 18 brumaire, rien ne put distraire les grands corps de l'Etat de la rédaction des lois civiles, et le premier consul accomplit ce qu'avaient souhaité nos assemblées. C'est ainsi que le second régime impérial a consacré ses soins à l'amélioration de nos lois civiles. On avait proposé l'abrogation de la mort civile et la réforme de notre régime hypothécaire aux assemblées de la République ; la mort civile a été abolie en 1854, la loi sur la transcription en matière hypothécaire a été votée en 1855. Enfin, comme on réclamait depuis longtemps l'extension du droit de propriété lit-

Digitized by Google

téraire, on s'est efforcé, par la loi du 8 avril 1854, de satisfaire à ces réclamations. Nous nous proposons d'examiner ces lois.

Qu'on se rassure ; nous ne voulons pas en faire un commentaire, ni descendre à l'examen des difficultés pratiques qu'elles soulèvent devant nos tribunaux. Cet examen pourrait convenir à des revues spéciales : il nous faut une autre critique. Quel était le but du législateur? A-t-il atteint ce but? Que pouvait-il faire et qu'a-t-il fait? Autant de questions que le jurisconsulte doit résoudre s'il veut jusqu'au bout accomplir sa tâche. Qu'on parcoure les régions du droit politique ou qu'on se meuve dans la sphère des intérêts privés, tous les problèmes législatifs ont une triple face : le passé, le présent, l'avenir. L'histoire éclaire l'étude des lois : puis la raison fait comparaître ces mêmes lois devant elle et leur demande un compte au nom du progrès. Mais la critique est d'autant moins gênée qu'elle est plus éloignée des régions du droit public, parce qu'en discutant les lois politiques, on discute le principe du gouvernement. Sur le terrain du droit privé, c'est le contraire : il en est des débats de jurisconsultes comme de ces tournois dont l'issue n'effrayait ni les héros ni les spectateurs.

I

Ce qui semble étonnant, c'est que la mort civile ait pu subsister jusqu'en 1854. On sait ce qu'était la mort civile. Toute condamnation à la peine de mort, des travaux forcés à perpétuité ou de la déportation emportait cette peine accessoire : c'était une situation légale vaguement organisée par quelques articles du code Napoléon. Dans un excès d'horreur pour le coupable, on avait eu recours à une étrange métaphore pour qualifier son état dans la société. Vainement ce coupable était plein de vie et, s'il avait prescrit sa peine, restait libre au milieu de ses semblables : il n'existait plus légalement à leurs yeux. Aussi, la loi ouvrait-elle sa succession et lui retirait-elle à lui-même la capacité de succéder ; frappait-elle d'un droit de déshérence les biens acquis après la condamnation, dissolvait-elle le mariage antérieur du criminel et l'empêchait-elle lui-même d'en contracter un autre. Voilà d'effroyables conséquences de la fiction légale. Puis les jurisconsultes étendaient ou restreignaient la fiction selon leur fantaisie. Si quelque ami de l'humanité cherchait à s'en tenir au sens étroit du code, on lui prouvait que le code avait précisément refusé de tout prévoir et de descendre dans le détail des incapacités, parce qu'il avait marqué d'un mot l'état du condamné. Quelques subtiles distinctions qu'on imaginât, cet homme était *mort* : il n'y avait

Digitized by Google

plus ni droits civils ni droits naturels pour celui que la société repoussait de son sein. C'est le comble de l'iniquité que de jeter ainsi dans un code un texte confus, d'où sortent contre le coupable des déchéances indéterminées ; on laisse dans les mains des juges une arme vague et terrible ; on oublie que le plus grand criminel garde encore des droits qu'il faut respecter.

Si la fiction n'avait frappé que le coupable, elle n'eût pas été complète. Que se passait-il? Quand l'Etat exerçait le droit de déshérence sur les biens acquis après la condamnation, ce qui suppose l'obtention de la grâce ou la prescription de la peine, on ne frappait pas le condamné qui avait joui et aliéné jusqu'à sa mort, mais la famille seule. D'autre part, la dissolution du mariage donnait à la fidélité les effets du concubinage; l'épouse qui reste épouse est une prostituée ; les enfants qui naîtront sont des bâtards.

Aussi le mot de mort civile n'avait-il pas été prononcé en 1791 ; il ne se trouvait pas dans le code des délits et des peines de brumaire an IV; il ne se trouvait pas davantage dans les trois projets de code civil de Cambacérès, ni dans celui que Jacqueminot soumit aux Cinq-Cents. C'est avec étonnement qu'on le voit apparaître avec tout son cortége dans la séance du conseil d'Etat du 16 thermidor an IX. Le meilleur moyen de faire apprécier la loi qui supprime la mort civile et de montrer l'étendue de ce bienfait, c'est de signaler l'opposition que la mort civile souleva tout d'abord en 1801. Le projet fut soumis au conseil d'Etat. C'était la moins périlleuse épreuve. Cependant, le ministre de la justice demanda comment on pourrait déclarer illégitimes les enfants « nés d'une union formée, dans le principe, sous les auspices de la loi. » Après une réponse insignifiante de M. Boulay, la plus vive discussion s'engagea sur ce point entre M. Tronchet et le premier consul. M. Tronchet commença : selon lui, le contrat *naturel* de mariage n'appartenait qu'au droit naturel, et dans le droit civil on ne connaissait que le contrat civil. Le premier consul répondit que, d'après ce système, il serait défendu à une femme profondément convaincue de l'innocence de son mari de suivre dans sa déportation l'homme auquel elle était le plus étroitement unie ; sinon elle ne serait plus qu'une concubine. La loi, répliqua M. Tronchet, ne défend pas, dans ce cas, à la femme de suivre son mari ; mais elle ne peut plus s'occuper de leur union, puisqu'elle en a détruit les effets civils. Ce sophisme déplut au premier consul : « Comment? reprit-il vivement, lorsque le condamné est déporté, la justice et la vindicte publique ne sont-elles pas assez satisfaites? Tuez-le plutôt. Alors sa femme pourra lui élever un autel de gazon dans son jardin et venir y pleurer. La femme peut avoir été quelquefois la cause du crime de son mari : elle lui doit des consolations. N'estimerez-vous pas la femme qui le

Digitized by Google

suivra[1] ? » M. Tronchet parut ébranlé : Décidément, pensait-il, il valait mieux ajourner les débats relatifs à la mort civile jusqu'à la confection d'un code criminel. Cette idée semblait juste et sage : mais ce qu'on ajourna, ce fut la solution d'une autre question : quelles peines emporteront la mort civile ? On revint à la première : quelles seront les conséquences de la fiction légale ? Le ministre de la justice critiqua certains détails du projet : on proposa d'écarter cette expression de mort civile, « mot inventé par les jurisconsultes ; » mais Cambacérès ayant trouvé que l'expression « portait avec elle une idée dont l'effet est utile à la société, » le projet fut définitivement adopté.

C'était une faute, et les objections du premier consul dans le cours de la discussion font croire qu'il en avait pressenti les suites. Le gouvernement avait alors à se défendre contre une opposition naissante. Le tribunat, auquel on allait communiquer ce projet de loi bizarre, avait affiché dès ses premières séances des dispositions hostiles. Le tribun Duveyrier, se plaignant de la mesure qui affectait le Palais-Royal à cette assemblée, avait trouvé le moyen de remercier ceux qui ménageaient à ses collègues « le moyen d'apercevoir de cette tribune même l'endroit où le généreux Camille Desmoulins, donnant le signal d'un mouvement glorieux, avait arboré la cocarde nationale... et ces lieux qui, si l'on voulait élever une idole de quinze jours, rappelleraient la chute d'une idole de quinze siècles ». Tout récemment, comme on avait introduit le mot *sujets* dans un traité de paix avec la Russie, un tumulte effroyable avait éclaté dans le sein du tribunat : Chénier s'était écrié que cinq millions de Français étaient morts pour n'être plus sujets ; Benjamin Constant s'était moqué de la prétention des consuls, et Guinguené proposait un vote ainsi motivé : « Par amour pour la paix, le tribunat adopte le traité conclu avec la cour de Russie ». Enfin le titre préliminaire du code civil avait été rejeté par soixante-trois voix contre quinze. C'est à une pareille assemblée, aigrie et mécontente, qu'on demandait l'adoption d'un projet sur la mort civile.

La commission nommée par le tribunat, et composée de MM. Boisjolin, Boissy d'Anglas, Caillemer, Chabot (de l'Allier), Siméon, Roujoux et Thiessé conclut au rejet. Le 2 nivôse an X, le tribun Gillet (de Seine-et-Oise) combattit le projet avec force. Qu'était-ce que la mort civile ? où est la juste borne qui la sépare de la vie naturelle ? D'anciens jurisconsultes n'avaient-ils pas déclaré que « la société regardait ceux qui se trouvent dans le cas de la mort civile comme des êtres qui ne sont pas vivants, auxquels elle ne doit aucun

[1] Ce sont là les propres paroles de Bonaparte : on les remplace ordinairement par une paraphrase déclamatoire

Digitized by Google

secours, aucune commodité et desquels elle n'en attend aucun ? » Les rigueurs pénales ne se justifient que par la nécessité sociale ; mais s'appuyait-on cette fois sur la nécessité sociale ? Le *contumax* a cinq ans pour se représenter, et pourtant la mort civile est encourue du jour du jugement ! Pendant ce temps, l'état de sa femme, l'état des enfants qui viennent à naître est aléatoire, et quelle triste incertitude ! D'ailleurs, quelle analogie entre la déshérence et la confiscation ! quelle publique violation de la foi conjugale dans la dissolution du mariage ! « Non tribuns, s'écriait l'orateur en terminant, vous ne concourrez point à un tel arrêt, c'est une erreur dans laquelle les auteurs du projet ont été entraînés par les calculs de la science : ils en seront détrompés par les lumières plus sûres de leur âme ; ils reconnaîtront que ce serait une chose inouïe dans les annales de toutes les législations, je ne dis pas de l'Europe, mais des nations civilisées ; je ne dis pas chez ceux qui consacrent le mariage comme un lien indissoluble, mais chez ceux même où sa dissolubilité est admise : ce serait, dis-je, un phénomène effrayant et nouveau que de voir une union juste dans son principe, salutaire dans ses effets, tout à coup rompue entre deux époux, sans leur participation et par la seule violence de la loi ; que de voir la femme innocente dégradée par la dégradation de son mari, exposée, dans cette affreuse alternative, ou d'être déshonorée si elle est fidèle ou de manquer de fidélité si elle veut être encore honorée. Je désire que la loi soit retirée, je l'espère, j'en suis sûr même, et j'en ai pour garants tous les sentiments généreux, toutes les inspirations magnanimes et libérales des hommes qui ont l'initiative de la loi. » Cette rhétorique du premier empire cache un sentiment vrai. Le tribun Chazal était encore plus pressant, et accumulait les sarcasmes contre le projet. Chaque jour la discussion devenait plus vive : on avait fourni les meilleures armes du monde à l'opposition. Chénier, qui prit la parole dans la dernière séance, attaqua violemment le projet : il réclama pour le tribunat le droit de dire tout haut sa pensée. La péroraison fut menaçante : « On s'écrie : Il nous faut un code civil. Oui sans doute : la République française l'attend et l'obtiendra. On ajoute : Le peuple entier vous dit : je crois ; le peuple vous ordonne de croire. *Je n'ai pas entendu cette voix du peuple qui nous dit : je crois.* Aucun de nous n'a reçu la mission de croire ; tous ont reçu la mission d'examiner, de discuter. Examinons donc et discutons avec sagesse, avec indépendance, je n'ai point dit avec courage ; je pense qu'à l'époque actuelle il ne saurait exister de courage à faire son devoir. Nous aurons un code civil. Les talents ne manquent à aucune des autorités constituées pour indiquer ou pour opérer quelques changements nécessaires. Nous aurons un code civil, mais exempt des préjugés

Digitized by Google

gothiques que la philosophie a renversés, mais fidèle aux principes philosophiques que nos législatures ont consacrés, mais digne de la République française, digne de la raison nationale et des lumières contemporaines. » Le projet fut repoussé par le tribunat à une très forte majorité.

M. Thiers, en 1845, a très nettement blâmé la conduite du tribunat dans cette circonstance. S'il faut en croire l'éminent historien, la plupart des critiques qu'on dirigeait contre les premiers titres du Code, étaient « aussi vaines que ridicules... C'était une vraie tracasserie, indigne d'hommes sérieux. » Pourtant presque tous les publicistes ont renouvelé contre le titre *de la jouissance et de la privation des droits civils* les critiques du tribunat. Sans doute le code civil était une œuvre nécessaire et la France admirait le premier consul; mais le tribunat n'était pas créé pour admirer en silence : la lumière était faite sur cette partie du projet.

Cependant la patience constitutionnelle du premier consul était à bout. Le 12 nivôse, il reçut fort mal les sénateurs, et interpella rudement Siéyès. Le 13 nivôse, il envoya au Corps législatif un message ainsi conçu : « Législateurs, le gouvernement a résolu de retirer les projets de loi du code civil. C'est avec peine qu'il se trouve obligé de remettre à une autre époque les lois attendues avec tant d'intérêt par la nation; mais il s'est convaincu que le temps n'est pas venu où l'on portera dans ces grandes discussions le calme et l'unité d'intention qu'elles demandent. » Puis on laissa reposer le Corps législatif et le tribunat : tous les projets de loi furent retirés, et ces assemblées demeurèrent inoccupées sans être dissoutes. Il est vrai que cette bizarre situation ne dura pas longtemps. Dès le 17 nivôse un message vint rappeler au Sénat que l'article 38 de la Constitution fixait en l'an X la sortie d'un premier cinquième du tribunat et du Corps législatif. Le Sénat décida qu'il procéderait sur-le-champ au renouvellement, non par la voie du sort, mais par le scrutin. Les soixante membres les plus hostiles du Corps législatif et les vingt membres les plus hostiles du tribunat, parmi lesquels MM. Chazal et Chénier, furent éliminés. Dix-huit mois plus tard, le tribunat était réduit à cinquante membres et divisé en sections qui devaient examiner à huis-clos les projets de loi sur une communication officieuse du gouvernement pour les discuter ensuite devant le Corps législatif d'accord avec trois conseillers d'Etat. C'en était fait, comme on voit, des tracasseries. C'est ainsi que la mort civile prit place parmi les institutions de la France moderne.

En 1816, on avait soutenu que l'abolition du divorce effaçait implicitement la dissolution du mariage par la mort civile; mais cette opinion ne prévalut point devant les tribunaux. Quand on révisa le

Digitized by Google

code pénal en 1832, la commission de la chambre des Députés déclara que la mort civile devait être supprimée. M. Barthe, garde des sceaux, promit un projet de loi spécial qui n'arriva pas. La question, soumise, en 1850, à l'Assemblée législative, ne fut pas discutée, malgré le rapport favorable de la commission. Cependant d'autres nations nous avaient devancés. Dès que la Belgique avait reconquis son indépendance, tous les partis s'étaient trouvés d'accord pour abolir cette odieuse institution. Chez nous, des faits monstrueux avaient révolté la conscience publique. Une femme n'avait pas cru ses devoirs modifiés par le sort qui conduisait son époux d'un hôtel de ministre dans une prison : les enfants qui naquirent alors ne furent légitimés que devant l'opinion. Un général frappé en 1816, par contumace, pour fait politique, fut amnistié en 1825 : de retour en France, il vit ses enfants refuser de lui rendre ses biens et de lui laisser recueillir la succession de sa mère ; le général n'avait pas été amnistié dans les cinq ans de l'exécution par effigie ; les enfants gagnèrent leur procès. Ces faits ont été rappelés par M. Riché dans son rapport au Corps législatif.

En 1854, on n'a conservé des anciennes déchéances que l'incapacité de recevoir et de disposer par donation ou par testament. Mais on le fit bien remarquer : ce n'est pas la conséquence de la vieille fiction : c'est une sorte d'hommage « réclamé par la dignité même des droits dont un condamné doit être destitué, » disait M. Riché. « Est-ce à un homme que la justice avait voué à l'échafaud, est-ce à une voix sortie du bagne ou d'une île d'expiation perpétuelle qu'il doit être permis de s'écrier : *Dico testator et erit lex?* » — La loi du 31 mai 1854 a été accueillie par une approbation universelle.

II

La loi du 23 mars 1855 est aussi venue accomplir une réforme longtemps attendue. On l'appelle ordinairement « Loi sur la Transcription. » L'exposé des motifs a défini la transcription, « Une formalité destinée à procurer aux tiers créanciers ou acquéreurs la publicité matérielle des mutations de la propriété immobilière et des démembrements ou charges qui peuvent en altérer la valeur[1]. » Le code civil ne nous avait pas donné cette publicité. De tous les vices de notre régime hypothécaire, nul n'a soulevé plus de critiques.

[1] Transcrire un acte, c'est le copier sur un registre public au bureau des hypothèques.

Digitized by Google

On sait que tout notre régime hypothécaire a été l'objet de vives attaques ; il a rencontré d'innombrables adversaires parmi nos publicistes et dans le sein de nos assemblées. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, les hommes les moins versés dans l'étude de l'économie politique et de la jurisprudence savaient que notre législation civile offrait, en ce point, des lacunes regrettables. L'opinion publique avait fini par réclamer une réforme. On était loin de s'entendre sur la portée des changements ; mais ce désir de réforme était devenu si général qu'il dut infailliblement préoccuper nos assemblées républicaines. Ajoutons qu'on songeait alors à organiser en France le crédit foncier. Quelques publicistes commençaient à dire que l'organisation du crédit foncier, dans notre pays, était liée à la réorganisation du régime hypothécaire. Cette phrase fut répétée à l'Assemblée législative, et l'on élabora sérieusement un projet de réforme.

En Allemagne, le taux normal du crédit foncier était de 4 p. 0/0. Bien mieux, à Hambourg, on prêtait à 2 et à 2 et 1/2 p. 0/0 sur première hypothèque, à 3 et à 4 p. 0/0 sur des biens déjà grevés d'une première hypothèque. Quelle ne devait pas être la perfection du régime hypothécaire dans ces contrées ! On remarqua bien vite que, dans cette partie de l'Allemagne, il n'y avait pas d'hypothèque judiciaire ni d'hypothèque légale de la femme. D'autre part, la loi hambourgeoise ne reconnaissait pas de droit réel en dehors de la transcription : la transcription était le fondement même de la propriété immobilière ; la propriété était acquise par ce seul fait qu'on avait transcrit et seulement du jour où l'on avait trancrit. Nul ne pouvait réclamer contre un titre résultant de la transcription, si ce n'est l'absent pendant l'an et jour. Cette législation sacrifiait évidemment les intérêts de la femme mariée ; mais elle offrait des avantages économiques qui frappèrent beaucoup d'esprits et ne furent pas sans influence sur le vaste projet de réforme qui se prépara dans les bureaux de l'Assemblée législative.

La commission de l'Assemblée législative bouleversait tout notre régime hypothécaire. L'inscription des hypothèques légales allait devenir obligatoire ; on supprimait la faculté d'hypothéquer les biens à venir, en cas d'insuffisance des biens présents ; l'hypothèque judiciaire disparaissait ; on autorisait la transmission des obligations hypothécaires par la voie de l'endossement ; *on rétablissait la transcription ;* on rayait de nos lois l'action résolutoire du vendeur, en tant qu'elle pouvait porter préjudice aux créanciers inscrits ; on modifiait la forme des inscriptions hypothécaires ; on en prolongeait la durée jusqu'à trente ans, etc., etc. ; enfin, on appliquait à la lettre l'opinion que M. le procureur général Dupin avait ainsi exprimée, en

Digitized by Google

1835 : « Il y aurait lieu à refaire la législation hypothécaire. »

Ce projet n'aboutit pas : une révolution nouvelle fit tomber dans le néant l'éphémère république : quand le régime impérial fut reconstitué, la réforme hypothécaire fut de nouveau mise en question.

Cette fois, l'idée d'un bouleversement général dans notre régime hypothécaire effraya le gouvernement. Les assemblées de la République innovaient avec audace. Mais on se demandait maintenant s'il était politique et sage de porter une si rude atteinte à notre code civil. Bien des gens se disaient qu'au milieu des ruines amoncelées depuis cinquante ans, quand les lois administratives et politiques avaient subi des modifications si profondes, le code civil était resté debout. Tous les partis l'avaient conservé comme un gage d'ordre et de prospérité publique ; ils ne l'avaient fait ni par respect aveugle, ni par esprit d'admiration servile, mais par un secret instinct des intérêts généraux et de la grandeur nationale. Sous l'empire de ce code, la propriété foncière avait toujours été florissante : elle était même parvenue, de 1840 à 1848, au plus haut degré de prospérité. N'était-ce pas le cas d'appliquer ce principe de sens commun, si nettement posé par Aristote dans sa *Politique* : « Il est toujours imprudent d'abroger, pour mieux faire, une loi qui produit de bons résultats ? » D'autre part, les intérêts de la propriété immobilière avaient été gravement compromis en 1848, et le pays ne se remettait pas facilement de cette secousse : les *organisateurs* du crédit foncier continuaient à se plaindre avec amertume de notre régime hypothécaire. On peut trouver précisément l'écho de ces plaintes dans le rapport de M. Debelleyme au Corps législatif sur la loi du 23 mars 1855 : « Le crédit foncier, disait M. Debelleyme, lutte avec peine contre les difficultés d'une loi vicieuse ; ses opérations s'en ressentent, son développement en souffre. Sa concentration dans les mains d'une grande société, qui étend ses opérations sur toute la France, exige impérieusement, pour la sécurité et la rapidité de ses opérations..... que la propriété cesse d'être occulte, et que les prêteurs ne soient pas livrés sans défense à la mauvaise foi des emprunteurs. » C'est ainsi que l'on concilia les deux opinions. Tout en maintenant le régime hypothécaire sur ses bases antiques, on écouta la première réclamation des adversaires du régime : les mutations de propriété durent être livrées à la publicité par la transcription.

C'était renouer la chaîne des temps : le système des mutations publiques était aussi vieux que la France. Les formalités du *vest* et du *devest* se rencontrent à chaque pas dans nos coutumes. L'ancien coutumier d'Artois représente le juge assis sur un siége doré, tenant de la main un bâton que l'acheteur, à genoux devant lui, tient par l'autre bout : quatre témoins se tiennent derrière l'acheteur et en face

Digitized by Google

du juge. Toutes ces formalités, écrit Dumoulin, étaient constatées sur un registre public, et Brillon dit au *Dictionnaire des arrêts* : « Le registre des ensaisinements doit être communiqué indifféremment à tout le monde. » Vest et devest, saisine et dessaisine, adhéritance et déshéritance, voilà les mots qui, dans nos différentes coutumes, indiquent l'accomplissement de ces formalités. Au milieu du XVIe siècle, on commence à se servir de la publicité matérielle pour consolider la propriété foncière et lui donner, selon l'ingénieuse expression de M. Troplong, *des registres de l'état civil.* Charles V, en 1538, Philippe II, en 1586, étendent à toutes les Flandres les formalités du coutumier d'Artois, et motivent ces mesures par la nécessité d'empêcher les fraudes et les stellionats. La coutume de Bretagne n'était pas moins favorable à la publicité des mutations. Les intéressés étaient mis en demeure de se présenter par trois proclamations publiques du contrat translatif de propriété : s'ils gardaient le silence, l'acheteur était tout aussi bien protégé que par la prescription. Voilà ce que l'article 269 de la Coutume désignait sous le nom d'*appropriances.* L'article 452 de la Coutume de Normandie contient un système analogue. Les rédacteurs de l'édit de 1673 n'avaient pas méconnu la portée de ces dispositions : aussi manifestaient-ils, dans leur préambule, l'intention de « perfectionner, par une disposition universelle, ce que quelques coutumes avaient essayé de faire par la voie des saisines et des nantissements. » Mais on abandonnait chaque jour les sentiers du vieux droit national pour s'enfoncer dans le droit de Justinien. Tout succombait sous l'autorité des lois romaines, et Pothier put poser ce principe, que la *tradition* opérée par le seul consentement était aussi parfaite, à l'égard des tiers, que la tradition matérielle et publique.

Ce ne fut plus par respect pour Justinien que la révolution française réagit contre les formalités du vest et du devest : on sait avec quelle rude énergie le grand orateur de la Constituante protestait contre la tyrannie des lois romaines. Mais le moindre vestige des temps féodaux faisait horreur : on crut apercevoir je ne sais quoi de féodal dans les formalités de saisine, dessaisine, déshéritance, etc. On les abolit expressément pour y substituer la transcription. La loi du 9 messidor an III remplaça la transcription par une déclaration déposée entre les mains du conservateur des hypothèques. Enfin, l'article 26 de la loi du 9 brumaire an VII rétablit la transcription : cet article se terminait par ces mots : « Jusque-là (jusqu'à la transcription), les actes translatifs de biens et droits susceptibles d'hypothèques ne peuvent être opposés aux tiers. » Ainsi, contrairement au système de nos anciennes coutumes, la publicité n'était requise qu'à l'égard des tiers.

Digitized by Google

Les rédacteurs du code civil avaient eu d'abord la pensée de reproduire ce système : mais deux articles, qui répétaient l'article 26 de la loi du 9 brumaire an VII, disparurent dans la discussion. Néanmoins, quelques autres dispositions du code, qui se trouvaient d'accord avec ces articles, avaient été maintenues : de là des antinomies et des divergences d'interprétation. L'orateur du tribunat, quelques années plus tard, disait, en présentant au Corps législatif le titre de la surenchère sur aliénation volontaire : « Le titre des hypothèques se ressent du froissement que sa rédaction a dû éprouver par le choc des principes divergents au milieu desquels elle a été formée. » Plusieurs jurisconsultes s'acharnèrent à retrouver la transcription dans quelques lambeaux de textes épars : la jurisprudence, moins subtile, reconnut solennellement qu'elle avait été supprimée. Cependant, les protestations des publicistes n'expirèrent pas sans écho. Quand M. Martin (du Nord), garde des sceaux, ordonna une enquête, en 1841, sur les réformes à introduire dans le régime hypothécaire, vingt-deux cours royales sur vingt-sept, et sept facultés de droit se prononcèrent pour le rétablissement de la transcription.

La transcription rencontra pourtant des adversaires en 1855. Voici la seule objection vraiment sérieuse qu'ils aient proposée.

En France, le prix des deux tiers des ventes immobilières ne dépasse pas 600 fr. ; le prix moyen des ventes n'est guère supérieur à 200 fr. Il se fait beaucoup de ventes de 100 fr. et même de 20 fr. Avant l'année 1855, on transcrivait à peine un huitième de ces ventes : une loi rend la transcription nécessaire ; que va-t-il arriver ? que coûtera cette formalité nouvelle ? En ajoutant aux frais d'enregistrement les frais d'une expédition, quand l'acte est notarié, les frais de voyage au siége du bureau de la conservation des hypothèques, le coût de la transcription, le salaire du conservateur, on arrive, pour une vente de 200 fr., à une dépense de 27 fr., c'est-à-dire à la perte du revenu de l'immeuble pendant quatre ans et demi. On a répondu très bien à cette objection : « La transcription d'une vente était facultative sous le code Napoléon pour celui qui consentait à courir la chance d'être évincé par un créancier hypothécaire, pour celui qui avait pleine foi dans les déclarations de son auteur. Eh bien ! sous la loi du 23 mars, la transcription sera encore laissée à la libre volonté de ceux qui voudront courir la chance des évictions, et qui se confieront en la bonne foi de leurs vendeurs. Rien n'est changé à cet égard ; rien n'est imposé de force et à peine de nullité ; chacun reste libre d'asseoir sa sécurité, ou sur la loi, ou sur sa persuasion de la probité d'autrui. »

Cependant la loi nouvelle prescrivait la transcription de tout acte *entre vifs*, translatif de propriété immobilière ou de droits réels sus-

Digitized by Google

ceptibles d'hypothèque; ici la loi rencontra des censeurs, même parmi les plus sincères partisans de la nouvelle réforme. Pourquoi dispensait-on de la transcription les héritiers et les légataires? N'était-ce pas se contredire soi-même au moment où l'on proclamait la nécessité de la transcription? S'il est bon de rendre publiques les mutations entre vifs, la publicité des mutations par décès est-elle moins raisonnable?

Mais pourquoi l'héritier transcrirait-il? Quel événement plus notoire que l'ouverture d'une succession? C'est la suite d'un décès qui frappe infailliblement l'attention publique. Puis, comme le fait très bien remarquer M. Troplong, appelant au secours de la loi du 23 mars les principes traditionnels de notre droit civil, le droit de l'héritier ne saurait être suspendu : la dévolution des biens par le décès doit être immédiate et sans intervalle. Enfin, que transcrirait-on? Transcrire, c'est copier. Quel acte présenterait l'héritier? Dieu seul fait les héritiers, disent nos vieux jurisconsultes; ou comme le dit plus simplement Claude Fleury, « la parenté est ce qui nous rend habiles à succéder. » Dès lors la transcription n'est guère possible. Au contraire, il faut avouer que les légataires pourraient aisément faire transcrire le titre. Mais, d'une part, comme le remarque M. Troplong, ceux qui traitent avec un légataire ont toute facilité pour se faire mettre les titres sous les yeux; d'autre part on compromettrait, par l'obligation de transcrire, le droit même du légataire. Cette dernière réponse est juste et tout à fait décisive. Compromettre le droit du légataire, c'est compromettre en même temps le droit du testateur. Les mourants, dont la volonté dernière est sainte, ne seraient plus assurés de l'exécution des ordres suprêmes, car une simple omission qu'ils n'ont pu prévoir anéantirait tous les effets du testament. Vainement ils auront observé toutes les formalités légales; il reste une formalité qu'ils n'ont pu remplir eux-mêmes, la transcription. Le sort du testament ne doit dépendre que du fait seul des testateurs.

Ce n'est pas que la loi soit parfaite. Il y a des vices de rédaction comme dans la plupart des lois. Les professeurs et les commentateurs s'étonnent beaucoup de ces vices de rédaction. C'est pourtant une chose assez simple. On ne fait pas la loi pour l'enseignement, puisqu'on a créé l'enseignement pour étudier la loi. Dès lors, il n'est pas étonnant que les articles manquent parfois de lien logique et que l'ordre des dispositions législatives ne soit pas rigoureusement conforme aux règles de la méthode. Les corps délibérants ne cherchent pas à faire de belles lois, mais de bonnes lois.

Digitized by Google

III

Il nous reste à parler d'une dernière innovation, qui n'est pas la moins précieuse de toutes celles que notre siècle a vues se réaliser; elle touche à un droit nouvellement reconnu dans les temps modernes et ordinairement appelé droit de propriété intellectuelle.

La loi du 8 avril 1854 est ainsi conçue : Article unique. « Les veuves des auteurs, des compositeurs et des artistes jouiront, pendant toute leur vie, des droits garantis par les lois des 13 janvier 1791 et 19 juillet 1793, le décret du 5 février 1810, la loi du 3 août 1844, et les autres lois ou décrets sur la matière. La durée de la jouissance accordée aux enfants par ces mêmes lois et décrets est portée à trente ans à partir, soit du décès de l'auteur, compositeur ou artiste, soit de l'extinction des droits de la veuve. » Remercions le législateur d'avoir été si loin : blâmons-le de n'avoir pas été plus loin.

C'est agiter une fois de plus la question de la propriété littéraire, si souvent débattue. Peut-être, sur cette question si délicate et si controversée, ne nous trouverons-nous pas complétement d'accord avec les idées précédemment émises dans la *Revue;* la faculté qui nous est laissée ne prouvera que mieux l'esprit libéral qui préside à la direction de ce recueil. Sans doute, il est malaisé de jeter de nouveaux arguments dans cette discussion. Mais les adversaires de la propriété littéraire ont remporté dans un récent congrès une trop éclatante victoire pour qu'il soit l'heure de faire halte : les vaincus n'ont pas le droit de se reposer. C'est à force de lutter qu'on a déjà tant obtenu : c'est ainsi qu'après s'être avancé de progrès en progrès depuis quelques siècles, on a fait un nouveau pas en 1854.

Il y a trois cents ans, l'auteur vendait son manuscrit au libraire et disparaissait après le marché. Dans le XVIIe siècle, *on commence à sentir* le droit de propriété des auteurs, comme le fait remarquer l'avocat général Séguier; on le reconnaît quelquefois, surtout lorsqu'ils le réclament. Au XVIIIe siècle, ce même avocat général s'exprimait en ces termes au parlement de Paris : « S'il existe un moyen de tirer profit d'un ouvrage, à qui, de l'auteur ou d'un étranger, le profit doit-il passer ? Il n'est personne qui puisse hésiter de se déclarer pour l'auteur; dès lors, le droit de l'auteur est constant; » et plusieurs mémoires anonymes, publiés dans les années qui précédèrent la Révolution, commencèrent à revendiquer la perpétuité du droit pour les auteurs. Malheureusement l'arrêt du conseil du 30 août 1777 avait qualifié la propriété littéraire de privilége ; la Constituante, dans la naïveté de son ardeur, la proscrivit comme privilége en 1789.

Digitized by Google

Rendons justice à la Constituante : elle s'aperçut de son erreur l'année suivante ; le 30 septembre 1790, on réhabilitait la propriété intellectuelle, et le 13 janvier 1791, Chapelier, chargé d'un rapport, l'envisageait comme « *la plus sacrée, la plus inattaquable et la plus personnelle de toutes les propriétés.* » C'est ici que la contradiction va commencer entre les principes et les conséquences. Est-ce vraiment la plus sacrée, la plus inattaquable et la plus personnelle des propriétés ? Qu'on la range sous le droit commun : qu'on ne la favorise ni plus ni moins que les autres espèces de propriété : la Constituante n'a pas cette audace de logique, et la loi de janvier 1791 n'assure qu'un droit quinquennal aux héritiers des auteurs dramatiques. Cependant, en 1793, Lakanal, chargé d'un rapport à la Convention, déclare que, « de toutes les propriétés, la moins susceptible de contestations, c'est sans contredit celle des productions du génie ; et si quelque chose peut étonner, c'est qu'il ait fallu reconnaître cette propriété, assurer son libre exercice par une loi positive. » Sans doute ; mais si quelque chose peut étonner, c'est qu'après de si belles phrases, la terrible assemblée se borne à prolonger de cinq années les droits consacrés en 1791. On s'aventura plus loin sous l'Empire, et le décret du 5 février 1810 étendit le privilége des enfants à vingt ans.

Cependant, les commissions et les Chambres législatives sentirent l'étrange contradiction qu'offraient leur langage et leurs votes : on revint sur les principes ; c'était le moyen d'accorder la pratique et la théorie. Le 20 mai 1839, le comte Siméon, dans un rapport célèbre, disait à la chambre des Pairs : « La pensée une fois émise, il importe qu'elle reste à la disposition de tous..... Le droit que l'on garantit aux auteurs n'est pas un droit naturel, mais un privilége résultant d'un octroi bénévole de la loi, » et proposait hardiment de substituer à cette rubrique : *Loi sur la propriété littéraire*, un autre titre ainsi conçu : *Loi relative aux droits des auteurs sur leurs productions dans les lettres et les arts.* M. Villemain lui-même adoptait cet avis, en 1841 : « Comme cette propriété, par sa nature même, a besoin d'une protection toute spéciale, comme elle n'existe qu'en se communiquant, et qu'en se communiquant elle s'aliène en partie, pour ainsi dire, on doit avouer qu'elle n'a pas de forme absolue et qu'elle ne peut être garantie que dans les limites fixées par la loi civile. » M. de Lamartine, chargé du rapport à la chambre des Députés, recula devant cet excès de logique, et préféra l'inconséquence des anciens jours. Son rapport, où l'élévation de la pensée ne le cédait pas à l'enchanteresse beauté du langage, rétablit sur ses bases le principe un moment ébranlé. Mais quoi ! la commission n'était pas « une académie de philosophes ! » Le législateur proclamait rarement des

Digitized by Google

principes absolus, mais seulement « des applications relatives, pratiques et proportionnées aux idées reçues ! » et la loi des 3-17 août 1844 substituait simplement à la jouissance vicennale des enfants un délai fixe de vingt années, sans distinction entre les enfants et la veuve.

Cependant, on n'avait pas effacé du langage officiel le mot de *propriété littéraire*, et chaque jour cette propriété prenait une place nouvelle dans le droit international européen. Trois conventions avec la Sardaigne, en 1843, en 1846, en 1850 ; des traités avec le Portugal, le Hanovre et la Grande-Bretagne, en 1851 ; des traités avec le grand-duché de Brunswick, la Belgique, le grand-duché de Hesse-Darmstadt et le Landgraviat de Hesse-Hombourg, en 1852 ; d'autres, avec le grand-duché de Toscane, la principauté de Reuss, le duché de Nassau, l'électorat de Hesse-Cassel, le grand-duché de Saxe-Weimar Eisenach, le grand-duché d'Oldenbourg, l'Espagne, les principautés de Schwarzbourg-Sondershausen et Schwarzbourg-Rudolstadt, en 1853 ; d'autres encore, avec la principauté de Waldeck et le grand-duché de Bade, en 1854, marquaient la sollicitude constante du gouvernement pour les intérêts et l'avenir de la propriété littéraire dans le monde civilisé. Néanmoins, la loi du 8 avril 1854 se contenta de porter à trente ans le droit des enfants après la mort de l'auteur ou l'extinction des droits de la veuve, sans toucher au droit décennal des autres héritiers, qu'on n'a pas prolongé depuis 1793. L'exposé des motifs, du reste, se rattachait aux rapports du comte Siméon et de M. Villemain, plutôt qu'à celui de M. de Lamartine : « Si l'intérêt public s'oppose à la perpétuité du droit, perpétuité qui aurait pour effet de ralentir la circulation des idées, d'entraver l'industrie théâtrale et le développement des arts, il n'éprouve aucun dommage de la prorogation proposée. Le rapport du ministre à l'Empereur fait observer que le terme de trente ans est celui de la prescription légale qui a bien quelque analogie avec le droit qui nous occupe. »

Ce dernier argument n'avait pas fait son apparition sur la scène législative avant 1854. Nul, à coup sûr, n'était moins prévu. Comment trouver cette *analogie* entre « le droit qui nous occupe » et « la prescription légale ? » Cette proposition cacherait-elle à nos yeux quelque mystère juridique ? Le Code dit que la prescription est un moyen d'acquérir ou de se libérer par un certain laps de temps : il est malaisé d'appliquer une définition de ce genre, même en la torturant habilement, à la propriété littéraire. Puis, s'il y a des prescriptions trentenaires indiquées à la deuxième section du chapitre V dans le titre de la prescription, reconnaissons qu'il y a la section III pour les prescriptions de dix et vingt ans, et la section IV pour les petites prescriptions depuis cinq ans jusqu'à six mois. L'anomalie est ma-

Digitized by Google

nifeste : il serait peut-être ingénieux, pour la faire disparaître, d'inventer des propriétés littéraires à courte échéance dont la durée s'accorderait avec celle des petites prescriptions ; mais on n'est pas allé jusque-là. Les jurisconsultes étant d'ailleurs unanimes à reconnaître que la prescription n'est qu'une présomption légale, le raisonnement devient encore plus faux. Mieux valait reproduire les anciens arguments.

Ces arguments peuvent se réduire à six : 1° La propriété littéraire n'est pas une propriété, parce que l'idée de quelqu'un est toujours à tout le monde ; 2° la propriété littéraire n'est pas une perpétuité, parce qu'elle n'existe qu'en se communiquant, et qu'en se communiquant elle s'aliène en partie (M. Villemain) ; 3° la perpétuité du droit, au lieu d'enrichir les familles des auteurs, n'aboutirait qu'à faire la fortune des libraires ; 4° l'intérêt public ne permet pas qu'on livre aux ayants cause des auteurs le droit de supprimer à leur guise des ouvrages utiles à l'humanité ; 5° les difficultés inhérentes à la transmission sont un obstacle à la perpétuité du droit ; 6° la gloire suffit aux auteurs, et c'est les abaisser eux-mêmes que de les autoriser à faire métier et marchandise de leur art.

Quelques jurisconsultes font encore grand cas du premier argument : on remarque, à la faculté de droit de Paris, que si l'auteur a pu composer son livre, son opéra, son poème, il le doit autant à la société qui l'élève, l'entoure et le seconde, qu'à son propre génie : dès lors, n'est-il pas juste qu'il rende à cette mère bienfaisante un peu de ce qu'il a reçu? Mais le laboureur, s'il a pu voir mûrir ses blés, le doit autant à la société qui l'élève, l'entoure et le seconde, qu'à son propre travail : quelle reconnaissance la société n'a-t-elle pas méritée pour l'invention et le perfectionnement des instruments aratoires, l'importation des engrais et le maintien du bon ordre dans l'Etat ! Réhabilitez donc la propriété intellectuelle, ou condamnez l'autre. Mais il n'y a pas deux propriétés. Est-ce Sophocle ou son auditoire qu'il faut remercier de l'*Œdipe-roi* ? le pensionnat de Saint-Cyr peut-il revendiquer la gloire d'*Esther* et d'*Athalie* ? est-ce aux abonnés de l'Opéra qu'on doit *Guillaume Tell* et la *Juive ?* La production morale existe à côté de la production matérielle. Mêmes principes, mêmes conséquences.

En effet, comment ceux qui refusent à l'auteur la propriété de son livre, laissent-ils au peintre celle de son tableau ? Je sais que dans ce dernier cas, l'idée se matérialise en quelque sorte sur la toile : le peintre peut dire : voici ma propriété ; c'est un meuble visible et tangible, sur lequel j'ai seul disposé mes couleurs, et qui ne peut appartenir qu'à moi. C'est bien là comme on raisonne : et cependant un droit est toujours une chose immatérielle, qu'il se fixe ou non sur

Digitized by Google

un objet sensible. Cette expression de notre code civil, « droits incorporels, » est vicieuse, parce qu'elle suppose l'existence de droits corporels : mais elle atteste enfin que le droit, pour être lui-même, n'a pas besoin de revêtir une forme matérielle. Il demeure évident que, pour pénétrer la nature d'un droit, il faut remonter à sa source ; ici, dans les deux hypothèses, la source du droit est le travail intellectuel : pourquoi la rémunération serait-elle complète dans un cas, incomplète dans l'autre?

Il est vrai que *la propriété littéraire n'existe qu'en se communiquant, et qu'en se communiquant elle s'aliène en partie.* Mais, dans l'ordre des phénomènes économiques, l'échange suit naturellement la production : rien de plus élémentaire. Il n'en est pas autrement pour la propriété littéraire, et dès lors, il est malaisé de comprendre le sens et la portée de cette phrase : « La propriété littéraire n'existe qu'en se communiquant. » Cela veut dire sans doute que les ouvrages sont faits pour être vendus, ou s'il faut parler encore plus clairement, qu'ils ne peuvent rapporter aucun bénéfice avant d'être mis dans le commerce. C'est peut-être une découverte ingénieuse, mais sans danger pour la propriété intellectuelle.

Qui l'eût cru? c'est dans l'intérêt des auteurs que quelques gens se sont prononcés contre la perpétuité du droit, je me trompe, c'est en haine des libraires. Un jeune écrivain, dont la fin prématurée a naguère ému le monde des lettres, expose et réfute[1] avec sa verve habituelle cet argument bizarre qui venait de se produire en 1858 au congrès de Bruxelles : « Le jour où le congrès aura déclaré que le sieur de La Fontaine est à tout jamais propriétaire de ses fables, contes, etc., le sieur de La Fontaine s'en ira de ce pas chez son éditeur Barbin, vendra, séance tenante, la perpétuité de son droit, la mangera du même appétit qu'il a mangé son fonds avec son revenu, et ce seront les petits Barbin, et non les petits La Fontaine qui profiteront du marché. Argument fort habile, qui a fait éclater dans tout son jour le désintéressement de messieurs les libraires, hostiles pour la plupart au droit de propriété ; argument qui, de plus, a le mérite inestimable de supposer *a priori* que les hommes de lettres sont tous des bourreaux d'argent et des imbéciles qui, au lieu de laisser leur droit fructifier indéfiniment, scieront tout de suite l'arbre par le tronc pour dévorer la récolte. »

Mais on craint que des collatéraux insensés ne s'avisent de supprimer un ouvrage utile au monde, et l'on prend ordinairement cet exemple : supposez qu'un héritier de Voltaire, entraîné par ses scrupules, se fût imaginé d'anéantir les ouvrages philosophiques de son

[1] Rigault, *Conversations littéraires et morales*, p. 383.

Digitized by Google

cousin ; quelle perte pour le monde ! D'abord on pourrait répliquer qu'*il n'y a pas de droit entre le droit.* Qu'un propriétaire laisse en friche plusieurs hectares de terrains fertiles, c'est un malheur, mais ce n'est pas une raison pour dépouiller ce propriétaire. Pourtant ceux qui trouvent une faculté semblable exorbitante peuvent se rappeler qu'il n'existe pas de droit absolu. L'intérêt public a fait inventer les servitudes et les expropriations qui limitent le droit de propriété ; la propriété intellectuelle pourrait être grevée d'une servitude de publicité ; l'Etat pourrait revendiquer les bons ouvrages qu'un propriétaire voudrait retirer de la circulation. Mais la vraie réponse est celle de M. de Lamartine, en 1841 : « L'hypothèse d'un ouvrage nécessaire au monde, utile, moral, publié pendant des années et artificiellement éteint pour le monde, a paru à votre commission si chimérique, qu'elle n'a pas cru devoir la mentionner dans la loi. »

Je ne m'arrête pas aux prétendues difficultés de transmission. Le produit d'un livre ne me semble pas plus impartageable que le produit d'un immeuble, et d'ailleurs on licite les biens impartageables.

Peut-être ce mot de licitation déplaira-t-il à quelques personnes qui craignent de voir les œuvres de l'intelligence s'avilir en de semblables discussions. Liciter une tragédie comme on liciterait un champ ! On a comparé le génie intellectuel à la fleur qui se fane au plus léger contact, au miroir que le moindre souffle suffit à ternir : singulière tactique que de ravaler le génie d'un auteur, parce qu'il songe à laisser un patrimoine aux enfants de ses enfants. Il a fallu secourir les héritiers de Corneille et de Mozart : la gloire du grand poète et celle du grand compositeur n'y ont rien gagné. « Est-ce ainsi que nous récompensons nos héros ? s'écriait, en 1837, M. Talfourd, au parlement anglais. Avons-nous dit à nos Marlborough, à nos Nelson, à nos Wellington que la gloire était leur récompense, qu'ils s'étaient battus pour la postérité et que la postérité les payerait ?.... Est-ce que nos Shakspeare, est-ce que nos Milton ont été moins que nos héros la gloire de leur pays et les bienfaiteurs de l'humanité ? » Nous n'ajouterons rien à de semblables paroles. La propriété littéraire finira par conquérir sa place. Le retour de la paix amènera naturellement l'attention du gouvernement sur l'amélioration de nos lois civiles : nulle réforme ne saurait lui faire plus d'honneur.

ARTHUR DESJARDINS.

Digitized by Google

LE

CABINET DERBY

SA POLITIQUE

ET LES CAUSES DE SA CHUTE

Il y a dix-huit mois, à la suite de l'attentat du 14 janvier, en France, et du vote de l'amendement Milner Gibson, en Angleterre, lord Derby fut appelé à former un ministère conservateur. Nous pensions que ce ministère devait être accueilli favorablement. Il représentait la seule combinaison qui fût alors possible ; et il pouvait, s'il profitait de l'occasion qui lui était offerte, s'assurer un long avenir.

Comment le cabinet Derby est-il arrivé si vite à compromettre et à perdre la magnifique situation que lui avaient faite, en grande partie, les fautes de ses adversaires ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner brièvement. On ne s'étonnera pas si, étranger à l'Angleterre et aux opinions qui la divisent, nous nous tenons en dehors de la politique des partis, et si nous exposons parfois des idées qui peuvent paraître paradoxales, parce qu'elles n'ont été encore appliquées ni par les whigs ni par les tories.

La situation de l'Angleterre, selon nous, réclamait une politique à la fois conservatrice et progressive. Le cabinet Derby devait s'attacher à mieux rassurer les instincts d'ordre, et, en même temps, à mieux satisfaire les tendances libérales que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. Au lieu de suivre franchement cette voie, lord Derby et

Digitized by Google

ses collègues ont eu recours à des atermoiements et à des expédients. Encore ces expédients ont-ils eu pour résultat, à l'extérieur, de les séparer de la France d'une manière encore plus grave que lord Palmerston ne s'en était séparé, sur tous les points où il y avait déjà un commencement de désaccord entre les deux gouvernements, à l'intérieur; de laisser sur leur mauvaise pente les deux affaires qu'ils avaient à porter sur un terrain nouveau, nous voulons parler de la réforme électorale et de la question religieuse, soit en ce qui concernait les dîmes et autres revenus de l'Eglise établie, soit en ce qui touchait à la situation des catholiques, des juifs et des dissidents.

L'Angleterre avait besoin d'une politique nouvelle : le cabinet Derby ne lui a donné qu'une politique accidentelle et temporaire. Peut-être ses successeurs ne feront-ils pas autre chose; mais nous n'avons point à anticiper sur les actes du nouveau ministère. Nous avons à étudier le passé, pour en tirer des conclusions applicables à l'avenir.

I

Une des premières difficultés que le cabinet Derby avait à résoudre était relative à l'admission des juifs dans la Chambre des communes. Cette question restait en suspens depuis longtemps; elle était devenue un embarras pour tous les ministères. Lord Derby a eu la satisfaction de la trancher, ou plutôt de la dénouer sans toucher à la vieille constitution anglaise. La modification des termes de la formule du serment n'a point été générale, mais individuelle, et il faut une décision nouvelle de la Chambre des communes pour chaque cas nouveau qui se présente. On doit convenir que c'était là un expédient, et non pas une solution. Rien de définitif, rien de radical n'a été fait, et l'on ne saurait espérer qu'une question si importante reste éternellement dans cet état de transition et d'indécision.

L'élaboration du bill de réforme présentait l'occasion de modifier la formule du serment constitutionnel, et de le ramener à des termes identiques pour tous les sujets de la couronne, à quelque religion qu'ils appartiennent. Le serment administré en France dans les cours de justice et pour l'admission aux fonctions publiques les plus élevées, peut être prêté par des juifs, par des chrétiens de toutes les communions, par des musulmans même, sans éveiller en eux aucun scrupule de conscience. C'est à cette seule condition que la liberté de conscience est une vérité. Si la constitution du Royaume-Uni n'admet point ce perfectionnement, il faut renoncer à considérer la liberté de

Digitized by Google

conscience comme un des principes essentiels de cette constitution. Selon nous, tout bill de réforme qui ne contiendra pas la solution de cette difficulté ou qui ne sera pas accompagné d'un bill collatéral, rédigé dans ce but, sera incomplet. La question des incapacités civiles ou politiques attachées à la profession de telle ou telle croyance religieuse, demeurera livrée à la discussion des partis. Elle sera constamment une arme pour l'opposition, un danger pour le gouvernement. Le bill de réforme présenté par le ministère Derby n'avait pas pourvu à cette condition : il se trouvait par là en arrière du progrès déjà réalisé dans la constitution de quelques autres peuples, en France, en Belgique, en Sardaigne. C'était un grave défaut à une époque où les constitutions doivent marcher en avant du progrès et conduire l'esprit du siècle au lieu de le suivre péniblement. On ne manquera pas de nous dire que les vues que nous présentons ici ne sont celles d'aucun parti peut-être en Angleterre, et qu'elles n'ont été exposées ni dans les journaux, ni dans les meetings, ni dans l'une ou l'autre des deux chambres. Pour n'être pas comprise dans toute sa portée, la difficulté religieuse n'en existe pas moins, et, selon nous, n'en est que plus grave. L'ignorance ou l'indifférence de tous les partis à cet égard explique les fautes du cabinet Derby, mais ne les fait point disparaître. Pour conserver le pouvoir, le ministère devait se placer en avant et au-dessus des partis.

Le bill de réforme présenté par le cabinet Derby était défectueux sur deux autres points. Il n'étendait pas la franchise à un assez grand nombre de citoyens, et il ne changeait rien au mode de voter, en dépit de toutes les réclamations qui se sont produites sur ces deux points. La France compte, à l'heure qu'il est, environ 10 millions d'électeurs votant au scrutin : le peuple anglais, au moins aussi apte que le nôtre à l'exercice de la liberté civile et politique, ne pouvait pas être entièrement satisfait lorsqu'on augmentait de 80,000 seulement le nombre des électeurs. Le chiffre actuel de la liste électorale des trois royaumes n'étant, que de 1,300,000 environ, se serait trouvé porté à 1,400,000. Le vote au scrutin est encore une mesure à laquelle l'opinion libérale, dans tous les pays, attribue, à tort ou à raison, une heureuse influence sur le progrès politique. Le bill de réforme de lord Derby, exposé à la Chambre des communes d'une manière si méthodique et si habile par lord Stanley, ne touchait pas à cette difficulté. On nous dira encore que, sur ce point, nous allons plus loin que beaucoup de libéraux anglais ; on nous rapellera que lord John Russell lui-même n'a pas osé promettre d'introduire le vote au scrutin dans son futur bill de réforme. Il ne s'agit pas de ce que fera lord John Russell, mais de ce que les conservateurs auraient dû faire pour dérouter l'opposition. Le vote au scrutin va demeurer, entre les mains

Digitized by Google

de M. Bright, une arme dont il fera usage quand il croira le moment opportun. Le rôle des conservateurs étant d'enlever toute puissance au parti libéral, en réalisant hardiment les réformes que celui-ci, jusqu'à ce jour, n'a fait que promettre, les conservateurs ont encore, sur ce point, manqué l'occasion qui leur était offerte.

L'affaire des *church-rates*, ou revenus paroissiaux de l'Eglise établie, est un thème favori d'opposition pour les dissidents. Le ministère conservateur a fait, à cet égard, des concessions de détail qui ont occasionné la retraite d'un certain nombre des membres du cabinet, avant la dissolution de la Chambre des communes. Et cependant le ministère conservateur laissait encore le parti libéral en possession d'une arme de combat qu'il a su déjà et qu'il saura toujours rendre redoutable. L'œuvre de conservation et de progrès consistait à séparer entièrement les questions ecclésiastiques des questions politiques, en assurant l'entière indépendance de l'Eglise; les conservateurs n'ont pas fait sous ce rapport ce qu'il fallait faire, ce qu'eux seuls pouvaient bien faire.

On le voit, c'est toujours le même reproche que nous adressons aux conservateurs : ils n'ont pas su désarmer l'opposition. Il est vrai que les armes dont celle-ci demeure en possession peuvent, à l'occasion, se tourner contre le nouveau ministère qui vient de se former; mais elles n'en ont pas moins servi à renverser le cabinet Derby. Le même sort, selon nous, est réservé tour à tour à tous les hommes d'Etat qui sont aujourd'hui en possession de la scène politique, à toutes les combinaisons de parti qui peuvent se former, même par des alliances aussi hétérogènes que le serait celle de M. Rœbuck et de lord Derby. Les catholiques, à la vérité, ont voté pour les candidats conservateurs, bien qu'ils n'eussent pas obtenu, en matière religieuse, la seule concession qui puisse les satisfaire, c'est-à-dire l'entier effacement du caractère exclusivement protestant de la constitution du Royaume-Uni. Mais les votes des catholiques n'ont pas assuré la majorité aux conservateurs, tandis que les motifs d'opposition des juifs et des dissidents sont restés les mêmes. Les conservateurs ont nié d'ailleurs l'existence de tout concert préalable avec les catholiques; et nous n'avons pas de peine à les croire. Les catholiques ont voté avec le ministère Derby sous l'influence de sympathies communes pour l'Autriche, dans la question actuelle : ils se sont rencontrés un instant sur le terrain politique; mais sur le terrain religieux, ils continuent à rester séparés.

Ainsi, le passage des conservateurs aux affaires n'a point eu pour résultat d'affaiblir l'opposition : on pourrait même dire qu'il l'a fortifiée. Pourquoi? Parce que les conservateurs n'ont pas compris qu'il fallait, comme nous l'avons dit plus haut, dérouter l'opposition, en

Digitized by Google

faisant hardiment, sur tous les points où elle hésitait elle-même, plus que cette opposition n'osait et ne pouvait demander. Une telle conduite aurait fait disparaître les vieux éléments d'opposition et forcé le parti libéral, entièrement dépourvu de ses vieilles armes de guerre, à en chercher de nouvelles ; et comme une pareille tâche n'est point facile, le parti conservateur aurait eu plusieurs années de règne paisible. On peut penser que nous soutenons un pur paradoxe, quand nous conseillons à un gouvernement conservateur de distancer les libéraux en allant beaucoup plus loin qu'eux-mêmes, d'absorber l'opposition en réalisant d'une manière régulière et systématique les mesures partielles et incomplètes que réclament les diverses fractions dont elle se compose. Mais les idées que nous professons à ce sujet se justifient par un sérieux examen : elles se confirment par l'expérience qui en a été faite dans bien des pays, notamment en France, et qui, en Angleterre, aurait encore beaucoup moins de dangers que partout ailleurs.

Omne ignotum pro magnifico est. Tout le prestige de l'opposition dite libérale est dans l'inconnu. A mesure que ses principes arrivent à l'application, on voit qu'ils ne donnent point les résultats annoncés, et leur prestige s'efface peu à peu. La réforme électorale de 1832, en Angleterre, avait fait craindre un bouleversement complet de la constitution et de la société : elle a laissé toutes choses à peu près dans le même état. Il suffit de citer un seul exemple, choisi dans l'ordre économique : le chiffre des impôts et celui de la dette nationale, au lieu de diminuer, comme l'opposition l'avait promis, n'ont fait que s'accroître depuis 1832. Pour notre part, nous sommes loin de penser que cet accroissement soit nécessairement un mal. Il n'y a pas d'emploi plus profitable du capital et du revenu d'une nation, que les dépenses d'utilité générale, lorsque ces dépenses sont bien ordonnées et en juste proportion avec le développement de la richesse publique ; nous disons seulement qu'il est permis de mettre en doute l'exactitude d'une théorie, lorsque la pratique donne des résultats diamétralement contraires aux prévisions de cette théorie. L'opposition libérale, du reste, ne s'est pas découragée, en voyant ses promesses de gouvernement à bon marché, et d'autres promesses analogues, se vérifier si mal. Elle a prétendu que le cercle des libertés n'avait pas été assez élargi, et elle a demandé une nouvelle extension du suffrage et un nouveau mode de vote. Le mouvement constant de l'opinion publique vers l'inconnu se poursuivra sans cesse, il n'en faut point douter ; il fera tomber successivement toutes les barrières et ne s'arrêtera que quand les dernières auront été enlevées. Nous ne disons pas qu'on en arrivera là aujourd'hui ni demain ; nous reconnaissons même qu'on devra passer par un grand

Digitized by Google

nombre d'étapes intermédiaires, mais nous croyons qu'il faudra aller jusqu'au bout si l'on veut satisfaire l'opposition, et du même coup la réduire à l'impuissance.

Nous paraîtrons soutenir un paradoxe encore plus hardi que tous ceux que nous avons exposés jusqu'ici, si nous disons qu'à nos yeux l'établissement du suffrage universel lui-même serait sans danger en Angleterre. Nous voudrions pouvoir citer à l'appui de cette assertion l'exemple de la France actuelle, sortie plus forte et plus prospère d'une épreuve de ce genre. Mais nous savons que la preuve que nous donnerions risquerait, dans ce moment, d'être difficilement admise en Angleterre. Lord Brougham, lord Normanby, sir J. Elphinstone, lord Granville lui-même ont laissé voir, dans les dernières discussions du Parlement, des préventions si passionnées contre la France impériale et ses institutions politiques, qu'il siérait mal de citer à nos voisins un exemple dont ils contesteraient la valeur. Remontons donc à quelques années en arrière, et considérons ce qui s'est passé en France après la Révolution de 1848. La double élection de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative, en 1848 et en 1849, a été l'application la plus libre que l'on puisse concevoir du suffrage universel, sous un régime où les clubs étaient en permanence et les journaux démocratiques en pleine circulation sur tous les points de la France. Cependant ces deux élections ont produit des assemblées éminemment conservatrices. De ces deux assemblées, l'une a réprimé l'insurrection par la dictature du général Cavaignac, avec une énergie qu'aucun gouvernement en Europe n'a pu déployer à la même époque; la seconde a fait l'expédition de Rome et relevé le trône pontifical; toutes deux ont appelé à la tête de leurs propres bureaux et à toutes les hautes fonctions de l'Etat, à peu près les mêmes hommes que les suffrages de 250,000 électeurs présentaient aux choix du gouvernement de Louis Philippe. M. Dupin aîné, président de la chambre issue des 250,000 électeurs, a été président de l'Assemblée législative issue du suffrage universel. On ne tient pas assez compte de l'effet que produisent, même sous un système de suffrage restreint, la liberté de la presse, les journaux à bon marché, la fréquence et la rapidité des communications, tous ces mille moyens de nivellement et d'influence démocratique. En Angleterre, où la presse libre et à bon marché pénètre chaque jour dans le plus humble hameau, on peut dire que le suffrage universel existe *de fait* par la pression de l'opinion publique. Il n'y a donc plus que du danger sans aucun avantage, à ne point proclamer en droit ce qui existe réellement, et à laisser aux masses un prétexte de croire qu'elles pourraient attendre d'un système plus libéral de nouvelles augmentations de bien être et de nouvelles améliorations dans leur condition.

Digitized by Google

Nous devons ajouter qu'en Angleterre l'application du mode de suffrage le plus large et le plus libéral ne ferait pas naître certains dangers par lesquels la France a passé et auxquels elle a miraculeusement échappé. En France, la constitution de la propriété a été profondément modifiée par l'initiative même de la noblesse, dans la nuit du 4 août 1789. Le droit d'aînesse a été aboli. L'établissement du suffrage universel a été, chez nous, précédé d'une organisation démocratique de la propriété. Malgré tout cela, le suffrage universel n'a pas produit l'anarchie ; il a au contraire servi à la contenir et à la réprimer. Chez nous, les dîmes ont été abolies ; les propriétés ecclésiastiques ont été confisquées et vendues au profit de l'Etat. L'Eglise est sortie de ce mouvement régénérée et pleine de force. En Angleterre, l'Eglise n'a pas à craindre une spoliation. Qu'on la laisse gérer elle-même son domaine et régler ses affaires avec la majorité de la nation qui lui appartient de cœur. Elle n'a rien à redouter des sectes dissidentes qui, par leur nature, sont destinées à être perpétuellement divisées, et peut-être même à se morceler chaque jour davantage. Elle a tout à gagner pour le rétablissement de son unité dans un libre combat d'influence avec la hiérarchie catholique romaine. Si la victoire doit rester à l'une ou à l'autre de ces deux grandes branches de l'Eglise en conflit sur le sol de l'Angleterre, cette victoire ne peut venir que d'une parfaite liberté et d'une parfaite indépendance de part et d'autre. Si une spoliation ecclésiastique n'est point à craindre en Angleterre, on a bien moins encore à y redouter un changement dans la constitution de la propriété civile et territoriale. Avec un très large suffrage, avec le suffrage universel lui-même, la Grande-Bretagne aurait une démocratie de tenanciers qui s'entendrait très bien avec son aristocratie de landlords ; car ces tenanciers ont eux-mêmes le sentiment aristocratique par excellence, celui de la perpétuité de la famille par la perpétuité de l'héritage entre les mains de l'aîné des enfants mâles. Lord Palmerston a cité le fameux exemple de ce vieux tenancier, dont le titre, transmis de fils aîné en fils aîné, remonte jusqu'à Guillaume le Conquérant. Ce n'est pas lord Palmerston qui laissera entamer cette loi de l'héritage : il l'a bien montré dans son discours si plein et si sensé sur l'étrange proposition de M. Locke-king. Ici, nous n'avons pas à craindre de heurter les préventions des Anglais, mais celles de nos concitoyens : nous supplions qu'ils nous permettent de maintenir l'épithète que nous avons appliquée à la proposition de cet honorable député au parlement. A nos yeux, il faut qu'un Anglais ait perdu tout reste d'idées anglaises pour concevoir la pensée de contrefaire de la sorte le code Napoléon. Sur ce point, nos voisins sont plus près de devenir Chinois que Français, et nous comprenons parfaitement ce sentiment chez eux, quoique nous

Digitized by Google

soyons loin de médire des institutions de notre pays, qui ont aussi leur raison d'être. Lord John Russell n'est pas disposé, que nous sachions, à livrer à l'émiettement l'héritage de la maison de Bedford. Si M. John Bright a des enfants, ne doutons pas, tout quaker qu'il soit, que son fils aîné ne succède à sa propriété indivise, comme le fils aîné de M. Samuel Gurney a succédé à celle de son père. Il a donc fallu que les principaux chefs du parti conservateur eûssent tout à la fois un grand éloignement pour les idées de leur époque et une injuste défiance des opinions si nettement conservatrices de la masse du peuple anglais pour se renfermer obstinément dans le cercle étroit du vieux torysme.

II

Les fautes commises par le ministère Derby dans les affaires intérieures ne suffiraient pas pour justifier la coalition hétérogène qui a entraîné la dissolution de la Chambre des communes. S'il n'y avait eu que l'affaire du bill de réforme et les autres dissentiments secondaires entre les conservateurs et les libéraux, le ministère Derby serait encore debout : c'est la question extérieure qui a déterminé la fin de sa carrière. De toutes parts, on a senti qu'avant et depuis la déclaration de guerre, l'Angleterre se trouvait placée dans une fausse situation, que cette situation était le résultat des fautes commises par le ministère, et qu'à tout prix il fallait en sortir. Considérée à ce point de vue, la chute du ministère est un événement heureux pour l'Angleterre ; elle peut même être utile au parti conservateur, qui a besoin de se reconstituer. Ce parti, en effet, n'a plus qu'une apparente unité : la preuve en est dans la retraite de plusieurs membres de l'ancien cabinet à l'époque de la présentation du bill de réforme et dans les contradictions évidentes qu'on a pu voir entre les discours de lord Derby et ceux de M. Disraëli. La faute originelle du ministère Derby a été de s'écarter de l'alliance française, et la cause de cet écart a été, avant tout, dans les affaires d'Orient. C'est en passant par Constantinople que lord Derby est allé à Vienne; et c'est à Vienne qu'il s'est trompé de route pour les affaires d'Italie. Il a sacrifié les deux alliés intimes de l'Angleterre dans la guerre de Crimée, la France et la Sardaigne, à l'espérance chimérique d'un protectorat anglo-autrichien sur la Turquie. Il était cependant facile de comprendre que chaque pas fait dans cette voie rapprochait de la France la Russie et les populations gréco-slaves. Pour s'attacher à deux empires placés l'un et l'autre dans la plus fausse position,

Digitized by Google

l'empire turc en pleine dissolution, l'empire d'Autriche, ébranlé sur plusieurs points et menaçant ruine, même du côté de l'Allemagne, l'Angleterre s'est éloignée de la France et de l'Italie, au moment où cette dernière naît à la vie nationale et où l'empereur Napoléon, entièrement maître de toutes les forces morales et matérielles de la France, va porter au dehors ce que l'Angleterre a promis, de concert avec nous, à une nation opprimée, l'indépendance et l'autonomie. Selon nous le nœud de toutes les difficultés européennes est en Orient. C'est à une fausse vue sur les affaires d'Orient, c'est à un anachronisme qui nous a reportés en deçà de la bataille de Navarin, qu'il faut attribuer cette malencontreuse déviation dans la politique de l'Angleterre.

Il est bon d'être conservateur, mais il ne faut pas s'obstiner à conserver ce qui est irrémissiblement condamné. Ce que les peuples chrétiens doivent chercher à conserver, à préserver et à défendre, en Orient, c'est le christianisme. Si nous croyons que le christianisme est la religion divine, nous devons favoriser tout ce qui tend à rétablir la prépondérance de l'élément chrétien en Orient, pourvu toutefois que le christianisme y conserve un caractère collectif, un caractère purement spirituel, et qu'il ne devienne, pour aucune puissance européenne, de préférence à une autre, un moyen de domination exclusive. En subordonnant les intérêts chrétiens à l'intérêt temporaire de sa politique, l'Autriche, restée étrangère à la guerre d'Orient, s'est alliée à la Turquie pour entraver, autant qu'elle a pu le faire, la constitution des principautés danubiennes. Tandis que la France et la Russie s'efforçaient de donner aux délibérations du Congrès de Paris l'interprétation la plus favorable aux intérêts chrétiens, l'Autriche et l'Angleterre ont incliné vers les intérêts de l'islamisme. C'est là la source de tout le mal. La brèche, une fois ouverte, a été s'élargissant, et l'Autriche a fini par entraîner l'Angleterre à interpréter les délibérations du Congrès de Paris de la manière la moins favorable aux intérêts de la nationalité italienne.

A quoi bon dissimuler des faits qui ne sont que trop clairs? Si jamais il a pu être utile de dissimuler la vérité — ce que nous ne croyons pas — c'est chose tout à fait impossible, aujourd'hui que l'esprit public a ses sources d'informations si nombreuses et si rapides. Il est impossible de ne pas reconnaître que l'alliance intime de la France et de l'Angleterre a cessé, par la faute de l'Angleterre, depuis la conclusion du traité de Paris. Ce n'est pas que, dans l'état actuel de l'Europe et du monde, une alliance intime entre deux grands peuples doive être permanente. Une pareille alliance ne serait qu'une coalition ayant pour but d'établir, par la force matérielle, la domination de ces deux puissances; elle serait contraire aux principes

Digitized by Google

de la véritable civilisation et aux intérêts du genre humain. En ce sens, l'alliance exclusive de la France et de l'Angleterre n'a pu jamais avoir qu'un caractère transitoire. L'Angleterre et la France l'ont parfaitement entendu ainsi, et elles ont toujours cherché d'autres alliés : nous pouvons citer comme exemples l'adjonction de la Sardaigne, en vue de la guerre d'Orient, et les efforts plus ou moins heureux pour obtenir l'alliance de l'Autriche et celle de la Prusse à la même époque. La politique de la France, considérée dans son principe essentiel et fondamental, n'est pas une politique d'alliance, c'est une politique d'indépendance, d'équité et d'autonomie. « La France, a dit Napoléon Ier, en des termes mémorables, cités et acceptés par Napoléon III, doit être l'*équateur* de l'Europe. » La France est appelée à préserver l'Europe de la domination exclusive d'une seule puissance. Voilà le point de départ et le but de sa politique. Mais cette politique n'exclut pas, chemin faisant, certains concerts temporaires et partiels, qui peuvent être nécessaires pour accomplir une œuvre déterminée. Or, l'alliance de la France et de l'Angleterre avait un but à atteindre. Ces deux nations, en ouvrant leurs bras à tous les peuples pour le triomphe de la civilisation et de la justice, pouvaient accomplir une œuvre commune déjà commencée par la guerre de Crimée. Cette tâche, qui admettait et qui admet encore la coopération de deux grandes puissances, consiste dans le rétablissement de l'équilibre européen, et même de l'équilibre du globe, sur des bases conformes aux besoins nouveaux des peuples et appropriées aux idées élaborées par le travail intime des sociétés, depuis la paix de 1815. Il est donc malheureux que cette alliance intime de la France et de l'Angleterre, dont le monde peut tirer de si grands fruits, se soit un moment refroidie. Si le ministère nouveau a pour objet de la ranimer, sa mission est assez grande, dût-elle même se borner à cet utile triomphe.

Lorque le cabinet Derby a été formé, au commencement de l'année 1858, le ministère de lord Palmerston avait déjà un peu dévié. Il cédait surtout à la pression du dehors et aux influences mauvaises qui se préparaient à éclater à l'ouverture de la session de 1858. Tout fut remis en question par les premiers débats de cette session et par le vote de l'amendement Milner Gibson. En prenant part au vote de cet amendement, qui entraînait la chute de lord Palmerston, le parti conservateur a fait quelque chose d'analogue à ce qui vient d'être fait contre lui : *par pari refertur*. Mais il contractait, par cela même, de graves obligations ; obligations d'autant plus graves que les principes conservateurs lient, d'une manière toute particulière, ceux qui les professent. C'est seulement dans des circonstances extrêmes qu'il est permis de les mettre au service d'un mouvement d'opposition. Il faut reconnaître, pour être juste, que ces circonstances extrêmes étaient

Digitized by Google

venues pour le parti conservateur au début de la session de 1858. Mais, une fois arrivé au pouvoir, le parti conservateur a-t-il rempli toutes ses obligations? Une grâce particulière de la Providence l'a relevé de la réparation qu'il devait à l'Empereur des Français, pour l'abus qu'avaient fait du droit d'asile les assassins et les conspirateurs. Le triste effet de son impuissance, dans cette occasion, et la honte de l'acquittement du docteur Bernard viennent d'être engloutis dans le flot de popularité qui a porté Napoléon III en Italie, et qui l'a conduit de victoire en victoire, aux hommages dévoués et à l'enthousiasme reconnaissant de ceux qui, tout récemment encore, ne songeaient qu'à conspirer contre lui. Les conspirateurs italiens sont devenus les soldats de l'indépendance de leur patrie. Les conspirateurs français n'ont plus qu'à se cacher et à s'abstenir, si le cœur leur manque pour se repentir et pour reconnaître leur aveuglement. Si cette manifestation de la volonté divine n'avait tout à coup ouvert aux opprimés une nouvelle voie de salut, et appelé l'empereur Napoléon III à guérir l'Europe du mal révolutionnaire en rendant les révolutions inutiles, comment les conservateurs songeaient-ils à réparer le fâcheux résultat d'un procès qui avait consacré l'impunité de l'assassinat? comment songeaient-ils à régulariser le droit d'asile et à purger l'Angleterre de cette piraterie sociale dont elle a été et dont elle peut devenir encore le centre? Il faut l'avouer, les conservateurs, malgré leurs assurances, sincères sans doute, d'alliance et d'amitié, vivaient à cet égard dans la plus complète insouciance.

Nous ne rappellerons qu'en passant l'interprétation peu courtoise donnée par lord Derby et par lord Malmesbury aux intentions du gouvernement français à l'époque où furent faits des efforts assez malheureux, il faut en convenir, pour introduire des travailleurs dans nos colonies intertropicales. On aurait dit que l'empereur Napoléon était un partisan déguisé de la traite des noirs, qu'il cherchait à la rétablir par des voies indirectes, et qu'en suspendant des opérations mal engagées et mal conduites, le gouvernement français n'avait fait que céder à une exigence impérieuse du ministère Derby. Il suffit, pour faire tomber une aussi puérile accusation, de rappeler que, dès que l'Empereur a eu la moindre connaissance des difficultés soulevées par les premières opérations tentées sur la côte d'Afrique, il s'est empressé de nommer, pour examiner cette affaire, une commission composée dans le meilleur esprit, que l'opinion du noble duc de Broglie, appelé devant cette commission, y a été reçue avec la plus grande déférence, enfin qu'un des premiers actes du prince Napoléon, chargé du ministère de l'Algérie et des Colonies, a été de suspendre ces opérations. On doit donc reconnaître, à moins d'être

Digitized by Google

souverainement injuste, que la pensée de l'Empereur, pour être plus recueillie et plus modérée dans son expression, n'est pas moins favorable à la véritable émancipation de l'homme et des travailleurs de toute race, que celle des philanthrophes de profession, et que, sur ce point, il peut en remontrer à tous les *saints* de cet étrange paradis installé à Exeter-hall, et qui commence à se diriger vers le quartier fashionnable de Willis'rooms. Lord Derby et lord Malmesbury ne sont pas des saints de ce paradis et ils ne sont probablement pas disposés à échanger leur noble couronne contre le chapeau à larges bords des quakers. Mais pourquoi leur ont-ils emprunté un moment leurs idées et leur vocabulaire pour recueillir une popularité de mauvais aloi, aux dépens de l'Empereur des Français? A quoi leur ont servi ces complaisances? Elles n'ont pas empêché les saints de contribuer à les évincer du pouvoir.

On peut se demander d'ailleurs comment s'est évanouie toute cette exubérance de sentiments libéraux, lorsqu'il s'est agi de songer à l'avenir des chrétiens esclaves de l'Orient, et plus tard, lorsque l'indépendance de l'Italie, devenue une question urgente pour toute l'Europe, réclamait une énergique résolution. Une neutralité armée, malveillante pour les opprimés et partiale pour les oppresseurs, — tel est le triste rôle que les conservateurs ont assigné à l'Angleterre, dans un des moments les plus décisifs de l'histoire du monde. On ne peut que déplorer l'état dans lequel était tombée, sous les conservateurs dirigés par lord Derby, cette grande nation, jadis si libérale, qu'elle poussait le culte de la liberté jusqu'à la superstition, qu'elle protégeait même les assassins et les révolutionnaires! Elle était sur le point de se faire l'alliée de l'Autriche contre les Italiens, l'alliée des Musulmans contre les Grecs et les rayas chrétiens. Elle laissait à la France seule l'initiative de l'émancipation italienne. Elle laissait à la Russie l'initiative de cette belle circulaire du prince Gortschakoff, qui exprime en des termes si élevés la seule forme honorable que pût prendre la neutralité dans l'état actuel des affaires de l'Europe : neutralité bienveillante, en attendant le moment de concourir à la reconstitution de l'équilibre européen sur de nouvelles bases.

Un sentiment de haute convenance aussi bien que d'équité prescrit aux écrivains politiques de tenir compte aux hommes d'Etat dont ils examinent les actes, des difficultés de leur position et des devoirs complexes qu'ils ont à remplir. Ce n'est pas nous qui manquerons à ce devoir à l'égard du parti conservateur et à l'égard de l'homme d'Etat éminent qui en était le chef dans le dernier ministère. Nous avouons franchement que c'est une chose grave pour la Grande-Bretagne que de faire ou laisser faire en Europe, et surtout en Italie ou en Orient, un grand mouvement politique, quelle qu'en soit la nature.

Digitized by Google

La prudence la plus scrupuleuse était le premier devoir d'un ministère conservateur. Mais lorsque le désir, fort naturel, d'agir avec prudence, conduit à l'appréciation inexacte d'une situation parfaitement claire, lorsqu'un gouvernement, sous l'empire d'une erreur de ce genre, est amené à prendre le parti le plus contraire à l'esprit et aux intérêts du peuple qu'il dirige, à l'esprit et à l'intérêt de ses alliés les plus fidèles, il faut reconnaître qu'une telle prudence doit prendre le nom de témérité, qu'une semblable sagesse doit s'appeler erreur et égarement, et qu'à force de reculer ainsi devant des obstacles qui n'ont rien d'effrayant, on s'expose à tomber dans des abîmes.

Tel a été le malheur de la politique anglaise, depuis la clôture des conférences de Paris ; tel a été plus particulièrement le système suivi par le ministère Derby, dans les différentes affaires restées pendantes après la clôture de ces conférences. Laissons de côté les affaires des provinces danubiennes et du Monténégro, pour nous occuper exclusivement des affaires d'Italie. Nous devons tout d'abord revenir brièvement sur le discours prononcé par l'Empereur, à l'ouverture de la session législative de 1859, et sur les paroles qu'il avait précédemment adressées à l'empereur d'Autriche, au 1er janvier de cette année. Que ces paroles aient surpris la masse du public, c'est un fait qu'il serait difficile de nier et que nous ne chercherons pas à contester. Mais les cabinets étrangers et leurs représentants seraient mal venus à prétexter leur ignorance au sujet des causes légitimes qui avaient provoqué ces paroles. Les gouvernements qui, au 1er janvier de cette année, n'auraient pas compris que le maintien du *statu quo* en Italie était devenu impossible, et qu'en conséquence, une modification dans le droit public de l'Europe se présentait comme nécessaire, ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur imprévoyance. Les paroles de l'Empereur n'étaient pas une déclaration de guerre : elles étaient la déclaration de l'urgente nécessité d'un mouvement dont la guerre devait inévitablement sortir, si l'Autriche ne consentait pas à une modification des arrangements territoriaux de 1815. Une semblable modification, quoi qu'on en ait dit, n'était pas sans exemple : il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de ces quarante dernières années pour se convaincre que, depuis longtemps, les traités de Vienne ne subsistent plus dans leur intégrité, et que de nombreuses atteintes y ont été portées, de l'aveu même de la plupart des puissances contractantes. Dès le début de la session annuelle de l'ancien Parlement, au commencement de 1859, lord Derby prenait donc un mauvais point de départ pour sa politique, lorsqu'il admettait la nécessité absolue de maintenir l'état territorial de l'Europe, et lorsqu'il se référait, avec une affectation marquée, aux traités de 1815.

Digitized by Google

Lors même que ces traités seraient intacts, l'Angleterre, par égard pour la France, qui depuis 1815 a été son alliée intime dans plus d'une circonstance importante, ne devait pas y insister avec cette affectation blessante. Mais rien n'est plus faux, au point de vue historique, rien ne peut être plus funeste aux vrais intérêts de l'Angleterre, que de fonder sa politique sur le maintien rigoureux du *statu quo* territorial de 1815. En fait, l'histoire de l'Europe, depuis cette époque, n'a été qu'une suite de modifications à l'état de choses établi par les traités de Vienne. Nous avons vu successivement la bataille de Navarin, la guerre de Morée et la constitution du royaume de Grèce; la reconnaissance des Etats de l'Amérique du sud, qui équivaut à un démembrement territorial de l'Espagne; la conquête d'Alger; la reconnaissance de l'état de choses créé en France par la révolution de 1830; la constitution du royaume de Belgique; la quadruple alliance formée pour résoudre les difficultés du changement de la loi de succession en Espagne; le démembrement de la monarchie portugaise, par la séparation du royaume du Portugal et de l'empire du Brésil; l'incorporation du royaume de Pologne à l'empire russe; l'absorption par l'Autriche de la ville libre de Cracovie; la constitution du pachalik héréditaire en Egypte; la reconnaissance de la république de 1848 en France; le rétablissement de la dynastie napoléonienne, reconnu spontanément et sans difficulté, par lord Derby et lord Malmesbury qui dirigeaient alors la politique de l'Angleterre; enfin l'alliance, à deux d'abord, à trois ensuite, pour assister le Sultan dans la guerre de Crimée. Tout cela nous met bien loin des traités de 1815, et plus qu'aucune autre nation, l'Angleterre s'en est éloignée en mainte occasion. Nous ne parlons pas de la France, contre laquelle ces traités ont été faits, et à qui personne n'a jamais pu demander de les soutenir avec un héroïque dévouement. On est convenu, nous ne savons trop pourquoi, de ne pas comprendre dans les modifications que l'équilibre européen a dû subir, les changements qui se sont accomplis, soit par annexion, soit par démembrement, dans les possessions coloniales des diverses puissances. On semble croire que le poids dont ces puissances pèsent dans la balance de l'équilibre général ne dépend en aucune façon de l'étendue et de la richesse de leurs possessions coloniales. C'est là un sophisme diplomatique qu'on croirait élaboré dans l'intérêt de l'accroissement gigantesque de l'Angleterre. Si l'on se dégage de ce sophisme pour considérer la réalité, on reconnaîtra ce fait, digne de quelque attention : tout récemment encore, dans le courant de l'année 1858, la reine d'Angleterre a définitivement annexé à sa couronne, un empire qui représente à peu près la quinzième partie de tout le globe terrestre, l'empire indien.

Digitized by Google

Mais il suffit de s'appuyer sur les notions classiques de la diplomatie, pour affirmer que les traités de 1815, bien qu'ils forment, sans doute, un des éléments principaux du droit public européen, n'en sont plus, depuis longtemps, la base essentielle. M. Disraëli, lorsqu'il a dit qu'il était nécessaire de réviser les traités de 1815, a montré plus de sens pratique que lord Derby insistant avec intention sur ces traités. Nous n'étonnerons personne en disant que rien n'est plus blessant, pour la nation française tout entière, que d'entendre continuellement citer les traités de 1815. Tout homme d'Etat anglais, qui fait quelque cas de l'alliance française, ne devrait donc mentionner cette date qu'avec une extrême réserve. En ce qui concerne les affaires d'Italie, l'espèce d'étalage que lord Derby a fait des traités de 1815 était d'autant plus étrange, que tout ce qui pouvait se dire utilement sur ces affaires avait pour point de départ naturel un document récent que l'équité, le bon sens et une honorable courtoisie faisaient à l'Angleterre un devoir d'adopter : nous voulons parler du traité de Paris de 1856, et de ce qui fut dit par M. le comte de Cavour dans le Congrès, avec l'assentiment tacite de la Prusse et de la Russie, avec l'assentiment explicite de la France, avec l'assentiment plus explicite encore de lord Clarendon, représentant de l'Angleterre. Si lord Derby voulait sérieusement conserver la tradition de l'alliance anglo-française, c'est au traité de Paris qu'il devait se rattacher. Mais, par la proclamation d'une politique dite de *neutralité*, lord Derby s'était déjà placé en dehors du traité de Paris, puisque la position prise au Congrès par le représentant de l'Angleterre n'était pas neutre, mais éminemment favorable à la cause italienne.

Il faut reconnaître, cependant, que c'est seulement après la déclaration de guerre que la politique de neutralité a été proclamée. Avant ce moment, le cabinet avait fait une tentative de médiation. La médiation est quelque chose de mieux que la neutralité ; c'est une intervention amiable. Cette intervention, du reste, n'a jamais eu de caractère bien déterminé, la mission de lord Cowley ayant été purement officieuse. Il ne faut pas réfléchir profondément pour reconnaître que le différend entre l'Autriche, d'une part, la France et la Sardaigne de l'autre, parvenu au point où il se trouvait depuis le 1er janvier 1859, n'était pas de nature à être résolu par l'intermédiaire d'une seule des grandes puissances. Cette forme d'intervention était à la fois contraire et à l'esprit du traité de Paris, et à l'esprit des traités de 1815, que l'on s'obstinait à mettre en avant. La proposition d'un Congrès, émanée de la Russie, était beaucoup plus régulière. La réunion effective de ce Congrès n'a dépendu ni de la France, ni même de la Sardaigne. Si la guerre n'avait pas été dans les desseins de Dieu, le Con-

Digitized by Google

grès était un moyen de l'éviter. Mais les congrès ne sont pas appelés à faire des miracles. Or, c'est par un miracle seulement que de grosses affaires, comme l'indépendance d'une nation, morcelée et en partie soumise au joug de l'étranger, peuvent se régler sans coup férir. Suivant le cours ordinaire des choses humaines, les affaires de ce genre ne se décident que par les armes. Poussée providentiellement à une extrémité qui fut la juste punition du rôle qu'elle avait joué, l'Autriche a déclaré la guerre. Selon les lois de l'honneur militaire, l'Autriche ne pouvait pas se retirer du royaume lombard-vénitien sans y être forcée. Une seule voix aurait pu être écoutée, à ce moment solennel qui a précédé le 1er janvier 1859 : c'est celle du souverain pontife. Lui seul peut-être pouvait demander à S. M. Apostolique, au moment de la signature du concordat, de renoncer à l'œuvre impossible de germaniser l'Italie, de renoncer à soumettre à l'empire d'Autriche des cœurs indomptables au joug de l'étranger. Le pape n'a point cru devoir parler, et sa voix eût-elle été écoutée ? il a ultérieurement proclamé sa neutralité ; mais les sympathies du souverain pontife n'étaient pas incertaines. La cause de l'indépendance italienne est une cause juste, et le souverain pontife est assuré désormais que cette indépendance était le seul objet de la guerre. L'événement a bien prouvé que les catholiques auraient eu tort de s'alarmer outre mesure. Sans doute la révolution était menaçante; mais qui pouvait mieux garantir l'Italie et le saint-siége de ses excès, que celui qui l'a domptée si énergiquement en France ?

La neutralité a été aussi la position prise par le cabinet Derby, au moment de la déclaration de guerre. Il est bien plus difficile de concevoir cette neutralité de la part d'un gouvernement qui n'a que des devoirs politiques, et qui, jusqu'ici, n'a encore répudié ni l'alliance de la France, ni même celle de la Sardaigne. Nous examinerons tout à l'heure jusqu'à quel point cette position de neutralité était possible et honorable de la part de l'Angleterre. Mais voyons d'abord comment elle a été observée par lord Derby. A la vérité, lord Derby a violemment attaqué l'Autriche pour avoir fait échouer ou laissé échouer la mission de lord Cowley, de même qu'il avait auparavant indisposé la France par de continuels retours aux traités de 1815. Si la neutralité consiste à faire tour à tour des reproches violents aux deux parties, lord Derby peut dire qu'il a fait d'énergiques efforts pour la maintenir. Il y a néanmoins plus qu'un reproche, il y a une qualification hostile au gouvernement français dans le discours de lord Derby, où il est dit que la guerre a été entreprise par l'Empereur sous un faux prétexte, « under false pretence. » Le jour où lord Derby a fait ce discours, il a cessé d'être neutre ; il s'est prononcé contre l'une des deux parties. Une neutralité affirmée de cette ma-

Digitized by Google

nière n'est plus qu'une hostilité déguisée, attendant, par prudence, le moment opportun pour agir. C'est dans cet état de choses que lord Derby a laissé les relations extérieures de l'Angleterre avec la France et avec la Sardaigne. Une pareille position suffit, à elle seule, pour justifier le vote de non confiance à la suite duquel a eu lieu la retraite d'un ministère qui avait cessé d'être conservateur de la paix et des alliances, et qui allait devenir agresseur.

Avec toute déférence pour le caractère personnel de lord Derby et pour la haute situation qu'il occupe, il est permis de dire que cet homme d'Etat nous semble avoir compromis gravement l'avenir de sa position comme chef du parti conservateur. Des deux hommes d'Etat qui ont plus particulièrement dirigé les affaires dans le dernier cabinet, M. Disraëli est celui qui s'est conduit avec le plus de tact et de discrétion. Il a bien ménagé sa retraite. Ayant toujours professé que les traités de 1815 devaient être révisés, et ne s'étant pas engagé dans la voie d'une alliance austro-turque, M. Disraëli reste un homme de son époque et ne court pas le risque d'être placé complètement en dehors des événements, lorsque les affaires d'Italie viendront devant un Congrès, et lorsque l'heure d'achever le réglement des affaires d'Orient aura sonné de nouveau. Le ministère conservateur laisse l'Angleterre bien préparée à des éventualités guerrières, si elles se présentent. Tous les partis lui en sauront gré. Les conservateurs, par leur nombre et leur union, resteront une force considérable dans le nouveau Parlement. Mais on devra chercher à faire de cette force une application plus pratique et plus sage que celle qui a été tentée par lord Derby. Toutes les questions dont la solution a été manquée doivent être soumises à un nouvel examen. Si le parti conservateur met à profit le temps qu'il passera hors du pouvoir, au lieu de le donner à l'esprit de chicane et d'opposition systématique, l'avenir demeure réservé, quoique l'on cherche encore vainement de ce côté l'homme de la situation, *the coming man*, comme disent les Anglais. Jusque-là, le ministère Palmerston conserve sa raison d'être.

AMÉRO.

Digitized by Google

LA

BATAILLE DE SOLFERINO

(CORRESPONDANCE DU THÉATRE DE LA GUERRE)

Pozzolengo, le 6 juillet 1859.

Je ne saurais vous communiquer mes impressions sur la grande bataille de Solferino, et en apprécier à leur juste valeur toutes les conséquences, sans sortir des bornes d'un simple récit des mouvements exécutés par les troupes qui ont pris part à cette lutte gigantesque. Je ne saurais le faire pour deux motifs très graves : premièrement, parce que les rapports officiels et les correspondances particulières ont déjà donné sur ces faits tous les renseignements de quelque importance ; en second lieu, parce qu'on ne peut apprécier à leur juste valeur les conséquences de cette bataille, si on néglige de faire remarquer tous les avantages qu'elle vient de procurer aux armées alliées pour l'accomplissement de cette campagne, dont le dénoûment s'est précipité depuis le 24 juin.

Il nous faut d'abord examiner quel était l'état moral et numérique de l'armée autrichienne la veille de la rencontre, quelle était la force de ses positions, le but de ses mouvements, les combinaisons qu'ils avaient en vue, comment le plan des deux armées a été exécuté, constater enfin le résultat tactique et stratégique de cette bataille.

L'opinion publique, tant en Autriche que dans une partie de l'Europe, dans l'armée autrichienne surtout, ne considérait pas la défaite de Magenta comme un de ces désastres qui décident du sort de la guerre, soit parce qu'une partie des troupes n'y avait pas pris part, soit parce qu'on rendait exclusivement responsable de ce désastre le général en chef autrichien, comte Giulay. Cette défaite avait même été vue, par une certaine partie de l'état-major autrichien, avec un secret plaisir. Cet état-major se trouvait, au début des opérations, partagé en deux grands camps ; celui qui tenait pour l'offensive, représenté par les jeunes généraux, par l'entourage de l'empereur et par l'empereur lui-même ; et celui de la prudence, repré-

Digitized by Google

senté par Hess, Wimpffen et par les têtes blanches du conseil aulique. La voix de l'empereur ayant donné la victoire au parti de l'agression, et le général Giulay ayant été investi du commandement de l'armée d'invasion, la défaite de Magenta venait comme une justification éclatante donnée par les événements aux conseils de modération du parti contraire.

Nous n'avons pas le dessein de revenir sur les événements du commencement du mois de juin. Nous devons seulement constater la surprise produite par la promptitude avec laquelle les troupes autrichi nnes abandonnèrent la Lombardie, après la bataille de Magenta, sans tirer parti et sans rien sauver des ressources défensives que l'on avait accumulées sur le Pô, aux confluents du Tessin et de l'Adda ; et cela, au lendemain d'une bataille à l'issue de laquelle le général Giulay, quoique battu, paraissait encore prêt à disputer chaudement le terrain à l'armée française. Ce mystère apparent s'explique par le revirement qui s'était opéré dans les conseils de l'empereur d'Autriche. Mécontent de son lieutenant, il se rejetait du côté de ses adversaires, et le remplaçait par les maréchaux Hess, Schlick, Wimpffen. Ces heureux rivaux n'eurent alors rien de plus pressé que de justifier leur opinion en faisant voir l'impossibilité de se soutenir en Lombardie. On l'évacua par conséquent avec une précipitation, je dirai même avec une ostentation qui semblait plutôt faite pour consommer la disgrâce du général vaincu, que pour protéger les véritables intérêts de l'empire.

Quel qu'ait été le sort des combinaisons du général Giulay, surtout si l'on tient compte des tracasseries et des entraves que ses adversaires ne cessaient de susciter autour de lui, il serait souverainement injuste de refuser au général Giulay des qualités militaires éminentes, une résolution, une fermeté de caractère, qui est une qualité bien rare et bien précieuse dans les états-majors autrichiens. A la bataille de Magenta, les mouvements de l'armée autrichienne furent si bien combinés, qu'elle réussit à surprendre l'armée française, et peut-être devrait-on rejeter une grande partie de la responsabilité de cette défaite sur quelques chefs de corps, qui, mus par cet esprit de coterie dont je parlais plus haut, ne sont arrivés que fort tard, ou ne sont point arrivés du tout sur le champ de bataille. Enfin, ce n'est plus aujourd'hui un mystère pour personne que, dans les deux combats de Palestro et de Magenta, quelques régiments italiens et hongrois n'ont pas fait précisément leur devoir, et que l'on doit compter pour sa part dans la défaite, le manque de solidité des lignes autrichiennes, effet naturel de la froideur de ces troupes.

On devait donc s'attendre à voir les généraux du parti dominant risquer à leur tour une bataille, et donner une double leçon à l'ennemi et à leurs collègues disgraciés, dès qu'ils se sentiraient sur leur terrain de prédilection. C'est pour mieux juger de cette seconde épreuve, que j'ai cru devoir rappeler quelques-uns des événements antérieurs.

Il s'agissait d'abord de réorganiser l'armée ébranlée, et, en second lieu, de choisir l'endroit où elle pourrait aborder l'ennemi avec les plus grandes chances de succès.

Dès leur arrivée sur la Chiese, les troupes autrichiennes furent réorga-

Digitized by Google

nisées, renforcées, purgées des éléments dissolvants, italiens ou hongrois. Elles furent portées à un total de 10 corps d'armée formant 3 armées d'une force totale de 250,000 hommes. C'était tout ce que la monarchie autrichienne pouvait mettre en ligne de meilleur comme soldats, équipement, montures, artillerie ; il faudra bien des années avant qu'elle puisse relever son armée au point où elle était la veille de la bataille de Solferino. Aussi, le jeune empereur est-il excusable s'il a caressé un instant l'espoir d'écraser son adversaire et de le chasser d'un seul coup de la Lombardie.

Heureusement pour nous, les dispositions de l'état-major autrichien, quoique savantes, quoique hardies, n'étaient pas si habilement combinées qu'elles dussent produire le résultat qu'on en attendait. Je n'ignore pas que d'autres juges, certainement plus compétents que moi, ont porté sur les plans autrichiens un jugement plus favorable. Je respecte infiniment ces opinions ; mais, si je me plais à reconnaître que, comme exécution purement tactique, le plan de la bataille de Solferino fait honneur aux généraux autrichiens, par contre, je ne crains pas d'avancer que, dans ses combinaisons stratégiques, leur plan ne valait pas celui de Giulay, et s'est trouvé incontestablement inférieur aux combinaisons par lesquelles Napoléon III l'a su déjouer. Je dis cela fort du témoignage de mes yeux, de la connaissance que j'ai acquise, en d'autres temps, du terrain situé entre la Chiese et l'Adige, confiant enfin dans les démonstrations stratégiques que je prendrai la liberté de soumettre au lecteur.

Avant tout, adressons une question à ceux qui trouvent matière à louanges dans les mouvements de l'armée autrichienne : quel était son but ? Je crois que, sur ce point, il sera facile de s'entendre. Les manœuvres des troupes autrichiennes, avant le 24, ont été facilement devinées par l'état-major de l'armée alliée. Le but des Autrichiens était de couper l'armée franco-sarde au passage de la Chiese, d'attendre pour cela que l'armée se fût avancée sur la rive gauche du fleuve, de pénétrer entre cette armée et la rivière, de jeter à l'eau les avant-gardes des corps français qui seraient déjà passées, et, tenant en échec le gros des forces françaises sur la rive opposée, d'anéantir l'armée piémontaise, d'écharper enfin les corps français en surprenant leurs têtes de colonnes, qui se seraient trouvées isolées sur la rive gauche de la Chiese.

Or, ce projet était impraticable pour deux motifs principaux. Premièrement, parce que, ayant une marche considérable à faire pour arriver sur le lieu du combat, il était très difficile de surprendre les 5 corps de l'armée française juste au moment critique où ils auraient commencé l'opération du passage, et avant qu'ils fussent en forces suffisantes sur cette rive pour tenir tête à une attaque. L'événement a pleinement justifié ce premier point de notre critique. En second lieu, les plaines ondulées qui bordent la rive méridionale du lac de Garda, admirablement disposées pour y prendre une position défensive, perdent beaucoup de leurs avantages lorsqu'il s'agit d'attaquer et de se porter vivement le long de la Chiese, où les hauteurs de Solferino s'abaissent peu à peu et vont mourir dans la plaine. Ce second point a aussi trouvé dans les faits sa justification, car l'armée autrichienne, après avoir manqué l'occasion de couper l'armée alliée, s'est vue, par la

Digitized by Google

nature même du terrain, forcée de changer de rôle et de passer de l'état offensif à l'état défensif, depuis Solferino jusqu'à San-Martino, c'est-à-dire sur tout le front de son centre et de son aile droite.

Mais on aurait le droit d'adresser à l'état-major autrichien un reproche bien plus grave et dont il aura peine à se disculper devant l'histoire. Il ne pourra pallier la responsabilité de sa faute ni par la lenteur des troupes, ni par le retard de quelques corps au moment critique ; elle lui appartient tout entière, nous allons le démontrer. Cette faute si grave, c'est d'avoir choisi, pour diriger une pareille attaque contre l'armée franco-sarde, la rivière où elle était, sinon impossible, du moins beaucoup plus difficile que sur aucun des autres cours d'eau du royaume lombard-vénitien.

Pour couper une armée au passage d'un fleuve, les règles sont assez généralement admises pour qu'on n'ait pas à les discuter. Ne pas l'inquiéter de front ; descendre ou remonter à la hâte la rive du fleuve sur laquelle on se propose de la surprendre ; contenir par l'artillerie les corps qui n'ont pas encore passé ; écraser avec des forces imposantes la partie de l'armée qui l'a déjà franchi, telles sont ces règles. Il faut donc choisir un fleuve dont la berge où l'attaque doit avoir lieu, domine la berge opposée, afin de paralyser la partie de l'armée ennemie qui est restée de l'autre côté, et qui pourrait porter secours à l'avant-garde surprise ; il faut que, sur le fleuve, soit en amont, soit en aval, on ait un point assuré pour s'y réunir en secret, s'y préparer à l'attaque, et se ménager une retraite en cas de revers. Or, la Chiese n'offre aucun de ces avantages : ses rives sont plates, ses eaux ont peu de volume, et elles sont presque partout guéables ; enfin, pour se porter sur les lieux, il faut y venir diagonalement de Mantoue et de Peschiera, ce qui affaiblit naturellement l'attaque, au lieu d'y arriver perpendiculairement du haut ou du bas de la Chiese ; car, en amont, cette rivière est presque en contact du lac de Garda, où aucune armée ne pourrait se réunir, et, en aval, la Chiese allant se jeter dans l'Oglio, il faudrait, pour s'y porter, décrire un détour immense, et pouvoir attendre là, à l'insu de l'ennemi, le moment favorable pour l'attaquer.

Si l'empereur d'Autriche avait eu la patience d'attendre les Français au passage du Mincio, il aurait pu exécuter cette manœuvre dans des circonstances beaucoup plus favorables. L'armée alliée, forcée par des considérations stratégiques de passer le Mincio au-dessus de Goïto, l'aurait franchi probablement à Valleggio, où la courbe saillante de ce fleuve et l'escarpement des berges aurait facilité une attaque de ce genre de la part des Autrichiens, tandis que les deux places de Peschiera et de Mantoue leur auraient offert deux postes admirables pour surprendre l'ennemi ou pour s'y réfugier en cas d'insuccès.

A ces fautes, impardonnables pour l'état-major autrichien qui étudie le terrain depuis quarante ans, il faut encore ajouter celle d'avoir combiné un plan d'attaque tellement étendu, qu'il aurait été vraiment merveilleux que tous les corps se fussent trouvés au rendez-vous à point nommé. Je reviendrai sur cette faute lorsque ces considérations générales seront épuisées.

Les positions de Cavriana, Solferino et San-Martino sont, sans contredit,

Digitized by Google

des positions formidables pour une armée qui y attend de pied ferme l'ennemi : mais il ne faut pas confondre cette position avec celle de Montechiari qui se trouve un peu plus au nord-ouest, et qui appuie directement son front à la Chiese et sa droite au lac de Garda. Le quadrilatère formé par la rive méridionale du lac de Garda au nord, par le Mincio à l'est, par la Chiese à l'ouest, et par les marais de l'Oglio et du Pô au sud, offre tant de bonnes positions défensives, surtout du côté du lac de Garda, que dès les temps les plus reculés ce lieu était fameux dans l'histoire par les nombreuses batailles qui s'y sont livrées. Des bords du lac de Garda jusqu'à Cavriana et Volta, il offre l'aspect d'une plaine fortement accidentée. Aux environs de ces deux localités, un dernier mamelon, plus prononcé que les autres, le Monte-Olivette, s'élève en formant une espèce de courtine de l'est à l'ouest. Au midi de cette courtine, commence la plaine unie qui descend jusqu'au Pô. Mais, du côté de la Chiese, ces lignes de hauteurs s'éloignent insensiblement du fleuve à partir de Montechiari jusqu'à Volta, et décrivent comme un quart de cercle dont le centre serait à Peschiera, et dont les deux rayons extrêmes seraient la rive méridionale du lac de Garda entre Peschiera et Desenzano, et le Mincio entre Peschiera et les environs de Goïto. Le fameux camp de Montechiari, qui appuie sa droite au lac de Garda, est très rapproché de la Chiese, parce qu'en cet endroit les hauteurs viennent finir à peu de distance du fleuve ; mais la position occupée par les Autrichiens le 24 juin, depuis San-Martino jusqu'à Cavriana, se trouvait, par suite de cette disposition des collines, assez éloignée du fleuve. En outre, l'armée autrichienne n'occupait pas, en cette occasion, l'extrême lisière des mamelons comme à Montechiari, mais elle appuyait sa droite à San-Martino sur un second rang de hauteurs, de là s'étendait par son centre à Solferino et Cavriana à la lisière des hauteurs, et avait sa droite dans la plaine vers Guidizzolo. Par conséquent, au lieu de suivre la circonférence des hauteurs, elle les coupait presque perpendiculairement, à peu près comme une sécante coupant un cercle par son centre. Faut-il croire que l'état-major autrichien avait adopté, de propos délibéré, cette disposition vicieuse qui laissait sa gauche en l'air, et cela dans le seul but de profiter des positions formidables de Solferino et de San-Martino ; ou plutôt qu'il fut forcé de la prendre dans l'impossibilité où il se trouva de compléter le mouvement trop étendu de sa gauche, qui devait marcher sur la Chiese et la remonter ? Voilà une question que je n'oserais pas trancher ; mais quand je songe que le 2e et le 10e corps avaient été envoyés en aval de la Chiese par des détours tellement allongés, qu'il ne leur fut pas possible d'arriver dans la journée sur le champ de bataille, je suis porté à croire qu'il y eut vraiment confusion dans la gauche, produite par l'excessive complication du plan de bataille. Nous retombons par conséquent dans l'éternel défaut de l'état-major autrichien, qui ne trouve un plan beau qu'il ne soit très compliqué. C'est là, suivant moi, ce qui doit porter à quelque indulgence envers le maréchal Giulay ; au milieu des fautes qu'on peut lui reprocher, il eut du moins le courage de s'émanciper de cette dangereuse routine.

A mon avis, l'état-major autrichien aurait pu combiner ses projets avec

Digitized by Google

plus de simplicité. Voulait-on essayer un mouvement énergique contre l'armée alliée au moment critique du passage d'un fleuve ? Il fallait attendre l'ennemi sur le Mincio. — Voulait-on au contraire défendre la ligne de la Chiese? On n'avait qu'à occuper fortement le camp de Montechiari, et y attendre l'ennemi de pied ferme. Dans le premier cas l'opération était facilitée par le voisinage de Peschiera et par la configuration plus favorable des bords du Mincio ; dans le second, on avait l'avantage d'attendre l'armée au passage d'une rivière en appuyant la droite au lac de Garda, ce qui aurait enlevé à l'ennemi l'avantage de menacer le flanc droit, comme le fit l'armée sarde à San-Martino.

Nous n'avons qu'à appliquer ces quelques principes de stratégie pour reconnaître du premier coup le côté faible des combinaisons autrichiennes[1].

Cette armée ayant sa base d'opérations sur le Mincio, entre Goïto et Peschiera, et s'étant proposé d'opérer sur la Chiese, où elle n'avait aucun point d'appui, dut se livrer à deux sortes d'opérations préliminaires : se porter d'abord sur la Chiese, puis, une fois arrivée à la rive gauche de ce fleuve, le remonter, pour s'opposer au passage de nouveaux corps alliés de ce côté du fleuve, et écraser ceux qui s'y seraient déjà trouvés au moment de l'attaque.

L'état-major autrichien, exactement informé des mouvements de l'armée franco-sarde, savait que celle-ci marchait sur trois colonnes[2] vers le Mincio, ayant à sa gauche, sur la route de Desenzano et du bord du lac de Garda, l'armée sarde ; à son centre, les 1er, 2e corps et la garde impériale par Lonato et Castiglione, et à sa gauche les 4e et 3e corps par Medole et Castel-Goffredo. L'état-major était apparemment aussi informé de l'ordre de marche de l'armée alliée, qui avançait sa gauche, avait son centre un peu en arrière, et refusait sa droite. Son plan était conçu en conséquence.

La deuxième armée autrichienne, commandée par le général de cavalerie comte Schlick, forte de quatre corps d'armée, et formant la droite, devait passer le Mincio entre Peschiera et Valleggio, se réunir entre Solferino et San-Martino, de là remonter au nord-ouest vers l'angle formé par le lac de Garda et la Chiese, et séparer l'armée sarde, qui avait déjà passé la rivière et se trouvait, le 23 au soir, entre Desenzano et Rivoltella, du centre de l'armée française, qu'on espérait surprendre au passage de la Chiese.

La première armée, sous les ordres du maréchal Wimpffen, forte de trois corps, devait passer le Mincio entre Valleggio et Goïto, s'avancer en-

[1] Notre éminent collaborateur nous a envoyé un plan détaillé de la bataille de Solferino indiquant les positions des deux armées aux différentes heures du jour ; malheureusement le temps nous a manqué pour faire graver ce plan, qui eût jeté une lumière plus grande sur sa remarquable dissertation. Nos lecteurs y suppléeront par une des nombreuses cartes du théâtre de la guerre qui se trouvent aujourd'hui dans les mains de tout le monde. (*Note du D.*)

[2] L'armée alliée formait à la vérité cinq colonnes distinctes. La gauche (Piémontais), par Desenzano, le 1er corps et la garde impériale, par Lonato ; le 2e corps par Castiglione ; le 4e corps par Medole ; le 3e corps par Castel-Goffredo ; mais afin de faciliter l'intelligence des mouvements, nous les réduisons à trois : celui de la gauche (armée sarde); celui du centre, 1er, 2e corps et garde impériale ; et celui de la droite (3e et 4e corps).

Digitized by Google

tre le centre et la droite de l'armée française, toujours dans l'espoir que le centre aurait été surpris au passage, la droite se trouvant encore de l'autre côté de la rivière. Ce corps était chargé de soutenir l'effort du centre et de disputer le passage de la Chiese à la droite française.

Enfin les 2e et 10e corps d'armée, commandés par les maréchaux Lichtenstein et Wernhardt, passaient le Mincio à Goïto, et, par un grand détour, se proposaient de franchir la Chiese par Asola, bien au-dessous des positions de l'armée française. De là, ils devaient attaquer de flanc et à revers le corps du maréchal Canrobert (formant l'extrême droite), qu'on espérait surprendre sur la rive droite de la Chiese, et compléter la déroute de l'armée française.

Si les mouvements des deux armées ennemies, avaient pu s'accomplir avec une précision mathématique, ce plan leur aurait probablement assuré une supériorité décidée ; mais il avait l'inconvénient qui caractérise tous les plans autrichiens ; il suffisait que l'armée française ou l'armée autrichienne missent en défaut sur un point quelconque les hypothèses sur lesquelles il reposait, pour que l'exécution en devînt tout à fait impossible ; c'est ce qui est arrivé.

Dans la nuit du 23 au 24 juin, le 8e corps (Benedeck) formant l'extrême droite de la ligne autrichienne bivouaquait sur le plateau de San-Martino. Ce corps était chargé de couvrir les communications avec Peschiera par Pozzolengo et Ponti. Le 5e corps (Stadion) était campé aux environs de Solferino ; le 1er (Clam-Gallas), s'était arrêté à Cavriana. Le 7e corps, un peu en arrière, formait la réserve.

La première armée du maréchal Wimpffen avait les 3e et 9e corps (Schwartzemberg et Schaafgootsce) en avant de Volta-Mantovana et le 11e corps un peu en arrière, en réserve. Les 2e et 10e corps étaient, comme nous l'avons vu, détachés pour former une diversion sur l'extrême droite française.

Mais toutes ces belles combinaisons restèrent sans résultat par suite d'une modification survenue dans l'ordre de marche de l'armée française, car soit que l'on eût des craintes pour l'armée sarde qui marchait en avant par Desenzano et Rivoltella, soit que les deux premiers corps et la garde de l'armée française, forcés de filer sur la Chiese par les mêmes ponts, eussent hâté leur passage, le fait est que, le 24 au matin, au moment où les corps de Stadion et de Clam-Gallas se mettaient en marche vers la Chiese, on aperçut le premier corps de l'armée française, qui se déployait dans la plaine et commençait à aborder les premières hauteurs en avant de Solferino. De son côté, l'armée sarde, par suite d'instructions reçues du quartier général de l'Empereur, avait envoyé de grand matin de fortes reconnaissances sur sa droite, afin de maintenir ses communications avec le premier corps d'armée ; et ces reconnaissances rencontrèrent les éclaireurs de Benedeck établis sur la lisière du plateau de San-Martino.

L'armée autrichienne, qui s'attendait à surprendre l'ennemi, se voyant ainsi surprise elle-même, dut modifier sur-le-champ ses dispositions, et, se bornant à une défensive absolue sur son centre et sur sa droite, elle s'efforça d'attaquer l'armée ennemie par sa gauche, où il y avait toute l'armée de

Digitized by Google

Wimpffen en bataille, et les deux corps que l'on avait envoyés dans la nuit vers le bas de la Chiese, dans la direction d'Asola. C'était en effet dans ces masses imposantes que l'on pouvait encore avoir quelque confiance pour le succès de la bataille, car la seconde armée de Schlick, forte de quatre corps seulement (100,000 hommes à peu près) allait avoir sur les bras toute l'armée sarde, les 1er et 2e corps et la garde impériale, c'est-à-dire un nombre à peu près égal d'ennemis. En outre, la position de ces corps était critique par elle-même, du moment où, envoyés pour attaquer, ils se voyaient forcés de s'en tenir à la défensive.

Pour ne donner qu'un exemple de l'extrême confusion que dut produire dans l'armée autrichienne ce changement de système dans les opérations, je vais dessiner la position du corps de Benedeck, qui formait l'extrême droite de l'armée autrichienne. Si le plan de l'armée autrichienne était vraiment de couper l'armée sarde, comme il n'est guère permis d'en douter, sa tâche était naturellement de l'attaquer mollement, et, par un semblant de retraite, de l'éloigner peu à peu de la Chiese, afin de donner aux autres corps d'armée plus de facilité pour la prendre en flanc et la séparer des Français. Mais si le plan était changé, si, en face d'éventualités imprévues et d'une attaque menaçante, il fallait se borner à la défensive sur le centre et sur la droite, alors il était de son devoir de résister avec une grande énergie, afin de couvrir le reste de l'armée contre une attaque de flanc, et de protéger sa retraite par Peschiera et Valleggio. Or, s'il est difficile d'embrasser d'un regard les mouvements d'une armée lorsque les événements sont accomplis, et que l'on a sous la main des rapports détaillés sur toutes les parties d'une grande bataille, il est bien plus difficile encore de juger avec sang-froid et d'apprécier avec sagacité les mouvements d'une armée au milieu même de l'action. La résolution et le bonheur y ont presque toujours leur petite part, et ordinairement ce dernier est le prix de la première.

On ne saurait refuser ni à Benedeck, ni aux commandants des autres corps de la deuxième armée, un témoignage d'estime pour la fermeté qu'ils ont déployée dans cette bataille. Tant que Benedeck n'eut affaire qu'aux cinq brigades de l'armée sarde, avec lesquelles il s'était engagé au commencement du combat, il parvint à les tenir en échec, et il ne commença à céder du terrain qu'à l'arrivée des renforts sardes, dans l'après-midi. De même, Stadion, avec son corps d'armée, tenait tête au premier corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, aux voltigeurs de la garde, et à trois brigades piémontaises, tandis que le corps de Clam-Gallas, soutenu par celui de Zobel, résistait aux attaques du maréchal duc de Magenta entre San-Cassiano et Cavriana.

C'est ici le lieu de rendre hommage aux dispositions prises par l'Empereur. Les Autrichiens s'attendaient à faire une facile trouée entre l'armée française et l'armée sarde, et c'était juste en cet endroit qu'ils rencontraient le gros des forces françaises! Ils s'attendaient à les surprendre au passage d'un fleuve et ils les rencontraient en marche de bataille, de manière qu'avant même de tirer un coup de feu, leur plan d'attaque était tout bouleversé!

Digitized by Google

Les premières heures de la journée furent les plus sanglantes. Les têtes de colonne de l'armée alliée, c'est-à-dire cinq brigades de l'armée sarde et le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, furent obligés de tenir tête à toute l'armée de Schlick. Les éclaireurs sardes qui s'étaient avancés jusqu'à la crête du plateau de San-Martino, en furent délogés par l'ennemi ; et le gros des divisions n'arriva que lorsque le corps de Benedeck eut couronné la lisière de ce plateau. Pour attaquer les Autrichiens, il fallait gravir une rampe escarpée d'une vingtaine de mètres, couverte en quelques endroits de broussailles, et découverte partout autre part. Les chemins et les endroits praticables étaient garnis d'artillerie, de telle manière, que les Sardes, accablés par un feu plongeant, ne pouvaient presque pas faire usage de leurs pièces. Cinq fois, les bersaglieri et les fantassins, éparpillés en tirailleurs, réussirent à emporter la crête du plateau, mais l'artillerie et la cavalerie ne pouvant arriver assez à temps pour les soutenir, il se voyaient forcés, par le feu des batteries autrichiennes établies un peu en arrière, et par les charges de cavalerie, de redescendre aussitôt.

Ce ne fut que vers l'après-midi, lorsque les trois brigades des grenadiers, Savoie et Piémont, qui avaient été détachées le matin en soutien du 1er corps, rejoignirent l'armée sarde, qu'on tenta un dernier effort, qui réussit complétement. Les bersaglieri, étant parvenus à s'établir dans une ferme située sur les bords du plateau, protégèrent l'arrivée de l'artillerie et de la cavalerie, qui, à peine débouchée sur le plateau, ramena par une belle charge la cavalerie autrichienne, et livra au reste de l'armée assez de terrain pour qu'elle pût s'y déployer et refouler les divisions autrichiennes vers Pozzolengo.

Les trois brigades qui venaient donner le dernier coup de main à l'attaque de San-Martino ont supporté, plus que tous les autres corps de troupes, les fatigues et les dangers de cette journée mémorable. Nous avons vu que l'armée alliée, en train de se déployer devant un ennemi qui occupait en force des positions formidables, ne put présenter, dans la majeure partie de la matinée, plus de deux têtes de colonne, sur la gauche et sur le centre, contre les positions de San-Martino et de Solferino. Les cinq brigades commandées par le roi, et le 1er corps d'armée, qui formaient ces têtes de colonne, se trouvèrent, par conséquent, seules, pendant plusieurs heures, en ligne contre les Autrichiens. Les trois brigades piémontaises, qui reliaient l'armée du roi au 1er corps d'armée, furent appelées au centre par l'Empereur, afin de soutenir le 1er corps ; puis, lorsque la garde commença à entrer en ligne, elles furent expédiées au secours du roi, qui, retenu devant San-Martino par Benedeck, demandait depuis le matin un appui. Ces trois brigades eurent donc à quitter l'attaque du côté de Solferino et à se porter, toujours en combattant, vers la gauche. Attaquées en route par un corps nombreux dont j'ignore le nom, elles eurent à soutenir le feu et l'orage, en marchant toujours, et arrivèrent encore à temps pour contribuer au succès de San-Martino.

Le 1er corps d'armée, soutenu d'abord par le détachement des troupes sardes, puis par les voltigeurs de la garde, eut donc à faire face, à lui seul, pendant les premières phases de la journée, au centre de l'armée autri-

Digitized by Google

chienne, et il est resté engagé depuis le commencement jusqu'à la fin de la bataille, qui a pris le nom des positions qu'il eut à enlever. Les Autrichiens commandés par Stadion, un des généraux les plus énergiques de l'armée autrichienne, s'étaient fortifiés dans le village de Solferino, et dominaient, par le feu de deux batteries latérales, le vallon par lequel les Français étaient forcés de passer pour venir à l'attaque. Il fallut tout le sangfroid du maréchal et la présence de l'Empereur, ainsi que la coopération de plusieurs corps de la garde impériale, pour emporter ces positions. Les pertes énormes que ce corps eut à subir sont la meilleure preuve de l'opiniâtreté de la lutte engagée de ce côté.

Il est impossible de donner une idée, même approximative, des mouvements opérés sur ce point, pendant les moments critiques d'un combat de quinze heures. L'attaque de Solferino, commencée à cinq heures du matin, resta stationnaire à cause de la disproportion des forces, jusqu'au moment où les voltigeurs de la garde vinrent se mettre en ligne à la gauche du 1er corps. La droite de ce corps étant restée quelque temps en l'air, il fut impossible d'avancer vers le village et de l'emporter. Mais, lorsque le 2e corps d'armée se fut mis en ligne et eut attaqué San-Casciano, lorsque les grenadiers de la garde, étant venus se placer dans l'intervalle des deux corps, eurent contribué à emporter San-Casciano, la position de Solferino se trouva menacée par son flanc gauche, le combat se rapprocha et devint plus décisif.

Que faisait, pendant ce temps, l'armée de Wimpffen ? Elle défilait en longeant le pied des hauteurs ; et, protégée par une nombreuse cavalerie, elle venait menacer le flanc droit du 2e corps, et heurter de front le 4e corps qui s'avançait dans la plaine, du côté de Medole.

Le maréchal Niel, prévenu par le feu terrible du centre, avait compris que l'action qui venait de s'engager était générale et décisive. Poussant à la hâte ses deux divisions, il entrait fièrement en ligne à la droite du 2e corps, un peu replié en arrière afin de couvrir le flanc menacé par trois corps d'armée et la cavalerie autrichienne. Ce fut donc avec une force de 25,000 hommes tout au plus qu'il s'apprêtait à tenir tête à 60,000 hommes au moins qui menaçaient de le tourner.

Que faisait Wimpffen; je le répète, en ce moment critique? Il faut avouer que s'il avait su profiter du moment où les deux premiers corps et la garde engagés contre les positions de Solferino et de San Casciano ne pouvaient prêter aucun secours au 4e corps, pour marcher contre lui avec ses forces écrasantes et sa cavalerie nombreuse, il l'aurait peut-être enfoncé et eût pris l'armée française en flanc et à revers. Mais le maréchal Niel, par une manœuvre pleine d'audace et en même temps de prudence, voyant le danger, avait compris qu'il n'y avait pour lui d'autre chance de salut que de le braver résolûment. L'Empereur, qui surveillait d'un œil sûr tous les mouvements de l'armée, lui envoyait à propos toute sa cavalerie; quelques charges brillantes où la cavalerie autrichienne fut repoussée avec de grandes pertes, et quelques carrés enfoncés suffirent pour ralentir le mouvement de l'ennemi. Cependant la crise n'était que retardée. Les troupes du 4e corps ne pouvaient pas tenir tête à toute une armée. Leur

Digitized by Google

héroïque commandant envoyait avis sur avis au maréchal Canrobert qui, avec le 3e corps, couvrait, en passant la Chiese à Castel Goffredo, la droite de l'armée alliée ; mais ce maréchal, qui voyait les deux corps de Lichtenstein et de Wernhardt (60,000 hommes à peu près) manœuvrer au loin sur sa droite, n'osait se rendre à l'appel de son compagnon d'armes, de crainte de se voir tourné et pris à dos.

Ce fut là un moment d'angoisse solennelle : le moment dont allait dépendre le sort de la bataille. Le maréchal Wimpffen ne le devina pas : au lieu d'attaquer avec vigueur, il parut s'inquiéter du feu terrible qu'il entendait sur sa droite ; il se rapprocha de Cavriana et de San Casciano, et arrêta le mouvement de flanc des deux corps de Lichtenstein et de Wernhardt. Le général Niel s'estima heureux de suivre ce mouvement. Il se rapprocha de Cavriana, où il se sentait appuyé par le maréchal duc de Magenta. En même temps le maréchal Canrobert, devinant, à l'hésitation des deux corps qu'il avait devant lui, qu'ils ne méditaient rien de dangereux pour l'armée, faisait passer petit à petit ses brigades à l'appui du 4e corps. La lutte, devenant plus égale quant au nombre, porta la supériorité du côté des Français, et aussitôt l'armée autrichienne dut commencer son mouvement de retraite.

A qui la faute de cette retraite? En partie sans doute au maréchal de Wimpffen, qui manqua d'initiative, de sang-froid, d'à-propos, mais plus encore aux dispositions générales, à cette idée malheureuse d'opérer une diversion, mouvement toujours très dangereux, mais plus dangereux encore en face d'une armée aussi pleine d'élan que l'armée française. Si Wimpffen s'était montré plus résolu, ou si les deux corps de Lichtenstein et de Wernhardt, au lieu d'être envoyés au loin pour faire une démonstration inutile, avaient été placés en réserve derrière le centre, la position de Solferino n'aurait peut-être pas été enlevée, et l'issue du combat aurait été sinon changée, du moins profondément modifiée. Mais, dès midi, toutes les troupes autrichiennes étaient engagées, et dès lors il était à prévoir qu'aussitôt qu'un corps d'armée aurait été forcé à céder du terrain, la trouée faite dans les lignes autrichiennes ne pourrait plus être comblée par des troupes fraîches.

C'est en effet un trait saillant de cette bataille, qu'elle a été engagée sur une ligne tellement étendue que, dès les premières heures du combat, toutes les troupes étaient au feu, et toutefois elle fut plus longue et plus acharnée qu'aucune autre. Elle eut encore cela de singulier, que les deux armées marchant sur un front diagonal en sens inverse, leur choc commença par la droite autrichienne et la gauche des alliés, se communiqua au centre et s'étendit ensuite aux ailes opposées. Et comme l'effort de l'armée autrichienne devait être tenté sur l'aile qui entra la dernière en ligne, il s'ensuivit que, lorsqu'elle fut engagée, le centre, fatigué par de grands efforts, commençait à fléchir. Une armée française aurait dégagé son centre par une attaque résolue ; l'armée autrichienne, au contraire, s'en rapprocha pour le soutenir, et arrêta le mouvement.

Malgré ces fautes, commises par les généraux autrichiens, il y aurait grande injustice à ne pas rendre hommage à leur bravoure et à celle des

Digitized by Google

troupes. Une armée qui tient tête à une armée française, depuis 5 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, ne peut être qu'une vaillante armée. Il y a cependant encore ici une curieuse remarque à faire, c'est que les anciens lieutenants de Giulay, les anciens corps de Magenta, l'ont de beaucoup emporté sur l'armée fraîche de Wimpffen, quant à l'opiniâtreté et à l'énergie dans les manœuvres. Benedeck, avec son seul corps d'armée, tint tête, pendant 8 heures, à 5 brigades de troupes sardes ; Stadion, avec son corps, défendit, toute la matinée, les positions de Solferino contre le 1er corps et les voltigeurs de la garde, tandis que ceux de Clam-Gallas et de Zobel résistaient avec vigueur aux attaques du duc de Magenta et des grenadiers de la garde. A la gauche, au contraire, où les corps de Schwartzemberg, de Schaafgotsce et de Weigl n'avaient devant eux que le 4e corps, ils ne réussirent pas à le faire plier un instant et reculèrent dès que ce corps fut soutenu par les troupes du maréchal Canrobert. Quant aux deux corps de Lichtenstein et de Wernhardt, il n'en faut pas parler : ils sont restés spectateurs inutiles de la lutte.

L'armée française s'est placée, dans cette journée mémorable, au-dessus de tout éloge. Bien que, dans l'attaque de Solferino, elle fût à peu près égale en nombre à l'ennemi, les retranchements dont celui-ci s'était environné, les positions dominantes qu'il occupait, mettaient un tel désavantage du côté des Français, qu'il est presque incroyable qu'on ait réussi à les enlever toutes. A lui seul, le corps du général Niel tint tête, pendant quelques heures, à un nombre triple d'ennemis, et cela en rase campagne. Enfin, les Piémontais peuvent s'enorgueillir des paroles de l'Empereur : « Ils ont été dignes de combattre à côté des soldats français. » Je crains seulement qu'on n'ait pas assez tenu compte des efforts qu'ont eu à prodiguer les trois brigades des grenadiers, Savoie et Piémont. Comme elles se sont battues en plusieurs endroits et n'ont fait que courir partout où le danger était le plus pressant, les résultats de leurs efforts sont peu appréciés, parce qu'ils n'ont pas eu un but déterminé ; les pertes considérables que ces brigades ont subies, et la brillante marche qu'elles ont exécutée sous le feu de l'ennemi, me semblent mériter un éloge particulier.

Quelques esprits difficiles à satisfaire ont trouvé quelque chose à blâmer aux opérations de l'armée alliée. Selon eux, on peut leur adresser deux reproches : ils prétendent que l'armée française, soit à Magenta, soit à Solferino, a été surprise par les Autrichiens ; en second lieu, que ces deux batailles n'ont pas amené de grands résultats. De pareils reproches n'ont rien de bien sérieux quand les faits les démentent d'une façon aussi péremptoire. Nous voulons bien pourtant prendre la peine de les réfuter.

Toute armée qui en poursuit une autre est toujours surprise lorsque l'armée poursuivie s'arrête pour recevoir le combat. Cela n'est pas arrivé seulement à Magenta et à Solferino, cela est arrivé à Marengo, à Austerlitz, à Friedland et en une multitude de grandes batailles, dans les siècles passés et dans le nôtre. On ne peut pas poursuivre un ennemi en ordre de bataille : par conséquent, si l'ennemi s'arrête pour faire volte-face, il est tout naturel que les têtes de colonne viennent se heurter dans ses lignes, avant de se mettre en bataille.

Digitized by Google

Quant aux conséquences des batailles de Magenta et de Solferino, il faudrait être aveugle, aujourd'hui surtout qu'elles ont amené des concessions si grandes de la part de l'Autriche, pour en nier les résultats. Quand même on ne tiendrait pas compte de l'ascendant acquis par les alliés sur les Autrichiens, *ce qui est une garantie de victoire dans tout autre combat subséquent*, il nous suffira de rappeler que la bataille de Magenta nous a livré Pavie et Plaisance, c'est-à-dire deux places fortes, Milan et toute la Lombardie. Prétendra-t-on que les Autrichiens les ont abandonnées? Sans doute ils les ont abandonnées, ainsi que le territoire piémontais, qu'ils avaient envahi, parce qu'ils se sentaient incapables de les conserver et de les défendre. Contraindre un ennemi à abandonner ses places fortes sans coup férir, c'est là un problème que les bons capitaines se sont toujours proposé et qu'ils n'ont pas toujours aussi heureusement résolu. Mais on aurait pu enlever quelques canons ou prendre quelques milliers de prisonniers de plus à l'armée autrichienne. Cette critique est puérile : on ne fait pas la guerre pour prendre des canons ou des hommes, mais pour forcer l'ennemi à quitter le territoire qu'il occupe. A Magenta, il s'agissait de déloger les Autrichiens d'une position formidable, sans les attaquer de front. Charles VIII, roi de France, livra une bataille à peu près de ce genre aux armées de Gonzague, à Fornovo : il laissa aux mains de l'ennemi des canons, des munitions, presque tous ses bagages, et il s'attribua avec raison la victoire, parce que son but de dépasser l'armée ennemie avait été atteint. A Torres-Védras, à Busaco et, jusqu'à un certain point, à Waterloo, on aurait été heureux de s'en tirer à l'instar de Charles VIII, et l'on n'y réussit pas. A Magenta, au contraire, où l'on avait commencé le combat dans des positions tellement défavorables qu'on perdit un canon au début, on finit par en prendre plusieurs à la fin de la journée, et peu de victoires ont livré un si grand nombre d'armes au vainqueur, si l'on veut bien faire entrer en ligne de compte toutes celles qui garnissaient les forteresses abandonnées. Ce qui fait le mérite de la victoire de Magenta, c'est cette marche rapide en demi-cercle qui a entraîné l'armée autrichienne dans son mouvement et l'a rejetée vivement sur la rive gauche du Tessin.

On fait observer enfin qu'après la bataille de Solferino, l'armée autrichienne a pu opérer sa retraite en bon ordre. Nous croyons avoir montré plus haut que l'armée française, en s'emparant des positions de Solferino et de Cavriana, avait opéré un travail de géant. Nous ne voyons pas trop ce qu'elle aurait pu faire de plus, et pourtant elle l'aurait fait sans doute si l'orage n'avait un moment interrompu ses progrès sur le centre et si le 3e corps, retenu loin du combat par la présence de deux corps ennemis, avait pu seconder plus tôt les efforts du général Niel. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'armée autrichienne, forte de neuf corps d'armée, ou à peu près de 225,000 hommes, fut repoussée par une armée de 160,000 hommes environ, qui lui a fait subir des pertes sérieuses en artillerie, en hommes, en généraux, et l'a complétement désorganisée. Je crois que jamais, dans des conditions semblables, on n'a remporté de plus grands avantages et fort rarement une si féconde victoire. La paix est là pour le prouver.

UN OFFICIER GÉNÉRAL.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

14 juillet 1859.

Il est inutile de chercher à rendre l'impression produite par cette paix qui vient d'être signée d'une manière si heureuse, et, nous pouvons le dire, si inattendue : la plus grande victoire n'aurait pas eu un égal retentissement. Mais après avoir, comme tout le monde, donné le premier instant à la joie et à la surprise, nous voudrions revenir sur les faits qui ont précédé, et, autant qu'on peut le conjecturer, préparé ce dénoûment. Une telle étude, qui peut paraître ingrate, a son utilité.

La victoire de Solferino avait livré le passage du Mincio à nos troupes; Peschiera était investie, Vérone était à la veille de l'être; l'arrivée du 5e corps, composé de troupes entièrement fraîches, en nous donnant un utile renfort, nous permettait de poursuivre vigoureusement l'armée ennemie; enfin notre escadre de l'Adriatique allait commencer ses opérations contre Venise. Du côté des Autrichiens, tout semblait également se préparer pour une lutte suprême : des forces considérables se massaient sous les murs de la plus redoutable des places du quadrilatère; des mesures étaient prises dans tout l'empire autrichien pour diriger de nouveaux renforts sur l'Italie; enfin, la Diète de Francfort elle-même, malgré la lenteur propre à toute confédération, allait peut-être mettre en mouvement les armées fédérales. C'est dans ces circonstances, et quand toute l'Europe croyait que le canon allait tonner de nouveau depuis le Mincio jusqu'à l'Adriatique, que la cessation des hostilités a été décidée : un parlementaire envoyé par l'empereur François-Joseph à l'empereur Napoléon pour négocier un échange de prisonniers, quelques témoignages de courtoisie échangés de part et d'autre, tels étaient les signes extérieurs qui ne pouvaient certainement pas faire prévoir un accord si subit et si complet entre les deux souverains sur toutes les graves questions qui les divisaient. C'est le 4, au matin, que le parlementaire autrichien, qui est, dit-on, le fils du général Urban, arrivait au quartier général français; le 7, une suspension d'armes était convenue entre les deux empereurs; le lendemain, la convention relative à l'armistice était signée par le maréchal Vaillant, le général de Martimprey, le général Morozzo della Rocca, le baron de Hess et M. de Mensdorf; le 11, une entrevue avait lieu entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche, à Villafranca, qui avait été neutralisée pour la circonstance; et le 12, le

Digitized by Google

télégraphe nous apportait, avec l'énergique concision de son langage, qui n'admet ni les nuances ni les détails, le sommaire des conditions de la paix. Dans cette négociation, conduite si rapidement et en dehors de toutes les habitudes diplomatiques, il paraît incontestable que la volonté des souverains a été prédominante et s'est trouvée aussi dégagée d'influences étrangères qu'elle a jamais pu l'être en pareille circonstance : aussi croyons-nous qu'on ne se trompe pas en faisant surtout honneur de la paix à leurs sentiments personnels. L'humanité, le désir de rendre le repos à l'Europe et de lui épargner les horreurs de luttes que la rare perfection de nos moyens destructifs rend chaque jour plus épouvantables, enfin, l'ambition d'étonner le monde par un grand exemple de modération et de sagesse, ont dû de part et d'autre avoir une influence déterminante. Mais il est permis de supposer que ces nobles sentiments, qui ont sans doute tenu la première place dans le cœur des deux souverains, ont pu être fortifiés par des considérations d'un autre genre. La situation des deux armées, nous croyons l'avoir montré, loin de laisser supposer la paix, devait faire attendre une nouvelle lutte. C'est donc dans les circonstances politiques qu'il faut chercher une explication que nous demanderions vainement aux faits militaires.

La situation de l'Europe était telle, que la guerre ne pouvait plus guère se poursuivre sans faire naître des complications assez graves, que l'Autriche comme la France avaient à cœur d'écarter. La première de ces deux puissances semblait à la veille d'obtenir le secours de l'Allemagne : mais il n'était pas prouvé que cet appui tant désiré ne lui serait pas plus dangereux qu'utile. Nous avons essayé à diverses reprises, et notamment dans notre dernière chronique, de montrer pourquoi l'entente s'établirait difficilement, dans la question actuelle, entre les différents Etats de la Confédération, et surtout entre les deux grandes puissances qui en font partie. Les armées des Etats secondaires ont peu d'importance ; une intervention sérieuse ne pouvait venir que de la Prusse. Mais la Prusse a des intérêts absolument opposés à ceux de l'Autriche, et, en bien des points, fort différents de ceux des Etats secondaires. Le but naturel de la Prusse est de chercher à réaliser à son profit, dans une mesure plus ou moins large, l'unité allemande à laquelle l'Autriche et les petits Etats doivent résister de toutes leurs forces. Il était facile de prévoir que la Prusse, sentant qu'on avait besoin d'elle, essayerait de profiter de l'occasion qui lui était offerte pour dicter ses conditions et reprendre en Allemagne la prépondérance que sa rivale lui a enlevée depuis plusieurs années. Il était à supposer, d'un autre côté, que l'Autriche ne voudrait pas d'un secours offert à ce prix. Cette situation, que nous avons essayé de retracer à nos lecteurs, a porté ses fruits. La Prusse avait fait un emprunt, mobilisé la plus grande partie de son armée, et appelé sa *landwehr* ; en échange de ces sacrifices, elle croyait pouvoir légitimement demander la direction suprême des affaires militaires ; elle avait donc proposé à la Diète de Francfort de réunir les corps fédéraux à l'armée prussienne, dont le prince-régent allait prendre le commandement. Peu de jours après, et, si nous ne nous trompons, en l'absence de M. d'Usedom, le représentant de l'Au-

Digitized by Google

triche a proposé de mobiliser toute l'armée fédérale, et d'en confier le commandement au prince-régent; M. von der Pfordten, dont on connaît les sympathies, a été chargé du rapport sur cette question. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer le caractère de la proposition autrichienne. Il est évident qu'aucune opération militaire sérieuse et suivie ne serait possible s'il fallait en référer constamment à la Diète : mais ce n'est là encore que le côté le moins important de la question. Les conséquences politiques de la proposition autrichienne sont bien plus graves encore que ses conséquences militaires. Absorber l'armée prussienne dans l'armée fédérale, et porter par là un coup décisif à l'influence morale de la Prusse, c'est ce que voulait sans doute le cabinet de Vienne, et ce que le gouvernement du prince-régent, croyons-nous, n'aurait jamais consenti à subir. Ainsi, la divergence que nous avons signalée entre les vues des deux gouvernements devenait chaque jour plus profonde. Les difficultés qui venaient de ce côté, pour être les plus graves, n'étaient pas les seules que l'empereur François-Joseph eût à craindre. Les finances de l'empire étaient dans une situation fâcheuse, qui rendait la continuation de la guerre non pas impossible, mais du moins fort onéreuse; la Hongrie, dit-on, commençait à s'agiter, et les restes de l'insurrection vaincue il y a dix ans semblaient chercher à se rallier et à se relever. Dans ces circonstances, on conçoit que l'empereur d'Autriche ait préféré une paix honorable et relativement avantageuse à l'avenir plein de périls et d'obscurité qui s'offrait devant lui.

Les inquiétudes que pouvait concevoir le gouvernement français, pour être moins visibles que celles de l'Autriche, n'étaient ni moins réelles, ni moins dignes de considération. Sans parler de l'entrée de la Prusse dans la guerre, qui, bien qu'encore improbable, n'était pas absolument impossible, il se produisait en Italie même des circonstances qui faisaient souhaiter que la crise ne se prolongeât pas trop longtemps. Il serait injuste et surtout inopportun de mettre ces faits à la charge de tel ou tel gouvernement : ils étaient malheureusement la conséquence du triste état dans lequel se trouvait la Péninsule depuis bien des années, et des divisions qui s'y étaient perpétuées. Des souverains avaient quitté leurs Etats; des peuples avaient invoqué la dictature sarde. On ne saurait condamner sévèrement des populations qui, restées sans guide et sans autorité, se sont tournées vers le seul souverain qui parût disposé à les écouter; on ne saurait surtout blâmer ce souverain de leur avoir accordé une protection qui, tout au moins, les préservait des maux de l'anarchie. Mais on doit reconnaître qu'il y avait là une situation anormale, contraire aux habitudes internationales de l'Europe, et que, pour la justifier devant les cabinets étrangers, M. de Cavour était obligé de multiplier les notes et les circulaires, et de déployer toute la souplesse et toute l'activité de son esprit. Cette situation, essentiellement temporaire, quoi qu'on en ait dit, puisque, pour la rendre définitive, il n'aurait pas fallu moins qu'un traité signé par toutes les grandes puissances de l'Europe, avait pu se prolonger encore sans trop de périls dans les petits Etats tels que la Toscane, Parme, et Modène; mais depuis quelque temps la question s'était étendue à une partie du domaine du

Digitized by Google

saint-siége, et là elle prenait une incontestable gravité. Les Légations, après le départ des Autrichiens, avaient arboré le drapeau de l'indépendance et offert la dictature au roi de Sardaigne ; ce prince, après une longue hésitation, avait accepté, non pas le pouvoir politique, mais la direction militaire de ce pays, et M. Maxime d'Azeglio y arrivait avec le titre de commissaire piémontais le jour même où avait lieu l'entrevue de Villafranca. Assurément il valait mieux envoyer dans les Légations l'un des hommes d'Etat les plus honorés de l'Italie tout entière, que de laisser M. Mazzini et ses adhérents s'y établir paisiblement : il n'en est pas moins vrai que cette résolution augmentait les difficultés entre le Piémont et le saint-siége ; et malheureusement ces difficultés, créées par plusieurs dissentiments de diverse nature, étaient déjà fort grandes. Avant même la mission du chevalier d'Azeglio à Bologne, une encyclique que nous avons signalée les premiers, alors que toute la presse française et étrangère refusait d'y croire, s'exprimait en termes assez vifs au sujet du Piémont ; une allocution du pape et une note du cardinal Antonelli étaient conçues dans le même sens. Il était impossible de dissimuler la gravité de ces circonstances. Les sentiments religieux de l'Empereur, son profond respect pour le Saint-Père, sa sympathie pour les Italiens, devaient lui rendre de tels événements particulièrement pénibles. La conclusion de la paix est un grand bonheur pour la Péninsule, si elle peut mettre fin à ces dangereuses complications.

Quant aux conditions que le télégraphe nous a fait connaître, il serait peut-être téméraire de vouloir dès à présent en apprécier complétement la portée. La plus importante de toutes nous paraît être la réunion de la Lombardie au Piémont. Quelques journaux présentent la conclusion de la paix comme une déception pour la Sardaigne. Il serait regrettable que le gouvernement du roi Victor-Emmanuel partageât cette impression. Pour lui, la guerre a eu sinon tous les résultats qu'il pouvait souhaiter, du moins celui qui devait lui tenir le plus à cœur. Depuis cinq siècles, la maison de Savoie marchait sur Milan : elle y est arrivée. Il a été donné à Victor-Emmanuel II de faire un plus grand pas en trois mois que ses ancêtres en cinq cents ans. Le rêve d'Emmanuel-Philibert, de Charles-Emmanuel, de Victor-Amédée et de Charles-Albert est réalisé : les descendants des modestes comtes de Maurienne règnent à Milan, et, s'ils savent gagner leurs nouveaux sujets par une habile administration, et s'assurer d'utiles alliances en Europe, l'avenir est à eux. Sans doute, la prolongation de la guerre aurait pu donner au roi Victor-Emmanuel un accroissement plus considérable : mais il aurait peut-être eu moins de chances de conserver ses nouvelles provinces, si elles avaient été trop étendues ; au contraire, le Milanais peut être facilement gardé, surtout si l'on n'en a pas séparé les deux premières places du quadrilatère, Mantoue et Peschiera, qui en forment la naturelle et indispensable défense. Doubler en si peu de temps l'étendue, la population et la richesse d'un royaume, c'est encore un beau résultat. Nous sommes donc affligés et surpris si, comme on l'annonce, M. de Cavour, auquel le Piémont le doit en grande partie, se retire du ministère.

La conclusion de la paix laisse place à un grand nombre de questions

Digitized by Google

que l'opinion publique se pose naturellement. Quelle sera l'organisation de la nouvelle confédération italienne, dont il est parlé dans la dépêche télégraphique ? Quelle sera la nature de la présidence de Sa Sainteté, qui est qualifiée de présidence honoraire? La présidence réelle sera-t-elle laissée à un autre souverain, et quel sera ce souverain ? La nouvelle organisation de la Péninsule sera-t-elle de nature à permettre à la France de retirer ses troupes de Rome, sans danger pour l'autorité temporelle du Saint-Père, dont le maintien est un devoir pour nous et une nécessité pour l'Europe ? Les populations italiennes vont-elles se calmer immédiatement ? De quelle manière les puissances restées neutres pendant la guerre accueilleront-elles les arrangements qui viennent d'être pris ? Ne devront-elles pas se réunir en congrès pour leur donner une sanction qui, seule, les rendra définitifs ? Ce sont là des questions qu'il serait téméraire de vouloir résoudre, et auxquelles des nouvelles, qui ne sauraient manquer d'être prochaines, apporteront sans doute des réponses beaucoup meilleures et beaucoup plus sûres que celles que nous pourrions faire. Nous savons d'ailleurs qu'on ne transforme pas complétement, du jour au lendemain, l'organisation entière d'un pays. Mais, au début de la guerre, si on avait prédit que des résultats tels que nous les voyons aujourd'hui seraient atteints en deux mois, on n'aurait trouvé que des incrédules, même chez ceux qui ne sont qu'à moitié satisfaits.

Le rétablissement de la paix sur le continent européen va nous permettre de reporter nos regards sur une guerre dont l'opinion publique, occupée de nos exploits sur les bords du Tessin ou du Mincio, s'était un peu détournée. En présence de ces grandes luttes qui, par le nombre des troupes engagées comme par la valeur qu'elles ont déployée, pourront être mises à côté des plus mémorables batailles livrées sous Napoléon Ier, il était naturel que notre modeste expédition d'Annam fût oubliée. Toutefois, si les guerres semblables à celle que nous poursuivons en Cochinchine ne fournissent pas matière à d'éclatants triomphes, elles peuvent donner des résultats qui, pour être moins brillants, ne sont quelquefois ni moins solides, ni surtout moins durables que ceux des grandes guerres continentales. Dans l'état actuel de l'Europe, il est difficile qu'une des grandes puissances obtienne, dans la partie du monde que nous habitons, quelque accroissement de territoire considérable sans que tous les Etats voisins se réunissent contre elle. La France surtout, qui a le glorieux, mais dangereux privilége d'alarmer toutes les nations, ne saurait guère espérer un agrandissement quelconque sans d'effroyables luttes. Les conquêtes coloniales n'ont pas un caractère aussi inquiétant pour l'équilibre de l'Europe, et quelquefois ne réclament pas d'aussi sanglants sacrifices : la politique les permet, l'humanité ne les réprouve pas, et la civilisation en profite. A tous ces titres, nous souhaiterions de voir la France s'engager de plus en plus dans la voie où elle est entrée par l'expédition d'Annam : elle y pourrait trouver la source d'immenses richesses et avoir aussi, comme l'Angleterre, son empire indien. Notre expédition n'a eu, jusqu'à ce jour, que d'heureux succès : on n'a pas oublié que dès le début nous avons occupé Tourane ; plus tard, nous nous sommes emparé de Saïgon. Les lecteurs de la *Revue*

Digitized by Google

qui ont encore présent à l'esprit le beau travail publié ici même par M. de Warren n'ont pas besoin qu'on leur fasse remarquer l'importance de ces deux villes : notre savant collaborateur les avait désignées d'avance comme offrant, par leur situation et leurs richesses, une importance spéciale. Tourane est l'un des meilleurs ports du pays que les Européens appellent la Cochinchine, que les naturels nomment le Dran-Trong et qui forme le noyau de l'empire annamite; Saïgon est la capitale du royaume de Cambodge, que toutes nos correspondances, d'accord avec les anciens récits des missionnaires, signalent comme la contrée la plus riche de l'empire. Après ses premiers succès, l'amiral Rigaut de Genouilly, qui, malgré l'arrivée de quelques troupes, ne se croyait probablement pas encore assez fort pour marcher sur Hué, capitale de tout l'empire, s'est borné à se consolider dans les deux villes qu'il avait occupées, et à écarter les Annamites quand ils le serraient de trop près. Nous avons des nouvelles jusqu'au 15 mai, et, peu de temps avant cette date, deux combats venaient d'avoir lieu, l'un à Saïgon, l'autre près de Tourane. A Saïgon, M. Jauriguiberry a emporté plusieurs ouvrages que les Annamites avaient élevés ; ce succès, qui n'a pas été obtenu sans des pertes sensibles, paraît avoir amené quelques villages voisins à se soumettre. Quelques jours après, à Tourane, l'amiral Rigaut de Genouilly a dû exécuter une entreprise analogue, et emporter un véritable camp retranché, construit par nos ennemis, et qui est devenu un abri pour nos soldats. Il ne faut pas croire que les ennemis auxquels nous avons affaire soient absolument des barbares. Ils ont, comme on sait, l'usage des armes à feu, et nos officiers reconnaissent que leurs ouvrages étaient construits avec intelligence. Une lettre particulière, que nous avons sous les yeux, nous apprend qu'après avoir été d'abord fort effrayés par les Français, les Annamites commencent maintenant à s'enhardir, et se battent beaucoup mieux qu'au début de l'expédition. Il faut ajouter que, sous ce climat brûlant, les marches sont très pénibles pour nos soldats, et que, malgré l'intelligente activité de notre administration militaire, les approvisionnements sont assez difficiles. Tout cela nous prouve que, malgré ses premiers succès, notre expédition rencontrera encore bien des obstacles. On doit louer l'amiral Rigaut de Genouilly de n'avoir point montré cette précipitation qui a tant de fois perdu les Français dans des circonstances semblables. Mais il serait à souhaiter qu'il reçût maintenant des renforts pour accomplir de nouveaux progrès. Il importe que notre occupation militaire se transforme en un établissement durable et utile. Les colonies sont une des plus grandes sources de richesses pour les peuples modernes. Avant 1789, les produits de Saint-Domingue seule s'élevaient, par an, à 130 millions de francs. Aujourd'hui, quelques îles perdues dans l'Océan, que la France a conservées en 1814, contribuent chaque année à son commerce pour une somme relativement énorme.

L'importance des colonies ne consiste pas seulement dans la fertilité de leur sol et dans la richesse de leurs produits. Par l'activité qu'elles impriment au commerce national, elles multiplient le nombre des voyages de long cours et forment sur nos vaisseaux marchands une pépinière de matelots pour notre marine militaire. On peut dire que la puissance coloniale

Digitized by Google

et la puissance maritime d'un peuple exercent l'une sur l'autre une égale influence. Sans une forte marine il est impossible de garder des colonies, et sans de riches colonies, il ne faut point espérer de jamais donner à la marine un développement suffisant. C'est de ce côté que nous voudrions voir maintenant se porter les efforts les plus actifs de notre pays. La paix est faite. Notre supériorité militaire et continentale est bien établie. Il serait sans utilité, et peut-être ne serait-il pas sans péril, de chercher à l'exagérer encore. La récente lutte a montré ce que nous pouvions. Surpris par la guerre sans avoir fait les moindres préparatifs, nous avons en quelques semaines jeté cent cinquante mille hommes en Italie, gagné deux batailles et dicté la paix sur le Mincio. Il suffit d'ailleurs de quelques mois pour faire de bons soldats. Dans la marine, les choses ne se passent point si aisément : il faut du temps pour construire des vaisseaux, du temps encore pour former des marins. Sur terre, en un mot, on peut improviser la victoire : sur mer, il faut la préparer de longue main. Nous nous demandons s'il ne serait pas possible d'arrêter pour quelque temps le développement désormais suffisant de nos forces de terre et de reporter quelques-unes de nos ressources sur le budget de la marine, où elles trouveraient un si utile emploi. Nous savons que sur ce point de grand efforts ont déjà été faits et se poursuivent chaque jour, et si nous y insistons, c'est moins pour appeler sur notre marine la sympathie du pouvoir, qui lui est acquise, que l'attention du public, qui se montre peut-être un peu réservée à son égard. Un gouvernement, si fort qu'il soit, ne peut pas tout faire : il faut qu'il soit secondé par l'opinion. Croit-on que nos soldats et nos officiers, malgré leur excellente organisation, auraient accompli toutes les merveilles qu'ils ont faites à Magenta et à Solferino, s'ils n'avaient pas su que la France tout entière avait les yeux fixés sur eux? Il faut bien le dire, notre marine n'a pas le privilége d'attirer à ce point l'attention. Paris règle les sentiments de la France, et Paris n'est point un port de mer ; les Parisiens, qui tous connaissent les zouaves ou les chasseurs d'Afrique, ne savent souvent ce que c'est qu'un vaisseau que de nom, et n'ont vu la mer qu'en représentation. Notre marine semble d'ailleurs avoir le sort de ces hommes qui, avec beaucoup de talent, ne sont pas nés heureux : toutes les occasions dans lesquelles ils pourraient se montrer leur manquent. Dans la guerre d'Orient, notre flotte de Crimée eut un rôle pénible et peu brillant ; aujourd'hui, la guerre cesse au moment où l'escadre de l'Adriatique commençait à peine ses opérations : c'est jouer de malheur. Nous avons un corps d'officiers de marine distingués ; quelques-uns des plus grands noms de la France, comme autrefois, y tiennent leur place ; ni la bravoure, ni la science n'y font défaut. Nos côtes, surtout celles de la Bretagne et de la Normandie, fournissent facilement de bons matelots. Pour féconder ces précieux éléments, il ne faut que du temps et de l'argent, la vigilance constante du gouvernement, et enfin, nous le répétons, cet aiguillon puissant que trouve le soldat de terre dans la certitude d'être aimé, encouragé et applaudi par la nation.

Ces réflexions trouvent naturellement leur place au moment où une puissante nation, voisine de la nôtre, augmente constamment ses arme-

Digitized by Google

ments maritimes et leur donne un développement sans égal jusqu'à ce jour. Nous ne blâmons point le patriotisme des Anglais : mais nous voulons nous montrer aussi patriotes qu'ils le sont eux-mêmes. Nous croyons qu'on a tort de sourire, comme on le fait quelquefois autour de nous, des manifestations même un peu étranges de ce sentiment patriotique. Quand tel membre bien connu de la Chambre des communes vient, à propos de chaque question, soit intérieure, soit extérieure, répéter qu'il y a un intérêt bien plus sérieux que celui dont on s'occupe, à savoir la défense des côtes de l'Angleterre ; quand tel lord affirme, d'un air de conviction et d'affliction profonde, que la marine de la France est maintenant beaucoup plus forte que celle de son pays ; il y a là sans doute, en apparence, quelque chose qui touche au comique ; mais au fond de tout cela il y a aussi plus d'un sentiment sérieux. Le premier de tous est une crainte réelle de la France : les Anglais ne mettent pas le patriotisme à dédaigner les dangers, de manière à y succomber un jour, mais à les prévoir, pour les éviter. Le second sentiment est peut-être le désir d'endormir l'attention des Français qui seraient assez naïfs pour croire à cette supériorité de la marine française dont retentit chaque jour le Parlement britannique. Mais le but principal est de pousser la nation à de nouvelles dépenses et à de nouveaux efforts, pour développer encore une puissance maritime déjà formidable. Sur ce dernier point le succès est assuré : le Parlement ne refusera jamais un sou au budget de la marine. Aux premiers jours de cette année, la *Revue*, dans une étude d'une haute compétence, a appelé l'attention sur les forces considérables que l'Angleterre accumule, depuis un demi-siècle, pour la défense de son territoire et la domination des mers. Dans une récente séance de la Chambre des communes, lord Clarence Paget, secrétaire de l'amirauté, a exposé l'état des ressources maritimes de l'Angleterre. Le budget de la marine atteint près de 320 millions. Le secrétaire de l'amirauté affirme qu'avant 1860, l'Angleterre aura en mer 50 vaisseaux de ligne, 37 frégates et 140 bâtiments moins importants, sans parler des vaisseaux marchands qui pourraient être armés. Le nombre des marins approche déjà, comme nous l'avions dit, de 50,000 ; mais il va être augmenté de 8,000 ; le chiffre des soldats de marine sera porté de 15,000 à 20,000 ; ce qui formera un total de près de 75,000 hommes. Dans ce chiffre ne sont pas compris les gardes-côtes et les marins volontaires des côtes, dont nous avons autrefois entretenu nos lecteurs ; nous n'avons pas non plus placé parmi les navires dont nous faisons le compte, les vaisseaux pontons destinés à la garde des côtes. On voit que les craintes plus ou moins sincères des honorables membres du Parlement, auxquels nous faisions tout à l'heure allusion, ne semblent pas près de se vérifier, et que l'Angleterre possède un ensemble de ressources maritimes tel que le monde n'en a point vu.

ÉDOUARD BOINVILLIERS.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron. 5.

Digitized by Google

CAÏN

PREMIÈRE PARTIE

I

Par une belle nuit du mois de mai 1801, la frégate la *Thétis* croisait aux Antilles, à une trentaine de lieues au large du cap Macouba. La température était lourde, et les voiles, à peine soulevées par un souffle de brise, battaient de temps à autre contre les mâts. Les hommes de quart dormaient. L'officier seul se promenait lentement sur la dunette. Deux jeunes lieutenants de vaisseau, enveloppés dans leurs manteaux et couchés dans les bastingages sous le vent, avaient passé la soirée à fumer et à causer. Depuis quelques instants, ils se taisaient; ils semblaient subir l'influence de la nature triste et grandiose qui les entourait et qui n'avait d'autre bruit que le petit clapotement des lames contre les flancs du navire.

« Ce qui ressort de cette longue conversation, mon cher Georges, dit enfin l'un d'eux, c'est que notre bonne amitié nous console, moi de l'amour absent, toi de la gloire trop lente à venir à ton gré. »

Georges ne répondit qu'après quelques secondes, et comme s'il se fût arraché à une pénible rêverie :

« Oui, Raoul, dit-il enfin, nous nous aimons bien. Et il serra la main de son ami.

— Sais-tu, reprit Raoul, que l'on commence, dans la station, à comparer notre amitié à celle de Castor et de Pollux !

— Malheureusement, dit Georges avec amertume, nous ne sommes

Digitized by Google

pas des demi-dieux ; nous ne sommes que d'obscurs officiers de marine au service de la République.

— Bast, fit en souriant son ami, nous serons amiraux tous les deux un jour, si Dieu nous prête vie ! Mais l'on va plus loin, l'on prétend que nous nous ressemblons.

— Oh ! dit Georges d'un air de doute.

— Cela pourrait être. Nous avons le même âge, la même taille, la même tournure ; nous sommes bruns tous les deux. Je sais bien que nos traits sont différents, mais l'on dit que, dans certaines circonstances, nous avons la même expression de physionomie. Après tout, ajouta-t-il plus bas, mais d'un accent convaincu, cela ne m'étonnerait pas trop.

— Et pourquoi ? demanda Georges avec curiosité.

— Oh ! cela tient à des souvenirs d'enfance. Je t'ai dit que mon père avait autrefois quitté la France et était allé demeurer quelques années à Zurich. Là, il avait retrouvé un vieil ami dont il avait été séparé fort longtemps. Cet ami venait souvent passer la soirée à la maison. C'était un grand vieillard aux traits pleins de douceur, d'une exquise bonté et qui causait avec un charme infini. Je me rappelle qu'on me couchait de bonne heure dans la chambre voisine ; mais, au lieu de m'endormir, je restais des heures entières à l'écouter. Eh bien, il disait que, dans beaucoup de cas, la ressemblance n'est que le résultat d'une affection profonde et partagée ; qu'un amant et une maîtresse, un mari et une femme qui passent leur vie ensemble, deux amis qui ne se quittent pas pendant une longue suite d'années, finissent par prendre à leur insu, quelle que soit la différence de leur organisation, la physionomie l'un de l'autre. Et je crois qu'il avait raison, car cet homme, dont j'ai connu plus tard la réputation immense, était Lavater. »

A ce nom, qui eut un grand retentissement à la fin du dernier siècle, Georges se rapprocha de son ami.

« Vraiment, fit-il, Lavater disait cela !

— Et bien d'autres choses encore. Partant toujours de l'affection que deux êtres humains peuvent éprouver l'un pour l'autre, il assurait — et je te cite ici presque textuellement ses paroles — que l'imagination, tendue par une passion extrêmement vive, opère dans les lieux et les temps éloignés. Il prétendait, par exemple, qu'un malade, un mourant, soupirant après un ami absent qui ignore sa maladie ou son danger, peut, emporté par la vivacité de son désir, percer dans son imagination à travers les murs et les enceintes, et, apparaissant à cet ami dans l'état où il se trouve, lui donner des signes de sa présence, semblables à ceux de la réalité. Lavater attribuait cette apparition à la force irré-

Digitized by Google

sistible de l'imagination qui, dans un pareil moment, est concentrée tout entière au foyer de sa passion

— Et crois-tu que cela soit possible?

— Je n'oserais dire que j'en sois persuadé; mais, précisément à ce sujet, il est arrivé à mon père une chose singulière. Tu sais comment est mort Lavater? Quand les Français sont entrés à Zurich, en 1799, un soldat ivre, qui l'a rencontré par les rues, lui a tiré un coup de fusil dans le bas-ventre. Lavater n'a succombé à cette blessure que quinze mois après, au milieu de l'année dernière. Pendant ces quinze mois, il a écrit plusieurs fois à mon père, qui était rentré en France. Eh bien! un jour que mon père lisait dans son cabinet de travail, il a tout à coup été pris d'un grand trouble et a vu d'une manière confuse la silhouette pâle et défaite de son ami se dessiner sur le mur. Il apprit quelque temps après que Lavater était mort juste au moment où cette étrange apparition s'était manifestée à lui.

— Si de telles choses étaient possibles, elles seraient effrayantes, dit Georges.

— Pas pour moi, répondit doucement Raoul. Il y a, au contraire, dans cette opinion de Lavater, quelque chose qui me console. A ma dernière heure, en effet, c'est à mon père d'abord, à toi ensuite que je penserais, et je pourrais ainsi vous laisser un dernier adieu. »

La conversation des deux jeunes officiers avait pris un tour à demi superstitieux, que favorisaient d'ailleurs la solitude de l'Océan et l'obscurité croissante de la nuit. Il se fit entre eux un instant de silence.

« De pareilles idées, dit enfin Georges, ne sont pas bonnes à avoir dans une carrière comme la nôtre, où l'on risque chaque jour sa vie. Et, à propos de cela, comme nous pouvons nous battre demain de grand matin, il est temps d'aller nous coucher. »

Georges avait prédit juste. Au point du jour, le timonier vint les réveiller en leur apprenant que l'on apercevait deux voiles à l'horizon et que le commandant allait faire faire le branle-bas de combat. Ils s'habillèrent à la hâte et montèrent sur le pont au moment où battait la générale. Le bord, traversé en tous sens par les hommes qui se rendaient à leurs postes, était en proie à cette confusion apparente d'où l'ordre le plus complet doit sortir bientôt. Au bout de quelques minutes, les canonniers étaient immobiles à leurs pièces; les hommes de la manœuvre se tenaient prêts à orienter les voiles; les gabiers, dans les hunes et au bout des vergues, se disposaient à lancer les grappins.

Le commandant et ses officiers étaient sur la dunette. A l'aide de longues-vues, ils observaient les bâtiments signalés, qui se rapprochaient sensiblement, et qu'il était facile, à leur carène et à leur voi-

Digitized by Google

lure, de reconnaître pour anglais. L'un d'eux était une frégate de la même force que la *Thétis*. Elle courait à contre-bord, toutes voiles dessus et babord amures. Le second, un brick de seize, était à quelque distance sous le vent et s'efforçait, en tirant des bordées, de rejoindre le lieu probable de l'action.

« Quel joli temps pour se battre ! dit le commandant ; une brise à filer six nœuds et une mer lisse comme un miroir ! » Il ajouta presque aussitôt : « Hissez les couleurs et appuyez-les d'un coup de canon. »

Le pavillon tricolore se déroula lentement dans les airs, tandis qu'une caronade des gaillards lançait son éclair de flamme, et que le roulement de son tonnerre grondait au loin sur les flots.

Les deux bâtiments ennemis déployèrent immédiatement le yacht royal d'Angleterre, et répondirent par deux coups de canon au défi de la *Thétis*. En même temps, les deux frégates carguèrent leurs perroquets et leurs basses voiles, et, prêtes au combat, continuèrent à courir l'une sur l'autre.

C'est un beau et solennel moment que celui où l'on va se battre. L'homme n'est grand peut-être que par le mépris qu'il a de la mort. Son courage, comme un acier rougi au feu, se trempe dans la perspective prochaine du danger. S'il croit servir une noble cause, une fois qu'il a dit adieu aux douces affections et aux bonheurs de cette terre, son âme agrandie fait resplendir ses traits d'une admirable et mâle poésie. Il a le charme de la vie qui peut l'abandonner ; il est terrible comme la mort avec laquelle il va lutter.

« A vos postes, messieurs, » dit le commandant aux officiers. Il retint le second près de lui : — « Quand nous serons à bonne distance, lui dit-il, nous enverrons notre bordée à la frégate anglaise, puis nous l'élongerons de bout en bout, et nous nous en rendrons maîtres avec la rapidité de la foudre, avant d'avoir le brick sur les bras. »

Le lieutenant fit prévenir les chefs des deux abordages, qui étaient précisément Raoul et Georges, les deux plus anciens officiers de la frégate. Lorsque le moment fut venu, la *Thétis* lofa légèrement, afin de mieux découvrir son ennemie, et fit feu de toutes ses pièces de babord. La frégate anglaise lui répondit, et les deux bâtiments furent enveloppés de bruit et de fumée. Le lieutenant cherchait le commandant des yeux pour lui demander ses ordres, quand il le vit disparaître par-dessus le bord, emporté par un boulet. Le brave homme agitait encore son chapeau de la main gauche, comme s'il eût voulu menacer l'ennemi par son dernier geste.

« A l'abordage ! » cria le lieutenant de toute sa voix.

La *Thétis* laissa porter, et froissant de ses flancs les flancs de la frégate anglaise, s'accrocha à elle avec ses grappins. Deux flots d'hommes

Digitized by Google

noirs de poudre firent irruption sur le pont ennemi. Au moment où Raoul s'élançait avec eux, il fit un faux pas et tomba sur le genou. Un matelot anglais leva son sabre sur sa tête et allait le frapper, quand Georges se précipita et renversa le matelot d'un coup de pistolet. Raoul était à peine debout, qu'il aperçut un soldat de marine qui couchait Georges en joue : il fondit sur ce soldat et l'étendit sur le pont d'un coup de sabre. En quelques secondes, les deux amis s'étaient sauvé la vie. Ils eurent le temps de se sourire et de se serrer la main. La frégate anglaise offrait alors le spectacle d'une mêlée confuse à l'arme blanche, illuminée çà et là des rouges lueurs des coups de feu. D'ailleurs, il n'y avait d'hésitation ni dans l'attaque, ni dans la défense. Anglais et Français, habitués à se combattre depuis dix ans, savaient à quoi s'en tenir sur une pareille mêlée. C'était un temps plus ou moins long à piétiner dans le sang, à frapper et à être frappés. Ils avançaient et reculaient tour à tour avec une rage froide ou avec de grands cris. A la fin, cependant, les Anglais furent acculés contre la muraille de tribord. Ils étaient vaincus, et déjà quelques-uns jetaient leurs armes en demandant merci, quand soudain une forte explosion fit sauter en l'air une partie du pont sur lequel on combattait. C'était un amas de gargousses déposées dans la batterie qui avait pris feu. L'incendie, avec la rapidité de l'éclair, courut dans la batterie, descendit dans la cale, s'élança dans les agrès et dans la voilure. D'un commun accord, vainqueurs et vaincus se précipitèrent à bord de la *Thétis* pour y chercher un refuge. Les gabiers, qui se battaient au bout des vergues, s'employèrent avec une sauvage énergie à rompre ou à dénouer les liens de fer qui joignaient les deux bâtiments. Toutefois, la *Thétis*, bien que dégagée de ses grappins, semblait hésiter à s'éloigner de cet ennemi qu'elle avait saisi corps à corps. Elle n'abattait que lentement sous une brise très faible et, telle qu'un génie des eaux, doué à ce moment redoutable d'une volonté sans appel, elle tenait toutes les âmes en suspens. Après quelques minutes, aussi longues que des siècles, elle se décida pourtant à s'incliner avec grâce et à prendre son élan. Elle était à peine à une encâblure de distance du lieu du combat, qu'une effroyable détonation se fit entendre. Une trombe de feu sortit du sein de la mer, jaillit jusqu'au ciel, et là, se renversant en orbes de flamme et de fumée, retomba sur les flots en les semant de cadavres et de débris. — La frégate anglaise avait sauté. — La *Thétis* amena aussitôt ses embarcations pour recueillir les naufragés qui survivaient ; quant au brick qui venait d'arriver et qui avait mis en panne, il resta d'abord immobile, comme frappé de stupeur à la vue de ce désastre, puis il laissa porter, se couvrit de voiles et prit chasse vent arrière.

Les émotions violentes n'ont que peu de durée chez les hommes

Digitized by Google

habitués à les subir, et pour qui le danger est une seconde vie. Lorsque la *Thétis* eut recueilli les naufragés de la frégate anglaise et se fut mise en mesure de poursuivre le brick, tout rentra à son bord dans l'ordre accoutumé. On lava avec soin le pont et la batterie, comme on l'eût fait le matin, et l'équipage déjeuna. Vers une heure de l'après-midi, si les voiliers et les charpentiers n'eussent été occupés à réparer quelques avaries, et si une certaine lassitude n'eût été empreinte sur les traits des hommes, on ne se serait pas douté qu'un combat avait eu lieu. Les matelots dormaient sur les passavants ; les officiers se promenaient sur le gaillard d'arrière. Quelques-uns même s'étaient retirés dans leurs chambres. Le lieutenant, devenu commandant depuis quelques heures, était assis, presque couché sur la dunette. Au moment en effet où le pont de la frégate anglaise avait sauté, il avait été atteint d'un éclat de bois. Il avait la tête enveloppée de linges et paraissait souffrir de sa blessure. De temps à autre, il se soulevait, regardait le brick par-dessus le bord et s'inquiétait de ne pas le rejoindre plus vite. Georges et Raoul étaient sous le vent, debout sur le banc de quart. Raoul était rêveur ; Georges préoccupé et impatient.

« Nous ne rattraperons jamais le brick, dit-il.

— Qu'est-ce que cela te fait? répondit doucement Raoul.

— Mais je le commanderais. Tu es maintenant second du bord, et je suis le plus ancien officier après toi. Et, si je le commandais, d'ici à la Guadeloupe, où je serais sans doute chargé de le conduire, je pourrais rencontrer un bâtiment d'égale force et le capturer, ou faire au moins quelques prises de navires marchands.

— A moins, dit en souriant Raoul, que tu ne tombasses toi-même au milieu de l'escadre anglaise et que tu ne fusses fait prisonnier.

— Le navire que je commanderai ne sera jamais pris, » répondit Georges.

Raoul le regarda lentement, en plongeant ses yeux dans les siens :

« Tu es ambitieux, lui dit-il.

— Et toi, ne l'es-tu pas?

— Moi, pas encore. Jusqu'à présent, je n'ai point envisagé la vie à ce point de vue. Je rêve trop souvent au retour. Bien souvent, ajouta-t-il en montrant la mer, je m'amuse à bâtir sur cette plaine mouvante mes châteaux en Espagne. Je revois la maison de mon père, avec sa açade blanche où grimpent les clématites et les chèvrefeuilles, et, debout sur le seuil, mon père lui-même qui me tend les bras. J'aperçois, toute blonde et toute rose dans le jardin, ma petite cousine qui avait dix ans la dernière fois que je l'ai vue, qui en a seize aujourd'hui et que j'épouserai peut-être plus tard. Non, j'aime ma carrière pour elle-même, mais je ne suis pas ambitieux. Je le serai sans doute un

Digitized by Google

jour si la fortune vient me prendre par la main, mais je ne la désire pas assez pour courir après elle. »

Georges ne lui répondit pas : il regardait le brick.

« Ah ! enfin, s'écria-t-il, nous le gagnons. »

La frégate en effet, s'en rapprochait sensiblement. Le commandant, qui venait de s'en apercevoir en même temps que Georges, donna ordre de pointer une des pièces de chasse. Le boulet, tiré horizontalement, ricocha trois ou quatre fois sur la mer, et alla mourir, par un dernier bond, à une certaine distance du bâtiment anglais. Le commandant fit recommencer. Les hommes, arrachés à leur sommeil, se groupèrent curieusement sur les bastingages et sur le gaillard d'avant. Cette manière de mesurer la distance les amusait. On tira cinq ou six fois. Enfin, un dernier projectile, après avoir ricoché comme les autres, se logea dans l'arrière même du brick. L'équipage poussa un hourrah. Les chefs de pièces demandèrent et obtinrent la permission de tirer, chacun à leur tour, sur le navire ennemi comme sur une cible. On leur recommanda seulement de ne pas l'endommager. Dès ce moment, les boulets se succédèrent à de courts intervalles en passant plus ou moins près des buts qu'ils s'étaient choisis. Les uns coupaient un cordage, les autres emportaient un homme. Ces derniers coups étaient les plus applaudis; la guerre est parfois un jeu cruel. Tout à coup, le brick, las de la fuite ou plutôt la jugeant impossible, vint au vent, présenta le travers à la frégate et lui lâcha toute sa bordée. Un éclat de rire répondit à cette attaque. Les boulets, tirés trop haut, avaient passé en sifflant dans la mâture, sans couper une seule corde. Après cette bordée, le brick amena son pavillon. De son côté, la *Thétis* mit en panne. Au bout d'une demi-heure, le brick était amariné; ses hommes étaient aux fers à bord de la frégate, et leur capitaine avait rendu son épée. Le commandant fit nommer à Raoul une cinquantaine de matelots destinés à composer l'équipage de la prise. Ils firent leurs adieux à leurs camarades et descendirent un à un dans les embarcations. Il n'y avait plus qu'à leur donner un chef. Le commandant regarda ses officiers, et ses yeux s'arrêtèrent sur Raoul et sur Georges qui étaient alors à côté l'un de l'autre. Il les fit appeler tous les deux : le cœur de Georges battait à se rompre.

« Messieurs, leur dit-il, j'aurais voulu choisir l'un de vous pour conduire ce bâtiment à la Guadeloupe; malheureusement je ne le puis pas. Dans tout autre cas, ce commandement serait une faveur; dans les circonstances où nous sommes, je dois le donner comme une corvée. Nous avons encore plusieurs jours à croiser, et ma blessure me fait beaucoup souffrir. Je puis être demain incapable de commander. Le service de la frégate doit passer avant tout. Vous êtes ses plus anciens officiers; vous devez rester à bord. »

Digitized by Google

Il désigna un enseigne de vaisseau et lui donna ses instructions. Quelques minutes plus tard, le brick orientait ses voiles et se dirigeai sur terre, pendant que la frégate faisait servir et mettait le cap au large. Toutefois, la brise avait tout à fait molli, et les deux bâtiments restèrent longtemps en vue l'un de l'autre. Quand la nuit arriva, on apercevait encore à l'horizon le profil du brick se dessinant sur un ciel pur. Georges n'avait point quitté le banc de quart; et, la tête dans ses mains, il suivait des yeux ce bâtiment qui emportait ses espérances. Raoul vint à lui et lui passa amicalement le bras autour du cou.

« Tu es donc bien chagrin de cette occasion perdue ? lui dit-il.

— Oui, répondit Georges.

— Tu ne penses donc pas que nous aurions pu être séparés pour longtemps ?

— Dans notre carrière, il faut s'attendre à des séparations pareilles. On se retrouve d'ailleurs, ajouta-t-il un peu honteux.

— Georges, dit alors Raoul d'un ton de reproche et en retirant lentement son bras, Georges, tu as dans le cœur plus d'ambition que d'amitié. »

II

Les craintes du nouveau commandant de la *Thétis* ne tardèrent pas à se réaliser. Dès le lendemain, il souffrit tellement de sa blessure, qu'il se décida à cesser sa croisière et à rentrer à la Guadeloupe. La frégate y arriva deux jours après. Le commandant était si faible que, pour aller visiter le gouverneur, il fut obligé de se faire transporter à terre, couché dans un cadre. Il avait, d'ailleurs, prié Georges de l'accompagner. La précaution ne fut pas inutile, car, après quelques minutes d'entretien, il s'évanouit et on dut l'emporter.

Le gouverneur se fit raconter par Georges les divers événements de la croisière.

« Alors, monsieur, dit-il quand Georges eut terminé, M. Raoul est maintenant le commandant de la *Thétis*.

— Oui, monsieur le gouverneur, » répondit Georges.

Le gouverneur se promena lentement dans la chambre. Il paraissait préoccupé. Deux ou trois fois, il alla à son bureau, y prit une liasse de papiers, en feuilleta quelques-uns et les remit en place. Enfin, il s'arrêta devant Georges.

« Vous êtes, lui dit-il, un grand ami de M. Raoul.

— Oui, répondit encore Georges.

Digitized by Google

— Eh bien, monsieur, continua en souriant le gouverneur, retournez à votre bord et veuillez dire à M. Raoul de venir me trouver immédiatement. »

Ces paroles auraient dû rendre Georges heureux. Elles le remplirent de tristesse. Il se les répétait à lui-même, en retournant à bord et en regardant machinalement les avirons qui frappaient l'eau en cadence. Evidemment, il s'agissait d'une mission pour Raoul. S'il réussissait dans cette mission, il pouvait, au retour, être nommé capitaine de frégate. Cette pensée, sans que Georges osât se l'avouer, lui torturait le cœur. Qu'était-ce donc que la fortune ? S'il avait été plus ancien de grade que son ami, ou si, simplement, cet ami n'eût point été à bord, c'est à lui que serait échue cette occasion de se distinguer. Le spectacle de la belle rade de la Basse-Terre, dont les rives sont chargées d'une végétation luxuriante et sur les eaux bleues de laquelle le soleil versait alors ses ardents rayons, lui pesait comme le calme de la nature pèse aux agitations de l'âme. Il eût désiré quelque orage qui lui permît de donner le change, par des efforts physiques, aux tumultueuses pensées qui l'oppressaient. — Mais, hélas ! il n'y avait d'orage que dans son cœur.

« Mon cher Raoul, dit-il à son ami en montant à bord, je suis chargé par le gouverneur de te dire de l'aller voir sur-le-champ.

— Sais-tu ce qu'il me veut ? demanda Raoul.

— Non ; mais notre second est hors d'état de garder le commandement de la frégate : il est presque mourant. Va, ajouta-t-il d'une voix altérée, c'est peut-être la fortune qui vient, comme tu le disais, te prendre par la main.

— J'en accepte l'augure, surtout venant de toi, » répondit Raoul.

Et, tout joyeux, il descendit à terre.

Le gouverneur l'attendait. Il aimait beaucoup Raoul, qui lui avait été recommandé par un de ses anciens camarades.

« Mon cher Raoul, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, je n'ai dans ce moment-ci à ma disposition d'autre bâtiment que votre frégate. Il n'y a point d'officier d'un grade plus élevé que le vôtre à qui je puisse la confier ; je vous en donne le commandement provisoire. »

Raoul rougit de plaisir et balbutia un remercîment.

« Maintenant, continua le gouverneur, j'ai à vous charger d'une mission importante. J'ai appris ce matin que les Anglais avaient débarqué à la Trinité, et s'étaient emparés du fort qui fait la principale défense de l'île. Vous connaissez la Trinité, je crois ?

— Nous y sommes restés trois mois en station l'année dernière.

— Eh bien ! vous savez que ce fort, d'une vingtaine de pièces de canon, est situé à l'extrémité sud, au pied même des hautes montagnes de l'île. Il s'agit de le reprendre. Les Anglais ne s'y sont ins-

Digitized by Google

tallés que depuis peu de jours, et il doit être facile de les en déloger par un coup de main. Je n'ai pas de grandes instructions à vous donner. Vous allez partir immédiatement; vous arriverez demain ou après-demain dans la nuit. Attendez au point du jour, c'est la meilleure heure. Du reste, ajouta-t-il en lui tendant quelques papiers, voici des notes sur ce qui s'est passé, et des plans de l'île et du fort. Etudiez le tout chemin faisant, et agissez de votre mieux.

— Oui, monsieur le gouverneur, répondit Raoul avec une généreuse émotion dans la voix.

— Maintenant, mon cher enfant, partez et bonne chance. Je vous attends dans quelques jours, et j'espère pouvoir vous donner alors de véritables épaulettes. »

Raoul prit congé du gouverneur, et fit, plein de joie, ce trajet de terre à bord que Georges avait fait, une demi-heure auparavant, avec tant d'amertume dans le cœur.

« Mon cher ami, lui dit-il en arrivant, nous appareillons tout de suite.

— Et qu'allons-nous faire ? demanda Georges avec anxiété.

— Je te conterai tout cela plus tard, fit Raoul ; appareillons d'abord. »

Le ton de ces paroles, bien que Raoul les eût innocemment prononcées, déplut à Georges. Il crut y pressentir moins l'ami que le maître, moins l'égal que le commandant. En conséquence, pendant et après l'appareillage, il affecta de se renfermer strictement dans ses devoirs de lieutenant. Entre autres détails, il fit prévenir Raoul qu'il allait s'occuper de loger deux nouveaux officiers que le gouverneur avait envoyés à bord de la *Thétis*. Les chambres qui revenaient à ces officiers étaient précisément celles de Raoul et de Georges, ceux-ci, par suite de leurs nouvelles fonctions, devant occuper les appartements du commandant et du commandant en second. Raoul, au lieu d'en causer avec lui, lui fit simplement répondre d'opérer le changement comme il l'entendrait. Il était alors tout à la joie et à l'émotion du premier commandement, et peut-être, égoïste à son insu, voulait-il rester seul pour en jouir plus à son aise. Debout sur la dunette, il regardait la *Thétis*, toutes voiles dessus, s'incliner légèrement sous la brise, et courir au-devant de chaque lame. Bien que cent fois, comme officier de quart, il l'eût manœuvrée dans des circonstances semblables, elle ne lui avait jamais semblé si élégante ni si coquette. A son tour, il devenait ambitieux, mais de cette ambition heureuse qui arrive à son heure et qui n'a point eu à passer par les cruelles épreuves des désirs envieux et des déceptions. Par moments, il sentait lui monter au cœur des bouffées de jeunesse et de bonheur, et il était en même temps agité de ce frisson qui n'est point sans charmes.

Digitized by Google

et que cause un mélange égal d'espérance et de crainte. Il songeait aux moyens de prendre le fort, mais il avait la fièvre, et sa pensée vagabonde n'était pas au service d'une réflexion suivie. Elle l'emportait tour à tour vers son passé de tranquille insouciance et d'affections de famille, et vers cet avenir qui s'ouvrait si beau devant lui. Il se résigna en souriant à ne prendre une décision que le lendemain, car il voulait attendre que sa tête se fût calmée et que son cœur battît moins vite. D'autres fois encore, il pensait à Georges et à la carrière de brillants succès qu'ils pourraient parcourir ensemble. En ce moment, on piqua neuf heures, et il se reprocha d'être resté si longtemps loin de lui. Il allait le chercher lorsque Georges monta lui-même sur la dunette et lui demanda assez sèchement s'il n'avait aucune recommandation à lui faire.

« Non, lui dit Raoul ; je voudrais seulement causer avec toi.

— Nous causerons demain, répondit Georges. Il faut que je me lève à quatre heures du matin pour faire le quart. Je suis très fatigué, et je vais me coucher. »

Et il descendit.

Raoul demeura tout étonné et se demanda en quoi il avait pu blesser son ami. Dès lors, il se sentit devenir triste, et se promena longtemps rêveur sur le pont de sa frégate. Sa joie lui revenait encore par intervalles, mais elle ne rayonnait plus comme aux premiers instants. Hélas ! le bonheur n'a que peu de durée, et, si complet qu'il soit en apparence, il ressemble presque toujours à ces beaux fruits qu'un ver caché a piqués au cœur.

Il était fort tard lorsqu'il descendit se coucher, et il éprouva une impression de malaise en entrant dans les appartements du commandant, sa demeure habituelle désormais. Ils lui paraissaient trop grands, et il regrettait sa petite chambre occupée maintenant par un étranger. Il eut beaucoup de peine à s'endormir et fit de mauvais rêves.

Le lendemain, en ouvrant sa porte, il aperçut Georges dans la batterie ; il l'appela.

« Eh bien ! dit celui-ci en entrant, comment te trouves-tu dans ton nouveau logis ?

— Comme cela, répondit Raoul. Je songe que j'en suis le troisième possesseur depuis cinq jours ; et puis, ajouta-t-il en riant, il faut quelque temps pour se familiariser avec les grandeurs. »

Georges sourit, mais ne répondit pas.

En ce moment, un domestique vint avertir Raoul que son déjeuner était servi.

« Viens-tu ? dit-il à Georges.

Digitized by Google

— Vous m'invitez, commandant? fit Georges en affectant de rire, mais avec un ton d'amertume qui ne put échapper à Raoul.

— Comment, je t'invite? Est-ce que nous ne mangeons pas ensemble? Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que, répondit Georges, lorsque je t'ai interrogé hier, tu m'as fait sentir que tu étais devenu mon commandant, et que je ne veux pas m'exposer à commettre une nouvelle indiscrétion.

— Mon ami! mon frère! s'écria Raoul tout ému en tendant la main à Georges; je ne me doutais vraiment pas que j'eusse pu te blesser; mais c'est bien involontairement, en tous cas, et je t'en demande pardon. »

La rancune de Georges ne tint pas devant cette affectueuse franchise. Il prit la main que lui tendait son ami; seulement, il devint presque sombre et dit à demi-voix :

« C'est moi qui ai tort; c'est moi qui suis un mauvais cœur. »

Le léger nuage qui avait obscurci leur amitié disparut tout à fait pendant le déjeuner. Ils furent plus expansifs l'un pour l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été.

« Maintenant, dit Raoul en se levant, il faut songer à notre expédition. »

Et il étendit sur la table le plan que lui avait donné le gouverneur.

Tous deux l'examinèrent avec attention. Le fort, presque au ras de la mer, avait effectivement vingt canons; mais ses murailles, disait une note qu'ils consultaient en même temps, étaient en mauvais état. Il était adossé à ces hautes montagnes de la Trinité qui s'étagent au-dessus les unes des autres comme des Titans prêts à escalader le ciel. Ses derrières s'ouvraient par une poterne sur une route qui conduisait dans l'intérieur de l'île. Cette route, pratiquée dans le roc, gravissait avec une pente très roide le flanc de la première montagne et, tournant dans une gorge étroite, disparaissait presque aussitôt.

« Je crois tenir notre plan d'attaque, dit tout à coup Raoul. Cette poterne est celle que nous apercevions du haut de la montagne, quand nous chassions. Tu dois te rappeler que, pour descendre à la mer, nous suivions d'abord la route qui mène au fort; mais que plusieurs fois, afin d'éviter les politesses que les officiers espagnols ne manquaient jamais de nous faire, nous sommes entrés dans une petite clairière qui se trouve sur la gauche de la route, à deux cents pas à peu près de la poterne. Là, deux sentiers s'offraient à nous, dont nous prenions indifféremment l'un ou l'autre et qui nous conduisaient en une demi-heure à la plage. Ces deux sentiers, à demi cachés dans les ronces et dans les roches, étaient bien connus des soldats espagnols; mais ils ne le sont peut-être pas des soldats anglais. Dans

Digitized by Google

ce cas, nous pourrions nous en servir pour amener une centaine d'hommes sur les derrières du fort et opérer une diversion décisive au moment où la frégate attaquerait de front.

— Mais si on les a découverts, objecta Georges, ils peuvent être gardés ou avoir été rendus impraticables.

— C'est ce qu'il faudra voir. Nous arriverons ce soir, à la nuit, et nous pourrons mouiller la frégate dans l'anse même où donnent ces deux sentiers, à gauche du fort. Les hautes falaises déroberont la vue de la *Thétis* aux sentinelles anglaises. Dès que la frégate sera mouillée, nous ferons une reconnaissance. Toi, avec un canot, tu iras au sentier de droite ; moi, avec la baleinière, à celui de gauche. Nous monterons seuls, et, si nous ne trouvons pas d'obstacle, au bout d'une demi-heure nous devons nous donner la main. Si, après cette demi-heure, le premier arrivé ne voyait pas arriver l'autre, c'est que l'un des deux sentiers seulement serait praticable. Mais ce serait assez. En tout cas, nous ne nous attendrions pas et nous retournerions à bord. Une fois à bord, si l'entreprise est possible, tu choisiras cent hommes ; tu iras t'embusquer avec eux aux environs de la clairière, et tu seras prêt à attaquer au moment où, après avoir appareillé, j'ouvrirai moi-même le feu avec la frégate.

— Ce seront peut-être cent hommes bien exposés, s'ils ne réussissent pas.

— Non, car le fort est le seul point de l'île que possèdent les Anglais, et ils n'ont pu y mettre encore que quatre à cinq cents hommes. Tu aurais toujours la retraite libre et je viendrais te recueillir avec les embarcations armées en guerre. » Ce plan fut provisoirement adopté, et les deux jeunes gens attendirent avec impatience le moment de l'exécuter. Vers dix heures du soir à peu près, la frégate arriva à sa destination. Elle était favorisée par une nuit complète, car la lune ne devait se lever qu'à minuit. Pour plus de prudence, elle ne mouilla pas et mit seulement en panne. Peu après, Georges et Raoul embarquèrent, l'un dans le grand canot, l'autre dans la baleinière. Ils convinrent une dernière fois de ce qu'ils avaient à faire, et poussèrent du bord. Raoul, qui se rendait au sentier de gauche, le plus rapproché du fort, avait fait garnir de basane les pelles de ses avirons, pour qu'ils fissent le moins de bruit possible. Il sauta à terre et se mit à gravir le sentier. A peine avait-il fait quelq· es pas, qu'il s'arrêta. S'il trouvait Georges à la clairière, il vaudrait mieux, afin de s'entendre sur les dispositions du combat, qu'ils revinssent à bord ensemble que séparément, et dans ce cas, il était inutile que leurs deux embarcations les attendissent. Il se décida à renvoyer la baleinière que le voisinage du fort exposait plus que le grand canot à être surprise. Calculant, toutefois, qu'il pouvait rencontrer un

Digitized by Google

obstacle et qu'il lui faudrait alors le temps de rebrousser chemin, il ordonna à la baleinière de l'attendre une heure, et si, cette heure écoulée, elle ne le voyait pas revenir, de rejoindre le bord.

Ces précautions prises, il s'engagea résolument dans le sentier, prêtant l'oreille au moindre bruit et écartant avec la main ou avec son sabre les branches qui lui barraient le passage.

De son côté, Georges était arrivé à la plage et s'était mis immédiatement en route. Le sentier qu'il suivait était un peu plus frayé que celui de Raoul ; aussi y marchait-il plus vite. Il s'avançait, d'ailleurs, avec une insouciance singulière du danger. Une exaltation dont il ne se rendait pas compte s'était emparée de lui, et ses amers regrets de la veille, qu'il était parvenu à conjurer depuis le matin, lui revenaient en foule. De nouveau, il maudissait cette destinée qui faisait de lui l'humble satellite de la fortune de son ami. Cette expédition, qui, si elle réussissait, allait rapporter à Raoul de la gloire et un grade, ne lui vaudrait à lui qu'une bonne note ; et, cette bonne note, il la devrait aux éloges que Raoul, dans son rapport, ferait sans doute de ses services. A cette perspective, son orgueil s'irritait, et il montait d'un pas plus rapide, avec une sorte de rage, sans s'inquiéter des pierres qui roulaient sous ses pieds et des ronces qui lui déchiraient le visage et les mains. Lui aussi s'arrêtait de temps à autre et prêtait l'oreille ou sondait le terrain du regard, mais avec l'espoir, non avec la crainte, d'entendre quelque bruit, de découvrir quelque obstacle qui révélât la présence de l'ennemi. Il eût souhaité que l'entreprise avortât. Il le sentait et il en rougissait de honte. Enfin, il arriva à la clairière et, n'y trouvant pas Raoul, il s'assit sur une pierre ; et, là, la tête dans ses mains, l'œil fixe devant lui, il resta livré à de douloureuses pensées.

Au bout de quelques minutes, quelqu'un le toucha à l'épaule. Il tressaillit, releva la tête et reconnut Raoul, dont la physionomie rayonnait.

« Eh bien, lui dit Raoul, les deux sentiers sont libres. Allons jusqu'à la route ; nous pourrons peut-être apercevoir la poterne. »

La lune venait de se lever. Elle était rouge et toute ronde, et montait rapidement à l'horizon, comme elle le fait dans les pays tropicaux.

Ils aperçurent la poterne. Soit que les Anglais n'eussent pu lever la herse, soit qu'ils crussent n'avoir rien à redouter de l'intérieur de l'île, elle n'était fermée que par une simple palissade.

Raoul ne put retenir un mouvement de joie.

Devant ces probabilités de succès pour l'attaque projetée, le cœur de Georges, au contraire, s'emplit d'amertume. Il voyait Raoul tellement heureux, qu'il se prenait à le haïr.

Digitized by Google

« Maintenant, dit Raoul, retournons à bord. Je reviens avec toi; j'ai renvoyé ma baleinière. »

Lorsqu'ils furent arrivés à la clairière, Raoul s'arrêta. Les hommes à qui sourit la fortune éprouvent je ne sais quel vague besoin de rêverie.

« Quel étrange et admirable paysage ! » dit-il.

Le spectacle qui se déroulait à leurs yeux était étrange et admirable en effet. La lune, courant avec tous ses rayons sur la mer unie comme une glace, éclairait de bas en haut la montagne dont les roches amoncelées affectaient une beauté sinistre. Le ciel, sans étoiles, d'un azur foncé, presque noir, s'abaissait promptement et fermait brusquement l'horizon. La frégate, dont un côté était mis dans l'ombre par la projection des hautes falaises qui l'abritaient, recevait de l'autre, sur ses voiles blanches, une lumière éclatante et rouge ; tandis que, pesant sur les flots dans ses lentes oscillations, elle faisait surgir de l'eau, tout autour d'elle, une ceinture de phosphore.

« Ah ! dit Raoul, vois donc cette crevasse qui longe le sentier, et à côté de laquelle j'ai passé. Je ne me la rappelais plus.

— Où cela ? fit Georges, qui n'avait pas cessé de regarder la frégate pendant que son ami regardait le paysage.

— Là, » dit Raoul. — Et il lui montra une de ces longues et étroites déchirures que font dans les montagnes les tremblements de terre ou les convulsions de la nature. Cette fissure semblait d'une profondeur telle que l'œil ne pouvait la mesurer. Ses parois étaient droites, à vives arêtes. De distance en distance, quelques arbres et quelques arbustes y poussaient horizontalement et enchevêtraient leurs branchages au milieu. Sauf ses gigantesques proportions, on eût pu la comparer à ce jeu qu'on donne aux enfants, dans lequel une bille, lancée sur un plan incliné, se heurte longtemps à des clous de fer avant d'arriver à son but.

Raoul se penchait au bord du gouffre et le contemplait.

« Voyons, dit Georges d'une voix altérée, car une horrible idée lui était venue, ne perdons pas ainsi notre temps ; partons. »

A ce moment, ils entendirent un léger bruit du côté du port. Tous deux prêtèrent l'oreille, mais ce bruit passa et s'éteignit.

« Ce n'est rien, dit Raoul, qui s'était retourné et était resté à demi incliné pour mieux écouter. Tu as raison, partons. »

Il se releva ; mais, oubliant qu'il était au bord de la fissure, il fit un pas en arrière et tomba à la renverse.

En voyant tomber Raoul, Georges se pencha en avant, les bras en l'air, les cheveux hérissés. Il crut qu'un démon venait d'exécuter l'effroyable pensée qui s'était présentée à lui un instant auparavant.

Digitized by Google

Presque aussitôt, il entendit une voix qui sortait du gouffre et qui l'appelait.

« Georges, Georges, disait la voix.

— Quoi? fit-il machinalement.

— Ah! — reprit la voix d'un timbre ému et pourtant joyeux. Et tout doucement, comme si elle eût craint de se répandre en éclats : — ah! je l'ai échappé belle! Je suis heureusement tombé à califourchon sur un arbuste. Ne fais pas de bruit. Je suis à une dizaine de pieds tout au plus. Descends sur ce tronc d'arbre qui est au-dessous de toi, et donne-moi la main pour que je remonte. »

Il fallut quelques secondes à Georges pour qu'il comprît le sens des paroles qui arrivaient jusqu'à lui. Il les comprit enfin, mais il ne bougea pas. Une force invincible l'enchaînait au sol. Il avait la tête à demi tournée vers la rade. Une brise assez fraîche venait de s'élever et la frégate avait masqué. Elle manœuvrait pour faire le tour et conserver les amures au même bord. Georges la regardait faire.

« Georges, tu ne m'entends donc pas! Je te dis que je suis là. Viens vite, car l'arbuste plie sous mon poids. Ah! mon Dieu! je crois que je vais tomber! Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! »

Georges se pencha sur l'abîme. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Il aperçut au-dessous de lui une masse noire qui se cramponnait au mur de granit.

« Ah! Georges! tu es là, mais tu ne viens pas à mon secours! Ah! mon Dieu! je suis perdu! car je lis sur tes traits la pensée que tu as dans le cœur. Tu te dis que, lorsque je serai mort, tu seras le commandant de la frégate. Ah! mon Dieu! voilà que je tombe! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! »

Comme si le charme qui le retenait au bord se fût rompu, Georges, à cet appel suprême, bondit plutôt qu'il ne sauta sur l'arbre que lui avait désigné Raoul, et l'enlaçant avec ses jambes croisées, il s'élança vers l'abîme, la tête en bas, les bras tendus. Il était trop tard. Raoul, étreignant toujours le faible arbuste qui l'avait soutenu jusque-là, venait de se détacher de la muraille. Georges entendit le corps de l'infortuné heurter de distance en distance les arbres qui se le renvoyaient les uns aux autres. Il entendit encore un bruit mat, comme celui d'une masse qui touche enfin le sol, et ce fut tout.

Il remonta péniblement sur le tronc d'arbre, et du tronc d'arbre sur le sol.

Une fois debout, il eut le vertige. Il lui sembla que la nature s'était vêtue de deuil, et que, de toutes parts, des voix menaçantes lui criaient : « Assassin! assassin! »

Mais non. Le ciel était pur et se parsemait d'étoiles; la lune elle-même avait perdu sa rouge clarté et brillait doucement sur les flots,

Digitized by Google

et la frégate s'inclinait coquettement vers lui comme pour l'appeler.

Alors il se laissa tomber sur la pierre où il s'était assis une demi-heure auparavant, et il y resta longtemps anéanti, comme si la vie s'était retirée de lui.

Quand il sortit de cette torpeur, les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon. Il se dressa sur ses pieds en s'écriant :

« Ah ! mon Dieu ! et le fort ! et la frégate ! »

Et il s'élança par bonds précipités dans le sentier qui conduisait à la plage en criant par intervalles : « Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu ! » ainsi que l'avait fait Raoul quand il avait roulé dans le précipice.

III

Toutefois, au moment d'arriver à la plage, Georges s'arrêta. La rapidité de sa course et le froid de la nuit lui avaient rendu la raison. Il comprit qu'il ne devait point arriver à bord en meurtrier que poursuit le remords de son crime, mais en ambitieux prêt à en recueillir les bénéfices. Par un puissant effort de sa volonté, il imposa l'impassibilité à ses traits, le calme à son cœur ; et ce fut avec son visage ordinaire qu'il embarqua dans le canot. Il s'informa seulement près de ses hommes s'ils avaient quelque nouvelle de la frégate ou du commandant. Ils lui répondirent qu'ils n'en avaient aucune, mais que depuis plusieurs heures ils l'attendaient lui-même avec inquiétude. Lorsqu'il monta à bord de la *Thétis*, il trouva les officiers et l'équipage groupés avec anxiété sur son passage. Il demanda aussitôt si le commandant était rentré. On lui répondit qu'il avait simplement renvoyé sa baleinière et qu'on le croyait avec lui.

« Je ne l'ai pas vu, » murmura Georges.

Il sentit que tous les regards étaient fixés sur lui, et qu'il ne paraissait peut-être ni assez étonné, ni assez ému. A partir de ce moment, il lui fallait entrer dans ce chemin terrible de la dissimulation, où sans cesse une difficulté nouvelle surgit après la difficulté vaincue. Il y entra résolument. Il jeta d'abord sur la mer et sur les montagnes un regard indécis.

« Mes amis, dit-il, il fait déjà grand jour. Il serait inutile d'aller à la recherche du commandant. Il doit être pris ou tué. Nous n'avons plus qu'à le délivrer ou à le venger. Nous allons à l'attaque du fort. »

L'équipage poussa un hourrah et se porta à ses postes de manœuvre. Ces braves gens aimaient Raoul. En regardant, du haut de son banc de quart, ces rudes physionomies empreintes d'un naïf chagrin et

Digitized by Google

d'une mâle énergie, Georges ne douta point du succès, bien que la diversion imaginée la veille par Raoul et par lui, fût devenue impossible. Au bout d'une heure, la frégate parut devant le fort, cargua ses voiles, laissa tomber l'ancre et s'embossa. Elle ouvrit le feu immédiatement. Le fort, averti par ses sentinelles, était préparé et lui répondit. Après une demi-heure de ce combat d'artillerie qui, dans toute autre circonstance, eût été inégal entre des murailles de bois et des murailles de pierre, la victoire resta à la citadelle flottante. La brèche était faite. Dès que Georges la jugea assez large pour tenter l'assaut, il descendit avec ses hommes dans les embarcations armées en guerre, et fit force de rames vers le fort. Lui-même se tenait debout à l'avant de son canot. Ses traits resplendissaient d'une joie sauvage, car l'ardeur de la lutte étouffait ses remords, et il sentait à portée de sa main le but qu'il avait rêvé. Le premier, il sauta à terre et frappant à droite et à gauche avec une grande épée qu'il avait prise, il se fraya un chemin sanglant, tandis que ses hommes s'élançaient sur sa trace comme une meute conduite à la curée. Les Anglais, ne pouvant soutenir le choc, lâchèrent pied, se réfugièrent en désordre dans la seconde enceinte et hissèrent le pavillon blanc. Georges avait l'instinct militaire. Il lui suffit d'un coup d'œil pour voir que les murailles ruinées de cette seconde enceinte ne pourraient protéger leurs défenseurs, et il se décida sur-le-champ, en acceptant l'offre d'une capitulation devenue inévitable pour les Anglais, à épargner le sang de ses propres hommes. En conséquence, il fit cesser le combat et attendit l'officier parlementaire. Celui-ci parut bientôt.

« Avant tout, monsieur, lui cria Georges dès qu'il l'aperçut, avez-vous pris ou tué un officier français cette nuit ?

— Nous n'avons vu personne, » répondit le parlementaire.

Georges appela un enseigne de vaisseau.

« Monsieur, lui dit-il, vous allez prendre cinquante hommes. Vous parcourrez la montagne depuis le fort jusqu'à la plage, et vous chercherez le commandant Raoul. »

L'enseigne et les cinquante hommes partirent en courant.

« Maintenant, monsieur, dit froidement Georges à l'officier anglais, voici mes conditions. La garnison se rendra. Le gouverneur me remettra son épée, les soldats déposeront leurs armes. Je ne puis vous accorder qu'une seule faveur : vous ne serez pas prisonniers de guerre. Vous pourrez vous embarquer sur les deux bâtiments américains que je vois mouillés près du fort, et vous aurez un sauf-conduit pour vous rendre à la colonie anglaise la plus proche. Allez et dites au gouverneur que je lui donne dix minutes pour se décider. »

Georges accordait cette capitulation, parce qu'il ne voulait pas

Digitized by Google

avoir à son bord l'embarras de cinq cents prisonniers lorsqu'il pouvait rencontrer l'ennemi d'un instant à l'autre.

Au bout de dix minutes, les conditions étaient acceptées. L'on apporta du fort une grande table, sur laquelle Georges et le gouverneur firent deux copies de la capitulation qu'ils allaient signer. Aussitôt après, le gouverneur remit son épée au commandant de la *Thétis*. Puis les soldats anglais, passant un à un devant le front des matelots français, déposèrent leurs armes à un endroit qu'on leur désigna, et, sombres, silencieux, se mirent en rang en face de leurs vainqueurs. Georges, ayant dans la main gauche l'épée du gouverneur, et tenant de la main droite son épée nue, regardait ce défilé et s'enivrait de son triomphe.

Au moment où le dernier soldat anglais déposait ses armes, l'on vit revenir par la route de la montagne les hommes que Georges avait envoyés à la découverte. Ils formaient un groupe épais, et avaient la tête nue. Quatre d'entre eux portaient un brancard fait de branches d'arbres et de feuillage, à côté duquel marchait l'officier : c'était Raoul que l'on rapportait.

Georges mit la main sur son cœur, mais il n'alla pas au-devant d'eux ; il attendit.

Ils arrivèrent bientôt et déposèrent le brancard sur la table. Par une pensée pieuse, quelques-uns avaient ôté leurs chemises et en avaient recouvert le corps.

« Nous rapportons, dit l'officier en s'adressant à Georges, le cadavre du commandant Raoul, que nous avons trouvé dans une crevasse de la montagne. »

Georges saisit les chemises d'une main tremblante, hésita une seconde, puis les enleva. A peine les eut-il enlevées qu'il recula frappé d'effroi ; tandis qu'Anglais et Français, au contraire, faisaient un pas en avant et se penchaient les uns au-dessus des autres pour mieux voir.

Le corps de Raoul avait été horriblement mutilé dans sa chute, et ses vêtements étaient, par endroits, couverts de sang ; mais la tête, par un hasard singulier, n'avait aucune contusion. Elle était d'une pâleur mate, et ses longs cheveux bruns bouclés, rejetés en arrière, découvraient le front, au milieu duquel les sourcils plissés dessinaient une ride droite et profonde. Les narines étaient dilatées par la colère ou par la terreur. La bouche, bien que les dents fussent serrées, était légèrement entr'ouverte et se relevait au coin gauche par un incroyable sourire de désespoir et de sarcasme. D'ailleurs toute la partie droite du visage, contractée sans doute dans une dernière convulsion, était également tirée vers la partie gauche. Les yeux enfin, qui eussent dû être fermés, étaient à demi ouverts, et il sem-

Digitized by Google

blait à Georges que leur regard terne et vitreux se dirigeait vers lui.

« Etes-vous bien sûr qu'il soit mort? balbutia-t-il en s'adressant au docteur.

— Hélas! oui, commandant, il est bien mort, » répondit le docteur.

Et se retournant vers les officiers, il leur dit à demi-voix : « Ce pauvre commandant! la douleur l'égare. — Eloignez-vous, commandant, ajouta-t-il presque aussitôt. Cet affreux spectacle vous fait trop de mal. »

Georges obéit comme un enfant et se recula de deux pas pendant qu'on emportait le brancard.

« Commandant, reprit le docteur, il va sans dire que nous transportons le corps à la Guadeloupe?

— Certainement, répondit Georges tout pâle.

— Je vous demandais cela afin de prendre les dispositions nécessaires. »

Si cette scène lugubre eût duré plus longtemps, Georges n'aurait pu dissimuler son trouble. Heureusement pour lui, diverses occupations importantes vinrent le distraire le reste de la journée. Il assista au départ des Anglais, fit prévenir les autorités espagnoles de l'île qu'elles eussent à mettre une garnison dans le fort, et veilla lui-même au rembarquement de ses blessés et de son équipage. Ce ne fut que vers le soir, après l'appareillage de la frégate, que, libre de tout soin, il se retrouva seul. Il entra avec une sorte de crainte dans ses appartements de commandant, dont il était, à son tour, le quatrième hôte depuis quelques jours. En attendant que son domestique lui apportât à dîner, il se laissa tomber sur une chaise. Il n'avait plus d'exaltation, et il était à bout de forces physiques et d'énergie morale. Depuis quarante-huit heures, il n'avait pas dormi, et il avait passé par les plus terribles émotions que le cœur d'un homme puisse connaître. Ses yeux se fermèrent, et il s'assoupit. Son sommeil fut rempli de rêves qui lui retracèrent, avec une singulière netteté, les événements de la nuit et de la journée qui venaient de s'écouler. Il se trouvait dans cet état de demi-somnambulisme où l'âme veille encore, mais ne peut, malgré tous ses efforts, arracher le corps au sommeil qui l'étreint. Elle le secoue par des soubresauts convulsifs; mais l'inerte matière est la plus forte. Ainsi Georges, qui voulait s'éveiller et dormait malgré lui, étendait ses bras pour repousser les visions funestes, et s'agitait péniblement sur son siége. Il ouvrit enfin les yeux au moment où, fou de terreur, il était parvenu à se lever et courait à la porte de sa chambre afin de respirer le grand air et de voir du monde. Il passa la main sur son front et sentit, pour ainsi dire, que ses traits reprenaient leur position habituelle. Il tira de sa poitrine un profond soupir, et revint lentement s'asseoir. Il s'aperçut

Digitized by Google

alors que son domestique lui avait apporté à dîner ; mais cet homme, le trouvant endormi, n'avait probablement pas osé troubler son sommeil et s'était éloigné. Georges essaya de manger ; sa gorge serrée repoussait tout aliment. Il éprouvait un malaise général ; il examinait machinalement les meubles, qui disparaissaient successivement à mesure que la nuit répandait ses ombres.

En ce moment, il entendit à la porte un assez grand bruit, et le docteur entra.

« Commandant, dit celui-ci, je fais porter ici la barrique.

— Quelle barrique ? demanda Georges, qui s'était levé précipitamment.

— Mais la barrique d'eau-de-vie où j'ai mis le corps du commandant Raoul. J'ai pensé qu'elle serait chez vous plus convenablement que partout ailleurs.

— Vous avez eu raison, docteur, » répondit Georges avec douceur.

Le docteur fit entrer quatre hommes qui portaient péniblement la barrique. Deux charpentiers les suivaient. Ils disposèrent des chantiers dans un angle à tribord, placèrent la barrique sur ces chantiers, et l'assujettirent avec des cordes. Le domestique de Georges, une lampe à la main, les éclairait dans ce travail. Quand le docteur et les matelots furent sortis, le domestique enleva le dîner, puis il posa sur la table, à côté de la lampe, la capitulation du fort et l'épée du gouverneur que Georges, en entrant chez lui, avait jetées sur un fauteuil. Cela fait, il partit à son tour.

Georges avait regardé d'un œil fixe ces différents préparatifs. Resté seul, une immense douleur s'empara de lui. Il se promenait de long en long dans sa chambre, et s'arrêtait chaque fois devant la table et devant la barrique, comme s'il eût contemplé l'un après l'autre le trophée de sa victoire et l'horrible prix dont il l'avait payée. Enfin, deux larmes jaillirent de ses yeux, et, s'arrêtant tout à fait devant la barrique, il y posa la main et resta immobile.

La frégate, qui courait vent arrière, avait de légers mouvements de roulis. La barrique n'était pas entièrement remplie, et le cadavre de Raoul oscillait avec le liquide. Il sembla à Georges que le cœur de son ami battait sous sa main. Il fit un pas en arrière en s'écriant à deux reprises :

« Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! »

Depuis que Raoul était mort, il avait sans cesse cette invocation sur les lèvres.

« Après tout, dit-il, ce n'est point moi ; c'est la fatalité qui l'a frappé. Je ne suis pas resté sourd à son dernier appel ; j'ai été à son secours. Il était trop tard. Maintenant, continua-t-il, il faut que je me

Digitized by Google

décide à visiter ses papiers. Dans une carrière comme la nôtre, on s'attend tous les jours à mourir ; peut-être a-t-il écrit ses dernières volontés et me charge-t-il de les exécuter. »

Il ouvrit le secrétaire. La première chose qui lui tomba sous la main fut un paquet de ses propres lettres. Il les avait écrites à Raoul à de longs intervalles, et lorsqu'il avait été par hasard séparé de lui pour quelque temps. Il en parcourut plusieurs avec un grand trouble. Ces lettres, en effet, étaient pleines d'expressions de tendresse, et rêvaient un long avenir pour leur commune amitié. Il les ferma en pâlissant. Il trouva aussi des lettres du père de Raoul, et un bracelet d'argent, un souvenir sans doute de cette petite cousine blonde et rose que son ami comptait épouser un jour. Enfin, il aperçut, dans le dernier tiroir, une boîte en bois blanc, très mince, de la longueur et de la largeur à peu près d'une grande feuille de papier à lettre, et dont le couvercle glissait dans des rainures latérales. Georges l'ouvrit et vit plusieurs feuillets cousus ensemble et recouverts d'une écriture ferme et allongée. En tête du premier feuillet étaient ces mots : *Ceci est mon testament.*

Georges s'assit et se mit à lire.

« Ceci est mon testament, mon cher Georges, et c'est à toi que je l'adresse. Je me suis senti pris ce soir d'une grande tristesse, et j'ai voulu écrire mes dernières volontés, afin que, si je meurs dans cette campagne, tu puisses les exécuter plus tard. Je commencerai par te parler de mon père. Avant de te connaître, je n'aimais que lui au monde. Je me souviens que, dans mon enfance, plus sérieux qu'on ne l'est ordinairement à cet âge, je le regardais quelquefois attentivement ; puis, que je lui jetais les bras autour du cou, en l'accablant de caresses. Pendant ma première jeunesse, mon père a été pour moi l'ami le plus tendre et le plus éclairé. Depuis que nous nous sommes quittés, nous avons été séparés par le temps et par la distance, jamais par la pensée. Notre plus chère espérance à tous deux est de nous revoir un jour. Cette espérance, — qui sait, hélas ! si elle s'accomplira, — c'est, j'en suis sûr, la consolation de sa vieillesse, et ma mort sera pour lui un cruel chagrin. Je crois cependant que ce chagrin pourra être diminué s'il apprend que, jusqu'à mon dernier souffle, je n'ai pas cessé de penser à lui. C'est toi, mon cher Georges, que je charge de l'en instruire. Sans doute tu seras témoin de mes derniers instants ; sans doute tu fermeras mes yeux. Eh bien, je veux qu'à ton retour en France, si tu ne peux aller trouver mon pauvre père, tu lui écrives les moindres circonstances de ma mort. Je veux que tu lui dises que, de quelque façon que j'aie été frappé, dans un combat, dans une épidémie, dans un ouragan, j'ai noblement suc-

Digitized by Google

combé, en faisant mon devoir, et que mon plus grand regret a été de mourir loin de lui. »

La lecture de cette première page fit courir un long frisson dans les veines de Georges. Ainsi, d'après les intentions de Raoul, c'était lui, le meurtrier, qui devait raconter l'agonie de la victime. Il continua cependant.

« Maintenant, mon cher Georges, j'ai à te faire part d'un étrange désir; mais, ce désir, si étrange qu'il soit, ne me paraît pas irréalisable. Du jour où je t'ai connu, ton amitié est devenue pour moi une seconde vie. Je ne croyais pas, qu'après l'affection paternelle, il pût exister un sentiment aussi doux, aussi puissant, et qui ressemblât autant à l'amour. Il est vrai que je te parle de l'amour sans l'avoir goûté. Je n'ai guère fait que l'entrevoir et le pressentir. Depuis cinq ans que je suis embarqué, je n'ai aperçu de loin en loin les belles jeunes filles qu'au bal ou à la promenade, juste assez de temps pour m'éprendre d'elles, et non pour oser leur dire que je les aimais. Il est vrai également que je les aimais un peu toutes ; ce qui revenait à n'en aimer aucune. Aussi n'y a-t-il eu de profond et d'exclusif dans mon cœur, que mon affection pour toi. Chaque soir, je m'endormais heureux en pensant que, le lendemain matin, je me retrouverais près de toi. Les jours de combat, j'éprouvais une sorte d'orgueil à sauter, à tes côtés, sur le pont ennemi. De temps en temps, je te cherchais des yeux, prêt à voler à ton secours ou à te crier moi-même à l'aide. Cette communauté de dangers et de privations, de joies et de chagrins, m'a fait la vie la plus belle et la plus heureuse. D'ailleurs, si je ne me trompe, elle a eu sur nous deux une influence pour ainsi dire occulte, qui a donné lieu à un phénomène singulier. Nous sommes devenus, à notre insu, partie intégrante l'un de l'autre. Dans bien des instants, nous avons les mêmes pensées et la même façon de les exprimer. Que de fois, au moment de te parler, il m'est arrivé d'entendre sortir de ta bouche les paroles que j'allais prononcer! Que de fois, à mon tour, j'ai deviné ce que tu allais dire, dans ton regard ou dans ton sourire! A force de vivre ensemble, nous avons pris les mêmes gestes, les mêmes poses, le même son de voix. Bien souvent, pendant la nuit, l'on a confondu l'un de nous avec l'autre à sa seule attitude sur le banc de quart, à la manière dont il tenait son cigare. Bien plus, la parfaite entente de nos âmes a réagi physiquement sur nous. Nous ne nous ressemblons pas, et pourtant notre longue amitié nous a donné quelque chose de cette réelle ressemblance qu'ont entre eux les enfants nés des mêmes parents. Aussi bien, ne sommes-nous pas frères par le cœur, et n'est-il pas naturel que chacun de nous conserve, pour ainsi dire, sur son visage le reflet du doux visage qu'il chérit et qu'il aime à contempler?

Digitized by Google

» Eh bien, mon cher Georges, si je dois mourir bientôt, je ne veux pas mourir tout entier ; je veux revivre en toi. Certes, je crois que tu ne m'oublieras pas, et que tu regretteras longtemps ton pauvre ami ; mais cela n'est point assez pour exaucer le souhait que je forme. Il faut que tu consentes à faire davantage. Il faut, après ma mort, que, pour conserver et pour accroître, s'il est possible, la ressemblance qui existe aujourd'hui entre nous, tu t'étudies à imiter les gestes que je faisais, à te servir des expressions que j'employais de préférence, à prendre mes habitudes de tous les jours. Cela ne te sera pas difficile. Ce ne sera que ta manière d'être de maintenant que tu conserveras. Je veux aussi que tu continues à porter tes cheveux longs et bouclés comme je les porte. — Ah ! mon ami, ce n'est pas seulement un puéril désir qui me fait te demander toutes ces choses ; c'est que la seule mémoire du cœur est impuissante à se rappeler l'ami qui n'est plus ; c'est que le culte du souvenir a besoin, comme tous les cultes, d'une pratique de tous les instants. C'est que je veux m'incarner en toi, afin d'être sûr que tu ne m'oublieras jamais.

» Adieu, mon cher Georges, tu ne liras ces papiers qu'après ma mort, et tu vois que je t'y parle déjà comme si je n'étais plus de ce monde. N'oublie pas d'aller trouver mon père, et puisse-t-il, en te voyant, reconnaître jusqu'à un certain point, dans tes traits, l'image du fils qu'il aura perdu ! »

Après avoir achevé cette lecture, Georges se leva épouvanté.

« Oh ! non, dit-il, cette ressemblance fatale dont il me menace n'est point vraie. Elle est impossible. »

Il y avait une grande glace au fond de l'appartement et, des deux côtés de cette glace, deux candélabres fixés à la muraille. Il en alluma toutes les bougies, puis se plaça devant la glace et s'y regarda longtemps, étudiant ses traits comme s'il les eût vus pour la première fois.

« Mes cheveux ressemblent aux siens, se dit-il à demi-voix. Il y a quelque chose dans le front, dans le nez peut-être, mais j'ai le menton carré et les lèvres droites, presque minces. Il avait au contraire les lèvres un peu larges, souriantes. Oh ! non, ma bouche surtout ne ressemble pas à la sienne, car sa bouche avait une expression pleine de bonté ; et mes yeux, d'un bleu pâle, n'ont rien de ses yeux, qui étaient noirs et mélancoliques. Moi lui ressembler ! continua-t-il, allons donc ! » Et il fit un geste de dénégation courroucée.

Mais en faisant ce geste, il pâlit. Il avait en effet haussé les épaules ainsi que Raoul les haussait souvent, il avait fait claquer ses doigts de la façon dont Raoul faisait claquer les siens, et, comme il n'avait point cessé de se regarder, bien qu'il se fût détourné à demi, il lui

Digitized by Google

avait semblé que la glace, au lieu de lui renvoyer sa propre image, avait reflété celle de Raoul.

Il n'osa point se regarder de nouveau, serra à la hâte dans le secrétaire les papiers qu'il en avait tirés, et, sans se retourner, sans prononcer une parole, car le son de sa voix, réellement pareille à celle de Raoul, lui faisait peur, il sortit de l'appartement et monta sur le pont.

Il y était depuis quelque temps, respirant à grands traits la brise de la mer, et reprenant peu à peu possession de lui-même, lorsque l'officier de quart s'approcha de lui.

« Commandant, lui dit-il, je crois que nous aurons un coup de vent demain matin. »

Georges jeta les yeux autour de lui. Le ciel était bas et sombre. L'horizon s'enflammait par instants de rouges lueurs. La brise avait des accalmies soudaines et reprenait ensuite avec plus de force. L'air était chaud et humide. En voyant tous ces signes précurseurs de la tempête, Georges devint joyeux et son front s'éclaircit. Il allait avoir à lutter, non plus avec sa pensée, mais avec les éléments.

« Je crois, monsieur, dit-il à l'officier de quart, que vous ferez bien de diminuer de voiles avant que la brise ait tout à fait forcé, afin que nous n'ayons pas trop à faire demain matin. »

Il envoya alors chercher son manteau, s'en enveloppa, s'assit sur la dunette, le dos appuyé au bastingage, et s'endormit presque aussitôt d'un sommeil de plomb. Quand il se réveilla, les premières rafales de l'ouragan passaient en sifflant dans la mâture. L'officier de quart avait exécuté ses ordres, et la frégate était à la cape. Georges ouvrit les yeux et aperçut devant lui les autres officiers et le docteur, que l'annonce de la tempête avait amenés sur le pont. Le docteur le regardait attentivement.

« Ah ! j'ai bien dormi, fit Georges, mais j'en avais besoin.

— C'est étonnant, lui dit le docteur, comme, pendant votre sommeil, vous ressembliez à ce pauvre commandant Raoul.

— Vous trouvez ? » répondit Georges en tressaillant.

Il n'attendit pas la réponse du docteur et alla donner quelques ordres à l'officier de quart. Il était urgent d'ailleurs qu'il s'occupât de la frégate, car l'ouragan fut bientôt dans toute sa force. Une partie de la journée se passa dans une obscurité complète. Des grains furieux se succédaient à de courts intervalles et enveloppaient la *Thétis* de tourbillons de vent et de pluie. Vers le soir, cependant, bien que la mer restât très grosse, le temps devint maniable et l'on se remit en route. A minuit, Georges crut pouvoir se permettre de descendre chez lui. Sa lutte avec la tempête l'avait grandi à ses propres yeux, et il pensait n'avoir rien à redouter des terreurs folles qui l'avaient assailli

Digitized by Google

la veille. Voulant être prêt à monter immédiatement sur le pont si sa présence était nécessaire, il ne se coucha pas, mais s'étendit dans un grand fauteuil adossé à la muraille de babord, juste en face de la barrique. La lampe suspendue au plafond ne jetait plus qu'une douteuse clarté, et la frégate, ballottée par la mer, craquait dans sa membrure avec de tristes bruits qui ressemblaient à des gémissements. Georges, exténué de fatigue, commençait à s'assoupir, lorsque, dans un violent coup de roulis, la barrique rompit les cordes qui la retenaient, s'élança de ses chantiers et roula vers lui avec une extrême vitesse. Toutefois, arrivée au milieu du pont, comme les mouvements alternatifs de la frégate étaient rapides et saccadés, elle s'arrêta, fut rejetée vers ses chantiers et s'y heurta avec force. Georges s'était levé précipitamment pour ne pas être écrasé. Il laissa la barrique rouler une seconde fois, de son côté, puis, profitant de l'instant où l'inclinaison de la frégate la renvoyait à tribord, il la suivit dans sa course et, s'y appuyant des deux épaules, il s'efforça de la faire monter sur ses chantiers. Il en soutint le poids un instant, mais ne put parvenir à la replacer. Au contraire, il roula avec elle jusqu'au milieu du navire. Il prit de nouveau son élan, mais ne fut pas plus heureux. Une deuxième et une troisième fois il échoua encore. Ces tentatives inutiles dégénérèrent alors en une lutte étrange. Chaque fois, animé d'une sorte de rage, Georges redoublait d'efforts et faisait franchir à la barrique une partie de l'obstacle; mais chaque fois la barrique en retombant l'entraînait avec elle. Il s'aperçut bientôt que ses forces s'épuisaient, et, en même temps que ses forces diminuaient, sa raison lui échappait. Si, la veille, en posant la main sur la barrique, il avait cru sentir battre le cœur de Raoul, il s'imaginait maintenant, en la saisissant des deux bras, qu'il étreignait Raoul lui-même et que Raoul l'étreignait à son tour. Par instants, à n'en point douter, il sentait le corps de Raoul peser de tout son poids sur sa poitrine. Il y avait quelque chose de vrai dans cette illusion. La barrique, en effet, s'était disjointe en frappant contre la muraille et l'eau-de-vie avait coulé sur le sol, de sorte qu'à chaque coup de roulis, le cadavre ne surnageant plus, se heurtait misérablement aux parois de sa prison. Piétinant sur le pont humide, Georges, par une dernière lueur de raison, comprit ce qui se passait; mais, en le comprenant, il devint fou. Il prévit que si la barrique s'ouvrait, ce serait Raoul lui-même qu'il aurait à combattre. Dès lors, ce ne fut plus une lutte insensée qu'il soutint, ce fut à une œuvre impossible qu'il s'acharna. Haletant, épuisé, il parvenait à peine tantôt à pousser la barrique contre la muraille, tantôt à ne pas rouler avec elle à l'autre bout du navire. Une dernière fois cependant, réunissant dans un effort suprême ce qui lui restait de vigueur, il réussit à la poser en équilibre sur les

Digitized by Google

chantiers, mais alors ses deux pieds glissèrent de côté et il tomba étendu sur le pont. — La barrique ne bougea plus ; elle était calée entre lui et le bord. — Dès qu'il eut cessé d'agir, Georges recouvra en partie la raison. D'ailleurs il étouffait, car la barrique reposait à demi sur lui, et la douleur physique dissipait le trouble de son cerveau. Dans un moment où la frégate, s'inclinant sur tribord, le délivra du poids qui l'oppressait, il se dégagea ; et, aussitôt debout, il se pendit au cordon de la sonnette, qu'il ne lâcha que lorsque les timoniers de service furent arrivés.

« Aidez-moi, leur dit-il, à remettre cette barrique en place. »

Elle courait sur le pont et venait, à intervalles égaux, heurter la paroi. Les timoniers la replacèrent sur les chantiers et doublèrent les cordes destinées à la retenir. Quand ils se furent retirés, Georges se coucha sur son lit et laissa ses bras tomber inertes à ses côtés.

IV

Au point du jour, l'ouragan s'était presque entièrement apaisé, et, vers quatre heures du soir, la frégate mouilla sur la rade de la Guadeloupe. Georges s'habilla pour aller faire sa visite au gouverneur. Non-seulement il était pâle encore des émotions de la nuit, mais il avait le cœur rempli de trouble. Cette visite l'effrayait. Bien qu'il revînt en triomphateur, il songeait qu'il aurait à rendre compte de la mort de Raoul, et, comme tous les coupables, il était préoccupé de la pensée de ne pas se trahir. Il fallait, en même temps, qu'il parût affligé, et cette dissimulation lui était odieuse. En effet, depuis la lecture du testament de Raoul et la scène de la barrique, il n'éprouvait plus ni douleurs ni remords, mais une sorte de haine contre ce mort funeste qui venait déranger sa vie. Il s'habillait lentement en cherchant à se faire une âme de bronze et un visage hypocrite. Un détail de sa toilette mit le comble à son agitation. Quelques mois auparavant, il avait laissé tomber son épée à la mer et ne l'avait pas remplacée. Il se servait ordinairement de celle de Raoul. Cette fois encore, il était forcé de la prendre. Ses mains tremblèrent en agrafant le ceinturon, qui s'adaptait parfaitement à sa taille. Dans l'état d'exaltation où il était, il lui sembla qu'il avait autour des reins une bande de feu. Alors, il frappa du pied avec colère, trempa ses mains dans de l'eau froide, puis, saisissant, avec un geste de défi, la capitulation du fort et l'épée du gouverneur anglais, il descendit à terre.

Le gouverneur, dès qu'il l'aperçut, ne le laissa point parler.

« Pourquoi, lui dit-il, le commandant Raoul n'est-il pas venu lui-même ?

Digitized by Google

— Le commandant Raoul est mort, répondit Georges.

— Alors, l'expédition a échoué ?

— Non, monsieur le gouverneur, je vous apporte, au contraire, la capitulation du fort et l'épée du commandant anglais. »

Le gouverneur parcourut la capitulation d'un regard rapide.

« Et comment est mort ce pauvre Raoul ? » demanda-t-il.

Georges raconta, d'une voix mal assurée, qu'ils avaient fait une reconnaissance pendant laquelle Raoul avait disparu. Il ajouta que, le lendemain, après la prise du fort, on l'avait retrouvé mort au fond d'une crevasse, où il s'était sans doute laissé tomber, et que la frégate avait rapporté son corps à la Guadeloupe.

Le gouverneur, les traits empreints d'une émotion douloureuse, resta quelques secondes sans parler.

« C'est le sort de la guerre, dit-il enfin ; pauvre Raoul ! »

Il regardait fixement Georges qui, craignant d'être découvert, pâlissait à vue d'œil.

« Monsieur, ajouta-t-il, je sais que vous étiez le meilleur ami de Raoul : croyez que je m'associe à votre chagrin. »

Et le gouverneur tendit sa main loyale à cet ambitieux, qui n'osa la prendre qu'en hésitant.

« Je ferai pour vous, dit-il encore, ce que j'eusse fait pour Raoul : je demanderai le grade de capitaine de frégate, et j'espère l'obtenir. En attendant, vous continuerez à commander la *Thétis*. Maintenant, retournez à votre bord et donnez des ordres pour que le corps de notre pauvre camarade puisse sortir de la frégate demain matin, vers neuf heures. Je le recevrai moi-même, car, à défaut de mieux, hélas ! je lui ferai de belles funérailles. »

Georges s'inclina et sortit. Pour embarquer dans son canot, il eut à traverser plusieurs groupes de curieux que la nouvelle de l'arrivée de la *Thétis* avait réunis sur le quai. Les matelots leur avaient déjà raconté les circonstances de l'expédition. En dépassant le dernier groupe, Georges entendit un négociant qui disait en le montrant :

« Voici le nouveau commandant de la frégate. C'était un grand ami de M. Raoul. D'ailleurs, il lui ressemble un peu. Pauvre jeune homme ! quel chagrin il doit avoir ! »

Georges n'avait pas de chagrin. Il avait, au contraire, cette confiance audacieuse que donne aux criminels un commencement d'impunité. Toutefois, il était soucieux. Au sujet des funérailles de Raoul, il se préoccupait de ces vingt-quatre heures qui allaient s'écouler pendant lesquelles il simulerait peut-être mal un deuil qui n'était pas dans son cœur. Il avait, de plus, été si rudement secoué depuis deux jours, qu'il n'était pas à l'abri de terreurs superstitieuses. Ces paroles, qu'il venait d'entendre et qui constataient une vague res-

Digitized by Google

semblance entre lui et Raoul, le faisaient frissonner. Arrivé à bord, il lui fallut s'occuper de détails lugubres. Il prévint le docteur que, le lendemain matin, il aurait à sortir le corps de Raoul de la barrique ; il fit appeler le maître charpentier et lui commanda une bière ; il donna enfin ses ordres à l'officier en second pour que les hommes qui devaient accompagner le convoi fussent en grande tenue à neuf heures, et pour que toutes les autres dispositions fussent prises. Il dîna ensuite à la hâte, et, aussitôt après son dîner, il descendit à terre. Il ne voulait point passer une seconde nuit en compagnie du cadavre de Raoul.

La soirée était admirablement belle. A peine descendu à terre, Georges, qui cherchait l'isolement, dépassa promptement la ville et s'enfonça dans la campagne. Mille bruits s'en élevaient bourdonnants et confus, dont l'ensemble formait un murmure grandiose. On sentait que tout un monde nocturne venait de s'éveiller. Les arbres s'agitaient doucement en s'inclinant sous la brise. Les oiseaux de nuit sortaient par instants du feuillage, décrivaient de rapides ellipses, puis, effrayés par un rayon de la lune, revenaient en tournoyant chercher l'obscurité. Au loin, sur la lisière des bois, on entendait le bruit des bêtes fauves faisant leur trouée dans les épais taillis. D'enivrantes et lourdes odeurs s'exhalaient des plantes aux larges feuilles. Dans l'herbe et dans la mousse étincelaient des multitudes d'insectes revêtus des plus riches couleurs, et les lucioles jonchaient le sol comme une traînée de lumière ; parfois même, dans le sentier que suivait Georges, un serpent, sorti d'un buisson, se hâtait de fuir en sifflant et en déroulant ses anneaux. Tous ces bruits divers, ces pénétrantes senteurs, cette nature, en apparence endormie et cependant vivante, firent sur Georges une profonde impression. Il n'était point habitué à de pareils spectacles, qui ne sont pas ceux de l'Océan. De grandes et éternelles lois régissent en effet le calme ou la colère des flots, et le mouvement des astres, mais la vie ne palpite point en eux. Ils sont en quelque sorte en dehors de ce monde, tandis qu'autour de Georges, tout dans la nature, depuis les animaux jusqu'aux plantes, vivait d'une existence presque semblable à l'existence humaine. Georges regardait et s'étonnait, mais bientôt il s'inquiéta d'être sans compagnon au milieu de cette solitude animée, et involontairement il chercha Raoul à ses côtés. Il n'avait point encore pris l'habitude de ne pas l'y trouver. En se rappelant tout à coup pourquoi il ne le voyait pas, il eut peur de son isolement et, rebroussant chemin, il se mit à marcher à grands pas vers la ville. Au moment d'y rentrer, le hasard lui fit longer les petits murs blancs du cimetière. La lune éclairait les pierres tumulaires et les croix, et Georges, tout en marchant, pouvait les apercevoir. Plusieurs chacals, surpris

Digitized by Google

par son arrivée, poussèrent leur cri rauque et plaintif, s'élancèrent en quelques bonds sur le mur et disparurent dans la campagne. Il frissonna à la pensée qu'il les avait dérangés d'un horrible repas, et que le cadavre de Raoul serait peut-être leur pâture du lendemain. Ce fut en courant et tout essoufflé qu'il arriva aux premières maisons de la ville. Là, il ralentit le pas. Après avoir longtemps parcouru les rues alors désertes, il se sentit fatigué et s'occupa de chercher un gîte où il pût passer le reste de la nuit. Il avisa bientôt une cabane construite en roseaux recouverts de boue et percée d'une fenêtre étroite, à travers laquelle filtrait un rayon de lumière. Les sons d'une guitare en sortaient par intervalles. Il regarda et aperçut une vieille négresse, vêtue d'une robe rose et coiffée d'un madras jaune, qui s'accompagnait sur l'instrument en psalmodiant une chanson créole. Elle prenait de temps en temps une bouteille de rhum placée à côté d'elle et en buvait de petites gorgées. Georges poussa la porte, qui roula sur ses gonds de paille, et entra. A sa vue, la négresse eut peur un instant, mais Georges lui donna une piastre, s'assit sur une chaise et lui dit de continuer. Mise en gaieté par l'argent qu'elle avait reçu et par ses libations, elle chanta d'une voix enrouée et lente tout son répertoire. Georges l'écoutait, plongé dans une torpeur qui n'était ni la veille, ni le sommeil. Cet état lui plaisait, car il l'enlevait au trouble de sa pensée et aux hallucinations des rêves. Il s'y reposait en quelque sorte et y prenait des forces contre les émotions, effrayantes pour lui, du lendemain. Quand le matin fut venu, il se leva résolument. Georges était une de ces énergiques natures qui n'ont jamais de défaillances pendant la lutte, et la lutte allait commencer pour lui. A peine monté à bord, il trouva le docteur qui l'attendait. Ce brave homme avait pensé que Georges serait heureux de revoir le corps de Raoul, et il avait différé jusqu'à son arrivée l'ouverture de la barrique. Georges le remercia, mais il se promit intérieurement de demander le plus tôt possible le débarquement d'un homme qui croyait si fort à l'amitié. L'opération fut vite faite, car on avait apporté la bière près de la barrique. Toutefois, Georges eut le temps de contempler quelques secondes ce masque de désespoir et de sarcasme que la mort avait mis sur les traits de Raoul et que le liquide corrosif où le corps avait été plongé, loin de l'effacer, avait accusé d'une façon plus livide et plus saisissante encore. Le départ eut lieu aussitôt après. Deux canots complétement armés remorquaient la chaloupe dans laquelle on avait placé le cercueil. L'équipage de la *Thétis* se tenait sur les bastingages. Le pavillon de la frégate était en berne; ceux des canots l'étaient également. De minute en minute, un matelot tambour, placé à l'avant du premier canot, battait un double coup sur sa caisse recouverte d'un crêpe noir. Georges, parti dans sa baleinière, escortait

Digitized by Google

la chaloupe. A quelque distance du rivage, il prit les devants, descendit à terre et présida lui-même au débarquement.

Le gouverneur, entouré des officiers de la garnison, vint au-devant du corps. Les troupes formaient la haie. Dès que le corps fut débarqué, on se mit en marche. Après la cérémonie de l'église, le convoi prit la route du cimetière. Georges conduisait le deuil. Il marchait les yeux baissés, les traits contractés. Ceux qui le regardaient pouvaient croire qu'il cherchait avec une vaillante fermeté à contenir sa douleur ; mais en réalité il ne s'efforçait que de cacher une sourde colère contre le rôle qu'il était obligé de jouer, et la secrète joie d'en être bientôt délivré. Quand on fut arrivé et que la bière, glissant sur deux cordes, eut été descendue dans la fosse, le gouverneur prononça sur la tombe de Raoul quelques paroles d'adieu et de regrets. Tous les regards se dirigèrent ensuite vers Georges. On attendait qu'il prît la parole. Il le comprit et s'avança de deux pas ; mais une telle épreuve était au-dessus de ses forces. Il lui sembla que l'ombre vengeresse de Raoul se levait de son cercueil, et, se dressant devant lui, le menaçait avec ce visage effrayant d'ironie qu'il lui avait déjà vu deux fois. Il balbutia, cacha son visage dans ses mains et chancela. Les assistants respectèrent cette douleur si intime et si profonde qu'elle ne trouvait pas de cris pour s'épancher au dehors. Le gouverneur lui-même soutint Georges dans ses bras, et plusieurs officiers le reconduisirent jusqu'à son canot.

Une fois à bord et seul dans ses appartements, Georges respira. Il espérait enfin être libre de ses actions et de sa pensée. Il se trompait. Au bout d'une heure, on vint lui dire qu'une députation des officiers de la garnison insistait pour être introduite auprès de lui. Il la reçut. Après lui avoir fait, au nom de ses camarades, un compliment de condoléance sur la perte qu'il avait éprouvée dans la personne de Raoul, le plus ancien des officiers l'invita, ainsi que son état-major, à un grand dîner que la garnison voulait donner le soir même en l'honneur de la *Thétis*. Il s'excusa en même temps de la promptitude de cette invitation sur la nécessité où se trouvaient plusieurs officiers de quitter la Basse-Terre le lendemain matin. Georges ne crut pas pouvoir refuser cette invitation, qui du reste flattait son orgueil, et il accepta.

Le dîner eut lieu quelques heures après, et fut présidé par Georges. Cette fête était si proche d'un enterrement qu'il y régna d'abord une certaine contrainte. Mais les émotions des hommes de guerre ne sont pas de longue durée. Ils font trop bon marché de leur propre vie pour s'appesantir sur un événement aussi ordinaire que la mort de l'un d'entre eux. Bientôt le vin et la bonne chère échauffèrent les convives. Georges lui-même s'abandonna presque. Il était l'objet de

Digitized by Google

nombreuses et de délicates flatteries. On vantait l'impétuosité et le sang-froid avec lesquels il avait lancé son équipage à l'assaut. On admirait la rapidité de son succès, car il est rare qu'une frégate vienne à bout, avec ses seuls canons, de la résistance d'un fort. Sa fortune naissante avait déjà des courtisans. Au dessert, on fraternisait bruyamment, lorsque l'officier qui avait porté la parole au nom de la députation se leva et demanda qu'on fît silence.

« Messieurs, dit-il, le moment des toasts est arrivé. Je bois au vainqueur de la Trinité ! »

On but avec acclamations, pendant que Georges, dont le cœur battait de joie, s'inclinait modestement.

« Aux futurs exploits du nouveau commandant de la *Thétis* ! » cria un officier.

Les acclamations redoublèrent, et les verres se choquèrent.

Quand l'agitation se fut un peu calmée, le docteur se leva à son tour : « Messieurs, dit-il, il est un toast auquel chacun de vous a pensé, j'en suis sûr, mais qu'il n'appartient qu'au commandant Georges de porter. Je propose de boire à l'éternel souvenir parmi nous du commandant Raoul. »

Il se fit un grand silence et tous les yeux se tournèrent vers Georges, qui avait pressenti ce que le docteur allait dire, et était devenu affreusement pâle. Cependant il se leva.

« Messieurs, dit-il, je bois à l'éternel souvenir du commandant Raoul. » Et il vida son verre jusqu'à la dernière goutte ; mais il le posa sur la table d'une main si tremblante qu'il le brisa.

« Vous avez eu tort, dit à demi-voix un officier au docteur, de porter un pareil toast. »

La voix de Georges avait eu un accent tellement étrange, et son visage était tellement sombre, que les convives restèrent quelques secondes interdits. La gaieté ne reparut qu'imparfaitement, et l'on ne tarda pas à se séparer.

Lorsque Georges, pour la seconde fois de la journée, se retrouva seul dans sa chambre, il ôta son épée, une épée neuve qu'il avait achetée le matin même, et la pendit lentement à la muraille. Quelques mots étranglés sortirent péniblement de ses dents serrées.

« Au souvenir de Raoul ! murmura-t-il ; mais j'en saurai bien triompher ! »

HENRI RIVIÈRE.

(La 2e partie à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

SCÈNES ET PAYSAGES

DANS LES ANDES

LES SOURCES DE L'APURIMAC

A l'époque où je visitai la province de Cailloma, dans le Bas-Pérou, les sources de l'Apurimac[1] et la direction de son cours n'étaient pas aussi connues de nos géographes qu'elles peuvent l'être à cette heure. Parmi les cartes gravées ou manuscrites que j'avais cru devoir consulter avant d'entreprendre ce voyage, deux surtout avaient fixé mon attention. La première et la plus ancienne était celle du jésuite Samuel Fritz, dressée en 1687 par ordre de la *Real Audiencia*, de Quito; la seconde était la carte à grands points de M. Brué, dont la dernière édition date de 1856. Ces deux cartes, qui s'entendaient à merveille sur la délinéation extérieure du continent, sur sa charpente orographique et ses divisions principales, différaient malheureusement sur l'origine de l'Apurimac, que l'une plaçait au sud et l'autre au nord de la chaîne des Andes occidentales. Mon ignorance sur la matière ne me permettant pas de statuer à cet égard, j'eus recours aux gens du pays, à qui je montrai les susdites cartes, en leur demandant qui des deux, du P. de Jésus ou de M. Brué, pouvait avoir raison. Les gens du pays, après avoir ri, comme ils le font toujours lorsqu'on les interroge, me répondirent que tous deux avaient tort.

[1] *Apu*, grand maître, seigneur; — *rimac*, bavard, bruyant, tapageur. — La *Revue* a publié les premières parties de ces études humoristiques dans les livraisons du 31 août, du 15 septembre 1858, du 31 janvier et du 15 février 1859.

Digitized by Google

La question ainsi résolue et plein de foi dans l'infaillibilité du dicton : *vox populi*, *vox Dei*, je n'eus plus qu'à me mettre en quête de l'Apurimac, espérant le prendre au passage dans quelqu'une des provinces de l'ouest, qu'il arrose, le remonter jusqu'à sa source, puis, si la chose était possible, redescendre avec lui jusqu'à l'Océan.

Au moment où commence ce récit, il y avait déjà onze jours que, parti de Tambobamba pour donner suite à mon projet, je décrivais une série d'angles plus ou moins ouverts, sur la lisière des départements de Cuzco et d'Aréquipa, passant, selon que besoin était, d'une province à l'autre, et me rapprochant insensiblement du but. L'Apurimac, que j'avais rejoint à Paruro et remonté jusqu'à Huarumini, se rétrécissait de plus en plus. Large de 69 mètres et profond de 4 à 7 à l'endroit où je l'avais pris, son lit, devant Yauri, avait à peine une largeur de 12 mètres. Depuis longtemps, ses ponts de granit à trois arches avaient disparu pour faire place à des ponts de bois remplacés eux-mêmes, quelques lieues plus haut, par ces escarpolettes primitives que les indigènes nomment tantôt *crisnejas* et tantôt *maromas*, selon leur mode de structure et leur balancement plus ou moins prononcé. Bref, je m'attendais d'heure en heure à voir le roi des fleuves, l'*Apuyacuna* [1], barré par un simple tronc d'arbre comme un ruisseau vulgaire.

Durant ce trajet, d'une vingtaine de lieues, fait du nord au sud et sous le 74e parallèle, j'avais traversé successivement, sans sortir de l'Entre-Sierra, toutes les zones de température et de végétation qui séparent les vallées de l'ouest des plateaux andéens. Ainsi, dans la province de Paruro, les vals de Tocsihuaylla et de Huancachu, m'avaient offert la *chirimoya*, l'orange, la canne à sucre, la grenade, la pastèque, la *lucma*, le *pacay*, la figue et le raisin ; à Capacmarca, je n'avais plus trouvé que la pêche, la poire et la fraise d'Europe ; des pommiers, des coignassiers, des merisiers, s'étaient montrés un instant à Omacha ; puis, à partir de Livitaca, les arbres fruitiers avaient été remplacés par des légumes, que la rigueur du froid avait fait disparaître à leur tour. A Taracote, un chou, planté dans une terrine, me fut montré comme une rareté. La province de Canas, que je venais d'atteindre, formait l'avant-dernier degré de cette échelle thermale, graduée de 25° à 0. Son sol rigide produisait à peine l'âcre pomme de terre appelée *papalisa ;* une avoine chétive, qui donnait de l'herbe et jamais de grain, et que le bétail consommait sur place ; quelques myrtacées naines à feuillage

[1] Littéralement : « seigneur des eaux. » C'est le nom que donnent à l'Apurimac les habitants des vallées orientales de Huarancalqui, d'Ayacucho et de Huanta, ainsi que les Indiens Antis, Campas ou Mascas, dont la grande nation, divisée en une douzaine de tribus, habite la région inférieure du Pajonal.

Digitized by Google

acéreux, et d'humbles plantes parmi lesquelles la sauge, la chicorée sauvage et la scorsonère, brillaient au premier rang.

Cette triste végétation s'appauvrit encore. Bientôt, des graminées et des mousses seules se montrèrent dans les bas-fonds et sur les versants des coteaux. Le paysage changea d'aspect, les ondulations du sol disparurent; les plans des terrains devinrent de plus en plus heurtés; de brusques affleurements de roches s'y produisirent sous toutes les formes; les serros aux pentes douces, aux sommets arrondis, soudés les uns aux autres, de façon à n'offrir à l'œil qu'une masse homogène, se détachèrent de la chaîne-mère comme autant de pitons ou de caps isolés, tantôt sombres, tantôt éclairés, selon que le soleil leur prêtait ou leur retirait sa lumière.

Au sortir de Tayquani, le décor changea de nouveau. Le sol, bouleversé par les commotions volcaniques, n'eut plus ni mousses ni lichens; il se couvrit d'énormes blocs erratiques, qui s'épanouissaient à sa surface comme des champignons énormes. Chemins et sentiers étaient remplacés par une effrayante série de talus escarpés et de failles béantes, au fond desquelles des amas de galets attestaient le passage d'anciens torrents. Des pans de basalte aux arêtes tranchantes, penchés sur le bord de ces abîmes et s'y maintenant contre toutes les lois de l'équilibre, semblaient toujours près de nous écraser au passage; les montagnes, de plus en plus altières, dressaient jusque dans les nuages leurs sommets coniques ou déchiquetés en dents de scie. Des ruisseaux de neige fondue s'en échappaient en bouillonnant comme de l'urne d'une naïade; tant que le soleil brillait d'un vif éclat, ces ruisseaux bondissaient d'escarpement en escarpement avec une ardeur furieuse; mais à peine l'astre commençait-il à décliner, qu'ils ralentissaient petit à petit la rapidité de leur fuite, et, passant, aux approches du soir, de l'état liquide à l'état solide, ne présentaient plus, quand venait la nuit, qu'un amas confus de stalactites dont les cristeaux s'effilaient par le bas.

Enfin la neige, de sporadique qu'elle avait été jusque-là, se cristallisa, devint éternelle, et, du faîte des montagnes qu'elle recouvrait seule, descendit bientôt le long de leurs flancs, atteignit leur base et l'enveloppa de son blanc linceul. Ainsi hérissé de frimas, l'immense paysage eut un aspect sublime. Il est vrai que le froid allait augmentant et que mes doigts, mordus par l'onglée, ne tardèrent pas à me refuser leur office; mais l'enthousiasme qu'éveillaient en moi les splendeurs de cette nature, qui, mieux que l'Océan, rappelait l'infini, me rendit insensible à l'action de la bise, et, dans un accès de lyrisme, il m'arriva d'apostropher la muse des régions polaires, ce qui surprit si fort les mozos qui m'accompagnaient, qu'ils acoururent en toute

Digitized by Google

hâte me demander si je n'avais pas besoin de leurs services : — les braves gens me croyaient fou.

La région des neiges que nous traversâmes était aussi la région des orages. Matin et soir, nous fûmes régulièrement assaillis par des tourmentes qui me causèrent plus d'effroi que d'admiration ; ces tourmentes, d'un caractère d'ailleurs assez pittoresque, commençaient par une trombe de vent qui s'élançait d'une quebrada voisine, comme de l'outre d'Eole, passait sur la face des montagnes et dispersait leurs neiges en blanche fumée ; puis, après avoir sifflé, gémi, hurlé, en se heurtant aux angles des rochers, disparaissait aussi brusquement qu'elle était venue ; alors, le ciel noircissait à vue d'œil, de gros nuages ronds descendaient vers la terre, se rapprochaient, s'agglomeraient et finissaient par nous envelopper d'une atmosphère ténébreuse, que l'éclair et la foudre illuminaient à l'envi ; ces tempêtes duraient une heure, quelquefois deux. Pendant ce temps, la neige ne cessait de tomber à larges flocons, tantôt précédée et tantôt suivie d'une pluie de grêlons, dont les projectiles avaient, le plus souvent, la grosseur d'un pois chiche, mais parfois aussi celle d'une prune.

C'est par une de ces tempêtes, née avec l'aurore, que j'atteignis, entre onze heures et midi, la bourgade de Coporaqué, chef-lieu de la province de Canas ; au sortir de tant de rancherias et de pueblos enfouis dans la neige et peuplés d'insectes parasites, Coporaqué me fit l'effet de Paris ou de Londres, avec sa grande place ornée de six arceaux, aboutissant à six ruelles, son église à clocher carré portant le nom du fondateur d'icelle, — don Salvador Sandoval Tecsitupa Inca, — tracé en lettres rouges au-dessus du porche, avec la date de 1654. Comme on m'avait vanté l'esprit évangélique du curé de Coporaqué, j'allai sans hésiter frapper à la porte de sa demeure, ne doutant pas que ma mine piteuse, mon feutre aplati par la grêle et mes habits ruisselants d'eau, n'excitassent sa compassion ; une lettre du prieur du couvent de la Merci de Cuzco devait contribuer à réchauffer sa charité, si par hasard ce jour-là elle était attiédie.

Mais je n'eus pas besoin de recourir à ce moyen ; à peine avais-je formulé ma supplique et décliné mon nom, que le saint homme m'ouvrait ses bras et sa maison, donnait l'ordre à sa gouvernante de s'occuper de mes gens et chargeait son pongo de veiller à mes bêtes. Une heure après mon arrivée au presbytère, j'avais aux pieds les pantoufles du pasteur, un de ses bonnets carrés sur ma tête, et les talons appuyés contre un brasero incandescent, je buvais à petites gorgées une infusion de feuilles de coca, pendant qu'assis en face de moi et consumant des cigarettes, mon hôte m'adressait coup sur

Digitized by Google

coup les questions les plus variées, auxquelles je m'efforçais de répondre de mon mieux.

Un modeste repas que nous partageâmes, et la bouteille de vin de Carlon que nous vidâmes au dessert, consolidèrent notre affection naissante. Entre la poire et le fromage, le pasteur me confia ses inquiétudes au sujet d'un événement qui mettait en émoi la paisible population de Coporaqué. Un chasqui, dépêché par le préfet de Cuzco au gobernador de la ville, — Coporaqué jouit du titre de cité, — s'était présenté la veille au soir chez ce fonctionnaire, et lui avait remis une missive par laquelle son supérieur l'avertissait de l'arrivée d'un *agrimensor de ingenio*, chargé par le gouvernement de déterminer les limites encore incertaines de la province de Cailloma, et de ramener sa superficie au carré métrique. Un post-scriptum tracé de la propre main du préfet, revêtu de sa griffe et du sceau légal, enjoignait en outre aux autorités civiles et militaires de Coporaqué de mettre leur personne et leurs biens à l'entière discrétion de *l'arpenteur du génie*, dans le cas où ce personnage, qui jouissait de toute la confiance de l'Etat, jugerait convenable de planter sa tente à Coporaqué et de faire de cette ville le centre de ses opérations géodésiques.

Cet avis officiel, dont les habitants d'une autre province eussent admiré la clarté, avait semblé si louche au gobernador de Coporaqué, qu'il était allé sur-le-champ le communiquer à son compère l'alcade, lequel, à son tour, en avait fait part à tous les notables de l'endroit; bientôt administrateurs et administrés, sous le coup d'une panique étrange, s'étaient assemblés en conseil, avaient opiné du bonnet, et de retour chez eux, s'étaient empressés de réunir le peu de bijoux et d'argent monnayé qu'ils pouvaient posséder, et d'en bourrer leurs poches; ces soins pris, et malgré l'induité de l'heure, ils s'étaient rendus chez le curé pour l'informer de ce qui se passait, lui faire part de leurs soupçons et de leurs craintes, et le prier en même temps de se charger de leur pécule à titre de dépôt, alléguant, pour faire excuser leur démarche, que le caractère sacré dont le pasteur était revêtu serait une sauvegarde certaine pour leur numéraire. Le curé, en se rappelant à propos la parabole des loups et des brebis, n'avait pas cru devoir refuser à ses fidèles l'appui de sa houlette pastorale; l'idée de faire un peu d'opposition, en arrachant aux griffes de César une proie que César croyait déjà tenir, ne lui déplaisant pas d'ailleurs. — Il avait donc accepté les bijoux et les piastres, reconnu le dépôt au moyen de reçus en règle délivrés à chacun des propriétaires; puis ces valeurs, habilement dissimulées à l'aide de chiffons, avaient été enfouies dans une jarre, et la jarre cachée dans un endroit secret de sa maison. En terminant, il me jura par les stig-

Digitized by Google

mates de saint François d'Assise, son bienheureux patron, qu'il était disposé à subir le martyre plutôt que de livrer à des inconnus la fortune péniblement acquise de ses ouailles.

« Permettez, cher padre, lui dis-je, quand il eut cessé de parler; Cailloma est-elle ou non une des soixante-quatre provinces dont se composent les onze départements du Bas-Pérou ?

— Elle l'est, me répondit-il, mais pourquoi cette question ?

— Cette province, continuai-je, touche-t-elle ou non par quelque point à celles de Canas, de Chumbihuilcas, de l'Union, de Condesuyos, d'Aréquipa et de Lampa ?

— Elle est placée au centre.....

— Alors, répliquai-je, puisque les limites des six provinces qui entourent Cailloma sont déterminées depuis longtemps, et leur superficie parfaitement connue, comme l'attestent les annuaires péruviens, pourquoi cette dernière serait-elle exceptée de la mesure générale ?

— Mais malheureux ! fit-il en riant, Cailloma n'a que de la neige et des pierres, tandis que les autres provinces ont toutes des produits, une industrie, un commerce ! Ouvrez à l'article Cailloma un de ces annuaires dont vous venez de parler, qu'y trouverez-vous ?— cette éternelle phrase : « *Razon no se ha remitido de esta provincia.* » Je le crois pardieu bien ; quels renseignements les écrivassiers pourraient-ils fournir sur son compte ? »

Le cher curé avait débité ces paroles d'un petit ton de suffisance, qui me donna l'envie de rompre une lance avec lui pour l'honneur de Cailloma la dédaignée ; je lui rappelai donc, et cela du ton le plus humble, que si la province qu'il affectait de déprécier ne se recommandait à l'attention de l'étranger ni par la bénignité de sa température, ni par la vigueur de sa végétation, en revanche elle offrait aux habitants du pays de riches gisements de minerai, dont les vice-rois du Pérou avaient jadis su tirer parti. Je lui citai, à l'appui de mon dire, la mine de Crucimarca, dont le rendement avait été longtemps de cent marcs d'argent par caisson, et qu'à cette heure on exploitait encore avec succès. Les lavaderos d'or d'Arcate et de Cayarani, le cuivre de Chascacha avaient joui et jouissaient toujours d'une célébrité incontestée. Enfin, il n'était pas jusqu'aux grandes estancias de Pilpinto et du Halconcillo, dont les nombreux troupeaux ne fussent l'objet d'un commerce assez important avec la côte du Pacifique où s'expédiaient leurs laines, et le département d'Aréquipa où se consommaient les sessinas, le beurre et les fromages qu'on en retirait.

Cette énumération des ressources de Cailloma, loin de convaincre le curé, ne fit que le rattacher plus fermement à sa première idée. Mon homme était de cette race autochtone et têtue, dont l'opinion une

Digitized by Google

fois établie résiste à tous les arguments, se refuse à toutes les preuves, et repousserait au besoin jusqu'à l'évidence.

« Vous êtes étranger, me dit-il quand j'eus terminé, et vous ne pouvez juger comme moi des hommes et des choses de notre pays. Depuis que je suis au monde, et voilà bientôt cinquante-sept ans, j'ai connu trois vice-rois et quelques douzaines de présidents, mais je n'ai jamais vu aucun d'eux s'occuper de Cailloma, et surtout y envoyer un ingénieur pour en mesurer la neige et les pierres. Décidément, il y a quelque anguille sous roche.....

— Expliquez-moi donc cela, mon révérend ?

— Eh ! bien, oui, me dit-il, comme s'il prenait un parti violent, ce mesurage de Cailloma, ce chasqui envoyé de Cuzco, cet agrimensor du génie, tout cela n'est qu'un prétexte ingénieux qu'emploie notre gouvernement pour frapper d'un impôt extraordinaire la bourse des contribuables !..... »

Telle était, en effet, l'opinion du gobernador, de l'alcade et des notables de Coporaqué, le jour où je visitai leur bourgade, opinion dont le curé de la province de Canas, le révérend docteur don Francisco Bocangelino, s'était fait l'interprète. — Je leur en laisse la responsabilité.

Comme l'arrivée du chasqui envoyé par le préfet de Cuzco ne devait précéder que de quelques heures celle de l'agrimensor officiel, le pasteur m'engagea à différer mon départ jusqu'au lendemain, afin, dit-il, que je pusse juger par moi-même de la valeur de ce quidam. J'acceptai sa proposition et pour m'aider à tromper la longueur du temps, il plaça sous mes yeux quelques échantillons minéralogiques de la province, des cristaux de roche recueillis dans les cavernes de Huarari et des objets du temps de la *gentilidad* provenant de fouilles mortuaires pratiquées aux alentours d'Aconcahua, l'ancienne capitale des Canas, qui n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village. Ces objets, d'une valeur archéologique incontestable, vu l'absence de documents certains sur le passé des Indiens Canas et Canchis, consistaient en tissus de laine de vigogne et d'alpaca de couleurs variées et d'une finesse extrême, en vases d'un galbe assez pur, bariolés de grecques et de dessins noirs sur fond rouge, en icones de porphyre noir dans le goût mexicain, et en macanas ou massues de pierre bizarrement sculptées. Pendant que je dessinais les pièces les plus remarquables de son musée, le curé m'entretenait des affaires de la bourgade, des dissensions qui parfois en troublaient l'harmonie, et qu'il attribuait aux médisances de l'épouse du gobernador et de sa rivale, la femme de l'alcade. A ces détails piquants, l'homme de Dieu ajoutait des indications précises sur ses propres affaires, sur les revenus qu'il tirait de la dîme, les poules, les œufs et les cochons

Digitized by Google

d'Inde qu'on lui envoyait en cadeau, et la tournée évangélique qu'il entreprenait une fois par an à travers les quinze hameaux annexés à sa cure pour distribuer le pain de l'esprit à des indifférents qui n'appréciaient guère que le pain du corps. Le chiffre annuel de ses aumônes s'élevait à vingt piastres. Les veuves et les orphelins étaient ses amis de prédilection. Les petits services qu'il exigeait d'eux entretenaient dans leur esprit l'amour du travail, l'horreur du péché et l'innocence des coutumes. Les veuves faisaient l'office de cantonniers ; elles allaient ramasser au bord des torrents des pierres qu'elles transportaient sur leur dos jusqu'aux portes de la bourgade, où elles les amoncelaient en tas égaux. Ces pierres leur servaient ensuite à combler les ornières que le dégel creuse incessamment dans les rues. Les orphelins étaient affectés à la recherche et au transport du crottin de lama, que le pasteur brûlait dans sa cuisine à défaut d'autre combustible. Une escouade de six d'entre eux allait glaner chaque matin, de corral en corral, l'inflammable excrément. En échange de ces travaux, les premières recevaient une montera bleue ou rouge, à leur choix ; les seconds, un poncho de laine, qui leur étaient délivrés chaque année, le jour de la fête de saint Isidore le laboureur, patron de Coporaqué. Les béatas ou béguines de la localité étaient également l'objet de la sollicitude du curé. Ces saintes femmes, au nombre de huit, touchaient le 1er de chaque mois une somme de deux réaux d'argent (environ vingt-huit sous), à la charge par elles de balayer l'église, de fourbir les cuivres, de blanchir les nappes d'autel, les surplis et les chemises du pasteur, de chanter les répons, antiennes et litanies et d'arracher un chiendent vivace qui infestait les alentours du presbytère.

Ces détails locaux, que je sténographiais tout en dessinant, et que leur narrateur avait embellis d'une foule de commentaires, furent interrompus sur les quatre heures de l'après-midi par l'apparition de la gouvernante du curé, une chola brune et accorte, qui, en entrant d'un air effaré, s'écria :

« *Ha llegado el ladron !* (le voleur est arrivé). »

Le mot qui terminait la phrase me fit dresser l'oreille, et je regardai le curé comme pour lui en demander l'explication.

« L'agrimensor vient d'arriver, me dit-il.

— Avec son lieutenant, ajouta la gouvernante, en s'accoudant sans façon sur la table pour mieux voir le dessin que j'étais en train de finir.

— Eh bien ! padre mio, répondis-je au curé, il faut l'attendre de pied ferme, car je suppose qu'il se présentera chez vous.

— Mais le señor padre peut le voir d'ici, riposta la gouvernante ; l'homme est en ce moment sur la place, avec le gobernador et l'alcade. »

Le curé se leva vivement et s'avança jusqu'au seuil du presbytère,

Digitized by Google

où la curiosité me poussa derrière lui. La gouvernante vint aussitôt nous y rejoindre. De cet endroit l'œil embrassait, dans toute son étendue, la grande place aux six arceaux. Quelques personnes, parmi lesquelles deux tout d'abord attirèrent mon attention, stationnaient au centre de cette place. De ces deux personnes, l'une était un homme court et gros, aux jambes arquées, vêtu d'un uniforme bleu de roi, rehaussé par des broderies d'or et d'étincelantes épaulettes. Une ceinture de soie rouge, à bouts flottants, sanglait militairement son ventre piriforme. La coiffure de ce personnage se composait d'une casquette galonnée à visière de cuivre. Comme son compagnon portait un costume semblable, moins toutefois les broderies et les épaulettes, j'en augurai que le premier devait être l'agrimensor ou arpenteur, et le second l'aide de camp ou porte-chaîne. Près d'eux se tenaient le gobernador et l'alcade, en culottes courtes, les jambes et les pieds nus, drapés, selon l'usage du pays, dans un manteau de bayeta, d'une nuance gris de fer et festonné par de longs services. Chacun de ces fonctionnaires tenait respectueusement à la main son feutre couleur d'amadou, circonstance qui permettait d'apprécier la forme conique de leur tête, et leur chevelure luxuriante, mais mal peignée. Des indigènes des deux sexes, des enfants, des mules et des chiens, formaient, avec les *petates*[1] et les paquets empilés sur le sol, les personnages secondaires et les accessoires de ce tableau.

Après quelques minutes d'entretien, l'agrimensor et son aide de camp abandonnèrent le poste qu'ils occupaient, et, guidés par le gobernador et l'alcade, se dirigèrent vers le presbytère. Le curé, qui comprit qu'on le venait voir, voulut rentrer chez lui pour changer de soutane et arborer son rabat de satin bleu des grands jours ; mais je contins ce mouvement de vanité mondaine, en retenant mon hôte par le bras, et lui représentant qu'un ministre du Seigneur n'avait pas besoin de recourir à ces vains ornements. « Laissez la pourpre et l'or, ajoutai-je, aux fils de Baal et aux ingénieurs du gouvernement.

— Ma foi, vous avez raison, » me répondit-il, en époussetant les manches de sa soutane et en relevant un peu sa ceinture, pour dissimuler un hiatus causé par la chute de trois boutons.

A mesure que le personnage officiel se rapprochait de nous, son signalement, que je prenais du coin de l'œil, me semblait s'appliquer trait pour trait à un hidalgo cusqueño de ma connaissance, homme riche et considéré, avec qui j'avais partagé maintes fois le pain et le sel, à Urubamba, dans la saison des unuelas (pêches). Bientôt, je n'eus plus aucun doute. Les yeux de l'individu venaient de rencon-

[1] Petites malles carrées en cuir façonné et dont on se sert en voyage. Quelques-unes sont de véritables chefs-d'œuvre de goût.

Digitized by Google

trer les miens et s'étaient agrandis subitement, pendant que sa bouche s'ouvrait en signe de surprise.

« Señor don Estevan Semilla de Repollo ! m'écriai-je, quand il fut à trois pas de nous.

— Amigo don Pablo ! » fit-il à son tour, en m'ouvrant ses bras, dans lesquels je me laissai choir.

Pendant que nous nous accolions avec tendresse : « Pas un mot devant ces gens, » me souffla-t-il rapidement à l'oreille. Je pris mon homme par la main et le présentai au curé. Cette reconnaissance subite l'avait si fort étonné, qu'il put à peine balbutier quelques mots de politesse. La réponse de don Estevan, au contraire, fut faite avec l'aplomb d'un ministre plénipotentiaire, sûr de la validité de ses pouvoirs. Après cet échange de civilités, le curé le pria gracieusement d'entrer dans sa maison, prière à laquelle don Estevan se rendit sans cérémonie. L'aide de camp, le gobernador et l'alcade, se croyant compris dans l'invitation, allaient s'y glisser à sa suite, quand d'un geste superbe don Estevan les retint sur le seuil.

« Apolinario, dit-il à l'alferez, vous vous entendrez avec le gobernador ou l'alcade au sujet des Indiens qui doivent nous accompagner. Je désire qu'ils soient prêts demain au petit jour. Vous surveillerez ensuite les apprêts de mon coucher ; mes serre-têtes et mes fontanges sont dans la plus grande des petates. Allez, messieurs, dit-il, en congédiant, par un geste noble, les deux fonctionnaires qui écoutaient bouche béante et chapeau bas ; ce soir, vous recevrez mes derniers ordres.

— Viva el señor coronel ! » exclamèrent à la fois le gobernador et l'alcade en s'inclinant jusqu'à terre.

Cette majesté, que don Estevan déployait dans les moindres choses, lui valut un redoublement d'égards de la part du curé. A peine celui-ci l'eut-il conduit dans son salon et fait asseoir sur son canapé de bambou, qu'il appela sa gouvernante, et, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, lui ordonna de préparer en toute hâte une infusion de feuilles de coca, et de l'apporter dès qu'elle serait prête avec une bouteille d'eau-de-vie anisée, et tous les pastelillos frais ou rassis qu'elle pourrait se procurer dans la ville.

La gouvernante murmura de vagues paroles, et sortit en fermant bruyamment les portes derrière elle.

« Votre Seigneurie, dit le curé en s'asseyant à trois pas de son hôte, voudra bien excuser la triste réception que lui fait le pauvre curé de Coporaqué. Si javais été prévenu de son arrivée quelques jours à l'avance, j'aurais pu écrire à Cuzco ou à Aréquipa, pour me procurer des vins étrangers, des friandises en boîtes de fer-blanc et autres aliments dignes d'elle ; malheureusement.....

Digitized by Google

— Laissez donc, mon révérend, fit don Estevan; pourquoi faire des cérémonies avec un ancien militaire comme moi, accoutumé par état à..... »

Un sourire narquois, qui se dessina sur mes lèvres, et que Sa Seigneurie le colonel ingénieur surprit par hasard, l'empêcha d'achever sa phrase.

« L'état militaire est un bien bel état! » dit le curé, en manière d'apophtegme.

Jusque-là je n'avais pas pris part à la conversation, mais en lisant dans les regards du pasteur une foule d'interrogations désireuses d'éclore, et que le grade et la majesté de son hôte l'empêchaient seuls de formuler, j'imaginai de lui venir en aide en priant don Estevan de me donner quelques détails sur la mission que le gouvernement lui avait confiée.

« Mon cher, me répondit-il, apprenez, car probablement vous ne le savez pas, que, de toutes les provinces du Bas-Pérou, Cailloma est la seule sur le compte de laquelle l'Etat soit incomplétement renseigné. Non-seulement la statistique de Cailloma lui est inconnue, mais les limites de son territoire sont si vaguement fixées, que les habitants des pays limitrophes, mal conseillés comme toujours, par leurs caciques respectifs, ont avec ceux de Cailloma des discussions fréquentes au sujet de mines ou de pâturages que chacun d'eux revendique comme sa propriété légitime. Ces discussions, qui se terminent habituellement à coups de fronde et de massue, ont pour résultat annuel un certain chiffre de morts et de blessés. Vous comprenez qu'un pareil état de choses ne saurait être toléré plus longtemps; l'humanité le réprouve, les républiques voisines pourraient en être informées, et l'éclat de notre gloire nationale finirait par en être terni. Mû par son amour de père et conseillé par sa sagesse de législateur, Son Excellence le général Guttierez, notre illustrissime et bien-aimé président, a donc décidé qu'il serait procédé sans délai à un arpentage général de la province de Cailloma, et que ses limites seraient déterminées au moyen de piquets plantés à une distance de 50 vares.

— Eh! c'est une idée! fis-je; seulement, il est fâcheux que le bois dont on fait les piquets ne se trouve en aucun endroit de la province.

— Si le bois fait défaut, nous aurons la pierre, répliqua gravement don Estevan.

— Mais alors c'est un travail de plusieurs années! s'écria le curé, effrayé à l'idée que la bourgade de Caporaqué pourrait avoir à héberger l'ingénieur, son aide de camp et ses bêtes de somme, pendant un laps de temps indéterminé.

Digitized by Google

— C'est probable, mon révérend, lui répondit don Estevan, mais la pose des bornes, à défaut de piquets, est un travail de manœuvre, et je n'ai pas à m'en préoccuper. Une fois mes bases fixées, mes calculs faits, et mon tracé linéaire établi sur papier, — ici je souris de nouveau en regardant Sa Seigneurie, qui rougit un peu et baissa la tête, — je quitte le pays, je pars pour Lima, et vais remettre au président le plan de la province, sans m'inquiéter le moins du monde des travaux ultérieurs que Son Excellence jugera convenable de faire exécuter.

— Avant d'en arriver là, hasarda le pasteur, qui tenait à se renseigner sur la durée du séjour de l'ingénieur dans le pays, Votre Seigneurie aura bien des fatigues à supporter, bien des calculs à faire; le calcul est chose sérieuse et difficile..... qui exige beaucoup de temps.....

— Bast! c'est l'affaire de huit jours! » fit don Estevan, du ton d'un homme parfaitement sûr de lui-même.

Le curé respira, comme si sa poitrine eût été débarrassée du poids d'une montagne. Son humeur, jusqu'alors indécise, prit un caractère d'enjouement et devint d'une gaieté folle, lorsque don Estevan lui eut appris qu'il quittait Coporaqué le lendemain pour n'y plus revenir. La gouvernante et le pongo parurent sur ces entrefaites et couvrirent la table d'un lambeau d'étoffe somptueuse, qui me parut être un devant d'autel. Je présumai par ces apprêts, autant que par le sourire décent et les manières patelines de la serva padrona, qu'elle avait écouté notre conversation, et que, revenue ainsi que son maître sur le compte de l'ingénieur, que tous deux avaient pris pour un filou vulgaire, elle voulait faire oublier, par un excès de prévenance, le mouvement d'humeur dont nous avions été témoins.

Une salade d'œufs durs et d'oignons crus, destinée à servir de plat de résistance, fut placée au centre de la table, avec quelques pains ronds apportés d'Oropesa par la dernière caravane. Deux variétés d'*ajis*, — l'une de mouton sec, l'autre de poisson boucané, accompagnées d'une amphore de bière de maïs nouvellement brassée, complétèrent le côté solide de cette merienda ou collation, à laquelle don Estevan s'excusa de faire honneur, sous un prétexte de gastrite. Le curé fit apporter alors le second service, qui consistait en une infusion de feuilles de coca, une bouteille de tafia anisé, et quelques petits gâteaux bruns découpés en cœur, et d'une dureté telle, que le serpent du bon La Fontaine s'y fût brisé les dents comme sur une lime. La gouvernante remit à chacun de nous une *macerina* pourvue de sa *bombilla*, et nous nous empressâmes de faire honneur à une infusion de coca, qu'une ménagère anglaise n'eût pas désapprouvée. Des toasts furent portés ensuite par le curé et l'ingénieur à la gloire

Digitized by Google

de la république, à la prospérité toujours croissante du Pérou, à la longévité du président; puis ces messieurs burent encore au commerce, à l'industrie, à la marine, à l'armée, et terminèrent en portant leurs santés respectives.

Comme don Estevan devait partir au petit jour, il se leva bientôt pour prendre congé du curé; mais celui-ci refusa de considérer cet adieu comme définitif, comptant, dit-il, assister, avec tous les notables de Coporaqué, au départ de Sa Seigneurie. Don Estevan le supplia de n'en rien faire, mais le curé riposta finement qu'un colonel du génie, honoré de la confiance du chef de l'Etat, n'était point un homme vulgaire qu'on pût laisser partir incognito; qu'en honorant les saints on se rendait agréable à Dieu, et que, pour ces raisons, comme pour beaucoup d'autres dont il lui faisait grâce, Sa Seigneurie voulût bien ne pas insister davantage. De nouvelles civilités furent échangées au seuil du presbytère entre le pasteur et le colonel, qui se séparèrent enfin, après maints saluts faits à reculons de la façon la plus courtoise.

Resté seul avec don Estevan, que je voulus accompagner jusqu'au logis du gobernador où il avait élu domicile, mon premier acte fut de lâcher un éclat de rire que je contenais à grand'peine depuis près de deux heures.

« Apprenez-moi donc, lui dis-je, quand j'eus assez ri, ce que signifie cette mogiganga, et comment, de bourgeois débonnaire que je vous laissai l'an passé, vous êtes devenu colonel du génie?

— Señor don Pablo, me répondit-il, il me semble que vous pourriez parler plus poliment; ai-je donc l'air d'un masque, que vous employiez à mon égard le mot de mascarade?

— Pardon, mon colonel; préférez-vous le mot *disfraz* (déguisement)?

— Ni l'un, ni l'autre; et pour couper court à vos paroles malséantes, je vous apprendrai ce que vous désirez savoir. Vous connaissez ma femme?

— Doña Lorenza? — certes! — une femme adorable..... une limeña ravissante.....

— Bien, bien; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ma femme, depuis quelque temps, me faisait la guerre à propos de mes goûts casaniers, et de l'oisiveté, disait-elle, dans laquelle je croupissais. Notez que j'ai des fermes et des chacaras dans tout le département de Cuzco, des plantations de coca dans le val de Santa-Ana, et que sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, j'en passe régulièrement plus de trois cent soixante à surveiller mes fermiers, à gronder mes péons, à vendre mes récoltes et à me creuser l'esprit pour placer mon argent au meilleur taux possible. Or, ma femme trouvant

Digitized by Google

que tous ces casse-tête étaient insuffisants, s'est avisée d'écrire à son cousin, le général et président Guttierez, afin d'en obtenir pour moi un brevet de colonel, qu'elle m'a présenté le jour de ma fête : un drôle de bouquet, qu'en dites-vous ? Naturellement, je me suis récrié. J'ai même refusé d'accepter le cadeau de Lorenza, en lui objectant que je n'avais aucune vocation pour l'état militaire ; qu'à mon âge le calme et la tranquillité étaient préférables aux périls et au tumulte des combats. Alors, elle s'est emportée, elle a tempêté comme une vraie limeña, elle m'a traité de poule mouillée, en ajoutant que je verrais d'un œil indifférent le Bolivien aux portes de nos villes, que je n'aimais ni ma patrie, ni mes concitoyens..... enfin, des choses mortifiantes qu'il est inutile de rappeler, et que les femmes trouvent toujours lorsqu'elles veulent piquer notre amour-propre et nous amener à faire ce qu'elles ont résolu. Après avoir lutté pendant deux jours, j'allai, de guerre lasse, me commander un uniforme. Heureusement pour moi, les cadres de l'armée étaient au grand complet ; sans cette circonstance, j'étais envoyé à la tête d'un régiment, dans quelque province lointaine, ma femme ayant demandé qu'on me mît en activité de service, afin, disait-elle, que j'eusse une occasion de délustrer mes épaulettes. Comme son cousin le président ne pouvait, vu l'état des choses, me donner un commandement, il eut l'idée de me nommer colonel du génie, et de m'envoyer à Cailloma, pour lever le plan de cette province, auquel je dois joindre un mémoire explicatif sur les ressources du pays.

— Et vous avez accepté un pareil mandat ?

— Impossible de refuser, don Pablo mio, ma femme avait fait toute cette besogne sans me consulter. A propos, comment me trouvez-vous en uniforme ? Cette chère Lorenza assure qu'il me rajeunit de dix ans !

— Dès que votre femme l'assure, je suis entièrement de son avis ; mais permettez, cher don Estevan, comment allez-vous vous y prendre pour remplir convenablement votre tâche ? car enfin vous n'êtes, que je sache, ni mathématicien, ni arpenteur, ni géographe, ni statisticien, ni économiste, ni même....

— Chiton ! don Pablo ; ceci ne regarde que moi ; tout ce que je puis vous dire, c'est que je me montrerai digne de porter l'épaulette. »

Comme nous entrions chez le gobernador, il était en train de jouer aux osselets avec l'aide de camp. En nous apercevant, les deux joueurs se redressèrent comme si un serpent les eût piqués, et se mirent immédiatement au port d'armes. Interrogé par don Estevan sur les dispositions intérieures qu'il avait dû prendre, l'aide de camp s'empressa de répondre que les Indiens désignés pour former l'escorte

Digitized by Google

seraient sur pied avant le jour, que les bêtes de somme avaient eu double ration de pommes de terre à défaut de fourrage, et que l'almofrez de Sa Seigneurie était dressé dans la propre chambre du gouverneur.

« Et mon souper ! fit la seigneurie, croyez-vous que je vive de l'air du temps ? »

Le gobernador et l'aide de camp se regardèrent ; évidemment aucun d'eux n'avait songé à cette partie du cérémonial, à laquelle don Estevan paraissait tenir. Le fonctionnaire hasarda néanmoins qu'il croyait avoir dans son poulailler quelques œufs pondus du matin, et qu'en cherchant bien dans la ville, on trouverait peut-être une poule et des cochons d'Inde.

« Demi-heure pour trouver cette poule, lui tordre le cou, l'apprêter et me la servir, » dit don Estevan.

Dans leur empressement à exécuter les ordres du colonel, les deux subalternes ne firent qu'un saut jusqu'à la porte, et disparurent dans les ténèbres.

« Tudieu ! quel despote vous faites, dis-je à don Estevan ; décidément, mon cher, vous êtes si changé depuis l'an dernier, que j'ai peine à vous reconnaître !

— Je suis à la hauteur de la situation, me répondit-il.

— Et moi, tout aux égards que je dois au digne curé qui m'héberge, ajoutai-je ; aussi je vous quitte pour retourner au presbytère.

— Vous ne voulez pas rester à souper avec moi ?

— Grand merci de l'honneur, mon colonel.

— Querido don Pablo, vous savez que je compte sur vous pour m'accompagner dans ma tournée de la province.....

— Votre Seigneurie compte alors sans son hôte, car je ne dépasserai pas le lac de Vilafro ; tout ce que je puis faire pour lui être agréable, c'est de voyager en sa compagnie jusqu'à l'endroit indiqué, et de la laisser ensuite à sa besogne.

— Ma besogne ! fit-il avec un gros rire, mais ma besogne est toute tracée ; j'emporte avec moi une liasse de journaux de Lima que je m'amuserai à lire, vingt-quatre bouteilles de vin de Xérès que je pense boire, et d'excellentes cigarettes que j'ai l'intention de fumer. Pendant que je lirai, boirai et fumerai, vous mon ami, vous écrirez, vous dessinerez, vous observerez ; puis, quand mes bouteilles seront vides et vos cartons pleins, nous repartirons ensemble pour Cuzco. Cet arrangement vous convient-il ?

— Malheureux ! m'écriai-je, et le plan de Cailloma ?

— Il est là ! » fit don Estevan en se frappant le front.

Je me retirai tout émerveillé de la confiance que le colonel paraissait avoir en lui-même. Le curé Bocangelino m'attendait en lisant son

Digitized by Google

office. A peine fus-je entré qu'on servit le souper, qui se composait d'un bouillon aux œufs, de la salade dédaignée, et autres restes de la collation. Pendant le repas, nous ne parlâmes que du colonel et de l'objet de son voyage. Le pasteur et sa gouvernante le trouvaient charmant. Cette dernière regrettait amèrement de l'avoir traité de voleur; mon hôte, renchérissant sur ses regrets, ne parlait de rien moins que de retenir, pour les distribuer aux pauvres, une partie des bijoux et des piastres que lui avaient confiés ses paroissiens, afin, disait-il, de punir ces derniers de leurs jugements téméraires. A huit heures, nous nous séparâmes en nous souhaitant mutuellement une heureuse nuit.

Réveillé de bonne heure par les bruits du dehors, je m'habillai et courus sur la place; une grande agitation y régnait. Des indigènes des deux sexes la traversaient dans tous les sens, d'un air de fourmis affairées, s'interpellant à tue-tête et s'apostrophant sur tous les tons, tandis que, devant le logis du gobernador, des ânes, des mules de charge et de selle, que les péons étaient en train de harnacher, saluaient le lever du jour par des hennissements doués de la sonorité des cuivres. Bientôt, au roulement d'un tambour, qu'accompagnaient les trilles d'une flûte, douze Indiens marchant à la file entrèrent dans la place, dont ils firent deux fois le tour avec une précision remarquable. L'ampleur de leurs pectoraux, leur col puissant et leurs jambes arquées, dénotaient de vigoureux gaillards. Ces douze individus, fleur du sexe fort de Coporaqué, avaient été choisis par le gobernador pour escorter le colonel dans sa tournée. Leurs femmes et leurs enfants les suivaient pêle-mêle.

Ce détachement traversa la place et s'alla poster au seuil de l'église. Là quelques ménagères exhibèrent de leurs quêpés des tranches de viande de lama grillées sur les charbons, et les distribuèrent à leurs époux qui s'étaient accroupis en rond. Un plat de piment moulu fut placé devant les convives en guise de moutarde, et chacun d'eux fit honneur de son mieux à ce repas matinal. Les oisifs de la ville, attirés par ce spectacle et peut-être aussi par l'espoir de participer à la collation, ne tardèrent pas à augmenter le groupe de quelques centaines d'individus. Bientôt le diapason élevé des voix, les éclats de rire et les vibrations d'un charango qui appelait les amateurs à la danse, donnèrent à cette réunion, d'abord silencieuse, le caractère joyeux d'une kermesse, qui eût dégénéré bien vite en bacchanale, si les deux cloches de l'église, — qu'on ne s'attendait guère à voir figurer en cette affaire, — n'eussent fait entendre un carillon plaintif qui changea sur-le-champ les dispositions bruyantes de l'assemblée en un silence sépulcral. Pendant que je déplorais ce contre-temps, la porte de l'église s'ouvrit à deux battants, lais-

Digitized by Google

sant voir l'intérieur ténébreux de la nef, où brillaient comme des vers luisants les lumières de quelques cierges. Un changement de conversion s'opéra dans la foule; les oisifs et les curieux s'écartèrent à droite et à gauche, laissant un espace vide, au centre duquel les douze Indiens formèrent un groupe isolé. Au premier son des cloches, les femmes s'étaient hâtées d'épuiser leurs amphores en versant triple ration à leurs époux; à peine se furent-elles retirées, que ceux-ci, restés seuls, firent volte-face, crachèrent d'abord leur chique de coca, essuyèrent ensuite leurs lèvres au revers de leur manche, et ôtant leur montera, s'agenouillèrent pour entendre la messe de la *mita*, que le curé allait dire à leur intention. Pareille cérémonie a lieu chaque fois qu'un ordre du gouvernement enlève les Indiens à leur pueblo, pour les envoyer dans une province voisine.

Entre l'offerte et la secrète, le bedeau sortit de l'église, vêtu d'un peignoir blanc et muni d'un plat d'étain, qu'il vint présenter tour à tour aux douze fidèles agenouillés sur une seule ligne. Chacun d'eux, selon la coutume, devait déposer dans le plat un réal d'argent, cette messe de la mita étant payée au curé par les fidèles eux-mêmes, ceux qui partent, bien entendu, — et cela, en vertu d'un touchant usage qui remonte aux temps féodaux de la conquête espagnole. A la nonchalance que les contribuables affectaient dans leurs mouvements, on devinait sans peine que cet impôt en numéraire était peu de leur goût. — L'Indien, qui foule d'un pied dédaigneux l'or et l'argent de ses montagnes, tient énormément à un sou de cuivre. — Mais le bedeau, qu'une longue expérience avait familiarisé avec des scènes de ce genre, se contentait, pour peu que l'individu tardât trop à s'exécuter, à lui glisser sous le menton son bassin aux aumônes, et à relever graduellement la tête du patient, qui, honteux de cette manière de pilori, qui attachait sur lui tous les regards et provoquait en même temps quelques éclats de rire, abandonnait enfin son réal d'argent, non sans l'accompagner d'un profond soupir.

Quand le bedeau eut reçu les douze réaux qui lui revenaient, il rentra dans l'église. A l'issue de la messe, le curé se dépouilla de sa chasuble, et, ne conservant des insignes sacerdotaux que l'étole et le manipule, s'avança sous le porche, escorté du bedeau qui portait la croix et le bénitier. Là, le pasteur dit quelques prières, qu'il termina par une aspersion d'eau bénite, que la foule accueillit en se signant dévotement. Alors, dans une allocution simple et touchante, appropriée à l'intelligence de ses auditeurs, le pasteur rappela aux fidèles agenouillés devant lui que les hommes de leur race et de leur couleur ayant été créés et mis au monde par Pachacamac[1] pour obéir aux

[1] Dans beaucoup de villages de la sierra, éloignés des points civilisés, les curés substi-

Digitized by Google

Espagnols et à leur descendance, ceux-ci, en particulier, devaient s'estimer bien heureux du choix qu'on avait fait de leurs personnes, pour accompagner un savant huéracocha en possession de la confiance de leur grand-père, l'illustre président. Une chose entre toutes qu'il les engageait à méditer profondément, afin qu'elle restât gravée dans leur mémoire, c'est que, si la moindre plainte était portée sur eux par l'éminent personnage qu'ils allaient avoir l'honneur de servir, la prison, les entraves et le martinet (*chicotillo*) seraient leur partage au retour de la campagne.

En achevant, le curé rentra dans l'église, dont le bedeau referma immédiatement la porte. Les douze Indiens se relevèrent et reçurent d'un air morne les adieux et les encouragements de leurs proches. Pendant ce temps, les ménagères empilaient quelques provisions dans les ponchos, nouaient ces derniers par les coins, et les suspendaient, en manière de havresacs, au dos de leurs époux, qui les laissaient faire avec une insouciance voisine de l'abattement. Chaque recrue reçut en outre, de sa prévoyante moitié, un briquet, un morceau de silex et une corne renfermant du linge brûlé, qui devait remplacer l'amadou. A ces objets, elles ajoutèrent un petit sac de coca, destiné à charmer l'ennui du voyage et à suppléer, à la rigueur, au manque d'aliments. Ces apprêts terminés et de tendres embrassements échangés à la ronde, on laissa les élus de la Mita se diriger vers le logis du gobernador, où ils arrivèrent la tête basse et le pied traînant, signe évident que l'honneur de servir un huéracocha ne compensait pas, dans leur idée, la perte de leur liberté et l'abandon de leur famille.

Bientôt, les sons du fifre et du tambour donnèrent le signal du départ. Les recrues, emboîtant le pas à la file, sortirent les premiers de la place, salués par les vœux de leurs amis, les lamentations de leurs femmes, les pleurs de leurs enfants et les aboiements plaintifs de leurs chiens. Don Estevan et son aide de camp se placèrent sur leurs montures; j'enfourchai la mienne, et, suivis des arrieros et des mules de charge, nous marchâmes au pas jusqu'aux portes de la cité, escortés par le curé, le gouverneur, l'alcade et les notabilités des deux sexes. Là, force politesses furent échangées entre nous, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Au sortir de Coporaqué, notre troupe s'engagea résolûment dans l'immense dédale formé par l'enchevêtrement des sierras de Condoroma, d'Ocoruro, de la Raya, de Vilcanota et les versants septen-

tuent volontiers dans leurs sermons le nom de Pachacamac à celui de Dieu, et cela, pour être mieux compris de leur auditoire, qui ne parle et ne comprend que l'idiome quechua. Pachacamac, dans la langue des Incas, est le créateur omnipotent et invisible de tout ce qui existe.

Digitized by Google

trionaux des Andes occidentales. Décrire le pays que nous traversions serait une tâche au-dessus de mes forces ; de quelque côté que se portassent les regards, ce n'étaient que terrains brusquement coupés, sommets inaccessibles, rochers en surplomb, quebradas d'une profondeur à donner le vertige, le tout recouvert d'une couche de neige que le vent de la nuit avait durcie à l'égal de la pierre. Un ciel couleur de plomb, si rapproché de nos têtes qu'il semblait qu'on pût l'atteindre avec la main, donnait au paysage un aspect farouche et lugubre qui flétrissait le rire sur les lèvres et refoulait la parole au fond du gosier. En atteignant un étroit plateau, que les Indiens appelèrent Antimarca (hauteur des Andes), nous découvrîmes, dans la partie du sud, une vaste région hérissée de collines basses et rapprochées qui, par un effet d'optique propre à ces altitudes, nous paraissaient se mouvoir et onduler comme les vagues de la mer. Au fond de la perspective, sur une ligne développée du nord au sud, se dressaient blancs de neige et à demi voilés par la brume, les volcans éteints de Coripuna et du Padre Eterno, les coulées basaltiques de Chachani et les arêtes aiguës de Pichupichu.

Vers dix heures, le ciel s'éclaircit et passa en un moment du gris de plomb au bleu de cobalt le plus pur. La lumière du soleil, qui ruissela bientôt sur les glaciers en cascades de flamme, nous obligea de mettre nos lunettes à tubes de carton et à verres bleus. L'aide de camp, privé de ses ressources, déploya sa cravate et s'en voila la face. Cette précaution, qui fera sourire le touriste parisien à qui il a été donné de contempler les Alpes du Piémont ou les glaciers de la Suisse, est employée par tous les voyageurs que le soleil surprend au milieu des neiges des Andes. Elle leur permet de défier le *surumpi*, une ophthalmie ou plutôt une cécité mêlée de cuisson, qui fait hurler de rage les individus qui ont sont atteints ; le seul remède à cet étrange mal est de renfermer le sujet dans une chambre noire, où, pendant quinze jours, un mois, quarante jours, selon la gravité du cas, on l'abandonne à ses hurlements et à ses réflexions.

Inutile d'ajouter que les Indiens qui trottaient devant nous, aussi bien que les mozos qui fermaient la marche, n'eurent besoin ni de foulards, ni de lunettes, et que leurs yeux obliques, mais puissants comme ceux des condors et des aigles, fixaient avec la même indifférence la neige et le soleil.

Pour éviter une perte de temps, nous déjeunâmes sans descendre de nos montures. Il s'agissait de gagner, avant la nuit, un endroit habité, et les demeures de l'homme sont clair-semées entre Coporaqué et Cailloma. Des pommes de terre bouillies, des œufs durs et des galettes de maïs firent les frais de ce repas. Pour aider à la digestion laborieuse de ces aliments, nous croquâmes quelques poignées de

Digitized by Google

neige ; le vin de Xérès était renfermé dans des caissons, ces derniers arrimés sur le dos des mules, et l'on eût perdu un temps précieux à les déballer. Les Indiens qui nous précédaient, et qui, de moment en moment, regardaient si nous les suivions, ne nous eurent pas plutôt vus en train de déjeuner, que, mus par cet instinct d'imitation dont sont doués tous les bipèdes, ils retirèrent de leur bissac quelques fèves grillées, et se mirent à déjeuner aussi.

En quittant Coporaqué, nous avions laissé l'Apurimac à notre gauche, baignant le pied de serros escarpés ; nous le retrouvâmes au delà d'Aconcahua, pourvu d'un ponceau de granit, sous lequel ses eaux troubles passaient en mugissant. A cet endroit, la décoration de ses rives me parut charmante. Le cours sinueux de la rivière était marqué, dans une étendue de plus d'un kilomètre, par une double ligne de myrtes nains et de tolas [1], dont le feuillage, débarrassé de neige, avait la couleur du bronze florentin. Une barranca, au fond de laquelle il nous fallut descendre, nous cacha bientôt ce décor agreste, que la province de Cailloma mentionne aujourd'hui dans son annuaire comme une merveille végétale digne de l'admiration de l'étranger.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, nous eûmes un temps magnifique ; puis le soleil, après avoir pâli et rougi successivement, finit par s'éclipser derrière un amas de nuages, qui passant, selon leur coutume, du jaune d'ocre au noir bleuâtre, nous dispensèrent bientôt avec une incroyable munificence l'éclair, la foudre et la grêle qu'ils portaient dans leurs flancs. Cette tempête, que nous supportâmes avec toute la résignation possible, se termina, comme toujours, par une neige abondante qui recouvrit si bien chemins et sentiers d'une couche uniforme, qu'au bout d'une heure de marche les Indiens qui nous précédaient s'arrêtèrent d'un air irrésolu, et, comme des limiers qui ont perdu la piste, tournèrent sur eux-mêmes en essayant de s'orienter. Le mieux eût été de les laisser faire ; mais don Estevan, qui ne vit dans ce temps d'arrêt qu'un acte d'insubordination, leur cria brutalement de se remettre en marche et de ne faire halte que lorsqu'ils en auraient reçu l'ordre. J'eus beau assurer celui-ci que nous étions sur le point de nous égarer, si ce n'était déjà fait, l'insensé feignit de ne pas m'entendre. Ses épaulettes de la veille le rendaient féroce à l'endroit de la discipline. Après des tâtonnements infructueux, les Indiens, qui avaient de la neige jusqu'à mi-jambes, nous firent entendre par signes qu'ils ne savaient plus où ils étaient ; devant une telle déclaration, faite en pareil lieu et à pareille heure, force fut à don Estevan d'imposer

[1] Arbuste du genre *Buxus*.

Digitized by Google

silence à son indignation. Une délibération fut ouverte, et les mozos, qui formaient l'arrière-garde, invités à donner leur avis. Les uns assurèrent que nous avions marché trop au sud ; les autres, que nous avions incliné trop à l'est. Quant aux Indiens, ils assistaient à ces débats de l'air le plus indifférent du monde, occupés qu'ils étaient de la préparation d'une nouvelle chique de coca.

Cependant la neige tombait de plus en plus drue et serrée, le jour baissait rapidement, et nous délibérions sans rien conclure, lorsqu'un des muletiers, en consultant ses souvenirs, crut se rappeler qu'une estancia, du nom de Mamanihuayta, se trouvait au pied d'un serro trachytique, qu'il nous montra à deux milles environ dans le sud-ouest. Ce serro, assez semblable à un obélisque, était accoté de deux rochers de figure sphérique. L'homme l'appelait *Ullutaruna*, mot quechua que ma plume se refuse à traduire, et qui provoqua dans la troupe un rire homérique. Don Estevan, à cheval sur la discipline, paraissait résolu à garder son sérieux, mais un coup de bride que je lui appliquai, rompit le charme et l'obligea de partager l'hilarité générale. Le muletier, élevé aux fonctions de guide, reçut l'ordre de prendre la tête du détachement et le chemin le plus court pour arriver à l'estancia. Les souvenirs de l'homme ne l'avaient pas trompé ; comme le jour allait finir, nous vîmes une colonne de fumée se détacher sur la blancheur mouvante de la neige, et nous la saluâmes comme des naufragés saluent, dit-on, l'*étoile de la mer* qui leur montre le port.

L'estancia de Mamanihuayta se composait d'une chaumière divisée en deux compartiments. Derrière le logis s'étendait un vaste enclos où quelques douzaines de lamas, agenouillés côte à côte, bêlaient en chœur un hymne à la nuit. En entrant sous cet humble toit, notre premier soin fut de nous débarrasser de nos ponchos couverts de neige. Trois personnes qui s'y trouvaient accroupies autour d'un feu de bosta, le mari, la femme et l'aïeule, déjà émus par l'arrivée de notre troupe, parurent tout à fait effrayés en voyant briller aux clartés du feu les épaulettes et les broderies d'or du colonel. Le mari ôta sa montera, la femme cacha son visage dans ses mains, et l'aïeule baisa son pouce en se signant. La vue d'un uniforme produit invariablement cet effet sur les aborigènes, depuis les chevaleresques faits d'armes de Pizarre et de ses compagnons. Pour entrer en conversation, don Estevan demanda à l'Indien s'il n'était pas possible de se procurer un petit lama pour souper. Celui-ci comprit apparemment qu'une pareille question dans la bouche d'un militaire équivalait à un ordre, et, s'inclinant sans répondre, sortit sur-le-champ pour aller choisir un élève dans son troupeau. Les femmes, en le voyant partir, s'enfuirent au fond de la chambre et se blottirent derrière des

Digitized by Google

jarres, attendant dans cette posture le retour de leur protecteur naturel. Quelques mots que j'allai leur glisser à l'oreille, et le réal d'argent que je laissai tomber sur les genoux de l'aïeule, ne parvinrent pas à les rassurer. Pendant ce temps, les arrieros dessellaient leurs mules ; quand ce fut fait, ils apportèrent dans la chambre les selles et les bâts, qu'ils disposèrent symétriquement le long des murailles. Nos bagages furent placés en tas ; en voyant s'emplir petit à petit l'espace où déjà nous étions à l'étroit, je demandai vivement à don Estevan où coucheraient nos gens : « Mais dehors, » me répondit-il de l'air le plus naturel. Sa réponse me parut fort désobligeante pour nos malheureux compagnons dont j'allais prendre la défense, quand le maître de l'estancia reparut, portant sur ses épaules le tendre lama qu'il venait d'égorger. L'animal fut jeté à terre, dépouillé, ouvert et dépecé par nos muletiers, pendant que le propriétaire balayait les abords du foyer et ravivait les braises. De mon côté, pour ne pas rester inactif et hâter autant que possible les préparatifs du souper, j'allai prendre deux jarres de moyenne taille, que je plaçai devant l'âtre où elles devaient faire l'office de landiers. Restait à trouver une broche, et chacun fureta dans tous les coins pour découvrir l'ustensile en question ou son équivalent. En furetant aussi, j'eus le bonheur de mettre la main sur la quenouille de l'aïeule, et je la présentai à nos gens ébahis, après l'avoir soigneusement débarrassée de sa toison. A partir de ce moment, les choses marchèrent à souhait. Une heure s'était à peine écoulée, que le colonel et moi nous étions accroupis sur le sol à la façon des musulmans, humant avec sensualité le cuissot de lama, rôti à point et convenablement salé, qu'on venait de nous servir dans un plat de terre. A ma prière, l'aide de camp Apolinario fut invité par son chef à partager notre souper, et l'air embarrassé avec lequel il s'assit près de nous, témoignait tout l'étonnement que lui causait une pareille invitation. Il est vrai que, pour le rappeler au sentiment de son indignité, à supposer qu'il pût l'oublier un instant, le colonel lui fit déboucher les bouteilles, servir à boire, et ouvrir et fermer la porte, selon que la fumée ou le froid nous incommodait.

Le repas terminé, il fallut songer au bivouac de la nuit ; don Estevan opinait pour que nous fissions dresser nos almofrez à l'endroit même où nous avions soupé, c'est-à-dire à trois pas du feu ; mais je fus d'un avis contraire ; les Indiens et les muletiers que je voyais errer au seuil de la maison comme des ombres faméliques, m'avaient remué les entrailles, et, sans m'arrêter aux réflexions du colonel, qui trouvait ma philanthropie hors de saison, et prétendait, en outre, avoir seul le droit de donner des ordres, je priai notre hôte de mettre à ma disposition sa seconde chambre, où don Estevan, sur la me-

Digitized by Google

nace que je lui fis de l'abandonner en chemin, me suivit bientôt d'assez méchante humeur. J'avoue qu'à la vue du bouge où nous devions passer la nuit, ma charité fut sur le point de défaillir, et peu s'en fallut que je ne reculasse ; mais l'idée que nos pauvres Indiens, sans gîte et sans feu, seraient condamnés à battre la semelle jusqu'au lever de l'aube, l'emporta heureusement sur les considérations de l'égoïsme, et, d'un front serein, j'assistai aux apprêts de notre coucher.

La pièce où nous devions dormir en compagnie d'Apolinario, car j'avais obtenu de don Estevan qu'il se relâchât un peu des rigueurs de la discipline en faveur de ce pauvre garçon, cette pièce servait aux maîtres du logis, d'office, de cellier, de grenier et de cave, comme l'attestaient des viandes boucanées suspendues aux solives, des provisions de toute sorte et des objets de toute forme, amoncelés dans un pittoresque désordre. Malgré toute la bonne volonté de notre hôte et son empressement à rejeter dans les coins de la chambre ces provisions et ces objets qui en occupaient le centre, l'exiguïté du logis était telle, qu'il ne put empêcher que mon almofrez ne se trouvât placé sur une litière de pommes de terre, ma tête appuyée contre un sac de bosta et mes talons élevés à dix-huit pouces au-dessus de niveau de celle-ci. La position du colonel et de l'aide de camp n'était pas moins critique que la mienne. Resserrés entre des amphores et des pains de suif, et se touchant par les rotules, ils figuraient vaguement deux Z en regard. Avant de me coucher j'allai jeter un coup d'œil dans la chambre voisine. Nos dix-huit hommes en avaient déjà pris possession, et réunis, ou plutôt entassés l'un sur l'autre autour du foyer, riaient, chantonnaient, babillaient en grillant du maïs ou en rôtissant des viandes, et cela d'un air si profondément heureux, que je revins m'ensevelir sous mes couvertures, en bénissant Dieu qui m'avait donné l'idée de ce déplacement.

A part la visite de quelques rats domiciliés dans le chaume de la toiture, et le rude assaut que nous livrèrent des légions de puces, mais que nous repoussâmes par des soubresauts continus, la nuit n'offrit aucun incident remarquable. L'aurore nous trouva assis sur notre couche, les paupières gonflées et le visage quelque peu tatoué. Après une série de lamentations que j'eus à subir de la part du colonel, à propos de ce qu il appelait « une nuit de tortures, » nous procédâmes à notre toilette, et, laissant Apolinario rouler nos almofrez, nous allâmes, don Estevan et moi, respirer l'air froid du matin. Déjà les arrieros s'empressaient autour de leurs bêtes, et les Indiens groupés à l'écart les regardaient faire. Informations prises auprès des maîtres du logis, il se trouva que Cailloma la Rica était située à deux lieues de l'estancia, dans l'O.-S.-O., et que le lac de Vilafro,

Digitized by Google

où je comptais me rendre, n'en était qu'à une petite lieue et dans l'aire de l'E.-S.-E. Je montrai une piastre au chef de la communauté, en lui proposant de nous servir de guide, proposition, il faut le dire à sa louange, qu'il accepta sans se faire prier. Au moment de nous mettre en selle, l'idée vint à don Estevan de lui demander des renseignements sur les ressources alimentaires que pouvait offrir le lac de Vilafro; je ne sais ce que l'homme lui répondit, mais sa réponse suggéra au colonel quelques réflexions qu'il s'empressa de consigner sur une feuille blanche à laquelle il donna la forme d'une lettre, et qu'il remit ensuite à son aide de camp, en y joignant des instructions verbales. Le résultat de cette conférence fut de diviser notre troupe en deux détachements qui prirent bientôt une direction opposée. Tandis que le colonel et moi, précédés par le guide et les indigènes, nous suivions le chemin du lac de Vilafro, l'aide de camp Apolinario, à la tête des muletiers, se dirigeait vers Cailloma, avec ordre de faire diligence.

Après trois quarts d'heure de marche, nous atteignîmes le pied d'une chaîne peu élevée, et dont le développement d'est à ouest me parut être d'une douzaine de lieues. Du côté du couchant, les versants de cette chaîne, coupés à pic, étaient inaccessibles, mais des solutions de continuité pratiquées par les commotions volcaniques, formaient comme autant de passages étroits et scabreux à travers la masse, que vingt minutes nous suffirent pour traverser dans sa plus grande largeur. Parvenus du côté du levant, nous eûmes devant nous la ligne des montagnes de Condoroma, de la Raya et de Vilcanota, blanches de frimas du faîte à la base et se détachant sur un ciel sans nuages. Sous nos pieds, à quelque cinq cents mètres de profondeur, une plaine de quatre à cinq lieues de circuit, parsemée de blocs erratiques, et dont la neige, fondue par places aux premiers rayons du soleil, laissait voir un tapis de jarava et d'herbe rase. Au centre de cette plaine s'évasait un lac d'environ deux lieues de long, sur une lieue et demie de large. Ses bords, légèrement renflés et coupés en talus, retenaient comme dans une vasque sa nappe froide et immobile. Au loin, dans la partie est, cette vasque fracturée livrait passage aux eaux qui s'épandaient sans bruit à travers la plaine. D'obliques rayons de soleil et l'ombre portée des montagnes découpaient de grandes zones ternes ou lumineuses sur le paysage, la plaine et les eaux du lac, dont une partie semblait blanche et l'autre bleue. Vu de haut et de loin, ce tableau était à la fois grandiose et charmant.

« Estevan, m'écriai-je en arrêtant ma mule et montrant à mon compagnon la nappe dormante, le voilà donc cet Apurimac tant vanté des anciens et si peu connu des modernes ! — Ne fumerons-nous pas ici même une cigarette en son honneur ? »

Digitized by Google

Don Estevan, dont le visage était violacé par le froid, malgré trois ou quatre foulards dont il l'avait emmaillotté, me regarda de travers en haussant les épaules.

«Taïta, tu te trompes, me dit le guide dans son harmonieux langage ; ce que tu prends pour l'Apurimac n'est encore que le lac de Vilafro, qui à huit lieues d'ici, juste dans la partie où le soleil s'est levé ce matin, reçoit le torrent Parihuana et prend le nom de rio de Chita, qu'il garde pendant quelque temps. Quand ce filet d'eau, qui s'enfuit à travers la plaine et donne au lac dont il est issu l'aspect du daridari[1] à longue queue, aura reçu neuf rivières par la gauche, onze par la droite, et arrosé vingt-trois lieues de sierra, alors seulement tu pourras l'appeler Apurimac. »

Je tirai de ma poche un demi-réal et le donnai à l'homme en le remerciant de ses renseignements hydrographiques. A l'air ébahi dont il me regarda, je jugeai qu'il ne comprenait pas de quoi je le remerciais, mais il n'en accepta pas moins avec empressement ma pièce de monnaie, que par prudence il noua dans un coin de sa chemise.

Une série de zigzags assez périlleux nous conduisit enfin au niveau de la plaine. Là, nous pûmes, en nous retournant, embrasser d'un coup d'œil le revers oriental de la chaîne que nous venions de traverser. A droite et à gauche, dans le nord et le sud, elle offrait une superposition de coteaux en retraite, qui figuraient les marches d'un escalier immense. Ces marches, à l'endroit où nous nous trouvions, étaient brusquement interrompues par le plan vertical d'une montagne de grès carbonifère, qu'on eût cru taillée à main d'homme. A sa base s'ouvrait la bouche noire d'une caverne, vers laquelle notre guide se dirigea. Cet antre mystérieux devait avoir servi d'habitation à l'homme, à en juger par des pans de murs en pisé, encore debout et noircis par le feu. Bientôt, un des Indiens nous montra l'anse d'une cruche qu'il venait de trouver à terre, et presque au même instant je découvrais moi-même, parmi des jaravas, une touffe de solanées aux tiges grêles et au pâle feuillage. Naturellement, je sautai à bas de ma mule et j'allai arracher la plante, dans laquelle je reconnus aussitôt une *papalisa*, ou pomme de terre indigène. Cette découverte me surprit d'autant plus que le sol de Cailloma n'est pas assez favorisé du ciel pour produire spontanément une solanée quelconque ; d'où provenait donc la pomme de terre que j'avais sous les yeux ? Un condor l'avait-il laissé choir du haut des nuages, un Indien l'avait-il jetée en passant ? Dans l'impossibilité de

[1] Raie de grande taille qui habite la rivière d'au delà des Andes. Les Indiens de la sierra, qu'on envoie travailler aux plantations de cacao, de café, etc., dans les vallées chaudes, font des bourses à coca avec la peau de ce sélacien.

Digitized by Google

le décider par moi-même, j'appelai le guide, et lui montrant la plante fatidique, je lui demandai quel ange ou quel diable en avait apporté la semence en ce lieu.

L'Indien la regarda à peine et me répondit :

« C'est tout ce qui reste aujourd'hui d'un homme de ta nation.

— Et tu l'appelles ?

— Joaquim Vilafro [1].

— Mais, dis-je, c'est le nom du lac ; ton homme en était donc le propriétaire ?

— Ce lac n'a jamais appartenu aux hommes, me répondit l'Indien; les lacs, les serros et les neiges n'ont d'autre maître que Dieu. L'homme dont il s'agit était un chapeton d'Espagne, âpre au gain comme ils le sont tous, — toi seul excepté, — me dit-il, — et à qui un pauvre llamero avait révélé l'existence de la mine de Quimsachata, ce serro jaspé de taches rousses, que l'on voit d'ici au pied des premiers versants de la Raya. Maintenant, si tu veux savoir quel service ton compatriote avait pu rendre à un conducteur de lamas, pour que celui-ci se fût résolu à l'enrichir au mépris de la foi jurée entre nous, je te dirai à ce sujet ce que m'a dit mon père, qui tenait la chose de son aïeul. Le llamero, appelé par la mita, devait faire partie d'un détachement de nos frères que le vice-roi envoyait travailler dans un socabon de Potosi nouvellement ouvert ; mais l'Indien aime mieux vivre en liberté sur ses hauteurs que d'aller se renfermer dans une mine, surtout quand cette mine est à trois cents lieues de son pays. Le llamero laissa donc la troupe partir sans lui, puis, comme il craignait que le corregidor de la province ne le fît mourir sous le fouet, il alla trouver Vilafro, qui l'accueillit et le cacha dans sa maison. Par reconnaissance, l'Indien livra au chapeton le secret de la mine. Vilafro ne tarda pas à s'enrichir, car Quimsachata était comme une source vive dont le métal coulait à flots. Dans la première semaine de son exploitation, elle produisit 95,000 piastres (275,000 fr.). Après cinq années de travail, l'Espagnol avait amassé tant d'argent, qu'il en ferrait ses chevaux et ses mules, et cela avec assez de négligence pour que les fers se détachassent et restassent sur les chemins, où les pauvres les ramassaient. Si tu passes par Sicuani, en te rendant à Cuzco, les anciens de la ville te donneront sur Joaquim Vilafro des détails qu'en ma qualité de fils de Cailloma j'ai toujours ignorés. Le chapeton habitait Sicuani avec sa famille. Quant à la chingana que tu vois ici, elle n'était pour lui

[1] Il va sans dire que nous ne partageons nullement l'opinion de notre guide à l'égard de cette solanée, dont il faisait remonter l'origine au XVIe siècle, et que nous pensâmes avec raison dater de quelques années tout au plus, et provenir d'une halte faite en ce lieu par des muletiers ou des conducteurs de lamas.

Digitized by Google

qu'un almacen où il entassait ses richesses. Le minerai y était apporté de Quimsachata à dos de mules, et les horneros le fondaient sous ses yeux. Bien que Vilafro abandonnât au vice-roi le cinquième de son travail à titre de tribut, qu'il hantât les églises et fût dévot à la santissima Virgen, comme le prouve une lampe d'argent du poids de 300 marcs, qu'il donna au curé de Sicuani, et que tu verras dans l'église, on l'accusa d'impiété, de fraude et de rébellion ; si sa fortune lui avait fait beaucoup d'amis, elle lui avait fait plus d'ennemis encore ; et comme ces derniers avaient de l'influence, ils s'en servirent pour le perdre. Appelé à Lima par ordre de l'inquisition et du vice-roi, il fut mis en prison, où on lui disloqua les membres, afin qu'il avouât ses crimes ; comme il n'avouait rien, on le pendit, et ses richesses furent confisquées au profit du roi d'Espagne. A partir de cette époque, la mine de Quimsachata fut abandonnée par les ouvriers, car l'âme du supplicié revint chaque nuit visiter son ancien domaine, et l'Indien a peur des esprits. — Il est vrai qu'il méprise aussi les richesses.

« Telle est l'histoire de Vilafro, » ajouta le guide en dégageant sa main des plis de son poncho, et me la tendant d'un air humble, sans se rappeler ce qu'il achevait de me dire au sujet du desintéressement de ses pareils ; mais comme j'avais payé sa dissertation sur l'Apurimac à raison d'un demi-réal, je ne crus pas devoir faire moins pour la biographie du pauvre chapeton ; toutefois, désirant compléter le renseignement, je demandai à l'individu, tandis que sa main se refermait comme une serre d'aigle sur ma seconde offrande, quel nom portait le lac avant que Joaquim Vilafro vînt camper sur ses bords.

« *Huananacocha*[1], » me répondit-il.

Don Estevan, qui avait écouté ce récit avec une impatience mal déguisée, saisit l'occasion de rompre en visière à l'Indien à propos des prétendus canards patronymiques, qu'il cherchait, lui dit-il, depuis un moment sans les apercevoir ; mais, à cette observation ironique, l'homme répondit, avec un grand sérieux, que, le jour même de l'arrivée de Vilafro, les huananas, effrayés par la barbe de l'Espagnol, s'étaient cachés au fond du lac et n'avaient jamais reparu.

Comme la caverne offrait un abri convenable, et qu'en outre elle était située à cent pas du lac, je proposai à don Estevan de s'y établir avec moi pendant la durée du travail que j'allais entreprendre. D'abord, il m'objecta que l'humidité d'un endroit pareil pourrait bien réveiller certain lumbago dont il souffrait depuis longtemps ; mais quand je l'eus assuré que la peau d'un rat, que je me chargeais de

[1] *Cocha* lac, *huanana*, canard. Le huanana est l'*anas cristata* des naturalistes.

Digitized by Google

tuer, appliquée fumante sur la partie malade, le débarrasserait infailliblement de son rhumatisme, il s'en remit à ma sagesse, et je donnai l'ordre aux Indiens d'entrer dans la cueva et de commencer la besogne. Pendant que les uns coupaient des brassées de jarava et les transformaient en balais, d'autres, se dépouillant de leurs ponchos, s'en servaient en manière de plumeaux pour épousseter les murailles.

Quand le nuage de poussière se fut un peu dissipé, nous entrâmes à notre tour dans la caverne, où régnait un demi-jour voluptueux. Large de huit mètres, haute de douze et profonde de vingt-cinq, elle offrait la bizarre disposition d'une coque de navire, placée la quille en haut. Cette quille était figurée par une crevasse longitudinale, espèce de soupirail dont l'œil ne pouvait percer l'ombre, et qui permettait à l'air extérieur d'arriver jusqu'aux entrailles de la montagne. Un mur en pisé, élevé à hauteur d'homme et long seulement de huit mètres, divisait l'entrée de la caverne en deux compartiments. Au fond, le sol jonché de paille brisée révélait le séjour plus ou moins prolongé de bêtes de somme, à qui cette partie du logis avait dû servir d'écurie.

Après avoir pris possession de notre nouveau domicile, que je déclarai souverainement pittoresque, mais que, par esprit de contradiction, don Estevan trouva glacial, mélancolique et ténébreux, nous n'eûmes plus qu'à nous asseoir à terre et à nous croiser les bras, en attendant le retour des arrieros chargés de nos effets. Une heure se passa en causerie intime, entremêlée de cigarettes et de bâillements: puis, cédant par degrés à l'apathie langoureuse qui s'emparait de nous, nos deux têtes commencèrent à s'incliner à tour de rôle; déjà nous n'avions plus qu'un sentiment confus de la situation, lorsque le galop sourd d'une cavalcade et des cris joyeux nous tirèrent de notre assoupissement. « C'est Apolinario qui revient, dit don Estevan. — Avec nos bagages, » ajoutai-je; et nous sortîmes de la caverne en nous frottant les yeux.

C'était Apolinario, en effet, mais accompagné, outre son escorte d'honneur, d'une députation des notables de Cailloma, qui, dans leur empressement à venir rendre leurs devoirs à un colonel du génie envoyé par l'Etat, s'étaient élancés sur le dos des premiers quadrupèdes venus, ânes, mules, mulets, que le hasard avait placés à leur portée, et cela sans prendre le temps de les harnacher. Quelques personnes du beau sexe s'étaient jointes à eux, encouragées par l'exemple de l'épouse du gobernador, qu'on voyait en tête, assise à califourchon sur une ânesse que son mari tirait par le licou.

En nous apercevant, hommes et femmes poussèrent un hourrah formidable, et sautèrent à bas de leurs montures. Tandis que les premiers, guidés par l'aide de camp, venaient féliciter le colonel sur son

Digitized by Google

heureux voyage, et mettre leur personne à sa disposition, les secondes, restées à l'écart, nous examinaient comme des phénomènes, tout en rajustant leurs jupons un peu fripés par la course au clocher qu'elles venaient de faire.

Quand le dernier notable eut fini sa harangue, don Estevan, adressant un salut collectif à la troupe, répondit, d'un ton pénétré, que c'était avec un plaisir indicible qu'il venait au nom du chef de l'Etat visiter les habitants de Cailloma, si dignes à tous égards de sa sollicitude paternelle. A dater de ce jour, la fidèle province, que de graves intérêts avaient fait négliger un peu, allait marcher de pair avec les plus illustres. Le mesurage de ses terres, en l'appelant à de glorieux destins, inaugurait pour elle une ère fortunée. Désormais le nom de Cailloma, inscrit au temple de mémoire à côté de celui de ses sœurs, brillerait dans les fastes de la République et les calendarios imprimés à Lima.....

L'orateur termina par une recommandation expresse d'envoyer avant la fin du jour; pour ses besoins personnels et ceux de son escorte, deux moutons gras, quelques viandes fumées, un assortiment de pommes de terre et une outre d'eau-de-vie, le tout, sans préjudice de couvertures de bayeta et de combustible, destinés à le défendre du froid pendant la durée du travail qu'il allait entreprendre pour la gloire et la prospérité des Caillomenos.

Une pareille demande, à laquelle les notables étaient loin de s'attendre, amoncela quelques nuages sur leur front; mais don Estevan feignit de ne pas s'en apercevoir; laissant ses auditeurs rêver au sens de ses paroles, il alla rejoindre leurs femmes, et de l'air le plus galant qu'il put prendre, les invita à passer dans la caverne où nos malles et nos paquets, transformés en sofas, permirent à ces dames de savourer commodément les biscuits et le vin de Xérès que nous leur offrîmes. Cette attention valut au colonel une véritable ovation. Dans son enthousiasme reconnaissant, la gobernadora, matrone entre deux âges, l'appela « mon mignon, » tandis que l'alcada, plus jeune et partant moins osée que sa compagne, se contentait de lui dire : « compère. »

Comme les maris n'avaient point été invités à cette réunion, ils ne tardèrent pas à trouver que leurs femmes riaient trop fort et demeuraient trop longtemps à l'écart; sous prétexte que le trajet était long de Vilafro à Cailloma, et qu'il ne fallait pas abuser des bontés de Sa Seigneurie, ils vinrent engager ces dames à se remettre en selle et à reprendre le chemin du logis. Je remarquai que la physionomie des députés s'était encore assombrie, depuis que nous les avions laissés seuls, ce que j'attribuai aux réflexions qu'ils avaient échangées : par compensation, celle de leurs moitiés était si animée et les

Digitized by Google

regards qu'elles nous adressèrent si expressifs, que je ne doutai pas un seul instant qu'elles ne missent tout en œuvre pour décider leurs époux et leurs frères à nous être propices.

Après force compliments entremêlés d'adieux et de saluts, la députation reprit le chemin de la ville. J'allai aussitôt m'assurer que mes instruments d'observation étaient encore valides, et tranquillisé sur ce point important, je procédai à l'emménagement de mes effets, laissant mes compagnons s'arranger à leur guise. Pendant ce temps, les muletiers chargés des soins de la cuisine, nous préparaient un chupé rustique, que don Estevan, Apolinario et moi, nous expédiâmes de fort bonne grâce. Malheureusement, notre faim apaisée, il restait du mets national une portion si faible que, désespérant de voir se renouveler le miracle de la multiplication des vivres, je me demandai avec stupeur ce qu'allaient devenir les dix-huit estomacs qui n'avaient que nous pour appui. Mes réflexions, que je communiquai tout bas au colonel, le firent sourire; il me répondit que je n'avais aucune idée de l'esprit des populations rurales de son pays; que ces mêmes Caillomenos que je supposais peu serviables, mettraient au contraire leur demeure au pillage pour nous engraisser de leur mieux, flattés qu'ils étaient à l'idée que leur province et leurs noms, jusqu'alors ignorés, allaient figurer dans un annuaire. Soit que ces indigènes fussent tels que me les dépeignait don Estevan, soit que leurs femmes, reconnaissantes de l'accueil que nous leur avions fait, les eussent décidés bon gré mal gré à faire une avance à l'Etat, aux approches du soir nous vîmes déboucher sur la pelouse un convoi composé de deux ânes et de quatre lamas, qu'un Indien dirigeait vers nous. L'homme fut aussitôt acclamé, entouré, fêté par nos gens, tandis que le colonel envoyait Apolinario vérifier la nature et la qualité des vivres qu'on lui expédiait franc de port. Aucun des articles demandés ne manquait à l'appel. Une telle abondance de provisions arracha aux Indiens des exclamations de plaisir qui se changèrent en cris d'enthousiasme, quand don Estevan, après avoir fait distribuer à chacun d'eux une ration d'eau-de-vie, donna l'ordre de mettre la marmite sur le feu et d'apprêter un chupé monstre auquel le conducteur du convoi fut invité à prendre part. A huit heures, l'homme se séparait de nous et reprenait avec ses bêtes le chemin de Cailloma, emportant nos bénédictions et nos remerciements pour toute la population. Le reste de la soirée fut employé à emmaganiser les vivres et à disposer les couvertures de façon à nous préserver des vents coulis. Vers onze heures, doucement échauffés par deux feux de bosta allumés dans la caverne, ceux d'entre nous qui ne dormaient pas encore pouvaient entendre les ronflements de ceux qui dormaient déjà, s'élever dans le silence de la nuit, comme un cantique d'action de grâces.

Digitized by Google

Le lendemain, quand je me réveillai, il faisait grand jour. Le colonel était déjà levé. J'allai le rejoindre sur la pelouse où nos gens étaient réunis. Le soleil apparaissait dans toute sa splendeur au-dessus des neiges de Vilcanota, et traçait sur les eaux du lac un sillon d'or lumineux. Après quelques lieux communs échangés entre nous au sujet de l'excellent sommeil dont nous avions été favorisés et de la journée qui promettait d'être magnifique, je laissai don Estevan à ses affaires pour m'occuper des miennes. J'employai toute la matinée à des estimations d'altitude qui me prouvèrent, après plusieurs essais, que le lac de Vilafro, situé entre Cuzco et Aréquipa, se trouve à 815 mètres au-dessous du niveau de la première de ces villes, et à 539 mètres au-dessus du niveau de la seconde. Pour me distraire de ce travail aride, j'allai dans l'après-midi, le fusil sur l'épaule, faire une battue le long des rochers semés dans la plaine. Je rapportai de mon excursion une espèce de friquet à huppe noire qui m'était tout à fait inconnue, et que les muletiers, auxquels je montrai l'animal, reconnurent sur-le-champ pour un *gorioncillo* du genre *pichinchu*. J'écrivis sous leur dictée ces deux noms ténébreux, et après avoir écorché mon volatile avec les précautions voulues, je bourrai de coton sa dépouille mortelle et l'ensevelis la tête la première dans un cornet de papier dont je murai l'entrée au moyen d'une épingle.

Ces soins pris, je me rapprochai du colonel, paisiblement assis sur son almofrez, où il avait passé sa journée à fumer et à lire des journaux, pendant que de son côté Apolinario se promenait de long en large. Surpris à bon droit d'une pareille indolence, je demandai à don Estevan quel jour il comptait se mettre au travail. Il me répondit alors que le travail auquel je faisais allusion était terminé depuis longtemps. Comme je le regardais d'un air ébahi, il se mit à rire, et ouvrant une maleta en cuir dont il gardait la clef sur lui, il en retira une feuille de parchemin qu'il me tendit et que je déroulai avec empressement. Sur cette feuille, un plan géométral de la province était tracé avec une sûreté de lignes qui dénotait la main d'un employé du cadastre. Les mots suivants, écrits en espagnol dans la légende, ne laissaient d'ailleurs aucun doute à cet égard : « Dressé par ordre de l'excellentissime vice-roi, comte Gil de Lemos, — août 1690. »

« Où diable avez-vous déniché ce plan ? demandai-je à don Estevan qui paraissait enchanté de lui-même.

— Je ne l'ai pas déniché, me répondit-il, je l'ai acheté deux piastres à un frère lai de la Recoleta, qui l'avait payé six réaux à un marchand du Baratillo [1].

[1] Marché qui se tient sur la place de San-Francisco, à Cuzco, le samedi, de midi à six heures.

Digitized by Google

— Est-ce que vous comptez par hasard le présenter au gouvernement comme l'œuvre de votre main ?....

— Sans doute ; seulement je ne donnerai pas au gouvernement l'original que vous voyez, mais une copie que je ferai faire par mon filleul qui est clerc d'escribano ; le drôle a une belle main et dessine un peu à ses moments perdus ; il me fera cela en s'amusant.

— Infâme plagiaire ! m'écriai-je en riant.

— Mon cher, me répondit-il gravement, lorsque tant de gens, entre les doctes et les illustres, ne se font aucun scrupule de se parer des dépouilles d'autrui, pourquoi un pauvre colonel du génie comme votre serviteur ne présenterait-il pas comme sien un plan fait il y a 150 ans, dont le monde entier ignore l'existence, et que son auteur, qui jouit à cette heure de la béatitude éternelle, ne viendra probablement pas réclamer ? »

J'eusse volontiers répondu à mon compagnon que les tromperies d'autrui n'autorisaient en rien les nôtres, et qu'en fait de propriété, on devait laisser la sienne à chacun ; mais ne voulant pas troubler sa quiétude d'esprit, et surtout empoisonner par une réflexion amère la joie d'un triomphe qu'il se flattait d'obtenir, je lui laissai croire, en gardant le silence, que si je n'approuvais pas entièrement sa façon de penser, je n'y apportais non plus aucun empêchement. La soirée se passa en causeries intimes, entremêlées de verres de punch au thé de coca, puis nous nous endormîmes en remerciant de nouveau la Providence des biens qu'elle nous avait dispensés.

Le lendemain, j'eus l'idée de faire jeter la sonde dans le lac, et de reconnaître en même temps à quelle famille ichthyologique appartenaient les habitants de ses ondes glacées. Ce projet, que je communiquai aux arrieros, en offrant une prime de deux réaux à celui d'entre eux qui se sentirait assez aguerri contre le froid pour affronter un bain de jambes de quelques heures, ce projet, dis-je, fut accueilli avec transport. A la hâte on réunit une énorme botte de jarava, qui fut cerclée au moyen de soguas de laine et flotta bientôt comme une bouée ; des hameçons furent attachés à des fils et amorcés de viande fraîche ; alors l'arriero désigné par le sort n'eut plus qu'à enfourcher sa nacelle, et muni des engins de destruction, d'une perche et du cordeau dont je me servais d'habitude, il abandonna le rivage, salué en manière d'adieux par les railleries de ses compagnons.

A l'aide du bâton, qu'il manœuvrait comme une pagaie, l'Indien réussit à s'avancer au large, où le plomb de son cordeau, submergé à plusieurs reprises, signala une profondeur de sept à dix-neuf brasses, qui prouvait une grande inégalité d'assiette dans le fond du lac. La sonde, enduite de fromage à défaut de suif, ramena constam-

Digitized by Google

ment un sable quartzeux. Bientôt la pêche commença; à ma grande surprise, les lignes ne furent pas plutôt jetées, qu'elles s'agitèrent et ramenèrent de petits poissons bruns, qu'à ma prière l'homme vint déposer sur la rive où les muletiers accoururent à toutes jambes. Ces poissons étaient des silures, comme j'en avais déjà recueilli dans quelques lacs andéens, et notamment dans ceux de Tungasuca, de Quellhuacocha et de Titicaca. Leur taille variait de trois à six pouces. Il y en avait quatre variétés, connues sous les noms indigènes de *bagre*, *suchi*, *pichingote* et *chiñi*. Ce dernier, de la longueur du doigt, d'une couleur de suie et de mine assez équivoque, avec sa tête relativement énorme, ornée de deux barbules, excita d'abord l'étonnement des muletiers, qui ne s'attendaient pas apparemment à le trouver dans ces parages; puis l'étonnement fut remplacé par le désir d'en faire provision, et chacun d'eux s'étant mis à l'œuvre avec une ardeur que décuplait la gourmandise, des bouées de gramen furent fabriquées en un instant, et bientôt une flottille de pêcheurs se dirigea vers le milieu du lac, les uns aidant leur marche au moyen de bâtons, d'autres se contentant de battre l'eau avec leurs pieds, à la façon des palmipèdes. Cette pêche, qui dura trois heures, amena la capture d'une centaine de poissons, et faillit se terminer d'une façon tragique. Un des pêcheurs, alléché par un chuñi de belle taille qui venait de mordre à sa ligne, se pencha brusquement, et, sa nacelle roulant sur elle-même comme un tonneau, l'homme glissa dans le lac, où, grâce à ses tresses flottantes, il fut happé au passage par ses camarades, qui le ramenèrent sur la rive, blême de peur et grelottant de froid. Cet incident marqua la fin de la journée.

Le soir, à souper, un plat de ces poissons, grillés à pouvoir les moudre, nous fut servi avec une sauce au piment. Don Estevan, qui professait à leur égard la même admiration que les pêcheurs aborigènes, déclara que, parmi les quatre variétés qui figuraient à notre table, le chuñi était sans contredit le plus parfait. Je goûtai à ce silure par curiosité, et ne lui trouvant aucune des qualités que lui reconnaissait mon compagnon, je laissai celui-ci en manger à son aise, et non-seulement le chuñi, mais les autres individus de sa famille ne tardèrent pas à disparaître jusqu'au dernier.

Le troisième jour de notre halte au bord du lac de Vilafro, je m'aperçus que je n'avais plus rien à faire. Comme, de son côté, don Estevan, ayant terminé la lecture de ses journaux, ne savait trop à quoi employer son temps, que notre solitude offrait peu de charmes, et qu'à supposer que nous eussions voulu l'habiter quelques jours encore, il était douteux que les habitants de Cailloma s'imposassent une seconde fois pour nous être agréables, nous convînmes de partir

Digitized by Google

dans l'après-midi pour Condoroma, où les muletiers assuraient qu'en faisant diligence nous pourrions être rendus à la nuit tombante. Pendant que ceux-ci inspectaient les harnais, les bâts et les sangles, rattrapant çà et là quelque maille perdue, don Estevan pria son aide de camp de passer son meilleur uniforme pour aller, en compagnie de six Indiens destinés à lui servir d'escorte, offrir ses remercîments et ses adieux aux Caillomenos, dans la personne de leur chef, le gouverneur de la cité. Apolinario s'ajusta de son mieux, monta sur sa mule, et s'éloigna bientôt au petit trot de la bête, que les six Indiens, armés de bâtons et par deux de front, suivirent au pas gymnastique.

Une partie de la matinée fut employée à réunir et à emballer nos effets. La marmite bien écurée, et les ustensiles domestiques soigneusement fourbis, furent accrochés au bât des mules; tandis que les muletiers, chargés de ces soins, s'assuraient par une enquête minutieuse qu'aucun de ces objets ne manquait à l'appel, l'idée me vint de faire un croquis de notre thébaïde. J'allai m'établir à distance, entre des rochers d'où l'on découvrait la caverne et ses alentours, nos gens et leurs bêtes, et un coin du lac où se mirait le ciel. En une demi-heure j'eus fini ma besogne. Comme je refermais mon album, une vague harmonie passa tout à coup sur l'aile de la brise. Je prêtai l'oreille; bien que la distance et l'interposition de l'air dénaturassent un peu la qualité du son, je ne tardai pas à reconnaître la combinaison mélodique d'une guitare et d'une flûte, rivalisant entre elles de trilles et d'arpéges. Pendant que je demandais le mot de cette énigme au lac, aux serros, aux nuages, une clameur retentit au sommet de la colline et fut suivie presque aussitôt de l'apparition d'une troupe équestre, composée d'écuyers et d'écuyères, en tête desquels paradait Apolinario. Au risque de se rompre le cou, hommes et femmes lancèrent leurs montures à fond de train dans le sentier en pente qui conduisait à la caverne, et criant, chantant, s'abattant, se retenant les uns les autres, vinrent rouler sur la pelouse comme une avalanche vivante. Là chacun mit pied à terre aux cris répétés de : *Viva el presidente, viva el señor coronel!* En un clin d'œil, don Estevan fut appréhendé au collet par deux amazones dont je ne pouvais distinguer les traits, mais qu'à leur tournure je crus reconnaître pour la gobernadora et l'alcada, nos anciennes connaissances. Des bouteilles allongèrent leur col hors des bissacs, et des santés furent vivement échangées entre les survenants et le colonel, que ses deux gardiennes tenaient chacune par un bras, de crainte qu'il ne tentât de se soustraire à cette ovation flatteuse. J'avais trop l'habitude de ces sortes de manifestations pour ne pas deviner tout de suite qu'il s'agissait d'un cacharpari, ou fête d'adieux que les notables de Cailloma étaient venus offrir à don Estevan en échange de ses politesses. Néanmoins,

Digitized by Google

à la façon dont les rasades se succédaient, au milieu des cris et des rires, je commençai à trembler pour mon malheureux compagnon, que ses bourreaux femelles forçaient de tenir tête à tous les buveurs des deux sexes qui s'offraient tour à tour pour trinquer avec lui. Craignant qu'un pareil sort ne me fût réservé si l'on venait à me découvrir dans ma cachette, je jetai les yeux autour de moi, et, apercevant entre les rochers une gerçure du sol assez profonde, je sautai dedans, au risque de me briser les jambes. Là, pelotonné sur moi-même, je me remis à faire des hachures, en ayant soin d'allonger de temps en temps le cou hors de ma fosse pour suivre les progrès de la fête.

Le cacharpari, entrecoupé d'appels bruyants et d'accords mélodiques, dura deux bonnes heures, qui me permirent de faire de mon dessin, commencé à grands traits, un véritable chef-d'œuvre de pointillé; puis écuyers et écuyères remontèrent à cheval, les hommes donnant le bras aux femmes et poussant des évohés bachiques auxquels celles-ci ripostaient par des notes aiguës qui vibraient dans la clameur comme les sons du fifre dans un charivari de Nîmes. J'attendis prudemment que le dernier poncho eût disparu sur la colline, et quand le bruit des voix se fut graduellement affaibli, je m'élançai de ma cachette, et me dirigeai en toute hâte vers notre bivouac, afin de recueillir quelques détails sur le divertissement qui venait d'avoir lieu.

Comme j'arrivais, les arrieros étaient occupés à desseller les mules; les Indiens qui les aidaient dans cette opération entassaient sur le sol nos malles et nos paquets. Etonné de ces préparatifs, qui semblaient indiquer une halte au lieu d'un départ, je demandai à nos gens pourquoi ils n'exécutaient pas les ordres qu'ils avaient reçus le matin. Alors, l'un d'eux, mozo quinquagénaire, me montra d'un air mélancolique le colonel assis à l'entrée de la caverne, et l'aide de camp étendu la face contre terre à quelques pas de lui.

« Ils ne tiennent pas debout, » me dit-il. Je courus à don Estevan et l'interpellai avec véhémence : mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement; ses onomatopées intraduisibles, ses yeux bridés par les coins et sa bouche frangée d'écume, attestaient, en même temps qu'une disparition complète de l'intelligence, un irrésistible besoin de sommeil. Quant à Apolinario, il ne bougeait pas plus qu'un terme. Déjà frappé à mort dans une première escarmouche sous les murs de Cailloma, et sentant ses forces l'abandonner, il était venu rejoindre son maître et expirer à ses pieds, en brave et fidèle aide de camp qu'il était. J'ordonnai qu'on les déposât sur leurs matelas respectifs, et, tout en pestant contre les cacharparis et les habitants de Cailloma, je fis mettre une bouilloire sur le feu, et je passai une partie

Digitized by Google

de la soirée à abreuver de thé de coca ces deux victimes des traditions antiques.

Le lendemain, le colonel et son aide de camp s'éveillèrent assez tard dans la matinée, ne gardant du cacharpari de la veille qu'un souvenir confus et une grande lassitude dans tous les membres. Le muletier chargé de la préparation du déjeuner, et qui, comme la Didon de Virgile, compatissait aux maux qu'il avait soufferts, assura don Esteven que le piment était un antidote souverain contre ces sortes de malaises, et, pour le mettre à même d'en juger, il nous servit un chupé de mouton, qui, pareil aux coursiers de Phœbus, jetait du feu par les naseaux. Ce mets abominable, auquel il me fut impossible de goûter, et qui arracha à mes compagnons d'abondantes larmes, les remit en effet sur jambes. Un quart d'heure après, tous deux sautillaient comme des pinsons.

Nos apprêts de départ, commencés la veille et repris dès le point du jour, furent lestement terminés. Au moment de nous mettre en selle, les Indiens de Coporaqué, devenus inutiles, reçurent l'ordre de retourner dans leurs foyers. Si le colonel ne leur fit pas compter quelques réaux, comme une juste rémunération de leurs fatigues, en revanche il leur délivra de sa propre main un certificat de bonne conduite qui assurait pour un mois au moins l'inviolabilité de leur personne. Sans cette attention délicate de don Estevan, le fouet et la prison, que leur avait prophétisés le curé à l'issue de la messe, étaient infailliblement leur partage en rentrant chez eux. Aussi, pour témoigner au colonel toute la gratitude dont leurs cœurs étaient pénétrés, et que des paroles n'eussent pu traduire, vinrent-ils lui baiser la botte en l'appelant leur père.

Notre troupe, diminuée de plus de moitié, prit bientôt la direction de l'est qu'elle suivit en longeant le lac de Vilafro, jusqu'à l'endroit où il se change en rivière de Chita. Là, laissant la chaîne de Condoroma à notre gauche et la chaîne de Vilcanota à notre droite, nous nous aventurâmes à travers la région de granit et de neige qui sépare ces deux sierras. Après une marche ascendante qui nous éleva de plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau du lac que nous laissions derrière nous, nous découvrîmes à la chute du jour le pueblo de Machu-Condoroma, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Le lendemain, après une nouvelle ascension de près de 1,000 mètres, nous obliquâmes un peu au nord-nord-est pour gagner le village d'Ocoruro. De cet endroit nous dominions la mer de 17,315 pieds. Une fois sur la grande route, ou soi-disant telle, qui conduit d'Arequipa à Cuzco, cinq jours nous suffirent pour atteindre cette dernière ville, où nous nous séparâmes, don Estevan et moi, en nous serrant la main et en nous souhaitant bonne chance.

Digitized by Google

Depuis lors je ne revis plus le colonel, mais, dans les différents lieux que je parcourus, la renommée aux cent voix vint m'apporter de ses nouvelles. Trois ans après notre visite au lac de Vilafro, je sus que, par l'influence de sa femme, il était devenu général de division et préfet d'un département. Aujourd'hui, don Estevan Semilla de Repollo est à la veille d'être nommé ministre de l'instruction publique. Son aptitude comme arpenteur, et ses lumières comme géographe, sont généralement reconnues par les académiciens de la Bolivie et de l'Equador, les savants les plus vétilleux qu'il y ait au monde. Entre autres travaux remarquables, le Pérou est redevable à don Estevan d'une carte des vallées orientales de son territoire, qui n'a jamais été publiée faute de graveurs et d'éditeurs, mais que le collége des sciences de Cuzco, qui la conserve à l'abri d'une vitre, montre avec orgueil aux étrangers comme la pièce la plus importante de ses archives.

PAUL MARCOY.

Digitized by Google

ALBA

CINQUIÈME PARTIE[1]

XLIX

Cependant des symptômes graves se manifestaient à Venise, dans le Milanais, dans toute la Péninsule italique, dans l'Europe entière.

L'Autriche, il faut bien le reconnaître, surveille avec un soin particulier ses possessions italiennes. Jamais tuteur amoureux et vieux n'entoura sa pupille de plus de précautions jalouses. Mais Almaviva, malgré Bartholo, glisse le billet à Rosine, et Chérubin, malgré le comte, parvient toujours à chanter *la romance à Madame*. Ni les douaniers, quoi qu'ils fassent, ne sont assez habiles pour arrêter les idées à la frontière, ni les sbires assez fins pour les saisir, et assez forts pour les conduire sous les plombs ; donc, l'idée nouvelle, l'idée d'affranchissement, de liberté, d'indépendance nationale, pénétrait dans Venise, l'animait, la réveillait..... Elle allait bientôt faire un soldat de chacun de ses enfants, et soulever jusqu'à ses pierres. Une fois déjà, c'était après l'explosion parisienne de 1830, Venise avait tenté comme toute l'Italie de se reconquérir. Mais l'effort mal combiné n'avait point été couronné par le succès, et la reine des lagunes retomba meurtrie sous le talon des caporaux autrichiens. Vaincue, Venise fut punie de sa défaite comme d'un crime ; le joug s'appesan-

[1] Voir 2e série, t. IX, p. 233 (livr. du 31 mai 1859) ; p. 425 (livr. du 15 juin) ; p. 609 (livr. du 30 juin 1859) ; t. X, p. 30 (livr. du 15 juillet).

Digitized by Google

tit sur elle, et elle fut condamnée à sentir désormais la main de la police sur son cou. Jamais elle n'avait connu de plus mauvais jours. La délation fut comptée parmi les moyens de gouvernement; les lois fiscales épuisèrent la séve de la nation, et tarirent sa mamelle jusqu'au sang. On ferma la bouche à tout le monde, et la justice — qui n'était plus juste — se rendit dans l'ombre. C'était l'abus incessant de la force : point de liberté politique, il n'y fallait pas songer; pas de liberté civile; pas même de lois! partout l'arbitraire. L'Autriche avait pour elle la raison du plus fort. Venise se taisait et souffrait; mais lentement, jour à jour, la haine grandissait dans son cœur! — Ah! si la haine fut jamais légitime, c'est bien la haine des nations captives, car la domination de l'étranger résume tous les maux!

Il y a longtemps que l'Italie est opprimé par l'Allemagne! et il y a longtemps aussi qu'elle hait ses oppresseurs!.... Ces Allemands, disaient les vieilles chroniques italiennes, ce sont des barbares! ils ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche; ils n'ont ni jugement ni humanité : ce ne sont pas des hommes! ce sont des chiens et des chevaux! Aussi la colère déborde et l'émeute éclate. Bientôt l'empereur d'Allemagne ne peut plus pénétrer dans *ses* villes qu'après en avoir fait le siége; on regarde sa présence comme une calamité publique : on lui oppose des insurrections continuelles, croissantes, furieuses! On attaque ses officiers, on rase ses palais; les municipalités finissent par le prier de bâtir hors des murs! Il faut dérober aux peuples jusqu'à la vue des Allemands..... de peur qu'ils n'éclatent!

Mais la haine de l'oppression ne suffit point pour vaincre les oppresseurs, et depuis plus de mille ans la race pesante des Germains répète à cette belle et triste Mignon la strophe à laquelle Goëthe a donné son rhythme immortel :

« Connais-tu le pays où fleurit le citronnier, où l'orange d'or brille sous la sombre feuillée? C'est là, c'est là que je voudrais aller! »

Et ils y viennent, en effet, car, sans lui laisser ni trève ni répit, de siècle en siècle, l'invasion se renouvelle, sans jamais se consolider, sans jamais s'affermir, sans jamais s'assimiler la race vaincue — mais non conquise! — qui fatigue le monde de sa plainte éternelle.

L'Italie est trop belle et trop faible! Depuis que Tibère et Néron, et le premier des Césars lui ont passé la chaîne au cou, les fers aux pieds, elle nous apparaît toujours sous l'image attristée d'une noble captive, éveillant le désir par ses charmes, et ne pouvant même repousser ceux qu'elle abhorre.

L'Italia fara da se fut l'erreur d'une âme généreuse. L'Italie a besoin qu'on l'aide.

Les autres cependant font dire par leurs hommes d'Etat que l'Italie

Digitized by Google

n'est qu'une expression géographique ! Ils ne veulent pas que la race qui a su conserver la même foi, qui parle la même langue, qui a créé une littérature brillante et un art sans égal, ait su en même temps garder sa nationalité ! Et pourtant, malgré la mobilité des événements qui l'ont bouleversée, à travers l'étonnante variété des formes qui l'ont régie, la famille italienne s'est toujours reconnue à un certain fond commun, que rien n'a pu lui faire perdre. Depuis cette chute du monde romain, — la plus grande catastrophe qui ait bouleversé l'humanité, — il s'est développé au delà des Alpes, dans la Péninsule que baignent d'un côté l'Adriatique et de l'autre la mer Tyrrhénienne, une grande famille, ayant son caractère propre, et, quoi qu'en dise l'Autriche, son originalité vivace. Si les deux choses qui constituent et qui relient le plus fortement les éléments de la nationalité lui ont manqué, je veux dire l'union de ses enfants et l'indépendance vis-à-vis de l'étranger, sans relâche, avec une constance qui méritait peut-être une meilleure fortune, par la plume, par l'épée, sur les champs de bataille et dans les conseils, elle les a cherchées et poursuivies sans les atteindre. L'histoire de ses efforts est aussi longue que douloureuse : elle est écrite avec des larmes et avec du sang.

Mais longtemps, au milieu de l'Italie, Venise, retirée dans ses lagunes et protégée par les flots complices, avait mené une vie à part. A peine mêlée çà et là, par hasard et comme une ville secondaire, aux batailles de la Lombardie, elle restait inconnue, pour son bonheur, à l'Empereur et au Pape. Et quand tout à coup elle apparut aux yeux du monde, selon la belle image d'un de ses poètes, ancrée au Rialto, chargée de proies, de richesses et de symboles, pareille à un navire qui serait entré dans le port pendant la nuit au retour d'un long voyage dans les régions fabuleuses de l'Orient, avec ses emblèmes étranges et ses costumes antiques, elle était déjà assez forte, grâce peut-être à son système de gouvernement bizarre et compliqué, pour résister à ses ennemis naturels, et trop prudente pour se commettre avec des alliés suspects. Inaccessible aux interventions comme aux influences extérieures, compacte, armée, défiante, elle réussit à garder son indépendance, son doge, son aristocratie, institutions robustes chez elle, mais partout ailleurs mises au ban du saint-siége comme du saint-empire, — ces deux grandes souverainetés du monde au moyen âge.

Quand les autres cités, pendant l'ère des Podestats, se livrent aux plus affreuses guerres civiles, de palais à palais, de maison à maison, Venise, au contraire, par une sorte d'instinctive horreur de toute violence, repousse bien loin cette barbarie turbulente, et impose la paix à tous les membres de son corps social. Aussi, chez elle, point de tours, point de créneaux, point de meurtrières, rien, en un mot, de cet ap-

Digitized by Google

pareil de guerres civiles dont nous voyons encore les grands vestiges dans toute l'Italie ; mais, au contraire, de larges fenêtres recevant l'air et le soleil, et des balcons aux fines sculptures sur lesquels les femmes se penchent pour écouter les concerts qui passent.— Que lui importent à cette reine de l'Adriatique, à cette dominatrice de l'Orient soumis, que lui importent les mouvements de Padoue, les exploits de Vérone, les insurrections de Florence, les victoires du César allemand, ou les échecs du Saint-Père ? N'a-t-elle pas pour elle son conseil des Dix, qui, en s'éternisant, devient son chef et son seigneur, mais qui sait du moins lui garantir sa paix au dedans, — cette chose rare en Italie, et cette indépendance au dehors, — que l'Italie ne connaît plus ! Où les autres se battent, elle se contente de voter. — Elle a devancé le jeu régulier des institutions modernes. — Ceux qui voudraient l'asservir s'arrêtent en frémissant au bord de ses lagunes, et si Barberousse et le superbe Alexandre III pénètrent jamais dans ses murs, ils y viendront comme des hôtes, et non point comme des maîtres ! — Aussi est-ce merveille de voir à quel point Venise surprend et éblouit l'Europe ! L'Europe ne comprend rien ni à cette force qui se contient, ni à cette stabilité qui n'exclut point le progrès, qui ne se dédit jamais d'un mot, qui ne recule jamais d'une ligne, ni à cette politique que le résultat obtenu ne détourne point de celui qu'il faut obtenir encore. Mais tout se pétrifiait chez elle dans des institutions immuables ; tout s'y disposait avec la symétrie solennelle et les formes hiératiques d'une cérémonie religieuse, et elle était tout à la fois protégée et dominée par ce pouvoir occulte, collectif et permanent qui surpassa en profondeur toutes les diplomaties du monde. Grâce à lui, et le redoutant et l'invoquant tour à tour, tour à tour craintive et rassurée, bravant les ennemis du dehors et tremblant chez elle devant ses serviteurs au zèle trop farouche ; sombre au fond, frivole à la surface, vivant dans la fête étincelante et troublée d'un carnaval perpétuel, et portant le masque six mois de l'année, — comme si elle en eût besoin pour dissimuler,—secouant ses grelots et feignant l'ivresse du plaisir sur un sol qui renferme des prisons au-dessous du niveau de la mer, — Venise, alors même que l'inévitable déclin qui attend toutes les choses humaines commença de l'entraîner ; quand la décrépitude de l'Orient pesa sur une aristocratie qui avait besoin de se renouveler et qui ne se renouvelait pas, par la force de ses institutions, comme ces vieilles tours qui penchent toujours et qui ne tombent jamais, — seule de toutes les villes d'Italie, Venise resta debout et entière jusqu'à la fin du dernier siècle sans avoir été entamée par l'Allemagne. Il ne fallut pas moins que la chute du vieux monde pour entraîner la sienne !

Un peu plus tard, à la suite des grands changements qui signa-

Digitized by Google

lèrent la fin du premier Empire français, quand la carte d'Europe, après vingt ans de guerre, fut déchirée à coups de baïonnettes, et refaite à coups de plumes diplomatiques, il y eut des nations qui se sentirent plus heureuses. L'ordre nouveau leur devenait plus clément : leurs franchises s'accrurent ; celles de l'Italie diminuèrent. L'esprit moderne qui soufflait autour d'elle ne la pénétra point ; l'Autriche se mit entre elle et le monde, et elle ne connut la liberté que par le désir. Ce désir devint passion. Les tentatives du moyen âge se renouvelèrent, et furent réprimées plus sévèrement encore. L'Italie ne fut plus qu'une citadelle et une prison ; et, par une dérision amère de la fortune, ce fut précisément la ville qui avait gardé son indépendance avec un soin plus jaloux et un souci plus fier, qui fut la plus cruellement asservie. — Ai-je besoin de nommer Venise, et Milan après elle ? — Nulle part, la compression ne fut plus impitoyable. Mais, dans leur âme ulcérée, Venise et Milan gardèrent à leurs vainqueurs une rancune immortelle. — La France, j'aime à le croire, la France n'a jamais su ce qui se passait alors en Italie. Silvio Pellico, dont le beau livre fut comme le soupir de sa patrie, marche d'un pas calme et libre à la conquête de la perfection chrétienne, entre une double haie de bourreaux. Mais les récits du *Spielberg* et des *Plombs* n'avaient pas atteint le but de l'auteur. Au lieu de conduire à la résignation, ils avaient enfanté la colère. Chacune des paroles du martyr, malgré lui, avait jeté comme un germe de révolte dans le sein des jeunes générations. Le germe couvait. Le ciel de l'Italie portait un orage dans ses nuées sombres. L'orage n'éclatait pas encore, mais il grondait sourdement. Chaque jour voyait une manifestation nouvelle. Tantôt c'était la cocarde italienne clouée aux grands mâts de pavillon de la place Saint-Marc, sur lesquels la république arborait jadis ses bannières ; tantôt c'était une proclamation anti-autrichienne, glissée, pendant la nuit, sous la porte des palais comme des plus humbles maisons. Il y avait une aspiration dans toutes les poitrines, une espérance dans toutes les âmes, un désir dans tous les cœurs ! Des réunions de patriotes, toujours prêtes à changer d'asile pour dépister les sbires, entretenaient le feu sacré : une étincelle suffit pour allumer un incendie. Des questions industrielles amenèrent les premières discussions publiques. En révolution, il n'y a pas de petites choses. On voyait que Vienne voulait ruiner Venise au profit de Trieste, son port privilégié : on se groupa autour d'un comptoir ; une question de chiffres devint une question politique, et le commerce, pour la première fois, servit de déguisement au patriotisme.

Mais, quand les révolutions se font ainsi, elles sont nécessairement conduites par les mains bourgeoises qui ont l'habileté et la pratique des affaires — et non pas par l'aristocratie. L'aristocratie est admi-

Digitized by Google

rable partout où il s'agit de combattre. Soutenue par un sentiment pur et exalté de l'honneur, elle excelle à nous montrer comment il faut mourir. Mais, quand l'héroïsme se complique de procédure ou de finance, elle hésite, et elle a raison, — car elle ne tiendrait que le second rang, elle qui est faite pour le premier !

La noblesse vénitienne ne s'était pas ralliée à l'Autriche, loin de là ; mais elle vivait paisiblement à côté d'elle, et même un peu dans ses salons. Quand elle ne reste pas sur ses terres, ses racines, pour ainsi dire, plongeant dans le sol, où elles puisent sans relâche de nouvelles forces, l'aristocratie ne peut pas bouder longtemps le pouvoir ; elle a besoin de luxe, de fêtes et d'éclat, et, naturellement, elle va vers qui les donne, tout en restant plus ou moins fidèle à ses souvenirs, à ses regrets, à ses espérances peut-être.

Ainsi faisait le patriciat vénitien. Persuadé qu'il ne pouvait rien pour la patrie, il ne songeait plus qu'à se divertir pour son propre compte. Cependant, au-dessous de lui, la bourgeoisie, active, intelligente, à la fois remuante et disciplinée, lentement, mais incessamment, gagnait du terrain, entraînant avec elle le peuple, auquel l'unissait une certaine solidarité d'intérêts. Cette bourgeoisie était instruite, courageuse : elle avait le sentiment profond de la nationalité ; ce sentiment, endormi dans l'aristocratie, veillait en elle, comme ces lampes allumées dans le sanctuaire, et qui ne s'éteignent jamais.

Pie IX monta sur le trône de saint Pierre. L'espérance et la charité s'assirent à ses côtés. Un souffle nouveau passa sur l'Italie, la fit tressaillir et la vivifia. Les Antonins les plus cléments n'avaient point eu ces merveilleux commencements. De la crête des Apennins jusqu'aux dernières cimes des Alpes ; depuis la Sicile jusqu'au Tyrol, ce fut comme une explosion d'enthousiasme dans l'Italie heureuse. Chose admirable et digne de ce siècle merveilleux, c'était le pape qui réveillait la liberté ! Venise tout entière retentit de chants patriotiques en son honneur. Les femmes, toujours plus vives que les hommes dans leur exaltation, parce que chez elle l'égoïsme ne la refroidi point, les femmes portaient son image au poignet, au cou, sur la poitrine : l'image du père de la patrie !

Tout se tient dans la vie des peuples, et le même mouvement emporte toutes les idées. Ces agitations du dehors faisaient sentir leur contre-coup au sein des sociétés savantes, d'ordinaire si paisibles, et des Athénées littéraires, dont ce n'est point l'habitude de se préoccuper de politique outre mesure. La question des nationalités était à l'ordre du jour sous toutes ses formes. Douloureuse étude pour un peuple qui pleure son indépendance ! En même temps, les questions économiques tombaient dans le domaine de la publicité la plus éten-

Digitized by Google

due : dangereuse tentation pour qui savait que l'Autriche épuisait l'Italie par un système calculé d'impôts à outrance, et que Vienne traitait Venise comme les mauvaises métropoles traitent leurs colonies trop faibles. Les juristes perpétuaient habilement l'agitation légale, en mêlant à ces questions des questions de justice et de droit, pour entretenir sans cesse le peuple de ses intérêts les plus immédiats. C'était le sûr moyen de ne le jamais trouver indifférent.

Les Milanais, toujours placés à l'avant-garde de la grande armée de l'indépendance italienne, encouragés par le voisinage du Piémont, leur allié naturel, se levèrent les premiers. Leur exemple acheva d'enflammer les Vénitiens : ils regardèrent leurs maîtres et se comptèrent.

L

Le théâtre de la Fenice — nous dirions le Phénix — où se joue l'opéra ainsi que le ballet, est une des plus élégantes salles de toute l'Italie. Sans être aussi grande que le San Carlo de Naples ou la Scala de Milan, elle a peut-être plus de grâce et plus d'harmonie dans les proportions. Ses cinq étages de loges superposées, semblables de forme et de couleur, sans corbeille, sans balcon, sans galerie, profilent, du sol jusqu'aux combles, leur belle courbe ininterrompue.

La Fenice, les jours de gala ou de représentation solennelle, est comme le salon de Venise. Tout ce qui a un nom, un titre, une célébrité, une fortune, une valeur quelconque, s'y donne rendez-vous et s'y rencontre. Appuyées sur le rebord des loges que tapisse un velours éclatant, encadrées en quelque sorte dans leur bordure blanc et or — pareilles à leurs aïeules, fiers modèles des plus grands peintres du monde, à qui elles révélèrent l'idéal de la femme dans toutes ses splendeurs, — impassibles sous le feu des lustres et des regards, l'éclair aux yeux, le sourire aux lèvres, les Vénitiennes font de la salle entière une sorte de musée de beautés vivantes. Ces soirs-là, il faut tourner le dos à la rampe et regarder ailleurs que sur la scène.

Ces belles créatures n'accordent du reste qu'une attention médiocre à la musique. C'est à peine si elles écoutent la cavatine du soprano, la romance du ténor ou l'air du contralto : elles causent avec leurs attentifs, sourient à leurs victimes, s'admirent assez et critiquent trop leurs rivales.

Mais, si quelque événement politique ou mondain est venu donner un aliment à leur curiosité et un intérêt à leur vie oisive, il faut voir

Digitized by Google

alors la soudaine animation de tous ces visages. Un courant électrique circule dans toute la salle ; tous ces cœurs n'ont plus qu'un battement, toutes ces poitrines qu'une palpitation..... Bientôt toutes ces bouches n'auront plus qu'un cri !

Tel était l'aspect et, pour ainsi parler, l'état moral de la *Fenice* le lendemain des fêtes de Noël de 1847. Que ces temps sont déjà loin de nous !

On donnait ce soir-là le *Macbeth* de Verdi.

Depuis plusieurs jours on recevait de Milan nouvelles sur nouvelles, courriers sur courriers. — La situation était grave ; la Lombardie frémissait, regardait ses armes et appelait l'occasion. A Venise, on éprouvait ces angoisses de l'attente, plus émouvantes que le péril lui-même. L'air que l'on respirait était chargé de ces effluves qui annoncent l'orage près d'éclater.

Le théâtre venait de rouvrir après les solennités de l'Avent. Les loges étaient au complet, l'orchestre rempli ; ceux qui n'avaient pu trouver de place se tenaient debout le long des loges et autour des fauteuils d'orchestre ; les gondoliers mélomanes et le menu peuple, fanatique de théâtre et de musique, se pressaient à l'entrée des couloirs. Chacun interrogeait son voisin de l'œil et semblait demander : Que va-t-il donc se passer ?

Tout à coup un formidable *tutti* commença le beau chœur du quatrième acte.

Verdi ne règne pas sans conteste dans le domaine de l'art ; il n'a pas la pure élégance et la sereine grandeur de Rossini ; il n'a pas ce mélodieux soupir de l'élégie qui fait de l'œuvre de Bellini l'expression la plus touchante de la vie amoureuse. — Mais il a trouvé — et c'est par là qu'il est génie et créateur — une forme nouvelle dans son art. Plus qu'aucun autre il a su fondre la musique dans le drame et lui donner l'accent profond et troublé de la passion. La muse de ses chants est une sœur de l'éloquence ; elle remue, elle exalte, elle pousse les masses et violemment les entraîne !

Quand les chanteurs, qui semblaient s'inspirer de l'enthousiasme de la salle aussi bien que de la pensée des compositeurs, en arrivèrent à cette phrase, d'un rhythme admirable, et dans laquelle Verdi a su mettre une énergie indomptable :

La patria tradita a sorger t'invita
Fratelli, corriamo la patria a salvar [1],

ce fut une explosion magnifique et soudaine. L'assemblée entière,

[1] La patrie trahie vous excite à la révolte ; frères, levons-nous ! courons sauver la patrie !

Digitized by Google

comme si elle eût voulu obéir à la parole du poète, se leva; un *bis* formidable ébranla toute la salle; ce fut un de ces élans irrésistibles comme en ont parfois les foules électrisées, et qui jettent tout un peuple à la mort ou le conduisent à la victoire! Les femmes, qui cèdent plus facilement que nous à leurs mouvements généreux, se distinguèrent par l'exaltation de leur patriotisme. Debout, penchées sur l'appui des loges, elles jetaient des fleurs avec des bravos!

Alba, placée au premier rang entre sa mère et Béatrix, avait donné le signal : son exemple fut bientôt suivi par toutes les loges; ce fut une pluie de bouquets; la scène en fut inondée; les acteurs marchaient sur des roses.

Marino, qui, de sa place à l'orchestre, voyait parfaitement ce qui se passait chez les Nerini, remerciait la jeune fille d'un regard où il mit toute son âme. Depuis son duel avec le marquis, il n'était pas retourné au palais, et, s'il avait assez souvent des nouvelles d'Alba, il était toujours privé du bonheur d'échanger une parole avec elle, et il devait se contenter de la voir de loin, au milieu de gens qui étaient ses ennemis plus ou moins déclarés. Mais comme il savait qu'elle était maintenant surveillée de très près, il ne se permettait guère, nous l'avons déjà dit, qu'un coup d'œil rapide, dérobé à de jalouses surveillances. Ce soir-là, pourtant, il oublia sa réserve ordinaire; il se tourna vers la loge des Nerini; son œil se promena sur toutes les personnes qui s'y trouvaient, avec une fermeté et une assurance que rien ne semblait plus devoir troubler désormais, puis il s'arrêta sur Alba, dont le front rayonnait. Alba tressaillit, mais ne baissa point la paupière; on eût dit qu'elle voulait recevoir ce regard tout entier — et avec lui l'âme de Marino. Toutes les grandes choses se tiennent; on aime mieux tout ce qu'on aime dans ces moments d'exaltation généreuse. L'enthousiasme du patriotisme qui soulevait sa poitrine donnait en même temps à son amour une palpitation plus ardente.

M. de Morghen, assis au fond de la loge avec Beppo, mordit sa moustache en pâlissant. Il souffrait deux fois..., et comme prétendant et comme Autrichien. Il n'osa point s'attaquer à Alba, dont il craignait maintenant les vives répliques, mais il s'adressa de préférence à sa sœur, de manière toutefois à être entendu d'elle :

« Vous êtes bien fanatique de Verdi, ce soir? » lui dit-il.

Ce fut Alba qui répondit :

« Il est si franchement Italien!

— On le voit bien à vos applaudissements!

— Il est vrai que tout ce qui est Italien me transporte! »

Le baron ne répliqua rien, et le comte Nerini haussa les épaules.

La représentation s'acheva au milieu d'un enthousiasme voisin du délire. Jamais, depuis les événements cruels qui les avaient séparés.

Digitized by Google

Alba et Marino ne s'étaient sentis plus épris l'un de l'autre. Jamais la flamme d'amour n'avait brûlé dans leur cœur plus vive. Jamais, au milieu de leurs malheurs, ils ne s'étaient trouvés plus forts, et sentis plus près de la consolation. Dans cette plainte de la patrie qui criait vers eux et qui les invitait à la défendre et à la sauver, ils voyaient comme une image d'eux-mêmes, et dans le succès de ses libérateurs comme un présage de leur propre avenir.

LI

La sortie de la Fenice est toujours un peu tumultueuse. On ne monte pas en gondole aussi aisément qu'en voiture ; les canaux sont étroits ; on ne peut aborder que chacun à son tour, et pendant que les crieurs appellent les gens de chaque gondole, à mesure que leurs maîtres approchent, la foule, sans cesse grossissante, s'empresse dans le vestibule et sous le péristyle. Les femmes, en grande toilette, fleurs et diamants au front, à demi cachées dans les cachemires ou sous les fourrures, regardent passer les beaux jeunes gens qui les saluent ; pendant dix minutes, c'est une cohue de velours, une émeute de soie, un frôlement joyeux de robes de satin ; tout cela couvert par le bruit de la vague qui vient mourir au pied du théâtre, avec le clapotement de son remous monotone, — et par le murmure confus des voix, qui échangent des propos animés, qui discutent sur les événements de la soirée ou qui fredonnent les plus beaux passages de l'opéra.

Au moment où Marino descendit, la comtesse Nerini était arrêtée à l'entrée même de l'hémicycle du vestibule, sur la dernière marche de l'escalier : elle avait pris le bras de M. de Morghen. Beppo venait derrière elle, conduisant sa sœur Béatrix, près de qui se tenait Alba. Au milieu de l'inévitable confusion de la sortie, Lanzia s'approcha d'elle et saisit sa main, qu'il serra dans la sienne.

Alba répondit à sa pression par un long frémissement. — Béatrix se retourna vivement :

« Qu'as-tu ? » lui demanda-t-elle.

« La patria tradita a sorger t'invita ! »

chantait à demi-voix un tenorino qui passait près des deux sœurs.

« Voilà ma réponse ! dit Alba.

— Et tu voudrais délivrer Venise de l'*Autrichien*, ajouta Béatrix avec un malicieux sourire.

Digitized by Google

— Je voudrais la délivrer de tous ses ennemis, » répondit Alba pensive et sérieuse.

Cette soirée devait laisser de longs souvenirs dans l'âme de tous. Alba vit tout à coup renaître son courage, qui s'épuisait dans l'isolement. Pour Marino, il sentit vibrer en lui, avec une force inconnue jusque-là, la fibre du patriotisme, et il associa ce noble sentiment, qu'il avait puisé dans les yeux d'Alba, à son amour pour la fille des Nerini. Alba et Venise ne se séparèrent plus dans sa pensée. A partir de ce moment, il acheva de se transformer : il eut un but devant les yeux, et il entrevoyait déjà la route qui l'y conduirait. De ce moment aussi, il commença de vivre ! On eût dit que ses poumons aspiraient un air plus généreux. C'était déjà l'air de la liberté. A mesure que la fortune de l'Autriche pâlissait et que les chances semblaient s'équilibrer entre les vainqueurs et les vaincus, toutes les énergies de sa nature, un moment domptées par le malheur, se réveillèrent. Il avait maintenant la conscience de ce qu'il valait, et il était certain qu'au moment de l'épreuve il serait l'égal de tous, et que, là où il ne s'agirait plus que de jouer sa vie et de donner son sang, il n'aurait plus à craindre la rivalité de personne. Il ne se mêlait pas encore aux événements, car ils ne s'agitaient point dans sa sphère, mais, de l'œil, il suivait leur marche, il en notait les progrès. Il attendait, et, en attendant, il se préparait !

LII

Cependant, la révolution avançait sur une ligne formidable, habile à se faire une arme de tout, saisissant l'occasion — ou la faisant naître. Tout servait de prétexte à la résistance. Chaque parti voulait essayer ses forces. C'était par la ville une conspiration universelle : les Autrichiens le sentaient et se tenaient sur leurs gardes ; déjà ils se demandaient tout bas s'ils étaient assez forts pour étouffer leurs ennemis. A propos de tout on réclamait des réformes, et, comme le gouvernement les refusait, on s'agitait pour les obtenir. Marino devinait que la révolution serait légale avant d'être violente, et il s'enfonçait courageusement dans le dédale du droit autrichien, le plus confus qui soit au monde. Déjà, cependant, des collisions sanglantes avaient poussé l'Italie contre l'Autriche dans les rues de Milan, de Pavie, de Padoue et de Trévise. L'aigle à deux têtes, que la défense déconcerte assez vite, avait reployé ses ailes devant les mutins. Vienne, qui n'a pas l'habitude de raisonner avec ses sujets, ne demandait cette fois qu'à parlementer avec les rebelles. Tout semblait accroître l'audace

Digitized by Google

de Venise. Les enfants empêchaient de fumer dans les rues pour diminuer de la valeur d'un cigare le bénéfice de la ferme et le revenu de la régie. C'était une protestation comme une autre.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que l'entraînement fût assez général pour étouffer toute réaction : il y a des réactions partout.

Il y en avait surtout dans certaines familles de l'aristocratie, qui, par un triste effet de l'asservissement, avaient fini par s'habituer à l'idée de confondre un jour leurs intérêts avec ceux de leurs maîtres. Déjà aussi commençait à se former le grand parti de la peur, inséparable de tout changement, et qui se demandait en tremblant s'il pouvait résulter autre chose qu'une aggravation de mal, de cette guerre follement entreprise par une poignée d'hommes contre un gouvernement établi, et soutenu par une armée puissante; l'Autriche, que l'on n'avait point vue à l'œuvre, gardait encore pour eux le prestige de la terreur.

Souvent il arrivait que tous les partis étaient représentés dans la même maison et la divisaient.

Chez les Nerini, par exemple, la comtesse, en mère prudente, songeait que les filles sont d'un placement bien difficile en temps de guerre; le chevalier d'Ayala, qui, tout jeune, avait rempli un poste administratif sous Napoléon, aurait voulu voir l'influence française substituée à la domination allemande; Alba n'avait, hélas ! que trop de raisons de désirer le triomphe des idées nouvelles; Beppo, tout au contraire, affectait de se mettre à la tête du parti des Vénitiens hostiles, qui auraient depuis longtemps paralysé l'élan de leur pays, s'il suffisait, pour arrêter un peuple, d'une opposition de bons mots — si spirituels qu'ils fussent, — et d'une bordée d'épigrammes lancées, du coin de son feu, en prenant une tasse de thé ou un verre d'eau de café. C'était lui que l'on citait entre tous ces politiques improvisés qui, comme on l'a si bien dit, sans s'être jamais occupés d'autre chose que du choix de leurs plaisirs, se trouvaient tout à coup des hommes d'Etat consommés, des tacticiens accomplis, toujours prêts à critiquer les patriotes trop zélés qui avaient déclaré la guerre sans leur consentement, et qui la soutenaient sans leur concours.

Alba souffrait de voir Beppo dans ces dispositions hostiles. Entre le frère et la sœur, jadis si doucement unis, ce fut d'abord une sourde mésintelligence qui bientôt éclata. Alba, dans les premiers temps, laissait passer sans réponse les railleries et les allusions; mais quand les unes devenaient trop piquantes et les autres trop transparentes, la jeune fille secouait son habituelle timidité, et la Vénitienne, aussi bien que l'amoureuse, savait réprimer ces attaques par des répliques dont la mordante ironie lui attirait parfois les remontrances partiales de sa mère. Elle se taisait alors, mais, dans son silence même, on

Digitized by Google

pouvait voir une fermeté si fière qu'il ne fallait pas songer à l'ébranler. M. de Morghen essayait bien parfois de ramener vers d'autres idées celle qu'il appelait maintenant sa belle ennemie. Les insinuations du soupirant n'avaient pas plus de succès que les violences du frère :

« En attendant, disait Beppo, pour clore la discussion, en attendant que l'on donne plus de liberté à Venise, qui n'en saurait que faire, on devrait en donner un peu moins aux jeunes filles, qui l'emploient si mal.

— Tu n'es ni un frère, ni un Vénitien, » répondait Alba, blessée au cœur.

Juliette et Béatrix ne se passionnaient point pour toutes ces questions ; elles n'étudiaient la politique que dans ses rapports avec les bals et les soirées, et, sans y trop réfléchir, elles trouvaient que les patriotes avaient tort parce qu'ils dérangeaient la symétrie de leur existence et troublaient leurs chères habitudes. Les séances de l'Athénée leur prenaient trop souvent leurs causeurs ; les jeunes hommes désertaient les salons pour les cercles. C'en était assez pour rendre nos belles créatures réactionnaires. A moins qu'elles n'aient un grand cœur ou une haute intelligence, n'est-ce point d'ordinaire sur d'aussi solides fondements que les femmes asseoient leurs convictions politiques ?

Miss Barbara, qui, en sa qualité d'Anglaise, était libérale — l'Angleterre est toujours libérale, quand elle ne craint pas que nous y trouvions trop d'avantage, — miss Barbara aurait vu avec bonheur les Autrichiens expulsés de l'Italie, et elle soutenait Alba dans sa résistance. Marino ne pouvait avoir de plus fidèle alliée.

Quant à Faustine, ce n'était plus l'espiègle et mutine enfant que nous avons connue au début de ce récit. Elle avait ressenti une douleur profonde en apprenant le duel de Marino. Elle se reprochait comme un crime d'avoir exposé cette vie pour laquelle, mille fois, elle eût donné la sienne ; quand elle comprit que sa sœur aimait Lanzia..... quand elle crut deviner quelle était aimée :

« Qu'ils soient heureux ! dit-elle ; Alba vaut mieux que moi ! je renoncerai à lui : ce sera ma punition ! »

A partir de ce jour, elle enferma son amour dans son cœur comme dans un tombeau, et peu à peu elle tua en elle l'espérance : tâche amère pour une fille de seize ans ! Si Alba n'avait point eu déjà trop de ses propres chagrins, elle n'eût pu voir cette jeune tristesse sans y compatir, et elle eût trouvé dans la tendresse de son âme des mots qui l'auraient consolée ; mais elle avait des inquiétudes et des préoccupations telles qu'elle ne s'apercevait pas que Faustine souffrait.

Elle comprenait que Marino ne pouvait rien espérer de l'état pré-

Digitized by Google

sent des affaires : il fallait des changements — presque un bouleversement — pour qu'il arrivât quelque chose, et elle tremblait de le voir s'aventurer vers l'inconnu, à travers des dangers que son honnêteté ne soupçonnait pas, et en compagnie d'hommes dont le nom seul suffisait à le compromettre, si honorables qu'ils fussent d'ailleurs. Alba, qu'on ne l'oublie point, avait été élevée dans les idées un peu exclusives de sa race, et, à aucune période de l'histoire, l'aristocratie vénitienne n'a aimé que ceux qui n'étaient pas nés de son sang fussent mêlés aux affaires d'Etat. Et c'étaient un avocat, un médecin et des littérateurs qui s'étaient mis à la tête du mouvement. Il semblait à la fille des Nerini que Marino perdrait quelque chose à ce contact. Ce n'est pas ainsi qu'elle eût voulu le voir triompher ! — Et triompherait-il ?

M. de Morghen n'était pas plus heureux. Chaque jour, entre Alba et lui, de nouveaux obstacles s'élevaient, et il voyait bien que la petite comtesse ne ferait rien pour les franchir. Elle ne rencontrait plus Lanzia, mais il n'était pas difficile de voir qu'elle avait l'âme pleine de son image. Et, cependant, son cœur opiniâtre ne parvenait point à se détacher d'elle ! Il s'apercevait bien aussi, et tous les hommes intelligents s'en apercevaient comme lui, que l'on minait peu à peu toutes les bases de son gouvernement ; et ceux qui exerçaient le pouvoir — ceux qui avaient en main la force — ne faisaient rien pour arrêter ou repousser de dangereuses tentatives. On eût dit un aveuglement volontaire. Le fidèle soldat de l'Autriche restait donc l'arme au bras, impassible comme la sentinelle à son poste, mais d'autant plus malheureux qu'il prévoyait le mal sans pouvoir le prévenir. Il n'y avait de direction nulle part ; les ordres, confusément donnés, étaient exécutés plus mal encore : c'était comme un mélange de violence et de faiblesse. La violence irritait, la faiblesse encourageait le parti national. Aussi, pendant que les agents du pouvoir, abandonnés à eux-mêmes, livrés à une incertitude pleine d'angoisse, ne faisant rien quand il y avait tout à faire, hésitaient où il fallait agir, les Vénitiens, au contraire, se préparaient de leur mieux pour toutes les éventualités possibles. Partout les jeunes gens apprenaient le maniement des armes, s'exerçaient au tir, ou, penchés sur la rame du *sandolo*[1], se livraient, en plein canal, à des joûtes de force et d'adresse, pour développer les muscles de leurs bras, comme si la patrie eût dû les réclamer bientôt.

La police fit bien quelques arrestations maladroites, parce qu'elles étaient insuffisantes. On pourrait dire des révolutions ce que Crom-

[1] Petite gondole extrêmement légère, qui ne peut porter qu'une personne, et que les jeunes patriciens s'amusent souvent à conduire.

Digitized by Google

well disait des princes : Il ne faut les frapper qu'à la tête !—c'est-à-dire quand on est certain de les tuer..... car les blessures qui ne les tuent point les fortifient. La société protesta en désertant les théâtres, le peuple en prenant des habits de deuil. Parfois, on voyait un spectacle étrange : une foule immense se réunissait sur la rive des Esclavons, et calme, silencieuse, les yeux baissés, la douleur sur le visage, se déroulait le long des quais. Arrivée au pont de la Paglia, en vue des fenêtres de la prison d'Etat, la procession populaire s'arrêtait ; aucun discours n'était prononcé, on ne faisait entendre aucun chant. Mais, tout à coup, les hommes ôtaient leurs chapeaux et les femmes agitaient leurs mouchoirs. Puis, avec la même réserve, la foule se retirait sans qu'aucun désordre eût altéré le caractère de cette manifestation touchante.

Le soir, quand la musique militaire commençait à se faire entendre sur la place Saint-Marc, comme obéissant à un invisible signal, tout le monde disparaissait. Partout le papier-monnaie de l'Autriche était obstinément refusé. Les relations de société devenaient de jour en jour plus difficiles ; l'aristocratie avait compris enfin qu'elle ne continuerait pas à voir le monde officiel sans perdre bientôt son prestige et sa popularité : elle s'abstint. La comtesse Nerini, mal conseillée en cela par Joseph, qu'elle écoutait trop, voulut cependant conduire ses filles à un bal pour lequel la plupart de ses amies avaient renvoyé leurs invitations. Ce fut une grosse affaire. Alba résista énergiquement, pria et protesta ; tout fut inutile : la mère exigea, et la fille dut céder. Jamais Alba n'avait été plus belle, mais jamais non plus elle n'avait semblé si froide et si fière. Par un artifice de toilette tout féminin, et dont la comtesse ne s'aperçut qu'au bal, elle eut soin de rappeler dans sa parure les couleurs italiennes, pour que sa présence chez les ennemis de sa nation protestât plus hautement encore que l'absence des autres. La comtesse en pâlit, mais elle n'osa pas éclater ; elle ajourna sa colère jusqu'au retour. Leur hôte, qui d'ordinaire était plein d'attentions et de courtoisie pour la petite comtesse, ne lui adressa pas même la parole ; c'est de quoi, on se l'imagine, elle ne prit pas grand souci. Elle était plus touchée de la muette tristesse du baron de Morghen, qui, après l'avoir saluée profondément, se retira dans l'embrasure d'une fenêtre, sans même oser lui demander une valse, tant il devinait en elle une hostilité contenue, mais énergique, contre tout ce qui rappelait l'Autriche.

Cependant l'exaltation du peuple allait toujours croissant, et tous les moyens lui étaient bons pour se faire jour. Deux factions, séparées par des siècles de haine, avaient depuis longtemps divisé les populations rivales qui habitent les bords opposés du Grand-Canal. J'ai nommé les *Castellani* et les *Nicolotti*. Descendant de deux races

Digitized by Google

ennemies, qui, presque en même temps, d'Héraclée et d'Aquilée, étaient venues s'établir dans les lagunes, les Nicolotti et les Castellani avaient vu se perpétuer entre eux les rivalités qui, jadis, avaient désuni leurs pères. Souvent même le gouvernement de l'ancienne république avait entretenu à dessein l'émulation des deux partis, pour les dominer tous les deux, en maintenant l'un par l'autre. Mais, dans leur haine commune de l'étranger, les factions rivales oublièrent leurs vieilles querelles pour unir leurs efforts et leurs bras contre un seul ennemi.

Un matin, sans que personne eût été prévenu, on vit leurs barques nombreuses s'arrêter devant la façade grandiose de l'église *Santa Maria della Salute*, dont le péristyle, par plusieurs étages de marches, descend jusque dans les flots du Grand-Canal, et dont la double coupole et les deux campaniles dessinent dans l'air et dans l'eau, de quelque côté qu'on les regarde, des lignes d'une grâce orientale.

Bientôt, des hommes aux costumes populaires, au visage énergique et franc, sortirent de ces barques. Les uns portaient l'écharpe rouge des *Castellani*, les autres, l'écharpe noire des *Nicolotti*. Quelques-uns étaient sans insignes : c'étaient ceux qui devaient servir de médiateurs entre les deux factions.

Par couples, ou par petits groupes de quatre à cinq, ils entrèrent sous le dôme, dans cette attitude de respect silencieux qui convient à l'homme près de faire un grand acte.

Un prêtre, qui savait que la religion du Christ est amour et pardon, les attendait à l'autel..... Les bougies de cire odorante brûlaient sur toutes les branches du grand candélabre en bronze d'Alessandro, et faisaient resplendir les anges et les saints en marbre de Carrare, agenouillés autour de l'autel.

La fine grille en fer ouvragé, ciselée comme un bijou, s'ouvrit, et les deux chefs, hier encore mortels ennemis, des Rouges et des Noirs, entrelacèrent leurs écharpes et les déposèrent sur la première marche de l'autel. Ce furent eux ce jour-là qui servirent d'acolytes au prêtre. Ils voulurent servir la messe que l'on célébrait pour eux. Au moment de l'élévation, ils s'agenouillèrent en étendant la main droite vers l'hostie. Avec eux, tous les assistants jurèrent dans leurs cœurs le serment que leurs lèvres ne pouvaient pas prononcer. Après la messe, les deux chefs échangèrent leurs écharpes, et le même jour un banquet de réconciliation les rassembla tous ; les meneurs les plus ardents des deux factions s'étaient indistinctement parés des couleurs ennemies, et on put les entendre s'écrier en chœur : « Plus de *Castellani !* plus de *Nicolotti !* nous sommes tous Vénitiens, tous patriotes ! » Cela voulait dire : Plus d'Autrichiens ! Nous sommes ici pour les chasser !

Digitized by Google

Le gouvernement répondit à ces démonstrations trop significatives par une loi draconienne qui livrait les citoyens à la juridiction militaire — on sait ce que ce mot-là veut dire dans une bouche autrichienne — et par la mise en état de siége de la Lombardie et de Venise. C'était le commencement d'une persécution sanglante !

Un long cri de douleur s'éleva dans toute l'Italie. Partout, au milieu des fêtes populaires, on portait, entre les bannières italiennes, le lion de Saint-Marc voilé d'un crêpe en signe de deuil.

Les affaires de Marino n'allaient pas mieux que celles de son pays; mais du moins son courage était à la hauteur de ses épreuves. Une âme nouvelle s'était développée en lui au souffle d'Alba. Il sentait qu'il ne pourrait la conquérir qu'en faisant de grandes choses. Il en voulut faire ! Il fallait tout d'abord secouer les mesquines entraves qui le liaient : il rendit son emploi, et se jeta tête baissée au plus fort du mouvement qui devait le conduire au triomphe..... ou à la mort.

Bien qu'il enveloppât toutes ses actions de mystère, et que les conspirateurs de Venise aient toujours passé pour les plus discrets et les plus prudents du monde, la police soupçonna bientôt ses démarches ; elle prit ombrage de ses liaisons nouvelles avec des hommes qu'il n'avait pas l'habitude de voir, et que rien ne devait faire entrer dans ses relations. On fit chez lui une descente nocturne, suivie d'une perquisition minutieuse.

Comme il ne s'agissait que d'un de ces procès de tendance, dont les accusations toujours vagues laissent tant de latitude aux agents du pouvoir, quand on vit qu'il n'y avait rien à saisir que lui-même, on l'arrêta.

Vers une heure du matin, la gondole des sbires vint accoster à la porte du palais Lanzia : trois hommes montèrent chez lui, et redescendirent une heure après en l'emmenant. Anzora éperdue l'accompagna malgré eux jusqu'à la dernière marche, et au moment où il allait monter en gondole, voulut l'arracher de leurs mains.

« Il s'agit maintenant de se taire ! lui dit un limier de la police, en la repoussant violemment, car au premier mot tu disparais aussi. »

La gondole quitta aussitôt le Grand-Canal, et s'enfonça dans un labyrinthe dont aucune Ariane ne donna le fil à Marino, assez surpris d'ailleurs de tout ce qui lui arrivait.

Les chefs du mouvement, arrêtés un peu avant lui, avaient été enfermés dans les prisons neuves qui dominent le quai des Esclavons, séparées du palais des Doges par le petit canal de la *Cononica*, sur lequel on a jeté le pont si fameux dans les romans et dans les drames moyen âge, et que l'on appelle le *Pont des Soupirs*, nom de sinistre augure !

Digitized by Google

Comme leur arrestation avait causé une certaine émotion par la ville, et que l'on ménageait encore un peu l'opinion, on les traitait assez bien et on leur permettait de voir leurs amis. Quant à Marino, que l'on croyait sans conséquence, parce qu'il n'avait ni fortune, ni famille, ni protecteurs, on y mit beaucoup moins de façons ; il s'agissait tout simplement de le supprimer, et rien de plus. — La vieille prison était assez bonne pour lui !.....

On le mena d'abord chez une espèce de juge qui lui fit subir un premier interrogatoire ; puis il descendit dans une cour mal éclairée, où la lueur d'un réverbère lui permit néanmoins de reconnaître l'*Escalier des Géants*, avec ses cariatides superbes et ses volées de larges marches en marbre blanc.

Une porte dérobée, qui s'ouvrait sournoisement dans le mur, le fit pénétrer dans un greffe où l'on procéda rapidement à la cérémonie de l'écrou. Il était prisonnier d'Etat.

« Conduisez-le dans les *puits !* » dit un chef de bureau.

Nous écrivons ici une histoire vraie, et non pas un mélodrame dans la manière noire. Il ne faudrait pas que ce mot de *puits* inspirât à nos lecteurs des idées par trop terribles. Le nom un peu emphatique de ces prisons fameuses dit peut-être plus qu'il ne devrait dire. Les puits de Venise ne sont pas de voluptueux boudoirs, et le *détenu*, pour parler la langue officielle, n'y repose point sur des sophas capitonnés ; mais nous avons l'avantage d'habiter ici, en France, des cachots qui ne valent pas mieux. Aujourd'hui, du reste, les puits sont à peu près abandonnés, et l'on ne s'en sert que dans des circonstances extraordinaires, quand la population flottante de la nouvelle prison déborde dans les anciennes.

Il y a deux étages de cachots qui portent le nom de puits. On fit descendre Lanzia au second, qui se trouvait un peu au-dessous du niveau de la cour du palais.

Le guichetier, qui portait les clefs, s'aperçut qu'il avait oublié celle du cachot destiné à son prisonnier. — Il fit un signe au *secondino*, son acolyte, et remonta pour la chercher. Celui-ci toucha le coude de Marino, et, pour attendre le retour de son chef de file, poussa le jeune homme dans un corridor étroit et long, à l'entrée duquel ils se trouvaient. Marino marcha devant lui, sans trop savoir où il allait, trébuchant à demi dans une obscurité que la lampe fumeuse de son guide semblait rendre plus épaisse encore. Il gagna l'extrémité du corridor en s'appuyant au mur.

« Là ! asseyez-vous ! lui dit son gardien ; mon camarade ne tardera pas à revenir, et ce ne sera pas long. »

Et, tout en parlant, il plaça sa lampe dans une sorte de petite niche creusée au vif du mur. La lumière frappa en plein sur le visage

Digitized by Google

du prisonnier. Tout à coup il bondit sur ses pieds, et, avec un geste violent, étendit ses deux bras en avant. Il venait de reconnaître, non sans une secrète horreur, la place où jadis on exécutait les arrêts criminels du conseil des Dix. Le siége de pierre sur lequel il était assis, c'était celui sur lequel on plaçait les condamnés à mort ; dans la niche même où le guichetier posait sa lampe, le bourreau, pendant des siècles, avait posé la sienne ; on voyait encore, à la partie supérieure, les vestiges de la fumée et les traces de la flamme. A un moment donné, l'exécuteur passait derrière le condamné, comme venait de faire le gardien de Marino, lui jetait une corde mince autour du cou, et l'étranglait en un tour de main. La porte basse, ménagée dans le mur, et que Lanzia pouvait toucher du coude, c'était celle par où, après l'exécution, on faisait glisser les cadavres que recevait une gondole d'Etat, chargée d'aller le jeter dans la lagune, la corde au cou, le boulet aux pieds.

Tous ces souvenirs, toutes ces lugubres images se présentèrent à la fois à l'esprit de Marino, et il ne fut pas maître d'un premier et brusque mouvement d'horreur. A vingt-cinq ans, lorsqu'on aime..... lorsqu'on est aimé, la vie semble belle, et l'on ne veut pas mourir !

Lanzia recula d'un pas, s'adossa au mur, croisa ses bras sur sa poitrine, et regarda en face celui qu'il croyait son bourreau, bien disposé à faire payer du moins sa mort à quelqu'un.

Le pauvre secondino, Allemand épais d'encolure et d'esprit, peu familier avec les traditions du palais, ne comprit rien au mouvement de son prisonnier : il crut seulement qu'il s'ennuyait d'attendre.

« Pien pien ! lui dit-il dans son patois tudesque, l'audre fa fenir supito ! eine minite !.... »

En effet, l'autre, hâtant le pas, arriva bientôt.

« Il y a longtemps que les puits n'ont servi, dit-il au jeune comte, et je me suis trompé de clefs..... Votre Excellence a attendu, mais j'imagine qu'elle n'est pas pressée. »

Cette plaisanterie parut sans doute d'excellent goût à son auteur, car il se témoigna sa propre admiration à lui-même par un gros rire, auquel Marino n'était guère d'humeur de faire écho. Il suivit ses guides en silence.

« Ici ! » dit le geôlier en faisant grincer son énorme clef dans une serrure rouillée.

Marino était sur le seuil d'un cachot tout juste assez long pour qu'il pût y faire quelques pas, et assez haut pour qu'il fût possible de s'y tenir debout. On avait déposé deux bottes de paille dans un coin de la cellule, au pied d'un lit de camp élevé à un demi-mètre du sol ; des planches vermoulues lambrissaient le cachot, et une

Digitized by Google

grille à claire-voie étroite, prenant jour sur le vestibule, laissait parvenir jusqu'au prisonnier l'air vif et frais du canal.

« Vous voilà chez vous, » dit le guichetier. Et il ferma la porte sans ajouter une parole.

Marino resta seul dans une obscurité complète. Il gagna son lit de planches en tâtonnant, et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit.

LIII

Pour peu que l'on ait passé quelques heures dans une prison, l'on devinera aisément quelles durent être les pensées de Lanzia. Les rêves d'un prisonnier d'Etat sont rarement couleur de rose. En temps de révolution, tout le monde peut tout craindre, à Venise plus qu'ailleurs où il n'y a d'autre loi que le caprice, d'autre justice que l'arbitraire de la police. Marino le savait. Le souvenir d'Alba lui traversait l'âme, ajoutant une douleur de plus à ses douleurs ; il espérait peu la revoir : l'espérance n'habite guère au fond des cachots. Il se disait que son souvenir lui resterait jusqu'à la dernière heure, et que cette chère et douce pensée, si elle ne le consolait pas, l'aiderait du moins à mourir.

Cette longue nuit, si remplie d'événements, commencée dans le calme de sa demeure, interrompue par la soudaine arrivée des sbires et le brusque désordre d'une arrestation continuée dans les greffes, et qui s'achevait maintenant dans un cachot, faisait à Marino l'effet d'un terrible cauchemar. Vaincu enfin par la fatigue et l'épuisement, il eut le bonheur de trouver l'oubli dans le sommeil. Déjà les lueurs pâles de l'aube, en pénétrant dans son cachot, l'avaient surpris affaissé sur sa paille, la face tournée contre le mur et dormant, quand un bruit de clefs le réveilla. C'était le secondino allemand qui faisait sa ronde matinale.

« Il ne faut pas se laisser mourir de faim ! » dit-il en déposant dans un coin de la cellule la maigre pitance de la journée.

Marino ne répondit rien, mais il se leva en frissonnant, secoua ses membres, et fit quelques pas entre ses quatre murs. Il regarda autour de lui comme pour reconnaître où il était, mais ses yeux n'étaient pas encore accoutumés à la demi-obscurité du cachot, et tout d'abord il ne put rien distinguer. Peu à peu cependant cette faible lueur lui suffit, et vers midi, au moment où le soleil semble pénétrer partout et réjouir la nature entière, il put reconnaître les objets qui l'entouraient. Les murs de sa cellule étaient couverts de noms et d'inscriptions, depuis le pavé jusqu'à la voûte ; tous ces noms étaient insignifiants

Digitized by Google

ou vulgaires, et l'on n'y pouvait rattacher aucun souvenir; les inscriptions étaient à demi effacées. En tout autre moment, Marino n'eût pas pris garde à cette littérature de prisonnier, mais maintenant il lui semblait qu'une secrète et puissante sympathie le rattachait à tous ceux qui, à la même place, avaient souffert comme lui. Il lui fallut de longues heures pour déchiffrer quelques lignes ciselées dans la pierre avec la pointe d'un clou, raturées en plus d'une place, et que d'autres écritures, essayées par-dessus, rendaient plus hiéroglyphiques encore. La plupart de ces inscriptions respiraient une morne douleur ou ce profond effroi dont l'inquisition, pareille au serpent fascinant de son œil magnétique la proie qu'il convoite, frappait ses victimes avant de les livrer à la hache du bourreau.

« Parler peu, nier promptement, penser toujours à notre but, voilà ce qui peut nous sauver, nous autres misérables ! » disait l'une.

« Ne te fie à personne ! disait l'autre; pense et tais-toi..... si tu veux échapper aux embûches des espions. — Le repentir ne te sauverait pas..... et prouverait ta faute..... Je suis ici pour avoir donné à manger à un mort. »

« Nos destins sont assez pareils, pensa Marino; celui-ci fut emprisonné pour avoir donné à manger à un mort, — et moi pour avoir voulu ressusciter une morte..... qui s'appelle Venise ! »

A la tête de son lit, des lettres, longues de deux pouces et plus fraîchement gravées, attirèrent son regard.

« De celui auquel je me fie, Dieu me garde ! de celui dont je me défie, je me garderai, moi ! » disait l'inscription.

Marino leva les épaules avec un sourire de pitié douloureuse; ce conseil de prudence suprême, qu'un prisonnnier léguait à ses frères dans le malheur, était pour le moins inutile : il connaissait le prix du silence !

La disparition de Marino, quand elle fut connue d'Alba, la jeta dans une inquiétude qu'il est plus facile de comprendre que de décrire. Elle était d'autant plus malheureuse qu'elle ne pouvait rien pour lui. Beppo, depuis qu'il voyait dans Lanzia un obstacle à ses projets, était loin de se montrer bienveillant à son endroit, et il était trop heureux de ne plus le trouver entre sa sœur et le baron de Morghen, pour chercher à le tirer d'embarras; la comtesse-mère avait trop énergiquement blâmé sa conduite pour qu'on pût espérer de l'intéresser à sa délivrance. Le chevalier d'Ayala était sans influence; Alba savait trop bien d'ailleurs que ce parfait modèle des sigisbés passés, présents et futurs, n'oserait pas se permettre d'avoir une opinion indépendante. Il était inutile de le solliciter.

Restait donc le baron de Morghen. Par sa position dans l'armée, et plus encore par ses relations de famille, celui-là pouvait beaucoup;

Digitized by Google

mais la délicatesse d'Alba s'alarmait à la seule pensée de l'invoquer pour son rival. Elle savait jusqu'où serait allée sa générosité chevaleresque, et à tant d'avantages qu'il avait déjà elle ne voulait point ajouter ceux qui naîtraient d'un service rendu. Il ne lui restait plus qu'à souffrir en silence et à cacher sa douleur, car elle ne pouvait pas même se permettre ce dernier soulagement des malheureux, l'amère volupté des larmes! Cependant, une sourde inquiétude la dévorait, et elle avait parfois des accès de secret désespoir que rien ne pouvait calmer. Quand un homme est sous la griffe de la police autrichienne, il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour craindre les plus terribles extrémités. Miss Shelby n'osait plus parler à son élève du sujet de ses habituelles pensées; elle devinait que la douleur d'Alba était de celles que l'on ne peut pas consoler. Un soir, qu'elle était seule, appuyée au balcon — rêveuse — Faustine s'approcha d'elle doucement, prit sa main, la baisa, et disparut sans prononcer une parole.

LIV

On eut enfin, au bout d'un mois, des nouvelles du prisonnier; on sut en même temps qu'il était dans les puits du palais ducal, et qu'il avait été interrogé le matin. Le chevalier d'Ayala tenait ces détails d'un de ses intimes qui connaissait les magistrats faisant l'office de nos juges d'instruction. Il est bon d'avoir des amis partout.

Bien que la perspective d'un procès politique n'eût par elle-même rien de trop rassurant, Alba n'en éprouva pas moins une sorte de bonheur en apprenant, si triste qu'il fût, le sort de Lanzia. Tout lui devait être moins cruel que l'incertitude; maintenant, elle savait et ce qu'elle devait craindre, et ce qu'elle pouvait espérer. Aussi le messager d'une heureuse nouvelle n'eût pas été mieux reçu que ne le fut le chevalier quand il lui raconta les circonstances de l'arrestation et de l'interrogatoire du jeune comte. Le beau Léandre, qui s'attendait à un déluge de larmes, fut obligé de mettre en réserve, sans en avoir fait usage, une petite consolation qu'il avait préparée, et dont Alba ne lui parut pas avoir besoin.

« Je vous remercie, mon cher chevalier, lui dit-elle, de ce que vous m'apprenez là..... Je ne vous cache pas l'intérêt bien sincère que je porte au comte Lanzia.

— Ce serait assez inutile, ma belle enfant! dit le chevalier avec son fin sourire.

Digitized by Google

— Oh ! je vous l'aurais avoué depuis bien longtemps, car vous êtes bon, vous ! mais.....

— Mais..... tu ne me crois pas discret ! petite folle ! Va, tu ne connais pas tes amis !

— Je sais que vous êtes le mien, chevalier..... et je sais aussi qu'il ne me reste plus que vous au monde. Il faut que vous me rendiez un grand service !

— Voyons cela !

— Eh bien ! informez-vous de lui tous les jours..... sachez tout..... et dites-moi ce que vous saurez. »

Le chevalier promit ce que l'on voulut, et Alba se sentit rassurée.

Le chevalier était faible, mais il était bon : pour qu'il fût excellent, il ne s'agissait que de le soustraire à l'influence de la comtesse. Par lui, Alba aurait des nouvelles de Marino ; elle pourrait peut-être lui donner des siennes ; leur intimité, un moment brisée, allait se renouer. Et quel bonheur pour Lanzia, de savoir, au fond de sa prison, qu'une pensée fidèle veillait toujours sur lui ! Alba ne se trompait point : un regard de ses yeux eût suffi pour illuminer le cachot de son amant, un mot de sa main pour lui rendre la paix avec l'espérance.

Alba était donc bien disposée à suivre toutes les péripéties du procès, et, au dernier moment, quand il le faudrait, dût-elle se perdre par un éclat, à tout tenter pour sauver Marino.

L'instruction se poursuivait sans amener de preuves contre les inculpés. On eût dû les rendre à la liberté et à leurs familles, mais la police est comme l'avare Achéron, elle ne lâche point sa proie ! On résolut d'attendre et de faire un supplément d'enquêtes. Marino n'était guère légiste, et n'avait pas d'avocat : il ne pouvait que laisser faire et laisser passer la justice de l'Empereur et Roi.

Cependant, comme les menaces n'avaient pas fait taire Anzora, qui s'en allait redemandant son maître à tout le monde, et que sa disparition commençait à faire quelque bruit, on résolut de le tirer des puits, pour éviter un scandale inutile, et de le transférer dans les prisons neuves, où il alla rejoindre ceux que l'on appelait ses complices.

Les prisons neuves, qui dominent le quai des Esclavons et regardent au loin l'Adriatique, passent pour un des plus beaux monuments d'architecture de l'Europe. Je ne connais guère de palais qui égalent cette prison. Rien n'est plus imposant que sa construction cyclopéenne, où les blocs de marbre, sans lien ni ciment, entassés l'un sur l'autre, ne sont retenus que par leur propre masse.

Par une froide nuit de mars, on vint chercher Lanzia dans son cachot, et sans lui rien dire, au milieu d'une obscurité que rayait à

Digitized by Google

peine çà et là la lueur des torches, et d'un silence qu'interrompait seule la crosse des fusils retentissant sur les dalles, on l'amena sous les voûtes du gigantesque édifice. On le laissa seul, sans que rien pût même lui faire soupçonner le sort qui l'attendait, dans une vaste salle, dont les fresques, si mal éclairées qu'elles fussent, lui firent cependant reconnaître un ancien tribunal de la république [1]. Il y grelotta jusqu'au matin, en se demandant si ce n'était point là sa première étape vers le Spielberg.

Le lendemain, après une nuit dont on avait, comme à plaisir, prolongé l'inquiétude et l'angoisse, on l'installait dans une chambre que la comparaison avec son ancien cachot dut lui faire prendre pour un lieu de délices. Vers midi, il reçut la visite d'un magistrat bénin, devant lequel il n'avait pas encore comparu. Celui-ci mit de côté toutes les formes inquisitoriales et sévères avec lesquelles on avait jusque-là procédé vis-à-vis de lui. Il tint au contraire à se montrer paternel et clément, parla de grâce et de pardon, et fit entrevoir un avenir plus heureux à la jeunesse repentante qui voudrait avouer ses fautes..... et peut-être un peu celles des autres. Le moyen était mal choisi. Marino avait répondu à la terreur par le dédain : il répondit à la séduction par le mépris ! Ses juges virent bien qu'il fallait l'abandonner : c'est ce qu'ils firent. La vive pointe de la douleur s'était émoussée dans son âme, et il avait retrouvé son calme. — Il profita de ses loisirs forcés pour mettre un peu d'ordre dans ses idées, pour réfléchir à l'avenir nouveau dans lequel il entrait; il n'avait eu jusqu'ici que des aspirations et des entraînements; il sentait que c'était beaucoup, il comprit que ce n'était point assez. Sa pensée trop jeune, trop ardente, se mûrit dans la réflexion solitaire, — il fit le plan de sa conduite à venir, et affermit ses résolutions. — Sa jeunesse était entrée dans cette prison ; sa virilité devait en sortir.

LV

Cependant les choses en étaient venues à un tel état d'irritation de part et d'autre, que l'on pouvait tout craindre au moment où éclata chez nous cette révolution de Février dont le triomphe surprit les vainqueurs encore plus peut-être que les vaincus. Le contre-coup s'en fit ressentir au loin. Quand la France est calme, l'Europe est en paix ; quand Paris remue, l'Europe tressaille. En 1848, l'Europe tressaillit

[1] La magistrature qui siégeait dans cette salle se composait de ceux que l'on appelait : *Signori di Notte al criminale*, nom sinistre comme l'institution.

Digitized by Google

profondément ; plus d'un trône chancela, plus d'un roi trembla dans sa capitale. A Vienne, l'empereur d'Autriche accorda une constitution libérale à ses sujets ; à Venise, le peuple abattit les banderoles jaunes et noires qui flottaient aux trois mâts de la place Saint-Marc, et arbora les couleurs italiennes. Puis il se souvint des martyrs qui souffraient pour lui, et la foule, comme un fleuve longtemps contenu qui se divise, roula d'un côté vers les prisons, et de l'autre vers le palais du gouverneur.

Bientôt les grilles tordues plièrent et tombèrent sous l'effort de la multitude, sans que la troupe, bloquée dans ses casernes, pût même essayer de résister à ces violences soudaines.

Le gouverneur, attiré par les cris du peuple, parut à son balcon : « Les prisonniers ! cria-t-on de toutes parts. Il voulut parlementer : « Les prisonniers ! reprenaient, comme un chœur formidable, des milliers de voix furieuses, nous les voulons, et tout de suite ! ! ! » Le gouverneur, éperdu, signa l'ordre d'élargissement. Le peuple reçut la délivrance de ses héros comme la sienne propre, et il poussa une telle clameur que les pigeons de Saint-Marc prirent l'essor, et, quittant les dômes aériens de leur basilique, s'élevèrent au-dessus de la place comme un blanc tourbillon.

Puis la houle humaine fit passer par-dessus toutes les têtes le papier libérateur ; en quelques secondes il arriva jusqu'au seuil de la prison, dont les portes s'étaient ouvertes.

Les captifs parurent : tous les mouchoirs s'agitèrent, toutes les têtes se découvrirent ; ils furent presque étouffés sous des embrassements convulsifs. Chacun voulait les approcher, les féliciter, leur toucher la main, les serrer dans ses bras. De gré ou de force, on les hissa sur un pavois populaire improvisé avec les portes de la prison, et on les ramena en triomphe sur la place Saint-Marc.

La place, en ce moment, présentait un spectacle inouï : elle fourmillait de monde ; on se pressait à tous ses abords ; les canaux qui l'environnent disparaissaient sous les gondoles, tellement rapprochées qu'on eût dit un pont jeté d'une rive à l'autre. Comme par des flots, on était entraîné, et pour ainsi dire porté par la foule, de la Basilique aux Procuraties ; de l'Horloge aux lions de la Piazzetta : ce n'était plus de la joie que le peuple éprouvait, c'était de l'ivresse, c'était du délire !.... Il faut connaître la nature italienne, il faut l'avoir vue dans l'exaltation de ses triomphes inespérés, pour se faire une juste idée d'une pareille scène. — Enfin les oscillations de ces vagues vivantes apportèrent les prisonniers devant le palais du gouverneur. Le balcon était couvert de femmes.

Un d'entre eux, âme antique, cœur de héros, idole du peuple, et

Digitized by Google

dont la parole eût soulevé les pierres mêmes de Venise, se dressa sur le pavois pour saluer la multitude.

« Parlez ! parlez ! » lui cria-t-on de toutes parts.

Pendant que son éloquence s'épanchait sur eux comme une lave brûlante, et que tous l'écoutaient, les Autrichiens dans une sorte de stupeur, les Vénitiens avec un enthousiasme qui s'échappait de leurs poitrines en mille exclamations passionnées, Marino leva les yeux vers le balcon du gouverneur.

Parmi ces femmes qui le couronnaient comme une guirlande de fleurs, il reconnut Alba.

Pâle, immobile, sa main crispée sur l'appui du balcon, comme si elle eût craint de tomber, — l'autre main tendue vers lui, son âme dans ses yeux, Alba le regardait..... On eût dit qu'elle ne pouvait se rassasier de cette vue dont elle avait été privée si longtemps, et qu'elle était comme ravie en extase devant lui. Marino ne sentait pas moins vivement qu'elle, mais, si vive qu'elle fût, sa joie était corrompue, malgré lui, par la pensée qu'il la revoyait au milieu de ses ennemis. — Il ne savait pas que, surprise sur la place par la tempête populaire, sans autre protection que sa gouvernante et une de ses sœurs, Alba n'avait pu refuser l'offre de la femme du gouverneur, qui leur avait proposé sa maison comme un asile. — Son visage exprima donc un étonnement douloureux. — Alba le comprit, et avec cette soudaineté d'émotion qui était un des plus charmants dons de sa nature, elle éprouva aussitôt le contre-coup de l'impression triste qui le frappait. Instinctivement, elle porta la main à sa poitrine en le regardant. C'était presque l'angoisse qui se peignait sur ses traits. Lanzia sentit en même temps et à quel point il était aimé, et combien ses soupçons avaient été injustes; il eût voulu se jeter aux pieds d'Alba, et avec mille serments d'amour lui demander son pardon. Sans doute la jeune fille devina tout ce qui se passait dans son âme, car la paix reparut bientôt sur le doux visage, et rien n'altéra plus le rayonnement de bonheur qu'elle éprouvait en retrouvant tout à coup celui qu'elle avait cru à jamais perdu.

LVI

La mesure de leurs épreuves n'était pas comblée ; les plus dures peut-être restaient encore à subir. Alba espérait que Marino paraîtrait le soir au palais. Il n'y avait point eu entre lui et la famille Nerini une rupture assez nette pour qu'il n'eût pas le droit, dans un jour comme celui-là, de venir rendre compte à ses amis des

Digitized by Google

événements si graves qui avaient en quelque sorte bouleversé sa vie. Il est vrai que les Nerini lui avaient témoigné une si froide indifférence qu'il n'était guère autorisé à croire maintenant à leur sympathie. S'il venait, ce serait pour elle, — pour elle seule !

Il ne vint point.

Si, dans cet égoïsme de l'amour qui veut à tout prix la présence de l'être aimé, Alba regretta de ne le point voir, elle ne put cependant qu'approuver sa résolution, en entendant comment on parlait de lui autour d'elle. On traita fort cavalièrement l'émotion populaire qui soulevait toute la ville ; on assurait qu'elle ne pouvait manquer d'être promptement et sévèrement châtiée. Il y a des gens qui ne parlent jamais que de châtiment ! — Le nom de Marino se trouva naturellement amené dans la conversation. Beppo blâma un homme de sa naissance de se mêler à des intrigues bourgeoises, et de se compromettre dans des mouvements séditieux.

« Aurais-tu mieux aimé qu'il restât en prison ! dit Alba, qui n'avait pas prononcé une parole de toute la soirée.

— Il n'aurait pas eu l'embarras du choix s'il eût toujours tenu son rang, répliqua la comtesse avec un peu d'aigreur.

— Décidément, se disait la jeune fille, il a mieux fait de ne pas venir !

— Je donnerais dix années de ma vie pour la revoir, pensait Marino de son côté, mais je rentrerai au palais Nerini le front haut, — ou je n'y rentrerai point. »

Et il se jeta intrépidement et tête baissée dans la voie qu'il croyait la plus propre à l'y ramener.

Du reste, tout le monde, à Venise, sentait que la position était de celles que personne ne domine. — Il y a des instants dans la vie des peuples où il semble que les événements marchent d'eux-mêmes, sans que l'on puisse ni les arrêter ni les conduire. Ce premier échec de l'autorité, ce triomphe de la force contre la légalité, cette surprise heureuse, ce coup de main réussi ouvraient pour la ville des doges l'ère de la révolution. Le pouvoir fut frappé d'une sorte de stupeur : cette première concession accordée devait être maintenant suivie de toutes celles que l'on demanderait..... que l'on exigerait. Après quelques jours d'inutile résistance, il fallut accorder l'autorisation de créer une garde civique. Une écharpe blanche, ceinte aux reins des soldats, passée en sautoir au cou des officiers, fut le signe de ralliement des nouveaux défenseurs de l'ordre. — Mais, chez un peuple conquis, une garde civique n'est autre chose qu'une armée de citoyens placée en face d'une armée de conquérants. On le vit bientôt. Cette troupe pittoresque, qui n'avait d'abord eu à sa disposition que des fusils de chasse, des piques, des poignards et des armes de collection,

Digitized by Google

faites pour la parade bien plus que pour le combat, se montra, au bout de quelques jours, complétement et régulièrement équipée ; elle trouva dans l'arsenal, et on lui laissa prendre, des sabres d'ordonnance et des fusils de munition. Ses premières patrouilles furent bien inutiles, car elle les faisait sous une pluie de bénédictions populaires, au milieu d'une cité illuminée comme en plein jour, en échangeant avec tous les postes, comme mot d'ordre et de ralliement, les mots sacrés de Patrie et de Fraternité, — des mots auxquels, jusqu'à sa dernière heure, Venise fut fidèle.

Mais on n'arrête point par des concessions un peuple qui marche à la conquête de son indépendance.

La garde civique fit bientôt acte d'autorité. Elle s'empara du palais des doges, de la tour Saint-Marc, et de tous les postes importants. La garnison, impassible comme le sangfroid allemand, regardait tout et n'empêchait rien. Dans les guerres civiles, un seul moment d'hésitation de la part des chefs suffit pour démoraliser les meilleurs soldats : c'est ainsi qu'on perd les empires. Peu à peu, l'autorité et le pouvoir passèrent du gouvernement régulier au gouvernement révolutionnaire, représenté par la municipalité vénitienne. — Ce ressort du gouvernement populaire qui sentait le besoin de se retremper dans l'élection, centupla sa force en attirant à lui les plus ardents promoteurs des idées nouvelles. Marino fut un de ceux-là, et, quoique le plus jeune de tous ceux à qui l'on accordait cet honneur, qui était un péril, il étonna ses collègues par la prudence de ses conseils bien plus que par le courage de ses actions. On eût pu craindre de la fougue de ses vingt-cinq ans qu'il ne voulût précipiter le mouvement des choses : il songeait plutôt à le retenir pour le diriger. Mais on pouvait bien voir que, s'il ne faisait en avant qu'un seul pas à la fois, du moins il ne reculerait jamais ! Il ne pouvait plus voir Alba : elle était gardée par sa mère comme par une duègne espagnole ; lui-même était moins libre depuis que sa position à demi officielle en faisait un homme presque public, et sur lequel se fixaient maintenant le regard et l'attention de tous.

« Eh bien ! se dit-il, si je ne puis lui parler, je veux du moins qu'elle entende parler de moi. » L'amour est le père de ce qu'il y a de meilleur et de plus grand dans l'homme. Mais déjà Marino recevait sa première récompense. A force de se dévouer pour Venise, il en était venu à ce degré brûlant de patriotisme qui change en joie tous nos sacrifices, et de la souffrance même fait une suprême volupté. Il se sentait fier d'être le soldat de sa patrie, et, par moments, quand il ne s'agissait plus que de lui, il n'avait pas seulement le courage, il avait encore la témérité, qui en est l'excès, mais qui sert parfois à donner le courage aux autres. L'Autriche, tout en reconnaissant,

Digitized by Google

d'assez mauvaise grâce, il est vrai, l'existence de la garde civique, ne lui avait accordé d'autre signe que l'écharpe blanche. Marino, qui commandait une compagnie, arbora le premier la cocarde aux trois couleurs nationales, et, suivi de quelques hommes, alla échanger le mot d'ordre et de ralliement avec un poste autrichien, qui salua ce signe de l'insurrection, naguère encore proscrit et condamné. C'était l'indépendance de l'Italie reconnue par ses ennemis !

Du reste, ce bruit d'armes semblait réveiller la ville entière ; elle sortait comme d'une longue torpeur ; ceux qui ne menaient pas les événements en suivaient la marche avec une émotion croissante. On sentait bien qu'ils n'attendaient qu'un signe, un dernier choc de cette électricité dont l'atmosphère, en temps de révolution, est toujours saturée, pour se jeter eux-mêmes dans l'action et devenir de spectateurs acteurs. Dans la vie des nations, ces moments-là sont décisifs.

Certaine de son triomphe avant d'en venir aux mains, l'insurrection organisée cherchait un de ces cris de guerre qui entraînent les peuples et précipitent à la mort ces fous généreux qui ne craignent pas de donner leur vie pour une idée. — Un matin, sur la margelle de la Piazetta, Marino faisait défiler ses hommes ; le soleil levant frappait de ses rayons le lion qui pose sa griffe terrible sur le livre des évangiles, ouvert à la page qui porte ces mots : *Pax tibi, Marce evangelista meus*[1] ! — Une lueur soudaine illumina Marino, et brandissant son épée :

« *Vive saint Marc !* » s'écria-t-il.....

Un cri qui jaillit de mille poitrines répéta : *Vive saint Marc !* Comme les cités du monde antique, Venise, depuis son origine, avait eu son génie particulier et protecteur, son patron, qui était en même temps la personnification de la république. Ce patron, ce protecteur, ce génie, c'était l'apôtre au lion ailé, — c'était saint Marc !

La jeune Venise avait retrouvé l'antique cri de guerre avec lequel la vieille république avait accompli ses plus belles actions et conquis la moitié du monde. — Oui ! vive saint Marc ! et heureux les peuples chez qui la source sacrée de l'enthousiasme n'est pas tarie.

LVII

Un crime privé, qui faillit devenir un malheur public, paralysa un moment l'élan généreux qui emportait toute la ville vers les idées nouvelles.

[1] Paix à toi, Marc, mon évangéliste.

Digitized by Google

L'arsenal de Venise, qui occupe, pour ses travaux incessants, toute une population désignée sous le nom d'*arsenalotti*, était commandé, au nom de l'Autriche, par un capitaine de vaisseau appelé Marinovich. C'était un vaillant homme de guerre, faisant loyalement son devoir. Même parmi ses ennemis, personne n'eût osé dire qu'il fût capable d'une bassesse ou d'une lâcheté. Mais il était sévère jusqu'à la dureté ; la pensée de ses maîtres eût trouvé en lui un bras impitoyable. Il eût fait sans trembler signe aux Croates embossés dans le port de bombarder Venise. Mais Marinovich n'était pas seulement un homme d'action : c'était un homme d'intelligence, une intelligence clairvoyante et froide. Il avait su, mieux que pas un, prévoir les événements et se mettre en garde contre toute surprise. Il avait armé les îles des lagunes, disposé comme une ceinture de mortiers et de canons dans les forts autour de la ville, et tout préparé dans l'arsenal pour une résistance désespérée. Au premier signe de sa main, la garnison allemande était prête à se jeter sur la reine de l'Adriatique comme sur une proie. On n'ignorait point ses sentiments, et l'on connaissait sa détermination ; aussi était-il particulièrement détesté du peuple et des ouvriers. De toutes parts, on murmurait contre lui. Il le savait, et, au lieu de s'adoucir sous la haine ou de fléchir sous la menace, il se montrait à tous plus fier et plus hautain. Les choses en étaient venues à un tel point d'irritation contre lui, que, dans son propre intérêt, ses chefs durent lui demander sa démission : il la donna ; mais il voulut reparaître une dernière fois dans l'arsenal pour installer son successeur. On l'avertit des projets sinistres qui se tramaient dans l'ombre.

« Un soldat ne doit pas craindre la mort ! » répondit-il. Et il retourna à son poste.

Averti que l'émeute grossissante s'avançait contre lui, il marcha à sa rencontre. On voulut l'entraîner vers un passage secret : « Et mes épaulettes ! » dit-il avec un sentiment de juste orgueil. En vrai héros, il piqua droit au monstre. Mais le monstre est toujours le plus fort quand il s'appelle peuple. L'officier fut bientôt obligé de battre en retraite : il s'enferma dans une des tours de l'arsenal. La foule se jeta sur la porte avec ses haches et ses pioches de travail. La porte tomba et la foule entra.

Marinovich apparut ; calme, la tête rejetée en arrière fièrement, les bras croisés sur sa poitrine, et d'une voix qui commandait encore : « Que voulez-vous ? » leur demanda-t-il.

— Toi ! répondit une voix brutale.

— Mort ou vivant ? reprit-il avec un laconisme digne des héros antiques.

— Vivant ! » cria la foule.

Digitized by Google

Alors, avec un dédain superbe, il leur jeta son épée.

Des misérables, comme il s'en trouve partout, et qui partout font rougir l'humanité, se ruèrent sur le prisonnier sans défense. Il tomba pour ne plus se relever. Ces bandits s'acharnaient encore sur son cadavre, quand Marino, que l'on était allé prévenir, accourut avec une poignée de gardes civiques. Il se précipita vers la tour. Les assassins lâchèrent pied, abandonnant sur les dalles leur victime sanglante. Marino ne put relever qu'un cadavre affreusement mutilé.

LVIII

C'est surtout en politique qu'un crime est presque toujours une faute. L'assassinat de Marinovich faillit compromettre un instant la cause de l'indépendance vénitienne : il produisit dans toute la ville une sensation profonde ; il consterna les uns, il affligea les autres ; il indigna tout le monde. Puis, comme il arrive toujours, la mauvaise foi s'agita pour en faire une machine de guerre, et ce qui n'était que l'œuvre d'une poignée de misérables sans aveu fut mis à la charge d'un parti tout entier. On détourna ainsi les sympathies d'une foule de gens honnêtes, mais timides, à qui les excès font perdre la tête, et qui ne raisonnent plus dès qu'ils ont peur. Les âmes délicates, qui craignent de paraître se ranger du côté du crime, et qui fuient une cause dès qu'elle est sanglante, se défendirent mal d'une sorte d'horreur contre une révolution qui débutait par de tels attentats. Autour d'Alba, ces sentiments, généreux en eux-mêmes, furent exploités avec une habileté perfide. On n'eût pas demandé mieux que d'envelopper Marino dans cette réprobation générale ; Alba avait un sens trop droit pour se laisser égarer par les méchantes insinuations de son frère, et sa confiance en Lanzia était trop profonde pour jamais admettre qu'il eût trempé dans une action mauvaise : seulement, elle se demanda, avec un véritable effroi, comment tout cela finirait, et si Marino ne se trouverait point enveloppé dans quelque catastrophe suprême, à laquelle personne ne pourrait l'arracher : autour d'elle on ne parlait que de revanche terrible et de châtiment exemplaire ; on s'attendait, de minute en minute, à voir l'Autriche tout entière tomber sur l'Italie ; le gouvernement impérial n'avait eu tant de patience que pour donner à ses ennemis le temps de se montrer, — et les écraser tous du même coup.

Le soir même de l'assassinat de Marinovich, à la suite d'une conversation des plus animées et des plus hostiles à la cause vénitienne,

Digitized by Google

à laquelle Alba ne s'était point mêlée, mais qu'elle avait écoutée la tête en feu et le sein palpitant, elle se sentit prise tout à coup du vertige de la peur : elle crut voir la main des sbires pour la seconde fois sur l'épaule de Marino, et le mousquet des Croates sur sa poitrine. « A tout prix, se dit-elle, je veux le sauver ! »

« Il faut que je vous parle, lui écrivit-elle, et bientôt ! — il y va de la vie. — Je ne peux pas vous voir au palais Nerini. Mais demain, à la nuit tombante, soyez au Lido, près du cimetière des juifs..... Ah ! Marino, que nous sommes malheureux !.... »

Zecco, le lendemain matin, eut ordre de chercher Lanzia, et de ne revenir qu'après l'avoir trouvé. A midi, il rapportait ces deux lignes à sa maîtresse : « J'y serai ; merci ! mais ne craignez rien, chère Alba. Maintenant et toujours, à la vie à la mort, à vous ! »

Malgré tant d'occupations diverses et de si vifs soucis qui se partageaient sa journée, le temps parut long à Marino ; les heures lui duraient ; il eût voulu hâter leur cours : elles lui semblaient se traîner paresseusement autour du cadran. Enfin, il n'y tint plus, et bien qu'il fît encore grand jour, il se jeta dans une gondole en criant à ses deux rameurs : *Au Lido !*

Il franchit bientôt l'entrée du magnifique bassin que l'on appelle le canal de la Giudecca, le môle de Saint-Georges-Majeur, et, laissant à droite et à gauche les petites îles çà et là semées sur la vaste lagune, il piqua au large.

Bientôt il abordait sous les remparts du château de Saint-André, qui garde, du côté de la passe de mer, l'entrée de Venise et la tête du Lido. Il se promena quelque temps autour du château, comme s'il eût voulu admirer l'œuvre grandiose de San-Micheli, les cinq façades percées d'embrasures à fleur d'eau, et les longues murailles rouges, qui disparaissent par instants sous la verdure avec leurs ceintures de canons et leurs couronnes de créneaux. Il se rappela, non pas peut-être sans une arrière-pensée mélancolique, qu'autrefois, à la pointe de cette île, où il abordait maintenant si misérablement, dans une gondole qui n'était pas même à lui, ses aïeux, montés sur le Bucentaure à la poupe dorée, entourés d'un cortége de magnifiques seigneurs, au milieu des pompes officielles de la Sérénissime République, avaient jeté leur anneau ducal dans le sein de l'Adriatique, leur poétique fiancée..... Mais Marino ne s'abandonna pas trop longtemps à ces rêveries aussi douloureuses qu'inutiles ; le présent l'occupait trop pour qu'il lui fût possible de donner beaucoup au passé. Son œil inquiet interrogeait à chaque moment l'étendue calme et bleue : entre la ville et le Lido pas une barque n'apparaissait.

Il marchait à grands pas le long de cette digue naturelle de l'archipel vénète, qui sert à Venise de défense contre la mer. La route

Digitized by Google

serait jolie à parcourir à deux! A droite, le golfe endormi, dont les vagues viennent mourir à vos pieds doucement; à gauche, des végétations magnifiques, des pins maritimes que la brise salée semble nourrir, des tamaris aux rameaux verts, et des laryx à la feuille d'argent; puis, entre les rochers, des touffes de bruyères vivaces, roses comme l'aurore, blanches comme la neige, ou bleues comme le ciel à midi.

Au bout d'un quart-d'heure, Marino s'arrêta : il était arrivé au cimetière des juifs.

Il est difficile de fouler ce coin de terre sans éprouver un sentiment de poignante tristesse. Nulle part l'impression du néant humain n'est plus profonde ou plus austère. A demi cachées sous l'herbe, de grandes tombes bizarres, couvertes de caractères inconnus, chantent les vertus de gens que l'on ne connaît pas, dans une langue que l'on ne comprend point, et qui ajoute ainsi un mystère de plus au mystère de la mort.

Marino s'assit, la tête dans ses mains, sur une de ces tombes, qui s'avançait jusqu'au bord du chemin, et il attendit.

Cependant Alba avait traversé, à son autre extrémité, le canal de la Giudecca, et passant au sud d'un groupe d'îles qui occupe cette partie de la lagune, elle avait longé le Lido, en suivant la route de ceux qui viennent de Chioggia. Marino, en regardant du côté de Venise, n'avait donc pu l'apercevoir! La jeune fille, dont le cœur battait fort, monta lentement l'étroit sentier sablonneux, qui du rivage conduit au cimetière. Ce fut elle qui l'aperçut d'abord.

Marino se croyait seul, et il ne luttait point, comme il eût fait devant elle, contre ses préoccupations qui étaient graves, contre ses pensées qui étaient tristes. Alba comprit tout du premier regard, et songeant à ses malheurs passés, à ce qu'il avait souffert pour elle, à tous les dangers qui l'attendaient encore, une émotion profonde s'empara de son être, les larmes montèrent à ses yeux, et lentement coulèrent sur sa joue! — Voilà, se dit-elle, où je l'ai conduit! Pourquoi m'a-t-il connue?

La tête penchée, n'osant marcher, retenant son souffle, elle le regarda quelques instants — elle était restée si longtemps sans le voir! Enfin, elle s'avança légèrement, en glissant, comme marchent les fantômes, sans faire crier le sable ou gémir les branches. Elle arriva tout près de lui, en quelques secondes. « Marino, dit-elle d'une voix si faible qu'à peine elle s'entendait elle-même, mais si émue pourtant et si pénétrante qu'elle le fit tressaillir, Marino, c'est moi! »

Il releva la tête, demeura un moment immobile comme devant une apparition, puis il bondit sur ses pieds, et, les bras ouverts, s'élança vers elle.

Digitized by Google

Elle s'arrêta toute tremblante, et chancela comme si elle allait tomber. Le jeune homme la reçut et l'appuya sur sa poitrine. Doucement elle essaya de se dégager, il la retenait toujours : un nuage rose couvrit son visage, puis elle devint toute pâle, et d'une voix tremblante comme un souffle : « Je vous en prie ! murmura-t-elle.

— Oh ! pardon, dit-il en se jetant à ses genoux. Il prit ses deux mains, les pressa sur son front, sur ses yeux, sur ses lèvres, les couvrant de larmes et de baisers..... mais il ne trouvait pas une parole. Enfin, elle retira une de ses mains qu'elle appuya sur l'épaule de Marino : « Oh ! parlez-moi donc ! »

Il se recula un peu, tout en reprenant ses deux mains, et de ses longs regards il l'enveloppait toute.

« Oh ! c'est bien vous ! dit-il.

— Hélas ! non, ce n'est plus moi ! »

Elle était en effet bien changée, amaigrie et pâlie, et pourtant elle lui parut plus belle que jamais : c'est que jamais son âme plus visible n'avait mieux rayonné sur ses traits.

« Oh ! chère, chère Alba, que je vous aime ! » lui dit-il.

Elle ne répondit rien, mais dans ses yeux, qu'elle releva, il pouvait lire la joie du revoir, du cher revoir, qui, pour certaines âmes, est peut-être le plus profond et le plus ineffable des ravissements humains.

Mais tout-à-coup, comme avec un brusque effort, s'arrachant à cette contemplation aussi dangereuse qu'elle était douce :

« Marino, lui dit-elle d'une voix grave, ce n'est pas pour entendre vos paroles d'amour que je suis venue ici ; laissons, hélas ! ces souvenirs des temps meilleurs..... des temps qui ne sont plus. J'ai voulu vous voir, mon ami ! Si imprudente que fût cette démarche, je n'ai pas hésité, parce qu'un danger vous menace, parce que vos relations d'aujourd'hui effrayent vos amis.

— Je n'ai pas d'amis, chère Alba ! répondit Marino avec un peu d'amertume.

— Ingrat ! reprit-elle.

— Chère âme, vous n'êtes pas une amie pour moi : vous êtes tout ! Mais vous vous inquiétez à tort !

— Je ne suis pas seulement inquiète, mon ami, je suis affligée..... Marino, vous savez si j'aime Venise, si son indépendance m'est chère. Hélas ! je n'ai que trop de raisons de la souhaiter..... Mais dans quelle voie vous êtes-vous engagé ? On commet des crimes autour de vous..... hier encore, cet abominable assassinat.....

— N'en accusez point un parti, car il est désavoué de tous.

— Ceux qui l'ont commis étaient dans vos rangs.

— Ils n'y sont plus !

Digitized by Google

— Marino, si je vous avais vu tous les jours, si nous eussions pu, comme autrefois, échanger nos pensées, croyez-vous, dites-moi! croyez-vous qu'aujourd'hui vous seriez où vous êtes?

— Alba, le chemin que j'ai pris doit me ramener à vous!

— Vous ramener à moi? Hélas! ne craignez-vous point qu'il vous en éloigne?.... Avec qui êtes-vous aujourd'hui?

— Peu importe, puisque je ne puis pas être avec vous! mais qu'un nom moins sonore que les nôtres, et un titre absent ne vous rendent point injuste envers mes amis! Ce sont des cœurs magnanimes, et jamais Venise n'a inspiré de dévouements plus chevaleresques.

— Si vous saviez comment ils sont jugés!

— Par le baron de Morghen, sans doute? fit-il avec un sourire de dédain.

— Ne dites pas de mal de lui, reprit Alba, car il souffre, et la douleur ne l'a pas encore rendu méchant! Mais c'est tout le monde autour de moi qui vous blâme! Oh! si vous saviez combien il est triste d'entendre accuser ceux que l'on aime..... et de ne pouvoir les défendre!

— Je vous l'ai dit, reprit-il d'une voix plus émue, après quelques instants de silence, vous êtes mon but, Alba, et je n'ai pas eu le choix des moyens! — Mais croyez pourtant que les moyens sont nobles et grands comme le but! Ceux-là ne nous connaissent pas, qui nous calomnient! mais plus tard, bientôt, j'en appellerai d'eux à vous-même! Vous serez mon juge, Alba, et si vous me condamnez!....

— Vous savez bien que je ne pourrais pas! fit-elle en l'interrompant avec une vivacité extrême, mais on dit que votre triomphe serait notre ruine à nous..... Vous déchirez les pages du vieux livre d'or!

— Nous en écrirons de nouvelles! Les temps sont changés, Alba; notre aristocratie est morte,—peut-être parce qu'elle ne méritait pas de vivre! Mais une autre Venise va renaître; de celle-là, j'en suis..... et vous en serez! voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui! »

Alba l'écoutait maintenant avec une attention profonde, sans le contredire; seulement, de temps en temps, elle remuait la tête avec un air d'incrédulité douloureuse. — Tout à coup, elle fit un pas vers lui, saisit sa main, le regarda dans les yeux, et d'une voix que l'émotion faisait trembler :

« Marino, crois-tu que je t'aime?

— Oh! je le sens, répondit-il en fléchissant le genou devant elle, pendant que son visage exprimait l'enthousiasme le plus ardent.

— Eh bien! mon ami, sachez qu'une femme qui aime est clairvoyante; j'ai trop d'intérêt à savoir la vérité pour me laisser tromper! Vous êtes sur une route fatale : elle conduit à un abîme.

Digitized by Google

— Je veux sauver Venise.

— Vous vous perdrez !

— Et vous conquérir.....

— Vous mourrez à la peine !

— Pour vous deux, je ne crains pas de mourir !

— Et moi ! que deviendrai-je alors ? seriez-vous égoïste comme tous ceux qui sont trop aimés ! »

Un pêcheur qui suivait, ses filets sur l'épaule, la margelle du Lido, effraya la jeune fille. Elle baissa vivement sa mantille ; Marino prit son bras, et, à travers les bruyères et les ronces, au milieu des tombes envahissantes, ils remontèrent l'étroite allée du cimetière. L'amour ne craint pas la mort : il est plus fort qu'elle. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin ; Marino la fit asseoir sur une dalle funèbre ; puis il prit sa main, qu'il tint dans les siennes, et la regarda.

« Je ne puis rien vous dire, continua la jeune fille au bout d'un instant, ne me demandez pas d'explication ; mais croyez-moi ! Vos ennemis sont puissants..... ils ont la force, et leur patience est à bout. Vos amis sont surveillés, on connaît leurs noms.

— Ils ne se cachent pas !

— On n'attend qu'un signal pour vous envelopper tous dans le même filet..... Ah ! n'ai-je point déjà assez souffert pendant que vous étiez en prison ! et si je n'avais pas à craindre plus encore ! ajouta-t-elle, en se pressant contre lui toute frissonnante ; mais vous leur avez fait peur !.... ils ne vous pardonneront jamais. Le sang de Marinovich retombera sur votre tête ! — Oh Dieu ! quelles revanches terribles ! »

Alba cacha son visage dans ses mains, et cette violence de passion qui rend parfois les Italiennes si éloquentes et si belles, se faisant jour tout à coup :

« Ah ! Marino, s'écria-t-elle, sache-le bien ! si tu meurs, je mourrai ! »

Avec force et douceur, il écarta ses deux mains, et contemplant ce cher visage couvert d'une vive rougeur, et que son émotion transfigurait, lui, au contraire, le front calme et l'œil assuré :

« Aussi vrai que je t'aime, s'écria-t-il, je ne mourrai pas ! — Ni moi non plus je ne puis parler ; mais calme-toi, chère âme bien aimée..... nos mesures sont bien prises..... nous sommes prêts à tout..... et nous serons les plus forts !

— Ainsi, vous vous battrez ?

— Il le faudra bien ! dit-il en souriant, à moins que les Autrichiens ne veulent nous céder la partie sans tenter la fortune..... ce qui m'étonnerait !.... Mais il faut en finir à tout prix ! Il y a des choses

Digitized by Google

qui durent depuis trop longtemps et que je ne puis plus supporter ! Je suis las de servir là où mes pères ont commandé : il faut que chacun reprenne sa place ! »

Elle pencha la tête sans rien répondre, mais Marino voyait sa poitrine se soulever et s'abaisser avec des mouvement irréguliers et brusques.

« Ecoutez, Alba, reprit-il bientôt, j'ai longtemps, j'ai toujours souffert des malheurs de Venise, qui sont les nôtres. — Enfant, je l'aimais comme un fils aime sa mère ; jeune homme, j'ai pleuré de ses douleurs et saigné de ses blessures. Un moment, Alba, j'ai cru que près de-vous je pourrais oublier ses tristesses avec les miennes. — Mais quand j'ai cessé de vous voir, quand on m'a chassé du palais Nerini.....

— Oh ! mon ami, jamais ! ne dites jamais ce mot-là !....

— Au contraire ! il faut le dire souvent et y penser toujours ! — Eh bien alors, tous mes chagrins me sont revenus à la fois, et j'ai porté mon deuil en même temps que celui de mon pays. Je travaille à nous venger tous deux du même coup.

— Et pouvoir ?

— On peut quand on veut !

— Dieu vous entende !

— Voyez plutôt ce que nous avons fait depuis un an ! Nos ennemis reculent..... ils ont peur !

— Et s'ils reculaient pour vous attirer ?

— Je ne le crois pas.

— Eh bien ! moi j'en suis sûre ! tenez ! ne me faites point trahir une parole donnée..... mais accordez-moi une grâce..... la première que je vous demande — croyez-moi ! gardez-vous pour nous deux ! fuyez !

— Il est trop tard ! répondit Marino ; fuir maintenant, ce serait abandonner les miens..... pouvez-vous me le demander ?

— Eh bien ! partez tous !.....

— Impossible. Quand on a connu Venise, quand on l'a aimée, on ne peut vivre ailleurs..... Ma poitrine, à présent, ne saurait plus respirer d'autre air que ses brises..... Une tombe à Venise ! si elle n'a pas autre chose à me donner ! et puis vous oubliez qu'en la perdant, je vous perds une seconde fois ; ni l'une ni l'autre, Alba, vous ne savez à quel point vous êtes belles ! et toutes deux, je vous aime à en mourir ! »

Elle détourna un peu la tête, tout en laissant sa main dans la main de Marino : leurs regards, en même temps, s'arrêtèrent sur Venise. Assise en face d'eux, de l'autre côté de la lagune, la ville, en

Digitized by Google

ce moment, avait un aspect magique. Rien n'égale les splendeurs des belles soirées de mars, sur les bords de l'Adriatique. Le soleil, avec une lenteur majestueuse, descendait dans les profondeurs de l'Occident, derrière les grandes lignes bleuâtres qui profilaient les monts Vicentins. Venise était comme enveloppée dans des voiles de pourpre et de feu ; les vitres de ses palais étincelaient comme des topazes et des escarboucles ; les coupoles et les campaniles de ses églises étaient inondés de reflets roses ; toute la lagune semblait un lac de lumière.

« Oh ! c'est beau, dit Alba en fermant les yeux et en renversant à demi sa tête sur ses épaules..... être heureux là..... ensemble !

— Oui ! dit Marino, ensemble ! au milieu d'un peuple qui sera heureux avec nous et par nous !

— Beau rêve, dit la jeune fille, mais un rêve ! »

L'admirable spectacle ne devait durer qu'un instant. Bientôt le céleste incendie des dômes, des flèches, des clochetons et des minarets s'éteignit dans les airs. L'ombre baigna les temples et les palais ; encore un moment, effacée et vague, la grande silhouette de la ville se découpa sur le fond du ciel, à la fois ardent et sombre ; mais bientôt l'azur profond de la nuit ensevelit toute chose.

« Dieu ! dit Alba, les yeux toujours attachés sur le point où Venise venait de disparaître, si brillante tout à l'heure..... si obscure à présent..... si c'était une image de notre destinée !..... »

Les vibrations de la cloche de Saint-Marc, sonnant l'*angelus*, traversèrent l'espace. La voix de l'airain semblait gémir..... un long frisson courut dans les veines de la jeune fille..... « Déjà sept heures ! dit-elle en se levant..... Adieu, Marino ; conduisez-moi à ma gondole, il faut nous quitter.

— Oui ! mais en nous quittant emportons l'espérance ! Comment triompherons-nous ? Je ne le sais : mais je sens que nous triompherons. Donc, chère Alba, le cœur haut et ferme ! Quoi qu'il arrive, mort ou vivant, je suis à vous ! Mes amis ont du courage : tous combattront pour Venise ; moi, pour Venise et pour vous !

— Que Dieu nous protége ! murmura la fille des Nerini, car sans lui, nous pouvons être bien malheureux. Mais sachez-le, Marino, quoi qu'il arrive maitenant, votre sort sera le mien ! rien ne doit plus nous séparer..... Si vous succombez, Dieu, je le sens, m'accordera la grâce de ne pas vous survivre !

— Et tu veux que je ne sois pas certain du triomphe ! » s'écria-t-il en l'étreignant sur son cœur avec une force passionnée : elle abandonna sa tête et il baisa ses lèvres pâles.

Digitized by Google

Toute tremblante, elle l'entraîna vers le rivage.

On y descend en cet endroit par un sentier très abrupt, et taillé presque à pic. Marino passa le premier pour donner la main à sa compagne.

Il aperçut, assise sur une pierre et lui tournant le dos, une femme enveloppée d'une mante noire, à deux pas de la gondole, et qui semblait attendre. Il se retourna vivement du côté d'Alba, pour lui faire signe de ne point avancer.

« C'est miss Barbara, » dit la jeune fille en souriant. En entendant prononcer son nom, l'Ecossaise se leva tout d'une pièce, regarda Marino, lui tendit la main sans prononcer une parole, et monta en barque avec Alba.

Marino, toujours à la même place, les regardait fuir à travers la brume ; bientôt, derrière un groupe d'îlots, la gondole disparut, et le jeune homme ne vit plus rien.

« Dieu permettra-t-il jamais que je la rende heureuse ? » dit-il en remontant sur la berge.

LOUIS ENAULT

(*La 6e partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

DU

POUVOIR TEMPOREL

DU PAPE

DEUXIÈME PARTIE[1]

LES ENNEMIS DU SAINT-SIÉGE ET LES ÉTATS PONTIFICAUX A NOTRE ÉPOQUE

Nous avons considéré, dans le passé, le rôle bienfaisant des papes. Il nous reste à examiner si, de nos jours, le pape a méconnu les devoirs de sa royauté ; si l'état actuel du monde ou des Etats pontificaux réclame l'amoindrissement, la transformation ou la destruction du pouvoir temporel de la papauté.

Des attaques incessantes, parties de tous les rangs de la société, de tous les pays de l'Europe, s'acharnent contre la royauté pontificale ; elle a des adversaires de toutes les nuances. « Il n'y a jamais eu de souveraineté qui ait eu sa raison d'être dans des besoins aussi profonds, dit Mgr Gerbet, qui ait correspondu à des intérêts d'un ordre aussi général, qui se soit rapportée à un but aussi élevé. Aussi a-t-elle été en butte à bien des haines ; c'est le privilége des grandes et saintes choses. Dans l'époque moderne, elle a eu pour ennemis acharnés tous les adversaires de la révélation..... Ils attaquent à

[1] Voir 2e série, t. X, p. 5 (livr. du 15 juillet 1859).

Digitized by Google

Rome la couronne du monarque, parce que l'homme dont elle ceint le front est le seul homme qui élève la croix sur le monde. Il ont pour alliés tous ceux qui, dans les rangs d'un vague christianisme, sont plus protestants que chrétiens. Le protestantisme anglais s'est placé là en première ligne..... On pense, à Londres, que la destruction ou du moins l'amoindrissement de la souveraineté du pape sur l'état romain serait une bonne revanche du rétablissement de la hiérarchie papale en Angleterre. En politique, tous les partis révolutionnaires sont ligués contre le gouvernement des papes, cela va sans dire..... Ces diverses haines, quelquefois endormies, mais toujours vivantes, éclatent et se coalisent lorsque des circonstances particulières provoquent leur explosion simultanée. » Nous assistons, depuis deux ou trois ans, à l'une de ces crises. Le saint-siége est attaqué de plusieurs côtés. Nous regrettons de rencontrer parmi ses adversaires des hommes d'Etat considérables, tels que M. Disraëli, lord Palmerston et M. de Cavour. Le premier a traité le gouvernement pontifical de gouvernement *oppressif, décrépit et sans consistance.* Lord Palmerston l'a représenté comme réunissant tous les abus. Personne n'a oublié les accusations que M. de Cavour a portées contre l'administration pontificale, dans le Congrès de Paris, en 1856 ; elles peuvent se résumer ainsi : impuissance du souverain pontife pour gouverner son peuple ; de là, danger permanent de désordre dans l'Italie centrale ; par suite, nécessité de réformes. Mais, disait ce diplomate, « s'il y a un fait qui résulte clairement de l'histoire de ces dernières années, c'est la difficulté, disons mieux, *l'impossibilité d'une réforme complète du gouvernement pontifical*, qui réponde aux besoins du temps et aux vœux raisonnables des populations. »

Après les noms de ces adversaires, qui ont une véritable importance, nous ne citerons pas ceux de tous les publicistes, d'opinions diverses, qui ont dirigé simultanément leurs attaques contre le saint-siége. Un grand nombre d'organes de l'Allemagne protestante ont attaqué en même temps, durant la guerre, la France et le pouvoir temporel du pape. Un journal de Paris, connu par son hostilité contre le saint-siége, veut arriver « à une situation normale de l'Italie, et par conséquent de l'Europe. » C'est pourquoi il est nécessaire, selon lui, « que la papauté consente à abandonner son pouvoir temporel, *pour rentrer dans la plénitude de son pouvoir spirituel*, sous la protection de l'Europe en général et des puissances catholiques en particulier. » Une brochure française, qui a fait beaucoup de bruit avant la guerre, n'était pas si exigeante : elle croyait, il est vrai, qu'il y avait des réformes capitales à exécuter, et elle en indiquait plusieurs : mais il s'est trouvé que presque toutes ces réformes étaient précisément accomplies depuis longtemps, par l'initiative de Pie IX.

Digitized by Google

Nous pouvons résumer en quelques mots toutes les accusations portées par les ennemis du saint-siége. Ils signalent le pouvoir temporel du pape comme un danger pour le monde et pour l'Italie ; son gouvernement comme défectueux à tous les points de vue, et ne laissant subsister ni libertés politiques, ni libertés civiles, ni contrôle financier, ni clémence chez le souverain, ni bien-être dans le peuple, ni patriotisme national.

I

Est-il vrai, d'abord, que le pouvoir temporel du saint-siége puisse être un danger pour le monde entier ? Cela serait peut-être si les papes avaient été dominés de tout temps par l'esprit de conquête ; s'ils avaient surexcité l'ambition des Italiens et tâché de rétablir la domination universelle d'un nouvel empire romain. Cette tendance, appuyée par la puissance spirituelle des souverains pontifes, eût menacé l'indépendance des nations étrangères. Mais, loin d'adopter ce système, les papes en ont été de tout temps les antagonistes, à l'époque d'Arnaud de Brescia et de Rienzi, aussi bien que de nos jours. Ils n'ont point étendu le petit royaume donné à saint Pierre, il y a douze siècles ; tous leurs soins se sont bornés à en assurer l'indépendance, la paix, la prospérité et l'intégrité. Le caractère de leur royauté temporelle est essentiellement pacifique. Les princes qui règnent en Angleterre et en Russie ne sont chefs de leur Eglise que parce qu'ils sont rois. « Le pape, au contraire, n'est roi que parce qu'il est le chef de la catholicité. Cette situation inverse le constitue dans d'autres rapports avec le monde.... Sa seule force humaine, l'opinion publique du monde chrétien proclame qu'il existe entre la papauté et la guerre agressive autant d'antipathie qu'entre le sacerdoce et la violence[1]. » Aussi, Rome a-t-elle une politique bien différente de celle qui domine à Londres et à Saint-Pétersbourg. Le czar cherche à étendre sur tous les grecs sa domination temporelle ; la religion est pour lui un moyen de conquêtes. Les missionnaires anglais ou américains sont, avant tout, les pionniers des conquêtes commerciales et politiques de leur pays. Peut-on signaler quelque chose d'analogue dans les missions catholiques ? Toutes travaillent avec un zèle fructueux à conquérir des âmes au catholicisme : jamais aucune n'a eu pour but d'augmenter le nombre des sujets pontificaux. La souveraineté spirituelle du pape est la plus grande puissance morale du

[1] Mgr Gerbet.

Digitized by Google

monde ; mais sa royauté temporelle est si peu agressive et si faible, qu'on lui reproche précisément de ne pas avoir assez de soldats aguerris pour se défendre. Elle n'est donc pas dangereuse pour les pays étrangers.

Est-elle spécialement un péril pour l'Italie, ou même un simple inconvénient pour ce pays? Non, répond M. de Montalembert : « Nul ne peut nier que la véritable unité de l'Italie, son unité morale, inébranlablement fondée sur sa langue, sa gloire et sa religion, n'ait pour clef de voûte, pour symbole et pour garantie, l'établissement du saint-siége à Rome. » Les Italiens, en effet, n'ont jamais formé un seul Etat depuis la chute de l'empire romain ; encore, à cette époque, ne pouvaient-ils pas être considérés comme un peuple libre sous un gouvernement de son choix. Rome et les citoyens romains absorbaient tout et régnaient par la force. L'Italie chrétienne, peuplée de races diverses, n'a connu de gloire que sous le régime municipal. Elle a eu plusieurs villes illustres, dont les citoyens ont fondé de florissants Etats : jamais de grands royaumes. On ne peut rompre avec l'héritage du passé ; les Italiens ont recueilli les traditions de leurs pères. Le midi, le centre et le nord forment chez eux des pays séparés par des siècles de rivalité ou d'antagonisme, comme par les différences de langage et les oppositions d'intérêts. « La papauté est la seule grandeur vivante de l'Italie, » disait Rossi peu de jours avant son assassinat. Cette grandeur fait aussi son salut. Enlevez le pape à ce pays et d'un bout à l'autre la Péninsule sera en proie aux dissensions intestines, qui aboutissent tôt ou tard à la domination de l'étranger. Le respect dû à l'autorité spirituelle du pape protége ses Etats et une partie de l'Italie contre l'invasion étrangère : si l'envahisseur est schismatique, tous les Etats catholiques doivent se coaliser contre lui ; s'il est catholique, il perd la confiance et la sympathie du clergé et de ses sujets, tandis qu'il s'expose à la légitime hostilité de tous ses coreligionnaires étrangers. On peut donc dire avec M. Louis Veuillot, que Rome n'est pas seulement la gloire de l'Italie, mais qu'elle en est aussi la liberté.

Le pape se mettrait sans doute encore à la tête de la défense nationale, si des attaques analogues à celles des iconoclastes ou des Sarrasins se reproduisaient, car il peut et doit combattre tout pouvoir dangereux pour l'Eglise et la société. Séparer les deux causes de l'Italie et de la papauté, dit M. de Montalembert, « c'est détacher de la cause de l'Italie les sympathies les plus solides, les plus pures, et en fin de compte les plus fécondes.... Toucher à la papauté, c'est toucher aux meilleurs intérêts de l'Italie; et toucher à la souveraineté temporelle du pape, d'une main ennemie, ou seulement ignorante et imprudente, c'est toucher essentiellement à la papauté elle-même, c'est-à-dire

Digitized by Google

à la base de l'église catholique. » Les intérêts de l'Italie s'accordent avec ceux des grandes puissances catholiques, pour demander que le pape soit indépendant des questions de nationalité, de guerre, de défense extérieure, puisque sa neutralité est une garantie de paix, de durée et de liberté pour une partie de l'Italie. Nous espérons que le parti libéral modéré, en Piémont et dans le reste de l'Italie, finira par reconnaître cette vérité, et qu'il cessera d'attaquer la papauté, sous prétexte qu'elle empêche la réalisation de l'unité nationale.

Le parti démocrate avancé ne nous inspire pas les mêmes espérances que les libéraux modérés. En Italie, comme ailleurs, il se montre l'irréconciliable ennemi de la monarchie pontificale, puisqu'il ne reconnaît d'autre souveraineté que celle du peuple. « Nier à Rome le principe de la souveraineté nationale, c'est tuer l'Eglise », s'écriait M. Arnaud (de l'Ariége) en 1849. Il était de bonne foi ; il appartenait à ce petit groupe de chrétiens, qui prétendent sauver la religion en l'identifiant avec la démocratie républicaine. Les radicaux italiens ne sont point dirigés par le même sentiment. Ce qu'ils attaquent dans la souveraineté pontificale, c'est l'autorité qui réunit les trois caractères les plus augustes : la paternité, le sacerdoce et la royauté. Ce qu'ils reconnaissent et veulent détruire en elle, c'est la base de la hiérarchie sociale. Peu leur importe que le pape soit la gloire et la principale force de la nation italienne, qu'il soit le prince le plus italien du pays. Pour eux la nationalité même n'est qu'un moyen et qu'une arme. Peu leur importe encore que l'Eglise soit le modèle des républiques : son gouvernement est le seul qui ait été, de tout temps, accessible au mérite, sans distinction de naissance ; le pape est le seul roi du monde qui puisse être un plébéien ; il semble que ces considérations ajoutent encore à la haine des radicaux contre le saint-siége. Ce parti ne manque pas de puissance en Italie. Il s'efforce de faire croire que les peuples sont malheureux sous le gouvernement monarchique, mais que le plus infortuné de tous est le peuple romain, soumis au plus auguste des rois. Bien aveugles sont les hommes d'Etat, les gentilshommes, les bourgeois italiens ou étrangers qui secondent cette tactique et nous obligent à la combattre, en exposant encore une fois la situation des Etats pontificaux. Nous avons démontré que le royaume du pape n'est ni un péril pour le monde, ni un malheur ou un inconvénient pour l'Italie ; il nous sera facile de prouver que le sort des sujets du pape est loin de ressembler au tableau qu'en font les révolutionnaires italiens ou étrangers.

Digitized by Google

II

L'organisation administrative des Etats du saint-siége serait très médiocre, qu'il y aurait des excuses à présenter en faveur du gouvernement pontifical ? Comment est-il possible, dirait-on, que les papes, élus presque toujours à un âge très avancé, après avoir consumé leur vie dans des travaux religieux, à la tête d'un ordre monastique, d'un diocèse ou d'une congrégation romaine, soient en état de diriger à la fois les affaires spirituelles du monde catholique et le gouvernement de leur royaume temporel ? De toute nécessité, l'administration des Etats du saint-siége laisse beaucoup à désirer. Cela serait, en effet, si les papes et leurs ministres n'étaient pas éclairés, dirigés et soutenus par les lumières les plus pures du christianisme. Cette continuité de direction saine et bienfaisante a réalisé un état de choses comparable à la situation des pays les plus favorisés. Si les adversaires du saint-siége ne sont pas de mauvaise foi, nous devons croire qu'ils ignorent profondément la situation du pays dont ils parlent. Pour réfuter leurs critiques, il suffira de les énumérer et de leur opposer les faits.

Le premier reproche qu'ils font à l'administration pontificale, c'est d'être *cléricale ;* ils en demandent la *sécularisation.* Or, sur 7,157 fonctionnaires, on ne compte que 303 ecclésiastiques ; on doit déduire de ces derniers 179 chapelains des établissements de bienfaisance, de l'armée ou des prisons ; il ne reste que 124 fonctionnaires ecclésiastiques contre 6,854 laïques[1]. Si le pape quittait Rome, avec les congrégations chargées des affaires spirituelles, 159 laïques, employés par ces congrégations, perdraient leurs fonctions. Ainsi, *la sécularisation de l'administration est effectuée.* Les ecclésiastiques fonctionnaires reçoivent 670,000 fr. de traitement ; plus de 8 millions sont partagés entre les laïques ; 1,600,000 écus par an suffisent aux dépenses du pape, du collége des cardinaux, des onze nonces apostoliques, des diverses congrégations ecclésiastiques, des chapelles et des fonctions sacrées ; à l'entretien des palais, des façades, des basiliques et du panthéon ; aux frais des musées, des bibliothèques, des galeries pontificales ; à la solde de la garde noble, de la garde du palais, de la garde suisse ; au payement et aux gratifications des domestiques, etc. etc. On voit que le pape, ses ministres et ses nonces

[1] Dix de ces prêtres font partie du tribunal ou de la secrétairerie du vicariat ; ils ne pourraient être remplacés par des laïques : le nombre des emplois qui pourraient être confiés à des laïques se réduit donc à *cent quatorze.*

Digitized by Google

ont trouvé moyen de résoudre le problème du gouvernement à bon marché.

Le caractère et l'intelligence des 124 ecclésiastiques employés au gouvernement ou à l'administration sont-ils inculpés par les plus zélés partisans de la sécularisation ? Nullement. On a peine à trouver quelques grossiers pamphlets où cette inculpation soit formulée. En général, aux yeux des ennemis mêmes du saint-siége, la capacité et l'honnêteté des administrateurs ecclésiastiques sont manifestes : on ne les attaque qu'en vertu du principe qui exige l'exclusion absolue de tout membre du clergé. Mais a-t-on réfléchi que le pape est le père et le maître spirituel de 200 millions d'hommes ? que la liberté de son élection et de son autorité spirituelle est le premier intérêt de la société chrétienne ? Il serait injuste et surtout imprudent de donner à Rome un gouvernement exclusivement laïque ; car la prépondérance de ce pouvoir, au moment des élections pontificales, en compromettrait la liberté. Composé de Romains, il chercherait, sans aucun doute, à peser sur le choix du pape ; après l'élection, il s'ingérerait dans les nominations des cardinaux et menacerait l'indépendance spirituelle du souverain pontife. Le droit universel des catholiques exige donc le maintien de plusieurs cardinaux comme ministres ou chefs d'administrations. C'est la constitution la plus favorable aux grands intérêts catholiques. Les Romains retirent assez d'avantages et de gloire de la papauté, pour qu'ils doivent se résigner à être gouvernés par des cardinaux. On les choisit, en général, parmi les Romains, mais ils sont princes de l'Eglise et ils représentent les grands intérêts catholiques. Aucun gouvernement tout à fait laïque n'a, d'ailleurs, existé à Rome sans lutter contre la papauté. L'histoire a montré l'impossibilité de ce système. Il est permis au pape d'associer à son gouvernement des laïques, d'en appeler dans ses conseils, d'en mettre à la tête de l'armée ou de certaines parties de l'administration, et il use de cette faculté ; mais, pour que la paix règne dans l'Etat, pour que le pape soit assuré de l'obéissance nécessaire, pour que les plus précieux intérêts catholiques soient représentés et protégés à Rome, il importe que le gouvernement reste confié à une majorité d'ecclésiastiques. Le système actuel est le meilleur ; il n'y a point à le modifier.

« Les Etats pontificaux sont le patrimoine de l'Eglise, dit M. Eugène Veuillot. Les cardinaux, premiers auxiliaires, conseillers du pape, ont naturellement part au gouvernement. Ils forment la famille politique du souverain et ont des droits que ne sauraient revendiquer ailleurs les princes du sang : c'est parmi eux que se trouve celui qu'ils appelleront un jour à la souveraineté. Et l'on voudrait que ces princes de l'Eglise fussent systématiquement tenus en dehors des affaires ! C'est inique et insensé. La sécularisation serait, à ce compte,

Digitized by Google

plus complète dans les Etats du pape que partout ailleurs. Les Anglais, grands partisans de la sécularisation romaine, ont, à la Chambre des lords, le banc des évêques, et la Constitution de 1852 donne, de droit, à nos cardinaux, un siége au Sénat. Le premier rang, même dans l'ordre politique, ne peut être retiré à Rome aux membres du sacré-collége, et ils continueront d'avoir des ecclésiastiques pour aides, puisque ce sont des ecclésiastiques qu'ils auront pour successeurs. » Les laïques ont leur entrée au conseil des ministres; ils sont gouverneurs ou préfets, à la tête de plusieurs administrations; on leur accorde même une grande part dans l'enseignement. Leur donner plus, ce serait préparer une révolution.

M. Thuriot de la Rosière exprimait ces idées avec énergie, à l'Assemblée nationale, en 1849. « Pour ce qui regarde la sécularisation du gouvernement, disait-il, afin d'être assurée, elle devrait être exclusive. Mais alors, permettez-moi de l'appeler *une chose monstrueuse*. Je ne saurais qualifier autrement la prétention de refuser au pape, chef suprême de la religion, le droit de choisir pour ministres de sa volonté les ecclésiastiques qu'il estimerait capables et dignes de sa confiance. »

Il n'est pas douteux, écrivait M. de Rayneval en 1856, qu'une combinaison de cette nature « n'ouvrît la porte à la révolution, et que la révolution ne fît naître elle-même des espérances fondées sur la certitude du succès. Les populations auraient moins de respect pour leur gouverneur laïque qu'elles n'en ont pour leurs délégats actuels [1]. Elles ne risqueraient ni un écu, ni une goutte de sang pour sa défense..... De tout cela, il résulterait la ruine de la papauté, la satisfaction de ses ennemis et l'Europe en proie aux plus redoutables agitations. » C'est précisément pour cela que les ennemis francs et déclarés de la papauté réclament la sécularisation, « afin d'en finir avec le gouvernement papal, qui, livré à lui-même, est incapable de se corriger, » disait M. Gladstone au Parlement anglais; il avait du moins le mérite de la franchise. Il est manifeste que, dans la pensée de tous les ennemis du pape, séculariser signifie détruire le pouvoir temporel du pape, afin d'anéantir la papauté. Tout homme de bonne foi, qui ne partage pas ces sentiments, doit convenir que, sur ce point capital, Pie IX a fait toutes les concessions raisonnables et possibles. Nous montrerons qu'il en est de même des autres points essentiels.

[1] Le Rapport de M. de Rayneval constate que les provinces de Ferrare et de Camerino avaient fait des pétitions pour obtenir des ecclésiastiques à la place des gouverneurs laïques.

Digitized by Google

III

Un spirituel écrivain disait à son retour de Rome : « J'ai trouvé là beaucoup de progrès et beaucoup d'opposition. » L'opposition romaine serait toutefois peu importante si elle n'était pas alimentée par les attaques de l'étranger. « L'attaque est partout, » dit M. de Corcelle; et il constate que nul pape n'a été ni plus réformateur, ni plus trahi que Pie IX. Ce pape, qu'on accuse de sévérité outrée, a commencé son règne en accordant spontanément grâce à seize cents exilés, dont un tiers au moins accepta plus tard des emplois de la république. Il a organisé la garde civique et la consulte d'Etat dans les deux premières années de son avénement. Il a promulgué le *statut fondamental* en 1848. Le peuple romain se montra incapable de supporter l'établissement de la garde nationale et du gouvernement parlementaire. Cependant, comme le caractère des autres institutions de Pie IX était traditionnel et libéral à la fois, elles ont survécu à la révolution de 1848. La royauté du souverain et la liberté du peuple s'appuient sur un système représentatif. M. de Tocqueville a fait observer que les plus utiles et les plus précieuses des libertés, aux yeux des Anglais et des Américains, ce sont les libertés provinciales et communales; nous les considérons aussi comme les meilleures. Le peuple romain les possède. Il jouit en outre du droit de contrôler les recettes et les dépenses par une assemblée de représentants; ainsi les Romains n'ont à envier aucune des libertés politiques exercées dans les monarchies tempérées.

Entrons dans quelques détails sur l'organisation actuelle du gouvernement pontifical[1]. Il comprend quatre ministères : le ministère *des armes* (guerre), celui des *finances*, le ministère du *commerce*, qui embrasse l'agriculture et les travaux publics, le ministère de *l'intérieur*, qui comprend aussi la justice et la police. Le conseil des ministres est présidé parfois par le Saint-Père, mais habituellement par un cardinal *secrétaire d'Etat*, duquel dépendent les nonces et les consuls. Les propositions examinées en conseil des ministres sont transmises au *conseil d'Etat*, qui donne son avis, et en outre à la *consulte des finances*, si elles concernent des questions financières. La loi du 10 septembre 1850 prescrit que les nominations, promo-

[1] On peut consulter, sur l'administration pontificale, le Rapport de M. de Rayneval, les écrits de M. de Corcelle, de M. Eugène Veuillot, de M. Maguire, de M. l'abbé Margotti, et surtout le travail récemment publié par la *Civiltà cattolica*

Digitized by Google

tions ou destitutions des hauts fonctionnaires seront traitées en conseil des ministres. Avec les ministres correspondent les *présidents* (presidi), qui gouvernent les provinces ; ces fonctionnaires, qui répondent à nos préfets, ont pour conseil une *commission de gouvernement* composée de quatre laïques nommés par le souverain, mais dont deux doivent être choisis parmi les conseillers provinciaux. Dans l'examen des budgets, soit provinciaux, soit communaux, chacun de ces membres a le droit de vote décisif ; leur vote est simplement consultatif dans les autres affaires. Cette organisation est plus libérale qu'en France, où le souverain n'est nullement astreint à choisir la moitié des conseillers de préfecture parmi les conseillers généraux. Aux *présidents* sont subordonnés les *gouverneurs*, qui correspondent à peu près à nos sous-préfets : ils sont préposés à l'administration d'un groupe de communes qui tient le milieu entre notre arrondissement et notre canton.

Peu d'Etats européens ont des institutions municipales aussi larges et aussi libérales que les Etats pontificaux, depuis la loi du 24 novembre 1850. Chaque commune a un collége électoral, un conseil communal et une magistrature municipale, présidée par un chef. Le *collége électoral* compte un nombre de membres sextuple de celui des conseillers ; les deux tiers des électeurs sont pris parmi les plus riches propriétaires fonciers ; l'autre tiers parmi les commerçants, les industriels, et dans les professions libérales ; l'âge de 25 ans, les conditions de domicile, de libre jouissance des droits civils sont exigés. Le *conseil communal*, élu par le collége électoral, se renouvelle tous les trois ans, par moitié. La magistrature municipale doit être prise exclusivement parmi les conseillers, par le délégat de la province, sur des listes de trois membres présentées par les conseillers. Le Saint-Père nomme le chef de la commune sur une liste de trois membres formée par le conseil, prérogative qui n'est pas accordée aux conseils municipaux par la loi française. Le conseil communal délibère à huis-clos et vote au scrutin secret. La magistrature administre les biens de la commune, exécute les décisions du conseil et juge en première instance les contraventions de police et les affaires dont l'importance ne dépasse pas cinq écus. Les intérêts communaux, confiés à l'administration municipale, sont beaucoup plus étendus qu'en France. Les ressources communales sont aussi plus considérables. Toutefois, les aliénations ou dettes doivent être approuvées, au-dessous de 5,000 écus, par le cardinal-légat, et, au-dessus, par le Saint-Père. Nous devons avouer que beaucoup de plaintes ont été adressées au pape sur l'abus que les administrations municipales des petites communes font souvent des grandes libertés qui leur sont attribuées ; mais le gouvernement, jugeant sans doute les inconvé-

Digitized by Google

nients moindres que les avantages, n'a point restreint les prérogatives municipales. Le *conseil provincial*, qui répond à notre conseil général, se compose d'un membre par *gouvernement*. Le Saint-Père les nomme sur la proposition des conseils municipaux et sur une triple liste présentée par le légat. Le conseil provincial se réunit une fois l'an ; sa session ne doit pas dépasser vingt jours. Les attributions sont à peu près les mêmes que chez nous. Si l'élection des conseillers n'est pas directe, comme en France, ils ont le privilége de nommer une *commission administrative* permanente, qu'ils peuvent choisir parmi les éligibles de la province. Cette commission dresse les projets de budget provincial ; elle veille à l'exécution des décisions du conseil et à la protection des intérêts et des droits provinciaux. En cela, elle est naturellement secondée par les deux conseillers provinciaux qui font partie de la *commission gouvernementale* de la province. On doit reconnaître que cette organisation accorde aux notables des différentes provinces une part plus grande que chez nous dans l'administration locale et provinciale.

Les intérêts généraux du pays sont confiés à la vigilance du gouvernement, qui a pour contrôle et soutien le *Conseil d'Etat* et la *Consulte des finances*. Le *Conseil d'Etat* romain possède à peu près les mêmes attributions que le nôtre. Il se compose de neuf conseillers ordinaires et de six extraordinaires. Le cardinal secrétaire d'Etat le préside ; il a un prélat pour suppléant. Tous les conseillers ordinaires sont actuellement laïques, à l'exception d'un seul ; tous les autres employés du Conseil sont également laïques. Les affaires se classent, comme chez nous, en deux catégories, en affaires *d'importance majeure* et *de moindre importance* (di entità minore). En matière législative et politique, le vote du Conseil n'est que consultatif, comme en France ; mais il juge souverainement au contentieux. La *Commission du contentieux*, formée de trois membres, décide en premier ressort. En cas d'appel suprême, l'affaire est portée devant l'assemblée générale du Conseil, qui décide en dernier ressort (édit du 2 juin 1851). Le Conseil d'Etat, depuis huit ans, s'est très activement occupé de modifications législatives, d'affaires administratives, et a rendu un grand nombre d'arrêts au contentieux.

La Consulte d'Etat pour les finances est à peu près organisée d'après le système du Corps législatif du premier empire ; elle est toutefois une représentation plus sérieuse du pays, et elle fonctionne plus activement. Le Saint-Père nomme chaque membre sur une liste de quatre candidats présentée par le conseil provincial. Les candidats doivent être âgés de trente ans au moins, et posséder un minimum de 10,000 écus de fortune. Par exception, les professeurs de l'Université sont éligibles s'ils justifient d'une valeur de 2,000 écus

Digitized by Google

en biens fonds. Le nombre des membres est égal à celui des provinces; un quart, en outre, est nommé directement par le Saint-Père. Un cardinal ou, à son défaut, un prélat préside la consulte. *Tous les membres, à l'exception de deux, sont actuellement laïques.* La consulte exerce sur les dépenses le contrôle le plus sérieux : elle se réunit trois fois la semaine, et examine, durant toute l'année, les dépenses prévues ou extraordinaires. Les comptes particuliers de chaque administration lui sont soumis dans tous leurs détails. Elle juge les dépenses effectuées. Elle propose le budget annuel. Elle donne son avis sur les impôts, les fermages, les contrats qui intéressent l'administration publique; sur les tarifs de douanes, les traités de commerce, les mesures d'améliorations agricoles ou industrielles, etc. La session n'est jamais suspendue. La durée de chaque législature est de trois ans. « La consulte des finances a rempli son rôle avec zèle et loyauté, dit la *Civiltà cattolica*..... ses avis ont été suivis par Sa Sainteté, même quand ils étaient en désaccord avec les administrations publiques de l'Etat; il n'y a eu d'exceptions qu'à propos de sommes très légères, et encore pour des raisons évidentes de justice et de bien public. » A l'appui de cette affirmation, la *Civiltà* donne un tableau indiquant : 1° le budget proposé par l'administration, 2° les propositions financières de la consulte, 3° le budget approuvé par le pape. Voici l'ensemble des chiffres des dépenses pour les années 1856, 1857 et 1858.

	Propositions de l'Administration.	Propositions de la Consulte.	Budget approuvé.
1856.	13,156,150 écus.	14,277,512 écus.	14,302,692 écus.
1857.	13,283,948	14,754,993	14,754,993
1858.	14,552,567	14,448,309	14,520,021

Il est à remarquer que, dans les deux premières années, c'est l'assemblée qui a demandé une augmentation de dépenses; elle n'a proposé de réduction sur les propositions de l'administration que dans la dernière année. Les recettes ont été évaluées, pour 1856, à 14,303,000 écus; au même chiffre pour 1857, et à 14,662,000 pour 1858, ce qui constituait un excédant de recettes de plus de 100,000 écus.

Les adversaires du gouvernement pontifical lui reprochent d'avoir une dette très lourde, un mauvais système de perception des impôts et un emploi peu intelligent des deniers publics. La dette est en effet assez considérale. D'après M. le marquis Pepoli, l'un de ces adversaires, elle s'élèverait à près de 67 millions d'écus, c'est-à-dire à 359 millions de francs répartis entre les 3,124,668 habitants des Etats

Digitized by Google

romains, ce chiffre donnerait environ 115 fr. par tête. La dette du Piémont, avant les récents emprunts, était d'à peu près 724 millions, qui, divisés entre 4,916,000 habitants, faisaient plus de 147 fr. par tête. En Angleterre, la dette s'élève à 718 fr. par habitant, en France à 211 fr. L'avantage est en faveur des Etats pontificaux. Leur dette ne provient ni d'abus ni de dilapidations du gouvernement pontifical; elle a eu pour causes les envahissements subis de 1797 à 1814, les révoltes de 1831 à 1832, et surtout les événements de 1848. Les révolutionnaires, qui accusent aujourd'hui le gouvernement actuel de gaspiller les deniers publics, épuisèrent le trésor et léguèrent au pape pour héritage 43 millions de papier-monnaie, une exubérante quantité de monnaie de cuivre, et des dettes qui détruisaient l'équilibre du budget. La dette ne dépassait guère 100 millions à l'avénement de Pie IX ; après 1849, il fallut emprunter plus de 200 millions pour acquitter le legs de la république. Neuf ans ont suffi toutefois pour rétablir l'équilibre budgétaire, détruire le papier-monnaie et diminuer le cuivre monnayé, sans impôts excessifs. M. de Rayneval écrivait dans son rapport : « Les impôts sont toujours au-dessous du taux moyen des divers Etats européens. Un Romain paye actuellement à l'Etat 22 francs, les 3 millions d'habitants payant 68 millions de francs. Un Français paye au gouvernement de France 45 francs, 35 millions payant 1 milliard 600 millions de francs. Ces chiffres montrent d'une façon péremptoire que les Etats pontificaux doivent être considérés, à cet important point de vue, comme ayant rang parmi les nations les plus favorisées. Les dépenses sont réglées sur les principes de la plus stricte économie. » Quel gouvernement européen peut se vanter d'avoir diminué notablement à la fois, depuis quelques années, ses dépenses et ses dettes, sans négliger les grands travaux publics? Un seul nous paraît avoir résolu ce triple problème, c'est l'administration papale. En même temps que les recettes se sont accrues, les dépenses ont été réduites. Les recettes, qui n'atteignaient pas 54 millions de francs en 1850, s'élevaient à 64 millions et demi en 1857, et à 66 millions et demi en 1858. Le déficit causé par le surcroît des dépenses, après 1849, s'est maintenu pendant quelqnes années à 8 ou 9 millions; il a diminué rapidement, à partir de 1854, et il s'est éteint l'année dernière, malgré les charges de l'occupation autrichienne. D'une part, en effet, le budget des dépenses, qui s'élevait encore à près de 75 millions en 1854, est descendu au chiffre de 66 à 67 millions. D'un autre côté, quelques modifications dans les tarifs douaniers et la suppression de la ferme des tabacs, ont contribué à ce résultat. Le produit des douanes s'est élevé de 7 millions en dix ans (de 22 millions à 29 millions); et l'Etat a gagné 1,200,000 fr. en reprenant la manutention et la vente des tabacs. Le nombre et le

Digitized by Google

tonnage des navires s'est accru aussi rapidement que le revenu des douanes.

La rentrée des impôts est régulière et facile ; les frais de perception n'atteignent pas tout à fait 14 p. 0/0. M. le marquis Pepoli a prétendu qu'ils ont été de 31 p. 0/0 en 1858 : il s'est trompé. Les frais de la direction des *propriétés camérales*, dont la majeure partie des produits consiste dans la contribution foncière, sont inférieurs à 4 p. 0/0. Les frais ordinaires de perception des revenus postaux ne surpassent point 20 p. 0/0. Les dépenses imputables à la direction des douanes ne sont pas de 19 p. 0/0 ; celles du timbre et de l'enregistrement montent à peine à 9 p. 0/0. Les frais ordinaires des loteries approchent de 12 p. 0/0. En prenant la moyenne, on arrive au chiffre de 14 p. 0/0. L'augmentation des recettes tend à diminuer ce chiffre chaque année.

Ce petit budget est notablement réduit par l'intérêt de la dette. Cependant, avec ces faibles moyens, le gouvernement de Pie IX a pu accomplir d'importants travaux publics. Nous pourrions nous borner à citer, comme preuve de ces efforts, un témoin peu suspect, l'*Annuaire des Deux-Mondes*, de 1855-56. « En même temps, dit-il, que les finances de l'Etat étaient réorganisées, et malgré les ressources restreintes du budget, de nombreux encouragements ont été donnés aux travaux publics, au commerce, aux arts. Des routes ont été ouvertes sur tous les points du territoire ; le port de Terracina a été agrandi, des travaux d'assainissement ont été exécutés dans les marais Pontins ; on s'occupe du dessèchement des marais d'Ostie ; des viaducs d'une remarquable importance ont été construits sur plusieurs points, la navigation à vapeur a été établie sur le Tibre ; grâce à un système de remorquage bien entendu, le port de Rome a été visité par un nombre de bâtiments beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait vu jusqu'ici. La ville a été éclairée au gaz. Les télégraphes électriques ont été introduits. Des concessions de chemins de fer ont été faites..... des primes ont été établies, des prix institués pour encourager la petite culture et l'élève du bétail. Enfin une commission, à laquelle ont été appelés les principaux propriétaires, étudie la question de l'assainissemeut et du repeuplement de la campagne de Rome[1]. » Voilà quelques-unes des améliorations réalisées, dans un si court espace de temps par ce gouvernement qu'on accuse d'être incapable, oisif, décrépit et routinier. Si l'on compare les dépenses consacrées aux travaux publics par les Etats pontificaux et le Piémont, on trouve que celui-ci (déduction faite des chemins de fer

[1] La *Revue* (1re série, t. XXVI, p. 497 et 653) a publié une étude très étendue et très complète sur l'état de l'agriculture dans la campagne de Rome.

Digitized by Google

et des postes, dont les produits compensent les dépenses), prélève pour le ministère des travaux publics 5,640,000 fr. sur un budget de 147,866,000 fr., c'est-à-dire 3,81 p. 0/0. Dans les Etats romains, le même ministère obtient 5,46 p. 0/0 du budget total. Cependant, c'est surtout la presse libérale sarde qui prodigue au gouvernement pontifical les accusations que nous venons de rappeler.

Les papes ont presque toujours apporté une grande sollicitude aux travaux qui intéressent l'art, la science, la religion et la charité ; sans cela Rome ne serait pas la première académie d'études religieuses, le premier musée de l'Europe, et la ville la plus hospitalière du monde. Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure et cent autres monuments des Etats romains sont remplis de richesses artistiques. Le musée et la bibliothèque vaticane renferment une foule de trésors. Quantité d'aqueducs restaurés ou construits et les plus belles fontaines du monde rappellent la bienfaisance des papes. Rome offre à l'instruction 61 institutions scolastiques, auxquelles se rattachent 34 écoles régionnaires, à la charité, 19 hôpitaux pouvant contenir 4,531 lits et 65 instituts pieux, où l'on recueille et secourt 27,000 personnes par an. « Dans tous ces établissements charitables, fondés sous les auspices des pontifes et secourus de leurs deniers, on ne dépense pas moins de *vingt-six millions* de francs par an, » dit M. Massino-Turina. La part de Pie IX aux bienfaits de l'administration pontificale est très grande. Il a presque terminé le dessèchement des marais Pontins, colossale entreprise dans laquelle échouèrent Nerva, Trajan et Théodoric, et que Pie VI eut la gloire et le courage de recommencer en 1777. Les grands travaux de la *Sapience ;* l'accroissement des cabinets de chimie, d'histoire naturelle, de minéralogie, de zoologie ; la création du musée d'anatomie ; la construction d'un magnifique cabinet de physique, auquel est jointe une vaste salle de cours ; l'éclairage de Rome au gaz : tous ces bienfaits sont dus à Pie IX. Il a fait construire des observatoires magnétiques, renouveler les phares d'après le système de Fresnel, créer des chemins de fer, etc. Tel est ce gouvernement représenté comme dilapidateur des finances, inhabile, indolent, opposé à tous les progrès.

Ce n'est pas tout : on accuse encore le pape d'être un cruel tyran, qui emprisonne ou exile des milliers d'individus convaincus ou suspects de libéralisme. Selon la *Quarterly Review*, aucune tyrannie, dans l'histoire n'égalerait celle de Pie IX. Il y avait, dit-elle, en 1851, 11,279 détenus politiques dans les Etats romains ; et leur sort était affreux. La *Revue* anglaise ajoute, comme exemple de cruauté, que, dans la prison de *San Léo*, il y a des cavernes creusées dans le roc où une détention de cinq jours rend le prisonnier aveugle et où il

Digitized by Google

meurt au bout de dix jours. Voilà quels contes pieux les protestants zélés acceptent naïvement de la bouche des socialistes. On doit être plus surpris que des catholiques français s'y laissent prendre à demi et aient la simplicité, pour ne pas dire l'inconvenance, de donner au saint-père des leçons de clémence.

Est-il besoin de défendre le gouvernement pontifical sous ce rapport? Est-il nécessaire de rappeler, après M. de Corcelle, qu'il y avait en 1851, dans les Etats pontificaux, 11,614 détenus en tout, pour les délits politiques ou ordinaires; que l'on y comptait à cette époque, un prévenu sur 451 habitants et un accusé sur 558 habitants, tandis qu'en Angleterre on trouvait, vers le même temps, un accusé sur 542 habitants? Et ne sait-on pas que la réforme pénitentiaire est partie de Rome, qu'elle y a été commencée par Clément XI, en 1703? M. Remacle a constaté que la prison construite par Léon XII, pour les jeunes détenus, dans le système d'Auburn, est encore un modèle dans ce genre. Les récits publiés par quelques anciens prisonniers politiques avouent que la détention dans les prisons romaines n'est pas cruelle; elle est réellement adoucie autant qu'il est possible. On sait que le bagne même n'a rien d'effrayant dans les Etats pontificaux, et s'il y avait un reproche à lui faire, ce serait de ne pas être assez sévère. De même encore, en ce qui regarde les détenus et les exilés politiques, on ne peut reprocher au saint-siége qu'une mansuétude peut-être excessive.

La restauration de 1849 s'accomplit sans réaction violente. La bande de Garibaldi et quelques chefs étaient partis; mais toute l'armée de l'insurrection romaine était restée, espérant un retour de fortune et se fiant à la mansuétude du pape. Les poursuites devant les tribunaux furent très limitées et se bornèrent aux faits d'assassinat. Les prisons de Rome contenaient, quelques mois après la rentrée du pape, 260 individus seulement, dont 120 étaient accusés d'attentats contre les personnes ou les propriétés, causés par l'esprit de parti, et les autres de délits ordinaires. Il y avait des crimes à punir. Après huit mois d'une révolution commencée et continuée par le poignard, il était impossible de ne pas accomplir quelques actes de répression. Le pape accorda une amnistie générale, dont il n'excepta que les chefs du mouvement, les amnistiés de 1846 coupables de récidive, et les individus qui avaient commis des crimes passibles du code pénal. Ces exceptions furent très adoucies dans la pratique. Des passe-ports furent donnés à tous ceux qui voulurent partir. Six cents amnistiés, manquant à l'engagement d'honneur qu'ils avaient pris, venaient de remplir des fonctions sous la république : aucun d'eux ne fut poursuivi. Plusieurs constituants furent amnistiés. Huit ou neuf chefs de corps seulement restèrent exceptés de l'amnistie. « *Trente-*

Digitized by Google

huit poursuites, furent signifiées en tout, » dit M. de Corcelle, qui représentait la France à Rome. « Aucune arrestation politique préventive n'a eu lieu, ajoute-t-il, pendant les six premiers mois de notre occupation ; aucun jugement, aucune sentence capitale, aucune séquestration de biens ni amende n'ont été prononcées. » Au mois d'octobre, le nombre des prévenus de toute sorte ne dépassait point la moyenne antérieure à 1848. M. de Tocqueville pouvait dire, avec vérité, à la séance du 18 octobre 1849 : « Ce qu'il y a de certain, jusqu'à présent, c'est que cette révolution, qui a commencé par la violence et l'assassinat, qui s'est continuée par la violence et la folie, n'a coûté à aucun homme (depuis la prise de Rome), ni sa liberté, ni ses biens, ni sa vie. » Depuis l'amnistie, *deux* exécutions capitales ont eu lieu seulement pour crime politique ; l'un des deux condamnés était un des assassins de Rossi, l'autre le misérable qui tenta d'assassiner le cardinal Antonelli [1].

Cependant d'effroyables atrocités avaient été commises par les républicains. « Tel héros des journées que lord Palmerston préfère au règne de Pie IX, est chargé d'assassinats, écrivait M. de Corcelle..... de lugubres enquêtes ont passé par mes mains. Sa Seigneurie ne devrait pas ignorer que *Zambianchi*, capitaine des *finanzieri*, fit exécuter le même jour, sans jugement, et enterrer sans prières *quatorze* prêtres dans le jardin de Saint-Calixte. Parmi eux se trouvait le curé de la Minerve, que les pauvres ont pleuré..... Sa Seigneurie voudra-t-elle supputer les vols ? Ce serait, il est vrai, difficile..... Après 1849, une commission a opéré 2,815 restitutions d'objets volés dans les musées, les collections publiques et les habitations privées..... » Encore quelques mois de ce régime à Rome et toutes les richesses des musées et des églises disparaissaient. Un des chefs de l'armée républicaine, qu'on avait laissé fort tranquille au moment de la restauration, fut arrêté parce qu'il avait soustrait, pour sa part, 2,134 volumes, une collection d'armes précieuses et des dentelles. « En regard de ces assassinats, de ces vols, commis sous le régime des triumvirs, ajoute M. de Corcelle, que lord Palmerston cite un seul acte du gouvernement pontifical qui justifie ses inqualifiables accusations. » Avant la guerre actuelle, les prisons romaines contenaient seulement 72 détenus politiques, six de moins qu'en Sardaigne. Le nombre des exilés et des émigrés était peut-être un peu plus considérable. 262 sujets pontificaux furent exclus du territoire, en 1849. Depuis lors, 60 d'entre eux ont obtenu la permission de rentrer dans leurs foyers. Des autres exilés, les uns sont morts, les autres ont persisté dans une

[1] Le cardinal Antonelli, après avoir en vain demandé la grâce du meurtrier, fait une pension à sa veuve et à sa famille.

Digitized by Google

hostilité violente. Le pape exauce toute demande de retour, quand son gouvernement n'a pas la preuve que le pétitionnaire continue de conspirer ; quatre demandes de grâces seulement ont été rejetées, et ne l'ont été que par ce motif.

Voilà quel est ce gouvernement tant calomnié, qu'on persuada un moment au chef du gouvernement français que Rome était livrée, à la fin de 1849, au terrorisme d'une réaction immodérée. N'oublions pas qu'avec l'amnistie de septembre 1849 fut promulgué le *motu proprio*, établissant les institutions actuelles. On s'imagine, en général, que Pie IX a repris toutes ses concessions libérales, il les a conservées et appliquées, en grande partie, comme nous l'avons dit. Le *memorandum* de 1832, le *motu proprio*, du 14 octobre 1847, et celui du 12 septembre 1849 sont identiques dans leurs dispositions principales. Les premiers édits de Grégoire XVI furent retirés après la seconde révolte de 1832 : et ce n'est pas la faute des révolutionnaires si les concessions de Pie IX sont restées en vigueur, après le régime du statut fondamental et de la république.

Les derniers papes ont été humbles, bienfaisants, généreux jusqu'à l'imprudence ; ils ont accordé des amnisties « toujours déchirées par ceux qui venaient de les obtenir. » Et l'école révolutionnaire, spéculant sur la faiblesse et la douceur de l'autorité temporelle des pontifes, la représente comme oppressive et cruelle. Il est étrange qu'une foule d'honnêtes gens se laissent prendre à ces grossières calomnies.

Non-seulement le peuple romain n'est pas malheureux, mais il n'est pas pauvre ; chez lui, le nombre des indigents est moindre que dans presque tous les autres pays, et ils reçoivent plus de secours qu'ailleurs. M. Maxime d'Azeglio écrivait, il y a quelques années, à propos des événements de la Romagne : « Le peuple italien, en comparaison de tant d'autres, ignore, on peut le dire, la misère ; il ne sait pas ce que c'est que la faim, et la faim est la cause la plus puissante d'agitation parmi les peuples. » Cela est vrai, et les Romains comptent moins de pauvres qu'aucun autre peuple italien. Il n'y a que 37,015 indigents dans tous les Etats pontificaux, tandis qu'on a reçu en 1857, dans les workhouses, ou secouru à domicile, dans la seule ville de Londres, 307,000 indigents. On compte à Londres un pauvre sur huit habitants ; à Paris on en trouve un sur quinze, à Rome un sur quatre-vingts. Il y a cependant à Rome plus de charité publique et libre qu'à Paris ; sur 1,500 mariages, par exemple, qui se font annuellement à Rome, 1,000 sont dotés par des associations bienfaisantes. Toutes les communes ont le médecin et le chirurgien gratuits ; près de chaque tribunal exerce l'avocat des pauvres. D'après M. Fulchiron, les hôpitaux et hospices de la ville de Rome possèdent

Digitized by Google

plus d'un million de revenus, les secours que l'Etat leur donne dépassent 2 millions ; la somme totale, divisée par le chiffre de la population donne près de 20 fr. par tête. On évalue en outre à 23 millions les secours de toute espèce donnés par le Pape, par les particuliers, par le clergé et les ordres religieux résidant à Rome. M. Fulchiron déclare que nulle part la charité du gouvernement et des particuliers n'a été plus généreuse, plus variée, plus consolante, plus intelligente. La mendicité, loin d'être favorisée, est prohibée depuis Sixte-Quint ; elle peut l'être, car de nombreux asiles fournissent aux pauvres de l'occupation et des moyens d'apprendre des métiers. Pie IX a beaucoup augmenté les fondations charitables de ses prédécesseurs ; parmi ses créations, nous signalerons la ferme-modèle d'Alessandro, dans la campagne romaine ; il en a posé la première pierre au moment où il faisait commencer le dessèchement des marais d'Ostie.

Le gouvernement pontifical n'a pas moins de soin de l'instruction du peuple que de son bien-être matériel. « Les campagnes, les villes, sont abondamment pourvues des moyens d'instruction appropriés aux besoins des populations, écrivait M. Fulchiron en 1842 ; et, dans chaque commune, il existe au moins une école primaire. La ville pontificale possède 374 écoles primaires, employant 492 maîtres et recevant 15,000 élèves des deux sexes. » L'auteur constate que la proportion des élèves donnait l'avantage à Rome sur Paris.

La nourriture du peuple romain est aussi beaucoup plus substantielle que celle de la population parisienne. M. de Tournon a évalué la consommation de chaque habitant de Rome, en moyenne, à 2 hectolitres de froment, 60 kilos de viande, 212 litres de vin et 17 kilos de légumes secs. En France, les tableaux officiels de 1843 estiment la consommation de chaque habitant de la Seine, à 55 kilos 62 grammes de viande ; pour toute la France, la moyenne descend à 22 kilos 41 grammes de viande, 9 kilos de légumes secs, 70 litres de vin. M. Fulchiron a constaté à Rome, durant son séjour, une consommation moyenne de trois hectolitres de vin par tête. On sait, du reste, qu'un des motifs de l'affluence des étrangers à Rome et à Naples, c'est le bon marché de la vie et l'excellente qualité des aliments. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, la population s'accroisse rapidement. Elle était de 2,732,426 âmes, en 1833 ; de 2,929,807, en 1844 ; et de 3,124,668, en 1853 ; ainsi, elle a augmenté de 1/6 en 20 années. A cette dernière date, la moyenne des enfants était, par famille, de 5.14, fécondité qui dépasse celle de presque tous les pays européens, et de beaucoup celle de la France. La propriété est aussi beaucoup moins morcelée que chez nous ; d'après le cadastre, les 206,558 propriétaires fonciers des Etats romains possèdent chacun, en moyenne, de 15 à 16,000 francs. Ils représentent, cependant,

Digitized by Google

avec leurs enfants, 1,032,000 parties intéressées, le tiers de la population totale du pays. Est-ce bien là un pays mal gouverné, mal administré, tyrannisé, pauvre et malheureux ?

Nous n'avons pas encore réfuté toutes les critiques. On reproche aussi au gouvernement pontifical d'avoir pour code *le droit canon*, et et de n'être point en état de se défendre au moyen de son armée. Il semblerait, en vérité, que la législation civile des Etats pontificaux fût purement théocratique, comme celle des juifs sous l'Ancien Testament. Sans doute, les règles chrétiennes du droit et de la justice ont présidé à la rédaction de la législation papale ; mais elle est presque calquée sur le code romain, comme les codes lombardo-vénitien, napolitain et français. Toutes ces législations sont presque identiques dans leurs dispositions essentielles. On peut s'en convaincre, dit la *Civiltà*, en comparant les codes, où, après chaque article, on a mis des renvois au droit romain. Les différences proviennent des mœurs diverses, d'un point de vue plus ou moins libéral, plus ou moins chrétien. Dans les Etats du saint-siége, la loi laisse plus de liberté que chez nous à la famille, aux communes et à l'Eglise, c'est-à-dire à la société domestique, civile et religieuse ; les droits de l'Etat sont moindres qu'en France, son ingérence est beaucoup moins étendue. Le Code français, dit le P. Ventura, n'a point empêché une douzaine de révolutions, depuis 1789 ; on ne peut donc se flatter que son introduction fût un remède souverain pour les Etats pontificaux. Le code de commerce, d'ailleurs, est calqué à Rome sur le nôtre. Les deux autres codes, dit la *Civiltà*, « constituent une procédure conforme aux droits, aux besoins et aux habitudes de nos populations. Ils contiennent des dispositions, comme la loi hypothécaire, par exemple, que les jurisconsultes estiment moins défectueuses que celles qui sont en vigueur dans les autres pays. On reproche au code des délits et des peines une douceur excessive..... tant il est loin de mériter le reproche d'une excessive sévérité. » Les deux codes, civil et criminel (promulgués l'un en 1824, l'autre en 1834) sont soumis à une révision incessante du conseil d'Etat, qui y introduit les modifications jugées désirables. « Telle est l'immutabilité prétendue de la législation pontificale. » La justice civile est expéditive et peu dispendieuse. Nous avons déjà dit que le chef de la commune juge en première instance les simples contraventions et les causes dont l'importance ne dépasse pas 5 écus. « Les causes qui exigent un prompt jugement, comme celles de salaires, et celles qui n'excèdent pas une valeur de 1,077 francs (200 écus), sont confiées à des juges laïques particuliers, dont le nombre est très grand. Les causes plus importantes sont déférées à des tribunaux laïques établis au chef-lieu de chaque province. Trois tribunaux d'appel existent à Rome, à Bo-

Digitized by Google

logne et à Macerata; ils sont composés de laïques, à l'exception du président et du vice-président du tribunal de Rome.

On voit que les intérêts individuels, et spécialement les intérêts des laïques, sont parfaitement sauvegardés dans les Etats pontificaux. Une seule critique serait fondée jusqu'à un certain point : on pourrait dire que la pénalité est trop faible, dans sa rédaction comme dans son application habituelle; mais il est difficile que le pape ne soit pas encore plus père que roi. Au reste, le nombre des délits et des crimes n'excède pas la moyenne constatée dans les pays les plus civilisés du monde.

Examinons enfin la question de l'*armée*. Un Etat de nature essentiellement pacifique, et qui doit être presque toujours neutre, ne peut être militaire. Les papes n'avaient qu'un très petit nombre de soldats avant la Révolution; de sorte qu'ils faisaient face aux dépenses de l'Etat avec un budget singulièrement faible (dix à onze millions, en 1787). Grégoire XVI fut obligé, par l'agitation révolutionnaire, de créer une sorte d'armée, ce qui le contraignit à augmenter les impôts; il eut ainsi un budget de cinquante à soixante millions. Après les événements de 1848, Pie IX s'est occupé de reconstituer une armée. Mais les dettes de la république pesaient sur son trésor. L'occupation étrangère lui coûtait cher [1]. Il ne voulait pas augmenter beaucoup les impôts. Peu à peu, cependant, son armée s'est formée. Elle s'élève à près de 17,000 hommes, divisés comme suit : état-major, école militaire (institut des cadets), gendarmerie, légions de Rome, des Légations, des Marches; bataillon sédentaire, artillerie, génie, bataillon de chasseurs; deux régiments d'infanterie indigène, deux régiments étrangers, et quelques compagnies de cavalerie. On sait que la conscription répugne excessivement à la population romaine; le gouvernement est obligé de recourir à l'enrôlement volontaire, qui lui a fourni plus de dix mille soldats nationaux de l'armée actuelle. On affirme que le Saint-Père a l'intention de l'augmenter de quelques milliers d'hommes, à mesure que ses finances le lui permettront. Il serait à désirer qu'il eût au moins 25,000 hommes, composés de gendarmerie dans une forte proportion. Les troupes romaines ont montré, dans cette dernière crise, plus de discipline et de fidélité que ne le présumaient certains diplomates, qui accusaient le pape de ne pouvoir se défendre, et qui travaillaient en même temps à détruire son pouvoir temporel. Les ennemis du saint-siége ont fait grand bruit et répandu quantité de mensonges au sujet de Pérouse; il n'était pas difficile de prévoir que la prise d'assaut d'une ville

[1] Elle lui a coûté une quarantaine de millions; dans les premières années qui ont suiv 1849, l'occupation autrichienne lui coûtait 5,370,000 fr. par an, et le corps français 391,000 fr.

Digitized by Google

amènerait infailliblement des violences et du sang versé. Les annales du parti révolutionnaire sont pleines de faits bien autrement déplorables. C'est sur lui que retombe la responsabilité du sang répandu à Pérouse. De tels malheurs ne seront pas fréquents si les grandes puissances catholiques témoignent énergiquement leur volonté de maintenir le pouvoir temporel du pape ; l'accroissement de l'armée papale sera aussi une garantie de tranquillité. De tous les souverains, le Saint-Père est le plus exposé aux coups de la révolution, parce que son trône est la base de toute la hiérarchie monarchique et sociale ; les révolutionnaires l'attaquent aussi de préférence parce que de tous les princes régnants il est le moins sévère et celui qui s'appuie le moins sur une organisation militaire. Puisqu'il y a solidarité d'intérêts entre les puissances catholiques et le pape, elles lui doivent, par conscience et par raison, leur appui moral et, en cas de besoin, leur protection militaire. Le pape est même en droit de faire appel à tous les catholiques, pour le défendre, s'il y a nécessité.

Nous ignorons dans quelles limites le saint-siége peut désirer et réclamer le concours militaire de l'étranger; mais il nous semble très convenable que les officiers catholiques soient autorisés à servir dans l'armée par leurs gouvernements. Nous avons prêté des officiers à l'armée belge après 1830 ; on en a envoyé au sultan, au shah de Perse, en leur conservant le titre de Français : pourrions-nous en refuser au souverain pontife, s'il jugeait ce secours utile ? Il conviendrait aussi d'autoriser le recrutement de ceux de nos anciens soldats qui voudraient entrer dans l'armée pontificale.

IV

Nous avons laissé parler les faits, et tout homme de bonne foi, quelles que soient ses opinions politiques ou ses convictions religieuses, devra convenir que leur ensemble témoigne d'une situation bien différente du tableau que l'école révolutionnaire a tracé. Non, Rome, la ville hospitalière par excellence, n'est pas livrée à la tyrannie. Loin de là, elle offre un asile à toutes les victimes honorables des discordes civiles et des luttes politiques ; qu'elles aient été précipitées d'un trône ou d'un ministère, qu'elles sortent d'une république ou d'une monarchie, la main paternelle du souverain pontife leur ouvre un même abri. Dans ce refuge tutélaire, les Stuarts sont venus s'éteindre ; des Bourbons et des Bonapartes y ont vécu, à côté d'exilés des républiques américaines. Les malheureux, proscrits ailleurs par leur grandeur passée, et d'autant plus persécutés que

Digitized by Google

leur race avait été plus puissante, auraient trouvé parfois difficilement un asile sûr, si le petit Etat du Saint-Père n'avait pas existé ! Et les autres princes du monde, qui portent la couronne dans le royaume des lettres et des arts, perdraient leur patrie commune, la plus aimée, celle où ils recueillent tant de nobles inspirations et de grands exemples, si Rome cessait d'être la capitale neutre du monde chrétien, pour devenir une ville provinciale. « Je me contenterais d'une épreuve de la liberté dont on jouit à Rome, » me disait un homme de beaucoup d'esprit, qui venait de passer l'hiver dans cette ville ; « c'est que les artistes, qui sont les gens les plus indépendants du monde, ne se trouvent nulle part plus à l'aise ni plus *chez eux* qu'à Rome. Quand ils y ont séjourné quelques années, il leur est bien difficile de se plaire ailleurs. »

Prétendons-nous toutefois qu'il n'y ait pas d'abus à Rome, ni d'améliorations à désirer ? Loin de nous une semblable prétention. La nature humaine est partout imparfaite et perfectible. Sous l'influence de l'orgueil humain, qui cause toujours et partout les mêmes fautes, et appelle les mêmes punitions, l'homme cherche sans cesse le bonheur et la gloire dans des changements d'institutions et de gouvernements, ou dans des remaniements territoriaux, au lieu de chercher à se réformer soi-même. Les institutions ne peuvent guère valoir que ce que valent les hommes qui les pratiquent. « Chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite, » disait Joseph de Maistre ; le mot est profondément vrai, et il montre l'inanité des systèmes exclusifs. Le meilleur régime est celui qui est le mieux approprié aux aptitudes d'une nation ; seulement il n'y a de bons que ceux qui respectent les bases divines de la civilisation chrétienne. A Rome, toutes les institutions sont conformes à ces bases, et l'expérience a prouvé qu'il n'est pas opportun de leur faire subir des modifications considérables ; il faut donc reconnaître qu'elles sont convenables au moins pour notre époque.

Nous croyons avoir prouvé jusqu'à l'évidence, que la condition des Romains est parfaitement tolérable. Nous pourrions ajouter, avec la *Civiltà*, que, pour le menu peuple et pour les malheureux de tout genre, il n'y a pas de séjour qui soit comparable à celui de Rome. Ainsi aucun motif d'humanité ne peut justifier l'immixtion des grandes puissances dans les affaires romaines, à moins qu'elles n'interviennent pour combattre la révolution, et affranchir, en cas de besoin, les habitants des Etats pontificaux, du joug dont les menacent le parti socialiste ou l'ambition des unitaires. Ils peuvent tomber au pouvoir de l'un ou de l'autre parti, contre leur gré ; il n'y avait guère de républicains en France, ni en 1848 ni en 1793. Mais le pape serait un souverain ordinaire, qu'il serait injuste et dange-

Digitized by Google

reux de permettre à des puissances voisines de s'ingérer dans le gouvernement de ses Etats. Un pareil exemple contribuerait à détruire le droit européen, à mettre les faibles à la merci du plus fort. Et il serait à la fois lâche, téméraire et insensé d'amoindrir ou de détruire ce petit royaume, confié par la foi de tous les âges au gardien de la morale, à l'arbitre de la religion, au vicaire de Jésus-Christ, à l'homme par lequel les destinées du monde se rattachent providentiellement au ciel.

Oui, cet acte serait lâche, car Rome, c'est l'Eglise aimante et faible comme une mère. Et, puisque l'Europe a laissé déchirer en Pologne le droit public européen, qui garantissait à ce pays « une représentation ou des institutions nationales; puisqu'elle l'a laissé persécuter dans sa langue, dans ses libertés, dans ses mœurs, dans sa religion, dans tous ses intérêts les plus sacrés, elle ne pourrait sans honte laisser humilier, affaiblir, maltraiter ou déposséder le souverain pontife.

Cet acte serait téméraire : l'histoire l'atteste. Toute main parricide qui frappe l'Eglise tombe tôt ou tard sous les coups de la vengeance divine. Nous ne connaissons pas un seul grand ennemi de Rome et de son pouvoir temporel qui n'ait fini malheureusement ses jours. Depuis le VIe siècle jusqu'à notre époque, tous périssent misérablement, et beaucoup d'une mort extraordinaire. Veut-on des exemples? Anastase Ier, l'ennemi du pape Symmaque, tombe frappé de la foudre; l'empereur Constant, meurtrier du pape saint Martin, est assassiné par ses officiers; Justinien II, après avoir tenté de faire enlever le pape Sergius, est détrôné et décapité; tous les puissants alliés de Henri IV contre saint Grégoire VII, et ce prince lui-même, expirent d'une mort lamentable; Frédéric II, excommunié par Grégoire IX, est frappé par toutes les infortunes; son fils aîné, le roi Henri, meurt emprisonné par lui, laissant un fils qui est frappé de mort violente; Entius, que Frédéric a fait roi de Sardaigne, expire dans une cage de fer, après vingt-cinq ans de captivité; Ezzelin meurt en prison de ses blessures et d'un accès de rage; Thaddée de Suesse est mutilé avant de mourir; Pierre des Vignes a les yeux crevés par son maître et se tue de désespoir; Frédéric, enfin, meurt étouffé, dit-on, par son bâtard Mainfroi; Conrad est empoisonné, présume-t-on, par ce frère bâtard, qui est tué lui-même, et cette grande et triste race impériale finit sur l'échafaud, dans le sang du jeune Conradin; Louis de Bavière meurt subitement, ne laissant qu'une fille qui fut Isabeau de Bavière; Philippe le Bel est renversé de cheval par un pourceau, et meurt dans la force de l'âge : il ne laisse qu'une fille, d'une renommée aussi infâme que l'autre Isabelle..... Si nous voulions continuer cette funèbre liste, elle nous conduirait jusqu'à notre époque, par la

Digitized by Google

même série de coups terribles succédant à des violences coupables. Il semble que la Providence, dans sa justice temporelle, ait été implacable sur ce point; qu'elle n'ait pas même pardonné, par égard à d'éclatants services précédemment rendus. « Napoléon attaque le pape, s'écriait le comte de Maistre en 1808, je suis désormais sûr de sa chute. » Quelques semaines avant sa mort cruelle, le brave et malheureux Murat complotait la destruction du pouvoir temporel de la papauté. Il n'est pas nécessaire d'être croyant, il suffit d'être superstitieux, et tous les incroyants le sont quelque peu, pour convenir qu'il est téméraire de toucher au pouvoir temporel de la papauté.

Cette témérité serait enfin une folie, peut-être plus encore à notre époque que dans le passé. Jamais on n'a eu plus besoin de la puissance et de l'unité de l'Eglise catholique pour arrêter les progrès des sectes révolutionnaires; elles tendent à l'unité en avançant jusqu'à la négation absolue qui aura pour résultat la destruction radicale de la société, si les moyens répondent à la doctrine et à la volonté des sectaires. « Rien n'est possible dans le monde, sinon le catholicisme qui est l'affirmation souveraine, et la révolution qui est la négation absolue, » nous écrivait en 1851 Donoso Cortès, frappé de la rapide décadence de toutes les doctrines intermédiaires. A l'union des diversés écoles subversives, il est absolument nécessaire d'opposer la grande école de respect et de foi. Il y a peu d'années, les conservateurs prussiens n'étaient pas éloignés de cette opinion. Tremblant devant une révolution dont ils avaient méconnu jusqu'alors les causes, la profondeur et l'étendue, ils déploraient amèrement leur séparation du catholicisme, et ils rêvaient une fusion impossible entre les cultes. Un Hongrois célèbre, réfugié en Prusse à la fin de 1849, nous écrivait qu'à sa grande surprise il avait trouvé les jésuites en honneur au sein de la noblesse prussienne. Cette noblesse était alors pleine de sympathie pour la papauté. Les temps sont changés. Cependant, beaucoup de protestants éminents et même de rationalistes modérés comprennent que le catholicisme est leur plus puissant abri social, et demandent qu'on maintienne sa liberté et son autorité. Lord Lansdowne disait en 1849 : « Tout pays ayant des sujets catholiques romains a un intérêt dans la condition des Etats romains, et doit veiller à ce que le pape puisse exercer son autorité sans être entravé par aucune influence temporelle de nature à affecter son pouvoir spirituel. » C'est la politique indiquée par le bon sens et la réflexion à tous les gouvernements non catholiques. Il est évident que toute grande puissance qui parviendrait à absorber la papauté lèserait la liberté religieuse des autres peuples catholiques, et menacerait leur indépendance civile. C'est pourquoi Napoléon rêvait l'asservissement

Digitized by Google

de la papauté, de même que les czars cherchent à soumettre tous les Grecs à un patriarche moscovite.

Le pape ne peut être que roi ou martyr, il n'y a pas de milieu; de même que l'Eglise catholique, pour rester pure, ne peut être que libre ou persécutée. L'esclavage lui est impossible; esclave, elle cesserait d'être elle-même, c'est-à-dire de vivre. Aussi Dieu, voulant que l'Eglise soit toujours pure et que les portes de l'enfer ne prévalent jamais contre elle, l'a armée de deux mots qui triomphent de toutes les habiletés, de toutes les puissances et les violences du monde: *non possumus*. Quand le pape et les fidèles ont prononcé ces mots: malheur à qui va contre! *Nolite tangere Christos meos!* la Providence frappe toujours les despotes, peuples ou princes, qui ont méconnu ce précepte, et l'expérience prouve qu'ils périssent habituellement par l'excès de leur orgueil et de leurs fautes. Tout obstacle est souvent détruit devant eux; ils écrasent sans peine la résistance chrétienne; puis soudain la lumière et la fortune les abandonnent, et le monde est surpris de la profondeur de leur chute.

Ni le pape, ni aucun véritable catholique ne souscriront jamais à la destruction de l'indépendance temporelle de la papauté. Pie IX a déjà prononcé le *non possumus*, « déclarant publiquement que la souveraineté temporelle, que s'efforcent de lui enlever les plus perfides ennemis de l'Eglise du Christ, est nécessaire à ce saint-siége pour qu'il puisse exercer sans nul empêchement la puissance sacrée pour le bien de la religion. » — « Nous affronterons tous les périls, a-t-il ajouté. Nous subirons toutes les épreuves plutôt que de manquer en rien à notre devoir apostolique ou que de souffrir quoi que ce soit contre la sainteté du serment par lequel nous nous sommes lié[1].» Aucun homme de conscience et de foi, parmi les catholiques, ne fera défaut au Saint-Père s'il est frappé dans ses droits temporels. Le prince qui l'aurait dépossédé ne pourrait plus gouverner qu'avec des révolutionnaires, c'est-à-dire pour eux et en marchant à sa chute. « On ne se sert pas de la révolution, on la sert, » écrivait M. Stahl il y a quelques années. Cela est profondément vrai. La révolution n'accepte ni tuteurs, ni amis; elle n'a que des instruments qui se brisent tour à tour en la servant.

Dieu veuille que la France ait désormais l'énergique résolution de ne laisser ni contester, ni affaiblir, à aucun moment, l'autorité du souverain pontife! Qu'elle ne cède rien d'essentiel sur ce point aux nombreux adversaires de la papauté! Le congrès de 1856 et les licences permises à la révolution durant la dernière guerre sont de douloureux souvenirs pour les catholiques. On prend quelquefois

[1] *Encyclique* du 18 juin 1859.

Digitized by Google

pour une sage modération certaines concessions dont on méconnaît les désastreuses conséquences. Si quelque congrès futur est appelé tôt ou tard à prononcer sur le sort de l'Italie, il sera probablement composé, comme celui de 1856, d'une majorité d'adversaires de la papauté. Les catholiques ont besoin de compter sur la sagesse et la loyauté de l'Empereur, sur la piété de l'Impératrice, pour prendre confiance. Ils espèrent surtout en Leurs Majestés, mais ils savent aussi que, si cela est nécessaire, la France se montrera sincèrement catholique. Jamais le clergé français n'a été plus dévoué au Saint-Père. Les éloquentes voix des cardinaux Gousset et de Villecourt, de l'archevêque d'Auch, des évêques d'Arras, de Poitiers, de Tulle, de Perpignan et d'autres éminents prélats, ont exprimé les sentiments universels de l'Eglise française envers le souverain pontife. Prêtres et laïques, tous ceux qui craignent Dieu plus que les hommes, et qui vénèrent le vicaire de Jésus-Christ, doivent être prêts à défendre, au péril de leur fortune et de leur vie, cette royauté du serviteur des fidèles qui est l'indispensable complément de l'indépendance spirituelle du pape et de la liberté catholique. Quelle confusion dans le monde, quelles persécutions de la foi par la force, quelle exaltation des hommes de désordre, le jour où le pape ne serait plus qu'un pauvre prêtre, espagnol, français ou allemand, à la merci du gouvernement de son pays ! « Croit-on, a dit Napoléon, que si le pape était à Paris, les Viennois, les Espagnols consentiraient à recevoir ses décisions? On est trop heureux qu'il habite cette vieille Rome..... Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est la meilleure, la plus bienfaisante institution qu'on puisse imaginer. Je ne soutiens pas ces choses par entêtement de dévot, mais par raison. »

Dieu veuille que la France agisse toujours selon cette pensée de l'Empereur, alors bien inspiré ! S'il avait lui-même toujours obéi à cette conviction, il aurait eu à Waterloo au moins 40 à 50,000 hommes de plus, provenant des soldats et des recrues de l'Ouest et du Midi : ce secours entre ses mains eût pu, sinon le sauver, du moins retarder et adoucir sa chute. L'Ouest et le Midi n'étaient attachés aux Bourbons que par les sentiments religieux et monarchiques ; cela est prouvé, entre autres, par l'éclatante adhésion qu'ils ont donnée à Napoléon III. Aussi longtemps que le gouvernement impérial respectera la religion, dans ses intérêts les plus sacrés, il n'aura pas à craindre dans ces pays la renaissance des partis.

Nous espérons qu'en France tout pouvoir honnête aura e bon sens, le courage et le mérite de défendre la société en faisant respecter une des bases sociales, l'autorité temporelle de la papauté. C'est un devoir pour tout pays catholique d'en maintenir l'intégrité. Mais l'état

Digitized by Google

de l'Italie nous alarme. On peut l'entraîner bien loin avec deux mots : liberté et unité. Beaucoup d'Italiens sont disposés à considérer comme le plus grand libéral le républicain le plus violent, et comme le meilleur patriote celui qui rêve pour Rome le titre de capitale d'une république universelle. Il y a là de grands périls à écarter.

Quelles que puissent être leurs futures épreuves, les catholiques sont assurés de la victoire définitive de la papauté. « Le saint-siége est cette pierre immuable qui brise tout ce qui luit par le mensonge et la vanité, » disait, en 1723, l'évêque de Lectoure. « L'Eglise fondée sur Pierre et ses successeurs [1] ne peut périr. »

Devons-nous résumer les conclusions de ce travail? Elles ressortent des chiffres et des faits que nous avons cités.

Le pape est évidemment la force, l'union, la gloire et la liberté de l'Italie ; la sécularisation de son administration est effectuée ; son gouvernement convient à l'époque, au pays, aux interêts catholiques. Malgré les crises qu'il a traversées, il a su ménager les impôts, diminuer les dépenses, les dettes, augmenter les travaux publics.

Le gouvernement pontifical est le plus clément et le plus charitable de tous les gouvernements. Aucun peuple ne possède plus de ressources intellectuelles et de bien-être que les Romains. Ils perdraient leurs glorieux et rares avantages, si le pape cessait de les gouverner. Et l'Europe commettrait un acte lâche et insensé si elle laissait amoindrir ou détruire le pouvoir temporel de la papauté.

L'évidence de ces faits peut-elle nous inspirer pleine sécurité sur le prochain avenir? Hélas! non. On a vu plus d'un peuple, aveugle et ingrat, se livrer à des hommes qui détruisaient son bonheur et sa liberté. Mais l'Eglise est éternelle, et son royaume temporel lui restera, parce qu'il est nécessaire à son existence comme à la paix de la société.

G. DE LA TOUR.

[1] Expressions de Mgr de Belzunce, évêque de Marseille.

Digitized by Google

L'ATTITUDE

DE L'ALLEMAGNE

DANS LE CONFLIT AUSTRO-ITALIEN

Pendant les six mois qui ont vu s'ouvrir et se terminer la lutte engagée en Italie, l'Allemagne a été le théâtre d'un mouvement des esprits comparable en quelques points à celui de 1848. Mais la cause italienne, loin de retrouver les sympathies qu'elle obtenait il y a dix ans et que semblait réclamer son évidente analogie avec la cause de l'unité allemande, a provoqué contre la France une irritation qui a donné lieu aux inquiétudes les plus sérieuses. Pendant quelque temps on a pu craindre que la guerre, au lieu de rester circonscrite dans l'Italie, selon le désir de la France, ne s'étendît à l'Allemagne, et de là n'embrasât toute l'Europe.

Ces appréhensions, heureusement, se sont trouvées vaines. Au moment le plus critique de la lutte, la modération du vainqueur a fait suspendre les hostilités ; les deux empereurs se sont rencontrés sur le champ de bataille, et la paix a été signée. Ce dénoûment a frappé d'étonnement l'Allemagne, qui, par un singulier revirement de l'opinion, paraît revenir subitement de ses chaudes sympathies en faveur de l'Autriche.

Nous chercherons à expliquer ce revirement en examinant l'attitude de l'Allemagne pendant la crise. C'est ainsi qu'on pourrra se rendre compte des intérêts si variés et si compliqués qui agitent les dynasties et les populations au delà du Rhin. On verra alors ce qu'il y a eu de factice et de vrai au fond d'un mouvement qui n'est pas

Digitized by Google

resté sans influence sur la marche de la guerre italienne et qui, si nous ne nous trompons, est appelé à exercer, dans un avenir peu éloigné, les plus graves conséquences sur la situation intérieure de la Confédération germanique.

I

La Confédération germanique est un assemblage d'Etats fort différents par leur étendue, leur population et leur situation dans le droit public de l'Europe. Deux souverains étrangers, les rois de Hollande et de Danemark, en font partie, le premier comme grand-duc de Luxembourg, le second comme duc de Holstein et de Lauenbourg. Deux autres Etats, la Prusse et l'Autriche, gouvernés par des souverains allemands, n'appartiennent qu'en partie à l'Allemagne. Le quart du territoire prussien est situé en dehors des limites fédérales, tandis qu'un tiers seulement de l'empire autrichien est compris dans le territoire de la Confédération. La Prusse et l'Autriche comptent d'ailleurs parmi les grandes puissances européennes. Enfin, tous les Etats petits ou grands de la Confédération, en signant le traité de 1815, se sont réservé leurs prérogatives d'Etats souverains et indépendants. Les auteurs du pacte fédéral et des règlements organiques complémentaires ont voulu concilier les divers intérêts qui résultaient de cet état de choses ; il leur a fallu tenir compte de la rivalité entre l'Autriche et la Prusse, de la jalousie de la Bavière envers la Prusse et envers les royaumes de second ordre, de la méfiance de tous les petits Etats à l'égard des grands, voire même des questions de préséance et d'étiquette de souverain à souverain. Aussi le pacte de 1815 n'est-il qu'une espèce de compromis entre des intérêts très opposés et presque inconciliables. Sur un seul point tous les gouvernements tombaient d'accord ; tous s'entendaient pour soutenir avec constance la lutte commune contre les idées libérales. Ce principe purement négatif a fait vivre la Diète germanique pendant trente-trois ans ; la révolution de 1848 força l'assemblée fédérale à abdiquer. La Diète est ressuscitée depuis, mais elle est restée la même, faible et impuissante à l'intérieur, indécise dans les questions extérieures ; il en sera toujours ainsi tant que les statuts fédéraux actuels subsisteront.

Le vice fondamental de ces statuts, c'est la supériorité d'influence qu'ils accordent aux petits Etats au préjudice des grands. On sait que les affaires fédérales sont traitées par la Diète, tantôt en *conseil restreint*, tantôt en *assemblée plénière*. Le conseil restreint se com-

Digitized by Google

pose de dix-sept voix, dont dix voix viriles et sept voix collectives. L'assemblée plénière compte soixante-sept voix : les six royaumes en ont chacun quatre ; Bade, les deux Hesses, Holstein et Luxembourg en ont chacun trois ; Brunswick, Mecklembourg-Schwerin et Nassau chacun deux ; enfin les autres Etats ont chacun une voix. La Confédération germanique compte en tout quarante-trois millions d'habitants, dont vingt-six millions, c'est-à-dire près des deux tiers, appartiennent à l'Autriche et à la Prusse. Cependant ces deux grandes puissances n'ont ensemble que deux voix au conseil restreint et huit dans l'assemblée plénière : en droit, elles forment la minorité. En fait, le danger qui résulte de cette situation est écarté tant que l'Autriche et la Prusse sont d'accord ; mais si cet accord fait défaut, l'une ou l'autre des deux puissances risque de succomber sous le vote d'une majorité de petits Etats. Cette disproportion dans la répartition des voix devient encore plus choquante si l'on admet la possibilité d'un vote où l'Autriche, la Prusse, la Ba ière, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg et le grand-duché de Bade formeraient la minorité. Ces Etats, qui représentent trente-sept millions d'habitants, qui n'ont que sept voix dans l'assemblée fédérale, seraient obligés de s'incliner devant la majorité de dix voix, représentant six millions d'habitants !

Le but de la Confédération germanique est déterminé par l'art. 2 du pacte fédéral de 1815. Cet article est ainsi conçu : « Le but de la Confédération est de maintenir la sécurité extérieure et intérieure de l'Allemagne, ainsi que l'indépendance et l'inviolabilité des divers Etats allemands. » L'art. 11 développe et complète l'art. 2. Tous les membres de la Confédération promettent de protéger l'Allemagne tout entière, comme chaque Etat fédéré isolément, contre toute attaque ; ils se garantissent mutuellement toutes leurs possessions comprises dans la Confédération. Lorsqu'une guerre fédérale est déclarée, aucun membre ne pourra entamer, pour son compte, des négociations avec l'ennemi, ni conclure des armistices ou des traités de paix. Les membres de la Confédération, tout en gardant le droit de faire des alliances de toute nature, s'engagent cependant à n'entrer dans aucune ligue dirigée contre la sécurité de la Confédération ou des Etats fédérés. De même, les membres de la Confédération s'engagent à ne faire, sous aucun prétexte, la guerre entre eux, et à ne point vider leurs querelles par les armes, mais à les porter devant la Diète. Celle-ci essaye d'interposer sa médiation par l'organe d'une commission choisie à cet effet, et, si la tentative a échoué et qu'une décision judiciaire devienne nécessaire, elle provoque cette décision par voie arbitrale : les parties en litige auront à se soumettre immédiatement au jugement qui sera prononcé.

Les dispositions du pacte fédéral de 1815 furent complétées par

Digitized by Google

l'acte de Vienne du 15 mai 1820. Le statut de 1820 se compose de 65 articles ; nous n'en mentionnerons que les dispositions qui se rattachent plus ou moins directement à l'objet de cette étude : « La Confédération, dit l'art. 1er, est une association internationale des souverains et des villes libres de l'Allemagne. Cette association se présente à l'intérieur comme une communauté d'Etats indépendants, dont les droits et les devoirs sont égaux et réciproques ; à l'extérieur, comme une puissance collective et politiquement unie. » D'après les articles suivants, le pacte fédéral peut être développé ou modifié, mais sans qu'il soit porté atteinte à ses principes constitutifs ; la Confédération est une association indissoluble ; aucun membre n'a le droit de s'en retirer ; on ne peut y recevoir de nouveaux membres sans l'assentiment unanime des Etats fédérés ; des changements territoriaux ne modifient en rien les droits et les devoirs d'un Etat fédéré ; les droits de souveraineté attachés à la possession d'un territoire ne peuvent être abandonnés qu'en faveur d'un Etat fédéré, à moins d'une autorisation spéciale de la Confédération. Quelques dispositions au sujet des droits de la Diète et du mode de vote méritent d'être remarquées. La Diète prend ordinairement ses résolutions en conseil restreint et à la majorité absolue des voix ; mais l'unanimité est de rigueur pour les affaires de religion et pour les modifications du pacte fédéral ; l'assemblée plénière statue, en dernier ressort, à la majorité des deux tiers, sur les déclarations de guerre et sur les traités de paix, et, à l'unanimité, sur les modifications du pacte fédéral et les affaires de religion. L'art. 35 a une importance particulière : « La Confédération, comme puissance collective, a le droit de faire la guerre, la paix, des alliances et des traités de toute nature ; elle n'exerce ces droits que *pour sa propre défense ainsi que pour l'indépendance et la sécurité extérieure de l'Allemagne et de chacun des Etats fédérés.* » Toute lésion faite à un Etat fédéré atteint la Confédération tout entière ; si donc un conflit s'élève entre un Etat fédéré et un Etat étranger, et que le premier invoque l'intervention de la Diète, celle-ci examine l'affaire : si l'Etat fédéré a tort, elle l'empêche de poursuivre ses réclamations ; s'il a raison, elle prend sa cause et demande réparation pour lui. La Diète peut avoir lieu de craindre une attaque contre la Confédération ; dans ce cas, l'art. 38 lui confère le droit d'arrêter, en conseil restreint et à la majorité absolue, les mesures de défense nécessaires. Il est à peine besoin d'ajouter que, par le fait d'une invasion étrangère, la guerre se trouve déclarée. Les résolutions défensives, arrêtées à la majorité absolue des voix, sont obligatoires pour tous les Etats ; si, au contraire, la majorité n'a pas cru devoir prendre des mesures de défense, les Etats qui formaient la minorité peuvent se concerter entre eux pour prendre des mesures de cette nature. Le

Digitized by Google

statut a prévu le cas où une guerre commencée entre puissances étrangères ferait naître des éventualités menaçantes pour le territoire fédéral : alors, la Diète, en conseil restreint, peut prendre les mesures propres à maintenir cette neutralité. On a également prévu le cas où un Etat fédéré, ayant des possessions en dehors de la Confédération, entreprendrait une guerre en sa qualité de puissance européenne. Une semblable guerre reste complétement étrangère à la Confédération, et, tant que l'Etat belligérant n'est attaqué ou menacé que dans ses possessions situées en dehors de la Confédération, la Diète n'est point tenue de lui porter secours ou de prendre des mesures de défense commune ; elle peut cependant le faire si elle a reconnu, après délibération en conseil restreint et à la majorité des voix, « qu'il y a danger pour le territoire fédéral. »

Ce qui frappe surtout dans les dispositions que nous venons de résumer, c'est le caractère essentiellement défensif qu'elles attribuent à la Confédération. Nulle part ne se trouve prévu le cas d'une guerre offensive. Ceux qui ont reconstitué l'Allemagne, en 1815, ont évidemment voulu empêcher que les petits Etats, en se réunissant, ne pussent peser sur les résolutions des deux grandes puissances allemandes. Chacun de ces Etats s'est réservé le droit de paix et de guerre ; mais, en fait, il ne saurait l'exercer malgré la volonté de la Diète et sans s'assurer le concours de l'une des deux grandes puissances. Celles-ci, au contraire, peuvent, à leurs risques et périls, agir librement et en dehors des résolutions fédérales.

Les statuts fédéraux, comme on a pu le voir, ont pourvu d'une manière très nette aux moyens de défense qu'il conviendrait d'employer si l'Allemagne était directement envahie ou menacée. Aussi paraît-il difficile qu'une éventualité de ce genre fasse naître des incertitudes et des complications au sein de la Diète. La situation est moins clairement établie lorsqu'une des grandes puissances se trouve engagée dans une guerre européenne : de là devaient naître les difficultés que nous avons vues se produire au commencement de cette année.

II

Si, au début de la question italienne, on avait pu interroger individuellement chacun des trente-quatre millions d'habitants qui composent l'Allemagne non autrichienne, on en aurait sans doute trouvé bien peu qui eussent blâmé les Italiens de vouloir secouer la domination de l'Autriche. L'Allemagne, qui n'a jamais supporté la domina-

Digitized by Google

tion étrangère, l'Allemagne, qui a souffert et souffre encore si cruellement des divisions politiques, ne saurait condamner une nation qui lutte pour recouvrer son indépendance et son unité. Lorsqu'en 1847 plusieurs gouvernements italiens prirent l'initiative des réformes politiques, il n'y avait qu'une voix en Allemagne pour applaudir à leurs généreux efforts. En 1848 et 1849 encore, pendant les guerres du Piémont contre l'Autriche, les vœux de l'Allemagne accompagnaient les défenseurs de l'indépendance italienne. Cette sympathie est d'autant plus naturelle que la maison d'Autriche, dans l'histoire, n'a peut-être pas moins entravé le développement de l'Allemagne que celui de l'Italie. Désireux d'agrandir leurs possessions territoriales, les princes de la maison de Hapsbourg ont toujours poursuivi ce but, fût-ce aux dépens de l'empire dont ils étaient les chefs, et qu'ils avaient juré de sauvegarder. C'est à la maison d'Autriche que l'empire allemand a dû cette guerre de Trente-Ans dont il ne s'est jamais relevé. C'est cette même Autriche qui, en formant la coalition de Pilnitz, attira sur l'Allemagne tous les maux de l'invasion étrangère. C'est encore elle qui inspira et dicta les traités de 1815 dirigés contre l'indépendance et la liberté des nations. Depuis cette époque, le cabinet de Vienne a, pendant trente années, travaillé à rendre plus pesant le joug qui pesait sur l'Allemagne : les conventions secrètes de 1819 et de 1834, rédigées sous son inspiration, ont encore restreint les étroites libertés garanties par le pacte fédéral. Ce régime, en préparant une violente réaction, fut la cause principale des désordres et des malheurs de 1848. Lorsqu'au sortir des révolutions, les peuples allemands, guidés par quelques princes éclairés, cherchèrent à organiser le gouvernement central d'une manière plus conforme à leurs vœux et à leurs besoins, la politique autrichienne s'y opposa encore ; et un moment, en 1850, elle faillit jeter l'Allemagne dans les horreurs d'une guerre civile. Depuis cette époque, la réaction, dans tous les Etats où elle s'est accomplie, s'est appuyée sur l'aide de l'Autriche. Voilà bien des raisons capables d'expliquer les sentiments de défiance et de rancune que nourrissait une grande partie de l'Allemagne à l'égard de la dynastie qui règne à Vienne.

Pourtant, lorsque la question italienne s'est posée de nouveau, ces sentiments ont fait place à d'autres sentiments plus puissants encore, et l'opinion a paru se tourner contre la France et le Piémont. En recherchant les causes de ce phénomène, il faut tenir compte des éléments divers dont se compose l'opinion. On ne saurait comprendre dans une même appréciation la Prusse et les petits Etats, les gouvernements et les populations ; et encore, dans les populations, convient-il de distinguer différentes classes. On peut dire que les classes éclairées, aujourd'hui comme il y a dix ans, ne méconnaissent pas la

Digitized by Google

justice de la cause italienne, et que, si l'Italie avait pu s'affranchir avec ses seules forces, bien peu de personnes en Allemagne auraient prêté à la domination autrichienne même un appui moral. Mais le secours accordé par la France au Piémont a donné à la question un aspect tout différent. Il faut bien le dire, au souvenir de l'Empire français se mêle pour les Allemands le souvenir de la domination étrangère. On a difficilement compris que l'empereur Napoléon III voulût affranchir l'Italie uniquement pour étendre l'influence morale de la France, et sans aucune arrière-pensée d'agrandissement territorial. On a trouvé ce désintéressement peu politique, partant, peu vraisemblable, et l'on s'est demandé de quel côté l'Empereur irait chercher la compensation de ses sacrifices. Serait-ce en Italie ? Mais alors l'Italie ne ferait que changer de maître, et, entre un maître allemand et un maître français, le choix de l'Allemagne ne pouvait être douteux. Ou bien, peut-être Napoléon III ferait-il revivre la question des « frontières naturelles, » si populaire en France, et, après avoir chassé l'Autriche d'Italie, irait-il conquérir les provinces du Rhin ? Des publicistes français avaient malheureusement éveillé un pareil soupçon. La seule pensée d'une invasion était suffisante pour faire taire toutes les autres considérations et pour unir l'opinion dans un sentiment hostile à la France. Enfin, ceux-là même qui voulaient bien admettre le désintéressement de l'Empereur craignaient que l'expulsion des Autrichiens de la Péninsule n'eût pour résultat de changer l'équilibre de l'Europe d'une manière dangereuse pour la sécurité et les intérêts de l'Allemagne. Ceux qui défendaient cette opinion, invoquaient le témoignage d'un homme qui passa, avec raison pour un des militaires en même temps qu'un des diplomates les plus éminents de la Prusse : nous voulons parler de feu le général de Radowitz. Cet homme d'Etat, dans un mémorable discours prononcé en 1848 devant le Parlement de Francfort, avait soutenu que, par des raisons stratégiques, l'Allemagne devrait se maintenir dans la haute Italie jusqu'au Mincio. On comprend quelle influence une pareille autorité a pu avoir sur les classes éclairées, dans un grande partie de l'Allemagne. Nous ne tairons pas non plus la part que le sentiment religieux de l'Allemagne catholique a eue dans les manifestations de l'opinion en faveur de l'Autriche. Une partie du clergé allemand avait cherché à persuader aux catholiques que l'Autriche seule défendait en Italie la cause du pape, et que, par conséquent, le triomphe de la France et du Piémont serait la défaite de la papauté, c'est-à-dire de l'Eglise catholique.

A ces considérations, qui étaient de nature à seconder plus ou moins les vues de l'Autriche, il convient d'ajouter celles qui se rattachent directement à la politique intérieure de l'Allemagne et aux

Digitized by Google

rapports des dynasties avec leurs peuples. L'Allemagne, après avoir cherché, pendant quarante-cinq ans, à conquérir à la fois l'unité nationale et la liberté politique, n'a obtenu ni l'un ni l'autre de ces bienfaits. Au triomphe passager d'un libéralisme sans doute exagéré, a succédé, dans la plupart des Etats allemands, une réaction non moins exagérée. C'est grâce au cabinet de Vienne, comme nous l'avons dit plus haut, que l'ancien ordre de choses a pu être rétabli presque partout. La Prusse elle-même a suivi, dans une certaine mesure, ce mouvement de réaction générale. Mais en Prusse, du moins, comme il arrive dans les Etats de premier ordre, les populations trouvent une sorte de compensation à la perte de leurs libertés dans la pensée qu'ils appartiennent à une grande et puissante unité politique. Dans les petits Etats, ce sentiment fait défaut : là, point de liberté pour les citoyens, point de grandeur pour la nation; le gouvernement est également impuissant, au dehors à se défendre contre ses voisins, au dedans à prévenir un bouleversement politique. Aussi les populations de ces petits Etats, n'ayant point de confiance dans leurs souverains, tiennent-elles les yeux fixés vers Francfort, ce faible centre de l'unité allemande. Dans les temps de crise, ces tendances unitaires, apercevant une occasion de triompher, se réveillent avec une nouvelle ardeur. Il est à remarquer que l'agitation produite au sujet de la question italienne n'a été nulle part plus vive que dans les Etats où le gouvernement inspire le moins de confiance au peuple. On ne pouvait conquérir l'unité nationale par des moyens pacifiques; on a cru devoir la demander à une guerre : on ne pouvait réaliser l'union des dynasties sur le terrain de la politique intérieure; on a espéré qu'elles se mettraient d'accord sur une grande question de politique étrangère.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce n'est pas précisément par les mêmes motifs que certaines cours allemandes se montraient, au commencement de cette année, si disposées à appuyer la politique autrichienne. Cependant il y avait un point de contact entre la conduite des petits gouvernements et celle de leurs peuples : les peuples appelaient la guerre par défiance pour les gouvernements et les gouvernements par crainte des peuples; ceux-là voulaient briser une politique locale et égoïste; ceux-ci voulaient faire oublier cette politique et diriger vers un but en apparence national un mouvement qui aurait pu se tourner contre eux. Au fond, les gouvernements dont nous voulons parler ne sont pas plus passionnés aujourd'hui qu'autrefois pour l'unité nationale. Elle ne se réaliserait qu'au profit de la Prusse, et elle effacerait les Etats de second et de troisième ordres. L'Autriche, qui craint la suprématie prussienne, est donc l'alliée naturelle des cours secondaires. Elles avaient le même intérêt au maintien du

Digitized by Google

statu quo en Europe : l'Autriche, à cause de sa domination en Italie et en Allemagne, les petites cours à cause de leurs intérêts dynastiques. C'est dans ces conditions que la question italienne s'est posée devant l'Allemagne.

III

L'Autriche, on le sait, n'a pas été prise à l'improviste par les complications italiennes : elle les avait en quelque sorte provoquées en refusant, au Congrès de Paris en 1856, de résoudre, par la voie diplomatique, les graves questions qui se rattachent à l'état de la Péninsule. L'Autriche ne pouvait se faire illusion sur le rôle que la France serait naturellement appelée à jouer dans une guerre italienne. Elle devait donc chercher des alliés. Les deux puissances vers lesquelles elle pouvait tourner les yeux étaient la Prusse et l'Angleterre. Avec l'appui de la Prusse elle était certaine d'obtenir celui de la Confédération tout entière.

La famille régnante de Prusse, liée à celle d'Autriche par une proche parenté, était favorablement disposée pour elle. Cependant le cabinet de Berlin accueillit avec beaucoup de froideur les premières ouvertures de l'Autriche. Les liens de famille n'exercent pas de nos jours une influence prépondérante sur la politique des gouvernements. Le chef du ministère prussien, M. de Manteuffel, savait que rien n'avait plus contribué à le rendre impopulaire que les concessions qu'il avait faites à l'Autriche dans les conférences d'Olmütz : aussi, depuis cette époque, se montrait-il en toute occasion l'adversaire persévérant de la politique autrichienne. On comprend quelle devait être la réponse du chef du cabinet prussien, lorsque l'Autriche vint lui proposer le renouvellement de la garantie des provinces italiennes, garantie que la Prusse avait accordée pendant la guerre d'Orient et pour la durée de cette guerre seulement. La Prusse refusa, et son refus eut pour résultat un refroidissement des relations entre les deux cours. Cette situation ne pouvait que s'aggraver, lorsque la maladie du roi Frédéric-Guillaume et le gouvernement intérimaire du prince de Prusse vinrent donner plus de liberté encore à l'action ministérielle. On ne connaît pas exactement l'attitude du cabinet de Vienne dans la question de régence, alors à l'ordre du jour à Berlin. Il existe cependant beaucoup d'indices qui font croire que l'Autriche craignait plus qu'elle n'espérait de l'avénement du prince de Prusse à la régence. Ces craintes s'amoindrirent cependant au moment où il fut certain que le cabinet de M. de Manteuffel serait remplacé par un nouveau

Digitized by Google

ministère sous la présidence du prince de Hohenzollern-Sigmaringen. A ce nom, on rattachait à Vienne, — l'on ne saurait dire par quelle raison, — des espérances dont les feuilles de Vienne et, en Angleterre, les organes des tories se firent aussitôt l'écho. On parlait d'une entente complète qui serait sur le point de s'opérer entre les deux cabinets. On ne disait pas, il est vrai, si l'Autriche, pour préparer cette réconciliation, avait consenti à faire des concessions à la Prusse sur plusieurs points qui touchaient aux affaires intérieures de la Confédération. Il semblait peu probable cependant que les nouveaux ministres fussent disposés à sacrifier d'avance leur popularité en ne maintenant pas des griefs auxquels l'opinion publique en Prusse attachait une grande importance.

Si l'Autriche avait pu concevoir quelques illusions à ce sujet, elle dut être bientôt détrompée. Au moment même où se répandait le bruit d'une alliance offensive et défensive entre les deux grandes puissances allemandes, le prince-régent de Prusse formait son nouveau ministère, et, en le réunissant, prenait occasion de s'expliquer sur la politique extérieure de son gouvernement : « La Prusse, dit-il dans une allocution qui fut reproduite par les journaux, devra être en rapports amicaux avec toutes les grandes puissances, sans se livrer à des influences extérieures ou se lier prématurément les mains par des traités. » Il n'était pas possible de répondre d'une manière plus catégorique aux bruits propagés par la presse autrichienne. L'opinion publique, en Prusse, approuvait complétement l'attitude expectante du gouvernement. Le développement intérieur du pays, et surtout celui des institutions parlementaires, était pour la Prusse un objet de préoccupations qui ne favorisait guère les plans de l'Autriche. Des réformes nombreuses étaient attendues : on aurait craint de les compromettre en jetant le pays, sans une absolue nécessité, dans les hasards de la guerre. Nulle part, d'ailleurs, la politique suivie par l'Autriche à l'égard des populations italiennes n'était plus sévèrement jugée qu'en Prusse, et personne à Berlin, excepté les membres du parti féodal, n'aurait proposé d'aller imposer aux Italiens, avec des baïonnettes prussiennes, un système condamné par l'opinion. Qu'on ajoute à cela le souvenir des échecs infligés à la Prusse par le cabinet de Vienne en 1849 et en 1850, et l'on s'expliquera aisément qu'au début de la crise italienne, le langage de la presse prussienne ait été si peu chaleureux en faveur de l'Autriche. Les organes les plus influents de Berlin accusaient le Piémont d'avoir cherché l'alliance de la France : ils demandaient que l'Europe fît cesser la situation anormale de l'Italie et écartât ainsi les causes d'une alliance que les partisans de l'Autriche représentaient comme dangereuse pour le continent.

Digitized by Google

D'accord en cela avec l'opinion de son pays, le gouvernement prussien s'abstenait de toute démarche qui eût pu encourager les espérances du cabinet de Vienne. Le discours du Trône, à l'ouverture des Chambres (12 janvier), garda sur le différend austro-français un silence qui produisit, à Vienne, le plus pénible effet. Dès lors, on vit se dessiner davantage l'attitude des deux cabinets. L'Autriche cherchait à gagner les petits Etats allemands et à forcer les mains à la Prusse ; celle-ci se renfermait dans le rôle de puissance médiatrice, qu'elle comptait exercer avec l'Angleterre, et, s'il était possible, avec la Russie. C'est alors que l'Autriche, en s'adressant avec habileté au sentiment national, parvint à prendre sur la Prusse un avantage signalé. Dans une note adressée, à la date du 5 février, à toutes les cours allemandes, celle de Prusse exceptée, le cabinet de Vienne, se fondant sur les manifestations patriotiques de l'opinion, invita les gouvernements à se prononcer sur les mesures qu'ils comptaient adopter, le cas échéant, pour défendre le bon droit de l'Autriche. A Berlin, on fut naturellement très blessé d'une démarche dont le but était évidemment d'isoler la Prusse et de faire violence à ses résolutions, à l'aide d'une majorité de petits Etats. Ces derniers, en effet, ne tardèrent pas à agir. Les journaux et les orateurs des Chambres réclamaient des « démonstrations » en faveur de l'Autriche. Une occasion se présenta de satisfaire à leurs vœux : on demanda que l'exportation des chevaux fût prohibée sur la frontière de l'ouest et du sud de l'Allemagne, c'est-à-dire du côté du Piémont et de la France. La Chambre de Munich donna l'exemple ; à peu de jours d'intervalle, suivirent celles de Nassau, de Hanovre, de Meiningen, de Wurtemberg, de Francfort et beaucoup d'autres. Partout, ces manifestations portaient un caractère de véritable hostilité à l'égard de la France. Les orateurs voulaient que l'Allemagne fît marcher ses armées pour maintenir la domination de l'Autriche en Italie. C'était là, disaient-ils, défendre le Rhin sur les bords du Pô, car, une fois l'Autriche vaincue en Italie, les provinces rhénanes seraient attaquées à leur tour. Les ministres se déclaraient généralement dans le même sens ; seulement ils donnèrent à entendre que la Prusse mettait obstacle à leurs intentions patriotiques. En effet, le cabinet de Berlin ne se hâtait pas d'entrer dans la voie où l'Autriche avait entraîné la plupart des Etats allemands. Il avait fait une réponse indirecte à la note autrichienne du 5 février, en adressant, huit jours après, à ses confédérés, une circulaire où il déclarait qu'il s'était entendu avec l'Angleterre sur les moyens de prévenir une lutte en Italie, et qu'il espérait voir aussi la Russie s'associer à ses efforts. Pour remplir ce rôle de médiateur, le cabinet de Berlin garderait sa liberté d'action ;

Digitized by Google

il accomplirait toujours ses devoirs fédéraux, mais il ne prendrait pas d'engagements au delà de ses devoirs.

Cependant, le gouvernement prussien crut devoir faire une sorte de concession à l'opinion de l'Allemagne méridionale ; il consentit à défendre l'exportation des chevaux, mais en étendant la prohibition à toutes les frontières du Zollverein. Cette mesure devenant ainsi applicable à l'Autriche aussi bien qu'à la France, n'était que conforme aux règles d'une stricte neutralité. Aussi ne put-elle calmer l'effervescence des esprits dans le Midi ; à l'irritation contre la France, se joignit l'animosité contre la Prusse. On attaquait le gouvernement prussien parce qu'il ne voulait pas se déclarer en faveur de l'Autriche ; on raillait les Chambres de Berlin, parce qu'elles se refusaient à faire, comme celles de Munich et de Hanovre, une démonstration contre la France. Ces récriminations commençaient même à trouver un écho en Prusse : les classes moyennes, dont les intérêts étaient mis en péril par la perspective d'une guerre, pensaient qu'il suffirait que l'Allemagne entière se mît du côté de l'Autriche pour faire reculer le gouvernement français. Des journaux qui s'étaient signalés jusque-là par leurs sympathies pour la cause des nationalités et par leur hostilité à l'égard de l'Autriche avaient tout à coup changé de langage : la cause de l'Autriche était devenue celle des traités et du droit public de l'Europe, mise en péril par la France et le Piémont. Ces journaux ne poussaient pas encore la Prusse à déclarer la guerre à la France ; mais ils lui conseillaient tout au moins une entente sérieuse avec l'Autriche. Le cabinet de Vienne était tout disposé à s'entendre avec ceux qui voudraient lui prêter secours ; aussi envoya-t-il l'archiduc Albert en mission à Berlin. Ce changement dans l'attitude de la presse prussienne avait lieu au moment même où les grandes puissances s'occupaient de la réunion d'un congrès. Peut-être les journaux qui se sont montrés alors favorables à l'Autriche ont-ils contribué, involontairement sans doute, à précipiter la guerre en inspirant au cabinet de Vienne une funeste confiance et en lui faisant concevoir des espérances qui ne devaient pas se réaliser.

La mission de l'archiduc Albert, d'après les renseignements les plus dignes de foi, avait pour but d'obtenir du cabinet de Berlin des engagements formels. La Prusse devait, dans le cas où la guerre éclaterait en Lombardie, menacer la France sur le Rhin, à la tête des troupes fédérales. Tout porte à croire que le cabinet de Vienne, en échange de ces sacrifices, n'offrait aucun avantage à la Prusse, sauf l'honneur du commandement de l'armée fédérale pour le prince-régent. Mais l'Autriche eût-elle fait des offres plus brillantes, il est peu probable que le gouvernement prussien se fût prêté à ses vues.

Digitized by Google

Il était décidé à garder le rôle de médiateur, et rien ne put ébranler sa résolution, pas même la menace d'un nouveau *Sonderbund* formé par l'Autriche et certains Etats secondaires. L'archiduc Albert avait sans doute réservé pour la dernière extrémité l'argument le plus puissant. Il dut annoncer à la Prusse le projet déjà arrêté à Vienne d'envahir le Piémont. La Prusse avait refusé de se prêter à des actes de nature à amener la rupture de la paix ; mais, une fois la guerre commencée, on croyait qu'elle n'hésiterait pas à suivre l'Autriche. Le gouvernement prussien n'en persista pas moins dans son attitude de réserve ; il se borna à combattre fortement le projet d'invasion : on sait que ses efforts n'eurent pas de succès. A Vienne, on essaya pourtant de faire croire qu'une entente complète s'était établie entre les deux gouvernements, et les feuilles autrichiennes, sans doute pour engager la Prusse malgré elle, affirmèrent que les mesures militaires qu'elle proposait à la Diète étaient le résultat de la mission de l'archiduc.

La Prusse, en effet, venait de demander à la Diète de Francfort la mise sur le pied de guerre des contingents fédéraux, c'est-à-dire la *Kriegsbereitschaft*. C'était un pas vers la mobilisation. Mais, en même temps, elle avait motivé cette proposition de manière à ne laisser aucun doute sur ses intentions. Les armements ordonnés dans tous les Etats voisins, et les complications de plus en plus menaçantes qui s'étaient élevées entre la France et l'Autriche, exigeaient, dans l'opinion de la Prusse, que la Confédération, à son tour, pourvût à sa défense. D'un autre côté, la Prusse protestait expressément contre toute idée agressive, déclarait qu'elle entendait garder sa position de puissance médiatrice et insistait, d'une manière significative, sur le caractère défensif de la Confédération. La *Gazette prussienne*, organe du ministère, commenta la proposition dans le même sens. Le cabinet de Vienne ayant, quelques jours après, envoyé son *ultimatum* à Turin, la même feuille s'empressa de déclarer que le hasard seul avait fait coïncider les mesures prises à Francfort avec l'acte d'agression de l'Autriche, et que la proposition de la Prusse n'était point le résultat de négociations avec la cour de Vienne. La *Gazette prussienne* ajoutait : « Pour ce qui concerne la dernière démarche de l'Autriche par rapport à la Sardaigne, la nouvelle de cette démarche a dû surprendre le gouvernement du roi, d'autant plus que, dans les derniers jours encore, il n'avait rien négligé pour faire comprendre, d'une façon énergique, au cabinet de Vienne, les conséquences incalculables et la grave responsabilité qu'entraînerait toute action isolée de l'Autriche. » D'accord avec cette déclaration, le cabinet de Berlin s'associa aux démarches des cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg :

Digitized by Google

il fit à Vienne des représentations très vives et exprima sa désapprobation formelle au sujet de l'*ultimatum*.

IV

L'envoi de l'*ultimatum* autrichien ne saurait passer pour le résultat d'un moment d'irritation : c'était un acte depuis longtemps médité. Il est difficile de croire, comme l'insinuèrent les feuilles de Vienne, que l'Autriche y avait été encouragée par des promesses personnelles du prince-régent. Il est plus probable qu'en précipitant la guerre, elle espérait y entraîner les Etats secondaires de la Confédération, la Prusse et peut-être même l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, il est certain que la déclaration de guerre augmenta les embarras des Etats allemands, et notamment ceux de la Prusse. Le cabinet de Berlin, sortant enfin de sa réserve, saisit les Chambres, dans la séance du 5 mai, de différents projets financiers pour couvrir les dépenses militaires nécessitées par les circonstances. M. de Schleinitz, ministre des affaires étrangères, exprimait le regret qu'avait fait éprouver au gouvernement l'insuccès de ses tentatives pacifiques. Il ajoutait qu'après avoir fait tous ses efforts pour conjurer la guerre, le gouvernement emploierait son activité à préparer le rétablissement de la paix sur des bases qui réunissent aux garanties de la justice celles de la durée. Les sommes demandées aux Chambres étaient nécessaires, selon le ministre, afin que la Prusse pût remplir la mission qu'elle s'était donnée dans la crise actuelle, à savoir « de veiller à la sécurité de l'Allemagne, aux intérêts nationaux et au maintien de l'équilibre européen. » Si le discours du ministre pouvait laisser des doutes sur les dispositions du gouvernement, le mémoire qui accompagnait les projets de loi n'en laissait pas subsister; ce mémoire était un véritable acte d'accusation contre l'Autriche. L'historique de la question italienne, tel qu'il était présenté dans ce document, concordait dans tous les points essentiels avec les déclarations antérieures du gouvernement français. L'Autriche y était accusée d'avoir provoqué la guerre, en refusant, seule de toutes les puissances, son assentiment au congrès proposé par la Russie, et en envahissant le Piémont. « La France, disait le mémoire, a envoyé une armée auxiliaire pour défendre l'Etat italien, son ami et son allié. » Cette manière d'exposer les faits n'était pas de nature à plaire à Vienne. Il est vrai que les organes du gouvernement au-

Digitized by Google

trichien firent observer, non sans quelque raison, que le maintien de l'équilibre européen, dont avait parlé M. de Schleinitz, n'était guère conciliable avec la politique française et avec les projets du Piémont. Mais on répondait que le sens du mot « équilibre » était très élastique, et que l'Europe pourrait trouver pour cet équilibre une autre formule que celle qui avait été établie par le Congrès de Vienne.

Les explications fournies par les ministres au sein du comité de la chambre basse et le rapport présenté par ce comité étaient encore moins favorables à la politique autrichienne. Dans la discussion, on laissa bien, il est vrai, tomber quelques paroles qui prouvaient que les accusations portées par la presse autrichienne contre les intentions du gouvernement français n'étaient pas restées absolument sans effet à Berlin. Mais, en somme, si l'on félicita le gouvernement de se mettre en mesure de défendre, à un jour donné, l'intégrité de l'Allemagne, on le loua de n'avoir point pris fait et cause pour l'Autriche, et surtout on protesta contre toute idée d'intervention en Italie. Selon le comité, c'était à l'Autriche de défendre elle-même ses possessions italiennes, d'autant plus que l'Autriche, dans le protocole du 6 avril 1818, avait déclaré qu'elle ne faisait pas entrer la Lombardie dans la Confédération, pour prouver qu'il n'était pas dans ses intentions d'étendre au delà des Alpes la ligne de défense de la Confédération. Le comité ajoutait : « Dans les déclarations présentes du ministère, ainsi que dans la politique suivie jusqu'ici par le gouvernement, nous puisons cette conviction que la guerre faite par l'Autriche contre la France et la Sardaigne, pour le maintien de sa puissance et de sa politique en Italie, nonobstant certains indices qui justifieraient la défiance à l'égard de la France, ne nous oblige pas, dans l'opinion du gouvernement, à faire cause commune avec l'Autriche contre la France et à nous aliéner les deux autres grandes puissances. Encore moins le comité peut-il craindre que les efforts des Etats italiens pour fortifier leurs liens nationaux et pour améliorer leur gouvernement, lors même qu'ils se manifesteraient sous des formes révolutionnaires, ne soient pour le gouvernement prussien un motif de prendre part à la guerre, par des raisons de principe, et sans y être forcé par nos intérêts nationaux. Plus la Prusse se sent forte par l'harmonie qui existe entre le roi et le peuple, moins elle doit être disposée à intervenir par les armes dans les pays où cette harmonie n'existe point. » Ce langage du rapport fut corroboré par les discours prononcés dans les deux Chambres. A part quelques membres du parti féodal et de la fraction catholique, qui demandaient très franchement que l'armée prussienne fût mise à la disposition de l'Autriche, la majorité voulait que la Prusse ne se mêlât point de la

Digitized by Google

guerre, qu'elle se bornât à détourner les dangers qui, par la suite, pouvaient menacer l'Allemagne. Le ministère paraissait adopter le même programme lorsqu'il déclarait à plusieurs reprises qu'il demandait des fonds extraordinaires afin de pouvoir parer à toutes les éventualités, mais qu'il espérait qu'il ne serait pas de sitôt obligé d'en faire usage. C'est dans ces vues que la majorité parlementaire vota un emprunt de 40 millions de thalers, et l'augmentation éventuelle des impôts directs.

Mais l'Autriche attendait davantage de l'Allemagne : les démarches qu'elle fit à Francfort le prouvèrent suffisamment. A la date du 28 avril, le comte Buol avait adressé aux gouvernements allemands une circulaire destinée à expliquer les événements qui avaient fait éclater les hostilités. Le gouvernement impérial, disait le comte Buol, était convenu avec la Prusse d'ajourner la discussion au sein de la Diète, sur le cas prévu par l'article 47 du pacte fédéral, jusqu'au moment où la France aurait réellement exprimé son intention de participer à la guerre. Ce moment était arrivé : l'Autriche allait donc porter l'affaire devant la Diète, dans l'espoir que ses explications détermineraient cette assemblée à décréter la mobilisation de l'armée fédérale. La circulaire autrichienne fut accueillie à Berlin avec le plus vif déplaisir. Les organes ministériels démentirent d'une manière formelle l'assertion que la Prusse aurait pris un engagement quelconque à l'égard de l'Autriche ; ils ajoutèrent que le gouvernement prussien ne se laisserait pas entraîner malgré lui dans la guerre, et qu'il réclamerait auprès de la Diète l'initiative pour toutes les mesures militaires. Ce langage fut corroboré par un passage du discours que prononça le prince-régent, le 14 mai, à la clôture de la session parlementaire. « C'est un droit et un devoir pour la Prusse, disait le prince, de défendre la sûreté et les intérêts nationaux de l'Allemagne ; elle ne se laissera pas enlever la garde de ces biens. » Les paroles du prince-régent s'adressaient à certains Etats secondaires, et notamment au Hanovre qui, la veille, avait annoncé dans la Diète une motion tendant à concentrer un corps d'armée fédéral, « surtout pour garantir l'Allemagne du sud contre toute éventualité. »

Le cabinet de Berlin s'attendait, depuis quelque temps, à une pareille démarche de la part du Hanovre ; il avait exhorté les gouvernements allemands à s'abstenir ; en même temps, il avait donné à son plénipotentiaire à Francfort des instructions très précises pour le cas où ses conseils ne seraient pas écoutés. En effet, le représentant de la Prusse protesta énergiquement contre la proposition hanovrienne et contre la forme dans laquelle elle avait été produite. On avait même fait courir le bruit à Francfort que le plénipotentiaire

Digitized by Google

prussien se montrait disposé à quitter son siége si la Diète admettait seulement la discussion de la proposition hanovrienne. Ce bruit ne fut pas confirmé par les faits. La proposition fut mise à l'ordre du jour pour la séance du 19, à laquelle le représentant de la Prusse assista. M. d'Usedom se montra cette fois plus conciliant. Tout en persistant dans son opposition, il déclara que son gouvernement n'avait rien à objecter contre le renvoi de la motion au comité militaire. Pourtant, il se prononça d'avance contre l'adoption de la mesure proposée. « En présence de la position particulière où se trouve l'autre grande puissance (l'Autriche) en Italie, disait M. d'Usedom, la Prusse est en droit d'attendre que ses autres confédérés allemands lui abandonnent l'initiative des mesures militaires qui deviendraient nécessaires. De cette manière seulement, on peut maintenir l'unité indispensable pour toute action salutaire. Quant à des propositions prématurées et dépassant les limites du droit fédéral, le gouvernement royal ne saurait les reconnaître comme légitimes, et il se verra obligé, à son vif regret, de s'y opposer toujours avec la même fermeté. »

Malgré le ton résolu de cette déclaration, beaucoup de personnes croyaient remarquer que la politique prussienne n'était pas exempte d'hésitations. On remarquait que la Prusse ne s'opposait pas, ainsi qu'elle avait paru le faire d'abord, à la discussion même de la proposition hanovrienne. On ajoutait qu'au sein même du cabinet de Berlin se manifestaient des divergences sérieuses au sujet de la question italienne, et que depuis quelque temps la balance semblait pencher du côté de l'Autriche. Enfin, on se préoccupait surtout de missions diplomatiques que le gouvernement prussien venait de confier à plusieurs généraux. Le général d'Alvensleben avait été chargé d'une mission auprès des cours du Midi ; le général comte de Meinster avait été envoyé à Hanovre ; enfin, le général Willisen était allé à Vienne. D'importantes négociations, disait-on, avaient motivé ces missions. Il s'agissait de décider les cours du Midi à renoncer en faveur de la Prusse à l'initiative de toutes les mesures militaires ; il n'était pas douteux que la Prusse n'achetât cet avantage par quelques concessions faites à l'esprit qui dominait dans l'Allemagne méridionale. A Vienne, il se préparait quelque chose d'analogue : le général Willisen, pensait-on, devait obtenir de l'Autriche qu'elle s'abstînt de faire des propositions à Francfort ; de son côté, la Prusse faisait nécessairement quelques pas vers la politique autrichienne. Enfin on parlait d'une mission que le général Münster irait remplir à Saint-Pétersbourg. La Prusse, disait-on, voudrait déterminer la Russie à modifier sa polititique peu bienveillante pour l'Autriche. Bientôt on apprit que le comte Münster, au moment de s'embarquer à Stet-

Digitized by Google

tin pour Cronstadt, avait reçu ordre de revenir à Berlin ; on prétendit aussitôt que le cabinet russe, informé de la mission projetée, avait fait savoir que, ses résolutions étant invariablement prises, les démarches de la Prusse seraient inutiles. On apprit enfin que l'entente avec les Etats secondaires s'était opérée jusqu'à un certain point, et l'on considérait comme un premier symptôme de cette entente, la déclaration identique qui fut faite à Francfort, par les plénipotentiaires de Bavière et de Saxe. Ces deux cours, prenant acte des déclarations antérieures de la Prusse, acceptaient l'initiative réclamée par le cabinet de Berlin, tout en se réservant leur droit de proposer elles-mêmes, le cas échéant, des mesures dans l'intérêt de la sûreté de la Confédération. C'était dire qu'on suivrait la Prusse aussi longtemps qu'elle obéirait aux désirs des petits Etats.

D'autres circonstances favorisaient encore les vues de l'Autriche. Des troupes autrichiennes, destinées à renforcer l'armée de Lombardie, furent dirigées sur le Tyrol, à travers la Saxe et la Bavière. Les partisans de l'Autriche organisèrent des démonstrations sur le passage des troupes. Des comités s'organisèrent à Leipzig, à Hof, à Munich et dans les autres villes où les troupes devaient passer, pour fêter les régiments autrichiens. Les journaux du Midi trouvaient dans ces ovations de nouvelles facilités pour attiser les passions mal éteintes des populations. A ce moment, l'agitation autrichienne fut au comble ; depuis, elle ne fit plus que décroître, et une réaction naturelle ne tarda pas à se produire. Les conseils de modération donnés par l'Angleterre et par la Russie contribuèrent à calmer cette effervescence. Le cabinet tory, au moment de quitter le pouvoir, n'avait pu s'empêcher de déférer aux vœux du peuple anglais, dont la grande majorité ne voulait, à aucun prix, être entraînée dans une guerre en faveur de l'Autriche et contre l'Italie. Le comte Malmesbury avait donné des instructions dans ce sens à ses agents diplomatiques en Allemagne, qui, à leur tour, s'en expliquèrent avec les gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités. Le cabinet anglais faisait entendre clairement que si l'Allemagne provoquait la guerre avec la France, elle ne pourrait compter sur l'appui maritime de l'Angleterre. Une telle déclaration ne pouvait manquer de produire une grande sensation dans les places de commerce du nord de l'Allemagne. La Russie, de son côté, après s'être tenue pendant longtemps à l'écart, avait enfin rompu le silence. Dans une note circulaire, adressée à la date du 27 mai, aux Etats secondaires de l'Allemagne, le prince Gortschakoff déclarait qu'en présence des assurances formelles de l'empereur Napoléon, la Confédération germanique n'aurait aucun motif de participer à la guerre engagée en Italie. Dans

Digitized by Google

le but de prévenir un danger imaginaire, quelques Etats allemands provoquaient des dangers très réels, en laissant un libre cours aux passions populaires et en fournissant à la France de justes motifs de plaintes. Tandis que la Russie et la plupart des grandes puissances désiraient localiser la guerre, certains Etats allemands, au contraire, tendaient à la généraliser. En agissant ainsi, ces Etats s'écartaient des bases du pacte fédéral qui assigne à la Confédération un rôle purement défensif. Le cabinet russe, disait la dépêche, espérait que la sagesse des gouvernements allemands éviterait des résolutions fatales. La Russie n'avait pas voulu manquer à un devoir d'amitié envers l'Allemagne; mais, en tout cas, l'empereur, libre de tout engagement, agirait conformément aux intérêts de son pays et à la dignité de sa couronne. Cette note, sous sa forme modérée, avait une portée très grave : elle causa une vive irritation chez ceux auxquels elle s'adressait. Il est à remarquer que le prince Gortschakoff insiste sur le caractère purement défensif de la Confédération : la Prusse avait fait valoir le même argument dès le début de la crise; elle s'en était servie pour combatttre les mesures agressives proposées par les petits Etats; on assure même que, dans une circulaire à la date du 22 mai, le cabinet de Berlin, s'appuyant sur l'article 35 du pacte fédéral, avait développé de nouveau cette considération avec beaucoup d'énergie : la note russe ne faisait donc que répéter ce que la Prusse avait dit elle-même.

Les démarches de l'Angleterre et de la Russie facilitaient le rôle de puissance neutre que la Prusse entendait conserver. En effet, quelque opinion que l'on eût des moyens agressifs de l'Allemagne, personne ne pouvait raisonnablement exiger que la Prusse s'engageât dans une guerre avec la France, pendant que l'Angleterre restait neutre et que la Russie menaçait de se mettre du côté de la France. Tel était bien au fond aussi l'avis du gouvernement prussien. Les hommes d'Etat libéraux qui le composent ne pouvaient d'ailleurs songer qu'avec regret à une guerre contre le peuple italien, qui demandait pour lui-même un bien dont l'Allemagne est si justement jalouse : son indépendance nationale.

V

Mais les gouvernements les plus fermes sont obligés de compter quelquefois avec les passions populaires, ne fût-ce que pour se donner la possibilité de les modérer. C'est ainsi qu'on peut expliquer le

Digitized by Google

changement qui se manifesta peu à peu dans la politique prussienne. Déjà, à l'occasion de la proposition hanovrienne, le cabinet de Berlin avait cédé quelque chose de ses premières résolutions. On pensait que si ce cabinet avait approuvé le renvoi de cette proposition au comité militaire, c'était dans l'espoir qu'elle resterait enfouie aux archives. Cependant, les intentions des Etats secondaires étaient restées les mêmes. Ces Etats voulaient que la Confédération déclarât la guerre à la France : à cette condition seule, ils se montraient disposés à accepter la direction de la Prusse. Une grande irrésolution parut régner à Berlin : les ambassadeurs auprès des grandes cours avaient été appelés dans la capitale pour assister aux délibérations des ministres. Diverses rumeurs circulaient. On assurait que la mission du général Willisen avait réussi et que les deux grandes puissances s'étaient entendues. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer les petits Etats, qui craignaient d'avoir à payer les frais de cette entente : la *Gazette prussienne* fut chargée de dissiper les inquiétudes. Cependant, le journal officiel ne démentit point les bruits relatifs à la mission de M. Willisen : ces bruits semblaient au contraire se confirmer. Le 2 juin, le gouvernement annonça l'émission de 30 millions de thalers d'obligations sur l'emprunt de 40 millions accordé par les Chambres : la *Gazette prussienne*, en publiant cet avis, déclara que le gouvernement voulait seulement profiter des circonstances pour contracter l'emprunt aux conditions les plus avantageuses, et qu'une guerre n'était point imminente. La souscription de l'emprunt était à peine close quand le bruit se répandit que l'armée allait être mobilisée. La *Gazette prussienne* s'empressa de déclarer que le gouvernement ne songeait pas à mobiliser *toute* l'armée, ce qui laissait supposer qu'on en mobiliserait une partie. En même temps, certaines feuilles auxquelles on attribuait un caractère officieux tenaient un langage belliqueux. Elles lançaient des traits assez vifs à l'adresse de l'Angleterre : selon elles, il ne fallait pas attendre l'initiative de cette puissance ; mais on l'entraînerait facilement dans la guerre. Il s'agissait de combattre la suprématie franco-russe, chaque jour plus menaçante ; ce n'était pas l'intérêt de l'Autriche, mais celui de l'Allemagne tout entière qui commandait cette guerre. La Prusse n'avait jamais promis sa neutralité : le jour était venu pour elle d'interposer sa médiation armée. Ce langage était tenu le lendemain de la bataille de Magenta et de l'entrée des troupes franco-sardes à Milan. La défaite de l'Autriche paraissait avoir augmenté en haut lieu la sympathie pour cette puissance. Dans l'armée, et surtout parmi les officiers, se manifestait une ardeur belliqueuse qu'il n'était pas facile de contenir. Le parti de la guerre eut pour un moment le dessus dans les conseils du prince-régent. Le 14 juin, la *Gazette*

Digitized by Google

prussienne annonça la mobilisation de six corps d'armée, sur neuf dont se compose l'armée prussienne. Le journal ministériel justifiait cette mesure par l'extension qu'avait prise la guerre et par le devoir qui incombait à la Prusse de se mettre en mesure de faire valoir son influence et celle de l'Allemagne lors du règlement définitif de la question italienne. Le journal ministériel ajoutait que cette mesure portait un caractère essentiellement défensif. Le cabinet de Berlin expliqua dans deux dépêches, aux puissances étrangères, les motifs de la mobilisation. Aux cours européennes, il disait que, la guerre s'étant rapprochée des frontières du sud de la Confédération, la sécurité et la dignité de l'Allemagne avaient exigé un déploiement de forces convenables. La question italienne, si étroitement liée à celle de l'équilibre européen, ne pouvait être résolue sans le concours de l'Allemagne. C'était pour assurer ce concours et pour prévenir des divisions au sein de l'Allemagne que la Prusse avait pris l'initiative des mesures militaires. Son but était d'amener la paix sur des bases justes et durables. Auprès des Etats allemands, le cabinet de Berlin fit valoir la nécessité d'une action commune de l'Allemagne qui, seule, aurait des chances de succès en présence de trois puissants empires militaires disposant de tous les avantages d'une organisation centralisée. Comme les règlements de la Diète entravaient une action prompte et vigoureuse, la Prusse invitait ses confédérés à envoyer des plénipotentiaires à Berlin, où l'on s'entendrait sur toutes les mesures militaires et diplomatiques.

La sensation produite par la mobilisation prussienne fut grande. Tout le monde pensa qu'elle présageait une guerre prochaine avec la France. Le gouvernement fut en quelque sorte obligé de rassurer l'opinion. La *Gazette prussienne* déclara à plusieurs reprises que le gouvernement ne s'était pas écarté de sa politique antérieure, politique approuvée par les Chambres ; que la Prusse n'avait jamais promis sa neutralité à tout prix ; qu'aujourd'hui encore il s'agissait seulement de prendre une « attitude armée » pour faire valoir l'influence de la Prusse à la tête de l'Allemagne ; enfin que la Prusse n'avait pris d'engagements envers personne et qu'elle ne poursuivrait que ses intérêts propres, qui étaient en même temps ceux de l'Allemagne. A Berlin et dans une partie de la Prusse, l'opinion reculait devant la perspective d'une guerre prochaine : elle demandait que le sang et l'argent allemands ne fussent dépensés que le jour où l'Allemagne serait directement menacée. Dans tout le Nord, des sentiments analogues se manifestaient. Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que le cabinet de Berlin, depuis qu'il avait pris une attitude plus décidée, ne rencontrait plus que tiédeur chez les gouvernements des Etats secondaires. Ces gouvernements, na-

Digitized by Google

guère si belliqueux, semblaient maintenant redouter plus encore l'ascendant de la Prusse que celui de la France. Au contraire, les populations dans les petits Etats se montraient très satisfaites de l'attitude de la Prusse : elles y voyaient la garantie contre des dangers extérieurs, tandis que le régime libéral inauguré par le prince-régent leur paraissait comme le gage d'un avenir meilleur pour leurs propres pays. Aussi l'opinion, dans le Midi, accueillait-elle l'initiative prise par le cabinet de Berlin avec un enthousiasme qui exerçait une certaine pression sur les gouvernements. La Bavière, la Saxe, le Hanovre surtout cédèrent à cette pression, en acceptant la direction de la Prusse, non sans faire encore toute sorte de réserves.

Enfin le cabinet de Berlin formula ses propositions à Francfort. Dans la séance de la Diète, du 25 juin, le plénipotentiaire prussien introduisit à peu près la même proposition que le Hanovre avait faite quelques semaines auparavant et contre laquelle la Prusse avait alors protesté : M. d'Usedom demanda la concentration, sur le haut Rhin, d'un corps d'observation composé de contingents des Etats du Midi, sous le commandement supérieur de la Bavière ; cette concentration devait être combinée avec celle des corps d'armée prussiens sur le Rhin moyen et sur le Mein. La proposition prussienne coïncidait, par un hasard étrange, avec la bataille de Solferino, qui refoulait l'armée autrichienne derrière le Mincio. Cette nouvelle défaite de l'Autriche était trop éclatante pour ne pas convaincre les cabinets les plus belliqueux de l'impossibilité d'une restauration pure et simple en Italie. Il était trop tard pour sauver la Lombardie. Aussi le langage de la presse officielle ou officieuse laissa-t-il bientôt supposer qu'en présence des derniers événements le programme de la diplomatie prussienne avait dû être modifié. Les armements militaires de la Prusse et de la Confédération eurent leur cours : il aurait été impossible de les contremander en présence de la victoire française. Mais les événements accomplis sur le théâtre de la guerre, l'opinion non équivoque du pays et l'opposition sourde des petits Etats rendirent, à Berlin, l'avantage aux adversaires de la guerre. L'idée d'une médiation isolée de la Prusse, si elle avait jamais pu occuper les hommes d'Etat, fut abandonnée : on ne parlait plus que d'une médiation qui serait entreprise de concert avec l'Angleterre et la Russie. De même, il n'était plus question de maintenir en Italie le *statu quo territorial* de 1815 ; il ne s'agissait désormais que de conserver à l'Autriche ce qu'elle n'avait pas encore perdu. Le cabinet de Vienne demandait davantage, même après la bataille de Solferino. Le prince Windischgraetz, le même qui en 1848 avait comprimé la révolution à Prague et à Vienne, fut envoyé à Berlin pour réclamer le concours armé de

Digitized by Google

la Prusse ; l'Autriche fit déclarer par la bouche du prince, qu'elle ne céderait pas la moindre portion de ses droits sur la Lombardie et qu'elle ne ferait aucune concession avant d'avoir chassé les Français d'Italie. Le cabinet de Berlin refusa d'une manière positive d'accorder une garantie quelconque pour la Lombardie, et le négociateur autrichien cherchait encore à ébranler cette résolution, lorsqu'on fut surpris par la nouvelle de l'armistice et, quelques jours après, par l'annonce des préliminaires de paix signés à Villafranca. Presque au même moment, la Diète de Francfort se trouvait saisie de deux propositions contradictoires : la Prusse demandait que les contingents fédéraux fussent annexés momentanément à son armée ; l'Autriche proposait la mobilisation de l'armée fédérale tout entière dont le commandement serait donné par la Diète au prince-régent. En un mot, la Prusse réclamait pour elle-même la direction des opérations militaires ; l'Autriche la réclamait pour la Diète, dans laquelle domine l'influence autrichienne. A la fin comme au début de la crise, l'antagonisme des deux grandes puissances domine toute la politique de l'Allemagne.

VI

Que faut-il conclure des événements dont nous venons de dérouler le tableau ? Pour nous, il est évident que les affaires d'Italie n'ont fourni à l'Allemagne qu'une occasion de reprendre la question allemande au point où elle avait été laissée en 1849. L'œuvre de l'unité allemande qui, il y a onze ans, semblait devoir réussir, s'est brisée alors contre la résistance de l'Autriche et des dynasties secondaires. C'est aujourd'hui l'Autriche elle-même qui, pour sortir du danger, s'est vue obligée de faire appel aux souvenirs de 1848 et de réveiller ce même esprit national qu'elle a toujours combattu. D'ailleurs, la France, en épousant la cause de l'Italie et en déclarant la guerre à l'Autriche, a montré ce que peut une nation fortement constituée. Comment cet exemple n'aurait-il pas frappé l'Allemagne et comment n'aurait-il pas réveillé une noble jalousie dans les cœurs de ce grand peuple ? L'Allemagne s'est émue parce qu'elle s'est sentie impuissante au milieu des grandes nations de l'Europe. Elle s'est rappelé que, grâce à ses divisions politiques, son sol avait été envahi par l'étranger, et elle a craint que la même cause ne produisît encore les mêmes résultats. C'est là ce qui explique le mouvement de l'opinion en Allemagne et surtout dans les petits Etats. Au fond de cette agi-

Digitized by Google

tation, il y avait le désir de voir la patrie commune réunie sous un pouvoir fort, qui fût capable de la faire respecter. Si ce désir avait pu être réalisé sur-le-champ, la cause de l'Autriche n'aurait pas tardé à être condamnée : l'Allemagne, unie et puissante, aurait prêté la main à la France pour affranchir l'Italie, ou au moins elle aurait abandonné l'Autriche à ses propres forces. Mais l'unité politique de l'Allemagne est un problème dont la solution est rendue fort difficile par les intérêts dynastiques qui s'y combattent. Les dynasties allemandes, en soutenant, dans la crise actuelle, la cause de l'Autriche et en poussant à la guerre contre la France, ont préféré, de deux périls, le plus grand. Pour échapper aux conséquences d'une mauvaise politique intérieure, elle se sont exposées au danger d'être annihilées par les conséquences d'une guerre générale. Ne voulant pas imiter l'exemple de la Prusse qui, par un revirement heureux, a su affermir ses jeunes institutions, les Etats secondaires ont, pour la plupart, cherché leur salut dans l'alliance avec l'Autriche, qui, loin de pouvoir leur accorder un appui quelconque, n'a pas tardé à se trouver elle-même ébranlée sur ses bases. Si nous ne nous trompons, il y avait pour les dynasties allemandes une voie infiniment préférable à suivre dès le commencement de cette année. Il fallait travailler, sous la direction de la Prusse, à la reconstitution de la Confédération germanique. L'Allemagne, affranchie des liens qui lui imposent une espèce de complicité avec la domination autrichienne en Italie, n'aura jamais à craindre une agression de l'étranger. En entrant dans cette voie, les dynasties allemandes auraient, il est vrai, sacrifié une petite portion de leurs prérogatives. Mais ce sacrifice ne serait-il pas mille fois compensé par la sécurité de leurs trônes? Avec la paix, les Etats secondaires n'ont à craindre que la suprématie morale de la Prusse. Avec la guerre, ils courent le danger d'être complétement absorbés par une des deux grandes puissances.

La Prusse, en se montrant si peu empressée à suivre l'entraînement belliqueux de ses confédérés, a prouvé par là qu'elle n'est point dominée par des vues de conquête. A part quelques hésitations regrettables, il est vrai, mais qu'il faut considérer comme des incidents, le cabinet de Berlin a cherché, pendant la crise, à unir les forces de la Confédération dans le double but de les opposer à un danger extérieur, si la guerre venait à en faire naître pour l'Allemagne, et de jeter le poids de son influence dans la balance lorsqu'il s'agirait d'apporter de profondes modifications aux traités de 1815. En poursuivant ce but, la Prusse s'est trouvée en opposition avec l'Autriche et avec la plupart des Etats de second ordre. Ceux-ci voulaient s'abriter derrière les institutions fédérales ; la Prusse n'a vu le salut qu'en dehors de ces institutions.

Digitized by Google

Les derniers événements ont fait voir, jusqu'à l'évidence, que le pacte fédéral, impuissant à procurer à l'Allemagne les avantages de l'unité politique, l'est encore davantage lorsqu'il s'agit de la défense militaire de la Confédération. Comment, en effet, une armée pourrait-elle rendre d'utiles services lorsque son commandant en chef est responsable devant une assemblée ou devant un comité qui lui-même dépend d'un grand nombre de gouvernements? D'ailleurs, si l'on fait abstraction des contingents de l'Autriche et de la Prusse, l'armée fédérale se compose de troupes appartenant à une trentaine d'Etats, et dont l'instruction, lors même qu'elle aurait été faite d'après des principes uniformes, manquera toujours de cette unité que les grandes organisations militaires sont seules capables de créer. L'armée de la Confédération germanique ne commande réellement le respect que lorsqu'elle est groupée autour d'un puissant noyau, c'est-à-dire autour de l'armée de l'Autriche ou de celle de la Prusse. L'armée autrichienne ayant été absorbée par le service en Italie, la Prusse, pendant la dernière crise, était seule en mesure de prendre la direction militaire de la Confédération. C'est à ce but que tendaient les propositions prussiennes à la Diète. Ainsi, la Prusse, pour défendre sérieusement l'Allemagne, était obligée de demander la suspension des règlements militaires qui font partie intégrante du pacte fédéral. Rien ne saurait mieux faire ressortir le vice de l'organisation fédérale telle qu'elle a été décrétée en 1815, et l'Allemagne serait mal venue à mettre en avant, quand il s'agit de l'Italie, ces traités de Vienne, dont elle a tant à se plaindre elle-même. N'a-t-elle pas cherché, en 1848, à établir son unité en dépit de ces traités? et pourra-t-elle jamais devenir une grande nation, à moins d'abolir ou de réformer le pacte de Vienne? Quand la question italienne n'aurait eu pour résultat que de mettre à nu les imperfections radicales du pacte fédéral, l'Allemagne devrait encore remercier la Providence d'avoir fait surgir cette question.

Devons-nous rappeler les débats qui se sont élevés au sein de la Diète et dans les journaux, pour savoir si l'Allemagne était tenue, par le pacte fédéral, de défendre les possessions italiennes de l'Autriche? Malgré toutes les subtilités auxquelles on a eu recours, il a bien fallu reconnaître que rien, ni dans le pacte fédéral ni dans les traités, n'imposait une pareille obligation. Mais beaucoup de bons esprits, au delà du Rhin, pensent que l'Allemagne devait défendre le *statu quo* territorial en Italie, dans l'intérêt de sa propre sécurité. On invoque, à l'appui de cette opinion, des raisons à la fois stratégiques et politiques. Quant aux raisons stratégiques, nous n'avons pas besoin de répéter ce qui a déjà été dit si souvent. Ni le Mincio, ni l'Adige n'appartenaient autrefois à l'empire germanique, et, cepen-

Digitized by Google

dant, jamais les Italiens n'ont envahi l'Allemagne. D'ailleurs, n'est-ce pas un système bien dangereux que de vouloir dominer un pays étranger par la seule raison que ce pays fournit une bonne ligne stratégique? L'Allemagne, en soutenant une pareille thèse, ne donne-t-elle pas un argument à ceux qui convoitent les provinces rhénanes? Un célèbre général prussien a prétendu que la ligne du Mincio était indispensable pour la sécurité du territoire fédéral; des autorités militaires non moins compétentes ont contesté la nécessité de cette ligne. Les Alpes semblent, en effet, être le boulevard le plus naturel de l'Allemagne; ce sont là des « frontières naturelles » si jamais il en fut. Le traité de Villafranca vient de résoudre ce point en faveur de l'Allemagne; nous n'avons donc plus qu'à souhaiter que la ligne du Mincio reste une ligne de défense, et ne redevienne plus une ligne d'attaque.

Pour justifier la présence du drapeau autrichien dans la Péninsule, une partie de l'Allemagne a invoqué un autre ordre d'idées. L'Italie, a-t-on dit, n'est pas capable de se diriger elle-même, elle a eu, depuis des siècles, des dominateurs étrangers, et elle en aura toujours. L'Autriche chassée de la Péninsule, ce sera la France, peut-être même l'Angleterre, qui y régneront. L'Allemagne a donc intérêt à maintenir, en Italie, la domination de l'Autriche, qui, du moins, est une puissance allemande. On peut répondre que c'est aux Italiens de choisir leur maître, à l'Europe ensuite de veiller à ce que l'Italie indépendante ne devienne pas une menace pour les Etats voisins. Aujourd'hui, d'ailleurs, les peuples conquis, loin d'apporter quelque force à un maître étranger, deviennent pour lui un élément de faiblesse. L'Autriche elle-même doit reconnaître maintenant cette vérité. Quel avantage réel a-t-elle tiré de la possession de la Lombardie? Quatre révolutions et deux guerres d'indépendance, voilà ce que lui ont valu ses provinces italiennes. Un autre dominateur, qu'il soit le souverain de l'Angleterre ou celui de la France, ne sera pas plus heureux; il fera la même expérience et éprouvera les mêmes malheurs. En tout cas, la France, si justement fière de son unité nationale, élément principal de sa force, sera peu tentée, croyons-nous, d'imiter l'exemple de l'Autriche, qui a acheté une domination éphémère au prix de son affaiblissement politique et de sa ruine financière.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le programme de l'empereur Napoléon commence à se réaliser. La paix, qui va se faire plus tôt qu'il n'était permis de le prévoir, apportera, nous l'espérons, à l'Italie son indépendance nationale. Ce sera là, pour toute l'Europe, un événement heureux; mais l'Allemagne surtout aura à s'en réjouir. Désormais, la Confédération germanique ne pourra plus être entraî-

Digitized by Google

née au delà des Alpes dans une guerre prétendue allemande, parce qu'elle touche aux provinces non allemandes de l'Autriche. La polique du prince Schwarzenberg a été vaincue. Le rêve de cet homme d'Etat était de fondre dans le même moule l'empire autrichien et la Confédération germanique. La Lombardie était un anneau de cette gigantesque chaîne de nationalités hétérogènes, rivées les unes aux autres : l'anneau est enlevé, la chaîne se brise. Il faut remonter vers la source de toute existence politique, vers l'élément national. L'Italie rendue à elle-même rapproche l'Allemagne de cette unité qu'elle n'a su trouver jusqu'ici. L'Autriche ne peut plus s'opposer à cette grande œuvre nationale, mais doit y coopérer pour sa part. Si elle manque à ce devoir, elle verra l'Allemagne échapper à son influence comme l'Italie vient d'échapper à sa domination.

EDOUARD SIMON.

Digitized by Google

MÉDAILLES ANTIQUES

I

Celui-ci vivra, vainqueur de l'oubli,
Par les dieux heureux ! Sa main sûre et fine
A fait onduler sur l'onyx poli
L'écume marine.

Avec le soleil, douce aux yeux surpris,
Telle qu'une jeune et joyeuse reine,
On voit émerger mollement Kypris
De la mer sereine.

La déesse est nue et poûsse en nageant
De ses roses seins l'onde devant elle ;
Et l'onde a brodé de franges d'argent
Sa gorge immortelle.

Ses cheveux dorés aux flots embellis
Roulent sans guirlande et sans bandelettes ;
Tout son corps charmant brille comme un lis
Dans les violettes.

Digitized by Google

Elle joue et rit, et les gais dauphins,
Agitant autour nageoires et queues,
Pour mieux réjouir ses regards divins,
Troublent les eaux bleues.

II

Les belles filles, aux pressoirs
Portent sur leur tête qui ploie,
A pleins paniers, les raisins noirs.
Les jeunes hommes sont en joie.

Ils font jaillir avec vigueur
Le vin nouveau des grappes mûres ;
Et les rires, et les murmures,
Et les chansons montent en chœur.

Ivres de subtiles fumées,
Les vendangeurs aux cheveux blancs
Dansent avec des pieds tremblants
Autour des cuves parfumées.

Et non loin, cherchant un lit frais,
Eros, qui fait nos destinées,
A l'ombre des arbres épais
Devance les lents hyménées.

III

Ni sanglants autels, ni rites barbares.
Les cheveux noués d'un lien de fleurs,
Une Ionienne aux belles couleurs

Digitized by Google

Danse sur la mousse, au son des kithares.
Ni sanglants autels, ni rites barbares :
Des hymnes joyeux, des rires, des fleurs !

Ni Faunes ni Pans ne troublent les danses.
Un jeune homme ceint d'un myrte embaumé
Conduit de la voix le chœur animé ;
Eros et Kypris règlent les cadences.
Ni Faunes ni Pans ne troublent les danses :
Des pieds délicats, un sol embaumé !

Ni foudres ni vents dont l'âme s'effraie.
Dans le bleu du ciel volent les chansons,
Et de beaux enfants servent d'échansons
Aux vieillards assis sous la verte haie.
Ni foudres ni vents dont l'âme s'effraie :
Un ciel diaphane et plein de chansons !

IV

Sur la montagne aux sombres gorges
Où nul vivant ne pénétra,
Dans les antres de Lipara
Héphaistos allume ses forges.

Il lève, l'illustre ouvrier,
Ses bras dans la rouge fumée,
Et bat sur l'enclume enflammée
Le fer souple et le dur acier.

Les tridents, les dards, les épées
Sortent en foule de sa main ;
Il forge des lances d'airain,
Des flèches aux pointes trempées ;

Digitized by Google

Et Kypris, assise à l'écart,
Rit de ces armes meurtrières,
Moins puissantes que ses prières,
Moins terribles que son regard.

V

Le divin bouvier des monts de Phrygie
Goûte, les yeux clos, l'éternel sommeil ;
Et de son beau corps, dans l'herbe rougie,
Coule un sang vermeil.

En boucles de lin, sur la pâle joue
Qu'enviaient les fruits honneur des vergers,
Tombent, du réseau pourpré qui les noue,
Ses cheveux légers.

Voici Kythéré, l'amante immortelle,
Qui gémit et pleure auprès du bouvier.
Les Amours chasseurs tiennent devant elle
Le noir sanglier.

Lui, pour expier d'amères offenses,
D'un autel qui fume attisant le feu,
Consume et punit ses blanches défenses
D'avoir fait un dieu.

LECONTE DE LISLE.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les pièces militaires. — VAUDEVILLE : *Les Filles de Marbre* et *la Vie de Bohème*. — GYMNASE : Reprise de *Paméla Giraud*. — *Le baron de Fourchevif*. — *Rosalinde*. — THÉATRE-FRANÇAIS : *Le Philinte de Molière*. — *Lady Tartufe*. — Bulletin littéraire. — Traduction d'*Aristophane* en vers français.

La disette s'est abattue comme une plaie d'Egypte sur les théâtres de Paris, et, après trois mois de comédies grasses, nous venons d'avoir un long mois des pièces les plus maigres du monde. Chaque directeur s'en va crier famine chez son voisin, qui lui prête généreusement de quoi subsister jusqu'à la saison prochaine. C'est ainsi que le Vaudeville emprunte aux Variétés, les Variétés au Vaudeville, et le Gymnase à la Gaîté. Mais l'art et la littérature ne s'en portent pas mieux pour cela. Jamais peut-être on ne s'en est si peu soucié ; ils sont comme s'ils n'étaient pas. L'esprit français semble endormi : la paix le réveillera-t-elle ? ou le souvenir des lauriers de l'Italie nous empêchera-t-il encore longtemps de travailler ?

Il ne faut pas craindre de le dire ; quand il se joue des drames sur le champ de bataille, on oublie d'en composer pour la scène du théâtre ; la guerre n'est point favorable aux travaux de l'esprit ; les pièces qu'elle engendre ont peut-être valu la croix à leur héros, mais elles ne la mériteront jamais à leurs auteurs. Celle qui a eu le plus de succès est intitulée : *la Voie sacrée ou les Etapes de la gloire* ; elle est signée de trois écrivains, et on comprend que ce n'était pas trop d'une trinité tout entière pour mener à fin une si grosse entreprise. Tous les trois, paraît-il, y ont travaillé, ce qui est rare, et si chacun d'eux touche des droits d'auteur, il faut leur rendre cette justice, qu'aucun ne les a usurpés. Le drame en soi n'a pas une haute valeur : les gens de bien y sont Italiens ou Français ; les coquins font partie de l'empire d'Autriche ; c'est ce qu'on peut y signaler de plus saillant. Il s'agit d'un baron croate ou autre qui a extorqué à une dame italienne la main de sa fille ; la mère outragée est vengée par l'armée franco-sarde qui ne s'en doutait point, et voilà pour l'intrigue. Les auteurs n'ont pas imaginé d'autre moyen de faire intervenir les souverains alliés, ni trouvé de prétexte plus noble à leur intervention, il faut se contenter de celui-là. Ce n'est point d'ailleurs sur cette fable romanesque que repose l'intérêt de la pièce. L'intérêt, il est à Montebello, à Palestro, à Magenta, à Marignan, et c'est là qu'il faut le chercher. La poudre parle plus haut que les personnages dans cette épopée belliqueuse ; et la baïon-

Digitized by Google

nette en est le principal ressort. Il importait seulement de savoir si les décors répondaient aux splendides pays qu'ils étaient chargés de représenter et si les zouaves de la porte Saint-Martin se battaient aussi bien que leurs confrères de la Lombardie. Nous nous plaisons à constater qu'ils ne se battaient pas trop mal pour des zouaves de contrebande; en revanche, les Autrichiens du boulevard étaient très inférieurs aux Autrichiens du général Schlick, et on remarquait trop qu'ils avaient pour consigne de se rendre prisonniers et de livrer leurs étendards. J'ai vu un porte-drapeau hongrois chercher pendant plus de cinq minutes le turco chargé de lui crever la poitrine, et se retirer, tout penaud d'être vivant, sans avoir rencontré son ennemi. Mais ce sont là de petits inconvénients qu'il faut pardonner à l'incertitude des premières représentations. Peu à peu les conscrits s'aguerrissent, les retardataires se hâtent, les blessés se forment, les morts mêmes s'habituent, et on obtient un très beau spécimen d'escarmouche, de combat ou de bataille rangée. De pareils spectacles *font de l'argent :* mais ils n'appartiennent pas à la littérature ; ils sont lucratifs et ne sont point salutaires; on peut même dire, avec tout le respect qu'on doit à la guerre, que, s'ils emplissent la caisse du directeur, ils produisent un effet contraire sur l'esprit du public. La politique ici n'est point en jeu, et Dieu nous garde de l'y mettre! il n'est question que de la littérature, laquelle est mal satisfaite de ces drames bruyants et de ces spectacles tumultueux. L'habit y a trop le pas sur le moine, et le plumage sur l'oiseau ; c'est tout ce que je leur reproche ; d'autres, des philosophes, trouveraient sans doute que la guerre y est trop glorifiée, et que le peuple français est assez ardent de sa nature pour n'avoir pas besoin de l'enthousiasme qu'on y respire. Cette observation semble un peu hors de propos, aujourd'hui que les besoins de la paix ont fait supprimer toutes les pièces militaires. Mais pourquoi ce qui est mauvais à dire aujourd'hui était-il bon à dire hier? La politique serait-elle devenue le criterium de la littérature? La paix et la guerre doivent-elles présider aux destinées du théâtre? Le goût public change-t-il avec les ennemis de la France? Et une pièce acquiert-elle du prix ou perd-elle de la valeur au gré des caprices de la diplomatie? Non, assurément. C'est pourquoi il serait plus sage d'écarter toutes ces pièces de circonstance, et de se garder préalablement de toute insulte contre un drapeau que le vent de la politique fera flotter demain dans nos rues.

Je ne suis point un pédant — il n'y en a pas à la *Revue Contemporaine*, — mais j'aime à citer les Grecs. Ce peuple admirable connut toute l'ivresse des passions patriotiques et eut pour première vertu l'amour de l'indépendance. Pourtant ses poètes tragiques évitèrent généralement de mettre en scène les guerres nationales, surtout les guerres contemporaines, et Eschyle ne le fit qu'une seule fois dans sa tragédie des *Perses*. Mais c'était après Salamine ; mais le poète lui-même avait combattu à Marathon ; mais la liberté grecque était sauvée ; tant d'enthousiasme, tant d'actions merveilleuses, tant de mâles vertus pouvaient être célébrées sans danger et livrées à l'admiration des spectateurs. Il eût suffi de mettre en présence les dix mille hommes de Miltiade et les trois cent mille du grand roi, les barques légères de Thémistocle et les lourds vaisseaux de Xerxès pour

Digitized by Google

tirer des larmes héroïques de tous les yeux. Quel spectacle pour ce petit peuple libre et vainqueur; Marathon représenté à quelques milles du champ de bataille, et Salamine, répété sur les mêmes flots qui l'avaient vu! Ce n'est pourtant point ce que fit Eschyle. Lui, le poète hardi, l'inventeur audacieux, le créateur de Prométhée, qui avait fait la guerre aux dieux, il repousse comme indigne de l'art ces représentations matérielles, et il se contente de montrer la veuve de Darius pleurant sur les malheurs de sa race et de sa patrie. Voilà l'idéal, voilà l'instinct vrai, le sentiment délicat de la littérature et de l'art, tel que le possédaient les Grecs et tel qu'ils l'ont transmis aux poètes français du grand siècle. Ils préféraient les passions personnelles aux passions nationales, comme plus dramatiques, et les hommes aux peuples, comme plus directement émus et plus naturellement responsables. Ils comprenaient qu'un peuple est un être multiple chez qui il est fort difficile de saisir la passion dominante, et surtout fort dangereux de l'encourager. Ils savaient que la grandeur imposante des foules peut saisir l'esprit, dans une circonstance exceptionnelle, et même provoquer l'enthousiasme; mais, en même temps, ils étaient convaincus que, pour attacher, émouvoir, entraîner, il faut des personnages uniques, des caractères simples, des hommes, ou, si l'on veut, des héros. Ceux-là au moins peuvent suivre une ligne invariable, rester fidèles à eux-mêmes, à leurs vices ou à leurs vertus; être nommés d'un nom unique, et laisser d'eux une opinion immuable; mais les peuples!..... C'est pourquoi ils appartenaient plus spécialement à Aristophane et demeuraient dans le domaine de la Comédie. Pour ce qui nous regarde, il me semble que notre seule tragédie des *Perses*, à nous, ce sont les batailles de la Révolution française, et où est l'Eschyle qui l'écrira? En attendant, il ne faut pas trop accuser ceux qui préfèrent les petites satires de mœurs politiques aux grands drames militaires, et aux *Etapes de la Gloire*, un pauvre petit vaudeville comme la *Foire aux Idées*.

Cette riante imagination grecque dont tant de gens médisent, on la retrouve partout, et elle égaye tout ce qu'elle touche. La direction du Vaudeville vient de reprendre les *Filles de Marbre* avec le prologue athénien que les auteurs y avaient mis d'abord et que l'on avait jugé à propos de supprimer. Ce prologue est peut-être ce qu'il y a de plus curieux dans l'ouvrage; il mêle l'attrait idéal du lointain et de la fable aux réalités du présent : il jette comme un reflet d'apologue sur toutes ces vérités repoussantes. En voici l'idée : Phidias a promis et vendu d'avance trois statues à Gorgias, riche bourgeois d'Athènes. Les statues terminées, il en devient amoureux et refuse de les livrer à l'acheteur qui les réclame. Elles sont si belles! Aspasie surtout, la plus brillante de ces trois Grâces, pour le buste desquelles trois courtisanes ont posé! Diogène, choisi pour juge, déclare que les statues doivent appartenir à celui des deux qu'elles suivront : « Je suis le sculpteur, dit Phidias. — Je suis l'acheteur, répond Gorgias. — Je suis l'art. — Je suis l'argent. » A ce mot, les trois statues : Aspasie en tête, suivent d'elles-mêmes le bourgeois athénien, et Diogène de s'écrier : « Les voilà bien, toujours les mêmes, les filles de marbre, courtisanes du passé, courtisanes de l'avenir. »

Digitized by Google

Tel est le trait d'union et le mot essentiel qui rattache le prologue à la pièce, Diogène à Desgenais et Aspasie à Marco. Les auteurs semblent avoir eu à cœur de prouver que les deux types qu'ils mettaient en scène n'étaient point complétement nouveaux. Et, en effet, le misanthrope et la courtisane sont de tous les temps. C'est donc simplement les trois formations de ces deux personnages et leur rôle dans la société moderne que les auteurs des *Filles de Marbre* ont étudiés. Il faut le remarquer dans l'intérêt de la morale : l'homme a gagné ce que la femme a perdu, et Desgenais est aussi supérieur à Diogène qu'Aspasie est supérieure à Marco. Diogène n'aime rien, Desgenais s'attache de tout son cœur à Raphaël et à Marie ; Diogène vit tout nu dans un tonneau, Desgenais s'habille convenablement, habite un hôtel confortable, et va au bois dans des voitures de remise.

Les auteurs ont fait de lui un journaliste, rédacteur en chef de la *Lanterne Indépendante*, ils ont eu raison ; c'est un point de contact avec le philosophe grec. Le journal de Diogène, c'est la lanterne ; c'est à elle qu'il confie ses mots, c'est sur elle qu'il les fait, et peut-être qu'il les écrit. Mais il n'a pas plus d'esprit que Desgenais, quoique Athénien, ni moins de vanité. Tous les deux aboient et mordent, mais avec les différences que la civilisation met entre les chiens ; tous les deux se croient fort au-dessus de l'humanité qu'ils déchirent ; tous les deux se sont salis à la boue qu'ils accusent ; Diogène a été l'amant d'Aspasie, comme Desgenais l'a été de Marco ; mais Diogène le crie sur les toits, tandis que Desgenais s'en souvient à peine ; celui-ci sait encore respecter les honnêtes gens que l'autre bafoue ; enfin une différence profonde, capitale, qui tient au temps et aux mœurs où ils ont vécu, sépare Diogène et Desgenais. L'un cherche un homme et l'autre cherche une femme ; l'objectif de la lanterne a changé. Pour Diogène, l'homme seul représente l'humanité ; pour Desgenais, la femme y joue le principal rôle ; entre les deux cyniques, il y a l'émancipation d'un monde.

Si Aspasie l'emporte sur Marco, ce n'est point assurément par le cœur ; elle n'en possède ni plus ni moins à Athènes que ses descendantes n'en ont à Paris ; mais elle a de l'esprit et surtout un sentiment exquis des beautés de l'art ; un goût parfait ; elle est Athénienne en cela, digne d'inspirer Phidias et d'être aimée de Périclès. Elle est bonne, elle est belle surtout, belle comme Vénus, à qui elle s'est consacrée. Mais Marco ! qu'est-ce que Marco ? Ni bonne, ni belle, ni spirituelle, ni bien élevée, ni artiste, car elle chante tout au plus dans les chœurs ; mais vaine (et Aspasie l'est si peu), mais avare (et Aspasie est si prodigue), n'ayant rien enfin que de petit, même ses passions, et incapable de comprendre autre chose que le bruit argentin de la bourse d'autrui. Voilà la courtisane parisienne, telle que l'a peinte, avec beaucoup d'énergie, M. Barrière ; il ne lui a donné ni bons élans, ni fierté, ni repentir ; elle est faite toute d'une pièce, comme on dit, mais d'une pièce de monnaie ; l'Athénienne la dépasse de vingt coudées. Néanmoins, elle restera au théâtre avec Desgenais, son compère ; parce qu'elle est vivante, contemporaine, prise au cœur même de la société parisienne, dont elle est un des types principaux, et que peut-être

Digitized by Google

aucune création aussi brutalement puissante n'a paru sur la scène depuis vingt ans.

C'est elle, c'est Marco qui a succédé à Musette, à Mimi, à tous ces fantômes de grisettes folles que le Vaudeville évoquait encore l'autre soir, si gais, si charmants, si spirituels, mais qui, comme leur *Vie de Bohême*, ont le malheur de n'être plus que des ombres. Plus heureux, l'homme a survécu ; l'artiste, tel que l'a peint Mürger, existe encore ; mais combien changé ! combien déchu ! Schaunard. Colline, Marcel, Rodolphe sont toujours pauvres, mais ils sont tristes ; l'insouciance a disparu, et la misère est restée. Ce n'est pas précisément la vertu qui est remontée au ciel lorsque la dernière grisette est morte ; mais c'est la gaieté ; ce qu'il en restait ici-bas a été enterré dans le cercueil de *Mimi Pinson*. J'ai peur qu'on me juge trop léger et qu'on me cherche querelle pour avoir dit deux mots de cette pauvre *Vie de Bohême* avec laquelle il est pourtant juste de compter. Son royaume, je le sais, n'est pas du monde sérieux ; ses personnages se refusent à devenir collets-montés, ses traits d'esprit effrayent les *revues* graves ; mais elle procure de si douces jouissances à ceux qui la pratiquent, et même elle a fait tant de plaisir à ceux qui l'ont lue, qu'il y aurait de l'ingratitude à lui dénier l'oraison funèbre que réclamait son trépas.

Une autre reprise importante est celle de *Paméla Giraud*, au Gymnase. *Paméla Giraud*, qui appartenait au répertoire de la Gaîté, n'est peut-être pas la meilleure comédie de Balzac, mais c'est une des mieux conduites : il est vrai que Bayard y a travaillé. Le sujet en est simple : Une pauvre ouvrière, la fille d'un portier, aime un fils de famille, qui la paye de retour. Ce jeune homme a trempé dans une conspiration, et encouru la peine capitale ; il sera condamné, s'il ne peut prouver clairement où il a passé certaine soirée compromettante ; et c'est Paméla qui, au prix de son honneur, lui procure un alibi. Elle s'avoue coupable et ne l'est point ; elle déclare au tribunal que l'accusé a passé la nuit chez elle ; elle se perd en le sauvant. Et ce sacrifice odieux, Paméla Giraud l'accomplit d'elle-même, par amour, par grandeur d'âme, par un pur instinct de dévouement. Aussi les parents de celui qu'elle aime lui offrent-ils une très forte somme d'argent pour récompense. Elle refuse avec indignation, et l'avocat qui a conduit l'affaire use d'un subterfuge qui réussit pour ramener à de meilleurs sentiments toute cette noble famille. Il déclare que Paméla est accusée de faux témoignage ; que, par crainte de la justice, elle pourra bien se rétracter ; que la famille entière sera sans doute accusée d'avoir voulu la corrompre, et que le jeune homme finira par être condamné : moyennant quoi, les parents atterrés accordent leur fils à la vertueuse Paméla.

Dans plusieurs passages de cette comédie mélodramatique, on reconnaît la griffe d'un maître dont le génie était moins à l'aise au théâtre que dans le roman. Le nœud de l'intrigue est très fort, mais quelques scènes sont empreintes d'exagération, celle, par exemple, où l'ingrate famille du jeune conspirateur croit s'acquitter avec Paméla en lui offrant une fortune. La scène où Paméla se détermine à l'aveu qui la déshonore est d'une grande beauté, mais sort complétement du ton de la comédie. En général, le dé-

Digitized by Google

faut de la pièce consiste précisément dans une fâcheuse confusion de deux genres opposés, le drame et le vaudeville. On la trouvait trop gaie pour la Gaîté : on la juge trop triste pour le Gymnase. Il faut convenir qu'elle y obtient beaucoup de succès, et fait verser par conséquent beaucoup de larmes. On pourrait la comparer, sous plus d'un rapport, avec certaines pièces de Diderot, où les traits de sentiment abondent, sans préjudice des traits d'esprit. Mais il y a bien plus d'unité et de suite dans *Vautrin*, dans *Mercadet* et surtout dans la *Marâtre*, que le Vaudeville promet de reprendre bientôt ; *Paméla Giraud* suffirait néanmoins à témoigner des qualités dramatiques du génie de Balzac, qualités que lui ont déniées, avec persévérance, tous ceux que chagrinait sa royauté incontestable dans le roman.

Le *Baron de Fourchevif*, un acte, au Gymnase, est une petite satire souvent recommencée, et toujours à propos, contre les bourgeois gentilshommes ; nous n'en parlons que pour mémoire. Au même théâtre, *Rosalinde*, ou *Il ne faut pas jouer avec l'amour*, est une jolie et gracieuse comédie, qui part d'un esprit très distingué. M. Aurélien Scholl en est, dit-on, le principal auteur. C'est léger, svelte et pimpant. Rosalinde a deux amants, un jeune marquis et un vieux comédien. Au moment où elle va dîner avec le marquis, le comédien survient à l'impromptu et réclame sa part. Les rivaux mettent l'épée à la main, puis se ravisent, et, pendant une absence un peu trop prolongée de Rosalinde, mangent ensemble le dîner qui n'avait été préparé que pour l'un des deux. Il va sans dire que Lélio, le comédien, fait la leçon à son jeune ami, et quand revient Rosalinde, les deux amants lui jettent ensemble, avec des éclats de rire, la clef bienheureuse que chacun tenait de sa bonté. Ils s'en vont, bras dessus bras dessous, en chantant la chanson de Polichinelle, et voilà comment se fait l'éducation des jeunes gens ! Encore une fois, il y a de l'esprit et surtout de la grâce dans cette bluette, du sentiment aussi, mais tempéré par une petite pointe d'ironie qui contribue à en déterminer la valeur. Quand le marquis, édifié sur les trahisons de Rosalinde et sur la vertu des dames en général, fond en larmes tout à coup, on comprend que le pauvre enfant vient de perdre une grande et belle illusion, qu'il ne retrouvera jamais. M. Pierre Berton donne à ce personnage, tout palpitant d'amour, tout rougissant d'honneur, un charme d'adolescence qui attire et qui séduit.

J'arrive à la vraie nouveauté du mois, le *Philinte de Molière*, par Fabre d'Eglantine, que la Comédie-Française a eu raison de reprendre, quoique cinq actes en vers paraissent bien longs par un temps si chaud. On sait que, dans cette pièce, Fabre d'Eglantine prend l'optimiste Philinte sur la pente où l'a laissé Molière, et le conduit tout droit au gouffre de l'égoïsme. Je ne sais trop si Molière eut jamais l'intention de faire de Philinte un personnage odieux, et je ne le crois pas ; mais ce n'est pas une raison d'en vouloir à Fabre d'Eglantine si, avec une perspicacité qui lui fait le plus grand honneur, il a poussé jusque dans les derniers retranchements de l'indifférence coupable cet homme qui a l'immense tort d'être content de tout. Dans sa pièce, Philinte est un égoïste plat et nul, qui refuse généreusement ses services à Alceste, et ne veut pas employer son crédit au gain

Digitized by Google

d'un procès juste, il est vrai, mais dont les parties lui sont inconnues. Par un coup de théâtre très comique, il se trouve subitement être l'intéressé, et alors la crainte de perdre une somme assez ronde le rend aussi intrigant et actif qu'il était tout à l'heure égoïste et paresseux. La punition que lui inflige Fabre d'Eglantine est éclatante : la *sincère Eliante*, sa propre femme, ne l'aime plus qu'avec une pointe de pitié, et l'homme aux rubans verts refuse de lui serrer la main. Ainsi l'auteur a pris soin de faire retomber le ridicule où Fénelon et Rousseau voulaient qu'on le rejetât : c'est-à-dire sur la prudence pusillanime de l'homme du monde, et non sur la fière âpreté du misanthrope.

Je l'avoue à ma honte, je suis pour Alceste contre Philinte, pour Fénelon et Rousseau contre ces âmes tempérantes et ces esprits modérés à qui le mari d'Eliante ne déplaît pas. Je ne croirai jamais que Molière n'eut pas un faible pour Alceste. Le caractère du misanthrope est exceptionnel, anormal et fort peu commun ; pour le peindre, il ne suffit pas de l'avoir observé, car sur qui, je vous prie, l'observerait-on ? Il faut presque l'avoir senti, il faut avoir eu ses heures de misanthropie, c'est-à-dire ces heures vraiment sombres où l'on déteste les hommes par un profond amour de l'humanité ; or, quel est l'écrivain qui subit plus que Molière cette nécessité cruelle ? Je crois vraiment le voir méditant et composant le Misanthrope : « Cet homme, se disait-il, qui crie sans cesse contre son prochain, qui hait le vice jusqu'au ridicule, et qui aime l'honnêteté jusqu'à la bêtise, ce fou qui est épris d'une Célimène, c'est moi. Bien fou je suis en effet, et l'on se moque de moi derrière mon dos, et Philinte a raison ; mais je me punirai, mais je me mortifierai, je me flagellerai moi-même, et si j'ai rendu la vertu de quelqu'un ridicule, je me consolerai en songeant que c'est par modestie, par pitié pour ma pauvre personne ; car, encore le dis-je, ce quelqu'un c'est moi, et cette vertu c'est la mienne. » Et c'est ainsi que l'auteur de *Tartufe* put être accusé par l'auteur de *Télémaque* d'avoir joué la vertu. Il n'en raille que l'excès, et encore ce fut par un certain sentiment de rage contre lui-même, et comme pour se punir d'être né trop mouton dans un siècle de loups. Mais l'homme de son choix et de sa prédilection secrète n'en était pas moins Alceste. Je ne puis mieux comparer Molière, doutant de lui-même, de son caractère, de sa vertu, et se rabaissant au profit d'un Philinte, qu'à ces hommes de génie, simples et naïfs comme on en a vu, qui demandent et suivent volontiers le conseil d'un niais dans les circonstances les plus importantes de la vie. On prétend que Molière avait trouvé l'original de son misanthrope dans certain personnage de la cour de Louis XIV ; mais, s'il n'eût pas été misanthrope lui-même, c'est-à-dire extrême dans la charité, extrême dans la vertu, jamais il ne lui eût donné le vilain rôle ; il se défia d'un caractère qu'il sentait lui appartenir, et en railla doucement le travers, mais il ne le détesta jamais.

Que s'il fit ce sacrifice à un sentiment de modestie fort naturel chez les grands esprits de ce siècle, Fabre d'Eglantine l'en a bien vengé en se chargeant de draper Philinte comme il le mérite. Savez-vous ce qu'est Philinte ? Philinte, c'est le père de Pangloss et qui a légué toutes ses vertus à son fils, l'homme de la joie quand même et du contentement universel, le dé-

Digitized by Google

puté centre gauche, qui ne hait rien, n'aime rien, ne se passionne pour rien, ne s'emporte contre rien ; l'indifférent qui s'honore dans la personne de son voisin et qui croirait se porter atteinte à lui-même en découvrant un vice à l'humanité ; l'égoïste qui trouve tout bien, pourvu qu'il fasse ses affaires, le bourgeois qui est toujours de l'avis du gouvernement, parce que l'union fait la force, que la force fait l'ordre, et l'ordre la fortune publique et privée ; le citoyen qui aime la paix, qui ne déteste pas la guerre ; qui craint comme la peste quiconque réfléchit, qui ne discute jamais, qui illumine toujours. Voilà Philinte, et il est immortel. Dans un moment de découragement, Molière pensa avec amertume : « Peut-être mieux vaut-il être comme cela que comme je suis. » Et il lui donna raison avec une ironie secrète et un secret désespoir. Fabre d'Eglantine a rendu à Philinte ce qui lui était dû. Sa pièce est fort intéressante, quoique calomniée par les Philintes de nos jours ; les vers heureux, délicats, y abondent, et, j'en réponds, Molière l'eût chaudement applaudie.

Quelques jours après le *Philinte*, la Comédie-Française a repris *Lady Tartufe*, et prouvé ainsi son attachement non-seulement aux œuvres qu'a produites le grand poète, mais encore à celles qu'il a inspirées. Malheureusement, *Lady Tartufe* est une de ces pièces qui témoignent du talent d'un auteur et qui ne font point la fortune d'un théâtre. Il est inutile de renouveler ici toutes les critiques qu'on lui a adressées, et qui, bien que nombreuses, sont justifiées pour la plupart. Le sujet même était plein d'écueils ; et Mme de Girardin, malgré tout son esprit, malgré une certaine puissance d'observation, n'a pas réussi complétement à le faire accepter. On s'est récrié contre l'impossibilité d'un Tartufe en jupon, ou du moins contre l'odieuse monstruosité d'un pareil caractère. Bref, on a traité ce couple d'animaux féroces comme les lions du Jardin des Plantes ; tous les hommages ont été pour le mâle et sa crinière ; la femelle est demeurée honteuse et comme inaperçue. Est-ce à dire qu'elle n'existe pas avec son caractère personnel et les qualités qui lui sont propres ? Elle existe, mais elle craint le froid et ne se montre pas tous les jours ; il faut lui rendre plusieurs visites pour la rencontrer une fois. C'est là encore, outre l'absence de crinière, une des causes notoires du peu de succès qu'elle obtient. De même *Lady Tartufe* ; son Tartufe est plus beau, plus fier, plus puissant qu'elle, et il accapare les honneurs. Il a la crinière ! De plus, la tartuferie, si j'ose le dire, est une maladie qui n'atteint point les femmes de la même façon que les hommes, qui s'annonce chez elles avec d'autres symptômes et qui s'y développe avec des effets différents. Chez l'homme, elle sévit davantage contre un individu et moins contre l'espèce ; elle est plus intense et moins contagieuse ; chez la femme, au contraire, elle s'attache à l'espèce tout entière, comme une épidémie ; mais il est rare d'en saisir quelque beau cas particulier, d'en rencontrer quelque variété exceptionnelle. Là, elle est de beaucoup plus répandue, mais moins violente. Si des médisants prétendent que chez les femmes elle est passée à l'état chronique et fait partie de leur constitution, encore faut-il avouer qu'elle perd chez elles sinon ce qu'elle a de dangereux, du moins ce qu'elle a de repoussant ; elle acquiert même de la grâce ; enfin elle change de nom et

Digitized by Google

n'est plus qu'une variole indispensable pour éviter ou pour cacher des maladies beaucoup plus graves. Voilà pourquoi Mme de Girardin, en accumulant sur une tête et en concentrant sur une seule femme un vice qui, volontiers, appartiendrait à toutes, l'a grossi forcément, enlaidi, et de charmant rendu odieux. Aussi ont-elles crié à la calomnie et refusé de se reconnaître. Quant aux hommes qui les ont reconnues, ils se sont bien gardés de le leur dire. La galanterie française s'en est mêlée.

Elle s'en mêlera toujours ; et toujours vous verrez les poètes comiques répugner à donner de trop gros vices aux dames, et le public répugner à les applaudir. Des travers charmants, des ridicules coquets, passe encore; mais des énormités, on n'en veut pas. Molière lui-même s'en est tenu aux *Précieuses ridicules* et aux *Femmes savantes*. Il y a bien Célimène, la cruelle, l'odieuse, l'abominable Célimène, que l'enfer attend ; mais qui osera lui dire son fait? Et si le misanthrope est amoureux d'elle, comment voulez-vous que les autres résistent ? Enfin, on a écrit *Maître Pathelin*, les *Fâcheux*, l'*Avare*, le *Joueur*, l'*Irrésolu*, le *Méchant*, etc., et on ne s'est pas encore avisé de chercher le féminin de tous ces adjectifs qualificatifs; *Maîtresse Patheline*, les *Fâcheuses*, l'*Avaricieuse*, la *Joueuse*, l'*Irrésolue*, la *Méchante*, etc.. etc. — On a bien fait, car c'est chose périlleuse que de dire la vérité aux dames; elles ne veulent point l'entendre, et sont, sur ce point, bien plus intraitables que nous. Elles se rendent justice entre elles, Dieu le sait, et n'ont guère de penchant à s'épargner, mais c'est un privilége qu'elles s'arrogent et nous refusent absolument. Mme de Girardin, seule, pouvait essayer d'une *Lady Tartufe*, elle était femme ; encore, combien s'est-elle fait d'ennemies, pour ne point réussir ?

Voilà tout ce que nous ont donné les théâtres de Paris pendant ces six dernières semaines. C'est peu, comme on voit. Quel que soit l'intérêt de toutes ces reprises, on sent trop qu'elles ne servent qu'à dissimuler l'absence de nouveautés, et les salles resteraient vides si les billets de faveur n'étaient chargés d'y pourvoir. L'été, la chaleur effraye le public; mais soyez sûr que la stérilité l'effraye encore plus. Par une étrange anomalie, vous le piquez moins alors qu'il a besoin d'être excité davantage, et conspirez avec la chaleur pour l'étouffer, quand il faudrait conspirer contre elle pour le distraire. Messieurs les auteurs dramatiques attendent l'hiver pour donner leurs pièces ; ils ne sont point sages en cela, et font un mauvais calcul. Il est certain, *à priori*, que plus de nouveautés attireraient plus de spectateurs ; et, je vous prie, qui fait la fortune d'une pièce et de ceux qui la donnent, et de ceux qui la jouent, et de ceux qui l'écrivent, sinon ceux qui la regardent ? Tout ce que votre abstention écarte de monde est autant de perdu pour vous. Hiver ou été, qu'importe, s'il se trouve qu'au bout de l'année vous vous êtes privé volontairement de 20,000 spectateurs, c'est-à-dire d'environ 45,000 francs qui, bien répartis, auraient certainement trouvé leur emploi ?

Que si je demande à la littérature de nous consoler un peu du théâtre, je constate avec douleur qu'elle n'est guère dans un meilleur état et ne nous offre point de compensations suffisantes. Les *Essais sur le génie de Pindare*, par M. Villemain, ont été l'événement littéraire du mois; mais la

Digitized by Google

poésie lyrique et la critique de Pindare ne rentrent guère dans nos attributions. Les *Essais de politique et de littérature*, de M. Prévost-Paradol, sont un bien bon livre, bien sérieux, bien honnête, écrit avec une vigoureuse simplicité; mais la politique n'est point notre fait. Les *Essais de morale et de critique* de M. Renan justifient la réputation du prochain académicien ; mais qu'avons-nous affaire avec la philosophie et la critique? il s'agit bien de critique, dans un temps où l'on ne trouve rien à critiquer, si ce n'est les critiques eux-mêmes. D'ailleurs, s'il faut le dire, tous ces essais, toutes ces études, toutes ces œuvres sérieuses cachées sous un titre modeste, tous ces grands travaux dont l'humilité prétendue paraîtra bientôt une affectation, ont un air de parenté qui plaît d'abord et qui, à la longue, finit par taquiner. Eh quoi? essayerez-vous, étudierez-vous toujours? Ferez-vous éternellement des recueils d'articles, excellents quelques-uns, je le veux, mais des recueils, mais des articles? et, puisque c'est en votre pouvoir, ne risquerez-vous jamais un bon livre original, tout d'une pièce, et qui, avec un titre aussi modeste qu'il vous plaira, donne enfin la vraie mesure de votre talent?

Il serait plus dans mes goûts, et, je l'avoue, dans mes moyens de parler un peu des romans nouveaux et de l'imagination du mois dernier. Je n'oublierais certainement pas un vrai chef-d'œuvre, les *Amours d'Italie*, de M. Charles Didier, livre charmant, plein de gaieté, plein de jeunesse, où l'auteur a su, dans un nouveau Décaméron, égaler la grâce de son titre; livre sérieux qui, pour n'avoir pas le sombre aspect de la *Rome souterraine* du même écrivain, n'en est pas moins, au fond, un hommage à l'Italie, à son passé, à ses gloires, à son ciel, et comme une revendication séduisante de sa nationalité. Mais, ici encore, je m'écarte de mon sujet et de la littérature dramatique, à laquelle je me dois plus spécialement. J'y reviens sans regret pour signaler en passant un livre fort remarquable, et qui nous fournira une bien charmante étude aussitôt que le théâtre contemporain nous laissera un peu de liberté; c'est une traduction d'Aristophane en vers français par un jeune professeur de l'Université, M. Eugène Fallex. L'œuvre est importante, comme on voit, et le nom seul d'Aristophane suffirait à la recommander, si M. Fallex n'avait déjà fait ses preuves en traduisant une première fois le *Plutus*, et aussi les *Adelphes* de Térence. Ce n'est pas qu'il nous livre un Aristophane complet (il faudrait avoir trop d'audace), mais il en prend ce qu'on peut en prendre, c'est-à-dire les scènes où la comédie grecque ne choque pas trop le goût du lecteur français. On ne saurait trop louer de pareilles tentatives, et nous voudrions avoir assez d'espace pour mettre aujourd'hui sous vos yeux cette curieuse résurrection de la comédie antique. En effet, quelles jolies pièces pour un public français que les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes*, les *Oiseaux*, les *Grenouilles*, la *Paix*, etc. La *Paix* surtout serait de circonstance. Contentons-nous de rendre justice au jeune professeur-poète qui vient de rajeunir à notre intention tout ce qui se rapproche de Molière, dans cette triple incarnation du génie comique qui s'appelle Aristophane, et qui fut à la fois Rabelais, Molière et Beaumarchais.

A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

30 juillet 1859.

Les circonstances actuelles imposent, à ceux qui veulent les suivre avec impartialité, des devoirs chaque jour plus difficiles et plus délicats. Il est évident que l'Europe traverse en ce moment une sorte de crise, crise pacifique du reste, qui n'est que la suite et la fin naturelle de la lutte qui vient d'avoir lieu à main armée, crise qui aura sans doute une solution heureuse, mais qui, pour le moment, laisse planer sur toute la politique quelques inquiétudes et une certaine obscurité. Des inimitiés récentes ont besoin de s'apaiser ; des amitiés anciennes, un moment ébranlées, ont besoin de se raffermir ; dans cet état de choses, des récriminations réciproques, auxquelles nous assistons parfois, se produisent ; des explications, auxquelles nous assistons rarement, doivent s'échanger ; les gouvernements ne sont pas toujours d'accord entre eux, et les journaux ne sont pas toujours dans le secret des gouvernements : il en résulte une foule de jugements vagues et souvent erronés, d'informations obscures et souvent contradictoires, qui semblent moins propres à fixer l'opinion qu'à la troubler. Que l'on ajoute à tant de causes de confusion les difficultés et les complications que va faire naître la réorganisation d'un vaste pays où tout vient d'être mis en question ; que l'on songe, en outre, combien il siérait mal de vouloir être prophète dans un temps où les événements ont si souvent démenti les prévisions en apparence les plus sages, et l'on comprendra sans peine que nous apportions dans l'appréciation des événements qui s'accomplissent sous nos yeux une excessive réserve, que nos goûts et nos habitudes nous rendent plus facile, et que nous nous félicitons d'avoir toujours conservée, mais que les conjonctures présentes nous commandent plus impérieusemen que jamais.

Nous hésitions, il y a quinze jours, à donner une appréciation définitive sur la paix qui venait de surprendre l'Europe, et dont les bases ne nous étaient encore que bien incomplétement connues. Quinze jours se sont écoulés, et peu de détails sont venus s'ajouter à ceux que nous avait ap-

Digitized by Google

portés le télégraphe. La Lombardie au Piémont, Venise à l'Autriche, une Confédération italienne plutôt projetée qu'organisée, la restauration des petits princes acceptée en principe, sans que les moyens par lesquels ils seront rétablis aient été arrêtés : tel est aujourd'hui, comme il y a quinze jours, l'ensemble des dispositions connues du public. Cet ensemble, nécessairement un peu vague, ne pourra acquérir plus de précision que quand la diplomatie aura transformé les préliminaires de Villafranca en une paix définitive. Mais si les détails que recherche la curiosité publique lui font encore défaut, le caractère même de la paix a été du moins commenté par les paroles prononcées du haut des trônes ou dans le sein des parlements et par les événements qui ont commencé à se dérouler. A peine est-il besoin de dire que le commentaire le plus important et le plus autorisé est venu de Saint-Cloud. Le souverain auquel la fortune des armes avait permis de fixer le moment et les conditions de la paix, a pris la parole devant les grands corps de l'Etat pour exposer lui-même les motifs qui avaient dirigé sa conduite. Selon nous, il est impossible de douter, après la lecture du discours de l'Empereur, que cette brusque cessation des hostilités ne lui ait été inspirée surtout par un sentiment de commisération pour l'humanité. Il y a, d'un bout à l'autre de ce discours, des accents de tristesse étranges chez un vainqueur, et que peu de rois, dans un autre temps, eussent fait entendre au retour d'une si brillante campagne. Il appartenait au XIXe siècle de nous montrer un souverain véritablement pénétré des idées philanthropiques, qui fît la guerre sans l'aimer et remportât des victoires sans en être joyeux. Les premières études de l'Empereur, les ouvrages qu'il a composés avant de monter sur le trône, les pensées qu'il y a souvent exprimées, montraient assez clairement cette tendance que les premiers événements du règne de Napoléon III avaient permis d'oublier, mais que les circonstances récentes ont mise dans tout son jour. Nous ne craignons pas qu'on nous accuse d'adresser ici une banale flatterie à un souverain sous le gouvernement duquel nous sommes placés : ceux qui veulent le flatter lui adressent en ce moment des éloges d'un autre genre. Nous supplions qu'on nous permette d'oublier même pour un instant que nous sommes Français et que nous vivons en l'an de grâce 1859 ; nous voudrions parler comme parlera l'histoire dans cent ans ; nous croyons qu'alors elle fera surtout honneur à l'empereur Napoléon III de ce sentiment de tristesse qui l'a saisi à la fin d'une guerre appelée heureuse par tout le monde ; nous croyons qu'elle fera de ce sentiment le trait le plus élevé et le signe le plus distinctif de son caractère ; nous croyons qu'elle lui en tiendra compte plus que d'une campagne brillamment accomplie et d'une paix promptement signée. S'il ne s'agissait que de cette paix, nous en convenons, peut-être n'y avons-nous pas trouvé tout ce que nous désirions ; peut-être, comme nous le montrerons tout à l'heure, l'Empereur n'y a-t-il pas réalisé tout ce qu'il avait souhaité dès le début ; mais cela même nous prouve que si

Digitized by Google

Napoléon III n'a pas atteint certains résultats que quelques combats de plus lui auraient sans doute donnés, c'est qu'il a été arrêté par cette sainte tristesse du sang versé, inconnue aux souverains des autres temps, et qui est l'honneur comme la faiblesse peut-être des plus grands hommes de notre siècle.

Le second caractère qui nous frappe dans ce discours, c'est la sincérité. L'Empereur a reconnu, avec une vaillante franchise, qu'il avait sacrifié une partie de son programme et que tous ses vœux pour le bonheur de l'Italie n'avaient point reçu leur accomplissement. Cette déclaration, venue d'une telle bouche, avait d'autant plus d'importance qu'à ce moment même des journaux trop zélés s'efforçaient de prouver, avec une maladroite obstination, que la délivrance complète de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique, était effectuée par la création d'une Confédération italienne. L'Empereur a dédaigné avec raison cette misérable tactique. Il a hautement déclaré qu'il lui en avait coûté de ne point réaliser de patriotiques espérances, et de laisser sous la domination étrangère tout le territoire qui s'étend au delà du Mincio. Ici encore, nous sommes convaincus que ce n'est point une tristesse d'apparat, mais une réelle et sincère émotion qu'a éprouvée Sa Majesté ; et nous avouerons sans peine que nous la partageons. C'est la seconde fois que Venise est sacrifiée aux cruelles nécessités de la politique ; et c'est la seconde fois que ce pénible sacrifice a dû être consommé par les mains de la France. Si une ville avait mérité d'être affranchie de la domination étrangère, c'était Venise ; le souvenir d'un passé glorieux, la mémoire plus récente de son héroïque résistance en 1849, la recommandaient aux sympathies de toute l'Europe et surtout à celles de notre pays. Les plus dignes d'être heureux ne le sont pas toujours, et les circonstances n'ont pas permis que l'affranchissement de Venise fût le résultat de cette guerre. Elle devra maintenant attendre, qui sait combien de temps, les deux seules éventualités qui puissent lui donner un meilleur sort : ou un changement, qu'il n'est guère permis d'espérer, dans la politique autrichienne ; ou une nouvelle crise semblable à celle qui vient d'avoir lieu. Cette attente sera d'autant plus pénible pour les Vénitiens que les récents événements leur avaient fait entrevoir une solution plus prompte et plus radicale. Nous souhaitions que ces espérances fussent réalisées ; mais nous savions combien il serait triste de les voir déçues ; aussi n'avons-nous rien fait pour les exciter ; peut-être nous est-il permis de dire que si tous les organes de la presse française avaient eu la même réserve, la déception éprouvée par les Vénitiens aurait été moins cruelle. Nous avons même toujours évité de citer une proclamation célèbre, dont quelques paroles, trop commentées par ces mêmes journaux qui aujourd'hui font bon marché du sort de la Vénétie, ont contribué à nourrir des espérances exagérées. Nous n'ignorions pas que les vœux les plus sincères et les plus généreux d'un souverain ne se trouvent pas toujours d'accord avec les

Digitized by Google

nécessités politiques, et qu'il est bien rare qu'un prince puisse réaliser à la fin d'une guerre tout ce qu'il s'était promis en la commençant. Il suffirait de parcourir les proclamations publiées, dans des circonstances analogues, par tous les souverains de l'Europe, depuis le commencement du siècle, pour se convaincre de cette vérité.

Si nous n'avions jamais eu de grandes illusions à ce sujet, nous avons commis, sur un autre point, il y a quinze jours, une erreur que nous devons reconnaître. Nous pouvons l'avouer d'autant plus aisément qu'elle était fort naturelle et qu'elle a été partagée par bien des gens. Nous avions cru que Mantoue et Peschiera, qui jusqu'ici, comme on le sait, faisaient partie de la Lombardie, n'en avaient point été séparées par les stipulations de Villafranca. Déjà cependant nous avions trouvé dans les journaux autrichiens des assertions qui s'accordaient mal avec ces espérances. Mais nous aimions à nous persuader que les feuilles de Vienne qui, pendant la guerre, s'étaient si souvent trompées sur le chiffre des morts, pouvaient, à la conclusion de la paix, s'être trompées sur l'étendue des concessions de l'Autriche. Depuis cette époque, les assertions des journaux autrichiens n'ont point été démenties, et il est difficile de douter que l'empereur François-Joseph n'ait, en effet, obtenu à Villafranca la conservation des quatre places du quadrilatère. Les deux places situées sur l'Adige lui étaient évidemment nécessaires pour défendre ses possessions vénitiennes; les deux places de la ligne du Mincio ne peuvent au contraire avoir, entre ses mains, qu'une importance offensive : de Peschiera et de Mantoue, l'Autriche peut, en cas de guerre, envahir facilement la Lombardie, qu'elle menace déjà des montagnes du Tyrol. Il est vrai que la formation d'une Confédération italienne rendrait moins probables les éventualités belliqueuses entre les deux Etats voisins; mais nous connaissons mal encore les bases sur lesquelles sera assise la Confédération. La conséquence naturelle de cette situation sera la nécessité pour le Piémont de consacrer des sommes considérables à créer une ou deux forteresses en arrière de sa frontière du Mincio.

La paix, avons-nous dit, ne recevra un caractère définitif qu'après que les conditions en auront été rédigées sous la forme diplomatique, dans les conférences qui vont s'ouvrir à Zurich. Les noms des plénipotentiaires sont dès à présent connus : ce sont ceux de M. de Bourqueney, pour la France, du comte Colloredo, pour l'Autriche, et du chevalier des Ambrois pour la Sardaigne. On avait répandu un instant le bruit que ce dernier Etat ne serait pas représenté à Zurich. Nous eussions difficilement compris qu'une condition de ce genre eût été demandée par l'Autriche et accordée par la France. L'Autriche, il y a quelques mois, montrait, en effet, quelque répugnance à siéger à côté de la Sardaigne; avant la guerre, cette prétention était déjà exagérée; après la guerre, elle nous paraîtrait injustifiable. Il nous semble qu'il s'établit entre deux peuples civilisés qui se sont vus sur les champs de bataille les mêmes relations qu'entre deux hommes d'hon-

Digitized by Google

neur qui se sont rencontrés sur le terrain : ils ne peuvent pas refuser de se tendre la main. Les soldats piémontais se sont assez vaillamment battus à Palestro et à Solferino pour qu'aucun diplomate autrichien ne puisse hésiter à s'asseoir à côté du plénipotentiaire du roi Victor-Emmanuel. Quant à la France, elle sait que faire honorer un allié, surtout un allié plus faible, c'est se faire honorer elle-même : le roi Louis XIV, même après les désastres de la guerre de la succession d'Espagne, ne voulut jamais sacrifier les intérêts et la dignité des électeurs de Cologne et de Bavière ; à la suite de la guerre d'Orient, la Turquie, dont le rôle en Crimée avait été infiniment moins brillant que celui des Piémontais dans la dernière campagne, siégea dans le Congrès de Paris, et nous n'avons pas besoin de rappeler qu'à cette époque le comte de Buol ne refusait pas de prendre place à côté du comte de Cavour et de soutenir contre lui, au sujet des affaires d'Italie, une discussion dans laquelle l'avantage ne resta pas toujours à la vieille expérience du diplomate autrichien. Les mêmes raisons qui légitimaient l'admission de la Sardaigne au Congrès de Paris se présentent aujourd'hui avec plus de force encore, et lui assurent une place à Zurich.

Mais la paix de Villafranca n'a pas attendu d'être officiellement ratifiée pour commencer à porter ses conséquences, et, sans vouloir devancer les événements qui se déroulent peu à peu, il est permis de voir l'influence qu'elle exerce déjà, soit sur le sort de l'Italie, soit sur la politique générale de l'Europe. L'Italie paraît entrer dans une ère de transformation qui ne sera pas sans difficultés et sans périls, mais qui se terminera, nous nous plaisons du moins à l'espérer, par d'heureux résultats. Pour le moment, il faut avouer que les Italiens n'ont, s'il est permis de le dire, que les épines de la liberté : les fleurs et les fruits ne viendront que plus tard. Partout les devoirs les plus difficiles sont imposés aux gouvernements et aux peuples, s'ils veulent, non pas perpétuer l'antagonisme qui existait entre eux, mais se réconcilier, pour travailler de concert, sur le terrain des institutions libérales, à l'amélioration du sort de la Péninsule. Nous n'osons espérer que les possessions restées entre les mains de l'Autriche aient part à ces progrès : la domination autrichienne est minée par un vice tellement radical, qu'aucune mesure ou libérale ou compressive ne semble pouvoir y remédier ; et nous ne saurions ni nous étonner ni blâmer sévèrement le cabinet de Vienne s'il refuse de se prêter à des concessions qui, maintenant, affaibliraient sans doute son autorité sans lui regagner le cœur des populations. La même réserve nous est commandée à l'égard du saint-siége, mais par d'autres raisons : nous touchons ici au pouvoir le plus respectable qui existe sur la terre, et nous ne saurions songer à lui prescrire, au nom des nécessités de la politique humaine, des mesures sur lesquelles sa sagesse, inspirée d'en haut, a droit de se prononcer librement. Un de nos collaborateurs, dans une complète et savante étude que publie aujourd'hui la *Revue*, s'efforce de montrer que toutes les réformes utiles ont déjà été

Digitized by Google

accomplies dans les Etats de Sa Sainteté, et qu'il ne saurait être question d'opérer de nouveaux changements dans leur administration. Sans aller aussi loin sur ce point que M. de la Tour, nous convenons aisément qu'on ne saurait traiter le pape comme un souverain ordinaire, et que son caractère sacré, aussi bien que l'impérieuse nécessité d'assurer son indépendance vis-à-vis de toutes les puissances terrestres, le place dans des conditions particulières. Dans les Deux-Siciles, l'avénement d'un nouveau souverain a donné l'espoir que toutes les réformes sages et raisonnables pourraient être réalisées peu à peu. Jusqu'à ce jour, les mesures prises par le jeune roi ont été fort limitées; les nouveaux ministres, dont le nom faisait concevoir de grandes espérances, ne paraissent point encore avoir une action prédominante; on a même prétendu que le général Filangieri, en face d'influences puissantes qui continuaient à s'exercer sur l'esprit de François II, aurait été sur le point de donner sa démission. Espérons que la fin de la guerre et l'organisation nouvelle de l'Italie permettront au jeune souverain de prendre une politique plus décidée et de réaliser des progrès dont le besoin est de plus en plus vivement senti. Les tristes événements qui ont mis aux prises, à l'occasion d'un changement de drapeaux, les régiments étrangers au service des Deux-Siciles, auraient au moins un utile résultat s'ils démontraient au roi la nécessité de s'entourer désormais presque exclusivement de soldats nationaux.

En Piémont, on n'a pas à craindre d'antagonisme entre le souverain et son peuple, et l'accord y est heureusement établi depuis longtemps. Mais d'autres difficultés se présentent. Une guerre à peine achevée; une paix encore mal établie; des finances lourdement chargées, une armée considérable dans laquelle les volontaires tiennent une grande place, une province nouvellement réunie et dont l'importance réclame une attention particulière : tels sont les éléments dont se compose une situation brillante à certains égards, mais en même temps fort difficile. Dans ces circonstances, il eût été à souhaiter que le Piémont conservât à sa tête l'homme d'Etat qui pendant six années a dirigé les affaires de son pays d'une main si ferme et si habile. Nous ne pouvons dire que nous approuvions également toutes les mesures prises par M. de Cavour pendant tout le cours d'un ministère qui lui a donné l'occasion de traiter et de résoudre des questions bien diverses : un accord aussi parfait serait chose merveilleuse, et l'on y croirait difficilement. Mais, il faut l'avouer, malgré quelques réserves, que l'on devine et sur lesquelles il siérait mal d'insister en ce moment, nous ne voyons pas quel homme aurait pu mieux remplir la tâche pleine de difficultés qu'il s'était imposée et qu'il a portée jusqu'au bout, souvent avec succès, toujours avec honneur. La *Revue* aura l'occasion d'apprécier dans une complète étude les longs services que M. de Cavour a rendus à son pays.

En regrettant qu'un ministre qui a tant contribué à augmenter la puis-

Digitized by Google

sance et la prospérité de son pays ait cru devoir en ce moment renoncer à le diriger, nous pouvons chercher à nous rendre compte des motifs de sa résolution. Nous ne nous arrêterons pas à l'étrange explication proposée par un journal autrichien. Selon cette feuille, la démission du premier ministre de la Sardaigne aurait été le résultat d'une demande faite par l'empereur d'Autriche à l'empereur des Français et d'une pression exercée par ce dernier souverain sur le roi Victor-Emmanuel. A notre sens, le journal autrichien fait jouer un triste rôle aux trois souverains qu'il met en scène. Nous n'attribuerons pas non plus au ministre démissionnaire un dépit personnel, qui serait mesquin et peu justifié. M. de Cavour n'avait point de dépit à concevoir : il se retire après avoir obtenu un résultat que d'autres ministres eussent regardé comme un succès inespéré. Nous croyons que si M. de Cavour s'était considéré comme un homme d'Etat exclusivement piémontais (ce qu'on lui a quelquefois reproché, bien à tort selon nous), il aurait pu rester au pouvoir. Il avait rendu à son pays de grands services, et sa popularité y était plus considérable que jamais. Mais il n'était pas placé seulement en présence du Piémont, il se trouvait en face des autres pays italiens, dont il avait exprimé et cherché à faire triompher les vœux. Les espérances qu'il avait laissé concevoir à certaines populations italiennes n'ayant pu se réaliser, il a cru devoir se retirer ; on ne saurait nier la loyauté et la dignité de cette conduite. Il est en outre probable que les dispositions d'une partie des cabinets de l'Europe à l'égard de M. de Cavour ont exercé une certaine influence sur sa détermination ; si notre conjecture est vraie, et nous avons lieu de la croire telle, il faut faire honneur à M. de Cavour d'une grande abnégation en faveur des intérêts non pas seulement du Piémont, mais de l'Italie tout entière. Il est permis d'espérer que, quand il vivra retiré dans sa maison de campagne de Leri, son image ne viendra plus troubler le sommeil des diplomates européens, qu'on ne l'accusera plus d'inspirer aux populations de la Toscane ou de Modène des vœux qui, croyons-nous, peuvent s'expliquer d'une manière bien naturelle sans l'intervention d'aucune influence étrangère, et qu'enfin on consentira à donner satisfaction, dans la mesure du possible, à des besoins dont il s'était fait l'interprète, mais qu'il n'avait pas créés.

Les adversaires des idées que représentait M. de Cavour s'étaient hâtés de se réjouir de sa chute : il était facile de prévoir cependant que ces idées, ayant l'assentiment de la majorité du pays et des chambres, domineraient dans le nouveau ministère. Peut-être même y sont-elles représentées avec plus de vivacité encore par M. Rattazzi, qui a reçu le portefeuille de l'intérieur et qui peut être considéré comme le ministre dirigeant, quoiqu'il n'ait pas le titre de président du conseil. M. Rattazzi, on s'en souvient, faisait partie du ministère désigné sous le nom de *démocratique*, et qui dut se retirer après le désastre de Novare. Depuis cette époque, ses opinions ont pris un caractère plus modéré, et il a toujours été

Digitized by Google

considéré comme le chef du centre gauche : quand M. de Cavour voulut se rapprocher de cette fraction de la chambre, c'est avec M. Rattazzi qu'il conclut la fameuse alliance que les Italiens ont appelée le *connubio*. A la suite de cette alliance, M. Rattazzi fut nommé président de la chambre ; plus tard il entra au ministère avec le portefeuille de l'intérieur ; il en sortit après les élections de 1857, et redevint président de la chambre. Homme actif et énergique, orateur brillant, M. Rattazzi a soulevé, par le caractère de ses opinions et les allures de son esprit, un certain nombre d'inimitiés qui, si elles ne s'apaisent en présence de la gravité des circonstances actuelles, pourront susciter quelques embarras à la nouvelle administration. A côté de M. Rattazzi, le personnage le plus important du ministère est le général La Marmora, qui a dirigé les troupes piémontaises en Crimée, et qui a deux fois fait partie du ministère de M. de Cavour, avec le portefeuille de la guerre ; le général ne peut pas être rattaché exclusivement à l'une des fractions politiques qui se partagent les chambres ; mais il passe pour dévoué au roi et respectueux envers la constitution : il a la présidence du conseil et le ministère de la guerre. Le cabinet compte encore aux finances un administrateur de beaucoup de talent, M. Oytana, et aux affaires étrangères un général, M. Joseph Dabormida, qui, chargé du même portefeuille dans l'administration de M. de Cavour, fit une énergique résistance à l'Autriche au sujet du séquestre des biens des émigrés lombards. L'élément lombard n'est représenté que par le comte Casati : tout le monde connaît la part que ce dernier a prise aux événements de 1848.

Le ministère a une tâche difficile à remplir : il lui faut organiser un royaume considérablement agrandi, mais auquel cet agrandissement même apporte certains embarras. Au dedans comme au dehors, bien des questions restent à résoudre. Au dehors, des négociations vont avoir lieu ; s'il n'est pas permis de supposer, comme le voudraient quelques journaux piémontais, que les délimitations territoriales seront de nouveau remises en question, il reste une foule d'autres points dont la solution intéresse vivement le nouveau royaume Lombardo-Piémontais, et qui seront nécessairement discutés entre les négociateurs de Zurich. Quelle partie de la dette autrichienne sera attribuée à la Lombardie, quelle organisation sera donnée à la Confédération italienne, quelle condition sera faite à ces petits pays de l'Italie centrale dont le Piémont ne peut plus espérer l'annexion, mais auxquels il doit s'efforcer d'assurer le sort le plus favorable ? ce sont autant de questions dont on ne saurait méconnaître la gravité. Au dedans, il s'agit de fondre en une seule nation deux populations qui jusqu'à ce jour sont demeurées étrangères l'une à l'autre ; nous ne croyons pas, comme quelques personnes, que ce soit là une œuvre inexécutable, mais nous reconnaissons qu'elle offre de réelles difficultés. Elle n'est pas inexécutable, car le pays situé entre la Sesia et le Tessin, pays détaché de l'ancienne Lombardie, et resté lombard par les mœurs et le dialecte, est main-

Digitized by Google

tenant aussi fidèle et aussi dévoué que toutes les autres provinces qui sont placées sous le gouvernement des princes de la maison de Savoie. Gênes elle-même, malgré des souvenirs républicains encore vivaces, s'est accoutumée au gouvernement piémontais. Mais, il faut bien le dire, ces heureux résultats n'ont été obtenus que depuis un petit nombre d'années. Ils ne remontent pas au delà de la promulgation du Statut de Charles-Albert. Jusqu'à cette époque, les Piémontais n'étaient guère moins détestés dans le Novarais que les Autrichiens à Milan ; c'est la liberté politique qui a opéré et qui maintient la fusion entre les peuples placés sous le gouvernement de Victor-Emmanuel ; c'est en obtenant le droit d'envoyer leurs députés au parlement piémontais, de faire entendre leur voix et d'exercer leur légitime influence sur la direction des affaires publiques, que les différentes provinces ont oublié leurs rivalités de clochers et apprécié le bienfait de l'unité.

C'est donc à rétablir promptement l'exercice légal de la liberté politique que le nouveau cabinet doit mettre tous ses efforts. On sait que, par une loi votée sur l'annonce de l'ultimatum autrichien, les chambres ont confié au roi des pouvoirs exceptionnels pour toute la durée de la guerre. A parler rigoureusement, on peut dire que ces pouvoirs subsistent encore, puisque la paix n'a pas été définitivement conclue ; le ministère peut interpréter le vote des chambres dans le sens le plus étendu, et prolonger la dictature royale jusqu'à l'époque où les préliminaires de Villafranca auront été transformés en un traité ; mais il reste à savoir s'il ne serait pas plus prudent de devancer cette époque et de faire appel, dans un délai assez court, aux représentants du pays ; les négociations peuvent durer longtemps ; des questions nombreuses et complexes peuvent retarder une solution définitive ; cependant, en fait, la guerre ne dure plus, et les raisons qui pouvaient légitimer l'usage de pouvoirs exceptionnels ne sauraient subsister ; d'un autre côté, il n'est pas sans inconvénients, pour un pouvoir sorti d'une chambre législative, de rester longtemps loin de l'opinion du pays, dans laquelle il puise son origine et ses forces ; il risque d'ignorer les véritables vœux de la population et de laisser grandir de sourds mécontentements qui, étudiés à temps, auraient pu être écartés par de prudentes mesures, et qui, éclatant après une longue compression, ne sont pas sans dangers. Il n'est pas douteux que les membres du nouveau ministère ne comprennent cette vérité : personne ne doit souhaiter plus qu'eux le prompt rétablissement d'un ordre de choses légal. Tous les amis du Piémont se plaisent à espérer que les actes des nouveaux ministres répondront bientôt à leurs opinions, et qu'ils se hâteront de renoncer à des pouvoirs dont la nature exceptionnelle impose à ceux qui l'exercent la plus lourde et la plus redoutable responsabilité. Ce n'est pas sans raison que nous insistons sur ce point. L'apprentissage du régime constitutionnel est toujours difficile ; il n'a pas réussi dans tous les pays ; en Piémont, et malgré cer-

Digitized by Google

taines difficultés, il s'est assez heureusement accompli; une longue interruption de ce régime rendrait un second apprentissage nécessaire, et il serait cette fois d'autant plus épineux, que de nouvelles provinces apportent un élément nouveau dans la représentation nationale. Plus on tardera à rétablir le système représentatif en Piémont, plus la marche en sera difficile. Nous ne parlons pas de l'inadmissible hypothèse d'une suppression définitive de ce système. La loyauté du roi Victor-Emmanuel, les opinions bien connues des ministres, enfin, le souvenir de ces dix dernières années s'y opposent. Les destinées du Piémont sont maintenant irrévocablement liées à celles du Statut de Charles-Albert. C'est par le spectacle de sa liberté que le Piémont a gagné les sympathies de toute l'Italie; c'est par cette même liberté qu'il s'est rendu redoutable à l'Autriche; les Piémontais seraient bien aveugles s'ils ne comprenaient pas que leurs institutions constitutionnelles valent pour eux de riches provinces et de grandes armées.

S'il n'est pas permis de douter des intentions du cabinet piémontais au sujet du prochain rétablissement du Statut, on peut concevoir quelques inquiétudes sur un autre point qui a aussi son importance. Nous avons remarqué que les Milanais ne comptent qu'un seul de leurs concitoyens dans le ministère; ce fait s'explique de plusieurs manières; on assure que des portefeuilles avaient été offerts à deux personnages importants de la Lombardie, qui ont également refusé; d'un autre côté, on comprend aisément qu'il soit difficile de trouver des ministres, du jour au lendemain, dans un pays auquel la vie politique a été si longtemps refusée. Il n'en reste pas moins vrai que le cabinet se trouve composé d'éléments presque exclusivement piémontais, et qu'il lui faudra s'affranchir de toute idée étroite et de toute préoccupation locale pour se maintenir à la hauteur de la tâche qui lui est confiée. Le royaume soumis à Victor-Emmanuel subit, en ce moment, une transformation décisive: l'annexion d'une province aussi importante que la Lombardie en modifie complétement la composition et le caractère; d'aujourd'hui seulement il cesse d'être le royaume de Sardaigne pour devenir le royaume d'Italie, ou, si l'on veut, le royaume italien. Cette situation nouvelle impose de nouveaux devoirs; le premier de tous est de donner à la Lombardie et à la ville de Milan l'importance qui leur appartient légitimement. Nous ne savons comment on juge les choses à Turin; mais aux yeux de l'Europe il est évident que Milan, par sa situation et son passé historique, est fait pour être une capitale. Les Piémontais peuvent être satisfaits du rôle qui leur est dévolu; ils ont formé le noyau du peuple italien; ils fourniront pendant longtemps encore la plupart des hommes d'Etat qui dirigeront le mouvement italien; qu'ils se résignent à laisser à Milan l'honneur d'être la capitale, ou que tout au moins ils le partagent entre Milan et Turin. Ce sera fonder pour toujours la domination de la maison de Savoie sur la Lombardie. Si Philippe II, après la conquête du Portugal,

Digitized by Google

avait transporté sa capitale à Lisbonne, il est probable que toute la péninsule hispanique serait restée à jamais réunie sous les mêmes lois. Les ancêtres du roi Victor-Emmanuel ont eux-mêmes donné sur ce point un grand exemple de sagesse et de prévoyance politique quand ils ont transporté le siége de leur gouvernement de Chambéry à Turin : le jour où ils ont opéré ce changement, ils ont fait un premier pas vers leurs destinées futures ; ils en feront un plus grand encore le jour où ils iront s'établir à Milan. Les raisons stratégiques par lesquelles on veut combattre ces considérations politiques ne nous semblent pas concluantes ; si Milan peut être facilement attaqué, si la Lombardie, privée de ses forteresses et dominée par le Tyrol, est constamment exposée à une invasion, c'est, à notre sens, une raison de plus pour que le roi de Lombardie et de Piémont aille s'établir de préférence dans la partie de ses Etats la plus menacée ; il était dans une situation analogue quand il résidait à Turin ; et c'est cette situation même qui, en obligeant le Piémont à entretenir une armée considérable et à rester toujours en armes, contribuait à sa force. Il faut bien le dire, tant que la domination autrichienne subsiste en Italie, le souverain piémontais n'est point établi, mais campé dans ses Etats : il faut donc qu'il soit toujours aux avant-postes. A ce prix seulement l'avenir lui appartient.

La situation de la Romagne et des duchés n'est pas le côté le moins grave de la question italienne. Les princes qui avaient quitté leurs Etats n'y sont point encore rentrés, et l'on ignore si la France et l'Autriche ont l'intention de les rétablir par la force. On voudrait espérer que l'entente pourra se rétablir d'elle-même entre les anciens gouvernements et les populations. Plusieurs efforts sont faits dans ce but. Le grand-duc de Toscane a abdiqué en faveur de son fils. Un de nos diplomates français, M. de Reizet, vient d'être chargé par l'Empereur d'une mission dans les duchés, qui aura peut-être quelque efficacité. M. de Reizet connaît bien l'Italie, et il y a joué le rôle le plus honorable en 1848. Le marquis de Pallavicino, secrétaire de S. A. la duchesse de Parme, vient de faire un voyage qui se rattache aux mêmes événements et a remis à l'Empereur une lettre autographe de sa souveraine. Tous ces faits semblent révéler l'intention de régler, s'il est possible, cette difficile question, sans violences et sans luttes. Enfin, la Sardaigne a offert de rappeler ses commissaires extraordinaires.

Cependant, jusqu'à ce jour, les dispositions des populations, au moins dans les villes, et particulièrement en Toscane et à Modène, ne paraissent pas devenir plus favorables aux princes déchus. Il est même vrai de dire que l'influence de ces commissaires piémontais tant accusés a dû s'employer pour empêcher des manifestations trop vives à la suite de la paix de Villafranca. Peut-être, en présence de cette situation, la diplomatie devrait-elle, comme en plus d'une circonstance, s'arrêter à un *mezzo-termine*. L'annexion des duchés au Piémont est devenue impossible ; d'un autre côté, le retour de tous les princes dépossédés reste bien difficile. Si

Digitized by Google

quelqu'un d'entre eux devait être sacrifié aux exigences politiques, nous ne pensons point que ce fût le jeune duc de Parme. Nous ne nous étonnons point que l'Autriche n'ait rien stipulé en faveur du gouvernement de Parme : ce gouvernement s'était soustrait à son influence ; mais il serait étrange que ce fût là un titre à la défaveur de la France. D'un autre côté, le gouvernement de la duchesse de Parme est plus populaire que celui de ses voisins. Il y a, ce nous semble, dans cet état de choses, les éléments d'une solution qui finira peut-être par triompher, si les solutions extrêmes viennent à être écartées par la force des choses.

Nous n'aurions pas terminé notre tâche si nous ne parlions de l'impression produite par la paix sur les grandes puissances européennes, et des conséquences qui en peuvent résulter pour l'avenir. C'est sur ce grave sujet surtout que nous devons nous montrer sobres de jugements prématurés et d'appréciations hasardées. Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a encore fait aucune démarche, du moins ostensible, qui soit de nature à faire connaître au public ses sentiments. A Berlin, il était aisé de prévoir que les préliminaires de Villafranca seraient accueillis avec une certaine froideur. La Prusse avait nourri l'espoir de reprendre, à la faveur de la question italienne, l'hégémonie en Allemagne : cette espérance est au moins ajournée par la conclusion de la paix ; elle avait fait des armements coûteux : ces armements deviennent inutiles ; enfin, elle espérait que la paix se ferait par sa médiation : les deux empereurs ont agi en dehors de toute influence étrangère. Des circonstances particulières ajoutent encore à l'irritation naturelle de la Prusse : au moment même où étaient signés les préliminaires, l'Autriche demandait des secours à la Diète, et différents plans s'élaboraient à Francfort pour défendre l'intégrité du territoire allemand ; une partie de l'opinion à Berlin veut voir la preuve d'une sorte de duplicité dans une coïncidence peut-être purement fortuite.

L'Autriche, de son côté, impute à l'abandon dans lequel l'ont laissée *ses alliés naturels*, la nécessité où elle s'est vue de conclure la paix : on ne peut douter que ces mots ne s'adressent tout particulièrement à la Prusse. Enfin, le manifeste de l'empereur François-Joseph à ses peuples fait entendre que des propositions concertées entre les trois puissances neutres offraient à l'Autriche des conditions moins favorables que celles qu'elle a obtenues à Villafranca ; un journal allemand a été jusqu'à citer le projet de médiation qui aurait été présenté à Vienne par la Prusse et l'Angleterre. On conçoit que les Prussiens ne laissent pas ces imputations sans réponse. Sur le premier point, ils soutiennent que les paroles de l'empereur François-Joseph et celles de l'empereur des Français sont contradictoires : l'un déclare qu'il a fait la paix parce que l'Europe ne voulait pas le soutenir, et l'autre parce que l'Europe était sur le point de l'attaquer. Un de nos correspondants, que sa situation met à même de nous transmettre les opinions qui dominent dans les régions les plus élevées en Prusse, fait valoir cet

Digitized by Google

argument avec une grande force, dans une lettre que nous avons sous les yeux. Quant au projet de traité dont il avait été question, le cabinet de Berlin, par l'organe de la *Gazette* officielle, en a nettement décliné la responsabilité. Il résulterait des explications données avant-hier dans la Chambre des communes par le ministère anglais, que ce projet serait d'origine française : à la demande du gouvernement français, il aurait été communiqué, mais non pas recommandé, par le cabinet de Saint-James à celui de Vienne. Dans ce cas, on se demande comment l'Autriche a pu attribuer à la Prusse et à l'Angleterre un projet uniquement émané de la France.

D'autres dissentiments commencent à se faire jour entre les deux grandes puissances allemandes. Les récents événements ont montré combien l'organisation de la Confédération germanique se prête mal à tout projet de défense nationale. Les lenteurs propres à une Diète, la rivalité de tant d'Etats souverains, la faiblesse du pouvoir central s'opposent à toute prompte entente sur les questions diplomatiques et militaires. Cette expérience peut être utile aux hommes d'Etat qui régleront l'organisation de la future Confédération italienne; mais elle a surtout été instructive pour l'Allemagne. Dans plusieurs parties de ce grand pays, et surtout dans les régions du nord, on commence à s'occuper du projet d'une sérieuse réforme du pacte fédéral. Dans le Hanovre, une pétition a déjà été signée dans ce sens. Il est évident que cette réforme, qui ne pourrait s'opérer qu'en faveur de la prépondérance prussienne, sera vivement combattue par l'Autriche. Il y a là le germe d'une question allemande qui aura bientôt peut-être autant d'importance qu'en a eu la question italienne.

En Angleterre, la nouvelle de la signature de la paix a été reçue tout d'abord avec une complète satisfaction. Plus tard, les conditions en ont été discutées avec une certaine vivacité. Aujourd'hui, on paraît les trouver trop peu favorables à l'Italie. Les orateurs du Parlement laissent entendre que les diplomates anglais ne doivent prendre part au Congrès que s'ils peuvent obtenir d'importantes modifications dans le traité. L'Angleterre, comme on pouvait s'y attendre, va essayer de reprendre, à nos dépens, une partie de la popularité et de l'influence que nous avions conquises en Italie. D'un autre côté, les Anglais paraissent avoir été alarmés par l'entente qui s'est si promptement établie entre deux puissants empereurs, hier encore ennemis; ils veulent y voir le présage d'une sorte de coalition contre l'Angleterre. L'empereur Napoléon s'est hâté de répondre à ces craintes excessives : il a ordonné que nos troupes de terre et de mer fussent promptement replacées sur le pied de paix. Cela sera facile si, comme le disait l'autre jour le *Moniteur* et comme nous le croyons, la France n'a point fait d'armements excessifs. Le nombre des soldats que nous avions appelés pour servir en Italie peut, il est vrai, être diminué; à l'occasion, d'ailleurs, nous les retrouverions sans peine. Quant à notre budget maritime, il n'a

Digitized by Google

rien d'exagéré, et il se trouve encore fort au-dessous de celui de l'Angleterre. Il ne semble pas d'ailleurs que cette puissance soit prête à restreindre ses armements ; les journaux de Londres, tout en acceptant avec satisfaction la nouvelle dont nous parlions plus haut, conseillent au gouvernement de redoubler d'activité pour mettre les côtes britanniques en état de défense ; le cabinet avait peut-être des vues un peu différentes ; mais on sait qu'en Angleterre les ministres sont tenus de suivre l'opinion, ou de succomber devant elle ; et il nous semble que la politique de la paix à tout prix, qui était si universellement adoptée par l'Angleterre au commencement de cette année, y a maintenant perdu beaucoup de terrain.

En même temps l'une des plus belles parties de l'empire colonial de la Grande-Bretagne continue à lui donner de réelles inquiétudes. L'Inde est loin d'être complétement pacifiée. Après la soumission de l'Oude, la dispersion des insurgés, la prise et la mort de Tantia-Topee, nous avions pu croire que les troubles qui ont désolé ce pays touchaient à leur fin. Depuis cette époque de nouvelles causes ont fait naître de nouvelles complications. Les soldats entrés au service de la Compagnie des Indes ont soutenu qu'ils étaient déliés de leurs engagements par le changement qui a fait passer le gouvernement de l'Inde entre les mains de la reine ; ils réclamaient donc la prime accordée aux soldats qui entrent au service du gouvernement anglais. Il a fallu que l'autorité cédât dans une certaine mesure à une résistance qui ressemblait beaucoup à une révolte. Ce qu'il y avait de plus alarmant pour le gouvernement, c'est que les troupes nouvellement venues d'Europe étaient peu disposées à marcher contre les soldats de la Compagnie, dont elles trouvaient les réclamations fondées; à vrai dire, il nous semble qu'en droit strict les soldats pouvaient ne point avoir tout à fait tort. D'un autre côté, les anciens ferments de révolte ne sont point éteints : le bas peuple croit que Tantia-Topee n'est point mort et qu'il reparaîtra un jour à la tête d'une terrible insurrection. Malgré ces symptômes alarmants, il est probable que l'Angleterre finira, à force de sacrifices, par raffermir sa domination dans l'Inde. Cette situation n'est pas nouvelle pour elle; depuis qu'elle a mis le pied sur les bords du Gange, elle n'a jamais été en paix, et l'histoire de son empire indien n'est guère que l'histoire d'une lutte déjà séculaire.

Si l'Angleterre veut faire face à la fois aux nécessités de son empire indien et aux dangers qu'elle croit apercevoir en Europe, elle devra s'imposer de nouvelles et lourdes charges. C'est en effet la voie dans laquelle elle paraît disposée à s'engager. La séance de la Chambre des communes qui a eu lieu hier nous fournit sur ce point d'importants renseignements. Lord Palmerston, répondant à une interpellation de lord Bentinck, a déclaré que la conduite que suivrait le gouvernement de la reine au sujet des

Digitized by Google

armements maritimes dépendrait des circonstances. Il a fait entendre que le cabinet anglais consentirait difficilement à régler cette importante question par une convention spéciale conclue avec le gouvernement français. Selon le premier lord de la Trésorerie, les exigences des services maritimes dans les deux pays ne sont pas les mêmes, et l'Angleterre ne peut, à ce sujet, prendre conseil que de sa propre prévoyance. Ainsi, le ministère whig lui-même, toujours si attaché au maintien de l'alliance française, cède jusqu'à un certain point aux méfiances qui se produisent autour de lui.

On annonce, d'un autre côté, que le gouvernement autrichien va élever le nombre de ses régiments, que la Prusse va donner un développement nouveau à certains corps de son armée. La Belgique elle-même suit l'exemple donné par les grandes puissances. A peine les chambres avaient-elles été convoquées, que le ministère leur a soumis un projet de loi pour la défense nationale. D'après ce projet, Anvers serait entouré d'une grande enceinte, et la dépense considérable qu'occasionnerait la construction de ces fortifications serait supportée en partie par l'Etat, en partie par la ville.

Dans ces circonstances, nous ne pouvons négliger de citer une pièce que plusieurs journaux viennent de faire connaître, et qui a son importance. Elle nous renseigne sur les dispositions présentes d'un homme dont les événements d'Italie ont mis pour la seconde fois en relief le caractère énergique et hardi : nous voulons parler du général Garibaldi. L'ancien chef de partisans, devenu général au service du roi Victor-Emmanuel, avait pu être tenté de quitter, après la guerre, ses fonctions régulières. Il a eu le bon esprit de résister à ces tentations, soit spontanément, soit à la suite de certaines instances. Il vient d'adresser à ses volontaires un ordre du jour, dans lequel il laisse entrevoir la possibilité d'une nouvelle lutte. « Quelle que soit, dit-il, la marche des événements politiques, dans les circonstances actuelles, les Italiens ne doivent ni déposer les armes, ni se décourager ; ils doivent au contraire grossir les rangs et témoigner à l'Europe que, guidés par le vaillant Victor-Emmanuel, ils sont prêts à affronter derechef les vicissitudes de la guerre, de quelque nature qu'elles soient. » L'ordre du jour d'un de ses lieutenants, le colonel Ardoino, est plus explicite encore : « Peut-être, dit-il, au moment où nous y penserons le moins, sonnera encore le signal d'alarme. » Ainsi toute l'Europe se prépare à jouir des bienfaits de la paix en se mettant en état de faire la guerre.

ÉDOUARD BOINVILLIERS.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron. 5.

Digitized by Google

CAÏN

DEUXIÈME PARTIE[1]

V

Au bout de quelques mois, le commandant Georges était devenu célèbre dans la mer des Antilles. Le gouverneur lui avait tenu parole. Il avait été nommé capitaine de frégate, et commandait officiellement la *Thétis*. De toutes parts, il n'était bruit que de son audace et de son bonheur. Il semblait que sortir sa frégate du port, la faire passer au travers d'une flotte ennemie par un temps de brume ou d'orage, ne fût plus qu'un jeu pour l'intrépide marin. Toutefois, à son bord, malgré ses succès, il était craint et respecté plutôt qu'il n'était aimé. Aux heures de combat, il est vrai, il fascinait son équipage; ses traits resplendissaient d'une beauté sinistre; son front, les sourcils plissés, se chargeait de tempêtes; ses narines dilatées aspiraient l'odeur de la poudre, et ses yeux lançaient des flammes. Impassible tant que durait la canonnade, il sautait le premier à l'abordage, une hache à la main, pendant que ses hommes roulaient sur ses traces comme un torrent. Une fois sur le pont ennemi, il marchait devant lui, frappant sans relâche avec une joie sauvage, et ne s'arrêtait que lorsque le bâtiment avait amené son pavillon. Il n'était jamais blessé et paraissait invulnérable. Il le fut bientôt en effet par la terreur qu'il inspirait à ses adversaires. Son visage, pâle, empreint d'une implacable résolution, produisait sur eux l'effet de la

[1] Voir 2e série, t. X, p. 185 (livr. du 31 juillet 1859).

Digitized by Google

Gorgone. Ils ne lui portaient que des coups mal assurés, et quelques-uns même, qui se trouvaient à l'improviste sur son passage, jetaient leurs armes en demandant merci. Mais, ces terribles instants passés et dans la vie ordinaire du bord, ses matelots n'osaient plus le regarder qu'à la dérobée, avec une sorte de crainte superstitieuse. Son visage, devenu sombre et froid, leur faisait peur. Georges ne parlait à personne, pas même à ses officiers ; et, en service, il écrivait ses ordres pour ne point être obligé de les donner de vive voix. Il passait de longues heures à se promener, les mains croisées derrière le dos, ou à contempler la mer, les coudes appuyés sur le bastingage. Dans les quarts de nuit, parmi les matelots groupés sur les passavants, des bruits étranges couraient sur son compte. Les timoniers racontaient que plusieurs fois ils l'avaient vu sortir de son appartement, en chemise, les bras tendus en avant, les yeux fixes et ouverts, la figure bouleversée. Il arrivait près d'eux, s'arrêtait, passait la main sur son front, laissait tomber ses bras, se penchait pour regarder à l'habitacle à quel cap était la route, et rentrait chez lui. On disait aussi que la vue du plus petit miroir le faisait tressaillir. Il avait fait recouvrir d'une toile la grande glace qui se trouvait au fond de sa chambre. Un matin qu'il dormait encore, son domestique avait voulu nettoyer cette glace. Georges, s'éveillant tout à coup, l'avait surpris dans cette occupation, et lui avait ordonné de reclouer la toile d'un ton si menaçant, que le pauvre homme avait été saisi d'un tremblement convulsif, et n'avait pu obéir qu'au bout de quelques secondes. Les anciens matelots du bord prétendaient qu'il était ainsi depuis la mort du commandant Raoul, son grand ami. Ces hommes étaient d'ailleurs en petit nombre, car, sous un prétexte ou sous un autre, une grande partie de l'équipage de la *Thétis* avait été changée. Quant aux officiers, il n'y en avait plus un seul de ceux qui avaient assisté à l'expédition de la Trinité. En somme, l'opinion commune à bord était que le souvenir de cet ami mort tourmentait le commandant Georges.

Cette supposition était juste. Depuis le dîner que lui avaient offert les officiers de la Guadeloupe, Georges avait eu sans cesse présent à l'esprit le souvenir de Raoul. Ce n'est pas impunément que deux hommes, intimement unis par le cœur et par la pensée, partagent pendant plusieurs années de suite la même existence, les mêmes joies et les mêmes chagrins. A chaque instant, Georges croyait voir Raoul. Aux repas, il l'apercevait à table, à sa place ordinaire ; en se promenant, il se tournait involontairement de côté pour lui adresser la parole ; dans le combat, au milieu même de la mêlée, il le cherchait encore du regard et croyait s'entendre appeler par lui. Il le voyait avec deux physionomies bien distinctes, l'une douce et

Digitized by Google

rêveuse, un peu mélancolique, telle que Raoul l'avait pendant sa vie, l'autre sardonique et menaçante, telle qu'il la lui avait connue après sa mort. C'était surtout avec cette dernière physionomie que Raoul lui apparaissait pendant la nuit. Son sommeil était troublé par des rêves affreux, semblables à celui qu'il avait eu le soir de la prise du fort. Une insurmontable épouvante l'arrachait alors de son lit et le précipitait tout endormi hors de sa chambre. A peine avait-il touché le pont, qu'il recouvrait ses sens et qu'il redescendait chez lui. En même temps, il s'imaginait voir augmenter chaque jour cette ressemblance fatale, dont Raoul lui parlait en retraçant ses dernières volontés. Il s'étonnait cependant qu'il en pût être ainsi. Il détestait Raoul de toute la force des terreurs qui remplissaient son âme, et il avait espéré que cette haine l'aiderait à effacer jusqu'au dernier vestige d'une ressemblance qu'une ardente sympathie avait seule créée. Il n'en était rien. Au contraire, s'il se regardait par hasard dans une glace, au moment même où il pensait à Raoul avec le plus de colère, il retrouvait plus accentués, dans sa propre physionomie, devenue tout à coup farouche et contractée, les traits de son ancien camarade. Son imagination assimilait en quelque sorte son visage à celui de l'image redoutée.

Georges avait un cœur de bronze et une volonté de fer. En face de pareils symptômes, il comprit que, s'il ne réagissait pas contre les terreurs qui l'assaillaient, il aboutirait inévitablement à la folie. Ce souvenir constant de Raoul n'était autre chose pour lui qu'une maladie d'imagination contre laquelle il résolut de lutter, et il se mit aussitôt à l'œuvre. Ne voulant pas avoir de témoins de ses défaillances passées, il avait changé successivement tous ses officiers. Sa voix donnait souvent les intonations de la voix de Raoul; il se décida à ne presque plus parler. Il avait, comme lui, porté jusque-là ses cheveux longs et bouclés; il les fit couper ras. Il se surprenait sans cesse à faire les gestes que faisait Raoul, à se servir des locutions qu'il employait; il récapitula avec soin ces locutions et ces gestes, afin de les éviter en toute circonstance. Il alla jusqu'à imaginer, pour les remplacer, des mouvements nouveaux et un nouveau langage qui ne seraient qu'à lui. Toutes ces précautions prises, il se fixa une limite d'un an avant de chercher à se rendre compte du résultat qu'il aurait obtenu. Pendant les premiers temps, cette contrainte physique à laquelle il se condamnait lui fut presque insupportable. Ses membres et ses muscles ne pouvaient secouer le joug d'une longue habitude, et prenaient mal les attitudes ou le pli que sa volonté prétendait leur donner. Sa démarche, les expressions de son visage étaient pleines d'incohérence. Il triompha à la fin et força son corps à obéir. Mais son corps obéit comme obéit un esclave, d'une façon toute passive, et ne sembla plus

Digitized by Google

animé que d'une vie factice. La contrainte morale fut plus pénible encore. Pour mettre en oubli le souvenir de Raoul, il fallait que Georges retranchât de sa vie les dix années qui venaient de s'écouler; car, pendant ces dix années, Raoul n'avait point cessé de vivre à ses côtés. La pensée a, dans ses évolutions, quelque chose du flux et du reflux de la mer. Elle s'arrête peu sur le présent, mais elle se reporte sur le passé ou s'élance vers l'avenir. Georges lui interdit le passé, mais, en la privant de ce repos qui lui est nécessaire, il la sentit bientôt, lasse de projets et de rêves, s'affaisser sur elle-même impuissante et troublée. Par de longues lectures, par des calculs purement mécaniques, il s'efforçait de l'occuper en l'immobilisant dans une sorte d'idiotisme. La nuit, toutefois, elle échappait au contrôle de sa volonté. Elle déployait ses ailes; mais, après avoir erré quelque temps dans des souvenirs lointains et pleins de charme, elle se heurtait bientôt à l'épouvantable catastrophe de la mort de Raoul. Alors, venaient les rêves sinistres et les visions funèbres. Georges résolut de vaincre le sommeil comme il avait vaincu la veille. Il se fit garder la nuit par son domestique. Dès que cet homme voyait son front se couvrir de sueur, sa respiration s'embarrasser ou ses membres s'agiter péniblement, il l'éveillait. Georges se levait, jetait un manteau sur ses épaules et allait pendant une heure se promener à grands pas sur le pont. Quand il était brisé de fatigue, il se recouchait. Ses nuits se passaient ainsi dans les insomnies cruelles ou dans les courts repos que lui donnait un sommeil de plomb. Il eût succombé à cette horrible existence s'il n'avait eu, de loin en loin, quelques heures de répit dans le combat ou dans la tempête. Alors, il ne craignait plus d'être Raoul, il redevenait lui-même et sentait la vie large et puissante courir à flots dans ses veines. Il restait, tête nue, avec délices, sous la pluie d'orage, et s'enivrait de l'odeur de la poudre et du bruit des armes. Il avait la conscience de sa force dans son combat avec les éléments, dont il trompait les fureurs, et dans ces mêlées humaines qu'il dirigeait et précipitait à son gré. Il s'y retrempait, pour cette lutte de chaque jour et de chaque nuit, contre la fatalité qui le poursuivait.

Le jour le plus terrible de cette lutte fut l'anniversaire de la mort de Raoul. D'ailleurs Georges avait prévu qu'il en serait ainsi. Dès le matin, il sentit que son corps et sa volonté se révoltaient et que nul effort ne pourrait les réduire à l'obéissance. Il n'appela à son aide que la résignation et l'immobilité, s'étendit sur son canapé, croisa ses bras sur sa poitrine, ferma les yeux et attendit. Alors toutes les heures de la fatale journée, avec leurs moindres incidents, se présentèrent à son esprit. Chacune venait à son tour, et Georges, sans essayer de résister, regardait le drame lugubre se dérouler lentement

Digitized by Google

devant lui, comme s'il n'en avait point été un des acteurs. C'est ainsi qu'il revit la *Thétis* mouiller devant la Trinité, qu'il assista à la reconnaissance que Raoul et lui avaient faite dans la montagne, qu'il entendit de nouveau le bruit mat du corps de Raoul touchant le sol après s'être heurté aux troncs d'arbres de la crevasse et qu'enfin, après l'enivrement du combat et la prise du fort, il contempla, comme il l'avait fait autrefois, le cadavre de son ami. A ce moment, ses souvenirs évoquaient avec une lucidité parfaite la physionomie de Raoul. Celui-ci était devant ses yeux d'une façon ausi nette, aussi palpable, que si sa présence eût été réelle. Tout à coup, il s'aperçut que, malgré l'impassibilité qu'il avait voulu leur imposer, les muscles de son visage se déplaçaient et prenaient une position déterminée. Il eut avec une foudroyante rapidité l'intuition de ce qui se passait. Il comprit que son imagination s'était exaltée à un degré si intense que son visage reflétait le visage de Raoul. Pendant une seconde, il fut saisi d'un irrésistible désir de se regarder dans la glace pour s'en assurer. Toutefois il réprima ce désir, et, non content de le réprimer, il voulut chasser de ses traits cette ressemblance effrayante qu'il y devinait empreinte. Il les contracta violemment et les fit tour à tour rire aux éclats et devenir sérieux. Seulement il avait réussi au delà de ce qu'il espérait. De longs tressaillements qu'il ne pouvait contenir parcouraient son visage. Il y éprouvait des picotements et une extrême chaleur, pendant que de légers frissons agitaient le reste de son corps. Georges épia ces phénomènes avec une sorte de joie, car ils lui semblaient le symptôme d'une maladie toute physique, plus saisissable que les troubles du cerveau et avec laquelle il pourrait lutter. Ils se terminèrent au bout de quelque temps par une sueur abondante et par un complet anéantissement de ses forces.

En sortant de cette épreuve, Georges reprit sa vie ordinaire, mais il attendit, avec une impatience fébrile, que le terme d'un an qu'il s'était fixé fût expiré. Il doutait du résultat de ses efforts et voulait savoir à quoi s'en tenir. Ce jour arriva enfin. Le matin même, Georges, qui revenait de croisière, mouilla avec la *Thétis* sur rade de Saint-Domingue. Un convoi de bâtiments capturés l'avait précédé de quelques jours, et on lui avait préparé une réception magnifique. La frégate eut à peine jeté l'ancre qu'un aide de camp du gouverneur vint prier Georges de se rendre à terre. Le gouverneur le reçut, entouré des autorités de l'île, et, après l'avoir remercié, dans un discours, des services qu'il avait rendus à la France, il lui offrit une riche épée d'honneur. Le reste du jour se passa en fêtes, et Georges, escorté par le gouverneur, se promena par les rues, où toute la population le couvrait d'acclamations et se pressait pour le voir. Quand il revint à bord, il était agité des émotions les plus vives. L'orgueil et la crainte

Digitized by Google

se partageaient également son cœur. Il espérait cependant que cette ressemblance vague qui existait autrefois entre Raoul et lui n'aurait pas fait de progrès et qu'il verrait bientôt s'évanouir comme des chimères de son imagination malade les terreurs qui le tourmentaient depuis un an. Il attendait la nuit pour tenter, dans une solitude complète, la redoutable épreuve, et se promenait dans sa chambre en regardant de temps à autre la grande glace encore recouverte de son étui. On lui apporta alors ses lettres et ses journaux, arrivés avant lui à Saint-Domingue et que, pendant son absence à terre, on était allé chercher à la poste. Les lettres contenaient des félicitations de ses camarades, et des promesses d'avancement de la part du gouverneur de la Guadeloupe et de l'amiral commandant la station des Antilles. Après les avoir lues, Georges prit le paquet de journaux. Il l'ouvrait machinalement quand il y trouva une dernière lettre dont la vue le fit tressaillir. L'adresse était d'une écriture grande, un peu allongée et légèrement tremblée. Cette lettre avait un timbre de France et un large cachet noir. Georges devina qu'elle était du père de Raoul, et ce ne fut qu'après l'avoir tenue plusieurs minutes entre les mains, qu'il se décida à la lire.

« Monsieur, disait cette lettre, il y a un mois que je veux vous écrire, et c'est seulement aujourd'hui que j'ai le courage de le faire. Il paraît qu'on ne meurt pas de douleur, car autrement la nouvelle de la mort de mon pauvre Raoul m'aurait tué. J'ignore d'ailleurs si je vivrai longtemps encore, mais il est un désir que je vous prie, à mains jointes, d'exaucer. Je voudrais savoir comment est mort mon pauvre enfant. Il m'a souvent parlé de vous comme d'un ami, comme d'un frère, et m'a dit qu'il vous avait chargé, dans le cas où il lui arriverait malheur, de me faire le récit de ses derniers instants. C'est ce triste récit que je viens vous demander aujourd'hui, au nom de l'amitié que vous aviez pour lui. Ayez pitié, Monsieur, d'un malheureux père qui réclame de vous cette consolation suprême, et croyez à sa reconnaissance, le seul sentiment qu'il puisse encore éprouver ici-bas. »

« Oh! non certes, dit Georges en frémissant, je ne lui donnerai pas les détails qu'il me demande.

La lecture de cette lettre l'avait assombri. — Allons, ajouta-t-il, il est temps; hélas! hélas! je crois bien que j'aurai lutté en vain. »

Il décloua, d'une main rapide, la toile qui recouvrait la glace, la laissa tomber tout d'une pièce, puis se pencha avidement pour se voir. Tout d'abord, il eut un mouvement de joie. Depuis que la figure de Raoul était sans cesse devant lui, il ne l'avait jamais vue que toute

Digitized by Google

pâle et encadrée de ses longs cheveux bouclés. En s'apercevant, il ne la reconnut pas. Il avait en effet les cheveux coupés ras et le teint hâlé par la mer. Mais cette joie cessa quand il s'observa plus attentivement. Sa volonté, tendue depuis un an, avait creusé entre ses sourcils cette ride perpendiculaire, qu'une rêverie habituelle et douce avait à la longue imprimée au front de Raoul. Ses yeux, jadis d'un bleu clair, avaient pris une teinte plus foncée, et, s'ils n'étaient point mélancoliques comme ceux de Raoul, ils avaient souvent une expression de morne tristesse. Georges sourit avec une amertume profonde, et il crut voir dans la glace ce sourire désespéré que Raoul mort avait conservé sur les lèvres.

« Oh ! dit-il en reculant d'un pas, ma destinée s'accomplit. »

Mais presque aussitôt il se révolta. Cette âme indomptable ne voulait pas s'avouer vaincue.

« Non, non ! s'écria-t-il, cette ressemblance n'est pas vraie. C'est moi qui me fais peur ; c'est moi qui me crée un fantôme sans cesse acharné à me poursuivre. Ce ridicule testament ne peut avoir prédit l'avenir. J'en aurai mal compris le sens. Relisons-le encore une fois. »

Il courut vers le secrétaire et sortit du tiroir, qu'il n'avait pas ouvert depuis un an, la boîte en bois blanc qui renfermait le testament de Raoul. Il s'assit, mit ses deux coudes sur la table, sa tête dans ses mains, et il lut. Le premier paragraphe où Raoul le chargeait d'écrire à son père les moindres circonstances de sa mort le fit frissonner. Il n'y avait point à douter. La coïncidence de ces lignes avec la lettre du père de Raoul détruisait toute équivoque. Cependant il continua de lire, répétant chaque mot à demi-voix, afin de mieux en peser la valeur, et il arriva ainsi à cette dernière phrase où Raoul lui disait :

« Je veux m'incarner en toi, afin que tu ne m'oublies jamais.

— Non, dit froidement Georges en se levant, je ne m'étais pas trompé. Ce testament est très clair, mais il me gêne et je l'aurai lu aujourd'hui pour la dernière fois. »

Il remit le papier dans la boîte, poussa le couvercle dans ses rainures, et, d'un mouvement violent, il lança la boîte elle-même à la mer par le sabord ouvert.

Il l'avait à peine lancée qu'il entendit un cri de douleur. Georges venait de passer par de si cruelles émotions qu'il ne se rendit pas compte de ce cri et qu'il s'imagina presque l'avoir poussé. Il sonna et attendit que l'on vînt avec une anxiété profonde.

Un timonier entra bientôt.

« Qui a crié ? demanda Georges.

— C'est l'homme qui est de garde derrière, dans la chaloupe. Il

Digitized by Google

m'a dit que vous aviez jeté cette boîte par le sabord et qu'elle l'avait atteint à la tête. »

Et il tendit à Georges la boîte de bois blanc.

« Puisque je l'avais jetée, il était inutile de la rapporter, dit Georges, qui hésitait à la prendre.

— C'est que je l'ai ouverte, commandant, et qu'il y a un papier dedans.

— Et tu as lu ce papier? demanda Georges en pâlissant.

— Vous savez bien, commandant, que je ne sais pas lire, répondit le matelot.

— C'est bien! fit Georges. Puis, se souvenant de ses devoirs de commandant, au moment où le timonier allait sortir, il ajouta :

— Est-ce que l'homme de la chaloupe est gravement blessé?

— Non, commandant, ce n'est pas grand'chose.

— C'est égal, qu'on le remplace dans sa garde et qu'il aille trouver le docteur.

— Ah! dit Georges resté seul, puisque ce testament m'est revenu, je vais prendre, pour m'en délivrer, un moyen plus sûr que le premier. Je vais le brûler. De cette façon je ne le reverrai plus, à moins qu'il ne renaisse de ses cendres. »

Une difficulté matérielle arrêta quelques instants Georges, qui voulait détruire à la fois le testament et la boîte. La cheminée, dans laquelle on ne faisait plus de feu depuis longtemps, n'avait pas de bois. Georges mit le testament à part, et, avec un poignard, il coupa facilement la boîte en morceaux longs et minces. Cela fait, il disposa en les croisant ces morceaux sur le foyer, trempa une allumette dans un briquet phosphorique et y mit le feu. La flamme s'éleva vive et claire. Alors Georges posa le testament sur cette flamme. Une seconde il y resta en équilibre, et recourbant en volutes ses deux extrémités. Eclairé comme il l'était en ce moment, les lettres noires ressortaient admirablement sur le blanc du papier. Tout à coup, il s'enflamma, mais en noircissant lentement, pendant que mille étincelles, le pointillant en rouge, reproduisaient çà et là, par un singulier effet de combustion, un mot ou une lettre. Georges put lire ou deviner ainsi son propre nom et celui de Raoul, et les mots d'amitié, de ressemblance et de mort, ceux d'ailleurs que le testament répétait le plus souvent. En quelques minutes, le papier et la boîte furent entièrement consumés, et il ne resta plus dans la cheminée qu'un peu de cendres.

Georges éprouva une sorte de honte de ce qu'il venait de faire. C'était, à son sens, un acte puéril. Mais, tandis que, les mains croisées derrière le dos, il se promenait lentement dans sa chambre, il s'aperçut qu'il répétait machinalement la première phrase du testa-

Digitized by Google

ment de Raoul. Au moment où il s'en aperçut, la seconde lui vint aux lèvres et, avant qu'il eût le temps de s'étonner, sa mémoire, avec une exactitude et une lucidité extraordinaires, lui rendit présent à l'esprit ce testament tout entier, depuis le premier mot jusqu'au dernier. Bien plus, il se rappelait le papier lui-même, avec ses marges, ses alinéas, la forme, la grandeur et l'inclinaison des lettres. Georges pensa d'abord que cette surexcitation de sa mémoire était due à ses émotions récentes, et qu'elle allait bientôt cesser. Il n'en fut rien. Peu à peu, au contraire, le souvenir de ce testament, qu'il avait espéré détruire, prit dans son cerveau les proportions d'une idée fixe, à l'empire de laquelle ses sens furent assujettis. Il essayait en vain de s'absorber dans une autre pensée, d'évoquer une autre image, il voyait toujours ce testament avec son écriture grande et allongée, et une voix monotone murmurait à son oreille les phrases qu'il contenait. Cette obsession dura deux jours, après lesquels Georges imagina de s'y soustraire en transcrivant de sa propre main le testament de Raoul. Il prit une feuille de papier et écrivit. Mais à peine avait-il écrit les premiers mots qu'il fut en proie à une stupeur nouvelle. Son écriture était devenue pareille à celle de Raoul. Sa main, obéissant à une impulsion secrète, traçait d'elle-même les caractères qui, depuis deux jours, flamboyaient devant ses yeux. Il continua toutefois à écrire sous l'influence de ce sentiment de curiosité qui pousse l'homme à interroger jusqu'au bout son malheur, et il lui sembla qu'en même temps qu'il écrivait, les phrases, en passant sous sa plume, sortaient peu à peu de sa mémoire. Quand il eut fini et qu'il eut remis la copie étrange de ce testament dans le secrétaire d'où il avait tiré l'original, il se sentit véritablement soulagé.

A ce moment, ses regards tombèrent sur l'épée d'honneur qu'on lui avait donnée à Saint-Domingue. Il la prit et admira longtemps la poignée enrichie de brillants, et ciselée avec beaucoup d'art.

« C'est une belle récompense, se dit-il en secouant tristement la tête, mais j'apprends mieux chaque jour ce qu'elle m'a coûté. »

VI

Georges passa à Saint-Domingue les quelques jours qui suivirent dans les réceptions et dans les fêtes, et parvint à s'étourdir. Ce ne fut qu'en reprenant la mer qu'il se demanda ce qu'il allait faire et s'il continuerait de lutter. Il s'y résolut encore une fois, mais la lutte ne fut pas de longue durée. Au bout d'un mois à peine, les symptômes maladifs qu'il avait surpris en lui lors de l'anniversaire de la mort

Digitized by Google

de Raoul, reparurent avec violence. Il fut atteint d'un malaise général et de continuelles insomnies. De longs frissons parcouraient ses membres et il avait la fièvre. C'était surtout au visage qu'il ressentait la plus vive douleur. Il y éprouvait une insupportable chaleur ; ses yeux pleuraient ; ses muscles tressaillaient par soubresauts convulsifs, et ses dents étaient parfois tellement serrées qu'il ne pouvait prendre aucune nourriture. Ainsi, la matière qu'il avait voulu jeter dans un moule nouveau ou tout au moins condamner à l'impassibilité, triomphait de ses efforts et de sa volonté. Georges comprit que le combat devenait impossible sous peine de mort, et il le cessa, comme il l'avait commencé, avec une pleine conscience de la détermination qu'il adoptait. Il se résigna, non pas à marcher dans le chemin que lui traçait le testament de Raoul, mais à laisser passivement s'accomplir ce phénomène inouï d'une ressemblance posthume. A partir de ce moment, les souffrances disparurent et il éprouva même un certain bien-être. Ses membres, dont il ne contrariait plus les mouvements, reprirent les attitudes qui leur étaient habituelles autrefois, et ses traits se reposèrent, pour ainsi dire, dans leur configuration naturelle, à laquelle il avait en vain essayé de les soustraire. Désormais, il laissa sa glace découverte et ne s'abstint plus de parler. En un mot, il redevint tel qu'il était dix-huit mois auparavant. En voyant avec quelle rapidité il rentrait en possession de lui-même, Georges ressentit la joie amère du malheur accompli. D'ailleurs, il était débarrassé d'une horrible contrainte, et il ne songeait plus à Raoul avec cette colère frénétique qui avait usé ses forces et troublé son imagination. Il vivait ainsi au jour le jour, s'abandonnant à sa destinée, sans cesse à la mer, en croisière ou en expédition, lorsqu'il apprit que la paix d'Amiens venait d'être signée et reçut l'ordre de revenir en France. Cet ordre le remplit d'une satisfaction qu'il ne croyait plus possible pour lui. Il ne verrait donc plus cette île de la Trinité, près de laquelle il ne passait jamais sans frissonner, ces nuits calmes et sereines qui lui rappelaient ses intimes causeries avec Raoul et ces journées d'un éternel été pendant lesquelles un soleil de feu semble irrévocablement condamné à se mouvoir dans un ciel d'azur. Il allait retrouver, non point des parents — il n'en avait plus, — mais des camarades qu'il avait aimés autrefois et tous les souvenirs d'une enfance heureuse auxquels ne se mêlait pas la pensée funeste de Raoul. Enfin il allait revoir la France, dont le nom seul fait tressaillir ceux qui sont loin d'elle.

Il ne mouilla cependant à Brest qu'après une traversée assez longue, car il avait été chargé d'escorter au Ferrol les galions du Mexique. Au bout de deux mois, qu'il dut employer au désarmement de la *Thétis*, il montait en diligence pour se rendre à Paris, lorsque son

Digitized by Google

domestique lui apporta une lettre qui venait d'arriver. A son large cachet noir et à sa grande écriture, il reconnut aussitôt qu'elle était du père de Raoul. Il l'ouvrit en tremblant. Le vieillard lui disait qu'il avait appris son retour en France, et qu'il lui écrivait de nouveau pour qu'il l'informât des malheureuses circonstances de la mort de Raoul. Il lui reprochait avec douceur, mais avec une sorte de solennité, de n'avoir point eu égard à la première lettre qu'il lui avait envoyée, et terminait en le prévenant qu'il comptait cette fois sur une prompte réponse. Georges se promit de lui écrire dès qu'il serait à Paris, mais il fut sombre et inquiet pendant tout le voyage. Une fois à Paris, il remit, de jour en jour, au lendemain, car il était dominé par une secrète frayeur. Il n'osait, en effet, ni raconter la scène du précipice, ni prétendre qu'il ignorait comment était mort Raoul. Le temps se passait ainsi, pour lui, dans de pénibles irrésolutions, quand le ministre de la marine le fit demander.

Le ministre de la marine était alors le duc Decrès. Il avait déjà reçu Georges, l'avait complimenté sur sa belle campagne des Antilles, et lui avait promis, avec une bienveillance marquée, de s'occuper prochainement de lui.

« Mon cher commandant, lui dit-il quand il le vit entrer, êtes-vous prêt à prendre la mer ?

— Toujours, Monseigneur, répondit Georges.

— Eh bien ! je vais vous mettre sur le chemin de vos épaulettes de capitaine de vaisseau. L'Empereur a obtenu de l'Espagne qu'elle préparât à Cadix une flotte qu'il veut réunir plus tard à celle de l'amiral Villeneuve. Mais les Espagnols, livrés à eux-mêmes, ne sont capables de rien en ce moment-ci. J'ai besoin d'un officier intelligent et dévoué pour surveiller l'organisation de cette flotte ; c'est vous que je choisis. Quand elle sera prête, vous serez second sur un des vaisseaux de Villeneuve, et, au premier combat, vous passerez. »

Georges remercia le ministre, et, vingt-quatre heures après, il était en route.

Ce combat, que l'amiral Decrès voyait dans l'avenir, devait être la bataille de Trafalgar. Le matin de cette sinistre journée, le 21 octobre 1805, Georges, bien qu'il ne fût toujours que capitaine de frégate, commandait en chef un des vaisseaux de l'escadre de Villeneuve : l'*Entreprenant*. Le commandant de ce vaisseau, dont il avait été second depuis un an, était tombé malade quelque temps auparavant et avait dû retourner en France. Les deux années qui venaient de s'écouler s'étaient passées, pour Georges, dans des fatigues incessantes et dans les soins les plus actifs de sa profession. Il s'était successivement occupé de l'armement de la flotte espagnole et de son propre vaisseau. L'*Entreprenant* était cité dans l'escadre de Ville-

Digitized by Google

neuve, à côté de l'*Intrépide* et du *Redoutable*, commandés par Lucas et par Infernet. D'ailleurs, il exerçait sur son équipage la même fascination qu'il avait autrefois exercée sur les matelots de la *Thétis*. Au physique, il n'avait presque point changé. Seulement, de loin en loin, des officiers qui l'avaient connu aux Antilles et qui le retrouvaient sur l'escadre, lui disaient qu'il ressemblait à Raoul. Georges souriait alors avec mélancolie. Son apparence était ordinairement froide et sombre. Il avait, en effet, sans cesse présents à l'esprit, des souvenirs cruels, qui ne l'obsédaient plus comme autrefois, mais qui ne le quittaient pas. Il était, à leur égard, dans la position d'un homme qui a une balle dans la tête, et dont cette balle, en se déplaçant, peut causer la mort. La balle ne se déplace pas, et cet homme continue à vivre. C'est ainsi que Georges épiait les lents progrès d'une ressemblance à laquelle il ne cherchait plus à échapper, et s'attendait, à chaque instant, au retour des terreurs qui l'avaient agité naguère. Néanmoins, son ardente ambition le soutenait, et il s'efforçait de marcher, avec une énergie qui ne faiblît jamais, dans cette carrière d'honneurs et de grades que son crime lui avait ouverte. Au moment où la bataille allait se livrer, Georges était debout sur sa dunette, avec une contenance grave et triste, et regardait les deux armées en présence. La flotte franco-espagnole longeait la côte d'Andalousie. Sa ligne était mal formée, et beaucoup de ses vaisseaux étaient tombés sous le vent. Georges, avec son instinct d'homme de mer, voyait courir, sur toute cette ligne, l'irrésolution et la défiance de soi-même. La flotte anglaise, partagée en deux colonnes, l'une, conduite par Nelson sur le *Victory*, l'autre, par Collingwood sur le *Royal-Sovereign*, s'avançait, vent arrière, perpendiculairement à notre ligne, et de manière à la couper à peu près à son milieu. Elle marchait moins à un combat qu'à la victoire. Lorsque Collingwood couvrit son vaisseau de voiles, Georges ne put s'empêcher de se retourner vers ses officiers, et, répétant, sans qu'il s'en doutât, les paroles que prononçait alors Nelson à bord du *Victory*, il leur dit avec une amertume profonde :

« Voyez donc comme ce Collingwood conduit bravement ses vaisseaux au feu ! »

Un instant après, un coup de canon était tiré par le *Bucentaure*, le vaisseau de Villeneuve, et la bataille s'engageait.

Après trois heures de lutte et de carnage, quand les flottes française et espagnole furent en partie détruites, quand Nelson fut mort, et que la tempête, annoncée dès le matin par la houle, eut éclaté dans toute sa force, Georges se trouvait encore aux prises avec deux vaisseaux anglais. Dès le commencement de l'action, il avait reçu une forte contusion à la tête, mais il n'avait pas voulu quitter le pont. Ne

Digitized by Google

s'amusant pas à viser à la mâture et à couper quelques inutiles cordages, il tirait en plein bois sur les vaisseaux ennemis, et l'habileté de ses canonniers lui donnait l'avantage. Sous une dernière bordée, l'un de ces vaisseaux lâcha prise et rejoignit le gros de sa flotte. Georges était au vent de l'autre : il laissa porter, l'élongea de bout en bout, et, lançant ses hommes, l'enleva dans un de ces foudroyants abordages dont il avait l'habitude. Il le prit ensuite à la remorque et, se maintenant au large, luttant pendant deux jours et deux nuits avec la tempête, il parvint à le conserver. Au bout de ces deux jours, le beau temps revint, et peu après, Georges, traînant toujours à sa suite le vaisseau anglais, entrait dans la rade de Brest à la vue d'une immense population, accourue sur les bords, instruite déjà du désastre de Trafalgar et saluant en lui, avec des cris de joie et de douleur, le seul capitaine heureux de la terrible journée.

Le préfet maritime l'envoya aussitôt à Paris. Georges partit, quoique souffrant encore, et fut reçu par le ministre Decrès, qui le nomma capitaine de vaisseau et le présenta à l'Empereur. Ce fut le plus beau temps de sa gloire. Quand il entrait dans un salon, il était l'objet de l'attention de tous, et les femmes se penchaient pour le voir. Sa beauté mâle, d'un caractère triste et presque farouche, attirait les regards. A trente ans, il était tel qu'eût été Raoul, mais sans cette auréole d'innocent et radieux bonheur qui eût couronné le front de son ami. Hélas ! il avait la célébrité, mais depuis longtemps et à tout jamais il avait perdu le calme de la conscience et le repos du cœur. Un morne chagrin l'atteignait au milieu de son triomphe. Depuis cinq ans, aucune affection n'avait remplacé pour lui l'amitié de Raoul. Il marchait seul dans la vie, et s'effrayait de cette solitude. De loin en loin, il se surprenait à regretter ce bonheur intime de la famille que Raoul lui vantait autrefois. Il était dans cette disposition d'esprit quand le ministre lui proposa, de la part de l'Empereur, d'épouser une jeune fille dont la famille avait émigré pendant la Révolution et venait de rentrer en France. Napoléon aimait ces mariages, qui mêlaient le sang de la vieille aristocratie à celui de la jeune noblesse qu'il voulait créer. Il dotait la jeune fille et donnait à Georges le titre de comte. Georges accepta avec reconnaissance. Il avait rencontré plusieurs fois cette jeune fille dans le monde, et elle lui plaisait. Mlle d'Epagny, belle, brillante et spirituelle, convenait à son ambition, et, quant aux joies de la famille qu'il rêvait quelquefois, il espérait les trouver en elle, par cela seul qu'elle serait sa femme. Les marins et les soldats qui ont passé leur vie à la mer ou dans les camps croient aisément au bonheur dans le mariage. L'amour voilé que leur offre l'hymen a pour eux un charme de mystère et de pudeur qu'ils n'ont presque jamais

Digitized by Google

rencontré dans les faciles aventures de leur vie errante. Le mariage, une fois décidé, s'accomplit dans de rapides délais. L'Empereur avait besoin de ses hommes de guerre ; il les laissait se marier et aimer leur femme entre deux batailles.

Le jour même de la signature du contrat, l'amiral Decrès prit Georges à part.

« L'Empereur, lui dit-il, veut que vous soyez prêt à partir dans quinze jours. »

Georges ne put s'empêcher de tressaillir.

« Oh ! reprit le ministre en souriant, vous pourrez emmener votre femme, si elle a le courage de vous suivre. Voilà ce dont il s'agit. D'ici à quelques années, il n'y a rien à faire en Europe pour la marine. Il nous faut le temps de construire et d'armer une flotte de cent vaisseaux. Mais l'Inde nous reste ouverte. Un homme de talent doit pouvoir y recommencer le bailli de Suffren, La Bourdonnais et Dupleix. Voyez ce qu'a fait Surcouf, et Surcouf n'est qu'un corsaire.

— Quels seront mes moyens ? demanda Georges.

— Vous aurez un port, Tranquebar, que nous offre Tippoo-Saeb. C'est à vous d'en faire un lieu de refuge pour les bâtiments qui vous rejoindront, un point de départ pour les expéditions que vous tenterez à l'intérieur. Vous aurez, pour faire des miracles, tout l'argent que vous voudrez.

— Et sur quoi partirai-je ?

— Sur une frégate tout armée qui vous attend à Rochefort. Est-ce dit ?

— Oui, amiral, répondit Georges, dont l'imagination s'exalta en voyant s'ouvrir devant lui un avenir splendide d'aventures, de richesse et de gloire.

Il traversa le salon et marcha droit à sa fiancée.

— Mademoiselle, lui dit-il en souriant, si dans quinze jours mon service m'obligeait à aller passer deux ou trois ans en Amérique ou dans l'Inde, consentiriez-vous à m'accompagner ?

— La femme du commandant Georges, répondit mademoiselle d'Epagny, suivra son mari partout où il ira. »

Ces paroles, prononcées tout haut avec une sorte d'orgueil, furent accueillies des assistants par un murmure flatteur. Quant à Georges, il s'inclina, tout reconnaissant, devant la jeune fille.

Quelques jours après, Georges était marié. Il était dans son cabinet, assis au coin du feu dans un grand fauteuil et les pieds sur les chenets. Il avait cherché cette solitude heureuse dans laquelle l'âme, débordant d'émotions trop vives, a besoin de se recueillir. Ainsi qu'une pluie bienfaisante fait épanouir de belles fleurs sur un sol

Digitized by Google

aride, l'amour ouvrait enfin aux douces rêveries et aux charmantes espérances ce pauvre cœur si longtemps fermé. Georges retrouvait la joie profonde, et qu'il avait presque oubliée, d'aimer et d'être aimé. Peu à peu, il s'attendrit et ses yeux se mouillèrent. Au moment où il se levait en souriant pour aller retrouver sa femme, un domestique entra et lui remit une lettre. Georges la prit d'abord négligemment, mais, en voyant l'écriture et le cachet, il se sentit frappé au cœur. Elle était du père de Raoul.

« Oh! mon bonheur! » s'écria-t-il.

Cette lettre était sévère, presque menaçante. Le vieillard ne comprenait pas le long silence de Georges. Il fallait que les circonstances de la mort de Raoul eussent été bien mystérieuses pour qu'un ami intime, qui sans doute en avait été témoin, n'osât point les révéler à un père au désespoir. Le vieillard terminait en disant qu'il attendrait huit jours, mais que, si, au bout de ces huit jours, il n'avait pas de réponse, il viendrait lui-même à Paris.

« Il ne m'y trouvera plus! » s'écria Georges.

Si, en effet, deux ans auparavant, il n'avait point eu le courage d'écrire au père de Raoul, alors moins que jamais et en face des soupçons que cette lettre semblait manifester, il eût osé affronter sa présence. Il pâlissait à la seule pensée du récit funèbre qu'il aurait à lui faire. Poussé par une crainte superstitieuse et s'imaginant qu'il ne pouvait conserver que par la fuite ce bonheur enivrant et tardif dont il jouissait depuis quelques heures à peine, il courut chez le ministre et lui demanda son ordre de départ. Le ministre tenait cet ordre tout prêt, et le lui donna en le félicitant de son zèle. Avant que la semaine fût écoulée, Georges appareillait à Rochefort, sur la *Bellone*.

Tout le jour du départ, il se tint sur le pont, regardant tour à tour les voiles de sa frégate et les côtes de France, qui s'effaçaient trop lentement au gré de son impatience. Il semblait craindre d'y voir tout à coup apparaître un signal qui le rappelât.

« Mon ami, lui dit alors en souriant sa femme, qui l'observait, vous êtes réellement ambitieux. Vous avez hâte de quitter la France, comme si vous étiez poursuivi. »

Georges ne répondit qu'en essayant de sourire. Pour la première fois, il venait de se trahir. Sa femme avait presque lu dans sa pensée. C'était en effet le remords qui le poursuivait comme il l'avait poursuivi depuis cinq ans.

En arrivant à Tranquebar, Georges comprit toute l'immensité de la tâche qu'il avait acceptée. Il avait tout à créer, un arsenal, des chantiers, des fortifications, la ville elle-même. Mais il ne recula pas. Dans l'espace de quatre ans, il renouvela les miracles de La

Digitized by Google

Bourdonnais à l'île Bourbon. Pour n'être point dérangé dans ses travaux, il avait d'abord hérissé de canons l'étroit goulet qui ferme la rade et rendu vaine toute attaque des Anglais. Ayant reçu à plusieurs reprises, sur de petits navires qui se dérobaient aux croisières ennemies, des ouvriers de toutes professions et des sous-officiers instructeurs de toutes armes, il avait mis sur les chantiers différents bâtiments, même une frégate de la force de la *Bellone*, et organisé et discipliné une armée indigène. Quelquefois il sortait avec sa frégate — pour se distraire — disait-il. Il lui avait donné une marche tellement supérieure qu'il échappait facilement avec elle aux bâtiments de guerre qu'il rencontrait. Il ne voulait tenter quelque chose de sérieux que lorsque ses grands préparatifs seraient terminés, et il se contentait de capturer quelques navires de commerce. Il s'était bâti une belle maison en bois, presque un palais, dans laquelle il avait réuni toutes les merveilles du luxe européen et du luxe asiatique. Le soir, après des journées d'une prodigieuse activité, il s'y reposait quelques heures. Par les fenêtres ouvertes, il apercevait d'un côté la rade de Tranquebar déjà couverte de navires, les arsenaux où retentissaient les derniers coups de marteaux des ouvriers, et les troupes qui rentraient aux casernes au bruit des fifres et des tambours ; de l'autre, il voyait, dorée des rayons du soleil couchant et à demi noyée dans les ténèbres, la monstrueuse végétation de l'Inde, pleine de sourdes rumeurs et de puissants parfums. A quelques pas de lui, sa femme, vêtue de mousseline blanche, se balançait dans un hamac. Depuis trois ans, elle lui avait donné un fils, et cet enfant blond et rose jouait en se roulant sur les nattes. Les regards de Georges allaient alternativement de sa femme à son fils. Il admirait tour à tour la beauté nonchalante, un peu impérieuse, de la première et les gracieux mouvements du second. Il restait longtemps silencieux, aspirant lentement la fumée de son houka, puis, tout à coup il appelait son fils, le prenait sur ses genoux, souriait à ses discours enfantins et le couvrait de caresses. Quelquefois cependant, avec une préoccupation singulière, il lui écartait les cheveux et le regardait attentivement. Alors il s'assombrissait peu à peu, l'embrassait une dernière fois sur le front et le posait doucement à terre.

Georges avait fait tous ses efforts pour être heureux : il ne l'était pas. Sa raison, si froide, si lucide, ne lui avait pas permis d'entretenir de longues illusions sur son bonheur conjugal. Sa femme était sa compagne ; elle n'était ni sa confidente ni son amie. Ambitieuse comme il l'était lui-même, elle l'aimait pour l'éclat de son nom, pour ses prouesses guerrières, en un mot parce qu'il était fort. Georges le sentait, et cet infortuné, qu'agitaient parfois de si cruelles souffrances et de si folles terreurs, restait impassible et souriant devant

Digitized by Google

elle. Il comprenait que, s'il eût cédé à ce besoin d'expansion que l'homme le plus énergique éprouve à certaines heures et qui le fait se réfugier comme un enfant craintif dans les bras de la femme qu'il aime, il eût trouvé la sienne étonnée, presque dédaigneuse. En perdant son prestige, il eût perdu le seul amour que cette femme brillante et hautaine pouvait avoir pour un mari. Il s'était résigné, mais aussi il avait continué de vivre en face de ses idées sinistres dont la tendresse de sa femme l'eût peut-être guéri. Elles sommeillaient parfois des mois entiers, mais, à la moindre circonstance, elles se réveillaient âpres et implacables, et lui forgeaient de nouveaux tourments. Si, de temps à autre, il lui arrivait de regarder lentement son fils, c'est qu'il croyait trouver dans ses traits une lointaine ressemblance avec ceux de Raoul. Il avait les mêmes cheveux bouclés et soyeux, les mêmes yeux noirs et déjà pensifs, quelque chose du son de sa voix. Georges se répétait que c'étaient là des chimères, mais ces chimères, s'appuyant sur mille souvenirs de la première jeunesse de Raoul, prenaient, malgré lui, dans son esprit, une forme nette et arrêtée. Ainsi, il était frappé jusque dans son affection pour son fils. Le fantôme de Raoul, tour à tour souriant ou menaçant, comme il n'avait jamais cessé de le voir, se dressait entre lui et l'enfant.

Depuis quelque temps aussi, sa santé déclinait. Il avait des prostrations soudaines et de violents maux de tête. L'énergie de son âme se ressentait de cet état maladif. Il s'attendrissait et s'irritait sans cause. Dans les intervalles de ces accès, il redevenait ce qu'il avait toujours été, un ami affectueux pour sa femme, un chef juste et bienveillant pour ses marins et pour ses soldats. Il eût fallu qu'une violente secousse le tirât de ce marasme, mais, par malheur, il était momentanément condamné à l'inaction. L'armement de la frégate qu'il avait construite réclamait encore deux ou trois mois. Il fallait ce même temps pour qu'une frégate de 60, que le ministre lui avait promise, pût arriver à Tranquebar, si elle parvenait à tromper les croisières ennemies. Alors, il agirait à la fois par terre et par mer. Il aurait une escadre suffisante pour sortir, et ses troupes, unies à celles de Tippoo-Saeb, pourraient attaquer les possessions anglaises. Georges attendait ce moment avec la plus vive impatience. — Ce moment vint enfin. — Le 15 août, les vigies signalèrent la frégate, et, vers midi, elle entra en rade. C'était justement le jour de la fête de l'Empereur. Tous les navires étaient pavoisés, et les batteries des forts faisaient une salve de 101 coups de canon. La colonie était pleine de joie et de rumeur. Après avoir reçu, avec un certain apparat, le commandant de la frégate, Georges, que la célébration de la messe et les cérémonies du jour avaient occupé toute la matinée, ne se retrouva seul que vers deux heures. Il était sombre et agité de tristes pressenti-

Digitized by Google

ments. Il songeait, en effet, qu'aux jours les plus brillants de sa carrière, quelque événement imprévu était venu lui rappeler le point de départ fatal de sa fortune. Il s'assit dans son jardin, sous une tonnelle dont l'épais feuillage l'abritait du soleil, et ouvrit les dépêches du ministre. — « Le temps de vos plus rudes épreuves est passé, lui disait Decrès ; vos préparatifs doivent être terminés ; vous allez enfin marcher en avant. J'attends votre premier succès pour vous nommer amiral. » — Le front de Georges resplendit, et cet ambitieux frappa le sol du pied, comme s'il prenait possession de l'avenir. A ces dépêches officielles, était jointe une lettre particulière. Le ministre lui parlait dans les termes les plus affectueux, les plus bienveillants, du long exil qu'il avait à subir, mais qui ne pouvait manquer de se terminer bientôt, car la guerre avec l'Angleterre ne serait point éternelle, et alors il reviendrait jouir en France du fruit de ses travaux.

Cette lettre avait un post-scriptum.

« J'oubliais de vous dire, mon cher commandant, qu'un riche industriel des environs de Strasbourg, un vieillard très âgé, M. Barnard, m'a parlé de vous. Vous avez été l'ami intime de son fils, un pauvre officier, mort bien malheureusement aux Antilles, il y a quelques années. Il se rappelle à votre souvenir. »

Georges eut froid au cœur en lisant ces lignes. Depuis son arrivée dans l'Inde, c'était la première fois qu'il entendait parler du père de Raoul. Il avait espéré qu'il serait mort. La lettre lui échappa des mains, et il se laissa tomber sur le banc de la tonnelle.

A ce moment, son fils entra et vint en sautant s'asseoir sur ses genoux. Georges prit les petits bras de l'enfant, le plaça ainsi à quelque distance de lui et le regarda fixement. Au bout d'une minute, il le posa brusquement sur le sol.

« Va-t'en, lui dit-il d'une voix sourde, laisse-moi. »

L'enfant s'en alla tout surpris, presque effrayé.

« Oh ! dit Georges en se tordant les bras, son infernal souvenir ne me quittera donc jamais ! Comment faire pour m'en délivrer ? »

Il avait à peine prononcé ces paroles, qu'il entendit la voix de son fils qui criait avec un accent désespéré :

« Papa ! papa ! papa ! »

Cette pauvre petite voix semblait sortir des profondeurs de la terre. Georges courut à l'endroit d'où elle partait. Il arriva à un puits qui ouvrait, presque au ras du sol, sa bouche noire et béante. Ce fut de ce puits que la voix l'appela de nouveau. Georges se pencha sur la margelle, mais il lui fallut quelques secondes pour s'habituer à l'obscurité. Enfin il aperçut son fils. L'enfant se cramponnait à la corde de ses deux mains, et son corps, heureusement, s'appuyait sur un des seaux. Par un hasard providentiel, l'autre seau, que le

Digitized by Google

poids, si léger qu'il fût, de la frêle créature, aurait dû faire monter, s'était accroché à une barre de fer au fond du puits.

Georges regardait, mais il ne bougeait pas. Il était frappé d'horreur. L'obscurité où ses yeux plongeaient grossissait pour lui les objets, et il lui semblait apercevoir Raoul. Il prit enfin le courant de la corde opposé à celui que tenait son fils, s'y appuya et fit sortir le seau de l'obstacle de fer sous lequel il était engagé. De cette façon, il sentait l'enfant pour ainsi dire suspendu dans sa main. Georges éprouva alors un vertige de haine et de vengeance contre les souvenirs qui l'obsédaient, et, pendant une seconde, il eut la pensée de lâcher la corde.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Ce père comprit qu'il allait tuer son fils. La réaction se fit. Pâle, le front couvert de sueur, il saisit la corde de ses deux mains avec une étreinte convulsive, comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât; puis il se mit à hisser l'enfant jusqu'au bord, doucement, à petits coups, avec des précautions infinies, de peur de le heurter aux parois du puits. Quand il l'eut amené à la hauteur de la margelle, il le prit dans ses bras, et, le serrant sur sa poitrine avec une joie sauvage, il l'emporta en courant et en poussant des cris sans suite jusque dans la tonnelle.

Là, pendant quelques instants, il le couvrit de larmes et de baisers. Il l'assit ensuite sur le banc, et s'agenouilla devant lui en courbant le front et en sanglotant.

Lorsqu'il releva la tête, il s'aperçut que son fils, qui n'avait point encore dit un mot, le regardait avec de grands yeux tristes et fixes. Ce regard était si étrange, que Georges frissonna. Il songea tout à coup que, lorsqu'il s'était penché sur la margelle du puits, son visage avait dû être en pleine lumière pour l'enfant qui le voyait d'en bas, et que la pensée de meurtre qui avait bouleversé ses traits avait pu être visible pour son fils comme elle l'avait été autrefois pour Raoul.

« Oh ! mon Dieu ! pensa-t-il, aurait-il donc deviné que j'ai voulu le tuer ? »

Il s'assit et prit de nouveau son fils sur ses genoux.

« Tu as voulu jouer avec la corde du puits, lui dit-il d'une voix caressante, et tu es tombé ? »

L'enfant fit signe que oui.

« Heureusement, je suis arrivé à temps, » ajouta Georges en s'efforçant de sourire.

Son fils restait silencieux, mais continuait à le regarder de la même manière.

« Pourquoi ne me réponds-tu pas ? dit Georges d'un ton suppliant. Est-ce que tu ne m'aimes plus ? »

Pour toute réponse, l'enfant jeta ses petits bras au cou de son père,

Digitized by Google

et se mit à pleurer longtemps, amèrement, sans que rien pût le calmer, avec une douleur au-dessus de son âge.

Georges n'osa plus l'interroger et le mena à sa mère. Pendant les quinze jours qui suivirent, il s'occupa sans relâche des préparatifs de son expédition. Il ne trouvait un peu de calme que dans une activité démesurée et dans la perspective de nouveaux combats et de brillants succès. Le soir, au moment où l'on couchait son fils, il restait près de lui une grande heure. Tantôt il l'embrassait avec fureur, tantôt il le regardait avec des yeux pleins de larmes. Il avait pour lui, pour ses caprices, pour ses jeux, une bonté et une douceur extrêmes. En apparence, l'enfant était redevenu pour son père ce qu'il était autrefois, mais, de loin en loin, ses yeux, en se fixant sur lui, avaient cette expression indéfinissable qui troublait Georges jusqu'au fond du cœur. Georges partit désespéré, moins décidé à se battre qu'à se faire tuer.

A peine dehors, il rencontra une croisière anglaise de cinq bâtiments de guerre. La vue de cette flotte, l'aspect de cette mer qu'il avait tant aimée, et l'approche du combat lui rendirent une partie de son énergie. Il se rattachait à la gloire comme à une dernière branche de salut. Mais la gloire elle-même devait lui manquer. Pendant la nuit, où la brume fut très épaisse, il fut séparé des deux frégates qui l'accompagnaient et resta isolé sur la *Bellone*. Au point du jour, il entendit vers l'est une canonnade fort vive et se dirigea de ce côté. Un brise très faible le portait lentement. A midi, il se trouva en calme. La brume se dissipa en même temps et un radieux soleil illumina les flots. Alors Georges put apercevoir, hors de portée de canon, ses deux frégates entourées par les navires anglais. Elles étaient à demi démâtées et amenaient leur pavillon. Georges ne voulut point survivre à son désastre, et il résolut d'attendre l'ennemi. Il resta sur le pont, sombre et impassible. Vers deux heures, le calme cessa, et une brise favorable à l'escadre anglaise la porta sur la *Bellone*. Aussitôt qu'il fut possible de tirer, un combat d'artillerie s'engagea, mais, dès les premiers coups, un boulet tua deux hommes sur la dunette à côté de Georges, et détacha du bastingage un éclat de bois qui l'atteignit à l'épaule. Il tomba sans connaissance. Le second de la *Bellone*, privé de son chef, ne crut pas devoir continuer un combat aussi inégal, prit chasse et rentra à Tranquebar. A peine rétabli de sa blessure, Georges voulut agir par terre. Ses troupes, pendant son absence, avaient dû se réunir à celles de Tippoo-Saeb. Il accourait pour en prendre le commandement, lorsqu'il apprit que le prince indien, se décidant à marcher sans lui, avait attaqué les Anglais et s'était fait battre. Georges ne ramena que les débris de cette petite armée qu'il avait eu tant de difficulté à former. Ainsi il

Digitized by Google

était tombé du haut de ses espérances et, trompé dans son ambition, il lui fallait, comme un autre Sisyphe, recommencer sa tâche. Il écrivit au ministre dans un noble langage, sans accuser personne, le récit de ses malheurs, et lui dit simplement qu'il allait travailler à les réparer. Il se mit en effet à l'œuvre d'une façon patiente et continue, mais il n'avait plus l'ardeur qui l'enflammait jadis; il n'avait plus foi dans l'avenir. Atteint d'un mal profond et qui faisait chaque jour de nouveaux progrès, il n'éprouvait même plus le désir de réussir. — Lorsque, quelques mois plus tard, le ministre, en lui adressant une lettre de consolation et d'encouragement, lui annonça qu'il l'avait nommé amiral, ce fut avec un pâle sourire que Georges accueillit cette suprême faveur de la fortune.

VII

Par le nouveau grade qu'il venait d'obtenir, Georges était condamné à rester dans l'Inde, et il en souffrait cruellement. Depuis l'aventure du puits, il détestait l'Inde, comme il avait autrefois détesté les Antilles. En même temps, il se faisait horreur. Il avait voulu tuer son fils, et la pensée que son fils avait pu lire sur ses traits cet abominable désir, ne sortait pas de son esprit. Il demeurait des heures entières assis à l'écart et répétant machinalement : « Il l'a deviné ! il l'a deviné ! » Avide d'obtenir une certitude, qui l'eût cependant épouvanté, il ne cessait d'observer l'enfant avec une curiosité pleine d'angoisse ; il épiait ses gestes, interprétait ses paroles et pâlissait sous son clair et limpide regard, comme un criminel sous le regard de son juge. A force de l'observer, d'analyser son caractère et sa physionomie, il en vint bientôt à lui trouver avec Raoul, non-seulement au physique, mais au moral, une complète ressemblance. Ainsi que Raoul, l'enfant était tour à tour, et autant qu'il pouvait l'être à son âge, tendre et expansif, mélancolique et rêveur. A mesure qu'il grandissait, Georges s'imaginait revoir en lui la vivante image de son ancien ami. Agité de remords, tourmenté par de funestes souvenirs, il avait pour son fils des élans de tendresse passionnée, et, dans d'autres instants, il le fuyait et le prenait en une sorte de haine. « Il en avait presque peur. » Quant à sa propre ressemblance avec Raoul, il ne s'en préoccupait plus. Elle était pour lui un fait accompli, et il la subissait comme une maladie passée à l'état chronique et avec laquelle on est forcé de vivre. Toutefois, elle se rappelait à lui par de nouveaux et menaçants symptômes. Georges la sentait empreinte sur son visage comme un masque inflexible et rigide. Ses

Digitized by Google

muscles, mis en mouvement par une émotion quelconque, jouaient avec difficulté sous ce masque et le contractaient à peine. Un jour qu'il s'était livré à une violente colère contre un de ses officiers, il avait par hasard observé ce phénomène dans une glace placée devant lui. Les veines de son front s'étaient gonflées, son teint était devenu plus pâle, mais son irritation, qu'il ne cherchait pourtant pas à contenir, ne s'était manifestée sur ses traits que par de faibles tressaillements. Une autre fois, il avait été pris d'un attendrissement subit en embrassant son fils, mais ses yeux seuls s'étaient mouillés et un imperceptible tremblement avait seul agité ses lèvres. A certaines époques, il éprouvait une grande difficulté à parler, et dans deux ou trois circonstances sa langue s'était refusée à articuler aucun son. Georges avait remarqué ces divers symptômes, mais il y restait presque indifférent. A mesure que sa physionomie s'immobilisait, pour ainsi dire, il devenait peu à peu insensible à toute émotion forte. Ainsi il sortit avec la *Bellone*, rencontra une frégate anglaise, l'emporta après un beau combat : « Son cœur battit à peine. » Il n'aspirait qu'au repos. Il ne songeait qu'à retourner en France et à jouir de la haute position qu'il avait achetée au prix de tant de fatigues et de souffrances. Il comptait que les plaisirs, la fortune et les honneurs lui donneraient sinon une vie heureuse, du moins l'arracheraient à cette torpeur morale qui l'envahissait chaque jour davantage. Le moment de son rappel arriva enfin lors de la chute de l'empire. Il partit de Tranquebar au mois de décembre 1814 et eut le bonheur d'être contrarié dans sa traversée, et de ne débarquer en France qu'au milieu de 1815, après la seconde restauration. Il avait de la sorte été dispensé de tremper dans les événements des cent jours. Il avait le renom d'un loyal marin, qui avait longtemps combattu au loin pour sa patrie, et qui était pur de toute trahison. Le gouvernement l'accueillit avec faveur, en même temps que les relations de famille de sa femme lui marquaient une place dans la nouvelle cour. Un matin, aux Tuileries, au sortir de la messe, il fut présenté au roi. Louis XVIII s'arrêta devant lui, le regarda quelques instants, puis, se retournant vers les assistants :

« Messieurs, dit-il, le bailli de Suffren n'aura plus dans l'Inde le monopole de la gloire : il le partagera désormais avec l'amiral Georges. »

Georges eut, dans cette matinée, un succès semblable à celui qu'il avait obtenu dans le monde lors de son mariage avec Mlle d'Epagny. Les paroles si bienveillantes du roi avaient attiré sur lui l'attention de tous. En grand uniforme, portant toutes ses décorations, il avait une belle et fière contenance. Quoiqu'il eût près de quarante ans, en apparence il n'avait point vieilli. Ses traits étaient seulement plus

Digitized by Google

accentués, plus énergiques qu'autrefois. Ses cheveux, qu'il portait toujours longs, n'avaient point blanchi. La ride perpendiculaire de son front, son regard sombre, son amer sourire, lui donnaient cet air fatal que la poésie de lord Byron mettait alors à la mode. On le comparait au corsaire, à Lara, à tous les infortunés de nature surhumaine que poursuit le remords d'un crime, que torture un incurable chagrin, sans qu'on se doutât que cette comparaison fût horriblement réelle. Pendant une heure, ce monde intelligent, frivole, avide d'émotions, ne parla que de lui, de ses combats, de ses aventures et de certaines circonstances mystérieuses de sa vie qui n'avaient jamais été éclaircies. Georges éprouva toutes les jouissances de l'orgueil à se voir le point de mire de tous les regards, le sujet de toutes les conversations. Quand il fut rentré chez lui, il se sentit plein de joie et de confiance, et il espéra en avoir fini avec la fatalité qui pesait depuis si longtemps sur sa vie.

Il était dans ce même cabinet de son hôtel où, dix ans auparavant, quelques jours après son mariage, il s'était déjà absorbé dans une heureuse et profonde rêverie. Cette fois, il s'y promenait à pas lents, mais, comme alors, il souriait à l'avenir qui paraissait s'ouvrir devant lui. Tout à coup, il aperçut sur la cheminée une lettre qu'il n'avait pas encore remarquée. Il reconnut aussitôt l'écriture et le cachet. Elle était du père de Raoul et contenait quelques lignes seulement.

« Monsieur, disait cette lettre, je viens d'arriver à Paris et je suis descendu dans la rue Saint-Martin, à l'auberge du Lion d'Or. Je vous attends ce soir à neuf heures. Si vous ne veniez pas, je me rendrais moi-même à votre hôtel. »

La lecture de cette lettre causa à Georges une impression moins vive qu'il ne l'aurait supposé. A force de souffrir, il avait fini par éprouver de sa longue misère quelque chose de semblable à de l'ennui.

« Cela devait arriver, dit-il seulement. Je commençais à être heureux. Mais, cette fois, ajouta-t-il avec un geste de menace, je vais en finir ; j'irai le voir. » Il continua à se promener en réfléchissant à la conduite qu'il tiendrait dans cette entrevue tant redoutée jusque-là, et dont la perspective prochaine le laissait presque froid. Il se dit que le père de Raoul devait être un vieillard en enfance, que tourmentait l'idée fixe de savoir comment son fils était mort. Il se promit, en conséquence, de l'intimider en le prenant de haut avec lui, mais de le contenter en lui faisant, le plus brièvement possible, le récit qu'il demandait.

Toutefois, la journée fut longue, et Georges en attendit la fin avec un mélange d'inquiétude et d'impatience. A huit heures, il sortit de chez

Digitized by Google

lui. Il était vêtu d'une grande redingote, portait un chapeau rond, des bottes à la Souvarow et tenait une badine à la main. Malgré la résolution qu'il avait prise le matin, il était sombre et agité. Il ressentait en même temps une chaleur assez vive et de fréquents élancements au visage. Quand il fut arrivé rue Saint-Martin, à l'adresse indiquée, il s'étonna que M. Barnard, qui, d'après ce que lui avait écrit le ministre, devait être riche, eût choisi un hôtel d'une aussi mesquine apparence. En effet, une lanterne rouge se balançait au-dessus de la porte, et la porte elle-même n'était fermée que par une barrière à claire-voie, armée d'une sonnette. Cette enseigne du Lion d'Or ne lui était pas d'ailleurs inconnue. Il lui semblait que Raoul lui en avait autrefois parlé, mais il ne pouvait se rappeler à propos de quelle circonstance.

Après une hésitation de quelques secondes, Georges entra et demanda M. Barnard. On lui indiqua le numéro d'une chambre située au premier étage. Georges monta, mais, arrivé à la porte en bois peint qui le séparait du père de Raoul, il s'arrêta de nouveau. Bientôt, il eut honte de sa faiblesse et il ouvrit brusquement la porte. A peine eut-il pénétré dans la chambre, qu'il se trouva en pleine lumière. Une lampe, placée sur une table et dont le réflecteur en ferblanc semblait à dessein tourné de son côté, l'éclairait des pieds à la tête. M. Barnard, assis dans un fauteuil, de l'autre côté de la table, était au contraire dans l'ombre. Dès qu'il aperçut Georges, il se leva et marcha à lui, les bras tendus, avec des cris inarticulés. Arrivé à deux pas de distance, il le regarda d'abord avec un visage égaré, puis avec un profond étonnement, et reprit soudain tout son calme.

« Monsieur, lui dit-il, autrefois, en effet, mon fils m'avait assuré que vous lui ressembliez, mais je ne croyais pas qu'une ressemblance pût être poussée aussi loin. Veuillez vous asseoir. »

Il lui montra un fauteuil en face du sien. Georges s'assit, et, sans affectation, il changea à demi la lampe de position. Il pouvait ainsi voir les traits du père de Raoul, dont il était séparé par la table.

En l'examinant, il eut un moment de stupeur. M. Barnard était un vieillard de quatre-vingts ans. Sa haute taille était voûtée par l'âge. Ses mains, qu'il appuyait sur la table, étaient tellement maigres, que, sous la peau mince et ridée, on voyait jouer les articulations des os. De longs cheveux blancs tombaient en désordre des deux côtés de son visage, qui était d'une pâleur livide, presque cadavéreuse. Ses yeux seuls brillaient d'un éclat inouï. Il semblait que le peu de vie qui restât dans ce corps usé s'y fût concentré pour jeter de dernières et terribles lueurs. En ce moment, ils étaient fixés sur Georges.

« Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit le vieillard avec une nuance

Digitized by Google

d'ironie, de vous recevoir dans une pareille chambre ; mais c'est à cette auberge que je suis descendu lorsque je suis venu à Paris avec Raoul, et depuis je n'en ai jamais changé. »

Georges s'inclina.

« Maintenant, continua lentement M. Barnard, pourquoi n'avez-vous pas répondu aux lettres que je vous ai envoyées ? »

D'après la ligne de conduite qu'il s'était tracée le matin, Georges voulait à la fois intimider et ménager le vieillard. Aussi, il prit la parole avec une certaine hauteur.

« Monsieur, ce sont des circonstances indépendantes de ma volonté qui m'ont empêché de répondre aux deux premières. Je les ai reçues chaque fois au moment d'un départ. Quant à la troisième, elle était conçue dans des termes tels, que le mieux que je pusse faire était de l'oublier. J'ai reçu la dernière ce matin, et je suis venu.

— Soit ! fit le père de Raoul. Maintenant, consentez-vous à me dire dans quelles circonstances mon fils est mort ?

— Oui, » dit Georges.

Il se recueillit un instant, pendant que M. Barnard se disposait à l'écouter.

« Vous savez que Raoul et moi nous étions embarqués sur la *Thétis*. Dans notre dernière croisière, le commandant fut tué et le second si grièvement blessé, qu'à notre arrivée à la Guadeloupe on fut forcé de le débarquer. Raoul devint alors le commandant provisoire de la frégate, et reçut l'ordre d'aller reprendre aux Anglais le fort de la Trinité.

— Je sais tout cela. Ces détails se trouvaient dans la dernière lettre que mon fils m'a écrite au moment de partir.

— La frégate, poursuivit Georges, mouilla devant la Trinité le lendemain, le jour même où Raoul devait succomber. C'était au mois de mai 1801.

— C'était le 31 mai, dit le vieillard. On m'a informé de la date, et, ajouta-t-il, les yeux à demi fermés, et comme s'il se fût parlé à lui-même, c'est à peu près à minuit qu'il a dû mourir.

— Comment le savez-vous ? fit Georges en tressaillant.

— C'était donc véritablement à cette heure-là ! s'écria M. Barnard tout tremblant d'émotion et se soulevant sur son fauteuil.

— Je n'en sais rien, reprit froidement Georges. » Et, à son tour, il regarda le vieillard d'un air à la fois impassible et menaçant.

A cette dénégation de Georges, le visage du père de Raoul exprima une inconcevable méfiance. Une question lui vint aux lèvres. Il eut envie de demander à Georges pourquoi il tressaillait s'il igno-

Digitized by Google

rait l'heure à laquelle était mort Raoul. Mais il se contint et lui dit seulement :

« Continuez, monsieur. »

Cette conversation ressemblait à un duel entre deux adversaires implacables.

Georges continua, mais lentement. Ses tempes battaient avec force et il n'articulait ses mots qu'avec beaucoup de difficulté. Ce bégaiement, que le père de Raoul pouvait attribuer à la crainte, l'irritait profondément, et il faisait tous ses efforts pour le dominer.

Ce fut ainsi qu'il raconta le plan d'attaque projeté par Raoul et qu'il arriva à la reconnaissance que tous deux devaient faire sur les derrières du fort.

« Nous avions pris, dit-il, chacun un sentier différent. Après une demi-heure de marche, je me trouvai le premier au rendez-vous. Là, j'attendis inutilement plusieurs heures, et ce ne fut qu'au point du jour que je me décidai à retourner à bord. Le lendemain, après la prise du fort, j'envoyai une cinquantaine d'hommes battre la montagne dans tous les sens, et ils rapportèrent sur une civière le corps de Raoul. Ils l'avaient aperçu au fond d'un précipice et l'en avaient retiré. »

Il y eut un moment de silence entre les deux hommes, mais sans attendrissement. Georges tâchait de regarder froidement et de terrasser ce passé lugubre dont les moindres détails, au bout de quatorze ans, étaient vivants pour lui. M. Barnard appuyait plus fortement sur la table ses mains tremblantes, et se penchant en avant, fixait sur Georges ce regard acéré du soupçon et de la haine auquel la frêle enveloppe du corps ne peut plus dérober les secrets de l'âme.

« Alors, vous n'avez point assisté à ses derniers instants ?

— Non, bégaya Georges.

— Et vous prétendez que personne n'en a été témoin ?

— Personne, car je l'aurais su.

— Eh bien ! c'est impossible, dit le vieillard d'une voix sèche et cassante ; car mon fils n'est pas tombé tout de suite au fond du précipice. »

Georges ne répondit pas un mot, car il s'attendait à quelque révélation effrayante, et, pour la supporter, il appelait à son aide ce qui lui restait de force.

« A mon tour, dit M. Barnard d'une voix solennelle, je vais vous raconter la mort de Raoul. C'était bien le 31 mai, et il pouvait être onze heures du soir. Je venais de me coucher et je n'avais sur ma table de nuit qu'une seule bougie, qui répandait une faible clarté. Tout à coup je me sentis pris d'une émotion indéfinissable, et je m'entendis appeler par une voix silencieuse, car elle était percep-

Digitized by Google

tible, non pour mes sens, mais pour mon imagination. En même temps mes yeux se tournèrent d'eux-mêmes vers le fond de ma chambre. Là, à quelques pieds du sol et collée contre la muraille, je vis se dessiner nettement l'image de mon fils. Elle était dans une position extraordinaire, le corps à demi ployé, les jambes et les bras se cramponnant à quelque chose d'invisible. Je me rappelai que Raoul m'avait dit souvent que, par un effort suprême de sa volonté, il m'apparaîtrait à l'heure de sa mort, et je frémis jusqu'au fond de l'âme en songeant qu'il tenait sa promesse. Cependant je me rassurai en apercevant son visage. Il l'avait un peu ému, presque joyeux et le tenait en l'air comme s'il eût regardé quelqu'un. Sa bouche remuait doucement. Il semblait parler à voix basse; mais bientôt une vive inquiétude se peignit sur ses traits; il parla plus vite et ses membres s'agitèrent. On eût dit que le frêle appui auquel il se retenait, un arbuste peut-être, cédait sous son poids. A ce moment, la vision s'effaça en partie; sans doute la pensée de mon fils s'éloignait de moi. Il ne tarda pas à m'apparaître de nouveau. Cette fois, un profond désespoir contractait sa physionomie; les paroles se pressaient sur ses lèvres, moitié imprécations, moitiés prières; sa bouche se crispait dans un sourire amer et désolé; les mouvements de ses bras et de ses jambes étaient convulsifs et saccadés. Evidemment il se sentait tomber; il tombait! — Ah! l'épouvantable figure qu'il avait alors! »

Georges se taisait. Une terreur folle, dont il n'avait point eu d'idée jusque-là, s'emparait de tout son être. Lui aussi, il entrevoyait Raoul dans les ténèbres du précipice; il revoyait, le lendemain, son cadavre livide et menaçant étendu sur le brancard.

Le vieillard releva sa tête, qu'il avait baissée un instant, mais aussitôt il la rejeta en arrière, la pressant avec force de ses deux mains qui disparaissaient sous ses cheveux blancs.

« Ah! s'écria-t-il en regardement fixement Georges, votre visage est décomposé comme l'était celui de Raoul. Votre front, comme l'était le sien, est coupé en deux par une ride droite et profonde. Voilà que vos narines sont dilatées par la terreur. — Et quel affreux sourire sur vos lèvres! »

A mesure que parlait M. Barnard, Georges sentait son front se plisser, ses narines se gonfler, sa bouche se tordre. Tous les muscles de son visage se déplaçaient en obéissant à une loi mystérieuse. Ils eurent enfin un dernier tressaillement brusque et douloureux, auquel succéda leur complète immobilité.

« Ah! vous voilà tel que m'est apparu Raoul! s'écria le vieillard. Ah! Dieu juste! Dieu vengeur! mes pressentiments ne m'avaient point trompé. Pour que vous ayez le visage qu'avait mon fils à

Digitized by Google

l'heure de sa mort, il faut que vous l'ayez vu mourir. Cet homme à qui il parlait, vers qui il levait les yeux, ce devait être vous. Vous n'aviez sans doute qu'à lui tendre la main pour le sauver, et vous l'avez laissé périr. Et cependant vous étiez tout pour lui. Il vous aimait plus qu'il ne m'aimait, moi, son père. C'était votre ami, c'était votre frère ! »

Tout à coup, l'émotion du vieillard tomba. Il tendit le doigt vers Georges, et d'une voix terrible il lui cria :

« Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère ? »

En même temps il voulut s'élancer, mais ses forces le trahirent. Il glissa sur son fauteuil, aux bras duquel il se retint à demi ; alors, d'une voix épuisée, haletante, pleine de sanglots et de fureur, il continua de parler.

« Mais je te vengerai. Je dirai que c'est lui qui t'a tué. Je dirai que c'était un lâche et un envieux, qu'il t'a sacrifié à son ambition. J'ai recueilli bien des indices. Je montrerai des lettres où tu m'écrivais qu'il était jaloux de toi. Je l'ai suivi à la piste dans toute sa carrière, dans ses remords, dans ses terreurs. Il y avait dans sa vie des habitudes mystérieuses que j'expliquerai devant tous. »

Il s'arrêta, parut réfléchir un instant, et se mit à rire avec un insultant mépris.

« Bah ! des preuves ! à quoi bon ! Je n'aurai qu'à le dénoncer et à le montrer à ses juges avec cet horrible visage. Ils liront son crime dans chacun de ses traits. »

Georges ne put en supporter davantage. Il ouvrit la porte, se précipita dans l'escalier et roula par les degrés comme un homme ivre. Une fois dans la rue, il courut deux heures, la tête perdue, cherchant sa demeure et n'en trouvant plus le chemin. Il ressemblait à un de ces illustres misérables que la fable antique nous montre avec leur égarement et leurs terreurs, dont le cœur était en proie aux furies et que poursuivait la fatalité,

VIII

Georges, rentré chez lui, passa le reste de la nuit et une partie de la journée assis dans son grand fauteuil, la tête dans ses mains. Son cabinet était plongé dans l'obscurité. Vers huit heures du matin, son valet de chambre était venu pour ouvrir les rideaux et les volets, mais il l'avait renvoyé avec colère. Tel qu'un condamné à mort, il était dans un état de prostration complète. Il frissonnait par intervalles ; il avait perdu l'énergie de son âme et la lucidité de sa raison. A cha-

Digitized by Google

que instant, il s'attendait à ce qu'on vînt l'arrêter, et il s'effrayait au moindre bruit. Il sentait instinctivement que, conduit devant un magistrat, il se trahirait lui-même. Il songeait avec désespoir que ces quatorze années de fatigues et de dangers, ces honneurs si chèrement achetés, cette considération dont il était si jaloux, allaient aboutir à une sentence infamante. Il ne lui resterait que l'affreux renom d'un meurtrier par ambition, presque d'un fratricide. Il écoutait le bruit monotone et régulier du balancier de la pendule, et les heures, tour à tour trop lentes ou trop rapides à son gré, étaient pour lui pleines d'agonie et de détresse. Toutefois elles s'écoulaient. Quand vint l'après-midi, Georges se reprit à espérer. Il calcula que le père de Raoul avait eu le temps de terminer ses démarches. S'il eût obtenu de le faire arrêter, l'arrestation aurait déjà eu lieu. Peu à peu, la force rentra dans son cœur, la clarté dans son esprit. En somme, M. Barnard n'avait point de preuves. Il ressemblait en effet à Raoul, mais ses juges n'auraient point connu Raoul. De plus, il était comte, amiral, favori du roi. Pour faire avorter l'accusation d'un vieillard de quatre-vingts ans, un homme dans sa position n'a qu'à l'accueillir du haut de son mépris. Il fallait qu'il luttât ; il pouvait triompher. Ainsi, pour cet homme, les malheurs qui l'atteignaient l'un après l'autre se résolvaient en luttes nouvelles, au bout desquelles il ne voyait que le succès, jamais le remords ni l'expiation. — A six heures du soir, on frappa timidement à sa porte. Ces faibles coups montrèrent à Georges le néant de ses espérances ; il devint pâle comme un mort. Il n'osait dire d'entrer. Il s'y décida pourtant. Ce fut son domestique qui ouvrit la porte et qui lui remit une lettre. Georges la prit. Il se dit que le procureur du roi voulait probablement l'avertir de la dénonciation de M. Barnard, avant de le faire arrêter. Cependant cette lettre, qu'il tournait entre ses doigts, n'avait point la forme d'une lettre officielle. Elle était sans enveloppe et grossièrement cachetée. Il alluma une bougie et vit que l'adresse était d'une écriture inhabile et mal formée. Il l'ouvrit avec un profond étonnement, et il lut :

« Monsieur le comte,

» Ma femme et moi nous vous demandons bien pardon de la liberté que nous prenons de vous écrire, mais nous sommes dans un grand embarras, et nous nous adressons à vous parce que M. Barnard nous a fait porter hier une lettre à votre hôtel et que nous ne savons pas s'il connaît d'autre personne à Paris. Le pauvre homme a râlé toute la nuit et il est mort ce matin. Le médecin a dit que c'était de vieil-

Digitized by Google

lesse. Si monsieur le comte voulait nous donner ses ordres sur ce que nous devons faire, nous lui serions bien reconnaissants. »

Quand Georges eut fini de lire, il respira bruyamment et à plusieurs reprises. Il lui sembla que sa poitrine s'allégeait d'un poids énorme. Il était sauvé.

Il sonna son valet de chambre.

« Allez immédiatement, lui dit-il, à l'auberge du Lion d'Or, rue Saint-Martin. Vous direz que vous venez de ma part. Prenez de l'argent et entendez-vous avec le maître de l'hôtel relativement aux formalités à remplir et aux dépenses à faire pour l'enterrement d'un M. Barnard, un vieillard qui est mort ce matin. »

Georges était si joyeux, qu'il ne remarqua pas les regards effrayés que son domestique jetait sur lui en se retirant.

Il ouvrit lui-même les rideaux et les fenêtres ; il avait besoin d'air. Il éprouva une joie singulière à voir le ciel, à entendre le mouvement de la rue.

« Ah ! dit-il, enfin ! cette dernière secousse aura été terrible, mais elle m'aura à tout jamais délivré de ces souvenirs maudits. Déjà, je ne pensais presque plus à Raoul, et son père vient de mourir. Je me sens plus heureux et plus fort que je ne l'ai jamais été. »

Il fit un geste brusque :

« Je vais m'habiller ; on ne doit pas savoir ce que je suis devenu. »

La nuit commençait à se faire. Il alluma un candélabre à trois branches placé sur sa table de travail et le porta dans son cabinet de toilette. Il l'avait posé près de la glace : il s'était à peine regardé, qu'il poussa un cri et recula jusqu'au fond de la chambre.

Cependant l'image qu'il avait entrevue était si horrible, qu'il crut à une erreur de ses sens. Il revint donc vers la glace, mais à pas lents et mal assurés, car ses jambes tremblaient si fort qu'elles ne pouvaient le soutenir. Alors il se regarda de nouveau ou plutôt contempla l'épouvantable visage qu'il avait devant lui. Toute la partie droite de ce visage s'étalait largement immobile et tuméfiée. L'œil était injecté de sang et ne pouvait plus se fermer. Sur le front, dans le prolongement du nez, il y avait une ligne droite et accentuée. Les rides transversales du côté gauche du front s'arrêtaient brusquement à cette ligne comme si elle eût été d'airain. La partie gauche du visage semblait diminuée de volume, et la bouche, grimaçant un sourire, s'y relevait crispée et tordue. Georges avait sur les traits le masque hideux du cadavre de Raoul.

Une fois convaincu que c'était bien son propre visage qu'il apercevait, Georges n'eut point de terreur superstitieuse. Il comprit qu'il était paralysé. Cette découverte le jeta dans une douleur profonde,

Digitized by Google

mais le laissa calme en apparence. Il se dit qu'il lui serait impossible de vivre avec un pareil masque. Une chance lui restait encore ; il résolut de la tenter. Cependant, avant d'aller consulter le docteur Martens, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, il voulut prendre quelque nourriture, car il était extrêmement faible. En même temps, il envoya prévenir la comtesse qu'il était en train de travailler et qu'il dînerait seul chez lui. Aux premiers aliments qu'il porta à sa bouche, il s'aperçut qu'il ne pouvait manger du côté droit. Cette partie de sa mâchoire, inerte et morte, ne pouvait rien saisir ni rien broyer. Il se hâta de dîner et sortit.

Il était à peu près neuf heures du soir lorsqu'il se présenta chez le docteur Martens. Celui-ci, au moment où il ouvrit la porte, était assis à une table chargée de papiers et travaillait à la lueur d'une lampe recouverte d'un abat-jour. Georges était dans l'ombre, mais à mesure qu'il en sortait et qu'il entrait dans le cercle de lumière projeté par la lampe, il voyait la stupéfaction et une sorte d'horreur se peindre sur la physionomie du docteur. Le docteur s'était levé.

« Monsieur, dit-il à Georges, vous venez de tuer quelqu'un.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis l'amiral comte Georges.»

Le médecin le prit par la main et le fit asseoir sous la lumière même de la lampe.

« Ah ! dit-il, alors vous avez une paralysie de la face. Mais cette paralysie est étrange : vous avez la figure d'un homme assassiné. »

Georges tressaillit.

« Puis-je guérir ? demanda-t-il.

— Avant de vous répondre, j'ai besoin de connaître les moindres particularités de votre vie. Il faut que je sache comment la maladie est venue. »

Alors, à voix basse, avec la franchise et l'humilité du malade qui met à nu ses plaies devant le médecin, de la bouche duquel il attend son arrêt de vie ou de mort, Georges raconta toute son existence depuis le jour où il avait connu Raoul jusqu'aux vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler.

Le célèbre praticien l'écouta, suspendu en quelque sorte à ses lèvres.

« Voilà, dit-il, quand Georges eut fini, un épouvantable récit, mais vous avez bien souffert, amiral. Maintenant, la paralysie ne s'est développée que fort lentement, et elle est arrivée à son dernier période sous le coup d'une émotion foudroyante. Il y a bien peu d'espoir. »

Il palpa longtemps le visage de Georges. Avec l'acupuncture, il piqua et excita fortement la peau ; la peau ne se contracta pas.

« Les muscles sont atrophiés, dit-il ; la sensibilité n'existe plus. La maladie est incurable, ou, si elle ne l'est pas, il faudra pour la

Digitized by Google

guérir, presque autant de temps qu'elle en a mis à se développer.

— Alors, je garderai le visage que j'ai maintenant ?

— Hélas ! oui, amiral.

— C'est bien, dit froidement Georges, je sais ce qui me reste à faire.

— Etes-vous bon chrétien, monsieur le comte ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que vous pourriez vous retirer à la Trappe. Là, vous auriez la solitude et la prière.

— Je ne suis pas bon chrétien, répondit Georges.

— Amiral, dit le docteur, à un homme comme vous, on ne donne pas de conseils. J'ai dû, en ma qualité de médecin, vous faire part de mon opinion sur votre maladie; mais toute opinion est faillible. Voyez d'autres hommes de l'art.

— Merci, dit doucement Georges. Je n'ai pas besoin de vous demander le secret. »

Il prit congé du docteur Martens. Celui-ci le reconduisit jusqu'au seuil de la porte, et là, il s'inclina presque respectueusement devant cet homme si coupable, mais si horriblement frappé.

Georges rentra chez lui. Il passa plusieurs heures à mettre ses papiers en ordre, puis il chargea ses pistolets de combat, et les glissa dans les poches de derrière de sa longue redingote. Il ne voulait pas alarmer toute sa maison en se tuant dans son hôtel. Cela fait, il eut le désir de voir une dernière fois sa femme et son fils, et il se rendit dans leur appartement. La comtesse dormait. Ses cheveux se collaient par endroits à son front légèrement humide, et un sourire voltigeait sur ses lèvres. Elle était heureuse et paisible pendant son sommeil comme pendant la journée, semblable à ces belles fleurs qui sont l'ornement des salons, mais qui n'ont point de parfum.

Georges la regarda quelques instants en silence.

« Si cette femme, dit-il enfin, avait eu moins d'orgueil et plus de cœur, elle m'aurait peut-être sauvé. Après tout, elle a été ma compagne et elle m'a aimé autant qu'elle le pouvait. »

Il l'embrassa sur les cheveux, et passa dans la chambre de son fils. — L'enfant, lui aussi, souriait en dormant.

« Comme il ressemble à Raoul ! dit lentement Georges. Pauvre Raoul ! »

Un profond sanglot monta de sa poitrine à sa gorge, pareil à un jet de flamme, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

L'un des bras de l'enfant pendait hors du lit. Georges s'agenouilla et colla ses lèvres sur sa petite main.

« Je ne verrai donc plus ton joli sourire, dit en pleurant ce malheureux père. Je ne recevrai plus tes caresses enfantines ; je n'enten-

Digitized by Google

drai plus ta voix. Il faut que je renonce à tout cela, car je serais pour toi un objet d'horreur. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! continua-t-il en joignant les mains, c'est la première fois que ma pensée monte jusqu'à vous. Pardonnez-moi de me tuer ; il le faut, pour que mon fils oublie ma mort après quelques jours de chagrin, au lieu de m'avoir sans cesse devant les yeux comme un cadavre animé ! »

Il se releva.

« Adieu, mon petit enfant, » dit-il encore.

Mais il ne pouvait s'éloigner. Il s'était penché sur son fils et ne cessait point de l'embrasser et de le regarder. Tout à coup, il lui vit faire un mouvement. Alors il s'enfuit précipitamment, de peur de le réveiller et d'être aperçu par lui.

Il était à peu près cinq heures du matin. Georges sortit de son hôtel, prit une voiture de place et se fit conduire à Vincennes. Là, il paya le cocher et le renvoya. Il avait eu soin de dérober aux regards de cet homme la partie droite de son visage en la couvrant de son mouchoir. Il chercha quelque temps un endroit favorable à son projet de suicide, et le trouva dans une petite clairière, au bord d'un fossé, sur la lisière du bois. Il faisait une belle matinée d'automne ; d'agrestes senteurs s'exhalaient des arbres, et le soleil perçait un léger brouillard étendu sur la campagne. Georges s'était assis sur le bord du fossé ; il écoutait les premiers bruits de ce nouveau jour, le chant des oiseaux sous le feuillage, les cris des hommes et l'aboiement des chiens dans les fermes qui s'éveillaient. Le malheureux regrettait la vie. Il songeait presque à ne se tuer que le lendemain. Il pourrait en effet, lorsque la nuit serait venue, embrasser son fils encore une fois.

En ce moment, un bûcheron, qui passait près de là, s'approcha de lui et lui demanda quelle heure il était.

Georges tira sa montre et se retourna pour lui répondre, mais le bûcheron l'eut à peine regardé qu'il jeta un cri de terreur et s'enfuit à toutes jambes.

« Oh, oh ! fit Georges, le malheur se rappelle à moi, comme dans toutes les circonstances où je parvenais à l'oublier. Mon visage a fait peur à cet homme. »

Il prit un de ses pistolets, l'arma et appuya le canon entre la racine du nez et le coin de l'œil droit.

« Comme cela, dit-il encore, on ne s'apercevra même pas que j'ai été paralysé. »

Il pressa la gâchette ; le coup partit, et son corps roula au fond du fossé.

Le lendemain, tous les journaux annoncèrent sa mort. Ils attribuaient son suicide à un accès d'aliénation mentale. Il était impos-

Digitized by Google

sible de supposer qu'un amiral illustre, dans la haute position qu'occupait Georges, comblé des dons de la fortune et de la faveur, eût volontairement mis fin à ses jours. Ils furent unanimes dans leurs regrets et dans leurs éloges. Les journaux libéraux le pleurèrent comme un des héros de l'empire ; les journaux monarchiques parlèrent de ses combats de l'Inde et profitèrent de l'occasion pour rappeler les paroles gracieuses que le roi lui avait adressées lors de sa présentation. Il mourait comme il avait vécu, glorieux et admiré de tous.

Le docteur Martens, bien qu'il s'attendît à cette mort, resta plongé, après en avoir lu la nouvelle, dans une méditation profonde. Il garda toutefois à Georges le secret qu'il lui avait promis. Quelques années plus tard, dans une de ces brillantes leçons qu'il fit à la clinique de Paris, il traitait de la paralysie. Après avoir énuméré les causes morales qui peuvent la déterminer, telles que les longs et cruels chagrins et les terreurs subites, il raconta l'histoire de Georges comme celle d'un malade qui s'était autrefois confessé à lui.

« Dans le cas que je viens de vous citer, dit en finissant le savant professeur à ses auditeurs vivement émus, la paralysie de la face pourrait peut-être s'appeler la paralysie du remords. »

HENRI RIVIÈRE.

Digitized by Google

LES CONFESSIONS

DE

DEUX ENFANTS DU SIÈCLE

Elle et Lui, par Mme G. SAND. Paris, Hachette. — *Lui et Elle*, par M. Paul de MUSSET. Paris, Charpentier.

Il y a deux ans à peine que s'éteignait sans bruit un pauvre grand poète, dont la jeunesse avait été comme une campagne d'Italie à travers le monde littéraire. Toute une génération l'avait adoré. Il s'en allait presque seul dans sa tombe au milieu d'une génération nouvelle qui ne l'avait pas même regardé mourir. L'avait-on oublié? Pas plus qu'il ne s'était oublié lui-même. On n'aurait eu qu'à prononcer son nom pour éveiller de radieux souvenirs. Mais il s'était retiré de la lutte, mais il avait fui au désert, accablé et dégoûté, insouciant ou dédaigneux, malade surtout et inexorablement muet. Cette brusque disparition avait-elle été volontaire ou fatale? était-ce un châtiment mystérieux? était-ce une libre expiation?

La légende du poète était déjà faite, quand il se condamna ou se résigna au silence. A travers les blanches clartés de l'imagination fantastique, nous le voyions déjà comme le héros et le martyr d'une vie de passion ardente, de cette *vie de tempête* dont Pascal a tracé le sillon par un éclair. C'était bien *l'Enfant du siècle*, une espèce de Prométhée parisien, capable de ravir le feu du ciel en serrant le cou du vautour qui lui fouillera les entrailles. Il allait, la tête levée, chantant et blasphémant, plein d'enivrement et d'amertume, défiant le

Digitized by Google

sort, défiant l'amour, caressant et battant la Muse, portant le charbon divin sur ses lèvres avec le sourire de l'impiété diabolique. Enthousiasme naïf, scepticisme raffiné, désirs à l'assaut, caprices en déroute, orgie redoublée de l'intelligence et des sens, de la curiosité et de la volonté; mille élans parmi les étoiles, et autant de chutes dans les abîmes; tout cela rayonnant d'héroïsme juvénile et de cette *furia francese* qui se moque du Styx et se croit invulnérable; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore nous revoyons Alfred de Musset dans les premiers chants de ce court poème qui fut sa destinée. Mais le poème, hélas! a ses chants de désespoir. Celui qui s'était cru invulnérable tomba tout sanglant, et se sentit

..... Cloué sur terre
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil.

Alors on entendit des cris sublimes, les cris de l'aigle frappé à mort. Jamais la douleur invincible ne rebondit si puissamment du cœur à l'imagination; elle ébranla pour toujours les ressorts si fragiles de ce génie poétique. Il resta peut-être en ce monde le spectre physique d'Alfred de Musset. Son génie poétique n'existait plus. Comment avait-il été frappé? d'où venait cette plaie ouverte, cette blessure mortelle? Ah! malgré tant de plaintes véhémentes, tant de reproches attendris, tant d'élans de vengeance, tant de douces invocations à la pitié, à l'oubli, à la bienfaisante nature qui sème parmi ses morts des germes de résurrection; au milieu de ses plus terribles expansions et de ses plus profonds abattements, toujours la victime poétique garda fièrement dans son cœur le mystère de son supplice. Pas une confidence, pas une indiscrétion, pas un aveu; non, pas même un portrait ou un nom de femme! Et pourtant la légende d'Alfred de Musset, cette émanation colorée de ses œuvres, ne vous le représente-t-elle pas, avec sa blessure au flanc, comme un autre Paolo dans un nouveau cercle du Dante, éternellement enlacé par une Francesca meurtrière?

Qui est cette Francesca? Nul n'a le droit de le deviner, puisque Paolo tient encore son doigt sur ses lèvres. L'énigme va bien à la légende : si j'évoque le poète, il m'apparaîtra le front voilé.

Deux romans tout récents, *Elle et Lui*, *Lui et Elle*, sont venus déchirer le voile du poète. Il n'y a plus de légende maintenant autour de la vie d'Alfred de Musset : cette vie douloureuse, elle est jetée comme un scandale au public. Francesca elle-même a, dit-on, arraché le suaire qui couvrait Paolo; elle a disséqué le corps et l'esprit sur une table d'amphithéâtre; elle a ouvert de sa main les lèvres refermées de l'incurable blessure, afin de se justifier d'un meurtre en

Digitized by Google

constatant un suicide. *Elle et Lui*, Laurent et Thérèse, sont remis en présence dans un livre écrit par Thérèse contre Laurent : *Elle et Lui*, c'est l'apologie de Thérèse par Thérèse, qui sacrifie à son orgueil la mémoire du poète qui eut le malheur de l'aimer. Toute apologie appelle un pamphlet. Le frère du poète a répliqué au roman d'*Elle et Lui* par un roman qui a pour titre : *Lui et Elle*. Ce dernier écrit, où Laurent s'appelle Edouard et Thérèse se nomme Olympe, a tout à fait l'accent de la vérité passionnée, cruelle, implacable, foudroyant une audacieuse et habile calomnie. Je résume simplement l'opinion générale des lecteurs qui ont vu d'un côté une vengeance calculée à loisir, une vengeance posthume, et de l'autre, une colère de la justice, suscitée par un noble sentiment, l'amour fraternel.

L'instinct du public s'est-il trompé, en jugeant ainsi le duel de George Sand et de Paul de Musset ? Quelle est la vraie figure du poète ? où doit-on la retrouver ? N'y a-t-il que mensonge dans *Elle et Lui ?* n'y a-t-il que vérité dans *Lui et Elle ?* La critique a pour devoir de discuter franchement les émotions du public et d'en tirer une conclusion pour son compte. Le scandale a sa moralité : dégageons-la sans faiblesse.

Pendant que je relisais *Elle et Lui*, une brochure de George Sand sur la *Guerre* m'a été envoyée par je ne sais quel éditeur. En feuilletant d'un doigt distrait ces pages de circonstance, écrites sur un petit tambour de marchand de joujoux, il m'a pris tout à coup un de ces délicieux éblouissements qui troublent à la fois les yeux et le cœur. Je venais de lire ces quatre lignes sur une petite plante arrachée autrefois « dans les sentiers du Piémont, et qui a bien voulu, dit George Sand, prendre racine et revivre chez moi..... Elle est en fleur aujourd'hui et elle est de la couleur sanguinolente des terrains qui l'ont produite (les sables rouges du littoral génois)..... C'est le *sérapias cordigère*. Sa corolle présente la forme d'un cœur, en effet ; un cœur sanglant comme celui de la pauvre Italie. Elle y croît sans culture..... chère petite fleur ! chère Italie !.... » Et moi je m'écriai : « Chère petite fleur ! pauvre Alfred de Musset ! » Car il me semblait que pour Mme Sand le souvenir du poète aurait dû se lier au parfum de cette fleur cueillie à deux peut-être en Italie, dans ces sables rouges de Gênes que Thérèse et Laurent foulèrent ensemble..... Comment Mme Sand n'a-t-elle pas compris l'inviolabilité d'un souvenir deux fois sacré, puisque la mort même n'avait pu l'arracher du vivant tombeau où il avait été si longtemps enfoui ? A moins d'avoir un cœur pharisien, une telle profanation semble tout à fait impossible. On ne peut en douter pourtant, cette profanation est bien réelle, quoiqu'on ait pris soin de la déguiser çà et là, partout où elle aurait paru trop choquante. Ce qu'on a caché à dessein confirme d'autant mieux ce

Digitized by Google

qu'on avoue. *Elle et Lui* pourrait s'intituler *Moi et Lui*, si l'auteur, à l'exemple de César, n'avait eu la singulière modestie de raconter ses prouesses à la troisième personne. Il est vrai que, dans le roman, Laurent et Thérèse s'occupent tous deux de peinture ; mais qui ne devine que, dans la réalité, Thérèse est un romancier et Laurent un poète ? Dans leurs épanchements les plus tendres, comme dans les querelles les plus vives, il n'est presque jamais question entre eux que de littérature et de poésie. Ce mot de peinture est un masque transparent aussi facile à détacher que la gaze la plus légère. Au lieu de fourvoyer la curiosité, il la guide et la sert en la provoquant. La même remarque s'applique au voyage d'Italie, où l'on a remplacé par Gênes la Venise des *Lettres d'un Voyageur*. Si le mari de Thérèse est un comte et un bigame, au lieu d'être un baron et un simple mari entièrement innocent du *cas pendable*, si le Vénitien Palmer s'est travesti en Américain, si quelques détails de mise en scène ont été modifiés par un reste de convenance, en quoi de telles bagatelles peuvent-elles changer le caractère de l'œuvre ? Tout dans le roman prouve que Laurent et Thérèse sont les pseudonymes de Mme Sand et d'Alfred de Musset.

Oui, comme le public l'a compris, c'est Thérèse qui dicte à Thérèse. Le Moi se trahit à chaque instant par une interruption, un cri, une réticence, un silence. Mme Sand, j'en suis sûr, n'hésiterait pas à convenir de son identité avec Thérèse devant un tribunal littéraire, s'il en existait. Fille de Rousseau, elle a cru sans doute que l'exemple de son père l'autorisait à écrire ses propres confessions ; mais elle n'aurait pas dû oublier que Jean-Jacques était presque fou au déclin de sa vie, et qu'il avait eu le malheur d'être laquais. L'amer ressentiment de la servitude, la trace rouge du collier, les combats d'une existence difficile, isolée, ombrageuse, au milieu d'une société vouée au loisir et au plaisir, et futilement attifée de toutes les distinctions de la fortune et de la noblesse, les luttes de sa pensée ou de son rêve contre les puissances de son siècle ou contre les fantômes de son imagination, tous ces accidents, toutes ces aspirations, toutes ces souffrances, ont bien pu déterminer l'auteur des *Confessions* à proclamer la sainteté de son orgueil personnel en face du théâtre de marionnettes où passaient, en minaudant, les milles petites vanités sociales qui prétendaient lui imposer ou l'adulation de l'esclave ou les momeries du courtisan. Ni la civilisation qui s'en allait, ni celle qui déjà montrait son drapeau, n'étaient faites pour divertir l'humeur de cet Alceste au cou pelé, tout prêt à chercher sa Célimène parmi les sauvages de l'âge d'or. Le citoyen de Genève, martyr et confesseur, est un personnage qui s'explique aisément. Sa confession publique ne fut qu'un cynique hommage rendu par Rousseau à la vertu nouvelle, à sa propre vertu,

Digitized by Google

un défi à la société frivole et à la philosophie triomphante. Quoique l'auteur d'*Elle et Lui* soit aussi l'auteur d'*Indiana* et de *Lélia*, je ne sache pas qu'elle ait jamais été en péril de démence, je ne crois pas qu'elle ait jamais subi aucune espèce de martyre, et, d'un autre côté, je suis parfaitement sûr qu'elle n'a jamais été la servante que de sa fantaisie. Qui donc songerait, connaissant sa destinée, à draper Mme Sand en victime ? Elle, une victime ? Fi donc ! Contemplez son visage dans ses œuvres : quelle imperturbable sérénité ! Ne dirait-on pas une prêtresse ? Si elle a souffert un moment, elle a mis la douleur sous ses pieds comme l'escabeau de sa force ; car Mme Sand, ne l'oublions pas, ne s'est point mêlée, à l'époque même du romantisme, à ce troupeau bêlant des *faibles femmes*, des Ophélia et des Kitty Bell ; elle a toujours prétendu, elle prétend encore à cette souveraine énergie des grandes âmes féminines, auprès desquelles les grandes âmes viriles ploient comme des roseaux et rompent comme des chênes. Que Samson eût été poète, elle se serait nommée Dalila ; qu'Hercule eût été un grand artiste, elle se serait nommée Omphale, et, malgré son génie, Hercule n'en aurait pas moins appris à filer. Je serais curieux, je l'avoue, d'examiner un peu la quenouille de Mme Sand.

Ah ! la force ! la force ! tel a été le rêve obstiné de cet orgueilleux esprit féminin. La nature, avant le Code, avait irrévocablement fait la part des deux sexes dans l'humanité : Mme Sand a eu le malheur ou le tort de ne pas vouloir accepter cette irrévocable répartition. Dès son premier ouvrage, elle s'est révoltée contre cette loi qui impose à l'homme le devoir de protéger, à la femme celui d'obéir. Ne pouvant directement rien contre la société positive, elle invente une société de fantaisie, une société idéale, romanesque, où les devoirs naturels et légaux sont transposés ou renversés. Soit dans le mariage, soit en amour, elle décrète une singulière loi salique d'après laquelle les hommes, exclus du trône, déclarés incapables de régner, laissent dans la main des femmes le sceptre de la domination absolue. Dans son désir d'abaisser l'orgueil masculin, elle le peint en butte à toutes les viles attaques d'une grossière fatalité, qui n'est autre chose que le tempérament bestial. Ces êtres méprisés, qu'elle donne pour maris ou pour amants à ses femmes glorieuses, elle ne leur reconnaît pas même la faculté de se soumettre, dans l'impuissance de commander. Lâches et brutaux, menteurs, injustes, égoïstes, cruels et sensuels, mais surtout lâches, on les voit tour à tour, et souvent au même instant, abuser de leur force physique comme des bêtes, pleurer, se dépiter, bouder comme des enfants, et s'humilier ou se venger comme des esclaves. Cependant, leurs superbes compagnes, ces anges de candeur, ces astres d'intelligence, ces purs miroirs de chasteté, promènent majestueusement sur les nuées le divin idéal de la

Digitized by Google

puissance, de la beauté, de la justice, de la charité, de l'amour. Elles ne peuvent pécher, assurément : car, au moment même où elles s'inclinent vers la terre pour tendre une main secourable au pécheur, elles ne quittent pas les cieux, elles ! non, ce sont les cieux qui s'abaissent. Leur chute apparente, ce que nous regardons, nous, comme une chute, c'est l'entraînement sublime des âmes fortes qui n'hésitent pas à braver les abîmes pour sauver une âme flottante. Quand elles semblent descendre, admirez-les : elles ne s'abaissent pas plus, dans ces élans vers la terre, que ces mères admirables qui se jettent à genoux pour relever leur enfant. Le meilleur des hommes, d'après Mme Sand, n'est qu'un enfant pervers ; le plus intelligent, qu'une bête farouche ; le plus dévoué, qu'un esclave ingrat. C'est parmi les femmes qu'on trouve uniquement le type de la force intelligente, généreuse et sainte, le type de cette protection céleste qui est à la fois providence et amour, le type de la mère ! Toutes les héroïnes de Mme Sand sont des mères, que dis-je ? des prêtresses de cette Maternité suspecte dont Mme Sand a fait sa Vénus : *Mater sæva cupidinum.*

Certes, rien n'est plus beau que le véritable sentiment maternel, cette émotion instinctive des entrailles qui s'éveille chez la femme avant même la naissance de l'enfant. Il y a pourtant de mauvaises mères, il y a des marâtres. Je crains bien que, chez Mme Sand, toutes ces femmes sublimes qui pratiquent si vertueusement l'adoption des enfants majeurs de Cythère ne soient en réalité que des mères hypocrites, des mères coupables, des marraines savantes de Chérubins roués, des Phèdres sans remords courant après des Hippolytes sans scrupules, des monstres enfin qui, par un délicat raffinement, abritent sous des noms de famille des passions sans feu ni lieu.

Vous rappelez-vous cette bonne Mme de Warens, la maman de Jean-Jacques ? Eh bien ! cette sainte maman, à qui manque si naïvement le sens moral, a créé, sans y songer, la doctrine maternelle qui s'épanouit avec tant d'éclat dans la Paphos de Mme Sand. Trop honnête Rousseau, séduit à l'amiable par une femme de trente ans, nonchalamment assise à son bureau de bienfaisance, crédule et candide Genevois rougissant de belle honte dans les bosquets des Charmettes, où prenais-tu donc cette étrange peur de l'inceste dans le calme giron de Mme de Warens ? Est-ce qu'il y aurait, en effet, quelque chose d'éternellement répugnant dans ce rôle de berceuse d'Amours, avidement penchée sur des babies de vingt ans tour à tour caressés et battus, et plus souvent battus que caressés ? Vous figurez-vous, hélas ! l'antique Vénus, et, pour être plus exact, Mme Vénus, bégayant des sermons à l'oreille de son cher Adonis coiffé d'un bourrelet ? Un critique n'est pas un prédicateur ; je ne veux donc pas ici faire gronder le tonnerre de la morale bourgeoise : mais, en se mettant exclusi-

Digitized by Google

vement au point de vue de l'art, le juge le plus mondain, s'il ne prend pas en ce cas le parti de rire, aura bien de la peine à ne pas condamner absolument.

Mme de Warens, pourtant, n'est pas tout à fait condamnable au début de ses relations avec Rousseau. Loin de répugner, elle attire, elle réjouit, elle charme par son affabilité de cœur et d'esprit, par une absence complète de vanité, de calcul, d'austérité hypocrite et de pédanterie. Dans sa générosité sans prévoyance, à laquelle s'allie si bien une sensibilité gaie, ouverte, naturelle, et, pour ainsi dire, blanche et rose comme son visage, dans son air d'innocence badine qui donne tant de piquant à ses erreurs, dans ses infortunes enfin, et dans ses misères, il y a quelque chose de touchant. C'est une figure vivante après tout, vivante et historique ! une jolie tête folle du XVIIIe siècle, moitié Greuze et moitié Watteau, sensible avec agrément, rêveuse, souriante, attendrie, maligne et bourgeoisement chimérique ; la douceur et le caprice d'un agneau de Florian égaré.

Que nous sommes encore loin de la Thérèse de Mme Sand, quoique cette Thérèse d'*Elle et Lui* procède aussi directement de Mme de Warens que Mme Sand procède elle-même de Rousseau. Il faut vraiment relire dans les *Confessions*, pour le comparer à *Elle et Lui*, ce court épisode romanesque, de vingt à trente feuillets au plus, qu'on pourrait intituler *Petit et Maman;* surnoms que se donnaient l'un à l'autre Mme de Warens et Jean-Jacques.

Petit et Maman n'a que trois personnages comme *Elle et Lui*. Mais aucun des trois n'a de prétentions lyriques, et Mme de Warens, pas plus que Jean-Jacques, pas plus que le jardinier Claude Anet, l'ancêtre silencieux du bavard américain Palmer, ne songe à plaider sa cause, à défendre une thèse, à draper le vice en vertu, l'orgueil en héroïsme. Dès qu'ils paraissent, on les suit ; dès qu'ils parlent ou agissent, ils nous entraînent : c'est qu'ils sont vivants, c'est qu'ils sont vrais.

Dans le cadre charmant où Rousseau place Mme de Warens, à leur première rencontre, on voit s'animer, au premier rayon de lumière, les deux figures principales du tableau. « Elle avait un air caressant et tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, et auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très piquante..... Elle était petite et ramassée, mais il était impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains, de plus beaux bras..... » Occupée de charités, comme le serait une nymphe en pays chrétien, allant et venant au milieu de ses élixirs, de ses baumes, de ses fourneaux, de ses alambics, de ses magistères, rêvant d'alchimie et de bienfaisance, de médecine philan-

Digitized by Google

thropique et empirique, « elle s'endettait, elle payait ; l'argent faisait la navette, et tout allait. » Nulle économie ; les belles mains et les beaux bras ne servaient qu'à gaspiller des revenus insuffisants. On comptait sur le Roi, sur la Providence, sur le hasard, sur un tour de roue de la déesse Fortune. « On dira ce qu'on voudra, s'écriait-elle, au retour du pauvre petit qui lui redemandait asile ; on dira ce qu'on voudra, mais puisque la Providence me le renvoie, je suis déterminée à ne pas l'abandonner. » Et les belles mains et les beaux bras faisaient affectueusement leur maternel office autour du col tout blanc et tout rond, et sur les fraîches joues de l'enfant prodigue. « Son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté..... ne s'altérèrent jamais..... et même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, la sérénité de sa belle âme lui conserva jusqu'à la fin la gaieté de ses plus beaux jours. » Dans ce ménage à trois, point de querelle sérieuse. Une seule fois, Mme de Warens se fâche contre ce mystérieux Claude Anet, qui vide sans mot dire une fiole de poison, et c'est alors que Jean-Jacques découvre l'amant sous l'habit du jardinier. Rousseau n'est encore que l'espiègle enfant d'une jolie mère de fantaisie. Mme de Warens le traite pendant cinq ans comme un fils adoptif. Elle compromet enfin sa maternité dans une petite scène très curieuse de séduction qu'il faut absolument rappeler ici, parce que cette scène a son pendant chez Mme Sand, entre Laurent et Thérèse. « Maman vit, raconte Rousseau, que, pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il était temps de me traiter en homme, et c'est ce qu'elle fit..... Je lui trouvai l'air plus grave et le propos plus moral qu'à l'ordinaire..... elle me prépara aux bontés qu'elle voulait avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manége et des agaceries, mais par des entretiens pleins de sentiment et de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, et qui parlaient plus à mon cœur qu'à mes sens. » Là commence le rôle odieux et artificieux de Mme de Warens. Elle moralise en corrompant, elle parle très subtilement au cœur novice qu'il faut entraîner, et ne s'adresse pas du tout aux sens inflammables qu'il serait en effet inutile d'exciter. Oh! l'honnête femme! Elle n'emploie que la raison et le sentiment pour en venir à ses fins. Rousseau demeure persuadé que le plaisir des sens n'eut aucune part à cet abandon d'elle-même : « J'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes. » Cette chaste personne, disons le mot vrai, débauchait très chastement Rousseau pour le soustraire aux dangers de la débauche. Il y eut entre eux comme un arrangement de famille pour

Digitized by Google

entrer dans le même lit. Le jour fut convenu, les conditions arrêtées avec le plus grand calme. « Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin, dit Rousseau ; je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, et d'une femme que j'adorais. Fus-je heureux ? Non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme. J'étais comme si j'avais commis un inceste. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'était ni triste, ni vive, elle était caressante et tranquille ! » Et pourquoi donc aurait-elle été emportée ou troublée ? Ne venait-elle pas d'accomplir, à son gré, non pas un acte de vertu (la vertu ne l'inquiétait guère), mais une œuvre de bienfaisance, de charité protectrice, de générosité maternelle : j'ai honte de rapprocher ces deux mots. Rousseau, malgré son horreur de l'inceste, excuse la petite maman, et l'absout par cette excellente raison qu'elle avait été assez mal élevée : « Elle avait appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père, un peu de ses maîtres, et beaucoup de ses amants : surtout d'un M. de Tavel, qui, ayant du goût et des connaissances, en orna la personne qu'il aimait. » C'est ainsi que Mme de Warens se forma de bonne heure une idée juste de la vertu. Grâce à la philosophie galante de M. de Tavel, un vrai fils du petit XVIIIe siècle, elle considérait ses devoirs comme un simple bavardage de catéchisme. Elle lisait Saint-Evremond, la Henriade, le *Spectateur*, et La Rochefoucauld, et La Bruyère, et même Puffendorf, je ne sais trop pourquoi ; tout cela, commenté par son chevalier de Méré, faisait le plus joli désordre dans sa cervelle. Rien ne se fixait : aussi lui arrivait-il, dès qu'elle se mettait à causer, d'oublier tout à coup ce qu'elle voulait dire, et de tomber en rêverie. Avec ces distractions singulières, elle avait encore des délicatesses de femmelette ou d'enfant gâté qui la rendaient par instants bien aimable. Ainsi, pour citer un exemple, elle ne pouvait supporter, dit Rousseau, la première odeur du potage et des mets. « Cette odeur la faisait presque tomber en défaillance, mais elle se remettait peu à peu, causait et ne mangeait point. » De ces défaillances-là, qui me vont au cœur, je l'avoue, de ces mignons défauts d'évaporée, vous ne trouverez pas la plus légère trace chez sa morose petite-fille, la Thérèse de Mme Sand.

Thérèse n'a jamais eu de caprices : Mme Sand parle avec estime de *ses goûts tranquilles*, de *son amour de l'indépendance* et de *l'austérité enjouée de ses manières* ; on la suppose dévote, prude ou philosophe, tant on remarque peu d'abord *l'enjouement* de son *austérité ;* un trait de caractère assez difficile à saisir en effet ! « C'est une personne, nous dit-on, qui peut avoir eu des passions, mais non des commerces de galanterie. » O ma fille Thérèse, pauvre chère fille, s'écrierait la bonne Mme de Warens, vous êtes sérieuse, vous êtes po-

Digitized by Google

sitive, vous êtes *prêcheuse*, vous êtes parfaite : on voit bien ce qui vous a manqué, un M. de Tavel ! » Et Mme de Warens aurait grandement raison de tancer ainsi la sublime Mlle Jacques, cette passionnée qui est si économe, cette indépendante qui est si rangée, cette enjouée qui veut être austère, cette orgueilleuse qui professe la médiocrité. Mlle Thérèse Jacques, en artiste qu'elle est, peut s'élever au niveau des plus héroïques dangers : mais ne vous y trompez pas, elle aurait désiré vivre, en bonne bourgeoise, dans le positif et dans le *réglé*. « Elle avait de continuelles aspirations à la vie domestique..... elle aimait l'ordre, et, loin d'afficher le mépris puéril que certains artistes prodiguaient à ce qu'ils appelaient dans ce temps-là la gent épicière, elle regrettait amèrement de n'avoir pas été mariée dans ce milieu médiocre et sûr, où, au lieu de talent et de renommée, elle eût trouvé l'affection et la sécurité. » Excellente ménagère, vous le voyez, qui préfèrerait aux fumées de la gloire la première odeur d'un bon potage, mais qui, par malheur, a du génie ! Elle est née tout à la fois Charlotte et Corinne ; elle jouerait de la lyre dans une cuisine flamande et mangerait paisiblement des confitures au cap Misène. Faire du ménage avec de la passion, de la maternité avec de l'amour physique, de *l'ordre avec du désordre*, pour répéter un mot historique : tel est le caractère de cette héroïne si superbe qui se fait écrire par son amant : « Vous êtes un homme supérieur déguisé en femme. »

Elle est la digne sœur des Geneviève, des Lucrezia Floriani, et de tant d'autres Niobés de la galanterie romanesque. Dès le début du roman, Thérèse, enfouie parmi les fleurs dans sa thébaïde des Champs-Elysées, s'exerce à jouer vis-à-vis de Laurent son rôle de *grande camarade*, de *sphinx bon enfant*, de charitable diaconesse, de protectrice attendrie, de sœur aînée, de mère; les douces gronderies, les conseils à mi-voix, les remontrances tête à tête, les explications à huis clos sont chaque soir prodigués à ce grand artiste sans boussole. On proscrit les jeux, les soupers, on défend de rentrer tard et de faire abus ou excès de vin, on glorifie chastement l'étude et le travail : c'est toute une hygiène physique et morale. Laurent sera un misérable s'il n'accepte pas avec reconnaissance cette rhubarbe de la vertu et ce séné du génie qu'on lui offre tous les jours à la nuit close dans le creux de la main. Mais, hélas ! ce triste Laurent, un halluciné de la débauche et du rêve, ne s'humilie devant son admirable institutrice que pour l'entraîner et la séduire. Il provoquerait la colère d'un ange, il excite la pitié de la maternelle Thérèse : « Pauvre enfant ! lui dit-on, vous avez pris du vinaigre pour vous empêcher de grandir. — Ainsi, vous me méprisez ? — Non, je vous plains. » Et deux larmes coulent lentement sur les froides joues de Mlle Jacques ; deux

Digitized by Google

larmes qui m'ont rappelé celles que versa Mme de Staal-Delaunay à la mort de son père et dont elle a dit elle-même : — Je ne sais pas d'où elles partirent. Thérèse a beau se pencher en effet sur son urne lacrymale, il y a plus de sécheresse dans son âme que de sensibilité : le dédain retient ses pleurs à mi-joue, un sourire glacé les essuie. Aussi n'est-on pas étonné qu'après une telle scène, souvent répétée, l'injuste Laurent n'écrive à la fois, dans un moment de dépit viril : Vous êtes trop orgueilleuse..... vous êtes trop maternelle ! Thérèse, pourtant, garde en apparence toute sa placidité. Qu'aurait-elle à craindre de cet enfant avec qui elle échange des caresses contre des morsures ? Une réflexion égoïste rassure sa sensibilité : « Entre deux êtres, dont l'un est idéaliste et l'autre matérialiste, il y a la mer Baltique. » Cette mer est bientôt franchie, quoi qu'elle en dise, et l'idéaliste court aussi vite que le matérialiste sur ces glaçons ardents. Une double comédie se joue entre Laurent et Thérèse, beaucoup moins sincère, je crois, du côté de Thérèse que du côté de Laurent. Mlle Jacques, plus âgée de cinq ans (notez le chiffre) que M. de Fauvel, calcule beaucoup mieux que lui les variations d'un sentiment travesti. — « Vous savez bien, dit Laurent, qu'auprès de vous je suis chaste comme un petit enfant, et vous n'avez pas craint quelquefois de prendre ma tête dans vos mains comme si vous alliez m'embrasser au front. Et vous disiez : mauvaise tête, tu mériterais d'être brisée ! Et pourtant, au lieu de l'écraser comme la tête d'un serpent, vous tâchiez d'y faire entrer le souffle pur et brûlant de votre esprit ! » Ce souffle pur et brûlant s'insinue avec tant d'adresse dans le cœur de l'artiste, qu'une déclaration amoureuse succède aux jolies petites tendresses filiales. L'enfant est congédié avec hauteur : « Je m'étais crue, dit Thérèse, à l'abri de l'outrage de vos désirs. » Après cette verte mercuriale, l'amant se dissimule encore, se rapetisse avec joie, reprend ses joujoux, implore le fouet, redemande ses lisières et menace de fuir au bout du monde si on l'empêche de recommencer ses jeux innocents. — « Adieu, Thérèse, vous ne m'aimez pas, et moi je vous aime comme un petit enfant. » — « Comme un enfant, répète-t-elle en serrant la lettre dans ses mains agitées de je ne sais quel frisson. Il m'aime comme un enfant ! Qu'est-ce qu'il dit là, mon Dieu ! sait-il le mal qu'il me fait ? *adieu*. Mon fils savait déjà dire *adieu*. » Par égard pour son fils (je n'exagère rien), un fils qu'on lui a ravi et qu'on élève en Amérique, Thérèse écrit à Laurent de revenir, et les jeux innocents recommencent.

Ces jeux enfantins sont quelquefois troublés par la présence de l'Américain Palmer, un sage du Nouveau-Monde, qui, par les idées comme par le caractère, ressemble à Thérèse, et se trouve toujours

Digitized by Google

d'accord avec elle sur tous les points. L'*unisson* de ce philosophe et de Mlle Jacques déplaît par moments à M. de Fauvel, qui ose s'en plaindre à Thérèse. Mais Thérèse efface toute jalousie par une bonne définition musicale de l'unisson.

« Palmer est trop calme et trop parfait pour moi, dit-elle. J'ai un peu plus de feu, et je chante un peu plus haut que lui. Je suis relativement à lui la note élevée de la tierce majeure.

— Alors, moi, je ne suis qu'une fausse note, reprend Laurent.

— Non, avec vous, je me modifie et descends à former la tierce mineure.

— C'est qu'alors avec moi vous baissez d'un demi-ton ?

— Et je me trouve d'un demi-intervalle plus rapprochée de vous que de Palmer. »

Tierce majeure avec Palmer, tierce mineure avec Laurent, séparée de l'un et de l'autre par un demi-intervalle, quelle admirable situation musicale pour une virtuose comme Thérèse ! Mais je ne suis pas assez musicien, je l'avoue, pour décider si le trio peut longtemps se prolonger dans de pareilles conditions. Le sage Palmer en doute lui-même, car il sort brusquement du concert en disant à Laurent : « Vous aimez Mlle Jacques, et je crois qu'elle vous aime..... Tâchez qu'elle soit heureuse..... Mais si vous n'êtes point sûr de ne pas la faire souffrir, brûlez-vous la cervelle ce soir plutôt que de retourner chez elle. »

Un sage Américain laisse toujours passer le bout du revolver; mais nos fous de Paris ne craignent rien. Laurent de Fauvel écarte doucement la menace : il en sait assez désormais pour comprendre qu'il peut brusquer le dénoûment de la grande comédie de la maternité.

Ce fut par un acte de sa volonté, après des nuits de méditation douloureuse (je cite les propres paroles du roman), que Thérèse descendit encore d'un *demi-intervalle*, et baissa encore d'un *demi-ton*. Elle se trouva ainsi tout à fait d'accord avec Laurent, comme Mme de Warens avec Jean-Jacques, après la fameuse promenade au jardin. Que le lecteur se souvienne de l'allocution de *Maman à Petit*, et qu'il veuille bien la comparer à la harangue suivante prononcée sur l'estrade de l'alcôve, après quelques nuits de douloureuses méditations. Thérèse dit à Laurent : « Je veux ce que tu veux, parce que nous en sommes venus à ce point où la faute à commettre est l'inévitable réparation des fautes commises. J'ai été coupable envers toi, en n'ayant pas la prudence égoïste de te fuir ; il vaut mieux que je sois coupable envers moi-même, en restant ta compagne et ta consolation, au prix de mon repos et de ma fierté..... Ecoute, ajouta-t-elle en tenant sa main dans les siennes avec toute la force dont elle était

Digitized by Google

capable, ne me retire jamais cette main-là, et, quelque chose qui arrive, garde assez d'honneur et de courage pour ne pas oublier qu'avant d'être ta maîtresse j'ai été *ton amie*..... Je te demande seulement, si tu viens à te lasser de mon amour comme te voilà lassé de mon amitié, de te rappeler que ce n'est pas un instant de délire qui m'a jetée dans tes bras..... Je t'aime si ardemment et si saintement que je n'aurais jamais failli avec toi, si tu avais dû être sauvé par ma force. Après avoir cru que cette force t'était bonne..... te voilà persuadé du contraire..... tu deviens amer, et il semble, si je résiste, que tu sois prêt à me haïr et à retourner à la débauche..... Eh bien ! j'offre à Dieu pour toi le sacrifice de ma vie. Si je dois souffrir de ton caractère ou de ton passé, soit. Je serai assez payée si je te préserve du suicide que tu étais en train d'accomplir quand je t'ai connu. Si je n'y parviens pas, du moins je l'aurai tenté, et Dieu me pardonnera un dévouement inutile, lui qui sait combien il est sincère ! »

Il n'est guère possible d'insulter davantage l'homme qu'on se résigne à aimer. Mme Sand affirme qu'à la suite de cette harangue Laurent fut admirable d'enthousiasme, de reconnaissance et de foi; qu'il s'éleva au-dessus de lui-même par des élans religieux ; qu'il bénit sa chère maîtresse de lui avoir fait connaître l'amour vrai, chaste, noble; qu'il s'abandonna tout à fait à une espèce d'adoration extatique. Si cette affirmation était vraie, M. de Fauvel aurait été le plus bas et le plus sot des hommes. Est-ce là l'idée que Mme Sand a voulu nous donner de ce personnage ? Quoi ! Thérèse se vante, en tombant, de n'être coupable qu'envers elle-même, de renoncer à sa fierté et à son repos en doutant de l'honneur et du courage de son amant; elle ose proclamer qu'elle se livre sans délire à une volupté sans ivresse ; elle prend Dieu à témoin d'un dévouement qu'elle juge d'avance inutile ; et l'homme qu'elle avilit ainsi n'écrase pas à l'instant ce monstre d'hypocrisie et d'orgueil ! Ah ! si M. Paul de Musset a reconnu dans ce Laurent une image infamante de son frère, je comprends que l'indignation lui ait mis le fouet à la main pour châtier cet opprobre.

Laurent fut admirable d'enthousiasme, nous dit tranquillement Mme Sand. Et Thérèse, et Thérèse ? Oh ! la pauvre Thérèse, plaignons-la. Elle eut le malheur de croire à la félicité qu'elle avait donnée : mais, hélas ! ajoute Mme Sand, son ivresse ne dura pas huit jours.

Cette situation du roman d'*Elle et Lui*, et bien d'autres encore, qu'il serait trop long d'analyser, m'ont remis en mémoire je ne sais trop comment, ce passage curieux de la préface des *Lettres d'un Voyageur* : « ..... S'il n'y avait pas dans l'exercice d'écrire un certain charme souvent douloureux, parfois enivrant, presque toujours

Digitized by Google

irrésistible, qui fait qu'on oublie le *témoin inconnu* (le public), et qu'on s'abandonne à son sujet, je pense qu'on n'aurait jamais le courage d'écrire sur soi-même, à moins qu'on n'eût beaucoup de bien à en dire..... »

Le témoin inconnu ! le public ! Je rencontre ce fantôme en effet à chaque page de ce livre. Mme Sand l'évoque sans cesse pour le transformer en admirateur de la magnanimité de Thérèse, si indignement torturée par la bassesse de Laurent. Elle le somme de compter un à un tous ses sacrifices payés par autant d'indignités. Sa thèse de vengeance, artificieusement calculée, se développe rigoureusement, avec une implacable méthode. Il convient à Thérèse que Laurent soit fou, car elle ne peut le faire bête et méchant. Eh bien, le voici déjà, quelques jours seulement après leur liaison, dans une promenade nocturne à travers la forêt de Fontainebleau, sous le coup d'une hallucination qui semble calquée sur la vision de la *Nuit de Décembre :* Regarde, public, et sois témoin !

« Couché sur l'herbe, dans le ravin, sa tête s'était troublée..... puis, comme il se relevait sur ses mains, il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent : — Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs, et même j'ai cherché ma canne pour aller à son secours ; mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait toujours sur moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre, et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors, j'ai eu peur, et je me suis jeté la face contre terre, car cet homme..... c'était moi. Oui, c'était mon spectre, Thérèse ! »

N'y a-t-il pas là une abominable caricature de ce noble fantôme de la *Nuit de Décembre*,

> Ce jeune homme vêtu de noir
> Qui me ressemblait comme un frère ;

et le public n'est-il pas convié à remplacer la vision poétique par une hideuse réalité ? Ne croyez donc plus, semble dire Thérèse, aux sublimes extases d'un poète envolé dans le monde fantastique, mais, derrière cette fausse image, reconnaissez avec dégoût la cruelle vérité : un poète débauché, ivre et fou. Ce sont ses incorrigibles vices et sa monomanie qui ont conduit M. de Fauvel à martyriser peu à peu, jour par jour, heure par heure, l'irréprochable et immaculée Thérèse. Non-seulement Mlle Jacques perd sa considération ; elle arrive encore, par la faute de Laurent, à ne plus gagner assez d'argent

Digitized by Google

pour mener une vie aisée : elle perd la sécurité domestique, cette sainte et chaste victime du dévouement maternel ! Si, jusque-là, par son travail, l'héroïque artiste avait réussi à nouer les deux bouts, ce n'avait été qu'*à la condition d'avoir des habitudes réglées, beaucoup d'ordre dans ses dépenses, et de suite dans ses occupations.* « L'imprévu qui charmait Laurent amena la gêne. Elle le lui cacha, ne voulant pas lui imposer le sacrifice de ce précieux temps qui est tout le capital de l'artiste. » Ainsi, perte de la considération, perte de temps et perte de capital, voilà les premiers malheurs qu'impose à Thérèse le bonheur de Laurent. Cet insensé, par ses désordres, vient à son insu déranger à la fois le budget, les relations et les habitudes de Thérèse. Que dire d'un amour qui contrarie ainsi l'emploi de la journée, et qui foule aux pieds les livrets de la caisse d'épargne ? Malgré ses affectations de sublimité, Thérèse fait avec soin le décompte de son dévouement et de ses dépenses, met tranquillement en balance l'actif et le passif de son cœur et de son ménage, puis elle conclut en elle-même, avec un soupir de Vénus en boutique : « Ah ! voilà un amour qui m'a coûté gros ! » Que la banalité de cette exclamation ne décourage pas le lecteur. Il verra reparaître encore dans ce volume, et plus d'une fois, cette révoltante question d'argent.

Dès qu'elle est posée, le bon sens pratique de Thérèse prend l'alarme. Tandis que M. de Fauvel marche la tête dans les nues, sans le moindre souci du lendemain, Thérèse l'observe avec une sollicitude de médecin qui attend et devine l'explosion d'une maladie singulière pour faire des expériences *in anima vili.* « Tu es heureuse, disait Laurent, de te réveiller tous les matins avec le cœur à la même place. Moi, je perds le mien en dormant. C'est comme le bonnet de nuit que ma bonne me mettait quand j'étais enfant ; elle le retrouvait tantôt à mes pieds, tantôt par terre. » Que devient alors, au milieu de ses froides appréhensions, le cœur maternel de Mlle Jacques ? Ce cœur orgueilleux reste-t-il en effet à la même place ? Non, il remonte dans la tête ; il se fait raison et calcul, instrument de curiosité médicale et d'analyse intéressée. « Thérèse acquérait tous les jours la triste certitude que Laurent ne l'aimait déjà plus, ou qu'il l'aimait si mal qu'il n'y avait dans leur union pas plus d'espoir de bonheur pour lui que pour elle. C'est en Italie que la certitude absolue en fut tout à fait acquise pour tous deux. » En Italie, cet inquiet, ce mobile Laurent s'irrite du bonheur délicieusement savouré comme de la vue de la mer par un calme plat. Il ne comprend pas l'alliance de l'amour et du travail, de l'amour et des sermons. Thérèse l'ennuie de ses remontrances. Plus elle travaille dans les musées, plus il s'abandonne à la paresse errante, au jeu, à la débauche, à l'ivresse nocturne. Il rentre fatigué, abruti, et quelquefois blessé comme s'il s'était mêlé à quel-

Digitized by Google

que rixe de matelot, dans un cabaret borgne du port de Gênes. Le spleen le saisit dans les bras de sa maîtresse : il lui faudrait pour le distraire « des émotions venant du dehors, une magnifique musique sortant du plafond, un cheval arabe entrant par le trou de la serrure, un chef-d'œuvre littéraire inconnu sous la main, ou, encore mieux, une bataille navale dans le port de Gênes, un tremblement de terre, n'importe quel événement délicieux ou terrible qui l'arrachât à lui-même, et sous l'impulsion duquel il se sentît exalté et renouvelé. » Si Thérèse comprend la nécessité de ces féeries pour Laurent, il est évident que ces féeries vont jaillir toutes resplendissantes de son imagination ébranlée. Quelle est donc la mère qui n'a pas vingt fois décroché la lune du ciel pour son enfant? Mais la maternelle Thérèse ne sait que soupirer, gronder, se plaindre, ou percher comme un oiseau de nuit dans un silence hautain, dans un isolement farouche, ou travailler sans repos comme un ouvrier acharné qui veut remplir ses engagements, faire honneur à sa signature, payer ses dettes. Travailler, s'écrie Laurent, toujours travailler! N'a-t-il pas de l'argent pour deux, et d'où vient donc que sa maîtresse refuse de partager avec lui? « Thérèse tint bon, dit Mme Sand, elle savait que l'argent ne durerait pas dans les mains de Laurent, et qu'il ne s'en trouverait peut-être plus pour revenir le jour où il serait las de l'Italie. » Ici la prévoyance maternelle reparaît, n'est-ce pas? Mais les violentes querelles qui se succèdent coup sur coup donnent le plus éclatant démenti à cette tendre sollicitude.

« Je vous ai disputé à la débauche, dit un jour Thérèse à Laurent, je ne vous disputerai jamais à aucune de ses vestales. » Et plus loin, elle s'écrie les lèvres crispées : « Tiens, partons demain, tu deviendras fou ici. Ce sera peut-être pire ailleurs, mais j'irai jusqu'au bout de ma tâche. » Sur ce mot, ajoute Mme Sand, Laurent s'emporta. C'était donc une tâche qu'elle s'était imposée, elle accomplissait donc froidement un devoir?

L'avouerai-je franchement? Dans cette cruelle attitude, Thérèse me semble, non pas une femme dévouée, non pas une mère souffrante et courageuse, mais une Parque armée de ciseaux, toute prête à trancher la sombre destinée dont elle fait trembler le fil dans sa main.

Elle a pourtant besoin d'être consolée, à ce qu'elle dit. Le sage Américain, le faiseur de monologues, Richard Palmer revient à point d'Amérique pour succéder à Laurent qui s'est enfui en Toscane, et qui, devenu fou, retenu dans son lit par la fièvre, pousse des cris de détresse qu'on entend du port de Gênes. Ici Thérèse et Palmer se montrent vraiment sublimes. « Partons, dit Palmer.—O mon ami, je vous aime! répond Thérèse en se jetant dans ses bras. Je sens main-

Digitized by Google

tenant combien vous êtes digne d'être aimé. » Ils partent, en effet, pour Florence, ils se dévouent, ils sauvent le malade, ils guérissent le fou, et Thérèse l'embarque avec toute sorte de précautions à la Spezzia, sur le *Ferruccio*, qui file à toute vapeur vers la France. Nous assistons en ce moment à une scène qu'il faut reproduire, car il est essentiel de montrer l'héroïne de Mme Sand sur le Thabor, où elle triomphe en pleine lumière d'apothéose. Debout sur un rocher escarpé de l'île Palmaria, Thérèse regarde la haute mer, où le *Ferruccio* bondit dans l'écume étincelante : « Au bout de dix minutes, comme le *Ferruccio* tournait en face du promontoire, Laurent, en jetant une dernière fois les yeux vers ce triste rocher, vit, sur la plate-forme du vieux fort ruiné, une silhouette dont le soleil dorait encore la tête et les cheveux agités par le vent : c'était la chevelure blonde de Thérèse et sa forme adorée. Elle était seule. Laurent lui tendit les bras avec transport, puis il joignit les mains en signe de repentir, et ses lèvres murmurèrent deux mots que la brise emporta : Pardon, pardon ! »

Le roman est-il fini ? Tout l'annonce. La scène de l'île Palmaria ne forme-t-elle pas le tableau final ? Thérèse n'est-elle pas assez glorifiée ou vengée ? Laurent n'est-il pas assez avili ? Le *témoin inconnu*, le public, n'est-il pas assez édifié sur le compte de la femme héroïque, type de force et d'amour, à qui s'adresse, comme un hommage suprême, cet adieu désespéré de Laurent : « Thérèse, tu as souffert et tu vis. Moi, je t'ai fait souffrir et j'en meurs ! »

Le roman est fini, en effet, mais voici qu'il recommence. Il importe à la gloire de Thérèse que le sage Palmer se montre aussi faible que le fou Laurent. Ces deux hommes ne sont que les moitiés isolées de l'être idéal, de l'être fort que Mlle Jacques voudrait tenir à ses pieds, afin d'humilier complétement l'orgueil masculin. Qu'est-ce en résumé que ces deux amours successifs ou simultanés ? Purement et simplement deux actes du même drame. Mme Sand ne nous laisse pas le moindre doute sur ce point : « Sans cet amour froissé et brisé, jamais Palmer n'eût songé à épouser Thérèse, et l'effort qu'elle avait fait pour s'engager à lui n'était peut-être qu'une variation du désespoir. Laurent n'avait jamais disparu de sa vie, puisque le thème de persuasion que Palmer avait dû employer pour la convaincre était un retour perpétuel sur cette funeste liaison qu'il voulait lui faire oublier et qu'il était fatalement entraîné à lui rappeler sans cesse. » On ne peut aller plus loin dans la dialectique marivaudée de l'immoralité flagrante ; l'homme aux deux maîtresses, d'Alfred de Musset, serait un modèle de candeur à côté de la femme aux deux amants. Laurent et Palmer, d'ailleurs, s'accordent à proclamer, en toute occasion, la vertu de Thérèse.

« Mon amie, dit l'Américain à Mlle Jacques, après le départ de

Digitized by Google

M. de Fauvel, ne croyez pas que j'aie souffert de votre sollicitude pour lui ; vous vouliez guérir l'âme et le corps, vous avez remporté la victoire ; il est sauvé, votre pauvre enfant. »

Sauvé ! pas encore. Thérèse n'a pas encore lâché sa proie. On ne saurait guérir d'une peste invétérée qu'alimente maternellement un médecin de génie. M. de Fauvel arrache et doit arracher chaque jour l'irritant appareil de sa blessure. Il écrit de Genève, où il s'est exilé, des lettres pleines de soumission filiale.

« Ah ! Thérèse , je t'ai reproché autrefois d'aimer trop chastement..... Non, non, je n'oublierai jamais ce qu'il y avait entre nous de plus que l'amour, cette douceur maternelle qui me couvait des heures entières d'un sourire attendri et placide..... Thérèse, si tu n'es pas à Palmer, tu ne peux être qu'à moi ! Avec quel autre retrouveras-tu ces émotions ardentes, ces attendrissements profonds? tous nos jours ont-ils donc été mauvais? n'y en a-t-il pas eu de beaux? et d'ailleurs est-ce le bonheur que tu cherches, toi, la femme dévouée?.... Souviens-toi, souviens-toi, Thérèse ! »

Elle se souvient parfaitement qu'elle a été magnanime ; elle s'en souvient avec complaisance, ainsi que le témoigne cette sereine réponse d'un grand cœur :

« Sache bien que ce n'est pas, comme tu le prétendais, pour te *punir* que j'ai donné mon cœur et ma vie à un autre. Non, tu étais pleinement pardonné le jour où j'ai répondu à l'affection de Palmer. Crois-tu donc, mon pauvre enfant, qu'en te soignant comme j'ai fait durant ta maladie, je ne fusse réellement là qu'une sœur de charité? Non, ce n'était pas le devoir qui m'enchaînait à ton chevet, c'était la tendresse d'une mère. Est-ce qu'une mère ne pardonne pas toujours! Eh bien ! il en sera toujours ainsi, vois-tu. Toutes les fois que, sans manquer à ce que je dois à Palmer, je pourrai te servir, te soigner et te consoler, tu me retrouveras. C'est parce que Palmer ne s'y oppose pas que j'ai pu l'aimer et que je l'aime. S'il m'eût fallu passer de tes bras dans ceux de ton ennemi, j'aurais eu horreur de moi ; mais c'a été le contraire. C'est en nous jurant l'un à l'autre de veiller toujours sur toi, de ne t'abandonner jamais, que nos mains se sont unies. »

S'il m'eût fallu passer de tes bras dans ceux d'un ennemi..... mais c'a été le contraire ! L'aveu est tout à fait inattendu, on en conviendra : il a de quoi épouvanter ou de quoi confondre, si l'éclat de rire ne vous sauve par bonheur de ces noirs étonnements. Vit-on jamais plus de naïveté dans la corruption, ou plus d'ironie implacable sous une apparente douceur d'âme?

A de pareilles déclarations, Laurent devrait hausser les épaules ou reculer d'horreur. Eh bien, non ! il est touché, il est pénétré, il est reconnaissant, il est ravi !

Digitized by Google

« Ma chère Thérèse, mon cher Palmer, écrit-il, vous êtes mes deux anges gardiens. Vous m'avez porté bonheur. Grâce à vous, enfin, je sens que j'étais né pour autre chose que la vie que j'ai menée. Je renais, je sens l'air du ciel descendre dans mes poumons avides d'une pure atmosphère. Mon être se transforme. Je vais aimer ! Oui, je vais aimer, j'aime déjà !.... J'aime une belle et pure enfant qui n'en sait rien encore, etc..... Je suis ton œuvre, ton fils, ton travail et ta récompense, ton martyre et ta couronne. Bénissez-moi tous les deux, mes amis, et priez pour moi. Je vais aimer ! »

Quelles étranges confidences ! Dans quel monde sommes-nous ? Un amant écrit en style emphatico-mystique à son ancienne maîtresse, à son rival heureux, qu'il est entraîné par de nouvelles amours, et il leur demande à mains jointes des prières et des bénédictions, qu'on lui expédie courrier par courrier ! Mais ce n'est pas tout : Mlle Jacques n'a-t-elle pas longuement confié à sa mère, à sa tendre mère, le récit détaillé, circonstancié, tantôt mélancolique et tantôt pathétique, des aventures de son cœur ? Si Mme Sand ne voit pas de mal à ces expansions, à ces confusions, à ces promiscuités de sentiments, à ce communisme béat de l'amour, à cette adultération de la famille, je lui en fais mon bien sincère compliment : elle invente des personnages pleins d'originalité, de moralité, de nouveauté surtout, que les fouriéristes salueraient comme des cousins, et les zingari comme des frères. Après avoir coudoyé des êtres pareils, après avoir forcément vécu dans leur compagnie, un dandy se condamnerait à la continence, une honnête femme renoncerait à l'amour, un galant homme fuirait au désert et se ferait ermite.

Vers les dernières pages du roman, les situations de Palmer et de Laurent sont renversées. Palmer, avec sa jalousie concentrée, ne réussit pas mieux que Laurent avec ses faiblesses et ses rages. Mais, quoi qu'en dise Mme Sand, ce n'est pas sa jalousie qui le perd. Sa grande faute consiste à vouloir épouser Thérèse quand le mari bigame la laisse, par sa mort, libre de tout lien. L'épouser, elle, Thérèse ! l'épouser, c'est-à-dire la protéger et la gouverner ! Mlle Jacques se révolte : « Mon enfant, s'écrie-t-elle alors avec des sanglots étouffés, je te jure, à toi qui es dans le ciel, qu'aucun homme n'avilira plus ta pauvre mère. » L'enfant, qui n'est pas dans le ciel, revient quelque temps après d'Amérique, ramené par le bon Palmer. Thérèse, poussée par sa mère, est alors retombée dans les bras de Laurent. Mais, à la vue du petit Manoël, dit Mme Sand, elle ne pensa plus à ce que Laurent deviendrait sans elle. « Elle était mère, et la mère avait irrévocablement tué l'amante. » Telle est la conclusion de ce livre ; je défie le plus courageux lecteur de le reprendre sans une impression de colère nerveuse et de profond dégoût. Après l'avoir refermé pour ne jamais

Digitized by Google

le rouvrir, un affreux soupçon me traverse l'âme. La sublime Thérèse ayant prétendu sans cesse demeurer la mère de ses amants, quel rôle pourra-t-elle jouer en face de son fils ? De la première page à la dernière, ce livre est criminel : on y respire l'inceste.

D'un autre côté, s'il est vrai, comme je le crois, que Thérèse ait voulu déshonorer Laurent pour se glorifier elle-même, on peut affirmer qu'elle a dépassé le but sans l'atteindre. Malgré ses folies, malgré ses bassesses, le personnage de Fauvel est intéressant : il émeut et il attache, il vit en un mot, tandis que celui de Thérèse est faux, anti naturel, anti-humain. Cette prétendue femme supérieure n'est pas même une femme : c'est une laide allégorie galvanisée par le talent, et si par hasard elle représente quelque chose, ce ne peut être que le plus horrible défaut des hermaphrodites : la fatuité féminine!

Le *témoin inconnu*, le public, pour peu qu'il soit averti, témoignera comme moi, j'en suis sûr, au tribunal de sa conscience. Loin d'être séduit par Thérèse, il ira de lui-même, par un élan sympathique, du côté de Laurent de Fauvel, indignement travesti. M. Paul de Musset n'aurait donc pas eu besoin d'opposer au roman d'*Elle et Lui*, le roman de *Lui et Elle*. En écrivant son histoire, Thérèse, comme ces démons forcés de s'accuser par la bouche des possédés, Thérèse, dis-je, a fatalement prononcé sa propre condamnation. Il est pourtant curieux d'entendre l'Olympe de M. Paul de Musset, la même personne que Thérèse, livrer le secret de celle-ci par les violentes exclamations d'une sensualité presque folle : l'auteur de *Lui et Elle* cite des lettres authentiques d'Olympe, où je relève les étranges passages que voici :

« Quel est ce feu qui dévore mes entrailles ? Il semble qu'un volcan gronde au dedans de moi et que je vais éclater comme un cratère..... Quelle fièvre avez-vous fait passer dans mes veines, esprit de la vengeance céleste ? Quel mal ai-je donc fait aux anges du ciel pour qu'ils descendent sur moi et m'infligent le châtiment d'un *amour de lionne ?* Mon sang s'est-il changé en feu ? Pourquoi ai-je connu, à l'approche de la mort, des embrassements plus fougueux que ceux des hommes ?.... »

L'*amour de lionne* contredit un peu, n'est-ce pas, *l'amour de pélican ?* Il est évident que Thérèse n'est pas sincère : mais il est douteux qu'Olympe soit tout à fait vraie. En jetant dans le creuset ces deux moitiés d'un même personnage, un romancier comme Balzac eût inventé un caractère féminin d'une vérité saisissante et tragique. Nous aurions eu affaire alors, non pas à une créature théâtrale, non plus à une lionne farouche, mais à une femme à la fois sensuelle et prude, orgueilleuse et maternelle, hypocrite et passionnée, cherchant à se persuader et affirmant hautement qu'elle accomplit une sainte

Digitized by Google

mission lorsqu'elle satisfait avec une espèce de rage son double besoin d'aimer et d'avilir un être supérieur. Il n'y a guère que M. Mérimée aujourd'hui qui pût représenter en maître cette étrange figure de Thérèse-Olympe. Mme Sand, j'en suis bien certain, n'y réussirait pas. Si elle avait eu encore la puissance de réaliser une grande conception romanesque, elle aurait peint sous le nom de Thérèse, non pas une marâtre amoureuse, mais une fille loyale et naïve, dévouée, aimant jusqu'au martyre, fière de servir de proie au génie, et bénissant à sa dernière heure son cher bourreau, son immortel meurtrier. Elle a préféré commenter par un roman latéral ce triste et insuffisant ouvrage, l'*Histoire de ma vie*. Elle a préféré se donner le plaisir d'une de ces confessions pharisiennes, où l'on accuse les péchés d'autrui en célébrant ses propres vertus. N'en finirons-nous pas bientôt avec toutes ces confessions publiques et générales qui ont abaissé le caractère et l'esprit de tant d'illustres contemporains? Mémoires personnels, confidences intimes, autobiographies, grands et petits prétextes de scandale populaire, nous sommes envahis depuis plus de vingt ans par une littérature de photographes suspects qui infecte tous les genres d'écrits, depuis les petits journaux jusqu'aux revues, depuis le pamphlet jusqu'à l'histoire, depuis le drame jusqu'au roman. Que deviennent, au milieu de ces excès, l'honneur, la dignité, l'indépendance, et même la pudeur de l'écrivain?

On s'est beaucoup lamenté de nos jours sur le sort de l'homme de lettres au XVIIe et au XVIIIe siècle. Ils manquaient, dit-on, de dignité, ces misérables auteurs pensionnés par le roi, par un de ses ministres, ou par un financier vaniteux; pour quelques écus, pour un morceau de pain, jeté en aumône, pour un habit au jour de l'an, ils acceptaient le rôle de familiers, de parasites, de meubles parlants, de domestiques lettrés. Nous sommes plus fiers aujourd'hui : car nous ne dépendons de personne, ni d'un souverain, ni d'un banquier, ni d'une Mme de la Sablière, ni d'une Geoffrin. Plus de dédicaces au roi de Prusse, plus de flatteries à l'impératrice de Russie, à la reine de Suède ou à l'empereur Joseph II. Non, non, plus un coup de chapeau devant les puissances. Et pourtant, c'est bien de nos jours qu'on a vu un grand poète échanger sa lyre contre un orgue de mendiant. C'est bien de nos jours qu'on a vu des dramaturges faire jouer au théâtre l'histoire dialoguée de leurs infortunes de ménage. C'est bien de nos jours qu'on a vu des romanciers ouvrir à deux battants sur la rue la petite porte de leur alcôve. Le bonhomme Shylock s'est fait écrivain, et il a coupé sur sa poitrine et sur celle de ses amis une livre de chair qu'il vend à la criée, sur l'étal sanglant des libraires. Ah! si c'est là notre dignité, si c'est là notre indépendance actuelle, qu'on me ramène à M. de Montauron et au

Digitized by Google

baron d'Holbach, qu'on me ramène à l'ancienne domesticité, à l'ancienne servilité. Je veux être le familier du duc de Richelieu, je veux être la bête de Mme Geoffrin.

D'où vient donc cette hâte à dire de son vivant au public ce qu'il ne devrait apprendre que de la bouche des morts? Est-ce impatience de la gloire? Est-ce défiance de la postérité? Je crois plutôt que c'est manque de foi en soi-même, dédain de l'avenir et de l'art, amour des biens présents et des jouissances immédiates, en un mot commerce et trafic, non-seulement de l'intelligence, mais de l'âme et du cœur. On s'excuse de ces tristes mœurs en accusant le public qui n'aime ni la littérature pure, ni l'art désintéressé. Sans doute le public manque de goût et quelquefois même de sens moral. On lui met dans les mains un daguerréotype : il court de lui-même au stéréoscope. Mais si la critique faisait son devoir, le lecteur ferait peut-être le sien. Repoussons du pied les vilenies littéraires, épurons les mœurs de l'esprit, chassons, en un mot, les marchands du temple. Le public applaudira et reviendra.

Un ingénieux sceptique, un académicien de la dernière heure, un homme très poli et très adroit, avec un grand fonds d'impudence, me contait gaiement l'autre jour, à propos de ces deux romans d'*Elle et Lui* et de *Lui et Elle*, qu'il avait beaucoup connu jadis Olympe-Thérèse et Laurent-Edouard. « Ils se rencontrèrent chez moi un certain soir, me disait-il, après une assez longue séparation. Je vois encore Olympe sur ce canapé, déguisée en homme, et des pieds à la tête revêtue de velours noir. Laurent, en habit de cheval, tenait à la main une cravache sifflante. A la suite d'une conversation très animée qui déplut à Laurent, la cravache tournoya et le velours blanchit. Cette correction dura certainement un bon petit quart d'heure. J'avoue que, pendant les premières dix minutes, je fus un peu étonné, un peu embarrassé. Mais quand le velours eut blanchi, j'étais, sans aucune restriction, du parti de la cravache. »

Quoique cette anecdote ne soit pas du tout une fable, elle a sa moralité, qui est celle-ci : lorsqu'une certaine littérature s'offre triomphante à la critique, celle-ci doit la châtier sans merci en face du public. Malgré ses incertitudes et sa grande politesse, le public finira toujours par être du parti de la cravache, comme cet ingénieux académicien.

HIPPOLYTE BABOU.

Digitized by Google

ALBA

SIXIÈME PARTIE[1]

LIX

Le lendemain, Venise fut témoin d'un spectacle étrange, et il se déroula sur la place Saint-Marc et à l'arsenal des scènes dont les péripéties surpassent en émotion toutes celles que les habiles faiseurs arrangent et combinent dans les drames les mieux charpentés. La réalité, parfois, est plus saisissante que la fiction.

Vers huit heures du matin, deux hommes sortirent d'une maison de modeste apparence. L'un d'eux était petit : il avait l'air doux, le visage calme, les traits fatigués; il était sur cette pente de la vie où déjà la force physique commence à décliner, et où la fleur de la jeunesse a perdu son éclat, mais où l'âme est dans toute la plénitude de sa puissance morale. On pouvait lire une mâle assurance dans ses yeux ; mais il n'y avait rien de particulièrement belliqueux dans ses allures et dans sa personne : c'était un avocat. — Mais l'histoire écrira son nom à côté du nom des héros. — L'autre, nous le connaissons depuis longtemps, c'était Marino. Le passant qui eût demandé à ces deux hommes : Où allez-vous ? n'eût pas été médiocrement surpris de les entendre lui répondre : Nous allons prendre l'arsenal, nous emparer de Venise, renverser

[1] Voir 2e série, t. IX, p. 233 (livr. du 31 mai 1859); p. 425 (livr. du 15 juin); p. 609 (livr. du 30 juin 1859); t. X, p. 30 (livr. du 15 juillet); p. 254 (livr. du 31 juillet.)

Digitized by Google

l'ancien gouvernement, et en établir un nouveau. Pourtant, rien n'eût été plus vrai. Seulement ni l'un ni l'autre ne savaient comment ils mèneraient à bien leur entreprise.

Ils marchaient le fusil à la main, la cocarde nationale sur la poitrine, ralliant à eux les gardes civiques, à mesure qu'ils les rencontraient. Le peuple les regardait passer, étonné, ne sachant ce qu'ils voulaient. Bientôt, à la tête d'une centaine d'hommes, ils se présentent devant l'arsenal.

De puissantes murailles, couronnées de tours, hérissées de bastions, défendent la noble enceinte, qui abrita jadis la plus intrépide marine du monde. On y pénètre par un portique, qu'habite un peuple de statues, et surmonté de deux tourelles de briques rouges, crénelées et ourlées de pierres. Deux lions — deux colosses en marbre pentélique en défendent le seuil. Leur air archaïque ajoute je ne sais quelle majesté à leur tournure fière et grandiose. Morosini les a pris au Pirée pour les donner à Venise ; mais ces trophées d'une victoire gardent jusque dans l'esclavage leur mine hautaine et superbe. La lionne, qu'il ne faut pas juger d'après les règles d'une esthétique vulgaire, ouvre une gueule sans langue. On dit qu'une belle Athénienne, l'amie d'Harmodius et d'Aristogiton, ceux qui se couronnaient de violettes pour combattre, et qui cachaient leur poignard dans des bouquets de myrte, mise à la torture par le tyran, qui soupçonnait le complot, au lieu de lui dire le nom des conjurés, lui cracha sa langue au visage. — Elle s'appelait Leæna. C'est en souvenir de sa fidélité, de sa violence héroïque, — et de son nom, — que sa patrie reconnaissante lui consacra ce témoignagne où l'admiration semble encore mêlée de crainte.

Cet arsenal, dans lequel Venise déployait jadis une si énergique activité, qu'elle y pouvait, dit-on, équiper une galère en un jour, languit maintenant dans un morne abandon. Mais, quand nos conquérants se présentèrent à sa porte, il y régnait une confusion anarchique. On avait renvoyé les ouvriers à la suite de l'émeute ; le meurtre de Marinovich avait jeté comme une ombre sur ces hautes murailles, et l'on respirait, avec l'odeur du sang, une sorte de vertige. Personne ne voulait plus obéir : personne ne savait plus commander, Quelques officiers de marine causaient dans les bureaux avec des gardes civiques.

Les conjurés entrèrent. Pas une baïonnette ne fut croisée contre leur poitrine. On fit venir le commandant en chef, et on le somma de remettre l'arsenal au peuple. L'arsenal fut remis, sans qu'on fît même une tentative de résistance. Poudre, boulets, canons, tout fut livré. La cloche d'alarme sonna pour appeler les arsenalotti. Immédiatement, on les forma en compagnies ; on pénétra dans ces admirables

Digitized by Google

salles, belles comme des musées, où l'on garde les modèles des Bucentaures, et les armures des doges, et les épées des rois alliés de la république ; et, à tous ces patriotes déjà prêts à mourir pour l'indépendance de Venise, on donna la seule chose qui leur manquât encore : des armes !

Une heure plus tard, l'Autriche put voir à quel point elle était détestée, et comment tombe un pouvoir qui n'a pas jeté ses racines dans l'amour du peuple.

Le bruit de la prise de l'arsenal se répandit par la ville avec une rapidité d'éclair. Les maisons se fermèrent, et le peuple se précipita vers Saint-Marc.

Là, au milieu des acclamations les plus enthousiastes, on prononça la déchéance du gouvernement impérial. En même temps, Venise, sauvée et reconquise, proclama la république. La république vivait à Venise dans toute la gloire de ses souvenirs. C'était la forme naturelle et nationale de gouvernement qui se présentait à l'esprit de tous. Venise libre n'en avait point connu d'autre. La république, en tombant, n'avait pas laissé, comme chez d'autres, une longue traînée de sang et une mémoire maudite. Tous l'avaient regrettée comme une mère, et il leur semblait, en la retrouvant, qu'ils ne l'avaient jamais tant aimée.

Aussi un tonnerre d'acclamations retentit, d'île en île, jusqu'aux extrémités de la lagune. La parole humaine serait impuissante à exprimer l'ivresse qui s'empara de la ville entière, en face de l'oppression vaincue et de la liberté ressuscitée. Les vieux pleuraient, les jeunes s'embrassaient ; les mains battaient avec frénésie, ou s'élevaient au ciel pour lui rendre des actions de grâces. Un vieillard, en entendant proclamer la république, tira de son sein une vieille image de lion sculptée en bois :

« Je savais bien, s'écria-t-il, que Venise renaîtrait ! Voilà cinquante ans que je garde ce lion pour le *remettre hors*, le jour où Saint-Marc serait redevenu républicain ! »

Et, pareil au vieillard Siméon, après qu'il eut contemplé le petit Jésus présenté au temple, dans les bras de sa mère, il chanta aussi son cantique :

« Je n'ai plus rien à demander à Dieu : maintenant, je puis mourir. »

Bientôt, comme il arrive toujours dans toutes les révolutions possibles, ceux qui avaient pris la plus petite part à l'action voulurent prendre la plus grande au triomphe : ils organisèrent des manifestations tumultueuses, et parcoururent tous les quartiers de la ville en chantant la victoire qu'ils n'avaient pas remportée.

La portion plus calme de la population, celle qui attend, d'ordi-

Digitized by Google

naire, que l'on agisse pour elle, ne pouvait pas croire à ce qu'elle entendait : il lui semblait vivre dans un rêve. Se lever le matin esclave, et le soir se coucher libre ! Ses transports n'en éclatèrent qu'avec plus d'enthousiasme, quand elle fut certaine de la victoire. Les choses, d'ailleurs, se précipitaient sur une pente où désormais rien ne pouvait plus les arrêter.

Marino, avec sept ou huit hommes déterminés, pénétra dans le palais du gouverneur, entra dans le conseil qui siégeait encore, et, séance tenante, sous la pression des événements les plus graves qui puissent troubler le sang-froid des diplomates, on négocia la reddition de Venise et la capitulation de l'armée, déjà prisonnière du peuple. L'aigle des Césars dut incliner ses deux têtes devant le drapeau de l'indépendance italienne. Une à une, les dernières résistances furent vaincues : autorité civile et pouvoir militaire, tout fut emporté en deux jours. Venise était affranchie : elle se sentait libre ! C'était la première fois depuis le jour où, cinquante ans plus tôt, le général Bonaparte avait déposé le dernier des doges. La ville de Saint-Marc en tressaillit jusqu'au fond de ses entrailles, et sa surprise seule fut aussi grande que sa joie. Ce n'était pas seulement, comme il arrive ailleurs, une forme de pouvoir plus ou moins aimée qui changeait : c'était une indépendance séculaire, qu'une audace heureuse venait de reconquérir. En un moment, toutes les opinions se confondirent dans le sentiment unanime de la nationalité. C'était, dans toutes les classes sociales, un élan, une sympathie, un amour généreux des autres. On eût dit que la ville entière n'avait qu'un cœur et qu'une âme.

Mais ce qui est beau est de courte durée ! dit l'Orient dans un de ses plus tristes proverbes. Dans la vie d'un peuple, de pareilles ivresses sont toujours passagères.

Venise, du reste, n'avait jamais connu ces querelles de parti qui, si longtemps, divisèrent les peuples d'Italie ; à Venise, on n'avait guère vu que des tentatives de révoltes individuelles, réprimées par des châtiments soudains, exemplaires, mais qui n'atteignaient qu'un homme ou qu'une famille, sans armer les guelfes contre les gibelins, les capulets contre les montéguts. Sous l'ancienne république, il n'y avait point eu, à vrai dire, de bourgeoisie. Il n'y avait eu qu'une aristocratie très bonne pour le peuple, et un peuple complétement étranger à la politique, mais si attaché à un gouvernement qui le rendait heureux, qu'il lui donnait toujours le plus tendre et le plus doux des noms[1].

[1] Notre sainte mère la République, *santa madre la Republica*.

Digitized by Google

Tel était l'état des choses, quand l'épée victorieuse de la France brisa la corne des doges.

La bourgeoisie intelligente qui venait de faire, au bout d'un demi-siècle, la révolution nouvelle, était née pendant l'occupation étrangère ; elle ne s'était jamais trouvée en lutte, ni même en contact avec l'aristocratie ; il n'y avait donc entre elles aucune de ces rancunes qui, parfois, tuent dans leurs germes les gouvernements prêts à naître. Ici, au contraire, tout le monde était maintenant d'accord ; on ne prévoyait pas encore les dissentiments si profonds qui suivent trop souvent les mouvements révolutionnaires ; la haine et la crainte de l'ennemi commun suffisaient à les éloigner. — On n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une volonté : conserver sa conquête. Aussi la proclamation de la municipalité vénitienne fut-elle accueillie avec un immense enthousiasme. Un poète improvisa un hymne patriotique, qui remplaça, dans le répertoire des barcarols, les stances un peu trop usées du Tasse ; du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, les échos du Grand-Canal en répétèrent les refrains. On ne vivait plus dans les maisons : la place Saint-Marc était devenue le rendez-vous de toute la ville. Comme aux premiers jours de la fondation de cette noble cité, elle était le forum ouvert de Venise. Dans tous les temps, cette place avait été si intimement liée à l'histoire de la nation, que ses pierres, si elles prenaient une voix, pourraient la raconter. Les grands événements de ses annales ont eu là leur retentissement éclatant. C'est là qu'elle a célébré ses conquêtes et pleuré ses défaites ; c'est là encore qu'elle voulait fêter sa liberté renaissante. Les plus beaux temps des Mocenigo, des Dandolo, des Pisani ne furent pas témoins d'un plus sincère, d'un plus ardent enthousiasme. Un souffle héroïqne gonflait toutes les poitrines.

Mais ce que nous ne saurions dépeindre, c'est la joie profonde d'Alba. Alba avait l'âme d'une patricienne et toutes les fiertés des races nobles. Ces sentiments, Marino les avait encore développés en elle, et ils avaient grandi en même temps que son amour.

La crainte seule de voir Lanzia périr dans le mouvement qui l'emportait avait pu les modérer et les contenir. Mais leur triomphe soudain et complet la jetait dans une sorte d'exaltation dont elle n'était plus maîtresse. Il y a des moments où le cœur déborde et souffre de son bonheur même, s'il ne peut le répandre. Entre elle et lui maintenant, la distance allait chaque jour diminuant ; il serait plus puissant qu'elle n'était riche ! Au lieu de recevoir, c'est lui qui donnerait ; mais elle l'aimait assez pour ne pas lui envier le plaisir qu'elle aurait éprouvé à sa place.

Ils allaient cependant rencontrer plus d'un obstacle encore. Les

Digitized by Google

Nerini avaient trop étroitement uni leurs intérêts à l'ordre de choses que l'on venait de renverser, pour qu'une certaine pudeur, qu'il fallait respecter, ne les empêchât point de se rallier immédiatement aux hommes nouveaux. L'aristocratie, disait Beppo, habituée au commandement depuis des siècles, devait au moins se montrer réservée vis-à-vis d'une révolution qui se faisait sans elle. Au fond, le jeune comte, qui rêvait déjà les honneurs diplomatiques, ne pouvait se défendre d'un certain déplaisir en songeant que le bonheur de sa patrie était l'ennemi du sien. Ce sont là des situations fâcheuses, et le juste châtiment des hommes qui font passer leurs intérêts avant leurs convictions : ils n'ont pas même, au jour des revers, la suprême consolation d'une conscience satisfaite.

La mauvaise humeur de Beppo se donna donc carrière dans la maison par toutes sortes de petites tyrannies intimes, et comme il ne cachait pas son dépit, Alba était bien obligée de cacher sa joie. Un événement inattendu vint rendre plus difficile encore une situation déjà si perplexe.

LX

Le baron de Morghen avait quitté Venise avec le régiment de Croates auquel il appartenait. Le peuple avait contre les Croates d'assez vives rancunes, parce qu'il voyait en eux l'instrument à la fois le plus docile et le plus terrible de la domination étrangère. Non point qu'ils fussent méchants, mais ils vivaient profondément séparés du peuple, dont ils ignoraient la langue, ne connaissaient que leur consigne, et obéissaient à tous les ordres de leurs maîtres avec un zèle presque farouche. Si la tentative des patriotes avait échoué, c'est eux qu'on eût chargés des vengeances.

Fritz reçut un ordre de départ immédiat. Il ne put prendre congé de personne ; un simple billet qu'il écrivit à la comtesse ne parvint point à son adresse.

« Voilà qui est étrange ! pensa la signora Nerini. Je veux bien qu'on n'ait pas accordé à mon futur gendre quarante-huit heures de réflexion ; mais nous ne demeurions pas à dix lieues l'un de l'autre, et il ne risquait pas sa tête en venant baiser la main d'Alba.

— Il nous abandonne : mauvais signe ! se disait Beppo de son côté ; il sent bien que la fortune des Nerini est plus que compromise, et il s'en va : je ne peux pas lui en vouloir. Nous ne méritons pas qu'il se dévoue pour nous ! Cette petite sotte d'Alba ! c'est elle qui est cause tout..... Quel appui nous perdons ! — et par sa faute ! si

Digitized by Google

jamais les Autrichiens reviennent..... Fritz doit être enchanté, maintenant : le voilà tiré d'un mauvais pas ; nous aurions pu le gêner. »

Beppo croyait rendre justice aux autres en les jugeant d'après lui-même. Alba, cependant, avait d'autres craintes.

Elle savait trop bien quelles puissantes attaches liaient M. de Morghen à sa destinée pour croire qu'elles se seraient ainsi rompues à la première secousse. Fritz n'aurait pu partir sans la revoir : il ne l'avait pas revue, donc il était encore à Venise !

Alba n'avait qu'à moitié tort. Les pressentiments des femmes ne les trompent jamais tout à fait.

Trois jours après les graves événements qui venaient de renverser l'empire et de relever la république, la famille Nerini se trouvait réunie autour de la table à ouvrage des jeunes filles. C'était le soir ; on causait des affaires politiques et des hommes nouveaux qui dirigeaient Venise : le nom de Marino fut prononcé deux ou trois fois, mais sans l'espèce d'irritation qu'il soulevait d'ordinaire ; le succès réconcilie si bien les hommes !

Le salon des Nerini avait, ce jour-là, un aspect que nous ne lui connaissions point encore.

Ce n'était plus la brillante soirée d'autrefois, si vive, si animée, avec ses fleurs, ses lumières, sa musique, sa causerie piquante. Dans un coin de l'immense galerie, il y avait une seule lampe sur une table, autour de laquelle les jeunes filles lisaient ou travaillaient presque en silence ; où étaient maintenant les aimables cavaliers si empressés à leur faire la cour ? Le premier coup de vent les avait dispersés. Seul, M. d'Ayala était resté fidèle à ses vieilles habitudes ; Léandre ne quittait point Isabelle.

Tout à coup, la porte de la galerie s'ouvrit, et un homme que personne n'annonçait s'avança vers la comtesse. Il portait le costume des pêcheurs chioggiotes — tel qu'on le voit dans ce magnifique tableau qui fut comme le testament du génie de Léopold Robert — la veste brune et flottante, la ceinture aux vives couleurs et le bonnet de laine rouge retombant sur les épaules. — Au bruit de ses pas, toutes les têtes se redressèrent ; la mère et les filles échangèrent des regards étonnés, et Beppo, se levant, alla vers l'étranger, auquel rien ne semblait donner le droit d'entrer dans ce salon, à une heure réservée aux relations les plus intimes.

Mais, au moment de l'aborder, Beppo recula d'un pas, le regarda fixement, puis lui tendit les deux mains avec une exclamation de joyeuse surprise, puis le prenant par le bras, l'amena près de la table, autour de laquelle étaient groupées sa mère et ses sœurs.

Dès qu'il fut entré dans le cercle lumineux que projetait la lampe :

« Tiens ! s'écria Faustine, c'est ce cher baron de Morghen ! »

Digitized by Google

Avant sa sœur, Alba l'avait déjà reconnu, et pâle, car tout le sang de ses veines refluait à son cœur, — elle se renversa à demi sur sa chaise, ne trouvant ni une pensée, ni une parole. Cette preuve d'amour, qui la touchait, l'effrayait bien plus encore, car elle prévoyait les conséquences que l'on ne manquerait pas d'en vouloir tirer.

Après avoir salué la comtesse, Frédéric vint à elle et prit sa main, qu'il baisa.

« Chère Alba, lui dit-il, vous saviez bien que je ne pouvais partir sans vous avoir revue.

— Les événements sont quelquefois plus forts que notre volonté, » répondit la jeune fille avec un peu d'embarras.

Béatrix vit le trouble de sa sœur et lui vint en aide :

« Comment avez-vous pu revenir ici ? demanda-t-elle au baron.

— J'ai voulu ! répondit-il.

— Cela ne suffit pas toujours ! Mais à quel miracle d'imprudence et de bonheur devons-nous de vous revoir aujourd'hui, quand il n'y a plus un Autrichien dans Venise ?

— Vous savez comment nous sommes partis, il y a cinq jours, — ou cinq ans, tant ces jours m'ont paru longs ! — Nous touchâmes à Trieste ; deux ou trois régiments ont filé sur Laybach. Le mien garde la côte : il est présentement caserné à Pola, où se trouvaient nos vaisseaux. J'ai demandé un congé de quelques jours au colonel. Un pilote grec, qui n'avait rien à faire, m'a mis à Chioggia en une nuit; je me suis procuré l'accoutrement que vous voyez, et un pêcheur m'a jeté ce soir sur les premières marches du Rialto. De là ici, il n'y a pas loin. Vous savez tout. »

Alba ne répondit rien ; mais elle ne se défendit pas d'une émotion pénible, sous le regard de cet homme qui venait de risquer sa vie pour la revoir. Les autres sœurs laissèrent échapper un léger murmure d'approbation.

« Vous voyez, chevalier, dit la comtesse en se tournant vers M. d'Ayala, que notre siècle n'est pas aussi déshérité qu'on veut bien le dire, et qu'il a encore des héros de roman !

— Eh ! comtesse, répliqua le sigisbé, ne le savez-vous que d'aujourd'hui ?

— Mon cher baron, reprit la signora Nerini, en tendant la main à M. de Morghen, vous êtes un grand cœur, et je plaindrais ceux qui ne seraient pas capables de vous comprendre et de vous apprécier. Maintenant, mon ami, parlons sérieusement : vous ne pouvez pas rester à Venise : il y aurait trop de dangers pour vous.

— Je suis soldat, madame, et le danger et moi nous sommes de

Digitized by Google

vieux amis ! — Mais je crois que c'est vous-même qui ne pourrez bientôt plus rester ici..... Je voudrais vous en voir partir ! »

Toutes les femmes se regardèrent, et comme aucune ne répondait :

« Nous sommes Vénitiennes, dit Alba avec une certaine fermeté ; notre place est à Venise !

— Ma fille, reprit la comtesse d'un ton sévère, votre place sera près de moi, partout où je serai. »

Personne ne voulait pousser la conversation sur cette pente dangereuse : il y eut quelques minutes d'un silence embarrassant : ce fut la comtesse qui le rompit :

« Vous n'allez pas, j'imagine, retourner à votre caserne ? dit-elle au jeune officier.

— Elle est provisoirement occupée par messieurs les gardes civiques, répondit-il en riant, et le lieutenant qui habite ma petite chambre ne voudrait peut-être pas me la rendre encore.

— Fritz est mon hôte, et je me charge de lui, dit Beppo, qui prit le bras de l'Autrichien et l'emmena.

— Vos infortunes ne sont pas celles de tout le monde, disait quelques minutes plus tard miss Shelby en quittant Alba sur le seuil de sa chambre : vous avez de trop grands cœurs autour de vous !

— Cela prouve, répondit Alba, qu'il y a bien des façons d'être malheureuse !....

— Hésitez-vous ?

— Est-ce vous qui le demandez ? Mais ne puis-je regretter le mal que je fais ? »

Une soubrette, éveillée comme une femme de chambre parisienne, et que la comtesse avait réservée pour son service particulier, s'approcha de la jeune fille :

« Madame la comtesse fait prévenir la signorina qu'elle l'attendra demain matin dans sa chambre, à neuf heures, » dit-elle en faisant une révérence de comédie.

Et elle se retira sans attendre la réponse.

« Un orage ! dit miss Shelby.

— Il y a longtemps qu'il couve ! » répondit Alba.

Le lendemain, quand la petite comtesse entra chez sa mère, elle était fort pâle ; ses paupières rougies et ses beaux yeux cerclés de bistre indiquaient assez les angoisses d'une nuit sans sommeil.

La signora Nerini reçut Alba avec une certaine solennité : sa chambre, où les jeunes filles n'étaient que rarement admises, avait toujours un air d'apparat ; son grand lit d'ébène aux draperies blanches, ressemblait à un catafalque, et son fauteuil byzantin, dont la mosaïque de nacre, d'ébène et d'ivoire, formant une suite de grandes croix grecques, rappelait le goût à la fois brillant et barbare des premiers

Digitized by Google

siècles de Venise, surmonté de la corne ducale d'un Nerini qui avait été doge, faisait songer à un trône. Peu de reines d'ailleurs reçurent du ciel plus de majesté que la signora Nerini.

La comtesse, encore dans les dentelles de sa toilette de nuit, sans rouge, avec son nez d'aigle, son œil encaissé profondément sous l'orbite, ses grands cheveux collés aux tempes, et dont le noir mat tranchait sur la blancheur du front, n'avait rien dans toute sa personne qui dût rassurer beaucoup la pauvre créature près d'entrer en lutte avec elle. Alba n'avait jamais connu les confiantes douceurs de cette intimité parfois si charmante entre une mère et une fille, et qui, de leurs deux cœurs n'en fait plus qu'un. Plus jeune, et avant ses récentes épreuves, Alba n'était qu'affection et tendresse. Jamais âme s'ouvrant à la vie n'avait eu plus besoin d'aimer et d'être aimée: mais il fallait un peu deviner cette âme discrète et fière, que retenait une timidité presque invincible. De ceux qui lui étaient chers, la plus légère preuve de sympathie l'attirait; mais il fallait qu'on l'invitât, en venant doucement à elle, car la moindre marque de froideur la repoussait bien loin; dès qu'elle se sentait froissée dans ses exquises délicatesses, elle se repliait sur elle-même, et, comme certaines fleurs imprudemment touchées, restait close bien longtemps. La comtesse n'avait jamais compris cette nature, et n'avait même jamais cherché à la comprendre. Elle jouait encore trop bien un autre rôle, pour se résigner à l'emploi des mères. Ses propres affaires l'occupaient trop pour qu'elle se préoccupât beaucoup de ses filles. Celles-ci, élevées un peu au hasard, une fois grandes, avaient passé de gouvernantes en gouvernantes, jusqu'à ce qu'elles fussent tombées entre les mains de miss Shelby, sur laquelle la comtesse s'en était entièrement reposée.

Mais avec un certain fonds de faiblesse et d'insouciance, cachées sous un vernis de politesse mondaine et d'apparente bonhomie, la signora Nerini était cependant capable d'une énergie très passionnée, dès qu'une chose l'intéressait particulièrement; elle pouvait alors se montrer, par boutades, impérieuse jusqu'à la dureté. Alba n'avait pas été longtemps sans pénétrer tous les replis de ce caractère. Les jeunes filles montrent souvent une finesse et une profondeur d'observation vraiment étonnantes; n'ayant que peu d'idées à la fois, elles les tournent et les retournent sous toutes leurs faces. On serait bien étonné si elles osaient penser tout haut!

Le sentiment qu'Alba éprouvait pour sa mère se composait donc de crainte bien plus que de tendresse; or, la crainte, si elle est le commencement de la sagesse, est rarement le commencement de la piété filiale.

Cependant, depuis qu'un grand amour, en remplissant l'âme

Digitized by Google

d'Alba, lui avait donné la seule chose qui manquât à sa nature exquise, la force, cette crainte s'était peu à peu changée en une sorte de réserve, pénible sans doute chez une jeune fille, mais parfaitement calme. Toutefois, aujourd'hui, les circonstances étaient plus graves que jamais, et le moment décisif : Alba le comprenait, elle devinait que sa mère voulait, en une minute, trancher la question de tout son avenir, et enchaîner sa vie entière. Il y avait là peut-être de quoi la troubler un peu. Toute la nuit, elle avait fait d'assez tristes réflexions; aussi, en franchissant le seuil de la chambre maternelle, éprouva-t-elle une émotion douloureuse. Il y a des moments où une fille est si malheureuse de n'avoir point une amie dans sa mère ! La comtesse, cependant, ne lui fit point voir le visage sévère qu'elle avait cru. La destinée semble prendre comme un malin plaisir à ne nous donner jamais les choses ni comme nous les avons craintes, ni comme nous les avons espérées.

La signora Nerini se montra donc tout d'abord souple, caressante, presque affectueuse, en un mot, bonne femme ; jamais elle n'était plus à redouter que dans ces moments-là. C'était la chatte dont la patte de velours cache la griffe, griffe acérée, prompte aux blessures ! Alba, par bonheur, connaissait assez bien sa mère pour ne pas se laisser prendre à ces apparences bénignes.

« Ma fille, dit la comtesse en la faisant asseoir auprès d'elle, j'ai à causer de choses sérieuses avec toi. »

Alba regarda sa mère sans répondre.

« Je ne suis pas une mère de comédie, continua la comtesse; je ne vais donc pas te faire de longs discours ; je n'imagine point que vous ayez, tes sœurs ni toi, beaucoup à vous plaindre de mon gouvernement..... car je ne vous gouverne guère.

— Je sais, dit Alba, que vous êtes assez bonne pour nous traiter en filles raisonnables, et nous laisser une liberté dont vous êtes bien sûre que nous n'abuserons point. »

La comtesse fronça le sourcil.

« Si je vous laisse tant de liberté dans les petites choses, reprit-elle, c'est à la condition que, dans les grandes, vous ne me montrerez pas moins d'obéissance.

— Ma mère, je crois que jusqu'ici vous m'avez toujours trouvée docile à toutes vos volontés.

— *Jusqu'ici*, oui ! dit la comtesse en regardant sa fille, aussi n'est-ce point du passé qu'il s'agit, mais de l'avenir..... »

Alba eut un frisson : elle baissa les yeux et attendit.

« Ma fille, poursuivit Mme Nerini, je veux vous marier. »

Instinctivement, Alba recula sa chaise et s'éloigna du fauteuil maternel.

Digitized by Google

« Je me trouve si heureuse comme je suis ! dit-elle à voix basse, avec cette naïve hypocrisie que se permettent si volontiers les jeunes filles à marier..... qui ne veulent pas du mari qu'on leur donne.

— Ce n'est pas là une réponse, et personne ne sait mieux qu'une mère ce qui fera le bonheur de sa fille !

— Peut-être, reprit Alba, avec plus de fermeté dans la voix qu'elle n'en avait montré jusque là, peut-être vaudrait-il mieux laisser chacun être heureux à sa manière.

— Je reconnais bien là vos idées d'indépendance : vous savez pourtant que je ne les approuve point. Je vous marierai comme j'ai marié votre sœur aînée.

— Eh ! ma mère, croyez-vous donc que ce soit une union si enviable ?

— Elle l'était, avant que ce Marino, qui est venu ici pour votre malheur à toutes, n'ait troublé la folle tête de Madeleine. »

A ce nom de Marino, Alba, sous le regard perçant de sa mère, sentit une vive rougeur envahir son front, ses joues et son cou, et jusqu'à sa poitrine, que l'on voyait naître à travers les gazes légères de sa robe du matin.

« Je ne crois pas, dit-elle avec une extrême vivacité, que le comte Lanzia ait jamais rien fait pour le bonheur ou le malheur de Madeleine.

— J'admire que vous soyez si bien informée de tout ce qui regarde ce jeune homme.

— De tout ce qui regarde ma sœur ! voulez-vous dire.

— Laissons les autres ! reprit avec assez d'aigreur la comtesse, s'apercevant qu'elle faisait fausse route, et que le nom de Marino avait donné une énergie nouvelle à sa fille ; laissons les autres, pour ne nous occuper que de nous : quelle objection, par exemple, avez-vous à faire contre celui que je vous ai choisi, contre le baron de Morghen? il est jeune, il est riche, il est noble !

— Je ne l'aime pas, ma mère.

— Il n'y a pas besoin d'aimer son mari..... du moins comme vous l'entendez, pour être parfaitement heureuse avec lui.

— Permettez que sur ce point je garde mes idées !

— Gardez vos idées, mais respectez ma volonté.

— Mais, reprit Alba avec une émotion croissante, vous ne pouvez cependant pas me donner à un ennemi de mon pays, et faire de moi une Autrichienne, au moment où nous venons de briser le joug de l'Autriche.

— Voici encore une des illusions de votre âge ! vous vous trompez, hélas ! aussi bien sur Venise que sur vous ! Vous n'avez pas brisé le

Digitized by Google

joug de vos maîtres : vous l'avez secoué, et il retombera bientôt sur votre cou, plus pesant que jamais.

— Non, ma mère, Venise a d'autres destinées !

— Rêve de jeune fille ! Tout l'empire se lève ! il va tomber sur vous et vous écraser. Dans moins d'un an, les Autrichiens seront plus puissants ici qu'ils ne l'ont jamais été. C'est alors, croyez-moi, qu'il fera bon d'avoir été de leurs amis ; ils se rappelleront que, même dans les mauvais jours, nous n'avons pas douté de leur fortune. Jamais le crédit de notre famille n'aura été mieux affermi ; M. de Morghen a les plus belles alliances : tu seras ce que tu voudras être ! Beppo, grâce à toi, remontera enfin au rang de ses ancêtres.

— Nos ancêtres servaient Venise, et lui, les ennemis de Venise !

— Voilà des paroles bien imprudentes, ma fille.

— Moins que ma pensée, pourtant ! Ecoutez, ma mère, je ne crois pas que Beppo ait à se plaindre de nous. J'aime mon frère ; je ne suis pas jalouse des avantages qu'on lui fait ; la moitié du patrimoine de notre maison lui est assuré : sans doute, ce n'est pas trop ! mais il me semble que c'est assez ! et lui-même n'oserait pas demander que ses sœurs.....

— J'ai assez écouté vos raisons ! Il est temps que vous receviez mes ordres : vous épouserez le baron de Morghen. Allez m'attendre au salon, où je vous présenterai votre fiancé.

— Mais j'aime Marino ! s'écria la jeune fille en joignant les mains.

— Vous l'oublierez ! » dit la comtesse ; et, d'un geste qui commandait, elle lui montra la porte.

Alba, le sein gonflé, l'œil humide et la bouche relevée aux coins, sortit de la chambre de sa mère et entra dans la galerie.

A coup sûr, ceux qui n'avaient vu dans Alba que la jeune fille réservée et timide n'eussent pas compris cette transformation subite. Dans cet œil, chargé d'éclairs, ils n'eussent pas retrouvé son doux regard de colombe ; sa taille, si mince qu'elle paraissait faible, si flexible qu'elle était toujours penchée, s'était redressée superbement. Sa démarche avait la grâce altière des amazones indomptées, et elle portait la tête avec une incomparable fierté. Après s'être arrêtée un instant sur le seuil de la galerie, elle la traversa lentement et marcha droit au jeune baron qu'elle avait aperçu à l'autre extrémité. Fritz, à son approche, se leva et fit deux pas au-devant d'elle. Alba cherchait déjà dans sa tête quelques-unes de ces formules d'écrasant dédain, par lesquelles les jeunes filles implacables foudroient les malheureux qui ont le double tort de les aimer et de leur déplaire.

Elle releva les yeux sur lui ; il fallait bien que le regard accompagnât la parole ! Mais, en le voyant, elle recula involontairement, et,

Digitized by Google

comme si sa présence d'esprit l'eût tout à coup abandonnée, elle ne trouva plus un mot.

Il s'en fallait de beaucoup que l'officier eût sur le visage l'expression de joie triomphante de l'homme à qui l'on vient d'accorder la femme qu'il aime. On pouvait, au contraire, lire dans ses traits un découragement triste et morne.

La jeune fille, avec cette promptitude de réaction et cette mobilité de sentiments qui caractérisent les femmes dans certaines circonstances critiques de la vie, où leur cœur est trop intéressé, se tenait devant lui, troublée, presque interdite, ne sachant plus que lui dire, tant elle le trouvait différent de ce qu'elle avait cru. Ce fut lui qui, le premier, dut prendre la parole.

« Alba, dit-il d'une voix pénétrante, vous me pardonnerez d'avoir voulu vous revoir une dernière fois avant de vous quitter, pour longtemps..... pour toujours peut-être !

La jeune fille ne se défendit pas d'une première surprise : des émotions nouvelles se pressaient dans son âme, s'ajoutant à celles qu'elle venait d'éprouver près de sa mère. Comme si toutes ensemble l'eussent accablée, elle se sentit faible et avança la main pour s'appuyer à un meuble. M. de Morghen lui présenta un fauteuil et s'assit en face d'elle.

« Pour toujours ! murmura-t-elle enfin ; qui vous y force ?

— Vous et le devoir ! Vous, parce que vous ne m'aimez qu'absent, et que le seul plaisir que je puisse vous faire, c'est de m'éloigner de vous. »

Elle voulut répondre ; mais lui, l'empêchant de parler :

« Vous avez toujours eu avec moi, continua-t-il, le mérite d'une rare franchise : n'y renoncez point !.... Rien ne m'échappe, quoique je ne fasse pas mes remarques tout haut : hier, j'ai vu quelle impression mon retour a produit sur vous.....

— Vous vous trompez, Fritz ; j'ai été heureuse de vous revoir.....»

Le jeune homme secoua la tête tristement.

« Le devoir ! reprit-il, parce qu'en ce moment la place d'un officier autrichien est sous son drapeau, et non au milieu d'une ville révoltée ! »

Peu à peu, Alba s'était remise.

« J'avoue, dit-elle, que je ne comprends pas bien tout ce que vous me dites là.

— Rien ne m'est plus facile que d'être clair : je n'ai pas besoin, j'imagine, de reprendre avec vous l'histoire de ces dernières années ? »

De la tête et de la main, Alba fit un signe qui voulait dire : « C'est inutile, en effet, je la connais ! »

Digitized by Google

« Vous saviez quels étaient les projets de votre famille, et vous y donniez votre assentiment.

— Oh ! je ne vous l'ai jamais dit !

— Je vous avais fait l'aveu de mes plus chers désirs, et vous les avez encouragés.

— Dites que je ne les ai pas repoussés : mais rien de plus !

— Ne pas repousser, c'est accueillir !

— Je crois que vous vous trompez, reprit Alba, avec une certaine fermeté ; c'est à moi de vous rappeler, à mon tour, ce que vous semblez oublier ; n'exagérons rien ! Vous m'avez demandé si j'étais libre ? Oui ! vous ai-je répondu : *c'était* vrai.

— *C'était ?* dit Fritz en la regardant.

Alba rougit sous ce regard :

— Oui, *c'était*, répondit-elle, en baissant la voix. Je vous ai écouté. Est-ce à vous à me le reprocher, et qui ne l'eût fait à ma place ? N'est-ce pas ma mère qui me l'ordonnait ? Si vous ne m'avez pas persuadée, est-ce ma faute ?

— D'autres ont été plus heureux. »

Alba releva la tête avec un mouvement de fierté. Les jeunes filles, si douces qu'elles soient, deviennent des tigresses et des lionnes, dès qu'on touche à leur amour ; mais, une fois encore, elle aperçut le visage pâle de Frédéric, et ce fut avec un accent presque tendre qu'elle lui répondit : « Que voulez-vous ? Le cœur a ses surprises, et personne n'est maître de ses sentiments.

— Sans doute, quand j'ai vu naître cette inclination qui vous entraînait vers un autre, j'aurais dû vous fuir. »

Oui ! disait le regard clair et franc de la jeune fille, tandis que sa bouche restait muette.

« Je ne l'ai pas pu, continua M. de Morghen ; votre présence était désormais mon seul bien, et j'aimais mieux souffrir près de vous que de ne plus vous voir.

— Hélas ! murmura-t-elle tout bas, que de mal on peut faire ! et sans le vouloir !

— Quand on est trop malheureux, continua le baron, il faut bien se tromper soi-même ! on n'a pas d'autre moyen de se consoler ! Je ne pouvais plus me dissimuler l'intérêt qu'un autre vous inspirait..... mais je me disais — Alba, pardonnez-moi si cette supposition vous offense, — je me disais que cet intérêt serait peut-être passager, et que vous reviendriez à moi..... et je vous attendais.

— Pour revenir, il faut.....

— Oui ! je sais, être déjà venu !.....

— Et c'est ce qui vous a trompé ! mes sentiments pour vous sont

Digitized by Google

et resteront toujours les mêmes — une affection profonde et une estime sincère.

— Allons ! si cette part-là n'est pas la meilleure, j'espère, du moins, qu'elle ne me sera point ôtée.

— Oh ! jamais, dit Alba, en lui tendant la main avec une sorte d'effusion.

— Plus tard encore, j'ai pensé que les nouvelles opinions de cette personne, l'éclat malheureux, selon moi, de ses derniers actes, et une ligne de conduite que l'aristocratie vénitienne ne suivait point avec lui, l'éloigneraient nécessairement de votre famille et de vous.

— De ma famille, peut-être ! mais de moi ! Ah ! tout ce qu'il faisait là ! c'était pour moi qu'il le faisait..... L'abandonner, quand il compromettait sa liberté, quand il risquait sa vie, c'eût été la plus noire ingratitude.....

— Et vous n'êtes pas ingrate ! Moi, cependant, j'ai souffert plus que personne des derniers événements de Venise. Comme soldat, je ressentais la honte amère de reculer devant le peuple ; comme Autrichien, le dépit de voir l'humiliation de mon drapeau !..... Mais tout cela n'était rien, comparé à ce que j'éprouvais en m'éloignant de vous. Je quittais Venise, le désespoir dans l'âme..... il me semblait que je vous avais perdue par ma faute..... Pourquoi ne vous avais-je pas mieux exprimé ce que je ressens si bien..... Oh ! vous m'eussiez écouté..... vous m'eussiez cru..... vous m'eussiez aimé ! »

Tout en parlant, le baron avait pris la main d'Alba, qu'il serrait avec force.

La jeune fille ne répondit rien ; les passions vraies ont une éloquence : elle se sentait remuée par une sympathie douloureuse. M. de Morghen se promena un instant à grands pas dans la galerie ; il ne trouvait point de paroles pour exprimer les mouvements tumultueux de son cœur. Bientôt, il revint vers Alba, et se plaçant debout devant son fauteuil, la tête un peu penchée vers elle, et ses deux bras croisés sur sa poitrine :

« Oh ! lui dit-il tout bas, si vous m'aviez vu quand le *Donau* leva l'ancre ! chaque tour de ses roues broyait mon cœur. Immobile à l'arrière, je regardais Venise qui s'enfuyait ; avec elle, c'était ma vie, c'était vous, qui m'échappiez ! Je l'appelais..... elle fuyait toujours. Ah ! malheureux ! je vis bien ce jour-là que je ne savais pas encore à quel point je vous aimais.

» Bientôt nous franchîmes le môle du Lido ; Venise disparut : je vous avais perdue pour toujours. Il me sembla que le soleil s'éteignait là-haut : il faisait noir dans mon âme ! Je les comprends à présent ces langueurs dévorantes de la nostalgie, qui vous épuisent et vous tuent ! Je vous aimais comme la patrie. Vous absente, le

Digitized by Google

monde était vide. Arrivé à Trieste, j'appris que les affaires de l'Autriche n'étaient point aussi désespérées qu'on l'avait cru ; votre flotte était enfermée dans Pola, d'où elle ne sortirait plus : une terrible revanche se préparait déjà contre Venise ; vous êtes Vénitienne : je tremblai ! Vous savez le reste. Mon colonel, qui me connaît, m'a donné un congé, je suis venu ici pour vous chercher, vous et les vôtres.

— Y pensez-vous ? nous, fuir ! au moment où Venise est en danger, où nos amis vont combattre..... mourir peut-être.....

— Mon illusion n'a pas été de longue durée : vous n'avez pas eu besoin de parler pour l'anéantir, — il m'a suffi de vous voir. Votre premier regard, hier au soir, a tué ma dernière espérance. Mais cependant, tout n'était pas fini entre nous. — Si je suis trop honnête homme pour prendre une jeune fille sans l'agrément de sa famille, laissez-moi croire que vous me savez le cœur trop délicat pour n'être pas certaine que je ne la recevrai jamais de sa famille si elle-même ne s'est donnée librement !

— Je n'attendais pas moins de votre délicatesse !

— Hier, quand j'ai compris que je ne pouvais plus me tromper moi-même sur vos sentiments, j'ai sollicité de votre mère la permission de vous entretenir ce matin. Elle a daigné me l'accorder..... elle ne savait pas que c'était un adieu, un éternel adieu que je voulais vous dire. J'ai vu qu'elle avait d'autres espérances..... Je ne l'ai pas détrompée..... J'ai cru que je ne devais pas le faire avant d'être convenu de tout avec vous : la vérité, brusquement apprise, aurait pu vous causer quelque ennui. Je veux que vous ayez le temps de tout expliquer..... quand je ne serai plus là..... Etes-vous contente, Alba, et maintenant me pardonnez-vous mon retour ?

— Monsieur de Morghen, répondit Alba, vous voulez m'accabler, et je ne sais comment vous témoigner une reconnaissance aussi vive qu'elle est profonde. Ah ! si, vis-à-vis de vous, j'avais seulement l'apparence d'un tort, mes remords seraient bien cruels en vous entendant exprimer d'aussi nobles sentiments ; mais j'ai du moins le triste bonheur de n'éprouver que des regrets.

— Je sais que vous êtes bonne, et que c'est malgré vous que vous faites du mal : aussi je vous quitte avec une douleur bien grande, mais du moins sans amertume. Jamais je ne me permettrai la plainte ; dites-moi seulement que vous penserez quelquefois que je suis malheureux !

— Eh ! comment pourrais-je l'oublier ? s'écria la jeune fille en mettant une main sur ses yeux.

— Soyez bénie pour cette larme, dit Frédéric en prenant sa main, qu'il baisa passionnément ; personne aujourd'hui n'est sûr du lende-

Digitized by Google

main ; nous ignorons tous deux ce que l'avenir nous réserve, mais, sachez-le bien, vous trouverez toujours en moi un inaltérable dévouement.

— J'y crois, et je l'accepte !

— Je connais votre mère : il ne faut pas qu'elle ait seulement le soupçon de ce qui vient de se passer entre nous. Vous voyez que j'entre déjà dans mon rôle d'ami : je me charge de tout. Je prendrai congé de la comtesse dans la soirée. Permettez-moi donc, chère Alba, d'être votre hôte encore un jour. Je laisserai croire à la comtesse que je suis heureux : vous voyez bien qu'il m'est impossible de mieux la tromper ! J'ajouterai qu'aujourd'hui les circonstances sont telles que nous ne pouvons rien conclure, mais que vous m'avez dit de bonnes paroles — ce qui est vrai, — et que nous sommes parfaitement d'accord ; vous ne me démentirez point, j'espère ? On croit facilement ce que l'on désire ; votre mère ne demande que d'être persuadée, et il me suffira de quelques mots pour la rassurer.

— Pour moi, je le suis déjà, mon ami. »

Fritz releva vivement les yeux et la regarda.

« Oh ! dit-elle avec son plus doux sourire, vous verrez que mon amitié n'est pas une mauvaise chose.

— Je sais que c'est une chose dangereuse, » répondit-il d'une voix grave et triste.

Bientôt, miss Shelby descendit avec ses élèves, et, au grand plaisir d'Alba, rompit ce tête-à-tête, qui, pour elle, ne laissait pas que d'être assez pénible.

Pendant le déjeuner, la comtesse mère déploya ses grâces les plus majestueuses, et le chevalier, qui avait envie de bénir quelqu'un, semblait faire un personnage de bailli vertueux dans un opéra-comique. Fritz se montra d'une gaieté nerveuse — un peu trop bruyante peut-être pour être bien sincère : — le vrai bonheur est d'ordinaire plus grave et plus recueilli. Alba cachait sa joie au fond de son âme : elle savait qu'elle trouverait maintenant un complice de ses résistances au despotisme maternel, dans celui-là même qui eût pu le rendre plus implacable. Mais, cette joie, par délicatesse, elle ne pouvait la montrer au baron de Morghen; elle était, d'ailleurs, vraiment désespérée par la pensée du mal qu'elle faisait à ce cœur généreux. De tous ces sentiments, naturels mais opposés, il naissait une sorte de mélancolie rêveuse et douce, qui se peignait sur son beau visage. Et c'était bien le sentiment qui, dans les circonstances présentes, convenait à sa position. La nuit venue, M. de Morghen prit congé avec une certaine solennité. Puis, il endossa de nouveau son costume de Chioggiote, et regagna l'escalier du Rialto, où son com-

Digitized by Google

pagnon l'attendait un flacon de vin noir à la main, en fredonnant la barcarolle si chère aux gondoliers :

Sotto il ponte del Rialto
Fermeremo la barchetta !

LXI

Cependant, la révolution, enivrée de son premièr triomphe, s'avançait avec ces brusques et impétueuses saillies des peuples violemment comprimés, qui veulent réparer le temps perdu, et faire en quelques jours le chemin que d'autres mettront des siècles à parcourir.

La victoire des patriotes se répandit, de proche en proche, avec une rapidité électrique. Bientôt, les habitants de Mestre s'emparèrent de la citadelle de Malghera, qui, du côté de la terre, garde l'entrée de la lagune ; peu à peu, tous les forts qui étreignent Venise dans une ceinture de fer et de feu, furent abandonnés par leurs garnisons. Presque en même temps, Padoue, Palma-Nova, Trévise, Udine, parvinrent à s'affranchir. L'Autrichien était chassé de partout : ces hommes que l'on avait crus si puissants étaient dispersés au premier souffle. Des huit provinces formant jadis le territoire de la Vénétie, celle qui a Vérone pour capitale resta seule sous le joug de l'Autriche. Les sept autres étaient rentrées dans la main de Venise, leur ancienne métropole.

Mais Venise, centre de l'insurrection, capitale de la liberté italienne, devait attirer sur elle les premiers efforts de l'ennemi : on ne perd point un royaume sans essayer au moins de le reconquérir. Attaquée, Venise devait se défendre, quoique isolée dans ses lagunes, sur trois côtés à la fois. L'ennemi allait lui venir, en effet, de la mer, du Frioul et du Tyrol. La tâche était immense et réclamait toutes les forces vives de la nation. L'aristocratie milanaise, qui avait brisé le joug en même temps que Venise, faisait en sa faveur une diversion énergique. Tout le nord de l'Italie était en feu, et les généraux du César allemand ne savaient plus où porter leurs premiers coups. Mais Venise, qui s'attendait à tout, préparait une résistance héroïque.

Les révolutions, d'ordinaire, n'amènent que des changements de gouvernement ; celui qui part laisse à celui qui arrive tout un système politique, une organisation complète ; enfin une machine, avec tous ses ressorts, prête à marcher. A Venise, au contraire, le gouvernement disparu avait tout emporté avec lui ; il fallait donc tout créer, tout improviser : armée, finances, législation ! — Et en même temps,

Digitized by Google

il fallait se préparer contre une attaque certaine. — L'énergie redoubla avec le danger, et le dévouement fut à la hauteur du péril. Chacun sentait qu'en ce moment suprême il appartenait à tous. — Des mains, jusque-là toujours oisives, remuèrent la terre des fortifications; des avocats et des médecins apprirent la charge en douze temps. Les plus élégants patriciens de Venise formèrent une légion d'artillerie, et passèrent nuit et jour à se familiariser avec leur arme terrible. Ceux qui ne pouvaient pas donner leur sang donnaient leur or. Venise tout entière n'avait plus qu'un cœur et qu'une âme. C'était une vie étrange! On sentait parfois ces soubresauts violents et soudains qui secouent les sociétés jetées brusquement hors de leur voies. On eût vécu par curiosité, rien que pour marcher de surprise en surprise; on n'osait plus croire à rien et l'on s'attendait à tout. Souvent aussi c'étaient des scènes d'une grandeur héroïque ou d'un pathétique déchirant. Venise éprouva plus d'émotions en trois mois que dans le demi-siècle qui venait de s'écouler.

Venise libre fut abandonnée quelque temps à elle-même, et put jouir d'une paix qui n'était cependant point exempte de troubles et de périls, car les ennemis de l'Italie avaient conservé deux redoutables citadelles : Vérone et Mantoue. Tant que ces remparts hautains de l'Autriche ne seront pas égalés au sol, l'indépendance italienne pourra être protégée par la vaillante épée de ses alliés, mais elle sera toujours menacée. Vérone et Mantoue aux mains des Autrichiens, c'était la guerre perpétuée de l'Italie et de l'Autriche. Mais, pour cette guerre sainte, l'Italie entière se levait et marchait. L'aristocratie lombarde avait donné le signal; la jeunesse de Gênes et de Turin courait aux armes; Charles-Albert, le dernier des rois chevaliers, avait tiré du fourreau la vaillante épée de la maison de Savoie; le drapeau à la croix d'argent flottait sur les rives du Tessin; les volontaires partaient de Florence, encouragés par le grand-duc, et de Rome, bénis par le pape; le roi de Naples devenait libéral, chose inouïe! et promettait à la cause de l'indépendance l'appui de ses armées; on espérait la protection de l'Angleterre, la France offrait la sienne.

Ce fut un moment solennel, et jamais l'Italie n'avait été si près du triomphe. L'Autriche désemparée était en pleine confusion; encore un effort, elle allait être en pleine déroute! Sans doute, l'Italie n'avait pas encore assez souffert, pour mériter un tel bonheur, car ce fut alors que les fautes commencèrent. La France offrait son appui. On ne l'accepta point; on redouta ses idées plus encore que ses armes; Charles-Albert, dont le cœur était plus grand que le génie, laissa fuir une de ces occasions qui ne reviennent point : il fallait commencer et finir la campagne d'un seul coup de foudre! mais ce vail-

Digitized by Google

lant soldat, par des hésitations qui semblaient peu dans son caractère, découragea l'élan national, annula l'élément vigoureux des volontaires et des corps francs, et au lieu d'emporter d'emblée le succès par un de ces coups de main si faciles, quand on pousse devant soi un peuple soulevé, se laissa entraîner à une guerre de stratégie avec des tacticiens plus forts que lui.

Bientôt quelques détachements autrichiens étouffèrent l'insurrection du Tyrol italien. — Bientôt l'Autriche, qui venait de reformer ses rangs sous les murs de Vérone, reprit l'offensive : la révolution maintenant en était réduite à se défendre ; les hommes d'Etat de Venise purent dès lors prévoir une funeste issue. Un premier échec avait découragé le Piémont : le secours qu'il avait promis n'arrivait pas ; on avait froissé la France ; maintenant la France attendait ! Venise n'avait plus d'espoir que dans les volontaires romains et le contingent napolitain. Les Romains perdirent un temps précieux ; au lieu de marcher, ils délibérèrent : bientôt, ils furent arrêtés par un ordre de Pie IX ; le pape se réveillait de son rêve — un beau rêve pourtant, le rêve d'un roi-pontife personnifiant la liberté du monde ! — Naples à son tour, après d'inutiles démonstrations, abandonna, ou plutôt trahit la cause de la patrie. La fleur de la jeunesse toscane fut moissonnée aux portes de Mantoue, dans une seule journée, — une journée à jamais glorieuse pour elle, et pour l'Italie néfaste à jamais ! Le triomphe de Goïto ne fut qu'une halte dans la défaite du Piémont. Vicence tomba, Padoue ne fut point défendue ; Trévise et Palma-Nova durent capituler, et, tandis que Radetzki et Charles-Albert s'observaient mutuellement et se tenaient l'un l'autre en échec entre l'Adige et le Mincio, les Autrichiens reparurent en vue des lagunes !

La Vénétie était vaincue ; mais Venise restait debout et, retranchée sur ses îles entre la mer et la terre, elle réunissait ses forces pour lutter jusqu'au moment suprême, en tenant haut et ferme le drapeau aux trois couleurs, et ne tomber, devant l'Autriche, qu'après avoir versé la dernière goutte de son sang, — noble victime de la liberté italienne !.....

LXII

A l'approche de l'armée autrichienne, un détachement de volontaires sortit de Venise pour aller défendre Malghera. Leur départ offrit à la ville entière un de ces beaux spectacles, remplis de grandeur et d'émotion, que n'oublient jamais ceux qui en furent témoins.

Digitized by Google

Ce peuple si doux, dont la mollesse est presque proverbiale, retrouva tout à coup une force, une vigueur que l'on n'avait pas même soupçonnées en lui. Les femmes, sans qui rien de généreux ne peut s'accomplir, tendaient aux jeunes gens les listes d'enrôlements qui se couvraient de noms. Le courage des hommes s'allumait au feu de leur enthousiasme. Grâce à elles, c'était partout le mouvement et l'ardeur d'une nation qui renaît et qui se reprend à la vie. En huit jours, tout le monde fut soldat.

Dès le matin, les volontaires en armes s'étaient rendus sous les galeries du palais des doges. Une foule immense couvrait la place Saint-Marc, et la Piazzetta, et la rive des Esclavons; des gondoles débouchant de tous les canaux venaient encore, à chaque instant, grossir cette multitude dont on voyait les têtes ondoyer comme des flots vivants. Bientôt, des volées de cloches, parties du Campanile, appelèrent Venise au pied des autels. La basilique ouvrit les vantaux de bronze de ses cinq portes, et le peuple tout entier se précipita. Puis, avec un sentiment d'involontaire respect, il hésita un moment sur le seuil.

Le Vénitien a pour son église une sorte de culte, ou plutôt d'adoration passionnée. La basilique de Saint-Marc a été si intimement associée à son histoire et à sa vie, qu'elle lui est chère comme la patrie même. Dans toutes les émotions, dans toutes les crises populaires, Venise éprouve un impérieux besoin de s'agenouiller sous ces voûtes séculaires. C'est que nulle part le génie de l'homme n'a élevé à Dieu un temple mieux fait pour frapper l'imagination et saisir l'âme. Toutes les époques, toutes les civilisations, toutes les religions, tous les arts semblent à dessein s'être réunis et confondus pour former l'ensemble le plus grandiose et le plus imposant. L'œil incertain ne sait plus s'il contemple un monument de Karnak, où des processions d'hiéroglyphes coloriés tournent autour des pylônes massifs; une pagode indienne, aux colonnes étincelantes de jaspe et de lapis; le temple de Salomon, où les chérubins et les dominations se prosternent, la face voilée de leurs ailes, devant l'image de Jéhovah; une mosquée arabe, où les légendes calligraphiques circulent et s'enroulent autour des piliers; une église grecque, où la Panagia, couronnée d'un diadème d'impératrice, trône à côté d'un Christ barbare, avec son monogramme entrelacé. Tous les symboles se succèdent, tous les emblèmes se mêlent, et les dieux de l'Olympe païen coudoient les saintes du paradis. Là, depuis les coupoles dorées, soutenues par de longues files de piliers en marbre, en onyx, en albâtre oriental, jusqu'aux pavés de mosaïque, qui moutonnent sous vos pas comme des flots brillants, tout scintille, tout étincelle! Mais cet éclat même a quelque chose de voilé, de mystérieux et de contenu. C'est

Digitized by Google

dans l'ombre que jettent leurs feux cet or et ces pierreries !.... Saint-Marc est le plus somptueux de tous les temples : il fait pâlir Cologne, et Séville, et Cordoue. Mais toutes ses beautés s'adressent moins encore aux yeux qu'à l'esprit ; l'église, que chaque génération est venue enrichir d'un trésor ou d'une merveille, a beau reluire tout entière comme un écrin, elle reste austère, malgré la richesse inouïe de ses matériaux ; religieuse, malgré l'élégance et la recherche de son travail. On devine ici que l'opulence même est sacrée, et que les splendeurs du temple ne sont que le reflet de l'ardeur des croyances qui l'ont décoré ; qu'importent d'apparentes incorrections, des détails bizarres, des associations inattendues, des contrastes qui, partout ailleurs, sembleraient choquants, si cet ensemble hybride, composite, disparate, si ce mélange de linéaments anguleux et de tons éclatants produit l'effet le plus soudain, le plus complétement dominateur, et s'empare de vous comme quelque chose de mystérieux et de profond, où s'abîment la pensée et le rêve ?

Si telle est, en tout temps et pour tout le monde, cette admirable basilique de Saint-Marc, résumé de l'histoire de Venise, écrit avec du marbre et de l'or, symbole même de son âme montant aux cieux, que doit-elle être pour Venise dans ces moments suprêmes où la vieille cité tressaille, où elle soulève le voile de ses malheurs, contemple le passé, regarde l'avenir et, croyant enfin ressaisir sa destinée, demande à ce Dieu unique, adoré dans tant de langues et célébré sous tant de formes, de la protéger, de la bénir et de la défendre !

Parmi cette foule qui se précipitait, comme un torrent dans un gouffre, sous les cinq porches conduisant de la place dans l'église, il n'était personne peut-être à qui elle ne fût connue et familière. Et pourtant, avec ce frémissement d'involontaire admiration mêlée d'éblouissement et de vertige, que donne toujours cet ensemble de colonnes et de chapiteaux, cet entassement de bas-reliefs et d'émaux, ces coupoles étamées d'or, ces voûtes couvertes de mosaïques, ces murs revêtus de marbres précieux, ces piliers damasquinés comme des armures, ces inscriptions et ces légendes, en langues savantes et en écritures difficiles, ces mille figures d'apôtres, de prophètes, d'anges, de vierges, de martyrs ou d'animaux hiératiques se dessinant sous les dômes ou dans les niches, tantôt profilés avec une symétrie solennelle sur les parties claires de l'architecture, tantôt confondues avec un apparent désordre sous l'ombre portée des frises et des corniches, elle s'arrêta.

Les hautes verrières dépolies ne laissent d'ordinaire pénétrer dans la basilique qu'un jour rare et tamisé, qui vient glisser sur les surfaces brillantes, et va mourir dans les angles plus ternes; mais, pour la solennité de ce jour, Saint-Marc avait déployé toutes ses pompes ;

Digitized by Google

on avait allumé la grande lampe, en forme de croix à quatre branches et à pointes fleurdelisées, qui descend de la voûte, suspendue à une boule d'or, découpée en filigrane. Ses feux, dont nos dioramas essayent parfois d'imiter les surprenantes illusions, donnaient les tons les plus chatoyants et les plus vifs aux colonnes d'albâtre et aux chapiteaux de bronze doré qui portent le dôme central. Des lampes sans nombre et de hauts candélabres, chargés de cierges, éclairaient le chœur séparé de la nef par une rangée de colonnes de porphyre et de serpentin, dont l'entablement de marbre est surmonté d'une grande croix d'argent, et faisaient ruisseler de lumière, au-dessus de l'autel, la *Pala d'Oro*, ce palladium de Venise, cette oriflamme sacrée de l'indépendance nationale, qui déployait aux regards de tous son éblouissant écrin de nielles, de métaux et de pierreries, ses découpures d'or et d'argent, sertissant dans leurs lanières fulgurantes des milliers de perles, de grenats et de saphirs, et ses figurines naïves peintes en émail et encadrées dans des niches de vermeil, d'où rayonnent des diamants, des améthystes, des topazes et des émeraudes.

Plus loin, dans la pénombre, au fond de l'abside et par delà l'autel, on voyait vaguement reluire la grande figure du Christ-rédempteur, assis sur un trône de pierre, et qui, s'il se levait, tant il est colossal, emporterait du front la calotte de son temple.

Au seuil de l'atrium, comme si elle eût obéi à quelque invisible signal, la foule se partagea, et, sans pénétrer dans la nef centrale, se répandit le long des bas-côtés, sous la tribune qui court autour de l'église.

Bientôt, au bruit des fanfares guerrières, les volontaires parurent, dans leur costume superbe, avec leurs tuniques de velours et leurs chapeaux empanachés. Venise est si profondément artiste, que, même dans les crises les plus terribles de sa vie, il lui faut une mise en scène solennelle et pompeuse. Elle consent à mourir, mais elle veut bien mourir, parée, et, comme l'acteur antique, tomber avec grâce devant le spectateur. Il se fit un grand silence : chacun retenait son souffle. Les chefs s'avancèrent jusqu'au pied de l'autel ; les drapeaux, surmontés de la croix, laissaient flotter sur leurs têtes les plis aux trois couleurs. Le cardinal-patriarche, suivi de son clergé, se prosterna sur la dernière marche du sanctuaire, recueilli dans une adoration profonde. Puis, avec toutes les magnificences de cette liturgie alexandrine, que, seule en Europe, Venise a conservée, il célébra le sacrifice. Pour beaucoup de ceux qui l'entendaient, cette messe était leur messe des morts !

Tout à coup, se tournant vers l'assistance, et puisant dans son âme des paroles éloquentes, il exhorta, au nom du Dieu des armées, les

Digitized by Google

soldats de Venise à défendre leur patrie jusqu'à leur dernier souffle, à payer de leur sang la rançon de sa liberté, à oublier le présent qui fuit pour ne songer qu'à l'avenir immortel, et à échanger leur vie d'un jour contre une gloire sans fin. « Revenez victorieux, leur dit-il en terminant, ou ne revenez point ! »

A ces mots, la troupe héroïque s'agenouilla en présentant les armes, et le patriarche étendit sa main pour la bénir. Mais l'émotion du vieillard fut plus grande que ses forces, et il tomba dans les bras des diacres qui l'accompagnaient. Au même instant, un immense sanglot, parti de mille poitrines, fit gémir les voûtes du temple. C'était l'âme de tout un peuple qui s'exhalait dans le même soupir, dans la même prière.

Marino, à la tête de la première compagnie, fit porter les armes : les fusils sonnèrent ; un roulement de tambours couvrit le murmure de toutes les voix, et les troupes, par une volte sur elles-mêmes, commencèrent à défiler.

Appuyée contre un des piliers massifs qui portent la première travée de la nef, blanche et pâle comme un lis coupé, Alba, qui avait assisté avec ses sœurs à cette émouvante cérémonie, regardait Marino venir à elle. Quand il fut tout près, il leva les yeux et la vit, et il leur suffit à tous deux de ce regard pour échanger avec leurs adieux et les promesses du souvenir, et les espérances du revoir. Sur les traits émus de la jeune fille, Lanzia put lire cet enthousiasme généreux qui fait de la femme une compagne héroïque pour tous les dangers de l'homme qui l'a choisie. Il s'en réjouit dans son cœur, et, comme s'il eût voulu l'affermir encore par sa mâle assurance, il releva fièrement la tête et la salua de l'épée, comme il eût salué l'image même de Venise.

Il passa. — Alba Nerini tomba sur ses genoux et pria.

Cependant, un jeune prêtre, encore revêtu des habits qu'il portait à l'autel, prit l'étendard aux trois couleurs et marcha devant la troupe.

Ils débouchèrent sur la place, inondée de soleil et radieuse comme l'Italie par un matin de printemps. Ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'enceinte sacrée s'étaient rangés le long des maisons, des trois côtés que bordent les arcades des Procuraties et des lignes de palais. Lentement, au milieu des acclamations et des hourrahs de la foule, sous les yeux pleins de larmes des femmes, qui portaient une main à leur poitrine en agitant de l'autre leurs mouchoirs et leurs écharpes, ils en firent le tour. Puis ils repassèrent, pour la dernière fois, devant la porte de la basilique. Au fond du sanctuaire, au-dessus de l'autel, au milieu des cierges allumés, entre les blondes spirales de fumée qu'avaient exhalées les encensoirs en s'éteignant, la Pala

Digitized by Google

d'Oro brillait toujours. Chaque soldat abaissa ses armes et signa son front. Ils se croisaient pour la guerre sainte !

Déjà les clairons sonnaient le départ : la petite armée se mit en marche. Un long cortége, le cortége d'un peuple qui voit partir ses défenseurs, les accompagna jusqu'aux extrêmes limites de la ville.

Partout les cloches sonnaient, partout l'encens fumait, partout la prière montait au ciel ; sur leur passage, les prêtres, suivis des lévites, cierges en main et vêtus de blancs habits, sortaient des églises portant l'hostie pour donner le pardon avec la paix de Dieu à ceux qui allaient mourir. Tous avaient juré, à la voix du patriarche, de revenir vainqueurs ou de s'ensevelir sous les ruines de Malghera.

Cette journée fut belle, mais ce fut peut-être le dernier beau jour de Venise.

Après de chaudes promesses et des démonstrations qu'on pouvait croire plus sincères, les Vénitiens furent successivement abandonnés ou trahis par tous leurs alliés, impuissants ou parjures. Ils restaient seuls, énergiques, courageux, mais encore inhabiles en l'art de la guerre, entreprenant une lutte gigantesque contre des généraux savants et des troupes disciplinées. Déjà, par delà les lagunes, on entendait le bruit des armes autrichiennes. Les soldats de Radetzki avaient franchi la Brenta et la Piave, et, par des étapes de victoires, ramenaient les aigles de leurs Césars contre le vieux lion de la république.

Nous l'avons dit, après un triple siége et une défense héroïque, Vicence était tombée, funeste augure ! M. de Morghen, au milieu de ses Croates, se battit comme un soldat, et entra dans la ville par la première brèche. Tous les obstacles étaient successivement enlevés par les Autrichiens, victorieux partout : ils roulèrent sur Venise, que tout semblait leur livrer, et s'arrêtèrent en frémissant au bord des lagunes qui la baignent et la protégent.

Ils connaissaient trop les règles de la stratégie pour ne point comprendre l'importance du fort confié à nos jeunes patriotes.

Malghera, avec sa double enceinte, ses fronts bastionnés, ses fossés pleins d'eau communiquant avec la lagune, et les ouvrages qui en dépendent, commande le chemin de fer, les routes de Mestre et de Padoue, et garde l'entrée de Venise du seul côté par où Venise est accessible à une armée de terre. C'est donc contre Malghera que les Autrichiens devaient tenter leur premier effort !

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que la ville apprit la nouvelle du siége. Sa confiance était grande dans ses défenseurs ;

Digitized by Google

mais un ennemi à ses portes, — un ennemi qui avait été son maître, — le plus détesté des maîtres et le plus dur des ennemis ! c'en était assez pour jeter les esprits dans une certaine perplexité. On n'avait pas cru que l'Autriche fût si près !

Cependant les travaux du siége avançaient : ils avançaient lentement, mais sans interruption. La garnison était trop peu nombreuse et les assaillants trop puissants pour qu'on pût faire d'utiles sorties ; chaque nuit, cependant, des détachements de volontaires s'approchaient aussi près que possible de la tranchée, en se cachant derrière les plis du terrain et les chaussées des canaux, et dirigeaient leur attaque contre les têtes de sape, pour fatiguer les troupes par de continuelles alarmes et détruire leurs travaux.

Bientôt, on vit démasquer les premières batteries. Elles ouvrirent un feu terrible, qui enveloppa le fort tout entier.

Ce fut comme un ouragan de mitraille qui s'abattit sur Malghera. Les jeunes milices, surprises par cette grêle de boulets, d'obus et de fusées, se déconcertèrent tout d'abord, et cherchèrent au pas de course un abri qu'elles ne devaient trouver nulle part. — Mais bientôt, encouragées par leurs chefs, elles reprirent leurs postes pour ne les plus quitter. Marino, à la tête des plus intrépides, chargea le premier canon, qui recommença contre les travaux un feu repris aussitôt et vivement nourri par toutes les batteries ; puis, avec sa compagnie et le drapeau de sa légion, il fit le tour du front d'attaque pour montrer à tous comment on bravait le danger. Ce noble exemple électrisa des soldats qui ne demandaient qu'à devenir des héros.

Ils étaient partout où le combat les appelait : eux-mêmes traînaient les chariots de guerre et remplaçaient gaiement les chevaux qui tombaient.

C'était un entrain et un courage tout français. Ils avaient commencé par rendre coup pour coup. Bientôt ils rendirent deux pour un. Ce furent les soldats de Radetzki et de Haynau qui se turent les premiers !

Ainsi se passa la première journée du bombardement. Les troupes impériales, qui s'étaient flattées d'une facile victoire, comprirent à quels ennemis elles avaient affaire. Quatre archiducs de la maison d'Autriche, accompagnés d'un brillant état-major, étaient montés sur une tour élevée, près du clocher de Mestre, pour assister, comme en première loge, à la prise de Malghera, mais le spectacle fut contremandé ; ils avaient eu la précaution de se faire accompagner par un peintre qui devait esquisser l'entrée des vainqueurs dans la citadelle. Ses pinceaux ne lui servirent point ce jour-là.

Digitized by Google

Le lendemain de cette première épreuve, qui fit honneur aux défenseurs de Venise, un armistice fut conclu.

L'ennemi en profita pour envoyer aux assiégés une sommation hautaine. Marino fut chargé de la porter à l'assemblée du peuple.

Il la trouva qui siégeait dans cette antique et illustre salle du Grand Conseil, décorée des plus éclatants souvenirs de l'histoire de Venise, ornée des plus magnifiques trophées de ses victoires, enrichie des plus sublimes merveilles de son art. C'est là, dans ce capitole des lagunes, sous les yeux des vieux doges qui portèrent jadis si haut l'honneur de Venise, que fut rendu, au nom de Dieu et du peuple, un décret à jamais célèbre. Il n'avait qu'une ligne : mais c'était la brièveté et l'énergie de l'éloquence spartiate.

« Venise résistera à tout prix. »

Marino, sans avoir pris le temps de voir personne, repartit pour Malghera avec cette réponse sublime ; elle devait pousser jusqu'à outrance les colères de l'ennemi.

En temps de révolution, le peuple vit sur la place publique. Venise tout entière était campée devant la basilique. En voyant passer Marino, qui tenait à la main le décret de l'assemblée, enthousiasmé par l'énergie de ses chefs, qui répondait si bien à la sienne, elle ratifia sa délibération par une acclamation unanime.

On frappa, en souvenir de cette journée, une médaille portant d'un côté le texte et la date du décret, et de l'autre l'image de Venise défendant le drapeau de l'indépendance ; le lion de Saint-Marc était à ses pieds, et ce vers du grand poète florentin lui servait d'exergue :

Ogni vilta convien che qui sia morta [1],

Comme signe de la résistance, toutes les boutonnières prirent le ruban rouge, et sur la cime du Campanile, au-dessus des dômes, des toits, des palais, des maisons, des églises, plus haut que tout, à côté de l'ange doré qui veille sur la ville, on arbora un immense drapeau rouge comme le ruban. Ses vives couleurs se détachèrent sur l'azur du ciel, et la flotte ennemie, dans le golfe, et l'armée autrichienne, au bord de la lagune, purent contempler à chaque instant ce défi jeté par Venise à tous ceux contre qui, jusqu'à la dernière goutte de son sang, elle allait combattre.

A tous les coins de rue, sur tous les murs, sur toutes les portes, on pouvait lire cette inscription partout répétée :

« Venise résiste ! l'argenterie des églises, l'or des bijoux des fem-

[1] Il faut qu'ici toute lâcheté périsse.

Digitized by Google

mes, le bronze des cloches, le fer des boulets ennemis, tout servira ! Tout plutôt que les Croates ! »

Résister à tout prix ! c'était le mot d'ordre de tous et de chacun dans Venise ! — Au moment où, pour la première fois, les plis de pourpre du drapeau flottèrent dans le ciel, la foule immense qui couvrait la place tomba sur ses genoux, en tendant les bras vers lui, et des hommes de tout âge et de toute condition jurèrent, en se serrant les mains, de mourir plutôt que de se rendre. Nobles serments que Dieu n'écoutait pas !

Cependant Brescia, la dernière sentinelle de la liberté italienne, Brescia était tombée dans son sang.

Charles-Albert, après d'inutiles efforts, avait joué et perdu dans les plaines de Novare sa couronne..... et la plus juste cause ! — Pendant que ce noble vaincu prenait le chemin de l'exil — seul et triste, — l'ordre régnait à Milan, — comme il avait régné jadis à Varsovie. L'Autriche put désormais tourner contre la seule Venise toutes les forces dont elle disposait en Italie. Les lagunes, du côté de la terre, se virent cernées par trente mille hommes ; un formidable parc d'artillerie aligna douze cents canons sur leurs bords d'ordinaire si paisibles. Les flottes alliées avaient disparu de l'Adriatique ; la flotte ennemie sortie de Pola était venue bloquer la ville assiégée. A partir de ce jour, toutes les communications furent coupées, et Venise, complétement investie, sentit bien qu'on l'enfermait dans un cercle dont elle ne sortirait plus vivante. — Mais elle sentait aussi que le monde la regardait, et elle se recueillit dans son courage pour avoir du moins l'honneur d'une noble chute. Elle put en ce moment se comparer à ces victimes antiques, retirées loin des regards profanes dans le sanctuaire où elles allaient s'immoler elles-mêmes pour le salut de leur patrie. — En vain, un des plus grands citoyens de Venise s'écria, dans un appel pathétique à l'Europe, et avec un accent digne des lamentations des prophètes en Israël : « La voix qui s'élève des lagunes retentira par le monde : malheur à qui ne l'écoute pas..... » Le canon grondait, et il étouffa sous son tonnerre les gémissements de cette voix douloureuse !

Peu à peu, avec cette marche tortueuse et souterraine de la guerre de siége, l'ennemi approchait, retrécissant autour de Malghera les lignes qui l'enveloppaient. Venise le voyait et frémissait.

Quelquefois, cependant, le peuple, partout crédule, essayait de se tromper lui-même. A la veille des derniers malheurs, il se croyait toujours sur le point d'être délivré, et, par mille bruits divers qu'il forgeait comme à plaisir, il berçait doucement sa propre crédulité. Tantôt, c'étaient les Hongrois qui volaient à son secours, excités par

Digitized by Google

Kossuth; on avait vu Gœrgey sous les murs de Trieste; le canon des Madgyars allait foudroyer Pola: ou bien encore, c'était la jeune Amérique qui allait couvrir le lion de Saint-Marc de son pavillon étoilé; c'était la France qui tirait enfin du fourreau son épée, terreur de l'Autriche. — Vaines espérances! la Hongrie voyait marcher contre elle les Cosaques du czar; l'Amérique restait assise au bord de l'Océan, et la France s'agitait en ses discordes stériles.

Malgré ces déceptions renaissantes, malgré les perspectives sombres qui s'ouvraient devant lui de toutes parts, le Vénitien se livrait toujours à sa passion des fêtes et des pompes solennelles de la vie publique. Tantôt les splendeurs du culte catholique se déroulaient devant lui aux dates accoutumées; tantôt il suivait les obsèques grandioses de ces morts tombés pour la patrie, qui revivent éternellement dans la gloire; puis, c'étaient des bannières que l'on consacrait, ou les reliques des saints que des processions et des confréries promenaient par la ville. L'amour du mouvement, la recherche de l'éclat, le besoin du pittoresque — dont le génie même semble avoir créé les formes féeriques de cette incomparable cité, à laquelle rien ne ressemble sous le ciel — n'abandonnèrent jamais ces âmes d'artistes, ces âmes passionnées : et gardons-nous de les en blâmer, car c'était peut-être dans ce sentiment qu'elles puisaient leur force!

Cependant, malgré le courage et l'énergie de sa garnison, malgré ses sorties audacieuses jusqu'à la témérité, malgré la vigilance des chefs et le zèle des soldats, les travaux avançaient toujours autour de Malghera; on forçait, la baïonnette sur la gorge, les paysans des environs à creuser les fossés ou à élever les retranchements, sous le feu de leurs compatriotes, pour assurer le triomphe de leurs maîtres.

Enfin, grâce à ces tranchées et à ces parallèles, qui, longtemps avant l'assaut, serrent, étreignent et menacent la citadelle assiégée, des approches ménagées habilement mirent les ennemis en présence. Bientôt, le feu commença : un feu meurtrier qui ne pouvait se comparer à rien de ce qu'on avait encore vu. Mais nos jeunes patriciens, que, dans les premiers jours, la fumée de leurs pièces et le bruit de leurs détonations avaient troublés tout d'abord, aguerris maintenant et bravant le danger, joignaient la fermeté du vieux soldat qui ne craint rien, à cette juvénile ardeur qui ose tout. Aussi la lutte offrit vraiment un effrayant spectacle!

Les bombes, les boulets et les grenades, s'entre-choquant dans l'air, tombaient drus et serrés comme la grêle des orages d'été. De temps en temps, des deux côtés, on s'arrêtait pour reprendre haleine. Les assiégés, sous prétexte de mieux respirer dehors, profitaient de

Digitized by Google

ces entr'actes pour faire des sorties furieuses contre les lignes ennemies. Une batterie, jusque-là cachée, qui se démasquait tout à coup, leur envoyait une décharge meurtrière..... on se tuait sur les pièces! Puis, entre les remparts et les tranchées, le feu, s'il était un moment suspendu, recommençait avec une violence nouvelle, pour ne s'éteindre ni jour ni nuit; sept batteries, formant un terrible ensemble de soixante canons, subitement mises en ligne contre la place, vinrent ajouter leurs cent notes à ce formidable concert. Pendant douze heures, il plut du fer et du feu sur la citadelle. Assiégeants et assiégés disparaissaient sous un nuage de fumée, que le canon déchirait par intervalles, et qui, sillonné par les décharges, s'embrasait de teintes rouges, lugubres, sinistres. Dirigée avec une précision savante, l'artillerie impériale pénétrait jusque dans l'intérieur des cours de Malghera, où elle portait le ravage; mais, d'elles-mêmes, les murailles vivantes réparaient leurs brèches; pour un soldat tombé, dix héros se présentaient; ces dandies désœuvrés, ces oisifs frivoles, ces élégants paresseux à qui l'Autriche avait prodigué ses superbes dédains, étaient d'un calme et d'une constance que rien ne pouvait ébranler. Marino se multipliait : sa compagnie faisait merveille; il était partout, encourageant de la voix et de l'exemple, méprisant le danger, bravant la mort, dirigeant les uns, exaltant les autres, par le spectacle contagieux de son intrépidité.

Cependant, dévorée d'anxiété, éperdue d'angoisse, domptée par une invincible émotion, mourant d'inquiétude pour ceux qui la défendaient si bien, — et condamnée à une stérile et cruelle inaction, pendant qu'on décidait de son sort,—toute la population de Venise s'était réfugiée sur les toits de ses maisons; elle encombrait le Rialto, elle couronnait de ses grappes mouvantes d'hommes, de femmes et d'enfants, le sommet des édifices, et jusqu'aux clochers des églises. A chaque détonation, toutes ces poitrines se serraient, toutes ces têtes se courbaient, comme les épis d'un champ de blé quand passe le vent d'orage.

La terrasse du palais Nerini est haute et large : elle domine au loin la lagune. Tous les amis de la comtesse l'avaient prise pour poste d'observation..... Ses filles étaient au milieu d'eux, parcourant les groupes animés qui se livraient à mille conjectures, comme font toujours les gens qui ne savent pas. Alba s'était un peu isolée de cette foule. Appuyée à l'angle du balcon, sa main avait saisi la barre de fer destinée à retenir une des statues qui se penchent sur le canal, et, sans même en avoir conscience, elle la serrait d'une si forte étreinte, que le métal semblait s'incruster dans sa chair : — elle ne sentait plus rien; elle avait la froide immobilité du marbre; elle regardait, et son âme tout entière avait passé dans le seul de ses sens

Digitized by Google

qui maintenant vivait en elle! Mais la nuit tombait, et ses yeux ne pouvaient ni percer l'obscurité ni franchir la distance, et, de loin, impuissante, muette, — toutes ses terreurs refoulées lui retombant sur le cœur, — elle assistait, comme Venise, sans y prendre part, à ce drame sinistre, dont le dénoûment pouvait être une catastrophe!

L'organisation humaine serait trop faible pour supporter de pareilles épreuves, si elles devaient se prolonger! — Enfin, les décharges se ralentirent; puis, les détonations ne se suivirent plus que de loin en loin; puis, ce ne fut plus que de rares coups tirés à de longs intervalles. Venise respira. Elle avait encore une nuit à dormir! Bientôt, le bruit se répandit par la ville que l'on avait signé une suspension d'armes de vingt-quatre heures.

LOUIS ENAULT.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LES

FINANCES DE L'AUTRICHE

DANS LA GUERRE ET APRÈS LA PAIX

I

La paix de Villafranca n'a pas causé moins d'étonnement que de surprise. L'Europe fut surprise de la rapidité avec laquelle s'était accomplie cette œuvre mémorable ; les plus fervents zélateurs de la paix n'avaient pas espéré qu'elle sortirait aussi promptement d'un armistice que le *Moniteur* avait eu soin de caractériser comme un fait purement militaire. L'Europe s'étonnait des conditions auxquelles les deux empereurs ont fait la paix ; on ne s'attendait pas à tant de modération dans le vainqueur, ni à une résignation aussi soudaine de la part du vaincu.

Ce n'est pas assurément la modération du vainqueur qui doit étonner le plus. A son entrée en campagne et au milieu des victoires les plus brillantes, Napoléon III avait toujours fait espérer qu'il saurait s'arrêter à temps ; il devait s'arrêter surtout quand il crut que « la guerre allait prendre des proportions qui n'étaient pas en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette grande lutte. » Rien, au contraire, dans l'attitude et dans les actes de l'empereur François-Joseph, n'avait pu laisser soupçonner que la proverbiale « ténacité » des Habsbourg céderait aussi vite. Il faut que les défaites infligées à son armée depuis la Sesia jusqu'au Mincio aient moralement abattu l'empereur d'Autriche bien plus encore qu'elles ne l'ont affaibli matériellement.

Digitized by Google

Si le découragement après la défaite se mesure à la grandeur de la déception qu'elle cause, l'effet moral de la courte campagne d'Italie sur François-Joseph dut être immense. Rarement, campagne fut entreprise avec une certitude plus ferme du succès. Depuis son avénement au trône (1848), le jeune empereur d'Autriche avait fait de l'armée l'objet de sa sollicitude principale, on pourrait dire unique, exclusive. Il s'était chargé personnellement, depuis 1850, de la direction supérieure des affaires militaires ; elles absorbaient tout son temps, tous ses soins ; elles dévoraient la meilleure partie des revenus publics ; en un mot, *créer une belle armée*, telle était son ambition dominante, et, pour la satisfaire, rien ne lui avait coûté. S'étonnera-t-on qu'il brûlât du secret désir de voir à l'œuvre cette « belle armée, » dont la supériorité lui semblait assurée et dont il était doublement fier, comme souverain et comme organisateur ? Les complications italiennes fournirent l'occasion désirée ; on la saisit avec empressement à Vienne : le Piémont fut envahi au moment où l'Europe se croyait à la veille d'un congrès.

Les faits ne tardèrent pas à détruire de la façon la plus cruelle les espérances belliqueuses de l'Autriche. D'abord elle accusait de ses défaites l'incapacité du commandant en chef ; il est certain que l'histoire ne rangera pas le comte Giulay parmi les grands capitaines du XIXe siècle. Mais les Hess, les Benedeck, les Schlick, vinrent successivement seconder ou remplacer l'ancien gouverneur militaire de la Lombardo-Vénétie ; l'empereur accourut enfin se placer lui-même à la tête de son armée ; l'armée se battait bravement : l'opiniâtreté de la lutte à Magenta et à Solferino, les effroyables masses de tués et blessés que les deux adversaires, après chaque rencontre, laissaient sur les champs de bataille, n'en témoignent que trop..... Rien n'y fit. Toute l'habileté des chefs et toute la bravoure des soldats autrichiens ne servirent qu'à rendre la victoire plus coûteuse, mais aussi plus glorieuse pour les alliés.

Il y avait pour l'Autriche, dans cette effroyable série de défaites si inattendues, un avertissement et un enseignement. L'avertissement a été très bien compris par l'empereur François-Joseph ; en ne s'obstinant pas à continuer la lutte, en renonçant à tout effort pour reconquérir le terrain perdu, il avouait que ce n'était pas au hasard des batailles seul qu'il succombait, que ce n'était pas la *chance* défavorable de la guerre qui momentanément l'avait vaincu. Aura-t-il saisi de même l'enseignement et voudra-t-il en profiter ? Aura-t-il compris qu'on peut bien, à force de persévérance et de sacrifices, créer une « belle armée, » mais qu'on ne saurait, à ce prix, lui communiquer ce feu sacré qui vivifie, élève, enivre le soldat et lui fait accomplir des merveilles ; qu'on ne peut attendre ni spontanéité, ni

Digitized by Google

enthousiasme, ni élan, d'une armée quand tout concourt à les étouffer dans le pays du sein duquel elle est sortie ; qu'avec la composition et l'organisation actuelles de l'armée autrichienne, celle-ci fera tout au plus son devoir, tandis que, dans les luttes suprêmes, la victoire se décide le plus souvent par le peu qu'on fait au delà du devoir ?

L'armée, de nos jours, n'est plus ce que l'avaient faite les siècles antérieurs, c'est-à-dire un corps entièrement distinct de la nation, ne connaissant d'autre patrie que la caserne ou le camp, d'autre intérêt que l'avancement et les distinctions, d'autre loi que l'ordre du jour. L'armée moderne s'est *nationalisée* pour ainsi dire ; elle appartenait jadis aux gouvernements seuls. Presque partout les enfants de la patrie sont aujourd'hui obligés tous au service militaire ; partout, les soldats, après une absence qui tend à devenir de plus en plus courte, retournent dans la société civile ; ils vivent plus ou moins de sa vie durant le temps même du service effectif. L'armée reste ainsi, dans une certaine mesure, en communauté d'idées, de sentiments, d'intérêts, avec la nation ; elle en représente le bras défenseur. Si maintenant on tient compte de la profonde répulsion que le régime arbitraire établi en Autriche depuis 1849 inspire et entretient chez les populations hongroises et italiennes, du peu de sympathie qu'il rencontre chez les populations allemandes et slaves, pourra-t-on s'étonner que, dans la guerre d'Italie, les commandants autrichiens n'aient pas osé se fier aux soldats italiens et hongrois, qu'ils n'aient rencontré que de la bravoure passive chez leurs soldats slaves et allemands ? Pour avoir aujourd'hui une armée non-seulement forte et belle, mais unie, enthousiaste, dévouée, il faut la prendre dans une nation unie, pleine de patriotisme et d'amour pour son drapeau. Voilà où était la véritable et incontestable supériorité de l'armée française sur l'armée autrichienne.

C'est ainsi du moins, me semble-t-il, que jugera l'observateur impartial, pour lequel la *furia francese* et l'instinct militaire de la nation française n'expliquent pas suffisamment une série de défaites dont s'étonnait le vainqueur lui-même. Le gouvernement de Vienne partagera-t-il cette opinion et sera-t-il ainsi amené à reconnaître que c'est dans la constitution civile de l'empire que doit s'opérer la réforme de cette vicieuse organisation militaire, dont les défauts ont éclaté avec une évidence si terrible durant la dernière guerre ? Nous voudrions l'espérer dans l'intérêt même de l'Autriche. Par un pareil retour sur le régime tout entier de la Nouvelle-Autriche — comme elle aime à se nommer depuis 1848 — le gouvernement viennois pourrait non-seulement réparer sa défaite militaire ; il parviendrait de même à rendre profitable pour l'avenir de la monarchie cette autre défaite que lui a fait subir la guerre d'Italie, sa défaite financière, qui,

Digitized by Google

pour être moins éclatante, n'en est pas moins manifeste ni moins ruineuse.

Nous restons peut-être au-dessous de la vérité quand nous disons la défaite financière aussi manifeste que la défaite militaire ; elle l'est à un degré bien supérieur. Lorsque François-Joseph, à Villafranca, signa les préliminaires de la paix, tout le monde le croyait encore de force à continuer la lutte ; la preuve en est dans l'étonnement général qui accueillit cet acte dans toute l'Europe. La défaite militaire n'était donc pas encore consommée : l'armée autrichienne était battue mais non anéantie, vaincue mais non détruite. Il en est bien autrement en ce qui regarde la défaite financière. Après une campagne de deux mois, le gouvernement autrichien se voyait déjà réduit à des extrémités telles qu'il lui était presque impossible d'aller plus loin, impossible du moins sans le recours ouvert à des moyens d'un autre âge, aussi déloyaux que ruineux. De là cette croyance générale que la détresse financière a été pour le gouvernement de Vienne l'une des principales causes déterminantes de la paix, que si l'Autriche avait même voulu et pu continuer la lutte militairement, le manque de ressources n'eût pas tardé à la contraindre de mettre bas les armes.

Cette opinion est-elle fondée? jusqu'à quel point les faits ont-ils justifié les prédictions des adversaires de l'Autriche, les craintes de ses amis? C'est ce que nous apprendra l'examen impartial des mesures financières auxquelles ce pays a été amené par les besoins de la guerre. Cet examen ne doit pas seulement élucider un côté intéressant de l'histoire de la guerre d'Italie ; il nous fournira encore des éléments sûrs pour connaître et juger l'organisation financière de l'Autriche à la veille du conflit et sa situation financière le lendemain de la paix.

II

La première mesure extraordinaire, et la plus grave de toutes, fut portée à la connaissance du public par la *Gazette de Vienne*, le jour même du passage du Tessin par les Autrichiens (29 avril) ; il s'agit du décret en date du 11 avril, qui dispensait la Banque de Vienne de l'échange de ses billets contre argent et donnait cours forcé à son papier-monnaie. Quand, en France, on entend parler de cours forcé, les souvenirs se reportent involontairement vers les assignats de la première République. Peut-être la comparaison aurait-elle ici quelque chose d'exagéré : on n'en est pas encore tout à fait

Digitized by Google

en Autriche au régime des assignats, quoiqu'on dût y aboutir fatalement pour peu que la guerre se fût prolongée. D'autre part, cependant, on se ferait une idée imparfaite de la mesure du gouvernement autrichien si l'on n'y voyait que l'analogue du privilége octroyé à la Banque de France par le gouvernement provisoire, le 15 mars 1848. On n'avait voulu, en France, que préserver notre grand établissement de crédit des effets d'une panique irréfléchie, qui pouvait en peu de jours enlever tout l'encaisse, au grand préjudice de la circulation générale. C'est ainsi que le comprenait la Banque elle-même, qui n'a jamais usé de tous les droits que lui conférait le décret du 15 mars : du 1er mars au 31 décembre 1848, elle a versé dans la circulation jusqu'à 516 millions d'espèces contre une circulation de billets qui ne dépassait pas 400 millions. Dès le second semestre de 1848, après les affaires de juin, elle avait repris les paiements réguliers en espèces; le cours forcé n'exista plus dès lors qu'en droit; en fait, il avait cessé, après avoir duré, et encore d'une manière très incomplète, pendant trois mois et demi seulement. Aussi la confiance du public était-elle entière; après avoir perdu, pendant quelques jours, de 10 à 15 p. 0/0, les billets reprenaient le pair avec l'argent; peu s'en fallut que la faveur du public ne leur fît gagner un agio; ils étaient recherchés à ce point qu'une loi du 22 décembre 1849 dut autoriser la Banque à porter ses émissions de 450 millions à 525. Lorsque, sur les sollicitations réitérées du conseil d'administration, la loi vint enfin, le 6 août 1850, abolir le cours forcé, elle sanctionnait un fait depuis longtemps accompli; les relations de la Banque avec le public en furent si peu modifiées que la circulation des billets, loin de s'abaisser, montait de 500 millions à 515, le lendemain du rétablissement officiel de l'état de choses normal.

Le cours forcé s'entend et se pratique tout autrement en Autriche; c'est tout autrement aussi qu'il y agit sur la circulation et sur toute la vie économique. La cause de cette profonde différence est dans l'organisation et le passé de la Banque privilégiée de Vienne, mais surtout dans la nature de ses rapports avec le Trésor. Cette organisation, ce passé et ces rapports rendent inévitable la déconfiture de la Banque, au premier choc quelque peu violent dont l'empire d'Autriche sera atteint dans sa situation intérieure ou extérieure. Le décret du 11/29 avril 1859, en replongeant l'Autriche dans toutes les misères du cours forcé sous lesquelles elle avait gémi de 1848 à 1858, n'a pas créé la banqueroute, il n'a fait que la constater; elle existait virtuellement bien avant la guerre.

Le vice radical de la Banque de Vienne et le malheur des finances autrichiennes a été, de tout temps comme aujourd'hui encore, dans les trop intimes relations d'affaires qui existent entre la Banque et le

Digitized by Google

Trésor. Au lieu de tendre à devenir une grande institution de crédit plus ou moins indépendante, à l'instar des Banques de Londres et de Paris, l'établissement viennois s'est fait le grand-trésorier de l'Etat, toujours prêt à satisfaire les besoins financiers du gouvernement au préjudice des autres intérêts. Toutefois, la Banque de Vienne, cela va de soi, ne perd pas de vue les intérêts de ses actionnaires, qu'elle sait concilier parfaitement avec ses excessives complaisances pour le Trésor obéré.

Lorsque la patente impériale du 1er juin 1816 décrétait la création de la Banque nationale, il s'agissait avant tout de mettre quelque ordre dans l'inextricable chaos de la circulation fiduciaire, légué par les guerres du premier empire à l'ère de paix qui commençait. Durant ces guerres, presque toujours malheureuses pour l'Autriche, le gouvernement de Vienne avait poussé jusqu'aux dernières limites l'abus du papier-monnaie; une liquidation des plus désastreuses dut suivre la paix de 1810. La circulation en papier-monnaie s'élevait alors à 1,060,798,753 florins; la patente impériale du 20 février 1811 ordonnait le retrait, c'est-à-dire l'échange des *bankozettel* (tel était le nom de ce papier) pour le *cinquième* de leur valeur nominale, ce qui fit perdre aux détenteurs des bankozettel les quatre cinquièmes de leur fortune. L'autre cinquième ne leur fut pas rendu en argent, mais en un nouveau papier (*Einlœsungs-Scheine*, bons d'échange), qui était loin de valoir de l'argent. Le gouvernement prit l'engagement solennel de n'en émettre que la quantité nécessaire pour l'échange des bankozettel au taux de 1 à 5, soit la somme de 295.6 millions. Les grandes guerres des années 1813-15 mirent à néant cet engagement; au 31 décembre 1815, la circulation des bons s'élevait à 610 millions, et leur cours était 351 contre 100 florins argent. Le malheureux qui en 1811 avait possédé 1,000 florins en bankozettel, qu'il avait dû échanger contre 200 florins de papier nouveau, les voyait aujourd'hui réduits à 57 florins effectifs environ : il sauvait ainsi 6 0/0 à peine de la banqueroute que l'Etat faisait à ses créanciers involontaires, aux porteurs de son papier-monnaie.

Il n'y avait qu'un seul moyen pour épargner à la circulation des pertes aussi graves : l'Etat devait payer réellement les 20 0/0 qu'il avait promis lors de la faillite de 1811, et à cet effet déclarer les bons échangeables à présentation dans ses caisses contre espèces. Une partie des bons, le trop-plein de l'émission, serait rentrée et aurait pu être détruite; le reste, une fois le public assuré de l'échange immédiat, se serait maintenu dans la circulation et y aurait passé pour sa pleine valeur nominale. L'opération n'aurait donc pas exigé d'énormes ressources, ni imposé au gouvernement de sacrifices trop grands. Le comte François Stadion, aux mains duquel était confiée

Digitized by Google

alors la direction des finances, ne voulait pas aller jusque-là : il semblait envier les lauriers du comte Wallis, auteur de la « grande opération » de 1811. Retirer une partie des bons de 1811, échanger les autres contre un nouveau papier : voilà tout ce que le comte Stadion croyait pouvoir ou devoir faire.

Cette double opération s'exécutera par l'intermédiaire de la nouvelle Banque. Celle-ci émettra, pour constituer son capital social, 100,000 actions, de 1,100 florins chaque, sur lesquels les souscripteurs verseront 100 florins en espéces et 1,000 florins en bons d'échange. Ces bons ne rentreront pas dans la circulation ; ils seront remis au Trésor qui en donnera la contre-valeur à la Banque en obligations, dont il amortira annuellement pour un million de florins. La majorité restante des bons sera échangée aux conditions que voici : pour 140 florins de bons (les sommes plus fortes devront être divisibles par 140), on recevra une obligation de l'Etat, de 100 florins et rapportant 1 0/0 d'intérêt annuel, puis 40 florins en billets de banque. On était si content de se débarrasser des bons de 1811, que tout le monde accourait pour profiter de cette offre, qui n'était pas brillante pourtant, puisqu'une obligation à 1 0/0 d'intérêt annuel ne valait au fond, d'après le taux usuel de l'intérêt, qu'une vingtaine de florins, et que les autres 40 florins n'étaient payés, encore une fois, qu'en papier. Quelques jours après, le Trésor ne voulut plus échanger que 7,000 florins à chaque personne ; bientôt les demandes d'échange durent être faites par écrit ; quinze jours plus tard (18 août 1816) l'échange à bureau ouvert fut entièrement abandonné et le gouvernement se borna à racheter des bons à la Bourse de Vienne. Cette opération cessait également le 25 janvier 1817 ; on permit seulement aux actionnaires de la Banque de faire en bons, à raison de 200 florins pour 100, la partie du versement due en espèces. Ils ne jouirent pas longtemps de ce privilége ; l'échange des bons, qui en tout n'avait encore absorbé que 12.3 millions de florins en banknotes, fut remis jusqu'à la constitution définitive de la Banque nationale.

En effet, les opérations que nous venons de résumer s'étaient encore effectuées sous la direction de l'Etat, par une commission provisoire nommée à cet effet. La compagnie concessionnaire du privilége de la Banque ne parvint à se constituer que dans la seconde moitié de l'année 1817 ; le 1er janvier 1818, elle entra en fonctions. La clause capitale de la patente du 1er juin 1816, qui avait obligé la future Banque à échanger les anciens bons contre ses billets, ne fut pas insérée dans les statuts définitifs du nouvel établissement. La Banque ne se trouvait donc engagée avec l'Etat que pour le montant des bons que lui verseraient les souscripteurs de ses actions et dont l'Etat lui remettait la contre-valeur en obligations amortissables à des époques

Digitized by Google

fixes; elle pouvait, pour le reste, utiliser ses ressources dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, et faire réellement office de grande banque indépendante. Cette libérale transformation du plan primitif exerça la plus heureuse influence sur la consolidation et les opérations de la Banque. A peine si l'on avait pu faire souscrire, en 1816 et 1817, les 1,000 actions nécessaires pour la constitution de la société; en 1818, on plaçait plus de 20,000 actions et environ 24,000 en 1819. A la clôture de ce dernier exercice, qui laissait un bénéfice net de 1,581,027 florins contre 590,997 florins de l'exercice précédent, la Banque, en regard d'une circulation de 43.8 millions, possédait un encaisse de plus de 33 millions : c'est la proportion la plus favorable qu'on puisse constater dans les annales presque demi-séculaires de la Banque privilégiée de Vienne.

Le premier trimestre de 1820 termine déjà la courte période d'indépendance où la Banque avait pu remplir consciencieusement sa tâche de grand établissement de crédit industriel et commercial; désormais, elle sera surtout et avant tout à la disposition de l'Etat. Le tour était joué : en dispensant la Banque de la chanceuse et dangereuse opération du retrait des bons d'échange, on avait réussi à lui conquérir la confiance du public; elle avait placé plus de la moitié de ses actions, s'était consolidée, étendue. On s'empressait d'en profiter pour revenir à l'idée originelle, que devait décidément réaliser la convention du 3 mars 1820.

Par cette convention, la Banque se charge du retrait du papier-monnaie de l'Etat, qu'elle doit échanger au taux, fixe désormais, de 100 florins de banknotes pour 250 florins de bons. L'Etat prend les 49,379 actions qui ne sont pas encore placées, et les paye 610 florins chacune, ce qui doit accroître de 30,121,190 florins le fonds de la Banque; il lui remettra en outre 40 millions d'espèces, et la couvrira, pour le reste des avances que nécessitera l'opération, par des obligations 4 0/0 qu'il amortira à raison de 1,400,000 florins par an. Peu de temps après, la Banque parvint à faire renoncer le gouvernement à l'acquisition des 49,379 actions de réserve, acquisition qui devait le faire participer de moitié aux bénéfices de l'établissement; ces actions sont restées jusqu'en 1853 dans le portefeuille de la Banque. La convention du 3 mars n'imposait donc à celle-ci qu'une émission indéfinie de banknotes, dont la contre-valeur lui était remise par l'Etat, partie en espèces, 40 millions, partie en obligations productives d'un intérêt de 4 p. 0/0.

L'affaire était certes des plus engageantes pour la compagnie concessionnaire, mais elle compromettait gravement la solidité de la Banque. La circulation du papier-monnaie se montait encore alors à 450 millions; l'échange, au taux de 1 contre 2 1/2, exigeait une

Digitized by Google

émission de 180 millions de banknotes. Puisque l'Etat ne fournissait que 40 millions d'espèces, il restait une émission de 140 millions à couvrir par ses obligations. Or, des obligations d'Etat autrichiennes étaient un gage très peu sûr, tout à fait irréalisable dans les moments de crise où la Banque précisément aurait eu le plus grand besoin de ressources métalliques. Et ces obligations ne devant être amorties qu'à raison de 1,400,000 florins par an, il fallait, en supposant que le gouvernement fût toujours exact à payer, juste un siècle pour son entière libération ! Ajoutez que la Banque n'avait pas le pouvoir, — en avait-elle même la volonté sérieuse ? — de forcer le Trésor à remplir ses engagements ; il s'en dispensa en effet, les bilans de la Banque nous le prouveront bientôt. Celle-ci, loin de voir dans ce manque de parole une raison pour restreindre ses avances, mettait d'une autre façon encore ses presses de banknotes à la disposition du gouvernement. Dès 1823, elle entreprit l'escompte des bons du Trésor ; ces avances, d'abord, ne devaient pas dépasser la somme de 10 millions et seraient remboursées dans le plus bref délai. Bientôt après, cette dernière clause tombe en désuétude ; par contre, les avances sur bons du Trésor sont portées à 20 millions en 1826, à 30 millions en 1835, plus tard à 50 millions.

Ainsi, la Banque engageait de plus en plus ses moyens et son crédit dans les opérations hasardeuses avec l'Etat. Et pourquoi pas ? Ces opérations étaient fort productives ; elles rapportaient plus que les opérations de banque proprement dites. Dans le bénéfice brut de 36 millions de florins obtenu en 1821-1830, les intérêts payés par l'Etat entrent pour 22.5 millions, ou 62 p. 0/0 ; dans la période décennale suivante, où l'escompte commercial prend un peu plus d'extension, l'Etat fournit encore 24.5 millions (ou 58 p. 0/0) sur un bénéfice total de 42.3 millions. Mais en forçant son crédit au service du gouvernement, la Banque négligeait les règles les plus élémentaires de prudence et de loyauté imposées par la nature des choses à tout établissement de crédit. Ainsi qu'on l'a su plus tard, la Banque ne possédait, en 1831, que 12.8 millions d'espèces contre une circulation de 124 millions, soit un rapport de 1 à 9.70 ; dix ans plus tard, le mal s'était aggravé : à une circulation de plus de 167 millions répondait un encaisse de 15.5 millions ; la Banque n'aurait pu faire honneur, pour peu qu'on la pressât, au dixième seulement de ses billets en circulation, tous pourtant exigibles instantanément ! Grâce à l'impénétrable mystère qui, jusqu'en 1848, enveloppa les opérations de la Banque, le public ignorait la gravité de la situation ; le gouvernement qui, seul, était dans le secret, gardait le silence du complice.

De vagues rumeurs avaient pourtant commencé à circuler, en

Digitized by Google

1847, sur l'extension demesurée que la Banque donnait à ses opérations avec le Trésor; divers écrits publiés à l'étranger et des discours révélateurs prononcés à la Diète de Presbourg avaient fait naître des doutes chez les uns, de graves soupçons chez les autres; le sentiment général était qu'à la première commotion politique la solvabilité de la Banque serait gravement compromise par la mauvaise situation du Trésor. Aussi, à peine avait-on reçu à Vienne les premières nouvelles de la révolution de Février, que tout le monde accourait pour exiger le remboursement en espèces des billets. L'administration se résigna pour la première fois à publier son bilan. La situation était moins mauvaise que la panique ne l'avait fait croire : elle se résumait en une circulation de 214 millions, garantie par un encaisse de 66 millions, soit un rapport de 1 à 3.30. Mais il résultait du même bilan, que l'Etat devait à la Banque 50 millions avancés sur bons du Trésor, et que, en dépit des stipulations formelles de la convention du 3 mars 1820, il ne lui avait encore remboursé que 26.6 millions sur une somme de 107 millions qu'elle avait affectée au retrait du papier-monnaie; en d'autres termes, que la majeure partie des créances de la Banque reposaient sur le Trésor. Le Trésor, en ce moment, était moins capable que jamais de s'acquitter envers elle : c'était là pourtant le seul moyen de mettre la Banque en état de remplir, de son côté, ses engagements vis-à-vis du public. Le gouvernement, par un acte d'autorité, l'en dispensa : un décret du 22 mai 1848 l'autorisa à suspendre ses payements, et donna cours forcé à ses billets. C'était dire : « Puisque moi, gouvernement, je ne peux payer ce que je te dois, je te dispense, pour ta part, de payer au public ce que tu lui dois; notre compte, ainsi, se trouve provisoirement réglé aux dépens de tes créanciers. » L'arrangement, certes, était expéditif, mais il ne se distinguait pas par la loyauté.

Désormais, la Banque n'eut plus à se gêner dans l'émission des billets; l'Etat profitait largement de cette facilité. Ainsi la Banque lui accordait, le 1er octobre 1848, un crédit de 6 millions, à un an et sans intérêt; le 9 décembre suivant, elle lui avançait, aux mêmes conditions, une somme de 20 millions, à compte d'un emprunt de 80 millions à contracter ultérieurement; elle prêtait ensuite, sur la garantie du Trésor, 2 millions de florins aux industriels nécessiteux. Ainsi encore, elle escomptait, en avril 1848, pour 30 millions d'obligations hypothécaires; en octobre, elle escomptait pour 14 millions, en janvier 1849, pour 25 millions de bons du Trésor. Après une année de ce manége (juillet 1849), la Banque se trouvait engagée avec l'Etat pour une somme de 220 millions, quand l'ensemble de ses autres affaires se montait à 41 millions à peine; à une circulation de 218 millions répondait un encaisse de 24.3 millions, soit un rap-

Digitized by Google

port de 1 à 8.90. Les banknotes perdaient de 20 à 25 p. 0/0 contre argent.

Nous n'avons pas à faire ici l'historique de la Banque de Vienne, ni de la crise monétaire et financière dont, par suite du cours forcé, l'Autriche souffre depuis 1848. Qui ne connaît d'ailleurs, en termes généraux du moins, les inconvénients multiples, les embarras sans nom, les préjudices sans fin que cette situation causait aux finances publiques, au commerce intérieur et extérieur de l'Autriche, à tout le monde jusque dans les moindres transactions de chaque jour? Le cadre et le but de ce travail nous obligent de nous restreindre aux rapports entre la Banque et le Trésor, source permanente de la crise.

Pressé par les réclamations unanimes et les plaintes incessantes des populations, aiguillonné par l'intérêt de ses revenus et de son crédit, qui souffraient énormément des effets de la crise, le gouvernement s'occupait, dès la seconde moitié de 1849, de régulariser sa position vis-à-vis de la Banque ; tel était notamment le but de la convention du 9 décembre 1849, par laquelle il abandonnait à la Banque le produit (60 millions) de l'emprunt 4 1/2 p. 0/0 ouvert le 22 septembre 1849, ainsi qu'une somme de 24 millions sur l'indemnité de guerre que le Piémont, vaincu à Novare, dut payer à l'Autriche ; tel était encore le but des conventions signées les 23 février 1852 et 1853. Loyalement exécutés, ces arrangements pouvaient préparer le retour à la légalité ; mais la rapide succession des « conventions, » dont chacune s'appuyait sur un nouveau « règlement » de compte, prouve déjà qu'elles n'aboutirent pas. Des incidents malheureux, c'est-à-dire des besoins nouveaux et imprévus de l'Etat, se traduisant en demandes de prêts et d'avances, vinrent chaque fois déranger les bases du règlement et entraver l'accomplissement des conventions. Pour chaque pas en avant, on en fit deux en arrière.

La rechute fut bien autrement grave lorsque le gouvernement, dans les premiers jours de l'année 1854, résolut de charger la Banque du retrait, c'est-à-dire de l'échange contre banknotes, du papier-monnaie que depuis six ans il avait émis directement et sous sa propre garantie ; c'étaient, entre autres, les bons de caisse, à 5 0/0 d'intérêt, de septembre 1848 ; les bons à 3 p. 0/0 créés en janvier et juillet 1849 ; les bons du Trésor lombards émis en avril 1849 ; les assignats sur les revenus de la Hongrie, créés en mars et mai 1849 ; les bons du Trésor représentatifs de la dette flottante en vertu de la résolution impériale du 13 septembre 1849 ; les bons de la Monnaie, de 6 et 10 kreutzers (25 et 42 centimes !). L'émission de ces diverses espèces de papier-monnaie s'était montée, le 31 décembre 1849, à 71.1 millions ; on y avait ajouté 116.6 millions en 1850, — 167.1 millions en 1851, — 155.8 millions en 1852, — 148.3 millions en

Digitized by Google

1853, — ce qui portait l'émission totale à la somme de 336.6 millions. Il y en avait encore en circulation pour 142.2 millions au moment où fut signée la convention du 23 février 1854. Le gouvernement s'engageait à ne plus en émettre d'autres. On pouvait certes s'estimer heureux de voir cette foule multicolore de papiers-monnaie remplacée par une seule espèce ; mais était-il bien loyal de payer les créanciers du gouvernement en une monnaie (banknotes), qui perdait de 15 à 30 p. 0/0 ? Etait-il permis de fournir à la Banque un nouveau motif pour accroître démesurément son émission et reculer la reprise de ses payements ? En effet, sous prétexte d'échanger le papier-monnaie de l'Etat, cet établissement donnait à son émission un développement qu'elle n'avait jamais atteint : entre les 31 décembre 1853 et 1854, la circulation montait de 188.3 millions à 383.5 millions ; l'encaisse, dans le même intervalle, ne s'accrut que de la somme insignifiante de 325,750 florins, et le rapport entre l'encaisse et la circulation était, le 31 décembre 1854, comme 1 à 8.49 !

Les plus crédules et les plus optimistes devaient enfin douter de la sincérité et surtout de l'efficacité de ces éternels règlements de compte et de ces conventions réitérées : après six ans de ce travail de Sisyphe, le pays se trouvait inondé d'un *milliard* de francs de papier-monnaie, reposant sur la garantie d'un établissement dont l'encaisse ne dépassait pas de beaucoup une centaine de millions, et dont le principal créancier était un gouvernement accablé de dettes et luttant toujours en vain contre les déficits ! En face d'un pareil état de choses, tout système procédant par demi-mesures devait paraître impuissant. Aussi, pour ranimer les espoirs défaillants, pour apaiser la clameur générale, on songea à éblouir par des coups inattendus. Les années 1854 et 1855 furent signalées en effet par deux grandes mesures, que les documents officiels, les plumes soldées ou crédules, exaltaient à l'envi ; ils en prédisaient les effets les plus merveilleux et les plus immédiats : en réalité, elles n'aboutirent à rien ou à peu près à rien.

Il y avait d'abord l'emprunt dit national de 1854, l'emprunt le plus considérable (500 millions de florins ou plus de 1,250 millions de francs !) qu'ait jamais contracté aucun Etat. La libération du Trésor envers la Banque, pour mettre celle-ci à même de rétablir la circulation métallique, fut le premier et le principal emploi que la patente impériale du 26 juin 1854 assignait aux produits de l'emprunt, et c'était là incontestablement l'élément décisif dans la réussite de cette vaste entreprise; ce n'est qu'en second lieu que l'argent de l'emprunt devait fournir « aux besoins extraordinaires de l'Etat » : on voulait parler des armements pour la guerre d'Orient. Néanmoins, la souscription une fois ouverte, on n'assignait à la Banque, en à-compte

Digitized by Google

de sa créance sur l'Etat, qu'un peu plus du quart de l'emprunt (134.5 millions). Les versements des souscripteurs étant répartis sur cinq ans, la Banque ne devait recevoir sur sa quote-part que 27 millions par an, somme tout à fait insuffisante pour opérer une libération quelque peu prompte de l'Etat. Mais voici qui est plus fort : à peine les souscriptions à ce nouvel emprunt, qui, en premier lieu, devait éteindre la dette de l'Etat, avaient-elles commencé, que le Trésor obtint de la Banque une avance de 80 millions de florins, remboursable avec les produits de l'emprunt et à laquelle s'ajoutait l'année suivante, au même titre, une nouvelle avance de 20 millions. Eh bien, l'emprunt est versé et consommé, tandis que l'Etat, sur cette avance spéciale de 100 millions, n'a remboursé jusqu'à ce jour que la somme de 6,500,000 florins ! Inutile de dire que des « règlements » ainsi compris et exécutés ne pouvaient qu'aggraver la crise.

Le gouvernement lui-même en fit, dès l'année suivante, l'aveu assez explicite, puisqu'il jugeait nécessaire de tenter un nouvel « effort héroïque ; » nous voulons parler de la convention du 22 octobre 1855, dont on fit d'avance plus de bruit encore, si c'est possible, que de la « grande mesure » de 1854. En vertu de cette convention, il fut cédé à la Banque des domaines de l'Etat pour la valeur de 155 millions de florins, montant des dettes laissées en dehors des règlements des 23 février et 31 août 1854. La Banque était censée devoir rentrer promptement, par la vente des domaines, dans la majeure partie de sa créance, et trouver ainsi les moyens de payer ses billets en espèces et de rétablir dans le pays une réelle circulation monétaire..... Tout porte néanmoins à croire que ce « sacrifice, » dont le gouvernement se fit un grand mérite vis-à-vis du pays et de l'étranger, n'était encore qu'une haute mystification convenue entre les deux parties pour endormir la légitime impatience du public. Pendant les quatre ans presque entièrement écoulés depuis la signature de la convention du 22 octobre 1855, la Banque n'a vendu qu'une partie insignifiante des domaines ; par des transitions habilement ménagées, on est parvenu peu à peu à faire disparaître, dans les documents relatifs aux rapports entre la Banque et le Trésor, les mots de cession et d'abandon, pour présenter les domaines comme un simple *gage*, gage qu'il n'est pas permis à la Banque de réaliser, et qui, partant, doit rester sans influence aucune sur l'état de ses ressources métalliques. Les chiffres parleront, là aussi, plus éloquemment que toutes les dissertations : au 31 décembre 1857, la dette de l'Etat envers la Banque, loin d'avoir été éteinte par toutes ces *grandes mesures* et par tous ces *efforts héroïques*, se trouvait portée à un chiffre de 304 millions de florins, plus élevé qu'à aucune époque antérieure, et l'encaisse était au-dessous de 100 millions, quand la

Digitized by Google

circulation approchait de 400 millions de florins, ou d'un milliard de francs.

Rien ne fut alors tenté, après les deux grands échecs de 1854 et 1855, jusqu'au moment où une pression internationale vint commander plus de sérieux dans l'accomplissement de l'œuvre vainement poursuivie depuis dix ans. L'article 22 de la convention monétaire, signée le 24 janvier 1857 entre l'Autriche et les Etats du Zollverein, interdisait aux contractants toute émission de papier-monnaie et les obligeait à retirer celui qui pouvait se trouver en circulation. Le terme de rigueur était le 31 décembre 1858 ; à cette date, le cours forcé, avec toutes ses conséquences, devait donc aussi cesser en Autriche. La paix générale, qui permit à l'Autriche d'opérer quelques réductions dans ses dépenses militaires et de ramener à 42.3 millions le déficit qui, l'année précédente, s'était encore élevé à 62.5 millions, et, plus encore, la grande abondance de numéraire qui se manifesta en 1858 sur toutes les grandes places européennes, devaient particulièrement faciliter cette opération. Le gouvernement viennois voulut d'abord l'éluder en partie ; la faculté d'échange contre espèces ne devait s'appliquer (patente impériale du 30 août 1858) qu'aux grandes coupures de 1,000, 100 et 10 florins, tandis que les coupures de 5, 2 et 1 florins, dont la circulation totale serait successivement réduite à 100 millions, jouiraient encore du cours forcé « jusqu'à nouvel ordre. » Au dernier moment pourtant, on semblait se résigner à l'exécution entière de l'article 22 : d'après la patente impériale du 26 décembre 1858, le cours forcé cesserait indistinctement, à commencer du 1er janvier 1859, pour toutes les banknotes, grandes et petites coupures. Afin de mettre la Banque à même de suffire à cette tâche, le gouvernement consentit à amortir une partie considérable de sa dette ; il lui donnait 23 millions en obligations créés pour le rachat des droits seigneuriaux, et lui abandonnait une somme de 30 millions sur le prix de la vente, qu'il venait d'effectuer, des chemins de fer lombardo-vénitiens (convention du 26 décembre 1858). La Banque de Vienne, prétendait-on, serait ainsi parfaitement en mesure de reprendre et de continuer indéfiniment l'échange de ses billets contre espèces ; ses guichets, fermés depuis plus de dix ans, devaient en effet s'ouvrir largement le 1er janvier 1859.....

L'illusion ne fut pas de longue durée. Les succursales des provinces semblaient entièrement ignorer le retour à l'état normal ; leur gestion restait ce qu'elle avait été depuis 1848. A l'établissement principal de Vienne, les guichets d'échange ne s'ouvraient qu'à certains jours et pendant peu d'heures ; des agents apostés dans les couloirs cherchaient à dissuader de la présentation des banknotes au remboursement comme d'une manœuvre antipatriotique ; les employés

Digitized by Google

payeurs en dégoûtaient les demandeurs par des interrogatoires, des formalités et des lenteurs sans fin ; les opérations d'escompte subirent de fortes restrictions et des gênes arbitraires; les avances contre nantissement furent presque toutes rappelées. Le mois de janvier n'était pas encore écoulé, et déjà tout le monde était convaincu que la Banque était incapable de répondre à ses engagements. Le public de se récrier sur cette cruelle déception. La Banque en rejetait la faute sur les appréhensions de guerre que les paroles prononcées aux Tuileries le jour du nouvel an avaient fait naître dans toute l'Europe!.... La déception pourtant n'était guère permise qu'aux gens naïfs et crédules qui avaient pris au mot les belles promesses des patentes impériales ; pour quiconque allait au fond des choses, il était manifeste que tout le bruit fait en 1858 avec les grandes mesures de réforme n'avait été, comme dans les années précédentes, qu'un morceau de haute comédie financière.

Quelles mesures sérieuses, efficaces, avaient donc été prises en 1858, pour assurer la reprise et la continuation des payements en espèces dans les bureaux de la Banque ? Pas une seule parmi les plus indispensables. Il fallait d'abord réduire, autant que possible, l'immense circulation fiduciaire, ce qui n'était pas difficile, assurément, dans une année où la stagnation générale des affaires circonscrivait si étroitement le champ des opérations de banque proprement dites ; il fallait augmenter l'encaisse, opération peu difficile et peu coûteuse dans une année où tous les grands établissements de crédit se lamentaient sur leur pléthore métallique, sur les masses d'espèces accumulées dans leurs caves et auxquelles ils ne savaient trouver d'emploi productif ; il fallait enfin et surtout réduire dans une forte proportion, mais réduire sérieusement, la dette de l'Etat, puisque c'était là l'empêchement principal à la reprise des payements dans la Banque. Or, durant toute l'année 1858, où l'on avait été si prodigue en patentes impériales et en promesses de toutes sortes, rien ou presque rien ne s'était fait dans la triple direction que nous venons d'indiquer. La dette de l'Etat, de 203.8 millions au 31 décembre 1857, ne fut réduite que de 7,503,353 florins; l'encaisse, de 98 millions à la fin de 1857, ne fut augmenté que de 534,424 florins; la circulation, si énorme encore à cette dernière époque (près de 384 millions), n'était diminuée que de 13.5 millions.

Au moment de la prétendue reprise des payements, la Banque de Vienne, en regard d'une circulation de 370 millions, ne possédait que 98.6 millions d'espèces. C'est un rapport fortement inférieur déjà au rapport dit normal (1 à 3) que la Banque, d'après la patente impériale du 30 août 1858, devait, elle aussi, maintenir constamment entre l'encaisse et la circulation ; ce rapport, pourtant, qui peut suf-

Digitized by Google

fire dans les circonstances ordinaires, est certainement insuffisant dans le moment de transition, pour une banque insolvable depuis plus de dix ans, et qui doit naturellement s'attendre, dans les premiers mois qui suivent la réouverture de ses guichets, à des demandes de remboursement exceptionnellement fortes. La méfiance qui pouvait, en partie, inspirer ces demandes, était d'autant plus justifiée que la Banque, nonobstant la convention du 26 décembre 1858, restait encore fortement engagée avec l'Etat. Elle ne pouvait pas réaliser immédiatement les 23 millions d'obligations de rachat que l'Etat lui avait cédées, sans peser fortement sur leur cours et s'attirer ainsi de grandes pertes par leur dépréciation ; restaient les 30 millions provenant de la vente des chemins de fer lombardo-vénitiens, mais ça n'était pas non plus de l'argent comptant : les 30 millions de florins étaient payables en cinq termes annuels, dont le premier échoit en 1860 seulement ! Pour le moment, les ressources de la Banque ne s'en accrurent donc pas d'un seul florin, tandis que ses dettes à elle, c'est-à-dire les 370 millions de banknotes en circulation, étaient exigibles immédiatement, dès qu'on fit cesser le cours forcé.

De l'ensemble des faits qui précèdent, deux vérités ressortent pour nous avec une grande évidence :

1° La suspension des payements en 1848 n'était pas l'effet subit des événements politiques, mais le résultat naturel et inévitable des relations antérieures de la Banque avec le Trésor. Et si l'empire d'Autriche, de 1848 à 1858, n'a pu être délivré de la crise financière et monétaire si préjudiciable aux intérêts du crédit public et privé, c'est que ni le gouvernement ni la Banque ne l'ont jamais voulu sérieusement : ni la Banque, parce qu'elle trouvait parfaitement son compte dans le régime du cours forcé, qui lui assurait tous les avantages d'un grand établissement de crédit, en la dispensant des charges correspondantes ; ni le gouvernement, parce que tantôt la volonté lui manquait, tantôt la persévérance, pour supporter les sacrifices, la gêne momentanée que lui aurait imposés sa libération plus ou moins complète envers la Banque.

2° Les conventions et les règlements des comptes de 1858 ne valaient pas mieux que les mesures analogues des années antérieures ; au 1er janvier 1859, la Banque était aussi incapable que jamais de répondre aux obligations d'une institution de crédit honnête et loyale. Ce n'est donc pas à la guerre qu'est due la prompte rechute dans le système du cours forcé ; la guerre a fourni tout au plus le commode prétexte de hâter la déclaration de faillite, qui, en tout état de cause, était inévitable, par suite de la manière peu sérieuse et tout à fait insuffisante dont on s'y était pris pour le rétablissement de la situation légale. Peut-être même la commodité de ce pré-

Digitized by Google

texte n'était-elle pas tout à fait étrangère à l'ardeur belliqueuse qu'auraient montrée, à ce qu'on prétend, certains conseillers de François-Joseph, qui, en raison de leurs tendances connues et de leurs fonctions, auraient dû être les plus zélés défenseurs de la paix.

III

Ce n'était pas un don gratuit que le gouvernement faisait à la Banque de Vienne, lorsque, par le décret du 11/29 avril, il lui rendait la liberté du non-payement et l'affranchissait de la gêne que lui avait imposée la banqueroute dissimulée durant les quatre premiers mois de 1859 ; à côté du décret qui réoctroyait cette faveur à la Banque, la *Gazette de Vienne* du 29 avril en publiait un autre par lequel le gouvernement s'adjugeait un prêt de 134 millions de florins que la Banque lui ferait sur le compte d'un emprunt public de 200 millions, à contracter dans un moment « plus opportun. » Ces deux décrets, au fond, n'en faisaient qu'un et pouvaient se résumer ainsi : « Permis derechef à la Banque de Vienne de fabriquer du papier-monnaie autant qu'elle le voudra, à la condition d'en fournir au gouvernement autant qu'il lui en demandera. » La première partie de cette étude a mis le lecteur en mesure d'apprécier toute la gravité et les interminables conséquences d'un pareil arrangement, même en temps de paix ; au début d'une grande guerre extérieure, il y avait là un acheminement manifeste vers le cataclysme financier des années 1811 et 1816.

Les décrets du 11/29 avril n'étaient pourtant qu'une entrée en matière. Une longue série de mesures exceptionnelles suivirent dans la première quinzaine de mai, plus lourdes les unes que les autres, et destinées toutes à procurer au Trésor viennois, par des voies extraordinaires, les moyens financiers qu'exigeait la guerre d'Italie. Que l'Autriche n'ait pu y suffire avec ses ressources ordinaires, c'est chose toute naturelle. Quel est l'Etat en Europe qui, de nos jours, en serait capable ? Partout, les dépenses dites ordinaires absorbent complétement, et dépassent même très-souvent, les revenus ordinaires ; elles ne laissent pas de marge pour l'imprévu, pour les besoins hors cadre. Je constate un fait, je n'énonce pas une critique générale, parce que ce fait a bien sa raison d'être. Les gouvernements n'en sont plus à accumuler un *Trésor* réel pour les mauvais jours. Avec nos idées modernes sur les fonctions et les pouvoirs de l'Etat, il ne lui

Digitized by Google

est pas permis d'exiger des contribuables plus que ne réclament ses besoins immédiats ; son « Trésor » est dans la poche des contribuables où l'argent est fécondé dans l'intérêt général de la société, en attendant le moment d'un appel suprême. Toute dépense extraordinaire nécessitera donc inévitablement un recours à des ressources extraordinaires. Où se revèle la différence entre les gouvernements riches et les gouvernements pauvres, entre les bonnes organisations financières et les mauvaises, c'est dans la nature et l'étendue des ressources exceptionnelles qu'ils peuvent s'ouvrir, c'est dans la facilité plus ou moins grande avec laquelle les charges extraordinaires pourront être établies et supportées.

Faut-il rappeler à ce propos l'éclatant échec qu'a subi le chevalier Brentano lorsqu'il est venu à Londres solliciter pour le gouvernement viennois un prêt relativement faible, l'impossibilité absolue où se trouvait ce gouvernement d'obtenir dans le pays même un emprunt volontaire, et comparer avec ces faits le succès sans exemple dont fut couronné le dernier appel du gouvernement français au crédit public? Cette éloquente et décisive comparaison, tout le monde l'a déjà faite; nous reviendrons, du reste, sur les tentatives d'emprunt du gouvernement autrichien. Nous nous préoccupons surtout en ce moment des charges directes et immédiates qu'il a dû imposer à ses populations. Elles étaient préférables, a-t-on dit, à une émission nouvelle et désordonnée de *bankozettel*. L'observation ne manque pas de justesse ; il y avait, nous en convenons volontiers, un certain courage moral à braver l'impopularité qui s'attache toujours aux aggravations d'impôts. Mais voici le revers de la médaille : dès le commencement de la guerre, les aggravations des charges contributives avaient été poussées jusqu'aux dernières limites, et elles avaient atteint indistinctement toutes les prestations de tqutes les classes de la société; ces aggravations sont venues, en outre, après une succession non interrompue d'augmentations d'impôt qu'avaient apportées déjà les dix dernières années de paix, ce qui rendait les exigences de la guerre ruineuses au plus haut point, réellement écrasantes. Tout le monde comprendra, en effet, qu'une population, d'ordinaire ménagée, supporte, en cas de besoin, les charges extraordinaires beaucoup plus aisémen que telle autre population qui est déjà surchagée en temps normal : c'est là le cas des habitants de l'empire d'Autriche. Les écrivains autrichiens nous ont beaucoup vanté, avant et durant la guerre d'Italie, les immenses progrès qu'aurait faits en ces dix dernières années le revenu public de l'Autriche, et ils faisaient valoir ces progrès comme une irrécusable preuve du développement de la richesse nationale et des sacrifices qu'au besoin le pays serait capable de faire. Cet accroissement du revenu public est une réalité ; on peut s'en convaincre par

Digitized by Google

les chiffres que voici et qui représentent le revenu brut de trois exercices séparés par un intervalle de dix ans :

	1838.	1847.	1857.
Impôts directs.....	48,471,429 fl.	49,209,625 fl.	93,422,784 fl.
— indirects...	107,957,300	124,823,888	205,261,271
Total du revenu brut.	156,428,729	174,033,513	298,684,055

ce qui fait, pour la première période décennale (1838 à 1847), une augmentation de 17.6 millions seulement ou de 11.2 p. 0/0, tandis que l'augmentation, en 1857, est de 124.6 millions (70 p. 0/0) sur 1847, et de 142.2 millions de florins (91 p. 0/0) sur 1838. Nous admettons encore qu'une partie, très faible à la vérité, de cet accroissement représente des progrès en quelque sorte naturels et intrinsèques, c'est-à-dire correspondant au développement de la production et de la consommation générales : telle nous paraît être, notamment, l'augmentation du revenu douanier, monté de 19.4 millions de florins, chiffre de l'exercice 1838, à 21 millions en 1857, malgré la suppression des douanes intérieures qui, jusqu'en 1848, séparaient la Hongrie du reste de la monarchie, malgré les réductions opérées depuis 1851 dans le tarif des douanes frontières. Pour le reste, l'augmentation du revenu public n'est que le résultat de charges contributives fortement surélevées ou nouvellement créées.

C'est, en effet, en matière d'impôts que le gouvernement autrichien s'est laissé aller le plus franchement, depuis dix ans, à sa verve *novatrice*, qu'il a usé de la façon la plus large et avec le moins de ménagements des pouvoirs absolus qu'il s'est attribués en renversant violemment les institutions plus ou moins autonomes dont plusieurs provinces avaient joui avant 1848. Nous nous bornerons à citer, parmi les impôts tout à fait nouveaux : l'impôt du revenu, créé en 1850 et qui figure avec un chiffre de 8.6 millions dans le revenu brut de 1857, et l'impôt sur le sucre indigène, introduit depuis 1850 et fournissant en 1857 un revenu de 1.6 million. Nommons, entre les surélévations d'impôts qui atteignaient la monarchie tout entière, celle de l'impôt foncier, augmentation qui a été d'un tiers pour la monarchie en général, et de 50 p. 0/0 en Lombardo-Vénétie ; ce dernier pays a, en outre, été assujetti depuis 1851 à l'impôt sur la bière, qu'il ne connaissait pas auparavant. Mais c'est sur la Hongrie particulièrement que s'est appesantie la main avide des percepteurs. En 1847, le montant des impôts directs payés par la Hongrie au

Digitized by Google

gouvernement viennois, n'avait encore été que de 4,283,288 florins : on est parvenu à en tirer au delà de 17.4 millions en 1857 ; quant aux impôts indirects, la Hongrie d'avant 1848 ne connaissait ni l'impôt de consommation, ni le monopole du tabac, ni le timbre : en 1857, elle a payé 6,178,001 florins en impôts de consommation, 9,638,191 florins du chef du monopole du tabac, et 1,963,217 florins pour timbre, soit, pour ces trois nouveaux impôts seuls, beaucoup au delà de la somme qu'avait atteinte en 1838 l'ensemble de ses contributions directes et indirectes (16.9 millions de florins). Je n'examine pas ici — quoique la question le méritât bien — si ces rapides et fortes créations, augmentations et extensions d'impôts étaient justes, si elles étaient nécessaires ; le principal pour nous, en ce moment, c'est de constater qu'elles étaient tout récentes. Les populations, dont l'immense majorité ne prélève pas l'impôt sur un superflu, mais sur son strict nécessaire, n'avaient donc pas encore eu le temps de s'y faire, d'accroître leurs ressources ou de restreindre leurs dépenses en conséquence, lorsqu'elles ont été, dès le début de la guerre, frappées des charges nouvelles.

Malgré cela, les charges créées par les décrets de la première quinzaine de mai atteignent indistinctement tous les impôts, toutes les classes, toutes les provinces. Non, je me trompe ; dans ce moment suprême de l'écrasement général, la Hongrie a encore été l'objet d'une sollicitude toute particulière : c'est elle seule que concerne le décret du 12 mai. Nous avons dit que les impôts de consommation n'ont été introduits en Hongrie que depuis 1850 ; par un reste de pudeur ou de prudence, on s'était abstenu de taxer aussi la viande et le vin des populations *rurales*, c'est-à-dire habitant des localités de moins de 2,000 âmes : le décret du 12 mai fait cesser cette distinction entre villes et campagnes. Sur un revenu total de 4.8 millions pour l'impôt du vin et de 5.4 millions pour l'impôt de la viande, la Hongrie avait fourni en 1856 un contingent de 1.2 et respectivement de 1.7 million de florins ; en supposant que le décret en question fasse doubler le rendement, la Hongrie fournira désormais à elle seule presque la moitié du revenu total de ces deux articles. Ajoutons que l'ordonnance du 12 mai ne se donne pas comme une mesure provisoire ; la guerre l'a fait naître, mais elle doit lui survivre.

Cet impôt nouveau, qui, à propos de la guerre d'Italie, venait s'abattre sur les deux objets de consommation les plus recherchés de la population hongroise, devait y rencontrer des préventions d'autant plus défavorables qu'il coïncidait avec une augmentation générale, applicable à toute la monarchie, de tous les impôts de consommation. L'impôt de consommation est largement exploité dans la monarchie autrichienne. En France, par exemple, ainsi qu'en Angleterre, il

Digitized by Google

n'atteint, parmi les objets de consommation proprement dite, que les boissons : vins, bières, spiritueux ; en Autriche, on y ajoute encore la viande notamment (cet impôt a rapporté 5.4 millions en 1856); dans la Lombardo-Vénétie, le gouvernement prélève même un impôt — peut-être unique en Europe — sur la consommation du *pain de froment*, impôt qui rapporte plus d'un million de florins par an. Pour bien apprécier la gravité de ces impositions, il faut se rappeler qu'il en est des nations comme des ménages individuels : moins la richesse, et avec elle les dépenses de comfort et de luxe, sont développées, et plus grande est la quote-part que les dépenses de consommation proprement dite, ou de consommation de bouche, prennent sur le revenu total des individus et de la masse ; l'imposition de la viande, du vin, de la bière, du sucre, doit ainsi, toute proportion gardée d'ailleurs, peser beaucoup plus lourdement sur les populations de l'Autriche qu'elle ne pèserait par exemple sur les populations de la Prusse ou de l'Angleterre. L'augmentation introduite par le décret du 7 mai 1859 est de 20 p. 0/0 en moyenne. Le rendement des impôts de consommation s'est élevé en 1857 à 39.1 millions de florins ; en le supposant stationnaire depuis lors, l'augmentation de 20 p. 0/0 rapporterait 8 millions environ, et ferait monter le rendement total à 47 millions de florins. On conçoit aisément, sans que nous ayons besoin d'insister, combien une augmentation pareille doit peser dans un moment où la stagnation des affaires et la forte dépréciation des signes monétaires rendaient déjà la vie si dure aux populations. Ce même décret du 7 mai est venu pourtant renchérir un autre article encore, également de première nécessité, le sel. Le rendement de cet impôt, fortement variable d'une année à l'autre, s'est accru de 4.3 millions de florins entre 1850 et 1858, et rapporte en moyenne au-delà de 33 millions par an; l'augmentation de guerre étant de 15 p. 0/0, elle pourra fournir un revenu accessoire de 5 millions de florins.

Si ces charges de guerre frappent la consommation d'une façon directe, d'autres stipulations du décret du 7 mai atteignent les transactions par une forte surélévation de tous les droits (*Gebühren*). Sous ce nom générique de *Gebühren*, la législation autrichienne comprend : 1° le *timbre*, prélevé sur les cartes à jouer, les calendriers, sur les journaux politiques du pays et de l'étranger, sur les annonces, ainsi que sur certains actes et documents judiciaires; 2° les *droits* proprement dits, qui correspondent à ce que l'administration française comprend sous le titre de droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèque, etc. ; 3° les *taxes*, pour l'octroi de priviléges, de charges honoraires, de prébendes. Presque tous ces *Gebühren* ont été créés ou du moins réformés par les lois des 9 février, 2 août et 6 sep-

Digitized by Google

tembre 1850. En 1856, le rendement s'est élevé, pour le timbre à 11.1 millions, pour les droits à 17.5 millions, et pour les taxes à 1.4 million, ensemble à 30 millions de florins. Les augmentations nouvelles varient, selon la nature des objets imposés, entre 15 et 40 p. 0/0 ; la moyenne est de 25 p. 0/0, de telle sorte qu'elles produiront 7.5 millions environ, et élèveront le rendement total des *Gebühren* à 37.5 millions.

Les diverses contributions atteintes par le décret du 7 mai sont comprises sous le titre général d'*impôts indirects* ; quelques jours après, un autre décret (du 13 mai) étendait les augmentations de guerre aux *impôts directs* : on eut la franchise de déclarer expressément dans ce décret, que les surcharges nouvelles sont imposées pour la durée, non-seulement de la guerre, mais « des circonstances extraordinaires amenées par les événements de la guerre. » Cette clause leur garantit une vie malheureusement bien longue, car les embarras financiers que crée la guerre survivent toujours et partout à la signature de la paix ; il suffira de rappeler que la Grande-Bretagne elle-même, si rétive à l'endroit des impositions de guerre, n'a pu faire cesser qu'au 1er avril 1858, c'est-à-dire juste deux ans après la signature de la paix de Paris (30 mars 1856), les augmentations d'impôt consenties à propos de la guerre d'Orient ; de son côté, le gouvernement français a proposé, et le Corps législatif a accordé, le maintien dans les budgets de 1859 et de 1860, du second décime de guerre qui avait été créé pour les besoins de la même guerre. A plus forte raison les surélévations d'impôt créées en Autriche par le décret du 13 mai — et non moins celles qu'a introduites le décret du 7 mai — survivront-elles bien longtemps aux événements qui les ont fait naître ; on peut hardiment les regarder dès aujourd'hui comme une charge permanente, ajoutée aux charges si lourdes et si fortement augmentées dans ces dix dernières années.

Les impôts directs de l'Autriche se résument sous les quatres titres principaux qui suivent :

1° *L'impôt foncier*, établi d'une façon très inégale dans les différentes parties de la monarchie, par suite surtout de l'avancement inégal des travaux du cadastre, qui seul peut fournir la base d'une juste péréquation. En règle générale, l'impôt est de 12-16 p. 0/0 du rendement moyen dans chaque contrée ; depuis quelques années l'on a ajouté, nous l'avons dit, un impôt additionnel qui est en moyenne de 33 p. 0/0 du principal. Sur 11,580 lieues carrées autrichiennes, étendue totale du territoire de l'empire, le sol imposable en prend 10,235 ; des évaluations approximatives lui attribuent une valeur de 10 milliards de florins environ. Le rendement de l'impôt foncier était tout à fait stationnaire avant 1848 : de 1838

Digitized by Google

à 1847, il n'avait augmenté que de 47,017 florins; depuis 1848, par contre, on a su, à l'aide des extensions et des surélévations, le faire progresser d'une façon forte et continue : de 33.2 millions en 1847, il est arrivé successivement au chiffre de 63.3 millions en 1857, ce qui constitue pour dix ans une augmentation de 90 p. 0/0.

2° *L'impôt des maisons*, qui est tantôt un impôt de loyer (*Zins-Steuer*), tantôt un impôt de classes (*Klassen-Steuer*). L'impôt de loyer se paye principalement dans les villes et autres grandes localités où la plupart des habitations sont effectivement données en louage. Les diversités locales, quant au taux de cet impôt, sont multiples et fort compliquées; en moyenne, le propriétaire prélève d'abord 20 p. 0/0 pour l'amortissement et les frais d'entretien de son immeuble; sur le restant net, le gouvernement prend 12 p. 0/0 en principal et 4 p. 0/0 d'additionnel. L'impôt de classes s'applique surtout aux campagnes, où la majeure partie des maisons n'est pas louée; il y a douze classes pour les maisons à rez-de-chaussée seulement et neuf classes pour les maisons à un ou plusieurs étages, selon que le nombre des pièces habitables varie de 1 à 35. Les tarifs s'échelonnent, pour la première catégorie, de 1 florin à 25, pour la seconde, de 3 à 30 florins d'impôt annuel. En 1857, on comptait 4,493,022 bâtiments imposés, et l'impôt s'élevait en moyenne à 2 florins 36 kreutzers par maison, et à 22 1/4 kreutzers par habitant. Entre les années 1838 et 1847, le rendement (impôts de loyer et de classes réunis) n'a monté que de 3.9 millions à 5 millions, soit à un accroissement de 27.7 p. 0/0; de 1847 à 1857, il s'est élevé à 11.8 millions, soit un accroissement décennal de 136 p. 0/0.

3° *L'impôt industriel* se prélève dans les provinces allemandes et slaves suivant la patente impériale du 31 décembre 1812, modifiée sur quelques points en 1822 et 1832; les imposables sont groupés en quatre classes : fabricants, commerçants, artistes et industriels, divers, avec des subdivisions nombreuses, selon l'importance de l'industrie et de la localité où elle est exercée. Dans les provinces italiennes, le *contributo delle arti e commercio* est prélevé d'après la loi française du 13 juin 1811, qui divise les imposables en quatre classes principales; le quart des droits prélevés appartient aux communes. Dans les provinces hongroises, cet impôt a seulement été introduit depuis 1851 et a plutôt le caractère d'un impôt personnel, puisqu'il incombe aussi à des personnes qui n'exercent pas d'industrie. Entre 1838 et 1850, le rendement de l'impôt industriel n'avait monté que de 3.5 millions à 4.7 millions; grâce aux extensions et augmentations adoptées depuis 1850, il atteint en 1857 le chiffre de 9.8 millions : c'est un accroissement de plus de 100 p. 0/0 en huit ans.

4° *L'impôt du revenu* n'avait d'abord été demandé qu'à certains

Digitized by Google

appointements d'employés, d'officiers retraités, du clergé supérieur (arrêté ministériel du 18 juin 1848) ; la patente impériale du 29 octobre 1849 en prescrivait l'application à tous les revenus, mais seulement d'une façon provisoire, pour suffire à des besoins extraordinaires. Depuis, l'impôt du revenu figure dans chaque budget, et est regardé avec raison comme une charge permanente. Les imposés sont groupés en trois grandes classes, dont la première comprend les revenus atteints déjà par l'impôt industriel, les revenus des exploitations minières et métallurgiques, ainsi que les bénéfices des fermiers ; à la seconde classe appartiennent les revenus ayant leur source dans des appointements fixes ou dans l'exercice des professions dites libérales ; le troisième groupe embrasse les rentiers et capitalistes. L'impôt est de 5 0/0 dans les première et troisième classes, tandis qu'il varie dans la seconde classe entre 1 et 10 p. 0/0, selon que le revenu imposé se tient entre 600 et 9,000 florins. En 1852, où l'impôt du revenu se prélevait pour la première fois dans toute la monarchie, il rapportait une somme de 5,516,231 florins ; en 1857, le rendement a dépassé 8.6 millions de florins.

Les surcharges de guerre établies par le décret du 13 mai atteignent tous les impôts directs, mais d'après un taux inégal ; la surcharge est de 1/6e sur l'impôt foncier et sur l'impôt de loyer ; de 1/2 sur l'impôt de classes ; de 1/5e pour les impôts industriel et du revenu. En appliquant ces augmentations aux rendements obtenus en 1857, et qui ne sauraient être dépassés dans une année aussi calamiteuse que l'année 1859 l'est pour l'Autriche, nous arrivons aux résultats que voici :

Impôt foncier,	augmentation de	1/6e,	soit	10,534,829 florins.
— des loyers,	—	1/6e,	—	1,299,090
— des taxes,	—	1/2,	—	1,951,838
— industriel,	—	1/5e,	—	1,964,401
— du revenu,	—	1/5e,	—	1,725,834
Ensemble.....				17,475,992

Si nous ajoutons les augmentations que le décret du 7 mai doit produire dans le rendement des impôts indirects et que nous avons calculées à 6.7 millions pour les impôts de consommation, à 5 millions pour le sel, à 7.5 millions pour les *Gebühren*, nous trouvons un total de 36.7 millions que le gouvernement pourrait tirer, dans une année, des impositions de guerre. Avec les trois millions que donnerait l'imposition du vin et de la viande dans les cam-

Digitized by Google

pagnes hongroises, on obtient un chiffre rond de 40 millions de florins (100 millions de francs).

Quarante millions, c'est le tiers à peine de ce que coûte l'armée autrichienne en une année de paix. Ces 40 millions, qu'on ne pouvait obtenir sans surélever tous les impôts et surcharger toutes les classes de la population, auraient à peine suffi aux dépenses de la guerre pendant un ou deux mois ; ils ne suffisent assurément pas pour liquider aujourd'hui le compte de la courte guerre d'Italie : la guerre d'Orient, où l'Autriche n'a pas brûlé une seule amorce, lui a coûté plus de 200 millions, en dehors du budget ordinaire de la guerre. Ce n'est pas tout. Il faut encore se demander si toutes ces surcharges imposées aux populations pourraient réellement accroître de la somme de 40 millions les ressources du Trésor? En apparence, oui ; en réalité, non. Le revenu public de l'Autriche s'est élevé, en 1858, à 300 millions environ ; l'agio, durant cette année où beaucoup de gens croyaient au prochain retour d'une situation financière normale, n'était en moyenne que de 1 à 5 p. 0/0, mettons 5 p. 0/0, et il restait au Trésor un revenu effectif de 285 millions. Dès le commencement des complications italiennes, l'agio montait à 25-40 p. 0/0 ; mettons 30 seulement, et risquons la supposition, bien hardie, que ce chiffre n'aurait pas été dépassé, quelque désastreuse que devînt pour l'Autriche la continuation de la guerre ; en ce cas encore, les 300 millions de revenu ordinaire, accrus de 40 millions nouveaux, n'auraient fourni qu'un disponible effectif de 238 millions, c'est-à-dire une somme de beaucoup insuffisante pour couvrir même les dépenses *ordinaires*. Au moment où les dépenses du gouvernement et les charges des contribuables s'accroissaient démesurément, les disponibilités réelles de l'Etat s'abaissaient au-dessous de leur niveau habituel : peut-on imaginer une situation financière plus désespérante et moins faite pour encourager à la continuation de la guerre ?

Voilà comment le cours forcé, que le gouvernement s'était tant empressé de rétablir, se vengeait sur le Trésor de la façon la plus cruelle et la plus manifeste. Une punition plus immédiate encore était dans la perte qu'il fallait subir sur le prix même dont le gouvernement s'était fait payer sa complaisance intéressée pour la Banque; ce prix, nous le savons, consistait dans l'avance de 134 millions que la Banque devait lui faire sur le futur emprunt public de 200 millions. Des bilans de la Banque aux 31 mai et 30 juin 1859, il résulte qu'à cette dernière date l'avance de ce chef se montait déjà à 88 millions. Or, combien valaient ces 88 millions dans un moment où l'agio était de 40 p. 0/0 ? à peine 53 millions ! Et ce mal allait forcément en s'aggravant : plus la guerre continuait, plus l'émission du papier-

Digitized by Google

monnaie augmentait, et moins devait valoir, par suite de la dépréciation croissante de ces signes monétaires, l'argent que le gouvernement empruntait à la Banque ou qu'il arrachait aux contribuables.

Le gouvernement l'apprit assez vite à ses dépens. Il fallait donc absolument trouver quelque part de l'argent effectif. C'était là, selon toute probabilité, le mobile principal du décret du 25 mai 1859, qui imposait aux populations lombardo-vénitiennes un emprunt de 75 millions d'espèces. Les provinces italiennes n'avaient jamais pu se familiariser avec le papier-monnaie ; elles avaient, en 1850, supporté un emprunt de 140 millions de livres pour retirer de la circulation le papier-monnaie spécial que le gouvernement avait émis sur les revenus lombardo-vénitiens ; quant aux banknotes viennoises, elles n'avaient jamais pu s'infiltrer dans la circulation des provinces italiennes. C'était donc le coin réservé où seul, dans toute la monarchie, existait encore une circulation métallique, et c'est là que le gouvernement allait chercher des espèces. Mais la Lombardo-Vénétie aurait-elle pu couvrir un emprunt de 75 millions après avoir été depuis dix ans écrasée sous le poids d'impôts ordinaires et extraordinaires ? Aurait-elle pu surtout le fournir en argent, quand le gouvernement, à la veille de la guerre, avait tout mis en œuvre pour attirer et retenir dans ses caisses la monnaie métallique du pays qu'il faisait transporter à Vienne ? Beaucoup de personnes parmi les plus compétentes n'hésitent pas à répondre négativement. A l'appui de leur dire, ils citent les faits qui se sont produits dans la cité la plus opulente du pays : la ville de Venise n'a pu acquitter avec ses ressources ordinaires le premier terme de la quote-part qui lui incombait dans l'emprunt forcé ; elle a dû augmenter de 85 p. 0/0 les impôts industriel et du revenu, et demander 2 3/4 kreutzers additionnels sur l'impôt foncier ; il a fallu, en outre, l'autoriser ou l'obliger à créer du papier-monnaie..... Quoi qu'il en soit, l'emprunt, contracté au taux de 70, n'aurait en tout cas fourni que la somme effective de 52 millions, c'est-à-dire de quoi couvrir les besoins de quelques semaines ! La perte de la Lombardie en retranchait d'avance la moitié de beaucoup la plus forte : la Lombardie, d'après la patente impériale, aurait dû fournir 45 millions sur le total de 75 millions.

C'est encore au même but, c'est-à-dire à faire entrer dans les caisses de l'Etat un peu d'argent effectif, que vise l'ordonnance du 29 avril, d'après laquelle les droits de douane doivent être acquittés en espèces. N'est-ce pas une chose des plus singulières que de voir les caisses gouvernementales repousser une monnaie (banknotes), qui, par ordre supérieur, doit être acceptée partout, et qui est la seule en laquelle paye l'Etat lui-même ? C'est, de plus, une mesure très préjudiciable au négociant qui, en outre de l'agio de 30 à 50 p. 0/0

Digitized by Google

qu'il supporte dans le prix des marchandises achetées à l'étranger, doit payer encore le même agio pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquittement des droits d'entrée. Quelle ressource, par contre, l'Etat trouve-t-il dans cette mesure arbitraire et vexatoire ? Il se gare contre une perte de 10 millions de florins, qu'il aurait à subir (s'il les recevait en papier-monnaie) sur les 20 millions du revenu douanier ; voilà tout. Le revenu effectif de l'année, que nous avons vu se réduire à 238 millions, pourrait ainsi remonter à 250 millions, somme ronde. C'est encore plus de 100 millions de florins au-dessous de ce qu'exigent les dépenses ordinaires de l'empire ; il ne reste rien pour les dépenses extraordinaires de la guerre, après que tous les moyens et toutes les manœuvres ont été mis en jeu pour faire face à ces besoins criards !

Que pouvait-il sortir d'une telle situation financière ? La banqueroute, rien que la banqueroute, ouverte, entière. Elle commençait à être consommée un mois avant la signature de la paix. N'était-ce pas la banqueroute que cette ordonnance impériale du 11 juin, qui suspendait le payement des intérêts des métalliques (emprunt national de 1854), pendant tout le temps que dureraient « les circonstances extraordinaires amenées par les événements de la guerre », c'est-à-dire jusqu'à la paix et quelques années au delà ? Le Trésor, il est vrai, offrait soit des banknotes avec 25 p. 0/0 d'agio, soit des obligations remboursables en cinq ans; mais les banknotes, à ce moment, perdaient déjà 40 à 50 p. 0/0, et les obligations d'un Trésor insolvable étaient d'une moindre valeur encore que les banknotes. C'était donc une spoliation manifeste des rentiers auxquels un contrat formel assurait le payement en espèces des intérêts. Or, refuser de payer les intérêts d'une dette dont le capital ne sera jamais remboursé, c'est évidemment se déclarer en faillite.

IV

Nous n'avons pas entendu dire que l'ordonnance impériale du 11 juin ait été retirée depuis la signature de la paix ; nous ne croyons pas qu'elle puisse l'être de sitôt, pas plus que les autres mesures que nous venons de résumer. Les embarras financiers que la guerre d'Italie a fait éclater, ce n'est pas elle qui les a fait naître, et ce n'est pas, par conséquent, avec elle qu'ils disparaîtront : voilà un fait sur lequel l'ensemble des chiffres et des considérations qui précèdent ne saurait laisser subsister de doute sérieux. D'ailleurs, par la phrase significative qu'il a placée en tête de presque tous les décrets

Digitized by Google

en question, et que nous avons suffisamment signalée, le gouvernement autrichien a fait entendre d'avance qu'il ne croit et ne promet en aucune manière que les mesures extraordinaires de finance prises à propos de la guerre, pourront être effacées par la plume qui aura signé l'instrument de la paix.

Jetons d'abord un regard sur les finances publiques. Le gouvernement, nous l'avons vu, avait pris toutes ses mesures pour *une année* de guerre; ses mesures restent et resteront en vigueur, quoique la guerre n'ait duré que deux mois. On devrait donc s'attendre à un bilan assez avantageux. Examinons ce qu'il en est en réalité. Nous venons d'évaluer à une somme de 40 millions de florins le surcroît des ressources que les augmentations d'impôt décrétées les 7, 12 et 13 mai, peuvent procurer dans une année. Pour nous bien placer dans la vérité pratique, appliquons nos calculs à l'exercice courant; l'exercice s'étend, en Autriche, du 1er novembre au 30 octobre suivant. Les deux premiers mois de l'exercice actuel (novembre et décembre 1858) se sont encore écoulés dans des circonstances à peu près normales; les appréhensions et ensuite les événements de guerre ont lourdement pesé sur les six mois qui suivaient (premier semestre 1859); nous voulons espérer que les quatre derniers mois (juillet à octobre 1859) ressembleront plus ou moins aux deux premiers. Nous restons probablement fort au-dessous de la verité, en calculant, comme grande moyenne, à 20 0/0 la réduction du revenu public par la guerre et par l'agio, pour l'exercice entier; les recettes ordinaires seraient ainsi réduites de 300 millions à 240 seulement; les contributions de guerre, dont la perception a commencé le 1er mai pour les unes et le 1er juin pour d'autres, ne peuvent fournir encore à cet exercice que la moitié d'un rendement annuel, soit 20 millions de florins. La recette totale de l'exercice finissant le 30 octobre prochain ne dépassera donc pas la somme de 260 millions. L'exercice 1857, avec un revenu de 298.3 millions, avait laissé un déficit de 42.5 millions; supposons que les dépenses ordinaires n'aient pas augmenté en 1859, et il y aura une insuffisance de ressources de 80 millions au moins; en ajoutant la somme relativement modeste de 200 millions de florins (somme correspondante à notre emprunt de 500 millions de francs), pour armements et guerre, nous arrivons à un déficit total de 280 millions de florins, que laissera le budget de 1859, malgré la paix de Villafranca, cette paix si merveilleusement prompte. Encore n'avons-nous pas tenu compte de la perte de la Lombardie, qui fournissait au delà de 30 millions par an aux revenus du gouvernement viennois. Sa quote-part dans les dépenses gouvernementales était beaucoup plus faible; on sait que la forte disproportion entre les sommes que le gouvernement tirait du pays et celles qu'il employait dans l'intérêt

Digitized by Google

du pays, a toujours été l'un des griefs principaux et les mieux fondés des populations lombardes. Il y a ensuite, dans l'exploitation d'un Etat aussi bien que dans toute autre exploitation, les *frais généraux :* cour, ministères, ambassades, consulats, etc., qui ne diminuent pas sensiblement avec les modifications territoriales, et qui resteront les mêmes en Autriche, quoique la paix de Villafranca ait diminué l'empire de 360 lieues carrées et de 2,903,000 habitants. Il n'y a donc pas compensation, et le déficit de 1859 pourrait, de ce chef, s'accroître encore d'une dizaine de millions.

On a pourvu momentanément à une fraction du déficit, — la majeure partie en sera représentée, supposons-nous, par les créances non liquidées encore des fournisseurs de l'armée, etc., — au moyen des avances spéciales de la Banque de Vienne. Le 30 juin 1859, elle avait déjà avancé une somme de 88 millions sur le futur emprunt public de 200 millions, et 20 millions de florins sur les versements restants de l'emprunt de 60 millions de florins (6 millions liv. st.), contracté dernièrement à Londres avec un résultat plus qu'équivoque. La dette de l'Etat envers la Banque étant encore de près de 200 millions à la fin de 1858, dépassait donc largement, six mois après, les 300 millions ; elle doit être arrivée aujourd'hui à 350 millions environ, c'est-à-dire au chiffre le plus élevé qu'elle ait jamais atteint. Nous avons vu quelle était, par suite surtout de cette dette de l'Etat, la fâcheuse situation de la Banque le jour même où elle était censée pouvoir et devoir reprendre ses payements ; inutile de dire que sa situation a énormément empiré durant le premier semestre de 1859. Un seul fait le prouvera : le 30 juin 1859, en regard d'un encaisse de 79.8 millions, la circulation des banknotes s'élevait au chiffre colossal de 453,752,000 florins (1 milliard 134 millions de francs) ! Tout commentaire serait superflu. Rappelons seulement qu'à la même date les deux établissements de crédit les plus grands qu'il y ait au monde, la Banque de Londres et la Banque de France, n'avaient ensemble qu'une circulation de 1 milliard 284 millions ; elle était couverte par un encaisse de 1 milliard 35 millions de francs. La Banque de Vienne se trouve donc aujourd'hui, plus que jamais, dans l'incapacité absolue de reprendre ses payements et de faire cesser la crise financière et monétaire qui depuis plus de dix ans oppresse le pays jusqu'à l'étouffer, — tant que l'Etat ne s'acquittera pas envers elle. Or, au sortir d'une guerre ruineuse, et quand sa dette envers la Banque est montée presque au double de ce qu'elle était à la fin de 1858, le déficit au sextuple de celui qu'avait laissé l'exercice 1857, le gouvernement pourrait moins que jamais se libérer par ses propres forces.

Reste l'unique ressource d'un grand emprunt, emprunt qui devrait être au minimun de 500 millions de florins, si l'on veut éteindre

Digitized by Google

la créance de la Banque et liquider, partiellement du moins, les déficits des dernières années. C'est là, en effet, l'opération que dans toute l'Autriche on entend aujourd'hui proposer et solliciter, comme le seul moyen de salut pour les finances publiques et pour la circulation monétaire. Mais où le gouvernement viennois trouvera-t-il ces 500 millions et à quelles conditions les lui prêtera-t-on ? L'Autriche, personne ne l'ignore, est l'un des Etats les plus endettés de l'Europe ; sa dette publique, en 1857, se montait à 2 milliards 400 millions de florins (plus de 6 milliards de francs), et absorbait, en intérêts, plus du tiers (91.8 millions) des revenus publics. Aussi, le crédit, même dans le temps normal, lui revenait-il plus cher qu'à toute autre grande puissance ; la comparaison des cours des rentes respectives fait voir qu'en 1858, par exemple, les capitaux se donnaient au gouvernement anglais à 3.10 p. 0/0, au gouvernement prussien à 4.11, au gouvernement français à 4.24, au gouvernement russe à 4.65, et au gouvernement autrichien à 5.54 seulement. La dernière guerre n'a pu que renchérir encore le crédit pour l'Autriche ; la veille de la signature de l'armistice, les métalliques 5 p. 0/0 étaient cotés 63 50, ce qui correspond à un taux d'intérêt de 8 p. 0/0 ; le 30 juillet, ils ne sont encore qu'à 74.75, soit un intérêt de 6.70 p. 0/0. Ce n'est pas, au reste, par les malheurs seuls dont la guerre a accablé l'Autriche et par la réduction de sa puissance dans la paix de Villafranca, que son crédit a été si profondément atteint ; avec une imprudence qui serait inconcevable si la suprême détresse n'expliquait les mesures les plus extrêmes, le gouvernement viennois a directement indisposé le monde des capitalistes contre lui par l'ordonnance du 11 juin dont nous avons déjà parlé et par le décret du 29 avril qui assujettit à l'impôt du revenu (5 p. 0/0) les possesseurs de titres autrichiens à l'étranger. Les capitalistes de Londres, de Francfort, d'Amsterdam, se soucient peu de risquer capital et intérêt, pour le seul avantage de devenir, à un moment donné, des contribuables autrichiens.

Telle est *après la paix* la situation financière de l'Autriche. On ne s'étonnera pas si des hommes compétents et aucunement hostiles à l'Autriche restent convaincus que la paix de Villafranca devra être suivie, plus ou moins prochainement, d'une désastreuse *liquidation*, pareille à celle qui suivit la paix de 1810 et la paix de 1815 ; si d'autres, moins pessimistes, se résignent à voir l'Autriche, pendant une longue série d'années encore, traîner après elle le lourd boulet de la crise financière et monétaire qui depuis si longtemps paralyse tous ses mouvements et tous les progrès. Pour notre part, nous ne désespérons pas encore du salut financier de l'empire des Habsbourg. Nous croyons le pays assez riche pour se sauver lui-même par un suprême effort, effort qui devrait en premier lieu se traduire en un

Digitized by Google

emprunt de 200 millions *d'espèces*, souscrit par les populations autrichiennes. Mais cet effort suprême, celles-ci ne peuvent vouloir et ne doivent vouloir s'y résigner que si elles sont parfaitement assurées qu'il aboutira, qu'il ne partagera pas le sort tristement ridicule des « conventions, » des « efforts héroïques, » des « grandes mesures » des années 1849 à 1858. Les doutes à cet égard ne sont que trop légitimés par toute la conduite passée du gouvernement. Et pour être efficace, la garantie — cela va de soi — ne devrait pas porter seulement sur l'emploi consciencieux, suivant le but indiqué, du fruit des sacrifices que la nation consentirait à s'imposer ; il faudrait encore et surtout que la nation fût assurée contre les rechutes dans les dilapidations sans contrôle, dans les déficits sans fond et sans fin, dans les dettes légèrement contractées ; car là est, nous croyons l'avoir suffisamment démontré, la cause fatale de la désastreuse situation financière que la guerre d'Italie a mise à nu.

Ceci revient à dire, que, pour la défaite financière aussi — comme pour la défaite militaire, — la réparation est impossible avec les opérations curatives qui se renfermeraient dans le cercle étroit où est le siége immédiat et apparent du mal..... On comprend que cette grave question de la *régénération réelle et entière de l'Autriche* ne peut pas être traitée ici à vol d'oiseau, dans quelques lignes finales ; peut-être y reviendrons-nous : le sujet en vaut la peine. Pour aujourd'hui, nous ne pouvons que résumer en peu de mots l'idée principale qui ressort toute seule de notre exposé : Pour se sauver efficacement et d'une façon durable de la crise financière et monétaire qui la dévore, pour ramener une situation régulière et regagner la confiance générale qui seule peut la féconder, il faut que l'Autriche se résigne d'une façon prompte et loyale à des réformes civiles et sociales, qui rendent à toutes les facultés, à toutes les forces leur libre développement, et leur permettent de travailler aux progrès de la richesse nationale ; à des réformes politiques qui, en remettant aux mains des populations elles-mêmes, c'est-à-dire de leurs légitimes représentants, la disposition des deniers publics, les assurent contre l'abus et l'arbitraire dans la fixation, la perception et l'emploi des impôts ; à des réformes administratives qui garantissent au pays et au monde des capitaux en général, une gestion franche, économe et honnête des finances autrichiennes. Voilà la seule voie par où l'Autriche peut encore échapper, et échapperait sûrement, à la banqueroute ; voilà le seul moyen de rendre profitables et fécondes les dures leçons que lui a infligées la courte mais terrible guerre d'Italie.

J.-E. Horn.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS

ET

POÈTES MODERNES

DE LA POLOGNE

LE COMTE SIGISMOND KRASINSKI

Rien n'est plus intéressant et en même temps plus difficile à étudier que la littérature polonaise; elle est empreinte d'un caractère patriotique dont il faut tenir compte, si déterminé que l'on soit à rester dans les limites de la critique et de l'art; elle a un côté national qui touche à chaque instant au côté purement littéraire; et la politique, matière si périlleuse, y forme pour ainsi dire le fonds de la poésie, le levain de l'imagination. C'est, en effet, la littérature d'un peuple, qui, aux XVIe et XVIIe siècles, était à la tête du développement politique, intellectuel et moral de la race slave, qui a laissé, dans l'histoire de l'Eglise, des traces ineffaçables de son activité comme champion de l'idée chrétienne, et qui, nous devons le reconnaître, a mis cette idée en pratique dans toutes ses relations internationales. En perdant son indépendance par suite d'un des événements les plus dramatiques dont l'histoire fasse mention, ce peuple a conservé, en raison de son rôle passé, le caractère, sinon les priviléges d'une nationalité distincte. Les passions qu'à soulevées sa chute sont encore vivaces dans tous les cœurs; et cette chute même, que les hommes

Digitized by Google

ont pu consommer, mais que l'histoire n'a pas encore définitivement enregistrée, est devenue le sujet ordinaire de la poésie polonaise. Elle a élevé le sentiment dramatique des écrivains modernes; elle leur inspire tantôt des accents sublimes de fierté justifiés par le passé glorieux de leur pays, tantôt des malédictions énergiques, des cris de désespoir, que n'expliquent pas moins ses destinées présentes. Il est difficile de ne pas s'échauffer avec eux; de ne pas répondre à leurs chants de triomphe, à leurs plaintes patriotiques. Et pourtant nous ne le ferons point. Si ému que nous soyons, nous n'assisterons qu'en artistes à ce spectacle glorieux d'un pays qui, après tant de malheurs, ressuscite et se perpétue dans les vers de ses poètes. Nous étudierons leurs œuvres comme si elles étaient déjà couvertes de la poussière des siècles et ensevelies sous plusieurs générations. En un mot, nous nous contenterons de revendiquer dans la sphère des arts la place de la Pologne effacée dans les actes des chancelleries. Cette manière de procéder, tout à l'avantage de l'art, nous met à l'aise vis-à-vis des peuples et des gouvernements qui ont entrepris la conquête du pays dont nous esquissons la littérature. Elle nous permet de regarder la lutte la plus acharnée d'éléments ennemis sans nous départir de notre neutralité politique, comme si nous assistions à la bataille d'Hastings, entre Guillaume l'envahisseur et le roi héroïque des Anglo-Saxons; d'écouter en même temps la voix des deux camps ennemis, de prouver que l'orgueil de la victoire et l'héroïsme de la résistance trouvent également un écho dans le cœur des poètes; enfin, de citer quelquefois Pouchkine à côté de Miçkiéwicz. Ainsi, l'illustre poète russe, blessé dans son sentiment national par la guerre opiniâtre de 1831, s'indigne qu'on ose résister à la puissance de son pays. Sa belle ode sur la *Prise de Varsovie*, au rhythme court, saccadé, plein d'énergie et d'entrain, respire l'orgueil passionné et l'ardeur sauvage des envahisseurs. « Quoi! semble-t-il dire, vous osez lutter contre nous! oubliez-vous nos nombreuses phalanges, nos réserves nationales? Depuis les murailles immobiles de la Chine jusqu'aux remparts frémissants du Kremlin, la Russie s'illuminera des étincelles de nos baïonnettes. » Miçkiéwicz, vers la même époque, publie une pièce de poésie héroïque qu'on peut regarder comme une réponse à la menace du poète russe. Il chante l'exploit de l'officier d'artillerie Ordon, qui, pendant le siége de Varsovie, fit sauter le fort qu'il défendait et joncha de cadavres russes et polonais un monceau de ruines. Il termine ces beaux vers, qu'on pourrait dire taillés dans le granit, par cette conclusion pleine d'une majesté inébranlable : « Quand la folie, l'orgueil et la tyrannie envahiront le monde comme les Russes ont envahi la redoute d'Ordon, Dieu fera sauter cette terre comme Ordon sa redoute. » Voilà l'attaque, voilà la défense; le cri de triomphe du vainqueur,

Digitized by Google

le cri de révolte du vaincu, énergiques assurément et dignes d'être répétés l'un et l'autre. Si pourtant nos sympathies inclinent quelquefois, comme dans tout drame, pour les victimes, pour Marie Stuart contre Elisabeth, pour le comte d'Egmont contre le duc d'Albe, elles ne pourront du moins blesser aucune susceptibilité contemporaine. Il semble que l'empereur Nicolas lui-même ait voulu, à un moment de son règne, appliquer à la Pologne cette devise du célèbre poète allemand. « Ce qui revit dans le chant doit être mort dans la réalité [1]. » Il encouragea les débuts de Miçkiéwicz; il autorisa l'impression du célèbre poème *Conrad Wallenrod*, dont les allusions frappantes avaient motivé les arrêts de la censure et attiré des persécutions à l'auteur lui-même. Il est vrai que le souverain ne conserva pas pendant tout son règne les mêmes sentiments; mais son successeur ne vient-il pas de permettre la réimpression des œuvres de Miçkiéwicz? Tout fait donc présager qu'il couvrira de sa puissante protection, même en dépit des vues étroites de l'administration russe, une langue et une littérature des plus anciennes et des plus cultivées parmi celles des Slaves.

Ces quelques mots nous ont paru nécessaires pour en venir à l'analyse des œuvres du comte Sigismond Krasinski. Elles ne puisent pas absolument leurs inspirations à la source des traditions locales, et n'ont pas un caractère exclusivement national comme celles des autres poètes polonais. Par leur esprit et par leur couleur générale, elles appartiennent plutôt à la littérature européenne; mais le sentiment patriotique qui les anime et qui se fait jour partout, rattache l'artiste cosmopolite par un attrait puissant à son sol natal. Son individualité peut donc servir de lien entre les deux mondes littéraires du Nord et de l'Occident. Elle apporte au premier les éléments de l'art, étudiés surtout en Italie et en Allemagne, les éléments de l'histoire et les idées sociales étudiés en Italie et en France; au second, elle révèle dans toute sa beauté et sa pureté chrétienne l'idéal des temps modernes : l'amour de la patrie et le sentiment de la nationalité. — Le peuple polonais semble être le véritable dépositaire de cet idéal, car, après avoir perdu sa patrie, il la revoit sans cesse devant lui, flottante et insaisissable entre les deux aspirations les plus poétiques de l'âme : un souvenir indestructible et un désir inassouvi.

Shakespeare et Goëthe, ces artistes par excellence, ont représenté les passions les plus tragiques, sans en être atteints eux-mêmes. Ils ont exprimé et provoqué des émotions auxquelles leur âme et leur vie sont restées étrangères. Mais il y a un autre groupe de poètes moins

[1] Schiller.

Digitized by Google

heureux sous ce rapport, tels que Byron, Schiller, Alfred de Musset. Le noir scepticisme du premier, la soif fiévreuse de l'inconnu qui tourmentait le second, et les déceptions douloureuses d'Alfred de Musset leur ont prêté des accents émouvants et gagné d'ardentes sympathies. Leurs souffrances morales font le plus grand charme de leurs œuvres, et on pourrait presque dire ici que les tortures des artistes ont procuré des jouissances au public et des trésors à l'art. — C'est dans ce groupe qu'on doit ranger le poète polonais, mais ses souffrances étaient d'une autre nature. La religion fut pour lui une sauvegarde contre le doute, les désirs et les dangers auxquels la hauteur inaccessible des régions inconnues expose le génie inquiet de l'homme. Il s'y lançait, lui aussi, il contemplait Dieu audacieusement et en face, mais armé de sa foi inébranlable : « Je te vois, ô Dieu de mes pères, comme une aurore aux portes de l'éternité, descendant sur l'échelle des siècles dans les abîmes des temps, resplendissant de lumière et lançant des torrents d'étincelles, pour que les abîmes s'éclairent, pour que les temps soient consommés. » — Cependant, malgré cette foi qui le soutient, chacun de ses accents trahit une peine morale et s'échappe de l'âme comme une douleur tantôt sourde, tantôt éclatante, qui laisse après elle un déchirement profond. L'amour de la patrie et le sentiment de ses malheurs furent la véritable source de son chagrin. Le poète s'identifie tellement avec son pays, que les événements de sa vie ne sont que le complément de ses créations artistiques. Issu d'une famille opulente, illustre par sa généalogie et alliée même aux familles souveraines[1], le comte Krasinski, malgré la position brillante et exceptionnelle qui lui permettait d'aspirer à tous les honneurs dans l'empire de Russie, vécut retiré, triste, isolé, et descendit au tombeau, dans toute la force de l'âge, après avoir jeté aux muses, comme un don funèbre, les émotions qui l'ont tué.

Il avait débuté dans la carrière des arts à l'âge de vingt-six ans, à une époque où la littérature polonaise moderne avait déjà produit dans le monde et surtout en Allemagne un certain retentissement, grâce au talent de quelques-uns de ses écrivains et de ses poètes. Sa tâche était d'autant plus difficile. Cependant, son premier drame, publié en 1834, le mit immédiatement au premier rang. Ce drame est connu par le public européen sous le titre de *Comédie infernale*. — Miçkiéwicz, dans son cours de 1843 au Collége de France, en a fait ressortir avec un rare talent les beautés et le mérite; d'autres critiques en ont été faites, et cependant nous croyons que tout n'a

[1] Le prince de Saxe, Charles, fils d'Auguste III, roi de Pologne, épousa Françoise Krasinska, aïeule du poète. Elle donna le jour à la princesse de Montlear, mère du roi Charles-Albert de Sardaigne.

Digitized by Google

pas été dit sur cette œuvre imposante. L'action dramatique, resserrée dans une centaine de pages, présente à chaque lecture des horizons nouveaux. Les personnages mis en scène donnent lieu à diverses interprétations. Une analyse suivie avec ordre, telle que nous tâcherons de la donner, permettra seule à nos lecteurs d'apprécier ce poème remarquable dans ses parties et dans son ensemble. La *Comédie infernale*, comme la *Divine Comédie*, est un drame symbolique et surnaturel. C'est la société, avec tous les symptômes précurseurs de sa dissolution, qui y joue le principal rôle ; c'est la révolution qui en est le principal ressort ; les personnages, quels qu'ils soient, hommes ou esprits, n'y représentent que des faits ou des idées ; et parmi ces idées, l'idée féconde, dominante, impérative est celle-ci : que la révolution, après avoir éclaté vers la fin du XVIIIe siècle, se prolonge encore par des manifestations successives jusqu'à nos jours, et se prolongera jusqu'à ce qu'un nouvel Evangile vienne régénérer le monde. En étudiant l'œuvre dans toutes ses parties, nous pourrons marquer et suivre avec précision les influences qui ont déterminé cette conception grandiose, et agi sur son développement.

La révolution de Juillet mit en circulation, on se le rappelle, plusieurs théories sociales, entre autres celles de Fourier et de Saint-Simon. Ces théories se propagèrent rapidement en Europe et trouvèrent un accueil favorable dans cette Pologne que ses souffrances morales et ses aspirations ardentes vers un meilleur sort rendaient le jouet des plus trompeuses illusions. Or, rien n'était plus propre à séduire les esprits ainsi disposés que les promesses d'un paradis terrestre lancées par les fouriéristes et les saint-simoniens. Elles furent accueillies comme l'aurore d'une nouvelle époque. Les idées révolutionnaires de 1793, propagées en même temps, arrivaient avec leur cortége de terreur comme des auxiliaires indispensables pour une action énergique et flattaient l'instinct de vengeance qui veillait dans les cœurs des opprimés. — La première pensée de la *Comédie infernale* fut donc conçue dans un esprit de réaction contre cet entraînement irréfléchi et dangereux. — Mais bientôt, dans un retour soudain vers la situation particulière de la Pologne, l'auteur lui-même se sent dominé par un terrible pressentiment, qui remue son âme et fournit en même temps à son drame un champ plus vaste et des couleurs plus tragiques. L'intérêt de conquête qui pèse sur la Pologne et qui est toujours prêt, dans son aveugle acharnement, à se servir des principes subversifs pour détruire une nationalité rebelle, lui semble destiné à amener un ébranlement général de l'ordre social en Europe. Cette guerre continuelle entre le besoin de conquête et le droit de nationalité lui apparaît comme le *fatum* inexorable des temps modernes, qui doit précipiter peuples et souverains dans l'abîme. — Et

Digitized by Google

c'est ainsi qu'il conclut de sa patrie à l'Europe tout entière, et entrevoit dans la ruine de la Pologne la dissolution du vieux monde.

Pour mettre sous les yeux du lecteur cette catastrophe qui devient le véritable sujet du drame, le poète, tout en saisissant, dans le présent, les éléments sociaux en lutte, les représente comme arrivés déjà aux dernières limites de leur développement, et, ainsi, par une audacieuse conception, il introduit sur la scène l'avenir du monde. La forme sous laquelle se présente cette idée immense est des plus simples. L'œuvre est divisée en quatre parties. Chacune de ces parties est précédée d'une invocation qui résume la pensée, l'action dominante, et sert d'entrée en scène. L'intervention du monde surnaturel qui donne à ce drame-poème une couleur dantesque, nous paraît ici non-seulement un moyen, mais une nécessité de l'art. A cet horizon sans bornes, qui se déroule devant nous et qui se perd dans l'inconnu, il fallait, pour le rendre saisissable, des ombres aux contours vagues; il fallait des esprits invisibles pour peupler ces espaces infinis, pour planer au-dessus de l'action des hommes et donner à leurs passions une expression plus haute, un caractère plus fatal.

Dans la première partie, le poète nous montre la société à laquelle il appartient lui-même, et qui n'est autre que le grand monde européen. A quelques nuances près, il est le même dans toute l'Europe occidentale, depuis les bords de la Seine jusqu'aux rivages du Dniéper. Ici, comme dans tout le cours du drame, l'action n'est pas circonscrite dans un seul pays : il n'y a ni lieux indiqués, ni noms propres assignés aux principaux personnages. Les personnages, dans lesquels s'incarnent les idées sociales du siècle n'appartiennent exclusivement à aucune nationalité. La marche et certains incidents de l'action peuvent seuls les distinguer par quelques nuances, et révéler leur origine par quelques traits caractéristiques. — Ainsi, par exemple, l'imagination désordonnée du héros principal, qui nous apparaît comme un des phénomènes les plus bizarres de ce drame étrange, est précisément la maladie de la haute société polonaise, exclue par le joug étranger de l'activité politique à laquelle elle était habituée, et allanguie par l'oisiveté. — Ce même personnage n'est désigné que par son titre : *Le comte*, ou par sa qualité de chef de famille : *Le mari*. Il diffère des acteurs secondaires, au milieu desquels le sort l'a placé, par certaines qualités éminentes. C'est un homme dont le cœur était, en principe, susceptible de nobles passions, un esprit ardent, une imagination exaltée. Ne trouvant pas, dans le cercle où il vit, le moyen de satisfaire la soif d'actions héroïques qui le dévore, il se replie sur lui-même et concentre toute son activité virile dans les rêves de son cerveau. L'imagination, puissante créatrice quand elle s'associe au bon sens et se vivifie au cœur,

Digitized by Google

amène des désastres si elle rompt l'équilibre et qu'elle parvienne à dominer toutes les autres facultés de l'âme. L'imagination du comte dédaigne le côté pratique de la vie ; dans les plus nobles émotions, elle ne recherche qu'un effet dramatique, et entraîne la raison à la poursuite des grands problèmes sociaux, dont elle s'empare pour créer un idéal abstrait et irréalisable ; enfin, elle lui fait dépasser les limites imposées par la religion, en lui soufflant le désir de pénétrer dans les secrets de la genèse, et lui inspire ainsi l'orgueil de se mesurer avec Dieu. Son influence pleine d'enchantements mystérieux et de ressources infernales conduit le comte de déception en déception. Après avoir aspiré à être un poète d'action, il ne devient qu'un poète artiste, un rêveur. C'est alors seulement qu'il commence à se deviner lui-même. L'invocation dont l'auteur fait précéder cette première partie nous initie d'abord aux sentiments de ce bizarre personnage. Cette invocation s'adresse à la fille la plus chérie de l'imagination, à la poésie. Après avoir chanté la puissance de l'art, elle révèle avec amertume les déceptions de l'artiste, le désaccord entre ses actions et ses chants. « Qui t'a créé par colère ou par ironie ? qui t'a donné cette vie si misérable et si trompeuse, que tu puisses jouer l'ange à l'instant même où tu vas t'embourber, ramper comme un reptile et t'étouffer dans la fange ? Ce n'est pas que je me plaigne de toi, ô Poésie, mère de beauté et de salut; seulement, il est à plaindre, celui que, sur la limite des mondes en germe et des mondes en ruines, tu tiens enchanté par le souvenir ou par le pressentiment ; car tu ne perds que ceux qui se sont voués à toi et se sont faits les organes de ta gloire. » L'auteur reconnaît une autre poésie, seule digne d'approcher de la divinité, qui ne dépense pas en paroles le feu sacré qu'elle recèle, et ne se manifeste que par de grandes et nobles actions. « Heureux celui, dit-il, en qui tu as élu séjour, comme Dieu au milieu du monde inaperçu, ignoré, mais grand et éclatant dans chacune de ses œuvres. Celui-là te portera comme une étoile sur son front et ne mettra pas entre ton amour et lui l'abîme de la parole. Il aimera les hommes et brillera comme un héros au milieu de ses frères. Et à celui qui ne te sera pas fidèle, à celui qui te trahira avant le temps et te livrera aux joies périssables des hommes, tu jetteras quelques fleurs sur la tête et tu te détourneras. Celui-là passera sa vie à tresser avec des fleurs fanées une couronne funéraire. »

Le drame commence au moment où les bons esprits profitent des dispositions du comte, et le sauvent des excès de son imagination, en l'engageant à chercher dans le foyer domestique un refuge et un centre d'activité. Une épouse bonne et soumise lui est donnée. Il vit quelque temps dans cette sphère modeste, mais bientôt elle devient insuffisante à ses aspirations inquiètes. Alors, les mauvais esprits le

Digitized by Google

tentent au moyen des passions qui troublent la vie paisible du foyer et brisent les liens de la famille. L'aigle, emblème de l'ambition, étend ses ailes noires sur ses rêves de gloire. La poésie rêveuse, son ancienne amante, emprunte aux puissances infernales de nouveaux attraits pour le séduire. «(Passant sous la forme d'une vierge au-dessus des jardins) : « Fleurs, détachez-vous et venez couvrir mes cheveux. (Passant au-dessus du cimetière) : « Charmes et fraîcheur des vierges mortes, dispersés dans l'air et flottant au-dessus des tombeaux, accourez à moi, venez parer mon visage ! Beaux cheveux de cette brune qui bientôt ne sera plus que cendres, venez vous suspendre à mon front ; yeux bleus, éteints à tout jamais, sous cette pierre, venez à moi, brillants de tout le feu qui autrefois vous animait. » — Sous cet aspect, elle apparaît dans les songes du comte, l'enivre de ses paroles brûlantes et lui montre le côté prosaïque de la vie conjugale. Ses paroles excitantes et ses caresses perfides font pâlir l'amour simple, évangélique, plein de soumission, de la comtesse. Celle-ci s'aperçoit de l'état de son époux, et, dans cette apparition qui le charme, elle découvre un spectre hideux, un squelette décharné. En vain s'attache-t-elle à le retenir près du berceau de son enfant, le comte, en proie à son mauvais génie, l'accuse de jalousie et finit par l'abandonner pour courir après ses illusions décevantes. C'est alors que la femme légitime, la femme de l'Evangile, dont l'attachement calme et sérieux paraissait si prosaïque au comte, montre tous les trésors d'amour humble, profond et dévoué, que contenait son cœur et que le christianisme seul a révélés à la terre en élevant l'union de deux âmes à la hauteur d'un sacrement. Elle veut ramener à ses devoirs celui qui l'a trahie, et, ne se sentant pas digne de lui, elle essaye de l'attirer par les mêmes séductions qui le lui enlevèrent. Elle s'efforce d'allumer en elle-même ce foyer de poésie où se complaît l'imagination de l'homme qu'elle aime toujours. Entraînée ainsi par la fausse exaltation de son mari, elle se lance dans des sphères inconnues. Sa frêle organisation féminine ne peut résister à la surexcitation fébrile de son esprit; sa raison si pure, si saine tant qu'elle s'exerçait dans le cercle uniforme de ses devoirs, s'égare, se brise et enfin aboutit à la folie. Les premiers symptômes se manifestent déjà à la cérémonie du baptême de son enfant. La pieuse mère intervient tout à coup, pendant l'accomplissement de cet acte religieux, invoque, dans un discours incohérent, le génie de la poésie, et voue son fils au culte de cette divinité, à la grande stupéfaction du prêtre, qui ne semble comprendre de la religion que les formes, et des assistants, qui ne prennent à la scène qu'un intérêt de convenance assez voisin de l'aimable indifférence des gens du monde. Mais si l'esprit vivifiant de la religion a abandonné cette société, il plane encore dans des régions plus hautes;

Digitized by Google

l'efficacité du baptême donne aux bons esprits la supériorité sur les mauvais, et une action salutaire sur la raison et la conscience du comte. Il finit par reconnaître lui-même un spectre dans la vision qui l'avait séduit. Il revient repentant vers sa femme ; mais il ne la trouve plus. Les domestiques lui annoncent brusquement qu'elle est enfermée dans une maison d'aliénés. A cette nouvelle inattendue, il maudit sa destinée, il se maudit lui-même et s'écrie, avec une tendre sollicitude pour celle qu'il a perdue : « Sur quel oreiller reposera aujourd'hui sa tête? Qu'entend-elle maintenant? des hurlements de fous. Ce front, toujours si calme, si serein, qui paraissait adresser un salut à l'univers, il est obscurci ; sa pensée..... elle l'a envoyée dans les déserts à ma recherche..... »

Une voix invisible l'interrompt en ce moment par ces paroles ironiques : « On dirait que tu composes un drame ! » Cette voix, c'est celle de son imagination qui, débordant tout à coup, étouffe tous les bons instincts de sa nature. Un malheur épouvantable l'a frap pé, i ressent l'aiguillon cuisant de la douleur ; mais, à l'instant où il l'exprime en paroles, sa verve de poète s'en empare, l'analyse et s'y plonge comme dans une source d'inspiration pour produire un effet dramatique, une œuvre d'art. Ces quelques mots du dialogue sont d'une vérité saisissante, et portent le vrai cachet de notre époque. Parcourez nos annales judiciaires depuis 1830 : combien de fois n'avons-nous pas assisté à quelque événement terrible qui passait de la Cour d'assises dans le roman, et, chaud encore des passions qui l'avaient produit, défrayait le théâtre, au sortir du tribunal? Devenu la proie vivante des feuilletonnistes, il excitait encore, après l'émotion réelle, palpitante du public, les émotions artificielles des lecteurs oisifs. Ce que sent et éprouve le héros de cette première partie du drame a donc été, on peut le dire, senti et éprouvé par toute une génération. — Mais le comte se connaît, il comprend cette voix mystérieuse qui semble le railler au moment où sa douleur réelle cède à un sentiment raffiné de l'idéal, et il s'écrie, avec un accent de désespoir : « Ah ! encore la voix de Satan qui me parle. » (Il court vers la porte et l'ouvre violemment). « Sellez mon cheval tartare ; attachez-y mon manteau et mes pistolets. » Il veut se soustraire par une action virile aux suggestions énervantes de l'art ; il part pour revoir et sauver sa femme. Mais, aux premières questions qu'il lui adresse, il s'aperçoit de la gravité du mal dont il est le principal auteur. Chaque parole de la comtesse déchire son cœur comme un remords. « Donne-moi ta main, dit-il ; sortons d'ici.

La femme. Je ne puis, mon esprit est sorti de mon corps, il est concentré tout entier dans ma tête. Laisse-moi encore quelque temps

Digitized by Google

et je deviendrai digne de toi, Dieu m'a exaucée. Depuis que je t'ai perdu, un grand changement s'est opéré en moi. Je me suis frappé la poitrine, j'ai approché de mon sein un cierge bénit, et j'ai fait pénitence. Seigneur, me suis-je écriée, fais descendre sur moi l'esprit de la poésie. Et, le troisième jour, je suis devenue poète! Je suis pleine d'inspiration, tu ne me mépriseras plus, tu ne me quitteras plus la nuit.

Le mari. Ni le jour, ni la nuit, jamais! jamais!

La femme. Que je suis heureuse, ô mon Henri!

Le mari. Malheur, malheur sur moi!

La femme. J'ai encore une bonne nouvelle à t'annoncer, ton fils sera poète. »

Le comte veut ramener sa femme au sentiment de la famille et la faire rentrer dans le cercle de ses devoirs maternels. « Viens, Marie, veux-tu revoir ton enfant? » — « Il n'est plus là, lui répond la comtesse, il s'est envolé, je lui ai attaché des ailes et je l'ai envoyé à travers l'univers s'instruire, s'imprégner de tout ce qui est beau, grand et terrible; — lorsqu'il reviendra un jour, tu l'aimeras, car il te comprendra. »

A ces égarements succèdent d'autres divagations d'une nature différente, car la folie de la femme reflète, comme un miroir fidèle, les excès et toutes les erreurs dans lesquels est tombée l'imagination de son mari. — Après lui avoir parlé de poésie, de combats, elle arrive à la religion. Les voix et les cris des fous qu'elle entend autour d'elle lui suggèrent une idée bizarre, une idée terrible. Mais Dieu que l'orgueilleuse raison de l'homme a abordé audacieusement et en face, doit être fait à son image et participer aux faiblesses humaines; c'est ainsi qu'il se présente à l'esprit de la folle. Alors, prenant la main de son mari, elle lui pose mystérieusement cette question : « Qu'arriverait-il si Dieu devenait fou? »

Si ce drame pouvait être représenté, cette seule hypothèse dans la bouche d'une femme pieuse ferait frissonner l'auditoire. A peine cette idée immense, par son impossibilité, envahit-elle le cerveau de la folle, qu'elle la voit déjà réalisée. Dieu est devenu fou, et alors toutes les conséquences lui apparaissent dans une vision pleine d'une sombre grandeur : « Tous les mondes s'élèvent dans l'espace ou roulent dans le néant. » Chaque créature, chaque vermisseau crie : *Je suis Dieu!* et ils meurent tous à l'instant même, les uns après les autres. Le soleil et les comètes s'éteignent aussi..... Jésus-Christ ne nous sauvera plus : Il prend sa croix à deux mains et la jette dans l'abîme. Entends-tu cette croix, espoir des malheureux, tomber d'étoile en étoile..... Elle se rompt avec fracas..... se brise en mor-

Digitized by Google

ceaux et couvre l'univers de ses débris. La très sainte Vierge seule prie encore, et les étoiles ses servantes, lui restent fidèles; mais elle ira aussi où va le monde entier. »

Nous sentons ici chaque parole de la comtesse trembler, pour ainsi dire, sous la secrète terreur que lui inspire la vue de ce cataclysme; elle est arrivée aux dernières limites de la folie. Sa frêle enveloppe ne se soutient plus que par la fièvre de l'extase qui, en se retirant, doit la briser. Le comte lui-même hâte ce dénouement en rappelant sa femme à la sensation de la douleur physique par cette question pleine d'un tendre intérêt — « Tu souffres, mon amie? — Oui, on m'a fait susprendre au milieu de la tête une lampe qui se balance. C'est insupportable. » — Bientôt elle expire dans les bras de son mari en prononçant ces paroles, qui indiquent qu'elle revient à la raison et à la passion première qui l'avait égarée. « Ami, je me trouve heureuse, car je meurs à côté de toi. » — Le médecin constate froidement sa mort.

Ici finit la première partie.—La mort de la comtesse a brisé le foyer domestique. Ce lien social de la famille est déjà atteint dans la génération qui va suivre. La mère a communiqué à l'enfant le feu qui l'a dévorée elle-même. — Les pensées poétiques, les rêves, les visions, envahissent cette créature chétive. — L'invocation qui précède la deuxième partie peint cet étrange enfant né et élevé dans la sphère d'un monde idéal. — « Enfant, pourquoi négliger tes joujoux et tes poupées! Roi des mouches et des papillons, ami intime de polichinelle, que veulent dire tes petits yeux bleus baissés vers la terre, et pourtant si vifs, si pleins de souvenirs, quoique tu n'aies encore vu que les fleurs de quelques printemps; tu penches déjà ton front, tu t'appuies sur ta main, comme si tu rêvais, et ta petite tête brille chargée de pensées comme une fleur chargée de rosée matinale..... et lorsque, rejetant en arrière ta blonde chevelure, tu regardes le ciel, dis-moi ce que tu as vu et avec qui tu parles? car alors de petites rides fines et subtiles apparaissent sur ton front, comme des fils de soie qui se dévident d'un peloton invisible..... Cependant tu grandis et tu embellis. Tu n'as pas la fraîcheur enfantine, tu n'as pas l'éclat du lait et des fraises. Ta beauté est celle des pensées mystérieuses qui se peignent sur ta figure comme les reflets d'un monde inconnu et quoique tu aies souvent le regard terne, les joues pâles et la poitrine haletante, cependant tous ceux qui te rencontrent s'arrêtent et disent : Quel bel enfant! — Si une fleur qui commence déjà à se faner avait une âme étincelante et le souffle divin de l'existence; si elle portait sur chacune de ses feuilles penchées vers la terre, au lieu d'une goutte de rosée, une pensée angélique, une telle fleur te ressemblerait, ô mon enfant! — Telles étaient peut-être les fleurs avant la chute d'Adam. »

Digitized by Google

La scène qui suit cette invocation lui sert de développement. Le comte mène son fils au cimetière, et l'enfant, agenouillé sur la tombe de sa mère, ajoute à la prière quotidienne des expressions poétiques qui étonnent et attristent son père.

« Le père. Georges, mon enfant, tu deviens fou !

L'enfant. Ces paroles m'assaillent et me percent la tête, il faut que je les dise.

Le père. Dieu n'exauce pas de telles prières. Ah ! tu n'as pas connu ta mère, tu ne peux pas l'aimer !

L'enfant. Si, je vois souvent ma mère.

Le père. Où donc, mon enfant ?

L'enfant. En songe, c'est-à-dire au moment de m'endormir ; hier, par exemple, elle était maigre, pâle et toute blanche; elle me disait : J'erre toujours, je pénètre partout, au milieu des chants des anges et des harmonies des sphères, et je cueille pour toi des formes et des sons. O mon enfant, aux esprits d'en haut, aux esprits d'en bas, j'emprunte pour toi des mélodies et des cris, des rayons et des ombres, pour que ton père puisse t'aimer. »

Les hallucinations qui se succèdent dans le cerveau de cet enfant prédestiné finissent par lui affaiblir les yeux. En perdant la vue, il s'écrie : « O ma mère, envoie-moi des pensées et des images pour que je puisse vivre en moi-même, pour que je puisse créer en moi un monde pareil à celui que j'ai perdu. Dès ce moment, il tombe dans un état permanent de vision et d'extase. Cette figure innocente d'enfant, cette personnification maladive d'une poésie épuisée, cette créature éphémère qui reflète l'imagination paternelle, peut être regardée comme le symbole le plus significatif du malaise qu'éprouve notre société ébranlée dans ses croyances religieuses et politiques. La foi solide manquant aux cœurs et aux consciences, les âmes les plus élevées, pour assouvir leur soif de vérité, s'abandonnent aux chimères de l'imagination et se jettent sur ses pas à la recherche d'un monde invisible. Telle est l'origine de cette maladie morale qui a produit tant de sectes sociales et religieuses, de faux messies proclamant des révélations nouvelles ; le somnambulisme et le magnétisme érigés en sciences occultes. Le comte acquiert enfin la conviction que l'exaltation de son enfant doit aboutir à une fin prématurée. Il assiste à l'accomplissement de l'implacable destin qui s'appesantit sur sa famille. Seul au milieu de la société qu'il représente, ayant conscience du mal qui la ronge et du sort qui l'attend, il résume son état moral dans un monologue inspiré par une douleur profonde, que semble adoucir l'orgueil de sa solitude : « J'ai travaillé toute ma vie

Digitized by Google

à découvrir les sources de nos connaissances et de nos pensées, et j'ai découvert enfin un vide immense dans mon âme. Quelques pressentiments vagues errent dans les déserts de mon être, que mon enfant mourra, que la société au milieu de laquelle je vis doit se dissoudre, et je souffre, comme Dieu jouit, en moi-même et pour moi-même. »

La dissolution du premier lien social, de la famille, est consommée dans cette deuxième partie du poème, et nous entendons déjà au loin comme un sourd mugissement de l'élément destructeur qui doit achever cette société minée par la base. C'est la voix sombre de cette barbarie intérieure qui couve sans relâche sous la cendre sociale des Etats modernes, de cette barbarie que l'œil mourant de Chateaubriand aperçut en 1848 sur les barricades de juin. Avant de déborder comme un torrent dévastateur, elle se révèle d'abord dans les paroles d'un philosophe, pendant une belle promenade, au milieu d'une foule de promeneurs, et se résume dans un dialogue succinct entre ce philosophe et le comte :

« Le philosophe. Vous pouvez me croire, car je ne me trompe jamais, je vous répète donc que les temps approchent où les femmes et les nègres seront émancipés.

Le comte. Vous avez raison.

Le philosophe. L'humanité va changer de face, et c'est par le sang versé et l'abolition des formes anciennes que la société se régénèrera.

Le comte. Voyez-vous là-bas cet arbre pourri ?

Le philosophe. Avec de jeunes feuilles sur les branches ?

Le comte. C'est cela même; combien supposez-vous qu'il ait encore d'années à rester debout ?

Le philosophe. Une année, peut-être deux.

Le comte. Et pourtant, quoique les racines soient déjà pourries, des feuilles nouvelles ont paru.

Le philosophe. Cela prouve-t-il quelque chose ?

Le comte. Je ne sais trop ; je sais seulement qu'il tombera et sera réduit en poussière.

Le philosophe. Vous n'êtes plus à notre sujet.

Le comte. Au contraire ; car voilà l'image du siècle et de vos théories. (*Ils s'éloignent*). »

Des groupes élégants des deux sexes passent insouciants, légers, heureux auprès de ce sinistre avertissement. Le comte seul saisit le côté sérieux du danger qui menace la société au milieu de laquelle il vit, et son caractère commence dès lors à subir une nouvelle transformation. Son imagination se lançait autrefois à travers les grands

Digitized by Google

problèmes sociaux, elle rêvait le progrès, la perfection du genre humain. Il a sacrifié sa famille à son vertige poétique; il va sacrifier maintenant ses rêves de poète à son orgueil personnel, à l'orgueil de sa position. Il va défendre à outrance la société dont il fait partie, non parce qu'il croit sa cause juste, mais parce qu'il y tient lui-même une place. Il appelle à son secours l'aigle aux ailes noires, et excité par la gloire et l'ambition, il se prépare à soutenir une lutte désespérée.

Un certain temps s'est écoulé entre la deuxième et la troisième partie du drame, la barbarie intérieure s'est organisée pour consommer son œuvre fatale, et déjà victorieuse partout, implacable dans sa haine, elle poursuit l'ancienne société jusque dans ses derniers retranchements, jusque dans sa dernière forteresse. Le comte entreprend de la défendre; il est soutenu par quelques gentilshommes, par quelques riches financiers et par le peuple qui lui est resté fidèle. L'invocation de cette partie nous introduit au sein d'un monde nouveau, ou plutôt au sein du chaos qui le précède. Aux premières vibrations de ce chant tout empreint d'une énergie sauvage, nous croyons entendre comme le roulement des vagues populaires qui débordent de tous côtés. Des groupes traversent la scène; ils appartiennent à différentes conditions et à différentes nationalités : c'est le camp ennemi; l'oreille n'y saisit d'abord que des cris discordants et des voix confuses. Le comte, caché sous un bonnet phrygien et accompagné d'un guide intelligent, vient reconnaître cette armée bizarre; il examine les groupes et les signale ainsi à l'attention du lecteur. Nous voyons défiler successivement quelques sectes d'Israélites fanatisés, puis des clubs et des chœurs révolutionnaires de toute espèce, clubs et chœurs de laquais, de bouchers, de femmes émancipées, chœurs de philosophes, de prêtres convertis à la philosophie, chœurs d'artistes et chœurs d'assassins, etc. Chacune de ces congrégations garde sa physionomie particulière. Les laquais, par exemple, tout en criant anathème aux salons et mort à leurs maîtres, mêlent à leurs refrains les mots de gloire et d'honneur, lambeaux informes d'idées ramassées dans les antichambres, et qui rendent plus horrible encore le spectacle de cette foule ivre de carnage et avide de pillage.

Les chœurs de bouchers entonnent leur refrain sur un ton plus sauvage. « La hache et le couteau, voilà nos armes; l'abattoir, c'est notre vie. Enfants de la force et du sang, nous ne connaissons que la force et le sang. Pour les seigneurs, nous égorgeons les bœufs, pour le peuple nous égorgeons les seigneurs. La hache et le couteau, voilà nos armes; l'abattoir, c'est notre vie; abattons, abattons, abattons! » — « J'aime ceux-là, dit le comte, au moins ils ne parlent ni d'honneur ni de philosophie. » — « Du pain, du pain, vociférent d'autres

Digitized by Google

groupes, mort aux rois, aux seigneurs, aux banquiers, aux spéculateurs, aux marchands. Dieu nous avait abandonnés, nous ne voulons plus de Dieu. » — Quelles sont ces dames qui dansent comme des furies ? demande le comte à son guide. — « Ce sont les princesses et les comtesses qui ont abandonné leurs maris pour embrasser notre foi. »

La religion n'ayant conservé dans la société qui s'écroule que des formes impuissantes, et les principes de la famille étant devenus de simples convenances sociales, la nouvelle société, au développement de laquelle nous assistons, déchire ce voile hypocrite qui convient mal à son énergie : elle substitue à la famille, la licence d'un amour désordonné, et remplace Dieu par une idole farouche.

Ici, l'égoïsme brutal qui pousse ces hommes sanguinaires prend un caractère religieux, et un jeune fanatique devient l'archi-prêtre de ces nouveaux croyants. Il s'appelle Léonard. Sa foi ardente et son dévouement sans bornes aux monstruosités dont il se fait l'apôtre, couronnent ce tableau confus par un de ces terribles paradoxes qu'enfantent les révolutions. — (Hermann, fils d'un célèbre philosophe, s'agenouillant) : « Archi-prêtre, sacre-moi pour être assassin. » — Après avoir sacré ce nouveau chevalier, Léonard lui remet le poignard et le poison, en disant : « Va maintenant par tout le globe, frappe et détruis les anciennes races. »

Le comte, en étudiant ces groupes si divers et leurs instincts particuliers, semble saisi d'une inspiration subite, d'un ardent désir de les arracher au courant de destruction où ils se précipitent au profit d'une régénération nouvelle. Il s'écrie : « Pour la dernière fois, mon âme, embrasse ce monde nouveau ; mon esprit, plonge dans ce chaos qui s'élève du fond des temps, du sein des ténèbres pour me renverser moi et les miens. Sous les coups du désespoir, sous l'aiguillon de la douleur, mes pensées ont pris une force nouvelle. J'avais besoin de cet horrible spectacle. Dieu, donne-moi la force que tu ne m'as jamais refusée, inspire-moi une parole capable de dompter ce monde qui lui-même s'ignore, et cette parole sera la poésie de l'avenir. » Le comte, comme nous voyons, demeure fidèle à son caractère : avide d'héroïsme, il se substitue ici à ces hommes forts qui apparaissent à l'heure des grands désordres sociaux, s'emparent de l'esprit des masses et entreprennent l'œuvre de réorganisation. Mais en poète-artiste, il ne voit que le résultat suprême, la gloire qui s'attache au couronnement de l'édifice. Il ne s'associe pas au pénible labeur quotidien qui marque la carrière de ces hommes providentiels, aux luttes qu'ils livrent à des passions vulgaires, aux calomnies et au dédain qu'ils affrontent, avant de donner toute la mesure de leur génie, avant que les peuples les reconnaissent, avant que l'histoire les con-

Digitized by Google

sacre. Il veut créer un monde au moyen d'un mot poétique. Aussi, la voix railleuse que nous avons déjà entendue dans la première partie l'interrompt brusquement par les mêmes paroles : « Tu composes un drame. » — « Merci de l'avertissement, lui répond le comte. Haine alors aux cendres profanées de mes pères, anathème sur les nouvelles générations ; elles creusent leur gouffre autour de moi ; mais elles ne m'entraîneront pas. » — Et, impuissant à créer l'avenir, il se rattache au passé avec ardeur, l'embrasse avec tous ses préjugés, sa soif de domination et ses rancunes, croyant ranimer ce cadavre au souffle de son imagination, il dit : « O mon aigle, tiens ta promesse, assiste-moi. » Le camp ennemi, que le comte abandonne dans ces dispositions, possède, malgré la confusion qui y règne et dont triomphera l'avenir, les éléments nécessaires à son action présente et surtout un chef, un dictateur armé de la terreur. Ce chef s'appelle Pancrace[1], ou *le tout-puissant*. Ce personnage de la *Comédie infernale* rappelle, au premier aspect, les hommes de la révolution de 1793; mais en l'abordant de plus près, on retrouve en lui les nuances entremêlées de tous les caractères que nous présentent les époques des grandes crises destructives de l'humanité. Il est le résumé de toutes ces individualités historiques fondues, pour ainsi dire, en atômes imperceptibles. La rage sanguinaire de Marius, la haine de Spartacus, la sécheresse égoïste et implacable de Robespierre, la raideur stoïque de Saint-Just, la froide intelligence, l'astuce, le doute et les soucis de Cromwell, tous ces éléments se combinent sur son front et y impriment, comme au front d'Attila, le surnom de *Fléau de Dieu*. Il est le véritable chef de la barbarie annoncée par Châteaubriand. Cependant, son maintien, ses allures, ses gestes semblables à ceux d'un orateur socialiste, tel que nous en avons vu surgir quelque temps après la publication du drame, nous prouvent que la vision du poète, en parcourant le passé et le présent, a prophétisé un type de l'avenir. Voici le portrait que l'auteur en a esquissé lui-même dans l'invocation qui précède la troisième partie : « Un homme arrive, il monte sur une chaise, puis sur une table, il les domine tous et il leur parle. Sa voix se traîne lente et stridente, se détache en mots clairs et faciles à retenir. Il porte un front large et élevé, sa tête est entièrement chauve, la pensée en a déraciné les derniers cheveux. Sa figure osseuse, encadrée dans un collier de barbe noire et touffue, garde toujours son coloris sec et jaunâtre, où l'on n'a jamais vu un signe de passion et même d'émotion. Il attache sur son auditoire un

[1] Ce nom, en grec, est le résumé de toutes les forces brutales. Κρατια, dans tous ses dérivés, signifie toujours une force matérielle extérieure; ενεργεια signifie une force intérieure.

Digitized by Google

regard froid et immobile, qui n'a jamais trahi un mouvement de doute ou d'hésitation, et lorsqu'il lève le bras, il le dirige raide et tendu vers son auditoire. La foule courbe la tête et s'apprête à recevoir cette bénédiction d'une grande intelligence qui n'est pas un grand cœur. »

L'âme du comte est comprimée par son imagination orgueilleuse, mais sa chaleur éclate quelquefois dans les rudes épreuves qu'il traverse; tandis que le cœur de Pancrace s'est engourdi à jamais au souffle glacial de son ambitieuse intelligence.—On peut lui appliquer le mot de Napoléon Ier sur Pitt: *son génie a desséché son cœur.* Cependant, cet homme froid et impassible qui soulève les passions de la multitude, auquel rien ne résiste, paraît soucieux; sa pensée se porte sur le comte, qui lui tient tête. — « Pourquoi donc, se dit-il, le comte me préoccupe-t-il? Me porterait-il ombrage? Serait-ce mon rival? Mais ses forces sont nulles, une poignée de paysans qui n'ont pour lui que l'attachement des animaux domestiques; tout cela n'est rien, c'est moins que rien. » — Néanmoins, Pancrace sollicite le premier une entrevue avec le comte; lui, le tout-puissant, il la demande à un homme presque sans armée et qu'il peut écraser avec la masse de ses forces. — C'est que le comte ose résister seul aux vainqueurs, c'est qu'il semble avoir la foi et le courage qu'on ne retrouve plus parmi les hommes de l'ancienne société. L'orgueil du révolutionnaire aime mieux soumettre un tel homme que de le briser. Ce portrait est tracé avec une justesse remarquable; on y retrouve et la logique des passions humaines, et la vérité historique, telle qu'elle ressort des révolutions. Le bras du destructeur semble suivre une voix mystérieuse de la providence: implacable pour tout ce qui est décrépit dans le monde qui s'écroule, il s'apaise devant une manifestation qui dénote la foi et révèle une certaine vigueur. Ainsi, les barbares qui désolèrent l'empire romain s'arrêtèrent quelquefois devant la foi d'un chrétien et le courage d'un martyr. Sous l'influence de cette loi providentielle, Pancrace entrevoit, au bout de sa mission destructive, une autre mission à remplir, un édifice à relever. Or, pour restaurer cet édifice, il lui faut conserver les plus solides matériaux du vieux monde. — A mesure que la pensée de l'avenir se présente à l'esprit du révolutionnaire, son assurance l'abandonne. — « Ah! ma pensée, se dit-il en proie au doute qui s'empare de son âme, tu ne réussis pas à te tromper comme tu trompes les autres. Tu as donné des noms à des brutes privées de tout sentiment moral. Autour de toi, tu as créé le monde à ton image et tu t'égarerais..... » Puisant enfin une foi factice dans le sentiment de sa mission, il étouffe sa faiblesse sous cette exclamation orgueilleuse: — « O ma pensée! quoi, tu marches sans savoir qui tu es? Non, cent fois non, car tu es sublime! » Une longue méditation suit ce monologue.

Digitized by Google

L'entrevue avec le comte, que Pancrace, seul et sans escorte, vient audacieusement chercher dans la forteresse ennemie, fait ressortir tout ce qu'il y a d'incomplet et de défectueux dans les principes des deux causes qui se trouvent en présence. « Vous croyez, ou plutôt vous feignez de croire en Dieu, dit Pancrace; car vous n'avez plus foi en vous-même. » « Quelle est donc votre foi à vous? » demande le comte.—Ici, Pancrace expose la théorie qui lui a servi à fanatiser ses disciples. C'est le résumé de tous ces systèmes humanitaires que nous avons vus défiler depuis 1830 et qui promettaient aux classes souffrantes une complète satisfaction non-seulement de leurs besoins les plus pressants, mais la réalisation et comme l'image du ciel sur la terre. — « Les enfants de la terre ont droit à la vérité, le Dieu immortel de la vérité va se révéler. » — Le comte interrompt l'orateur et lui renvoie le reproche qu'il vient d'essuyer lui-même : « Ta voix ment, dit-il, et ta figure immobile et pâle s'efforce en vain de singer l'inspiration; tu en es incapable. »

« Pancrace. Je te connais et je te maudis; plein de vie, tu épouses un cadavre; tu voudrais croire encore aux castes, aux reliques, au vain mot de patrie; mais dans le fond de ton âme tu sais que tes frères ont mérité l'oubli et le châtiment. — « Et vous et les vôtres qu'avez-vous mérité, » lui répond le comte.—« La vie et la victoire, » dit Pancrace d'un ton ferme, et revenant à toute la franchise du langage républicain, il ajoute : « Je ne connais qu'une seule loi; c'est celle qui supprime votre existence, qui vous crie par ma bouche : O vous tous, vieillis, pourris, repus, pleins de viandes et de vin; vous, pâture des vers, faites place à ceux qui sont jeunes, affamés et robustes. Pourtant, tu es le seul que je voudrais sauver. » Pancrace offre au comte de lui garantir ses titres et sa fortune, pourvu qu'il passe dans son camp. Le comte refuse avec dédain cette proposition, malgré l'insistance de son ennemi.

Pancrace. Au revoir donc, et lorsque vous n'aurez plus de balles.....

Le comte, *l'interrompant.* Nous nous rapprocherons jusqu'à la longueur de nos épées.

Pancrace, *en se retirant.* Nous sommes deux aigles de la même espèce, mais ton nid est brûlé par la foudre. » — Immédiatement après cet éloge plein d'orgueil, il rentre dans son rôle de destructeur avec le même stoïcisme qu'aurait montré Saint-Just dans cette occasion et prononce ces paroles solennelles : « En repassant ton seuil, je laisse ici la malédiction due à la vieillesse, et je te voue, toi et ton fils à la destruction. » — Ce dialogue, qu'il faudrait lire entière-

Digitized by Google

ment pour en apprécier toutes les beautés, termine la troisième partie du drame.

La lutte va commencer. L'invocation décrit le théâtre où elle doit s'accomplir. Ce théâtre est vague, indéfini, immense et sombre; nous savons seulement que les événements se passent aux confins de l'Europe et de l'Asie. — En faisant abstraction des forces matérielles des deux camps, il suffit d'examiner leurs dispositions morales pour prévoir l'issue de la lutte. L'intérêt social du drame repose tout entier dans cet examen. Pancrace, il est vrai, n'a pas une foi absolue dans le monde qu'il doit tirer du chaos amoncelé autour de lui, mais il croit fermement qu'il est appelé à remplir une terrible et fatale mission. Au comte, qui lui rappelle la fragilité de la vie humaine exposée aux atteintes de la première balle venue, il répond, avec l'assurance d'Attila : « Illusion, vaine illusion ; le plomb ne m'approchera pas, le fer ne me touchera pas, tant qu'il existera un de vous qui osera me résister. Ce qui arrivera après ne vous regarde pas. » — Du reste, son armée, composée d'éléments hétérogènes, empruntés à toutes les nations, est parfaitement disciplinée; l'intérêt commun et le fanatisme les a rassemblés; la terreur les contient. Léonard, un des disciples les plus dévoués de Pancrace, ayant osé lui désobéir, reçoit de lui ce simple avertissement : « Tais-toi, car si on nous entendait.....

Léonard. Eh bien ! si on nous entendait ?....

Pancrace. Je te ferais avaler une demi-douzaine de balles pour avoir élevé d'un demi-ton la voix en ma présence.

Léonard. Je me suis emporté, c'est vrai, mais je ne crains pas la punition; si tu juges que ma mort puisse être un exemple salutaire et devenir utile à notre cause, ordonne, je suis prêt.

Pancrace *à part.* Il est ardent, plein d'espérance. Il croit..... il croit sincèrement et profondément, ajoute-t-il avec amertume. — Il est le plus heureux des hommes; ce serait vraiment dommage de le tuer. »

Le comte comprend l'avantage que donne à ses ennemis leur fanatisme aveugle ; il veut leur opposer les croyances de l'ancien monde, et il évoque les ombres du passé. — « Mes pères, inspirez-moi l'ardeur qui vous a rendus les maîtres de l'univers ; replacez dans ma poitrine un cœur de lion ; que la foi en Jésus-Christ et en son Eglise, une foi brûlante, aveugle, se rallume en moi, et je porterai le feu et la flamme au milieu de ces fils de la terre, moi, le fils de cent générations d'hommes, le dernier héritier, par la pensée, de vos vertus et de vos fautes. »

Digitized by Google

Mais une croyance ne s'improvise pas comme un hymne poétique, et le comte parvînt-il à l'allumer dans son âme, il resterait encore seul, isolé au milieu de la société qu'il défend, et qui ne croit plus. Car, comme dit Schiller, « la foi d'un seul ne se consolide que par la ferveur générale. » — Il reste au comte encore un mobile pour rassembler et discipliner son armée, c'est l'intérêt de la conservation et la crainte d'un ennemi implacable. Mais cet intérêt même, contraire et équivalent à celui qui a réuni et concentré les éléments hétérogènes de la révolte, ne trouve qu'un faible appui dans la société du comte. — Les princes, les comtes, les gentilshommes, les financiers, les riches et les puissants qu'on menace de dépouiller et qui constituent cette société, se sont habitués dès longtemps à assujettir leur volonté aux besoins des jouissances présentes, à compter leur vie par instants, par secondes; et c'est ainsi qu'ils n'ont jamais pu envisager le côté sérieux de l'avenir. Les fortes passions qui animaient autrefois leurs ancêtres se sont réduites à des émotions fugitives, les seules que comporte la vie brillante, mais fragile, qu'ils ont menée dans leurs salons dorés et dans leurs boudoirs somptueux. Aussi, éprouvent-ils moins de haine contre l'ennemi implacable qui les poursuit à outrance que de mesquine jalousie contre le comte qui les commande, et qui, leur égal hier, est leur chef aujourd'hui. Sans prévoyance contre le danger qui est loin, sans courage contre le danger qui est proche, ils finissent par se courber devant le vainqueur, et par lui offrir la tête de leur chef pour avoir la vie sauve. Le comte ne peut triompher de cette trahison qu'en s'adressant à la fidélité des soldats, des domestiques, du peuple de la forteresse; et, pour sauver l'honneur des siens, il est obligé de s'appuyer, au dedans des murailles, sur le même élément qu'il combat au dehors.

Ce côté politique et social du poème a le mérite d'une œuvre tout artistique. L'auteur n'attache son individualité à aucun des éléments sociaux dont il expose la lutte devant nous. Aussi, leur développement logique, infaillible dans les événements autour desquels roule l'action, se présente-t-il d'une manière toute naturelle. Pour saisir les vérités qui ressortent de ces expositions dramatiques, rapidement esquissées, il faut que l'attention du lecteur s'y arrête sérieusement. Quoi de plus saisissant et de plus vrai, dans notre siècle, que ces coteries aux passions mesquines qui apparaissent à l'heure des grands problèmes? Tourmentées uniquement du besoin de jouir, elles sacrifient l'avenir entier des peuples à leurs plaisirs éphémères, et, se souciant peu que le monde finisse après elles, immolent à la paresse de leurs instincts égoïstes la sécurité des générations futures.

Au bout de vingt jours d'une résistance désespérée, les munitions des assiégés s'épuisent, les révoltes, les séditions recommencent et se

Digitized by Google

multiplient. En même temps, le fils du comte, toujours en rapport avec le monde des esprits, se promène dans les souterrains du château, qui renferment de terribles secrets, et raconte à son père les scènes effrayantes qui s'y passent. Les esprits, assemblés en tribunal, prononcent l'arrêt du comte par la bouche de son enfant terrifié. C'est l'excès de personnalité qu'ils condamnent en lui : « Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi, que toi-même et tes pensées, tu es damné, damné pour l'éternité. »

A la dernière rencontre, une balle perdue tue le jeune homme sous les yeux de son père. Ce dernier est blessé lui-même, et, à ses côtés, gît le cadavre de son meilleur serviteur. — Pour soustraire sa vie aux insultes des ennemis, le comte, inébranlable dans l'accomplissement de son vœu de résistance, jette son épée et se précipite dans un abîme au pied de la forteresse.

La lutte est terminée. Les princes, comtes, barons, financiers ont rendu les clefs du château, à la dernière sortie du comte ; prisonniers de guerre, ils défilent devant leur vainqueur.

« PANCRACE. Ton nom ?

LE COMTE CHRISTOPHE. Christophe de Vosalquemir.

PANCRACE. Tu l'as prononcé pour la dernière fois. — Et le tien ?

LE PRINCE. Ladislas, seigneur de la Forêt-Noire.

PANCRACE. Cela suffit, tu ne le prononceras plus. — Et toi ?

LE BARON. Alexandre de Godalberg.

PANCRACE. Rayé du nombre des vivants ; va. — Mais où est le comte Henri ? Un sac d'or pour Henri vif ou mort.

UN DES OFFICIERS COMMANDANTS. Citoyen chef, au delà du parapet et sur le troisième bastion à gauche, était un homme blessé, nous avons doublé le pas pour l'atteindre ; mais il descendit plus bas, s'arrêta sur le bord d'un rocher escarpé et glissant, fixa sur l'abîme ses yeux égarés, étendit ses deux bras comme un nageur qui se prépare à plonger, fit un effort et s'élança. Nous entendîmes distinctement le poids de son corps qui roulait de précipice en précipice. Voici son sabre trouvé sur le parapet.

PANCRACE (*prenant la parole*). Du sang sur la poignée, plus bas ses armoiries gravées..... Il a tenu parole, gloire à lui. (*S'adressant aux prisonniers.*) A vous autres, lâches, la guillotine. — (*A un des généraux.*) Surveillez l'exécution.

LÉONARD. Après tant de nuits sans sommeil, tu devrais te reposer, maître, tu parais fatigué. »

L'œuvre de destruction achevée, Pancrace s'écarte de la foule, il monte sur un des bastions accompagné seulement de son fidèle dis-

Digitized by Google

ciple ; alors il jette un regard inquiet vers cet avenir qu'il voulut percer tant de fois, et qui n'apparut jamais à son esprit que dans l'ombre du doute. — Il expose à son confident ses idées : — « Il faut repeupler ces déserts, dit-il, il faut qu'il y ait dans ces plaines deux fois autant de vivants qu'il y a maintenant de morts, autrement l'œuvre de destruction ne serait pas réparée. » — Mais c'est en vain qu'il cherche par ses paroles à se tromper lui-même. — Sa profonde intelligence lui fait lire dans les pages de l'histoire ce décret immuable : Celui qui ne fut que l'instrument de la destruction ne peut devenir un fondateur, car le jour où des éléments de régénération se manifesteront dans la société, elle le repoussera et le condamnera. Aussi quand son confident évoque le nom du Dieu de la liberté, Pancrace, tout troublé, l'interrompt ; « Que parles-tu de Dieu ? On glisse ici dans le sang humain. — A qui est ce sang ? Derrière moi, je ne vois que la vaste cour du château. Nous sommes seuls et il me semble qu'il y avait quelqu'un ici.

Léonard. Parles-tu de ce cadavre mutilé ?

Pancrace. C'est le corps de son fidèle serviteur. »

Ici, l'image du comte apparaît à l'esprit de Pancrace comme le spectre d'un monde détruit. L'orgueil victorieux du révolutionnaire semble s'attendrir sur sa victime indomptable. « Il est mort, dit-il en s'adressant à Léonard, mais un esprit, l'esprit de je ne sais qui, plane ici. — Vois-tu cette pierre noire qui sort du précipice. C'est là que son cœur s'est déchiré en morceaux. »

Cette émotion si étrange chez un homme comme Pancrace le prépare à subir des impressions plus fortes, qui troublent son esprit froid et sceptique, et le conduisent jusqu'à l'extase. C'est alors qu'une vision céleste lui apparaît au loin. — Vision terrible, car elle lui annonce que sa mission sur la terre est accomplie. — « Maître, maître, tu pâlis ! s'écrie Léonard.

Pancrace. Vois-tu là-haut, là !

Léonard. Je ne vois qu'un nuage qui se penche vers la crête du rocher et qui est rouge des rayons du soleil couchant.

Pancrace. Là brille un signe épouvantable.

Léonard. Appuie-toi sur mon bras, ton visage est tout pâle ! qu'as-tu-donc ?

Pancrace. Un million d'hommes, un peuple m'obéit. Où est mon peuple ?

Léonard. Mais d'ici on entend ses cris, ton peuple te réclame. De grâce, détache de ce rocher tes yeux qui s'éteignent.

Pancrace. Il est là, debout, avec ses trois clous et ses trois étoiles, — ses bras s'étendent comme des éclairs.

Digitized by Google

Léonard. Maître, ranime-toi. » — Pancrace, en proie à la vision, lui répond par le même cri de grâce que, par la voix de l'empereur Julien, poussa le monde païen à l'agonie : — « Tu as vaincu, ô Galiléen ! » — Et, comme le monde païen, Pancrace expire après avoir prononcé ces paroles.

Nous n'avons rien à dire sur ce dénouement auquel on a généralement rendu justice ; mais le court dialogue qui le prépare, entre Léonard et Pancrace, nous semble digne d'une attention particulière. Le problème délicat, et, au point de vue de l'art, la vraie difficulté était d'amener l'intelligence froide et incrédule de Pancrace à reconnaître son égarement, à entrevoir la vérité religieuse ; en un mot, à comprendre la révélation. L'auteur a saisi habilement le seul lien mystérieux qui mette l'athée, le révolutionnaire, en rapport avec les régions invisibles, c'est-à-dire le sentiment qu'il a lui-même de sa fatale mission. Par ce moyen fort simple, il a rendu naturelles toutes les stations successives de l'esprit de Pancrace, depuis son trouble et son isolement au milieu des ruines, jusqu'à l'hallucination, jusqu'à l'extase où le plonge l'apparition du Sauveur. Ce résultat est d'autant plus méritoire que, plus le dialogue est court et vif, plus est vaste le champ, plus large l'horizon ouvert à la pensée du lecteur.

Pour que l'auteur ne tombât point dans des longueurs, et pour que le héros ne s'égarât point en de fausses interprétations, il fallait que chaque mot portât, que chaque trait fût un trait de lumière. C'est ce qui est arrivé, et on peut dire que Krasinski a introduit une précision presque mathématique dans les sphères de l'idéal. Aussi le dénoûment prend-il un caractère saisissant de réalité. Ce n'est pas la mort du destructeur foudroyé par l'éclat et la puissance de la vérité qui termine les péripéties tragiques du drame. Les paroles qu'il lègue à son disciple. « Tu as vaincu, ô Galiléen » rejaillissent comme une lumière divine dans les ténèbres de l'avenir, et retentissent de génération en génération. L'intervention divine planant au-dessus de l'activité factice du siècle que représentent le comte et Pancrace, telle est l'idée du drame : c'est l'idée au développement de laquelle l'auteur a voué sa carrière littéraire, et qui se résume dans ses œuvres postérieures par une formule toute patriotique chez un Polonais : *Pratique des principes chrétiens, et surtout leur application aux rapports internationaux des peuples.* Il nous reste à compléter notre analyse de la comédie infernale par un coup d'œil général sur le caractère des deux principaux personnages et sur l'ensemble de l'œuvre. On a reproché à l'auteur d'avoir donné à Pancrace, intelligence profonde mais cœur glacé, une trop grande influence sur les masses populaires, qui ne se laissent entraîner que par des hommes aux passions ardentes. Pancrace, il est vrai, n'a pas cette flamme sacrée des

Digitized by Google

génies organisateurs, qui n'agissent que sur les instincts nobles et désintéressés des masses, provoquent leur dévouement héroïque, accomplissent avec elles, de grandes actions, et renouvellent la face de la société. Mais il possède le genre d'influence qui suffit à son rôle, le sangfroid qui gouverne les passions négatives de la multitude. Aux affamés, il promet du pain; aux avides, le pillage; aux sanguinaires, la vengeance. Il annonce en même temps aux naïfs adeptes de ses doctrines une ère nouvelle, un dieu nouveau, un ciel sur la terre; et exploitant ainsi leur fanatisme au profit de son autorité, il discipline par la terreur la force brutale qu'il a déchaînée.

De même, pour apprécier avec justesse le caractère du comte, il faut prendre garde à un point important; c'est que l'auteur, en vue d'agrandir l'action de son drame, et de lui donner une couleur européenne, a entremêlé diverses nationalités, sans précisément en caractériser, surtout, sans en faire prédominer aucune. Le comte lui-même porte l'empreinte de la loi que s'est imposée Krasinski; il a un double aspect, et veut être vu sous un double jour; il appartient à la Pologne par son origine, à l'Europe par quelques-unes de ses idées. Il a des Polonais cette personnalité puissante que l'histoire de la Pologne, comme nous le savons, a développée jusqu'à l'excès, cet orgueil individuel, ce culte du moi, qu'il exerce même au détriment de l'Etat. C'est cet amour-propre, c'est l'attachement à ses idées et à ses opinions, qui est son principal mobile, et non point l'intérêt matériel, ou la vanité de caste. Il est encore Polonais par la bizarrerie distinctive de son caractère, par cette imagination désordonnée, source de toutes les souffrances qui lui font maudire l'art et la poésie. En Pologne, plus qu'ailleurs, les âmes ardentes de la haute société sont atteintes de cette maladie. Cette haute société avait le pouvoir autrefois. Son activité s'exerçait tantôt sur le théâtre des événements européens, tantôt dans les affaires intérieures du pays; et la vie publique était devenue pour elle une habitude. Après la chute de la Pologne, et surtout après 1831, cette activité dut se concentrer dans le foyer domestique; mais la famille ne suffit pas à l'action de l'homme qui se sent des devoirs à remplir envers la société. L'excès de vie et d'énergie qui caractérise la noblesse polonaise, comprimé par la domination étrangère, se porta à la recherche d'un idéal imaginaire, et ainsi se développa l'imagination polonaise aux dépens des autres facultés de l'âme. — Mickiewicz, analysant avec un coup d'œil d'artiste ces particularités qui distinguent le comte, s'écria : « Voilà un drame éminemment national. » Il reconnaît également dans les deux premières parties certains passages qui peignent les tortures morales de la société polonaise, et cette peinture arrache à son âme patriotique une belle expression en l'honneur de la *Comédie infernale* : « Chaque parole

Digitized by Google

ici, s'écrie-t-il dans son cours de 1843, est une goutte extraite d'une masse de douleurs et de souffrances. » Mais il méconnaît l'idée vaste de Krasinski, lorsque, dominé par cette première impression, il réclame de lui un supplément de couleur locale et lui reproche d'avoir dénaturé le caractère du comte en lui prêtant des idées féodales étrangères aux Slaves. Le comte, nous le répétons, malgré ce cachet de nationalité particulière qui n'est qu'une nuance dans le drame, doit néanmoins avoir une figure européenne, représenter un héros cosmopolite, être l'acteur d'une révolution qui embrasse le globe, et où se trouvent confondues les idées et les nationalités.

Quant aux personnages secondaires, ils sont rendus avec non moins de justesse, et n'embarrassent pas la scène comme dans certains drames. Les groupes, les figures mêmes qui semblent isolées et qui passent rapidement sous les yeux du lecteur, tiennent à l'action par un fil imperceptible. Quelquefois, au moyen d'un seul dialogue, d'une seule phrase, celles-ci se dessinent nettement et prennent dans l'ensemble du tableau une place qu'on ne saurait leur ôter sans détruire l'effet général de la perspective. Par exemple, la nourrice de l'enfant du comte ne prononce que quelques paroles pendant toute la pièce. Cette femme du peuple, apprenant que son nourrisson devient aveugle, tombe à genoux et s'écrie, au comble de l'émotion : « Sainte Vierge, mère de Dieu, prenez mes yeux et donnez-les-lui ! » Cette exclamation de douleur et de dévouement, éclatant au milieu des entretiens froidement railleurs du médecin et des voisins, nous révèle un autre monde à côté de celui qui s'écroule, et nous dévoile, par un contraste saisissant, le secret de cette ruine et de cette résurrection. L'intervention du monde surnaturel dans ce drame de l'avenir est une idée très heureuse. Elle lui donne des proportions grandioses sans lui ôter rien de sa réalité. Nous percevons facilement, et nous comprenons ces voix nombreuses qui nous arrivent des régions invisibles. Leurs accents tantôt célestes et mélodieux, tantôt railleurs où passionnés, préludent aux agitations de la scène, accompagnent les mouvements dramatiques et précipitent la marche de l'action. C'est un orchestre plein d'une mystérieuse et solennelle harmonie.

Tels sont le plan, le caractère et la portée d'une œuvre, qui, malgré certaines critiques auxquelles nous ne pouvons nous ranger, demeure une des plus remarquables de la littérature polonaise contemporaine. Cette perfection merveilleuse que nous avons signalée dans l'ensemble et dans les détails ne trahit aucun effort, comme si la spontanéité de l'inspiration avait suffi à ce travail gigantesque. On peut dire que le poète, après avoir pris sur le fait et idéalisé dans son imagination ce monde aux groupes divers, aux personnages variés, le jeta d'un seul coup, achevé mais palpitant encore, sur la scène de

Digitized by Google

la réalité. Enfin, si l'histoire pouvait quelque chose en faveur de la poésie, on pourrait dire que le comte Krasinski y a trouvé la consécration de son talent. Il a eu le malheur et le mérite d'être le prophète de son temps et de voir représenter certaines péripéties de son drame, en 1846, 1848, 1851, sur le vivant théâtre des événements contemporains. Seulement, le Pancrace de ce *prologue* à la comédie infernale qu'on appelle *Massacres de Galicie* n'était pas un homme du peuple. — C'était le puissant ministre d'une ancienne monarchie ; ses disciples et ses satellites étaient les fonctionnaires publics d'un gouvernement régulier. Cette œuvre de destruction ne leur a pas profité. Le ministre, après avoir perdu le pouvoir, a pu se convaincre dans son isolement que l'avenir ne lui appartenait pas. — Et, comme Pancrace en face de la croix, il est mort en présence d'un événement qui semblait annoncer que son œuvre était terminée, que son système allait périr.

Deux ans après la publication de la *Comédie infernale*, l'auteur fit paraître un nouveau drame, *Iridion*, qui nous introduit dans la Rome corrompue d'Héliogabale. — Ici, comme dans l'ouvrage précédent, nous avons sous les yeux un monde en dissolution, mais présenté sous un autre aspect. Les éléments en lutte et le résultat de cette lutte sont différents. Puisant sa force morale dans l'esprit chrétien de sa mère, Alexandre Sévère soutient ce monde en ruines et neutralise l'action destructive qui le menace. En général, il ne faut point se laisser trop séduire par les impressions des poètes sur la politique et sur l'histoire. Mais quand leur imagination s'attache, dans ce double horizon, à un seul point circonscrit par les exigences d'une œuvre d'art, il est quelquefois impossible de ne pas admirer la puissance de coup d'œil avec laquelle ils pénètrent dans les brouillards de l'avenir ou dans les ténèbres du passé.

Dans ce nouveau drame, que nous analyserons rapidement, l'auteur nous représente avec une prodigieuse vérité de couleur, cette époque si sombre et si lointaine : nous l'apercevons à travers le prisme de son imagination, comme dans les régions tropicales, on voit le royaume sous-marin à travers les eaux calmes de l'Océan. Les rayons de l'imagination, comme ceux de la lumière, rapprochent la perspective et nous permettent de saisir l'attitude, les mouvements, les passions de tous les acteurs de cette scène variée. Nous voyons sur le premier plan la figure de l'empereur, ce vieillard de dix-huit ans, repu de voluptés ; il trône au milieu des dieux dont il est l'archiprêtre et l'égal, entouré par les prêtres, adoré par les courtisans, gardé par les prétoriens; et plus bas, dans le lointain, les riches et les puissants jetant les mots d'art et de philosophie au milieu de leurs monstrueuses débauches. A côté de cette Rome, ivre de luxe et enrichie des dé-

Digitized by Google

pouilles de l'univers, nous apparaît une autre Rome, sombre, en haillons, sous les figures des gladiateurs et des esclaves. Là, s'agitent confusément, dans un pêle-mêle bizarre, les éléments les plus divers d'une société qu'ont bouleversée les révolutions ; et on y rencontre les descendants des plus illustres familles de la république. On entend à la fois la sourde et perpétuelle rumeur des conspirations, le mugissement d'un peuple avide de nouveautés, la marche menaçante des légions, et le chant austère qui présage l'avenir dans les profondeurs des catacombes. Parmi les riches et les puissants, un jeune Grec, Iridion tient une des premières places, sans participer à leurs excès ; sous un masque de fière indifférence, il cache une passion terrible qui étouffe les élans de son âme naturellement tendre et généreuse. Cette passion, c'est la vengeance. Iridion personnifie la Grèce, son indépendance vaincue, sa civilisation étouffée par les armes romaines. Malgré son amour ardent pour sa patrie, il ne rêve pas sa reconstitution. Son unique but est la ruine de Rome. Il l'a jurée dans un serment solennel à son père mourant, et il se prépare à tenir sa parole au prix du plus douloureux des sacrifices. Pour arriver au pouvoir, il livre sa sœur aux amours impures d'Héliogabale. La vierge grecque, après n'avoir cédé qu'avec désespoir à la volonté de son frère, subjugue Héliogabale par sa beauté, par son austérité, par le mépris souverain qu'elle affiche pour un empereur si efféminé; et elle parvient à rester chaste au milieu de cette cour corrompue. Le but que son frère lui a imposé, elle l'atteint par la terreur. Elle domine l'esprit d'Héliogabale par la menace perpétuelle de prétendues conspirations, et prépare ainsi à Iridion l'influence dont il a besoin. Le jeune Grec, profitant des déchirements intérieurs de l'empire, veut écraser, au moyen de la puissance de César, les adhérents d'Alexandre Sévère. Avec l'assentiment de César lui-même, il mettra le feu à la capitale du monde, il réduira en cendres la cité de Romulus, et enfin, comme couronnement à cette œuvre de destruction, il abolira le pouvoir impérial par la mort de César. Pour assurer le succès de ses projets, il se laisse convertir au christianisme par une jeune Romaine, Cornélie ; il allume dans son cœur une passion toute céleste, espérant mettre ainsi les bras des jeunes apôtres au service de son entreprise. Il hésite cependant un instant, car il sait qu'il va briser le cœur de la jeune fille qui l'aime. Alors intervient un vieillard, Massinissa, qui assiste à toute l'action depuis le commencement du drame. Massinissa, au nom de son père, lui rappelle ses serments et étouffe sous un implacable désir de vengeance les généreuses inspirations de son amour. Les néophytes chrétiens, séduits par l'espoir de faire triompher leur foi deviennent l'instrument d'Iridion. Cornélie, la sainte Cornélie, après une lutte entre son devoir et sa passion,

Digitized by Google

cède elle-même à un instant de folie, évoque la force de l'épée et entraîne ses frères. Le cliquetis des armes retentit dans le silence des catacombes. Déjà Massinissa se réjouit ; il ne peut éteindre la lumière que le christianisme répand dans le monde qu'en rendant les chrétiens infidèles à leur mission de paix et d'amour. Mais bientôt la voix des anciens évêques parvient à apaiser l'orage. Cornélie meurt repentante, et Iridion, après avoir engagé une lutte terrible, perd au dernier moment l'appui sur lequel il avait compté. Au-dessus de sa tête retentit le terrible *væ victis!* Pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis, il veut se précipiter dans les flammes qui dévorent déjà le cadavre de sa sœur. — A ce moment suprême, Massinissa reparaît et se révèle à lui comme un être d'une essence immortelle. Il promet de le sauver d'abord, de le plonger ensuite dans un sommeil de plusieurs siècles, et de le réveiller enfin pour lui montrer Rome humiliée et détruite. Iridion consent, et aussitôt, aidé par une force surnaturelle, il disparaît devant les soldats d'Alexandre Sévère, venus pour l'arrêter.

Ici finit le drame, mais un épilogue nous révèle clairement la pensée de l'auteur, et nous montre tout à coup, dans Iridion, la transformation du patriotisme païen, sauvage, haineux, étroit, en patriotisme chrétien, plein d'amour et de dévouement. En effet, Iridion se réveille de son long sommeil, et arrive à Rome, accompagné de Massinissa. Il voit la ruine de l'ancienne ville, et le pouvoir impérial passé aux mains des prêtres, mais affaibli, mais dépouillé du prestige redoutable dont il jouissait encore au moyen âge. Rome est vaincue, Rome est humiliée, la haine d'Iridion est satisfaite et sa vengeance assouvie. Massinissa veut l'entraîner alors dans l'empire des ténèbres, qui s'étend partout où la lumière chrétienne n'a pas pénétré. Mais un ange veille sur le jeune Grec ; cet ange, c'est l'esprit de la jeune chrétienne, Cornélie, morte pour lui et à cause de lui dans les catacombes. L'esprit des ténèbres, Massinissa, réclame celui qu'il avait égaré. « Ennemi immortel, dit-il en s'adressant à Dieu, j'ai le droit de réclamer celui-là, il est à moi, car il ne vivait que dans la vengeance et dans la haine contre Rome. » Mais l'ange, couvrant Iridion de ses ailes brillantes comme l'arc-en-ciel : « Il est à moi, dit-il, ô Seigneur, car il a aimé la Grèce. » Après l'avoir sauvé, la même voix lui dit : « Va maintenant vers le Nord et ne t'arrête que dans le pays dont la surface est toute couverte de croix et de tombeaux. Tu le reconnaîtras au morne silence des hommes et à la tristesse profonde des femmes et des enfants. Tu le reconnaîtras à l'aspect des ruines que présentent les chaumières des pauvres et les châteaux des exilés ; et, dans les ombres de la nuit, tu entendras passer, à travers les airs, les gémissements plaintifs des anges. C'est

Digitized by Google

là qu'une autre épreuve t'attend. Pour la seconde fois, tu verras ton amour torturé, expirant, mais tu ne mourras pas. Les chagrins et les souffrances de plusieurs millions de cœurs se résumeront dans les chagrins et les souffrances d'un seul. Ce cœur sera le tien..... » L'auteur termine ainsi son épilogue : « Le soleil se lève bientôt sur Rome, la trace de ma pensée a disparu, je ne puis la retrouver, mais je sais qu'elle vit et erre dans le monde. »

Les autres productions du comte Krasinski, telles que le *Rêve de Césara*, la *Nuit de Noël*, *Une nuit d'été*, la *Tentation*, sont tantôt des visions, tantôt de petits poèmes. Chacune d'elles a son mérite particulier, et toutes sont d'une couleur aussi sombre que la *Comédie infernale* et *Iridion*. Dans le *Rêve de Césara*, le poète, entraîné par une voix mystérieuse, assiste à l'ensevelissement de sa patrie et à la mort de tous ses héros. Il voit sortir du fond de leur tombeau une figure de femme d'une idéale beauté. « Suis-la, lui dit la voix mystérieuse, c'est la sœur de ceux qui ont succombé ; elle est sauvée seule afin que la beauté de sa race ne disparaisse pas de la terre. » — Cette figure, c'est l'image de la Pologne. Le poète doit lui consacrer toute sa carrière : il lui est fidèle. En vain des horizons riants, pleins de vie et de charme se déroulent devant lui ; en vain, à la limite qui sépare le domaine des morts de celui des vivants, un vieillard à la figure railleuse l'engage à ne pas suivre ce fantôme. Ce vieillard, c'est le Temps. Trois des cordes de sa harpe sont brisées, elles s'appellent *foi*, *courage*, *amour ;* la quatrième se nomme *néant*. Le poète dépasse, à la poursuite de sa vision, la limite défendue, et, presque aussitôt, la figure angélique disparaît. Le vieillard, après avoir brisé la dernière corde de sa harpe, prononce d'une voix solennelle ces paroles : « L'éternité a commencé. » — Le poète se sent mourir ; il appelle avec désespoir celle qui l'a trompé ; elle lui apparaît et dit de sa voix mélodieuse : « Regrettes-tu d'avoir donné ta vie pour une morte ? Celle qui t'a pris la vie te la rendra, car sa mort n'était qu'un rêve, et le poète qui a aimé et qui s'est dévoué pour une immortelle sent que l'immortalité deviendra son partage. »

Le recueil de poésies publiées en 1845 sous le titre de *l'Aube* est une inspiration tout à part pleine de feu, d'entrain, animée d'une foi brûlante et de l'amour le plus profond de la patrie. Il marque une nouvelle époque dans la vie du poète. Dans les strophes qui servent d'introduction, il avoue qu'il était arrivé à douter de l'avenir. — Comme Dante, de son vivant il a passé par l'enfer, et comme lui, il a trouvé une Béatrix, un ange, une sœur qui l'a sauvé. C'est à cette sœur qu'il s'adresse dans chacune de ces poésies. « Comme deux nuages sombres qui se rencontrent à l'horizon font

Digitized by Google

jaillir la lumière, ainsi nos deux tristesses unies par une sympathie mystérieuse ont produit un chant de bonheur, d'espoir et de foi. » Dans le chant qui suit l'introduction, le poète est en Italie ; sur les Alpes il nous montre sa sœur dans toute sa beauté idéale. « Je te vois ta harpe en main, les étincelles de l'inspiration illuminent ton front, ta figure encadrée dans les rayons argentés de la lune semble une image divine flottant dans le fond bleu de l'espace et prête à s'élever dans les cieux. Quand je te contemple ainsi, le mirage des eaux, les fantômes des montagnes, tout ce monde de la réalité se transforme pour moi en un monde idéal plein d'enchantements et de rêves dorés. — Ah ne t'envole pas et laisse-moi rêver encore, laisse-moi rêver ! »

Des sentiments patriotiques d'une touchante mélancolie échangés entre la sœur et le frère succèdent à cette poésie descriptive. — « La tombe, c'est notre berceau : enfants d'une mère assassinée, nous n'avons jamais connu le rayonnement angélique du regard maternel. Et cependant chaque jour nous attendons sa résurrection. Nous tentons la justice même du ciel par la puissance de notre foi. Pourquoi n'exaucerait-il pas nos prières? pourquoi Dieu ne réaliserait-il pas sur la terre ce qui est divin? » — Après avoir contemplé l'univers dans l'ensemble de sa beauté, le poète s'écrie : « Mais à tous ces accords il manque un nom, il manque un rayon aux splendeurs de toutes ces lumières. Prie, ô sœur, prononce ce nom oublié par la harpe de la vie, prononce le nom de la Pologne! Dieu nous écoute, il le recueillera, et peut-être remettra-t-il dans le chant de la création ce ton mélodieux ravi à l'harmonie universelle..... Je te vois, déjà agenouillée, à travers les cordes de ta harpe. J'aperçois ton regard en extase et ton âme semble ne tenir qu'à un souffle tremblant qui voltige sur tes lèvres. — Ta prière ne s'exhale qu'en soupirs, Dieu l'accueille, Dieu la comprend, car il sait que le soupir c'est le nom de ta patrie. »

En général, l'inspiration de ce recueil est uniquement religieuse et patriotique. — Mais l'amour de la patrie s'y montre dégagé de toute haine, pur de tout reproche. Dans un seul morceau, il s'emporte avec une énergie de passion, avec une véhémence d'idées qu'il faut excuser en faveur de l'art. — Le poète, assombri par les destinées de son pays, s'indigne contre l'oppression, contre le monde entier qui en reste le froid spectateur et par conséquent le complice. Sa verve éclate surtout contre les diplomates des faits accomplis, contre les hommes d'Etat de tous les pays, qui regardent la Pologne comme définitivement rayée du nombre des nations : « Vous rêvez, vous rêvez, vous dis-je, quand vous prétendez détruire une vie immortelle. De toutes les puissances au moyen desquelles Dieu s'est révélé à l'univers, vous n'avez compris

Digitized by Google

qu'une seule : la mort. Vous retranchez le cœur, cette force vivace, et vous voulez gouverner l'humanité comme un squelette décharné avec votre loi d'équilibre. — Ignorants ! aussi cruels que lâches, pharisiens modernes, vous tentez la foudre de Dieu, qui vous réduira en poussière. — Vous vous présentez sur la scène du monde, les uns vêtus d'habits de fête dont vous avez lavé les taches sanglantes, et les autres, juste-milieu artificiel, vous appliquez le feu aux blessures pour dénoncer ensuite chaque gémissement de la victime comme une rébellion. Votre droit est un mensonge, soit que vous le fassiez valoir au bout de votre baïonnette, soit que vous le mesuriez au poids de votre balance mercantile. Je ne connais pas de mot d'infamie digne de vous tous ; car la langue humaine, puisée aux sources des anges est trop belle, trop pure, trop sainte pour que je puisse vous appeler par votre nom. Je voudrais vous jeter seulement, dans un chant foudroyant, la malédiction universelle des cœurs ; je voudrais vous traîner pâles, sanglants, enchaînés par devant le tribunal des siècles à venir, pour qu'il marque sur vos fronts le mot *Brutes*..... Mais non..... je ne puis avoir pour vous d'autre sentiment que celui du mépris ! Or, le mépris doit conserver toute sa virilité, et quand il dédaigne, il est trop fier pour se passionner jusqu'à proférer une malédiction ! »

La pièce qui suit ces strophes passionnées exprime un autre sentiment, triste et grave. Le poète interroge les glorieuses pages de l'histoire, et lui demande pourquoi l'Europe a déshérité la Pologne actuelle de son ancienne puissance. Son imagination erre dans les souvenirs et s'arrête devant un champ désert et glacé. C'est le cimetière de ses pères. Sur le linceul blanc comme la neige se dessinent les tombeaux en marbre où reposent les restes des rois, des héros, des grands et des sénateurs. « Quand la puissance des souvenirs entraîne ma pensée dans ces espaces solitaires, il me semble que j'erre la nuit dans une immensité sans bornes ; l'horizon aux couleurs sombres s'élargit devant moi à l'infini, tandis que, suspendu au-dessus de ma tête comme une lampe sépulcrale, plane le cadavre transparent de la lune. Tout à coup, le cimetière frissonne dans toute son étendue comme un être vivant. Au milieu du silence profond, mon oreille saisit les voix mystérieuses qui s'échappent des entrailles de la terre. — J'entends des gémissements et des prières, j'entends le bruit des sabres qui résonnent sourdement et le cliquetis des armures qui se heurtent contre le marbre. Il me semble alors que nos pères, se souvenant de leur vie passée, languissant après leur ancienne gloire, agités dans leurs cercueils, se retournent d'un côté sur l'autre, comme s'ils rêvaient les tortures de la Pologne dans leurs rêves du tombeau.....» Les tombeaux s'ouvrent, le cimetière rend à la vie tous ces morts

Digitized by Google

ensevelis depuis des siècles. Du milieu de cette assemblée imposante se détache une ombre triste et fière ; c'est un des héros les plus populaires de la Pologne[1]. Son maintien a quelque chose de la sévérité antique. Comme signe de sa dignité, il porte le bâton de connétable, son armure n'a d'autre ornement que les traces des balles ennemies, tandis que son front et ses joues sont sillonnés par de profondes cicatrices. Il s'avance lentement vers le poète agenouillé : « J'ai grandi, on le sait, non dans les jouissances de la vie, mais dans les peines et les douleurs[2], et j'ai foi dans la miséricorde de Dieu. Quand il envoie les châtiments et les tortures, il prépare aussi les consolations. En nous condamnant à la mort, il a voulu nous arracher à cet enfer terrestre par lequel passent les autres peuples. Si, héritiers de notre puissance, vous eussiez fait partie de cet édifice politique où ils ont leur place et qui va s'écrouler, vous seriez comme les autres une caverne de brigands ou une boutique, et non une nation. Mieux vaut mourir que de vivre lâchement. Ne blasphême donc pas contre tes pères, et que le nom du Seigneur soit loué ; car je t'annonce que votre infortune et votre martyre ne sont qu'une épreuve par laquelle vous deviendrez le peuple des peuples. » Après avoir prononcé ces paroles, il recule vers son tombeau, il disparaît dans sa maison de granit, et avec lui s'écroulent dans l'abîme de mon âme les fantômes et la vision de la nuit. Mais, à l'aurore, une voix tinte toujours à mon oreille, et de ce songe dissipé, il ne me reste que cette pensée du connétable : « Votre martyre n'est qu'une épreuve par laquelle vous deviendrez le peuple des peuples ! »

Les trois autres chants de *l'Aube* sont consacrés à la gloire de la Pologne ressuscitée et pardonnant à ses oppresseurs. « Mais pour mériter cette résurrection, dit le poète, il faut plus qu'un chant, il faut des actions. » Cette pensée, exprimée en beaux vers, est une espèce d'épilogue qui termine le recueil. — « Ici finit le rêve de deux exilés : frère et sœur ; tout leur cœur a passé dans leurs paroles. Mais la parole n'est qu'une moitié périssable du chef-d'œuvre de la vie ; isolée, elle n'apporte au ciel, sur la brise de l'inspiration, qu'une pensée stérile. La prière digne du Seigneur commence par une hymne. La pensée ne se sépare pas alors de l'action, elle s'incarne comme l'esprit de Dieu, en créant autour d'elle un monde réel, aussi beau que le monde idéal. — Que les enfants innocents chantent encore ! quant à moi, quoi qu'en puissent dire les railleurs, je condamne ma harpe au silence éternel, pour suivre de nouveaux horizons qui se

[1] Etienne Czarniecki, le plus ferme appui du pouvoir monarchique, le vainqueur d'une formidable coalition qui, au XVIIe siècle, faillit anéantir la Pologne, le vainqueur de Gustave Vasa.

[2] Phrase dont il se servit fréquemment et qui est devenue historique.

Digitized by Google

déroulent devant moi. Périssez, mes chants, et que mes actions éclatent ! Foi, seule beauté que j'aie aimée, sœur de mon âme, ange tendre de mes aspirations viriles, assiste-moi jusqu'au moment suprême, où je disparaîtrai, parcelle inaperçue, dans ce rude et glorieux labeur, où je mourrai, comme une strophe oubliée dans le grand hymne du dévouement ! »

A part *les Psaumes de l'avenir*, publiés sous l'impression d'un sentiment tout exceptionnel, le comte Krasinski a tenu sa parole ; sa harpe est restée silencieuse jusqu'à sa mort. En dehors de ce qu'on a pu recueillir, il y a quelques mois, comme un précieux héritage, les *Psaumes* sont le dernier adieu du poète à son pays. Ils ont été publiés au moment où, parmi les Polonais, un parti démagogique, entraîné par les exemples révolutionnaires de l'Occident, fournissait au système du prince de Metternich des archiprêtres naïfs comme celui que nous avons vu dans la *Comédie infernale*. Si cette publication, destinée à servir d'avertissement, n'a pu prévenir les malheureux événements de 1846, elle a du moins exercé sur la génération qui a succédé une influence salutaire. « Quoi ! s'écrie le poète, vous voulez donc mettre la pure, la sainte cause polonaise entre deux terreurs et deux barbaries qui se valent ; entre les clubs révolutionnaires et la tyrannie des proconsuls autocratiques. Vous voulez consommer l'union incestueuse de la sœur guillotine avec son frère le knout ? »

Rien de plus instructif et de plus simple que les réflexions par lesquelles le poète fait voir aux disciples de la terreur toute l'absurdité de leur système. Selon lui, ce système trahit, non la décrépitude, mais plutôt l'enfance de l'humanité. « Quand l'esprit de l'homme, au sortir du berceau, évoque la guillotine et le pillage, il ressemble à l'enfant amoureux de sa colère et aveugle dans sa fureur. Ce n'est pas encore l'homme qui se révèle dans ses aspirations vers la liberté, c'est plutôt l'animal qui vient de briser sa cage. Contemplez ces grands dictateurs des destinées humaines, ces grands génies qui descendent dans l'arène de la lutte; contemplez-les : ils préfèrent vivre sous la menace incessante du danger, que d'appeler à leur aide le spectre de la terreur. Ni l'ancien César de Rome, ni le César moderne de la France n'ont souillé la pourpre de leur dignité par l'écarlate du sang humain. Les âmes médiocres seules ont eu recours aux massacres, soit qu'on les appelle Marius dans l'antiquité, soit qu'on leur donne le nom moderne de Robespierre. »

Le comte Krasinski combat également certaines tendances démocratiques puisées à l'étranger, entre autres, l'application à la société polonaise du nivellement instantané, inauguré par la révolution de 1793. Il résume en quelques vers l'esprit de la législation polonaise

Digitized by Google

de 1791, qui se proposait d'anoblir au bout d'un certain temps toutes les classes de la société, en leur conférant graduellement les plus hautes prérogatives. Cette idée, il la compare à la pensée de Dieu, qui a procédé par la gradation au perfectionnement progressif de tous les êtres de l'univers. — « Le peuple et la noblesse ne font qu'un ; c'est le corps et l'âme d'un même esprit ; élevez les paysans en les anoblissant tous ; mais ne dégradez pas la noblesse[1]. » — « Vous tous qui voulez abaisser les couches supérieures de notre société polonaise, contemplez donc l'œuvre du Créateur : un germe imparfait de la vie à peine définie monte douloureusement et par gradations successives jusqu'à la Divinité. D'abord, c'est une pierre insensible, inerte, puis de l'étreinte du granit s'échappe le parfum d'une fleur et la végétation d'une plante ; l'animal paraît, il commence à rêver ; à peine éclate-t-il en désirs, que l'homme se révèle, lève sa tête orgueilleuse vers les cieux et envoie ses soupirs jusqu'aux régions des anges. »

Telles sont les œuvres principales du comte Krasinski. Partout on y rencontre une passion qui vibre avec plus d'énergie chez lui que chez la plupart des autres poètes polonais, inspirés par la détresse de leur pays et les malheurs de leurs compatriotes : c'est l'orgueil national atteint, blessé, dans ses plus secrètes profondeurs. Il ne peut oublier ni la gloire antique, ni l'humiliation actuelle de la Pologne. Ce contraste douloureux pèse sur son âme d'un poids mortel. S'il existe un idéal du sentiment patriotique, Krasinski l'a réalisé ; partout et toujours il s'en est fait l'écho et comme le représentant. Dans la *Comédie infernale*, il veut que la chute de la Pologne soit le présage de la ruine du monde entier, et il peint de ses couleurs les plus sombres cet immense écroulement. Il s'incarne dans l'individualité passionnée et implacable d'Iridion. Dans son premier recueil de poésies, il se montre, sous un voile mystérieux, conservant la fierté âpre et dédaigneuse qui sied aux vaincus ; dans ses dernières productions, son indomptable orgueil se plie à des accents plus tendres et s'illumine d'un rayon d'espoir ; mais son âme patriotique n'a pas fléchi : c'est à la Pologne qu'il rapporte son espérance comme ses découragements.

Ce caractère de patriotisme fier et inaltérable explique seul la facilité avec laquelle ses œuvres les plus abstraites ont été comprises par

[1] La noblesse en Pologne, n'étant pas fondée sur le droit de conquête, ne fut jamais un privilége : on y arrivait facilement. Au XVIIe siècle seulement elle s'est renfermée dans une caste, malgré des réclamations nombreuses. — Ce n'était qu'un abus de son pouvoir contre le principe de son organisation. Aussi le peuple en Pologne, et surtout dans les provinces russiennes, regarde l'anoblissement comme le dernier terme de son émancipation.

Digitized by Google

la masse des lecteurs et répandues dans le public, et pourquoi ses poésies les plus élevées sont répétées de bouche en bouche par les riches et les pauvres, par la jeunesse et par les vieillards. Il justifie l'immense popularité de l'auteur, qui sut faire oublier sa position aristocratique, dans un pays où, quoi qu'on en dise, l'élément démocratique est prédominant. Protégé par ses poésies, son nom circulait partout, secrètement il est vrai, car toutes ses publications ne parurent qu'à l'étranger, et sous le voile d'un modeste anonyme, qui lui servait de sauvegarde. Sa mort prématurée, qui a mis en deuil la poésie nationale, vient de déchirer ce voile désormais inutile ; mais en même temps, le peuple déshérité, qui cherche dans l'art un refuge pour ses souvenirs et son patriotisme, a perdu l'un de ses plus puissants et de ses plus nobles interprètes. Aussi, pouvons-nous dire, en nous permettant ici un langage poétique, que, le jour où Paris vit conduire les restes du poète à sa dernière demeure, un seul sourire éclaira la tristesse et le deuil général : c'était celui de la gloire, impatiente de réclamer son nom aux portes du tombeau.

PAUL DE SAINT-VINCENT.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Mademoiselle Mariani, par M. Arsène HOUSSAYE. Paris, Michel Lévy. 1859.

Nous avons toujours eu un faible pour le talent gracieux et coquet de M. Arsène Houssaye. Nous savons bien tout ce qui lui manque pour être ce que Boileau appelle un auteur sans défaut, mais ses défauts seront bientôt des qualités au temps de *réalisme* où nous vivons. Plus les gens qui trahissent Balzac sous prétexte de l'imiter s'efforcent de remplacer la poésie grave ou légère par la réalité triviale et nue, plus on se sent porté vers les idéalistes comme George Sand, plus on comprend les fantaisistes comme M. Arsène Houssaye. M. Houssaye est l'inverse, de ce qu'on appelle un réaliste. Des amis indiscrets ont essayé de faire de lui un historien, un philosophe et un moraliste. Nous lui croyons trop d'esprit pour avoir jamais partagé cette bévue. L'auteur de *Philosophes et Comédiennes*, du *Roi Voltaire* et du *Quarante et unième fauteuil* n'est ni un philosophe, ni un historien, ni un moraliste ; il est un peu de tout cela à ses heures, mais avec toutes les réserves que comporte la nature particulière de son talent et de son esprit. La philosophie qu'on lui prête n'aurait pas été déplacée dans les petits soupers du Régent, et la morale des *femmes comme elles sont* y eût fait fureur. Soyons à la fois plus indulgent et plus sévère. Les aphorismes de M. Houssaye seraient autant d'impertinences s'il eût voulu marcher sur les brisées de La Bruyère; n'y cherchons pas autre chose que d'ingénieux paradoxes. M. Houssaye est aussi un observateur, mais ses observations visent moins à la psychologie qu'à l'humour. Le *Voyage à ma fenêtre* est en bon français la contre-partie du *Voyage sentimental* de Sterne. La fantaisie qui entraîne le romancier anglais dans les courses à bâtons rompus de *Tristram Shandy* se retrouve à chaque pas dans les œuvres de M. Houssaye. C'est le même vol inconstant et rapide avec les paradoxes en plus. A voyager ainsi, il perd souvent de vue le monde réel; mais bien d'autres ont divagué qui regardaient la nature de plus près. L'école à laquelle il appartient n'est peut-être pas la meilleure et n'est pas à coup sûr la plus austère de toutes; mais, telle qu'elle est, elle laisse à l'artiste son individualité, et n'est pas, comme le *réalisme*, la négation de tout art. Aussi le rang qu'occupe M. A. Houssaye dans la littérature contem-

Digitized by Google

poraine a-t-il au moins le mérite de l'originalité. Peintre des fêtes galantes, il se soucie peu de l'exactitude des détails et de la réalité contemporaine. Tantôt élégant comme Watteau, tantôt maniéré comme l'architecture Pompadour, il reprend en littérature les traditions du XVIIIe siècle. Tous ses personnages ont fait une fois dans leur vie le voyage à Cythère et étudié la géographie sur la carte du Tendre. Il n'hésite pas à donner aux femmes du vrai monde le langage et les mœurs de la comédie italienne. Son ingénue s'appelle Colombine, son jeune premier cache à peine sous son frac la batte inoffensive d'Arlequin. Son style couleur de rose était le seul costume qui pût s'adapter à la taille de ses héros. Ils ont étudié à l'hôtel de Rambouillet la fleur du beau langage, et réciteraient sans se tromper tous les sonnets de la couronne de Julie. Le soleil de la rampe distribue ses reflets chatoyants sur les manteaux bariolés et les tuniques rayées bleu et rose. Les épaules scintillent, le satin éclate, les diamants font rage. Ne regardez pas de trop près : tout ce monde-là a le pied fourchu. C'est Cendrillon au milieu des splendeurs du bal, Cendrillon dans son carrosse tout doré, en attendant le coup de minuit..

Le monde que peint d'ordinaire M. A. Houssaye est un monde singulier, composé d'aventurières et de duchesses. Les duchesses mènent une vie d'aventurière, les aventurières ont des sentiments de duchesse. On y parle volontiers d'amour et de vertu, mais avec une certaine prétention et avec un certain embarras, — comme on parlerait une langue morte. Cependant, au milieu de ces bigarrures et de ces paillettes, on trouve souvent un sentiment vrai. Je n'aurais pas fait si complaisamment la part du marivaudage dans les œuvres de M. Houssaye, si je n'avais eu en même temps à lui rendre cette justice qu'après avoir étonné par ses raffinements de style et les subtilités de son esprit, il sait encore trouver le moyen d'attendrir et de charmer. Sous ce rapport, *Mademoiselle Mariani* est une œuvre d'art bien supérieure à toutes les précédentes ; on peut dire qu'elle marque une phase nouvelle dans le talent de M. Houssaye. C'est un progrès que je tiens à constater et un heureux présage pour l'histoire de Mlle de Lavallière, que le public attend depuis plusieurs mois. Le style de *Mademoiselle Mariani* est devenu naturel et simple, parce que les artifices de style eussent été superflus dans un roman qui se suffit à lui-même. Il s'agissait de rendre vraisemblable une histoire invraisemblable et vraie. M. Houssaye, qui avait sans doute de bonnes raisons pour être ému en la racontant, a su communiquer une émotion sincère à ses lecteurs. A Dieu ne plaise que j'en diminue l'intérêt en analysant froidement ce drame terrible, qui commence sur un air de valse et qui se termine par un coup de poignard. Qu'il suffise de dire que l'auteur s'est tiré avec un tact exquis des situations épineuses où l'entraînaient les nécessités de son récit. Le seul reproche que nous croyons devoir lui adresser, c'est d'avoir pour ainsi dire fait deux romans au lieu d'un. Quand le motif principal d'un tableau a par lui-même une valeur réelle, on ne peut qu'en diminuer l'intérêt en donnant aux accessoires l'importance d'un second tableau. L'histoire de Mlle Mariani serait peut-être plus saisissante et plus douloureuse si elle se bornait aux navrants épisodes de l'amour d'Horace et de Luciana. Les personnages contemporains dont

Digitized by Google

on rencontre le nom dans les premiers chapitres, et les scènes fantasmagoriques qui suivent le dénoûment, ont le tort de distraire l'attention au préjudice du roman. Les hors-d'œuvre ne doivent pas être trop brillants dans un ouvrage où la passion joue le premier rôle. Je crains qu'ici la bordure trop riche ne fasse concurrence à la toile. Je dois reconnaître cependant que ce défaut est à peine sensible dans *Mademoiselle Mariani*, grâce à l'extrême habileté des raccords et à l'intérêt soutenu qui tient le lecteur en suspens jusqu'aux dernières pages du volume. Le sujet ne portait que trop au pathétique exagéré et à la sensiblerie de commande. Ce double écueil a été sagement évité. Les sentiments justes et sincères, qui se font jour dans le cours de l'ouvrage, rendront à M. Houssaye certains suffrages que des subtilités trop paradoxales ont pu parfois lui aliéner. Félicitons-le d'avoir trouvé une voie digne d'un talent éprouvé. Le succès de *Mademoiselle Mariani* lui prouvera que des détails ingénieux ne sont pas le dernier mot de l'art, et qu'un romancier qui sait son métier doit avoir autant de cœur que d'esprit.

CH. PERRIER.

Dictionnaire de l'Administration française, par M. Maurice BLOCK. Paris, ve Berger-Levrault. — ***Dictionnaire général d'Administration***, publié sous la direction de M. A. Blanche. Paris, Paul Dupont.

L'administration française, telle qu'elle est sortie des grandes réformes qui ont signalé la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, a été et sera longtemps encore l'objet des appréciations les plus diverses. Elle aura toujours pour détracteurs ceux qui se refusent obstinément à accepter la transformation profonde qui s'est opérée dans notre organisation politique; pour apologistes, ceux qui considèrent cette transformation comme un bienfait. Les uns et les autres sont au surplus conséquents avec eux-mêmes. Ceux qui regrettent les anciennes institutions de la France, ses divisions provinciales, ses inégalités sociales, la diversité de ses coutumes, de ses traditions et de ses lois ne sauraient, sans se donner un démenti, comprendre notre administration actuelle, avec l'uniformité de ses règles, la rigueur de ses prescriptions, ses tendances à l'unité et à la centralisation. Ceux au contraire qui ont foi aux idées modernes et qui en ont accueilli l'avénement comme une ère de rénovation ou tout au moins comme une nécessité des temps, sont les défenseurs nés d'une organisation administrative qui n'est au demeurant que la consécration de ces idées.

La centralisation, je le sais, compte des ennemis nombreux et acharnés qui la représentent comme la source des plus grands maux et comme l'instrument d'une irrémédiable oppression; mais si cette fille de la démocratie moderne a ses dangers, elle a aussi des avantages qu'on ne saurait nier sans injustice. Il est certain que si on ne la maintient pas dans de justes bornes, que si l'on étouffe sans ménagement l'initiative des administrations locales pour soumettre toutes les décisions au contrôle de l'autorité centrale, on arrive nécessairement à perdre un temps précieux et à faire traîner les moindres affaires en longueur, mais il faut bien accorder aussi

Digitized by Google

que ce contrôle est souvent une puissante garantie d'impartialité et de vigilance, et peut dans bien des cas prévenir de graves abus.

Plus d'une fois, au surplus, le pouvoir en France a tenté de remédier aux inconvénients que pourrait avoir l'excès de la centralisation administrative en s'efforçant de lui imposer de sages limites. Notre législation moderne porte la trace de ces tentatives. La loi du 21 mai 1836, pour ne citer qu'un exemple, cette loi qui a imprimé un essor si fécond à notre voirie vicinale, a émancipé dans une mesure sensible les deux autorités préfectorale et municipale, en leur conférant des pouvoirs très étendus en matière de travaux publics. De nos jours enfin, le décret du 25 mars 1852, rendu sous le ministère de M. de Persigny, est venu opérer les innovations les plus larges et faire une révolution véritable dans les habitudes administratives. Ce décret, en attribuant aux préfets le droit de prendre, dans une infinité de circonstances, des décisions qui étaient auparavant du ressort unique de la direction centrale, a eu pour résultat de simplifier et d'abréger considérablement cette multitude de formalités dont l'abus ne peut être qu'un obstacle à la bonne et prompte expédition des affaires, et jusqu'à présent sa mise en vigueur n'a produit que d'heureux résultats; on peut même affirmer dès aujourd'hui que cette réforme a répondu pleinement aux vues qu'on s'était proposées, et qu'elle sera pour les affaires, tant qu'on l'appliquera avec sincérité, un puissant élément d'activité et de progrès.

Mais ce qui a contribué plus que toute autre chose à populariser notre législation administrative et à la faire entrer si profondément dans nos mœurs, c'est qu'on y retrouve à chaque pas, et à un très haut degré, le sentiment de la justice et le respect de ce grand principe de l'égalité politique si cher à la génération actuelle. Lorsque, par une longue pratique ou une étude approfondie, on est arrivé à se bien pénétrer de l'esprit de cette législation, on est frappé du soin minutieux avec lequel elle s'attache à rendre la protection administrative accessible à tous, au faible comme au fort, au pauvre comme au riche, au petit comme au grand, et avec quelle inflexible équité elle s'efforce de répartir les charges publiques.

La preuve que dans son ensemble notre système administratif est parfaitement approprié à notre caractère et à nos mœurs, c'est qu'il porte en lui-même une force de vitalité qui a résisté à tous les changements politiques dont la France a été le théâtre depuis trente ans. Ni le gouvernement de la Restauration, ni celui de Juillet, ni celui de la dernière République, n'ont songé à le modifier d'une manière grave; tous l'ont respecté dans son esprit et dans son organisation; tous ont semblé s'incliner devant cette idée que plus les révolutions deviennent fréquentes et plus la notion de l'autorité va s'affaiblissant dans les âmes, plus il est essentiel pour un pays d'avoir une administration forte, homogène, qui soit l'appui le plus solide du pouvoir et qui, au besoin, devienne le dernier rempart contre l'envahissement de l'anarchie.

Qu'on en soit donc bien persuadé, ce ne sont pas tant les institutions administratives qui feront défaut à la chose publique que les administrateurs. En effet, l'administration touche aujourd'hui à tant de choses; elle est liée à tant d'intérêts, elle remue tant de questions, que le labeur de la

Digitized by Google

vie d'un homme tout entière suffirait à peine à acquérir toutes les connaissances qu'elle exige. Finances, jurisprudence, agriculture, arts, industrie, un bon administrateur doit être familier avec tout cela, et encore sera-t-il au-dessous de sa tâche s'il n'y joint la connaissance des hommes, cette science la plus précieuse de toutes, mais en même temps la plus rare, puisqu'elle ne s'obtient pas par l'étude des livres, mais qu'elle est presque toujours un don de la nature ou un produit de l'expérience. Le travail, l'observation, l'expérience, voilà les auxiliaires que le fonctionnaire administratif doit sans cesse appeler à son aide, s'il veut rester à la hauteur de sa mission et gérer avec succès les grands intérêts qui lui sont confiés.

Dans tous les cas, ce ne sont pas les livres qui lui manqueront s'il veut faire sérieusement et avec fruit les études spéciales que comporte l'exercice de ses fonctions. Indépendamment des nombreuses compilations qui sont publiées chaque jour sur les branches diverses de l'administration, et qui se recommandent par un mérite plus ou moins réel, nous possédons des ouvrages complets, d'une réputation déjà faite, et qui seront toujours excellents à consulter. Tels sont les travaux de MM. Macarel, de Gérando, Cormenin, Serrigny, Dufour, etc. Mais ces auteurs se sont attachés plutôt à exposer, à commenter les principes de la jurisprudence et de l'organisation administrative, qu'à tracer les règles d'une pratique journalière. Il faut déjà une certaine instruction préliminaire pour les étudier avec profit, et bien souvent, après les avoir lus et médités, on serait embarrassé pour tracer la marche de l'affaire la plus ordinaire, pour dire, par exemple, quelles formalités on est tenu de remplir quand il s'agit de changer l'emplacement d'un cimetière, d'organiser un syndicat ou de faire classer un chemin. Le *Dictionnaire général d'Administration*, publié sous la direction de M. A. Blanche, rentre un peu dans la catégorie de ces éminents travaux. Tout ce qui concerne l'histoire, les origines, les variations de notre système administratif y est exposé avec une érudition et un esprit d'investigation très estimables. Les questions y sont traitées d'une manière complète et envisagées de très haut, de trop haut peut-être, eu égard à ce genre de composition et aux personnes qui sont appelées à y puiser des renseignements. L'ouvrage n'en est pas moins destiné à rendre de véritables services à la science administrative.

Il y avait néanmoins une lacune qu'il importait de combler. L'opinion de tous les hommes compétents réclamait un livre tout à fait pratique, qui donnât la solution des questions qui se présentent le plus habituellement dans la gestion des affaires publiques, et qui indiquât dans une forme nette et concise toute la chaîne des formalités à suivre pour arriver à une solution. C'est à ce besoin général, depuis longtemps exprimé, que M. Block a voulu donner satisfaction en publiant son *Dictionnaire de l'Administration française*. « Ce livre, dit l'auteur, a pour but de présenter au public un exposé fidèle et suffisamment détaillé de la législation administrative en vigueur. Ce n'est pas un traité théorique, mais un ouvrage pratique, c'est-à-dire qui ne perd jamais de vue l'application. Autant que possible, ses assertions reposent sur des textes positifs, commentés par la jurisprudence, ou sur une

Digitized by Google

doctrine éclairée par l'expérience des affaires. En un mot, ce que nous avons voulu, c'est que le *Dictionnaire* restât le moins rarement possible muet aux questions du lecteur. »

Nous pouvons ajouter que rarement, en effet, le *Dictionnaire* de M. Block reste muet aux questions qu'on lui adresse, et qu'il a fidèlement rempli les conditions de son programme. Les matières qu'il traite sont classées avec ordre, avec clarté, et toutes les formalités, toutes les règles relatives à chaque genre d'affaires y sont tracées avec une méthode qui épargne beaucoup de temps et de recherches. Nous ne dirons pas toutefois qu'il n'y ait rien à faire pour le perfectionner. On n'arrive pas facilement à compléter une œuvre aussi vaste et aussi importante, et ce ne sera sans doute qu'avec le temps et par des éditions successives que l'auteur pourra atteindre complétement le but qu'il s'est proposé. Mais tel qu'il est, c'est un des ouvrages les plus utiles qui aient été publiés depuis longtemps, et nous ne doutons pas qu'avant peu il ne soit dans les mains de tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à l'administration, soit par les fonctions qu'ils exercent, soit par les intérêts qu'ils sont appelés à défendre devant elle.

HENRI DE SERRES

***Commentaire-Traité théorique et pratique des priviléges et hypothèques mis en rapport avec la loi sur la transcription*, par Paul PONT, conseiller à la Cour impériale de Paris. Paris, Cotillon, libraire-éditeur. 1859.**

Il y a trois sortes d'ouvrages sur le Code Napoléon : les grands commentaires, dont chaque volume forme un traité spécial et complet sur chaque partie de nos lois civiles; c'est l'œuvre qu'ont tentée M. Demolombe et M. Troplong; les commentaires microscopiques que les étudiants en droit achètent à la veille d'un examen; enfin, les traités en sept ou huit volumes, comme celui que M. Pont vient de terminer. Les premiers, quel qu'en soit le mérite, ont cet inconvénient que la multiplicité des détails y nuit à la beauté de l'ensemble; ils sont utiles quand on veut approfondir isolément une question; mais ils le sont moins quand on veut embrasser toute une matière : les seconds n'ont guère de valeur scientifique : dans les derniers, au contraire, les questions ne sont ni effleurées ni délayées; une même lumière peut éclairer l'ensemble et rayonner dans toutes les parties. Un traité de ce genre, écrit par un bon jurisconsulte, est fait assurément pour devenir populaire : aussi publie-t-on la cinquième édition du *Commentaire* de M. Marcadé.

M. Marcadé mourut avant d'avoir complété son œuvre; ce qu'il n'avait pu faire, M. Pont vient de l'entreprendre par la publication d'un traité des hypothèques.

Nul n'était plus digne de recueillir ce lourd héritage. Ce n'est pas que le talent de M. Pont ressemble à celui de M. Marcadé : si tous deux réunissent au plus haut point la droiture d'esprit et l'indépendance de vues, qui sont les premières qualités du jurisconsulte, ils portent dans l'étude des lois des qualités distinctes. Le style de M. Pont est moins limpide que celui de M. Marcadé, mais plus nerveux; sa critique est plus substantielle. M. Mar-

Digitized by Google

cadé fait souvent des plaidoyers dans son commentaire ; il se passionne pour certaines questions, les retourne sous mille faces, les anime du feu de sa colère, va, vient, attaque ses adversaires avec une fougue irrésistible : il les presse, il les frappe, il les accable : il se complaît dans la polémique : pour elle, il néglige souvent l'exposition scientifique des principes : c'est un avocat. M. Pont dédaigne tout éclat factice ; il aime à rassembler les documents épars d'une même cause, il les condense, il les resserre ; puis il les féconde de sa propre méditation, jusqu'à ce qu'il en fasse jaillir la vérité. Quand il réfute, c'est avec une mesure parfaite ; quand il expose, c'est avec une haute impartialité : ce qu'il aime, c'est la vérité juridique ; ce qu'il fait, c'est l'esprit de système.

C'est là, disons-le vite, un grand mérite dans un travail sur notre régime hypothécaire. Deux grands intérêts sont en présence : celui du crédit, celui de la propriété. Plus d'un jurisconsulte a cru devoir embrasser sans réserve une des deux causes et subordonner la solution des problèmes juridiques au triomphe de ses idées économiques. Personne n'a mieux su que M. Pont éviter cet écueil ; personne n'a mieux su concilier les deux intérêts.

Notre Code décide qu'une hypothèque conventionnelle n'est pas valable si l'on ne déclare pas *spécialement*, soit dans le titre constitutif de la créance, soit dans un acte authentique postérieur, la nature et la situation de chaque immeuble hypothéqué. C'est une mesure prohibitive dictée par l'intérêt de la propriété, que le système des hypothèques générales compromettrait gravement. Rien de plus évident. Cependant, d'après certains jurisconsultes et certaines cours, le débiteur pourrait valablement affecter, sans autre désignation, tous les immeubles qu'il possède dans telle commune ou même dans tel arrondissement hypothécaire. D'autres vont jusqu'à permettre au débiteur d'affecter en bloc tous les immeubles qu'il possède actuellement, non pas seulement dans cette circonscription, mais partout ailleurs. M. Pont s'élève au nom de la loi contre cette résurrection des hypothèques générales, faite au nom du crédit : la pensée du législateur est claire, et le jurisconsulte, dût-il abdiquer ses idées économiques, doit s'y associer loyalement.

Mais que l'on agite cette autre question : l'hypothèque stipulée accessoirement à une ouverture de crédit doit-elle être validée ? Des jurisconsultes cherchent à démontrer la nullité de cette constitution d'hypothèque, « parce qu'il dépendrait de la volonté de celui qui contracte de n'être pas obligé... » M. Pont établit parfaitement que, si je demande à mon banquier de tenir à ma disposition une somme qu'il devra payer sur mes traites, et qu'en retour je lui promette, sous une affectation hypothécaire, de lui rembourser tout ce qu'il aura payé en vertu de la convention, un lien de droit se forme, une obligation naît entre nous ; le banquier est obligé, quoique conditionnellement ; dès que j'aurai pris le parti de recourir à sa caisse, il ne pourra plus me la fermer. Cela suffit pour que la constitution d'hypothèque soit valable. M. Pont n'a pas hésité ; cette fois, la solution la plus conforme à l'intérêt du crédit était la plus conforme au vœu de la loi.

Nous n'avions plus de traité des hypothèques qui fût en harmonie avec la législation actuelle ; l'ouvrage de M. Pont vient donc véritablement combler

Digitized by Google

une lacune. Le commentaire de l'article 9 de la loi du 23 mars 1855 sur la transcription est un chef d'œuvre de science et de discussion. La loi du 23 mars a été rapidement votée : nous n'avons pas de débats complets qui puissent en éclairer le texte. M. Pont cherche donc avec une ardeur infatigable la pensée du nouveau législateur dans les documents antérieurs, par exemple dans l'enquête administrative de 1841 et dans le projet soumis à notre assemblée législative. La loi du 21 mai 1858 sur la saisie immobilière attire aussi son attention. Le monde juridique s'est longtemps occupé de cette question : lors de l'accomplissement des formalités de la purge, le créancier à hypothèque légale, déchu de son droit sur l'immeuble pour n'avoir pas pris inscription dans le délai fixé par la loi, a-t-il également perdu son droit sur le prix de l'immeuble, quand ce prix n'est pas encore payé ni distribué? Douze arrêts de la cour de cassation, douze arrêts de cours impériales s'étaient prononcés pour l'affirmative, vingt-huit arrêts de cours impériales pour le système contraire. On avait multiplié les brochures et les dissertations. M. Pont montre très bien comment la loi du 21 mai 1858 a résolu le problème, en prenant parti contre la jurisprudence de la Cour de cassation. Le *Commentaire* de M. Pont est le seul ouvrage complet que nous ayons sur le régime hypothécaire ainsi modifié. C'est un élément de succès, et ce n'est pas le seul. ARTHUR DESJARDINS.

Lettres sur la Création terrestre, par le docteur FILIPPI, traduites et annotées par M. POMMIER.

M. Filippi, directeur du Musée zoologique de Turin et professeur à l'Université de cette ville, a publié sous ce titre une série de lettres dans lesquelles, sous une forme familière en apparence, il expose la constitution géologique de la terre. A cette étude fondamentale, se rattachent diverses considérations sur plusieurs branches des sciences qui peuvent fournir des lumières pour éclairer ces grandes questions; c'est ainsi que la chimie et la minéralogie sont mises à contribution par lui. L'ouvrage se termine par des notions sur la physiologie des plantes, et sur les espèces inférieures du règne animal. Ces lettres, écrites pour la fille de M. Filippi et dans le but de l'initier aux principes élémentaires des sciences qu'il cultive lui-même depuis longues années, méritent d'arrêter l'attention par la variété des points de vue qu'elles présentent et la forme toujours simple et accessible à toutes les intelligences qu'il a su donner à des théories en apparence fort ingrates.

La première idée que l'auteur s'attache à développer est celle de ce foyer central dont l'existence est aussi bien établie que saisissante pour l'imagination ; il en déduit cette conséquence que le premier état de notre globe a dû être la fluidité ignée, ce qui explique parfaitement sa forme. En admettant ce point de départ, les phénomènes que l'on constate en s'enfonçant dans l'intérieur du sol, ou en plongeant des appareils thermométriques dans le fond des lacs et des mers, ne sont que la preuve d'un refroidissement continuel de la terre, refroidissement d'autant plus sensible que les couches observées sont plus rapprochées de la surface. On arrive par là à

Digitized by Google

concevoir une époque bien éloignée de nous, sans doute, où ce feu central sera complètement éteint, où la température devenant bien uniforme pour tous les points également écartés de l'équateur, les plages maritimes et les rives des grands lacs perdront le privilége précieux d'un climat plus doux que celui des régions voisines. M. Filippi examine ensuite les matériaux qui entrent dans la composition du globe; et son attention se porte sur l'air atmosphérique, dont il examine avec détail la constitution; il expose à ce sujet les propriétés essentielles de l'oxygène, de l'azote, de l'acide carbonique. L'eau est soumise ensuite au même examen analytique, et l'auteur, fidèle au dessein de rattacher à ses lettres toutes les notions scientifiques qui peuvent s'y rapporter, expose nettement les raisons qui empêchent d'admettre l'existence à la surface de la lune, d'êtres vivants, comme on se plaisait à l'admettre à une certaine époque. De là à la description rapide des propriétés essentielles des principaux corps simples isolés par les chimistes, il n'y a qu'un pas; mais leur étude sommaire est toujours faite au point de vue de l'explication de la constitution du sol. L'énoncé du principe des proportions définies dans les combinaisons mutuelles des soixante-deux éléments simples, complète la partie que l'on peut appeler chimique dans l'ouvrage de M. Filippi.

Une seule lettre est consacrée aux lois qui régissent la forme des cristaux. C'est du reste tout ce l'on pouvait dire sans introduire de disproportion dans un ouvrage élémentaire; c'est aussi le résumé de tout ce qui est utile à connaître pour les personnes qui ne font pas une étude approfondie de ces questions.

A l'aide de ces renseignements préliminaires, M. Filippi expose les apparences sous lesquelles les roches se présentent en général à nos regards, et fait ressortir la distinction que l'on doit établir entre les roches dues à des éruptions de matières provenant de l'intérieur, les roches déposées par les eaux, et celles qui ont subi postérieurement à leur création des effets de transformation, dont les Alpes, qu'un savant italien ne pouvait manquer de citer, nous offrent des exemples si remarquables.

On pourrait regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir donner une idée de l'ordre dans lequel se sont succédé les diverses formations, et des apparences que dut présenter le relief du sol à la suite des révolutions qui déplacèrent successivement les surfaces des mers. Après les détails, parfois quelque peu minutieux et abstraits que renferment les lettres précédentes, on n'avait pas à craindre de fatiguer par cette description, à laquelle il était facile de laisser un véritable intérêt en s'arrêtant aux idées fondamentales. M. Filippi s'est contenté d'exposer les altérations sensibles que les atterrissements des fleuves apportent à la forme des rivages voisins de leur embouchure. Il s'attache avec plaisir à l'étude de ces forces infiniment petites, mais qui, agissant incessamment, produisent de grands effets; de même, en terminant son ouvrage par des considérations relatives à la botanique et à la zoologie, il décrit avec bonheur la structure élémentaire des plantes, il expose avec soin les détails de l'organisme des animaux inférieurs, laissant ainsi deviner au lecteur ce qui doit être l'objet favori de ses études et le sujet de ses méditations les plus fréquentes.

Digitized by Google

Ce résumé rapide des lettres *sur la création terrestre*, suffit pour faire comprendre le but de l'auteur, pour faire voir ce que l'on peut chercher dans son livre, ce qu'il est inutile de vouloir y découvrir. Son but est modeste ; mais les notions qu'il renferme sont savantes, exactes et précises. La forme épistolaire, un peu surannée pour nous, le titre de lettres familières à sa fille ne doivent point tromper le lecteur. Ce petit livre est en réalité un résumé complet pour les personnes qui n'ont pas le loisir d'approfondir l'étude des sciences. Pour les personnes qui veulent visiter l'Italie, la multiplicité des exemples que l'auteur choisit dans ce pays pour rendre les théories plus claires et plus faciles à saisir, en fait un véritable guide et un utile compagnon de voyage. On doit donc être reconnaissant pour le traducteur qui a joint au texte des notes souvent très instructives, dans lesquelles sont résumées des indications curieuses. Quelques petites critiques pourraient être faites, soit contre l'ouvrage original, soit contre certaines traductions ; mais elles ne se rattacheraient qu'à des points de détail, et en présence d'un travail d'ailleurs aussi utile, il ne conviendrait pas de s'y arrêter. V. VIDAL.

Un mois en Allemagne. Nauheim, par M. H. de PÈNE, 1 vol. in-18. Paris. Librairie nouvelle.

Si tous les Français se montraient aussi reconnaissants envers les eaux d'Allemagne que M. de Pène envers celles qui lui ont rendu la santé et la force, chaque année, à la belle saison, les bords du Rhin verraient une émigration plus nombreuse que celle qui a rendu Coblentz si célèbre à la fin du siècle dernier, émigration salutaire cette fois, qui nous rendrait un sang précieux au lieu de le faire couler.

Nos lecteurs connaissent déjà Nauheim, et Schwalheim, et Munzenberg ; Méry leur en a parlé longuement il y a quelques années ; il leur a même exposé, Tacite à la main, ses vues personnelles sur les lieux qui furent témoins de la défaite de Varus. M. de Pène, qui sourit malicieusement en signalant les découvertes historiques du poète, n'affiche pas les mêmes prétentions archéologiques. Cependant, il ne néglige pas l'histoire, et son livre nous apprend une multitude de faits peu connus, en même temps qu'il nous trace un tableau très piquant et très exact de la vie des eaux dans ces petites villes d'Allemagne, qui toutes ont su conserver une physionomie particulière, grâce probablement au système politique qui fait la faiblesse du grand corps germanique. Les inconvénients de la Confédération et l'unité allemande importent peu à notre aimable touriste, et ce n'est pas chez lui que les diplomates réunis à Zurich, ou le Congrès dont nous entretenons la perspective, iront chercher des inspirations sur la future Confédération italienne ; mais ils y puiseront, en qualité de gens du monde et de familiers des eaux, plus d'une utile notion, plus d'un gracieux souvenir, et même plus d'un bon conseil. M. de Pène est encore moins médecin qu'archéologue, et pourtant la médecine a une large part dans son livre : je ne parle pas des analyses des eaux que l'auteur donne de con-

Digitized by Google

fiance, mais de ce charmant remède que l'on trouve toujours pour les noires maladies dans un livre élégant et spirituel.

Nauheim est une nouveauté parmi les eaux d'Allemagne ; les sources de Nauheim étaient connues depuis longtemps, mais on en faisait tout simplement du sel. Aujourd'hui, on en fait encore du sel, mais on en fait aussi des bains de guérison. Tous les maux — tous, et peut-être nous en négligeons quelques-uns — tous les maux trouveront un remède à Nauheim, et quelques passions leur aliment, la passion de la pêche, par exemple; et cette autre moins innocente, qui se dévore elle-même autour de la table du trente et quarante ou de la roulette. Pays charmant du reste, douces rampes du Taunus, couvertes de belles forêts; vieux châteaux en ruines sur les crêtes, pour le plaisir des yeux; vieilles cités intactes, telles que les a faites le moyen âge ; fantômes courant les bois, légendes peuplant les vallons, poésie, paysages et santé, tout s'y trouve, même un excellent cuisinier français, ce qui n'est pas chose à dédaigner dans la rêveuse Allemagne. M. de Pène sait communiquer aux malades, comme aux gens bien portants, une grande envie d'aller à Nauheim, mais son livre, si on l'ouvre avant de se mettre en route, risque fort de faire oublier l'heure du départ.

MAX BERTHAUD.

François de Jussac d'Ambleville, sieur de Saint-Preuil, par Auguste JANVIER, membre de la Société des antiquaires de Picardie, brochure in-8°. Paris, Auguste Fontaine. 1859.

Il y a plus d'une manière d'écrire l'histoire : celle qui consiste à envisager les hommes et les faits par leurs côtés curieux et piquants n'est pas la moins intéressante. Le récit, tout en restant l'expression fidèle de la vérité, emprunte un nouvel attrait à la mise en scène et à l'originalité de la forme. La vie de Saint-Preuil est une étude de ce genre ; c'est une page d'histoire et c'est en même temps un véritable drame : rien n'y manque ; les passions les plus ardentes y ont leur place et s'y trouvent développées ; l'amour occupe la jeunesse du héros et poétise sa dernière heure, l'amitié s'appelle Pontis, la jalousie c'est le maréchal de la Meilleraye, ce courtisan impressionnable et rancunier, qui, au dire de Tallemant des Réaux, poussait le désespoir d'avoir perdu la faveur royale jusqu'à manger des chandelles dans l'antichambre du Louvre ; la haine se montre sous les traits du ministre des Noyers, qui se souvient des coups de canne donnés à son cousin ; deux grandes figures enfin se dressent au second plan et dominent l'action ; c'est le sombre Richelieu auprès de l'ennuyé Louis XIII. Quant à Saint-Preuil lui-même, c'est le caractère français, dessiné d'après nature, avec ses défauts et ses qualités. Sa vie du reste le peint tout entier. François de Jussac d'Ambleville appartient par sa naissance à la province d'Angoumois ; il se ressent de cette origine quasi-gasconne ; c'est une nature enthousiaste et remuante. Il aime l'éclat et le bruit ; les Saintes-Preuillades ont fourni d'amusantes pages aux chroniqueurs du temps et sont restées célèbres, Bussy Rabutin s'était déjà chargé de raconter ses amours avec Mme de la Maisonfort ; M. A. Janvier le fait après lui, mais avec plus de décence, et d'une manière non moins piquante. Tirons

Digitized by Google

le rideau sur le tableau de ses jeunes années, et suivons-le sur le champ de bataille. Il gagne ses éperons au pas de Suze et à la citadelle de Saint-Martin ; à Castelnaudary, il reçoit l'épée du malheureux Montmorency, et pris d'intérêt pour son noble prisonnier, il pousse le dévoûment jusqu'à l'imprudence. En pleine cour, devant le cardinal, il ose solliciter la grâce de l'illustre condamné, mais Louis XIII se moque de lui et Richelieu lui adresse ce compliment de sa façon : « Saint-Preuil, si le roi vous faisait justice, vous auriez la tête où vous avez les pieds. » Il ne paraît pas du reste que cette démarche inconsidérée lui ait aliéné les bonnes grâces du monarque et la faveur du ministre, il prend bientôt sa revanche, la reddition de Corbie, le siége de Saint-Omer et la prise d'Arras lui valent le grade de maréchal de camp et le gouvernement de l'Artois.

Toute cette première partie est traitée avec beaucoup d'art ; le biographe sait avec mesure mêler l'enjouement à la gravité ; dans les pages qui suivent, il prend un ton plus sévère.

Saint-Preuil s'était fait de nombreux ennemis, et les haines qu'il avait soulevées n'attendaient qu'une occasion pour conjurer sa perte. La garnison de Bapaume, massacrée dans une rencontre de nuit, malgré sa capitulation, sert de prétexte ; de cette méprise on fait un crime. Saint-Preuil est arrêté et mis en jugement, une commission est nommée, et c'est Bellejamme, un digne émule des Laffemas et des Laubardemont, qui la préside. Peut-être l'accusé eût-il été absous, même par de tels juges, mais à côté du principal chef d'accusation fut soulevée la question de concussion, et une lettre des plus curieuses, citée au procès, dans laquelle Louis XIII l'engageait « *à plumer la poule sans la faire crier*, » décida sa condamnation. Le sujet porta la peine de la légèreté royale. Saint-Preuil fut décapité sur la place de l'hôtel de ville d'Amiens, et sa mort fut celle d'un chrétien et d'un soldat.

Le dernier épisode de cette étude est émouvant. Une femme, qui avait suivi Saint-Preuil comme vivandière dans ses campagnes et qui l'avait tendrement aimé, monta sur l'échafaud dès que le bourreau eut achevé son œuvre ; elle enveloppa le corps dans un blanc linceul, ramassa la tête dans son tablier, et après avoir décemment enseveli ces restes chéris, les fit inhumer dans l'église des Feuillants. L'amour devait jouer un rôle à la fin comme au début de cette vie si agitée et si pleine de contrastes !

CH. LEDUC.

Les Œuvres poétiques d'André de Rivaudeau, gentilhomme du Bas-Poitou, publiées par M. MOURAIN DE SOURDEVAL, 1 vol. in-12. A. Aubry. 1859.

La langue française est une œuvre assez belle pour qu'on dédie une bibliothèque d'honneur à tous ceux qui eurent une part, si petite qu'elle soit, à sa formation, pour qu'on recueille leurs travaux, même pour qu'on les lise. L'école de Ronsard doit trouver place dans cette bibliothèque : malgré le mépris qui succéda pour elle à une gloire sans pareille, malgré les reproches de sécheresse, d'imitation servile, de pédantisme et d'enflure qui lui furent assez justement prodigués, on ne peut nier que les

Digitized by Google

hardis chercheurs qui la formaient n'aient laissé dans notre langue la trace de leur passage. Ils l'ont plus enrichie assurément que le doux Marot et son babil enfantin! André de Riveaudeau appartenait à la suite, j'allais dire à la cour de Ronsard. Il copia religieusement les qualités de son maître et surtout ses défauts; son vers, fier, bien tourné, vrai vers de gentilhomme, portait sans raideur la majesté de l'école. Aide de camp dévoué, il combattit avec ardeur sous les ordres du chef, pourfendit vaillamment les drôles qui osaient l'insulter en lui comparant Homère ou Pindare, et prit sa part au grand ravage que fit alors dans la langue française cette poignée de révolutionnaires. Puis, bientôt dégoûté de la lutte, il se retira sous sa tente, se laissa oublier et ne fut pas compris parmi les astres de la pleïade, dont plus d'un, à coup sûr, ne le valait pas. Que lui importait! Sa gloire n'était-elle pas assurée? n'allait-il pas tout droit à l'immortalité? Il le dit lui-même.

> Or, reçois mon labeur, saincte Postérité.
> ..... J'ay façonné un ouvrage immortel,
> Perdurable et sacré que ni l'ire du ciel,
> Ni l'esté chaleureux, ni la dure imposture
> Du temps, ni la fureur de l'horrible Neptune,
> Pourra oncq' abolir.....

La postérité cependant faisait sourde oreille; on ne connaissait guère Rivaudeau, les biographes ne songeaient pas à lui, les dictionnaires l'oubliaient; il n'existait plus en France que deux exemplaires de ses œuvres: l'ambitieux espoir du poète courait grand risque de ne point se réaliser. M. de Sourdeval est venu à son secours; il le tire de l'oubli, le rend à la lumière. Il était temps! M. de Sourdeval a opéré ce sauvetage avec le zèle et la délicatesse qui se remarquent dans toutes ses productions. Pouvait-il en être autrement? Il y avait là pour lui un intérêt de science, de clocher et, si nous ne nous trompons, de famille. Tant de motifs l'ont-ils aveuglé sur l'utilité de sa tentative? Nous ne le pensons pas. Rivaudeau vaut bien ce qu'il a fait pour lui. Son nom méritait d'arriver jusqu'à nous avant ceux de Ponthus de Thyars, de Baïf ou de du Bartas; nous le disons en toute sincérité, nous qui ne sommes ni petits-neveux de Rivaudeau, ni Vendéen, ni même archéologue.

F. Giraudeau.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

THÉATRES. — Gaîté : *les Pirates de la savane.* — Vaudeville : *les honnêtes Femmes.* — Théâtre-Français : reprise du *Collatéral* et d'*Amphitryon.* — Gymnase : *Risette, le Brigadier de Feuerstein.* — *Poésies* de M. Louis Bouilhet.

Nous avions raison, paraît-il, d'accuser la littérature dramatique (si l'on doit le nom de littérature à qui n'a rien de littéraire) de se faire l'humble vassale de la politique, la très dévouée servante de la diplomatie. Non-seulement messieurs les auteurs font des pièces de circonstance, mais ils consentent même à les modifier suivant les circonstances ; ce qui prouve au moins une grande élasticité d'opinion, une fière absence de parti pris. C'est ainsi que la *Voie sacrée ou les Etapes de la gloire*, un instant interdite au public, pour cause de réconciliation, vient de lui être rendue, moyennant certains adoucissements préalables. Les auteurs ont offert eux-mêmes de soumettre leur patriotisme antérieur aux récentes exigences de la paix, et de n'y sacrifier nos amis les Autrichiens que dans la mesure autorisée par le ministère d'Etat. Les Français ne pourront s'empêcher de les vaincre à Palestro, à Magenta, à Marignan ; mais ils y mettront tant de délicatesse, et les Autrichiens, de leur côté, déploieront tant de bravoure, que personne n'aura sujet de se plaindre. La pièce qui, ressemblait naguère à un bulletin du ministère Cavour, se rapprochera davantage d'un bulletin du cabinet Derby ; tant messieurs les auteurs se piquent de neutralité ! On nous objectera qu'il est bien difficile, même à un auteur dramatique, de ne point s'émouvoir au bruit des événements contemporains, de n'en point subir l'impression, de n'en point raconter l'histoire ; que la guerre fait partie du domaine de l'art, que le patriotisme est la vertu des grandes âmes ; qu'on aime son pays plus que son métier et qu'on est Français, même avant d'être homme de lettres. Français, oui ; mais Autrichien ? Sans compter que le moindre grain de littérature ferait bien mieux notre affaire.

Et tenez, voici venir à la Gaîté les *Pirates de la savane.* Les pirates ont été bien exploités, et nous connaissons à peu près tout ce qu'il est bon de connaître sur les savanes ; mais qu'importe qu'une pièce soit neuve, si elle est intéressante ; et qu'elle soit intéressante, si elle est lucrative ? On peut encore objecter à MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué que si leurs personnages sont très aventureux, leur titre est un peu aventuré ; qu'on ne voit pas beaucoup de pirates dans les savanes, attendu que les savanes occupent l'intérieur d'un pays, tandis que les pirates en infestent les côtes ; que les savanes sont des déserts et que les pirates ne pillent pas dans le

Digitized by Google

désert; mais c'est là une querelle de mots; car enfin, il y a des lacs partout, même dans les savanes, et les corsaires de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué sont des corsaires d'eau douce apparemment. Ce qui est certain, c'est que la pièce est à la mode, et on n'accusera pas cette modelà d'être capricieuse; elle dure depuis Robinson. Il y a quelques années, on la croyait, Dieu merci, près de finir, lorsque tout à coup nous sommes retombés de plus belle dans les pistes et les chercheurs de pistes. On sait qu'il suffit aujourd'hui d'en avoir trouvé une, pour être exempté de suivre celle de l'esprit, qui n'est pas en Amérique. Pauvre Amérique! elle ne produisait que des oncles autrefois; maintenant elle fournit des pièces complètes et des romans tout entiers. Encore une fois, c'est Robinson qui en est cause, surtout le Robinson suisse; il a donné naissance au célèbre *boa constrictor* dont on a tant abusé depuis. Le même qui mangea son âne, a reparu dans les *Pirates de la savane;* il a reparu avec toutes les autres bêtes féroces qui sont le privilége des savanes; et il faut le dire, c'est sur lui que se concentre l'intérêt de la pièce. Je ne doute pas qu'il ne fasse époque, et que désormais on ne mette quelques serpents dans tous les drames du boulevard, comme naguère on y mettait des vaisseaux, et comme depuis on y a mis des canons : telles sont aujourd'hui nos réponses. Mais il faut avouer que le boa de la Gaîté remplit son rôle à merveille, et qu'on n'a rien à lui reprocher. C'est à peine si on pourrait lui opposer le singe de l'Ambigu. Dans toutes ces pièces à animaux, ce ne sont jamais les bêtes qui manquent d'esprit. Le jour où nos salles de spectacle seront agrandies, on y introduira les éléphants, et les éléphants feront fureur.

Qui nous délivrera de l'Inde et de l'Amérique, de la jungle et de la savane, des tigres et des serpents? qui nous rendra la France et les Français, la montagne et la plaine, le chat et le chien, fût-ce le chien de Montargis? La littérature lui devra un beau cierge, et le peuple beaucoup de reconnaissance. Car enfin c'est une duperie de corrompre ainsi le goût des gens, et de crier ensuite qu'ils ont le goût corrompu. Qui donc a appris aux Parisiens à aimer les vaisseaux, les serpents et les canons? Qui les a initiés aux jouissances grossières des spectacles bruyants et des représentations tumultueuses? Qui, peu à peu, leur a supprimé l'analyse délicate des passions, la poésie, l'âme du théâtre? Vieux griefs! je le sais et n'y insiste pas, pour échapper au reproche très mal fondé de pédantisme, qu'on jette en pareil cas à ceux qui prennent le parti de la bonne et vraie littérature. Mais quand on a écrit une pièce brutale, une pièce mauvaise, parce qu'on n'a pas pu, ou qu'on n'a pas voulu en faire une autre, je voudrais du moins qu'on n'accusât pas le goût public pour couvrir cette insuffisance volontaire ou cette incapacité. Chez MM. Anicet-Bourgeois et Dugué, ce n'est pas impuissance; c'est parti pris, c'est besoin de *fare presto;* une pièce est si vite découpée dans une savane; elle s'y encadre si bien; il y a là un si beau motif de décors, sans compter que le serpent et consorts sont des personnages tout trouvés, dont le rôle muet est aussi simple que saisissant, aussi facile à écrire que difficile à jouer.

M. Anicet-Bourgeois a fait mieux; et précisément le Vaudeville nous offre de lui en ce moment une pièce qui a plus de valeur. On n'y rencontre

Digitized by Google

point de savanes, quoique l'auteur y trahisse encore une certain amour du lointain, de l'inconnu, ou si l'on veut, de l'idéal. Elle a pour titre *les Honnêtes Femmes*, comme si le Vaudeville avait résolu de nous dédommager en une seule fois de toutes ses filles de marbre et de toutes ses dames aux camélias. Mais, à vrai dire, on aurait pu aussi bien l'intituler *les Hommes honnêtes*, car les héros ne s'y montrent pas inférieurs aux héroïnes, et le féminin, comme dit Lhomond, ne l'emporte pas sur le masculin. Ce qui me chagrine, c'est que l'intrigue roule encore sur un voyage en Amérique : aimez-vous l'Amérique? On en a mis partout. M. Gaston de Givré, jeune malade condamné par les médecins, s'embarque pour ce pays aimé des auteurs dramatiques, afin d'y mourir loin de sa fiancée et de lui laisser ainsi les moyens de contracter sans remords une autre union. En effet, la jeune fille, après un peu de bruit, finit par se marier, mais le jeune homme ne meurt point. Il guérit au contraire et revient en France, où l'attend la plus terrible des déceptions Celle qu'il a aimée est la femme de son plus intime ami, et il se trouve ainsi séparé d'elle de toute la distance d'un sacrement, de toute l'autorité d'un devoir. Ils se revoient, ils s'aiment toujours; mais ils ne succomberont point. Ce n'est pas que l'auteur se soit fait faute de les induire en tentation; il a même choisi le mari pour complice des piéges qu'il leur tend et des chutes qu'il leur apprête. Cet époux débonnaire confie sa femme à Gaston plus souvent qu'il n'est absolument nécessaire; et en vérité il rapproche ces deux amants malheureux avec une bonne volonté qui serait bien coupable si elle ne concourait à rendre plus éclatant le triomphe de leur vertu. Je ne sais si la pièce aura un grand succès; toute consolante qu'elle est, on lui trouve généralement peu de vraisemblance; et il faut bien avouer que les choses ne se passent pas tout à fait ainsi dans le monde. Grande est l'humaine faiblesse, et le plus sûr est de ne point l'aventurer en des épreuves trop dangereuses. Toute passion, petite ou grande, s'alimente par la présence de son objet, et M. de Givré, à l'avenir, fera bien pour sa vertu, de rester en Amérique. Quoi qu'il en soit, rendons justice aux bonnes intentions de l'auteur : un dénoûment si exceptionnel est une révolte contre les envahissements du réalisme; il faut lui en savoir gré. Un transfuge du Théâtre-Français, M. Saint-Germain, débutait dans cette pièce; espérons qu'on lui choisira des rôles plus conformes à son talent, et qu'il n'aura pas à se repentir d'avoir déserté une scène ingrate, où on l'appréciait peut-être, mais où on ne l'employait pas suivant sa valeur.

On parle toujours de modifier les règlements du Théâtre-Français et d'y élever les droits des auteurs. Peut-être ceux-ci, attirés par l'appât d'un gain plus considérable, y enverront-ils alors un plus grand nombre d'ouvrages; en attendant, notre première scène littéraire vit de ses anciennes rentes et engage même un peu son capital. Une des bonnes reprises de la quinzaine est, quoi qu'on en ait dit, le *Collatéral* de Picard. Voilà une excellente comédie, et gaie, et vive, pleine d'entrain, d'esprit et de bonne humeur; une vraie comédie française, comme on n'en fait plus. Elle a cinq actes, on dirait qu'elle n'en a qu'un; elle court au but comme un soldat pressé qui ne compte pas les étapes; et je ne sache pas qu'on trouve plus

Digitized by Google

de verve comique dans la *Petite Ville* du même auteur. Est-ce à dire que l'étude des caractères y soit très approfondie, que les situations y aient beaucoup de force ou de naturel, que l'intrigue y soit assise sur des fondements inébranlables? Point du tout : l'observation des mœurs y est générale et superficielle; les situations semblent plus forcées que fortes; l'intrigue est commune et le dénoûment convenu; mais la gaieté y circule comme un fluide bienfaisant, et on la respire, sans trop regarder autour de soi, comme on respire l'air à pleins poumons dans une campagne florissante. Il y a dans cette pièce une diligence et un conducteur; eh bien, conducteur et diligence vous font rire sans que vous sachiez pourquoi; il y a une servante d'auberge, elle vous amuse sans que vous sachiez comment. Cela tient moins sans doute à la fable même qu'à un certain fond de comique répandu sur toute la pièce, et qui en est comme l'accompagnement, ou si l'on veut, comme le refrain. Les bons auteurs n'oublient jamais cet élément général de gaieté, qui, pour produire son effet, a besoin d'être emprunté à quelque travers saillant, à quelque vice ordinaire de l'humanité. Ainsi, dans le *Collatéral*, c'est l'intérêt ou, si l'on veut, une sorte d'égoïsme provincial qui dirige tous les personnages et qui donne sa note, toujours la même et toujours perçante à travers le bruit de l'action. « *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse?* » Toute la comédie de Picard est un commentaire de ce mot fameux. Chacun y prêche pour son saint, et une des meilleures scènes est celle où un avocat, un comédien, un postillon, un amoureux se trouvant réunis pour prendre l'air du matin, l'un plaide, l'autre déclame, le troisième parle à ses chevaux, et le dernier raconte son amour, sans plus se soucier des voisins que s'ils n'existaient pas. Chacun va où son intérêt l'appelle; et pour tous, excepté pour le jeune-premier qui reste forcément un héros de comédie, cet intérêt, c'est l'argent qu'ils doivent gagner; ce sont les moyens qui pourront les enrichir. Le tuteur donne sa fille au collatéral parce qu'il hérite, et le collatéral épouse la demoiselle à condition qu'elle hérite; la succession est le nœud de l'intrigue comme elle est le point de mire des personnages. Et tous de s'écrier : « Ce n'est point l'intérêt qui nous fait agir, nous ne sommes point des hommes d'argent, l'amitié avant tout, et la vertu..... cependant..... » Il y a toujours un cependant à la fin de la phrase, parce qu'il y en a toujours un et même plusieurs au fond du cœur de l'homme. Et voilà la comédie. Ce fond de vérité générale donne un air de vraisemblance à l'intrigue la plus fabuleuse, et une apparence de vitalité aux situations les plus impossibles. Molière ne procède pas autrement. Pour avoir raison du collatéral, qui est homme d'esprit et marchand de bois; pour lui disputer la fameuse succession de son oncle, il faut lui inventer un cohéritier, prétendu fils du défunt; l'auteur l'invente aussitôt, et le public de rire; mais le rusé Bourguignon déjoue ce premier cousin; alors Picard invente une fille, une cohéritière; il en invente dix, s'il le faut, toutes plus apocryphes les unes que les autres (car rien au fond n'est moins naturel que ces enfants naturels créés pour les besoins de la comédie), et le public rira toujours, et il pardonnera tous ces cousins d'Amérique à la gaieté de l'invention. C'est par là, c'est par une fécondité de ressources vraiment

Digitized by Google

extraordinaire, que se distingue Picard ; il en a plus d'une dans son sac, comme on disait autrefois ; et il les trouve toujours à propos pour nouer ou pour dénouer son intrigue. M. Scribe n'en a pas imaginé plus que lui, et, généralement, il n'en a point fait un si bon usage, excepté pourtant dans ses premières comédies-vaudevilles, où il se rapproche de la manière de Picard. Mais celui-ci a plus de naturel, plus d'observation vraie, plus de franche gaieté, et surtout plus de style, bien qu'il n'y prétende point. Il écrit comme on écrivait au bon temps ; avec simplicité, mais avec correction, tandis que M. Scribe écrit à peine avec simplicité. M. Barré joue consciencieusement le rôle du collatéral, et il est impossible d'être plus gai que M. Monrose dans le personnage de l'avocat.

Le même soir, on reprenait *Amphitryon* avec « l'élite de la troupe, » c'est-à-dire avec les mêmes acteurs que l'année dernière, si ce n'est que Mlle Bonval remplaçait, dans le rôle de Cléanthis, Mlle Augustine Brohan, qui ne pouvait être mieux remplacée. Elle s'est contentée de tout exprimer sans rien sous-entendre, et de montrer de la rondeur où l'autre déployait de l'esprit, peut-être trop d'esprit. Elle a sauvé, par une espèce de bonhomie franche, les passages délicats que Mlle Brohan soulignait avec une sorte de retenue provocatrice. Moins raffinée, mais plus naturelle, peut-être a-t-elle mieux saisi le ton de Molière, qui n'était rien moins qu'un chercheur de scandale et un fauteur de libertinage. M. Samson, incomparable dans le rôle de Sosie, y a montré la même bienséance, n'outrant rien, n'escamotant rien. Cette justice rendue aux acteurs, je voudrais bien dire à mon tour quelques mots sur *Amphitryon*. L'impression que cette comédie produit sur les oreilles des dames, l'opportunité de la reprendre, la nécessité de la lire prêteraient à de longues réflexions morales et littéraires, où je ne veux point m'aventurer. Le sujet a d'ailleurs été traité ici même avec une compétence qui ne me permet point d'y revenir. Je me contenterai donc de quelques remarques faites en passant, livrées de même, presque sans ordre et au caprice du hasard; une sorte de contribution prélevée sur un chef-d'œuvre ; un contingent d'admiration apporté à un grand écrivain.

Et d'abord, *Amphitryon* est la plus comique, sinon la meilleure pièce de Molière. L'idée en revient à Plaute ; mais quel parti en a tiré la verve du poète français ! Sa gaieté, libre des préoccupations de la morale, s'y est jouée tout à l'aise et permis des airs rabelaisiens ; son style, dégagé des exigences de l'hexamètre, n'a jamais été plus coulant, plus court, plus vif, plus approprié, plus vainqueur de la multiplicité périlleuse de l'idée. Les fameuses scènes parallèles du *Dépit amoureux*, ces duels de paroles, où la riposte est aussi prompte, aussi étincelante que l'attaque, et qui ont donné naissance à tout un procédé de comédie, ne sont rien en comparaison des scènes entre Sosie et Amphitryon, entre Mercure et Sosie. Molière, qu'on loue quelquefois de n'avoir point eu d'esprit, en prodigue, et du meilleur, d'un bout à l'autre de cette pièce. Voltaire lui-même, Voltaire n'a rien de plus délicat, de plus fin que certaines répliques de Sosie, que la conversation entre la Nuit et Mercure. De même la satire, qu'il évita dans la plupart de ses pièces comme froide et contraire au ton de la comédie, la satire ainsi que la pra-

Digitized by Google

tiquait Aristophane, Molière lui donne le libre accès et les coudées franches dans *Amphitryon*. Quoique protégé par Louis XIV, il s'y montre animé contre les grands d'un certain esprit d'hostilité bourgeoise, d'opposition presque démocratique, et par là, il se rattache à la catégorie de tous les écrivains illustres qui protestèrent, plus ou moins hautement, par la satire ou par la comédie, par la tragédie ou par le sermon, contre le despotisme du roi et contre les mœurs de la cour. Quelle leçon bien frappante que ses boutades de Sosie, et combien de force leur prête la naïveté populaire de leur auteur ! L'emploi délicat que Mercure propose à la Nuit « n'est bassesse que chez les petites gens.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat.
Ce serait paroles exquises,
Si c'était un grand qui parlât.
....
Non, je suis le valet et vous êtes le maître,
Il n'en sera, monsieur que ce que vous voudrez.....
Dois-je parler selon ma conscience
Ou comme auprès des grands on le voit usité?

Et l'allusion finale :

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.....

Il faut bien croire que cela n'était pas perdu pour tout le monde, et que cette morale ironique devait quelquefois arriver au cœur par le chemin de l'oreille.

Encore une observation : ce sera la dernière. On a remarqué que, dans le *Misanthrope*, Molière avait peint la passion avec une vigueur incomparable, et que la tragédie n'a rien de plus touchant que les reproches d'Alceste à Célimène. Elle n'a certainement rien de plus délicat que les scènes d'Alcmène avec ses deux Amphitryon. Ici, Molière égale tour à tour la grâce exquise de Racine et la mâle vigueur du vieux Corneille. L'analyse des tendres sentiments y est poussée avec une subtilité qui rappelle les romans du XVIIe siècle, mais dans ce qu'ils ont de bon et de curieux. Alcmène et Amphitryon y parlent le langage, non point de la ville de Thèbes, mais de la cour de France ; c'est tout ce qu'on peut leur reprocher. Toute la scène IV du second acte :

Voulez-vous me désespérer?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène,

et le développement qui suit sont du Racine le plus pur ; et maintenant voici du Corneille :

Qui ne saurait haïr peut-il vouloir qu'on meure?

Il n'est pas jusqu'à Cléanthis qui n'ait une manière à elle, triviale mais puissante, d'exprimer l'amour et d'en vanter brutalement les plaisirs, tant Molière avait étudié cette passion tragique, depuis Sosie jusqu'à Jupiter, et excellait à en rendre toutes les nuances d'un bout à l'autre de l'humanité.

Amphitryon veut être examiné sous beaucoup d'autres points de vue, mais une chronique n'est point une étude, et il lui faut passer vite, afin de ne

Digitized by Google

rien négliger. Le Gymnase compte deux pièces nouvelles : un petit vaudeville en un acte, *Risette*, un petit mélodrame en trois actes, le *Brigadier de Feuerstein*. Le premier est de M. Edmond About ; le second, de M. Edmond Nicolet. Les deux Edmond n'ont pas également réussi : *Risette* a été mieux accueillie que le *Brigadier*; il faut avouer qu'elle a beaucoup d'esprit, ou que son auteur en a beaucoup pour elle. Risette, qui est pauvre d'abord comme une fille de Job, devient millionnaire au dénoûment, et enrichit un brave garçon qui l'a aimée pour elle-même ; voilà toute la pièce. Mais elle abonde en détails vifs et piquants. Malgré l'insuccès de *Guillery*, M. About n'a pas renoncé à cette gaillardise comique dont s'offensèrent alors les oreilles du Théâtre-Français, et qui a été fort applaudie au Gymnase.

Le *Brigadier de Feuerstein* a du bon : d'abord, c'est M. Lesueur qui le joue, et depuis le *Fils de Famille*, M. Lesueur est le premier brigadier du monde connu. Le malheur de ce drame, qui essaye d'être une comédie, c'est de reposer sur un petit viol d'invasion, comme la *Selma*, de M. Viennet, et l'*Outrage*, de M. Théodore Barrière. Le viol a fait son temps, et il faut l'abandonner à la cour d'assises. Voici l'histoire : le brigadier de Feuerstein, pendant la guerre de Sept ans, s'est rendu coupable de ce crime odieux, que n'autorisent ni une grande victoire, ni même une grande passion. Un enfant est né, a grandi ; sous le nom de Karl, il prend du service et devient enseigne dans le régiment où son père n'est que brigadier. Quand il a l'âge voulu, il s'éprend de la nièce de son colonel, qui l'adopte et le marie, à la condition qu'il ne reconnaîtra jamais son père s'il vient à le retrouver. Or, il le retrouve précisément une heure avant le mariage, et le malheureux brigadier, pour laisser le champ libre au bonheur des deux jeunes gens, se fait sauter la cervelle dans un fossé. Il y a des scènes fort bien conduites dans ces trois actes. Tout ce qui touche à l'héroïque sacrifice, à la terrible expiation que s'impose le pauvre Feuerstein excite un très vif intérêt. La femme qu'il a outragée est précisément celle du colonel ; celui-ci vient le trouver et le provoque, le souffllète même pour le contraindre à se battre : « Je ne me battrai point, dit le vieux soldat, car si je vous tue, votre nièce ne pourra épouser mon fils, et si vous me tuez, mon fils ne pourra épouser votre nièce. » Situation vraiment très belle, et où le sentiment de l'honneur sacrifié au sentiment paternel tirerait des larmes de tous les yeux, si nous étions encore au temps où le grand Condé lui-même pleurait. Le dénoûment est fort simple, et pourtant il n'a pas été goûté. Le brigadier charge ses pistolets et écrit à son colonel : « Demain, faites chercher mon corps, vous le trouverez dans le bois ; ces chers enfants, en allant à l'autel, croiront que je suis parti, je serai parti, en effet. » Et la toile tombe ; on a prétendu que ce n'était pas là un dénoûment. Ce qu'il a de sous-entendu a choqué, au lieu d'émouvoir ; et, puisque le brigadier devait mourir, on aurait voulu, je crois, assister à son agonie. Cette façon délicate de sauver un spectacle sanglant, après en avoir exprimé toute l'horreur et tout le pathétique, est pourtant ce qu'il y a de plus remarquable dans la pièce, et, pour notre compte, nous féliciterons sincèrement M. Nicolet de l'impression tragique qu'il a su pro-

Digitized by Google

duire, sans nous montrer précisément la cervelle du brigadier rejaillissant au loin sous la balle, et s'attachant aux arbres de la forêt.

Beaucoup de livres nouveaux ont paru dans la quinzaine ; il en est jusqu'à dix que je pourrais citer. Or je n'en citerai qu'un seul, que je rougirais de faire coudoyer par d'autres ; c'est un volume de *Poésies*. Quand un écrivain a eu le courage d'écrire une soixantaine de pièces de vers, soixante-dix peut-être, et le courage plus grand de les livrer au public, on doit le mettre à part, l'éloigner des profanes et ne parler de lui qu'avec respect. C'est pourtant ce qu'a osé M. Louis Bouilhet, l'auteur très applaudi de *Mélœnis*, de *Madame de Montarcy* et d'*Hélène Peyron*. Il croit encore à la poésie, ce qui est une rareté, et il y fait croire, ce qui est un miracle. Parmi les quatre ou cinq poètes qui continuent aujourd'hui la tradition poétique inaugurée il y a vingt-cinq ans, M. Louis Bouilhet est l'un des plus brillants sans aucun doute. S'il fût né au commencement du siècle, il aurait compté parmi les grands poètes qui l'ont illustré. Nul n'a plus de variété dans l'imagination, nul surtout ne sait peindre avec des couleurs plus vives. Il traite tous les sujets ; il puise son inspiration à toutes les sources. Poète éclectique avant tout, il adopte tour à tour les idées les plus diverses et les rend successivement sous toutes les formes. Chez lui, la philosophie épicurienne d'Horace s'allie à la mélancolie ardente de Lamartine, et la verve de l'épître à l'enthousiasme de l'ode antique et moderne à la fois ; il chante volontiers le Paris d'aujourd'hui après Athènes ou Rome, et il célèbre Neère aussi bien que Mimi Pinson. La Chine même lui paye tribut ; il lui doit deux de ses plus jolies pièces ; rien ne l'effraye ; il se fait de la difficulté un but, et de l'inconnu un mérite. Quelque sujet qu'il aborde, et sur quelque ton qu'il le prenne, il y est tout de suite à l'aise, et on dirait qu'il y est spécial. Au contraire, il n'est spécial en rien, car cette rare puissance d'assimilation l'en empêche ; et, comme elle fait sa force, elle nuit en même temps au développement complet de ses moyens. M. Bouilhet nous donne, quand il veut et successivement, du Victor Hugo, du Lamartine, du Théophile Gautier ; quand il nous donnera du Bouilhet pur, il sera tout à fait un grand poète. Il peut l'être, puisqu'il l'a déjà été. La pièce intitulée : *A une Femme*,

Quoi tu veillais vraiment, quand tu disais : Je t'aime,

est tout à fait hors ligne ; elle donne l'accent vrai, et le ton particulier que prend sa poésie quand il la laisse courir la bride sur le cou. Dix autres pièces dans ce recueil sont à la hauteur de celle-là, et, pour moi, combien je les préfère à la *Plainte d'une Momie*, à la *Chronique du Printemps*, qui rappellent deux pièces des *Emaux et Camées*, à la pièce *A Maxime Ducamp*, qui sent ses *Orientales*, à quelques autres enfin, qui font songer aux *Méditations*. M. Louis Bouilhet y est enfin lui-même, c'est-à-dire un poète à l'idée franche, à la forme vive, ne sacrifiant point, comme ailleurs, le vrai à l'ingénieux et l'or au clinquant ; jouissant de la plénitude des facultés dont la nature l'a pourvu, et libre de suivre sa route sans qu'on l'accuse d'avoir inscrit sur son passeport le signalement d'un autre.

A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

août 1859.

Les nuages qui couvraient la politique il y a quinze jours ne sont pas encore entièrement dissipés. Il plane toujours sur le public et, jusqu'à un certain point, sur les gouvernements eux-mêmes, une sorte d'incertitude vague qui ne saurait étonner au sortir d'une crise aussi grave que celle que nous venons de traverser. De sincères efforts cependant sont faits de tous côtés, pour hâter la solution des questions encore pendantes et pour arriver à une situation claire et bien définie. C'est surtout à la conférence de Zurich qu'il appartiendra de résoudre les premières difficultés qui ont frappé tous les esprits. Dès lundi dernier, les plénipotentiaires ont commencé leurs séances. Les questions qu'ils auront à traiter sont nombreuses : quelques-unes ne sont pas sans difficultés. Outre les délimitations territoriales, dont les bases ont été fixées à Villafranca, les négociateurs de Zurich devront régler bien des intérêts mis en question par la nouvelle organisation de l'Italie septentrionale ; l'attribution d'une partie de l'ancienne dette de l'Autriche au nouveau royaume lombardo-piémontais sera sans doute un des principaux objets qui occuperont les plénipotentiaires ; s'il est donné suite au projet de confédération italienne qui avait été conçu à Villafranca, ce projet ne saurait manquer de soulever des difficultés d'exécution qui arrêteront sans doute assez longtemps l'attention des représentants de la France, de la Sardaigne et de l'Autriche. On ne devra donc pas s'étonner si les travaux de la conférence se prolongent au delà du terme assez court qui leur avait d'abord été marqué par l'opinion commune et dépassent même le 15 août, époque où expirait l'armistice. Aussi la conférence, dès sa première séance, a-t-elle prolongé l'armistice indéfiniment, pour se donner le temps de faire aboutir les négociations.

On continue à se demander si l'œuvre accomplie à Zurich sera tout à fait définitive, comme a semblé le faire entendre une ligne du *Moniteur universel*, peut-être trop rigoureusement interprétée, et s'il ne paraîtra pas nécessaire qu'un congrès européen vienne ajouter sa sanction aux arrangements qui seront intervenus entre les négociateurs des trois Etats belligérants. Cette question, à laquelle sont faites des réponses très divergentes, est assez vivement débattue dans la presse française et étrangère. Il ne

Digitized by Google

nous appartient, à aucun titre, de vouloir annoncer ou même simplement présager la décision que les gouvernements européens prendront sur ce point ; mais il nous est permis de dire quels seraient nos vœux. Nous ne partageons point l'opinion de ceux qui croient que l'honneur de la France est engagé à conclure la paix sans la participation des puissances qui n'ont pas pris part à la guerre. Admettons un instant qu'il pût y avoir là une sorte de satisfaction pour notre orgueil national : avouons qu'il serait bien impolitique de sacrifier à une pure question de vanité des résultats d'une nature plus sérieuse, et de renoncer, pour le stérile plaisir d'exclure les puissances neutres de la signature de la paix, à assurer la stabilité de cette même paix. Si le traité qui termine la guerre d'Italie n'est conclu qu'entre les trois Etats belligérants, il n'entre point dans le droit européen au même titre que les traités de Vienne ; il n'a point pour garants tous les gouvernements européens ; il n'a de valeur que pour les puissances qui l'auront signé. Supposons maintenant que, dans un an ou dans dix ans, l'Autriche, qui aura eu le temps de réparer ses blessures et d'accumuler de nouveaux moyens de défense dans le Tyrol et dans la Vénétie, éprouve la tentation, peut-être assez naturelle chez elle, de reprendre ce qu'elle a perdu ; supposons que de Mantoue et de Peschiera elle jette inopinément deux cent mille hommes dans la Lombardie ; supposons enfin que la France, occupée d'autres intérêts, ne puisse pas ou ne veuille pas intervenir ; en quinze jours, l'armée autrichienne peut être sur le Tessin et la Lombardie se retrouver autrichienne ; et l'Europe, n'ayant point pris part aux arrangements de Villafranca, n'aura point à les défendre. L'annexion de la Lombardie au Piémont, selon nous, n'aura un caractère définitif que si elle reçoit la sanction de toutes les puissances qui ont rédigé les traités de Vienne. Vainement objecterait-on que la garantie de ces puissances n'a point empêché certaines modifications aux arrangements territoriaux stipulés en 1815 ; vainement allèguerait-on l'exemple de l'Autriche elle-même, qui se voit forcée aujourd'hui de renoncer à la possession de la Lombardie, qui lui avait été garantie à Vienne. On oublie que l'Autriche, cette fois, n'a pu invoquer, auprès des puissances neutres, des traités qu'elle avait déchirés elle-même ; si le cabinet de Vienne n'avait pas commis l'imprudence de commencer les hostilités, s'il n'avait pas donné par là raison aux accusations de ses ennemis et à la désertion de ses alliés, qui sait si les grandes puissances de l'Europe eussent assisté aussi tranquillement qu'elles l'ont fait au démembrement d'une des plus belles provinces de l'empire des Habsbourg ?

L'intérêt de la France, si elle veut voir cette question définitivement résolue, doit donc lui faire souhaiter la réunion d'un Cougrès. Nous pourrions ajouter que son honneur, dans ce cas, est pleinement d'accord avec ses intérêts. Le véritable honneur, pour un gouvernement, consiste-t-il à ne faire accepter les résultats de sa politique que par une seule puissance,

Digitized by Google

ou à les faire sanctionner par l'Europe entière? Posée en ces termes, la question n'est pas douteuse. On n'a jamais pensé qu'il fût plus glorieux de terminer une guerre heureuse par une convention particulière, limitée dans ses effets comme dans son origine, que par un traité solennel, destiné à entrer dans le droit public de l'Europe. Surtout on n'a jamais pensé qu'on dût se faire une loi de ne point admettre à la signature de la paix les puissances qui n'avaient point pris part à la guerre. On croyait, au contraire, qu'il y avait gloire et avantage pour le vainqueur à faire consacrer par les puissances qui avaient douté de la bonté de sa cause ou du succès de ses armes, le triomphe de cette même cause et de ces mêmes armes. La Prusse, qui n'avait point pris part à la guerre de Crimée, fut invitée à signer le traité de Paris, et personne ne pensa, à cette époque, que la France s'était humiliée devant la Prusse. Dira-t-on que, dans les circonstances actuelles, il serait peut-être difficile de faire admettre par les puissances neutres les stipulations de Villafranca? Alors, ce serait admettre ou que ces stipulations ont été mal conçues, ou que l'influence de la France n'est pas ce qu'elle devrait être au sortir d'une guerre si brillante. Nous ne pensons pas que nos honorables contradicteurs s'attachent à une de ces deux hypothèses, également blessantes pour le gouvernement impérial. Dira-t-on, enfin, en se rattachant à une parole prononcée récemment et à laquelle certains journaux, selon nous, ont attaché un sens trop rigoureux, que les puissances restées neutres ne doivent point être appelées au règlement de la question italienne, parce qu'elles y apporteraient des vues trop peu désintéressées? Mais qui donc est absolument désintéressé en politique? La France était-elle désintéressée quand elle est intervenue dans les affaires d'Italie? Qu'on y songe, ce serait là une critique amère de la politique impériale en Italie, et ses adversaires acharnés n'ont rien dit contre elle de plus fort. Qu'ont-ils prétendu au commencement de cette année? Précisément que la France n'avait aucun intérêt à soutenir au delà des Alpes. Pour nous, au contraire, nous avons pensé que notre pays avait un intérêt sérieux, pressant, à empêcher la prépondérance autrichienne de s'étendre sur l'Italie tout entière; nous l'avons pensé, nous le pensons encore. Autrement, la guerre eût été insensée. Un homme peut être désintéressé; un gouvernement n'a pas le droit de l'être, parce qu'il représente une nation tout entière. Maintenant, qui peut douter que les autres grandes puissances n'aient aussi des intérêts engagés dans la question italienne? Oui, sans doute, elles sont intéressées à ce que la Péninsule reçoive une organisation stable et définitive; elles sont intéressées à ce que l'état de ce pays ne favorise plus ou les projets ambitieux d'une puissance étrangère, ou les folles tentatives des révolutionnaires; elles sont intéressées, enfin, à ce que cette terrible question d'Italie ne puisse plus une seconde fois mettre, en quinze jours, une moitié de l'Europe en feu et l'autre en alarmes, et c'est justement parce qu'elles sont si fort intéressées

Digitized by Google

à écarter tant de dangers, que nous souhaiterions leur concours pour assurer enfin une solution qui ne laisse plus place à de nouvelles inquiétudes et à de nouvelles conflagrations. Au fond, tout le monde sent bien que l'Autriche seule a intérêt à écarter une intervention qui règlerait définitivement le sort de l'Italie, et lui ôterait l'espoir de reconquérir le terrain qu'elle a perdu; et que si les difficultés qui semblent se présenter faisaient écarter l'idée d'un congrès, ce ne serait pas le cabinet des Tuileries, mais celui de Vienne, qui aurait lieu de s'en féliciter.

Un congrès aurait d'ailleurs l'avantage de débarrasser peut-être la conférence de Zurich d'une des questions les plus difficiles et les plus embarrassantes qui puissent lui être soumises. Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs de la situation anormale et fort délicate dans laquelle se trouvent les provinces de l'Italie centrale. Personne n'ignore les événements par lesquels les populations de la Toscane, de Parme, de Modène et des Légations se sont trouvées abandonnées à elles-mêmes. Le sort de ces pays reste encore en suspens. D'un côté, la restauration des anciens souverains a été stipulée à Villafranca ; d'un autre côté, il semble bien difficile qu'une des trois puissances belligérantes se charge de faire exécuter cette condition par la force des armes. Sera-ce la France qui interviendra en faveur du grand duc de Toscane, par exemple, ou de son fils ? Mais la France a elle-même sanctionné, par la présence du 5e corps d'armée et par l'organisation d'une division toscane, tous les événements qui se sont accomplis à Florence. Sera-ce le Piémont ? On ne peut guère le penser, et le nouveau ministère sarde semble avoir été jusqu'à la dernière limite de ses concessions en rappelant les commissaires extraordinaires, et en s'abstenant de toute action sur l'esprit des populations. Enfin, la France laissera-t-elle l'Autriche accomplir la restauration des petits princes ? Ce serait consentir au rétablissement de cette prépondérance autrichienne qu'elle a voulu combattre et qu'elle a réussi à affaiblir. Il n'est pas certain d'ailleurs que l'intervention armée d'une des puissances belligérantes dans ces pays rencontrât l'approbation de toute l'Europe. Nous avons fait remarquer, à l'époque de la formation du cabinet whig en Angleterre, que lord John Russell apportait au Foreign-office des principes assez différents de ceux qui ont prévalu jusqu'à présent dans la diplomatie anglaise ; il semble vouloir rester fidèle à ces principes, qui accordent une grande importance aux vœux des populations. Il a formellement déclaré, dans une récente séance du parlement, que si les peuples du centre de l'Italie choisissaient une forme de gouvernement, l'Angleterre ne pouvait que favoriser la réalisation de leurs vœux, et s'opposer à tout ce qui aurait pour but de leur faire violence. Si le cabinet tout entier est décidé à suivre le chef du Foreign-office dans cette voie, on ne peut attendre le rétablissement des princes dépossédés que de la libre volonté de leurs sujets. Or, à moins d'un revirement d'opinion qui n'est pas impossible, mais que rien jusqu'à ce jour ne fait

Digitized by Google

prévoir, il est difficile de croire que le vœu des habitants de ces pays, notamment de la Toscane ou de Modène, soit favorable à leurs anciens princes. Peut-être M. de Reiset, qui connaît bien l'Italie et qui y possède une réelle influence, parviendra-t-il à obtenir des princes et de leurs sujets des concessions réciproques, et à fonder une restauration sur la promesse d'une constitution libérale. Mais, jusqu'à ce jour, le mouvement de l'opinion paraît se faire dans un tout autre sens. Les gouvernements provisoires auxquels les commissaires piémontais ont laissé leurs pouvoirs ont été partout reconnus sans peine. Des élections ont été ordonnées afin de former les assemblées qui doivent faire connaître le vœu du pays ; en Toscane, cette assemblée est déjà formée; elle a dû se réunir le 11 de ce mois, et les noms qu'elle contient, bien qu'ils n'aient point une couleur révolutionnaire, et qu'ils marquent même, en général, des tendances assez modérées, semblent incompatibles avec l'idée d'une restauration. Il est probable qu'il en sera de même dans les pays voisins, où les élections ont lieu en ce moment. Du reste, il faut convenir que, jusqu'à ce jour, ces gouvernements improvisés ont assez bien rempli leur rôle, et que les populations, placées dans une situation pleine de périls, se sont assez sagement conduites. L'ordre matériel n'a pas été troublé presque un seul instant; le parti révolutionnaire a été partout tenu à l'écart. Les Italiens ont donné par là une preuve de ce sens politique qu'une opinion assez répandue et sans doute injuste se plaisait à leur refuser. S'ils continuent à montrer la même sagesse, s'ils parviennent à constituer sans trouble un gouvernement régulier, ils auront peut-être pris la route la plus simple pour faire agréer leurs vœux : l'Europe se refuse rarement à sanctionner un fait accompli. Que les Toscans parviennent à s'entendre sur le nom du souverain qu'ils veulent appeler à régner sur eux ; qu'ils s'organisent eux-mêmes conformément à ce vœu ; qu'ils ne donnent prétexte à aucune accusation contre eux par des désordres intérieurs ou par des discussions violentes ; et il est possible qu'ils arrivent à un changement définitif de gouvernement qui eût paru chimérique il y a un an.

En avouant que nous formons des vœux pour la réunion d'un congrès, nous n'avons pas dissimulé que ce projet rencontrerait plus d'une sérieuse difficulté. Les premières objections devaient venir, non pas de la France, mais de l'Autriche : on assure, en effet, qu'elles se sont produites de ce côté avec une certaine vivacité. En Angleterre des objections d'un autre genre ont été faites. Là, on ne pense pas qu'il soit humiliant pour la France de faire sanctionner par l'Angleterre les stipulations qu'elle a rédigées. Certaines personnes pensent au contraire qu'il serait humiliant pour l'Angleterre de venir signer un traité dont toutes les conditions auraient été arrêtées entre la France et l'Autriche. C'est ce sentiment dont lord Elcho s'est rendu l'interprète en présentant à la Chambre des communes une motion ayant pour but de déclarer que le gouvernement anglais ne devait

Digitized by Google

en aucun cas prendre part à une conférence ou à un congrès chargé de terminer le réglement de la question italienne. La chambre a senti combien il serait impolitique de lier si étroitement les mains au gouvernement, et lord Elcho lui-même, à la fin de la séance, a consenti à retirer sa proposition. Mais la discussion, quoiqu'elle n'ait pas abouti, n'en a pas moins eu une grande importance. Elle a fourni aux principaux membres du cabinet, notamment à M. Gladstone, à lord John Russell et à lord Palmerston, l'occasion d'exposer avec de nouveaux développements et une très grande franchise leurs vues sur la question italienne. M. Gladstone, dans un discours remarquable à tous égards, a exprimé sur ce sujet des opinions si radicales, qu'un membre de l'opposition a cru pouvoir les comparer à celles d'un célèbre révolutionnaire italien avec lequel, assurément, l'honorable chancelier de l'Echiquier n'a aucune espèce de rapports. Lord John Russell a de nouveau fait connaître, avec une grande hardiesse de pensées et de termes, son peu de respect pour les petits princes dépossédés de l'Italie. Il a rappelé que le dogme de la légitimité avait déjà reçu des atteintes dans plus d'un Etat de l'Europe ; il a cité l'exemple de la France, de la Hollande, de la Belgique, de la Suède, de la Grande-Bretagne elle-même. Sur le fond de la question, lord John Russell et lord Palmerston ont déclaré tous deux que le cabinet de Londres n'avait en ce moment aucune intention de prendre part à un congrès et qu'il n'avait point reçu d'invitation à ce sujet, mais que si, ultérieurement, il avait l'occasion d'assurer la prospérité de la Péninsule et la paix de l'Europe en concourant à un bon règlement de la question italienne, il ne pouvait pas s'interdire d'avance une œuvre si utile.

Outre cette discussion, dont le résultat avait pu paraître un instant douteux, d'autres motifs encore ont attiré l'attention, durant cette quinzaine, sur les débats du Parlement anglais. L'opinion se préoccupait à juste titre de la manière dont la nouvelle du désarmement de la France serait accueillie par les organes les plus accrédités de la Grande-Bretagne. Il est regrettable de dire que la note insérée au *Moniteur* n'a pas eu peut-être tout l'effet qu'on s'en était promis. Sans doute les craintes immédiates ont disparu ; les vieux pairs d'Angleterre n'ont plus évoqué chaque jour le spectre du premier empire et la menace d'une descente des troupes françaises. Mais la Grande-Bretagne n'a pas cru devoir suivre notre exemple en diminuant comme nous ses armements. Les chefs de tous les partis se sont au contraire trouvés d'accord sur ce point, que les circonstances imposent à l'Angleterre le devoir de redoubler d'efforts pour la défense de ses côtes. Il est évident qu'il existe chez nos voisins certaines méfiances, injustes sans doute, mais qui, à coup sûr, ne pourront se calmer que lentement.

L'Autriche et la Prusse se trouvent dans une situation réciproque analogue à celle de la France et de l'Angleterre : toutes deux ont des méfiances à oublier, des explications à se donner. On parlait, depuis quelques

Digitized by Google

jours, d'un rapprochement entre ces deux puissances. Cette éventualité, en effet, est devenue moins invraisemblable depuis que l'Autriche a pu se convaincre que le cabinet de Berlin n'avait pris aucune part au projet de médiation auquel faisait allusion le manifeste impérial.

Pendant que les grands événements qui s'accomplissaient en Italie occupaient tous les esprits, la mort a frappé plus d'une tête royale. La cruelle maladie qui avait ôté au roi de Suède Oscar Ier l'usage d'une partie de ses facultés et l'exercice du pouvoir, a eu l'issue qu'on prévoyait depuis longtemps. L'avénement de son successeur, Charles XV, a eu lieu sans difficulté, et l'on pourrait ajouter sans opposition, si le dernier représentant de la dynastie déchue n'avait saisi cette occasion pour renouveler, auprès des cabinets de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de Londres, de Berlin et de Copenhague, la protestation qu'il leur avait déjà adressée, en 1844, à l'époque de l'avénement du feu roi. Le prétendant sur lequel cette circonstance vient d'appeler de nouveau l'attention publique est le fils du malheureux Gustave Adolphe IV, le prince Gustave de Holstein-Gottorp, plus connu sous le nom de prince de Wasa. Ce prince, en qui semble destinée à s'éteindre l'illustre lignée royale qu'il représente, est né en 1799, dix ans avant l'abdication de son père : il a donc aujourd'hui soixante ans. On sait qu'il est général et propriétaire d'un régiment dans l'armée autrichienne. Sa première protestation avait fourni au roi Oscar Ier l'occasion d'un trait qui fait également honneur à sa générosité et à son bon sens politique. Il existait une ordonnance, datée de 1812, qui interdisait, sous des peines sévères, toute communication avec les membres de la dynastie déchue : le nouveau souverain se hâta de l'abolir. Il n'eut jamais à regretter cette heureuse inspiration. Le roi Charles XV semble avoir conservé les généreuses traditions de la politique paternelle. Son ministre des affaires étrangères, le baron de Manderstrœm, vient d'adresser aux légations de Suède et de Norwége à l'étranger une circulaire dans laquelle la défense des droits de son souverain s'allie fort bien à un respect presque sympathique pour une grande infortune : « Si le prince de Wasa, dit-il, peut trouver, en formulant de nouveau sa réserve, quelque consolation à des malheurs dont notre roi se plaît à reconnaître que, personnellement, il a été une bien innocente victime, notre auguste souverain est bien loin d'y trouver à redire..... Les Stuarts aussi faisaient entendre, lors de chaque changement de règne, une réserve pareille : eux aussi se sont éteints loin du pays d'où les avaient bannis les fautes de leurs pères ; mais la mémoire de leurs aïeux, comme celle des grands rois de la maison de Wasa, qui, par leurs hautes vertus, ont fondé le bonheur et la gloire de la Suède, n'en reste pas moins impérissable. » On ne peut qu'applaudir à ce noble langage, dont les gouvernements nouveaux, dans notre temps de révolutions, n'ont pas toujours donné l'exemple à l'égard des gouvernements déchus. Bien que le principe de la légitimité, interprété d'une manière absolue,

Digitized by Google

ne puisse plus suffire aux conditions d'existence des nations modernes, il n'en conserve pas moins un caractère qui le rend respectable même à ceux qui croient devoir, dans certains cas, en repousser l'application exclusive. La modération dont use la dynastie française établie en Suède et en Norwége lui est d'ailleurs rendue plus facile par son affermissement désormais incontestable et par l'unanimité des sympathies dont l'entoure la population des deux royaumes.

Une autre mort, moins prévue que celle du roi Oscar, a excité une naturelle et triste impression. La jeune reine de Portugal, dont toutes les voix s'accordaient à vanter les grâces et la bonté, a été enlevée à un prince et à un peuple dont elle était adorée, par un mal aussi terrible que rapide. Le sentiment si général qu'avait fait naître cet événement a été renouvelé par la lecture d'une lettre touchante, dans laquelle le roi don Pedro, en exprimant sa propre douleur, remercie ses sujets de la part qu'ils y ont prise. Il rappelle, avec beaucoup de délicatesse et de dignité, que « son peuple et lui ont déjà été compagnons de malheur. » On n'a pas oublié, en effet, la conduite courageuse de ce prince, au milieu des circonstances, souvent difficiles, qui ont marqué le commencement de son règne, et surtout à l'époque où un fléau contagieux désolait sa capitale. Le nouvel événement qui vient de l'éprouver ne pourra qu'ajouter encore, s'il est possible, aux sympathies de l'Europe pour ce prince. La souveraine si inopinément ravie au Portugal était fille du prince de Hohenzollern-Sigmaringen : on sait que la branche de la famille royale de Prusse à laquelle appartient le président du conseil des ministres de ce pays professe la religion catholique.

Nous commençons à connaître l'impression produite par le traité de Villafranca même en dehors de l'Europe. Aux Etats-Unis, la nouvelle de la paix n'a point été accueillie avec une complète satisfaction. Les complications qui surviennent en Europe ne peuvent ordinairement qu'être favorables aux intérêts de l'Union américaine. La guerre offre à plusieurs de ses produits spéciaux un débouché considérable ; la dépréciation des valeurs financières sur le nouveau continent est favorable à ses capitalistes. Enfin qui sait si la lutte, en se généralisant, n'aurait pas fini par occuper toutes les grandes puissances européennes et par laisser le champ libre à des projets d'annexion que les hommes d'Etat de Washington ajournent quelquefois, mais n'abandonnent jamais? La sensation produite par l'annonce des préliminaires de Villafranca est d'ailleurs le seul fait qui nous soit marqué dans les dernières nouvelles. Le congrès est actuellement en vacances ; le président de la république prend les eaux ; Washington est désert ; la politique sommeille.

Le Mexique a toujours deux gouvernements : celui de Miramon à Mexico; celui de Juarez à la Vera-Cruz. Jusqu'à ce jour, Miramon avait paru s'appuyer sur le clergé ; aujourd'hui, il changerait de politique, donnerait à

Digitized by Google

la presse plus de liberté et confisquerait une partie des biens du clergé. On se demande sur quel appui il croit pouvoir compter, après avoir mécontenté tour à tour les deux partis extrêmes, dans un pays où il n'existe point de parti modéré. On annonce, en même temps, qu'un agent du gouvernement de la Vera-Cruz s'est rendu à New-York pour y négocier un emprunt, et enfin qu'un mouvement militaire vient d'avoir lieu à Guadalajuara, en faveur de Santa-Anna. Tous ces événements ne semblent pas de nature à faire cesser l'anarchie qui désole le Mexique depuis si longtemps ; ils ne peuvent que préparer, dans un avenir plus ou moins éloigné, l'intervention intéressée des Etats-Unis.

L'Amérique méridionale est le théâtre de dissensions semblables. On sait que la république Argentine présente, depuis plusieurs années déjà, le même spectacle qu'offre aujourd'hui le Mexique : deux gouvernements opposés dans un même pays, chacun soutenant son droit absolu et contestant la légitimité de l'autre ; tous deux prêts à en venir aux mains à la première occasion. L'un des deux gouvernements réside dans l'ancienne capitale, Buenos-Ayres, et domine sur le territoire environnant ; l'autre, sous le général Urquiza, a son siége à Parana, et s'étend sur la plus grande partie des provinces. L'hostilité qui existait entre l'Etat de Buenos-Ayres et les provinces scissionnaires semblait au moment de se changer en rupture ouverte, et des préparatifs étaient faits des deux côtés en vue d'une guerre prochaine.

Le Brésil seul, qui a eu le bon sens ou le bonheur de préférer la monarchie constitutionnelle à de hasardeuses expériences républicaines, est exempt de ces déplorables discordes et conserve, jusqu'à ce jour, le bienfait de l'ordre matériel. Tout n'est point parfait, toutefois, dans le jeune empire de l'Amérique du sud ; de graves questions y restent encore à trancher ; des embarras financiers et des crises monétaires y entravent fréquemment le commerce et appellent la vigilance du gouvernement ; les conditions faites à l'émigration européenne soulèvent de graves difficultés, dont la *Revue* a jadis entretenu ses lecteurs dans une étude spéciale, et qui ont provoqué plusieurs fois les réclamations des gouvernements de l'Europe, notamment du gouvernement fédéral de la Suisse. Mais, du moins, les questions qui peuvent préoccuper le Brésil sont débattues dans les Chambres ou entre les cabinets, et non pas dans les rues ou sur les champs de bataille, et les changements politiques s'y font par des lois ou par des décrets, et non pas à coups de fusil.

ÉDOUARD BOINVILLIERS

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron. 5.

Digitized by Google

DES

IMPOTS DE CONSOMMATION

DEUXIÈME PARTIE[1]

III. — L'IMPÔT DU SEL

Parmi les divers objets de consommation qu'atteignent les législations financières, le sel est peut-être celui qu'il convient de placer en première ligne. La contribution qui frappe cette denrée est aussi ancienne que générale; on la retrouve en remontant aux époques les plus éloignées, on la rencontre sous les climats les plus différents : à ce double titre, elle méritait le rang que nous lui donnons dans l'ordre de nos recherches.

Le sel est obtenu par l'homme sous des formes diverses. On le retire : 1° du sein de la terre, à l'état solide ; 2° des sources salées, par l'évaporation ; 3° des sables de la mer, par le lavage ; 4° des eaux de la mer, par l'évaporation. Le premier de ces procédés s'applique notamment en Pologne, en Hongrie, en Catalogne, dans quelques parties de la France ; le second dans les Basses-Pyrénées, dans nos provinces de l'Est, dans le Tyrol ; le troisième en Normandie ; le quatrième sur les côtes de différents pays, et notamment sur nos côtes de la Méditerranée et de l'Océan. Dans toutes ces conditions diverses, l'extraction du sel est d'une surveillance facile ; sa valeur intrinsèque est modique : ce sont là deux raisons qui facilitent l'établissement d'une taxe sur cette denrée. Aussi l'impôt du sel remonte-t-il à une haute antiquité. On remarquera que chez nous cet impôt avait reçu le nom de *gabelle*, que son étymologie permet d'appliquer à tous les impôts, et que les financiers italiens et espagnols appliquent en effet à di-

[1] Voir 2e série, t. IX, p. 609 (livr. du 30 juin 1859).

Digitized by Google

verses taxes : il semble que nos financiers l'aient regardé en quelque sorte comme l'impôt par l'excellence, tandis que les contribuables le regardaient peut-être comme l'impôt le plus onéreux.

La Bible renferme plus d'un renseignement curieux sur les institutions des peuples dont elle nous retrace les destinées. Elle nous apprend que l'impôt du sel existait en Syrie sous les successeurs d'Alexandre. Le chapitre x du livre Ier des *Machabées* rapporte que Démétrius l'adoucit pour les Juifs : « *Et nunc absolvo vos et omnes Judæos a tributis et pretia salis indulgeo.* »

A Rome, le monopole du sel paraît avoir été de bonne heure délégué à des particuliers. Cet état de choses fut changé en l'an 246 de Rome, comme l'a remarqué avec raison un auteur italien, M. Louis Guarini, dans son ouvrage sur *les Finances du peuple romain*. C'était au moment où la République soutenait la guerre contre Tarquin et Porsenna. La royauté déchue conservait encore des partisans, et le sénat devait être désireux de supprimer toute cause d'irritation dans le peuple en adoucissant les impôts. Il décida que le monopole du sel serait administré directement par l'Etat ; cette mesure avait pour but de réduire le prix du sel devenu exorbitant : « *Salis quoque vendendi arbitrium, quia impenso pretio venibat, in publicum omne sumptum, ademptum privatis.* » Ce sont les expressions de Tite-Live, au chapitre IX du livre II de ses Histoires. Trois siècles plus tard, le monopole fut modifié. Les Romains, qui aimaient les surnoms, appliquèrent au principal auteur de ce changement une épithète qui a trompé certains auteurs, tels que MM. Dureau de la Malle et Mac-Culloch : ils ont attribué à ce personnage l'invention d'un procédé fiscal connu depuis longtemps, et dont il n'avait fait que modifier l'application. A cette époque, Rome luttait contre Carthage ; Annibal était en Italie, et les besoins de l'Etat réclamaient de nouvelles ressources. Tous les citoyens étaient unis contre l'ennemi commun : le sénat pouvait sans crainte élever les impôts. Mais il paraît que les augmentations furent inégales ; un sentiment de vengeance particulière avait quelque peu altéré l'équité d'un des magistrats qui présidèrent à la répartition de l'impôt. « Les consuls, dit Tite-Live, mirent aussi un nouvel impôt sur le sel. Jusque-là cette denrée n'avait été vendue qu'au prix de six deniers, à Rome et dans toute l'Italie ; ils la laissèrent à Rome au même taux, mais la portèrent à des prix plus ou moins élevés dans les villes de foires ou de marchés. On attribuait cette augmentation de taxe à l'un des censeurs, irrité contre le peuple parce qu'il avait subi naguère une injuste condamnation ; on remarqua même que cette surcharge porta principalement sur les tribus qui avaient provoqué cette injustice ; de là Livius fut surnommé *Salinator*. » Le monopole du sel paraît avoir

Digitized by Google

subsisté, sauf quelques changements de détail, pendant tout le cours de la République. « Sous les empereurs, dit M. Dureau de la Malle, les particuliers semblent avoir recouvré le droit de fabriquer et de vendre du sel à bas prix, soit au fisc, soit aux fermiers généraux des salines. » L'impôt, d'après le même écrivain, avait été sous l'Empire *fixe, modéré, perçu à la fabrication, et ne gênant ni l'agriculture ni les contribuables.*

On ne s'étonnera pas de retrouver l'impôt du sel établi, au moyen âge, dans tout le midi de l'Europe. Les traditions romaines contribuent à l'y introduire, et la nature le soutient par une production abondante. Dans quelques contrées du nord, les circonstances semblent beaucoup moins favorables à cette branche de revenu public. M. Alfred Maury, dans un savant travail sur la philologie comparée, a constaté que les langues finnoises et tartares n'ont pas de nom pour désigner le sel, et que, pour suppléer à cette insuffisance, elles ont dû emprunter des mots au rameau philologique sanscrit-grec-latin. Il rapporte en outre que l'usage du sel resta longtemps inconnu aux habitants de l'Europe septentrionale, et que Christian II, roi de Danemark, gagna les paysans suédois en leur apportant ce condiment. L'*Histoire du Danemark*, par Mallet; la *Vie de Gustave Wasa*, par Archenholz, renferment des documents sur ce sujet.

On peut trouver dans la savante *Histoire de Venise*, par Daru, des détails relatifs à l'impôt du sel (*ufizio del sale*), qui fut établi dans cette république italienne jusqu'au XVIIIe siècle.

Mais la France a été, dans les siècles passés, la véritable patrie de l'impôt sur le sel. Nulle part le produit financier de cette taxe n'a été plus considérable, ni son assiette plus curieuse à étudier; nulle part les impressions morales qu'elle a fait naître n'ont été plus vives et plus ardentes. A tous ces titres, on nous permettra d'étudier avec quelque détail le système assez compliqué de nos anciennes gabelles.

L'opinion commune fixe à l'année 1342 l'établissement du premier impôt sur le sel. Il fut créé par Philippe de Valois, à titre d'*aide*, et pour faire face à des besoins imprévus; mais il ne conserva pas longtemps ce caractère temporaire : comme beaucoup d'autres impôts indirects, il devint définitif et perpétuel à l'avénement de Charles VI. Déjà il avait reçu le nom générique de gabelle, qu'il finit par garder seul.

Jusque vers la fin du règne de François Ier, le sel resta marchand; il était vendu dans les greniers du roi, pour le compte des particuliers, qui étaient tenus de l'y faire conduire. Les droits royaux étaient perçus lors de chaque vente par des officiers spéciaux (grenetiers, contrôleurs), et le prix du sel payé aux marchands. Le montant du droit avait été originairement fixé au cinquième du prix de

Digitized by Google

vente ; mais, depuis, des *crues* avaient été ordonnées dans certaines provinces ; d'autres, au contraire, jouissaient de modérations considérables, quelques-unes même d'exemptions. La diversité de la taxe et les imperfections du mode de régie donnaient lieu à des fraudes, à des malversations nombreuses. Une ordonnance de 1541 supprima les greniers, remplaça le droit à la vente par un droit à l'enlèvement des marais salants, et autorisa les marchands, après acquittement de ce droit, à transporter et vendre le sel partout où bon leur semblerait. Une ordonnance de l'année suivante fixa le droit pour tout le royaume au taux uniforme de 24 litres par muid, et assujettit à la gabelle les sels destinés au commerce avec l'étranger, et leurs salaisons maritimes. Cette tentative prématurée d'uniformité souleva de violentes réclamations. D'un autre côté, la liberté de vendre en tous lieux, accordée aux marchands, avait occasionné l'accumulation de cette denrée dans certaines parties du royaume, pendant qu'elle faisait défaut dans d'autres provinces. On fut obligé, dès 1543, de revenir au système antérieur. En 1544, deux ordonnances de juillet et de décembre prescrivirent le rétablissement des anciens greniers à sel, et l'extension de ce mode de régie à plusieurs provinces privilégiées, où il n'avait pas encore été appliqué. La Guyenne, la Saintonge, le Poitou et l'Angoumois protestèrent, les armes à la main, contre cette onéreuse innovation. L'insurrection fut réprimée ; mais le gouvernement jugea plus prudent d'en prévenir le retour en accédant aux offres des états de ces provinces. Il leur abandonna d'abord la perception de l'impôt, puis, en 1553, les affranchit à perpétuité des droits de gabelles, moyennant une somme une fois payée de 1,194,000 livres.

Quelques années auparavant, les marchands avaient été définitivement exclus de la vente du sel dans les pays de gabelle. Une ordonnance de janvier 1547 avait décidé que le droit de fournir les greniers royaux serait mis en ferme à partir de 1548. D'après la même ordonnance, la perception des droits royaux dut être également affermée. Dans l'origine, chaque grenier était affermé en particulier. En 1578, fut créée la ferme générale des droits pour les gabelles de France ; vingt ans après, elle acquit la ferme des approvisionnements. Peu à peu elle absorba toutes les fermes particulières qui avaient encore subsisté quelque temps, et, au moment de la révolution de 1789, elle était seule chargée de la perception des droits sur le sel dans toute l'étendue du royaume et de l'approvisionnement de tous les greniers.

Il ne faudrait pas croire que, pour être perçus par une seule ferme, les droits sur le sel fussent devenus uniformes. Rien au contraire n'était plus varié, en France, que la législation financière du sel. Nous avons indiqué une distinction créée par l'édit de 1553 : il y en avait beaucoup d'autres. Certaines provinces avaient, lors de leur

Digitized by Google

annexion, stipulé et obtenu des franchises et des immunités. La situation n'était même pas identique dans tous les pays de gabelle. Suivant Moreau de Beaumont, le royaume se divisait, pour l'impôt du sel, en quatre zones irrégulières : pays de grandes gabelles, pays de petites gabelles, comprenant les gabelles de salines ; pays rédimés, pays exempts. Nous allons indiquer rapidement quelles étaient, en 1789, la législation et l'administration de ces différents pays.

Les pays de *grandes gabelles* comprenaient les généralités de Paris, Orléans, Tours, Bourges, Moulins, Dijon, Châlons, Soissons, Amiens, Rouen, Caen, Alençon. Dans ces généralités se trouvaient un grand nombre de lieux privilégiés : nous en parlerons plus loin. Les pays de grandes gabelles étaient régis par l'ordonnance générale de 1680, qui avait déterminé tout ce qui concernait les approvisionnements, les ventes et les moyens de conservation, c'est-à-dire la répression des fraudes et abus.

Les *approvisionnements* devaient être exclusivement faits en sels français ; l'importation des sels étrangers n'était permise qu'en cas de disette et sur une autorisation expresse. Les propriétaires des marais salants étaient tenus de les sauner suffisamment, de manière que la ferme générale y pût prendre chaque année, au prix courant, la quantité de muids réglée par arrêts du conseil. Les sels, chargés sur bateaux français, autant que faire se pouvait, étaient transportés et déposés, sous le contrôle d'officiers mesureurs, dans des magasins entretenus par la ferme générale aux embouchures de la Loire, de l'Orne, de la Somme et de la Seine. De là, ils étaient dirigés, suivant les besoins, sur les divers greniers, où ils ne pouvaient être livrés en vente qu'après deux années de séjour.

Les greniers se divisaient, pour la vente du sel, en *greniers de vente volontaire*, et *greniers d'impôt*. Dans les premiers, le sel était levé par les ressortissants, suivant leurs besoins ; toutefois ils étaient tenus d'en faire une consommation minima annuelle, pour pot et salière, de 7 livres par individu âgé de plus de sept ans (7 livres représentaient un 14e du minot de Brouage, qui pesait de 96 à 98 livres). C'était là ce que nos pères nommaient le *devoir de gabelle*, et ce *devoir* devait être accompli dans les six premiers mois de l'année, sous des peines sévères, qui allaient jusqu'à la contrainte par corps pour les taillables, jusqu'à la saisie des revenus pour les nobles et ecclésiastiques. Le sel destiné aux salaisons devait être distingué, lors de la levée, sous peine de confiscation. Comme moyen de contrôle pour l'accomplissement du devoir de gabelle, les collecteurs et syndics des villes franches étaient tenus de remettre chaque année, aux commis de la ferme générale, copie de leurs rôles, avec indication du nombre des membres de chaque famille, de la quantité des

Digitized by Google

bestiaux, etc. L'accomplissement du devoir de gabelle était une lourde charge pour les nécessiteux ; une déclaration de 1709 en dispensa à l'avenir tous les pauvres, c'est-à-dire ceux qui étaient imposés à moins de trente sous de taille ou de capitation dans les villes franches ; ils avaient la faculté de prendre du sel en détail, au poids ou à la mesure, chez les *regrattiers*, particuliers commissionnés par la ferme générale, qui vendaient au même prix que le grenier, sauf une légère augmentation pour bénéfices et frais de transport. Défense était faite à tous ceux qui consommaient annuellement plus d'un boisseau de sel dans leurs maisons, de s'approvisionner aux regrats.

Les *greniers de vente par impôt* avaient été établis dans les paroisses voisines de la mer et des pays exempts, où la possibilité de s'approvisionner de faux sel aurait rendu à peu près nul le débit des greniers de vente volontaire. La quotité de l'impôt était réglée annuellement, pour chaque grenier, par arrêt du conseil ; la répartition entre les villes et villages confiée à l'intendant avec le concours des officiers des greniers ; la confection des rôles remise à des collecteurs qui levaient dans les huit jours, de chaque quartier, le sel de la paroisse, et le délivraient aux habitants dans la huitaine suivante. Les collecteurs étaient solidairement responsables du recouvrement du prix du sel. A leur défaut, la responsabilité incombait aux principaux habitants. Les nobles et ecclésiastiques, ne pouvant être compris aux rôles d'imposition, étaient, comme dans le ressort des autres greniers, assujettis au devoir de gabelle. Défense était faite, sauf quelques exceptions, d'employer le sel d'impôt aux grosses salaisons.

Il y avait, dans les pays de grandes gabelles, 250 greniers à sel, 179 de vente volontaire, 34 d'impôt et 37 mixtes.

La distribution du sel se faisait, dans ces greniers, par les agents de la ferme générale, sous la surveillance d'officiers du roi (grenetiers, contrôleurs, etc.), chargés de contrôler la quantité et la qualité des livraisons. Ces mêmes officiers jugeaient, en première instance, les contraventions commises par les faux sauniers. Necker, dans son *Traité de l'administration des finances* (1785), évalue à 760,000 quintaux la quantité de sel débitée annuellement pour le compte du roi, dans les provinces de grandes gabelles ; la population de ces provinces étant environ de 8,300,000 âmes, la consommation moyenne par tête d'habitant de tout sexe et âge, était, par suite, de 9 livres 1/6, c'est-à-dire supérieure au *devoir de gabelle*. Le prix moyen du quintal était, à la même époque, de 62 livres.

Les *moyens de conservation* comprenaient, outre ceux que nous avons déjà énumérés, la police des priviléges et la répression du faux saunage.

Digitized by Google

Les priviléges étaient de deux sortes : ils existaient en faveur d'individus ou de localités. Les priviléges individuels recevaient le nom de *francs-salés*. Il y avait des francs-salés d'*attribution ;* c'étaient des exemptions de gabelles accordées à certains offices par l'édit qui les avait créés ; ces exemptions, dont jouissaient, par exemple, le parlement, la Cour des aides et celle des comptes, les chancelleries, les receveurs généraux, faisaient, en quelque sorte, partie de l'intérêt de la somme versée pour l'acquisition de l'office ; elles ne dispensaient pas du payement du prix marchand du sel. Il y avait des francs-salés de *gratification* et des francs-salés d'*aumône ;* ceux-ci, comme leur nom l'indique, étaient à titre complétement gratuit. Les uns s'accordaient aux gouverneurs et états-majors de certaines places ; les autres à quelques communautés religieuses. Tous les francs-salés avaient pour caractère d'être exclusivement limités à la consommation personnelle des privilégiés. Le don ou la vente du sel entraînait déchéance.

Les *lieux privilégiés* étaient nombreux dans les pays de grandes gabelles. On doit placer en première ligne les pays de *quart-bouillon* (élections d'Avranches, Domfront, Coutances, Mortain, Carentan, Saint-Lô, Valognes, Vire et une grande partie de l'élection de Bayeux), ainsi nommés, parce qu'originairement ils étaient assujettis à un droit s'élevant au quart du prix du sel. Des crues successives avaient porté aux 2/5 ce droit, qui se percevait à la vente. Le sel consommé par les pays de quart-bouillon était fabriqué sur les lieux mêmes ; on le regardait comme d'une qualité inférieure. La régie du quart-bouillon n'avait pas seulement pour objet la perception des droits ; elle était aussi destinée à prévenir le transport frauduleux dans les provinces voisines ; à cet effet, la consommation annuelle de chaque individu, au-dessus de huit ans, avait été limitée à 25 livres pesant, tant pour pot et salière que pour les grosses salaisons ; aucun usager ne pouvait lever le sel que sur production d'un certificat du curé de sa paroisse. La population des pays de quart-bouillon était environ de 505,000 âmes ; la consommation annuelle s'élevait à 115,000 quintaux, ce qui faisait une consommation moyenne de 19 l. 1/2 par tête. C'est le double de la consommation que nous avons constatée dans les pays de grandes gabelles.

Les villes du Havre, de Dieppe, de Fécamp, de Saint-Valery sur Somme, de Saint-Valery en Caux, de Honfleur, d'Eu, du Tréport, du Bourg-d'Ault et de Cherbourg, ainsi que les paroisses du Rethélois, jouissaient d'exemptions ou de modérations d'impôt. Les habitants de toutes les villes et paroisses de Normandie et Picardie pouvaient prendre, dans les greniers de leur domicile, le sel au prix marchand, pour les salaisons de poissons.

Digitized by Google

C'était dans le gouvernement de Brouage qu'existaient la plupart des marais salants. Le sel y était soumis primitivement à un droit principal de 35 sous par muid, crues non comprises : le muid de Brouage équivalait aux 2/5 du muid de Paris. L'ordonnance de 1680 réduisit le droit à 30 s. 9 d. pour le sel qui servait à l'approvisionnement des gabelles. Le droit de Brouage et celui *de la traite de Charente* atteignaient les sels destinés à la consommation des provinces rédimées. L'ordonnance de 1680 avait prescrit, à l'enlèvement et au transport des sels de Brouage, des formalités nombreuses, afin de prévenir les fraudes. Le concours de jurés mesureurs, la prise de congés étaient obligatoires ; les commis de la ferme générale avaient droit de visite, et, en cas de contravention, de saisie sur les bâtiments employés aux transports des sels. Dans une zone de 4 lieues de chaque côté des rivières de la Sèvre nantaise et du Lay en bas Poitou, sur toute l'étendue de la traite de Charente, il était interdit d'établir aucun entrepôt ni magasin de sel ; la consommation annuelle des habitants de cette zone était fixée à 2 boisseaux par ménage de 8 personnes.

L'histoire de notre ancienne législation fiscale montre une grande préoccupation relative à la répression du faux saunage. Il est naturel d'en parler à propos des pays de grandes gabelles, dans lesquels cette fraude présentait le plus grand intérêt. Malgré toutes les précautions adoptées, malgré le droit de perquisition et de recherche attribué aux commis de la ferme générale dans les maisons de tous les bourgs et villages limitrophes, la contrebande du sel avait pris un très grand développement. Il est vrai que l'inégalité des droits établis dans les différentes provinces offrait à la fraude un appât considérable : le muid de sel, qui valait 59 livres dans le Maine, n'en coûtait que 2 ou 3 à quelques lieues de là, en Bretagne ; l'habitant du Limousin et de l'Auvergne avait pour 9 livres ce que celui du Berry et du Bourbonnais payait jusqu'à 61 livres. Il y avait deux principales espèces de faux saunage : le premier consistait dans une filtration imperceptible provenant des provinces exemptes ; il était combattu par l'établissement de dépôts, dont nous parlerons plus loin ; le second avait pour objet l'introduction, le commerce et l'usage de ce qu'on appelait le faux sel dans les pays de gabelles. Le commerce du sel étranger était interdit à peine des galères à perpétuité. Celui du sel, pris ailleurs qu'aux greniers et regrats, entraînait des peines graduées, suivant la gravité du délit. La peine de mort était prononcée contre les faux sauniers attroupés en armes, au nombre de 5 et plus ; s'ils se réunissaient au nombre de moins de 5, ils étaient condamnés à 3 ans de galères et à 300 livres d'amende pour la première fois ; la récidive était punie de mort. La peine était de 200 livres d'amende et, en cas de récidive,

Digitized by Google

de 400 livres, et de 9 ans de galères contre les faux sauniers sans armes avec chevaux et charrettes; de 200 livres d'amende et, en cas de récidive, de 6 ans de galères et 300 livres d'amende contre les faux sauniers à porte-col, sans armes; dans les cas où les hommes encouraient la peine des galères, les femmes étaient condamnées au fouet et au bannissement. Malgré ces pénalités rigoureuses, le nombre des faux sauniers ne faisait que s'accroître. Necker, dans son *Traité de l'administration des finances*, dit que, par année commune, le faux saunage occasionnait en France 3,700 saisies dans l'intérieur des maisons; qu'on arrêtait, sur les grands chemins et dans les lieux de passage, 2,300 hommes, 1,800 femmes, 6,600 enfants, 1,100 chevaux et 50 voitures; et qu'enfin le crime de contrebande sur le sel et le tabac envoyait en moyenne chaque année 300 individus et en maintenait constamment 17 à 1,800 sur les galères de l'Etat.

Les *petites gabelles* comprenaient le Lyonnais, le Forez, le Beaujolais, le Mâconnais, le Velay, le Haut-Vivarais, la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex; la Provence, le comtat d'Avignon, Arles et les Maries; le Dauphiné; le Languedoc, le Bas-Vivarais, le Roussillon, le Rouergue, une partie de la haute Auvergne. Ces divers pays se subdivisaient, pour les gabelles, en quatre catégories : gabelles du Lyonnais; gabelles de Provence; gabelles de Dauphiné; gabelles de Languedoc. L'ordonnance de 1680 ne leur était pas applicable; ils étaient régis par des règlements particuliers, et le prix du sel avait été fixé, pour chaque chambre et grenier, par arrêts du conseil.

Les *approvisionnements* se faisaient dans l'étendue de la ferme des petites gabelles, aux salins de Peccais, Peyriac, Sijean, en Languedoc; et à ceux de Hyères, les Ambiez, Berre, Badou et les Maries, en Provence. Les salins de Peccais étaient de beaucoup les plus considérables; le prix que la ferme devait payer aux propriétaires avait été fixé à 42 liv. 15 s. par muid de 171 minots, savoir : 30 liv. droit principal, et le surplus comme droit de *blanque* (primitivement d'un *blanc*), accordé pour l'entretien et la réparation des salins. De son côté, la ferme générale retenait sur le droit principal celui de *septem* ou du septième, établi à l'origine à titre d'inféodation. Les sels des différents salins restaient sous la main du fermier; on ne pouvait en enlever la moindre partie sans son consentement; il était expressément interdit aux propriétaires d'en disposer par vente ou gratification. Un contrôle actif et rigoureux s'exerçait sur le transport du sel. Le mesurage, précédemment fait à la pelle, à la cloche et à la romaine, ne l'était plus, depuis 1711, qu'à *la trémie*, comme dans l'étendue des grandes gabelles, et la division avait lieu par minot, demi-minot et quart de minot.

Digitized by Google

La consommation du sel n'était point forcée ; mais il était interdit de faire usage d'autre sel que de celui qui était vendu par les greniers du roi ; et, comme moyen de contrôle, en Lyonnais, en Roussillon et dans quelques localités du Languedoc et du Dauphiné, les consommateurs étaient tenus, même à leur domicile, de produire, à toute réquisition des commis de la ferme, des billets de gabelle, justifiant de l'origine du sel trouvé entre leurs mains. Indépendamment des greniers ou chambres, il y avait des *regrats*, ouverts aux riches comme aux pauvres. En Lyonnais et en Provence, les regrattiers étaient commissionnés par le fermier, devaient se munir de billets de gabelle, et vendaient en gros ou en détail, à des prix arrêtés par les officiers des gabelles, et dépassant le prix des greniers d'une faible somme pour frais de transport et bénéfices du marchand. Il n'y avait pas de regrattiers en Dauphiné ; le commerce du sel se faisait librement, sous l'obligation de produire des billets de gabelle, et de ne vendre qu'aux seuls consommateurs.

La population des provinces de petites gabelles, distraction faite des habitants des lieux privilégiés, était environ de 4,600,000 âmes; la consommation annuelle s'élevant à 640,000 quintaux, c'était une moyenne de 11 livres 3/4 par tête. Le prix moyen du sel était de 33 liv. 10 s. par quintal.

Les *moyens de conservation* comprenaient, comme pour les grandes gabelles, la police des priviléges et la répression du faux saunage. Les francs-salés existaient dans les pays de petites comme dans ceux de grandes gabelles. Necker évalue leur montant annuel, pour les deux zones, à 15,000 quintaux. Quelques villes, Aigues-Mortes, Arles, Les Maries, étaient exemptes de tous droits. Cette, la vallée de Barcelonnette, les pays de Sault, de Chalabre et du Douezon jouissaient de modération d'impôt. Pour prévenir les versements du dehors, la ferme générale prenait à bail les gabelles du comtat d'Avignon, appartenant au pape. Les droits y étaient très inférieurs.

Parmi les moyens de conservation, il faut noter la prohibition des viandes salées étrangères : les poissons salés de même provenance étaient assujettis à un droit dit *de rachat*.

La juridiction, tant civile que criminelle, appartenait en première instance à des juges visiteurs, chargés en même temps de l'inspection d'un certain nombre de greniers.

Moreau de Beaumont, dans son mémoire sur les impositions de la France, place à la suite des pays de petites gabelles quatre provinces généralement désignées sous le nom de *gabelles de salines:* la Franche-Comté, les Trois-Evêchés, la Lorraine et l'Alsace. Ces provinces tiraient leur consommation de salines appartenant la plupart au roi et exploitées par la ferme générale : elles étaient situées

Digitized by Google

à Salins et à Montmorot, pour la Franche-Comté ; à Moyenvic, Dieuze et Château-Salins pour les autres pays. A chaque saline était affecté un arrondissement spécial de bois, d'une zone plus ou moins étendue, et généralement placé sous l'administration d'un commissaire du conseil. Les ventes se faisaient par les soins de la ferme générale, à des prix fixés par arrêts du conseil. La ferme générale avait le droit d'établir des magasins de distribution, ou de commettre des regrattiers.

En Franche-Comté, une partie du sel dit d'*ordinaire* était distribué entre les villes et localités, suivant d'anciens rôles ; le reste se débitait dans les magasins, suivant les besoins de la consommation.

En Alsace, les droits de gabelles n'appartenaient au roi que dans les pays anciennement réunis. La population des pays de salines était de 1,960,000 âmes ; la consommation annuelle de 275,000 quintaux, ou 14 livres par habitant. Le prix moyen du sel s'élevait à 21 liv. 10 s. par quintal.

Les produits des salines n'alimentaient pas exclusivement la consommation des quatre provinces dont nous venons de parler ; ils servaient également aux fournitures des cantons suisses, qui se faisaient par l'entremise de la ferme générale, partie au nom du roi, en exécution d'anciens traités, à des prix à peine rémunérateurs, et partie à titre de commerce libre. La ferme générale avait également le droit de vendre du sel aux pays étrangers des bords du Rhin, et chaque année elle leur faisait des livraisons considérables.

Les *pays rédimés* étaient le Poitou, la Saintonge, la Rochelle, l'Angoumois, le Limousin, une partie de l'Auvergne, le Périgord, le Quercy, la Guyenne, la sénéchaussée de Bordeaux, le Bigorre, le Commainges et le pays de Foix. Ces provinces étaient celles qui, en 1553, s'étaient rachetées de la gabelle à perpétuité. Depuis lors, les sels destinés à leur consommation n'acquittaient plus que des droits de traites (35 sous de Brouage, traite de Charente), le commerce du sel était complétement libre, excepté dans les parties qui avoisinaient les pays de gabelles. Ici, la nécessité de prévenir les versements frauduleux avait obligé d'établir tout un système de restrictions : on avait créé *des dépôts* pour la consommation d'un certain nombre de paroisses ; elles étaient tenues de s'approvisionner exclusivement dans ces dépôts ou chez des marchands autorisés qui s'y étaient eux-mêmes fournis. Nul amas de sel ne pouvait être fait dans l'étendue des paroisses sous peine de confiscation et d'amende ; en cas de récidive, les délinquants étaient considérés comme faux sauniers. La consommation était limitée à un minot par 7 personnes, tant pour pot et salière que pour grosses salaisons. Les collecteurs et syndics devaient remettre annuellement copie de leurs rôles aux préposés de

Digitized by Google

la ferme générale. La production de certificats d'origine, délivrés par les curés, était nécessaire pour la levée du sel. Les transports faisaient l'objet d'une active et rigoureuse surveillance.

Necker évalue à 830,000 quintaux la consommation annuelle des pays rédimés ; la population s'élevant à 4,625,000 âmes, la moyenne était de 18 livres par tête.

Les *pays exempts* étaient la Bretagne, l'Artois, le Cambrésis, le Hainaut, la Flandre. Là, le sel était franc de tous droits. Nous n'avons à nous occuper de ces provinces que pour indiquer les mesures restrictives que la nécessité d'empêcher la contrebande avait imposées au commerce et à la consommation sur les frontières des pays soumis aux gabelles.

Dans une zone, qui variait de 2 à 3 lieues, la consommation annuelle était fixée à un minot de 100 livres pesant, pour sept personnes ; il était interdit de faire aucun amas de sel pour une consommation de plus de six mois. Des règles sévères présidaient à la vente et au transport des sels. Les commis de la ferme générale avaient droit de visite domiciliaire, avec l'assistance des autorités municipales. Le faux saunage, le recel, l'asile même et la nourriture accordés aux contrebandiers étaient rigoureusement punis. L'usage et le commerce du sel gris pouvant favoriser la fraude avaient été prohibés en Artois, en Cambrésis, en Hainaut et en Flandre, sauf quelques exceptions (raffineries, pêche maritime en Flandre, etc.). Au delà de la zone soumise à ces restrictions, la consommation du sel était exempte de tout impôt et même de tout contrôle. Il était difficile d'en évaluer la quotité avec précision. M. Necker pensait qu'elle était équivalente à celle des pays rédimés.

Les lecteurs qui voudront mesurer les variations de prix du sel sous la législation des gabelles, les trouveront résumés dans les colonnes suivantes extraites du *Compte rendu* de Necker, en 1780.

1° — PROVINCES DE GRANDES GABELLES

Provinces.	Prix du sel (quintal).				Provinces.	Prix du sel (quintal).			
Isle-de-France	60 l.	7 s.	à »» l.	»» s.	Picardie (Boulonnais et Calaisis exceptés)	57 l.	»» s.	à 59 l.	»» s.
Maine	58	19	— »»	»»	Normandie (pays de quart-bouillon, exceptés)	54	15	— »»	»»
Anjou	56	3	— 58	19	Perche	54	15	— »»	»»
Touraine	58	19	— 60	7	Pays de quart-bouillon, prix commun	13	»»	— »»	»»
Orléanais	58	19	— 61	15	Gabelles du Rethélois	15	15	— 17	10
Berry	60	7	— 61	15					
Bourbonnais	61	15	— »»	»»					
Bourgogne	61	19	— »»	»»					
Champagne (Rethélois excepté)	60	7	— 61	15					

Digitized by Google

2° — PROVINCES DE PETITES GABELLES

Provinces.	Prix du sel (quintal).			
Mâconnais	57 l.	10 s. à	»» l.	»» s.
Bresse et Bugey	53	7	—55	8
Lyonnais, Forez, Beaujolais et Dombes	40	7	—42	16
Dauphiné	30	3	—32	13
Briançonnais	22	8	—»»	»»
Vallée de Barcelonnette	9	6	—»»	»»
Provence	22	8	—27	6
Velay et Vivarais	28	2	—32	5
Auvergne et Rouergue (partie méridionale)	28	15	—»»	»»
Gevaudan	33	»»	—33	10
Languedoc	30	17	—»»	»»
Pays de Sault et Chalabre (Languedoc)	10 l.	11 s. à	15 l.	2 s.
Roussillon	15	8	—20	12
Gabelles de salines.				
Lorraine et Clermontois	27	10	—»»	»»
Trois-Evêchés	36	»»	—»»	»»
Franche-Comté	15	(Sel ordinaire et extraordinaire).		
Alsace	12	10	—»»	»»

3° — PROVINCES RÉDIMÉES

Poitou, Aunis et Saintonge (à l'exception des parties limitrophes des marais salants)	6	»»	— 8	»»
Angoumois	7	»»	— 8	»»
Limousin	8	»»	— 9	»»
Auvergne (sauf la partie soumise aux petites gabelles)	9	»»	—11	»»
Périgord, Quercy, Guyenne	7	»»	—10	»»
Sénéchaussée de Bordeaux	6	»»	— 7	»»
Bigorre, Comminges et Pays de Foix	9	»»	—10	»»

4° — PROVINCES FRANCHES

Bretagne	1	10	— 3	»»
Boulonnais et Calaisis	7	»»	— 8	»»
Artois, Flandre, Hainaut	7	»»	— 8	»»
Principauté de Sedan et Raucour	6	»»	—»»	»»
Pays de Gex	6	»»	—»»	»»
Comtat d'Avignon	6	»»	—»»	»»
Territoire d'Arles	4	»»	—»»	»»
Nebouzan	4	»»	—»»	»»
Béarn, pays de Sarle, basse Navarre et pays de Labour	2	»»	— 4	»»
Iles de Ré et d'Oléron	1	10	—»»	»»
Parties de la Saintonge, de l'Aunis et du Poitou, voisines des marais salants, et dont la consommation n'est pas sujette aux droits de traites	1	10	— 2	»»

En exposant une législation si disparate et qui partageait le

Digitized by Google

royaume en tant de zones étrangères les unes aux autres, nous devons faire remarquer que la tendance constante de l'administration avait été cependant vers l'uniformité. L'ordonnance de 1680 fut un grand pas en ce sens. Depuis lors, d'autres tentatives eurent lieu, des projets de réforme furent plus d'une fois mis en avant, mais toujours ils échouèrent devant l'opposition des provinces privilégiées. Toutefois, l'inégalité des contribuables devant la loi fiscale, considérée dans son ensemble, n'était pas en réalité aussi grande qu'elle pourrait le paraître. Necker, dans son *Traité de l'administration des finances*, fait observer que, par une juste compensation, le taux de la taille était généralement plus élevé dans les généralités exemptes des droits de gabelles. L'impôt direct compensait jusqu'à certain point les iniquités de la gabelle.

E. DE PARIEU,
de l'Institut

Digitized by Google

ALBA

SEPTIÈME PARTIE[1]

LXIII

Dès l'aube du lendemain, des femmes, des mères, des filles et des sœurs se précipitèrent vers Malghera, pour compter les morts, soigner les blessés, embrasser les vivants. Alba, avec Faustine, sous la conduite de miss Shelby, obtint la permission d'aller voir son frère.

Beppo, après de longues hésitations, comprenant enfin que la neutralité devenait dangereuse, et qu'il ne devait plus maintenant y avoir dans Venise autre chose que des Vénitiens, Beppo avait demandé une épée : on lui donna un canon ; il fut enrôlé dans la compagnie de Marino. Marino lui tendit la main, et comme le comte Nerini croyait en ce moment au triomphe possible de l'indépendance, et qu'il sentait derrière lui un passé à faire oublier, il joua bravement sa partie et paya de sa personne, comme eût pu faire le plus zélé patriote.

Si Beppo était le prétexte de la visite des deux jeunes filles, un autre en était le motif. Nous n'avons pas besoin de nommer Marino. Il habitait maintenant la pensée d'Alba, qu'il ne quittait plus. Tous ces dangers, affrontés pour elle, le lui rendaient plus cher encore ;

[1] Voir 2e série, t. IX, p. 233 (livr. du 31 mai 1859); p. 425 (livr. du 15 juin); p. 609 (livr. du 30 juin 1859); t. X, p. 30 (livr. du 15 juillet); p. 254 (livr. du 31 juillet); p. 433 (livr. du 15 août).

Digitized by Google

au milieu de tant de bouleversements et de tant de ruines, elle n'était plus certaine que d'une chose..... de son amour.

Quant à Faustine, depuis le duel dont elle avait été la cause involontaire, tous les yeux avaient pu voir en elle un changement notable. Sa jeune âme s'était repliée sur elle-même avec une sorte de pudeur craintive, et peu à peu elle s'était renfermée dans une douloureuse réserve. Elle s'était fait justice à elle-même, avec une humilité naïve qui la rendait infiniment touchante. Alba vaut mieux que moi! se disait-elle ; puisqu'il l'aime, qu'il soit à elle ; j'ai exposé sa vie : c'est assez! Je ne veux pas risquer son bonheur. Elle ne chercha pas les occasions de le rencontrer ; et comme Marino ne vint plus au palais Nerini, elle cessa presque entièrement de le voir. Tout d'abord sa douleur fut vive ; mais la pointe s'en émoussa peu à peu. Ce ne fut bientôt plus qu'une douce et rêveuse mélancolie, dans laquelle la pauvre enfant se réfugia pour y vivre. Elle y trouva ce que sa jeune âme inquiète n'avait pas connu depuis qu'elle s'était ouverte à l'amour : une sorte de paix ; peu à peu elle s'accoutumait à ne plus voir dans Marino qu'un frère. Mais, depuis que cette lutte terrible avait commencé, depuis que la vie de Lanzia n'était plus qu'un long danger, sa tendresse, si bien cachée, reparaissait, et, surexcitée par mille craintes, menaçait maintenant de reprendre le caractère passionné des premiers jours : elle pouvait bien renoncer à lui vivant, mais qui donc oserait l'empêcher de le pleurer mort?

Miss Shelby marchait au milieu des deux sœurs sans rien dire : miss Shelby ne parlait jamais beaucoup, elle était plus disposée à recevoir les confidences des autres qu'à leur faire les siennes.

A mesure que les trois femmes approchaient du fort, leur cœur se serrait ; sans vouloir s'interroger l'une l'autre, chacune se demandait tout bas quelle nouvelle elle allait apprendre — et si elle aurait la force de cacher des émotions peut-être trop violentes.

Elles arrivèrent ainsi devant la porte extérieure, qui s'ouvre du côté de Venise, assez embarrassées, et ne sachant trop à qui s'adresser pour entrer. Le hasard voulut qu'au même moment une ronde d'inspection amenât Marino à cette porte.

Depuis la soirée du Lido, Alba et lui n'avaient pas échangé une parole ; s'apercevant à peine, au milieu d'une foule d'indifférents, d'importuns ou d'ennemis, ils n'avaient cessé d'être l'un pour l'autre un sujet de préoccupation et d'inquiétude..... et maintenant qu'ils se retrouvaient, ils devaient cacher leur joie, comme ils avaient caché leur douleur.

Marino n'était pas seul : il avait autour de lui un certain nombre de jeunes gens, appartenant, pour la plupart, au même monde que les Nerini, et qui connaissaient les deux sœurs. C'était une

Digitized by Google

troupe assez étrange, mais qui inspirait une sympathique admiration. Leur costume, si militaire qu'il voulût être, faisait bien, çà et là, quelque concession à la fantaisie, mais leur attitude et leur air attestaient assez les changements qui s'étaient faits en eux depuis trois mois.

Leurs mains fines étaient noires de poudre, leurs fronts hâlés; quelques-uns portaient fièrement les cicatrices de blessures glorieuses. Tous témoignaient à Marino cette déférence empressée dans son respect, que le jeune courage commande, et l'éclatante valeur. Il avait maigri; ses traits portaient la trace visible des fatigues, mais ses yeux jetaient du feu; une ardeur généreuse animait son visage, et toute sa personne avait je ne sais quelle tournure héroïque et chevaleresque : on devinait en lui la mâle assurance de l'homme qui s'est mesuré avec la mort et qui n'a pas tremblé. Qu'il y avait loin de l'intrépide défenseur de Malghera, acclamé par toute une armée, à ce pâle et triste jeune homme, d'esprit timide et même un peu sauvage, que, par un soir de printemps, Beppo avait amené presque de force dans le salon du palais des Nerini! Alba se tenait devant lui, sans paroles, le regardant comme si elle ne l'eût point reconnu, mais l'admirant dans son cœur. Jamais il ne lui avait paru si digne d'être aimé! Ah! si son cœur avait eu besoin d'être absous, comme il l'eût été en ce moment!

Marino éloigna d'un signe la patrouille qui le suivait, et marcha vers les trois femmes immobiles à quelques pas de la porte.

Miss Shelby n'était pas la moins émue des trois. Fille d'une race héroïque, elle eût voulu baiser ces mains de héros : mais sa froideur d'Anglaise ne l'abandonna point. Si vifs que fussent les mouvements de son cœur, elle les contint, et son impénétrable visage ne laissa rien soupçonner de ce qu'elle éprouvait.

Faustine se tenait un peu en arrière, et comme perdue dans l'ombre de sa sœur : elle était pâle, et ses lèvres tremblaient; mais on pouvait lire dans ses yeux une expression de naïf bonheur : il y avait si longtemps qu'elle n'avait vu Marino! Seulement, elle avait peur de sa joie; elle se disait qu'elle n'avait pas le droit d'être si heureuse, et, détournant ses regards du jeune homme, plus calme, mais aussi plus triste, elle les reportait sur sa sœur. Alba, au contraire, s'abandonnait sans résistance au sentiment qui l'enivrait. Jamais elle n'avait éprouvé une telle plénitude de bonheur et d'amour : pour la première fois peut-être ce bonheur était parfait, et cet amour sans mélange; elle se sentait inondée d'une félicité si grande, que c'est à peine si son cœur la pouvait porter. Elle retrouvait celui qu'elle aimait; elle le retrouvait entouré d'un prestige qui le rehaussait même à ses yeux, et elle avait cette fortune, si chère à toutes les âmes vraiment déli-

Digitized by Google

cates et nobles, de pouvoir admirer autant qu'elle pouvait aimer. Le monde disparut devant leurs yeux; tous deux oublièrent ceux qui les entouraient; ils oublièrent tout ce qui n'était pas leur amour : un seul regard, un long regard, confondit leur âme; puis, tout à coup, avec un irrésistible élan, Alba tendit à Marino ses deux mains, qu'il étreignit passionnément dans les siennes; mais ni l'un ni l'autre n'avait encore parlé.

D'autres femmes, qui venaient aussi à Malghera, les rappelèrent à la réalité.

« Mon frère ? dit Alba.

— Il s'est battu en Vénitien !

— Il n'est pas blessé ?

— Presque rien.

— Où est-il ?

— A l'ambulance.

— Nous venons pour le voir, dit Faustine en se rapprochant d'eux.

— Oh ! je n'ai garde de m'y tromper, mademoiselle, » dit Marino en souriant.

Faustine releva sur lui ses grands yeux humides : ce fut sa seule réponse. Mais lui, tenant toujours une des mains d'Alba, tendit l'autre à la jeune fille : « Chère enfant, lui dit-il, vous êtes bien la plus aimable et la plus charmante créature !

— Oh ! après Alba ! répondit-elle en hochant sa jolie tête.

— Et vous, miss Shelby, comment va le courage? demanda l'officier.

— Toujours bien, quand mes amis sont heureux !

— Conduisez-nous vers Beppo, » reprit Alba sans quitter le bras de Marino.

L'ambulance était située à l'autre extrémité des bâtiments de Malghera, dans l'aile la plus éloignée du feu de l'ennemi. On avança, à travers un dédale de corridors, sous des voûtes casematées.

« Ah ! pourquoi êtes-vous venue ici ! s'écria tout à coup le jeune homme en se retournant vers sa compagne, pendant qu'un artilleur leur ouvrait la porte de la première cour.

— Regrettez-vous de m'y voir ?

— Vous ne le pensez pas, dit-il en serrant contre sa poitrine la main qu'il avait gardée; mais il y a des spectacles si tristes, que je voudrais vous les épargner.

— Avec vous, répondit-elle d'une voix qui révélait un calme profond et une résolution ferme, vous savez bien que je puis tout voir et tout supporter. »

Digitized by Google

Il comprenait bien qu'elle était heureuse de se sentir à son bras et de marcher à côté de lui libre et fière.

Marino poussa la porte. Involontairement, la jeune fille se rejeta en arrière.

« Du courage ! dit-il en l'attirant doucement ; votre frère est de l'autre côté.

— Et vous êtes avec moi ! » répondit-elle en faisant un pas.

Marino s'aperçut qu'elle pâlissait. Il hâta sa marche.

« Oui ! dit-il, comme répondant à la pensée qu'elle n'exprimait pas, la guerre est une horrible chose !

— Horrible ! » dit la jeune fille en mettant un mouchoir sur ses yeux.

Faustine avait jeté un petit cri, en se rapprochant de sa gouvernante ; maintenant elle suivait sa sœur en silence.

La cour était encombrée de morts. C'étaient les cadavres de ceux qui avaient été tués dans l'action ; on n'avait pas encore eu le temps de leur rendre les devoirs suprêmes : on les avait couchés sur les dalles côte à côte, et pour ainsi dire fraternellement sur le lit funèbre. La pluie de la nuit, en lavant leurs blessures, avait fait comme un ruisseau de sang à leurs pieds. La mort, qui les avait surpris dans l'exaltation de la lutte, les avait abattus sans les vaincre ; leurs pâles et fixes visages respiraient encore une ardeur belliqueuse, et ils étaient tout à la fois terribles et beaux.

Jamais ni Alba ni sa sœur n'avaient vu cette chose lugubre, qui, même chez les plus braves, fait frémir la nature : la froide dépouille de l'homme, un corps dont l'âme est partie, — un cadavre. — On comprend donc leur naïf effroi devant le spectacle qui s'offrit tout à coup à leurs yeux.

« Il faut s'accoutumer à tout et ne craindre rien ! dit miss Shelby en passant devant Faustine ; n'avez-vous pas de sang bleu[1] dans les veines ?

— Marchons ! » dit Alba en se raffermissant au bras de Marino.

La cour était tellement remplie de cadavres entassés qu'il était obligé de les écarter pour faire un chemin aux jeunes filles, qui passaient frissonnantes et relevant leurs robes de peur de toucher les morts.

Enfin elles arrivèrent à l'ambulance. En comparaison du nombre des morts, il y avait peu de blessés. Le canon a cela de bon, qu'il n'égratigne pas ; presque tous ceux qu'il atteint sont dispensés désormais d'avoir recours au chirurgien.

[1] Allusion à la prétention bien connue des patriciens de Venise, qui se vantent d'avoir le sang d'une teinte plus foncée que le reste du peuple.

Digitized by Google

Beppo, cependant, avait reçu un éclat d'obus. Le projectile, après avoir labouré le flanc, était, de lui-même, sorti de la plaie, qui ne présentait plus aucun caractère de gravité. Il se trouvait donc dans cette situation heureuse où l'on est toujours quand on vient d'échapper à un grand danger. Il s'était d'ailleurs bien battu, ce qui rend toujours un homme content de lui, et le dispose à être content des autres. Et puis, il faut dire qu'en ce moment Beppo, comme tous les défenseurs de Malghera, était encore assez porté à voir les choses sous un jour plus favorable que les hommes mêlés au gouvernement et connaissant mieux l'état vrai et du pays et de l'Europe.

Ces braves soldats, qui ne songeaient qu'à se battre, et qui se battaient bien, partageaient un peu les illusions du peuple; ils croyaient qu'il ne s'agissait pour eux que de gagner du temps; que leurs alliés ne pouvaient tarder à venir, et que Venise allait voir renaître ses beaux jours.

Beppo, assez porté par nature à se tourner vers le soleil levant, adorait maintenant ce qu'il avait brûlé — quitte à brûler plus tard ce qu'il aurait imprudemment adoré. On le comptait parmi les plus fervents patriotes. Ce qu'il avait désiré avant tout, c'était de réussir! avec qui?..... ce n'était là qu'un point secondaire, et même, s'il avait une préférence, c'était encore pour Venise. Ne valait-il pas mieux servir son pays que les maîtres de son pays? Il rentrerait ainsi dans les véritables traditions de sa famille. Après le triomphe de Venise, il se fût demandé — peut-être de bonne foi — comment il avait jamais pu les oublier!

On comprend donc qu'il fut enchanté de voir ses deux sœurs amenées vers lui par Marino. Marino, dans la république future, ne pouvait manquer de jouer un rôle important. Il avait fait preuve de talent; il avait rendu des services; il aurait le droit d'être ambitieux; ce n'était pas une alliance à dédaigner. Poussé par lui, on pouvait aller loin. — Le comte Nerini arrêta donc sur *sa chère Alba* un regard tout particulièrement tendre.

Il fut charmant pour Faustine comme pour sa sœur aînée, et se montra vis-à-vis de miss Shelby plus courtois qu'il n'avait jamais été; enfin il traita Marino avec une affectueuse déférence qu'en général il ne montrait à personne. L'officier étendit un matelas par terre, et, faute de siéges, fit asseoir les jeunes filles sur ce divan improvisé.

Tout près de Beppo, un grand jeune homme à demi couché sur une pile de coussins, un bras en écharpe et le front balafré, attira tout d'abord les regards des deux sœurs. — Il était difficile de ne pas le remarquer. Son beau visage, si bien fait pour exprimer les sentiments nobles et généreux, étonnait par l'air de profonde mélancolie

Digitized by Google

répandu sur tous ses traits. Ceux qui ont souffert reconnaissent bien vite chez les autres les traces de la douleur : c'est pour cela peut-être que Faustine, involontairement, mais par deux fois, reporta les yeux sur lui, sans chercher à se défendre contre un mouvement de sympathie naissante.

L'étranger n'avait rien de la physionomie vénitienne : c'était, au contraire, le type allemand dans toute sa pureté — le teint délicat, blanc, avec les fines nuances de la fleur du pêcher ; de grands yeux bleus, qui auraient été d'une vivacité extrême, si, de temps en temps, un nuage de vague rêverie ne les eût tout à coup voilés ; une abondante chevelure, blonde et bouclée, couronnait le front le plus harmonieusement modelé qu'une femme ait jamais pu souhaiter à un poète ; avec cela, je ne sais quel singulier mélange de douceur et d'énergie qui vous surprenait. Il n'était pas possible de le voir avec indifférence, il suffisait d'un premier coup d'œil pour soupçonner en lui le mystère d'une étrange destinée, que, malgré soi, on essayait de pénétrer. Si attrayante d'ailleurs que fût cette physionomie, elle avait comme une empreinte de tristesse, et parfois d'austérité, qui éloignait bien vite, même dans les natures les plus légères, toute idée de familiarité indiscrète ou de frivole curiosité. On ne devait jamais connaître de sa vie que ce qu'il en voudrait dire. On le savait..... et on se gardait bien de l'interroger.

Placé à quelque distance du lit de Marino, le jeune Allemand avait jeté aux trois femmes ce regard à la fois rapide et profond de l'homme qui sait voir, qui sait juger ; mais ses yeux revinrent à Faustine, et finirent par s'arrêter sur elle avec une expression si marquée, que la jeune fille en éprouva je ne sais quel trouble secret. Cependant, comme si une force l'eût contrainte, plus puissante que sa volonté, elle releva ses paupières pour le revoir encore.

Miss Shelby, droite et roide comme le soldat au port d'armes, se demandait, non sans une vertueuse inquiétude, si elle n'allait point assister à quelque nouvelle évolution de son aimable mais trop impétueuse élève.

« Décidément, dit tout bas le comte Nerini, en se penchant vers Marino, avec son meilleur sourire, mes sœurs ont du goût pour les héros !

— Mesdemoiselles, dit Lanzia, permettez-moi de vous présenter un de mes meilleurs soldats, un vrai cœur vénitien ! quoiqu'il porte un nom allemand : M. Hermann Stiéglitz..... »

A ce nom, Alba, releva vivement la tête, et son regard limpide, plein d'affectueuses sympathies, rencontra celui du jeune homme.

Quant à Faustine, un certain étonnement, mêlé d'admiration et

Digitized by Google

de curiosité naïve, se peignit sur son visage, miroir toujours fidèle de ses sentiments les plus fugitifs.

Hermann Stiéglitz avait eu l'existence la plus brillante, la plus troublée, la plus dramatique et la plus malheureuse qui se puisse rêver. Le bruit de son nom et de ses aventures avait rempli Venise; il avait occupé les hommes, préoccupé les femmes, et vivement excité l'attention de ceux-là mêmes qui ne le connaissaient pas.

Beau, jeune et enthousiaste comme Lénau, un des plus grands poètes de la Hongrie, et son ami, comme lui, il vivait dans la sphère des idées les plus exaltées; mais, sur ces hauteurs, la tête tourne parfois; comme Lénau, Hermann devint fou.

Il avait inspiré une passion profonde à une belle jeune fille, devenue sa femme. Pour tous deux, les premiers jours de cette union furent des jours bénis; car les poètes savent aimer! Mais quand elle vit s'éteindre cette vive flamme de l'intelligence qui avait illuminé sa jeunesse en l'éblouissant, la pauvre créature tomba dans un désespoir profond. Tous les remèdes furent tentés, tous les médecins consultés; les remèdes furent inutiles et les oracles muets. Un seul parla.

« Une commotion subite, violente, une grande catastrophe qui bouleverserait son être pourrait peut-être ramener la raison dans la tête vide d'Hermann! »

Tel fut l'avis du docteur Berzélius, un des plus grands spécialistes de l'Allemagne dans l'art des Blanche, des Esquirol et des Pinel.

Marguerite eut bientôt pris son parti — un parti héroïque.

Un jour qu'Hermann semblait plongé dans une apathie plus atone et plus morne que jamais, Marguerite s'approcha de lui, posa une main sur son épaule, darda son clair regard dans les yeux éteints, et, tout à coup, tirant un poignard dont elle fit briller la lame: « Puisque tu ne peux vivre pour moi, dit-elle, laisse-moi mourir pour toi! » L'action suit de près la parole; elle enfonce le fer dans son sein, et tombe aux pieds d'Hermann, tout couvert de son sang généreux.

Berzélius avait dit vrai : le choc violent rétablit l'équilibre dans l'âme ébranlée, et le même instant qui enlevait le bonheur au mari rendit la raison au poète. — Mais, hélas! il ne la recouvrait que pour mieux comprendre l'étendue de son malheur. — Il n'était plus fou; il était désespéré. Hermann fut du moins fidèle à sa tristesse; entraîné en Italie par sa famille, il s'arrêta à Venise, insensible à sa beauté, touché seulement de ses infortunes! et portant dans l'âme, plus encore que sur le visage, le deuil de celle qu'il avait tant aimée, il sut commander à tous, avec le respect et la pitié, je ne sais quelle involontaire sympathie.

Digitized by Google

Faustine, comme toutes les Vénitiennes, avait entendu raconter cette histoire, dont elle n'avait jamais vu le héros. Elle le croyait plus âgé ; les apparences contribuaient du reste à la tromper : quoique les années malheureuses pèsent plus que les autres sur nos têtes, comme beaucoup d'Allemands, Hermann Stiéglitz avait gardé un air d'extrême jeunesse.

L'accueil qu'il avait reçu à Venise l'avait profondément touché. Il en était résulté chez lui une sorte d'attachement pour cette noble ville, et cet attachement avait grandi de jour en jour. Hermann était une de ces âmes droites et loyales qui embrassent toujours la cause la plus juste, même quand elle leur semble étrangère; il s'était senti tout à coup Italien, en voyant les malheurs de l'Italie. Dès le premier réveil de Venise, sa pensée avait été tout entière avec elle. Depuis longtemps, tous ses vœux étaient pour elle ; quand elle commença de s'agiter, il se mêla, sans calcul, aux mouvements populaires. Maintenant que Venise combattait, il était au premier rang de ses défenseurs.

Il se présentait donc aux yeux de la jeune fille avec le triple prestige d'un malheur immérité, d'une vie romanesque et d'un courage à toute épreuve, qu'il mettait, avec un dévouement sans bornes, au service de Venise. En fallait-il davantage pour mériter au moins le regard d'une Vénitienne? Marino avait du reste fait les honneurs de son héros avec cet enthousiame chaleureux, cette émotion communicative et ce bonheur particulier de parole qui est à la conversation ce que l'éloquence est au discours, et qui, chez lui, entraînait toujours, tant on le savait sincère.

On passa presque toute la journée autour du lit des blessés, dont l'état, grâce à Dieu, n'inquiétait personne. On se fût cru dans un salon de Venise, si Marino n'eût été assez souvent obligé de sortir pour aller prendre ou donner des ordres ; et, selon qu'il partait ou revenait, la conversation se ranimait ou s'alanguissait, car il en était l'âme.

De temps en temps, on entendait comme un bruit d'armes : ou bien c'était l'explosion soudaine d'une mine qui éclatait, d'une poudrière qui sautait, et dont la détonnation mêlait sa grande voix au léger gazouillement des causeries.

La première fois, elles se levèrent comme en sursaut toutes tremblantes, puis bientôt elles se sentirent rassurées et n'y prirent plus garde. Marino fit servir à dîner dans une des chambres de l'ambulance, et ce jour-là passa comme un rêve.

Bientôt cependant la nuit tomba ; on vint de l'état-major chercher le capitaine pour recevoir ses instructions, et vaquer à tous les soins que réclame la garde d'une forteresse assiégée.

Digitized by Google

« Ah ! dit-il à miss Shelby, je ne connaissais pas encore les ennuis de la discipline ; je vais les apprendre aujourd'hui ; voici l'heure où il faudra vous quitter, mes chers anges gardiens ! Les règlements sont formels : quand la retraite a battu, les personnes étrangères à la garnison ne peuvent rester ici. — Nous n'avons qu'une suspension d'armes !.... Mais vous nous reviendrez ! ajouta-t-il en regardant les deux sœurs.

— Oh oui ! dit Faustine en baissant les yeux, mais ces yeux baissés, comme ceux des Madones de Raphaël, avaient cependant une expression bien visible, — et ce n'était pas Marino qu'ils regardaient.

— Pour revenir, il faut partir ! dit miss Barbara en consultant sa montre.

— Est-ce que nous repasserons par le même chemin ? demanda la plus jeune des deux sœurs.

— Il n'y en a pas d'autre, répondit Marino.

— Ne craignez rien, dit Stiéglitz, vous ne reverrez point ce qui vous a effrayées ce matin..... ils sont déjà bien loin ; les morts vont vite !

En effet, quand elles redescendirent, la cour était vide.

« Il ne me reste plus qu'un bras aujourd'hui, dit Stiéglitz en s'approchant de Faustine, permettez-moi de vous l'offrir. »

Marino prit celui d'Alba.

« Ramenez-les, mademoiselle ! dit-il en se retournant vers miss Shelby, qui était restée un peu en arrière.

— Et vous ! ne reviendrez-vous point au palais Nerini ? Je crois qu'à présent tout le monde s'estimerait heureux de vous y voir.

— Je l'espère ! mais je ne quitterai point Malghera avant que les Autrichiens n'aient quitté le territoire de la République..... Jusque-là, ma place est ici ! N'est-ce pas, chère Alba ?

— Oui, dit la jeune fille, aussi nous y reviendrons ! »

On était arrivé à la porte extérieure de la citadelle : il fallut se quitter ; les deux hommes rentrèrent ; les trois jeunes filles reprirent la route de Venise.

Elles marchèrent quelque temps en silence.

« Votre frère a bien fait son devoir, dit enfin miss Barbara ; vous devez être fières de lui.

— Nous sommes fières de tous nos héros ! répondit Alba. Et s'approchant de Faustine. — Petite sœur, lui dit-elle en touchant son bras, à quoi donc pensez-vous là toute seule ?

— Je pense, répondit Faustine tout bas, que j'aimerais mieux savoir l'allemand que l'anglais.....

— Oui, cela te serait plus utile en effet..... pour lire les poésies de Stiéglitz. »

Digitized by Google

LXIV

Cette rapide journée avait été comme un intermède dans les sanglantes horreurs de la guerre. Elles devaient, dès le lendemain, reprendre leurs cours pour ne plus l'interrompre. Chaque attaque des assiégeants, chaque sortie des assiégés coûtaient des milliers de vies précieuses. Dans toutes les familles, on pleurait des morts ; mais du moins les larmes n'amollissaient pas les courages !

Cependant la ville avait pris tout à coup un aspect lugubre : une ombre sinistre l'enveloppait ; on pouvait pressentir les derniers malheurs.

Un parlementaire autrichien vint apporter à tous les consuls étrangers l'invitation de faire quitter Venise aux étrangers, que le drapeau de leur pays serait désormais impuissant à protéger. — Déjà les princes en exil à qui Venise accorde une hospitalité si délicate et si noble, l'avaient peu à peu abandonnée.

Leur exemple fut suivi ; chaque jour, on voyait de long convois qui se dirigeaient vers l'intérieur de l'Italie, en passant à travers le camp des assiégeants ou qui prenaient la mer sur des bateaux neutres.

Pour Venise, l'impression produite par ces départs avait quelque chose de funèbre. Chacun sentait que, livrée à elle-même, la ville, si elle était vaincue, ne trouverait chez ses vainqueurs ni pitié ni merci. — Un de ses poètes la compara au scorpion que des enfants cruels enferment dans un cercle de feu qu'il ne franchira plus vivant. Mais le scorpion s'enfonce lui-même le dard au cœur, et, par un prompt trépas, s'affranchit. Venise, moins heureuse, devait subir les lentes tortures de la plus cruelle agonie !

Dix-sept batteries nouvelles venaient de tourner contre Malghera la bouche de leurs canons. Tout s'apprêtait pour les dernières passes d'armes d'un duel à mort.

Dans ces moments suprêmes, les femmes montrèrent une fois de plus qu'elles peuvent se mettre à la hauteur de toutes les situations, et que leur énergie, plus grande que leurs forces, ne le cède point à celle de l'homme. Sous le feu du canon, elles accoururent pour remplir, dans les ambulances de Malghera, le pieux office de sœurs de charité. Jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, toutes rivalisaient d'ardeur. Les quatre filles de la comtesse Nerini étaient venues avec leurs amies. Parmi les plus zélées, on remarquait Alba et Faustine. Elles se prodiguaient : elles étaient partout. Leurs mains, habiles guérisseuses, soulageaient tous ceux qu'elles avaient touchés. On

Digitized by Google

les adorait dans le fort, où elles accouraient chaque matin. Leur beauté, leur jeunesse, leur dévouement enflammaient les combattants; il semblait à tous qu'il fût plus beau de vaincre et plus aisé de mourir sous leurs doux regards..... Oh ! elles n'avaient plus peur du sang, et ne reculaient pas maintenant devant les morts. Elles couraient aux blessés, et, toutes tremblantes pour ceux qu'elles aimaient, elles dominaient leurs émotions pour mieux remplir leurs devoirs. C'est à cette rude école que se forment les âmes !

La journée du 24 mai fut terrible. Dès la veille, plus de quinze mille boulets, comme un orage de fer, s'étaient abattus sur Malghera, emportant çà et là des lambeaux de remparts et des pans de murailles.

Dès les premières lueurs du jour, à la fois, toutes les batteries du camp et de la forteresse tonnèrent. Le feu, sans s'arrêter jamais, dura douze heures. On eût dit une de ces formidables convulsions de la nature dans lesquelles le ciel et la terre semblent prêts à se confondre.

De temps en temps, on apportait les blessés sous une grande voûte, à l'épreuve de la bombe, où les chirurgiens avaient disposé leurs sinistres appareils, et ces trousses pleines d'acier dont la vue seule vous donne le frisson. On y coupait les membres ; on y cautérisait des plaies vives ; on y fouillait les blessures palpitantes pour en arracher les balles. Auprès des médecins, les femmes se tenaient, attentives à les seconder et à porter leur secours à ceux qui l'attendaient. Plus d'une fois, recueillant les malheureux que l'art abandonnait, là où désormais tous ses efforts étaient inutiles, parce que toute espérance était perdue, elles trouvaient les mots qui consolent, et recevaient, avec je ne sais quelle pitié tendre, les suprêmes adieux et les derniers soupirs des mourants.

De temps en temps, entre deux décharges, s'élevait une immense clameur : — c'était la garnison qui poussait son cri de guerre : Vive l'Italie ! vive Venise ! — et, quelquefois, avec une énergie effrayante et sombre : — Vive la mort ! ! ! — en regardant ses drapeaux qui flottaient au-dessus des murailles démantelées, percés de balles et déchirés par la mitraille. Puis, on entendait le bruit sourd d'un épaulement démoli qui s'abîmait, ou le fracas d'une mine qui faisait explosion. Silencieuses, le cœur serré dans leur poitrine, mais le visage calme, les femmes accouraient aux blessés, qui, après chacun de ces redoublements de terreurs, leur arrivaient plus nombreux. Avec quelle angoisse épiaient-elles chaque convoi nouveau, qui allait peut-être leur amener un fils, un frère ou un ami !....

Vers quatre heures du soir, trois batteries furent démontées presque en même temps : il y eut un moment de confusion inexpri-

Digitized by Google

mable dans toute la place. L'artillerie impériale avait tiré, cette fois, avec une justesse meurtrière. Les canonniers vénitiens avaient été fauchés sur leurs pièces.

« C'est de la besogne que l'on nous taille ! » dit un jeune chirurgien, tout près d'Alba.

Alba ne répondit rien, mais ses regards fixes ne quittaient point la porte par laquelle on entrait dans l'ambulance. Deux soldats apportèrent un homme évanoui, couvert de sang, et le déposèrent au milieu de la pièce sans rien dire. C'était Stiéglitz !

Tous les chirurgiens était occupés autre part, chacun de son côté. Faustine se jeta à genoux près de lui, prit sa tête inanimée, et, délicatement, essuya le sang qui la couvrait : il ne donnait pas le moindre signe de vie. La jeune fille lui mit une main sur la poitrine, et sentit que le cœur battait encore ; elle lui fit respirer son flacon.

« Oh ! Marguerite ! » dit Hermann sans ouvrir les yeux.

Marguerite, c'était le nom de la femme qu'il avait perdue.

En entendant ce nom que les lèvres du poète prononçaient d'elles-mêmes, et sans qu'il en eût la conscience, Faustine rougit, puis elle pâlit davantage, et involontairement, elle laissa échapper la main qu'elle tenait dans les siennes.

« Ah ! murmura-t-elle, il est fidèle à ses souvenirs..... lui ! »

Cependant Stiéglitz revint à lui, ouvrit les yeux, et, après avoir reconnu Faustine, les referma en lui serrant doucement la main.

« Comment vous trouvez-vous, monsieur ? lui demanda-t-elle en raffermissant sa voix qui tremblait.

— Mieux, répondit-il, mais j'ai cru que j'allais mourir..... Je voyais déjà les anges.

— Et vous les appeliez..... J'ai entendu leur nom !.... »

Une faible rougeur monta aux pommettes du blessé et teignit sa joue.....

« Vous le faites trop parler ! mademoiselle, dit le chirurgien en tâtant son pouls, mais du moins vous le soignez bien ! »

Elle lui avait appuyé la tête sur ses genoux, comme, dans les *Piétés* des peintres, on voit la Vierge divine tenant le Crucifié. Il voulut la remercier : elle mit un doigt sur ses lèvres, et son autre main, avec un geste d'enfantine menace, s'abaissa sur la bouche du poète.

Pendant qu'entre eux deux cette idylle touchante déroulait ses strophes silencieuses, le canon grondait toujours, lui faisant un accompagnement formidable. Alba, par une incessante activité, essayait de tromper son inquiétude et son impatience : elle allait et venait d'un blessé à l'autre, bienfaisante, courageuse, infatigable.

Ni Beppo, ni Marino ne reparaissaient : tous deux restaient à leur poste de combat ; sans doute c'était un heureux augure, et pourtant

Digitized by Google

la jeune fille eût mieux aimé voir Lanzia blessé à ses côtés que de rester ainsi plongée dans les poignantes angoisses de l'incertitude. Oh ! qui dira jamais les mortelles tortures de ces heures d'attente, quand ce que l'on attend peut être ce qu'il y a au monde de plus cruel ! quand chaque minute peut jeter à vos pieds — mort — celui que vous aimez !

Enfin Marino parut, les cheveux épars, l'épée à la main, les habits en désordre. Tous les blessés couchés dans l'ambulance tournèrent les yeux vers lui. Mais, en ce moment suprême, il ne vit qu'Alba, courut vers elle et lui prit la main.

« Ne craignez rien ! lui dit-il..... Il y aura peut-être un instant de tumulte..... passager..... mais tout se calmera bientôt.

— Les Autrichiens !....

— Ils sont encore loin, grâce à Dieu ! mais il faut vous retirer, Alba ; nos murailles sont percées à jour : bientôt il ne restera plus ici pierre sur pierre. Adieu !

— Et toi ?

— Moi, je suis soldat ; je reste !

— Et quand tu restes, je pourrais partir !

— Chère âme, il le faut.

— Allons, c'est maintenant, Marino, que tu vas apprendre à me connaître ! Seulement, ajouta-t-elle en pâlissant un peu, quand ce sera la fin de tout, je voudrais être près de toi.

— Ah ! chère bien-aimée, s'écria-t-il comme emporté par un mouvement de tendresse passionnée, que tu es bien la femme vaillante que j'avais rêvée, force et courage de l'homme ! Que je voudrais me jeter à tes pieds et les baiser ! Mais, ne crains rien ! il ne s'agit pas de mourir..... Hélas ! ce n'est pas nous qui mourons en ce moment ; c'est Venise ! Le commandant ne croit pas pouvoir tenir plus longtemps dans Malghera. Les Autrichiens n'ont pas brûlé toute cette poudre sans nous atteindre : ils ne tirent que trop juste ! nos murailles sont criblées ; ils le voient, et demain, selon toute probabilité, ils donneront l'assaut.

— Eh bien ? dit Alba toute frissonnante.

— Nous voulions rester, mais il paraît que ce serait un sacrifice inutile. Malghera tomberait sur nous. Dans quelques instants, nous abandonnerons la place.

— Pour revenir à Venise ?

— Oui.

— Oh ! quel bonheur, nous n'allons plus nous quitter ! »

En toutes choses, une femme qui aime ne voit que son amour.

« Hélas ! ma pauvre amie, ce bonheur-là, c'est le malheur de Venise.

Digitized by Google

— C'est vrai! dit Alba toute triste, mais pardonnez-moi de ne l'avoir pas deviné, je ne pensais qu'à vous : je suis bien égoïste! »

Marino serra sa main sans lui répondre; puis, au bout d'un instant, d'une voix ferme et qui commandait :

« Il faut que vous partiez, répéta-t-il; je vous confie nos chers blessés..... partez vite!.... Bientôt, il ne serait plus temps! »

Le bombardement continuait; les assiégés ne tiraient plus qu'à de longs intervalles; mais le feu des ennemis redoublait de violence, et chaque volée de boulets pouvait emporter le dernier abri des Vénitiens. La catastrophe suprême était imminente.

« Et vous? dit Alba.

— Vous savez que le capitaine doit rester le dernier sur son navire! Malghera est mon navire à moi! — Espoir et courage! — Nous nous retrouverons demain à Venise! Ici vous ne diminuez pas mes dangers, et vous m'ôtez le sang-froid dont j'ai besoin pour les combattre! Adieu encore! »

Marino disait vrai; un ordre très explicite était arrivé de Venise : il fallait abandonner Malghera et réserver pour la défense de la ville même tant d'intrépides combattants. Les premiers détachements se mirent donc en marche vers dix heures du soir, silencieusement et en bon ordre, pendant que les batteries, à demi démontées, tiraient encore de temps en temps, pour tromper l'ennemi.

Les blessés qui n'avaient point de famille furent conduits dans les hôpitaux, mais Beppo, qui accompagnait le premier détachement, emmena Stiéglitz au palais Nerini : il l'avait apprécié sous le feu, et l'on aime vite les compagnons d'un danger partagé noblement.

A minuit, toute cette périlleuse retraite était effectuée : la dernière compagnie, que Marino conduisait, encloua une partie de ses pièces, et jeta à l'eau la poudre qu'elle ne put emporter : Marino ne laissait derrière lui qu'un monceau de ruines fumantes, sur lesquelles flotta bientôt le drapeau jaune et noir qui cache dans ses plis l'aigle à deux têtes de l'empire d'Autriche.

M. de Morghen, à la tête de l'avant-garde, entra dans Malghera par la porte qui avait vu sortir Marino. — Ses Croates ne pouvaient faire quatre pas dans l'intérieur du fort sans tomber dans un trou de bombe. De toutes parts, on voyait partir seuls, en éclatant et en semant la mort autour d'eux, des canons chargés jusqu'à la gueule, et auxquels on avait laissé des mèches destinées à se consumer lentement. Le fort San Giuliano sauta, et avec ses débris, emporta dans les airs la moitié des hommes qui venaient l'occuper.

Digitized by Google

LXV

Cet abandon de Malghera fut pour Venise un événement grave : il concentrait l'effort de l'attaque et de la défense dans la ville et autour de la ville. En ce moment, et pour la première fois, une préoccupation mêlée d'effroi assombrit les âmes. Cependant l'assemblée décréta de nouveau la résistance à tout prix. Entre Venise et l'Autriche, c'était maintenant un duel à mort ; tout le monde le savait, tout le monde avait le sentiment vrai du danger ; mais tout le monde puisait dans ce sentiment même une sombre et froide énergie. Abandonnée par la diplomatie étrangère, isolée dans ses lagunes, acculée à son rivage, cette Niobé des âges nouveaux, après avoir, l'un après l'autre, vu tomber tous ses fils, ne demandait plus maintenant qu'à bien tomber à son tour, et, se rappelant tous les dédains que l'on avait prodigués à l'Italie, toutes les accusations banales que, depuis quinze ans, on lui avait jetées à la tête, « puisque notre bon droit et notre modération, disaient les Vénitiens, ne nous ont attiré, depuis un an, que des sympathies stériles, montrons, du moins, à ceux qui devraient nous sauver, que nous méritions un meilleur destin, et que nous savons préférer la mort à l'esclavage. »

Telle était la pensée, et telles les paroles de ceux qui allaient mourir en regardant au loin si la France ne venait point.

Les assiégés, en sortant de Malghera, avaient fait sauter le pont qui joignait la forteresse à la ville. Venise restait intacte, avec le système de défense des lagunes ; mais bientôt les ennemis établirent leurs batteries sur la chaussée qui traverse cette partie de l'Estuario : le cercle de fer et de feu se resserrait. L'heure des périls suprêmes approchait ; déjà les premières bombes tombaient sur les faubourgs, et sillonnaient l'entrée du Canareggio, le quartier de Venise le plus voisin de ce pont prodigieux de deux cent vingt-deux arches, et long de près d'une lieue, qui réunit la ville marine à la terre ferme, et sur lequel les Autrichiens avaient établi leurs batteries.

Grande fut au premier moment la stupeur du peuple. Depuis quatorze siècles, il s'était habitué à une sécurité trompeuse : il se croyait invulnérable au fond de ses lagunes, et, du premier coup, les canons autrichiens l'atteignaient. Mais la stupeur ne fut pas de longue durée, et l'étonnement n'ébranla point le courage. « Vous nous bombarderez ! s'écriaient-ils, mais vous n'entrerez pas..... Nous aimons encore mieux les boulets que les Croates ! tombez, vieilles maisons, qui ne

Digitized by Google

savez plus défendre vos maîtres ! » Et, avec ce qu'ils pouvaient sauver de leurs meubles, ils cherchaient un refuge dans les parties les moins exposées de leurs quartiers.

Un long mois se passa, pendant lequel la détresse s'accrut. La misère, la faim, la maladie semblaient se liguer avec l'ennemi pour décimer Venise. On ne s'en défendait pas avec moins de résolution. Chaque nuit les assiégés tentaient des sorties qui, vigoureusement menées, jetaient toujours la confusion dans les rangs ennemis. Mais la poudrière sauta deux fois : déjà les munitions commençaient à manquer. La poudre que l'on fabriquait à Venise était faible, et portait mal les balles et le boulet.

« Faisons comme les Français, dit Marino, ne tirons plus, et attaquons à la baïonnette : c'est l'arme des braves.

— A la baïonnette ! » répétaient les soldats en s'élançant sur ses traces.

A chaque sortie, on tuait assez d'hommes ; mais l'Autriche n'a jamais compté ses morts : elle comblait ses vides, serrait ses rangs, et ne reculait pas d'une ligne.

Cependant, quand ils s'aperçurent que leurs batteries n'avaient causé à Venise aucun dommage sérieux, et que les lagunes défendaient leurs ruines, ils imaginèrent un stratagème nouveau pour brûler la ville et anéantir ses merveilles. Ils suspendirent, à des aérostats dirigés sur Venise, des bombes et des grenades, qui devaient éclater partout.

Le peuple regarda, avec un sourire de mépris, cette mort qui lui passait par-dessus la tête. Les vents agitaient dans l'air, comme un vain jouet, cette étrange artillerie, et bombes et grenades allaient tantôt s'éteindre en sifflant dans la mer, et tantôt se retournaient contre ceux qui les avaient lancées.

Cependant Venise avait faim : déjà il n'entrait plus de viande dans la ville : le blocus était plus sévère que jamais, et les mères tremblantes se demandaient chaque soir comment elles nourriraient leurs enfants le lendemain.

Ces rudes épreuves grandirent l'âme du peuple : jamais, à aucune époque de l'histoire, la générosité, le dévouement, la tendresse sainte ne s'étaient manifestés avec une effusion plus sympathique ; jamais Venise n'avait mieux mérité de vivre qu'au moment où elle allait mourir ! Entre toutes les classes de la société, entre tous les habitants de la ville, il y avait une harmonie touchante, que rien désormais ne semblait devoir détruire : c'est là le seul bienfait de la domination étrangère : elle resserre entre les vaincus les liens du patriotisme et de la vraie fraternité.

Digitized by Google

Avons-nous besoin de dire que Marino était retourné au palais Nerini ? Il en était l'hôte assidu et bien-aimé.

La signora Nerini, du moment où elle avait dû renoncer à tout espoir d'union avec le baron de Morghen — et Alba, soutenue cette fois par son frère, avait parlé de façon à ne plus lui laisser d'espérance — s'était naturellement rapprochée du jeune héros vénitien. Peut-être l'amour d'Alba l'avait-il enfin désarmée ; peut-être, en le voyant si fort, avait-elle compris qu'il était inutile d'essayer de le combattre davantage. Marino avait donc une position de prétendant à peu près officielle.

Du reste, s'il venait souvent au palais, il n'y restait jamais bien longtemps. Son poste n'était-il pas toujours au plus fort du danger?

Parfois, au milieu de la plus aimable causerie, il était obligé de partir tout à coup parce que sa compagnie était de garde cette nuit-là, ou que c'était son tour de conduire la sortie. Chacun de ces adieux troublait profondément l'âme d'Alba. Dans leur pensée à tous deux, ce pouvait être l'adieu suprême ! et leur séparation était un déchirement dont les tortures n'avaient d'égales que les joies du revoir. Ah! celles-là ne connaissent pas l'amour, qui n'ont pas aimé dans la crainte et dans le péril !

Les choses étaient donc maintenant tournées de telle façon que tout semblait devoir rapprocher les deux amants. Ils vivaient dans une communauté de sentiments, d'intérêts et de pensées vraiment complète. Au milieu de ces crises violentes, qui confondent et bouleversent tant de fictions sociales, les cœurs vraiment aimants se trouvent plus fortement unis. Ces grandes catastrophes ne laissent personne indifférent : elles rapprochent plus encore ceux qu'elles ne séparent point. Mais Alba et Marino avaient l'âme trop généreuse pour ne point se reprocher parfois le bonheur qu'ils goûtaient : ils avaient comme le remords de leur amour au milieu des malheurs de leur patrie ! Ces malheurs étaient grands.

LXVI

Venise luttait contre trois ennemis à la fois ; les Autrichiens, la faim et le choléra !

Bien des hommes étaient déjà tombés sous les murs de Malghera ; la guerre dévorait trois millions par mois : c'était dix fois plus que les revenus de la ville ! La défense de Venise n'était plus seulement une question de courage ! Chose triste, c'était aussi une question d'argent : il s'agissait d'avoir du pain pour continuer de vivre, de la

Digitized by Google

poudre pour se battre. La poudre et le pain allaient manquer en même temps. On redoubla d'efforts! efforts surhumains qui ne sauvent pas toujours un peuple, mais qui environnent sa mort d'un tel prestige que les vaincus n'ont plus rien à envier aux victorieux. Venise avait tendu la main aux nations..... les nations avaient détourné la tête pour ne pas la voir..... Elle restait seule face à face avec son ennemi, concentrant ses dernières ressources avec la farouche énergie du désespoir, et se préparant, avec une fierté de reine, à mourir debout, — quand tout à coup un cri terrible retentit dans le silence de la ville assiégée : le *choléra!*

Le choléra se faisait autrichien pour prendre Venise! L'affreuse contagion éclata avec une violence sans égale.

Sévissant avec la même rigueur dans toute la ville à la fois, il emportait jusqu'à quatre cents personnes dans un seul jour. Les fatigues du siége, les chaleurs d'une saison ardente, la mauvaise qualité de la nourriture, l'agglomération des habitants dans les quartiers les moins exposés au feu de l'ennemi, tout semblait se réunir pour accroître l'intensité du fléau. Venise fut consternée : elle vit là comme un signe de l'abandon du ciel après l'abandon des hommes.

Depuis les temps les plus reculés, elle avait gardé un souvenir mêlé de terreur de ces mystérieux fléaux que ses navires lui rapportaient jadis de l'Orient avec la soie et les perles. La première, entre toutes les villes d'Europe, elle avait établi des lazarets et les quarantaines : naguère encore, n'était-ce point à propos du choléra, et pour une mesure sanitaire, qu'elle avait essayé contre l'Autriche ses premières résistances? Ah! si l'ennemi n'eût point été aux portes, comme on eût quitté la ville! comme on se serait échappé vers ces fraîches et délicieuses villas du Trevizano et du Frioul, si à la menace de la peste ne s'était jointe la menace du canon, si, pour tout Vénitien, Venise n'eût été le poste d'honneur. Grâce à Dieu, l'honneur fut plus fort que la peur, et personne ne sortit de la ville vivant!

Les femmes montrèrent contre la maladie le même courage que les hommes contre l'ennemi : elles bravaient la peste, comme leurs frères, leurs maris ou leurs amants bravaient le feu; elles allaient maintenant dans les hôpitaux comme elles étaient allées dans les ambulances de Malghera : l'épreuve était différente, mais c'était le même zèle et la même fermeté. Les religieuses étaient édifiées de la ferveur de ces belles mondaines; le clergé les louait tout haut dans les chaires, et le peuple, en les voyant passer, s'inclinait devant leurs pas et baisait la frange de leurs robes.

Au milieu de ces épreuves, Alba était maintenant d'un calme profond; une douce sérénité brillait sur son front et dans ses yeux; rien ne pouvait ni l'abattre ni l'ébranler : il lui semblait qu'elle payait

Digitized by Google

au ciel par avance le prix de son bonheur à venir. On était sûr de la retrouver au plus fort du mal : ni sa mère, ni Marino lui-même ne pouvaient l'arrêter.

« Laissez-moi faire, disait-elle tout bas au jeune homme en lui serrant la main ; ma place est où l'on souffre ; je ne veux pas que vous soyez seul exposé : je veux aussi ma part de danger ! »

Il fallait bien lui obéir. Elle repartait, allait s'asseoir au chevet des malades, les encourageait de son exemple, les consolait de ses paroles et les touchait de ses mains blanches. Tous la connaissaient et tous l'aimaient. Dès qu'ils l'avaient vue, ils se croyaient guéris.

« On ne meurt pas quand vous êtes là ! » lui disait un jour un médecin.

Malheureusement, elle ne pouvait pas être partout.

Faustine suivait sa sœur. Elle avait cependant un malade au palais qu'il ne lui était pas indifférent de retrouver au retour. Stiéglitz était entré en convalescence, et il disait bien haut que c'était Faustine qui l'avait sauvé.

« Tant mieux ! répondait la jeune fille ; mais il y en a maintenant d'autres qui souffrent..... il faut que j'aille à eux. »

Béatrix et Juliette faisaient comme elle. C'était chez toutes quatre la même ardeur, la même activité et le même dévouement. Miss Barbara ne reconnaissait plus ses légères et frivoles élèves : c'est que l'honnête Anglaise, fille d'un pâle climat, ne savait pas tout ce qu'il y a de ressources et d'énergie dans ces vigoureuses natures italiennes, que l'on peut longtemps comprimer, mais qui tout à coup se détendent et éclatent.

Cependant, il vint un moment où le fléau fut plus puissant que le patriotisme. La moitié de Venise vit mourir l'autre. On passait les nuits à enlever les cadavres..... Ah ! qui les eût reconnues ces belles nuits vénitiennes, pleines de gaieté, de splendeur et de chansons; nuits de fêtes et d'enivrements, nuits de plaisirs, où la fille des doges oubliait le reste du monde pour se livrer aux folles joies et aux folles amours ? Maintenant, tout semblait fini : plus de cafés étincelants sur la place Saint-Marc, plus de concerts au milieu des arcades des Procuraties. Le Campanile aux angles roses, la basilique aux porches surchargés d'azur et d'or, les coupoles byzantines, les portiques couronnés de statues, le lion ailé du grand évangéliste, tout ce qui jadis brillait du reflet de mille feux, restait maintenant enseveli comme dans un linceul de ténèbres. C'est à peine si, dans l'ombre, pareilles à deux petites étoiles perdues dans les nuages, on voyait scintiller les deux lumières vacillantes qui, jour et nuit, s'allument au pied de la madone sur la muraille du temple.

Plus de sérénades sur les canaux déserts ! mais seulement des

Digitized by Google

barques silencieuses, qui glissaient avec leurs charges funèbres!

Cependant, l'armée autrichienne, ravagée par le fer, épuisée par le travail, décimée par la fièvre, avait un moment suspendu les travaux d'attaque, comme si elle eût voulu changer le siége en blocus. Suspendue entre l'espérance et la crainte, la ville se demandait si ce n'était point déjà sa délivrance qui commençait.

Mais une nuit, Venise, qui s'était endormie paisible et, calme, se réveilla dans de mortelles angoisses. Un orage de bombes, d'obus et de boulets, éclata sur la ville. La surprise fut extrême et la confusion inexprimable. Les projectiles sifflaient dans l'air, s'abattaient sur les maisons, traversaient les toits, semant sur leur passage la désolation et la mort. Eperdus, pêle-mêle, dans l'obscurité, cherchant partout un abri qu'ils ne trouvaient nulle part, les habitants couraient çà et là sous le feu du bombardement. Le Grand-Canal se couvrit de barques; une foule d'émigrants campaient sur la rive des Esclavons et sur la place Saint-Marc. Les obus et les boulets venaient les poursuivre et les atteindre jusque-là. On ouvrit les portes du palais ducal : le peuple s'y précipita. Les appartements des doges, la salle du Grand-Conseil, la chambre des Dix, le cabinet des inquisiteurs d'Etat, tout se remplit d'une foule compacte — mais, chose étrange! — résignée et calme. Vous n'eussiez pas entendu un cri, pas surpris un murmure! Les femmes tenaient leurs enfants par la main ou serraient leurs nourrissons contre leur poitrine, et les hommes, levant leurs bras vers le ciel, disaient :

« Ils peuvent nous chasser, mais non pas nous faire peur! »

Cependant, à la lueur des bombes qui tombaient en éclatant et des maisons incendiées qui s'écroulaient, on put voir un spectacle sublime.

Tandis que la foule s'élançait vers Saint-Marc, vers la Giudecca lointaine et les îles des lagunes, une partie de la population descendit à flots pressés de l'extrémité orientale de la ville, la seule qui fût à l'abri du bombardement, et se croisant avec ceux qui fuyaient :

« Laissez-nous passer! disaient-ils; il faut que nous sauvions nos frères! »

Ces hommes, c'étaient les Castellani qui venaient chercher leurs anciens rivaux, leurs ennemis pendant des siècles, les Nicolotti, chassés du *Canareggio* et de *Santa-Croce* par les bombes et les boulets rouges. Ils voulaient partager avec eux leurs demeures abritées contre les fureurs autrichiennes. Ils emmenèrent ainsi près de huit cents familles dans leur quartier du Castello. Ah! ne désespérons pas d'un peuple qui fait de telles choses, quelles que soient les calomnies de ses ennemis! et, puisqu'il y a une Providence, croyons

Digitized by Google

qu'elle veut éprouver, mais qu'elle ne saurait perdre ceux qui poussent ainsi le dévouement jusqu'à l'héroïsme !

Cette nuit-là fut pour Venise une de ces nuits d'angoisses suprêmes où tout une nation semble compter les minutes de son agonie. Mais l'ordre se fit au milieu du désordre, et, patients, résignés, calmes, avec un courage antique, disons mieux, avec un courage chrétien, ils attendirent la mort qui ne venait pas.

Le jour parut, et le bombardement continua avec plus de violence encore. Il fallut évacuer complétement les quartiers exposés : on n'y laissa plus que des hommes chargés d'éteindre les incendies à chaque moment allumés par les projectiles enflammés.

La plus épouvantable dévastation s'étendit dans toutes les parties de la ville. Ici, c'était une cheminée monumentale qui s'effondrait en crevant les toits ; là, c'était un balcon de marbre qui tombait en éclats dans le Grand-Canal ; les façades de Palladio et de Sansovino montraient comme de nobles cicatrices les traces du boulet. Pendant trois jours et trois nuits, il plut du fer et du feu sur Venise — sans que personne parlât de se rendre. Cette résistance exaspéra jusqu'au délire la rage de l'ennemi. On vit des artilleurs autrichiens prendre pour point de mire le drapeau noir des hôpitaux ! Mais la résignation des uns grandissait en même temps que la fureur des autres. Toutes les mesures furent prises pour repousser par la force l'attaque qui, sans doute, suivrait le bombardement.

« C'est maintenant que nous sentons l'honneur d'être les représentants de Venise, disait l'assemblée au peuple, dans un ordre du jour resté célèbre. Tant de patience et de courage, tant d'ordre uni à tant de constance, ont dépassé l'attente de ceux qui vous estimaient le plus. Le malheur a haussé les âmes !

» Vous n'avez pas besoin d'exhortations..... Vous souffrez pour l'honneur de la patrie, pour l'honneur de toute l'Italie, qui n'a plus d'autre cité libre que la ville sacrée de saint Marc..... Dieu compte chacun de vos sacrifices..... tout sacrifice est une victoire, si on le fait pour le bien de ses frères ; toute douleur endurée pour la patrie est un martyre..... si on l'accepte au nom du Seigneur ! — Peuple de Venise ! tes fils raconteront, à leur tour, à leurs fils, avec piété, tes nobles souffrances ! »

Ranimés par ces paroles, qu'ils étaient sûrs de trouver dans la bouche de leurs chefs, les assiégés, mourant de faim, sous la conduite de Marino et d'un jeune prêtre, du nom de Sertori, que la guerre avait fait colonel, tentèrent une sortie désespérée. Ils repoussèrent les avant-postes ennemis, se chargèrent de butin, et comme un suprême trophée de leur courage, rapportèrent à Venise un dra-

Digitized by Google

peau autrichien. Ce fut là le dernier effort et le dernier succès de ceux qui allaient enfin tomber pour ne plus se relever.

La dictature fut proclamée : le peuple, comme une assemblée qui se déclare en permanence, ne quitta plus la place Saint-Marc, où il délibérait en tumulte. La ville entière offrait le plus triste spectacle ; presque toutes les maisons étaient percées à jour ; ceux qu'épargnait le choléra tombaient sous les boulets ; *fermée pour cause de mort !* telle était l'inscription funèbre qu'on lisait sur toutes les portes. Le moment était solennel et terrible.

Dans les palais, maîtres et domestiques partageaient la même nourriture, aussi mauvaise qu'insuffisante. On ne déjeunait plus chez les Nerini. Alba était devenue pâle comme une feuille de rose blanche. Faustine était si maigre qu'elle paraissait diaphane. Il ne fallait rien moins pour les soutenir que les forces de la jeunesse et l'exaltation de leurs sentiments. L'homme ne se nourrit pas seulement de pain !

« Je vous adore, leur disait Stiéglitz, comme les anges mêmes de la patrie. »

Marino avait le cœur navré ; depuis longtemps il avait perdu tout espoir — et il voyait souffrir, sans pouvoir le soulager, tout ce qu'il aimait au monde.

Mais que faire en présence de la sublime abnégation du peuple, quand dans tous les groupes on entendait des hommes hâves et flétris s'écier : « Nous résisterons jusqu'à la derniere *polenta*.....[1] et alors, quand nous n'aurons plus rien — ce sera bientôt — nous laisserons le vieux Radetzki venir avec ses Croates nous manger nous-mêmes ! »

Ce moment-là ne se fit pas attendre : déjà les bras manquaient pour enlever les cadavres. — Des cris sinistres s'élevèrent par la ville. On entendit des voix qui disaient : *J'ai faim !* et personne ne pouvait répondre : *Prends et mange !*

Les chefs se sentaient découragés et tristes jusqu'à la mort : l'âme de ces grands patriotes était frappée d'horreur, à la pensée de voir l'Autrichien rentrer dans Venise, et tous ceux qui s'étaient dévoués avec eux pour la liberté, condamnés à traîner leur misère à travers l'Europe, en goûtant le sel amer de l'exil !

Mais Venise avait mangé son dernier morceau de pain noir, elle avait dépensé son dernier sequin, brûlé sa dernière cartouche ; devait-elle verser sa dernière goutte de sang ?

Non ! Venise avait payé sa dette à l'Italie et à l'histoire ; ses souf-

[1] Soupe de maïs, ordinaire nourriture du peuple.

Digitized by Google

frances avaient consacré, à la face des nations, le renom d'intelligence, d'héroïsme et de piété de son peuple.

Venise avait fait son devoir !

Mais puisque toute compassion semblait morte dans le monde; puisque la vertu n'y rencontrait plus ni grâce ni merci, Venise pouvait se rendre à elle-même ce témoignage, que, submergée comme elle était dans le malheur de la patrie expirante, elle avait du moins fait tout ce qui était en son pouvoir, pour que son martyre devînt un jour sa rédemption ! Et, d'ailleurs, quand on a combattu avec courage, on tombe avec honneur !

Dans la nuit du 19 au 20, on reçut la nouvelle de la capitulation de Vilagos et de la dernière défaite de la Hongrie. — Vingt-quatre heures plus tard, le jour même où finissait son approvisionnement, Venise, à son tour, capitula.

L'Autrichien rentrait en maître dans la capitale vaincue des doges. Radetzki, reçu en triomphateur par son ancienne police, alla s'agenouiller dans Saint-Marc, où l'on chanta un *Te Deum* que Venise dut entendre.

Pendant ce temps, Marino se présentait au palais Nerini. Toute la famille était réunie dans la galerie où nous l'avons trouvée au début de cette histoire. Il entra, pâle, grave comme un homme qui vient de faire le sacrifice de son bonheur, après avoir fait si souvent celui de sa vie, et qui porte maintenant le deuil de ses espérances.

Beppo se tenait dans un coin, sombre et silencieux. Alba était assise, les yeux baissés, près de sa mère.

Quand elle vit entrer Marino, elle se leva et courut à lui.

« Comtesse, dit Lanzia en s'inclinant devant la signora Nerini, je crois que les mauvais jours sont revenus : la juste cause est vaincue, et je m'en vais en exil. »

Alba releva les yeux.

« Sans votre femme? » dit-elle en serrant dans les siennes les mains du proscrit.

Marino ploya le genou et pressa cette chère main contre ses lèvres, en regardant la mère d'Alba, comme pour attendre sa réponse.

« Vous l'aimez trop pour que je vous la refuse ! dit la comtesse. Aimez-la toujours ! »

Une heure après, un vieux moine, patriote incorrigible, ami dévoué de Marino, et qui avait combattu près de lui dans les rangs des volontaires à Malghera, les bénit tous deux, du fond de son cœur, dans la chapelle du palais.

Ce fut une cérémonie pleine d'émotions tristes, où le bonheur avait un recueillement austère, où les paroles d'allégresse des prophètes et des saints, célébrant les joies mystiques de l'union des âmes, sem-

Digitized by Google

blaient ne pas trouver d'écho, et où ceux-là mêmes dont le mariage comblait les plus secrets désirs, n'osaient pas être heureux, tant ils sentaient autour d'eux d'amertumes secrètes et de poignantes angoisses.

Faustine, dans un coin de la chapelle, le front penché sur les dalles, comprimait son cœur, étouffait ses sanglots et buvait ses larmes, tout en offrant à Dieu des prières pour le bonheur de ceux qu'elle aimait. Stiéglitz, exilé comme Marino, était parti pour l'Allemagne le matin même.

Miss Shelby, debout, appuyée contre la porte de la chapelle, l'œil fixe et terne, les traits plus durs et plus anguleux que jamais, tenant à la main une bible dans laquelle elle ne lisait pas, ressemblait à ces statues de pierre qui semblent défendre le seuil des églises. Enfin, la cérémonie s'acheva. — Il fallait partir. — Les adieux de la famille furent déchirants. Faustine se jeta au cou de sa sœur, et cacha dans la poitrine d'Alba son visage baigné de larmes.

« Pauvre âme chère, que deviendras-tu? lui demanda sa sœur.

— Je penserai à vous deux ! » répondit-elle.

La comtesse, au bras du chevalier d'Ayala, ne bénit point ses enfants, ce qui n'est pas dans les usages de Venise; mais elle sut trouver quelques mots bien sentis et un geste majestueux pour prendre noblement congé du jeune couple.

Béatrix et Juliette furent affectueuses envers leur beau-frère et tendres pour leur sœur.

« Je vous écrirai, ma chère Barbara, dit la mariée à sa gouvernante, dès que je saurai où nous sommes, et vous viendrez nous rejoindre.

— Oui, répondit l'Ecossaise en lui secouant la main, mais attendez encore un peu de temps ! »

Ils venaient à peine de sortir du palais, Faustine, qui les avait conduits jusqu'à la porte, essuyait ses larmes, et le chevalier frottait ses yeux, quand un valet de pied apporta un large pli scellé de rouge.

« C'est de M. de Morghen ! » dit la comtesse en regardant les armes du cachet.

Elle le brisa et lut tout haut :

« Le *colonel* baron de Morghen a l'honneur de présenter ses devoirs à madame la comtesse Nerini et de se mettre à ses ordres. Il sera trop heureux, dans les circonstances particulières où se trouve Venise, de pouvoir lui être bon à quelque chose maintenant et toujours !

» Au quartier général, ce 24 juillet. »

Digitized by Google

— Trop tard ! » dit Beppo, en regardant la gondole, qui filait déjà sur le Grand-Canal avec les deux époux.

Quand Zecco, qui la conduisait, fut arrivé à la pointe de Saint-Georges-Majeur, Marino lui fit signe d'arrêter, et souleva la tendine de la felce, comme pour montrer une dernière fois Venise à sa compagne.

Le ciel étendait sur la ville son dôme d'azur sans tache, et le radieux soleil, qui ne connaît ni vainqueurs ni vaincus, inondait de ses rayons les îles des lagunes, les coupoles des églises et les rangées de statues qui se profilent sur les façades des palais.

« Et tu perds tout cela pour moi ! fit-il en serrant Alba dans ses bras.

— Dieu, répondit-elle, n'a-t-il pas dit à la première femme : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari ? »

LXVII

Le voyageur qui traverse le Simplon, pour aller de France en Italie, parcourt, en descendant la pente orientale des Alpes, un des sites les plus terribles et les plus grandioses de l'Europe.

A quelques heures de l'hospice qui porte le même nom que la montagne, il pénètre par la galerie d'Algabi dans la sombre vallée de Gondo. Les montagnes se rapprochent toujours, si hautes et si voisines que c'est à peine si on aperçoit le ciel étroit et long, pareil à une bande de moire bleue taillée en corniche dans le granit ; la route est suspendue au-dessus d'un abîme, au fond duquel mugit la Dévéria, torrent furieux, qui roule avec ses écumes des troncs d'arbres et des fragments de roches.

Peu à peu cependant, à mesure qu'on descend, la végétation devient plus riante ; les beaux jardins s'étagent en terrasses, et, jetées d'un arbre à l'autre, les vignes laissent flotter sur votre tête des festons de pampres et de raisins. Quand on a, pour la dernière fois, franchi sur le pont hardi de Crévola la Dévéria écumante, on aperçoit sous ses pieds la belle et charmante vallée que baigne la Tossa.

Sur les derniers plans de la montagne, dans un repli abrité de grands arbres, s'élève un petit châlet tout brodé de clématites et de jasmins. Devant la maison, un matin de mai, parmi les fleurs, de jolis enfants s'ébattaient en poussant de petits cris joyeux ; une belle jeune femme, le sourire aux lèvres, les regarde et surveille leurs jeux.

Digitized by Google

Ses longs cheveux blonds, un peu en désordre, s'échappent du chapeau de paille à larges bords.

Près d'elle, une autre femme, plus âgée, quoique jeune encore, aux yeux bleu pâle et aux lèvres minces, penche la tête sur une tapisserie où l'on peut distinguer des chardons et des lis ; sa figure est calme, mais on voit bien qu'elle a souffert. Quoiqu'elle ne soit pas belle, c'est un de ces visages qui font dire : l'amour a passé par là !

Sur la dernière marche du petit perron, une bonne vieille, qui porte le costume populaire de Venise, étale son majestueux embonpoint : elle tient une lettre à la main.

« Va au-devant d'elle, mon ange, dit Alba à son fils ; tu vois que cette bonne Anzora ne peut pas descendre. — Bien ! porte à ton père maintenant, » dit-elle sans regarder la lettre.

Marino, dans toute la force de l'âge, dans tout l'éclat de la beauté virile, appuyé au tronc d'un olivier, regardait en souriant deux petites filles belles comme le jour, qui s'ébattaient au milieu des fleurs et des grandes herbes; mais ses yeux allaient plus loin, et de temps en temps s'arrêtaient sur sa femme avec une expression de bonheur et d'amour infinis.

« C'est une lettre pour toi, chère, dit-il en s'approchant de sa femme.

— Alors, lis-la.

— Tiens ! c'est Faustine qui t'invite à être marraine. Sa lettre est charmante ; Stiéglitz l'adore, et l'on voit bien qu'elle est heureuse.

— Elle méritait de l'être ! dit la sentencieuse Barbara.

— Croyez-vous, ma chère miss, que ce soit toujours une raison ? demanda Marino.

— Presque toujours, répondit Alba en baisant les cheveux bruns de son fils, qui se pressait contre elle ; seulement, il faut quelquefois attendre ! »

LXVIII

Miss Barbara attend toujours ; Alba et Marino l'aiment comme une sœur, et leurs enfants lui donnent le doux nom de *zia*, qui veut dire tante.

Alba est heureuse, car elle sait que l'amour est la vie de la femme,

Digitized by Google

et elle aime. Marino, le vaincu de Malghera, se réfugie dans cet amour pour oublier; mais malgré lui il se souvient encore de sa patrie absente : il porte toujours le deuil de Venise. Je ne sais s'il a dit un éternel adieu à l'espérance, mais quand on parle des Autrichiens devant lui, il tressaille. Ses amis n'ont jamais pu l'amener en France ; il n'a pas voulu franchir les Alpes : il se trouverait trop loin de Venise. Exilé, il reste en face de la frontière qui lui est interdite; mais si le lion de l'évangéliste secouait ses ailes de bronze, si jamais le cri de : vive Saint-Marc ! retentissait sous la voûte de l'antique basilique, si jamais le drapeau aux trois couleurs, comme un signe d'espérance et de salut, flottait sur ses lagunes, il franchirait l'Italie d'un bond, et Venise le reconnaîtrait bientôt en le revoyant à la tête de ceux qui veulent combattre et mourir pour elle.

LOUIS ENAULT.

Digitized by Google

LES GENS DE MER

SCÈNES ET RÉCITS DE LA VIE MILITAIRE

ET

DE LA VIE MARCHANDE

QUATRIÈME PARTIE[1]

BAHIA. — LA RUINE. — HISTOIRE DU CAPITAINE FOUETTÉ. — LA LUNE DU CAP CLEAR

XI

Si les marins, dans une vie de sacrifices, ne rencontraient d'autres compensations que l'attendrissement produit par la vue de la terre après les jours de mer, il faudrait dire encore qu'ils recueillent de leurs peines des jouissances inconnues aux autres hommes. Pour en donner une idée, il faudrait prendre dans quelques situations de la vie ce qu'elles ont de plus tendre et de plus doux.

Cette extase peut durer huit ou dix heures : je ne l'ai jamais sentie aussi pénétrante qu'à la vue de Bahia, en revenant de Iceberg-Sound. C'est qu'en outre des épreuves que nous avions essuyées, Bahia est la reine de l'Amérique, l'impératrice du Sud, et son amphithéâtre est plus beau que les collines si vantées de Rio-Janeiro. La ville ne pré-

[1] Voir 2e série, t. VII, p. 737 (livr. du 28 février 1859); t. VIII, p. 118 (livr. du 15 mars t. X, p. 76 (livr. du 15 juillet).

Digitized by Google

sente point, comme dans la plupart des cités européennes, un amas incohérent de tuyaux de cheminées, de murs et de tuiles. A partir d'une certaine hauteur, la nature se mêle aux habitations des hommes, dans une harmonie qui enchante et qui rafraîchit les yeux. Chaque maison a sa *varanda*, et devant elle s'étend un jardin de bananiers, de palmiers et d'orangers. Ces façades blanches et cette verdure, cet heureux mélange donne à Bahia l'aspect d'une réunion de villas italiennes : il y a là un air de ressemblance avec la partie de Naples qui descend du fort Saint-Elme. Cet amphithéâtre s'incline à droite et à gauche, et est entouré de petites collines, de rampes et de falaises très roides. Mais partout, sur ces terrains accidentés s'élève la puissante et incomparable végétation des tropiques ; et c'est seulement le long des sentiers qui mènent aux maisons de plaisance qu'on peut voir courir, comme les veines d'une chair sanglante, l'humus de cette terre féconde. Partout s'élèvent des plantes herbacées qui ressemblent à des arbres, et des arbres fleuris dont le faîte se perd dans le ciel, pareils à des myrtes et à des camélias géants. Sur le bord des routes, les orangers ploient sous leur charge, et à leurs pieds, dans les haies en fleurs, pourrissent les fruits d'or qu'on vend à Paris enveloppés dans du papier de soie. Enfin, cette végétation a quelque chose de si désordonné, de si furieux, qu'elle étonne d'abord sans les charmer nos yeux habitués à des spectacles moins grandioses : on trouve dans ces formes étranges quelqué chose d'invraisemblable ; le vert paraît trop vert, les feuilles mal découpées, les arbres mal posés, et dans nos idées faussées, il semble qu'un coup de sifflet va se faire entendre et que les forêts du Nouveau-Monde vont rentrer sous les combles comme dans un décor d'opéra.

La ville, étant bâtie en amphithéâtre, se trouve divisée en deux parties distinctes : la ville basse et la ville haute, d'où l'emploi des chaises à porteurs, dangereuses machines, où il n'est pas aisé d'entrer, d'où l'on sort moins facilement encore. Le moindre faux mouvement fait chavirer la chaise. Les gens qui se font ainsi voiturer doivent accepter l'immobilité la plus complète : regarder à la portière, ce serait vouloir se rompre le cou. Ces chaises sont noires avec des agréments dorés, et le luxe s'est exercé ici, un peu comme sur les gondoles et les caïques. Il y a des chaises de pauvres, des chaises de riches avec des listons et des astragales, des crépines d'or et de grands nègres. Mais, pauvres ou riches, elles ont toutes une apparence funèbre, et la population de Bahia fait l'effet de blancs paralytiques portés par des esclaves valides.

C'est dans la ville basse que le commerce tient ses boutiques, ses comptoirs et ses douanes : dans la ville basse aussi sont parqués les nègres portefaix et le bas peuple de Bahia. La ville haute est habitée

Digitized by Google

par ces mêmes commerçants, mais ils n'y paraissent que le soir, quand les affaires sont terminées. Là sont les plus belles églises, le théâtre, les cafés. C'est le quartier aristocratique : mais, par excellence, dans la ville haute, il faut citer les deux faubourgs que les fortunes princières amassées par les négriers ont rendus les égaux des quartiers les plus vantés des capitales de l'Europe. Ce sont deux routes pavées, bordées de palais, de jardins en fleurs, et si larges qu'elles semblent une place immense, toujours variée pendant une lieue. L'entrée de ces faubourgs présente quelque chose de monumental qu'on chercherait inutilement dans les autres villes de l'Amérique du Sud.

Cette grande cité était alors ravagée par la fièvre jaune et les révoltes d'esclaves. Dix-huit mois auparavant, le Brésil était le pays le plus sain du monde : la peste s'y est établie, et, depuis, ne l'a plus quitté. Quant aux révoltes d'esclaves, la dernière avait été terrible : la plus belle place de Bahia en portait encore les traces, et la lutte avait été si vive que le gouvernement avait cru prudent de mêler quelques concessions à l'emploi qu'il avait fait de toutes ses forces. Deux de ces adoucissements introduits dans la vie des noirs à Bahia, peignent tout entiers ces hommes-enfants. Ils avaient obtenu le droit de porter des souliers et de marcher sur les trottoirs : deux apanages exclusifs auparavant de la qualité d'homme libre. Mais la *chicote* était encore pendue dans le vestibule de toutes les maisons brésiliennes. On assure, du reste, que les maîtres, dans ce pays, sont humains et doux. Pour mon compte, je ne sais trop qu'en penser après avoir vu, à deux reprises différentes, en passant dans les quartiers écartés, des femmes maltraiter cruellement des hommes à coups de nerf de bœuf. Mais peut-être serait-il injuste de conclure ici du particulier au général.

A l'époque où nous jetâmes l'ancre devant Bahia, l'ordre venait d'être rétabli ; mais la fièvre jaune faisait chaque jour des ravages épouvantables. Aucune statistique n'existe, au Brésil, dans les bas quartiers : tout ce qu'on peut dire, c'est que les hommes y mouraient par milliers. Et cependant, la nature était si belle et si indifférente, que la vue de la mort ne pouvait troubler complétement cet air de fête éternelle. Les cadavres qu'on portait en terre, les cas d'attaque subite, ne nous paraissaient plus, au bout de quelques jours, un spectacle trop effroyable. La vie suivait son cours, et les courtiers échangeaient leurs offres, en s'effaçant un peu pour laisser passer les prêtres en surplis. Malgré la fièvre jaune, cette relâche de Bahia demeurera une des plus agréables pour les navires de guerre. Mais nous qui touchions terre après tant de traverses, nous devions y rencontrer l'usure et la ruine. Une saute de vent, en mettant nos

Digitized by Google

voiles en pièces, avait emporté en une minute le fruit de deux ans d'efforts, d'opérations heureuses.

Dès le matin de notre arrivée, vers neuf heures, un personnage tout de blanc habillé et qui portait une mine caractéristique, se dirigea dans une barquette, vers la *Stella*, et commença à tourner autour d'elle, comme s'il eût flairé quelque proie. Cet inconnu était rasé complétement et de si près qu'il paraissait imberbe. De loin, ses traits avaient une expression enfantine ; mais quand il fut au-dessous de la dunette, et que je vis cette face pâle et ces yeux d'un bleu glacial, je fus troublé comme à l'approche d'un animal immonde. S'il était permis de céder si complétement à l'impression de la première vue, je me serais dit que c'était là un homme méprisable.

Cet inconnu nous dit qu'il représentait la maison Thomsell et Cie de Dublin, et que les capitaines français s'adressaient généralement à lui. Comme c'était la vérité, Wilhem Olfus descendit dans la barquette, et le lieutenant de la *Stella*, qui était curieux de voir comment se traitaient ces opérations de commerce, suivit la mouche et l'araignée.

XII

« Honorable monsieur, nous avons ici, vous le voyez, de la belle toile blanche américaine, en coton, c'est vrai, mais qui vous fera autant de service et plus d'honneur que de la toile en chanvre ; des aussières, des grelins, du quarantenier, du bitord et du merlin tout fait ; du fer en lattes du Yorkshire et des clous des manufactures d'Espagne ; de bons esparts légers et flexibles ; et sommairement des rechanges de toute espèce. Dans un magasin attenant à celui-ci, je vous montrerai des langues de Rio, de la *carne* pour les équipages, et des perdrix de Buenos-Ayres salées en baril par un procédé particulier des Indiens Guaranis : elles sont moins sèches que vos perdrix d'Europe. Je vous ferai goûter de l'excellent vin de Cette, et si vous avez besoin de victuailles, nous avons l'habitude de ces sortes de commissions, et, à des prix doux qui vous étonneront, nous ferons arriver à votre bord, à l'heure que vous nous indiquerez, toutes les provisions dont vous nous donnerez la note. Nous avons justement reçu, dans ces derniers jours, un chargement d'oignons de Portugal; vous savez qu'on n'en consomme pas d'autres à Bahia ; les Brésiliens sont comme les Juifs : ils n'ont pu oublier les oignons de leur ancienne patrie. On mange ici des pintades excellentes, aussi tendres que vos chapons de France ; des oranges qui restent vertes

Digitized by Google

lorsqu'elles sont mûres ; des salades de choux-palmistes, et une espèce de plante grasse qui ressemble aux épinards. Vous n'aurez pas une seule démarche à faire, et nous vous traiterons de telle sorte que vous en parlerez aux honorables capitaines de votre connaissance. Enfin, si vous êtes obligé, comme vous nous l'avez dit en venant à terre, de contracter un petit emprunt à la grosse, Dieu merci, la maison Thomsell et Cie de Dublin n'est pas encore à court d'argent comptant, et vous trouverez ici le pain et le couteau. »

Quel pain, bon Dieu ! et quel couteau ! Ce discours nous parut, plus tard, du commencement à la fin, une ironie cruelle et une fourberie insigne. La toile ne valait rien ; le fer avait des pailles ; le chanvre était brûlé ; les pintades et les perdrix étaient dures comme les langues de Rio, c'est-à-dire comme du bois ; la *carne* sentait la peste ; les singes nous donnèrent la nausée ; et les prix doux nous étonnèrent en effet. Quant à l'emprunt, ce fut notre ruine. Chacun sait que l'intérêt des sommes prêtées à la grosse n'est pas tarifé. Ce contrat peut affecter la coque et la quille, les agrès, les ustensiles, le chargement, — toutes ces parties conjointement ensemble, ou seulement l'une d'entre elles. Les concurrents présentent leurs prix devant le consul, et celui qui offre l'intérêt le moins élevé est agréé. Il ne se présenta qu'un prêteur dans notre affaire, et ce fut l'agent de la maison Thomsell et compagnie de Dublin, le sieur Fabrice Dungelmann. Les opérations dites à la grosse sont assurément chose incertaine et chanceuse, puisque, en cas de perte du navire, les prêteurs ne peuvent exercer aucun recours ; et j'admets qu'une barque chargée de guano, qui s'est déjà ouverte, ne doit pas inspirer une grande confiance. Mais, s'il y a des risques, les bénéfices sont beaux, et voici des chiffres plus éloquents qu'une longue dissertation. — La maison Thomsell prêta à l'armateur de la *Stella* 20,000 francs, à la charge par lui d'en payer 27,000 au bout de trois mois : c'est le quadruple de ce qu'on appelait le denier trois, dans l'ancien langage de l'usure. Mais comme ici le prêteur était en même temps fournisseur, les bénéfices furent loin de s'arrêter à un si beau chiffre. Cette même maison nous vendit des cordes, de la toile et des vivres, le tout de qualité inférieure, et ce n'est pas exagérer de dire que, dans cette affaire, sept ou huit mille francs en rapportèrent vingt mille au bout de trois mois. Si l'on ajoute aux sommes stipulées dans le contrat, l'usure du navire, les loyers de l'équipage et l'intérêt de l'argent, on admettra que les bénéfices de la campagne disparurent en grande partie dans cette malheureuse relâche.

Cette opération de commerce fit du bruit, surtout chez les marchands d'argent. Beaucoup d'entre eux regrettèrent de s'être laissé désintéresser par le plus habile, et quand l'affaire fut faite, ils la

Digitized by Google

virent d'un autre œil, et non plus comme une dangereuse aventure. — Quant au capitaine de la *Stella*, il savait bien quels déboires cet emprunt devait lui rapporter, et, quand il signa le marché devant le consul de France, il ne put s'empêcher de dire à voix basse : « Ah ! je ne suis pas heureux : une campagne si bien commencée ! »

Les moyens de publicité obligés pour le contrat, les réparations que nous fîmes en rade, nous prirent seize jours. Le dix-septième, à onze heures du matin, nous voyions s'enfuir sur le sable les palmiers géants d'Itapuanzinho. On prend habituellement, en quittant Bahia, la bordée du large afin de s'élever contre les vents alizés et de se mettre en mesure de doubler Fernambouc. Mais nous préférâmes naviguer près de la côte, en utilisant les petites brises qui soufflent tantôt du large, tantôt de la terre. Cette méthode nous servit à souhait, et le huitième jour après notre départ, un peu avant six heures du soir, nous reconnûmes les Affogados, et bientôt le fort Picaô. La côte courait au nord, vers le cap Saint-Roque, et devant nous s'étendait une mer libre. Il n'y a point de navigation plus agréable pour un oisif qui rêve, même pour un capitaine, si son esprit est libre, que ces courses continuelles sur la terre, quand la côte est saine. Et cette partie du Brésil peut être approchée de moins d'un mille et demi. Le jour, ce sont de beaux sites, des forêts d'arbres droits et lisses, qui s'étendent jusqu'à une petite distance de la mer, et qui n'en sont séparés que par une lisière de sable. Quelquefois, une habitation isolée fait une tache blanche sur cette solitude verdoyante : un établissement de pêcheur, sans doute, ou un point de débarquement pour les négriers ? Comme on voudrait fouler le sol, en tous ces coins inconnus, et faire des souvenirs vivants de ces esquisses ! Mais on vire de bord et l'on s'éloigne ; et il ne reste de la solitude encadrée de bleu et de vert, où l'on a erré en imagination une minute, que l'ombre d'une impression, un peu plus que rien, un de ces souvenirs qui semblent faits pour alimenter les rêves.

Mais le soir, quand la fraîcheur descend sur la mer et sur la terre, et qu'au-dessus de nous, le ciel prépare avec des couleurs inimitables ce spectacle qui change brusquement trois ou quatre fois dans l'espace de quelques minutes ; quand s'étalent les splendeurs d'un coucher de soleil sous les Tropiques, l'âme s'exalte et essaye de recueillir, pour les évoquer plus tard, ce qui aide à vivre, des souvenirs.

Quand nous passâmes à la hauteur de Fernambouc, le soleil allait disparaître derrière les terres, dans une sorte de poussière lumineuse : les nuages se groupaient plus haut et semblaient attendre. Bientôt, ils se teignirent de pourpre et de vert ; rien, depuis huit ans, n'a fait tort à l'impression que je ressentis. Qu'elle fût due à un état particulier, à cette disposition admirative qui est le privilége d'un

Digitized by Google

certain âge, — il m'en reste un tableau qui brille encore quand j'essaye de soulever le voile qui s'épaissit chaque année. Il y a sans doute un sentiment qui nous porte à retenir d'une manière matérielle une belle chose qui nous a frappés : je suis de ceux qui découperaient le ciel, s'ils le pouvaient, et mettraient ces belles images sous la garde des génies. Voici un coucher de soleil décrit par un voyageur de vingt ans ; les mots me semblaient alors ternes ou sombres ; mais aujourd'hui, leur physionomie seule éveille les pensées en foule, et quand je les vois, je me souviens :

« L'air est à peine agité, et le timonier laisse tourner, aux mouvements du navire, la roue devenue inutile. C'est le moment de calme qui précède la nuit et le changement de brise du large en brise de terre. Les nuages sont amoncelés au-dessus d'Ollinda, sans forme et sans couleur, et il semble que la nuit va tomber. Mais une lueur court dans le ciel, tout s'anime, et la scène s'est remplie. Sur un lac d'un bleu tendre et plus beau que celui qui reflète le ciel de Côme, une nacelle de forme antique, avec un ruban pour banderolle, une voile d'argent, petite et carrée comme un mouchoir de femme, des haubans de soie et des caps de diamants, porte un chevalier tout bardé de fer, la lance en arrêt et la visière baissée. Tout près de là, dans une île noire et sombre, pareille à une tache d'encre sur ce bleu céleste, deux hommes en pourpoints souci croisent deux flamberges larges comme des dagues, longues comme des javelots. Quelle prestesse chez ces deux ferrailleurs ! Comme chacun d'eux se fend, en détendant le bras ! Plus loin, sur les bords du lac, deux armées plus nombreuses que toutes celles de la terre se croisent et s'entrechoquent. Leurs lances sont pressées comme des épis : ce ne sont que coups épouvantables, cavaliers dont les montures se dressent sur leurs pieds. — Nobles hommes qui vous battez sur la terre et sur l'eau, si vous vous disputez la conquête de la plus belle des femmes, laissez vos armes et venez de ce côté, car Hélène vient de rencontrer Pâris. Dans un désert où des pierres noires semblent marquer la sépulture d'une race de géants, Hélène est assise, indifférente de l'affreuse solitude, parce qu'elle n'a d'yeux que pour le soupirant prosterné à ses genoux. Une main dans sa main, elle le contemple avec amour. Il est beau, en effet, ce Troyen efféminé, et vêtu de couleurs éclatantes qui plaisent aux femmes. Le sang des coquillages de Tyr est pâle auprès de la couleur généreuse de son bonnet phrygien, et la poussière des papillons terne comme de la cendre auprès de sa chlamyde. Hélène se penche vers lui, et sans doute l'appelle son beau, son doux Pâris : les cheveux de la Grecque sont entremêlés d'anémones, et se déroulent sur sa gorge, puis jusqu'à sa ceinture, et sa robe qui se dénoue, c'est la robe de Peau-d'Ane. »

Digitized by Google

XIII

« Monsieur, me dit le capitaine Clément, je suis d'avis que nous ne devrions jamais rencontrer en mer d'autre femme que cette belle dame qui est faite d'un nuage et d'un rayon de soleil, et dont la robe est couleur du temps. »

Il avait un air si étrange, ce pauvre capitaine, que je vis dans ces paroles une allusion à un événement important de sa vie. Comme j'allais le presser, il prévint mon désir, et me dit :

« Si vous voulez bien m'entendre, vous verrez que ce n'est pas sans motifs que je ne puis souffrir la présence des femmes à bord. En 1828, j'étais embarqué sur le brick le *Courlieu*, qui se trouvait en station à Smyrne. Nous faisions quelques tournées dans les îles de l'Archipel, nos absences n'étaient jamais longues, et le service du brick n'était pas très pénible. Mais son équipage vivait sous un régime de fer. Les étrangers qui venaient souvent à bord, et qui s'extasiaient d'ordinaire sur la blancheur du pont, ne se doutaient pas du prix dont se payait cette propreté parfaite qui réjouissait leurs yeux. Ces louanges, ce mélange de choses d'un monde oisif et de nos peines, ces mains gantées qui s'appuyaient avec complaisance sur les pommes de cuivre que nous passions notre vie à fourbir, me crispent encore quand j'y pense. Je n'ai pas l'habitude de me plaindre, monsieur, et je sais qu'un navire de guerre ne peut être un lieu de plaisance ; mais, en vérité, le *fourbissage* nous tuait, et il n'y avait pas un pouce de ce maudit brick qui ne fût transformé, pour nous, en instrument de supplice. Quand je me rappelle nos attitudes, je pense à ces enfants craintifs et souffreteux qui ont toujours peur d'être battus. Notre commandant était un jeune homme blond, un peu grêle de jambes, beau et titré, toujours soigné de sa personne, de paroles douces et agréables, — dameret et impitoyable. — M'expliquerez-vous, monsieur l'enseigne, pourquoi un officier dameret est si souvent un homme cruel et sans entrailles ?

— C'est sans doute parce que l'amour de soi est exagéré chez les damerets ; et il faut croire que cette charité mal ordonnée éloigne de l'amour des autres.

— On pourrait ainsi expliquer l'égoïsme, mais non cette passion agissante qui est la cruauté. Je crois plutôt qu'il existe chez certaines âmes une colère inconsciente de ne pouvoir s'aimer soi-même ; que les damerets soignent leur corps, ne pouvant se complaire à soigner leur âme ; et que, jugeant les hommes à leur image, ils ne les esti-

Digitized by Google

ment pas. Je me suis toujours expliqué ainsi la cruauté : un manque d'estime pour soi-même, et, par une suite forcée, pour les autres. J'ignore si vous savez qu'à cette époque un certain nombre de capitaines naviguaient avec leurs femmes. Un jour, nous avions vu monter à bord, à Beyrouth, une jeune femme frêle et blonde, et si belle qu'il semblait qu'on devrait ainsi représenter les anges. Ses cheveux se déroulaient en partie sur son cou, et formaient devant elle deux anneaux d'or qui donnaient à sa figure quelque chose d'enfantin et de séraphique. Cette vue nous fit oublier nos peines, les premiers jours. Mais je vous jure que, chez mes compagnons du *Courlieu*, l'admiration ne fut pas longue, et que cette distraction leur coûta cher. Cette frêle et délicate créature prit possession du *Courlieu* avec plus d'empressement que l'officier qui reçoit son premier brevet de commandement. Parmi les démons célestes, elle eût représenté les dominations : elle avait la passion de l'autorité. Elle connut le nom des cordes en peu de temps, et la vie à bord lui plut dès les premiers jours, parce qu'on peut y ranger et y déranger beaucoup de petites choses. Comme l'équipage d'un brick est peu nombreux, elle nous connut bientôt par nos noms, et prit pour quelques-uns d'entre nous la plus violente antipathie : pauvres gens qui l'avaient vue venir avec plaisir et sans y entendre malice. Enfin, vous savez qu'un navire est une maison de verre : la vie des marins lui donna sur les nerfs : elle se plaignit, avec des larmes, de la grossièreté de leurs façons, et ils n'eurent plus un coin qui fût à eux. Ils devinrent comme des matelots dans un salon de velours et de soie, n'osant plus bouger, élever la voix, jurer un peu, et assurément les gens les plus malheureux du monde. Si le diable, pour transporter l'enfer sur notre planète, eût imaginé de confier des hommes à la garde d'un génie malfaisant sous une forme angélique, il n'eût pas rencontré plus juste. Mais à l'époque dont je vous parle, je ne pensais pas tout à fait de même, et j'étais peut-être le seul matelot du *Courlieu* qui supportât avec douceur la présence de la comtesse de Vance.

« Quelle apparence y a-t-il, me disais-je un jour en entendant les propos de mes compagnons de banc, quelle apparence que cette jolie femme continue à s'occuper d'eux? C'est le plaisir de la nouveauté et du premier commandement.

— Qui vivra verra, disait sentencieusement le bel Harriett. Et eussiez-vous la tête plus dure que le tolet de mon aviron, vous qui m'écoutez, vous verrez que nous allons du mal au pis; et je dis que les femmes doivent rester à terre.

— Tais-toi, Harriett, mauvais matelot. Ce ne sont pas là nos affaires. »

Harriett se tut, mais en me lançant un regard de colère. Puis il

Digitized by Google

prit dans sa veste une petite glace et se mit à lisser ses cheveux qu'il portait longs et dont il avait grand soin. Harriett était élégant et élancé comme un matelot américain. Il avait cette taille avantageuse, ces beaux traits, qui, même chez les plus obscurs subalternes, sont des moyens assurés de plaire. Parmi nous tous, il possédait la faveur du maître : mais un acte récent d'indiscipline l'avait fait casser de son poste de patron, et alors je le remplaçais. C'était un mauvais homme, un peu vil, et sachant faire valoir sa bassesse. Nous ne nous plaisions guère : mais, pour la première fois, nous étions sortis de notre réserve mutuelle. Son attaque contre la conduite de son chef, que je comparais à ses manières serviles, quelques instants auparavant, m'avait blessé.

Me voilà décidément brouillé avec Harriett, et à propos de la femme du commandant. Si la petite comtesse, en venant à bord, ne cause pas d'autres malheurs, le bel Harriett a tort de se plaindre : c'était pour un jour ou pour un autre.

Quinze jours après cette conversation, le sujet de ma première brouille à bord du *Courlieu*, nous mouillâmes devant Rhodes, et, le soir, le commandant me dit :

« Mon bon Jacques, tu vas nous conduire à bord du *Dédalus*, et pendant que nous rendrons nos devoirs au commandant, tu mettras avec soin dans la yole trois grands cartons qui sont à l'adresse de la comtesse. »

Le *Dédalus* était une frégate anglaise qui arrivait de Malte, et les cartons contenaient des guipures de dentelles noires, commandées depuis deux mois, et attendues avec une grande impatience. Malte s'est fait une spécialité de ces guipures. — Ce jour-là, un vent qui soufflait du large, avait amené un peu de mer, et le long du *Dédalus*, la yole dansait de droite et de gauche et de long en large. Dans un de ses mouvements, un des cartons nous échappa des mains et tomba à la mer. Nous pûmes le reprendre, mais tout ce qu'il contenait était trempé. Nous le plaçâmes à côté des autres, après l'avoir essuyé de notre mieux, et bientôt après, le commandant et sa femme qui avaient abrégé leur visite, parurent à la coupée et s'embarquèrent. En nous éloignant du *Dédalus*, le clapotis cessa, les mouvements de la yole devinrent plus mesurés, et la comtesse, sans attendre plus longtemps, voulut toucher du doigt ses cartons tant désirés. Elle s'aperçut alors que l'un des trois était mouillé et déjà comme une pâte molle : d'un geste rapide et inquiet, elle fit sauter le couvercle, et ses yeux plongèrent dans l'intérieur. Tout était gâté : les précieuses guipures étaient là, mais abattues, abîmées. Elle les regardait, les mains tremblantes, et son visage exprimait la douleur la plus vive et la plus touchante.

Digitized by Google

« Ah ! c'était bien la peine que lord P..... le plus grand seigneur de l'Angleterre, eût commandé ces guipures chez le meilleur fabricant de Malte. Fallait-il les placer, avec tant de soin, dans cette boîte à coton ; les apporter de si loin, puisqu'elles devaient être perdues si tôt ? Et c'étaient là les plus belles. Que ne s'était-elle pressée davantage : sans doute, elle présente, on eût été plus soigneux pour ce qu'elle aimait. »

Son sein se gonflait à mesure qu'elle parlait : ces derniers mots étaient entrecoupés, ils semblaient prononcés au milieu des larmes. J'étais tout près d'elle, et sa douleur me touchait, comme si je n'eusse pas été très directement en cause. Il se faisait dans mon esprit un singulier renversement d'idées et de situation : j'étais devenu un spectateur, et mon intérêt était bien loin. Pensez que j'avais vingt-trois ans, et que je voyais pleurer une jolie femme.

En ce moment, la comtesse s'était renversée dans le fond de la yole ; le dépit avait fait place à sa douleur, et ses yeux étincelaient. Son mari, qui jusqu'alors l'avait considérée sans mot dire, comme un enfant dont on sait que le chagrin passera vite, prit alors un autre air, et lui dit d'une voix calme et unie :

« Chère amie, il y a en effet dans cette affaire plus de négligence que de maladresse, et les yoliers mettront une autre fois plus de zèle à me servir. »

J'en étais au rôle de consolateur. Ces mots me rendirent à moi-même. Je savais bien ce qu'ils voulaient dire. Et pourtant, le soir, étendu sur la dure, les fers au pied droit, tout à côté du bel Harriett, qui, dans ce moment, maudissait sans doute la présence des femmes à bord, — je revoyais les petites mains tremblantes, le doux visage en larmes.

On dort mal avec un bras pour oreiller, une jambe gênée par la *barre de justice ;* ou du moins faudrait-il, pour dormir ainsi, une habitude que je n'avais pas. Mais cette insomnie ressemble au rêve, et je puis vous assurer qu'elle porte à une sorte d'excitation poétique : sur mon lit de bois, la tête brûlante et meurtrie, j'étais le plus tendre et le plus respectueux des chevaliers. — Croirez-vous que j'étais amoureux ? Non, assurément. Seulement, au milieu des figures de tous les jours, je n'en voyais qu'une, aimable, belle et tendre, et je l'entourais d'une adoration idéale. Elle m'eût fait du mal qu'elle n'eût pu me déplaire : je le croyais du moins. Mais, à coup sûr, j'avais trouvé le secret de lui inspirer un sentiment tout opposé. Si obscur que je fusse, simple matelot sans galons, elle ne pouvait me souffrir : j'avais l'honneur de personnifier l'histoire des guipures, et si vous vouliez taxer cette partie de mon récit d'invraisemblable, je vous renverrais au sens d'une légende de la Camargue. Vous y verriez

Digitized by Google

que Jean le Trouveur eût pu s'affranchir du pacte qu'il avait fait avec l'Enfer, et sauver son âme en engageant celle de la Barbara pour un collier d'émeraudes et une perruche bleue.

« Après tout, me disais-je, en la conduisant à terre, quand son regard s'abaissait lentement sur moi, dédaigneux et encore irrité, cela passera. Et si son ressentiment persiste, qui suis-je pour qu'il puisse m'atteindre? Un insecte qui s'appelle le premier aviron. »

Tout en raisonnant ainsi, je ne m'irritais pas comme mes compagnons de nage. Quand la comtesse descendait dans la yole et que les sifflets lui rendaient les honneurs militaires; qu'elle s'asseyait dans la chambre, en tapant sur les plis de sa robe pour la bien étoffer; et que, fière et belle, elle nous commandait ainsi qu'à des esclaves muets, j'assistais à ses airs d'autorité, comme à un jeu convenu entre nous. Il me semblait toujours que je pouvais le faire cesser d'un geste, et je faisais à sa faiblesse l'offrande volontaire de ma force. Et si je jetais les yeux sur elle, mon aviron ployait, la yole volait sur l'eau en vibrant, et dans la secousse, la poitrine de la petite comtesse s'inclinait à me toucher. J'avais alors des bras d'acier, et je n'étais pas miné, comme je le suis aujourd'hui, par la fièvre.

Souvent, la comtesse allait à terre, seule comme une *miss* anglaise. Elle accostait l'embarcation dans quelque anse écartée; pendant que nous restions assis sur nos bancs, nous la voyions passer sur les rochers de l'Archipel, et cueillir des anémones et des œillets sauvages. Quand nous arrivions, c'était moi, en qualité de patron, qui l'aidais à sauter de la fargue sur le rivage. Les pieds dans l'eau, le poing en l'air, je marchais à côté d'elle.

Peut-être, me disais-je parfois, en oubliant le regard irrité et les guipures de Malte, peut-être nous considère-t-elle à peine comme des hommes, à la façon de ces dames romaines qui ne croyaient pas offenser la pudeur en découvrant leur sein devant des esclaves.

Je m'étais toujours contenu dans ce rôle de servant discret et respectueux. Mais il était écrit que la présence de la comtesse de Vance me serait fatale et que le bel Harriett aurait dit juste. Nous étions mouillés depuis quelques jours devant Cerigo, l'ancienne Cythère. C'était le soir; je rêvais à un sabord, mettant à profit, à ma manière, la demi-heure qu'on laisse à l'équipage après le repas. Un coup de sifflet se fit entendre : on armait la yole. J'avais acquis, à bord du *Courlieu*, l'habitude de passer brusquement du sommeil ou du rêve éveillé à la vie réelle : c'était une secousse. Je comptais très vite trois ou quatre points principaux que j'avais notés, comme font les distraits qui s'étudient à avoir de l'ordre. Quelques secondes me suffisaient, et j'établissais ma position. Mais cette fois je sautai un article essentiel, ou plutôt je le compris mal, et je me figurai, je ne

Digitized by Google

sais trop pourquoi, en voyant la comtesse de Vance s'embarquer seule, que le commandant du *Courlieu* était retenu à bord. Nous fûmes bientôt près de Cythère; mais la disposition de la côte en cet endroit nous obligea d'accoster un rocher assez éloigné du rivage. J'aidai, comme à l'ordinaire, la comtesse à débarquer : je lui présentai mon poing pendant qu'elle sautait de cailloux en cailloux. Tout alla bien jusqu'au dernier; mais, en cet endroit, la pierre était glissante et visqueuse; la comtesse fit un faux pas, et, en poussant un petit cri, de tout son poids elle s'abandonna sur moi. Un accident de terrain nous cachait la yole. Nous étions seuls, et, à mon cou était jetée cette créature élégante et parfumée : ses cheveux tombaient sur le collet bleu de ma chemise de matelot, sur mes lèvres; j'entendais son souffle, je le sentais passer; et cette volupté qui m'enveloppait, m'enivrait de telle sorte que la tête me tournait et que le cœur me faisait mal. Je ne désirais qu'une chose, et c'était confusément : j'aurais voulu que cette situation se prolongeât. La comtesse, étonnée sans doute du peu d'aide que je lui prêtais, fit un mouvement pour se relever. Alors, je sortis comme d'un rêve, et, ne pouvant retenir un sentiment de tendresse et de regret, mettant toute mon âme dans cette étreinte, je serrai son corps encore incliné sur le mien. Vous savez que le sens du toucher nous manque et que nos mains ne sont pas capables, comme celles des gens du monde, d'exprimer l'amour, la tendresse. Mais il y avait sans doute sur mon visage un trouble qui n'était plus respectueux : la belle dame s'échappa de mes bras, et d'un bond fut sur le sable. Quand je vivrais cent ans, je ne pourrais oublier le regard qu'elle me lança : il était rempli de mépris et de colère. Mais c'était moins le regard d'une femme offensée que celui d'un chef irrité. Nous nous contemplions ainsi en silence : elle, les yeux brillants, les joues enflammées; moi, interdit, abattu, la langue scellée au palais. Mais pourrai-je vous dire les sentiments qui m'agitèrent et ce que je devins, lorsqu'en levant les yeux j'aperçus, à une trentaine de pas, au détour d'un sentier qui conduisait à Cerigo, le comte de Vance, muet spectateur de cette scène. Je le vois; il portait un chapeau de paille de planteur, et ses épaulettes d'officier supérieur étaient accrochées à une veste de midshipman, bleu céleste et couverte de petits boutons à l'ancre.

« Ah ! mon pauvre Jacques, pensai-je en moi-même, tu n'es plus le bon Jacques, et assurément te voilà perdu ! »

Le visage du comte était légèrement contracté, mais ses yeux surtout exprimaient la cruauté d'un tigre : dans ce regard, il ne fallait pas chercher la trace d'une faiblesse, d'un sentiment humain, de la pitié qui tient aux nerfs ou au cœur. Je m'attendais à un propos brutal : que je le connaissais mal !

Digitized by Google

« Mon bon Jacques, me dit-il, sans changer de visage, tu peux rejoindre la yole. Nous t'appellerons tout à l'heure, et tu nous aideras à passer sur les rochers. »

Ils disparurent derrière un bouquet d'oliviers sauvages, et je rejoignis mon banc, fort inquiet et mal à l'aise.

« Etiez-vous donc sûr d'avoir été vu par le comte, — dis-je au capitaine.

— Je n'en ai jamais douté un instant, — répondit-il.

— Mais, après tout, continuai-je, y avait-il là véritablement offense? Jamais femme ne garde rancune à un homme, quel qu'il soit, d'avoir subi l'influence de sa beauté. Sans doute, elle aura trouvé d'abord vos manières un peu vives; mais ensuite, ou bien elle n'y aura pas pris garde, ou elle en aura été intérieurement flattée. Si son mari, comme vous le pensez, avait été témoin de la scène, elle aura tout fait pour détourner d'un malheureux matelot l'irritation de son capitaine.

— Ah! voilà ce qu'il est impossible de faire croire aux gens du monde et aux trois quarts des marins qui ne l'ont point vu. Comment dire, sans être déplaisant, qu'une femme perd à bord la tendresse de son sexe; qu'elle y savoure plus que les hommes le plaisir de commander aux hommes; et que le plus grand outrage qui puisse lui être fait, c'est de porter atteinte à cette autorité qu'elle veut entière. C'est là ce qu'elle aime, et les témoignages de la galanterie la plus innocente, sont en vérité un pauvre ragoût, en comparaison du plaisir d'être maîtresse absolue. Elle ne veut plus l'être par un consentement volontaire, comme elle le fut d'abord dans les cours galantes. C'est par la force qu'il lui est doux de régner. — J'ai toujours pensé qu'il y avait un sens très profond, très exact, dans ces histoires arabes où des femmes éprouvent une volupté atroce à couper les quatre pouces d'un homme qui les adore. Les femmes ne me plaisent pas: leurs revanches sont celles d'esclaves révoltées; et quand elles nous tiennent, c'est pour nous déchirer le cœur ou nous faire passer par les verges.

Nous quittâmes Cerigo, et, pendant deux mois, nous parcourûmes la mer de l'Archipel, alors infestée de pirates, sans qu'il nous arrivât cependant une aventure. Rien, dans ma position à bord n'avait changé. Souvent, il m'arrivait de penser à la scène de Cerigo, comme à une illusion de mon esprit. Mais dans la yole où je conduisais la nage, si près du maître, le même regard implacable me glaçait, et alors, faut-il vous le dire, j'avais peur. Une de nos courses nous amena devant Rhodes, que nous avions quitté depuis trois mois. Le soir même du mouillage, le comte descendit à terre avec sa femme. En arrivant au quai, il nous permit de rester, au lieu de rejoindre le

Digitized by Google

Courlieu, et de revenir ensuite le prendre, comme c'était l'habitude, à bord du brick. — La course était réellement longue et fatigante.— Il allait chez le consul de France, et devait rentrer le soir, à dix heures. Je répétai ces instructions aux yoliers, et après leur avoir recommandé d'être sobres de mastic, je pris à travers la ville turque, sombre alors et déserte, comme une ville abandonnée. Les musulmans, d'après *la loi*, se couchent en même temps que les poules, un peu après le soleil. La maison des Bains seule était ouverte, et les feux allumés : des pauvres allaient y passer la nuit, et des Grecs leur soirée. Je voyais ces derniers remettre leur argent et leurs montres allongées comme des œufs, à un vieil eunuque qui se tenait accroupi à l'entrée. Plus loin, une lampe éclairait vaguement les murs verdâtres, pareils à ceux d'une crypte, et, dans le fond, étaient étendues les unes à toucher les autres, des formes enveloppées de linges blancs et bleus. C'étaient les baigneurs, qui savouraient les délices du *kief*. Il me vint l'envie d'aller prendre place à côté d'eux. Je pensai qu'il n'était que sept heures, et que l'emploi de ma soirée était tout trouvé. J'avais souvent entendu parler du bien-être que procurent ces bains, mais jamais je n'avais eu le loisir d'en prendre. J'entrai, en me promettant de penser souvent à l'heure prescrite. Malgré la chaleur, l'odeur capiteuse et l'air de langueur qui m'énervaient, ma pensée veillait soigneusement. Mais quand je fus étendu sur la dernière table de marbre, et soumis à la forte chaleur qui précède le massage, il me sembla que ma volonté s'obscurcissait. Je revins en trébuchant à chaque pas, et j'allai m'étendre sur le lit qui m'était préparé. Deux enfants, qui psalmodiaient une sorte de chant d'église, m'essuyèrent, et, avec une grande dextérité, m'empaquetèrent dans six ou huit linges. Mon corps me semblait impondérable, tant il était léger : à peine une lueur de mémoire vacillait dans ma cervelle. Je m'abandonnais moi-même, et il me semblait que je passais dans les ondes bleuâtres du narguilé qu'on venait de poser à mes côtés. Bientôt, toute conscience du réel s'effaça, et je m'endormis d'un sommeil aussi uni, aussi exempt de rêves, que peut l'être celui des morts. J'ignore combien d'heures je restai dans cet état ; mais, au milieu du silence profond, sous cette lueur de lampe sépulcrale, je me réveillai brusquement. Une fanfare éclatante sonnait à mes oreilles : « Il est trop tard. » Ce fut une secousse.

« Ah ! ma yole est partie ! » m'écriai-je. Et je me dresse d'un seul coup : mais les guenilles dont je suis embobliné me font tomber. Je les jette, ces odieuses bandelettes, j'arrache mon turban avec fureur, je cours avec mon pagne vers la porte, je secoue le petit eunuque, je lui arrache mes effets des mains, et je suis dans la rue au milieu de l'obscurité profonde. Je quitte mes dernières loques, et en

Digitized by Google

courant j'achève de me vêtir. Un grand vent s'était levé, et tout tremblait autour de moi dans les maisonnettes en bois. Bientôt je fus sur le quai.

» Ma yole est partie, me disais-je la mort dans l'âme. Un patron! quelle honte! et comment me montrer à bord? »

Ainsi je gémissais, et le bruit sourd de la mer me semblait l'écho des plaintes qui s'élevaient en foule dans mon cœur. Ah! quand j'ai lu ces récits de suicide causé par une première punition, par une faute involontaire dont l'excuse ne pouvait être admise, — je les ai compris, et je me suis souvenu de cette douleur qui me poignait, la nuit, sur le quai de Rhodes. J'aurais donné mon avoir pour une embarcation armée. « Au moins, de cette manière, ma faute serait allégée, » me disais-je. Mais inutilement j'ébranlai la porte des maisons voisines : je ne parvins qu'à m'attirer des malédictions. Le temps, il est bien vrai, était très mauvais, et le vent augmentait de force à chaque instant. C'était un de ces coups de nord-est, mêlés de neige, qui passent sur l'Archipel en déracinant les arbres. Pendant deux jours les communications furent impossibles : ce brick tant de fois maudit, qu'il me paraissait cher, vu de loin sur la mer!

Enfin, je pus rentrer à bord. Je fus mis aux fers, et, trois jours après, condamné à recevoir douze coups de corde au cabestan, comme ayant manqué mon canot, étant patron et en service ordonné. — Pourquoi m'étais-je figuré, jusqu'alors, que j'étais à l'abri de cette affreuse peine? jamais je n'avais pensé qu'elle pût m'atteindre. Parce que j'étais dévoué, plus instruit que les pauvres gens qui m'entouraient! Cruelle ironie! douze coups de corde au cabestan, mon pauvre Jacques!

Devant le conseil, le président m'avait demandé si j'avais quelque chose à dire pour ma défense : « Malheureux que je suis, je n'ai que de mauvaises raisons à donner, et vous connaissez mon histoire. Mais, messieurs, ne pourriez-vous..... » Il m'avait été impossible de dire autre chose : l'angoisse me serrait la gorge et m'étranglait. Je voulais dire que c'était la première faute grave que j'eusse commise; que j'avais toujours été zélé, et dévoué, et fidèle.

Je n'ai pas l'âme enfiellée, et ne mets pas mon plaisir à imaginer des monstres. Si les injustices sont communes sur la terre, je ne crois pas cependant que les injustes le soient sciemment. Quand l'homme est juge, une merveille ne s'accomplit point, que je sache, faisant chez lui triompher le bien à l'exclusion du mal. Non, l'esprit fait une évolution et présente comme juste et sainte — l'injustice qui va être commise. La conscience peut venir plus tard, et revendiquer ses droits; mais, d'abord, les mauvais juges sont trompés par leur intérêt, et ne croient pas être trompés par lui. Nos passions qui nous

Digitized by Google

suivent pas à pas, et de si près, ne sont jamais si ardentes que lorsqu'une femme est en cause : alors c'est la robe de Nessus ; elle nous enveloppe tout entiers. Mais laissons là ce sujet qui m'afflige. J'en ai dit assez pour que vous deviniez ma pensée. J'aime mieux achever de vous raconter mon histoire : cela me soulage de la finir quand je l'ai commencée.

Cher monsieur, vous n'avez jamais reçu douze coups de corde, et vous êtes bien heureux. Dites aux partisans des peines corporelles, que, si le remède est bon, il est trop fort pour les Français et mal approprié à leur tempérament ; dites-leur que toutes les fois qu'un homme a été fouetté, à moins que ce ne fût un misérable, un voleur, par exemple, ou qu'il y eût empêchement formel, — il était perdu pour l'Etat ; à la première occasion, il désertait. Je l'ai vu au Mexique : on n'en gardait pas un. Rien n'y faisait, ni factionnaires triplés, ni les fers sur les boulets ; la volonté, chez eux, restait inébranlable. Ces sortes d'exécutions étaient faites, comme vous le savez, le plus souvent, le dimanche, après la parade, devant l'équipage rassemblé. Le greffier lut le jugement ; le pavillon de justice fut déferlé en tête du grand mât ; un coup de canon se fit entendre, et je fus conduit à l'avant. On m'enleva ma chemise, car je mourais de désespoir et de honte, et je n'avais plus la force de faire un mouvement. Je restai le dos découvert, et le bel Harriett qui s'était offert, m'amarra sur les échelles de revers, la face contre le bastingage. Puis, j'entendis l'air siffler au passage de la corde, un élancement aigu me traversa la cervelle comme un trait de feu, mes reins se contractèrent dans une douleur sourde, et mon dos me fit tant de mal qu'il me sembla qu'une bête féroce le rongeait vivant. Mon esprit acquit subitement une activité prodigieuse, et dans l'intervalle du premier au second coup, je formai, nettes et entières, une multitude de pensées. Que sont nos divisions de temps, nos heures, nos minutes, nos secondes ? Egales devant l'infini, différentes par nos joies ou nos peines ; et il peut y avoir dans la vie d'un homme telle seconde qui vaut un siècle. — Ce repos me parut d'abord délicieux, parce que cette atroce douleur diminua beaucoup. J'espérai ensuite que le bras qui me fouettait se dessécherait en l'air et tomberait en poussière ; que la trompette qui doit nous appeler tous, se ferait entendre ; que le monde finirait juste entre le premier et le second coup, et je me réjouis à la pensée de voir brûler dans un feu inextinguible le bourreau qui me suppliciait. Je me repentis de cette pensée, et, dans une crainte religieuse, je l'éloignai. Je me vis à ma dernière heure, devant un tribunal qui ne se trompe plus, entouré du chœur des anges, et j'entendis mon nom prononcé. Je m'approchai et m'humiliai, et dépouillant toutes les ruses de conscience, les vaines échap-

Digitized by Google

patoires, je confessai ma vie. Alors je fus inondé d'une joie si vive et si pure, que je ne puis la dire. Mais en ce moment, la corde déchirant ma peau et mettant mes muscles à nu, je sentis que j'étais de chair et fait pour souffrir. Je fus comme un écorché vif, le trait de feu traversa ma cervelle, mes reins se contractèrent, un tremblement courut sur tout mon corps, et mes poils se dressèrent. Alors, je ne vis plus dans ces hommes rassemblés que des chiens dévorants; dans cet appareil de justice qu'une dérision amère : ce voile de convention, de faussetés, étendu sur le monde, se déchira, et, apercevant la vérité, la méchanceté humaine me parut épouvantable. Cette netteté dont je vous ai parlé disparut; ma tête se troubla, mes yeux se voilèrent dans les larmes; mes lèvres, que la honte collait à mes dents, laissèrent passer des sanglots, et quand le douzième coup fut donné et que je pus me retourner, il me sembla que ma face était désormais avilie, mon âme souffrit comme si elle eût été fouettée à son tour, et deux larmes plus brûlantes que les autres coulèrent de mes yeux. Puis, je voulus parler, mais je ne parvins qu'à cracher une écume sanglante et amère; puis enfin, ma langue se délia, je maudis le ventre qui m'avait engendré pour me faire tant souffrir, et, dans une imprécation, je m'évanouis.

A partir de ce jour, je restai sombre et désespéré : la nuit, quand j'étais enfin seul, étendu dans mon hamac, je passais les heures à pleurer de rage. J'achevai ainsi les six mois de service que j'avais encore à faire, et, au bout de ce temps, je rentrai en France et fus congédié. Quoique je sois du uord de la France, je vins m'établir à X... de préférence à Boulogne qui est proche de ma ville natale. Cette grande ville me plaisait à cause de son air de luxe, de ses équipages et de son beau quartier du Mail. J'avais quelques milliers de francs, et je ne me pressai pas trop de me faire recevoir capitaine. De cette manière, mon humeur sombre me quitta peu à peu, et, après un si long terme, je commençai enfin à analyser moi-même l'humiliation que j'avais reçue : jusqu'alors, j'en eusse été incapable, et quand j'évoquais ce souvenir ou qu'une circonstance fortuite m'y faisait penser, mes yeux se troublaient comme si un nuage de sang eût passé devant eux. « Oui, distinguons, me dis-je : il est certain que j'ai été fouetté, et, si je voulais le nier à moi-même, je sais que j'en porte encore les marques. Mais le bout de corde qui déchire une chair mortelle, quelle atteinte pourrait-il porter à la subtile essence qui est notre âme? Sans doute, aucune. » Et pourtant, arrivé en cet endroit, je me rappelais cette peine morale qui m'avait tant fait souffrir à la fin du châtiment. Alors, je cherchais encore, et je me disais qu'une âme généreuse trouve en elle-même des consolations quand il s'agit de l'opinion humaine. Mais la honte

Digitized by Google

vis-à-vis de soi-même, voilà la véritable, voilà l'humiliation. La honte, un même mot pour exprimer deux choses ! Ah ! que tous les fouets du monde s'impriment sur mon front, s'ils y trouvent la place, m'aviliront-ils autant qu'un mensonge ou une déloyauté que j'aurai commise, qu'un manque à la foi jurée ? Non. Le tort vient ici de nous-mêmes : nous seuls pouvons nous avilir, et il est au-dessus des hommes de prescrire l'infamie.

Je continuais alors, et je disais : « Qui n'a passé par les verges ou n'y passera pas ? Celui qui reçoit une injustice ou qui croit en recevoir une, ce qui revient au même, ne se tord-il pas douloureusement sous un fouet qui le déchire ? Comme un animal embarrassé sous son harnais, sous son mors, sous la livrée de la servitude, et qui tremble sur place pendant qu'on le fouette, l'homme, si puissant qu'il soit, est attaché sur une claie et fouetté par un plus fort que lui. Depuis le commencement de la vie jusqu'à son déclin et à sa fin, des bords de la Tamise aux bords du Gange, depuis les grands de la terre jusqu'au petit enfant et au Sauveur des hommes, je ne vois que gens qui fouettent et gens fouettés. Le fouet est le sceptre du monde. Dieu tout-puissant, vous avez voulu être flagellé en prenant place parmi nous, et moi, chétif, ne pourrai-je donc supporter sans cris de rage un châtiment à l'image de celui que vous avez enduré ? »

Ces idées me consolèrent, et ainsi s'en alla cette amertume qui m'était restée. Le temps cicatrise bien des plaies : depuis un an, il ne me restait sur le corps d'autres traces des coups de corde que j'avais reçus, que deux ou trois linéaments blanchâtres, pareils à des cicatrices de coups de rasoir. Le temps mit aussi son baume sur cette douleur morale dont il me semblait que je ne pourrais guérir. Mais si je vous disais que mon âme fut pacifiée, je vous peindrais mal son état. Il me resta de cette secousse une grande irritabilité nerveuse, et dans l'esprit une tournure satirique et une tendance à voir plutôt le mal que le bien. J'avais quelques raisons, vous en conviendrez, de ne pas voir les hommes en beau : et pourtant, j'étais loin de vivre en solitaire.

J'avais des lettres de recommandation pressantes, et je fus de tous les cercles. J'étais surtout assidu à l'un d'entre eux, où l'on s'occupait par-dessus tout de littérature. On entendait là de jolis jeunes gens, bien peignés, tout remettre en question. Qui donc a pu dire que la petite presse de X..... a de l'esprit ? De vieux calembours, des anecdotes d'anas, une vanité puérile qui se couronne elle-même, voilà le souvenir qui m'en reste. Que de fois je sortais agacé par les absurdités que j'avais entendu débiter d'un air dogmatique ! Je prenais l'engagement de ne plus remettre les pieds au *United-Club*, et le lendemain on m'y voyait encore. J'avais un

Digitized by Google

de ces cœurs trop faibles, éternellement en quête d'un suffrage ou d'un secours. — Un jour, par un mouvement involontaire, je saisis une plume en rentrant chez moi, et je réfutai d'une haleine ce que j'avais entendu affirmer bon et juste une heure auparavant. Ceci me soulagea de mettre du noir sur du blanc, et, en fixant des idées, je fus comme débarrassé de ce bourdonnement qui m'irritait si fort. Cette recette me parut merveilleuse, et je commençai d'écrire avec ardeur, je devrais dire avec rage. Peut-être y étais-je porté par cette disposition particulière aux hommes qui croient avoir à se plaindre des autres : cette occupation peut alors devenir aussi douce qu'une vengeance. Quoi qu'il en soit, je conçus le plan d'une œuvre satirique, divisée par commentaires, où j'examinais la passion de l'ambition dans l'état d'exaspération particulier aux marins. Ces commentaires étaient autant d'études impersonnelles; je m'éloignais à dessein de l'anecdote, et je me laissais surtout séduire par la pensée que je resterais juste et que le souvenir de mes aventures n'aurait aucune influence sur la vérité que je pensais apporter. C'était là, comme vous le voyez, une erreur de commençant, car nous portons avec nous, et surtout dans nos écrits, l'empreinte de notre vie, du bien et du mal que nous croyons avoir reçus. Cet ouvrage est resté une œuvre de jeunesse, et, seul quelquefois, je m'amuse à la lire. Certaines parties me plaisent encore, et si vous êtes curieux de savoir comment se moqua des femmes un homme qui fut fouetté jusqu'au sang à propos d'elles, je vous lirai mon treizième commentaire. »

Il le lut, en effet. Mais comme il gâta l'émotion qu'il venait de faire naître ! Je ne retrouvais plus la sainte simplicité : tout à l'heure, son amertume était celle des larmes; maintenant sa plume était trempée dans le fiel. Cette bouche sur laquelle avaient coulé des pleurs brûlants, qui s'était tordue dans une malédiction, cette bouche grimaçait dans un rire forcé. Je ne pus m'empêcher de dire au capitaine : « Dans le courant de cette méditation, vous ne vous occupez que des femmes, et vous paraissez, à dessein, laisser de côté leurs maris, qui pourtant sont directement en cause. Enfin, vous exposez, mais vous ne concluez pas.

— Je m'en garderai bien. Du reste, il est inutile d'exprimer ce qu'on donne à entendre, et c'est peut-être dans une œuvre satirique qu'il faut faire naître plus d'idées qu'on n'en dit.

— Vos artifices ne tromperaient personne, et si vous serviez dans la marine militaire, il serait sage de laisser vos exposés dans leurs cartons. Dans cet état, l'esprit d'examen passe pour une peste, la pire du monde.

— J'ai pu m'apercevoir, au contraire, que dans toutes les réunions

Digitized by Google

d'hommes, à moins de mettre les points sur les *i*, et les noms sur les acteurs, on peut, à coup sûr, dire du mal de tout le monde sans fâcher personne. Quel homme voudrait se reconnaître dans les portraits qu'on lui présente? Il court un tel esprit de malveillance qu'on ne pense qu'au voisin et jamais à soi-même. En d'autres termes, le proverbe a raison.

— Ces idées peuvent être justes ailleurs que dans les corporations militaires. Il existe chez celles-ci un gardien soigneux de l'honneur de chacun. C'est la politesse de cette maxime qui veut que les hommes s'aiment les uns les autres. Aucune des qualités qu'on énumère avec tant de complaisance et que les gens du monde jettent à la tête de ces pauvres existences militaires qu'ils prétendent rétrécies par la discipline, n'exige autant de sacrifices et d'oubli des injures; et pourtant l'*esprit de corps* est observé. On le rencontre dans la marine, quoi qu'on en ait dit; et une attaque publique, dans le genre de celle que vous avez méditée à vingt-cinq ans, serait particulièrement déplaisante aux heureux comme aux abandonnés. Du reste, votre étude sur l'embarquement des femmes serait rétrospective : aujourd'hui la loi est appliquée, et les femmes ne sont plus embarquées sur les navires de guerre, qu'en qualité de passagères.

— En êtes-vous bien sûr?

— Sans aucun doute. »

XIV

Gens de mer qui alliez à Cork, vous souvient-il que ce jour la mer était plate et verte, froide à l'œil comme le ciel d'Irlande? Un vent chargé de bruine nous trempait jusqu'aux os, et, tout près de nous, les nuages montaient à l'horizon, sans couleur et sans forme, pareils à ces vapeurs que les arbres retiennent sur le bord d'un lac, dans une matinée d'hiver. Mais, derrière ce rideau de pluie, nous savions qu'était l'Irlande. Ce n'étaient plus les solitudes immenses, le bleu infini de l'Océan. A chaque instant, de petits caboteurs croisaient notre route, et nous distinguions, avec un sentiment étrange, des visages humains différents de ceux que nous voyions depuis cinquante jours. La mer avait changé de couleur : nous glissions à deux cents mètres au-dessus des prairies sous-marines du canal Saint-Georges. La veille, nous avions reconnu le cap Clear, et nous nous trouvions alors à trente lieues de Cork. Braves gens, encore un effort, et demain nous mouillerons à Queenstown, à l'abri et tranquilles. Trente lieues à joindre aux cinq mille huit cents autres, et notre route sera faite.

Oui, sentir la terre et toucher le but, penser que les fatigues ne

Digitized by Google

vont plus être que des souvenirs ; — et puis, être jeté au large par l'ouragan et battre encore les mers pendant quinze jours, c'est la vie du marin, une épreuve dont il ignore le terme.

Le soir même de ce jour, où nous devions prendre le mouillage de Cork, nous étions à la cape, chargés par de pesantes rafales de pluie et de vent, dérivant dans le sud d'une lieue par heure. Les onze jours qui suivirent, ne furent qu'une succession de coups de vent, avec des apaisements subits qui duraient douze heures. A la fin, notre volonté était à bout : comme ces animaux que relance une meute toujours fraîche et qui épuisent toutes leurs ruses, nous étions près de tomber de lassitude et de douleur. Sans doute, c'est à la suite de circonstances semblables qu'on a pu trouver, en mer, des équipages découragés à ce point qu'ils avaient renoncé à défendre leur vie et à manœuvrer leurs voiles.

Quelquefois, à notre arrière, un caboteur s'enfuyait vent arrière comme un oiseau de mer effrayé. Où allait-il, dans cette route si sûre ? Alors, nous pensions qu'à trente lieues de nous, de cette affreuse mer, étaient des villes populeuses ; que la pluie et le vent étaient même une cause de jouissance pour l'artisan rentré chez lui et à l'abri. Les voitures roulaient dans la boue, des milliers d'hommes couraient à leurs plaisirs : le soir, les théâtres s'empliraient. Et nous, jouets misérables, tourmentés par la mer, nous chercherions en vain dans nos cabines, au milieu de l'odeur brûlante du guano, ballottés par le roulis et le tangage, nous chercherions en vain un peu de répit et de sommeil.

Au milieu de ces coups de vent continuels, notre charge s'était considérablement accrue : mais le guano absorbait l'humidité, et nous aurions pu sombrer sans que la pompe accusât un pouce d'eau. Dans ces conditions, la *Stella* n'était plus qu'une masse lourde, inerte, *molle*, qui s'élevait mal à la lame et perdait continuellement la cape. Le 9 juin, qui était le onzième jour de cette navigation malheureuse, faillit être celui de notre perte. Une lame plus haute et plus forte que les autres, courut sur nous pendant que nous retombions péniblement dans le creux des vagues, et, franchissant le pavois, tomba à bord avec un bruit sourd, pesant, épouvantable. Le coffre fut rempli (c'est l'espace compris entre la dunette et le gaillard), et nous commençâmes à sombrer. La mer nous démolissait à coups précipités, comme par des volées d'artillerie, et chacun de ces assauts introduisait encore à bord une plus grande quantité d'eau. Dans cette situation critique, nous fûmes sauvés par ce qui semblait devoir nous perdre. Le poids de l'eau qui s'amassait sous le vent défonça un sabord, et la mer quitta le coffre. L'inclinaison diminua, le gouvernail reprit de la puissance, et le navire vint au vent, comme

Digitized by Google

un être doué d'intelligence et qui se fût mis en garde contre la lame.

Ce fut notre dernière aventure. Dans la soirée, le vent diminua de violence, et la mer s'apaisa avec une rapidité merveilleuse. Nous savions que ces répits duraient seulement quelques heures : le vent était devenu favorable, et le port était sans doute à peu de distance. Mais, depuis onze jours, nous n'avions point pris d'observations dans le ciel, et, au milieu de routes enchevêtrées et grevées d'erreur, nous ignorions où nous pouvions être. Mais le souvenir de cette dernière attaque de la mer, de cette lame haute et courroucée, fouettait nos esprits : nous voulions en finir. En même temps que le vent et la mer s'apaisaient, cet accablement qui pesait sur nous s'allégeait, et nos volontés étaient, de nouveau, claires et ardentes. Nous résolûmes de donner sur la terre, avec une hauteur méridienne de lune, si nous pouvions parvenir à la prendre.

Tout, dans le ciel, paraissait encore irrité, et les nuages s'enfuyaient, en troupe, fouettés par le vent du sud. Mais, parfois, la lune, toute blanche, paraissait et remplissait l'espace de lumière. — Amoureux qui la maudissiez ; poètes qui chantiez son jour d'argent et qui lui demandiez des rimes ; oisifs qui alliez à vos plaisirs, en répétant la complainte de Pierrot ; bourgeois qui vous moquiez d'elle, saviez-vous qu'au même instant, des marins battus par l'orage, cherchaient à lire dans le ciel leur route sur la mer et suppliaient les nuages de s'écarter un peu. Tous les trois, munis de nos instruments, nous étions sur la dunette, à dix heures et demie, vingt minutes avant le passage de la lune au méridien. On épiait les éclaircies ; on maudissait un grand nuage qui semblait obliquer sa route exprès pour augmenter notre peine, et, toujours, on admirait la lune, dès qu'elle se montrait. Et chacun de nous, quoique ne l'ayant pas apprise, disait, de tout son cœur, la prière du Sarrasin Médor : « O sainte déesse ! toi qui dans le ciel, sur la terre et jusque dans les enfers, étales toute ta beauté sous des formes différentes; ô toi ! chasseresse sacrée ! qui dans les forêts poursuis les traces des bêtes sauvages et des monstres, fais-moi reconnaître, au milieu de tant de guerriers, mon roi qui, pendant sa vie, imita tes saints exemples..... La lune, à cette prière, paraît à travers le nuage, aussi belle, aussi brillante, que lorsqu'elle se jeta sans voiles dans les bras d'Endymion. » Elle parut ainsi, et les nuages semblèrent s'écarter pour que nous pussions l'observer à loisir. Quelques moments après, nous modifiions notre route, et la *Stella* se couvrait de toutes ses voiles. — On peut citer des manœuvres brillantes, des tours d'adresse, des passages en poupe ; on trouvera difficilement, en marine, une opération plus hardie qu'un attérissage de nuit au moyen d'une hauteur de lune, après onze jours de cape sans une observation céleste. —

Digitized by Google

Vers la fin de la nuit, les phares nous aidèrent à rectifier notre position, et, à cinq heures et demie du matin, nous reconnûmes l'entrée de Cork. Ce fut là que nous trouvâmes le pilote dans une petite barque qui rasait la terre. On nous avait parlé de l'audace des pilotes d'Irlande, de leurs courses aventureuses à trente et quarante lieues des côtes. Nous n'avions pas eu lieu d'admirer cette audace, et celui-ci était le premier que nous rencontrions. Il monta à bord en gesticulant et en criant, à la façon d'un Gascon qui eût parlé anglais. C'était un grand vieillard osseux, à demi ivre. Il n'avait dans sa barque qu'un enfant chétif et malingre, pauvre représentant de la famélique Irlande. Ce pilote nous montrait, avec de grands signes de terreur, l'apparence menaçante du temps, et les vagues qui blanchissaient déjà au large. Il nous disait que la tempête allait de nouveau battre la mer et l'air, et qu'il fallait se presser. Il n'avait pas besoin de nous le dire. Mais, cette fois, nous touchions le port, et, bientôt, nous embouquâmes un goulet étroit, aux rives verdoyantes.

Qu'elle est belle, la verte Erin; qu'il est doux son velours de blé naissant, pour les yeux qui viennent de contempler le vert glauque des deux Soles! Les vapeurs s'accrochent aux forêts de pins; tout est tendre et mouillé, là-bas. Maintenant, nous voici dans la rade, et les terres nous entourent. Au loin, la haute mer, au loin jusqu'au prochain voyage. De tous côtés, la vie éclate : les barques passent en s'inclinant sous les risées; les bateaux à vapeur salissent la brume de leur fumée noire, et nous reconnaissons, à chaque instant, les anciens compagnons du Callao. Une voix amie nous jette une parole de bienvenue. Le souvenir de la ville péruvienne, de la dernière entrevue, la nouvelle rencontre, produisent dans nos esprits un mélange bizarre, et ces cinq mois d'intervalle nous apparaissent en plein jour, comme un cauchemar. — A notre droite, à une assez grande distance, se groupent les maisons blanches et régulières de la petite ville de Cover [1], qui fait, en avant-garde, les opérations maritimes de la grande ville de Cork. Celle-ci, comme chacun sait, est située à plus de deux lieues de la rade.

Mes souvenirs ont ici trouvé leur terme. Pour moi, le mouillage de Queen's Town, c'était une vie nouvelle, ce qu'on appelle alors la liberté. Ne plus entendre le bruit monotone de l'eau sur le pont, ne plus entendre, à minuit moins le quart : « Levez-vous, lieutenant; le temps est mauvais et les rafales sont lourdes; » bientôt, enfin, ne plus voyager sur l'eau; quelle jouissance! Il faudrait les fixer, ces moments, si le peu de plaisir qu'on rencontre n'était pareil à une vapeur légère. Mais si le capitaine de la *Stella* écrivait ici ses souve-

[1] Queen's Town, depuis le dernier voyage de la reine.

Digitized by Google

nirs, quel arrière-goût de fiel et de vinaigre ne trouverait-il pas, en pensant à ce mouillage de Queen's Town. Dès le second jour, le représentant de la maison Espagnat, de Bordeaux, monta à bord. C'était un petit monsieur qui gasconnait, en traînant, de la manière particulière à Bordeaux. Il avait un balancement tout entier du corps, une mine désagréable, et s'appelait Papillon.

« C'était une affaire bien fâcheuse que cette campagne, et on espérait être plus heureux en confiant d'aussi gros intérêts au capitaine Olfus. Comment avait-il fait, le capitaine, pour aboutir à cette désastreuse relâche? Sans doute, bien d'autres fussent allés en droiture. La relâche avait fait tout le mal. »

Il s'en tenait là. Et alors, il demanda à voir la toile qui restait après la saute de vent du pamper. Elle était brûlée et pourrie tout à la fois. Mais lui la trouvait bonne. Et comme tous les Bordelais, surtout quand ils ont une part de propriété dans un navire, se piquent d'avoir des connaissances en marine, il dit qu'on aurait pu prendre des précautions, et il les indiqua. « On avait fait ensuite bien des dépenses inutiles dans les allées et venues du Callao à Lima; désormais tout serait mieux réglé, et on irait à l'économie. » Ainsi cet heureux marchand, de par le droit souverain de l'argent, faisait la leçon au marin qui venait de battre les mers, pendant deux ans, pour autrui. Wilhem Olfus l'écoutait, la gorge sèche, le plus souvent sans mot dire. Ces scènes se renouvelaient à chaque instant du jour; la tristesse avait fait élection à bord de la *Stella*, en même temps que le Bordelais, et je souffrais de voir la peine et l'amoindrissement de l'excellent homme dont j'avais partagé la vie si longtemps. Ces raisons me firent abréger mon séjour à Cover, et, peu de temps après notre arrivée, je pris congé des hôtes de la *Stella*. Son capitaine essaya de trouver un mot d'amitié et d'entrain. Mais maintenant tout n'allait plus, comme il disait dans le Pacifique : « *All's well.* » Bien au contraire. Malgré son effort, son visage resta triste. Le petit équipage se tenait près de la chaloupe. Ils savaient qu'un des leurs allait partir, et ils auraient bien dit quelques mots d'adieu, mais ils n'osaient. Ils ne sont pas gâtés, ces gens de mer; et un serrement de main, le moindre égard les touche? Quand le steamer de l'*Irish Company*, la *Sabrina*, passa au milieu des navires marchands, sur le gaillard d'avant de l'un d'eux, on pouvait distinguer un petit groupe, et des bonnets qui s'agitaient en l'air, en signe d'adieu. Je le leur rendais alors. Aujourd'hui, à huit ans de distance, en finissant leur histoire, je leur dis encore : Braves gens, adieu.

LÉOPOLD CONSTANTIN.

Digitized by Google

LES IDÉES

SUR LA POLITIQUE SOCIALE

EN ALLEMAGNE

Die Volksnaturgeschichte, 3 vol. — Tome II *die Burgerliche Gesellschaft*, par M. W. H. Riehl. Stutgard et Tubingen.

Il y a cinquante ans, la littérature en Allemagne était purement spéculative ou dogmatique. La pensée, circonscrite dans le domaine de l'imagination, et n'osant pas aborder les questions vitales de la politique, n'avait d'autre horizon que les rêves de la fantaisie ou les nuages de la métaphysique. De là peut-être cette indécision, cette obscurité, ces teintes vagues et crépusculaires que le génie allemand semble avoir conservées jusqu'à nos jours; de là ce mélange d'exaltation et de frivolité qui distingue ses principales productions, et dont ses plus grands écrivains n'ont pu s'affranchir. Ainsi Hoffmann, J.-P. Richter sortent ouvertement du monde réel et se plongent dans l'hallucination et le monde fantastique. D'autres, comme Tieck et Schlegel, cherchent l'inspiration dans le moyen âge et dans le monde légendaire. Partout le même dédain de l'esprit pour les luttes de la vie réelle et pour les questions pratiques; partout l'amour de l'imaginaire : tendances bien naturelles de l'esprit, quand il a conscience de sa faiblesse et qu'il aspire vainement à la liberté.

Les maîtres de la littérature allemande, Gœthe et Schiller, sont-ils en dehors de cette loi commune ? Oui, sans doute, jusqu'à un certain point : le génie sait toujours maintenir son indépendance, et cepen-

Digitized by Google

dant leurs plus grandes hardiesses ont pu paraître chez nous bien inoffensives. Ils osent bien aborder la philosophie et la politique; mais leurs regards sont troubles, leur voix est mal assurée, leur main tremble. Ils touchent délicatement les endroits faibles de l'humanité; mais ils ne poseront pas le doigt sur les blessures saignantes, ils peindront les crimes des rois et des princes, mais avec un respect, une déférence infinis, et sans faire descendre la royauté et la noblesse de leur piédestal. Ils s'en prennent à l'homme, non à l'autorité. Ils ont, sous ce rapport, une ressemblance parfaite avec nos classiques, et Wallenstein, le duc d'Albe, Philippe II, Fiesque, sont des types correspondant aux personnages de nos tragédies. Sans doute, les idées nouvelles, l'esprit critique et réformateur ne manquent pas chez eux de représentants, mais ce sont des pédants de collége, comme Posa, des illuminés comme Jeanne d'Arc, des rêveurs mélancoliques comme Werther. Faust seul est une création plus franche et plus nettement dessinée, mais encore que de circonspection et de nuages! En somme, ces grands écrivains planent dans les hauteurs aristocratiques, et se tiennent dans les données officielles de l'histoire. En fouillant dans le cœur humain, ils s'arrêtent à la superficie du monde social, comme s'ils craignaient de se compromettre en allant plus loin. Aussi, connaissant à fond l'homme individuel, ignorent-ils complétement les forces collectives de l'humanité. Dès qu'ils veulent en faire jouer les ressorts, ils font preuve de naïveté et d'inexpérience.

Trente ou quarante ans plus tard, Gœthe et Schiller auraient trouvé dans l'esprit public un milieu bien plus favorable à la peinture de la société. En effet, dans ces derniers temps, un grand mouvement s'est opéré dans l'Allemagne; un souffle nouveau a régénéré l'étude de l'histoire. Au lieu de la réduire, comme autrefois, à la glorification de quelques hommes, on y a cherché les principes généraux qui gouvernent le monde et la loi du développement humanitaire. Les héros, les demi-dieux qui fixaient seuls les regards de l'historien comme des êtres indépendants et finis par eux-mêmes, sans autre rapport avec la multitude que celui du tableau avec son cadre, de la statue avec son piédestal, sont devenus de simples accidents dans une immense perspective. Les grands peuples eux-mêmes, avec leurs siècles de puissance et de gloire, avec tous leurs hauts faits et leurs grands hommes réunis, ne suffisent plus à contenir la curiosité du penseur dans leurs annales. Il y a plus : petits et grands sont égaux pour lui; il voit les plus hautes fortunes avec indifférence, les plus humbles sont pleines pour lui de révélations et de découvertes.

Dans le principe, cette hardiesse apportée à l'étude du passé fut peut-être une compensation à celles qu'on n'osait prendre dans

Digitized by Google

l'étude et la critique du présent. La science portait ses investigations sur l'histoire, craignant de les porter sur la politique. Ainsi l'Allemagne se développait en sens inverse de la France. Chez nous, longtemps après notre révolution, l'histoire était encore un thème inépuisable de lieux communs et de banalités déclamatoires. On avait renversé la monarchie, et Louis XIV fascinait les intelligences. En Allemagne, avant de rien prétendre sur le monde des faits, la critique s'était assuré une base inébranlable dans la philosophie de l'histoire.

Aujourd'hui, l'esprit, désormais libre dans ses allures, se meut avec aisance dans l'actualité. Les penseurs allemands agitent librement, plus librement que nous peut-être, les problèmes sociaux de notre époque. Mais, formés par une discipline différente, ils se distinguent encore de nous par la méthode. Le Français procède par théories absolues ; il se met en dehors de la tradition ; il juge la valeur des institutions au point de vue de certain idéal philosophique ; il applique à toutes les questions le sentiment de la justice et les principes de l'équité naturelle ; et, loin de marcher avec religion dans les chemins battus de l'histoire, il se lance dans l'inconnu à l'aventure. Les paradoxes n'effrayent nullement nos philosophes ; les innovations n'ont jamais arrêté nos hommes politiques. Chacun renverse avec une merveilleuse facilité les systèmes de ses devanciers. Chacun construit pour son compte ; chacun est infaillible et condamne intrépidement la sagesse d'autrui. Chacun a dans sa tête ou dans ses cartons la solution de toutes les difficultés sociales, le triomphe de la justice et le bonheur de l'humanité. Et cette tendance n'est pas, comme on le croit généralement, le caractère exclusif des doctrines révolutionnaires. Elle est commune à toutes les écoles : Bonald et de Maistre ne présentent, sous ce rapport, aucune différence avec Rousseau, Saint-Simon et Fourier ; et quant aux révolutions, elles ont été et sont encore le rêve et le dernier recours de tous les partis.

Les Allemands, au contraire, accoutumés à scruter l'histoire, à chercher dans ses archives l'explication du présent et la prophétie de l'avenir, ont puisé dans ces recherches et ces habitudes d'esprit, un nouvel attachement aux institutions d'autrefois, un surcroît de respect pour les sentiers battus, de défiance contre les voies inexplorées et les expérimentations hasardeuses. Ils aiment les temps historiques, objet de leurs patientes études et de leurs ingénieuses découvertes. Ils aiment ce monde féodal qu'ils ont tiré de la poussière et rendu à la vie. Il est pour eux comme leur création ; ils le regardent avec des yeux presque paternels. Aussi, lorsque le moyen âge est en cause, loin de le poursuivre avec un esprit de dénigrement et d'acrimonie, comme Voltaire et nos philosophes, ils le défendent avec tendresse ;

Digitized by Google

ils couvrent avec soin ses vices, ses difformités ; ils s'étudient à le parer de riantes couleurs. Ils ont rêvé au pied des ruines des manoirs gothiques ; ils se sont plu à reconstruire en esprit leurs arceaux et leurs voûtes, à les repeupler de fiers chevaliers et de gracieuses châtelaines. N'est-il pas naturel que leurs opinions se ressentent de ces aspirations rétrospectives, et que l'antiquaire, le rêveur ou même l'historien, déteignent peu à peu sur le politique ? Non qu'il cherche à ressusciter l'ère féodale, le beau temps du servage et du bon plaisir, mais il poursuivra dans nos institutions, dans nos mœurs, une image, un écho affaibli de ses souvenirs de prédilection. A ses yeux, la société n'est pas un édifice à construire sur une base rationnelle et philosophique : c'est un monument séculaire, élevé par une longue suite de générations, qui réunit, sans disparate, tous les genres d'architecture. Permis à nous d'y travailler et d'y marquer notre empreinte ; mais le démolir serait un vandalisme impie, ou plutôt un acte de démence. On voit des gens dissiper leur héritage, mais on n'en a jamais vu qui renoncent à leur patrimoine pour mieux s'enrichir.

Parmi les écrivains qui représentent le mieux en Allemagne cette doctrine de conservation, il faut citer M. Riehl, qui, depuis plusieurs années, a publié toute une série de travaux sur la sociologie de notre temps. Bien que chaque volume puisse être considéré à part comme une étude complète par elle-même, l'auteur a formé du tout un seul corps d'ouvrage, et il a eu raison, car c'est une création homogène, où tout découle de la même pensée. Cette pensée est tout entière contenue dans ce titre significatif : « *Histoire naturelle du peuple, pour servir de base à une politique sociale en Allemagne.* » L'ouvrage est divisé en trois parties : 1° Le Pays et la Nation ; 2° La Société civile ; 3° La Famille. Chaque partie est assez vaste, assez approfondie pour mériter un examen à part et pour faire l'objet de discussions intéressantes. Mais c'est la seconde, la Société civile, qui met le mieux en relief les théories sociales de l'auteur. C'est cette partie que nous voulons étudier.

« *La Société civile* » a été dictée par les préoccupations qu'inspirent à l'auteur l'aspect général de notre époque et les symptômes alarmants qu'il y découvre. Le malaise, dit-il, et le découragement sont partout ; le présent est triste ; on n'a pas de foi dans l'avenir. Aucune croyance ne fait battre les cœurs ; chacun vit isolé dans son égoïsme ; les appétits matériels cherchent et trouvent plus ou moins à se satisfaire. Mais l'esprit et le cœur malades errent en vain ou se reposent dans l'engourdissement. Aucune voix puissante ne s'élève pour ranimer dans l'homme le courage et la force morale, et pour lui rendre le sentiment de sa grandeur. Tombée dans ce marasme,

Digitized by Google

la société fait bon marché d'elle-même. La liberté n'est pour elle qu'un songe, un fantôme qu'elle évoque et dont elle se repaît volontiers, mais qu'elle retranche avec soin du monde réel ; car c'est une nourriture trop mâle, c'est un exercice trop pénible pour des cœurs efféminés comme les nôtres. Aussi, plutôt que de se conduire elle-même, la société se livre-t-elle au premier venu. Aujourd'hui, nous subissons le joug de la bureaucratie, dont la rotation machinale et somnolente convient à notre langueur. Mais demain nous serons à la révolution, qui gronde dans les profondeurs ; au socialisme, qui déjà nous déborde et que rien ne peut arrêter, puisqu'il n'y a dans le corps social aucun principe de résistance. La société est donc un navire désemparé, hors d'état de lutter contre un coup de vent. Elle se maintient encore à la faveur du calme ; mais cet équilibre est factice, la moindre vague peut tout submerger. Qui nous sauvera du naufrage ? Sera-ce la bureaucratie, qui court partout d'un air affairé, grimpe dans les huniers, descend dans la cale, pavoise les mâts, frotte les parquets, pèse et repèse la cargaison, recense l'équipage ? Non, c'est l'ingénieur, c'est le charpentier qui redresseront la mâture et cuirasseront la coque de fortes charpentes.

Voici maintenant l'idée fondamentale de l'ouvrage : Tout péril, toute souffrance suppose une déviation des lois naturelles, une méprise de l'homme sur les nécessités qui l'entourent. Changez le climat, le régime, les conditions hygiéniques, et vous transformez l'homme sain en malade. Extérieurement, qu'y a-t-il de changé ? Rien ou peu de chose ; quelques atomes dans l'air, quelques degrés dans la température, quelques principes dans les aliments : le corps ne s'en aperçoit pas, et cependant l'estomac se débilite, la respiration devient pénible, un malaise inconnu s'établit peu à peu dans les organes ; puis viennent des accès de fièvre suivis de longues prostrations, le corps s'affaiblit graduellement, et, sans maladie déterminée, s'achemine fatalement vers la mort. Les charlatans, les empiriques prescriront tisanes et pilules à toutes les doses, ils épuiseront le répertoire de la pharmacopée : le vrai médecin guérira le malade sans médicaments, en le replaçant dans les conditions hygiéniques réclamées par sa nature.

Voulons-nous faire de la médecine sociale, étudions les éléments constitutifs et les forces naturelles de la société.

I

Pour quiconque a quelque notion de l'histoire moderne, cette his-

Digitized by Google

toire se résume dans la lutte de deux principes opposés : l'esprit de Mouvement et l'esprit de Résistance. C'est cette lutte qui fait la grandeur de notre civilisation, sa supériorité sur toutes les autres. Supprimez le mouvement, et la société perd ce besoin de progrès, cette noble inquiétude qui la pousse toujours en avant ; elle se complaira dans la médiocrité, et tombera dans un optimisme énervant. Supprimez la résistance et vous ôtez à la société le bénéfice des travaux passés, l'héritage précieux de toutes les générations antérieures. Toutes les notions acquises, tous les principes établis, sont à chaque instant renversés et jetés au vent; l'instabilité, l'inconsistance ôtent à nos œuvres toute chance de durée. Chaque siècle, chaque âge, méprisant ses devanciers, s'isole dans la confiance de ses forces, et bâtit sur le sable, sans songer à la postérité. Le travail humain n'est plus qu'une série de tentatives avortées ; ce n'est plus le progrès, c'est la tour de Babel, le rocher de Sisyphe, un témoignage éternel de notre impuissance.

Si ces deux forces étaient répandues au hasard dans la société, sans autre loi que les passions ou les intérêts individuels, elles manqueraient de cohésion, et leur puissance, au lieu de diriger ou de contenir le mouvement humanitaire, se perdrait inaperçue et serait entraînée avec le courant. Il faut donc que chacune soit représentée par une fraction distincte de la société, ou *corporation*. Toute corporation suppose l'esprit de corps, c'est-à-dire la perpétuité, la transmission héréditaire, les traditions de famille, les maximes des pères religieusement suivies par les fils, un ensemble d'idées et de sentiments qui ne s'implantent pas dans l'esprit ou dans le cœur de l'homme fait, mais qui, déposés chez l'enfant, s'y enracinent et pompent toute la séve de l'intelligence. Il faut donc des tribus, des castes, ou, si ces mots sonnent mal à nos oreilles de philosophes, des divisions héréditaires de la société. Le meilleur mot serait celui d'*Etats*, employé dans ce sens au moyen âge, et dont nous avons malheureusement perdu la signification.

Une pareille théorie, à la fois surannée et paradoxale, fera sourire peut-être les hommes du XIXe siècle. Soit, répond M. Riehl, je me charge d'en trouver la vérification rigoureuse dans les faits, c'est-à-dire dans l'analyse de la société.

Le principe de résistance s'est incarné dans deux classes : les paysans et la noblesse. Le paysan représente le passé, parce qu'il est le type de l'immobilité. Tout change, tout se transforme autour de lui, nationalités, gouvernements, formes politiques, formes sociales; tout glisse sur son écorce sans altérer ses habitudes, ses idées, son caractère, et cela se comprend : le paysan vit en rapport direct avec la nature, il tire du sol toute son existence ; le monde entier se ren-

Digitized by Google

ferme pour lui dans son champ, ses bestiaux, ses instruments de labour. Il vit donc en dehors de nos agitations et doit les voir avec une complète indifférence. Les couleurs de Hesse, de Nassau, de Bavière ont flotté successivement au-dessus de son village, nulle n'a creusé un sillon ni fait pousser un épi. Royauté ou démocratie ne vaudront pas pour la récolte un rayon de soleil et n'épargneront pas au laboureur une heure de fatigue, une goutte de sueur. Et c'est pour cela que le paysan reste étranger à nos fluctuations. Le flot des événements ne peut l'entamer, et l'histoire est en avance sur lui de plusieurs siècles. Aussi, veut-on se faire une idée des temps passés, veut-on voir une face du moyen âge, on n'a qu'à jeter les yeux sur la classe rurale allemande, on y reconnaîtra partout l'empreinte encore visible et saillante du monde féodal. Les idées religieuses s'y retrouvent dans la naïveté du XIIe siècle, avec une teinte de rêverie et de mysticisme ; les vieilles légendes y sont en honneur et suspendues à toutes les murailles. Quant au langage, le paysan est un monument précieux pour l'archéologie. C'est chez lui qu'on trouve tous les vieux dialectes, toutes les locutions surannées, la langue de Hans Sachse et de Martin Luther. Les noms mêmes, les noms exhalent à la campagne un parfum de moyen âge : on ne s'y nomme pas *un tel* tout court comme à la ville, mais un tel I, II, III, comme les princes ou comme les barons d'autrefois. Le chiffre fait partie intégrante du nom et donne à la famille un air de dynastie féodale.

Vivant ainsi dans le passé, dont il est le débris et l'image, le paysan doit avoir peu de goût pour les théories sociales de nos idéologues. En général, les principes abstraits, les systèmes et toute la partie philosophique des innovations glissent sur lui comme l'eau sur un bloc de marbre. Parlez-lui de justice, d'égalité, vous le laisserez froid et distrait ; mais attaquez les impôts, le cadastre, les grands propriétaires, il vous écoutera avidement, et vous remuerez ses passions. En planant dans les hauteurs de la philanthropie, jamais vous ne le tirerez de son apathie ; mais frappez son intérêt tangible, immédiat, et vous lui mettrez les armes à la main.

On voit par là que si, par ses habitudes régulières, par son attachement tenace au passé, le paysan est un élément d'ordre et de conservation, d'autre part, il peut, par ses instincts irréfléchis et son ignorance, devenir un instrument terrible des doctrines révolutionnaires. C'est ce qu'on a pu voir en 1848 : les paysans ont d'abord cru qu'il s'agissait de supprimer les impôts, de partager les grandes propriétés, d'installer la blouse dans les châteaux et les maisons de campagne : aussitôt le sol trembla comme par une commotion électrique, les trônes furent ébranlés : le socialisme, étonné lui-même, poussa un cri de triomphe. Puis quand vint le parlement de Franc-

Digitized by Google

fort avec son Pangermanisme et sa creuse phraséologie, l'enthousiasme fit place au désenchantement, et tous les appels de la démocratie ne trouvèrent plus dans les campagnes qu'indifférence, froideur glaciale, impassibilité. Les gouvernements reprirent l'avantage, et la révolution s'éteignit dans l'impuissance.

Un fait bien significatif et qui met en relief la différence du paysan avec les autres classes de la société, c'est son aversion instinctive contre le fonctionnaire en général, et contre le bureaucrate en particulier. Cette aversion est naturelle, car le bureaucrate est l'antipode du paysan. Celui-ci est l'homme de la nature, celui-là représente un état de convention, une société artificielle, des principes abstraits, arbitraires dont la vie rurale ne donne pas même une idée. Accoutumé à juger la valeur du travail d'après la production matérielle, le paysan s'irrite de ce grimoire timbré qu'enfante la bureaucratie et qu'il considère comme le type du travail improductif. Il s'étonne du zèle des fonctionnaires, de leurs efforts pour lui inspirer « une fade loyauté envers le souverain, un respect aveugle envers la police. » Cette ardeur, ce prosélytisme, sont pour l'intelligence du campagnard une énigme perpétuelle. Il lui semble voir les prêtres d'une religion mystérieuse. Il est surtout choqué de l'orgueil des bureaucrates et de l'érudition oiseuse qu'ils aiment à étaler. Mais quand le fonctionnaire vient se poser en réformateur, qu'il annonce la prétention de réglementer et d'organiser le travail et de tout soumettre à son immixtion importune, alors le paysan ne respire plus, il étouffe, car son atmosphère, c'est la vie primitive, c'est la liberté d'agir et de lutter seul contre la nature. Toute intervention étrangère, toute contrainte officielle est une chaîne à son bras, un poids incommode à ses membres.

Dans cet amour de l'indépendance, des esprits frivoles verront un indice révolutionnaire. Qu'on ne s'y trompe pas; c'est au contraire une protestation contre l'instabilité et les transformations capricieuses de nos systèmes politiques; c'est la résistance des siècles aux fantaisies éphémères, aux modes transitoires dont le bureaucrate est l'incarnation. Le paysan est donc bien, dans l'ordre social, un élément de permanence et de stagnation. Est-ce un mal? Non; car son rôle n'est pas de creuser l'inconnu, de se tourmenter à la recherche du mieux et de se passionner pour les nouveautés. La moindre perturbation dans sa vie arrête la production du sol et compromet la subsistance de tous. Sa solidité, son attachement aux vieilles habitudes sont pour nous des garanties contre la famine.

Le second élément de résistance qui se rencontre dans la société, c'est la noblesse. Mais qu'est-ce que la noblesse? A quel signe la

Digitized by Google

reconnaître dans notre époque de confusion sociale et d'égalité ? Est-ce la particule qui fait le noble ? Est-ce le titre de comte ou de baron ? Non ; car ces mots ont perdu toute signification et ne peuvent plus s'appliquer à notre siècle. D'ailleurs, un titre, un rang, une décoration, tous les honneurs qui peuvent s'accumuler sur une personne et satisfaire son orgueil, n'ont rien de commun avec la noblesse. Les souverains peuvent conférer des grades, des croix et des parchemins ; mais Dieu seul peut faire un gentilhomme. On a voulu justifier la noblesse par devant la raison moderne, en la considérant comme la récompense du mérite et des services rendus. C'est lui donner une base très philosophique, mais qui se dérobe à l'épreuve des faits. Voyez les nobles de fraîche création, les plus glorieux, les plus illustres. Eux-mêmes semblent considérer leur anoblissement comme une tache, et, pour l'effacer, plusieurs feraient volontiers le sacrifice de leur illustration personnelle. Eux-mêmes semblent dire : Nous sommes des intrus, notre blason est de contrebande, c'est une violence faite à la nature.

Pourquoi maintenant ce dédain, cette arrogance des vieilles familles envers les nouveaux anoblis ? Pourquoi, loin d'accueillir avec empressement l'homme illustre, repoussent-elles son admission dans leurs rangs comme une injure ? Est-ce mépris du mérite personnel ? Nullement. C'est qu'à leurs yeux, anoblir un individu pour son mérite, c'est dénaturer, c'est avilir la noblesse, c'est lui ôter son vrai caractère. Le noble n'a pas la prétention d'avoir plus de vertu, de talent et de courage que les autres ; pourquoi les hommes vertueux, les hommes de talent et les braves, auraient-ils la prétention d'être nobles ? *Cuique suum.* A la vertu le prix Monthyon, à la science l'Institut et ses palmes vertes, au bon soldat, au bon fonctionnaire l'avancement, aux grands citoyens les ministères ; à tous de gros appointements pendant leur vie, et des statues après leur mort. Mais la noblesse est une chose à part. La noblesse coule dans le sang ; nulle volonté humaine ne peut en faire l'inoculation. La noblesse n'est point une récompense, une distinction honorifique : c'est l'ancienneté du nom, c'est l'arbre héraldique, poussé spontanément sur le sol et qui plonge dans les profondeurs de l'histoire.

C'est ce sentiment d'orgueil impersonnel et tout historique qui constitue la noblesse et qui lui donne sa force de résistance. Le noble ne porte pas comme nous l'empreinte du temps actuel ; par son éducation, ses idées, ses jouissances, il est un homme d'autrefois. L'histoire est son culte, sa loi, la règle et le mobile de toutes ses actions. Il met son honneur à la perpétuer et à la reproduire. Toute atteinte aux maximes d'autrefois est pour le noble une cruelle blessure, car du maintien des vieilles traditions dépend toute son existence, et

Digitized by Google

quand tout vestige du passé aura disparu, la noblesse aura cessé de vivre.

Tels sont les éléments de résistance. Voulez-vous maintenant connaître l'organe social du mouvement? parcourez les annales du progrès depuis l'émancipation des communes et la hanse; jusqu'à la réforme, jusqu'aux découvertes, jusqu'aux prodiges de l'industrie moderne, tout est le fait d'une seule classe, et cette classe est la bourgeoisie : c'est que l'essence, le principe vital de l'ordre bourgeois, c'est le travail, l'activité, la lutte incessante contre les obstacles. Le bourgeois aime et poursuit avec ardeur la richesse, mais non pas en vue du repos ou des jouissances; c'est pour avoir le sentiment de sa force, et pour goûter l'orgueil de la conquête. Riche à millions, vous le voyez vivre simplement, avec modestie et frugalité. Il donne son argent aux rois, à l'Eglise, aux pauvres, ne se réservant que le travail. Ni la mauvaise fortune ne l'abat, ni l'âge ne le ralentit; la mort seule peut dompter son énergie, sa persévérance, et quand il succombe à la peine, comme le soldat sur la brèche, son dernier mot est : *laboremus*.

Ces trois éléments de la société moderne, associés et fondus l'un dans l'autre, ont produit un magnifique développement pendant plusieurs siècles. Le progrès que leur union a réalisé n'a pas été sans doute contenu, suivant les idées d'aujourd'hui, dans un programme de formules abstraites, sans prise sur la société; c'était une conquête journalière, faite sans précipitation, sans désordre, à pas lents et assurés. Chaque jour ôtait quelque chose aux préjugés, à la barbarie; chaque génération apportait sa pierre à l'œuvre des siècles. En veut-on la preuve? La noblesse a d'abord tous les droits, à titre de priviléges : le droit de pont-levis, c'est-à-dire la liberté civile, l'inviolabilité du burg, qui deviendra plus tard celle du foyer domestique. Puis la bourgeoisie s'émancipe peu à peu; elle conquiert les mêmes avantages, d'abord pour les communes, puis pour les individus. Y a-t-il antagonisme entre les deux ordres? Non, on les voit se développer côte à côte, et se prêter assistance mutuelle. Les nobles siégent et rendent la justice avec les bourgeois; les nobles briguent les dignités d'échevins. Un va et vient continuel, un courant régulier s'établit entre les deux classes et les empêche de s'isoler l'une de l'autre. Les riches bourgeois s'élèvent, par les mariages ou par les dignités, jusqu'à la noblesse : les nobles ruinés se mêlent à la bourgeoisie, comme le constatent les noms d'origine noble qui sont aujourd'hui dépouillés de la particule.

La société se composait donc, non pas d'une foule indistincte, nivelée sous une même formule, mais de forces collectives, puissantes citadelles pour la liberté. Chacun, membre d'une coalition, se sentait

Digitized by Google

protégé par des milliers de bras intéressés à le soutenir. De là cette énergie, cette audace, cette puissante sécurité qui éclate dans les hommes d'autrefois; de là cette vigueur et ce relief de caractère. La liberté n'existait pas, dira-t-on, soit; elle n'était pas définie en pompeuses sentences, en brillantes déclamations; elle n'était pas inscrite au frontispice des constitutions, mais elle vivait dans les cœurs, elle circulait dans toutes les artères de la société.

Maintenant, poursuit M. Riehl, nous n'avons plus de classes, plus de distinctions, plus de priviléges; partout le nivellement et l'égalité. Les principes sont satisfaits, et les philosophes applaudissent; mais qu'en résulte-t-il? En détruisant les corporations, nous avons supprimé les barrières du despotisme et produit l'égalité dans la servitude. Qu'est-ce désormais que la société, sinon une cire malléable, apte à recevoir toutes les formes? Aujourd'hui pétrie et figée par le pouvoir absolu, elle bouillonnera demain, comme une lave brûlante, volcanisée par le socialisme.

Aussi cherche-t-on vainement dans nos institutions la permanence et la fixité d'autrefois. Au lieu de ces ligues puissantes qui formaient à l'édifice social une base de granit, nous avons pour unique support le gouvernement, c'est-à-dire la bureaucratie, force dissolvante, qui nous énerve, nous détache des affaires publiques, nous ôte toute initiative, et par conséquent, toute consistance. Et l'on aurait tort de croire que ce défaut de stabilité est favorable au mouvement : c'est tout le contraire, et notre époque présente, sous ce rapport, un triste contraste avec le moyen âge. Jadis, la vie était partout, bruyante, confuse, originale. Aujourd'hui, vous ne trouvez que le silence et l'engourdissement, partout des figures impassibles. Çà et là, quelques automates transmettent les volontés d'en haut aux populations indifférentes. Pouvoir civil, force militaire, justice, enseignement, arts, littérature, tout, jusqu'à la religion, est contenu dans les cartons ministériels et revêt l'uniforme du fonctionnaire. Le fonctionnaire, figure morne et glaciale, dieu Terme que l'on retrouve dans toutes les avenues de l'ordre social; il est partout, embrasse tout, prévoit, règle, enregistre tous les mouvements des corps et des âmes; la société entière est dans ses mains; tout reçoit l'impulsion administrative; tout s'accomplit selon les rites officiels. La discipline et la régularité sont partout; la vie nulle part.

Ou plutôt, toute l'énergie, toute la vitalité résident dans une classe nouvelle, formée par la décomposition des trois autres, et qui tend à les absorber. Cette classe est le *prolétariat*. Et par prolétaires, il ne faut pas entendre, comme on le fait vulgairement, les couches inférieures de la société, l'ouvrier qui gagne son pain jour par jour, non, mais toutes les existences déclassées, c'est-à-dire tous les cœurs hu-

Digitized by Google

miliés et jaloux, pleins de haine, avides de vengeance. Un noble ruiné est un prolétaire s'il s'obstine à vivre en gentilhomme ; car son orgueil, aigri par la misère, en fait un ennemi de la société. Prolétaires sont l'industriel et le commerçant ruinés par la concurrence, des entreprises téméraires ou par de fausses spéculations. Prolètaire est l'agioteur qui prétend s'enrichir par un coup de dés, et devenir millionnaire sans travail. Prolétaire est l'artiste qui a pris sa vanité pour une vocation, et qui manie le pinceau par mépris pour le rabot ou pour la truelle. Mais une source inépuisable de prolétariat, c'est la littérature, refuge de tous les grands hommes méconnus, où toutes les passions haineuses viennent s'épancher en imprécations, en menaces de mort contre la société.

Si donc, on veut réfléchir que ces éléments subversifs doivent leur force à l'abandon des vieilles traditions, on conclura forcément que, pour conjurer le péril, il est urgent de replacer la société sur ses bases naturelles, et de rendre aux anciennes classes leur organisation et leur consistance primitives. Laissons le paysan à ses mœurs patriarcales, à sa liberté inoffensive, et ne lui imposons pas le joug importun, le contrôle vexatoire de nos bureaucrates. Qu'il jouisse du sol, qu'il s'y enracine, qu'il conserve ses mâles qualités, sa rudesse ; qu'étranger à nos engouements éphémères, il se préserve de notre inconsistance, et, poursuivant sans relâche son œuvre de production, oppose une digue de granit aux flots révolutionnaires.

Mais comment la noblesse peut-elle se régénérer ? En vivant sur ses terres, comme la noblesse d'autrefois. Les places, les honneurs de cour l'ont amoindrie ; qu'elle reprenne son rôle véritable, son indépendance, sa dignité, et vienne exercer dans les campagnes une magistrature territoriale, sans insignes, sans caractère officiel, spontanément déférée par l'assentiment des populations. Elle assistera l'agriculteur dans ses mauvais jours, et saura conquérir l'ascendant de la bienfaisance. Elle fera de la grande culture, et propagera les nouvelles méthodes. Au noble revient de droit l'initiative des essais, des innovations agricoles, qu'interdisent au paysan sa pauvreté, ses préjugés, son ignorance routinière. Par là, le *seigneur* donnera au paysan une instruction expérimentale et l'initiera au progrès, non par des raisonnements et de creux axiomes, mais par un résultat visible et palpable, par la perspective assurée d'un bénéfice. Et c'est ainsi qu'au lieu de mendier la faveur des rois, la noblesse fera contrepoids à leur despotisme ; au lieu de s'épuiser dans une lutte impopulaire contre la liberté, elle guidera la classe agricole dans une voie d'émancipation et de lumières.

Quant au bourgeois, sa part est belle. A lui l'industrie, le commerce, le domaine de l'art et de la science. A lui les découvertes,

Digitized by Google

les brillantes créations, les conquêtes de l'esprit sur la matière. Mais qu'il sache se discipliner et se restreindre, qu'il renonce aux vaines aspirations, aux velléités ambitieuses. Le bourgeois d'autrefois se concentrait sur un but, et le poursuivait avec une volonté opiniâtre. Ceux d'aujourd'hui visent à l'universalité ; ils embrassent le monde dans leur ambition, comme si leur force augmentait en raison de l'espace qu'elle occupe. Honneur au bourgeois qui spécialise son savoir-faire, qui se renferme dans la sphère de sa profession, au lieu d'empiéter sur les autres ! Heureuse la société, quand les sculpteurs s'honoreront du nom d'artisans, quand les orfévres, les tourneurs, les peintres en bâtiment abdiqueront la qualification prétentieuse d'artistes !

Si chaque profession prenait ainsi le sentiment de sa dignité et de sa noblesse, chacune aurait bientôt un caractère, une physionomie propre : les corps d'états se réorganiseraient et formeraient de petites sociétés. De là, pour toute la bourgeoisie, un grand avantage ; car l'esprit collectif, pour être vivace, doit s'exercer dans une agrégation bien distincte d'intérêts associés. Il languit, il se perd dans une masse trop considérable, où son application n'est nulle part. Aussi la bourgeoisie puisera-t-elle une force immense dans ces corporations industrieuses dont la cohésion fera circuler activement la vie et la santé dans tous ses membres.

La personnification du bourgeois ne sera plus alors le *philistin* égoïste, ce type de niaiserie et de platitude, indifférent au sort du pays, esclave de sa bourse, ni l'ambitieux déclassé qui spécule sur le désordre, ni le condottiere de la plume qui vit de provocations et de calomnies. Ce sera l'artisan, l'homme dur à la peine, confiné dans son labeur, heureux des simples jouissances qu'il en retire. En lui point d'orgueil, point de mépris pour ses pairs, point d'envie contre les riches, de menaces contre la société ; mais l'amour de l'indépendance, la sécurité de la force. Plein de respect pour les institutions, il ne tremble pas devant la police et ne rend pas de respect servile à l'autorité ; car il ne craint pas l'oppression, il n'est pas à la merci de l'arbitraire. Mille cœurs battent à l'unisson avec le sien ; son cri d'alarme serait répété par mille voix : au besoin, toute une légion se lèverait pour le défendre. Cette solidarité vaut pour lui toutes les garanties officielles, toutes les combinaisons politiques.

C'est ainsi qu'au lieu de se mêler dans une agitation anarchique, les trois ordres de la société se dégagent l'un de l'autre et reprennent leurs traits distinctifs, pour accomplir parallèlement leurs destinées respectives. Plus d'oscillations, plus d'ébranlements ; partant, plus de supports artificiels. Cet équilibre s'étend nécessairement aux esprits et relève toutes les existences. Plus de soldats sans drapeau,

Digitized by Google

plus de citoyens sans patrie, d'ouvriers sans travail, plus de talents méconnus et dévoyés, plus de prolétaires. Chacun creuse son sillon et l'arrose noblement de ses sueurs ; chacun garde son lot, chacun a sa part de joies et de souffrances. L'air n'est plus agité par ces haines ardentes qui déterminent les révolutions et les guerres civiles. L'harmonie, la concorde président aux rapports des différentes classes, et l'humanité, rentrée dans sa voie, s'achemine d'un pas sûr vers le progrès. Elle ne marche plus à l'aventure ; elle est guidée par la lumière du passé ; elle suit *son développement historique.*

II

Avant d'aborder la critique de l'ouvrage, rendons d'abord justice à l'auteur. Ce n'est pas un homme de parti, c'est un penseur désintéressé. Son livre est une œuvre impartiale, étrangère à tout esprit de caste, à toute passion politique, à toute jalousie, à toute rancune, à toute convoitise. On n'y sent l'influence d'aucune coterie, l'empreinte d'aucun sentiment personnel. Des nobles ont écrit pour les priviléges, des bourgeois pour l'égalité, des prolétaires pour le droit au travail, des sectaires par amour du désordre ou par fanatisme. Le livre de M. Riehl respire l'amour de la vérité, il est écrit avec une parfaite indépendance. M. Riehl n'accuse pas telle ou telle classe de la société, il ne fait le procès à aucune d'elles. Mais il distribue à chacune un enseignement plein de mesure et d'élévation. Il dit au paysan : creuse ton sillon; au noble : rends-toi utile au paysan, vis sur tes terres ; au bourgeois : travaille pour enrichir la société ; à tous : laissez les vaines disputes et les passions jalouses, que personne n'opprime, que chacun soit libre dans ses mouvements, que nul n'envie la position d'autrui. La Providence, généreuse envers tous, donne à chacun des éléments suffisants de bonheur ; bien plus, chacun, dans sa condition, obscure ou illustre, possède les moyens d'influer utilement sur le sort général de la société. Nous aimons cet esprit de justice et vraiment libéral. Nous aimons ce genre nouveau de prédication, propre à calmer les haines politiques, et dont la devise pourrait être : tolérance. Et, en effet, quand les différentes classes auront appris à se tolérer mutuellement, quand elles cesseront de se disputer ce vain fantôme qu'on nomme le pouvoir, pour s'appliquer exclusivement au travail et à la production, on peut affirmer que l'ère des agitations sociales sera close ; les politiques n'auront plus à se creuser la tête pour trouver la juste pondération des pouvoirs, et la paix publique, au lieu de dépendre de combinaisons artificielles, reposera

Digitized by Google

sur un fondement inébranlable, la concorde entre les différents membres de la société.

Ce serait donc envisager l'ouvrage de M. Riehl avec un esprit bien étroit, que d'y voir, comme l'ont fait certains critiques, une tentative de restauration féodale, inspirée par des idées réactionnaires. M. Riehl est au contraire un homme de progrès. Seulement, il veut le progrès par le maintien des traditions, par le culte et la conservation du passé, et non par les procédés révolutionnaires. Il ne veut nullement sacrifier le paysan et le bourgeois à l'orgueil du noble, et reconstituer dans l'ordre social la domination d'une minorité; il traite le paysan et le bourgeois avec autant de déférence que le gentilhomme; que dis-je? il a pour eux mille fois plus de complaisance et de sympathie, il leur réserve ses flatteries les plus délicates; leurs droits trouvent en lui un chaleureux interprète, et quant aux prétentions surannées de l'ordre aristocratique, loin d'en être l'apologiste, il en fait au contraire l'objet de ses railleries les plus acérées. Le but de M. Riehl, c'est d'empêcher et d'arrêter cette confusion anarchique qui, suivant lui, dissout les forces sociales, et fait rentrer l'humanité dans le chaos.

Nous savons bien qu'aux yeux de certains esprits, rien n'est plus antilibéral que de considérer la noblesse comme une classe à part, et de l'isoler dans la société, même sans priviléges. Mais ce sont là de ces préjugés révolutionnaires qui ne tyrannisent que les esprits faibles. Le philosophe doit s'en affranchir. En général, les déclamations contre la noblesse sont inspirées par la jalousie ou par de puérils froissements d'amour-propre. Nous identifions trop facilement l'intérêt public avec nos petites misères personnelles, et, aveuglés par elles, nous ne voyons plus tout ce qu'il y a de grand, d'élevé, de juste, dans les idées héréditaires de noblesse. Les conseils que M. Riehl donne à la noblesse ne sont pas non plus d'une nature bien inquiétante pour l'égalité. Que dit-il aux nobles? De fuir les places, de vivre en dehors du gouvernement, pour maintenir leur indépendance. Ainsi, que les bourgeois se rassurent, ou plutôt qu'ils remercient M. Riehl : loin de les écarter du pouvoir, il leur assigne le monopole des emplois. Les nobles vont être exclus de la concurrence. Pour nous, nous souscrivons des deux mains au vœu exprimé par M. Riehl, et quand son ouvrage n'aurait pour effet que de diminuer le nombre des solliciteurs et des sinécures, et de renvoyer dans les campagnes un certain nombre de propriétaires, nous pensons que la société en retirerait déjà un grand avantage. Tout le monde convient qu'une des grandes plaies de l'époque, c'est l'absentéisme, c'est-à-dire l'habitude malheureusement trop répandue parmi les propriétaires fonciers de résider dans les grandes villes, et d'y perdre complé-

Digitized by Google

tement le goût et la préoccupation des choses agricoles. C'est ainsi que les campagnes sont délaissées et mises en oubli par leurs chefs et par leurs tuteurs naturels ; l'agriculture languit entre des mains ignorantes, et ses richesses, détournées de leur destination, vont entretenir un luxe oiseux dans les capitales. Puis on croit faire une œuvre très méritoire en allant passer la belle saison dans ses terres, non pour cultiver, mais pour y faire de la villégiature, et pour y installer toutes les élégances et tous les raffinements de l'oisiveté citadine. Sous ce rapport, les avis de M. Riehl se distinguent par leur opportunité. Le seul reproche qu'on pourrait leur faire serait de s'adresser aux nobles en particulier plutôt qu'aux grands propriétaires. Mais ce reproche lui-même serait peu fondé, puisque, par le fait (en Allemagne du moins), les grandes propriétés sont généralement restées entre les mains de l'ancienne noblesse.

On peut donc dire aux nobles, c'est-à-dire aux grands propriétaires, avec M. Riehl : abandonnez la vie de cour, de sollicitations, et l'oisiveté des grandes villes ; fixez-vous à la campagne pour vous mêler au paysan, lui prêter assistance, partager ses labeurs et toutes les émotions de la vie rurale. Dans ce concours, dans cette fraternité, il y a pour vous un rôle considérable, une mission sociale à remplir, et, quand vous l'aurez accomplie, il en résultera pour vous une importance légitime, un ascendant immense et non contesté. On doit donc rendre hommage aux intentions loyales de l'auteur, et donner adhésion aux réformes salutaires qu'il essaye d'opérer ; mais il ne faudrait pas prêter un sens trop absolu à ses paroles. Nulle classe ne paraît plus propre que la noblesse aux grandes charges de la politique ; elle y est préparée par sa naissance, par ses traditions de famille, par son éducation, par la sphère habituelle où elle vit. Dans tout Etat où il ne sera pas décrété que la politique doit sortir des classes inférieures, une large place dans les affaires publiques appartiendra de droit aux classes nobles ; ce que l'auteur et nous-même répudions pour elles, ce sont les vains emplois de cour, les dignités inutiles, la vie de luxe, enfin, quand elle n'est pas accompagnée de la vie de labeur et de dévouement.

La théorie du développement historique, considérée en elle-même, nous paraît mériter un jugement moins favorable, ou plutôt, il nous est impossible d'y voir autre chose qu'un engouement d'archéologue pour les institutions du passé, une satire piquante des contemporains, le tout systématisé par un esprit germanique. Il nous semble que M. Riehl accepte trop complaisamment, sur le moyen âge, une donnée de fantaisie, et qu'il voit avec des yeux trop prévenus les mérites des siècles passés, sans en constater suffisamment, et preuves en main, la nature pacifique et patriarcale. Plaçons-nous au milieu du moyen

Digitized by Google

âge, à l'époque même où les divisions sociales, séparées par des abîmes, feront le mieux ressortir leurs qualités distinctives. Que voyons-nous? D'une part, la noblesse investie de tous les pouvoirs, maîtresse de la terre et des habitants, gouvernant par son bon plaisir; de l'autre, une multitude vouée à l'obéissance, livrée au pouvoir arbitraire, passible des fantaisies les plus tyranniques. Nous cherchons en vain, dans cette société, quelque élément de pondération, une limite à la tyrannie du fort, une garantie pour le faible : le noble n'a point de devoirs, le serf point de droits : « Nul juge que Dieu entre toi et ton seigneur, » voilà la devise féodale, voilà le moyen âge dans sa forme primitive. Est-ce autre chose que le règne absolu de la force? Que la religion ait puissamment tempéré l'exercice de cette omnipotence, que maint seigneur ait traité ses vassaux avec justice, que le sentiment chrétien de la charité fût profondément empreint dans les âmes, et que le serf, dans son abaissement, ait pu connaître, dans une proportion relative, la sécurité et le bonheur domestiques, cela se peut, mais l'honneur n'en revient pas aux institutions. D'une loi qui sanctionne tous les caprices de la force, ne peut sortir qu'une société monstrueuse ; ou plutôt il n'y a pas de société. La paix subsiste à la surface, tant que l'opprimé est abaissé par la conscience de sa faiblesse; mais c'est une paix factice, qui contient en germe toutes sortes de déchirements et de convulsions.

Suivons maintenant le cours de l'histoire. Est-ce une ère de calme et de félicité qui s'ouvre avec le système féodal? Non, c'est au contraire une agitation, une lutte de tous les instants, un effort violent et continuel. Ce n'est pas avec une palme à la main que la justice marque son passage, c'est avec le sang et le feu. Çà et là, le serf sort de son abaissement et relève la tête ; il prend les armes, creuse des fossés, construit des bastions, et voilà la commune fondée. Mais est-ce volontairement, par générosité, que le seigneur renonce à sa toute-puissance? Est-ce la douceur et la persuasion qui lui dictent les chartes, ou la force victorieuse qui les lui impose? Là-dessus, l'histoire ne nous laisse aucun doute, et l'émancipation des communes, l'origine de la bourgeoisie sont bien des conquêtes sur l'autorité, des fruits de l'insurrection. La bourgeoisie est un résultat révolutionnaire.

Mais peut-être l'affranchissement des communes est un fait accidentel dans l'histoire, et la bourgeoisie, une fois constituée, va se réconcilier avec la noblesse et réaliser cette harmonie politique, idéal des siècles futurs? Oui, si le noble accepte la restriction de sa puissance, si le bourgeois se résigne à n'être qu'un serf affranchi. Mais avec la liberté vient l'audace des entreprises, l'extension du commerce, un commencement d'industrie. De quel œil le seigneur, du

Digitized by Google

haut de sa tour, verra-t-il cette prospérité? Sa convoitise ne s'allumera-t-elle pas en vue de ces richesses nouvellement acquises? Se laissera-t-il éclipser par ces vilains échappés de son joug, qui le bravent par leur arrogance? Est-ce que tout progrès, tout accroissement de la bourgeoisie n'est pas pour la noblesse une cause d'affaiblissement, un présage de décadence? Est-ce que les serfs émancipés ne sont pas les ennemis naturels de leurs anciens maîtres? Il n'est donc pas question pour les deux ordres d'harmonie et d'union fraternelle; l'antagonisme sera leur condition naturelle, la guerre la loi de leur développement. Les nobles se ligueront pour ressaisir le pouvoir perdu, les villes s'uniront pour leur défense et formeront ici la ligue Hanséatique, là les communes de Flandre, et plus tard la république des Pays-Bas. De toutes part, les éléments de la bourgeoisie se rassemblent; son énergie, son activité se développent par la circulation; une impulsion puissante est donnée au commerce, et le progrès sort encore une fois de la lutte entre les deux classes rivales de la société.

En même temps, la puissance et la vie sociale s'éloignent du manoir pour se concentrer dans les villes; la richesse augmente, le bien-être et la civilisation se répandent, l'esprit humain sort de sa léthargie et reprend conscience de sa force. Timide et chancelant dans ses premiers essais, il s'affermit peu à peu dans la voie du libre examen. Puis viennent la Renaissance et la Réforme, autres genres d'insurrection contre la discipline féodale. Partout, le moyen âge est battu en brèche, partout ses défaites sont autant de triomphes pour l'humanité. Le noble quitte son donjon en ruines pour se fixer dans les cités, côte à côte avec le bourgeois. Le prêtre perd son autocratie sur les intelligences; la raison s'élève et réclame ses droits. L'autorité perd de son prestige et voit diminuer son empire. Est-ce un mal? Pas toujours, car les lumières font irruption, les mœurs s'adoucissent, la défiance disparaît des relations, l'industrie se déploie avec sécurité. Comment les divisions sociales seraient-elles pour nous un élément de vie quand leur décadence coïncide si justement avec l'ascension graduelle de la société?

Mais l'affaissement des caractères! Ici, sans doute, les détracteurs du présent ont beau jeu, car ils peuvent puiser à pleines mains dans l'histoire, et nous rapetisser par des comparaisons écrasantes. Mais n'est-il pas injuste de vouloir que notre siècle produise à lui seul autant de vertus que tous ses devanciers réunis? Il serait plus loyal de choisir une époque déterminée pour le parallèle, et peut-être, dans ce cas, pourrions-nous le soutenir sans désavantage. Le moyen âge surtout, l'âge d'or des institutions féodales, pourrait nous fournir plus d'un sujet d'orgueil légitime. Nous sommes faibles, dégénérés, sans consistance; mais nous sommes indépendants dans notre vie

Digitized by Google

privée. L'oppression peut quelquefois exister au dehors, mais elle s'arrête du moins au seuil domestique; nous ne sommes pas, comme l'étaient le serf et même le bourgeois du moyen âge, gênés et comprimés dans tous nos mouvements par une volonté supérieure. Chacun vit sous l'égide des lois, chacun a certaine force par lui-même, chacun est à soi sa propre ressource. Or qu'est-ce que la dignité? qu'est-ce que l'énergie et la force des caractères, sinon l'habitude et la pratique de l'indépendance, l'usage perpétuel de la volonté? Eh bien, sous ce rapport, nulle époque ne fut plus grande que la nôtre; car nulle n'a mieux connu cette santé morale qui résulte de la sécurité dans les relations. Cet heureux équilibre était jadis le monopole de quelques privilégiés; aujourd'hui, c'est le bien inaliénable de tous.

Nous admettrons, sans doute, dans certaine mesure, la supériorité de tel siècle passé sur le nôtre. Il y a dans l'histoire certaines époques de travail et d'enfantement où les vertus sont plus mâles et les âmes mieux trempées. Chaque fois qu'il s'agit de briser une entrave, de conquérir un droit, l'homme fait un effort et déploie toute son énergie. La lutte l'échauffe et remplit son cœur de passions généreuses. Ses traits prennent une expression de noblesse, son attitude devient imposante, l'inspiration émane de toute sa personne; il est grandi et transfiguré. Mais quand cessent les émotions de la lutte, le sentiment du péril et la perspective du succès, l'âme descend des hauteurs où ses forces ne peuvent longtemps la maintenir. Alors vient l'épuisement ou la lassitude. L'homme se résigne à son impuissance ou se contente d'une victoire incomplète; il s'engourdit dans le repos et dans une espèce de sommeil.

Ces alternatives d'activité fébrile et de somnolence se présentent dans la vie des sociétés comme dans celle des individus. Aussi l'histoire présente-t-elle deux sortes de phases bien distinctes : les crises et les périodes d'affaissement. L'observateur qui vit dans les époques de tranquillité et de langueur qui constituent la vie moyenne de l'humanité est frappé surtout de la faiblesse morale qu'il a sous les yeux. Mais sa sévérité augmente quand, au lieu de juger ses contemporains d'une manière absolue, il les met en parallèle avec les hommes de l'histoire. L'histoire n'enregistre que les faits illustres, c'est-à-dire les époques de crise; elle est muette sur les phases de repos; elle met en relief les hommes éminents, les grandes passions, les âmes énergiques, et laisse dans l'ombre la masse passive de l'humanité. Il est donc rare que la comparaison du présent avec les temps antérieurs soit favorable aux contemporains. Ceux-ci apparaissent dans toute leur laideur, et déroulent une immense galerie de tableaux vulgaires; ceux-là se présentent tous pleins de grandeur,

Digitized by Google

de poésie, et se dessinent fièrement avec des proportions héroïques. Ils écrasent le présent et font ressortir sa difformité.

De là ces plaintes sur la décadence, ces arrêts sévères contre les contemporains. Heureusement la postérité ne les sanctionne pas toujours, et peut-être notre temps sera-t-il réhabilité plus tard par quelques événements qui jetteront sur nos mérites une lumière rétrospective. Peut-être aussi notre condamnation sera-t-elle confirmée ; mais tant que l'épreuve n'a pas été faite, tant qu'une crise politique n'a pas mis en évidence notre courage ou notre lâcheté, l'infériorité qu'on nous reproche sera l'œuvre des circonstances, et l'on n'en pourra rien conclure contre nous, ni contre l'organisation actuelle de la société. Que les bourgeois du XIe et du XIIe siècle aient déployé, pour s'émanciper, plus d'énergie qu'il ne nous en faut aujourd'hui pour la jouissance de droits bien plus étendus, c'est assurément fort possible, mais ce n'est pas un argument en faveur des institutions féodales ; au contraire, c'est une preuve des souffrances qu'elles causaient, et de la haine qu'elles ont soulevée dans les cœurs. Il fallait que l'oppression fût bien lourde pour qu'on recourût à des moyens si désespérés afin de s'y soustraire. Aujourd'hui, nous n'avons plus guère de passions : nous voyons tout avec mollesse et tiédeur ; mais c'est un signe que les conditions sont plus tolérables, qu'un grand nombre de maux sont extirpés, que la justice et le droit sont entrés dans nos mœurs, et tendent de plus en plus à prévaloir.

Il s'en faut donc bien que la théorie des divisions sociales trouve dans l'histoire sa confirmation. Mais quand même le régime des castes aurait fait le bonheur de l'humanité pendant plusieurs siècles, il resterait encore à prouver que cette institution, parfaite dans les temps passés, a conservé sa valeur dans le nôtre, et qu'elle n'est pas surannée pour la société, comme la scolastique pour la science moderne, les donjons et les armures d'autrefois pour l'art militaire. Les sociétés ont leur jeunesse et leur maturité ; elles changent et se transforment comme l'enfant en adolescent, et l'adolescent en homme fait. Chaque phase a ses besoins et ses aptitudes différentes. A l'une la féodalité, la hiérarchie des rangs sévèrement gardée ; à l'autre l'égalité et le nivellemont progressif. Mais, objecte M. Riehl, les leçons de la jeunesse ne sont pas rejetées par l'âge mûr : sans doute, mais avec la minorité cesse la tutelle de l'esprit ; l'obéissance fait place au contrôle, l'autorité disparaît devant la raison. Que la société trouve dans l'histoire d'utiles enseignements, rien de mieux ; mais sous peine de se vouer à l'immobilité, de tuer en soi le besoin et le sentiment du progrès, qu'elle se garde d'une soumission aveugle et qu'elle n'abdique pas son indépendance.

Digitized by Google

Que serait-ce qu'un état social rivé à la servile reproduction du passé, où chaque citoyen se comporterait d'après une leçon apprise et dans une ligne immuable, où les convictions, les idées, les passions personnelles devraient s'annihiler pour ne pas nuire au mouvement prescrit? Ce serait une machine, une collection d'automates, la destruction de toute liberté, de toute initiative. Pourquoi donc cette croisade contre la bureaucratie, puisque le développement historique aboutirait au même résultat : l'asservissement général et la stagnation? Il y aurait cependant une différence : c'est que la bureaucratie, en concentrant dans ses mains toute la vie publique, nous laisse au moins la liberté de l'inertie et de l'indifférence. Le développement historique, au contraire, exige le concours de chaque individu ; chaque membre de la société doit se convertir en rouage, et la vie privée, au lieu d'être un refuge contre la tyrannie officielle, est au contraire son instrument principal et sa victime de tous les instants. Occupations, dépenses, plaisirs, tout est prévu, tout doit entrer dans le cadre réglementaire, tout prend l'aspect maussade d'une fonction publique ou d'un sacerdoce, et l'on n'ose plus dire un mot, rire, ni garder son sérieux, remuer le bras ni la jambe, sans en devoir compte à la société. Certes, entre les deux despotismes, la bureaucratie est, de beaucoup, le préférable.

Singulière illusion de l'auteur ! Il nous promettait la liberté, l'épanouissement, le retour aux lois de la nature, et, sans le savoir, il nous réduit à la tyrannie la plus indiscrète, au mouvement machinal, à la cadence d'une horloge. Et pourquoi cette étrange méprise? Parce qu'il méconnaît la véritable lumière, la boussole de l'humanité, c'est-à-dire la raison, le sentiment de la justice. Substituer l'histoire à la raison, c'est sans doute un excellent remède contre les abstractions et les principes absolus, cette plaie de la société moderne, cette cause de toutes les doctrines subversives ; l'ordre social sera raffermi ; mais alors l'histoire prend un caractère divin et surnaturel : c'est l'Ecriture sainte, c'est l'Evangile, c'est la source de toute vérité. Les institutions historiques sont des dogmes, des révélations d'en haut, et, pour assurer leur perpétuité, le législateur sera forcément conduit à l'exclusion du libre arbitre, ainsi que du libre examen. Que M. Riehl essaye de gagner l'esprit, de le convertir à l'histoire, de lui inspirer un tendre respect pour l'antiquité, une confiance absolue dans l'œuvre des siècles ; qu'il lui prêche la modestie, la peur des innovations : c'est une tentative assurément fort méritoire, mais qui ne peut réussir. Jamais l'esprit ne consentira à circonscrire son action, à restreindre volontairement l'usage de ses forces, à porter le joug de la tradition. Il n'y a donc qu'une seule manière de maintenir l'équilibre, c'est de condamner la pensée hu-

Digitized by Google

maine à l'immobilité, c'est de la lier étroitement par de solides entraves; sinon, son humeur remuante sera pour la symétrie sociale un danger perpétuel.

Il y a des tyrannies intelligentes qu'une société peut subir sans avilissement. Qu'un dictateur s'élève et fasse plier toutes les résistances pour tirer du chaos un vaste empire ou pour fonder une législation, qu'il soit Lycurgue, Richelieu, Pierre le Grand, les hommes plieront volontiers sous sa main de fer et subiront sans honte l'ascendant de son génie. Qu'une religion s'impose aux intelligences et les enferme dans les étroites limites de son dogme, son despotisme sera peut-être lourd à porter, mais au moins une religion a sa grandeur, elle ouvre à l'imagination de riantes perspectives, elle verse dans l'âme un flot inépuisable de joies intérieures. La tyrannie de l'histoire nous donnerait-elle ces compensations? Trouverions-nous en elle la gloire, la poésie, un sentiment, une croyance quelconque? Non, mais le joug des faits accomplis, l'imitation obligatoire et sans discernement, le respect aveugle pour toutes les combinaisons du hasard. Tous les noms historiques seraient divinisés, tous les faits prendraient un caractère sacré, providentiel, et toute critique du passé serait un blasphème. Aux morts appartiendrait toute autorité, toute initiative, et la première condition pour jouer un rôle politique serait d'être couché dans la tombe.

La tradition historique serait donc évidemment un régime funeste à la société. Car la noblesse de l'âme, c'est l'indépendance vis-à-vis des faits, c'est le droit de s'incliner devant le malheur, et de protester, au nom de la conscience, contre la force des événements et le triomphe de l'injustice. Otez à l'homme cette prérogative, inspirez-lui un respect idolâtre pour les faits accomplis, pour l'œuvre du temps, et vous tuez le principe de toutes les grandes actions, de toutes les idées généreuses; vous ouvrez pour l'humanité une ère de sot optimisme.

Mais ce ne sont là que des raisonnements; un système qui cherche à se fonder sur les faits s'inquiète peu des réfutations théoriques; au moins pouvons-nous exiger qu'il puise sa légitimité dans l'histoire. Faisons cette vérification.

L'histoire n'est pas uniforme; elle a ses phases brillantes; elle a aussi ses éclipses. Tantôt elle est pleine d'intérêt et d'enseignements, elle émeut, elle passionne la postérité; tantôt elle n'offre qu'une succession de faits incolores, un steppe glacé. Etudions cette différence, et nous verrons que toute la gloire est pour les époques où l'humanité rejette le souvenir des siècles passés et le joug de la tradition, pour s'élancer résolument dans l'avenir. Que deviennent, au contraire, les temps d'imitation et d'obéissance? L'histoire s'empresse de les ou-

Digitized by Google

blier, ou leur accorde à peine une mention dédaigneuse. Et, parmi les peuples, quels sont les objets de nos prédilections historiques? Sont-ce les Egyptiens, les Chinois, les Turcs, les types de l'immobilité séculaire et traditionnelle? Non, ce sont les Grecs, les Athéniens, le plus mobile et le plus inconstant de tous les peuples. Enfin, quels sont les héros, les préférés de l'histoire? Sont-ce les pontifes des vieilles religions, les imitateurs timides du passé? Non, mais les audacieux, les créateurs, qui semblent tirer un monde nouveau de leur intelligence. Si l'ascendant du génie est irrésistible, si nous subissons avec amour sa domination, c'est qu'il nous arrache à la tyrannie de l'autorité et de l'habitude pour réveiller notre raison endormie et pour lui rendre le sentiment de son indépendance. Est-ce que Socrate appuyait ses leçons sur l'histoire et sur la religion de l'Etat? Est-ce qu'il invoquait Thésée et Codrus? Non, sa philosophie n'avait rien d'archéologique et ne puisait ses autorités que dans la raison et la conscience de chacun. Le noble Alcibiade y recevait les mêmes instructions que les plus infimes artisans d'Athènes et venait y apprendre, non pas à continuer ses ancêtres, à jouer un rôle aristocratique, mais au contraire à tenir peu de compte de sa naissance, à traiter tous les hommes comme ses égaux, comme ses frères. Socrate est mort de la ciguë, mais son génie a conquis toute l'antiquité et brille encore sur le monde.

Pour prendre une autorité plus élevée, le christianisme lui-même offre, sous ce rapport, plus d'un point de ressemblance avec les philosophies de la terre et les œuvres de l'esprit humain. Du jour de son apparition dans le monde, le christianisme s'est posé en ennemi déclaré de toutes les choses établies. Il a lancé l'anathème à la religion officielle, ébranlé le monde ancien par sa base, déchiré toutes les traditions historiques. Le paganisme eût transigé volontiers avec ce terrible adversaire, et la conciliation des deux principes fut rêvée, essayée par plus d'un homme d'Etat et plus d'un empereur. L'Eglise chrétienne est restée inébranlable, sourde à toutes les avances, invincible à toutes les persécutions; elle n'a fait la paix avec Rome qu'après y avoir tout nivelé sous l'autorité nouvelle de son dogme. Ainsi, pour quiconque voudrait ériger en loi absolue le respect des institutions existantes et le maintien du passé, quel qu'il soit, le christianisme aurait joué dans l'histoire un rôle éminemment subversif. Or, il n'en est pas ainsi, Dieu merci! car le christianisme, abstraction faite du point de vue religieux, ouvre une ère de rénovation pour l'humanité; ses fondateurs ne sont pas seulement des saints dans le calendrier; ils figurent aussi parmi les grands noms de l'histoire.

Si nous invoquons de pareils exemples, ce n'est pas pour légitimer

Digitized by Google

l'esprit révolutionnaire, c'est pour montrer que le progrès n'est pas lié d'une manière indissoluble au maintien des vieilles traditions, et que condamner *à priori* tous les réformateurs, étouffer les innovations, sous prétexte de repos public, c'est vouer le genre humain à l'immobilité, paralyser toutes ses forces vives, arrêter l'esprit dans ses efforts les plus louables, dans ses aspirations les plus légitimes, et nous condamner pour l'éternité à tourner une meule. Oui, sans doute, il faut conserver précieusement le passé, quand il porte un caractère de justice, quand il est l'expression d'une grande loi sociale. Le passé, c'est l'œuvre des siècles, c'est le résumé de toutes les entreprises tentées par le génie et l'industrie humaine, c'est le capital amassé par de longues générations au profit de l'avenir. Toute dissipation de cet héritage, ou, pour mieux dire, de ce dépôt confié à nos soins, serait un crime envers la postérité. Mais il y a des cas où le passé n'est plus conciliable avec les besoins du présent, où son maintien serait un obstacle à la diffusion des lumières, au développement de la justice et de l'ordre moral dans la société. C'est alors qu'il faut y porter la main, le modifier, et parfois même le détruire. Une institution est toujours respectable quand elle a traversé des siècles; mais, après tout, c'est l'œuvre des hommes, et l'entourer d'un respect aveugle serait de l'idolâtrie.

Nous n'approuvons donc pas M. Riehl quand il conseille aux nobles, aux bourgeois, de s'isoler dans leur caste, c'est-à-dire dans une fraction de la société, et d'y perdre le sentiment des choses générales, le culte d'un idéal politique, le goût des innovations salutaires. Nous ne le suivons pas non plus dans les regrets qu'il donne aux corporations, et nous ne sommes pas dupes du prestige qu'il cherche à répandre sur leur égoïsme étroit et leurs rivalités puériles. Nous ne méconnaissons pas les services rendus par l'esprit de corps, et nous ne nions pas qu'il faille une certaine hiérarchie dans la société. Mais il faut aussi tenir compte de l'esprit moderne, qui tend à supprimer les démarcations arbitraires. Pour nous, si nous osions donner un conseil à la noblesse, ou plutôt aux classes supérieures, ce serait, non pas d'abdiquer brusquement et de faire sur l'autel de la patrie l'immolation solennelle de leurs avantages, mais d'entreprendre, comme un sacerdoce, l'émancipation des classes inférieures, en les tirant, s'il est possible, du besoin et de l'ignorance, en leur donnant le bien-être, en les initiant aux jouissances de l'esprit. C'est par là que les différences sociales s'effaceront peu à peu pour se fondre graduellement l'une dans l'autre. C'est ainsi que l'équilibre s'établira, s'il peut s'établir, et que les révolutions seront rendues impossibles; car, pour donner à l'ordre social une stabilité séculaire, c'est sur une puis-

Digitized by Google

sance morale qu'il faut l'établir; d'une combinaison factice ne résultera jamais qu'une trève provisoire.

III

Nous avons combattu la théorie de M. Riehl par le raisonnement et par l'histoire, dans l'abstraction et le monde réel; mais à nos yeux l'intérêt et le mérite principal de son ouvrage ne résident pas dans la partie dogmatique. M. Riehl n'est pas seulement l'auteur d'un système; c'est avant tout un observateur fin et sagace, qui excelle à généraliser, et qui possède une heureuse intuition des physionomies collectives. Sa classification et les conséquences qu'il en tire sont parfois vicieuses; mais à côté se trouve toute une galerie de types pris sur la nature, et qui nous révèlent la société allemande sous un nouveau jour. Ici, c'est le paysan inculte et naïf, image vivante du passé dans la société d'aujourd'hui; plus loin, c'est le maître d'école, demi-savant au verbiage encyclopédique, cœur agité par l'ambition, ulcéré par la misère; c'est le pasteur de village, figure terne et sans caractère, étiolée par le régime bureaucratique dont elle porte l'empreinte, et tournant de plus en plus à la froide banalité du fonctionnaire. Ici, c'est le philistin avec sa niaiserie emphatique et sa couardise; là, c'est le prolétaire avec son silence farouche et ses murmures menaçants. Et ce ne sont point là, comme les caractères de Labruyère, des études psycologiques pour les penseurs de cabinet, ou pour les philosophes de salon : chacun de ces types représente une maladie, une plaie sociale de l'époque; chacun est une mine d'enseignements précieux pour l'économiste et pour l'homme d'Etat.

Il y a un fait certain trop négligé jusqu'à présent par la science, c'est que la société se divise en différentes zones, où chaque individu se ressent plus ou moins de l'atmosphère morale qui l'entoure. Chacun de nous entre à son insu dans la composition d'une force générale qui pèse plus ou moins dans le mouvement commun, et qui sert à déterminer la grande résultante. Le malheur, c'est que nous ignorons souvent, presque toujours, la force sociale qui nous gouverne et dont nous sommes un des éléments. Perdus dans un coin de l'espace, rapportant tout à nous-mêmes, nous nous prenons trop facilement pour des forces isolées, individuelles, en dehors de toute action extérieure : c'est la tendance perpétuelle de l'esprit. C'est donc produire un renversement salutaire dans nos idées, de dégager à nos yeux les forces collectives, et de nous montrer les grands ressorts du mouvement social. Il est bon d'étudier et de nous faire con-

Digitized by Google

naître à part chacun de ces groupes, et de nous détailler la structure d'un corps dont notre œil ne voit d'ordinaire que les infiniment petits ou les infiniment grands.

Il y a dans une telle entreprise un essai instructif d'anatomie sociale, science toute nouvelle et dont les principes ne nous sont pas encore très connus.

En général, nos publicistes n'ont pas assez recours au procédé d'analyse dont on a pourtant vu l'application si heureuse non-seulement dans les sciences physiques, mais encore dans les sciences morales. Chaque écrivain envisage la société dans son ensemble, sans la décomposer. Il en résulte que les impressions sont confuses, et que l'auteur ne se rend pas un compte bien exact des faits qu'il signale.

Ainsi, quand nous disons d'une manière générale : *marasme de la société*, cette expression manque d'exactitude, car elle ne s'applique qu'à la minorité du pays. Que les classes lettrées soient tombées dans cet affaissement et cette lassitude, que tout soit en elles décadence, abdication, torpeur, c'est un fait malheureusement fort possible, mais cette condition n'est pas celle des classes inférieures, où la vie publique n'a pas encore pénétré. Le peuple est ignorant, passif, engourdi ; mais sa faiblesse est celle de l'enfance, et non l'épuisement de la décrépitude. Néanmoins, aux yeux du lecteur, l'expression *marasme social* embrasse indistinctement toutes les classes : la société entière est atteinte d'un mal incurable ; nous sommes tous malades, tous infirmes, tous vieux, nous formons une race condamnée, et nous touchons à notre heure dernière. Tel est l'effet de cette phraséologie vague, élastique, que nous aimons tant à employer, parce qu'elle fait image, et qu'elle donne à nos amplifications un faux air de poésie et d'éloquence. Mieux vaudrait préciser les questions, en dégager les éléments, et porter la lumière dans l'esprit par l'analyse.

La cause de ce défaut est dans la nature même de l'esprit français. Nous aimons trop la simplicité, les règles absolues, la métaphysique. Soyons-en fiers, nous en avons le droit, car la véritable grandeur de l'homme, c'est la poursuite de l'idéal, c'est la protestation de l'âme contre les formes imparfaites que revêt la réalité, c'est l'amour de l'ordre, l'ambition d'établir la vérité et la justice sur des fondements inébranlables. De là découlent les grands sentiments et les grandes pensées : sans cette tendance, le monde serait condamné pour toujours à la vulgarité de l'esprit, à l'étroitesse de cœur, à la vie plate et insignifiante. Mais cet amour de l'harmonie idéale ne suffit pas pour la science ; le monde réel ne se laisse pas soumettre et discipliner par des systèmes. C'est une illusion d'organiser *a priori*

Digitized by Google

une forme sociale, un gouvernement, et de viser à l'extirpation immédiate de tous les abus, à l'établissement définitif de la justice. Il y a des médecins qui dédaignent les émollients et les dérivatifs, et qui croiraient déshonorer la science s'ils transigeaient avec le mal, et s'ils ne l'attaquaient hardiment par des remèdes héroïques. Qu'arrive-t-il? Les empiriques en profitent pour discréditer la science, et pour répandre dans le public le dégoût de toutes les cures rationnelles. De même nos philosophes, dans leurs légitimes aspirations vers le bien, restent trop dans le domaine des principes, et se contentent trop facilement de connaissances vagues et sans précision. Le seul moyen d'opérer sur la société avec une main sûre, serait une notion nette et distincte de ses divers éléments.

Sous ce rapport, une série de travaux analytiques tels que l'ouvrage de M. Riehl, marquerait un progrès considérable, pourrait avancer bien des questions, et enrichir le fond encore assez pauvre de notre statistique sociale. Quant au livre lui-même, sans entrer dans l'examen de son mérite littéraire, la lecture en est certainement fort intéressante, malgré quelques longueurs et de nombreuses répétitions, qu'il ne faut pas voir avec trop de sévérité chez un Allemand. La vogue et le retentissement en ont été immenses par toute l'Allemagne, et déjà plusieurs éditions se sont succédé, sans que le succès paraisse devoir s'épuiser. Nous souhaitons de grand cœur que cette réputation franchisse la frontière, cette muraille de Chine qui nous sépare de nos voisins d'outre-Rhin. Il y a dans cet ouvrage une ample moisson à faire d'idées nouvelles et de documents précieux. Nulle lecture n'est mieux faite pour populariser chez nous un genre d'études où nous nous laissons un peu trop devancer par les autres peuples, et dont le développement importe cependant aux progrès de la science sociale.

ALBERT LEFAIVRE.

Digitized by Google

DES

NOUVELLES ARMES DE JET

ET DE

LEUR ROLE DANS LA DERNIÈRE GUERRE

Les événements militaires qui viennent de s'accomplir en Italie ont appelé l'attention sur tout ce qui concerne la guerre, et notamment sur les effets que doivent produire dans les combats les nouvelles armes de jet. Nous croyons le moment venu d'entretenir nos lecteurs du rôle que ces armes ont joué jusqu'ici et nous paraissent appelées à jouer dans l'avenir ; non pas cependant que la guerre d'Italie nous ait apporté à ce sujet un enseignement complet, les deux armées belligérantes ayant été munies trop récemment d'armes nouvelles et la lutte n'ayant pas duré assez longtemps ; mais les faits accomplis, les discussions produites antérieurement par les gens du métier, les conclusions que nous avons cru pouvoir tirer de la comparaison des unes avec les autres, nous ont semblé des éléments suffisants pour un travail sérieux.

Nous sommes de ceux qui pensent que la guerre doit un jour être laissée aux peuples barbares de l'Afrique et de l'Asie, et tous nos vœux sont pour l'établissement en Europe d'un équilibre véritable où l'arbitrage maintiendrait une paix perpétuelle. C'est même vers ce noble but que nous ont fait marcher à grands pas presque toutes les guerres formidables qui ont, depuis le commencement du siècle, ébranlé, pour la mieux asseoir, la civilisation européenne. Mais nous n'en sommes pas encore à cet âge d'or, et, en attendant qu'il vienne,

Digitized by Google

on fait toujours la guerre ; il importe donc de s'occuper des questions qui s'y rattachent, surtout lorsqu'elles semblent, comme celle-ci, devoir en conjurer un jour les calamités.

Les armes de jet ne sont pas d'invention moderne ; l'usage de la fronde a dû suivre de près celui de la massue, et l'arc n'est guère moins vieux que l'arme blanche ; les peuples les plus anciens dont on fasse mention les avaient perfectionnées et développées. Sans remonter si haut, nous avons des dessins exacts des machines de jet employées par les Romains. Ces engins n'étaient guère qu'une imitation amplifiée de la fronde et de l'arc. On peut ranger, dans la première espèce le *frondibale* et la *baliste*. Le frondibale était une bascule à bras inégaux, dont la plus longue branche était chargée d'un panier rempli de pierres. La plus petite branche recevait l'impulsion qui déterminait le jet. Le frondibale servait la défense des places et portait à environ 250 pas. La baliste avait pour moteur un écheveau de corde à boyau, dont la force de torsion imprimait à une tige ou bras un mouvement de rotation verticale, par suite duquel les projectiles étaient lancés suivant une courbe à peu près parabolique. Parfois, le haut de la machine était muni d'un canal dans lequel on plaçait un trait que venait frapper le bras indiqué lorsqu'il était abandonné à la force impulsive. Les plus fortes balistes, chez les Romains, lançaient des poids de 400 livres jusqu'à 1,200 pas. Archimède, dit-on, en fit construire qui pouvaient lancer jusqu'à 1,200 livres pesant. Les machines imitées de l'arc étaient la *catapulte* et tous ses dérivés. Elle se composait habituellement d'un châssis qui portait deux bras se mouvant horizontalement et ayant pour moteurs deux écheveaux en corde à boyau disposés verticalement. Les deux bras étaient réunis par un câble, qui, ainsi que dans l'arc, venait vibrer contre le projectile contenu dans un canal placé au-dessous. La catapulte était moins puissante que la baliste, mais d'un tir beaucoup plus juste.

Ces machines, qui constituaient l'artillerie de ces temps-là, avaient été modifiées et variées à l'infini. Il est à remarquer, toutefois, que le très grand développement des machines de guerre correspond, chez les Romains, au commencement de la décadence de l'art militaire, et à l'abaissement des conquérants du monde. De là l'opinion de penseurs moroses, qui, forts des antécédents historiques, prédisent également pour nous, au moment où se perfectionnent nos machines de guerre, une décadence pareille et probablement aussi une invasion de Barbares. Les engins de guerre des Romains, nos devanciers, si on les multipliait à l'excès, devaient amener les résultats qu'ils ont produits, parce qu'ils étaient d'un transport difficile, qu'ils étaient peu maniables sur le terrain même de l'action, qu'ils

Digitized by Google

exigeaient beaucoup d'hommes pour leur service : on n'obtenait un faible accroissement de leur puissance qu'en augmentant outre mesure les difficultés de construction, de transport, de manœuvre. Une fois engagés dans cette voie pernicieuse, les Romains ne surent ni revenir sur leurs pas, ni même s'arrêter ; ils augmentèrent à tel point le nombre des machines, qu'une armée ne fut plus que la réunion d'une quantité plus ou moins considérable de ces lourds et incommodes instruments de guerre, et c'est à ce moment que les Barbares, légers et munis d'armes blanches, commencèrent à avoir beau jeu des descendants des soldats de César. Nous verrons que, chez nous, au contraire, le fantassin porte allégrement sa petite machine de guerre, le fusil, qui est en même temps une arme blanche, et que les gros engins, les canons, sont bien une invention de progrès dans toute l'acception du mot, puisqu'au fur et à mesure de leur perfectionnement ils diminuent de poids et de volume, et que déjà ils peuvent être portés à bras par quelques hommes réunis.

Au moyen âge, les armes de jet n'eurent pas grande importance, jusqu'au jour où, grâce à la poudre, les projectiles furent lancés au loin avec une force inconnue auparavant. Plusieurs journées mémorables, dans lesquelles les plus brillants chevaliers furent mis à mal par des manants, hommes de pied, embusqués et armés d'arquebuses, devinrent le signal d'une révolution complète dans l'art militaire. Les vieilles armures, reconnues inutiles, disparurent, et de nouvelles conditions furent faites aux combattants. Tout le monde sait ce que devint alors la guerre, et comment elle fut conduite jusqu'à l'époque impériale. Pendant les longues guerres de Napoléon Ier, les armées de l'Europe avaient toutes à peu près le même armement. C'était, comme armes de jet, le fusil de munition ordinaire, à pierre, ayant un but en blanc de 100 mètres environ, et muni de la baïonnette à son extrémité, et les canons de bataille, des divers calibres, avec but en blanc de 400 à 800 mètres environ.

Depuis lors, des améliorations successives n'ont cessé d'être apportées à notre armement, et, il y a une vingtaine d'années, on a adopté définitivement, pour quelques corps d'élite au moins, l'usage des armes carabinées. L'opération du carabinage consiste à tracer dans l'intérieur du canon, contre les parois, des rayures creuses en hélice, qui ont pour but de donner au tir une précision plus grande, en imprimant au projectile un mouvement de rotation sur lui-même, qui le maintient dans l'axe de la direction. Ce procédé est très ancien; les premières carabines nous viennent d'Orient, ainsi que l'indique le mot lui-même, qui est d'origine arabe. Seulement, les anciennes armes de ce genre nécessitaient un mode de chargement, au maillet, très compliqué, et qui avait fait renoncer généralement à leur emploi

Digitized by Google

comme arme de guerre. Un officier d'infanterie, M. Delvigne, trouva pour charger un moyen excessivement simple et qui mit sur la voie de tous les perfectionnements constatés depuis vingt ans dans nos armes de précision. Il se servait des balles sphériques employées dans toute l'infanterie, et le procédé consistait à frapper le projectile dans l'arme carabinée au moyen d'une baguette de fusil munie à l'extrémité inférieure d'un appendice légèrement fraisé. La balle reposait sur les rebords de la chambre destinée à recevoir la poudre, et faite à dessein plus étroite que le canon. Au troisième coup de baguette, la balle pénètre dans les rayures; elle est forcée, et le problème est résolu. Le mode de chargement trouvé, on perfectionna et on multiplia les modèles; et en 1842, la carabine adoptée pour les chasseurs à pied était construite d'après les indications sommaires suivantes : canon de $0^m,81$ de longueur et $0^m,17,5$ de diamètre, carabiné à 4 raies rondes faisant une révolution sur $6^m,22$; à la culasse, il y a une chambre d'un diamètre plus étroit que le canon, destinée à recevoir la poudre; la balle, qui est celle en usage alors dans toute l'infanterie, s'appuie sur les bords de cette chambre, et se force dans les rayures au moyen de la pression de la baguette. Le canon a deux hausses, l'une fixe, l'autre à charnière et à ressort. Cette carabine est surmontée du sabre-baïonnette-yatagan de $0^m,57$ de longueur. Le poids de l'arme est de $4^k,60$ sans la baïonnette, de $5^k,40$ avec celle-ci. Le tireur peut ajuster utilement, avec cette carabine, jusqu'à 600 mètres. C'est la carabine Delvigne-Poncharra.

L'expérience avait signalé un inconvénient dans ce système. La balle pressée sur la chambre y pénétrait toujours un peu, et se déformait en acquérant à sa partie inférieure une saillie préjudiciable à la justesse du tir. On y avait en partie remédié en plaçant la balle dans un sabot de bois, qui prenait la forme de la balle et reposait lui-même sur la chambre. Mais d'autres inconvénients se manifestèrent encore, on essaya divers palliatifs qui ne furent pas approuvés, et on se décida en 1846 à remplacer la chambre par une tige. On ajusta au centre du bouton de culasse, à l'intérieur du canon, une tige en acier de 38 millim. de longueur et de 9 millim. de diamètre; la poudre se répandait ainsi autour de la tige, mais sans recouvrir son extrémité; la balle, pressée par la baguette, s'appuie sur cette tige et se force dans les rayures. On adopta à la même époque une balle de $47^{gr},5$ à base cylindrique de $17^m,2$ de diamètre et de 10 millim. de hauteur, surmontée d'une partie ogivale de 16 millim. de hauteur, terminée par une calotte sphérique de 2 millim. de rayon. La partie cylindrique porte 3 cannelures circulaires en crémaillère dont les ressauts ont pour objet de donner prise à la résistance de l'air, qui, agissant alors au pourtour et à l'arrière de la

Digitized by Google

balle, maintient le grand axe de celle-ci dans la direction du mouvement. L'arme adoptée en 1846, avec les modifications précédentes, avait un canon de 0m,88 de longueur sur 1m,76 de diamètre, carabiné à 4 raies rondes faisant une révolution sur 2 mètres seulement; le bouton de culasse porte une tige semblable à celle que nous avons indiquée. La fraisure de la baguette est appropriée à la forme de la balle. Le canon est muni d'une hausse fixe servant jusqu'à 150 mètres, et d'une hausse mobile qui porte un cran de mire inférieur à 300 mètres, un autre supérieur à 1,000 mètres. Dans l'intervalle on se sert d'un curseur qui glisse à frottement sur la planche en acier de la hausse et s'y maintient par son propre ressort. La balle est celle que nous avons décrite. Cette arme est celle de MM. Minié et Tamisier.

Telle est la carabine en usage chez nos chasseurs à pied. Mais les chasseurs ne représentent qu'une faible partie de l'infanterie; il s'agissait de faire participer celle-ci tout entière aux avantages des nouvelles armes. On essaya d'abord de rayer le fusil, et de lui donner une tige en acier comme aux carabines. Mais on reconnut à cette tige de graves inconvénients, et l'on résolut de s'en passer. Les recherches auxquelles on se livra amenèrent pour le fusil une découverte qui, à son tour, fera sentir son effet sur les carabines elles-mêmes. Cette fois c'est le fusil qui est en avance. On a inventé pour celui-ci une sorte de balle qui se charge comme les balles simples des anciennes armes, qui ne repose ni sur une chambre, ni sur une tige, et qui cependant se force dans les rayures. Ce résultat est obtenu au moyen d'un évidement pratiqué dans la base cylindrique de la balle. Au moment de l'explosion, les gaz se précipitent dans cet évidement et ont assez de force d'expansion pour dilater les parois de la balle et les contraindre à pénétrer dans les rayures. Ce procédé, qui réussit complétement, fut aussitôt adopté pour le fusil, et aujourd'hui toute l'infanterie doit être armée du fusil rayé, ou fusil transformé, établi sur les indications suivantes : la longueur du canon est diminuée, elle est réduite à 1m,029; il a donc fallu couper les anciens canons à 0m,054 de la bouche. On a pratiqué dans le fer du canon, à l'intérieur, quatre rayures tout à fait semblables, dont les milieux partagent l'âme du canon en quatre parties égales. Leur forme est arrondie, leur inclinaison est constante du tonnerre à la bouche, elles ne rencontrent pas deux fois la même génératrice dans la longueur du canon, ou plus vulgairement, elles ne font pas une révolution complète, puisque le pas de l'hélice est de 2 mètres. La profondeur des rayures est de 0m,002. Le canon porte une hausse fixe qui sert jusqu'à 250 mètres. De cette distance jusqu'à 600 mètres, on ajuste en se servant du pouce gauche, placé à cet effet d'une certaine façon

Digitized by Google

sur la capucine. La balle, qui est celle dont nous venons de parler, est dite de 1857. L'évidement ménagé dans sa base cylindrique moule une figure de pyramide triangulaire, forme qui a donné des résultats fort remarquables comparativement aux formes pentagonales, carrées ou autres, essayées tour à tour. Le diamètre de cette balle est de 17^{mm},2, son poids est de 32 grammes. Sa forme extérieure a été déterminée après de nombreux essais et tâtonnements; elle est oblongue et affecte à peu près celle d'un dé à coudre. A proprement parler, c'est un cylindre terminé en cône curviligne tronqué.

On fut dès lors porté à se demander si cette balle, qui donnait de si beaux résultats et qui permettait de se passer de la tige d'acier, ne pouvait pas être employée dans les carabines des chasseurs et permettre de supprimer la tige qui offre toujours des inconvénients. En effet, après de nombreux essais, un commandant d'infanterie, M. Nessler, vient de trouver une balle à peu près semblable à celle des fusils, et destinée aux carabines débarrassées de leur tige. L'invention est approuvée, dit-on, mais elle n'est pas encore mise à exécution. Cette balle pèse 47^{gr},6 au lieu de 32; son diamètre est de 17^{m},2, le méplat qui termine le cône est de 7 millim., la hauteur du cône ogival de 14 millim., le rayon ogival de 17 millim., la hauteur totale de la balle de 24^{mm},3. Quant à l'évidement, sa profondeur est de 11 millim., savoir : 2^{mm},5 de chanfrein et 8^{mm},5 de pyramide triangulaire; le diamètre intérieur de l'évidement à la base de la balle est de 15^{mm},2. Cette balle paraît réunir toutes les conditions de solidité et de précision. Elle a l'avantage d'être, ainsi que la balle en usage dans les bataillons de chasseurs, de même diamètre (17,2) que le projectile employé par l'infanterie. Au besoin, les balles des carabines et des fusils rayés peuvent être utilisées dans l'une ou dans l'autre de ces armes, ce qui, avons-nous dit, est une condition favorable dans la pratique de la guerre. L'augmentation de volume de la balle du commandant Nessler ne porte donc que sur la hauteur. Elle est d'un tir régulier jusqu'à 1,150 mètres, tandis que la balle oblongue dont on se sert aujourd'hui avec les carabines à tige commence à perdre la régularité de son tir à la distance de 900 mètres.

Nos régiments d'infanterie ont tous le fusil rayé, à balle évidée, se forçant par l'explosion du gaz. Nos fantassins peuvent tirer avec cette arme à une distance de 600 mètres. Les bataillons de chasseurs ont encore la carabine à tige, lançant un projectile oblong jusqu'à 1,000 mètres; mais ils seront bientôt armés d'une carabine sans tige, se chargeant avec la balle évidée dont nous venons de parler et qui porte à 1,150 mètres avec un tir régulier.

En Italie, l'infanterie autrichienne était armée du fusil rayé comme tous les régiments français, mais elle n'avait pas la balle évidée, ce

Digitized by Google

qui la constituait dans un état d'infériorité vis-à-vis de nous. Les armes des fantassins autrichiens étaient d'ailleurs toutes neuves, et ceux-ci, peu exercés à les manier, s'en servaient mal. Le fusil autrichien est d'un très petit calibre.

Les Tyroliens, qui forment dans l'armée autrichienne un corps de tirailleurs analogue à nos chasseurs à pied, ont une petite carabine très légère, d'un calibre très faible (30 balles à la livre), munie d'une hausse mobile assez ingénieuse, s'élevant progressivement et se fixant au moyen d'une vis de pression, au point que désire le tireur, et qui est indiqué en chiffres sur la hausse de 100 en 100 jusqu'à 1,200. La disposition est telle cependant que le tireur est obligé d'abaisser sa carabine pour lire sur le canon la marque indicative de la distance, ce qui est un inconvénient. Le chargement au maillet est aussi une imperfection. Des témoins oculaires prétendent que, dans la dernière guerre les soldats autrichiens, pour charger plus vite leurs armes, enfonçaient la baguette dans le canon, et retournant l'arme, frappaient à terre sur cette baguette. On comprend tout ce que ce procédé a de dangereux. Le canon, cylindrique à l'intérieur, porte à l'extérieur huit pans droits. Cette carabine est armée à son extrémité d'une sorte de baïonnette plate et en forme de poignard à deux tranchants. Ce doit être une bonne arme de pénétration, mais moins dangereuse pour l'ennemi que notre sabre-baïonnette-yatagan des chasseurs à pied et des zouaves, qui, en raison de sa double courbure, blesse non-seulement lorsqu'on pousse l'arme en avant, mais aussi lorsqu'on la retire. Enfin, à l'arrière du pontet, la carabine des Tyroliens porte un appendice en fer, qui sert d'appui aux derniers doigts de la main, et permet, lorsque l'on ajuste, d'avoir plus d'aplomb et d'aisance dans le doigt qui presse la détente, ce qui est une des conditions d'un bon tir.

Presque toutes les armées étrangères ont maintenant des corps spéciaux analogues aux Tyroliens et à nos chasseurs, munis d'armes à longue portée. L'excellent ouvrage du commandant Couturier de Vienne, sur les armées de l'Europe, nous apprend qu'en Prusse les régiments d'infanterie ont, sur trois bataillons, un bataillon de *fusiliers* armés d'un fusil (zündnadel gewehr), qui se charge par la culasse et porte à 600 pas des balles coniques. Cette arme est très facile à charger, mais d'un mécanisme compliqué et de réparation difficile. Il y a d'ailleurs un très grave inconvénient à avoir dans un même corps des armes exigeant des munitions différentes. Au temps où, dans chaque bataillon de chasseurs, nous avions une compagnie de carabiniers faisant usage d'une carabine plus grosse que celle des autres compagnies, il en résultait des embarras sans nombre, soit pour la répartition des munitions, soit à cause des mutations des hommes, et

Digitized by Google

enfin de grandes complications dans les écritures. La garde prussienne est aussi armée du fusil des *fusiliers*. Il y a en outre dans cette armée 1 bataillon de chasseurs et 8 bataillons de tirailleurs qui emploient la carabine Thouvenin. Cette arme est une carabine à chambre, lançant une balle très longue et de petit calibre. La hausse est en quart de cercle se levant progressivement. Elle porte au maximum à 1,000 pas et avec exactitude à 700 pas.

L'armée russe a également des fantassins porteurs d'armes de précision. Ils sont dénommés chasseurs, carabiniers, tirailleurs, selon qu'ils se trouvent dans la garde, dans la ligne, ou dans les corps particuliers d'occupation, et sont dans la proportion d'un bataillon par division. Leur arme est la carabine Delvigne, c'est-à-dire celle qui a d'abord été adoptée chez nous, et qui se charge en forçant le projectile sur le rebord d'une chambre intérieure plus étroite que le canon. De plus, on donne, dit-on, depuis quelque temps, à une compagnie par bataillon ordinaire d'infanterie, des fusils rayés.

Les Anglais ont une brigade de *riflemen* de 30 compagnies et un régiment de tirailleurs, le 60e d'infanterie, de 20 compagnies, en tout 7 mille hommes. En outre, on a donné à quelques-uns des régiments dits légers, qui étaient en Crimée, l'arme de précision adoptée en Angleterre, le *Enfield rifle*. Celui-ci est une variété de la carabine Delvigne. Mais les Anglais viennent, dit-on, d'y renoncer, et auraient adopté une petite carabine portant un grand nombre de rayures, et lançant une balle à évidement du genre de celle qui est en usage chez nous.

Nos alliés les Piémontais ont depuis longtemps déjà un corps de tirailleurs qui est devenu célèbre, les *bersaglieri*. Ces excellents soldats, qui ont rivalisé de bravoure, dans la dernière guerre, avec nos chasseurs à pied, portent comme eux la carabine à tige. Enfin les Suédois ont depuis longtemps aussi des chasseurs munis d'armes de précision qui ne diffèrent pas essentiellement des nôtres. Du reste, pour toutes ces armes nouvelles, il n'est pas de jour qui n'amène ses modifications, et il est fort difficile de préciser à un moment donné quel est l'état de l'armement des diverses troupes étrangères. Quoi qu'il en soit, au dire des gens du métier, les armées anglaise, prussienne et russe ne paraissent pas pouvoir fournir des hommes aptes à devenir d'excellents tirailleurs. Il leur manque cette agilité, cet endurcissement aux fatigues, cette aptitude à la guerre de partisans que l'on remarque à divers degrés chez notre chasseur, chez le bersagliere piémontais et le tirailleur tyrolien. Voici un exemple de la façon habile dont nos chasseurs à pied se servent de leur excellente carabine. A Solferino, un gros de uhlans s'était avancé très profondément dans nos lignes, et à travers un bataillon de chasseurs

Digitized by Google

à pied embusqué et couché. Les chasseurs avaient d'abord pris les uhlans autrichiens pour nos hussards, et ne les avaient pas gênés au premier passage, mais, mieux informés, ils les attendirent au retour. Au moment où les uhlans, battant en retraite, arrivaient à une cinquantaine de pas des chasseurs, ceux-ci se lèvent brusquement, ajustent chacun un cavalier et l'abattent. Quelques fuyards échappèrent seuls de cette troupe nombreuse et pleine d'ardeur quelques secondes auparavant. Ceci n'est pas une preuve de l'excellence des armes, mais de l'excellence de ceux qui s'en servent. Il n'y a pas de bonnes armes entre les mains de mauvais soldats.

A côté des carabines et des fusils rayés, à balles ogivales ou cylindro-sphériques, il s'est produit dans la dernière guerre une nouvelle arme de précision destinée à exercer dans la tactique et surtout dans la stratégie une influence plus grande encore que les fusils à longue portée : nous voulons parler des canons rayés. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'idée d'appliquer à l'artillerie le bénéfice des récentes modifications apportées aux armes de l'infanterie, a préoccupé les hommes spéciaux. Déjà, en 1846, M. Minié, alors directeur de l'école de tir de Vincennes, ayant obtenu un canon de M. le duc de Montpensier, le fit rayer, de concert avec son collègue, M. Tamisier. Mais, ainsi qu'il arrive toujours quand il s'agit d'une application ou d'une invention nouvelle, il surgit contre cette idée de nombreux adversaires ; ceux-ci prétendirent que les canons ne pouvaient se prêter aux perfectionnements dont les armes de main sont susceptibles, et qu'il fallait s'en tenir à ce que l'on avait. D'autre part, il fut soutenu, et avec raison, croyons-nous, que l'artillerie, *de préférence* aux autres corps, doit être munie d'armes de précision, parce que, ses engins reposant sur le sol, il est plus facile d'utiliser leur précision. L'expérience a donné gain de cause à cette dernière opinion. Tout le monde sait le rôle important qu'ont joué les nouveaux canons dans la guerre d'Italie, tout le monde a entendu parler de leur puissance.

Ces canons sont en bronze, beaucoup plus petits que les autres et du calibre de 4. Ils sont rayés à 6 rayures inclinées et très fortement marquées. Ils ont, pour recevoir la charge de poudre, une chambre étroite, ainsi qu'il en existe, avons-nous dit, dans la carabine Delvigne-Poncharra, et ainsi qu'en portent, dans l'artillerie même, les anciens obusiers. Le projectile, *ensaboté* bien entendu, vient s'appuyer sur le rebord de la chambre. Il est en fer et creux, de forme cylindro-sphérique à peu près semblable à celle de la balle d'infanterie, et il a un évidement comme cette dernière. La base cylindrique est taraudée en six endroits, et des boulons d'étain ont été introduits dans ces parties taraudées. Ce sont ces boulons qui viennent se forcer dans les rayures, par la force d'expansion des gaz et donnent au

Digitized by Google

boulet la justesse de la balle des carabines. Le projectile (le mot boulet est devenu impropre) est quelquefois rempli de balles, et on le fait éclater à la distance voulue. Dans ce but, l'étoupille, qui est en communication, à l'intérieur du projectile, avec des matières fulminantes, porte à l'extérieur diverses indications. On coupe l'étoupille, en se conformant à ces marques, selon que l'on désire faire éclater le boulet et lancer la mitraille, à 400, 600 mètres et plus. Le refouloir est creusé de façon à emboîter la tête du projectile comme la baguette des carabines. Une hausse mobile est adaptée à la droite du canon; le tir paraît être très juste, jusqu'à 2,600 mètres, et la portée totale est de 4,500 mètres. Mais il en est des canons rayés comme des fusils, chaque jour apporte un perfectionnement nouveau, et l'on parle maintenant d'expériences qui donnent une portée de 6 à 7 mille mètres.

Devant une invention aussi formidable, les autres armées de l'Europe, on le comprend, ont fait leurs efforts pour maintenir leur rang et perfectionner leur artillerie. On a vu surgir en Angleterre le canon Armstrong, se chargeant par la culasse et lançant un boulet creux à près de 8,000 mètres. Mais ce canon se charge lentement et présente des complications infinies; il n'est guère propre, d'ailleurs, qu'à l'armement de la marine et à la défense des côtes. La Prusse et l'Autriche forgent, dit-on, des canons rayés d'une nouvelle espèce, et, en Russie, le général d'artillerie Konstantinoff, directeur de l'établissement des fusées de guerre, paraît avoir perfectionné notre système au point d'augmenter sa portée de plus de 1,000 mètres. Nous ignorons encore en quoi consiste son perfectionnement, mais nous croyons savoir qu'on étudie en ce moment chez nous différents procédés de chargement par la culasse. Tout porte à croire qu'on arrivera à accélérer beaucoup la charge, et à développer encore la puissance en diminuant la pesanteur de l'arme. Déjà nos petits canons peuvent être manœuvrés à bras, et nous avons vu, dès les premiers jours de la guerre d'Italie, à Montebello, des canons rayés hissés sur une hauteur qui eût été naguère inaccessible pour l'artillerie, et, de là, foudroyer l'ennemi à grande distance.

Les récits de la campagne d'Italie s'accordent à dire que les effets des canons rayés ont été terribles. Très légers et faciles à manier, on les voyait sans cesse à tous les points de l'horizon. Ils allaient frapper dans les réserves ennemies, y portaient le désordre, et il est connu de tous les militaires qu'une troupe qui sent ses derrières menacés est dans une disposition morale très mauvaise pour le combat. Le danger en avant a beaucoup moins d'influence sur une armée que le péril en arrière. Des hommes d'infanterie étaient adjoints, au fur et à mesure qu'il était nécessaire, aux artilleurs des canons rayés, afin

Digitized by Google

que le service de ces pièces fût assuré. Si les chevaux de trait manquaient, on démontait les premiers cavaliers venus. Ceci montre bien l'importance que l'on avait reconnue au rôle de nos petits canons. Il faudrait peut-être, pour qu'ils manifestassent leur puissance tout entière, que l'artillerie ait à sa disposition des éclaireurs chargés de voir au loin, de renseigner sur les mouvements des masses ennemies et d'assurer ainsi l'effet utile de ses coups.

Le rôle lui-même des nouvelles armes dans la dernière guerre est diversement jugé. Il y a déjà, à ce sujet, des opinions extrêmes. Pour les uns, les nouvelles armes n'ont pas d'importance, puisque les rencontres ont encore eu lieu à la baïonnette et que celle-ci a décidé presque partout le succès. Pour les autres, au contraire, les armes de précision sont tellement redoutables, que la guerre n'aurait pu se prolonger longtemps sans que l'on en vînt à un changement de tactique. La vérité, selon nous, est entre ces deux extrêmes. Les armes à longue portée n'ont pas tout annihilé, elles laissent encore place aux attaques à l'arme blanche, parce que les accidents de terrain et diverses circonstances locales les empêchent de produire tout leur effet. Mais d'autre part, cependant, elles ont profondément modifié la physionomie de la guerre. Ainsi, plus de manœuvres. On s'est généralement étonné de voir une armée aussi instruite que la nôtre, exécuter si peu de manœuvres en présence de l'ennemi ; nous croyons qu'il faut l'attribuer à l'emploi des armes nouvelles. Il est difficile et dangereux d'exécuter des manœuvres lorsqu'un feu meurtrier vient, pendant ce temps-là, éclaircir les rangs ; le premier mouvement, surtout chez nous, Français, est alors de se porter en avant et de s'élancer à la baïonnette. Un autre résultat de l'emploi des nouvelles armes, c'est le nombre considérable des hommes tués ou blessés, nombre presque toujours hors de proportion avec l'importance des combats livrés. Enfin, cette ressource qui reste dans les mains de l'ennemi battu, et qui est en quelque sorte indépendante de son état moral, la précision et la longue portée des armes, semble avoir été pour beaucoup dans les circonstances qui ont empêché notre armée d'obtenir une de ces journées complétement désastreuses pour l'ennemi, comme on en a vu sous le premier Empire. — Les armes à longue portée ont été mises en usage bien récemment ; la guerre d'Italie a été courte, et il serait téméraire de prétendre, dès aujourd'hui, juger la question, et déterminer leur influence sur les champs de bataille. Mais les premiers faits connus nous indiquent comme prochaine une modification importante dans la manière de faire la guerre.

Les armées européennes, depuis le commencement du siècle, ont à peu près les mêmes façons de se conduire sur un champ de bataille, et nous voyons que, sous l'Empire, la victoire est presque toujours

Digitized by Google

gagnée parce qu'à un moment donné le vainqueur sait prendre une position ou ordonner un mouvement décisif. Aussi trouvons-nous puériles les discussions où l'on a cherché à exagérer l'importance des divers procédés de ploiements ou déploiements, la formation sur deux ou trois rangs. Qu'on nous permette quelques explications élémentaires.

Toute armée régulière qui s'installe sur le terrain pour livrer bataille est obligée de s'établir sur plusieurs lignes, si elle ne veut présenter une ligne trop longue et trop faible. Pour que les divers corps puissent se mouvoir dans chaque ligne, il faut que celle-ci soit formée, non d'une manière continue, mais par des fractions espacées entre elles. Ceci est de règle générale ; il en était déjà ainsi du temps des Romains. Les modifications suivant les temps et les circonstances ne portent que sur le nombre, la composition des lignes et la distance à conserver entre elles, puis sur le nombre, la composition et l'espacement des diverses fractions qui forment une ligne. Dans toute l'Europe, l'unité de manœuvre pour l'infanterie est le bataillon ou son équivalent, c'est-à-dire un groupe de huit cents à mille hommes subdivisé en quatre, six ou huit parties (pelotons). Dans la cavalerie, l'unité est l'escadron composé de cent à cent cinquante cavaliers et subdivisé en quatre fractions (pelotons). Lorsque les pelotons composant les unités sont à côté les uns des autres sur la même ligne, on est déployé, on est en ordre mince ou en bataille. Si, au contraire, les pelotons sont disposés par un ou par deux, les uns derrière les autres, on est ployé, on est en ordre profond ou en colonne. La discussion porte depuis longtemps sur les avantages qui résultent d'une formation ou d'une autre, ou d'un système mixte, variable dans telle ou telle proportion qui paraît à son auteur un procédé invincible. Or, il nous semble, et c'est l'avis des vrais hommes de guerre, que toutes les formations sont bonnes ; la question est de savoir s'en servir à propos ; il n'est pas raisonnable de chercher à faire prévaloir une combinaison déterminée à l'exclusion des autres, comme propre à satisfaire tous les circonstances. La plupart de ces questions sont élucidées avec beaucoup de bon sens dans les *Aperçus* du maréchal Bugeaud, petit ouvrage que tout officier devrait porter avec soi.

La situation militaire en Europe, il y a quelques années, pouvait se résumer ainsi : des armées exercées aux mêmes manœuvres, habituées à se former de la même manière, munies des mêmes armes, n'ayant rien ou peu de chose à s'emprunter les unes aux autres, et devant attendre la victoire, en cas de lutte, de la qualité supérieure de leurs soldats ou du génie de leur chef, mais point de procédés tactiques meilleurs dans celle-ci que dans celle-là, puisqu'ils

Digitized by Google

étaient les mêmes à peu près dans toutes. Aujourd'hui l'invention des armes nouvelles semblait tout remettre en question ; déjà, pendant la guerre de Crimée, on avait vu à l'Alma les tirailleurs français embusqués mettre à bas en très peu de temps les hommes et les chevaux des batteries russes, qui devinrent aussitôt inutiles. Durant tout le siége de Sébastopol les francs-tireurs rendirent de grands services. Mais quels résultats pouvait-on attendre d'un emploi général des armes nouvelles, et quels sont ceux que la guerre d'Italie a vérifiés? L'infanterie n'avait autrefois qu'une arme de jet dont le but en blanc était à 100 mètres, en chiffre rond ; au delà, son tir était incertain. Aujourd'hui, avec les armes nouvelles et à l'aide de la hausse, le fantassin peut ajuster jusqu'à 1,000 mètres avec les carabines, jusqu'à 600 mètres avec les fusils. La portée est au moins quintuple, et la précision du tir, d'après les expériences faites, est décuple ; une ligne d'infanterie est donc appelée à fournir un feu beaucoup plus efficace. Ce n'était pourtant pas sans danger qu'on attaquait à la baïonnette une infanterie postée, lorsqu'on n'avait que 100 mètres à parcourir sous son feu. Aujourd'hui, en présence d'armes qui frappent à 600 mètres et qui peuvent par conséquent fournir un feu au moins cinq fois plus considérable, va-t-il être possible de s'aborder? Le corps attaquant n'est-il pas à peu près sûr de disparaître avant d'arriver à moitié chemin? Nous sommes loin, on le voit, de ce que le maréchal de Saxe appelait dédaigneusement la *tirerie* ; ce guerrier illustre disait aussi d'autre part que le fusil n'était que le *manche* de la baïonnette. Nos inventions modernes n'ont-elles pas effacé cet aphorisme?

Si nous nous reportons à ce qui vient de se passer, nous voyons que les positions ont été enlevées souvent par des attaques de front à la baïonnette ; il est donc encore possible à l'infanterie de joindre son ennemi et de le renverser ; mais à quelle condition? On a vu les pertes énormes que coûtait l'enlèvement de chaque position ; on a appris surtout avec douleur que les chefs étaient frappés de préférence, et on n'a pu s'empêcher de penser aux carabines de précision. Il a fallu toute l'indomptable vigueur de nos soldats, leur coup d'œil, leur habitude d'initiative personnelle contractée dans les guerres d'Afrique, pour fixer le succès. Cependant toute l'armée autrichienne n'a probablement pas des armes nouvelles, son artillerie n'en a pas ; si elle en eût été munie, n'est-il pas certain que nos pertes eussent été plus fortes encore, et néanmoins les résultats moins décisifs? Les Autrichiens, de leur côté, ont éprouvé en face de nos armes des pertes hors de proportion avec l'importance des coups qu'ils tentaient. Tout porte à croire que la guerre se continuant, et les premiers combats par lesquels une armée cherche à se donner l'avantage mo-

Digitized by Google

ral ayant été livrés, les opérations eussent été conduites d'une façon différente, et l'observation, les manœuvres, les stratagèmes substitués à l'attaque de front à l'arme blanche.

Nous croyons toutefois devoir signaler quelques circonstances qui nous paraissent amoindrir considérablement l'importance des nouvelles armes de jet. Pour que leur puissance soit entière, il faut qu'elles aient à découvert devant elles le champ de leur portée, ce qui ne se présente que rarement; et il est peu avantageux pour un tirailleur d'avoir une arme qui porte à 1,200 mètres, si les accidents de terrain l'empêchent, le plus souvent, de voir au delà de 500 à 600 mètres. Il est aussi un grand nombre de positions que l'on peut approcher jusqu'à 200 ou 300 mètres sans être vu ; dans ce cas, l'assaillant n'a guère, comme autrefois, qu'une décharge à essuyer avant d'aborder l'ennemi. Il ne reste alors aux nouvelles armes que l'avantage de leur précision, avantage très atténué par l'habitude qu'ont les soldats de tirer comme si l'objet à frapper était au but en blanc ; les coups tirés de près portent en général trop haut. Les armes de précision sont d'un entretien plus difficile que le fusil ordinaire, et lorsquelles sont en mauvais état, lorsqu'elles sont encrassées à la suite d'un combat, elles perdent leur précision, et les projectiles qu'elles lancent n'ont pas même la force que conservent ceux des anciens fusils. Il ne faut pas non plus s'imaginer que, sur le terrain, les armes de précision donnent le résultat décuple que signalent les expériences des polygones. La balle de l'arme carabinée touche le but dix fois plus souvent que celle de l'ancien fusil de munition, mais seulement quand le but présente peu de surface, comme une cible par exemple; s'il s'agit de masses d'hommes à frapper, la proportion varie, et l'expérience semble prouver que les armes nouvelles ne sont guère plus meurtrières que les anciennes, à la distance, bien entendu, où celles-ci peuvent produire un effet utile. Les inconvénients que nous venons de constater sont, au surplus, l'objet d'études et de recherches constantes. Chaque jour voit essayer de nouveaux perfectionnements, et il est à peu près certain que l'on arrivera à faire jouir les armes de jet des avantages du carabinage, sans cependant que ces avantages soient en partie annulés par des causes d'infériorité dont les anciennes armes à feu étaient exemptes. Quelques-unes des objections qui précèdent sont encore plus sérieuses, s'il s'agit de l'artillerie. Dominer le pays autour d'elle de toute la hauteur de la plate-forme, est une des règles de sa bonne installation sur le terrain ; et si elle remplissait difficilement cette condition, autrefois, lorsqu'elle avait à agir sur un rayon de 5 à 600 mètres, comment pourrait-elle le faire aujourd'hui qu'il s'agit de 4, 5, 6 et même 7,000 mètres. La campagne d'Italie a démontré que notre artillerie

Digitized by Google

avait causé de grands ravages dans l'armée ennemie, mais elle n'a pas suffisamment mis en relief les effets désastreux que l'on s'attendait à voir produire par nos canons. La guerre n'a sans doute pas duré assez longtemps pour permettre à l'expérience de déterminer les conditions dans lesquelles doit être placée l'artillerie nouvelle pour produire son action tout entière. Des pièces qui portent à plus de 4,000 mètres devraient pouvoir beaucoup contrarier les colonnes ennemies, mais il faut que l'artillerie connaisse à temps le lieu et le moment où ces troupes sont attaquables. Toutefois, de l'aveu de l'ennemi lui-même, les canons rayés ont eu une grande part dans nos succès récents, en portant au loin le désordre dans les réserves ennemies, sur les derrières des troupes engagées. A Solferino, les réserves autrichiennes étaient entamées sans qu'elles eussent pu prendre part au combat.

Il est donc permis de le constater, l'artillerie a su garder la proportion qui existait antérieurement entre la puissance de ses engins et celle des armes de l'infanterie. Il n'en est pas ainsi de la cavalerie, dont le rôle paraît devoir être à l'avenir beaucoup amoindri. La cavalerie n'a pas de feu, et ses moyens sont restés stationnaires. Toute proportion entre elle et l'infanterie est désormais rompue. Comment, en effet, pourrait-elle rendre ses chevaux cinq fois plus rapides et moins invulnérables ? Autrefois, elle chargeait une infanterie qui ne la fusillait qu'à 100 mètres, elle pouvait donc arriver tranquillement à 150 ou 200 mètres, et prendre le galop à fond de train à cette distance seulement. Cette même infanterie envoie aujourd'hui ses balles à 5 et 600 mètres, avec une plus grande précision. Les escadrons devront donc se lancer au galop à 700 mètres du but, et, pendant tout le trajet, être exposés aux projectiles. Or, la cavalerie était loin de réussir toujours contre les carrés d'infanterie; qu'en sera-t-il aujourd'hui ? Ajoutons que nos chevaux, comme ceux de toutes les cavaleries régulières de l'Europe, loin d'être plus légers qu'autrefois, sont, au contraire, peu propres à la fatigue, peu préparés aux accidents de la guerre, tels que terrains difficiles ou boisés, passages de rivière, intempéries. Les exigeances de la comptabilité, les économies budgétaires ont amené les officiers à ménager et faire soigner les chevaux, à ce point, qu'il en est résulté, selon l'expression de M. le colonel de lanciers, baron d'Azémar, l'espèce des *chevaux gras*, la pire espèce pour faire campagne. Ce qui était une honte pour le chevalier romain, ce qui est encore une tare aux yeux de l'Arabe, est devenu, dans ces derniers temps, pour nous, un titre méritoire. On est allé jusqu'à placer des thermomètres dans les écuries, et à imaginer, en outre, pour renouveler l'air, des châssis s'ouvrant par degrés, à l'aide d'une tige à crémaillère. Il faudrait

Digitized by Google

quelques années de campagne pour faire oublier ces précieuses améliorations, et refaire des masses de cavalerie capables de traverser à la nage les plus grands fleuves, ou des bras de mer, ainsi que le rappelait naguère un *officier général prussien*. Seule, notre cavalerie d'Afrique, parfaitement exercée et montée sur des chevaux barbes, constitue un vrai corps de bataille. On a eu l'excellente idée de réunir en une division, à l'armée d'Italie, les divers régiments de cette arme, et cette division a rendu de grands services. Les chasseurs d'Afrique passent une partie de l'année au bivac, ils sont habitués à parcourir tous les terrains, depuis le marais fangeux jusqu'aux rochers escarpés. Leurs chevaux, achetés dans les tribus, sont déjà tout préparés à leur rôle lorsqu'ils arrivent au régiment ; car l'Arabe est le cavalier par excellence, il est sans cesse en route, il aime le cheval, et il a pour le soigner et l'élever de très bonnes traditions. Nul doute que cette cavalerie, que le maréchal Saint-Arnaud regrettait tant de ne pas avoir après l'Alma, n'eût été appelée, dans les plaines de l'Italie, à de brillants exploits, si les hostilités se fussent prolongées. Mais, malgré la valeur de ces corps exceptionnels et l'excellence du cavalier hongrois, on ne peut se dissimuler qu'en face des nouvelles armes de jet, la cavalerie ne fasse aujourd'hui qu'une médiocre figure et ne soit plus qu'un accessoire sur le champ de bataille.

Nous avons montré le rôle des armes de jet nouvelles vis-à-vis de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie. Transportons-nous maintenant sur un champ de bataille où deux armées, munies entièrement des armes nouvelles, prennent des dispositions pour le combat. Que va-t-il se passer le jour de la lutte ? Nous avons constaté que l'offensive devenait plus dangereuse que jadis ; elle devra en outre être prise de beaucoup plus loin. Les armées auront à se former, l'une vis-à-vis de l'autre, à une distance quatre ou cinq fois plus grande que par le passé. Le champ de bataille, déjà très considérable dans les dernières années de l'empire, sera désormais plus étendu encore. Le chef suprême n'aura plus la possibilité de tout voir, de tout ordonner, les commandants secondaires seront obligés de prendre l'initiative sur plusieurs points et de diriger une action isolée au milieu d'une action générale. Par suite, on renoncera peut-être à ces immenses armées compactes, de plus de cent mille hommes, pour revenir aux groupes de trente à quarante mille combattants. Ainsi, des masses barbares et indisciplinées on est passé aux petites armées manœuvrières, puis celles-ci sont devenues elles-mêmes très considérables sans perdre leurs avantages d'organisation, et, un progrès de plus se réalisant, on reviendrait aux armées moins nombreuses. Il semblerait que là aussi il y ait un cercle dans lequel on tourne sans

Digitized by Google

cesse, mais nous croyons que, dans cet ordre d'idées comme dans la plupart des autres, il y a analogie entre son mouvement et celui des astres, c'est-à-dire qu'il est complexe, et qu'en même temps que la rotation s'opère sur soi-même, il y a la progression dans un sens. Les incidents de la bataille de Solferino viendraient au besoin confirmer nos opinions. Toutefois, là encore, les deux armées se sont rencontrées inopinément; il n'y a pas eu de manœuvres préparatoires, de dispositions prises dans le but d'en venir aux mains sur le terrain même, exploré, parcouru, occupé par les troupes. Mais poursuivons notre examen : les armées en présence sont formées loin l'une de l'autre, elles sont fractionnées en parties qui agiront forcément d'elles-mêmes, sans pouvoir attendre l'impulsion d'un chef unique; l'offensive est devenue difficile à hasarder; n'est-il pas à craindre dès lors qu'une bonne partie des journées de lutte se passe à se fusiller mutuellement à grande distance, et à se tuer un nombre d'hommes à peu près égal, sans amener de résultat décisif? Les meilleurs généraux se plaignent déjà que toutes les infanteries, y compris la nôtre, ont l'habitude de s'envoyer des coups de fusil pendant des heures entières, sans s'apercevoir que le temps se passe, que les munitions s'épuisent et que le résultat se fait attendre. Le feu cependant doit être réservé pour le moment propice, par exemple celui où il s'agit d'enlever le terrain de l'adversaire; il est de règle qu'on doit manœuvrer jusqu'à ce qu'on ait trouvé cette occasion favorable. Un fait assez singulier se produit souvent à la guerre : instinctivement, les fantassins cherchent à se placer en dehors de la portée des balles ennemies, et à cette distance ils n'hésitent pas à se servir de leurs fusils, qui sont pourtant les mêmes que ceux de l'adversaire. Que de poudre perdue! Cette tendance à se tenir en dehors du terrain où sifflent les balles s'est manifestée d'une manière très saillante dans quelques-unes de nos guerres d'Afrique. J'ai vu plusieurs fois se dérouler sur le terrain le tableau suivant : des bataillons de zouaves ou de ligne, en marche, harcelés par des contingents arabes qui se tenaient à 150 ou 200 mètres sur le flanc, puis un bataillon de chasseurs ayant l'ennemi sur son côté à 500 ou 600 mètres, puis de nouveau d'autres bataillons de ligne et les indigènes ennemis les accompagnant à coups de fusil à 150 ou 200 mètres seulement. Les balles des chasseurs rappelaient toujours aux Arabes la distance qu'ils devaient tenir; ceux-ci en avaient du reste pris l'habitude; dès qu'ils apercevaient les bataillons qu'ils appelaient *Askars negros* (soldats noirs, à cause de la couleur sombre du costume), ils se mettaient aussitôt hors de la portée des projectiles.

Armées opposées établies à grande distance l'une de l'autre; impossibilité de diriger de grandes masses sur un terrain par trop

Digitized by Google

étendu ; retour aux petites armées ; offensive très dangereuse et par suite peut-être beaucoup de combats douteux, peu de déroutes complètes ou d'avantages matériels acquis : telles seront, suivant nous, les conséquences de l'emploi des nouvelles armes quand toutes les troupes de l'Europe en seront munies. Il s'agira donc surtout de se créer de bonnes conditions d'attaque, et la recherche des circonstances et des moyens propres à favoriser cette offensive amènera sans doute les armées à manœuvrer longtemps, toute une saison, par exemple, à proximité l'une de l'autre, pour se surprendre en défaut. Nous reverrions alors renaître les marches et contre-marches de MM. de Turenne et Montécuculli.

Il serait téméraire, quant à présent, d'étendre plus loin nos prévisions. La rapide et brillante campagne d'Italie ne nous a pas fourni les éléments nécessaires pour asseoir un jugement inattaquable sur l'influence que les armes de précision et à longue portée sont appelées à exercer sur les armées modernes ; encore moins pourrions-nous dire le rôle qui leur est destiné dans la poliorcétique, bien que l'on puisse calculer à coup sûr l'effet produit sur des murailles par la nouvelle artillerie. L'introduction des canons rayés dans l'artillerie de siége et dans la marine, et la substitution des feux directs aux feux courbes, doivent nécessairement entraîner une révolution dans l'art de fortifier les places et de les défendre. La dernière guerre s'est arrêtée au moment où cette étude allait commencer pour nous. Il ne faut pas le regretter. N'oublions pas cependant que les meilleurs capitaines se sont presque toujours trompés quand ils ont voulu, avant que l'expérience n'en fût faite, porter des jugements sur les inventions nouvelles de la guerre. Combien de fois, depuis le maréchal de Saxe jusqu'à nos jours, n'a-t-on pas répété que le feu n'est rien dans les batailles, et pourtant nous sommes à la veille de constater qu'il est presque tout. Souvenons-nous aussi qu'à la suite des réformes profondes apportées par Frédéric le Grand dans le monde militaire, on s'occupa partout, et en France notamment, de la manière dont, à l'avenir, on devait faire la guerre. Il se produisit de bien singuliers systèmes, entre autres celui d'un inventeur qui proposait l'adoption de l'ancienne phalange macédonienne, composée d'hommes, sur un grand nombre de rangs, armés de piques, et destinée à exécuter sous le feu de l'ennemi des manœuvres extrêmement difficiles. On discutait encore dans les camps et armées du roi lorsque survint 89, et, peu après, un mode de guerre dont ne se doutaient pas les réformateurs de la veille.

Nous venons de résumer les principales appréciations qui ont cours sur le rôle des nouvelles armes de jet. Mais la guerre est un drame complexe dans lequel figurent bien d'autres éléments que les armes

Digitized by Google

de destruction. Celles-ci ne sauraient seules tout décider, et après avoir indiqué ce qu'elles peuvent changer, il nous faut aussi exposer ce qu'elles ne peuvent modifier. Tout ce qui concerne les mouvements stratégiques d'une armée, c'est-à-dire la direction générale à lui imprimer, le point objectif à lui indiquer, la base d'opérations à choisir, repose sur des données que ne peuvent guère modifier les armes nouvelles. Les lignes de chemins de fer ont à cet égard une importance plus grande, et l'on comprend facilement pourquoi. Il faut aussi tenir compte du caractère et du génie des chefs d'armée; leur nature est indépendante du plus ou moins de perfectionnement des armes employées, et leur influence demeure très grande. De ce côté encore les conditions de la guerre ne sont pas changées; une armée aura toujours le plus grand avantage à être commandée par un habile officier, par un bon capitaine. La direction suprême de la guerre exige un ensemble si complet, si rare à rencontrer, des qualités les plus diverses, que nous comprenons facilement que les plus grands noms du monde, ceux qui tiennent le plus de place dans la mémoire des hommes, doivent, la plupart, une grande partie de leur éclat à leurs exploits guerriers. Mais par là même aussi, ceux qui sont destinés au commandement militaire doivent y être portés par une sorte de génie spécial. L'éducation et la science développeront ce génie, mais ne le créeront pas. L'âge lui-même ne fait rien à l'affaire, quoiqu'on ait pu l'insinuer sournoisement, et un chef peut se révéler grand capitaine à cinquante ans aussi bien qu'à vingt-cinq. Si un général en chef va chercher dans des livres une règle de conduite, il est au-dessous de sa tâche et doit résigner son commandement. Il est bon que tout homme qui exerce les hautes fonctions militaires sache ce qui s'est passé avant lui et puise dans les écrits de ceux qui ont longtemps combattu, une expérience qu'il n'a pas encore acquise. Mais on naît chef d'armée, on ne le devient ni par l'étude ni par l'habitude de la guerre. Il faut en effet à celui qui commande du sang-froid, de l'intelligence, du caractère et de plus la faculté de savoir faire agir l'un ou l'autre ou tous à la fois, selon les circonstances. Tel général s'abandonne à un élan passionné quand il faudrait attendre et modérer l'ardeur du soldat, tel autre établit des calculs, projette des combinaisons là où il faudrait un mouvement spontané, se traduisant par un mot, un geste propres à entraîner les combattants. Lecourbe, voyant son corps d'armée, qui marchait dans un défilé où il souffrait beaucoup du feu de l'ennemi, hésiter et chercher à presser l'allure, commande : « Au pas, » et par ce mot seul ranime tous les courages. J'ai entendu raconter au maréchal Bugeaud, que lorsqu'il était capitaine, en Espagne, à l'époque, je crois, du siége de Saragosse, il fut un moment, pour

Digitized by Google

divers motifs, sur le point de quitter le service, mais un incident le retint dans les rangs. Une partie du corps d'armée sous les ordres de Lannes se trouvait dans une position difficile, exposée à un feu meurtrier; les hommes inquiets commençaient à regarder de tous côtés pour chercher un abri. « Sergents-majors, s'écrie Lannes, faites l'appel dans chaque compagnie; » et les courages un moment refroidis s'exaltèrent jusqu'à l'enthousiasme. Le capitaine Bugeaud, pour son compte, résolut de poursuivre une carrière où l'on trouvait de si beaux exemples. Ces faits, et une foule d'autres que nous pourrions citer, tels que la mise à l'ordre du jour, par Kléber, en Egypte, des propositions de l'amiral Keith, témoignent de l'aptitude du chef. Dans ces circonstances, c'est le cœur qui commande et fait jaillir l'inspiration héroïque. Ce ne sont ni l'étude, ni la connaissance de tous les recueils de maximes, ni même les exemples du passé qui peuvent faire naître ces soudaines résolutions d'où dépendent si souvent la victoire et le salut des armées.

L'état moral du soldat est un des principaux éléments de force dans une armée et semble également indépendant de l'espèce d'armes employées pour le combat. Toutefois, un bon armement donne de la confiance aux hommes et influe par conséquent sur leur moral. La troupe est dite avoir un bon moral, lorsque, pleine de confiance dans ses chefs et persuadée de la justice de la cause qu'elle défend, elle se sent dans les mains des armes au moins égales, sinon supérieures à celles de l'ennemi. Mais il est difficile pour le soldat de se former les qualités morales nécessaires pour bien combattre quand la nature ne l'en a pas pourvu; il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de la pratique de la guerre. Ici, beaucoup de choses peuvent et doivent être apprises. Les soldats qui savent manier leurs armes, qui sont habitués à toutes les manœuvres tactiques, qui ont appris par expérience la conduite à tenir dans la plupart des cas, qui ont vécu quelque temps de la vie de bivac, sont ce que l'on nomme des soldats aguerris, et vaudront mieux que les recrues les plus intrépides. Des hommes étrangers aux habitudes militaires ont souvent prétendu qu'une certaine exaltation morale, l'enthousiasme, pouvait tenir lieu de tout et assurer la victoire, et ils citent les avantages remportés par les armées de la République. Certes, des troupes ignorantes de leur métier peuvent remporter des victoires, lorsqu'elles sont animées par de grands sentiments poussés jusqu'au délire, mais il faut remarquer que rien n'est sûr avec de pareilles multitudes. Le plus petit accident, le moindre doute à l'endroit des chefs peuvent refroidir les esprits, et alors c'en est fait de l'ensemble; un désastre effrayant peut déconcerter les meilleurs plans; le commandant n'a en main aucun moyen de tenir ses hommes et de leur faire entendre

Digitized by Google

raison ; on est sans cesse exposé aux paniques et aux surprises. Les guerres de la Révolution ont commencé par des revers de ce genre. Au contraire, pour qu'une armée bien organisée et bien exercée éprouve un désastre, il faut qu'elle se trouve réellement en présence d'adversaires plus forts ou mieux conduits. Il ne saurait y avoir pour elle de panique à redouter, et on peut toujours la faire battre régulièrement en retraite, la reformer sur des positions nouvelles, la ramener à l'ennemi si l'occasion s'en présente.

A la suite des considérations générales qui précèdent, si nous voulons entrer dans de plus minutieux détails sur les faits pratiques de la guerre, et savoir quel est l'état actuel des connaissances militaires, nous trouverons des enseignements précieux dans les *Aperçus* déjà cités et dans les *Instructions pratiques* du maréchal Bugeaud. Ces petits livres nous font comprendre toute la distance qui sépare l'homme qui a longtemps et intelligemment fait la guerre, et le tacticien de cabinet inventant des manœuvres, le compas à la main. Le maréchal Bugeaud nous semble, de tous les écrivains militaires modernes, celui qui apporte dans l'étude de la guerre le sens le plus pratique. Suivant lui, on doit éviter, sur un champ de bataille, la formation de ces colonnes massives, profondes, qui donnent trop de prise à l'artillerie, sont difficiles à manier, sujettes à se débander, à se désorganiser. De petites colonnes légères faciles à déployer et à reployer paraissent préférables. Comme disposition de l'infanterie contre la cavalerie, des carrés de bataillon, échelonnés, se flanquant mutuellement et rappelant la belle manœuvre d'Isly, semblent mieux convenir que ces immenses et lourds carrés imités de ceux de l'armée d'Egypte.

Deux exemples feront sentir combien, dans le métier des armes, une pratique intelligente peut épargner le sang des soldats.

Une longue colonne est en marche ; comment défendre son flanc contre les attaques de l'ennemi ? On pourrait penser résoudre le problème en faisant marcher le long du côté inquiété un bataillon par file ; mais il existe un procédé bien plus sûr, c'est de déployer le bataillon de soutien perpendiculairement au flanc de la colonne et en arrière de cette colonne. Le flanc de la troupe est découvert, mais l'ennemi n'ose l'attaquer de peur de se trouver pris lui-même de côté par le bataillon déployé, et de s'engager dans un angle où il pourrait être accablé.

Le second exemple, bien connu aujourd'hui, consiste, pour empêcher une troupe ennemie de franchir un pont ou un défilé, à laisser d'abord passer une partie de cette troupe et à tomber sur elle à l'improviste. Par ce moyen, non-seulement on empêche le passage, mais on fait éprouver des pertes sensibles à l'adversaire. Garibaldi, dans

Digitized by Google

ses opérations autour de Varèse, a appliqué dernièrement avec succès cette manœuvre familière au maréchal Bugeaud.

Citons encore une belle manœuvre expérimentée par le même homme de guerre et qui a pour but de faire passer un corps d'armée dans un défilé, au milieu d'un système de montagnes peuplées d'ennemis. Les défilés, passages tout indiqués aux armées, sont en général composés d'une vallée plus ou moins profonde et accidentée, dont les côtés à droite et à gauche sont formés de mouvements de terrain qui vont s'élevant de plus en plus et de proche en proche, jusqu'à ce qu'on appelle la ligne de crête. Le plus habituellement, le gros de la colonne fait route dans le fond de la vallée et de chaque côté un bataillon marche homme par homme, à proximité, s'il est possible, de la ligne de crête. Les bataillons de flanqueurs fatiguent énormément, car ils font beaucoup plus de chemin que le reste de la troupe, par suite des contours dans la direction générale de la vallée, des montées, des descentes, des broussailles, des rochers, etc. Malgré ce surcroît de labeur, le rôle de ces hommes n'est pas fort utile; leur ligne a si peu de cohésion qu'il serait toujours facile à un ennemi entreprenant de la traverser, de venir prendre position sur le flanc de la colonne et d'inquiéter celle-ci. Le maréchal Bugeaud, dès l'entrée du défilé, arrête le gros de la colonne et les bagages, puis il envoie à droite et à gauche un ou deux bataillons qui ont mission de laisser de distance en distance, sur les points stratégiques, à peu près un peloton. Lorsque le dernier peloton est placé, il y a au moins une lieue de défilé protégée; et dès que quelques pelotons sont installés à droite et à gauche, la colonne s'ébranle et passe tranquillement, en tiroir, comme on dit, entre ses appuis. Les pelotons des flancs descendent de leurs positions et viennent se placer en arrière-garde, au fur et à mesure qu'ils sont dépassés par la queue de la colonne. Lorsque la tête de cette colonne arrive à hauteur des flanqueurs placés le plus en avant, la troupe s'arrête de nouveau, se masse, et les mêmes dispositions que précédemment se continuent. Avant de passer d'une vallée dans une autre, il faut toujours arrêter un instant, réunir et masser son monde sur le point culminant, afin de ne pas avoir une partie de ses troupes de chaque côté d'un système montueux, ce qui est dangereux. Les pelotons qui occupent les positions de flanc garantissent suffisamment la colonne; s'ils ont affaire à un ennemi assez fort pour qu'ils ne puissent tenir, même à deux ou à trois pelotons réunis, c'est qu'il s'agit d'un combat assez sérieux pour appeler l'attention du chef de la colonne, qui arrête aussitôt la marche et prend ses dispositions. Si l'arrière-garde est inquiétée, elle se retire de position en position et toujours en échelons, faisant face successivement à l'ennemi. Si celui-ci devient trop

Digitized by Google

inquiétant, le chef de la colonne intérieure arrête le gros de la troupe et prend les dispositions pour un retour offensif, lequel doit être entrepris par toutes les troupes du corps d'armée et poussé avec assez de vigueur pour dégoûter les adversaires de leurs poursuites. Les petits corps d'arrière-garde ne doivent pas eux-mêmes tenter de ces manœuvres ; ils ont seulement mission de protéger la queue de la colonne, en se retirant et en ne laissant pas perdre leur distance à cette colonne. Il est inutile de faire ressortir le rôle important que prennent les armes à longue portée dans des mouvements de cette nature.

Ce qui nous paraît surtout digne d'attention parmi les procédés imaginés par le maréchal Bugeaud pour faire face aux exigences de la guerre, c'est son système d'avant-postes, et là encore les nouvelles armes ont une importance qui n'échappera à personne. Le maréchal avait été amené à s'occuper particulièrement de ce service pendant les guerres d'Espagne, si fécondes en surprises, et il s'était toujours bien trouvé de l'ensemble de ses précautions qui consistaient surtout à placer des petits postes, d'une façon judicieuse et fort loin, à une lieue, une lieue et demie, quelquefois deux lieues en dehors du corps principal. Il voulut plus tard habituer l'armée d'Afrique à cette manière de se garder, et il exigeait qu'il en fût ainsi dans les colonnes qu'il commandait directement ; mais il ne put vaincre, sous ce rapport, l'esprit de routine ; et peut-être la guerre africaine ne nécessitait-elle pas l'emploi d'une surveillance aussi complète autour de nos camps. J'ai entendu le vieux maréchal, qui aimait beaucoup à discuter en plein air et à haute voix, expliquer ses idées au général Lamoricière. Sa parole, comme d'habitude, était claire et convaincante autant que possible ; le jeune général cependant ne se rendait pas aux raisons de son chef, et celui-ci, pour clore la discussion, dit à son lieutenant en lui frappant sur l'épaule : « Vous êtes jeune, » Lamoricière, vous verrez plus tard que le père Bugeaud avait » raison. »

Le maréchal Bugeaud explique d'une manière saisissante quelle doit être la conduite d'un corps détaché en avant ou sur les flancs de l'armée. Nous venons de dire quelles mesures il prenait pour ne pas être *surpris ;* il usait aussi de sages précautions pour ne pas être *pris*, et il les rappelle. Selon lui, une troupe détachée à quelque distance de sa division, et qui est habituellement de un ou deux bataillons, ne peut avoir mission de combattre ; elle doit se replier dès qu'elle est menacée par des forces ennemies. Il est nécessaire pour cela qu'elle soit prévenue à temps, et elle prend ensuite des dispositions prévues à l'avance. Pour mieux faire comprendre les précautions qu'il indique à un corps détaché qui est exposé à être enlevé,

Digitized by Google

le maréchal se met à la place de l'assaillant et il se dit : l'ennemi connaît la position du détachement ; pour l'enlever, il doit prendre ses mesures de manière à arriver par diverses directions ayant toutes pour objectif le terrain occupé par le petit corps et ses postes. Cet espace est ce que le maréchal appelle le cercle supposé, c'est celui que l'ennemi a certainement pour but d'envelopper, de façon à y prendre le détachement. Ce cercle est assez étendu, puisque le chef du détachement a dû envoyer des petits postes en éclaireurs à une lieue, une lieue et demie, et même plus loin, suivant le pays, du point occupé par la fraction principale. Aussitôt qu'un ennemi sérieux est signalé par les petits postes, le chef du détachement se hâte de se diriger, par sa ligne de retraite, en dehors du cercle supposé, tout en se rapprochant du gros de l'armée. Comme il est prévenu à temps, il opère son mouvement en toute sécurité ; les petits postes rejoignent sans difficulté, car des groupes de deux ou trois hommes cachent aisément leur marche. Les chefs de poste et les hommes eux-mêmes sont instruits à l'avance du point sur lequel sera opérée la retraite, et quand ils ont plusieurs fois fait et compris ce service d'avant-postes, ils se tirent très bien d'affaire. Ils sont placés de préférence à l'embranchement des sentiers, ou à droite ou à gauche des chemins, sur un point d'où ils peuvent voir sans être vus. Aussitôt qu'ils ont reconnu les colonnes ennemies, ils donnent le signal par un pétard ou de toute autre façon convenue, et se mettent en mesure de rejoindre la troupe au lieu indiqué d'avance comme point de ralliement. Quand l'ennemi arrive sur le terrain où il comptait envelopper et saisir le détachement, il ne trouve plus personne, et est obligé de rétrograder, après avoir manqué son coup. On évite ainsi ces engagements qui commencent par quelques hommes, se continuent par un bataillon et finissent par entraîner une division ou un corps d'armée, le plus souvent mal à propos et en dehors des plans du commandant en chef. Les combats de cette nature sont rarement heureux pour aucun des deux adversaires. On y sacrifie beaucoup d'hommes sans y recueillir beaucoup de gloire ni aucun avantage sérieux. S'il fallait juger d'après le maréchal Bugeaud, ou en prenant à la lettre les observations qui précèdent, le combat glorieux qui a été livré dernièrement à Montebello, on serait obligé de convenir que le détachement sarde a eu tort de vouloir tenir quand même sa position d'avant-poste, car, pour le soutenir, il a fallu envoyer successivement un bataillon, puis deux, enfin huit ou neuf bataillons. Mais, hâtons-nous de le dire, de tout temps, à la guerre, le succès a légitimé les moyens militaires par lesquels on l'a obtenu. De plus, le maréchal Bugeaud lui-même dit que les circonstances journalières doivent modifier souvent la

Digitized by Google

conduite à tenir, et il recommande, au début d'une campagne, d'assurer le moral de l'armée par de vigoureux combats d'avant-postes. Nul doute qu'à ce point de vue, la journée de Montebello n'ait rempli un but utile, en même temps qu'elle a enrichi notre histoire d'un beau fait d'armes. Ce combat nous a montré dès le début que la baïonnette est toujours une arme terrible entre des mains françaises, mais il nous a aussi fait voir l'importance des armes nouvelles. Sept officiers supérieurs ont été frappés. Or, pour huit ou neuf bataillons engagés, il ne devait pas y avoir plus de quatorze ou quinze officiers de cette classe; il y en a donc eu la moitié, à peu près, atteints par le feu, ce qui est hors de proportion avec les pertes éprouvées par la troupe, et indique évidemment que les tireurs ajustaient les officiers supérieurs et malheureusement avec des armes qui leur permettaient d'atteindre trop souvent le but. Il en a été de même dans les autres combats, et plusieurs généraux, le général Trochu entre autres, ne s'avançaient plus sur le terrain sans s'être fait précéder par des chasseurs spécialement chargés de battre les buissons et d'en débusquer les Tyroliens.

Nous ne saurions clore ces observations sur l'influence des nouvelles armes de jet sans remarquer que toutes les petites opérations de la guerre vont devenir très difficiles le jour où les infanteries en seront complétement munies. Tout le monde connaît ce fait de cent carabiniers suisses, qui, embusqués sur le bord d'une rivière, empêchèrent une division ennemie, établie sur l'autre rive, de faire les travaux préparatoires pour l'établissement d'un pont. Les hommes qui se présentaient étaient aussitôt renversés. On dut renoncer à l'entreprise. A l'aide de ces engins terribles, un homme est tué à 7 ou 800 mètres par un tirailleur embusqué, et il n'est pas possible de découvrir d'où vient la balle, la fumée ne se voyant pas, la détonnation ne s'entendant le plus souvent pas à cette distance. Nous indiquons ce détail, parce rien n'inquiète les hommes comme d'être en butte à des coups dont ils ne peuvent connaître le point de départ.

La guerre d'Italie a été d'une rapidité foudroyante, les nouvelles armes y ont joué un grand rôle, et toutefois, nous l'avons dit, leur emploi n'a pas encore déterminé complétement leur influence sur la conduite de la guerre à l'avenir. Quand l'heure de cette expérience sonnera, — plaise au ciel qu'elle soit loin de nous! — toutes les armées de l'Europe seront munies de canons rayés et de carabines; mais il restera toujours à l'armée française une supériorité, en dehors même du génie de ses chefs, c'est cet élan, ce feu sacré qui les faisaient vaincre au pont de Magenta et emporter d'assaut les collines de Solferino, malgré la supériorité numérique de l'ennemi et les excellentes positions que celui-ci avait prises.

F. HUGONNET.

Digitized by Google

DE QUELQUES RÉCENTS ÉCRITS

SUR LA

PHILOSOPHIE DU BEAU

Philosophie des Beaux-Arts appliquée à la Peinture, par D. SUTTER. — *Philosophie du Salon de 1857*, par CASTAGNARY. — *Essais d'Esthétique*, par J. LESFAURIS. — *Métaphysique de l'Art*, par Antoine MOLLIÈRE.

Les œuvres de l'art ont été considérées chez tous les peuples comme un grand titre de gloire. Si la Grèce, inférieure à Rome en génie politique et en génie guerrier, l'égale et la surpasse peut-être dans l'histoire de la civilisation, elle ne le doit qu'à la philosophie et à l'art. Mais, chez les Grecs, l'art et la philosophie, quoique brillant d'un égal éclat, restèrent séparés; on créa des chefs-d'œuvre, on fit de beaux poèmes, de belles statues, de beaux tableaux, bien avant de s'aviser que la science de l'art est une partie de la philosophie. L'inspiration que suivaient les artistes n'était réglée que par l'étude et par l'exemple des maîtres. Le sentiment fit les premiers chefs-d'œuvre, la gloire les consacra; on les étudia pour les imiter, pour les égaler, pour les surpasser : on s'éleva sur eux, s'il est permis de le dire, pour s'élever au-dessus d'eux. Les artistes n'eurent d'autre loi que la tradition, et ils lui obéirent sans se demander si elle avait une raison d'être. Quant aux philosophes, un seul, Aristote, chercha le principe de l'art : il crut le trouver dans l'imitation, non des modèles, mais de la nature, prise dans les types généraux, et soit embellie, soit enlaidie. C'était une erreur : mais du moins cherchait-il ailleurs que dans le culte de certains maîtres le secret de la poésie. Malheu-

Digitized by Google

reusement les critiques, peu philosophes pour la plupart, quand ils voulurent philosopher, s'en tinrent à la théorie d'Aristote, et, quand ils voulurent juger, à la pratique des maîtres : imitation de la nature telle que l'ont comprise les maîtres de l'art, ainsi eussent-ils pu formuler leur système. C'est encore celui des *classiques* de nos jours. Les *romantiques* ont revendiqué, contre l'autorité de la tradition, le droit de l'inspiration libre ; mais comme l'inspiration, si libre qu'elle soit, a besoin d'une règle, ils sont revenus au principe d'Aristote mal compris, et ils sont tombés de la fantaisie dans le *réalisme*. Le principe de l'art est-il donc l'imitation de la nature ? S'il ne l'est point, comment se fait-il qu'un philosophe tel qu'Aristote ait pu le croire, et que tous les critiques de profession l'aient répété ou l'aient supposé après lui ? Comment se fait-il surtout que l'on semble le reconnaître plus que jamais aujourd'hui, si bien qu'il est la mesure de la valeur des œuvres, lesquelles ne sont estimées que dans la proportion où elles sont le calque servile des choses ?

Les quatre ouvrages que nous avons sous les yeux, *Philosophie des Beaux-Arts appliquée à la peinture*, *Philosophie du Salon de 1857*, *Essais d'Esthétique*, *Métaphysique de l'Art*, abordent plus ou moins directement ces grandes questions, et nous offrent une occasion naturelle de les étudier.

I

L'esthétique, considérée à la fois comme philosophie du beau et comme philosophie de l'art, est une science toute moderne. Des trois plus grands philosophes de l'antiquité, deux, Platon et Plotin, nous ont laissé sur le beau, l'un quelques admirables dialogues, l'autre un livre plein d'enthousiasme et de profondeur. Déjà, sans doute, par la force des choses, la pratique suivait la théorie, et les artistes se trouvaient, sans le savoir, d'accord avec les philosophes ; mais ni les philosophes ni les artistes ne voyaient que les premiers principes de l'art sont compris dans la science du beau. Quand Platon parle du beau, il entend ce beau invisible dont les choses visibles ne sont que d'imparfaites images ; selon lui, l'homme, appesanti par le corps, s'élève peu à peu de la contemplation de ces belles choses au souverain beau qui est comme l'essence de leur beauté, et le culte de la beauté n'est à ses yeux que le commencement de la pratique du bien. Il ne songe pas, tandis qu'il parle avec tant d'éloquence de la beauté, que l'artiste est, si l'on peut le dire, un créateur de beauté, un prêtre de cet idéal qu'il adore ; dans son amour pour la poésie, qui

Digitized by Google

le ravit sans le séduire, qui enchante son imagination d'un prestige que sa raison n'avoue pas, il a des fleurs, mais il a l'exil, pour les poètes, il leur ferme les portes de sa république de la même main qui tresse des guirlandes pour eux, et il ne peut s'empêcher ni de les couronner, ni de les bannir.

Que dire de Plotin, plus métaphysicien peut-être, moins poète à coup sûr? Ainsi, les artistes étant généralement trop peu philosophes, et les philosophes trop dédaigneux de l'art, il était réservé à l'Allemagne, ce pays où la métaphysique s'est toujours associée à la poésie, de découvrir que la science de l'art devait être la science du beau.

Qu'est-ce, en effet, que l'art? Est-il, comme on a coutume de le prétendre, l'imitation de la nature? est-il même l'imitation de la belle nature, ou l'imitation embellie de la nature? Ce sont là les définitions que l'on aperçoit, tantôt nettement énoncées, tantôt implicitement contenues dans les appréciations des critiques ou dans les œuvres des artistes. Nous les croyons également fausses. Deux d'entre elles n'ont été imaginées que pour corriger les vices trop apparents de la première. Celle-ci seule est logique; seule elle contient tout le bien et tout le mal qu'on peut tirer du système qui considère l'art comme une imitation. Aussi beaucoup d'esprits y sont-ils revenus, après avoir constaté que les modifications qu'on avait essayé de lui faire subir n'étaient pas heureuses. Toutes trois, d'ailleurs, reposent sur une même erreur, qui est de confondre l'art avec un des éléments dont il se compose, ou la fin de l'art avec le moyen dont il se sert pour l'atteindre.

Dire que l'art est une imitation, c'est dire qu'il est une reproduction. Qu'est-ce que reproduire? C'est produire une seconde fois. Et quel but peut avoir la reproduction, sinon celui qu'avait la production elle-même? Si l'on imite un poète, si l'on s'efforce de reproduire son œuvre ou quelques-unes de ses qualités, c'est sans doute qu'on veut atteindre la fin même de l'œuvre ou des qualités qu'on reproduit. La parfaite copie d'un tableau de Michel-Ange ferait le même effet que l'original; et si l'on s'exerce à imiter les œuvres ou la manière d'un maître, c'est dans l'espoir d'obtenir, par de semblables moyens, un résultat semblable. Dire que l'art est une imitation ou une reproduction, c'est donc lui attribuer la même fin qu'à l'objet qu'il doit reproduire.

Or, quel est ici cet objet? La nature. Quoi de plus vague qu'un objet qui contient tous les objets, qu'une chose qui embrasse toutes choses? Mais est-il bien vrai que les arts *reproduisent* véritablement, dans le sens rigoureux du mot, les objets que produit la nature? Nous en donnent-ils des imitations complétement ressemblantes et susceptibles d'atteindre les mêmes fins? Je vois bien que la peinture et la

Digitized by Google

sculpture imitent en quelque façon les objets naturels ; mais elles ne m'en donnent que les apparences, et encore celles qui frappent les yeux ; pour les autres, je ne les y vois point, et si je veux trouver des imitations plus exactes, plus complètes, il me faut aller chercher les automates de Vaucanson. Sont-ce là les modèles de l'art ? Allons plus loin. La musique donne-t-elle même ces apparences superficielles des choses, que fournissent, jusqu'à un certain point, la sculpture et la peinture ? Nullement. Par une combinaison d'intonations et de rhythmes qui ne représentent rien, elle éveille des sentiments, qui éveillent des idées. La poésie écrite, par une combinaison d'articulations et de rhythmes qui ne représentent rien, éveille des idées, qui éveillent des sentiments. Où est l'imitation en tout cela ? Et si l'on peut appliquer ce mot aux apparences de la peinture ou de la sculpture, qui du moins représentent pour les yeux des objets réels, peut-on l'étendre jusqu'aux rhythmes de la musique et de la poésie, qui ne représentent rien pour aucun de nos sens, mais qui expriment pour l'âme, l'une des sentiments, l'autre des idées ? Ne faut-il pas, dès lors, distinguer des arts d'imitation et des arts d'expression ? Ne s'ensuit-il pas que l'art est mal défini, quand il nous est donné pour l'imitation de la nature ; que cette définition convient tout au plus à quelques-unes de ses branches, non pas à toutes ; et que, si l'imitation est, comme l'expression, un des moyens employés par les arts, la fin qu'ils poursuivent est toute autre ?

Si l'art n'a pas pour fin une simple reproduction, il faut admettre qu'il produit quelque chose d'original. Et que doit-il produire, sinon le beau ? A vrai dire, je crois qu'en y réfléchissant, tous les artistes et tous les poètes admettraient cette idée. Tous l'admettent implicitement ; car tous, en faisant leurs œuvres, veulent qu'elles soient belles : ils conviennent donc, par là, que le but de l'art est de produire le beau. Seulement, ils estiment que, pour y arriver, il faut imiter la nature, telle qu'elle est, suivant les uns ; en y choisissant ce qu'elle a de plus beau, suivant d'autres ; en l'embellissant, suivant d'autres encore. Voilà le véritable point de vue où il convient de se placer pour juger leurs définitions. Ils n'entendent pas définir la fin de l'art, mais la condition à laquelle cette fin peut être réalisée ; le but que poursuit l'art, mais le moyen par lequel ce but peut être atteint. Envisagées de la sorte, les trois définitions pèchent encore contre la logique, puisqu'elles prétendent découvrir la condition du beau avant le beau lui-même, les moyens avant la fin, tandis que la connaissance exacte de la fin peut seule déterminer la nature et la portée des moyens, et qu'il faudrait définir le beau avant de songer à dire les conditions auxquelles il peut être réalisé.

La condition du beau, c'est l'imitation de la nature, disent les uns.

Digitized by Google

Pourquoi? Parce que la nature est belle. N'est-elle pas l'œuvre de Dieu? Cet argument, qui se représente obstinément dans tous les temps et sous toutes les formes, conduit à considérer comme le plus grand des artistes le plus habile faiseur de *trompe-l'œil;* à se pâmer devant je ne sais plus quel tableau qui représentait magistralement un vieux mur et un casseur de pierres, et où le vieux mur semblait le sujet principal; à mettre de gros jurons dans la bouche d'un grand roi tragique; à faire barbouiller d'encre par le terrible Cromwell l'honnête figure d'un de ses bons amis. On a fait, en conséquence de ce principe, des statues colorées. Il était plus simple de s'en tenir à ces merveilleuses femmes de cire, toutes parées, fraîches, coquettes, éprises d'elles-mêmes, et qui semblent de vraies femmes vivantes, — moins la vie. Quel marbre, ou quel plâtre, fût-il coloré, imitera jamais de si près la nature? Et quelle peinture égalera une bonne photographie? Mais que deviendra la musique?

C'est de nos jours surtout que prévaut cette doctrine, qui s'intitule elle-même *réaliste;* elle a envahi tous les arts; il n'est point jusqu'à la musique, dont notre siècle a vu le développement splendide, et qui semble faite pour la contredire, qu'elle n'ait gagnée, comme un fleuve gagne parfois des hauteurs qu'on eût pu croire à l'abri de l'inondation : chacun sait avec quelle persévérance, digne d'un meilleur but, elle travaille à se renouveler par le pittoresque. Le public contemporain pousse à ces nouveautés : il écoute volontiers les œuvres des maîtres; mais il comprend mieux, il applaudit plus fort s'il retrouve dans une musique plus intelligible le tintement bien rendu de la clochette des chameaux, et le sifflement du vent, et le grondement de l'orage, et tous les accompagnements d'une marche au désert.

Tout cela est imitation de la nature : tout cela est donc beau, et il n'y a que cela de beau. Hélas! combien en est-il qui, fidèles, non pas à l'art habile, mais à l'art inspiré, sachent préférer encore ces figures mystiques et roides, pleines d'extase et de maladresse, comme en faisaient quelques peintres au milieu du moyen âge, à nos plus exactes représentations si bien colorées, — j'allais dire coloriées, — d'une nature où Dieu est absent?

« Le paysan ou l'ivrogne, a dit La Bruyère, fournit quelques scènes à un farceur... Ces caractères, dit-on, sont naturels; ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien de plus naturel? » C'est pourquoi l'on a corrigé, et La Bruyère lui-même semble l'entendre de la sorte, ce faux principe qu'il faut imiter la nature, par cet autre qu'il ne faut imiter que la belle nature. Mais, d'abord, comment choisirai-

Digitized by Google

je ce qu'il y a de beau dans la nature, si j'ignore ce qu'est le beau, et n'y a-t-il pas quelque puérilité à dire que, pour produire le beau, il faut imiter le beau qu'offre la nature, que le beau de l'art est le beau de la nature, qu'il est beau parce qu'il représente le beau, ou, en d'autres termes, parce qu'il est beau? Et maintenant, quelle est l'œuvre d'art qui n'imite que des objets déjà beaux eux-mêmes? Au fond, cela est-il possible; et y a-t-il, parmi les choses créées, rien qui soit absolument beau, rien qui soit absolument laid? Non, sans doute : le laid n'est que l'absence du beau, et, comme la beauté est un des caractères de l'être même, il n'y a point d'être si laid qui n'ait sa beauté, ni d'être si beau qui n'ait quelque laideur en tant qu'il n'est pas encore la beauté parfaite. Il y a, parmi les choses qui tombent sous notre connaissance, une certaine moyenne de choses où la laideur et la beauté se mêlent en telles proportions, qu'elles ne nous frappent ni comme belles, ni comme laides, c'est-à-dire ni par ce qu'elles ont ni par ce qui leur manque de beauté : celles qui en ont plus sont belles pour nous, celles qui en ont moins, laides. Ce sont donc laideurs et beautés relatives; transporter dans nos œuvres un tel beau sans le laid qui le fait beau par contraste, ce ne serait pas produire le beau, mais quelque chose qui ne serait ni laid ni beau, un pur néant. On a beaucoup ri de cette fameuse apologie du laid dans l'art, qui est allée trop loin, comme va toute réaction. Certes, le laid n'est pas le beau; il ne le manifeste pas par lui-même, mais précisément parce qu'il s'oppose au beau, il le fait paraître, il le rend visible : le beau sans le laid serait pour nous comme s'il n'était pas. D'ailleurs, la fin de l'art étant de produire le beau, s'il peut le produire sans chercher à imiter ce qui est déjà beau dans la nature, faut-il le restreindre à ce qu'il dépasse? Faut-il le borner à ne travailler que de copie, s'il peut travailler d'original? Faut-il d'avance, et dès le principe, lui crier : là tu t'arrêteras, et tu n'iras pas plus loin?

D'autres veulent qu'on imite tout, mais qu'on embellisse tout. La plupart de ceux-là entendaient, par embellir, ennoblir, relever à l'aide des formes d'un langage convenu. Rien de plus faux que ce goût, qui était le bon goût il n'y a pas longtemps, puisqu'il était le goût des littérateurs d'alors. Qu'est-ce que le beau? Où est-il? Consiste-t-il dans ce qu'on exprime, ou dans la manière dont on l'exprime? Comment se fait-il qu'une chose qui n'est pas belle le devienne dès qu'on l'exprime d'une certaine façon, et qu'une imitation en fasse tout aussitôt une beauté, pourvu qu'elle l'altère, c'est-à-dire qu'elle cesse d'être une imitation? Ce n'est donc pas l'imitation qui est la condition de la beauté, puisqu'elle ne produit la beauté qu'en cessant d'être exacte. Nos hommes de goût s'imaginaient qu'il suffisait, pour être un poète sublime, d'écrire une langue plutôt qu'une autre, et que la

Digitized by Google

magie de certains mots ou de certaines périphrases faisait toute la différence entre un Racine et un Pradon ; Delille se félicitait d'avoir pu dire en vers élégants ce légume, plus utile que noble, que nos jardiniers, au grossier langage, nomment très indécemment une carotte. Ces énigmes ingénieuses passaient pour difficiles ; mais la difficulté vaincue rehaussait le mérite du bel esprit : comme il y a plus de mérite pour un jongleur à jongler avec douze boules debout sur un cheval au galop, qu'à jongler à pied avec deux boules. Il ne faut pas s'étonner que Pascal jugeât un poète aussi peu utile qu'un brodeur ou qu'un joueur de quilles. Qu'eût-il dit au XVIIIe siècle? Qu'eût-il dit aux premières années du nôtre? Combien n'avait-on pas renchéri sur le père Le Moyne ! Pascal n'eut d'autre tort que de prendre pour poètes ceux qu'on lui donnait pour tels.

Embellir la nature en l'imitant peut être compris d'une autre sorte : ne prendre en chaque chose qu'on imite que ce qu'elle a de beau. Moi-même j'ai cru longtemps que telle était la condition du beau poétique : l'imitation ou l'expression, non des belles choses, mais du beau que contiennent ces choses. Le poète, pensais-je, est comme l'abeille qui butine sur toutes fleurs, n'y prenant pas tout, mais ce qui lui convient de chacune, un parfum que contiennent même les moins douces et qu'elle sait y reconnaître : ainsi le poète tire la beauté de toutes choses, n'y prenant pas tout, mais ce qui lui convient de chacune, le beau que contiennent même les moins belles et qu'il y sait reconnaître ; il les transforme et les élève jusqu'à la beauté. Je ne songeais pas que la beauté créée, n'étant beauté qu'au regard de ce qui est moins beau, étant laideur au regard de ce qui l'est davantage, a besoin d'être opposée au moins beau, qui est laideur pour elle : sans quoi elle est invisible, elle est ou paraît nulle, elle n'est point. Il y a peut-être tel degré de lumière près duquel notre lumière n'est qu'une ombre ; celle-ci ne nous paraîtrait pas lumière sans une ombre plus profonde, qui, à son tour, près d'une ombre encore plus profonde, et si nous ne connaissions pas de lumière supérieure, nous paraîtrait lumière.

Mais qu'on prenne garde qu'un objet déjà beau qui existe dans la nature peut être considéré comme une œuvre d'art, puisque l'art a pour fin de produire le beau : ici seulement l'artiste n'est plus l'homme. Or cette œuvre d'art n'a pas été produite par l'imitation de quelque autre chose qui fût belle : car cette autre chose, par cela même qu'elle serait belle, serait encore une œuvre d'art qui eût été produite de même, et à laquelle s'appliquerait le même raisonnement ; et l'on pourrait remonter ainsi d'œuvre en œuvre et de modèle en modèle, sans jamais rencontrer un premier type, sinon dans l'esprit de l'artiste. Elle n'a pas été produite davantage par l'imi-

Digitized by Google

tation embellie de quelque autre chose ; car d'après quel modèle de beauté cette imitation eût-elle été embellie ? L'artiste a donc son modèle en soi et non pas ailleurs. Cela n'est pas vrai d'un seul artiste, mais de tous ; car, quelque différence que l'on suppose et qu'il puisse y avoir entre eux, il y a identité en ceci qu'ils sont artistes, c'est-à-dire qu'ils produisent une œuvre belle. Que les poètes n'imitent donc pas la nature, mais celui-là seul qui est le seul véritable poète, parce qu'il est le Créateur : qu'ils imitent Dieu. Comme Dieu s'imite en quelque sorte soi-même, produisant la beauté d'après l'éternel modèle qu'il trouve en soi, que tout poète qui veut être digne de ce nom produise un ouvrage beau d'après un modèle intérieur et divin.

Ce qui doit être beau dans l'ouvrage de l'artiste, c'est l'ouvrage même, et non pas les éléments qui le composent. Les détails, beaux ou laids en eux-mêmes, seront beaux, s'ils concourent à former un bel ensemble. Pour que l'ensemble soit beau, il faut qu'il le soit lui-même ; pour que les détails le soient, peu importe qu'ils le soient eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent que l'ensemble le soit. La beauté de l'ensemble est en lui-même ; la beauté des détails n'est que dans leur rapport à l'ensemble. Un détail qui ne concourt pas à l'ensemble, si beau qu'il puisse être en lui-même, est une faute, c'est dire qu'il cesse d'être beau ; un détail laid devient beau s'il concourt à l'ensemble, et véritablement on peut dire alors que le laid c'est le beau.

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Boileau ne dit point : qui ne plaise ; il dit : qui ne puisse plaire.

A quelle condition plaira-t-il ? S'il est bien imité, disent les uns ; s'il n'est imité que dans ce qu'il a de beau, disent les autres ; s'il est embelli par l'imitation, disent plusieurs. Disons, nous, comme les premiers : s'il est bien imité ; mais, ajoutons, ce qu'ils oublient : s'il entre comme un des éléments essentiels de l'ouvrage, s'il concourt à la beauté du tout.

On voit pourquoi la théorie qui fait de l'art une imitation de la nature fut de tout temps si générale. Elle a sa raison d'être : l'expression des choses réelles joue, en effet, un très grand rôle dans l'art. On voit aussi en quoi elle est fausse : l'expression des choses réelles n'est qu'une condition qui permette à l'homme de produire le beau ; et elle n'est pas le propre caractère, mais le moyen de l'art. Elle est dans l'art, elle n'est pas l'art. L'art est la science et l'application des lois du beau, tel que l'homme le peut concevoir ; il a pour fin de produire le beau, et il débute par déterminer ce qu'est le beau, pour en poser d'une main sûre les véritables lois.

Digitized by Google

II

Les lois du beau appliquées à l'art, tel est le sujet commun des quatre ouvrages que la fortune des livres nous met entre les mains. Deux se préoccupent surtout de peinture, un troisième de musique; le dernier poursuit la philosophie de l'art jusque dans les plus inaccessibles recoins, jusque sur les plus hauts sommets de la métaphysique.

M. D. Sutter, dans sa *Philosophie des Beaux-Arts appliquée à la Peinture*, se montre peintre et connaisseur plus que philosophe; plus versé dans les secrets d'un art spécial que dans les théories métaphysiques. Lui-même le déclare : « Les principes de la beauté ont été signalés dans les écrits des philosophes, mais leur application aux beaux-arts a été peu pratique, » dit-il; et il consacre de plus nombreux chapitres à des considérations sur le caractère physique de l'homme, sur les lignes et les couleurs, la perspective aérienne, le clair-obscur, que sur la théorie même de la beauté. Néanmoins, comme toute pratique suppose une théorie, M. Sutter s'appuie, en effet, sur quelques principes, qu'il résume, ou plutôt qu'il rappelle, avant d'en étudier l'application. Le beau dans l'art, à l'en croire, est l'imitation de la belle nature; le beau dans la nature, ou le beau en soi, est « le rapport des moyens avec leur fin..... Un beau corps est celui dont les membres sont dans une juste proportion pour exécuter les mouvements qui leur sont propres, et la grâce des mouvements dépend de la facilité et de la précision du geste. » Le type du beau est *dans le beau collectif*, c'est-à-dire qu'il n'est pas dans l'individu, mais dans l'espèce : un homme, par exemple, est d'autant plus beau qu'il est davantage l'homme, qu'il a plus les traits constitutifs de l'espèce et moins les siens propres; moins de physionomie, avec plus de régularité. La beauté est donc une certaine moyenne de traits par où se ressemblent tous les individus d'un genre : allongez ce nez, raccourcissez cet autre; faites ressortir celui-ci, faites rentrer celui-là; celui de Pierre est convexe, celui de Paul est concave, ramenez ces deux courbes contraires à une droite commune; celui d'Alfred se relève et celui de Jean s'abaisse, mettez encore une ligne droite, horizontale, cette fois : vous aurez un nez géométrique, qui sera le nez de tout le monde, et ne sera le nez de personne. Voilà le beau, le vrai beau, non selon la réalité, mais selon la règle; ce beau qu'on ne voit nulle part, ni en soi, ni hors de soi; que l'âme ne sent pas, mais que l'esprit imagine; tel enfin, que, s'il était un

Digitized by Google

monde harmonieux où chacun fût beau, tous les êtres y seraient identiques dans leur forme. Dans un monde pareil, on le comprend, le *moi* sensible serait aboli ; par suite, la personne vivante qui s'exprime par ses dehors disparaîtrait, et il n'y aurait plus d'individus, mais des espèces, ni d'espèces distinctes les unes des autres, ni d'êtres distincts, mais une abstraction vide à la place de l'être. La conséquence d'un tel système, en philosophie, est qu'il faut renoncer pour jamais à trouver la beauté universelle, et que celui qui rêve le ciel rêve l'absurde. Si maintenant nous redescendons sur la terre, la conséquence de ce système, dans l'art, c'est qu'il faut faire de l'art académique : aussi l'Académie impériale des beaux-arts a-t-elle approuvé l'ouvrage de M. Sutter. M. Sutter, néanmoins, sentant l'insuffisance de sa doctrine, établit, en dehors de cette beauté qu'il nomme *optique*, une beauté morale ou de convenance, laquelle appartient aux choses qui, peu agréables à la vue, plaisent à l'âme. L'objet qui plaît à la fois à l'âme et à la vue, qui réunit la beauté optique et la beauté morale, possède la beauté *idéale*, la plus rare comme la plus élevée de toutes les beautés.

Mais la doctrine de M. Sutter, ainsi complétée, n'est guère moins insuffisante. Qu'est-ce que cette beauté de convenance dont il parle? et qu'est-ce enfin que la beauté en soi? Car s'il y a deux sortes de beauté dont l'union constitue la beauté idéale, elles ne sont que des espèces d'un même genre, et c'est le genre même qu'il importe de définir. M. Sutter considère l'unité comme le trait essentiel du beau. De quelle unité entend-il parler? Prétend-il appeler beau ce qui est un? Mais le vrai aussi est un ; l'être est un ; on ne saurait définir le beau en lui attribuant cette propriété. M. Sutter ajoute qu'il faut joindre à l'unité la variété, à la raison l'agrément. Veut-il dire que le beau est ce qui est un et varié tout ensemble? Alors encore tout ce qui existe est beau : car l'unité dans la variété, c'est là aussi le caractère du vrai, c'est là le caractère de l'être, non moins que celui du beau. Mais peut-être nous trompons-nous, et M. Sutter nous a-t-il donné une autre définition du beau en soi : en effet, il l'appelle, dès le début, *le rapport des moyens avec leur fin*. Je le remercie de cette définition, au nom de notre siècle ; jamais siècle ne fut plus que le nôtre fertile en belles œuvres, car jamais on ne fit d'œuvres où les moyens fussent plus ingénieusement ni plus merveilleusement appropriés à leur fin ; je ne vois pas quels musiciens, quels poètes, quels peintres, quels sculpteurs, purent se glorifier d'être de plus grands artistes que nos inventeurs de machines. Il se rencontre encore quelques vieillards, ou même quelques jeunes gens, mais ce sont des romantiques, qui osent dire qu'il y eut jadis une architecture, et qu'il n'y en a plus : nos architectes démontreront à ces hommes d'un

Digitized by Google

autre âge qu'ils savent mieux mesurer les forces, ménager l'espace, tirer parti des lois de la pesanteur, et approprier en un mot les moyens à la fin.

M. Sutter est un connaisseur en peinture : nous en avons pour preuve les excellentes observations dont son livre est plein. L'introduction est un bon résumé de l'histoire de la peinture. La deuxième et la troisième partie, qui sont spéciales, témoignent d'une science consommée. Le mal est que ce côté de l'ouvrage échappe à notre étude. C'est en outre un esprit juste et élevé : j'en ai pour preuve son chapitre *sur l'utilité des beaux-arts ;* celui où il fait voir *comment le perfectionnement moral contribue au perfectionnement individuel*, et d'autres encore. Mais il n'a pas résolu le problème philosophique du beau, et je doute qu'il eût pu le résoudre : il n'est pas métaphysicien. Ajoutons, à regret, qu'il n'est pas écrivain. Combien d'autres passent pour l'être, qui ne le sont pas plus que lui ! En revanche, il est artiste et même artiste fort distingué.

Au contraire, les qualités du métaphysicien et celles de l'écrivain se montrent chez M. Castagnary. *La Philosophie du Salon de* 1857 est un petit livre d'une centaine de pages, où une plume rapide, nette, ferme, est mise au service d'idées originales ; mais c'est un livre de phisolophe plutôt que de peintre. On n'y trouvera aucune de ces connaissances techniques, de ces observations précieuses qui abondent dans l'ouvrage de M. Sutter : on y trouvera peut-être, au moins à l'état d'ébauche, une théorie de l'art. Selon M. Castagnary, l'art est « une expression du moi humain sollicité par le monde extérieur. » — « Quoi qu'il tente ou qu'il réalise, qu'il exprime l'idée pure par le Verbe ou qu'il la concrète dans la matière, ce que l'artiste met dans son œuvre, c'est lui, c'est son entendement, c'est son cœur..... La nature, sorte de matière première de l'art, ne fournit à l'artiste que des images, des représentations. » La beauté n'est autre chose que la forme pure du vrai conçue par le moi ; l'artiste réalise cette conception toute personnelle. Celle-ci toutefois, pour être personnelle, n'est pas moins liée, par la solidarité des intelligences, au mouvement du genre humain : si spontané, si inspiré que soit un artiste, encore ne l'est-il pas autrement que ne le comporte son intelligence modifiée par la société antérieure, c'est-à-dire par l'éducation qu'il a reçue. « Telle donc la marche de l'humanité, telle la marche de l'art. » Or, que dit l'histoire ? « Négation continue de la religion et de l'autorité traditionnelle, affirmation et affranchissement progressif de la personnalité humaine. » Plus de dieux, ni de rois, ni de héros ; ainsi va l'humanité, et voilà pourquoi l'art ne connaît plus la peinture religieuse ni la peinture historique. « J'ai chassé Dieu, va crier l'artiste, et je renie l'histoire. Ah ! si le ciel

Digitized by Google

s'éloigne, que du moins la terre ne s'amoindrisse pas ! Formes calmes et sereines de la divinité, images véhémentes des passions épiques, qu'avez-vous donc fait pour n'être plus aux yeux de la société qui m'entoure qu'artifice et convention ? Elle ne vous comprend plus, et vous délaisse. Vous partis, que me reste-t-il ? que reste-t-il à l'art éperdu ? — Ce qu'il te reste, artiste, ce qu'il reste à ton génie ? Il te reste l'homme et la nature, c'est-à-dire tout ce qui est. — Les dieux sont partis ! Mais, crois-tu donc que Jupiter ait emporté avec lui la puissance, et Minerve la sagesse, et Vénus l'immortelle beauté, et Jésus l'éternel amour ? Non, l'amour, la beauté, la sagesse, la puissance étaient en toi..... tu hérites de tes dieux morts, et tu grandis de tout leur néant. Les héros sont partis ! Mais, crois-tu qu'ils aient emporté avec eux l'amour et la haine, la vengeance et le pardon, l'adultère et le meurtre, les forfaits éclatants et les dévouements farouches ? Non, toutes ces choses étaient aussi ton partage et te reviennent. Comme tu as hérité de tes dieux, tu hérites de tes héros..... Marche donc désormais sans regret et sans crainte : car tu es dès à présent dans ta voie..... Laisse dire ceux qui, te voyant aller, parlent d'amoindrissement et de décadence : la plus belle conquête de l'homme, c'est l'homme, et je n'en sais pas qui ait été à la fois plus providentielle et plus héroïque, ni qui ait coûté à l'homme plus de pleurs et de sang. Entre donc dans le vaste champ qui s'ouvre à ton activité rajeunie, dans ce champ où tu es à toi-même ton dieu et ton héros. Regarde l'homme que tu ne connais pas : il n'y a rien de plus beau, de plus grand que l'homme sur la terre. Regarde la nature, que tu connais à peine : il n'y a rien de plus grand, de plus beau que la nature sous le ciel. »

Ainsi est expliquée la faiblesse de nos grandes compositions historiques et religieuses. Mais d'où vient que les nouvelles œuvres ne l'emportent pas sur les anciennes ? d'où vient que les écoles du jour ne peuvent même pas soutenir la comparaison avec celles du passé, s'il est vrai qu'il y a « progrès dans le dégagement de la loi qui préside aux destinées du beau ? » C'est que « le concept de beauté qui a servi aux peintres des temps passés et qui leur a fourni tant de chefs-d'œuvre religieux et historiques, ne saurait plus convenir aux peintres chargés d'étudier la vie humaine et d'en figurer sur la toile les poésies encore inaperçues. Ce concept doit donc être renouvelé et approprié à sa nouvelle destination. Mais c'est là l'œuvre du temps. »

Il n'y a donc plus pour M. Castagnary que trois sortes d'œuvres qui vaillent la peine qu'on en parle : le paysage, le portrait, le tableau de genre, correspondant au triple objet de l'art et de la peinture : la nature, l'homme, la vie humaine. Nous voilà bien loin des

Digitized by Google

conclusions comme des principes de M. Sutter. L'un ne voit le beau que dans le genre, l'autre ne le voit que dans l'individu. Le portrait est pour celui-ci le génie même de la peinture, parce qu'il exprime l'individualité. Tous les hommes n'ont pas droit au portrait, mais bien ceux-là seuls dont le visage a une âme. « Le portrait ainsi compris, combien peu de modèles humains sont dignes du pinceau de l'artiste! Au-dessus du niveau des foules s'élève un petit nombre d'hommes d'élite, que les inquiétudes de la pensée ou les agitations du cœur ont marqués comme d'un signe. Ce sont des penseurs, des poètes, des savants, des magiciens, des prophètes. Ils n'ont rien de l'Antinoüs. La vie qu'ils vivent ou qu'ils ont vécue a amaigri leurs muscles, ridé leur peau, jauni leur front. Mais l'étincelle mystérieuse qui allume leur œil flamboie prestigieusement; la pensée calme et haute habite les voûtes de leur crâne. La vieillesse les prend de bonne heure; une fois abattue sur eux, elle ne les lâche plus et les mène vite. Acharnée, elle poursuit sans s'arrêter son lent travail d'émaciation, elle les décharne, elle les édente, elle les déforme. Mais, à mesure que le corps se rétrécit, il semble que la pensée prenne toutes ses proportions; avec le temps, l'idée et la chair se fondent et arrivent à ne faire qu'un; on dirait que la première ne veut retenir de la seconde que tout juste ce qu'il lui faut pour se manifester. Ces têtes de vieillard sont éminemment propres au portrait, en ce qu'elles présentent au plus haut degré l'identification de la matière avec l'esprit. Aussi les vieux maîtres les recherchaient précieusement; et Rembrandt, cet artiste immense, a aimé en enfermer quelques-uns dans ses ovales d'or. — A côté de ceux-là, il y en a d'autres qui sont, il est vrai, désintéressés des luttes de la pensée, mais auxquels les périls de la vie civile ou les audaces de la vie aventureuse ont formé des physionomies fortement accentuées et d'un effet plastique singulier. Ces têtes-là, quoique presque toutes de superficie, sont encore matière à portrait. » Les Grecs estiment aussi que tous les hommes ne méritent pas le portrait, mais les privilégiés, selon eux, étaient ceux-là seuls qui ont la beauté régulière, c'est-à-dire la beauté générale, dont nous parlait M. Sutter.

M. Sutter est donc un Grec, un ancien, un classique; M. Castagnary, un romantique, un moderne. Tous deux se trompent également, quoique diversement, parce qu'ils se tiennent chacun à l'une des deux extrémités du vrai. M. Sutter verrait volontiers la beauté là où la voit M. Nisard, dans l'*expression définitive des vérités les plus générales*, tandis qu'elle est bien plutôt dans l'expression individuelle de ces mêmes vérités. M. Castagnary n'oublie pas le côté individuel, mais le côté général. Si les autres ne tiennent pas compte du relatif, du fini, il ne tient pas compte de l'infini, de l'absolu. Et, comme tous

Digitized by Google

les dogmes sont solidaires, je dirai qu'il est de ceux pour qui Dieu n'existe pas. Mais ne le dit-il pas lui-même ? ne donne-t-il pas raison à cette induction, hasardeuse en apparence, que je tire de son principe esthétique ? Est-ce M. Proudhon, ou est-ce lui, qui a écrit ces lignes : « Durant six mille ans, lutteur de plus en plus affermi, il (l'homme) a mis ses efforts et son honneur à repousser de son cerveau, de son cœur, de la cité, de la face du monde, Dieu, l'oppresseur des premiers âges..... (P. 10.) » Tant il est vrai que tout se lie, et que l'erreur en matière de peinture couvre l'erreur en matière de religion !

Pourquoi M. J. Lesfauris n'écrit-il pas comme il pense ? Il y a des idées dans son livre, et beaucoup, et qui méritent qu'on les examine. Ce n'est qu'une brochure encore, mais elle est bien remplie. Les aperçus s'y pressent jusqu'à la gêne, et la doctrine, sèchement exposée, y est affirmée plutôt que démontrée. Mais elle est originale, et si elle manque, pour ainsi dire, de jour, elle ne manque ni de profondeur, ni d'élévation, ni de portée.

L'ouvrage est divisé en cinq parties. La seconde et la troisième, qui traitent de la musique, appliquent à cet art les principes de l'auteur. C'est une faute dans la composition du livre : si le livre est une étude d'esthétique, comme l'annonce le titre, cette application de la doctrine à un seul art occupe trop de place ; il fallait ou parcourir ainsi tous les arts, ou ne s'arrêter à aucun. — S'il est une philosophie du beau appliquée à la musique, c'est au contraire la doctrine qui occupe trop de place, défaut dont nous allons profiter d'ailleurs ; car, quelque remarquable que puisse être ce que nous dit l'auteur sur la musique, c'est ce qu'il nous dit sur l'art en général et sur le beau qui nous intéresse le plus.

Chez l'homme, selon M. Lesfauris, le sentiment précède la connaissance, qui ne serait pas même possible sans lui ; ainsi, nous sentons que nous sommes, et que nous ne sommes pas seuls ; nous sentons qu'il n'y a point de phénomène sans cause, etc. Ce sont là des vérités de sentiment avant d'être des vérités de connaissance ; le fonds qui soutient, l'appui qui porte le connaître, c'est le sentir. L'homme sent la vérité de sa propre existence et de l'existence d'autres êtres ou d'autres choses que lui, avec la vérité des axiomes qui expriment les rapports nécessaires des choses, principes de toute perception : c'est le sentiment du vrai, premier degré du sentiment. Il sent les desseins du Créateur, l'harmonie universelle et mystérieuse des choses : c'est le sentiment du beau, deuxième degré du sentiment. Il sent la subordination de son propre moi, de sa personne, à l'ordre des choses, et il a des sentiments qui le poussent à se conformer lui-même, par le sacrifice de tout désir égoïste, de toute vue particulière,

Digitized by Google

aux vues de Dieu dans l'univers; ces sentiments, qui secondent la volonté de Dieu, sont beaux; ils sont le beau essentiel, raison du devoir; c'est le sentiment du bien, troisième degré du sentiment. L'art manifeste le beau par la forme. L'œuvre d'art n'est pas la beauté, mais une image de la beauté; elle incarne la beauté dans la forme, qui en est comme le vêtement naturel. L'art n'existe pas où n'existe pas la forme; et partout où existe la forme, l'art existe aussi, quand même il ne manifesterait pas la beauté, quand il ne présenterait qu'une apparence vaine, un vêtement sans corps. Le vêtement rappelle le corps et la forme la beauté : telle serait la beauté d'une œuvre d'art qui n'aurait que la forme. Combien n'ont que cette beauté vide, qui n'est pas une beauté, ni même une image, mais à peine un souvenir de la beauté ! La forme est constituée par la relation : la relation des sons, qui forme l'accord, nous donne l'harmonie ou la mélodie, suivant qu'ils sont simultanés ou successifs; celle des points nous donne la pureté des lignes et du dessin; celle des mots, la pureté du langage. Les relations des sons, des points, des mots, ne sont, au fond, que les relations des idées rendues, non par aucun des idiomes d'origine humaine, langues qui traduisent la science humaine, la connaissance, l'intelligence acquise, mais par l'expression, langue primitive, universelle, divine, qui traduit le sentiment. L'expression est la langue de l'art. L'artiste doit parler cette langue selon la relation des signes, naturellement conforme à celle des idées : et il ne doit la parler que pour manifester le beau, c'est-à-dire pour incarner, comme dans une vivante figure, les sentiments supérieurs de l'homme, auxiliaires des desseins de Dieu.

On voit la fécondité de ces aperçus, et comment le vrai, le beau, le bien, s'unissent aux yeux de l'homme; de telle sorte que l'art, s'il est ce qu'il doit être, conduit à la morale, et que le culte du beau est inséparable de la pratique du bien. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ces trop rapides développements; qu'il nous suffise de le citer lui-même : « Voici, dit-il en sa préface, l'économie de l'œuvre. Après avoir défini dans la première partie le vrai, le beau, le bien, d'après l'intelligence départie à l'homme, nous avons, dans la deuxième partie, abordé l'esthétique, c'est-à-dire les principes du beau et de la forme du beau. Dans les troisième et quatrième parties, nous avons vérifié et appliqué ces principes à la musique, en commençant par le son musical, et nous avons ainsi montré à la source même de l'art musical les éléments du beau et de la forme du beau. Dans la cinquième partie, qui est comme une sorte de conclusion de notre travail, afin de mettre en toute évidence la relation et la dépendance des trois parties de l'intelligence (faculté de connaître, sentiment et conscience), nous avons constaté les limites naturelles de la faculté

Digitized by Google

de connaître, nous appuyant sur les explications contenues dans les deuxième, troisième et quatrième parties; puis nous avons montré les rapports de la faculté de connaître avec le bien, avec le beau; et enfin, nous nous sommes occupé des rapports de la faculté de connaître avec le progrès. » Que de choses dans une brochure de cent quarante pages! Pourquoi donc M. Lesfauris fait-il un si petit livre avec beaucoup d'idées, quand tant d'autres font de si gros livres avec peu d'idées? Plusieurs même trouvent le moyen d'en faire sans idées. On les croyait inutiles; on se trompait : ils apprendraient quelque chose à M. Lesfauris. Il a laissé grandir sur place les arbres de sa pépinière, et elle est un bois touffu, où l'on marche malaisément, où l'on demande un peu de soleil, un peu de lumière, un peu d'air.

Que dirons-nous de la doctrine même du livre? Si haut que l'auteur en ait cherché le principe, il ne l'a pas cherché assez haut encore. Le sentiment des desseins de Dieu, dit-il, est le sentiment du beau, et les sentiments qui secondent ces desseins de Dieu sont beaux : la légitime fin de l'art est de manifester le beau, c'est-à-dire de traduire les sentiments supérieurs par la forme. L'auteur ne nous dit pas si la forme elle-même est belle. Si, en effet, elle est belle, les sentiments supérieurs étant beaux aussi, et les desseins de Dieu dans la création l'étant pareillement, qu'est-ce enfin que le beau? Quel est ce caractère unique qui qualifie en même temps trois choses si diverses? Si, sans être belle par elle-même, elle est nécessaire pour qu'il y ait beauté, comment les sentiments supérieurs, hors de l'art qui les incarne dans la forme, sont-ils beaux? Et si elle n'est ni belle par elle-même ni nécessaire à la beauté, pourquoi est-elle nécessaire à l'art? Quelle en peut être la valeur? Et que peut-elle être, qu'une convention ou un amusement de l'esprit? Que si maintenant on appelle sentiment du beau le sentiment des desseins de Dieu dans la création, entend-on par là que l'ordre même de l'univers est le beau, ou que le beau est cet ordre senti, comme un rapport du sentiment à la vérité? Est-il donc dans l'homme, et, si cela est, qu'a-t-il d'absolu? ou dans la nature, et alors encore, qu'a-t-il d'absolu, puisque la nature n'a rien d'absolu? ou dans l'être, soit créé, soit incréé? et comment? Quel est précisément le caractère qui, à l'exclusion de tout autre, constitue le beau?

M. J. Lesfauris ne résout pas ce problème. M. Antoine Mollière tente de le résoudre.

Digitized by Google

III

Etrange destinée que celle des livres !

. . . . . Habent sua fata libelli.

Combien de gens ont entendu parler d'un ouvrage considérable sur la *Métaphysique de l'art*, par Antoine Mollière? Est-ce que cet ouvrage, imprimé sur beau papier, en beaux caractères à l'antique, et cela depuis dix ans, n'a pas d'autre valeur que celle qui s'attache à une belle typographie? Ou bien est-ce parce qu'il n'a pas été publié à Paris, mais à Lyon? Il semble que dans notre spirituelle France il n'y ait de beau, pour les livres comme pour les modes, que ce qui vient de Paris. Pourquoi écrire ailleurs qu'à Paris, si vous avez du talent? Vous frustrez Paris, qui se venge en vous ignorant ou en vous dédaignant; vous privez la France, qui ne peut décemment prendre ses bons livres que des fabriques de Paris. Encore si M. Antoine Mollière n'eût pas été un inconnu, on eût parlé de son ouvrage : car il n'y a guère qu'une manière de se faire connaître, c'est d'être connu. Une seconde raison de l'oubli dans lequel est enseveli un ouvrage qui a pourtant du mérite, c'est que les Français aiment peu la métaphysique ; et il se peut que plus d'un critique en renom, si le livre est tombé entre ses mains, n'ait ni su ni voulu y voir ce qui s'y trouvait. Voilà, non pas le reproche, j'ai beaucoup plus à louer qu'à blâmer, mais voilà le regret que j'exprimerais : M. Mollière a écrit pour trente lecteurs.

C'est dans la notion de l'homme qu'il faut étudier celle de l'art. Or, comment connaître l'homme? qui nous en donnera la véritable notion? La trouverons-nous dans la raison? Mais la raison humaine, telle que l'offre à nos yeux l'expérience des siècles, inégale aux grandes vérités, flotte, sans cesse rejetée d'un écueil sur l'autre, d'un invincible scepticisme à un dogmatisme irrémédiablement incertain. Non. Il faut nous tourner vers la foi, qui surpasse et complète la raison ; il faut nous adresser à une tradition divine, que nous ne trouvons qu'au sein de l'Eglise. Ainsi, c'est dans le cœur du dogme, c'est dans la doctrine révélée, la plus profonde comme la plus haute qui ait jamais paru sur la terre aux yeux même de ceux qui ne l'acceptent pas, que M. Mollière cherche la métaphysique de l'art.

Le principe éternel des choses, Dieu, s'est révélé aux hommes comme étant Celui qui est. Il est l'être, triple et un, Père, Fils et

Digitized by Google

Esprit, savoir, être, manifestation de l'être, et lien des deux; essence, forme, vie : vérité, beauté, bien. Le vrai est l'être ; le beau est la forme de l'être, le Verbe de Dieu; le bon est Dieu lui-même, dans sa triple unité, dans sa réalité, dans sa vie. Le Christ, verbe incarné, est le beau revêtu d'une chair semblable à la chair de l'homme, pour être dans le genre humain la source de l'amour. La religion du Christ est la religion du beau; voilà pourquoi elle est aussi la religion de l'amour. Le beau ne se sépare pas du vrai, dont il est la forme, ni de l'amour, force pratique, qu'il inspire : de l'essence et de la forme, résulte la vie. Dieu étant essence, forme et vie absolues, l'homme, créé à l'image de Dieu, est essence, forme et vie relatives. Sous quelque face qu'on le considère, la trinité est en lui : âme? il est intellect, imagination et cœur ; corps? il entend, il voit, il touche. Trois facultés faites l'une pour la vérité, l'autre pour la beauté, la troisième pour l'amour, c'est-à-dire pour la vie, pour le bien ; et trois sens, l'un pour la parole, qui figure l'essence ; l'autre pour l'étendue, qui figure la forme; le troisième pour l'être concret et réel, qui figure la vie. Sortira-t-on de l'homme isolé pour considérer l'homme complet, l'être humain? Là encore l'homme, qui est l'essence, la vérité; la femme, qui est la forme, la beauté; l'enfant, qui est le bien, la fin de l'homme, la vie. Et dans l'homme social, le pouvoir, qui représente l'être, l'essence; la liberté, qui représente la limite des devoirs et des droits, la forme; l'administration, qui représente la vie, *l'intermédiaire vital des gouvernants et des gouvernés, dans leurs rapports corrélatifs de pouvoir et de liberté.* L'activité de l'homme se déploie dans ses trois directions : par l'intellect, dont les actes se résument dans l'idée de syllogisme, il aspire au vrai, qui est l'objet de la science, et le réalise humainement à l'aide du bon sens; par l'imagination, dont les actes se résument dans l'idée de symbole, il aspire au beau, qui est l'objet de l'art, et le réalise humainement à l'aide du goût; par le cœur, dont les actes se résument dans l'idée de sacrifice, il aspire au bien, qui est l'objet de la religion, et le réalise humainement à l'aide de l'attrait : « Bon Sens ! Gout ! Attrait ! mots mystérieux, choses plus mystérieuses encore pour la fière raison de l'homme, et pourtant si parfaitement comprises par tous ! Ces mots sont-ils autre chose, pour chacun des trois ordres de la connaissance, de la formule et de la vitalité humaines, que le triple synonyme de ces deux mots corrélatifs et expressifs d'une seule relation réciproque entre Dieu et l'homme : la Foi et la Grâce? Le bon sens, le goût et l'attrait ne sont-ils pas, en effet, des dons gratuits, que l'homme ne peut acquérir, que Dieu ne refuse qu'à l'orgueilleux ou au corrompu? Ce sont donc en nous les trois *germes divins*, car seuls ils peuvent produire les *savants*, les *ar-*

Digitized by Google

tistes et les *prêtres :* ces trois catégories radicales des hommes idéaux, qui, tous, doivent être des saints ! » Ils doivent être un, car les trois sont un : le vrai, le beau, le bon, sont un seul et même être. Le savant qui n'est que savant, par l'oubli du beau et du bon, tombe dans l'orgueil ; l'artiste qui n'est qu'artiste, par l'oubli du vrai et du bon, tombe dans la corruption ; le prêtre qui n'est que prêtre, par l'oubli du vrai et du beau, tombe dans le fanatisme. « Le savant dédaigne-t-il la religion et l'art, c'est-à-dire le bon et le beau ? Il aboutira rigoureusement à un *rationalisme* exclusif qui se divinisera lui-même. — L'artiste dédaigne-t-il la science et la religion, c'est-à-dire le vrai et le bon ? il aboutira rigoureusement à un *sensualisme* exclusif, qui se divinisera lui-même. — Le prêtre dédaigne-t-il la science et l'art, c'est-à-dire le vrai et le beau ? Il aboutira rigoureusement à un *mysticisme* exclusif qui se divinisera lui-même. Ces trois espèces d'hommes ne comprendront plus rien au dogme de la Trinité. »

L'Art est « la recherche du beau, splendeur du vrai, pour conduire l'homme au bien (p. 188). » Et ce beau que recherche l'art, qu'est-il ? « Le vrai essentiel, manifesté sous une forme telle, que son attrait conduise l'homme au bien. » Le vrai, le beau et le bien ne se séparent point ; il n'y a point de beau en dehors du vrai et du bien, non plus que du vrai en dehors du beau et du bien, ni du bien en dehors du vrai et du beau. Et comme l'essence, la forme et la vie constituent l'être, ces trois éléments apparaissent partout, inséparables et distincts ; ils se retrouvent dans l'art : l'art doit donc être étudié dans son essence, c'est-à-dire dans son objet ; dans sa forme, c'est-à-dire dans ses moyens ; dans sa vie, c'est-à-dire dans son but et dans sa pratique. L'objet de l'art est le beau, qui donne encore lieu à une étude non plus générale comme tout à l'heure, mais particulière. Les moyens de l'art sont les langues dont il se sert pour se produire, et qui correspondent aux facultés, sauf le cœur, le cœur étant opérateur pour toutes et se retrouvant dans chacune : chacune a ainsi deux séries d'arts, ceux qui lui correspondent plus directement, et ceux qui sont surtout en elle le langage du cœur. L'intellect a la littérature, et, comme plus expressive du cœur dans son ordre, la musique ; l'imagination a la sculpture, et, comme plus expressive du cœur dans son ordre, la peinture : le chant est pour l'intellect ce qu'est la couleur pour l'imagination. Le but de l'art enfin est l'amour, parce que la beauté est mère de l'amour : l'amour embrasse l'amour de Dieu et de ses œuvres ; celui de l'homme, considéré dans l'humanité, dans la patrie, dans la famille et dans l'individu ; enfin celui de la nature ; d'où naissent l'art religieux, l'art humain : art humain proprement dit, art national, art de famille, art de por-

Digitized by Google

trait; et enfin l'art naturel. La pratique de l'art se compose de vocation et de travail. « Que sera l'artiste véritable, ce réalisateur du beau dans la forme, tout à la fois abstraite et concrète, et dans son expressivité multiple, provocatrice de l'Amour pur et productif? Ce qu'il sera? Il sera vraiment un élu de Dieu par le Goût, aptitude contemplative, tout aussi bien que celui à qui Dieu a ouvert le monde spéculatif de l'essence par le don du bon sens; tout aussi bien que celui qu'il a soumis plus particulièrement à la puissance de l'attrait, cette loi suave du monde actif et religieux. — Que dis-je? il sera un élu parmi les élus, choisi comme Pierre, Jacques et Jean furent choisis par le Christ parmi les douze, quand il voulut manifester en lui le beau idéal et plastique parfait sur le Thabor. Cette faveur de la contemplation ne fut pas même accordée à tous les privilégiés de l'Apostolat, pourtant en si petit nombre! Il semble que le Dieu beau ait voulu par là nous faire comprendre la rare excellence de la Vocation contemplative. — Ce serait donc une erreur coupable que de méconnaître la dignité artistique; ce serait un crime et une profanation de l'avilir en soi, et de justifier les jugements erronés du vulgaire, à ce sujet, par une indigne PRATIQUE de l'ART. »

Tel est, autant qu'il nous a été possible de réduire à quelques lignes un ouvrage si plein et si riche, tel est, dans son plus grossier ensemble, le système de M. Mollière. Nous croyons en avoir assez dit pour inspirer aux trente ou quarante lecteurs auxquels s'adresse un livre qui plane bien loin au-dessus des têtes de la multitude, le désir de le lire. Le style en est énergique, parfois étrange, toujours travaillé pour exprimer une forte pensée. L'ouvrage peut être caractérisé d'un trait : c'est une puissante méditation chrétienne sur l'art. Voilà son grand mérite, et voilà son défaut. Car quelle valeur aura-t-il pour ceux qui n'acceptent pas le dogme chrétien? Les vigoureuses pages où l'auteur s'attache, dès le début, à établir que la science de l'homme est dans le catholicisme, convertiront-elles nos incrédules? Pour ceux qui n'admettent point la religion, pour ceux qui, en l'admettant, ne l'entendent point comme notre philosophe, toute sa doctrine esthétique, fondée sur une certaine vue du dogme de la Trinité, croule par la base. Ses principes, et les conséquences qu'il en tire, sont des intuitions; il s'appuie sur le sens poétique, très voisin, j'en conviens, du sens métaphysique, et que lui-même appelle quelque part « le sens de la divination pour l'homme. » Il a trouvé le mot propre qui caractérise sa méthode; il devine, il perçoit dans l'ordre spéculatif, il voit, et sa parole n'a de sens que pour ceux qui voient. Qu'importe après tout? Tant pis pour les aveugles. Il montre, s'il ne démontre pas : il montre un ensemble si harmonieux dans une si riche lumière, où s'éclairent et s'ordonnent tant de choses qu'on

Digitized by Google

n'avait pas comprises, qu'on avait aperçues peut-être, mais confusément! Ceux qui les verront comme lui croiront comme lui; et pour la même raison que ceux qui ne partagent pas sa foi doivent récuser son esthétique, ceux que son esthétique aura gagnés ne pourront se refuser à sa foi.

Comme il semble, quand on lit d'autres livres qui sont agréables, qu'on voyage mollement et sans secousses dans une plaine unie, il semble, quand on lit celui-ci, que l'on parcourt, non sans quelques montées un peu rudes et quelques rapides descentes, une région montagneuse, d'où, bien des fois, après qu'on s'est cru perdu au milieu des gorges profondes, tout d'un coup, à un tournant de route, on découvre des perspectives sans bornes, et l'on domine l'horizon.

IV

Ne devons-nous pas, à notre tour, exposer nos propres idées? et discuter les doctrines des autres, n'est-ce point s'engager à faire connaître à son tour la théorie au nom de laquelle on parle?

L'idée du beau est une de ces idées primitives qu'on ne peut faire comprendre à qui ne les aurait pas en soi. Il est impossible et inutile de la définir. Ceux qui voient n'ont pas besoin qu'on leur définisse la lumière; il n'y a point de définition de la lumière qui puisse en donner l'idée à ceux qui ne voient pas. Tous les hommes ont l'idée du beau comme l'idée de la lumière, sauf quelques aveugles de naissance qui, absolument parlant, ne sont pas des hommes, puisqu'il leur manque quelque chose de l'homme. Ils ont aussi l'idée du vrai, l'idée du juste (j'appelle *juste* le bien moral). Ces trois grandes idées du vrai, du beau, du juste, qui contiennent toutes celles dont l'âme de l'homme est capable, sont chez tous les hommes, mais plus ou moins confuses; on ne peut pas les définir, on peut les éclaircir, les dégager des notions qui ont quelque analogie avec elles sans être les mêmes et qui les embarrassent.

Chacun sent que le vrai est la fin de l'intelligence, le beau la fin de la sensibilité, le juste la fin de l'activité libre, et que leur réunion forme le bien, qui est la fin de l'homme. La preuve en est que chacun appelle volontiers vrai ce qu'il croit, beau ce qu'il aime, juste ce qu'il veut. C'est confondre ce qui est avec ce qui doit être : le vrai n'est pas ce qui est cru, mais ce qui doit être cru; le juste, ce qui est voulu, mais ce qui doit être voulu; le beau, ce qui est aimé, mais ce qui doit être aimé. Chacun, au fond, le sent bien, car, si l'on con-

Digitized by Google

fond volontiers ce qui est avec ce qui doit être, c'est plutôt chez soi que chez autrui, et l'on ne se fait point faute de dire à un autre qu'il se trompe ou qu'il a mauvais goût. Le vrai est donc l'être, mais intelligible; le beau est aussi l'être, mais aimable. Le beau est ce qu'il y a d'aimable dans les choses, non ce qui plaît à celui-ci ou à celui-là, mais à l'homme, et dont on ne jouit qu'en le possédant par l'âme (car il ne satisfait le corps même que par l'âme), c'est-à-dire en le goûtant dans son rapport intime et rationnel avec la parfaite sensibilité de l'homme.

L'homme étant corps et âme et un seul être, la sensibilité de l'homme est corps et âme; il en est de même du beau, si l'on peut ainsi parler. A la sensibilité appartiennent tous les sentiments qui viennent soit de l'âme, soit du corps; le corps n'est pas étranger à ceux qui viennent de l'âme, ni l'âme à ceux qui viennent du corps, puisque le sentiment lui-même, quelle qu'en soit l'occasion, est de l'âme, et puisque l'homme est l'unité mystérieuse d'un corps et d'une âme, d'une matière et d'un esprit, qui ne se peuvent désunir sans qu'il cesse tout aussitôt d'être homme, qui donc ne sont désunis en rien; car, s'ils l'étaient en quelque chose, l'homme, en cette chose-là, ne serait pas homme. Ainsi le vrai, par exemple, a-t-il besoin d'être exprimé, ou manifesté par des signes matériels, pour être compris de l'homme; mais il est indépendant, en soi, de sa manifestation : il n'en est pas de même du beau. Le vrai ne s'adresse qu'à l'intelligence pure : si l'expression en est nécessaire pour l'homme, c'est comme moyen qui lui permette d'être saisi, non comme élément qui le constitue. L'expression, au contraire, est un des éléments qui constituent le beau; car le beau s'adresse à la sensibilité, qui n'est pas seulement de l'âme. La sensibilité est de l'âme, puisque la conscience, qui est intelligence, l'accompagne toujours; mais en tant que pur état de l'être passif, elle précède la conscience, l'intelligence, l'âme. Elle a son principe ou son origine dans le corps. Elle est le corps dans l'âme. Le beau, qui est l'aimable, est donc à la fois corps et âme, matière et esprit, réel idéalisé, ou plutôt idéal réalisé.

Le beau sera donc la réalisation de l'idée. L'idée est vraie; la réalisation de l'idée vraie est belle; la conformité de la volonté à l'idée vraie est juste. Le vrai est donc la source du beau et le principe du juste; le beau est l'inspiration du juste, et, comme l'a magnifiquement dit Plotin, la splendeur du vrai. Ainsi s'accordent le vrai, le beau, le juste, trois aspects d'un seul et même bien. Ainsi Dieu peut-il être adoré dans la beauté, comme dans la vérité, comme dans la justice.

Le beau est donc cette union, qui échappe à la raison, que l'homme

Digitized by Google

ne peut s'expliquer à lui-même, mais que devine, par un secret et merveilleux instinct, l'âme du poète ; c'est l'unité de la matière et de l'esprit, du fini et de l'infini : une révélation obscure, mais une révélation de l'infini par le fini, une manifestation de Dieu. Toute œuvre de beauté est poésie ; tout ce qui révèle Dieu par la matière, poésie : poésie une œuvre d'art qui réalise une idée vraie, idée de Dieu ; poésie, les divers spectacles de la nature, qui, tous, réalisent des idées de Dieu ; poésie incommensurable sur tout l'ensemble de la nature, qui réalise l'idée incommensurable de Dieu. Le poète est donc aussi créateur. Mais il ne l'est point comme Dieu : il ne crée pas de rien. Il ne saurait produire par un acte de sa volonté ni tirer du néant la matière qui doit être la réalisation de ce qu'il aura conçu : il la tire de lui-même.

Si l'idée en soi n'est pas belle, mais seulement vraie, elle ne devient belle que par l'expression. Je n'entends point par là cette expression qui n'est que l'idée manifestée à l'intelligence humaine incapable de rien atteindre où manquerait tout mélange de matière, de rien penser sans une parole ; j'entends une expression qui donne à l'idée une réalité objective, qui en fasse une chose concrète, un être vivant. Deux éléments constituent la beauté : l'idée et la réalisation de l'idée ; mais cette réalisation n'est que pour l'homme qui la peut comprendre, et non pas pour les sens de l'homme, mais pour son âme seule : car la matière dont elle est produite, et qui est, on le verra, tirée de l'homme même, n'est pas tirée de son corps, mais de son âme. Aussi n'est-elle qu'image : une personne créée par l'art n'est pas un être vivant, mais l'image d'un être vivant ; seulement, pour que l'image réalise l'idée, il faut qu'elle soit réelle non moins qu'expressive, c'est-à-dire conforme à la réalité d'un être vivant non moins qu'à la signification de l'idée. L'être lui-même, s'il est beau, l'est comme être représentant, non comme être vivant ; il l'est comme forme, comme apparence, comme le serait à sa place sa parfaite image. Que l'idée soit donc vraie, et par conséquent morale ; que l'image soit réelle : avec ces deux conditions, la fin de l'art, qui est d'éveiller dans l'âme le sentiment du beau, sera remplie.

Bien écrire, dit-on, c'est bien penser, bien sentir et bien rendre : l'idée doit être sentie ; l'idée sentie, fusion de l'intelligence et du cœur, qui est toute l'âme du poète, doit être rendue par une image. Mais d'abord il ne s'ensuit pas qu'il faille une image pour rendre exactement chaque sentiment ou chaque idée de détail ; et quant à la réalité même de l'image, on verra comment il convient qu'elle soit comprise. Pour le sentiment, il est la fin de l'art : il est donc nécessaire que l'idée que veut réaliser l'artiste soit sentie par lui, qu'elle ne demeure pas dans la région abstraite de l'intelligence pure et

Digitized by Google

froide, qu'elle descende jusque dans les entrailles de l'homme, qu'elle s'empare de tout son cœur ; et cela est d'autant plus nécessaire, que la matière avec laquelle doit travailler l'artiste, c'est précisément le sentiment : on verra pourquoi. Ainsi le sentiment n'est pas seulement la fin de l'art, il en est aussi le moyen.

Il importe de distinguer dès l'abord ces deux points de vue du sentiment, que plusieurs confondent. Le beau est le rapport de l'être à la sensibilité, rapport absolu, conçu par l'entendement ; mais il ne s'ensuit pas moins que le beau est un sentiment, puisqu'il est un rapport de deux termes dont le subjectif est la sensibilité même ; c'est donc ce sentiment que doit produire dans l'âme l'artiste, quand il se propose de produire le beau. Mais, puisque le beau est la réalisation de l'idée par l'image, l'artiste ne produira le beau que s'il réalise une idée par une image ; il est nécessaire pour cela qu'il sente lui-même son idée : car plus il la sentira, plus il trouvera une frappante image pour la rendre, c'est-à-dire pour produire la fin qu'il se propose, qui est le sentiment du beau. Mais, comme l'image dont il se sert pour produire cette fin peut être empruntée à tout ce que lui offre la nature, elle peut donc l'être, et même elle doit l'être, à la sensibilité : de là naissent dans l'œuvre de l'artiste d'autres sentiments qu'il produit en effet, non pour les produire, mais pour produire le sentiment du beau, qui est son unique fin ; ils ne sont pour lui que la matière qu'il emprunte à la nature humaine, afin d'y prendre l'image dont il fera la réalisation de son idée. Qui dit idée, sentiment, image, ne doit entendre là que le sentiment du beau, qui est la fin de l'art, non ces sentiments particuliers qui ne lui servent que de matière, et qui ne sont donc que l'image.

Les arts qu'on nomme plastiques représentent, pour l'œil, des images de la nature extérieure ; si, comme on le fera voir, les sentiments humains doivent être la matière nécessaire à la réalisation de l'idée, ces images de la nature extérieure, qui ne sont que des images pour l'œil, doivent être pour l'âme des sentiments, et ceux-ci ne doivent être à leur tour, dans leur ensemble, qu'une réalisation d'idée. Les images de la nature intérieure ou de l'âme ne peuvent être représentées pour aucun sens, mais pour l'âme seule : comme les images du peintre ou du sculpteur ne sont pour l'œil que des figures de corps qui doivent être pour l'âme des figures de sentiments, les images du musicien sont elles-mêmes et sans intermédiaire des figures de sentiments ; ces sentiments, à leur tour, ne doivent pas être la fin, mais l'élément réel de la création de l'artiste. Il s'ensuit que tel musicien, tel peintre, tel sculpteur, peut avoir touché par son œuvre, peut avoir fait naître dans l'âme de ceux qui entendent ou de ceux qui voient de puissantes émotions, et néanmoins avoir

Digitized by Google

manqué d'art : une musique, non plus qu'une peinture ou une poésie écrite, n'est belle que si, par les sentiments qu'elle chante et qui lui servent comme de matière, elle réalise une idée.

C'est le son, c'est une combinaison d'intonations et de rhythmes, qui est pour l'âme la figure directe du sentiment. Pourquoi ? je l'ignore. En ceci comme en tout ce qui est de l'art, c'est le rapport inconnu et vrai, senti par l'artiste, non compris par le philosophe, de l'esprit et de la matière, de l'infini et du fini. Nous savons qu'il y est, nous ne savons pas quel il est. Nous sentons que tel rhythme peint tel sentiment, qu'il éveille en nous : c'est la langue du musicien, langue qui exprime la nature intérieure ou l'âme, comme celle du peintre et du sculpteur exprime la nature extérieure ou le corps.

Le poète parle une plus haute langue, et où l'esprit a plus de part, puisqu'elle peint directement l'esprit. Elle donne, comme celle des arts plastiques, l'image de la nature extérieure, et, comme celle de l'art musical, l'image de la nature intérieure, non pas directement, mais par leur idée ; car toute chose extérieure ou intérieure a son idée dans l'esprit. Qu'on prenne garde que, si le poète exprime les réalités par les idées qui les représentent à l'esprit, elles ne sont elles-mêmes que la matière de la réalisation de l'idée, et non l'idée qu'il réalise ; elles ne sont encore que l'image, mais une image intellectuelle, nette, limpide : aussi, cette langue est-elle la plus précise de toutes ; plus précise que celle des arts plastiques pour peindre des sentiments à travers des corps, et que celle de l'art musical pour peindre des sentiments purs ; car, comme elle est analytique et non plus synthétique, elle marque, en les distinguant chacune par un mot qui lui soit propre, jusqu'aux moindres délicatesses d'un objet. Elle a aussi, quand elle veut, comme la musique, ce vague qui, ne fixant pas l'imagination sur des lignes arrêtées, lui permet de s'élancer au delà des paroles, et lui ouvre des perspectives sans fond sur les lointains merveilleux : ce qui est un des plus grands priviléges de l'art. Enfin, et toujours comme la musique, elle exprime directement des sentiments, non plus par les mots qui en représentent les idées, mais par les figures qui les représentent eux-mêmes, par le rhythme. Tout cet ensemble constitue la langue du poète, de sorte que, si elle ne semble être d'abord que la langue parlée telle que l'enseignent les grammairiens, elle la dépasse en effet, car elle dit une foule de choses autrement que par les mots : elle n'est plus composée des seuls mots qui expriment directement, mais aussi de mots qui sous-entendent pour exprimer indirectement beaucoup plus, et de rhythmes qui peut-être expriment plus encore. C'est donc une autre langue que celle du grammairien ; et ce n'est pas comprendre un poète, de ne comprendre

Digitized by Google

que ce que disent expressément les mots dont il use, et rien de plus; celui qui s'en tiendrait là croirait-il pouvoir lire Virgile, poète déjà chrétien, tendre et triste, qui ne met ses divines tristesses que dans la cadence de ses vers? ou les vers de Lamartine, qui, privés de leur vague mélodieux, seraient privés par là même de cet esprit de l'infini dont le souffle les soulève en de si hautes régions? Et n'est-ce pas là ce qui rend le vrai poète intraduisible? Mais, ne l'oublions pas, la profondeur des émotions, les échappées de vue ouvertes sur l'infini, l'éveil des plus tendres ou des plus nobles sentiments, tout cela n'est pas la fin de l'art, n'est pas le beau lui-même: ce n'est que l'élément réel du beau, ce n'est que la matière et non l'âme de la création, ce n'est que l'image qui permette de réaliser l'idée.

Nous n'avons pas encore prouvé ce que nous avons avancé, à savoir que l'artiste tire la matière de sa création, non du néant (l'artiste n'est pas Dieu), ni des choses du dehors, mais de lui-même; et que la substance de ce monde qu'il façonne et qu'il ordonne pour une idée supérieure, ce sont les sentiments qu'il porte en lui.

Il y a, dit-on, trois sources de poésie : Dieu, la nature, l'homme. Dieu et la nature, c'est l'infini et le fini, l'esprit et la matière, l'idéal et le réel, l'idée et l'image qui la réalise : deux éléments constitutifs de toute poésie, puisque la réalisation de l'idée est la beauté même, on l'a vu. Mais Dieu et la nature s'unissent pour l'homme dans l'homme seul, car c'est lui qui connaît la nature et Dieu ; et il ne les connaît pas tout entiers, mais seulement ce qu'il en peut saisir : sa propre âme et son propre corps, sa raison et sa sensibilité; ce que sa raison lui fait concevoir de Dieu, c'est-à-dire quelques principes supérieurs d'où découlent toute vérité, toute beauté, toute justice; et ce que sa sensibilité lui montre de la nature, c'est-à-dire quelques formes de choses. Mais la raison même de l'homme, c'est Dieu en lui ; et la sensibilité de l'homme, la nature en lui : en lui donc s'opère le rapport du fini à l'infini, l'union de la nature et de Dieu. L'homme est donc pour l'homme l'unique source de la poésie : il trouve en soi l'idée et la matière : l'idée dans sa propre raison, la matière dans sa propre sensibilité ; et il ne saurait la tirer d'ailleurs. L'emprunte-t-il au dehors? c'est au sentiment qu'il a lui-même du dehors; et de quelque façon qu'il s'y prenne, il ne façonne d'autre matière que ses propres sentiments.

Quelle sera donc l'œuvre de l'artiste, pour être belle? Elle sera la réalisation d'une idée, par l'image d'une réalité dont la sensibilité aura fourni la matière. — Si bien que l'expression d'une idée, lorsqu'elle est sentie, parce qu'alors elle la réalise par un sentiment, chose concrète, la fait toujours belle. Qu'une idée soit sentie, cela suffit pour qu'avec l'intelligence de cette idée soit éveillé cet autre

Digitized by Google

sentiment qui est la vie même de l'art, je parle du beau : et c'est là l'éloquence, qui appartient à la littérature, et qui diffère de la poésie, en ce qu'elle réalise les idées par les sentiments sans qu'elle ait voulu cette réalisation, et de la sorte rencontre le beau qu'elle ne cherche pas ; mais elle ne le rencontre pas comme la poésie, qui le cherche : la poésie se propose cette réalisation de l'idée, pour produire le beau, et la veut plus complète. L'éloquence montre l'idée, réalisée à peine ; la poésie ne montre que la réalisation de l'idée, qui est son but direct : et l'on ne doit saisir l'idée dans l'image qu'elle en donne que comme l'âme dans le corps, présente partout, invisible partout. D'un côté, l'idée, exprimée directement, rencontre une réalisation dans l'ardeur de l'orateur ou de l'écrivain, qui en fait un être sans le vouloir, mais à force d'en avoir l'âme toute pleine : c'est l'éloquence ; de l'autre, l'idée, exprimée indirectement dans une image où le poète la réalise à dessein, ne se laisse qu'entrevoir à travers un monde qui la porte, comme la nature porte le Verbe de Dieu : c'est la poésie. De là d'abord une autre langue, le rhythme, qui exprime directement le sentiment, et non l'idée ; mais ensuite, et surtout, la création d'une action qui reproduise, dans ses divers moments, tout le mouvement de l'idée, et d'une réalité qui ait pour unique substance des sentiments, c'est-à-dire des caractères, c'est-à-dire des hommes chargés de représenter l'idée sous toutes ses faces : monde tout de sentiments, qui a sa destinée, et où se meuvent, chacun dans sa loi, les êtres qui l'y poussent.

Toute œuvre d'art étant la réalisation d'une idée, un aspect de l'infini rendu manifeste dans un aspect du fini qui lui corresponde, quelque chose de Dieu dans quelque chose de la nature, un idéal dans un réel, une idée dans une image, on peut concevoir que l'un ou l'autre de ces deux éléments domine. Dans le premier cas, c'est l'idée qui fait comprendre l'image ; dans le second, l'image fait comprendre l'idée ; dans le premier cas, l'idée est représentée par une image qui ne serait rien sans elle ; dans le second, par une image qui est elle-même quelque chose ; dans le premier cas, l'idée est vraie, l'image fantastique ; dans le second, l'idée est vraie, l'image réelle ; le premier enfin n'offre, comme réalisation, que la personnification, ou le symbole ; le second, le personnage : on a reconnu l'élément lyrique et l'élément dramatique, disons d'un seul mot l'ode et le drame.

L'image fantastique, c'est la personnification ou le symbole, le dieu, qui n'est pas en soi, abstraction faite de l'idée qu'il exprime ; tandis que le personnage, abstraction faite de l'idée qu'il exprime, par laquelle il est un héros, est encore en soi un être vivant, un individu.

Il faut donc distinguer dans la poésie l'ode et le drame, selon que

Digitized by Google

prédomine l'un ou l'autre élément. Là le dieu seul visible sur la scène, ici l'homme seul. Là l'immuable, ici la vie; là l'action éternelle, ici l'action rapide; là l'autorité, la fatalité, ici la responsabilité et la liberté; là la vérité qui impose le devoir, ici la justice qui l'exécute; là enfin l'idée religieuse, ici l'idée morale. N'est-ce pas, en effet, l'idée religieuse qui anime l'ode, que l'on considère l'ode moderne, ou ces vieux poèmes orientaux, monuments de l'art symbolique; et n'est-ce pas, en effet, par le symbole, soit par des symboles immenses, comme chez les Indiens, soit, comme chez nous, par de courts symboles, par des personnifications vives et brèves, qu'y est réalisée l'idée, faute de pouvoir l'être par des images plus réelles, qui en détruiraient le caractère divin? Et n'est-ce pas enfin l'idée morale qui anime le drame?

Ces deux genres ne sont pas établis arbitrairement : ce sont des divisions qui résultent de la notion même de l'art. Les différences qui les divisent appellent des différences correspondantes dans leurs formes. A l'ode, l'idée religieuse, le symbole, et la forme subjective : la musique ou le chant; au drame, l'idée morale, le personnage, et la forme objective : la peinture, ou la représentation. Cela doit être. Le poète créateur part de l'idée, qui est de lui, qui est lui-même en tant qu'il est le poète : où donc l'idée règne seule, façonnant elle-même sa propre image, qui n'est rien sans elle, se faisant un corps fantastique au lieu de revêtir un véritable corps, on ne voit que l'idée, on ne voit aussi que le poète, le dieu; où l'image apparaît seule, concrète, et pleine de vie, corps véritable et réel qu'habite l'idée, on ne voit que l'image, et l'on ne voit plus le poète que comme l'âme sous le corps, comme Dieu dans la nature.

Mais il ne faudrait pas croire que ce rapport de la forme au fond fût rigoureux. Toute poésie peut être représentée, puisque toute poésie réalise une idée par une image, c'est-à-dire l'invisible par le visible; l'image dans l'ode, pour être merveilleuse, n'en est pas moins visible. Ces drames, sans action aux yeux de la foule parce que l'action en est toute métaphysique, qui ne signifient que par l'idée qu'ils symbolisent, comme plusieurs pièces d'Eschyle, de Shakspeare même, comme Faust, Manfred, Ashavérus, et d'autres, sont de vastes odes, malgré leur forme. Le drame, à son tour, peut être chanté : tels ces récits où le héros se raconte lui-même; René, Jocelyn, sont des drames revêtus d'une forme subjective et lyrique.

C'est dans l'idée que la vérité et la moralité de la poésie résident. L'ode réalise une idée religieuse ou vraie, et morale par là même : car la vérité est le principe de la justice. Le drame réalise une idée morale, et vraie par là même : car la justice implique la vérité du dogme qui commande le devoir. Il semble que le drame soit plus

Digitized by Google

directement approprié à l'homme, qu'on pourrait définir avec justesse un être moral. Plus réelle est aussi l'image qu'il donne de l'idée : car les vices ou les vertus ne se développent que dans les êtres libres, et les types qui réalisent les diverses faces d'une idée morale sont des hommes, des hommes comme nous tous, libres et vivants; l'action qui résulte du jeu de leurs caractères n'est pas moins humaine que significative : elle est toujours, en même temps que le développement d'une idée morale, une histoire pleine d'intérêt pour nous, terrible ou touchante, plaisante ou magnifique, toute semblable aux histoires qui, sous l'influence des mêmes causes, se passent chaque jour ici-bas. Il est plus accessible à la foule, qu'il peut élever à soi sans avoir besoin de descendre lui-même, les pieds sur la terre et la tête aux cieux; il est enfin plus semblable à la création visible, à la nature, où l'esprit se cache sous la matière, l'unité de la cause sous la variété des effets qu'elle engendre, l'immutabilité de la loi sous le mouvement des êtres, et Dieu sous l'œuvre qui ensemble raconte et voile sa gloire.

Mais, au fond, il n'est rien lui-même que par l'ode; il doit sa valeur à un élément lyrique : à l'élément subjectif, à l'âme du poète. Car le poète tire de soi la matière de sa création; il se manifeste par la conception de ses personnages, et par son style. Cet élément subjectif est l'idéal dans le réel, l'ode dans le drame. Telle est dans l'art l'importance du style : comme il exprime le poète, il est dans le drame l'idéal, et dans l'ode le réel; il est, indépendamment des figures, la réalisation de l'idée, la poésie. Il suffit à l'ode, il ne suffit pas au drame. A défaut de figures variées, le poète lyrique s'incarne dans une seule figure, qui égale toutes les autres : s'il ne crée pas des personnages, il crée des personnifications, comme Byron, comme Gœthe; ou même il ne crée qu'un style, mais un style qui est lui, un style qui est le personnage du poète, plus grand lui seul que tous les personnages ensemble d'un poète dramatique. Il n'y a qu'une figure dans Beethoven, seule et inépuisable : c'est la sienne; n'embrasse-t-elle pas, et au delà, toutes celles qu'a pu peindre Rubens? Si le style suffit à l'ode, elle en exige un bien autre que le drame; et c'est parce que le drame se contente plus aisément en matière de style, qu'il ne peut se passer de figures, où se retrouve l'idéal.

Le lyrique réalise l'idéal, et le dramatique idéalise le réel. L'un invente, mais avec des matériaux : il crée la forme; l'autre imite, mais en interprétant : il crée l'esprit. L'un et l'autre se rencontrent, là où se rencontrent l'idéal qui cherche un corps et le réel qui cherche une âme, la forme et l'esprit. Mais le parfait équilibre n'est-il point celui où l'esprit domine la forme, où l'âme règne sur le corps? Si le dramatique est plus approprié à l'homme, le lyrique n'est-il pas plus

Digitized by Google

beau? Si le dramatique est plus populaire, le lyrique n'est-il pas plus divin?

L'un sent plutôt qu'il ne voit, il a plutôt l'œil de l'âme que l'œil du corps : il est musicien. L'autre voit plutôt qu'il ne sent, il a plutôt l'œil du corps que l'œil de l'âme : il est peintre. Le peintre ne peut se passer de figures, ni le musicien de style. Mais, dans ses figures mêmes, le peintre a un style; plus il a de style, plus il devient lyrique, plus il s'élève. Et par son style même, le musicien crée une figure : plus il développe cette figure sous toutes ses faces, plus il devient dramatique, plus il vit.

Telle est la distinction de ces deux éléments de la poésie, que chacun d'eux engendre un art qui lui est propre : l'art de la ligne et de la couleur, l'art de la forme visible, l'art du drame, qui est le beau avec la prédominance du réel, — c'est la peinture; l'art du rhythme et du son, l'art de la forme sensible, mais non visible, l'art de l'ode, qui est le beau avec la prédominance de l'idéal, — c'est la musique. Et dans l'art littéraire, qui les réunit, qui est, pour ainsi dire, musique peinte ou peinture chantée, l'ode et le drame se distinguent encore, produisant des genres divers, que dis-je? inspirant diversement, dans des genres semblables, l'auteur de l'*Enéide* et l'auteur de l'*Iliade*, Eschyle et Euripide, Byron et W. Scott, éternelle antithèse des hommes qui sentent et des hommes qui voient.

Et telle est la mutuelle pénétration, telle est l'union de ces deux éléments, nécessaires l'un à l'autre, que, l'un d'eux ôté, la poésie n'est plus. Point de peinture ni de musique sans le style, qui est lui-même l'idée exprimée par l'image, l'idéal réel. L'art littéraire, qui est par excellence l'art du style, est aussi l'art par excellence, dramatique et lyrique tout ensemble. Si quelques-uns y sont plutôt lyriques, d'autres plutôt dramatiques, les grands dramatiques s'y élèvent, par le caractère subjectif, tout idéal, de leurs conceptions, jusqu'à l'ode, et leur drame est tragédie; les grands lyriques y poussent, par la puissance de leur personnification, jusqu'au drame, et leur ode est épopée. L'épopée et la tragédie sont sœurs.

De cette vue résulte une classification naturelle des arts. Les arts du dessin, peinture, sculpture, qui représentent la forme des êtres, où la matière prédomine; la musique, qui exprime les sentiments des êtres, où prédomine l'esprit. Plus haut, et les embrassant l'un et l'autre, le grand art, l'art littéraire, la poésie écrite, qui exprime et qui représente : elle tient de la peinture la ligne et la couleur, la forme des êtres, qu'elle représente par des mots, c'est-à-dire par des lignes visibles à la seule imagination; et elle tient de la musique le rhythme et le son, les sentiments des êtres, qu'elle exprime par des mots, mais par des mots harmonieux, signes sensibles moins encore

Digitized by Google

à l'oreille qu'à l'âme. Elle a pour langue une matière en quelque sorte spiritualisée, qui garde toutes les propriétés expressives de la matière brute : tels on aime à concevoir ces corps glorieux dont parle l'Apôtre, intangibles enveloppes des esprits.

Ainsi se résout le problème de la vérité dans l'art. L'idéaliste et le réaliste ont raison l'un et l'autre : l'un demandant la vérité de l'idée, l'autre la vérité de l'image qui la réalise. Or, que l'image doive être vraie, c'est-à-dire conforme à la réalité qu'elle exprime, cela va de soi. Il faut que le peintre me fasse voir un homme, un arbre, des êtres que la nature a faits, non des êtres de convention ou de fantaisie. Il faut aussi que le musicien exprime, que le poète décrive, conformément non à ce qu'ils rêvent où à ce qui est convenu, mais à ce qui est. Que l'idée doive être vraie, c'est-à-dire logique ou conforme à la raison, cela est nécessaire. L'idée ne peut être exprimée par une image, que si elle est générale, simple; que si elle est un type, le concept rationnel et en quelque sorte métaphysique d'un caractère, d'un sentiment : c'est là un absolu, un infini par suite, une essence, un pur vrai, que réalise la forme finie. De là, enfin, une troisième vérité ; il faut qu'il y ait rapport entre le fini et l'infini, entre l'image et l'idée. Le poète ayant besoin de matériaux pour créer, ne crée pas les symboles comme Dieu : il les emprunte au monde. Tous les objets peuvent exprimer quelque idée. Mais tous ne peuvent pas exprimer toute idée. Rendre ce qui est tel qu'il est, mais en lui faisant exprimer une idée, et précisément une idée à laquelle il correspond, voilà en quoi consiste la vérité de la poésie.

Bien que l'idée pure, étant un absolu, soit un infini, elle n'est point l'infini, mais quelque chose de l'infini : serait-elle exprimable, si elle était l'infini même? Il peut se faire pourtant que l'infini même se montre dans certaines images, qui certes ne l'expriment pas, mais qui en éveillent tout d'un coup le sentiment puissant et confus. L'âme, frappée alors comme d'un choc, entrevoit, au fond de l'abîme que ce choc vient d'ouvrir en elle, la face ou plutôt l'ombre obscure et lumineuse de Dieu. Cette apparition de Dieu dans une image qui n'en reflète que l'ombre, est le sublime. Quand, au contraire, il y a égalité, pour ainsi dire, entre l'idée et l'image qui la réalise, ce juste rapport est le beau. On voit pourquoi l'art païen est plus beau et l'art chrétien plus sublime ; pourquoi aussi les lyriques rencontrent plus volontiers le sublime, et les dramatiques plus volontiers le beau. La nature est tantôt sublime, tantôt belle dans le détail ; prise en son ensemble, elle est un poëme beau et sublime tout à la fois, qui échappe à l'œil humain. Le Christ, Verbe fait chair, est aussi beau et sublime tout à la fois : c'est la sublimité dans la beauté.

Le laid est la disproportion, le désaccord du réel avec son propre

Digitized by Google

idéal, comme le beau en est l'accord ; comme l'admiration est l'émotion du beau, le ridicule est l'émotion du laid ; et comme le beau est un dans le bien avec le juste et le vrai, le laid est un avec l'injuste et le faux dans le mal. Le mal, simple faute, est laid et ridicule ; crime, il est laid, mais il est quelque chose de plus : et ce quelque chose de plus fait qu'il épouvante ; il dépasse le ridicule et arrive à la terreur. L'artiste qui nous montre le laid, soit ridicule, soit odieux, fait réagir chez nous le sens du beau, et atteint par là le même but que celui qui nous montre le beau. Le laid peut donc être l'objet de l'art au même titre et selon les mêmes lois que le beau : œuvre contraire et semblable, qui s'adresse au même sens, pour le provoquer à une réaction. Tel est le comique. Tels sont encore ces types horribles, sinistres ou grotesques, dont chacun est, si l'on peut ainsi parler, un idéal renversé, propre à faire valoir le véritable idéal.

L'imagination, faculté créatrice de l'homme, n'est pas, à proprement parler, une faculté, mais l'activité même de l'esprit, opérant avec toutes les puissances de l'âme à la fois. Elle travaille sur les idées, pour les associer ou les combiner à son gré. Elle crée, car elle fait être ce qui n'était pas, savoir, un tout. Des éléments lui ont été donnés, elle en crée un tout, œuvre libre, qui est parce qu'il lui plaît qu'elle soit et comme il lui plaît qu'elle soit. Ce tout n'est pas faux par cela seul qu'il est imaginaire ; et l'on peut ne se servir de l'imagination que pour deviner la réalité des choses : ainsi fait le savant, quand il a le don créateur, sans lequel il n'y a pas d'inventeur, ni de génie d'aucune sorte. Mais l'imagination combine pour son propre plaisir, pour agir suivant sa nature, pour se complaire à elle-même : cette œuvre de sa fantaisie est un monde qui n'est que bizarre, s'il n'est pas conforme à la raison, et qui, s'il est rationnellement en même temps que librement créé, est beau.

Certes, si l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, voilà où éclate, plus que dans tout le reste, cette glorieuse ressemblance : dans le pouvoir de créer. Mais n'oublions pas, dans l'orgueil d'un privilége vraiment divin, l'intervalle infini qui sépare l'homme, créateur créé, du créateur incréé. Dieu est l'unique, le nécessaire, l'éternel ; il crée et les éléments et le tout du monde, et ce qu'il crée est vrai et réel : car, comme il est le principe de l'être, et comme il est seul, ce qui est par rapport à lui est absolument. L'homme a reçu de Dieu, avec son être, les facultés qui font de lui aussi un créateur ; il ne crée que des touts dont il trouve en soi et hors de soi les éléments ; et ces touts même, vrais dans une certaine mesure, ne sont pas réels, car ils ne sont que par rapport à lui, qui n'est ni seul ni le principe de l'être, ou, pour mieux dire, ils ne sont pas. Le fou croit à la réalité des chimères qu'il se forge : elles ne sont

Digitized by Google

fausses, et il n'est fou, que parce qu'il n'est pas seul ; s'il était seul, être pour lui, ce serait être, et, comme elles sont pour lui, elles seraient. L'homme ne crée donc rien, que des touts de fantaisie, des choses qui, alors même qu'elles sont belles et vraies, ne sont pas. Mais c'est par là qu'il est grand, car c'est par là qu'il donne témoignage et spectacle de sa liberté. La liberté n'est-elle pas la souveraine indépendance, l'*autonomie?* N'est-elle pas le propre caractère de Dieu ; — et dans l'homme quelque chose de Dieu? Dieu ne s'est-il pas mis lui-même dans l'homme, quand il y a mis la liberté?

Dira-t-on que, si le beau est la réalisation de l'idée, Dieu n'est pas beau? Je répondrais que Dieu est beau, comme étant le principe du beau, de même qu'il l'est du vrai et du juste, qu'il l'est du bien, qu'il l'est de l'être. J'ajouterais avec M. Mollière que le Verbe est en Dieu, que le Verbe est Dieu, et que c'est là le beau : la parfaite réalisation de l'idée infinie, le suprême beau, c'est le Verbe de Dieu.

Notre théorie a ceci pour elle, que tous les systèmes s'y retrouvent, expliqués et justifiés chacun pour sa part : et autant l'éclectisme est nul comme méthode, autant il est une présomption de vérité comme résultat. Et elle a encore ceci pour elle, qu'elle rend compte de tous les caractères du beau, et de toute beauté, naturelle ou artificielle, réelle ou idéale, reconnue par le genre humain.

Il ne nous convient pas d'en tirer les conséquences qu'elle enferme : ce que nous ne pourrions faire d'ailleurs, sans écrire un livre pareil à ceux qui ont été la cause ou le prétexte de cette étude. Nous n'en tirerons qu'une leçon trop visible, et trop applicable à l'artiste de nos jours : qu'il respecte son art ! Qu'il ne travaille pas pour une vaine gloire, aisément échangeable en or, mais pour ce dieu dont il est le prêtre, pour le beau ! Qu'il ait conscience de la grandeur de son œuvre ! Qu'il ait la probité de son génie ! Car quel homme est-ce que le poète, si l'on songe à tout ce qu'il faut réunir de facultés extraordinaires pour être digne de ce magnifique nom ! Un homme qui possède une sensibilité assez riche, assez merveilleuse, pour s'identifier pleinement avec tous les caractères d'homme ; un homme tel, qu'il eût pu être lui-même, dans les circonstances où il les place, chacun de ses héros, les prodiges de la scélératesse comme les miracles de la vertu ; un homme qui retrouve en son propre sein tout ce qui fait frémir les autres hommes ; un homme en qui brûle un foyer sans cesse allumé de toutes les passions humaines, et que cette fournaise n'atteint pas, tant il s'élève au-dessus, dans une puissante volonté qui sait commander à toutes ces flammes, dans une raison haute qui les gouverne selon la logique inflexible de l'art, dans une religion pro-

Digitized by Google

fonde qui embrase son cœur déjà tout brûlant du feu plus ardent encore d'un enthousiasme sacré : car l'extase, ou l'adoration de Dieu dans le beau qu'il aime à produire, voilà le fond de l'âme du poète. Certes, l'homme qui a reçu de telles facultés a contracté envers Dieu une obligation immense, en rapport avec elles : flétri et maudit à jamais s'il les prostitue au mal, si les idées qu'il réalise dans ses œuvres sont des mensonges funestes, il est coupable encore pour peu qu'il s'arrête en deçà de l'art et qu'il n'accomplisse pas la beauté de ses œuvres : car il manque au bien qu'il pourrait faire ; car, plus une œuvre sera belle, plus elle agira pour le bien des âmes ; car l'œuvre sublime, fût-elle, comme on le prétend, moins comprise de la foule vivante, ira chercher, dans la postérité la plus reculée, des âmes humaines, toujours promptes à la chute, et les relèvera, par la contemplation du beau, par l'enseignement sensible du bien, jusqu'au trône de Dieu.

J. E. Alaux.

Digitized by Google

LES

REVUES ANGLAISES

III

The Edinburgh Review. — The Quarterly Review. — The Westminster Review. — The British Quarterly Review (juillet 1859). — *Blackwood's Magazine. — Dublin University Magazine. — Colburn's new Monthly Magazine. — Bentley's Miscellany. — The Athenæum. — The Critic* (juillet et août 1859).

Si nous ne sommes pas bien instruits des mœurs et des usages de tous les peuples de la terre, la faute n'en est assurément pas aux voyageurs. Depuis quelques années surtout, ces derniers semblent se multiplier, et chaque jour ils nous racontent, en mille versions plus ou moins conformes, la civilisation ou la barbarie des pays qu'ils ont traversés. Le goût, de plus en plus prononcé pour les voyages, a principalement donné naissance, dans ces derniers temps, à une foule de manuels itinéraires dont quelques-uns sont fort bien faits. En France, les Guides-Joanne, les Guides-Richard et ceux de la Bibliothèque des chemins de fer peuvent rivaliser maintenant avec les plus célèbres *hand-books* de l'Angleterre. M. John Murray, l'éditeur de ces *hand-books*, qui s'est fait une réputation universelle par ce genre de publication, vient d'enrichir sa vaste et précieuse collection d'une œuvre vraiment sérieuse, *The Handbook to India*. Je dis *œuvre*, et c'est à dessein. Ce n'est pas là, en effet, un manuel ordinaire destiné, comme tant d'autres, à être enfoui dans un sac de nuit entre une paire de bottes et une boîte à cigares. C'est un travail solide et consciencieux, élaboré avec patience, et se recommandant par une science profonde, par une érudition de bon aloi. Nous regrettons que les grands périodiques n'aient pas encore parlé de cet ouvrage ; l'*Athenæum* est peut-être la seule feuille qui en ait fait mention. Ce journal consacre à son analyse un article très étendu et

Digitized by Google

fort louangeur. Nous avons entre les mains le *Handbook to India*, et nous pouvons reconnaître combien ces éloges sont mérités. M. Eastwick ne s'est pas contenté de faire de la topographie et de l'histoire à l'aide de son imagination, il a médité à fond son sujet. Il a longtemps vécu dans l'Inde, il a observé ses diverses peuplades, parlé leurs différents idiomes, il a étudié leurs mœurs et leurs usages. Nul mieux que lui n'était en droit de se constituer le *cicerone* futur des voyageurs dans l'Hindoustan. Son *hand-book* se divise en trois parties, renfermant chacune la description de l'une des trois présidences. Nous n'avons encore reçu que Madras et Bombay ; le Bengale, espérons-le, nous arrivera bientôt. Citer tout ce que ces deux premiers volumes présentent de remarquable, dépasserait les bornes de l'examen le plus détaillé. A chaque page, le lecteur y puise des impressions nouvelles. Les descriptions de l'auteur sont aussi splendides et aussi variées que les sites qu'il parcourt. M. Eastwick nous fait partager toutes les émotions qu'il a lui-même éprouvées à la vue des merveilles de cette vaste contrée, en présence de cette nature si éblouissante et si riche. Topographie complète et statistique du pays, revenus et impôts, émoluments des officiers publics, productions du sol, phénomènes naturels, antiquités, industrie et agriculture, tableau circonstancié de ce que chaque localité présente d'extraordinaire, tout a été passé en revue par le savant auteur avec un soin et un scrupule méritoires. Qu'on nous permette d'en citer un court passage, où nous avons trouvé quelques particularités curieuses sur les Shanars. On sait que cette tribu, excessivement nombreuse, se rencontre sur les côtes de Malabar et aux alentours du cap Comorin. « Ce qui caractérise surtout les Shanars, écrit M. Eastwick, c'est leur religion, qui consiste en un culte rendu au démon. Ils n'ont aucune notion d'un Dieu suprême, créateur de l'univers. Ils admettent quelques-unes des divinités hindoustaniques, mais celles seulement qui offrent des points de ressemblance avec l'objet de leur propre culte. Ils ne sont eux-mêmes Hindous ni par la caste, ni par la naissance, ni par la religion. Ils croient qu'après la mort l'esprit des hommes continue à exister, et que cet esprit peut semer les maléfices et jeter des sorts aux vivants. Jamais les Shanars ne s'adressent à ces esprits pour leur demander des bénédictions, jamais ils ne font appel à leurs sentiments de miséricorde. Ils les considèrent comme de véritables démons, et tout ce qu'ils peuvent espérer d'eux, c'est que, en leur portant beaucoup de respect, leur malignité s'appesantira sur d'autres têtes. Ces mauvais esprits détruisent les récoltes, empêchent la pluie de tomber, donnent la clavelée aux bestiaux, se promènent à cheval sur l'orage, et affligent les hommes de maladies telles que l'insolation, la folie, l'épilepsie. Ils séjournent parmi les ruines, dans les forêts touffues et les endroits déserts. On ne leur élève aucun temple, mais le pays entier des Shanars est couvert de pyramides construites avec de la boue, sur laquelle on applique une couche de plâtre et que l'on blanchit ensuite à la chaux. La figure du diable est tracée sur le fronton, afin d'indiquer l'emplacement où l'on doit se réunir pour offrir un culte à ces divinités ridicules. Quelquefois la pyramide est remplacée par un hangar avec une toiture en chaume ; ce hangar est connu sous le nom de *pé-Kovil*, ou maison du diable. Quelques-unes des figures représentent

Digitized by Google

Bradakali, l'Hécate des Hindous; d'autres des têtes de buffle, mais le plus souvent ce sont des furies dévorant des enfants. Il y a notamment un village où l'esprit d'un officier anglais, du nom de Pole, est devenu le principal démon. »

Au début de l'ouvrage, nous avons trouvé quelques conseils judicieux sur la manière de se prémunir contre les maladies ordinaires au climat de l'Inde. Nous avons trouvé également un vocabulaire assez étendu des noms hindoustaniques dont l'usage est le plus fréquent, des dialogues appropriés aux circonstances habituelles de la vie, ainsi qu'une foule d'idiotismes, d'expressions familières qui se rencontrent dans la conversation usuelle.— M. Eastwick donne, en outre, l'orthographe réelle, l'étymologie et le sens véritable d'un grand nombre de mots indiens qui ont été défigurés tant en France qu'en Angleterre. Il y a, toutefois, dans les deux volumes de M. Eastwick, quelques pages qui gagneraient à être revues et modifiées. Nous citerons, par exemple, le chapitre où le savant auteur traite des fêtes et cérémonies religieuses des natifs. Dans un mémoire fort intéressant sur les particularités de la religion musulmane, un de nos orientalistes les plus distingués, et de nos collaborateurs, M. Garcin de Tassy, a traité *in extenso* cette même question. Nous recommandons à M. Eastwick la lecture de ce travail, qui a paru dans le *Journal Asiatique*, et nous l'engageons à prendre aussi connaissance d'une autre étude non moins curieuse du même auteur, qui a pour objet les fêtes des Hindous.

Si nous avons découvert quelques lacunes dans l'excellent ouvrage de M. Eastwick, ces lacunes disparaîtront à la seconde édition. Quant aux endroits négligés, ils ne le sont pas tellement que l'on ne reconnaisse aisément l'empreinte d'une main supérieure. M. Eastwick avait, en parlant de l'Inde, à lutter contre une grande difficulté, celle d'être concis et net, tout en ne négligeant rien d'essentiel. Cette difficulté, il nous semble l'avoir vaincue. Quand on songe à la facilité qu'avait l'auteur de grossir ces volumes, on doit lui tenir compte de sa sobriété et de son laconisme. Savoir beaucoup et dire peu n'est pas la manie du siècle, et, si c'est un défaut, nous connaissons bien des écrivains qui gagneraient à le posséder.

Les Anglais sont un peuple éminemment voyageur. On les rencontre partout, sur tous les points du globe, scrutant les usages, étudiant les langues et tournant à leur profit les progrès accomplis par chaque nation. Les Iles Britanniques ne sauraient suffire à l'ardeur de conquêtes et de découvertes qui pousse ces hommes entreprenants. Les Anglais sont aujourd'hui encore possédés de cette même fièvre qui, du temps d'Elisabeth, les entraînait, à l'exemple du beau et chevaleresque Walter Raleigh, dans des aventures téméraires et des entreprises hasardeuses. C'est cette fièvre qui a inspiré à Daniel de Foë son immortel *Robinson*; c'est elle aussi qui, de nos jours, porte nos voisins à faire, dans le domaine industriel, ces entreprises gigantesques, à jeter des ponts merveilleux sur des bras de mer, à construire sur les chantiers de la Tamise le *Léviathan*, véritable cité nageant sur l'Océan. Aussi, voyez que d'impressions, que de récits de voyages nous arrivent de l'autre côté du détroit! Il ne se passe pas un trimestre que chaque *Revue* ne consacre la majeure partie de son cahier à ce genre

Digitized by Google

de travaux. Ne nous en plaignons pas ; ils ont un but utile, incontestable, aujourd'hui surtout que les hommes tendent à se rapprocher, et que les communications plus faciles tendent à former de l'humanité entière comme une grande famille.

La *British Quarterly Review* transporte ses lecteurs sur le sommet des Alpes, et déroule à leurs yeux un magnifique panorama, fait pour engager plus d'un à vérifier par lui-même l'exactitude des descriptions. Après cette excursion, la *British Quarterly* prend son vol vers la Russie, et, dans un article qui a pour titre *Russia and the Russians*, elle nous donne d'intéressants détails sur les mœurs des paysans et celles des hautes classes, sur la cuisine des riches et celle des pauvres, etc. Le livre qui sert de point de départ à ce travail, *Six years' travels in Russia*, abonde, au dire du *reviewer*, en impertinences et en bévues.

Les grands articles ne sont pas toujours les plus instructifs. — Telle étude de dix pages contient plus de faits et donne une meilleure idée de l'esprit de l'auteur que tel in-folio péniblement écrit. C'est même là le caractère et le mérite des revues. Ainsi, la *Dublin university Magazine* consacre quelques pages excellentes à l'analyse de trois nouveaux ouvrages sur l'Egypte, la Bretagne et le Maroc.

Deux récentes publications : *The Scouring of the white Horse*, et *The Ecclesiastical and architectural topography of England*, ont fourni à la *Quarterly Review* le texte d'une charmante étude sur le Berkshire, l'un des comtés de l'Angleterre les plus fertiles en souvenirs historiques. C'est à Ashdown, dans la paroisse d'Uffington, à proximité de l'ancien château des Craven, que se trouvent les principales ruines qui font la gloire du Berkshire. C'est là que l'on voit la montagne du dragon, *Dragon's hill*, où, de temps immémorial, Saint-Georges, le patron de l'Angleterre, après une lutte acharnée avec le dragon, l'étendit sanglant à ses pieds. Les habitants se plaisent à montrer l'endroit même où s'accomplit ce prodige ; à cet endroit, dit-on, l'herbe n'a jamais poussé depuis, bien qu'elle croisse en abondance aux alentours. C'est ici également, sur une colline verdoyante et très rapide que l'on aperçoit, taillé dans la craie, un cheval, *the white horse*, aux proportions gigantesques, considéré par quelques-uns comme monument druidique, et, par d'autres, comme l'œuvre des soldats d'Alfred, après que ce roi eut remporté la victoire d'Ashdown. La *Quarterly Review* fait une description très pittoresque des ossements, des urnes, des tombes, des armes et des médailles antiques que de nombreuses fouilles, pratiquées dans le comté de Berk, ont dernièrement mis au jour. Le travail de la *revue trimestrielle* est très curieux, et nous y renvoyons volontiers nos antiquaires.

Sous ce titre, *l'Acropole d'Athènes*, la *Revue d'Edimbourg* consacre un article très étendu à l'examen de trois ouvrages qui n'ont pas laissé que de produire un certain retentissement en France. Nous voulons parler des travaux de MM. A. de Calonne, de Laborde et E. Beulé sur l'Acropole d'Athènes et la Minerve de Phidias. La *Revue d'Edimbourg* arrive un peu tard pour émettre sa pensée sur une controverse qui remonte déjà à quelques années, mais l'article est bien fait, intéressant, et le sujet est de tous

Digitized by Google

les temps. L'*Edinburgh Review* n'a point la prétention de nous apprendre rien de neuf sur la question. Elle se borne à faire un résumé net et succinct des différentes appréciations renfermées dans les ouvrages dont elle s'occupe. Arrivant à la Minerve de Phidias restituée par M. Simart, la *Revue* expose par quels arguments M. A. de Calonne combattait ici-même, il y a quatre ans, les idées émises par M. E. Beulé, sur les éléments qui devaient servir à une restitution si hardiment entreprise et si glorieusement accomplie par la sculpture française. Nous avons été heureux de voir l'un des organes les plus accrédités de la presse anglaise adopter de point en point les opinions exprimées par notre directeur, et c'est avec la certitude d'être agréable à nos lecteurs que nous mettons sous leurs yeux un des passages qui ont trait à cet intéressant débat : « Formée de matériaux plus souples et plus malléables, la statuaire chyséléphantine présentait, chose que la sculpture moderne n'avait jamais osé réaliser, les couleurs vivantes de la forme humaine, les nuances variées des vêtements brodés. — Le nom immortel de Phidias est à jamais associé à l'une de ces splendides statues qui, toutes, ont disparu. La restitution de ces statues doit donc dépendre des textes de Pausanias, qui nous ont transmis la description de ces chefs-d'œuvre, elle doit dépendre aussi des pierres gravées, et des monnaies qui peuvent jeter quelque lumière sur cette question. M. Beulé s'est attiré de la part de M. A. de Calonne une chaleureuse réplique pour avoir prétendu qu'on devait, en entreprenant de rétablir la statue de la Minerve de Phidias, s'en tenir absolument à la description faite par Pausanias. A la grande exposition de 1855 parut l'Athena de Phidias reproduite par M. Simart qui, dans l'accomplissement de cette œuvre, avait principalement consulté la pierre de Vienne signée du nom d'Aspasius. — Une controverse s'est depuis élevée touchant l'exactitude et la fidélité de cette reproduction. Nous pensons que M. Beulé, pour s'être trop attaché aux expressions de Pausanias, est tombé dans l'erreur. Il conclut en effet, de ces expressions, que la statue de Minerve ne doit porter aucuns ornements, si ce n'est aux endroits les plus rapprochés du spectateur. — Quant au modèle idéal fourni par la pierre d'Aspasius gravée en intaille, il ne l'accepte point, sous le prétexte que le sigma lunaire qui se trouve dans l'inscription ne fut employé en Grèce qu'au IIe siècle de l'ère chrétienne. C'est là un faible argument, combattu d'ailleurs par M. A. de Calonne, qui s'attache à démontrer que le sigma lunaire se retrouve dans plusieurs inscriptions cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. — Si donc cette pierre représente l'Athena du Parthenon, elle doit, comme le maintient du reste avec autorité M. A. de Calonne, appartenir à la plus belle époque de l'art, car elle a dû être exécutée avant que la statue de Phidias fût dépouillée de ses ornements. Et, si elle est de cette époque, peut-elle représenter un autre type que celui évoqué par Phidias, et qui, partout, était considéré comme un prodige de beauté ? Mais la Minerve, à en juger par cette pierre, doit être ornée d'une profusion de richesses, et, comme Pausanias ne parle ni de cimier, ni de colliers, ni de pendants d'oreille, M. Beulé nie que ces ornements aient appartenu à la statue de Phidias. Ce système, répond M. de Calonne, pourrait nous mener loin, et Pausanias aidant, nous arriverions

Digitized by Google

bientôt à dépouiller la chaste Minerve de son plus cher attribut, car Pausanias n'a pas dit qu'elle dût avoir de ceinture : détachons donc la ceinture à cette vierge de l'Hécatompédon. Mais M. Beulé ne va pas jusqu'à cette extrémité. »

Nous bornerons ici notre citation. La *Revue d'Edimbourg* a rendu justice à notre collaborateur ; elle s'est rangée du côté des preuves et des arguments sérieux. Depuis lors, M. Beulé a poursuivi ses études avec persévérance, et les trésors d'érudition auxquels il a puisé lui ont appris sans doute à reconnaître intérieurement son erreur et à revenir sur plus d'un de ses jugements. Les bons esprits ne reculent jamais devant de pareilles confessions, parce qu'ils savent qu'elles les honorent.

Au commencement du XVIe siècle, l'Ecosse était encore plongée dans un état complet d'ignorance. C'est à peine si, en 1540, elle possédait plus de cinq ou six livres imprimés. Néanmoins, à l'époque de la réformation, la littérature commença à y être cultivée avec ardeur et succès. Les principaux chefs et agents de la réformation en Ecosse étaient, pour la plupart, des hommes lettrés et instruits ; ils ne pouvaient donc être hostiles à cette œuvre immense qui allait contribuer d'une manière si puissante à l'émancipation de l'esprit humain. Au cri de révolte jeté par Luther sur tout le monde chrétien, le besoin des recherches philosophiques et celui des études scientifiques et littéraires s'empare du caractère national. Pour la première fois, on établit en Ecosse des écoles, des colléges et des universités qui, par leurs leçons, vont développer les intelligences et leur inspirer le goût des jouissances de l'esprit. Plusieurs causes cependant vinrent refroidir un moment cet enthousiasme naissant. Le règne de Jacques VI ne fut rien moins que favorable aux lettres, bien que ce prince se piquât lui-même de savoir. Plus tard, les troubles et les agitations civiles du règne de Charles Ier vinrent distraire de nouveau l'Ecosse de ces travaux, qui, pour être poursuivis avec succès, exigent le calme et la tranquillité. Après la révolution de 1688, lorsque les passions politiques, largement déchaînées, se furent apaisées, les passions littéraires se réveillèrent et grandirent peu à peu. L'Ecosse qui, désormais, ne formait plus qu'un royaume avec l'Angleterre, ne tarda pas à suivre l'impulsion donnée aux lettres et à apporter son contingent aux productions de l'époque. Les journaux fondés par Steele et Adison semblent avoir eu pour but d'inspirer aux Ecossais un vif amour des études littéraires. Ces écrits périodiques, qui traitaient des mœurs et des belles-lettres, contribuèrent assurément à épurer leur goût et à leur inculquer les premiers préceptes de la critique, genre tout à fait en rapport avec leur caractère, et dans lequel ils ont depuis excellé. Mais ce qui contribua surtout à seconder alors le mouvement imprimé aux intelligences, ce fut la création de différents clubs littéraires et scientifiques. La *Blackwood's Magazine* nous donne, au sujet de ces institutions, des détails pleins d'intérêt.

Le club *Rankenian* fut l'une des premières sociétés de ce genre. Ce club, ainsi appelé du nom d'un maître d'hôtel qui avait fourni le local nécessaire, fut fondé par quelques jeunes gens instruits et animés du désir de propager autour d'eux le goût de l'étude. Aux séances qui avaient lieu une

Digitized by Google

fois la semaine, chaque membre, à tour de rôle, lisait un travail quelconque, qui fournissait ensuite matière à discussion. L'influence de cette société fut immense ; elle s'attira l'attention de toute l'Ecosse, et, par des travaux consciencieux et remarquables, elle acquit une célébrité qui dure encore. L'un des sujets les plus bizarres qui aient été traités dans cette société fut assurément l'analyse de l'ouvrage du docteur Berkeley, ayant pour titre : *Principes de la connaissance humaine*. Les membres du Rankenian-Club exposèrent et ressassèrent toutes les subtilités métaphysiques renfermées dans ce livre, ainsi que les conclusions qu'en a tirées l'auteur, c'est-à-dire que le monde matériel n'existe point, que le soleil, la lune, la terre, les montagnes, les poissons, les oiseaux, etc., ne sont que des images ou des impressions produites sur notre esprit. Ils s'engagèrent ensuite dans une correspondance avec l'éminent écrivain, correspondance au moyen de laquelle ils combattirent avec beaucoup de finesse les principes sur lesquels il avait érigé son système. Ils démontrèrent que ces principes menaient naturellement à un pyrrhonisme universel, et conclurent que le monde des esprits ne devait pas avoir plus d'existence que le monde de la matière ; qu'en un mot, il ne nous restait rien, ici-bas, que des idées et des impressions. Hume, s'emparant plus tard du système métaphysique de Berkeley, en fit la base de son scepticisme inflexible, scepticisme qui suscita, par voie de réaction, l'école écossaise, plus sage que profonde, à la tête de laquelle on doit placer Thomas Reid. Parmi les membres les plus distingués du Rankenian-Club, il faut citer sir John Pringle, Colin Mac-Laurin, et le docteur Wallace, qui a laissé une dissertation sur le dénombrement de la population humaine, dissertation qui contient en germes les principes développés par Malthus.

Les études classiques étaient, à cette époque, poursuivies avec ardeur par les habitants de la Calédonie ; aussi voyons-nous, une année après la fondation du Rankenian-Club, s'établir à Edimbourg une autre société se donnant la mission d'encourager l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'un des membres de ce nouveau club s'est acquis, comme philosophe et littérateur, une grande renommée. Nous voulons parler de Henry Homes, mieux connu sous le nom de lord Kames. Aux connaissances les plus étendues, il joignait le caractère le plus affable. La science, chez lui, n'avait pas éteint l'imagination. Doué d'un esprit sérieux et réfléchi, il porta tout d'abord son attention vers la philosophie et appliqua son génie à la recherche des grandes vérités physiques. Mais il est surtout célèbre par ses *Eléments de critique*, ouvrage plein de données originales, et empreint de la plus vaste érudition. On a comparé lord Kames à Aristote, et ce n'est pas sans raison. Sa poétique et sa rhétorique contiennent les règles les plus saines sur tous les genres d'écrire. Dans sa logique, il développe avec une sagacité infinie la marche et les ressorts du raisonnement, et poursuit dans tous leurs détours les sophismes les plus spécieux.

Arrivons à la Société médicale instituée à Edimbourg en l'année 1731. Le premier secrétaire de cette société fut le savant docteur Alexandre Monro. Grâce à lui, les transactions de la société furent réunies et publiées à différentes époques, sous le titre de : *Essais et observations médicales*.

Digitized by Google

Ce recueil, que le physiologiste Haller considérait comme le plus utile et le plus parfait des ouvrages anatomiques, forme maintenant cinq gros volumes, qui ont été traduits dans presque toutes les langues européennes. Peu de temps après la publication de ces volumes, la Société médicale subit dans son organisation une modification importante. Mac-Laurin, voulant agrandir le cercle des investigations auxquelles se livrait cette réunion de savants, proposa de reconnaître aux membres le droit d'étudier et de discuter des questions de philosophie et de littérature. La proposition une fois adoptée, la société prit le titre de *Société philosophique d'Edimbourg*. Le docteur Black, surnommé le Nestor de la révolution chimique, ainsi que James Hutton, l'auteur d'une nouvelle théorie de la terre, fruit de trente années d'études sur l'histoire naturelle du globe, prirent une part active aux travaux de cette société.

En 1757, une autre association, appelée la *Société d'élite*, fut fondée à Edimbourg sous la direction d'Allan Ramsay, peintre assez remarquable, et fils du célèbre poète de ce nom, le chantre national de l'Ecosse. Les membres étaient, pour la plupart, des hommes d'Etat, des orateurs et des philosophes. Parmi eux, nous remarquons Hume, Robertson et le célèbre économiste Adam Smith. Le docteur Blair attira un grand nombre d'auditeurs par ses brillantes leçons et son talent oratoire.

Avant de terminer cette rapide esquisse, nous devons mentionner comme digne d'attention la société du *Club du Miroir*, qui donna naissance à deux journaux hebdomadaires, le *Miroir* et le *Fainéant*. L'un des membres les plus distingués et les plus assidus de cette dernière société, fut, sans contredit, Henri Mackensie. Comme écrivain original, il occupe une belle place parmi les romanciers de son pays. L'*Homme sensible*, l'*Homme du monde* et *Julie de Roubigné*, sont des romans qui, par leur style gracieux. élégant et pathétique, appartiennent à l'école de Stern, bien qu'à la vérité on n'y trouve point l'humour de l'auteur de *Tristam Shandy*. L'*Homme sensible* est un roman de caractère, plein de sentiment et d'observation. La peinture de Harley, le héros, la noblesse de son esprit, les chauds et purs élans de son cœur, sa timidité, résultat naturel d'une délicatesse exquise, intéressent vivement le lecteur.

L'*Homme du monde* est de beaucoup inférieur à l'*Homme sensible*. Les personnages sont faux et guindés; ils n'ont rien de naturel. Le principal acteur, sir Thomas Sindall, né dans un rang élevé et occupant une position honorable, est un lovelace d'une perversité heureusement peu commune. Il ne croit à rien et foule aux pieds toutes les lois et conventions du monde. Quant à *Julie de Roubigné*, c'est une histoire triste et navrante, qui serre le cœur et fait naître le doute dans l'âme. Nous y trouvons une peinture des épreuves les plus poignantes que puisse endurer la créature humaine.

Bon nombre d'autres sociétés encore ont joué un rôle remarquable dans l'histoire littéraire de l'Ecosse, et l'on pourrait nommer quantité d'autres personnages célèbres qui ont appartenu à ces réunions tranquilles et lettrées. Ces sociétés ont exercé une influence décisive pendant le dernier

Digitized by Google

siècle ; elles ont rendu d'éminents services aux sciences, aux arts et aux lettres, et méritent, par conséquent, l'attention des esprits sérieux.

A propos d'un article publié dans la *Revue d'Edimbourg*, nous appelions dernièrement l'attention de nos lecteurs sur les sociétés d'assurance. Aujourd'hui, la *Quarterly Review* traite, à son tour, ce même sujet. Puisant ses renseignements dans l'ouvrage de M. John Francis, *A chronicle of life assurance*, la *Revue trimestrielle* nous retrace l'histoire de cette utile institution, depuis son origine jusqu'à nos jours. Elle fait ensuite l'historique des principales maisons d'assurance de l'Angleterre. Ce récit, un peu aride, est heureusement mêlé d'anecdotes intéressantes. Ainsi, la *Quarterly* nous apprend que, du temps de Georges III, on avait l'habitude d'assurer sa vie aux dépens de celle des célébrités du jour, ministres et orateurs, littérateurs ou généraux. Quand sir R. Walpole était attaqué par la foule à l'occasion de l'émeute causée par l'*Excise-bill*, quand on menaçait de mettre en accusation le duc de Newcastle, quand lord North était plus engourdi que d'ordinaire, ou que lord Chatham souffrait de la goutte, les primes s'élevaient alors à des taux exorbitants. Ces audacieux spéculateurs sur la vie humaine avaient leur bourse à eux ; ils se réunissaient au café de Lloyd, et la santé de tous les grands hommes d'alors était cotée à l'instar des consolidés ou des actions de la Compagnie. Ce honteux trafic prit des proportions incroyables, et causa même la mort de bien des gens, qui furent saisis de frayeur en lisant, dans le cours de la Bourse, que leur vie avait été assurée chez Lloyd à 90 p. 100 ! Un acte du parlement mit fin à ces abus. Toutefois, l'on voit encore de nos jours quelques sociétés d'assurance qui ne nous semblent guère moins étranges que celles d'autrefois. A tout prendre, la *Quarterly Review* présente sous un jour favorable le système d'assurance en usage chez nos voisins. Les progrès de l'hygiène et les travaux d'assainissement exécutés dans la ville, ont, depuis quelques années, sensiblement diminué la mortalité. Les tables anciennes de mortalité se trouvent au-dessus de la réalité, et la plupart des sociétés d'assurance sur la vie ont, par conséquent, réalisé de notables bénéfices.

« *The Influence of local causes on national character*, » tel est le titre assez prétentieux d'un long article de la *Westminster Rewiev*. L'auteur prétend établir et démontrer l'influence du climat sur la forme du gouvernement et sur la science des différentes races. C'est un lieu commun qui a servi de texte à mille écrivains qui n'ont pas ajouté un seul détail important à la vieille doctrine d'Hippocrate, et je ne vois guère que Cabanis, au commencement de ce siècle, qui ait présenté un exposé lumineux de la théorie du médecin de Cos. L'étude en question est trop longue pour le lecteur qui ne veut que des résultats positifs ; elle est trop courte pour le penseur qui veut des raisonnements rigoureux et dégagés de hors-d'œuvre confus. Ainsi, que nous importe que Bacon n'ait rien écrit sur ce sujet, dans la crainte de déplaire au roi Jacques ? Que nous importe que la reine Victoria ne doive pas s'en offenser ainsi que maître Jacques, comme l'appelait Henri IV ? Que nous importe que des Bulgares soient descendus les Serbes et les Valaques « *qui causent tant d'embarras aux diplomates de l'Europe ?* » Pourquoi nous dire si longuement que la température du corps humain demeure

Digitized by Google

constante sous les latitudes les plus éloignées? Qui ne le sait? Pourquoi citer le chimiste Liebig pour justifier l'expression fort simple et fort peu hardie *d'instinct infaillible*. Nous y lisons aussi : « Les monuments élevés dans Paris, dans ces dernières années, afin de créer une demande fictive de travail, seront un jour classés au même rang que les jardins de Sémiramis, les palais des Incas et les Pyramides; ils seront la preuve la plus décisive de la bassesse du sentiment politique des peuples, et de l'ignorance des chefs qui les ont élevés. » Nous ne voyons pas ce que cette boutade a de commun avec le problème en question, à moins qu'il ne faille imputer au climat l'*ignorance des chefs* et la *bassesse des artistes*, qui s'appliquent à rendre Paris la digne métropole du monde. C'est plus à propos que l'auteur cite Montesquieu, mais pourquoi l'estropier en lui faisant dire : « Il faut écorcher un Muscovite pour lui donner du sentiment? » Il dit : « Il faut les écorcher pour les chatouiller? » Ceci nous paraît plus spirituel et plus français. Mais venons aux deux points que la *Westminster* prétend établir.

La forme du gouvernement dépend du climat. Le froid est favorable aux institutions républicaines, la chaleur aux gouvernements despotiques. N'est-ce pas se payer de mots et en payer les autres que de nous présenter la forme du gouvernement comme résultant de l'influence du climat? Voulez-vous donc promener de latitude en latitude la France qui, depuis soixante-dix ans, a vécu sous presque tous les régimes imaginables! Le climat de notre pays a-t-il donc subi autant d'alternations que sa forme de gouvernement? Consultons-nous le thermomètre chaque fois qu'il nous convient d'être autrement gouvernés? Rappelez-vous ces deux vers de Pope, le législateur du bon goût et du bon sens en Angleterre :

> For forms of government let fools contest
> Whate'er is best administer'd is best.

c'est-à-dire : la forme du gouvernement est peu de chose, rien même dans l'appréciation du bonheur d'un peuple, et insensé qui s'en préoccupe. Le seul fléau que l'homme ait à redouter dans sa marche invinciblement progressive, c'est l'homme lui-même, et non pas le climat.

L'auteur prétend en second lieu que le chaud et le froid sont défavorables au développement de la raison, *both are unfavourable to the growth of reason*. Il reproche aux Suisses d'être indifférents aux beautés des paysages alpestres, de n'être ni poètes, ni musiciens, ni peintres. Où trouverez-vous pourtant la poésie plus vivante que chez les montagnards, pour qui les chants constituent une partie importante des travaux et des fêtes? Les chœurs des paysans de l'Oberland ne sont-ils pas préférables à vos prétendus concerts, où l'on va plutôt pour boire et manger que pour écouter et applaudir? Les Suisses ne sont pas poètes! L'âme de J.-J. Rousseau ne révélait-elle pas mille fois plus de poésie que celle de Chaucer et de Spenser à qui, cependant, vous ne refusez pas le titre de poètes? Ils ne sont pas peintres, et ils ont eu Léopold Robert, qui vaut bien Turner, je pense. Quant à l'influence de la chaleur extrême sur les facultés de l'entendement, elle devrait sembler moins désastreuse aux dominateurs de l'Hindoustan.

Digitized by Google

Quel pays est plus riche en monuments littéraires, en grands poèmes, en chants lyriques? Quels philosophes ont développé les théories grammaticales avec une métaphysique plus pénétrante et plus vigoureuse que ceux de l'Inde? Le drame, l'épopée, le roman, l'apologue ne sont-ils pas originaires des bords du Gange? Et, suivant l'opinion d'érudits recommandables, la civilisation de l'Egypte, qui a enfanté celle de la Grèce, ne fut-elle pas l'œuvre des noirs habitants des bords du Nil?

Au lieu de nous présenter sans cesse, dans des écrits empreints d'un triste sensualisme, l'homme comme le jouet plastique et souple des agents matériels, ne vaudrait-il pas mieux nous dire que de tous les êtres animés, seul, l'homme exerce sur la nature qui l'environne une merveilleuse influence? Qu'on nous le représente plutôt partant des plateaux de la Perse et de l'Hindostan, une poignée de blé à la main, et semant le long de sa route longue et pénible, jusque dans l'extrême occident de notre Europe, ces moissons qui nous nourrissent, et ces mêmes coquelicots, et ces mêmes bleuets qui sont comme la marque d'origine de nos céréales. Qu'on nous le montre défrichant les forêts vierges, détruisant, anéantissant les espèces végétales et animales nuisibles, desséchant les marais, créant ces lacs immenses comme des mers, apportant ici de l'Hindostan le coq, de la Perse l'âne, jetant en passant le taureau et le cheval sur la plage américaine. Qu'on nous le fasse voir bravant les distances, joignant les mers, asservissant les fleuves et les vents, se jouant des tempêtes, et peut-être s'apercevra-t-on alors que l'homme modifie plutôt le climat qu'il n'est modifié par lui!

Sans doute, il y a incontestablement trois types primordiaux : la race blanche, la race noire, la race jaune. Mais tout cela n'est qu'une question de plus ou moins d'épaisseur de peau, *skin deep*. L'homme est cosmopolite, il ne redoute aucun climat, il les a tous peuplés, et dans tous il est demeuré le même, à la peau près. C'est que l'homme n'est pas uniquement cette admirable machine qu'on appelle le corps; c'est avant tout et essentiellement une âme se servant de ce corps. Cette âme, puissance véritablement libre et divine, ne saurait subir l'influence d'éléments grossiers et matériels. Elle pense au milieu des mers polaires, comme sous les feux de l'équateur; elle exerce sa volonté sous toutes les latitudes. Notre spirituel et savant Jacquemont a décrit les phénomènes de la nature dans l'Hindostan, depuis les bords de la mer jusqu'aux cimes de l'Himalaya. Il a lutté contre un climat perfide, et, jeune encore, il a succombé. Mais Victor Jacquemont n'en a pas moins été plus fort que le climat; car, pour emprunter une pensée à Pascal, le climat qui a tué Jacquemont n'en savait rien, tandis que lui, Jacquemont, savait pour quelle cause il allait mourir. En un mot, la plus noble prérogative de l'homme, c'est de conserver, dans tous les lieux et dans tous les temps, les nobles facultés par lesquelles il est homme, et d'être toujours, s'il le veut, l'inaltérable image de celui qui a dit : « Faisons l'homme à notre ressemblance! »

Sous ce titre : *The progress of Geology* la *Quarterly Review*, fait à l'usage des gens du monde un petit cours de géologie. Dans un cadre restreint, elle s'efforce de donner l'explication des phénomènes de l'origine de

Digitized by Google

la terre et des lois qui ont présidé à cette formation. Elle retrace aussi les principales découvertes que nous devons à cette science. Bien que ce ne soit là qu'un cours tout à fait élémentaire, on peut cependant y glaner quelques faits intéressants.

On sait que les eaux chaudes et les gaz qui jaillissent à la surface de la terre ont produit, à une époque reculée, et produisent encore de nos jours de nombreux soulèvements. Si ces gaz, si ces eaux trouvent des fissures pour s'écouler; l'effet est nul, au cas contraire, il y a soulèvement; si le soulèvement aboutit à la surface, il se forme un volcan ou bien une montagne. « La Suède et la Norwége, au dire du *reviewer*, s'élèvent graduellement au-dessus du niveau de la mer, à raison d'un demi-pouce par an. La côte occidentale du Groënland s'abaisse au contraire peu à peu. D'autres parties du monde subissent, sans qu'on s'en doute, le même phénomène. Toute la côte du Chili est en ce moment à la hausse; cette opération ne s'opère point par des mouvements doux et gradués, mais par des tiraillements et des soubresauts. » Si les forces agissant maintenant sous le territoire de la Laponie continuent à fonctionner de la même manière pendant mille siècles, le cap du Nord sera exhaussé de 500 pieds! Le *reviewer* entre dans quelques détails touchant les catastrophes que notre globe a éprouvées, et dont les preuves sont empreintes sur toute la surface de la terre; il trace l'origine des débris fossiles d'animaux et de végétaux qui ont été découverts dans diverses contrées; il explique la formation des golfes et la cause des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, qui creusent des cavités et forment des éminences. Passant ensuite en revue tous les minéraux que l'on rencontre dans la nature, le *reviewer* nous donne une analyse des différents terrains qui constituent l'écorce du globe. Mais il ne nous apprend rien que nous ne puissions trouver dans les précieux travaux de Cuvier et de MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont.

L'Angleterre, dans ces dernières années surtout, s'est appliquée avec une grande ardeur à l'étude des sciences naturelles. Parmi elles, la géologie a été l'objet de prédilections particulières, et l'on ferait une vaste bibliothèque avec les ouvrages importants publiés chez nos voisins sur la matière. Les noms de Buckland, de sir C. Lyell, de Wyley, de Selwyn et de Rogers sont non-seulement des titres de gloire pour nos alliés, mais sont également devenus très populaires parmi nous. Depuis qu'elle a pris rang parmi les sciences véritables, la géologie a été divisée en plusieurs branches, parmi lesquelles nous trouvons l'*Ichnologie* ou étude des empreintes fossiles. C'est sur cette partie intéressante de la paléontologie que l'*Edinburgh Review* attire aujourd'hui l'attention de ses lecteurs. Les deux principaux périodiques de l'Angleterre ont traité, le même jour et à la même heure, un sujet presque analogue. Il serait difficile cependant d'établir quelques rapprochements entre ces deux travaux. L'étude de la *Quarterly* est un peu superficielle et s'adresse particulièrement aux ignorants, celle de l'*Edinburgh* est plus profonde et pourra être lue avec fruit, même par les savants. A en croire la Revue écossaise, les empreintes du monde primitif furent observées, pour la première fois, il y a une tren-

Digitized by Google

taine d'années par le docteur Henry Duncan. Ayant entendu dire que, dans les carrières de Corncokle Muit, en Ecosse, on avait remarqué, sur des couches de grès, de nombreuses traces ou passages de certains mammifères, le docteur Duncan se rendit aussitôt sur les lieux, et découvrit en effet des empreintes qui attestaient que des animaux, dont l'espèce est depuis longtemps perdue, avaient existé dans ces parages. Ceci éveilla l'attention des géologues; on se mit en quête, on examina d'autres pierres, et dans plusieurs localités de l'Ecosse et de l'Angleterre, on fit de pareilles trouvailles. Certains terrains fournirent des empreintes de reptiles de taille gigantesque, dont les familles n'ont plus d'analogue dans la nature actuelle. « Ce qu'il y a de singulier, fait observer l'*Edinburgh review*, c'est que bien qu'il soit impossible de contester l'authenticité et la parfaite conservation de ces empreintes, nous n'ayons cependant aucune preuve de l'existence des créatures qui les ont produites. L'on n'a pas encore mis au jour les squelettes des mammifères qui ont laissé derrière eux ces traces. Que sont devenues les dents et les vertèbres de ces ostéozaires? L'action chimique des sables dans lesquels se sont incorporés ces ossements n'aurait-elle point exercé une influence pernicieuse sur leur conservation? » Ceci ne nous paraît pas improbable. Le grès surtout étant fortementimprégné de péroxyde de fer, qui a la propriété de décomposer les matières animales et végétales, nous nous expliquons fort bien que ces ossements aient complétement disparu.

En terminant son étude, l'auteur, qui a passé en revue le Dinothérium, le Macrothérium, l'Anthracothérium et autres créatures formidables des temps anciens, se demande s'il serait possible de préciser l'époque à laquelle ont vécu ces fabuleux mastodontes, dont diverses révolutions et des circonstances d'une appréciation fort difficile ont détruit la race. Le *reviewer* est d'avis que, tant que nous ne pourrons pas apprécier au juste le temps que met l'air atmosphérique à décomposer et à détériorer d'énormes masses de roches, tant que nous ne pourrons pas expliquer l'espace de temps qu'il faut aux eaux pour creuser et ronger les minéraux, tant que nous ne pourrons enfin spécifier le nombre de siècles requis pour que la nature opère tous les changements qui se produisent à la surface du globe, nous devons nous contenter de savoir que l'origine des empreintes et l'existence des animaux fossiles remontent à l'antiquité la plus reculée.

Avant d'abandonner cette matière, il nous reste à signaler, comme troisième étude scientifique de ce dernier trimestre, un travail sérieux publié dans la *British Quarterly Review*, sur la géographie physique de la mer. L'auteur s'attache surtout à citer des faits très intéressants relativement aux changements et aux oscillations régulières dues à l'attraction du soleil et de la lune, aux limites des vents alizés, à la propriété des moussons ainsi qu'aux causes et aux effets des courants. Ce sujet a déjà été traité en plusieurs études, et d'une façon supérieure, dans la *Revue Contemporaine*, par un de nos plus savants officiers de marine, M. F. Julien, et, en plus d'un point, le *reviewer* anglais reproduit les opinions de notre collaborateur; en quelques autres aussi, il a ses idées à lui. Il se demande comment et pourquoi l'eau de la mer, qui, à chaque instant, reçoit du rivage de nou-

Digitized by Google

veaux approvisionnements de sel, ne devient pas de plus en plus salée. — A cette question, le *reviewer* répond qu'il y a dans la mer des peuplades immenses d'animaux, petits et grands, monstrueux et fantastiques, qui passent leur temps à extraire de l'eau les matières salines, afin de construire, les uns, leurs coquilles et leurs demeures, les autres, leurs squelettes. Des lits de marne, des bancs de coquillages, des terrains composés uniquement de carapaces d'animalcules infusoires ont été formés dans les anciennes mers, et le même travail s'opère aujourd'hui encore dans les mers actuelles. Le corail, fixé aux rochers sous-marins, est, on le sait maintenant, l'ouvrage de plusieurs myriades d'insectes qui empruntent à la mer le carbonate de chaux et autres substances minérales dont ils peuvent avoir besoin pour élever leurs ruches immenses et innombrables. Tous ces architectes, pygmées ou géants, contribuent donc, par l'énorme consommation qu'ils font du sel, à conserver aux eaux de l'Océan leur salure habituelle. Mais nous laisserons aux hommes compétents le soin d'apprécier cette théorie.

Le rédacteur de la *British Quarterly Review* nous soumet ensuite quelques-unes de ses idées au sujet du *Gulfstream*. Le *Gulfstream* produit dans l'atmosphère, au-dessus de la route qu'il parcourt, de terribles perturbations. Il est la cause de nombreux orages, et il entraîne à sa suite, dans sa marche rapide, les plus violents ouragans dont on ait gardé le souvenir. Mais, s'il a des défauts, le *Gulfstream* possède aussi de précieuses qualités. Il répand partout, sur son chemin, la chaleur et la fertilité. En supposant qu'il fût possible d'emballer le calorique et d'en mettre des milliards de caisses à bord de plusieurs milliers de vaisseaux, en supposant que l'on pût ainsi transporter ce calorique des tropiques aux différents pays du Nord, le bien-être produit par son débarquement ne saurait surpasser celui que réalise le courant de ce golfe. « Si l'Angleterre, écrit la *British Quarterly*, était obligée, pour vivre, de se contenter du seul calorique que lui fournit sa position géographique, l'Angleterre serait un pays glacial, où les foires pourraient, chaque hiver, se tenir sur la Tamise ; où, pendant six mois de l'année, les enfants se feraient la guerre avec des boules de neige. S'il était possible d'arrêter le *Gulfstream* dans son cours, de lui faire prendre une autre direction, de telle sorte que ses eaux, chargées de chaleur, n'approchassent plus des rives de l'Europe, que deviendrait alors le pauvre John Bull ? » — Sur cette intéressante et sérieuse question, la dernière étude de M. F. Julien est la meilleure qui ait été publiée[1]. Nous y renvoyons nos lecteurs.

L'article dont nous cherchons à signaler les points intéressants se termine par une dissertation sur les différentes profondeurs de la mer et sur la nature du sol de l'Océan. La profondeur des mers varie beaucoup. Le docteur Whewell a prétendu que dans l'Atlantique, se trouvaient des vallées situées à une distance de trois lieues de la surface des eaux. M. W. Darling, sir James Ross et le lieutenant Walsh ont sondé par trois mille et quatre mille mètres sans rencontrer le fond. Toutefois, en de certains en-

[1] Page 25, tome VIII, 2e série (livraison du 30 avril 1859).

Digitized by Google

droits, on est parvenu à constater une profondeur de quinze cents à deux mille mètres. Les Anglais ne se sont pas contentés d'étudier la distance qui nous sépare du sol de la mer; portant plus loin leur curiosité, ils ont voulu connaître de quels matériaux était formé le sol de la demeure de Neptune. M. Brooke, officier de marine, a inventé à cet effet un appareil simple et ingénieux. Cet appareil consiste en une perche au bout de laquelle est fixée une bulle qui, en touchant le fond, éclate et permet à la gaule, soulagée de son poids, de remonter à la surface. A l'une des extrémités de cette gaule est suspendu un petit vase rempli de suif ou de toute autre composition visqueuse, tenace et résineuse sur laquelle puissent adhérer les matières légères qu'au terme de son voyage la gaule aura touchées. On se servit de cet appareil à plusieurs reprises et en différents endroits. Quel fut le résultat? La découverte d'un vaste cimetière! Partout où furent tendus ces gluaux d'un nouveau genre, on les vit revenir apportant avec eux des échantillons de calcaire coquillier, d'animalcules et d'animaux infusoires qui, après avoir vécu sur la surface des eaux, sont descendus dans les profondeurs de l'abîme pour y trouver un lit funéraire.

La littérature proprement dite n'a pas occupé ce trimestre toute la place qui lui est ordinairement réservée dans les recueils anglais. Nous le regrettons. Cette lacune indique qu'il y a eu de l'autre côté du détroit des inquiétudes qui n'ont pas laissé aux esprits le calme et la liberté qu'exigent ces nobles délassements. Les grands périodiques du dernier mois offrent surtout une physionomie singulièrement sérieuse. Les succès de nos dernières campagnes leur suggèrent de pénibles réflexions et font surgir à leurs yeux des fantômes vraiment épouvantables. Espérons que le désarmement d'une partie de notre armée calmera les craintes exagérées et que les *Revues* trouveront désormais, pour intéresser leurs lecteurs, d'autres sujets à traiter que ceux de l'accroissement de la marine, l'organisation de la milice et la fortification des côtes de l'Angleterre.

Si nous mettons de côté quelques notices sur des ouvrages tels que: *Adam Bede*, la *Correspondance de lord Cornwallis* et les *Mémoires de la cour de Georges IV*, dont nous avons nous-même récemment entretenu le lecteur, nous ne trouverons dans les dernières *Revues* qu'un seul événement vraiment littéraire et digne d'être mentionné. Nous voulons parler des *Idylls of the King*, la nouvelle œuvre poétique de Tennyson. Voici bientôt trente ans que Tennyson, le poète lauréat, s'est fait un nom dans la littérature de son pays. *The Princess*, *In Memoriam* et *Mand* lui ont tour à tour attiré les éloges et les blâmes de la critique, mais *In Memoriam* est maintenant généralement considéré comme un vrai chef-d'œuvre. Il est même à regretter qu'après le succès que lui valut ce poème, Tennyson n'ait point persisté dans cette versification, où son esprit semblait si parfaitement à l'aise. Il est difficile, en effet, d'arriver à la perfection dans des genres différents. Ce qu'a dit à ce sujet sir W. Temple, pour être trivial, n'en est pas moins juste. Les capacités de l'homme, écrivait-il un jour à l'un de ses amis, doivent être moindres d'un côté ou de l'autre; il en est de cela comme du drap de notre lit; si nous l'attirons par trop sur nos épaules, nous mettrons nos pieds à découvert, si, au contraire, ce sont nos pieds qui s'en

Digitized by Google

emparent, nos épaules seront à nu. Tennyson semble avoir compris ceci ; il s'est repenti de ses égarements ; il est revenu à la raison comme l'enfant prodigue, et aujourd'hui, pour fêter son retour, l'*Edinburgh Review*, l'*Athenæum* et le *Critic* s'empressent de tuer le veau gras. Ils entonnent en son honneur un hymne d'allégresse, et célèbrent tous trois la naissance du nouveau poème. Les éloges nous semblent pour la plupart mérités. L'illustre lauréat qui, dans quelques-unes de ses productions, avait exprimé avec force le sentiment de l'action, comme il convenait au fils d'une société énergique et travailleuse, se complaît, à l'heure actuelle, dans une poésie entièrement désintéressée du présent, amoureuse de l'idéal et du fantastique, et, disons-le, c'est dans ce genre que Tennyson rencontre ses plus légitimes succès.

Le poète, cette fois, est allé fouiller dans les traditions nationales de la vieille Angleterre, et de cette pérégrination à travers les siècles, il est revenu le cœur rajeuni et plein d'enthousiasme, apportant avec lui la plus bizarre et la plus embrouillée des légendes, la légende d'Arthus et de la table Ronde. Le monde est vieux, dit La Fontaine, et pourtant

Il le faut amuser encor comme un enfant.

C'est là sans doute ce qu'a pensé Tennyson, et c'est pourquoi, afin de divertir ses compatriotes, il leur raconte les prouesses de leurs ancêtres, comment on aimait au moyen âge, aux temps glorieux de l'héroïsme et de la chevalerie, comment on tremblait devant la dame qu'on avait offensée, comment on se battait, comment on mourait, comment enfin on interprétait le sentiment de l'honneur et de la gloire. On comprend que cette épopée, remplie de nobles sentiments et d'aventures merveilleuses, ait été pour M. Tennyson un thème séduisant. Le poète, tout en conservant à ce roman son caractère primitif, l'a néanmoins développé à sa manière. Il s'inquiète peu de mettre de la régularité dans le plan et de la liaison entre les parties du poème. Ce qu'il cherche avant tout, c'est que le style soit toujours rapide, concis et simple ; c'est que les images abondent, et que l'enthousiasme domine. — Il parle surtout au cœur, et l'on sent que c'est à ce foyer que s'allume son imagination. Nous voudrions traduire quelques passages, mais comment pourrions-nous rendre des vers tels que ceux-ci, dont la douce harmonie constitue le mérite principal :

Sweet is true love tho' given in vain, in vain;
And sweet id seath who puts an end to pain :
I know not which is sweeter, not, not I.

Love art thou sweet? Then bitter death must be :
Love, thou art bitter; sweet is death to me.
O love, if death be sweeter, let me die.

Sweet love that seems not made to fade away,
Sweet death, that seems to make us loveless clay,
I know not which is sweeter, no, not I.

I fain would follow love, if that could be;
I needs must follow death, who calls for me;
Call and I follow, I follow! let me die.

Digitized by Google

La poésie ressemble à la musique : pour la bien juger il faut l'entendre. Tennyson sent vivement, et son style réfléchit toutes les émotions de son cœur. Pour bien connaître le génie poétique du lauréat, il faut le suivre dans son enthousiasme. Pour bien apprécier son mérite, il faut écouter attentivement ses descriptions pittoresques et se pénétrer de son harmonie. Les *Idylles du Roi* obtiendront sans aucun doute la même célébrité que *In Memoriam*.

Love letters, Lettres d'amour ! tel est le titre séduisant d'un petit volume frais et rose échappé, tout dernièrement, des presses de Londres. L'*Athenæum* et le *Critic* s'empressent de le signaler à l'attention de leurs lecteurs. Il ne s'agit pas ici d'un manuel épistolaire, mais d'un recueil de lettres authentiques et émanant de personnages haut placés et bien connus dans la littérature, la politique et l'histoire. Ce sont des lettres écrites avec des larmes et des sourires, d'une main souvent tremblante, d'un cœur toujours ému. On n'y sent aucune contrainte, aucune gêne, aucun embarras ; elles sont dépourvues de toutes les formalités ordinaires aux autres genres de correspondance. La pensée s'y joue à l'aise, rieuse ou triste, légère ou profonde. En parcourant ces épîtres familières, nous avons vu tour à tour passer devant nous Henri VIII avec sa brutalité sensuelle, Lawrence Sterne avec son esprit vif et sentimental, Swift et son égoïsme incarné, Samuel Johnson et son abnégation touchante. Nous avons pris part aussi aux terribles angoisses de lady Hamilton, l'ange gardien de Nelson, nous avons compris la poignante jalousie de Vanessa et le dévouement sublime de Stella ; nous avons enfin senti battre notre cœur au récit des douces confidences de miss Clarinda, de lady Henrietta Berkeley, de lady Murray, de lady Montagu ; et, en voyant défiler devant nos yeux cette poétique galerie d'Anglaises vaporeuses et tendres, aimables et spirituelles, nous avons compris le désir exprimé par Byron lorsqu'il souhaitait que toutes les femmes n'eussent qu'une bouche pour les aimer toutes à la fois.

Le mérite de ces lettres ne se fonde pas précisément sur la valeur et l'importance des faits qu'elles renferment, mais plutôt sur les appréciations et les jugements qu'elles nous aident à porter sur le caractère distinctif de chaque amant. Elles nous donnent la couleur de ses pensées, le tableau de ses sentiments, et nous le représentent non pas plus beau et plus parfait qu'il n'était en réalité, mais avec tous ses défauts et toutes ses faiblesses. Nous voudrions pouvoir citer quelques-uns de ces billets doux de nos voisins, mais en Angleterre comme partout ailleurs, les billets doux sont bien longs, et l'espace nous manque. Contentons-nous donc d'en recommander la lecture. Nous avons tous aimé, nous aimons ou nous aimerons un jour. Souvenirs du passé, bonheur présent, espérances à venir, tout nous convie à lire ce petit livre rempli de coquetteries féminines et de bouderies amoureuses, de joies et de peines, de douces illusions et de déceptions amères.

NORTH PEAT.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Institution au Droit français, par Claude FLEURY, publiée par M. Ed. LABOULAYE, membre de l'Institut, et par M. Rod. DARESTE, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, 2 vol. Paris, A. Durand, libraire-éditeur. 1858.

Cette belle parole de Cicéron « *consulares philosophi* » qu'il appliquait aux philosophes d'une certaine école, pourrait aussi bien désigner toute une classe de jurisconsultes : je veux parler de ceux qui savent éclairer la pratique par l'histoire et la philosophie. Si M. Edouard Laboulaye n'avait pas déjà conquis sa place dans cette aristocratie, ce livre la lui donnerait aujourd'hui.

Claude Fleury, le sous-précepteur des enfants de France, l'illustre et vénérable écrivain religieux n'avait pas songé tout d'abord à l'état ecclésiastique. Avocat au parlement dès sa dix-huitième année, il était resté neuf ans au barreau : fortifié des conseils d'un vieux conseiller au parlement, il s'était plongé dans l'étude du droit romain : Cujas avait fait ses délices, et les insupportables subtilités de Dumoulin ne l'avaient pas rebuté. Dès l'année 1663, il avait commencé un abrégé du droit français, qu'il termina seulement au mois de mai 1668. Cet abrégé était perdu pour nous, quand M. Laboulaye le retrouva. Quelques lignes de Daragon, professeur en l'Université de Paris au XVIIIe siècle, lui révélèrent le secret de cette découverte, qu'il avait longtemps ignoré. Comme le nom de l'auteur et la date du livre donnaient un grand intérêt à la publication, il n'hésita pas à faire imprimer l'*Institution au droit français*.

Claude Fleury est de l'école de M. Laboulaye ; et je suis tout heureux d'avoir affaire à des docteurs qui, malgré leur profond amour de la jurisprudence, sacrifient en même temps à des muses moins sévères. C'est un culte profane que repoussent, il est vrai, certains jurisconsultes ; mais ces muses dédaignées se vengent cruellement. Les ouvrages de ces gens exclusifs prennent un caractère rébarbatif et morose ; il y manque ou l'ordre du discours ou la clarté du style ou l'agrément de la forme, en tout cas ce doux reflet des belles-lettres, qui charme les moins instruits et ne déplaît pas aux plus savants. Ouvrez l'*Institution au droit français* : il y règne je ne sais quelle saveur simple et saine ; tout y est à sa place ; l'auteur déve-

Digitized by Google

loppe avec sobriété, résume sans sécheresse, et des gens qui n'ont jamais fait leur droit le liront sans ennui.

Ce n'est pas mon seul motif de prédilection. Il s'agit de notre vieux droit français, et j'aime à l'excès tout ce qui se rattache au droit national. J'ai toujours secrètement murmuré de l'injuste préférence que l'enseignement officiel accorde au droit romain. Nos jeunes avocats sortent de l'école tout prêts à aider Papinien et les jurisconsultes de ce temps-là dans leurs consultations. S'ils devaient vivre et plaider sous les empereurs romains, je n'y verrais pas d'inconvénient, bien que la subtilité d'Africain et l'obscurité de Tryphoninus fussent de nature à gâter les esprits les plus droits. Mais il ne s'agit que d'études historiques. Que dirait-on de l'enseignement secondaire, si le ministre de l'instruction publique ordonnait aux élèves des lycées d'étudier exclusivement l'histoire romaine ou l'histoire du moyen âge depuis la huitième jusqu'à la philosophie? S'il est bon d'étudier toutes les branches de l'histoire générale, il est bon d'étudier toutes les branches de l'histoire du droit. Des *romanistes* exagérés répondent que l'infinie diversité des coutumes empêche de réunir en un corps de doctrine les préceptes du vieux droit français; la réplique est facile : il y a des travaux d'ensemble sur le droit national, et, dans un semblable enseignement, on pourrait prendre pour point de départ et comme *Manuel* l'ouvrage élémentaire de Claude Fleury.

Ce qui donne un autre intérêt à ce livre, c'est qu'il est écrit à certains égards dans une époque de transition. M. Laboulaye le fait très bien remarquer. La procédure civile et criminelle que Fleury nous présente, ce n'est pas celle de Louis XIV; Fleury a écrit à la veille des ordonnances de 1667 et de 1670; c'est l'ancien droit, la législation du XVIe siècle qu'il nous explique : dès lors son traité nous sert à comprendre ce que fit Louis XIV.

On sait que le sous-précepteur des enfants de France avait à la fois l'esprit élevé, solide et précis. La preuve en est avant tout dans une suite de notes adressées à *Louis duc de Bourgogne et depuis dauphin*, que Daragon nous a conservées dans son ouvrage sur le droit public : écoutons quelques-uns de ces conseils : « *Oter vénalité des charges judiciaires. Retrancher les degrés de juridiction et en général les appellations autant que se pourra. Supprimer les tribunaux de privilégiés. Réformer notre procédure criminelle, tirée de celle de l'Inquisition : elle tend plus à découvrir et à punir les coupables qu'à justifier les innocents. Punir les grands crimes en toutes personnes sans exception. Rendre la procédure civile plus sérieuse : retrancher écritures et rapports secrets. Audiences publiques.* » D'Aguesseau n'allait pas si loin.

Ces hautes qualités de Claude Fleury, nous les retrouvons dans *l'Institution au droit français*; mais n'exagérons rien : nous y retrouvons aussi bien des défauts inhérents au siècle. Il suffit de parcourir l'ouvrage pour y reconnaître ce double caractère.

L'*Institution au droit français* débute par une assez belle définition du droit naturel, qui serait meilleure encore si elle n'était gâtée par une malheureuse réminiscence du droit romain. Néanmoins il est impossible de

Digitized by Google

glisser plus rapidement sur les notions philosophiques. L'Allemagne ne nous avait encore rien appris sur ce point, et l'on n'avait médité qu'imparfaitement la célèbre phrase de Cicéron : « *Penitus ex intima philosophia hauriendam juris disciplinam.*

L'esprit philosophique manquera donc à Fleury dès qu'il abordera la sphère du droit public. Aussi le voyons-nous poser avec une merveilleuse netteté la théorie du pouvoir absolu sans penser à se demander s'il existe autre chose sur la terre : « Toute la puissance publique, c'est-à-dire toute l'autorité de commander aux Français et de *disposer de leurs personnes et de leurs biens* suivant l'utilité de l'Etat, réside en la personne du roi seul ; et il en est propriétaire en telle sorte qu'elle ne peut lui être ôtée par qui que ce soit ; et on ne doit pas le considérer comme un simple officier, mais comme un véritable seigneur. » On voit que Claude Fleury n'était pas un révolutionnaire.

Ce qu'on peut remarquer dans toute la partie qui touche au droit public, c'est un vif amour de l'unité territoriale, politique, administrative du royaume : Fleury juge beaucoup plus librement les inconvénients du morcellement féodal que les défauts du pouvoir absolu. Quand il arrive aux justices seigneuriales, il s'écrie : « En bonne jurisprudence, il ne devrait y avoir que le roi qui eût justice, c'est-à-dire droit de juger ses sujets, ou par lui-même, ou par ses officiers ; mais l'usage ne s'accommode pas à la règle. » Rien de plus conforme aux idées du grand siècle.

Il faut rendre après tout cette justice à Fleury qu'il n'était pas ordinaire en ce siècle de dire tout haut son avis sur les abus de la législation. Quelquefois il faut bien sonder la pensée de l'auteur pour la pénétrer. Nous savons, par exemple, quel était son opinion sur les tribunaux de privilégiés, puisqu'il invite formellement le duc de Bourgogne à les supprimer. Fleury paraît énumérer assez froidement les nombreuses « jurisdictions extraordinaires ; » mais le lecteur attentif trouvera sa pensée dans une phrase très simple qui termine le chapitre : « Voilà quelles sont les jurisdictions extraordinaires qui sont le plus en usage ; car qui voudroit parler de toutes celles qui ont été jamais établies seroit obligé de faire un grand discours ; et si, il en resteroit encore infiniment plus de possibles qu'on ne peut pas deviner, car il y en peut avoir autant qu'on peut imaginer de différentes affaires. »

Dans les questions de droit public international, Fleury montre un esprit juste et pratique. Mais la science du droit public international n'était pas encore à son apogée : on peut s'en convaincre en voyant le bon Fleury déclarer que tous les préceptes du droit des gens disparaissent dans la guerre avec les infidèles. « Pour ce qui est des sauvages de l'Amérique, ajoute-t-il, et des autres nouveaux pays, ce n'est pas tant une guerre qu'une chasse, et on ne les considère presque que comme des bêtes qu'on est obligé de tuer pour n'en être point offensé, et dont on se sert quand on peut les approvisionner. » Est-ce sérieux ? est-ce ironique ? Il est malaisé de démêler la pensée de l'auteur, qu'on devrait pouvoir démêler en pareille circonstance. L'ironie de Montesquieu est plus claire : « Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que,

Digitized by Google

si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. »

L'auteur est moins timide quand il traite la question de la vénalité des offices. Cette fois il déclare nettement que l'exercice de la puissance publique n'est pas susceptible d'aliénation : il montre sans détour ce qu'il y a d'anormal dans un pareil moyen d'augmenter les revenus du prince : il se plaint hardiment qu'on ait créé des offices inutiles « seulement pour les vendre. » Je regrette de ne pas trouver partout cette même hardiesse. Fleury parle du servage avec une complète indifférence. Quand les jurisconsultes stoïciens du règne de Caracalla protestaient contre l'esclavage, il peut sembler étonnant qu'un jurisconsulte chrétien du règne de Louis XIV n'ait pas protesté contre le servage.

L'indifférence est plus choquante encore, quand, au dix-septième chapitre « de la procédure criminelle en première instance, » l'auteur arrive à s'expliquer sur la torture. Laissons-le parler lui-même : « Un des incidents les plus ordinaires, qui arrive toujours après toute l'instruction achevée, et qui précède immédiatement ou suit le jugement définitif, est la question, c'est-à-dire l'interrogatoire qui se fait à l'accusé dans les tourments. » Plus loin c'est une description : « Les genres de torture sont différents selon les pays. Celle qui est le plus en usage à Paris est celle de l'eau. On fait asseoir le patient sur une pierre, on le dépouille, on le lie de cordes par les bras et par les jambes, puis on l'étend autant que l'on peut, même avec deux tréteaux, l'un plus petit, l'autre plus grand, que l'on pousse sous les cordes, et en cet état on le force de boire plusieurs pots d'eau. On appelle question ordinaire étendre avec le petit tréteau et faire boire quatre pots. L'extraordinaire comprend de plus quatre autres pots et l'autre tréteau..... Après la question finie, on fait coucher l'accusé sur un matelas devant du feu, pour le remettre, et là on l'interroge encore une fois pour voir si ce n'est point la seule force des tourments qui l'ait fait parler contre la vérité. Car on n'a point d'égard à ce qu'il a déclaré dans la question s'il ne persiste sur le matelas. » Puis l'auteur ajoute en terminant, avec un calme imperturbable : « Voilà ce qui regarde la question. » En vérité, Perrin Dandin n'eût pas dit mieux.

Il y a dans l'*Esprit des Lois* un chapitre sur la torture. Montesquieu, qui examine toutes les institutions dans leur rapport avec les différentes formes de gouvernement, commence à parler de la torture dans les États despotiques : puis il s'interrompt brusquement : « J'entends, dit-il, la voix de la nature qui crie contre moi. »

Mais quelle serait notre injustice si nous ne faisions pas la part du siècle en jugeant l'œuvre de Fleury ! Nous croyons au progrès ; et par cela même nous traitons sans colère les erreurs des temps passés : c'est peut-être un moyen de nous faire plus tard pardonner les nôtres. ARTHUR DESJARDINS.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Séance publique annuelle de l'Institut. — Séance de l'Académie française. — Nécrologie.

Si l'on payait encore pour passer les ponts, il est certain que le pont des Arts, qui mène à l'Institut, aurait fait fortune dans ces quinze derniers jours. Quiconque s'intéresse aux lettres ou les cultive, quiconque se soucie de la vertu ou la pratique, a dû profiter de l'occasion des séances annuelles pour rendre visite à ce vieux palais Mazarin dont M. Villemain fait les honneurs, une fois par an, à M. de Montyon. Mais ne confondons point des choses fort différentes, l'Académie française avec l'Institut. L'Académie n'est que la partie, et l'Institut est le tout ; l'Institut est le corps et l'Académie n'est qu'un membre ; membre, il est vrai, fort développé, membre prédominant, qui fait tort à l'économie générale du système, et menace d'en accaparer toute l'énergie. Ce n'est pas une raison pour oublier que l'Institut a sa vie propre, et même sa séance particulière, où tous les autres membres sont représentés avec leurs attributs distinctifs et leur fonction spéciale ; mais avec une condition, ou du moins une apparence de sympathie, de solidarité, qui en fait une confédération analogue à celles des cantons suisses et des Etats-Unis. Ce jour-là, les lettres proprement dites, les sciences, les arts, les inscriptions, les sciences morales déposent leur petites rivalités de clocher et font semblant de se donner la main. On ne se tient pas les uns les autres en très haute estime ; on se suspecte même un peu réciproquement, on se calomnie légèrement quand l'occasion s'en présente ; mais, nonobstant, on fraternise avec une urbanité toute française, on s'adresse même quelques compliments, et, par politesse, on choisit les moins mérités ; enfin, chacun s'efforce, pour sa part d'académicien, de faire honneur à l'Institut, d'en prouver l'unité, d'en perpétuer les traditions. Les choses ne se sont point passées autrement en cet an de grâce 1859. La séance était présidée par un membre de l'Académie des sciences, M. de Sénarmont, qui devait, selon la coutume, célébrer l'union des diverses académies. M. de Sénarmont, qui est un ancien élève de l'école polytechnique, s'est contenté de la démontrer. On ne pouvait demander beaucoup de lyrisme à un savant qui s'est occupé spécialement de la *con-*

Digitized by Google

ductibilité des substances cristallisées par la chaleur; et on ne se fût pas montré plus exigeant pour lui que les examinateurs des écoles scientifiques pour les compositions littéraires des candidats. Son discours, très précis, très sensé, et qui ne péchait point par la longueur, fut goûté de tous, même des poètes; du reste, nous verrons tout à l'heure les géomètres applaudir aux vers de M. Viennet.

On s'est ensuite occupé de M. de Volney, l'auteur des *Ruines* et le fondateur du prix de linguistique, que l'Institut décerne chaque année en son nom. Homme étrange et curieuse figure que M. de Volney! Son gros livre, encore plus déclamatoire qu'il n'est gros, et qui demeure un des monuments du style académique de l'empire, a eu le très étonnant privilége de devenir populaire. Toute l'encyclopédie a passé : Diderot, d'Alembert, et Voltaire lui-même, c'est-à-dire la vraie philosophie du XVIIIe siècle, sont peu connus du peuple; mais le bon petit bourgeois de 1830 vous cite encore les *Ruines*, les fameuses *Ruines* de Volney, avec le *Testament du curé Meslier*, le *Compère Mathieu*, et quelques folles épigrammes de Piron. Ainsi conservé dans l'esprit du public ignorant, qui, comme certains acides, a le triste pouvoir de conserver d'assez vilaines choses, M. de Volney se rappelle sans cesse au monde savant par l'essor annuel que son prix de linguistique imprime aux études de philologie. Un homme qui ne l'oubliera jamais, et qui sans doute le respectera toujours, est M. Coulmann, le lauréat de cette année. Le travail de M. Coulmann, sur les langues du Mexique, a été fort loué par les juges, aussi compétents que peu nombreux, qui s'occupent de la matière. L'idée, assurément, en est heureuse, car, depuis quelques années, nous rencontrons tant de Mexicains au théâtre et dans les livres, qu'il n'est pas sans intérêt de connaître la littérature primitive de ces gens-là, et quels trésors nous a enlevés, en en supprimant l'essor, l'invasion espagnole de Fernand Cortès.

Du Mexique, les membres de l'Institut se sont embarqués pour le Bosphore Cimmérien, en compagnie de M. Charles Lenormant, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *duce et auspice*. Il n'y a que les géographes pour aller plus vite que les chemins de fer! Le public a applaudi, sur parole, les antiquités du Bosphore Cimmérien, dont il n'avait, auparavant, que des notions assez vagues, et la foi de M. Lenormant est devenue la sienne, sur ce point-là du moins. Mais bientôt le Bosphore a été abandonné comme le Mexique; et on s'est livré à une petite promenade archéologique aux ruines d'Agrigente. C'est un architecte, M. Hittorf, délégué par l'Académie des beaux-arts, qui faisait au public les honneurs de ces débris. Il les a rassemblés, étudiés, dessinés, reconstruits avec la patience d'un savant et l'inspiration d'un artiste. Ces corniches fendues, ces chapiteaux disjoints, ces fûts de colonne rampant dans l'herbe, comme des troncs d'arbres, abattus par la hache du temps, il a tout vu, tout réuni, tout remis à sa place; il a refait des monuments avec des ruines et rendu à nos yeux, au lieu de la triste Girgenti, une Agrigente nouvelle, brillante de clarté comme la Jérusalem du poète. La vieille capitale de la Sicile s'est retrouvée debout avec son temple de Junon, où travailla Zeuxis, ses statues, ses tombeaux gigantesques, comme au matin du jour néfaste,

Digitized by Google

où les soldats d'Himilcon, satisfaits de l'avoir détruite, dédaignèrent de la mutiler. La barbarie carthaginoise passa, en effet, sur cette ville fameuse comme la lave du Vésuve sur Herculanum, l'enterrant, comme un précieux dépôt, pour la curiosité de l'avenir.

C'est M. Laferrière qui était chargé de parler au nom de l'Académie des sciences morales ; et, naturellement, il avait choisi un sujet de son ressort, les *Principes de la philosophie du droit*, sujet fort élevé, trop élevé et trop sérieux peut-être pour la partie féminine de l'auditoire. Mais chacun sait que les dames sont bonnes personnes, quand une fois on les a mises en veine, et qu'avec un peu d'habileté on parvient à leur faire goûter même le droit, qui n'est pas toujours le devoir ; même la philosophie du droit qui diffère si souvent du droit lui-même. C'est au progrès continu de cette philosophie dans le droit pratique et la législation courante que M. Laferrière s'est attaché. Il a conclu à une sorte de perfectibilité indéfinie des lois humaines, et cette conclusion aurait suffi à dédommager les femmes, qui ont, dit-on, à s'en plaindre, et qui ne dissimulent pas toujours leur désir de la réforme.

Vint enfin M. Viennet, et il ne produisit pas moins d'effet sur le public que Malherbe n'en produisit autrefois sur Boileau. M. Viennet est le héros ordinaire de toutes ces fêtes académiques ; et il mérite de l'être. Quelle que soit la valeur de son œuvre, quelle qu'en doive être la durée, je ne sache pas d'auteur contemporain en qui revive mieux le type, et comme l'idéal du véritable homme de lettres, fécond, hardi, toujours sur la brèche, cherchant l'attaque pour avoir droit à la riposte, bravant l'impopularité, et surtout pendant tout le cours d'une guerre qui a duré aussi longtemps que sa vie, qui a été sa vie même, gardant ce vieux fonds de dignité qui excuse l'audace et qui justifie la malice. M. Viennet a pu changer d'opinion, mais jamais de caractère ; il a toujours eu du courage, toujours de l'esprit. Que peut-on dire de mieux à sa louange? C'est ce qu'il a constaté lui-même dans l'espèce d'apologie sous forme d'épître qu'il vient de réciter à ses confrères de l'Institut, et qui, tout apologie qu'elle est, devient bien naturelle chez un jeune homme de quatre-vingts ans. C'est la première fois que M. Viennet, qui s'était toujours contenté de médire du prochain, parle bien de lui-même ; qui pourrait lui en vouloir, surtout si l'on tombe d'accord qu'il dit toujours la vérité? Je citerai peu de son épître, car il faudrait tout citer : seulement le point délicat de la justification politique :

Qu'on ne m'accuse point de brigues, de cabales,
De ces chutes de rois à mon pays fatales.
Non, je n'ai rien détruit et n'ai rien exploité;
Mon nom dans un complot ne fut jamais compté.
Alarmé d'un discord où s'abîmait la France,
Du passé, du présent, je rêvai l'alliance.
Chacun, dis-je, a ses torts, ses erreurs, ses abus;
Mais chacun a ses droits, sa gloire, ses vertus.
Prenons dans les deux camps ce qui fut juste et sage;
Faisons la part du droit et celle du naufrage,
N'ayons, pour vivre en paix sous la commune loi,
Ni roi sans liberté, ni liberté sans roi.

Digitized by Google

.....
On chercherait en vain dans ma longue existence
Un acte que n'ait point dicté ma conscience.
J'ai connu les regrets, mais jamais le remords.

Oui, voilà ce qu'a pu dire, aux applaudissements du public, et en toute sûreté de cœur, un homme qui, après avoir été officier supérieur, député, pair de France, républicain, bonapartiste, légitimiste, orléaniste, poète, fabuliste et romancier, n'est plus rien aujourd'hui, sauf pourtant académicien.

L'Académie française tenait sa séance le jeudi suivant et réunissait un auditoire encore plus mondain et peut-être plus nombreux. Les places y sont fort recherchées, et il est plus difficile d'y obtenir une stalle qu'une loge dans un théâtre. Ceux qui n'admirent le bel esprit qu'à condition d'être assis plus au large qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin ont dû être fort désappointés. En revanche, ceux qui ne craignent pas une gêne augmentée encore par les proportions imposantes des toilettes contemporaines, ont trouvé à leur malaise un ample dédommagement. Outre l'intérêt qui s'attache naturellement à l'Académie française, parce que les discours y sont plus littéraires et les allusions plus accessibles, elle a encore l'avantage d'avoir un plus grand nombre de prix à décerner, par conséquent d'exciter l'émulation et de provoquer la présence d'un plus grand nombre de personnes. Enfin, elle est l'Académie française, c'est-à-dire la réunion de quarante beaux esprits de toute sorte et de toute valeur, le cercle fort élastique qui s'ouvre à tous les talents, et où chacun peut espérer d'être admis un jour sans montrer un mérite singulier ou une aptitude spéciale. Poètes, romanciers, orateurs, journalistes, historiens, politiques, abbés ou grands seigneurs s'y coudoient; mille titres y donnent droit, dont un seul suffit pour y entrer. Tel n'en eut jamais d'autre que d'avoir exactement suivi les séances, et on l'a élu pour qu'il n'en perdît point l'habitude, pour qu'il ne respirât pas d'autre atmosphère, si bien que le plus modeste des hommes peut sans présomption s'imaginer qu'il aura son tour.

C'est M. Villemain, le secrétaire perpétuel de l'Académie, qui a lu, selon la coutume, le rapport sur les prix littéraires. Il s'y est généralement abstenu des allusions piquantes qui ont fait dire de lui qu'il avait dérobé l'épingle de Mme de Staël. Il a vanté dans son exorde les bienfaits de la paix et souhaité les bienfaits plus féconds encore de la liberté; puis il est entré dans le vif de son sujet et a longuement motivé, avec cette justesse d'expression qui le caractérise, toutes les décisions de l'Académie. Le prix de poésie a été remporté par une femme, une institutrice, Mlle Ernestine Drouet, déjà couronnée, laquelle a loué en beaux vers le dévouement de la *Sœur de charité au XIXe siècle*. Elle a su trouver dans son cœur l'accent vrai qui convenait à un sujet si plein d'émotion et a chanté l'abnégation héroïque comme une personne capable de la pratiquer. Du reste, la charité, qui faisait la matière de son poème, régnait pour cette fois en souveraine maîtresse à l'Académie; les *Légendes de la charité*, de M. Charles

Digitized by Google

Lafont, ont été honorées d'une médaille, et les *Légendes*, de M. Siméon Pécontal, conçues dans le même esprit, ont conquis une médaille de même valeur. M. X. Marmier a obtenu un prix pour ses *Fiancés du Spitzberg*, bien que le Spitzberg et les fiancés soient un peu passés de mode. L'Académie a surtout voulu récompenser les études consciencieuses que M. Marmier a faites sur les peuples et sur les langues du Nord, objet un peu glacial et où il n'avait pas de concurrent avant le pélerinage en Norvége de M. Louis Enault. L'*Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, par M. Gerusez, a aussi été couronnée ; une prime d'encouragement a été accordée à M. Sébastien Rhéal pour sa traduction des deux traités de Dante écrits en langue latine : *De la monarchie* et de *la Langue vulgaire*. Le prix Gobert est revenu cette année au quinzième volume de l'*Histoire de France*, de M. Henri Martin ; mais l'Académie s'est pour ainsi dire excusée de ne point le laisser à l'*Histoire de Henri IV*, de M. Poirson. Restait le prix d'éloquence non décerné l'année dernière, et pour lequel M. le docteur Véron avait concouru. Le sujet du concours était, comme on sait, l'*Eloge de Regnard* ; et M. Villemain a reproché aux candidats de s'être généralement montrés trop sérieux en cette matière plaisante. Si j'en crois ses réticences, quelques-uns des concurrents avaient dû écraser le gai comique de toute la lourdeur d'un éloge in-quarto, et c'est à peine s'il a pu se tirer sain et sauf de leurs pesantes mains. D'autres avaient trop sacrifié aux détails anecdotiques, aux curiosités inédites de la biographie ; M. Villemain leur a fait entendre qu'un peu de critique bien sentie aurait bien mieux fait son affaire et la leur. Ce reproche va loin et s'adresse à bien des gens, qui s'imaginent qu'on a jugé un auteur quand on a rectifié une date, et fait un livre quand on a déterré un document. Enfin, ce prix a été décerné à M. Gilbert, déjà lauréat de l'Académie pour un éloge de Vauvenargues, et qui, seul, a rempli le programme de l'Académie. Le sujet du concours d'éloquence pour 1860 est une *Etude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal Retz*, ce Saint-Simon de la Fronde, qui, suivant l'expression de M. Villemain, « écrivit des conspirations en attendant l'âge de conspirer à son tour. » Remarquez que l'Académie n'a pas dit l'*Eloge* du cardinal de Retz, et c'est ce qui m'étonne ; car s'il est un homme qu'elle doit aimer, qu'elle doit prôner, c'est assurément celui-là, s'il est vrai qu'elle est elle-même une troisième fronde après les deux autres, et qu'elle compte dans son sein un certain nombre de Gondi, qui n'ont pas besoin, pour être frondeurs, de devenir cardinaux.

J'ai hâte d'arriver aux prix de vertu, aux prix Montyon, et surtout au discours dans lequel M. Guizot en a loué dignement les lauréats et le fondateur. Voici l'exorde de M. Guizot : « Nous avons aujourd'hui, messieurs, et nous venons vous offrir de partager avec nous un plaisir devenu assez rare, le plaisir de ne voir de notre société que ses vertus, et de ne parler de nos contemporains que pour les louer. Nous regardons notre temps avec des yeux un peu fatigués et tristes, comme ayant trop attendu de l'humanité et n'en espérant plus beaucoup. » L'aveu est amer ; mais il fallait l'entendre, le voir tomber de la bouche de M. Guizot. Toute la personne de l'orateur n'était qu'amertume et dégoût de l'humanité. Son front hautain

Digitized by Google

se plissait, ses lèvres étaient contractées par une sorte de moue dédaigneuse, son corps tout entier semblait reculer sous le coup d'une subite répulsion; il regardait les hommes d'aussi haut qu'autrefois il regardait ses adversaires politiques, et sans doute il songeait encore, s'il ne le disait point, que tout leur tapage n'atteindrait jamais à la hauteur de son mépris. C'est bien le même homme; tel il fut, tel il est, et s'il apprend encore tous les jours, on peut bien dire qu'il n'a rien oublié. Combien plus sage pourtant, au début de son *Corneille*, lorsqu'il affirme qu'après avoir vu passer toutes les révolutions qui se sont succédé en France depuis soixante-dix ans, on doit se garder autant du découragement que de la présomption!

Quoi qu'il en soit, les prix de vertu, cette année, ont augmenté de valeur en passant par ses mains, et il faut rendre cette justice à l'Académie qu'elle ne les a pas tous accordés, comme c'est la coutume, à des domestiques, dont le seul mérite, très rare, je le veux, était de n'avoir point volé leurs maîtres. Dix-huit ont été décernés, dont quinze à des femmes; mais il faut remarquer que le premier a été mérité par un homme, M. l'abbé Halluin, ce qui semblerait justifier cette opinion, déjà fort répandue, et à laquelle je n'ai garde de me ranger, que la vertu est plus triomphante chez les hommes, mais plus fréquente chez les femmes; qu'elles l'emportent par le nombre et nous par la qualité. C'est un point sur lequel il est bon de laisser la victoire indécise; nous faisons le bien d'une façon plus éclatante peut-être, nous inventons des moyens plus énergiques de le faire, mais elles en font plus que nous; elles sont les exécutrices de nos bonnes œuvres. A qui la palme? M. l'abbé Halluin, simple vicaire d'Arras, a consacré sa vie à l'éducation, au salut des vagabonds et des pauvres. Il les recueille, les instruit, les marie; les suit et les soutient depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Il a fondé une école, qui est en même temps un hospice, où il pourvoit à tous les besoins de leurs corps et de leur âme. Il vit avec eux, comme eux, pour eux; il s'est fait le serviteur des malheureux et le protecteur des faibles. La charité publique, échauffée par la sienne, a augmenté ses ressources, et d'ailleurs le saint homme compte bien que Dieu le secondera. L'établissement devient tous les jours plus prospère, et chacun s'y prêtant assistance, il se transforme en une communauté évangélique, d'où sont même bannies les apparences de l'aumône, qui pourraient effrayer les pauvres honteux. Les études élémentaires, l'apprentissage des travaux manuels, l'habitude du prochain et de la famille, la discipline de la vie, tels sont les biens inestimables dont l'abbé Halluin dote ceux qu'il a recueillis. L'Académie lui a décerné un prix de 5,000 francs : jamais la pensée de M. de Montyon n'a été mieux comprise, ni ses libéralités mieux placées.

Deux noms de femme venaient aussitôt après M. l'abbé Halluin; elles s'étaient signalées par un dévouement égal et par une philanthropie presque aussi ingénieuse. L'une est une Alsacienne qui arrête au passage une partie de ces populations bohémiennes que la mendiante Allemagne rejette sur nous, et qui leur fait aimer la rive française du Rhin autant et même un peu plus que la rive nationale. Elle quête pour eux dans le pays, et leur distribue un petit viatique qui les aide à s'habiller, à voyager et à ne pas

Digitized by Google

mourir de faim. Voilà certes une belle et bonne œuvre, et qui rappelle, par un côté, celle de l'abbé Halluin. Ici encore, c'est un être humain, qui, sans méconnaître l'action de la Providence sur la terre, s'y est substitué un instant pour la concentrer, pour la rendre plus efficace en la rendant plus particulière. Car Dieu, qui daigne gouverner la fourmilière, ne peut pas s'occuper de toutes les fourmis, et il est bon que ses substituts, que ses lieutenants s'en occupent.

Nous ne mentionnerons pas d'autres noms ni d'autres dévouements; tous les noms se ressemblent par leur obscurité, et tous les dévouements par leur grandeur. Partout, ce sont des humbles qui ont travaillé au bonheur de leurs semblables, et qui ont consacré leur vie à adoucir des souffrances qu'ils ont connues ou que leur cœur leur a révélées. Sans doute ils n'ont point tous également réussi; ils n'ont pu déployer le même talent, ni réunir les mêmes ressources; mais la charité remplit leurs âmes, et, s'il est vrai que Dieu n'exige rien de plus, l'Académie ne pouvait se montrer plus exigeante que Dieu.

Le théâtre n'a rien produit, absolument rien durant cette quinzaine, que la rentrée de nos troupes victorieuses, l'amnistie, et enfin la politique générale ont suffisamment remplie; la littérature proprement dite est restée aussi muette que le théâtre, et notre chronique devrait s'arrêter là, si la mort ne lui fournissait de la matière. Nous venons de parler assez longuement des immortels; un peu de nécrologie maintiendra la balance et nous rendra modestes. Un homme que je ne veux point oublier, c'est Jean-François Becquerel, autrement dit l'acteur Firmin, ancien sociétaire de la Comédie-Française, et, si je m'en rapporte à la chronique, un des *amoureux* les plus brillants qu'elle ait jamais possédés. Il aborda également la comédie et le drame, égala Fleury, son maître, et parut digne, autant qu'on pouvait l'être, de recueillir l'héritage de Talma. Il était incomparable dans le *Misanthrope*, comme Monrose dans le *Mariage de Figaro*. Les sociétaires du Théâtre-Français qui lui ont succédé ont ses qualités principales, la grâce, la finesse, le naturel; mais il y joignait la chaleur que ceux-ci paraissent fuir comme un fléau, et sans laquelle pourtant il n'est point de comédie, ni surtout d'amoureux. C'est, du reste, un trait caractéristique de notre temps; on redoute l'excès; on tombe dans la pénurie. Les premières grandes comédies de M. Scribe, les pièces de Casimir Delavigne n'ont jamais trouvé de plus brillant interprète; enfin, il eut l'honneur de créer le rôle d'*Hernani* dans la pièce de Victor Hugo, et de participer ainsi à la révolution romantique. Firmin prit sa retraite, le 6 décembre 1845, dans le *Misanthrope* et le *Legs*. Il avait alors cinquante-huit ans; il en avait soixante-douze quand il est mort.

M. Goubaux, auteur dramatique et directeur du collége Chaptal, était plus jeune de huit ans. Il a donné sous le nom de Dinaux, et en collaboration avec plusieurs écrivains, dont la popularité a dépassé la sienne, quelques drames terribles qui ont eu un terrible succès. *Trente ans* ou la *Vie d'un joueur*, avec Victor Ducange, *Clarisse Harlow*, *Latréaumont*, les *Mystères de Paris*, et, avec M. Legouvé, *Louise de Lignerolles*, qui fut un des derniers beaux rôles de Mlle Mars. Ce qu'on peut dire à sa

Digitized by Google

louange, c'est que dans ses pièces il arrive à la terreur par le sentiment et par le jeu de passions qui, pour être exagérées, ne deviennent jamais brutales; mais non point, comme on le pratique aujourd'hui, par la grossière et banale représentation d'un spectacle matériel.

Reste cette pauvre Mme Desbordes-Valmore, que l'on se figurait toujours jeune et qui avait soixante-douze ans. La voilà morte aujourd'hui; et, sans doute, beaucoup de ses poésies sont mortes avant elle; mais quelques-unes survivront, parce qu'à défaut de style, elle y a mis du cœur. Fort éprouvée dans sa jeunesse, le malheur lui fournit ses inspirations naturelles, trop souvent renouvelées. Les titres de ses recueils sont tristes comme le sentiment qui les a dictés, comme les pensées qu'ils expriment : *Elégies et romances*, *Elégies et poésies nouvelles*, les *Pleurs*, *Pauvres fleurs*, etc. Assurément, ce n'est point là une lecture propre à donner de la gaieté, ni même de l'énergie; l'auteur s'y plaint en femme de douleurs féminines; mais ce qu'il faut remarquer de cette œuvre éplorée, c'est la première date : 1818. Et qui, je vous prie, songeait alors à la poésie lamartinienne, si ce n'est Mme Desbordes, qui est certainement la fille aînée de Chateaubriand? De toutes les personnes de son sexe qui cultivèrent la poésie, de 1820 à 1850, elle est la plus vraiment émue, et ses soupirs sont les plus touchants de tous les soupirs : ils n'ont jamais été couronnés par l'Académie.

A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

30 août 1859.

La tâche de l'histoire serait aisée et son rôle agréable si elle n'avait jamais à enregistrer et à juger que des actes généreux autant qu'habiles, et où les inspirations du cœur s'accordent avec les conseils de la saine politique. Tel est assurément le caractère de l'amnistie décrétée au commencement de la quinzaine qui vient de s'écouler. L'importance de cette mesure réparatrice ne doit point s'apprécier d'après le nombre des exilés qui en profiteront : il est facile de se convaincre, d'après des chiffres qui ont été publiés partout, que la plupart des personnes frappées de condamnations ou atteintes par des mesures exceptionnelles ont déjà été l'objet de grâces individuelles; ce n'est que la très petite minorité qui va rentrer en France en vertu du décret du 16 août. Mais tant que ces condamnations, tant que ces mesures exceptionnelles subsistaient, quand il n'y aurait eu qu'un seul individu atteint par elles, la trace la plus triste de nos discordes civiles n'était pas effacée : il y avait encore des Français privés de leur patrie, vivants témoignages de nos malheurs passés et de nos inquiétudes présentes. Aujourd'hui ce triste spectacle ne sera plus donné aux nations étrangères : ceux de nos concitoyens qui continueront à vivre en dehors du sol de la patrie ne pourront imputer à personne leur exil désormais volontaire. La France ne les craint plus, puisqu'elle les rappelle ; elle ne se souvient même plus de la cause pour laquelle elle les avait éloignés, puisqu'elle leur accorde non pas le pardon, mais l'amnistie, c'est-à-dire l'oubli.

Les circonstances dans lesquelles s'est accompli cet acte ne sont pas moins remarquables que l'acte lui-même. C'est au lendemain d'une guerre glorieuse que le décret bienfaisant a été signé ; et la même main qui venait de guider nos soldats en Italie a rouvert à nos concitoyens les portes de la France. Le moment ne pouvait être plus heureusement choisi. La victoire rendait la clémence plus facile ; la France, triomphante au dehors, calme au dedans, pouvait supporter une mesure qui, un an plus tôt, eût été prématurée, et qui, aujourd'hui, portera sans doute tous ses fruits sans faire naître aucun danger. En accueillant l'amnistie avec l'entière satisfaction

Digitized by Google

qu'elle doit inspirer, il ne conviendrait pas cependant d'en exagérer les résultats : ce serait se faire des illusions et se préparer plus d'un désenchantement. Tout le monde ne l'acceptera pas : nous avons déjà eu connaissance de certaines protestations que le gouvernement, avec une louable tolérance, a laissé reproduire librement. Tous ceux mêmes qui l'accepteront ne s'en montreront peut-être pas suffisamment reconnaissants. C'est là un fait fréquent, et dont il ne faudrait ni trop s'étonner ni trop s'indigner. Les hommes sont ainsi faits, et ceux dont on oublie les fautes ou les erreurs ne consentent pas toujours à les oublier eux-mêmes. L'amnistie n'en aurait pas moins d'utiles résultats, quand même elle ne corrigerait pas tous ceux qui en ont été l'objet : c'est moins sur eux que sur le public tout entier qu'elle exerce une heureuse influence ; c'est moins par son action directe que par ses résultats indirects, si l'on peut ainsi parler, qu'elle doit être jugée ; c'est l'apaisement des passions de la foule et non l'amélioration du caractère de quelques-uns qu'elle a pour objet ; c'est moins à quelques conversions particulières qu'à l'amélioration de l'esprit public qu'elle doit tendre ; si ce résultat est atteint, si la confiance renaît, si les vieilles discordes s'effacent, l'amnistie n'a pas manqué son but, dût-elle faire quelques ingrats. Dans les circonstances présentes, le décret d'amnistie a encore une autre importance : il marque pour ainsi dire le commencement d'une période nouvelle dans l'histoire du second Empire. Jusqu'à ce jour le gouvernement de l'Empereur n'avait été occupé qu'à s'affermir ; presque toutes ses mesures avaient eu en quelque sorte un caractère défensif ; menacé de tous côtés pendant ses premiers jours, il fallait bien qu'il se tînt sur ses gardes ; aujourd'hui il est rassuré sur son existence ; il peut se relâcher sans dangers et sans inconvénients de sa sévérité, ouvrir une série de mesures sagement progressives. Il semble que chacun sente ce besoin nouveau et s'accorde avec ce désir du gouvernement : partout, dans les conseils généraux, dans les journaux, dans le public, certaines questions qui intéressent la population à divers titres commencent à être examinées avec modération, mais avec une certaine animation. La réforme de notre organisation communale, la continuation de cette œuvre de décentralisation qui a été commencée par le gouvernement actuel, enfin le développement de ces grands travaux industriels dont le règne de Napoléon III a marqué aussi l'ère la plus féconde, tous ces objets préoccupent à divers degrés l'attention du public aussi bien que celle du pouvoir, et semblent devoir être l'objet d'un sérieux examen. Nous reviendrons dans peu sur ces divers sujets; nous essaierons d'apporter les idées que peut nous fournir peut-être une certaine expérience dans les matières administratives et commerciales, et de contribuer, autant qu'il sera en nous, à l'étude et à la solution de questions qui touchent aux plus sérieux intérêts de notre pays.

Il serait étrange que la conclusion de la guerre d'Italie, qui a été pour la France l'occasion du grand acte de clémence et d'oubli dont nous venons de parler, ouvrît pour l'Autriche l'ère de réformes libérales dont elle a besoin bien plus encore que nous. Si cela était, on pourrait dire que les malheurs de la guerre se seraient trouvés, jusqu'à un certain point, heureux pour les sujets de l'empereur François-Joseph, et que la France, une

Digitized by Google

fois de plus, se serait montrée fidèle à sa mission, qui semble être de porter partout la civilisation par la guerre. Nos victoires en Crimée ont donné l'autonomie et la liberté aux Roumains ; nos victoires en Lombardie ont affranchi une partie de l'Italie ; si elles pouvaient donner aux sujets de l'Autriche un gouvernement plus libéral et des institutions plus larges, elles auraient certainement produit un grand et beau résultat. Dès le lendemain de la signature des préliminaires de Villafranca, il avait été question de réformes dont la nécessité aurait été sentie par l'empereur François-Joseph. Des conférences longues et fréquentes avaient lieu entre ce prince, plusieurs de ses ministres et certains hommes d'Etat que l'opinion publique regardait comme sensiblement plus libéraux que les conseillers ordinairement écoutés par la couronne. On parlait d'un remaniement ministériel complet, de l'établissement d'un sérieux contrôle financier, et enfin de l'organisation de représentations provinciales. Après plusieurs semaines d'attente et de rumeur, un changement ministériel a eu lieu ; quoique moins considérable qu'on ne l'avait cru, il a une certaine importance : le comte de Rechberg, déjà ministre des affaires étrangères, garde ce poste et devient, en outre, président du conseil des ministres ; le baron de Bach, qui avait été regardé comme l'instrument le plus actif de la réaction qui s'était opérée pendant ces dernières années, est envoyé comme ambassadeur à Rome et remplacé au ministère de l'intérieur par le comte Goluchowski, gouverneur de la circonscription de Lemberg en Gallicie ; le feld-maréchal, baron de Kempen, est remplacé à la police par le baron de Hubner ; le ministère du commerce est supprimé, et ses attributions sont réparties entre les ministères des affaires étrangères, de l'intérieur et des finances ; l'habile ministre des finances M. de Bruck, conserve son portefeuille. En même temps que paraissaient ces diverses nominations, la *Gazette de Vienne* publiait une note semi-officielle dans laquelle étaient sommairement indiquées les questions dont le ministère s'efforcerait de préparer la réalisation, en se tenant également éloigné d'une craintive lenteur ou d'une hâtive imprudence. La *Gazette* plaçait au premier rang l'établissement d'un contrôle sérieux sur les dépenses civiles et militaires, et l'organisation d'un système propre à assurer aux communions protestantes reconnues par l'Etat le libre exercice de leur culte, et à régler la situation des Israélites d'une manière conforme à l'esprit de notre temps. La question des représentations provinciales était présentée d'une manière trop vague, et reculée dans un avenir trop lointain, pour qu'on puisse fonder de grandes espérances de ce côté. On devrait une réelle reconnaissance au ministère s'il réalisait tout au moins les deux premières promesses : la tolérance religieuse, la régularité des dépenses ; ce seraient là deux grands bienfaits, surtout si l'on considère le passé de l'Autriche. Malheureusement, un grand nombre des organes de l'opinion publique en Allemagne, et hors l'Allemagne, n'ont pas accueilli avec une grande confiance la composition nouvelle du ministère et le programme de la *Gazette de Vienne :* on a regretté de ne pas voir entrer dans le cabinet certains hommes d'Etat, fort modérés d'ailleurs, mais dont les vues libérales étaient depuis longtemps connues. Cependant, il serait injuste de vouloir juger les nouveaux ministres

Digitized by Google

sans les avoir vus à l'œuvre : leur passé même ne pourrait pas nous éclairer sur leur conduite future ; car dans un pays tel que l'Autriche, où les hommes d'Etat sont les instruments, généralement assez dociles, de la politique de l'empereur, bien plus que les représentans des idées d'un parti ou de leurs opinions personnelles, ils peuvent changer en même temps que changent les vues du souverain, et après l'avoir servi dans une œuvre de réaction, le servir aussi fidèlement dans une œuvre de liberté. Les premiers actes du ministère autrichien nous diront ce qu'on peut attendre de lui. Nous ne savons si la situation de l'Autriche lui permettrait de supporter sans dangers une mesure analogue à celle qui vient d'honorer le gouvernement de la France : mais nous le souhaitons vivement. Il serait heureux que le cabinet de Vienne pût inaugurer sa politique nouvelle en rappelant tant d'exilés qui souffrent dans toutes les parties de l'Europe : ce serait le meilleur gage de ses intentions bienveillantes et libérales.

Si l'Autriche, qui n'a guère de liberté, en gagne un peu, il ne faudrait pas que le Piémont, qui en a eu beaucoup jusqu'à ce jour, en perdît quoi que ce soit. On sait les sympathies que nous avons, en tant d'occasions, manifestées pour cet Etat : nous l'avons soutenu et encouragé dans la lutte nationale à laquelle il s'était consacré, alors qu'autour de nous beaucoup de ses actes étaient défigurés et calomniés par la passion et par la haine. Nous sommes loin d'avoir changé d'opinion à cet égard : nous continuons à regarder la politique extérieure du gouvernement sarde comme parfaitement loyale, et nous n'aurions garde de méconnaître le désintéressement qu'il a montré dans la question de l'Italie centrale. Mais, précisément parce que nous conservons la plus chaleureuse sympathie pour le Piémont, nous serions affligés que certaines taches dans sa politique intérieure vinssent compromettre l'heureux effet de la conduite sage et ferme qu'il a tenue au dehors. Ce n'est pas sans raison qu'après les préliminaires de Villafranca nous engagions le cabinet La Marmora et Rattazi à rétablir promptement la liberté légale. Nous savions que la prolongation de la dictature a ses dangers, et que l'usage d'un pouvoir discrétionnaire en amène aisément l'abus. Nos prévisions commencent à se justifier. Le cabinet, sorti des rangs du parti libéral, restreint peu à peu la liberté. Les avertissements, les suspensions atteignent fréquemment les journaux, et ces rigueurs s'expliquent d'autant plus difficilement que, pendant qu'elles frappent une certaine partie de la presse, une liberté à peu près complète est laissée à toute une autre fraction de cette même presse. On se demande, d'ailleurs, quel motif peut justifier la prolongation de cet état de choses exceptionnel. Pendant la guerre on le comprenait, à la rigueur, quoique la nécessité n'en fût pas absolument démontrée. D'ailleurs, M. de Cavour, dont on a dit tant de mal, a toujours usé des pouvoirs qui lui étaient confiés avec beaucoup plus de discrétion que le ministère actuel. Et cependant la lutte durait alors ; les ennemis étaient presque aux portes de Turin. Aujourd'hui la guerre est terminée : on nous dit vainement que la paix n'est point encore définitive ; en fait, l'état de paix existe. Il y a des congrès qui ont duré un an et davantage ; si la conférence de Zurich se prolonge de la sorte, les Piémontais devront-ils être aussi longtemps privés des avantages

Digitized by Google

de l'ordre légal, et le gouvernement dépourvu de l'appui et du contrôle des Chambres? Vainement, nous dit-on encore que le ministère veut se réserver de faire lui-même certaines lois d'assimilation entre la Lombardie et le Piémont. En ce cas, qu'il se hâte et qu'il rédige promptement ces lois, dussent-elles être imparfaites : les Chambres les réformeront plus tard. Mais surtout, qu'il s'empresse de rentrer dans l'exercice paisible du régime constitutionnel. Quand de nouveaux dangers menaceront le Piémont, il sera temps de demander de nouveaux pouvoirs exceptionnels, si toutefois cette récente expérience n'a pas montré que la pratique sérieuse des lois eût été préférable à ces mesures d'une utilité contestable. La liberté, en Piémont, sous un souverain dont personne ne songe à menacer sérieusement la couronne, et où les partis ne deviennent pas tout de suite des factions, n'a pas les mêmes dangers que dans d'autres pays. Sérieusement appliquée, elle a fait la moitié de la force du Piémont, dans ces dix dernières années : il serait bien aveugle s'il renonçait à une arme aussi puissante.

Hâtons-nous d'ajouter que nous ne craignons pas sérieusement ce danger pour la Sardaigne. Le moment serait mal choisi pour renoncer à sa politique libérale, quand celle-ci porte déjà ses fruits pour elle et que les provinces voisines de l'Italie s'efforcent de l'imiter. La Toscane, Parme, Modène, les Légations, ont sans doute pris modèle sur le Piémont dans les tentatives qu'elles font pour se donner des institutions libres, et l'on ne saurait nier que jusqu'à présent les peuples de ces pays n'aient montré une certaine sagesse, même dans leur entreprise aventureuse, et une certaine prudence, même dans leurs plus grandes hardiesses. S'ils continuent à se conduire ainsi, on devra convenir que ce ne sont plus les mêmes Italiens dont on a vu les fautes et les malheurs en 1848, et qu'ils ne sont pas éloignés d'être capables de se gouverner eux-mêmes. Quelque sort qui doive leur être attribué ultérieurement, cette expérience leur aura été favorable. Elle aura fait cesser beaucoup de préventions injustes. Les populations ont été très calmes, et les gouvernements provisoires, en général, assez sages. Le personnage dont l'influence est prépondérante dans l'administration de la Toscane, le baron Ricasoli, paraît avoir plusieurs des qualités d'un véritable homme d'Etat. L'assemblée élue dans ce pays s'est réunie, comme nous l'avons dit dans la dernière Chronique, le 11 de ce mois. Après avoir entendu un rapport du baron Ricasoli sur la situation actuelle de la Toscane, elle a voté, au scrutin secret et à l'unanimité, deux propositions successives : l'une ayant pour but d'exclure formellement la maison de Lorraine du trône grand-ducal, l'autre de demander l'annexion de la Toscane au Piémont. Elle a laissé au gouvernement provisoire le soin de poursuivre des négociations auprès des cours européennes pour obtenir la réalisation de ce double vœu, et elle a été prorogée. Ce qui ajoute à l'importance de ces décisions, c'est qu'elles n'ont été inspirées par aucune pression violente de l'opinion du dehors; c'est qu'en outre l'assemblée est composée presque en totalité des membres les plus distingués de l'aristocratie toscane, auxquels on ne saurait imputer des tendances révolutionnaires. Parme, Modène, les Légations, suivent en tous

Digitized by Google

points l'exemple de la Toscane, nomment des assemblées comme elles, émettent ou vont émettre des vœux identiques. Pour mieux appuyer leurs vœux, ces différentes provinces ont formé une sorte de ligue; elles ouvrent des emprunts, forment une armée, appellent le général Garibaldi pour en commander une partie ou la totalité; elles s'organisent, en un mot, de manière à faire entendre leurs réclamations, et à ne point laisser disposer de leur sort sans avoir au moins élevé la voix devant l'Europe.

En présence de ces manifestations dont il ne faut pas exagérer la portée, mais dont il est impossible néanmoins de méconnaître absolument la valeur, on se demande naturellement quel parti adopteront les cabinets européens. Le gouvernement du roi Victor-Emmanuel éprouve, on le comprend sans peine, un certain embarras en se voyant placé entre les stipulations de Villafranca et des vœux si persistants en faveur de l'annexion; il est probable qu'il ne prendra aucune décision sans avoir demandé conseil aux puissances amies. Les principaux journaux de la Russie et de l'Angleterre, dans lesquels on est accoutumé à chercher l'écho de l'opinion qui prédomine dans les gouvernements de ces deux pays, se montrent nettement favorables à la conduite et aux vœux des populations de l'Italie centrale, et déclarent qu'il faudra en tenir grand compte dans le règlement futur des affaires de la Péninsule. Les feuilles prussiennes se tiennent dans une grande réserve. Quant à la France et à l'Autriche, quelle pourra être leur conduite? D'une part, les préliminaires de Villafranca stipulent le rétablissement des princes dépossédés, mais il n'y est pas dit que cette restauration aura lieu par la force, et les deux souverains semblent avoir cru qu'elle pourrait s'opérer facilement par la persuasion, ce qui paraît aujourd'hui bien douteux. D'un autre côté, les déclarations réitérées de lord John Russell dans le Parlement anglais, et les assertions de la plupart des journaux de tous les pays semblent exclure la possibilité d'une intervention armée. Nous croyons, en effet, peu admissible que la France du moins envoyât pour détruire le gouvernement provisoire de Toscane ce même corps d'armée qui a contribué, par sa présence, à l'affermir et presque à le fonder. En ce qui regarde le duc de Modène, la question est encore plus délicate; jusqu'à l'heure présente, ce prince, s'il nous en souvient, n'a pas encore reconnu S. M. Napoléon III comme empereur; pour lui, le souverain légitime est toujours Henri V. Il serait donc aussi peu naturel à lui de recevoir les secours du gouvernement français qu'à celui-ci de les lui offrir. Reste l'intervention autrichienne. Mais pouvons-nous la tolérer? Assurément, la meilleure solution serait encore celle qui s'obtiendrait par des moyens pacifiques. Mais une conciliation ne serait possible que si de chaque côté des concessions étaient faites. Il est probable que les populations ne tiendraient pas absolument à l'annexion au Piémont, si elles obtenaient des souverains autres que ceux qui les ont abandonnés. A ce point de vue, les conditions qui avaient été posées dans le projet présenté par la France au cabinet anglais, et transmis par celui-ci à l'Autriche avant l'entrevue de Villafranca, auraient offert une solution assez satisfaisante. Il s'agissait, si nous ne nous trompons, de donner la Toscane à la maison actuelle de Parme, Parme et Modène à la Sardaigne. Mais, après les préliminaires de

Digitized by Google

Villafranca, des bases semblables peuvent-elles encore être remises en discussion ?

Si nous en croyons des renseignements assez concordants, cette grave question de l'Italie centrale, l'une des plus épineuses qui puissent être agitées en ce moment, n'aurait pas encore été soumise aux plénipotentiaires de Zurich. Jusqu'à ce jour, leur attention se serait portée particulièrement sur les rapports assez délicats que la délimitation nouvelle crée entre les deux fractions du royaume lombard-vénitien, hier encore réunies, et principalement sur la part que la Lombardie doit supporter dans l'ancienne dette autrichienne. Si quelques paroles du comte Colloredo ont pu faire croire qu'une entente complète était sur le point de s'établir entre les négociateurs des trois puissances, les renseignements ultérieurs n'ont point encore suffisamment confirmé cette induction ; et il n'y a du reste rien qui doive étonner si des questions aussi graves et aussi complexes que celles qui s'agitent à Zurich ont besoin d'être étudiées avec lenteur et résolues avec maturité. Aussi assure-t-on de divers côtés que les travaux de la conférence se prolongeraient jusqu'à la fin de septembre.

Cependant la France, avant même que la paix ait pris un caractère définitif, commence à exécuter le désarmement qu'elle avait annoncé. Des congés sont accordés à un grand nombre de soldats : une partie des chevaux de la cavalerie sont mis à la disposition des cultivateurs qui voudront les employer aux conditions fixées par l'Etat. On peut donc se préparer à reprendre ces *travaux de la paix* dont l'Empereur, en revenant de l'armée, a donné le signal. L'Angleterre, au contraire, encore mal remise de ses récentes alarmes, croit devoir prendre de nouvelles mesures pour assurer sa défense contre des dangers qui ne semblent pas imminents ; et la reine vient de nommer une commission spéciale pour étudier cette question. En même temps, la Chambre des représentants de Belgique a voté, après une discussion animée, le projet que lui avait présenté le gouvernement pour les nouvelles fortifications d'Anvers.

La France ne néglige rien cependant pour calmer toutes les appréhensions qui auraient pu naître autour d'elle. Nous pourrions citer comme un effort fait dans ce sens, et comme une nouvelle déclaration en faveur de ces *travaux de la paix* dont nous parlions plus haut, le remarquable discours prononcé par M. de Morny à l'ouverture de la session du conseil-général du Puy-de-Dôme. Il appartenait naturellement à l'homme éminent qui occupe une place si élevée dans les conseils du souverain et dans ceux de la nation de traduire à la fois les sentiments et de l'Empereur et de la France ; il l'a fait en de nobles et sages paroles, que nous aimons à reproduire : « Messieurs, a-t-il dit, si nous voulons faire la guerre à l'Angleterre, achevons résolument nos moyens de transport et de circulation ; mettons-les en communication avec nos houillières, abaissons le prix de revient de toutes nos matières premières et de tous nos objets fabriqués ; imitons le peuple anglais dans ce qui nous manque ; puisons nos forces dans l'esprit d'association, sans recourir toujours à l'appui et à l'aide du gouvernement ; apprenons à nous servir du crédit ; tâchons de conquérir et de conserver, par l'usage prudent que nous en saurons faire, ces libertés qui font l'homme le maître

Digitized by Google

absolu de son bien, et qui n'ont de limite que le tort fait à autrui. Oui, faisons à l'Angleterre une guerre industrielle et commerciale, lutte de progrès et de civilisation, loyale, avouable, et qui profitera au bien-être de tous. » On remarquera en quels termes discrets, mais significatifs, M. le comte de Morny invite la France à prendre part à un progrès libéral. Un autre des conseillers les plus éclairés et les plus populaires de l'Empereur, M. le vicomte de la Guéronnière a exprimé, dans son discours au conseil général de la Haute-Vienne, des idées analogues à celles dont M. de Morny s'est fait l'interprête : « Messieurs, la France va revenir désormais aux conquêtes du travail, de l'intelligence et de la science, car sa nature n'est faite ni pour le repos, ni pour l'immobilité. L'ascendant qu'elle vient d'acquérir ne servira qu'à donner plus d'élan à son activité pour tous les progrès de l'agriculture, de l'industrie, des arts et des lettres. Le dévouement avec lequel elle a sauvé l'Italie lui réserve pour l'avenir de précieuses et nobles compensations. Déjà, un acte de généreuse clémence a rendu une patrie à ceux qui l'avaient perdue. L'amnistie honore le cœur de l'Empereur, en même temps qu'elle constate sa puissance. L'Empereur a rapporté de Magenta et de Solferino le droit d'être généreux et libéral. » C'est un beau et noble langage. Nous n'avons qu'à souhaiter que les généreuses paroles prononcées par des orateurs aussi autorisés, soient toujours le programme de la politique impériale.

ÉDOUARD BOINVILLIERS

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME

JUILLET et AOUT 1859. (8e année. — 2e série.)

Du Pouvoir temporel du Pape (1re partie), par M. le vicomte G. DE LA TOUR, député au Corps législatif 5

Alba (4e partie), par M. Louis ENAULT 30

Les Gens de mer : Scènes et récits de la vie militaire et de la vie marchande (3e partie), la Tempête, la Belle, Iceberg-Sound, le Naufragé, par M. Léopold CONSTANTIN.. 76

Relations diplomatiques et commerciales de la Russie avec la Chine, par M. Alexandre BONNEAU.. 97

De la Réforme des lois civiles sous la constitution de 1852, par M. Arthur DESJARDINS.. 129

Le Cabinet Derby, sa Politique et les causes de sa chute.. 147

La Bataille de Solferino, étude sur les plans et les manoeuvres des deux armées, par un officier général. 164

Chronique politique, par M. Ed. BOINVILLIERS, maître des requêtes au Conseil d'État. . 177

Cain, nouvelle (1re partie), par M. Henri RIVIÈRE. 185

Scènes et Paysage dans les Andes : les Sources de l'Apurimac, par M. Paul MARCOY. 217

Alba (5e partie), par M. Louis ENAULT.. 254

Du Pouvoir temporel du Pape (2e partie) : les Ennemis du Saint-Siége et les États pontificaux a notre époque, par M. le vicomte G. DE LA TOUR.. 293

L'Attitude de l'Allemagne dans le conflit austro-italien, par M. Edouard SIMON.. 321

Médailles antiques (poésies), par M. LECONTE DE LISLE.. 348

Chronique littéraire, par M. A. CLAVEAU. 352

Chronique politique, par M. Ed. BOINVILLIERS, maître des requêtes au Conseil d'État. . 362

Cain, nouvelle (2e partie), par M. Henri RIVIÈRE. 377

Les Confessions de deux enfants du siècle, par M. Hippolyte BABOU. 411

Digitized by Google

ALBA (6e partie), par M. LOUIS ÉNAULT 433

LES FINANCES DE L'AUTRICHE DANS LA GUERRE ET APRÈS LA PAIX, par M. J.-E. HORN. . 465

ÉCRIVAINS ET POÈTES MODERNES DE LA POLOGNE : LE COMTE SIGISMOND KRASINSKI, par M. P. DE SAINT-VINCENT. 496

REVUE CRITIQUE : *Mademoiselle Mariani*, de M. Arsène Houssaye, par M. CHARLES PERRIER. — *Dictionnaire de l'Administration française*, de M. Maurice Block. — *Dictionnaire général d'Administration*, publié sous la direction de M. A. Blanche, par M. HENRI DE SERRES. — *Commentaire-Traité théorique et pratique des priviléges et hypothèques*, de M. Paul Pont, par M. ARTHUR DESJARDINS. — *Lettres sur la Création terrestre*, de M. le docteur Filippi, par M. V. VIDAL.— *Un mois en Allemagne. Nauheim*, de M. H. de Pène, par M. MAX BERTHAUD.— *François de Jussac d'Ambleville, sieur de Saint-Preuil*, de M. Auguste Janvier, par M. CH. LEDUC. — *Les OEuvres poétiques d'André de Rivaudeau, gentilhomme du Bas-Poitou*, de M. Mourain de Sourdeval, par M. F. GIRAUDEAU. 531

CHRONIQUE LITTÉRAIRE, par M. A. CLAVEAU. 544

CHRONIQUE POLITIQUE, par M. ED. BOINVILLIERS, maître des requêtes au Conseil d'Etat. 552

DES IMPÔTS DE CONSOMMATION (2e partie), par M. E. DE PARIEU, vice-président du Conseil d'État, membre de l'Institut. 561

ALBA (7e partie). par M. LOUIS ENAULT. 573

LES GENS DE MER : SCÈNES ET RÉCITS DE LA VIE MILITAIRE ET DE LA VIE MARCHANDE (4e partie), BAHIA. — LA RUINE. — HISTOIRE DU CAPITAINE FOUETTÉ. — LA LUNE DU CAP CLEAR. Par M. LÉOPOLD CONSTANTIN. 603

LES IDÉES SUR LA POLITIQUE SOCIALE EN ALLEMAGNE, par M. ALBERT LEFAIVRE. 628

DES NOUVELLES ARMES DE JET ET LEUR RÔLE DANS LA DERNIÈRE GUERRE, par M. F. HUGONNET. 655

DE QUELQUES RÉCENTS ÉCRITS SUR LA PHILOSOPHIE DU BEAU, par M. J. ALAUX. 680

LES REVUES ANGLAISES : *The Edinburgh Review. — The Quarterly Review. — The Westminster Review. — The British Quarterly Review* (juillet 1859). — *Blackwood's Magazine. — Colburn's new Monthly Magazine. — Bentley's Miscellany. — The Athenæum. — The Critic* (juillet et août 1859) ; par M. NORTH PEAT. 714

REVUE CRITIQUE : *Institution au Droit français*, de Claude Fleury, publication de M. Ed. Laboulaye, par M. ARTHUR DESJARDINS. 731

CHRONIQUE LITTÉRAIRE, par M. A. CLAVEAU 735

CHRONIQUE POLITIQUE, par M. ED. BOINVILLIERS, maître des requêtes au Conseil d'Etat. . 743

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron. 5.

Digitized by Google

2e SÉRIE. — T. II, N° 9. 15 JUILLET 1859.

ATHENÆUM FRANÇAIS

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE CONTEMPORAINE.

Bulletin critique.

Blanche d'Orbe, par H. CASTILLE. 2 vol. in-18. Paris, Sartorius. 1859.

La spoliation d'une jeune orpheline par des tuteurs coupables, qui ne reculent même pas devant le crime pour arriver à leurs fins, voilà certes un sujet fait pour soulever l'indignation des âmes sensibles et vertueuses, surtout si les persécutions d'un débauché s'ajoutent encore aux malheurs de la pauvre victime. Cette indignation déborde le roman de M. Castille; il l'exprime avec une vivacité souvent emphatique, et ce drame, assez bourgeois d'ailleurs, prend, dans sa sensible imagination, des proportions épiques. Mme de Beauvilliers devient une *lady Macbeth*; Saint-Ange n'est même pas un Lovelace, c'est un *Don Juan doublé d'Hamlet*. Blanche d'Orbe est la *plus infortunée en même temps que la plus angélique des créatures;* les malheurs qui fondent sur elle sont *les plus grands qu'il soit donné à la plume de raconter*, et la plume de M. Castille *se refuse souvent à tracer les détails de cette horrible histoire*. Si l'on retranche cette excessive prétention qui entraîne souvent l'auteur dans des hardiesses de style assez singulières, il reste un roman intéressant, écrit avec vivacité et sentiment. *Blanche d'Orbe* a été publiée pour la première fois dans la *Revue Contemporaine* en 1852. A. V.

Les Filles sans dot, par MAX VALREY. In-12. Paris, Lévy. 1859.

Par son style et sa manière, M. ou Mme Max Valrey appartient à l'école de George Sand; mais il ou elle évite le sophisme, qui constitue en partie l'originalité de notre grand romancier. On pourrait chercher dans ses romans le contre-pied moral de ceux de George Sand. Deux nouvelles composent le volume qu'il ou elle vient de publier : *Marcelle* et *Léonie*. Marcelle fuit l'époux que ses parents lui ont imposé malgré elle, mais elle lutte avec courage contre un amour que lui interdit le devoir; enfin, épuisée par cette lutte, elle revient mourir auprès de ses parents, ruinés et malheureux. Léonie, au contraire, a sacrifié son amour à l'attrait d'un riche mariage; elle trouve son châtiment dans les dédains de celui qu'elle a méprisé et que son talent a rendu célèbre. — Ces deux nouvelles sont écrites d'un style délicat et naturel, qui évite également l'enflure et la vulgarité. M. ou Mme Valrey abuse un peu de la forme épistolaire; son talent, qui se prête plus à la narration qu'à l'expansion, semblerait, au contraire, devoir la lui faire éviter. La forme indirecte donnerait à la fois plus de vivacité à son récit et plus de naturel à ses personnages. Ce jeune talent aurait besoin d'être bien dirigé. A. V.

Christian, par Francis WEY. In-12. Paris, librairie nouvelle. 1859.

M. Wey a voulu nous montrer dans son roman, nous dit-il, « l'anomalie qu'introduisent nos mœurs, par l'éducation, entre les hommes et les femmes, si frappante que les uns ne semblent pas appelés à partager la destinée des autres. » Cette anomalie est sans doute contestable, et peut-être n'eût-il pas fallu prendre, pour la prouver, deux éducations d'exception, ainsi que l'a fait M. Francis Wey. Il convient lui-même que *peu de jeunes gens* de nos jours ont été élevés comme l'a été Christian, sous la direction d'un abbé mousquetaire, qui, il nous permettra de le dire, trahissait singulièrement la confiance des parents, en gâtant le caractère de ses élèves, et en les maintenant dans la plus complète ignorance. L'éducation d'Eliane, pour avoir été un peu mieux conduite, n'a guère produit des fruits plus naturels; toutes nos demoiselles élevées au Sacré-Cœur ne songent pas à se faire religieuses,

Digitized by Google

et surtout ne conçoivent pas l'amour de l'étrange façon dont le conçoit Eliane, qui veut enfermer son amant dans un séminaire, tandis qu'elle s'enfermera elle-même dans un couvent. Ce n'est pas le seul reproche qu'une critique chatouilleuse pourrait adresser à ce roman, et il nous semble que la façon dont Daubigny adopte Christian, parce qu'il a un jour accepté de lui un verre de Champagne, est pour le moins originale. Le style de M. Wey est étudié, il l'est trop peut-être, ce qui lui donne un tour affecté et oblige l'esprit à une attention parfois pénible. Nous voudrions aussi lui voir abandonner quelques expressions vulgaires et quelques tours familiers, disparates surtout au milieu de son style tendu. — L'*Eté de la Saint-Martin*, qui termine le volume, pouvait fournir matière à une charmante nouvelle; nous nous fussions volontiers intéressé aux adorables coquetteries d'une enfant vis-à-vis d'un vieillard qui est sur le point de s'y laisser prendre. Nous en voulons beaucoup à l'auteur de n'avoir pas introduit dans ce récit la simplicité et le naturel que le sujet commandait. Pour que le talent de M. Wey prît le rang qui lui convient, il lui faudrait surtout plus d'abandon. A. V.

Uranie, poème mystique, par E. de Porry (premier chant). In-8. Marseille. 1859.

M. de Porry nous dit dans sa préface, qu'il se propose de « figurer dans *Uranie* cette recherche de l'idéal, cette aspiration vers un monde meilleur, que le poète et le penseur poursuivent sans jamais l'atteindre complétement. » C'est là une pensée poétique capable de féconder le talent. Nous devons attendre, pour juger l'œuvre de M. de Porry, qu'elle soit plus avancée. Nous lui recommandons, en attendant, d'éviter le vague et de préciser un peu son idée, que l'on a souvent peine à saisir. Il devra aussi travailler son vers avec plus de soin, lui donner plus de force et de netteté. A. V.

Les Maçons de la Creuse, par Louis Bandy de Nalèche, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Paris, Dentu. 1859.

Depuis plus de deux siècles la Marche et le Limousin ont le privilége de fournir des maçons à presque toute la France. Ce sont les mains des pauvres et laborieux enfants de la Corrèze, de la Haute-Vienne et surtout de la Creuse qui ont élevé toutes ces merveilles dont Paris est si fier. En 1817, on évaluait à 23,000 le nombre des ouvriers maçons établis à Paris, en dedans ou en dehors des barrières : depuis 1852, époque où les transformations qu'a subies la ville y ont appelé un grand nombre d'ouvriers, M. Bandy de Nalèche croit que ce chiffre doit être porté à plus de 30,000, dont les trois quarts au moins sont fournis par les trois départements cités plus haut. M. Bandy de Nalèche a étudié cette curieuse émigration; il en a approfondi les causes, il en a montré les conséquences, qui ne sont pas toutes heureuses. Il a essayé d'indiquer les moyens par lesquels on parviendrait à en faire disparaître les inconvénients sans en supprimer les avantages, à conserver à Paris des ouvriers utiles, sans priver l'agriculture de tous les bras qui lui sont nécessaires. Le savant auteur s'est trouvé ainsi amené à traiter des questions beaucoup plus vastes que ne semblait l'indiquer son titre, de l'émigration des campagnes, du morcellement de la propriété foncière, de la liberté de tester. Il serait téméraire de prétendre que toutes les opinions de M. Bandy de Nalèche sur ces points délicats soient absolument inattaquables; mais ceux mêmes qui pourraient en combattre quelques-unes devront reconnaître dans M. Bandy de Nalèche ce que ses précédents travaux avaient déjà montré : un esprit élevé en même temps que pratique, et animé d'un sincère amour du bien public. R. V.

Les Matines du reclus de la vallée de Montmorency, par Léon Marie. In-8. Paris, Dentu. 1859.

M. Léon Marie a aimé une sœur et une maîtresse, et il a cru que ce double amour devait suffire à le rendre poète. Mais la préoccupation du vers a enlevé à sa passion la vérité et la vie qui en faisaient l'intérêt : elle est devenue froide et maniérée, et n'a plus pour nous qu'un charme médiocre. — Le vers est pénible et recherché; des exemples le prouveront.

« Hélas! pourquoi, ma sœur, le carmin, tache nette,
» Comme une rose au lait poind-il à ta pommette?
. . . . . .
» Sauvez-la, sauvez la? Comblez dans sa poitrine
» Ses vides épuisants, la sanglante piscine!
» A sa paume brûlante arrachez ces feux lents!
» Qu'on éteigne la toux, les sueurs homicides, etc. »

A. V.

Recueil de l'Académie des jeux floraux, année 1859, in-8. Toulouse.

L'Académie des jeux floraux a gardé au milieu de notre siècle positif, son inaltérable enthousiasme pour la poésie Il faut l'en louer ainsi que ceux qui répondent chaque année à son bienveillant appel. Il serait trop long d'examiner une à une les pièces qui composent le Recueil de cette année, et qui toutes cependant méritent l'attention à divers titres. La première partie contient un choix de poésies; les unes ont été couronnées, les autres remarquées au concours. Ce sont pour la plupart d'excellents modèles de poésie académique : de la correction, de la pompe, et même une certaine vivacité, avec beaucoup de floritures classiques. Ceci n'est point un reproche; mieux vaut cette poésie un peu froide peut-être, mais pleine de bon sens, que les écarts extravagants de certaine école. — L'Académie avait proposé pour le prix d'éloquence cette question : *D'où vient que de nos jours la haute comédie a disparu de la scène pour céder la place à des compositions dramatiques où la morale n'est pas moins offensée que l'art?* C'était un beau sujet; nous trouvons dans ce volume trois discours où il est traité avec talent; cependant

Digitized by Google

l'Académie n'a pas donné de grand prix, et en cela elle s'est montrée sévère. — La seconde partie du volume est composée des éloges des membres morts dans l'année, MM. Delquié et Féral, et des remerciements de leurs successeurs, MM. d'Aiguesvives et Albert! On y trouve encore quelques jolis morceaux, la plupart en vers, de MM. les mainteneurs et maîtres, et enfin un rapport de M. Barbot sur le concours de cette année, rapport plein de finesse et d'esprit, et ce qui n'a pas moins de valeur à nos yeux, plein de bienveillance et de scrupuleuse équité. Quelque dure que soit notre époque à la poésie et à l'enthousiasme littéraire, l'Académie des jeux floraux sait en maintenir le goût et l'émulation. Tous les amis des lettres devraient l'en remercier. A. V.

Impressions et Visions, par Henri CANTEL. In-12. Paris, Poulet-Malassis et Debroise. 1859.

M. Cantel est poète par le sentiment et par la forme, et pourtant il manque d'originalité. La faute en est peut-être au genre qu'il a choisi. Sa nature le rapprochait d'Alfred de Musset, et il a pris M. Théodore de Banville pour maître. Il appartient, par les allures qu'il se donne à ce petit cénacle qui tranforme la poésie en un exercice rhythmique plus ou moins spirituel. A chaque instant il étouffe en lui le sentiment par la recherche de l'esprit; c'est un triste suicide. En suivant une autre voie, M. Cantel eût pu prendre une place distinguée parmi nos poètes de second ordre. Quand son caractère l'emporte et lui fait oublier un instant les préjugés de son école, il s'élève à la véritable poésie. On en trouvera la preuve dans ses vigoureuses satires contre les courtisanes et dans sa pièce à Alfred de Musset, qui rappelle un peu les *Nuits* de ce charmant poète. Là est sa véritable manière : il semble qu'il la place au contraire dans les sonnets ou dans les petits vers qui remplissent son recueil. A. V.

Romans parisiens, par Arsène HOUSSAYE. In-12. Paris. 1859.

Cinq nouvelles fort jolies et fort intéressantes composent ce volume, qui n'est pas complétement inédit. Tout le monde connaît ce récit charmant qui a pour titre : *La Vertu de Rosine*? Pauvre enfant! sa candeur et sa droiture lui ont fait éviter tous les dangers qu'accumulaient sur ses pas la beauté, la pauvreté, l'isolement! Et maintenant, l'amour naïf va peut-être la perdre! Mais sa vertu ne faillira pas; elle trouve la mort dans la force de son amour. Ce récit spirituel et attendrissant à la fois restera une des productions les plus gracieuses de la littérature légère de notre époque. M. Arsène Houssaye y évite presque constamment l'affectation et la recherche qui rendent parfois fatigante la finesse même de son esprit. — Les autres nouvelles ont aussi beaucoup de charme et d'originalité; ce sont souvent de spirituelles satires : le *Repentir de Marion*, le *Valet de cœur et La Dame de carreau*, *Mademoiselle de Baupréau*, le *Treizième convive*. A. V.

Les Mystères du désert, souvenirs de voyages en Asie et en Afrique, par HADJI-ABD'EL-HAMID-BEY (colonel DU COURET). 2 vol. in-12. Paris, Dentu. 1859.

M. Du Couret est un voyageur intrépide, qui a exploré les régions les moins connues de l'Asie et de l'Afrique. Son zèle l'a poussé jusqu'à embrasser le mahométisme, afin d'assurer une plus grande sécurité à ses excursions. M. Du Couret est voyageur plutôt que littérateur; il y aurait donc injustice à critiquer avec minutie son style trop peu soigné. Mais il n'eût rien perdu à prendre un titre plus simple et plus sincèrement exempt de prétentions, et l'intérêt scientifique de son ouvrage eût gagné à une forme plus méthodique et plus didactique. Il n'y a pas assez d'ordre ni d'ensemble dans ces notes recueillies un peu au hasard. A. V.

L'Avare, comédie de Molière, en cinq actes, mise en vers par M. A. MALOUIN, administrateur de l'hôpital général du Mans. In-8. Paris, Deserre. 1858.

M. Malouin a mis en vers l'*Avare* de Molière : si M. Malouin a des loisirs et s'il aime à les occuper par la versification, nous ne pouvons que le féliciter sur le choix du sujet; si, de plus, M. Malouin a voulu faire part à ses concitoyens du résultat de ses exercices, personne certes ne pourrait l'en blâmer; si, enfin, M. Malouin a voulu faire une bonne œuvre en vendant son ouvrage au profit des Petites Sœurs des pauvres, il mérite tous nos éloges, et nous souhaitons à son livre le plus grand succès. Mais si M. Malouin a élevé plus haut ses visées, s'il a cru faire une œuvre littéraire, sérieuse et durable, nous pensons qu'il s'est trompé, et le choix de son sujet nous paraît une grande hardiesse. Il est malaisé de mettre en vers la prose de Molière, et si le grand poète comique n'a pas écrit sa comédie en vers comme il l'a fait pour le *Misanthrope*, c'est qu'il a parfaitement compris que ce tableau réel du vice le moins poétique de l'humanité, ne comportait pas le langage des dieux. A. V.

Lysis, histoire contemporaine, par M. CH. GOURAUD. Paris, Durand, 1859.

C'est rendre service à un homme de mérite que de l'avertir quand il s'égare. M. Ch. Gouraud a dépensé dans ce volume plus de qualités de pensée et de style, plus d'érudition de tout genre, plus de goût, plus de finesse d'analyse qu'il n'en aurait fallu pour composer plusieurs excellents ouvrages d'un autre ordre : cependant il n'a fait qu'un médiocre roman. Ce livre prouve une fois de plus qu'il y a une chose plus rare que d'avoir du talent : c'est de savoir s'en servir. Dans l'intérêt de M. Ch. Gouraud, nous devons souhaiter qu'il revienne à ses sérieuses études économiques et historiques, qu'estiment ses adversaires eux-mêmes, et qui lui ont fait une honorable et légitime réputation. R. V.

Digitized by Google

Poésies populaires serbes, traduites sur les originaux, avec une introduction et des notes, par AUGUSTE DOZON, in-12. Paris, Dentu, 1859.

Deux poèmes importants composent ce volume : la *Bataille de Koçovo* et *Marko Kraylievitch* ; ils sont accompagnés d'un choix de poésies héroïques et domestiques. Ces poésies slaves, peu connues jusqu'à ce jour, ont le caractère grandiose et original des poésies primitives ; les poèmes héroïques ont une teinte ossianesque. Ce caractère mélancolique et fantastique distingue presque toute la littérature du nord, comme la chaleur des tons et la vivacité du récit distinguent la littérature du midi. Les chants domestiques qui terminent le volume se font remarquer par une naïveté gracieuse et une familière simplicité. Le recueil de M. Dozon fournira l'occasion d'intéressantes études, et nous devons lui savoir gré de la patience consciencieuse de ses recherches. A. V.

Bulletin bibliographique.

LIVRES FRANÇAIS.

Aumet (Léonie d'). Etiennette. Silvère. Le Secret. In-18. Paris, L. Hachette.

Baudy de Nalèche. Les Maçons de la Creuse. In-8. Paris, Dentu.

Blosseville (le marquis de). Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie. In-8. Paris, Guillaumin.

Cantu (César). Histoire des Italiens, traduite par M. A. Lacombe. Tome II. Gr. in-8. Paris, Firmin Didot frères.

Capefigue. Mademoiselle de La Vallière et les favorites des trois âges de Louis XIV. In-18. Paris. Amyot.

Carné (le comte de). La Monarchie française au XVIIIe siècle. Etudes historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV. In-8. Paris, Didier.

Castille (H.). Blanche d'Orbe, précédée d'une notice sur Clarisse Harlowe et la Nouvelle Héloïse. 2 vol. in-18. Paris, Sartorius.

Chastel (Etienne). Le Christianisme et l'Eglise au moyen âge. In-12. Paris, J. Cherbuliez.

Doctrine (la) de l'Amour, roman hindoustani, traduit par M. Garcin de Tassy. Gr. in-8. Paris, B. Duprat.

Du Camp (Maxime). Le Salon de 1859. In-18. Paris, à la librairie nouvelle.

Etudes sur la Marine. In-8. Paris, Michel Lévy frères.

Fabrizi (Jean). L'Italie après la guerre, traduit de l'italien par M. Martin Doisy. In-8. Paris, Didier.

Furetière (Ant.). Factums contre quelques-uns de l'Académie française, avec une introduction, par M. Ch. Asselineau. 2 vol. in-12. Paris, Poulet-Malassis et de Broisse.

Girardin (Emile de). L'Equilibre européen. In-18. Paris, Michel Lévy.

Goncourt (Edm. et Jules). Les Saint-Aubin (le dix-huitième siècle), étude contenant quatre portraits inédits gravés à l'eau forte. In-4. Imprimé par Perrin, à Lyon. Paris, Dentu.

Hamel (Ernest). Histoire de Saint-Just, député à la Convention nationale. In-8. avec deux portraits. Paris, Poulet-Malassis et de Broisse.

Houssaye (Arsène). Romans parisiens. In-18. Paris, F. Sartorius.

Kerséman (H. de). Bric-à-brac. In-18. Paris, Dentu.

Laboulaye (Ed.). Abdallah. In-18. Paris, Hachette.

Lefeuve. Poésies. 2 vol. in-32. Paris, Rousseau.

Martin (Henri). Histoire de France. T. XIV. In-8. Paris, Furne.

Martin (L. A.). Histoire universelle de la morale. 1er volume : Histoire de la morale chez les Chinois. In-18. Paris, Bestel et compagnie.

Mary-Lafon. Mœurs et coutumes de la vieille France. In-18. Paris, Dentu.

Michiels (Alfred). Histoire secrète du gouvernement autrichien. In-8. Paris, Dentu.

Nogeret (Ch. de). La Marquise d'Orgedeuil. In-18. Paris, J. Tardieu.

Ozanam (A. F.). Mélanges : Religion, philosophie, politique, jurisprudence, biographie, discours, voyages. 2 vol. in-8. Paris, J. Lecoffre.

Pauthier (G.). Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales, suivie du cérémonial observé à la cour de Pékin pour la réception des ambassadeurs ; traduite pour la première fois dans une langue européenne. In-8. Paris, Didot et Challamel.

Prévost-Paradol. Essais de politique et de littérature. In-8. Paris, Michel Lévy.

Puaux. Histoire de la Réformation française. T. II. In-18. Paris, Michel Lévy.

Renan (Ernest). Essais de morale et de critique. In-8. Paris, Michel Lévy.

Riancey (Henri de). Mme la duchesse de Parme et les derniers événements. Gr. in-8. Paris, Dentu.

Rougé (le vicomte de). Etude sur une stèle égyptienne. Gr. in-8. Paris, B. Duprat.

Rougé (le vitomte de). Le poème de Pen-Ta-Our, sur les campagnes de Sésostris. Gr. in-8. Paris, B. Duprat.

Sand (George) Marguerite de Sainte-Gemme, comédie en trois actes, en prose. In-18. Paris, Michel Lévy frères.

Sand (George). La Guerre. In-8. Paris, à la librairie nouvelle.

Smith (Adam). Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. Nouvelle édition, faite sur celle de Germain Garnier. 3 forts vol. gr. in-18. Paris, Guillaumin.

Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves. In-18. Paris, Michel Lévy frères.

Vallin (Edouard). Voyage en Bretagne, Finistère, précédé d'une notice sur la Bretagne au XIXe siècle. In-18. Paris, à la Librairie de province, 50, rue Jacob.

Ventura de Raulica (le R. P.). Le Pouvoir politique chrétien, discours prononcé à la chapelle

Digitized by Google

des Tuileries pendant le carême de 1857. In-8. Paris, Gaume frères.

Victoires et Conquêtes des Français en Italie depuis 1792, avec cartes et plans des principales batailles. 2 vol. in-8. Paris, Firmin Didot frères.

Villemain. Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples. Grand in-8. Paris, F. Didot frères, fils et Ce.

LIVRES ANGLAIS.

Alison (Arch.). History of Europe since 1815, V. VIII, 8vo.

Bucknill (John Ch.). The Psychology of Shakespeare. 8vo.

Choice Notes from " Notes and Queries. "—Folk Lore. 12mo.

Constable (Henri). Essays, Critical and Theological. 8vo.

Frazer (Colonel Sir Augustus Simon). Letters written during the Peninsular and Waterloo Campaigns. Edited by Major-General Sabine. 8vo.

Gretton (A.-L.-V.). The Vicissitudes of Italy since the Congress of Vienna. Post 8vo.

Hamilton (James). Memoirs of the Life of James Wilson, of Woodville. Post 8vo.

Harcourt (Edward Vernon). Sporting in Algeria, Travels. 12mo.

Headley (J.-T.). The Life of General H. Havelock. Post 8vo.

Mackay (Ch.). Life and Liberty in America; or, Sketches of a Tour in the United States and Canada, in 1857-8. 2 vols. post 8vo.

Maddyn (Daniel Owen). Chiefs of Parties, Past and Present; with Original Anecdotes. 2 vols. post 8vo.

Napoléon (Some Account of the Political Life of Louis). 3 Parts. Part I, 8vo.

Narrative of an Escape from Italian Dungeons, transl. from Frignani's Memoirs, post 8vo.

Philp (R.-K.). The History of Progress in Great Britain. 8vo.

Thomson (Captain Nowbray). The Story of Cawnpore, by one of the only two survivors from the Cawnpore garrison. Post 8vo.

Tulloch (John). Leaders of the Reformation: Luther, Calvin, Latimer, Knox. Post 8vo.

Wellington (Duke). Despatches, India, V. 3 and 4, 8vo.

LIVRES AMÉRICAINS.

Bilet (Cha.). Report on the Improvement of the Kanawha, and incidentally of the Ohio River, roy. 8vo.

Historical Magazine, and Notes and Queries. V. 2, 4to.

Villavicencio (Manuel). Geografia de la Republica del Ecuador. 8vo.

LIVRES BELGES.

Conscience (Hendrik). Batavia, historich tafereel uit de 17e eeuw. 2 vol. gr. in-18. Anvers, J. P. van Dieren.

LIVRES ESPAGNOLS.

Castillo y Alensa. Historia critica de las negociaciones con Roma, desde la muerte del rey D. Fernando VII. Tomo I. En-4o. Madrid, Olamendi.

LIVRES SUISSES.

Galiffe et **A. de Mandrot.** Armorial historique genevois In-4o. Genève et Lausanne.

Galiffe (J.-B.). Bezanson Hugue, libérateur de Genève. In-8. Genève.

PRINCIPAUX PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Le Correspondant (25 juin).

Le P. Lacordaire. L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle, par A. de Broglie. — A. F. Legentil. De l'enquête sur la législation des céréales. — V. de Chalambert. Clément d'Alexandrie, par M. l'abbé Cognat. — V. Fournel. Le Salon de 1859 (fin). — L. de Gaillard. L'Autriche et l'Italie. — J.-J. Ampère. Alexis de Tocqueville. — F. Caballero. La famille Alvareda (fin). — Lettres de Londres. — Chronique.

Journal des Savants (juin).

Vitet. Monuments antiques de la ville d'Orange, par M. A. Caristie (1er art.). — Littré. Etude du chant d'Eulalie et du fragment de Valenciennes (5e et dernier art.). — Barthélemy Saint-Hilaire. Etudes sur la grammaire védique, par M. Regnier. Rig-Véda, etc. (5e et dernier art.). — E. Renan. Expédition scientifique en Mésopotamie, par M. Oppert (3e et dernier art.). — Biot. The Oriental astronomer, etc. (3e art.).

Revue de l'Art chrétien (juin).

L'abbé Auber. De l'architecture religieuse et des architectes au XIXe siècle (2e art.). — Ch. de Linas. Anciens vêtements sacerdotaux et anciens tissus conservés en France. — L'abbé J. Corblet. A-t-on réservé le précieux sang dans les siècles primitifs et au moyen âge? — L'abbé A. Ricard. Résumé de symbolisme architectural (4e art.).

Revue Britannique (juin).

Le Pain.—Weimar et ses célébrités.—Les catacombes de Rome sous le pape Pie IX.— El Llanero. — La chaleur animale. — Un Prussien dans le Farwest. — Les illustres Henris. — Qu'en fera-t-il?... par Ed. Bulwer Lytton.

Revue Contemporaine et Athenæum français

31 mai. Ed. Hervé. L'Angleterre sous le gouvernement de Guillaume III. — Louis Enault. Alba (1re partie). — J. Ménant. La découverte des langues perdues de la Perse et de l'Assyrie (1re partie).— Charles Perrier. Le Salon de 1859. — I. Tourguenef. Une Nichée de Gentilshommes (4e partie).— L'Italie et ses ressources militaires.—E. Claveau. Chronique littéraire.—Ed. Boinvilliers. Chronique politique.—Lettres d'Occimiano, de Voghera et de Montebello.

Digitized by Google

15 juin. L. Enault. Alba (2e partie). — Ern. Faivre. Goëthe naturaliste (6e partie). Etudes de Goëthe sur la métamorphose. — Maurice Hartmann. Majeur et Mineur, nouvelle (1re partie). — J. Ménant. La découverte des langues perdues de la Perse et de l'Assyrie (2e partie). — Jules Gérard. Les chasses de l'Algérie. — North Peat, Les Revues anglaises (2e trimestre).—Revue critique, par MM. A. Paisant. Legrelle, Arth. Desjardins, Ad. Certes, Ch. de Gaulle, Ch. Le Duc, F. Giraudeau, et H. Reynald. — Chronique littéraire. — Chronique politique. — Lettres d'Italie : Opérations de Garibaldi, combat de Palestro, bataille de Magenta.

Revue des Deux-Mondes (1er juin).

H. Delaborde. L'art français au Salon de 1859. —E.-D. Forgues. Episodes de la vie anglo-indienne pendant la dernière guerre. La fuite et les aventures du juge Edwards.—Léonce de Lavergne. La société d'agriculture de Paris.— Saint-René Taillandier. Poètes modernes de l'Allemagne : Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres.—Princesse Trivulce de Belgiojoso. Rachel (2e partie). — Ch. de Mazade. Le premier roi de Sardaigne et la politique de la maison de Savoie. — La guerre et les intérêts européens dans la question italienne.—Chronique. — Réception de M. J. Sandeau.

Revue française.

1er mai. Mme A. M. Blanchecotte. Charlotte. — Ch. Asselineau. Les sept péchés capitaux de la littérature. I. L'orgueil. — Petrucelli de la Gatina. Types sociaux de l'Italie. — Anat. de Barthélemy. Gilles de Bretagne. — 10 mai. Types de l'Italie (fin). — Vallet de Viriville. Les derniers jours de Valentine de Milan. — Charlotte. — A. de Belloy. Caricatures et portraits (suite). — F. Dabadie. Silhouettes américaines. — H. Babou. *Mirèio.* — 20 mai. G. Nieritz. La débacle, Nouvelle.—M. Trapadoux. Mme Ristori. — Charlotte (suite). — Silhouettes américaines (suite). — A. Darcel. Le *Vieux Neuf.* — H. de Lacretelle. Priam, Nouvelle. —F. Claude. Les Ennéades de Plotin.—N. Martin. Le comte de Platen et l'Italie.— Charlotte (suite). — 10 juin. Ch. Baudelaire. Le Salon de 1859. — Cte. L. Clément de Ris. Marie-Antoinette et ses récents historiens. — Priam (suite). — Ch. de Mouy. La poésie et le siècle.—Caricatures et portraits (suite). — Ch. Asselineau. *Histoire de la presse.* — Jean Morel. M. Viennet et M. Vacquerie. — 20 juin. Le Salon de 1859 (suite). — Charlotte (suite).— L. Chassin. Campagne d'Italie de 1848-49, par le général Schœnhals. — H. Babou. Ary Scheffer.

Revue de l'Instruction publique.

5 mai. C. Mallet. Histoire de l'éducation en France, par A. F. Théry. — Berger. Eléments de trigonométrie, par M. Tarnier. — 12 mai. Ch.-L. Chassin. Guerre de l'indépendance italienne, par le général Ulloa. — C. Mallet. L'éducation en France, par A. Théry (2e art.). — 19 mai. B. Julien. Le budget des cultes en France, par M. Ch. Jourdain.—Eug. Réaume. La satire en France, par M. Lenient. — F. Baudry. Œuvres de Rabelais, édition Burgaud des Marets et Rathéry.—E. Bersot. Etude médico-psychologique sur Don Quichotte, par le Dr Morejon. — 28 mai. L. Benloew. Eschyle et son dernier commentateur, M. Henri Weil. — F. Morin. Plan d'un nouvel équilibre politique, par J. de Maistre.

Revue du Lyonnais, 1859. 1er semestre (Tome XVIII. 2e série).

Thomas. Lyon en 1859. — La Saussaye. Histoire littéraire de Lyon. — Gacogne. Histoire des Bourguignons. — Allmer. Sur une inscription romaine du musée de Lyon. — Guérin. Considérations sur l'épopée. — Tisseur. Des affinités de la poésie et de l'industrie. — Cucherat. De l'origine et de l'emploi des biens ecclésiastiques au moyen âge. — L'abbé Pascal. Lettre à propos d'Alise et d'Alésia. — Chastel. De l'édit concernant la police des armoiries. — D'Aigueperse. Boscary de Villeplaine. — Péricaud. Raoul de la Roche-Aimon. — P. Sauzet. Victor Thiollière. — Exposition de la société des Amis des Arts. — Poésies, etc.

Revue de Toulouse (avril, mai et juin).

G. Garrisson. Michel-Ange et son temps. — H. Vié-Anduze. Les aventures de Jean Tricou. Nouvelle. — V. Lespy. Quelques notes pour l'histoire de la chanson. — M. Chaumelin. Marseille.— Dr Noulet. Essai sur les patois du Midi de la France (suite).— — H. Vié-Anduze. Jean Tricou (fin). — Ed. Barry. Alexandre le Grand.—Le Blanc du Vernet. Lettres sur le Midi. IV. — V. Lespy. Notes pour une histoire de la chanson (suite).

PÉRIODIQUES ANGLAIS.

Bentley's Miscellany (june).

At Home and Abroad. — Carlyon's Vacation : How he trolled for jack and got hooked by cupid. — Hartley Coleridge. By Monkshood. — The birth of gunpowder. By Walter Thornbury. — Blanche Level. — Up among the Pandies. VII. — Alexander von Humboldt. — The History of Mr. Miranda. Concluding part. By Dudley Costello. — Piedmont and French intervention.

Bentley's Quarterly Review (july).

The Faction Fights. — Popular Preaching. — Lord Cornwallis. — Modern German Philosophy. — Adam Bede, and recent Novels. — Mommsen's History of Rome. — France. — The Drama of the day. — The Campaign in Italy. — The Art Exhibitions of 1859.

Blackwood's Magazine (june).

Fleets and Navies. France. I. — Lord Macaulay and Marlborough. — The Luck of Ladysmede. IV. — War Speculations. — The Siege of Plymouth. — The New Parliament and its work. — Review of a Review. — Lines to a Political Friend. — Our Relations with the Continent.

Digitized by Google

The British Quarterly Review (july).

Correspondence of Marquis Cornwallis. — Dr. Doran's Pictures. — The Navy. Warfare with Steam. — Alpine Life and Scenery. — Austria in the past. — Physics of the Sea. — Russia and the Russians. — Tuscany. — Mansel's Limits of Religious Thought. — Prospects of Italy. — Our Epilogue on Affairs and Books.

Colburn's new Monthly Magazine (june).

The Flight to Varennes. — The Brothers. By the author of 'Ashley.' — My Island Home. By Francis Hingeston, M.A. — Cardinal Maury. By sir Nathaniel. — My Friend Pickles. By Alexander Andrews. — Scott at Abbotsford. By W. Charles Kent. — Arrivals from Paris : Jules Simon, Cherrier, Ampère. — Aunt Francisca. By Mrs. Bushby. — Lady Morgan. By Cyrus Redding — Here and there in Piedmont. — The hidden Pathway. By Edward P. Rowsell. — Evalla. By W. Beilby Bateman. — The Campaign in Italy.

Dublin University Magazine (july).

Artist and Craftsman. — Bunsen's Egypt. — The Alabama Slave. — Luther's devil talk. — Poems, by James Orton. — Italy and the Fatherland. — Eventide. — Volunteering. New and Old. — Georges Villiers, first duke of Buckingham. — The Society of British artists. - Gerald Fitzgerald. The end. — The Season ticket. IV. — Fashionable fallacies. — The old Sea Lion.

The Wertminster Review (july).

What Knowledge is of most worth. — Jowett and the Broad Church. — The Influences of Local Causes on National Character. — The life of a Conjuror. — The Government of India : Its Liabilities and Resources.— Recollections of Alexander von Sternberg. — The Roman question. — Austrian interventions. — Contemporary Literature.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Das Ausland (24).

L'empereur Soulouque. — Les cimetières de Londres.—Nature et hommes en Cafrerie.—Zill, contes du shèikh Abdallah Bou Rema. — La jeune fille prudente. — Un fermier allemand en Valdivia.— Les Anglais sous lord Elgin à Yédo.

Blætter für literarische Unterhaltung (25).

Marggraff, Helmine de Chézy et ses mémoires. — Heubner, religion et poésie. — Ulrici, littérature shakspearienne. — Henneberger, notices littéraires.

Berliner Revue (XVII-10).

Le placement de l'emprunt. — De Iéna à Kœnigsberg. — Un évêque prussien — Littérature de la guerre. — Critique autrichienne des contingents fédéraux de l'Allemagne du nord.

Deutsches Museum (25).

Meyr, l'art allemand à l'exposition de Munich. — La guerre. III. — Littérature et Beaux-Arts. — Correspondances de Berlin, du Rhin moyen.

Die Grenzboten (25).

Schiller historien. — Pas de garantie. — Perspective du théâtre de la guerre.—De la frontière de la Prusse. — Lord Palmerston.

Morgenblatt für gebildete Leser (24).

Un voyage en chemin de fer à travers l'Alsace et la Lorraine, par un Suisse. — Derrière la cathédrale. — De ma besace de pélerin. — Correspondance.

Die Natur (25).

Ule, mesurage des ondes luminaires I. — Muller, les plantes à ombelles. — Berghaus, prétentions des Arabes par rapport aux inventions du papier, du compas et de la poudre de guerre. 5.

Westermann's illustrirte Monatshefte (34).

Guseck, un intermède.—Simrock, contes allemands. — Hœrmann, l'armée de l'empire allemand au XVIIIe siècle. — Klemm, les vases. — Cozhausen, villages fortifiés entre le Rhin et la Nahe.—Scherzer, la vie à la Havane. — Grube, le cheval et l'homme. — Esquisses d'un journal de voyage. — Uhde, aberration de la lumière; bruit des fils du télégraphe électrique.—W. Müller, au pays romantique. I. — Chrysander, des chansons populaires. — Bulletin de la littérature anglaise. — Beesten, la monnaie métallique. II. — De l'origine du papier de lin. — Oppermann, lettres de la Cafrerie.

PÉRIODIQUES SUISSES.

Archives des Sciences physiques et naturelles (juin).

E. Plantamour. Résumé météorologique de l'année 1858, pour Genève et le grand Saint-Bernard. — J. Marcou. Dyas et Trias (fin). — Ed. Claparède. Existe-t-il chez les êtres vivants des force vitales propres? — A. Mousson. Sur les trombes.

Bibliothèque universelle (20 juin).

Le compromis de Caspe où l'élection d'un roi en 1412. — P. Vaucher. Etude sur le Livre de Job. — Ed. Humbert. Le château de Wartbourg (fin). — A. P. Prévost. La conquête d'Aden, etc.

JOURNAUX FRANÇAIS.

Le Constitutionnel. 5 et 14 mai. Alex. Tardieu. Salon de 1859. — 8 mai. L. Monty. M. Guizot : Mémoires. T. II. — 15 mai. E. Caro. De l'éducation par Mgr Dupanloup.

La Gazette de France. — 3, 10, 18 et 24 mai. M. de Lescure. Le salon de 1859. — 13 mai. Guttinguer. Miréio, par F. Mistral.

Journal des Débats. 1er mai. L. Ratisbonne. Miréio, par F. Mistral. — 4 et 6 mai. J. d'Ortigues. Documents et conjectures sur Molière. — 7 mai. Prévost-Paradol. Vie publique de Royer-Collard, par M. L. Vingtain. — 8 et 22 mai. Ph. Chasles. La

Digitized by Google

Signora di Monza. — 11. mai. Ed. Laboulaye. Les Horizons prochains. — 13 et 18 mai. Delécluze. Exposition de 1859. — 15 et 29 mai. Cuvillier-Fleury. Œuvres inédites de Piron, publiées par M. H. Bonhomme. — 24 mai. J. Duval. Les puits artésiens du Sahara. — 25 mai. Prévost-Paradol. Histoire de la littérature française pendant la révolution, par M. E. Géruzez. — 31 mai. F. Barrière. Etude sur Voiture. Aline. Marcel.

Le Moniteur Universel. 2 et 26 mai. De Vallée. Les disgraces du chancelier Daguesseau. — 7, 21, 28 mai. Th. Gautier. Exposition de 1859. — 9 mai. Sainte-Beuve. Correspondance inédite de Mme du Deffand. — 11 mai. Ed. Thierry. Le livre de Job, trad. de M. Er. Renan. — 14 mai. Les fouilles de M. Beulé à Carthage. — 15 mai. Rapetti. L'Italie, l'Autriche et la guerre, par M. le comte du Hamel. 25 mai. Ed. Thierry. Trésor d'art de la Russie ancienne et moderne, par M. Th. Gautier. — 31 mai. Ed. Thierry. Les ennemis de Racine au XVIIe siècle, par M. F. Deltour.

La Patrie. 17 mai. L. Ravergie. Concours régional agricole d'Albi. — 19 mai. Simon. Alexandre de Humboldt.

Le Pays. 3 mai. J. Barbey d'Aurevilly. Histoire de la presse en France, par M. Eug. Hatin. — 10 mai. Du même. Le marquis des Saffras, par M. J. de la Madeleine. — 16 mai. L. Enault. Exposition de 1859. — 17 mai. J. Barbey d'Aurevilly. Une année dans le Sahel, par M. Eug. Fromentin. En Hollande, par M. M. Du Camp. — 20 et 23 mai. Francis Wey. Exposition des œuvres de Ary Scheffer. — 24 mai. J. Barbey d'Aurevilly. Impressions et Visions, par M. H. Cantel.

La Presse. 6 mai. Eug. Pelletan. Elle et Lui, par G. Sand. Lui et Elle, par P. de Musset. — 7, 14 et 28 mai. P. de Saint-Victor. Salon de 1859. — 13 mai. Eug. Pelletan. Correspondance inédite de Mme du Deffand. — 14 mai. L. Figuier. Alexandre de Humboldt. — 19 mai. A. Peyrat. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, par M. Guizot, T. II. — 21 mai. P. de Saint-Victor. Exposition des œuvres d'Ary Scheffer.

Le Siècle, 13 mai. Taxile Delord. Histoire politique et littéraire de la presse en France, par M. Eug. Hatin. — 24 mai. T. Delord. Elle et lui, par G. Sand; Lui et Elle, par P. de Musset.

L'Union. 3 et 17 mai. A. Nettement. Essai sur la vie, le caractère et les ouvrages de Portalis, par M. A. Boullée. — 11 mai. Th. Anne. Mémoires du prince Eugène. — 14 mai. A. de Pontmartin. Poètes et conteurs : MM. H. Blaze de Bury. Ed. Grenier, N. Martin, Æmilia Julia. — 19 et 26 mai. Dubosc de Pesquidoux. Salon de 1859. — 24 mai. Lanrentie. La liberté, par M. J. Simon. — 28 mai. A. de Pontmartin. Poètes et conteurs. MM. F. Wey, J. de la Madeleine, L. Ulbach, Mme Vallery, H. de Pène. — 31 mai. A. Ozanam. Œuvres choisies de Frédéric Ozanam.

L'Univers. 8 mai. L. Revelière. Des écrits politiques de M. Guizot.

Le rapide succès du nouvel ouvrage de M. Jules Simon, *la Liberté*, dont la première édition a été enlevée en quelques semaines, a déterminé les éditeurs à publier la seconde édition dans un format populaire, qui rende plus prompte et plus générale la propagation de ce livre, où la philosophie éclaire d'une lumière si vive et si sûre les problèmes les plus ardus de la politique et de la science sociale.

La librairie Henri Plon, 8, rue Garancière, vient de mettre en vente une *Carte stratégique du Quadrilatère*, comprenant le plan de la **Bataille de Solferino**, avec la position des armées, par le capitaine VANDEVELDE, officier d'ordonnance du roi des Belges.

Cette *Carte du Quadrilatère*, où s'est dénouée la question italienne, est l'œuvre du capitaine VANDEVELDE, l'élève le plus distingué du célèbre général JOMINI. Elle explique la bataille de Solferino et développe, jusque dans leurs moindres détails, les quatre forteresses et toutes les difficultés accumulées autour de l'armée française. Prix : 1 fr. 50 c.

S'il est des promesses auxquelles on pense pouvoir aisément se soustraire, ce sont sans contredit les promesses d'un prospectus. Mais tel n'a pas été l'avis de l'*Univers illustré*. On peut dire de ce charmant journal que son programme a été constamment et consciencieusement suivi. Aux chefs-d'œuvre qu'il a publiés, succèdent, dans chacun de ses numéros, des chefs-d'œuvre nouveaux, et un texte aussi spirituel qu'intéressant encadre merveilleusement ses planches artistiques. — Les événements actuels lui fournissent de nouvelles et curieuses matières ; car il tient à honneur de suivre les péripeties de la guerre, et d'en rapporter, au moyen du crayon et du burin, les plus remarquables épisodes. — Un autre point a appelé son attention : chacun veut étudier le théâtre de la lutte et les mouvements des armées. Aussi, que de cartes d'Italie ont paru depuis quelque temps ! mais comment s'en servir? comment y suivre les opérations ? L'*Univers illustré* a eu l'heureuse idée d'offrir *gratuitement* et *franco*, à chacun de ses nouveaux abonnés et à ceux qui renouvelleront pour une année leur abonnement, quelle qu'en soit l'échéance, une boîte renfermant un assortiment d'*indicateurs*. Ces *indicateurs* sont de fines tiges d'acier surmontées de cocardes et de pavillons aux couleurs de la France, du Piémont et de l'Autriche. En les piquant sur la carte, on se rend très aisément compte de la position respective des parties belligérantes. S'agit-il de simples détachements, on en jalonne la marche au moyen d'indicateurs spéciaux, à tête arrondie et coloriée. Les flottes font-elles un mouvement, de nouveaux *indicateurs*, aux pavillons des différentes nations, servent à marquer le mouillage où elles s'arrêtent. Les indicateurs sont indispensables à quiconque tient à bien comprendre la guerre actuelle.

Le prix de la boîte d'*indicateurs* est de 5 fr. pour ceux qui ne sont pas abonnés. L'abonnement est de 10 fr. pour l'année. — **Bureaux : Rue Bonaparte, 13.**

Paris. Impr. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

ATHENÆUM FRANÇAIS

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE CONTEMPORAINE.

Bulletin critique.

Abdallah ou le Trèfle à quatre feuilles, conte arabe, par Edouard LABOULAYE, de l'Institut. In-12. Paris, Hachette. 1859.

On a déjà pu lire dans le feuilleton du *Journal des Débats*, ce conte imité des *Mille et une Nuits*. Comme la plupart des contes orientaux, il renferme un enseignement moral sous une forme allégorique. L'auteur, écrivain sérieux qui se complaît parfois aux œuvres d'imagination, n'a pas cru certainement avoir inventé cette pensée que le bonheur n'est pas dans la richesse, et qu'on le trouve dans le travail, dans la victoire remportée sur les sens, dans la soumission à la volonté de Dieu et dans le pardon des injures. Mais cet enseignement, qui nous est donné sous l'emblème du trèfle à quatre feuilles, emprunte à une forme délicate et à un fonds soigneusement étudié, de l'intérêt et même une certaine originalité. La lecture de ce récit est attachante, et il nous semble que M. Laboulaye n'a rien à perdre dans l'estime des esprits les plus difficiles en renouvelant souvent des essais comme celui-ci.

A. V.

Le blessé de Novare. 2 vol. in-8. Paris, Amyot. 1855.

Cet ouvrage, souvenir lointain de *Réné*, n'est point purement de circonstance comme le titre semblerait l'indiquer; la circonstance a bien pu lui prêter un nouvel attrait et lui en prêtera sans doute encore aujourd'hui; mais sa véritable valeur est indépendante de tout événement passager. — Le sujet de ce roman est le journal du comte Zélislas, mort des suites d'une blessure reçue à Novare en combattant pour l'indépendance italienne. Ce journal est une analyse psychologique de la lutte de l'amour idéal et de l'amour sensuel, lutte éternelle de l'esprit et de la matière, de l'infini et du fini. Le héros a souvent succombé dans cette lutte, mais l'humilité avec laquelle il reconnaît sa chute, le courage à l'aide duquel il s'en relève, captivent l'intérêt du lecteur. Ce livre ne porte pas de nom d'auteur : nous penchons à croire qu'il sort de la plume d'un militaire, et peut-être ne nous tromperions-nous pas beaucoup en l'attribuant à l'un des officiers les plus distingués et les plus éminents de la Confédération helvétique.

A. V.

Etiennette, Silvère, le Secret, nouvelles, par Mme LÉONIE D'AUNET. Paris, bibliothèque des chemins de fer, Hachette et Ce, 1859.

Ce serait faire tort aux lecteurs de la *Revue* que de supposer qu'ils ont pu oublier *le Secret*, cette gracieuse et touchante histoire, à laquelle on n'aurait rien à reprocher si, par son sujet, elle ne rappelait trop le célèbre poème de *Jocelyn*. Les deux autres nouvelles dont se compose le volume de Mme Léonie d'Aunet ont, selon nous, un inégal mérite. Sans l'incontestable habileté de l'auteur, le sujet un peu vieilli d'*Etiennette* n'offrirait qu'un médiocre intérêt. Nous préférons de beaucoup le court récit qui a pour titre *Silvère* : c'est l'histoire d'un malheureux qui après avoir été condamné pour vol dans sa jeunesse, se réhabilite par vingt années de dévouement à une famille à laquelle il a été attaché comme domestique. Une réhabilitation de ce genre est chose si rare et si difficile, que nous devons savoir gré à Mme Léonie d'Aunet d'en avoir retracé, simplement et sans déclamation, le touchant spectacle.

R. V.

Itinéraire descriptif et historique des Pyrénées, de l'Océan à la Méditerranée, par Adolphe JOANNE. 1 gros vol. in-12 orné de cartes et de panoramas, prix; 7 fr. Paris, Hachette et Ce.

Grâce à MM. Hachette, Joanne, Dupays, nous possédons aujourd'hui en France une série à peu près com-

Digitized by Google

plète de *Guides* et d'*Itinéraires* qui peuvent rivaliser avec les fameux *Handbooks* de Murray; plusieurs même l'emportent par l'étendue et l'exactitude sur tous ceux de l'étranger : tel est l'*Itinéraire des Pyrénées*, par M. Ad. Joanne. Ce n'est pas seulement un itinéraire, c'est un livre intéressant, plein de faits curieux, une sorte d'étude de géographie et d'histoire, sur cette partie de la France si curieuse à étudier. Ce livre contient des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs, et il présente un tableau complet de ces régions pittoresques vers lesquelles chaque année se pressent tant de malades et de gens bien portants. Il est précédé d'une introduction, très bien faite et très substantielle, écrite d'un style élégant et ferme, par M. E. Reclus.

A. A.

Voyage en Bretagne, — Finistère, — précédé d'une notice sur la Bretagne au XIXe siècle par Edouard VALLIN, in-12. Paris, Comptoir de la librairie de province. 1859.

La Bretagne, comme Venise, a été exploitée par l'imagination complaisante des romanciers et des dramaturges; elle y a gagné un caractère sauvage et romanesque, quelque chose à la fois de mystérieux et d'âpre, qui a fini par la défigurer étrangement. Ce sont les vrais Bretons que nous montre M. Vallin; il nous donne la prose après la poésie; es enfants de l'Armorique ne perdent rien au change; ils y gagnent beaucoup d'honnêteté et y conservent encore suffisamment de poésie, s'il en faut juger par leurs chants et leurs légendes. Ce livre est plutôt un *Itinéraire* qu'un *Voyage;* l'auteur va pas à pas, s'arrêtant sur chaque bourg et sur chaque ruine. Il se pique d'exactitude, et nous lui reconnaissons volontiers cette qualité; mais l'intérêt littéraire de son livre eût sans doute gagné à une forme plus large et moins scrupuleusement géographique. Sa place est plutôt dans une malle de voyage que dans une bibliothèque. — Le Finistère seul fait la matière de ce volume. M. Vallin nous annonce la continuation de ses voyages dans les autres départements de la Bretagne. Nous l'engageons fort à ne pas la faire attendre. A. V.

Le comte de Raousset-Boulbon et l'expédition de la Sonore, par A. de LACHAPELLE, 1 vol. in-18. Paris, Dentu.

Ce livre est fait pour allécher les gens assez nombreux qui ont pris intérêt aux expéditions hasardeuses de M. de Raousset-Boulbon. Il est à craindre toutefois que l'auteur, qui s'est chargé de glorifier son héros, n'ait pas complètement atteint son but. M. de Raousset-Boulbon nous semble sortir un peu diminué de cet examen consciencieux et certainement favorable de ses actions. Nous aimions à l'entrevoir dans les brumes du lointain; de près il paraît un héros toujours courageux, mais peu doué du génie d'aventures; brave soldat, mais chef inhabile, plus porté à se faire des illusions que soigneux de réaliser ses projets, donnant trop au hasard, pas assez à l'esprit de combinaison. Est-ce la faute du héros ou celle de l'ami? A. A.

Paysage. — Dieu, la Nature et l'Art, par MAZURE, in-18. Paris, Tardieu. 1858.

M. Mazure a voulu faire, nous dit-il, une philosophie du paysage. Son sous-titre, en indiquant le point de vue auquel il se place, indique assez l'étendue de son sujet. Malheureusement, ce petit volume était un cadre bien étroit pour une si grande besogne, et tout estimable qu'il soit, il laisse trop à desirer. L'auteur est un esprit juste, plein de nobles convictions, et animé du désir d'être utile. C'est là un but que nos écrivains contemporains négligent trop souvent. On ne saurait trop remercier M. Mazure de sa bonne pensée. A. V.

Les Psaumes, traduction nouvelle, suivie de notes et de réflexions, par F. CLAUDE, in-12. Paris, Lévy. 1858.

Une traduction correcte, consciencieuse, souvent même éloquente des Psaumes, accompagnée de réflexions simples et justes sur chacun d'eux : tel est le fonds du livre de M. Claude. Si l'on voulait chercher une physionomie particulière dans ce livre estimable et distingué, il faudrait se reporter à la timidité un peu prétentieuse peut-être de la préface et de l'épilogue; l'auteur est d'ailleurs de ceux dont la personnalité se fait sentir à travers une traduction, et il n'a rien à perdre à s'abriter derrière son sujet. A. V.

La marquise d'Orgedeuil, par Charles de NOGERET, in-12. Paris, Tardieu. 1859.

La marquise d'Orgedeuil est l'esquisse d'un roman qui eût pu devenir intéressant. Les événements n'y sont indiqués que sommairement et dans un style trop incolore pour communiquer la vie aux personnages. On y trouve souvent de longues conversations, mais elles n'ont ni assez de liaison, ni assez de vivacité pour servir au développement du roman; on y parle trop en dehors du sujet; la forme est trop impersonnelle et trop mesurée, trop *voulue*. Ces défauts accusent beaucoup d'inexpérience et de timidité; ils sont de ceux que le travail et le temps effacent. Quelques traits semblent faire pressentir une certaine finesse d'observation et de style chez M. de Nogeret : ce premier essai mérite donc, avec notre critique, tous nos encouragements. A. V.

L'Art, les Artistes et l'Industrie en Angleterre, par Théophile SILVESTRE, in-18. Londres, 1859.

L'Ecole anglaise est peu connue en France, et cependant la physionomie originale des principaux artistes qui la composent mérite notre attention. Dans le courant de l'année dernière, M. Silvestre reçut mission du gouvernement d'étudier avec soin cette école; il a consigné ses observations dans une

Digitized by Google

histoire de l'art anglais, qui va bientôt paraître. L'opuscule qu'il nous donne aujourd'hui, en attendant son grand ouvrage, est un discours prononcé en français dans un meeting de la Société des Arts, le 19 janvier dernier. C'est une revue rapide des principaux artistes anglais. M. Silvestre a le grand mérite de saisir le cachet original de chacun d'eux. Son style vif et imagé exprime fort bien son idée. Ce petit livre, en même temps qu'il nous offre une lecture agréable, nous donne des notions très justes et assez complètes sur l'École anglaise. A. V.

Histoire anecdotique et critique de la Presse parisienne, — 1857 et 1858, — par Firmin MAILLARD, in-12. Paris, Poulet-Malassis et de Broise. 1859.

M. Maillard a déjà fait l'histoire de la presse en 1856; il la continue dans ce volume pendant les années 1857 et 1858. M. Maillard paraît vouloir tenir les actes de l'état civil des petits journaux parisiens; il inscrit minutieusement la date de leur naissance et celle de leur mort, avec les noms des père et mère, et des témoins ou collaborateurs, et en y ajoutant, aussi scrupuleusement qu'un officier public, les déclarations que l'on a pu lui faire, c'est-à-dire les prospectus ou réclames. De plus que l'officier de l'état civil, M. Maillard a voulu mettre de l'esprit dans ses registres. Y est-il parvenu? Nous sommes trop discret pour le dire. Quelques documents curieux épars çà et là engagent à feuilleter sans trop d'ennui le livre de M. Maillard. Il sera utile à celui qui fera plus tard l'histoire de la presse française. Nous avons vu avec plaisir que l'année 1858 n'avait produit que 133 journaux, tandis que l'on en comptait 167 en l'année 1857. En matière de journaux, la qualité vaut mieux que la quantité. A. V.

Sybil, par B. DISRAELI, traduit avec l'autorisation de l'auteur sous la direction de P. LORRAIN, in-12. Paris, Hachette. 1859.

C'est par des romans que M. Disraëli a commencé sa carrière politique, et *Sybil* est le plus politique de ses ouvrages. Il ne s'agissait pas pour l'auteur de développer habilement une intrigue et de combiner des événements. Dans ce roman, M. Disraëli nous montre à la fois la vie des hommes publics et la vie du peuple en Angleterre. Sa critique est vive; c'est un ouvrage d'opposition. Il indique le mal et il en cherche le remède. Il voudrait, en imagination, régénérer l'Angleterre, et c'était une heureuse idée que d'identifier en la charmante figure de Sybil ses idées de régénération; le moyen était excellent pour les rendre sympathiques et persuasives. Ce qui a fait le succès du pamphlet nuit un peu à l'intérêt et à l'unité du roman. Nous estimons que la politique, lorsqu'elle prend la première place dans un roman, n'en laisse guère pour la passion, qui est l'essence même du genre. On doit remercier M. Lorrain d'avoir compris cet ouvrage, curieux à divers titres, dans la collection confiée à ses soins. A. V.

Honoré de Balzac, par Théophile GAUTIER, édition revue et augmentée, avec un portrait gravé à l'eau forte, par A. HÉDOUIN, in-12. Paris, Poulet-Malassis et de Broise. 1859.

On fait tort, suivant nous, aux hommes célèbres, en s'appliquant à faire ressortir les originalités et les excentricités de leur caractère; ils n'ont rien à gagner la plupart du temps à cette épreuve, et même si ces originalités et ces excentricités sont présentées isolément, l'impression dernière qu'elles laisseront risquera fort de leur être défavorable; leur génie échappe et leur folie seule apparaît. Nous craignons que M. Théophile Gautier n'ait joué ce mauvais tour à son héros. Il nous raconte les détails intimes qu'il a pu observer dans ses rapports familiers avec Balzac, et il semble surtout s'attacher à nous montrer en lui un original, des plus curieux sans doute, mais aussi des moins raisonnables. Le livre est amusant, il est brillant, spirituel, mais la gloire de Balzac en sort certainement amoindrie. A. V.

L'Amour. — Renversement des propositions de M. Michelet, par un libre penseur, in-12. Paris, Ve Berger-Levrault. 1859.

Il y avait, nous le croyons, bien des réfutations à opposer aux propositions développées par M. Michelet, dans son livre de l'*Amour*. On pouvait avec justice attaquer le réalisme de son amour et la tournure physiologique d'une étude philosophique et morale. L'auteur de l'ouvrage qui nous occupe, caché sous le voile d'un libre penseur, a fort bien saisi tous les côtés faibles du livre de M. Michelet, mais au lieu d'en faire l'objet d'une critique spirituelle ou d'un sérieux examen, il a fulminé un violent réquisitoire, dont la forme agressive et parfois même insultante décourage le lecteur. De plus, ce livre est écrit avec une très grande négligence de style que l'auteur attribue à la préoccupation de l'idée, mais qui a plutôt l'air d'un parti pris et d'un moyen d'attirer l'attention. Ces défauts enlèvent à cette réfutation une partie de la valeur qu'elle pourrait avoir et de l'effet qu'elle pouvait produire. A. V.

Bric-à-Brac, par Henri de Kersénant. In-18. Paris. Dentu. 1859.

La couleur locale qui caractérise le petit livre de M. de Kersénant, lui prête un charme pour tous les habitants de ce vieux quartier latin dont décroissent chaque jour les splendeurs. Le genre qu'il a choisi semblait réclamer surtout l'originalité; mais trop souvent l'auteur se contente de côtoyer le sentier qu'ont suivi plusieurs de ses devanciers; parfois même il confond ses pas avec les leurs, et alors — pourquoi ne le dirions-nous pas? — la comparaison est rarement à son avantage. Au demeurant, de la vivacité, de la jeunesse, de la jeunesse surtout, qualité qui devient si rare. A. V.

Digitized by Google

Omégar, ou le Dernier homme, proso-poésie dramatique de la fin des temps, en douze chants, par Mme ELISE GAGNE, précédée d'un prologue et suivie d'un épilogue, par M. GAGNE, in-12. Paris, Didier. 1859.

Le titre dit ce que vaut le livre. Mme Gagne — elle s'appelait alors Mlle Elise Moreau — a fait jadis de fort jolis contes pour les enfants : elle leur doit une certaine popularité. Pourquoi ne s'en est-elle pas contentée, et quel démon lui a fait, sur les traces de son mari, poursuivre la gloire épique? M. et Mme Gagne forment un duo mystique dont la presse, depuis quelque temps, fait ses délices. Pour nous, il nous est impossible de rire de ces désastres de l'esprit humain, et c'est toujours avec un sentiment pénible, mais avec respect, que nous fermons les livres de ces rêveurs qui croient avoir trouvé la nouvelle formule de l'humanité : pour nous être offerte aujourd'hui en vers, le spectacle ne nous en semble pas moins triste. A. V.

Aventures parisiennes, par PAUL DELTUF, in-12. Paris, Lévy. 1859.

M. Deltuf est un élève spirituel et lointain de Balzac; ses récits marquent de l'observation et une sorte de finesse railleuse. Ce volume pourrait aussi bien être intitulé : les *Mariages parisiens*. Observateur dans la *Famille Percier*, fantaisiste aimable dans le *Madrigal*, indiscret dans la *Confession d'Antoinette*, M. Deltuf sait intéresser par les détails à un sujet d'ailleurs assez simple. Il y a peut-être un peu moins de vérité, un peu plus de gêne et d'inexpérience dans le *Mariage de Caroline* et dans *Scepticisme*. Mais on ne peut refuser certaines qualités sérieuses à l'auteur, et avec beaucoup de soin, du travail et de bons conseils, il pourra acquérir dans le roman un rang estimable. A. V.

Indiscrétions poétiques, suivies d'une étude sur les destinées des lettres dans la seconde moitié du XIXe siècle, par Albert CONTALME, in-12. Paris, Magnin et Blanchard, 1859.

L'*étude sur les destinées des lettres* est écrite en un style imagé et agréable; les idées sont justes et il ne leur manque peut-être qu'un peu d'extension. Ce qui peut seul renouveler notre littérature, dit M. Contalme, c'est l'originalité littéraire. Voilà un aphorisme d'une accablante évidence; à ce prix, on pourra provoquer l'attention des esprits blasés et indifférents. Ceci n'est pas absolument certain, car nous voyons tous les jours les choses les plus vulgaires du monde obtenir un radieux succès. Quoi qu'il en soit, il est regrettable que M. Contalme n'ait pas mis un peu plus en pratique les préceptes de son « étude; » ce qui manque dans ses *indiscrétions*, c'est précisément l'originalité. A. V.

Poésies, par LEFEUVE, 2 petits vol. in-18. Paris, Rousseau, 1859.

Les poésies de M. Lefeuve ont dû, dans le principe, une certaine faveur à l'amitié et à d'heureuses circonstances. Chacune des pièces qui composent ce recueil est accompagnée d'une dédicace; on peut en le feuilletant retrouver les noms de tous les souverains et de tous les personnages politiques qui se sont succédé à la tête de notre gouvernement, depuis la Restauration jusqu'au second Empire; on y retrouvera aussi ceux de tous les hommes un peu célèbres de la littérature ou de la science. Quant à son caractère littéraire, ce recueil est classique par le fond et l'inspiration, et emprunte, toutefois, au romantisme tous les défauts de la forme, la coupe irrégulière du vers, le vague et la bizarrerie de l'expression. Nous n'oserions pas prédire à ce livre un grand succès en dépit de tous les hauts patronages sous lesquels il se présente. A. V.

Les Parfums de la famille, par Abel JANNET, in-8. Paris, Taride. 1859.

Des citations sont souvent le moyen le plus courtois de formuler la critique. Citons : si le lecteur est moins indulgent que nous, ce ne sera pas notre faute : nous prenons au hasard dans cette boîte à parfums :

« Et nous apportons l'offrande,
» Que demande
» Cet envoyé du bon Dieu.
» C'est nous priver de pralines !
» Les tartines
» Les remplaceront un peu. »

« Vieux peintre à la détrempe,
» Le temps, ami du beau,
» Qui trempe
» Sans cesse son pinceau. »

« C'est Saint-Aunne, assise
» En l'honneur d'un martyr
» Qu'on prise
» Pour sa pierre à bâtir. »

« Une vipère
» Hideuse,
» Glissant derrière
» Un cœur. »

« Moi seul je reste
» Dans mon cinquième, oiseau rêveur,
» N'ayant pas un sou dans ma veste,
» Tout dans mon cœur. »

L'éditeur nous annonce à la fin du volume une édition des œuvres complètes de M. Abel Jannet. nous semble pourtant que l'imprimerie n'a pas été inventée pour cette besogne. A. V.

Digitized by Google

Hymnes de la Dernière Heure, par L. Ch. CAILLAUX, in-8. Nice. 1858.

L'incertitude de l'homme sur les questions les plus importantes de sa destinée et ses alternatives d'espérance et de désespoir, telle est l'idée qui domine dans ce recueil. Le vers est ordinairement bien fait, facile et coulant ; mais l'idée de M. Caillaux manque souvent de précision, de clarté, et l'auteur semble s'étudier à la rendre plus vague encore en employant, pour l'exprimer, des mots peu familiers à la langue poétique. Il relève directement de M. V. Hugo pour le plan et la marche de ses poèmes ; quelques-unes de ses pièces méritent d'être citées, entre autres : ***les Emigrants*** et ***la France***. A. V.

Bulletin bibliographique.

LIVRES FRANÇAIS.

Achard (Amédée). Montebello, Magenta, Marignan. Lettres d'Italie (mai et juin 1859). In-18. Paris, Hachette.

Arago (F.). Œuvres complètes. T. XII. Mélanges. In-8. Paris, Gide.

Basin (Thomas). Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, publiée pour la Société de l'histoire de France, par J. Quicherat. T. IV et dernier. In-8. Paris, Ve J. Renouard.

Bastide (Jules). Les Guerres de Religion en France. T. I. In-24. Paris, Dubuisson.

Boucher de Perthes. Voyage en Russie. In-12. Paris, Treuttel et Wurtz.

Campaux (Ant.). François Villon. Sa vie et ses œuvres, In-8. Paris, A. Durand.

Daschkoff (Princesse). Mémoires, traduits par Al. des Essarts. 4 vol. in-12. Paris, Franck.

Desmaze (Ch.). Le Parlement de Paris, son organisation, ses premiers présidents et procureurs généraux. In-8. Paris, Michel Lévy frères.

Didier (Ch.). Les Amours d'Italie. In-18. Paris, Hachette.

Dumesnil (H.). Le Salon de 1859. In-12. Paris, Ve J. Renouard.

Gautier (Th.). Honoré de Balzac. In-12. Paris, Poulet-Malassis et de Broise.

Greppi (le comte Joseph). Révélations diplomatiques sur les relations de la Sardaigne avec l'Autriche et la Russie pendant la première et la deuxième coalition, tirées de la correspondance officielle et inédite des ambassadeurs de Sardaigne à Saint-Pétersbourg. In-8. Paris, Amyot.

Grimm (Jacob). De l'origine du Langage, traduit de l'allemand par F. de Wegmann, avec une préface de M. Renan. In-8. Paris, Franck.

Iranyi et **Chassin**. Histoire politique de la Révolution de Hongrie. 1847-1849. 1re partie : Avant la guerre. In-8. Paris, Pagnerre.

Jourdan (Louis). Contes industriels. In-18. Paris, Hachette.

Kalidasa. Œuvres complètes, traduites pour la première fois du sanscrit en français, par H. Fauche. In-8. Paris, Durand.

Laugel (A.). Etudes scientifiques. In-18. Paris, Hachette.

Liszt (Fr.). Des Bohémiens et de leur Musique en Hongrie. In-18. Paris, librairie nouvelle.

Maillard. Histoire anecdotique et critique de la Presse parisienne. 1857-1858. In-18. Paris, Poulet-Malassis et de Broise.

Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV. Tome X. In-4. Paris, F. Didot.

Ménant (J.). Inscriptions assyriennes des briques de Babylone. Essai de lecture et d'interprétation. In-8. Paris, B. Duprat.

Niboyet (Paulin). Les Amours d'un poète. Nouvell édition. In-8. Paris, Pagnerre.

Pène (Henri de). Un mois en Allemagne. Nauheim. In-18. Paris, à la librairie nouvelle.

Vitet (L.). Eustache Le Sueur, sa vie et ses œuvres In-4. Paris, Challamel.

LIVRES ANGLAIS.

Bell (E.). The English in India. Letters from Nagpore written in 1857-58. Post 8vo.

Bell (S. S.). Colonial Administration of Great Britain. 8vo.

Brooke (Henry). The Fool of quality, edited by the Rev. Charles Kingsley. 2 vols. 8vo.

Brookes (John). Manners and Customs of the English nation, from the invasion of Julius Cæsar to the present times. 12mo.

Burgoyne (General). Military opinions. 8vo.

Cousin Stella, by the author of " Violet Bank and its Inmates. " 3 vols. post 8vo.

Dana (R.-H.). To Cuba and back. Post 8vo.

Duberby (Henri). Campaigning experiences in Rajpootana and Central India during the suppression of the Mutinity in 1857-8. Post 8vo.

Frœbel (J.). Seven years' Travel in Central America, Northern Mexico, and the Far West of the United States. 8vo.

Mill (John Stuart). Dissertations and Discussions political, philosophical and historical. 2 vols. 8vo.

Morris (John). The Life and Martyrdom of Saint-Thomas Becket. Post 8vo.

Stapleton (Granville). George Canning and his times. 8vo.

Shelley (Lady). Memorials of Percy Bysshe Shelley. Post 8vo.

Digitized by Google

Trench. A Select Glossary Words used formerly in senses different from their present. 12mo.

Vaughan (Robert). Revolutions in English History. The first volume, Revolutions of race. 8vo.

LIVRES BELGES.

Gerlache (le baron E. C. de). Histoire du royaume des Pays-Bas, depuis 1814 jusqu'en 1830. T. I et II, In-8. Bruxelles, H. Goemaere.

Marnix de Sainte-Aldegonde (Phil. de). Œuvres. Tome VII. Ecrits politiques et historiques. Pamphlets, discours, mémoires, lettres, etc. Commentaire sur le siége d'Anvers. In-8. Bruxelles, F. Van Meenen.

LIVRES ESPAGNOLS.

Coleccion de Documentos inéditos para la Historia de España, por D. Martin Fernandez Navarrette, D. Miguel Salvá y D. Petro Sainz de Baranda. Madrid, lib. de Sanchez. Tomos 1o à 32, en 4o.

Coleccion de Documentos inéditos del Archivo general de la corona de Aragon, publicada por el archivero mayor D. Próspero de Bofarull y Mascaró. Barcelona, imp. de J. E. Montfort y del Archivo. Tomos 1 à 15, en 4o.

Madrazo (D. Pedro). El real Museo de Madrid y las Joyas de la pintura en España. Coleccion selecta de cuadros pertenecientes à la corona, à la Iglesia, al Estado, y à las mas notables galerías particulares, copiados de los originales y explicados con noticias históricas sobre el desarrollo y vicisitudes de la pintura. Madrid, imp. y litografía de J. J. Martinez. Entregas 1 à 15, en gran folio.

Munoz y Romero (D. Tomás). Diccionario bibliográfico-histórico de los antiguos reinos, provincias, ciudades, villas, iglesias y santuarios de España. Madrid, lib. de Sanchez. En 4o mayor.

LIVRES ITALIENS.

Cantu (Cesare). Grande illustrazione del Lombardo-Veneto, ossia Storia delle città, dei Borghi, Comuni, Castelli, ec., fino ai tempi moderni. In-8. Milano, Corona et Caimi.

Coppi (A.). Annali d'Italia, dal 1750. Tome IX. (Ann. 1846-47.) In-8. Firenze. Tip. Galileiana.

Farini (L. C.). Storia d'Italia, dall' anno 1814 fino a nostri giorni. Vol. II. Torino, Franco.

Montagnini. Dei diritti della guerra. Torino, tip. Arnaldi.

Pinelli (F.). Storia militare del Piemonte, in continuazione di quella del Salluzo, cioè della pace di Aquisgrana sino ai di nostri. Volumi tre, con carte e piante. Torino.

Relazioni degli stati Europei lette al senato degli Ambasciatori Veneziani nel secolo XVII. (Francia, fasc. 6.) Venezia, tip. Naratovich.

Storia arcana e aneddotica d'Italia, raccontata dai Veneti Ambasciatori, annotata ed edita da F. Mutinelli. Vol. IV. Venezia, tip. Naratovich.

Storia di quattro ore, dalle 9 all' una antim. del 27 aprile 1859. Firenze, Barbèra.

Toscana e Austria. Cenni Storico-politici. Firenze, Barbèra.

PRINCIPAUX PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Le Correspondant (25 juillet).

Foisset. Mémoires de M. Guizot.— A. de Pontmartin. Elle et Lui. Lui et Elle. — L'abbé F. Hugonin. Philosophes italiens. Rosmini. — Ch. Lenormant. Ary Scheffer.—Albert du Boys. L'Inquisition portugaise. — A. de Metz-Noblat. L'oncle Seppi, nouvelle. — Lettres de Barcelone, de Londres, de Perouse. — Les chemins de fer russes.

Nouvelles Annales des Voyages (juin).

E. Beulé. Les fouilles de M. Beulé à Carthage.—Barbié du Bocage. Description géographique de Madagascar (avec carte).—E. de Froidefond des Farges. De l'Infanticide dans l'Inde.

Nouvelle Revue de Théologie (janvier-juin). 3e volume.

M. Debrit. De la Croyance et de la Raison.—Nicolas. De la doctrine de Dieu chez les Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chétienne.—Reuss. La conférence de Jérusalem (2e art.). — Douen. Du Péché au point de vue de Dieu.— Ath. Coquerel fils. Précis de l'Histoire de l'Eglise réformée de Paris. — Bruch. De l'essence du Christianisme. — Réville. De l'autorité de Jésus-Christ.— Réville. Un nouveau Catéchisme. — Scherer. Notes sur les évangiles synoptiques. — Busken-Huet. Du théâtre religieux. — Orth. La tribu de Lévi et la Loi.

Revue de l'Art chrétien (juillet).

Grimouard de Saint-Laurent. Du nu dans l'art chretien (2e art.). — L'abbé Corblet. L'architecture du moyen âge jugée par les écrivains des deux derniers siècles (4e art.). — Le R. P. Dassy. Monuments chrétiens primitifs à Marseille. — Jouve. Notice sur l'ancienne cathédrale d'Apt. — L'abbé Mathieu. La croix de Hugues, abbé de Saint-Vincent de Laon. — L'abbé Barbier de Montault. Epigraphie romaine.

Revue Contemporaine et Athenæum français.

30 juin. E. de Parieu. Des impôts de consommation (1re partie). — L. Enault. Alba (3e partie) —M. Hartmann. Majeur et Mineur, nouvelle (2e partie). — Eug. Poujade. Du rôle des grandes puissances dans la question italienne. — L. Bouilhet. Poésies. — Léo Joubert. L'Italie, la Papauté et l'Empire au moyen âge. — De la situation militaire de l'Au-

Digitized by Google

triche en Lombardie et en Vénétie. — Vicomte An. Lemercier. Du patronage des condamnés libérés en Belgique. — Ed. Boinvilliers. Chronique politique. — Lettre de Wiesbaden. Lettre de Médole.

15 juillet. Vicomte G. de Latour. Du pouvoir temporel du pape (1re partie). — L. Enault. Alba (4e partie). — L. Constantin. Les gens de mer. *Scènes et récits de la vie militaire et de la vie marchande* (3e partie). — Al. Bonneau. Relations diplomatiques et commerciales de la Russie et de la Chine. — Arthur Desjardins. De la réforme des lois civiles sous la constitution de 1852. — Le cabinet Derby, sa politique et les causes de sa chute. — La bataille de Solferino, étude sur les plans et les manœuvres des deux armées, par un officier général. — Chronique. — Bulletin bibliographique.

Revue des Deux-Mondes.

15 juin. Cousin. La Fronde à Bordeaux (1re partie). — Mme Ch. Reybaud. L'Oncle César (1re partie). — Eug. Yemeniz. Marc Botzaris. — E. Montégut. Le Roman réaliste en Angleterre (*Adam Bede*). — A. Maury. L'Apparition de la vie sur le Globe. — J. Clavé. Les Forêts et l'Agriculture. — Amédée Thierry. Le roi Odoacre, patrice d'Italie. — Chronique de la quinzaine. — P. Scudo. *Les Concerts.* — *Le général Cler, écrivain.*

1er juillet. Mme Ch. Reybaud. L'Oncle César (fin). — Ch. Clément. Michel-Ange, sa vie et ses œuvres. — V. Cousin. La Fronde à Bordeaux (fin). — Ch. Lavollée. Un historiographe de la presse anglaise dans la dernière guerre de Chine. — Er. Renan. De la philosophie de l'histoire contemporaine, à propos des *Mémoires* de M. Guizot. — Saint-René Taillandier. La Prusse et l'agitation allemande. — Les Romans nouveaux. — La Littérature en Belgique.

15 juillet. Elisée Reclus. Le Mississipi. — Saint-Marc Girardin. Etudes sur l'histoire diplomatique de l'Italie depuis le commencement du XVIIIe siècle. — Ch. de Rémusat. De la Liberté civile et politique, *à propos des ouvrages de MM. J. Simon et Stuart Mill.* — Cornélis de Witt. Thomas Jefferson, sa vie et sa correspondance. — E. D. Forgues. Georges Sandon. Histoire d'un amour perdu (1re partie). — Max Radiguet. La Reine-Blanche dans les îles Marquises. — E. Montegut. Une conversion excentrique. — Chronique.

Revue de l'Instruction publique.

2 juin. Ch. L. Chassin. L'Italie et l'empire d'Allemagne, par Eug. Rendu. — J.-J. Weiss. Le roman d'un jeune homme pauvre, par O. Feuillet. — V. Chauvin. Le Virgile travesti. — 9 juin. Géruzez. Considérations sur la Révolution française, par J. H. Fichte. Essai sur la Révolution française, par P. Lanfrey. — A. Legrelle. Œuvres diverses de M. Arsène Houssaye. — 16 juin. J. Denis. Histoire de la philosophie morale et politique, par P. Janet. — Ch. Dreyss. Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, par le comte d'Haussonville. — Ch. Henry. Edgar Quinet, par M. L. Chassin. — 23 juin. Guardia. Clément d'Alexandrie, par l'abbé Cognat. — Beffroy de Reigny. Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane, par G. Canestrini. — 30 juin. Baron d'Eckstein. Etude sur la grammaire védique, par Ad. Regnier. — Vapereau. Dictionnaire de la vie pratique, par G. Belèze. — A. Claveau. Nouvelles piémontaises par V. Bersezio.

PÉRIODIQUE ANGLAIS.

Bentley's Miscellany (july).

Here and there. — The Donkeyshire Militia. By Ouida. — The Story of Francesco Novello da Carrara. Part I. — Vidocq's Visit to the Country. By Walter Thornbury. — The Historical Novel. By Monkshood. — The Maze. — Italy in 1848. — Romance and Reality. — Our national Defences. — Gurney; or, two Fortunes. By Dudley Costello.

Blackwood's Magazine (july).

Lord Macaulay and the Massacre of Glencoe. — The lifted Veil. — Dr. Mansel's Bampton Lectures. — The Luck of Ladysmede. Part V. — Sentimental Physiology. — The Novels of Jane Austen. — The Change of Ministry. What next ?

Colburn's new Monthly Magazine (july).

Germany and the War. — Changes. By the author of 'Ashley.' — Christina of Sweden. By sir Nathaniel. — The Bulgarians. — My Friend Pickles. By Alex. Andrews. — Arrivals from Paris : Deltour, Vapereau. — London Pride. By W. Charles Kent. — Charlotte Fandauer's Ghost. By E. M. Swann. — Gleanings from an old English Chronicle. — Evalla. by W. Beilby Bateman. — Hans Ernst Mitterkamp : an Autobiography. By the author of 'Brimelsea.' — The Curse of Trecobben. By Herbert Murray. — The Po and its tributaries.

Edinburgh Review (july).

State of the Navy. — The Acropolis of Athens. — Memoirs of the court of Georges IV. — The Life and Remains of Douglas Jerrold. — Fossil Footprints. — Queen Marie-Antoinette. — Dr. Cureton's Syriac Gospels. — Brialmont's Life of the Duke of Wellington. — Adam Bede. — Tennyson's Idylls of the King. — The late Ministry.

The Quarterly Review (july).

Life of Erasmus. — Annals and Anecdotes of Life Assurance. — Popular Music of the olden Time. — Patrick Fraser Tytler. — Progress of Geology. — The Islands of the Pacific. — Berkshire. — Invasion of England.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ITALIENS.

Archivio storico Italiano (Tomo IX. Disp. seconda).

Fr. Casotti. Lettere di Lodovico Antonio Muratori. — L. Galeotti. Saggio intorno alla vita e agli scritti di Marsilio Ficino. I. — C. de Cesare. Sul progressivo svolgimento degli studi storici nel regno di Napoli II. — C. Milanesi. Lettere di Giovanni de' Medici detto delle Bande Nere (fine). — Rassegna bibliografica.

JOURNAUX FRANÇAIS.

Le Constitutionnel. 5, 9, 18 et 28 juin. Alex. Tardieu. Salon de 1859. — 6 juin. Em. Chasles. Histoire de la littérature française pendant la Révolution, par M Géruzez. — 19 juin. E. Caro. Essai de philosophie religieuse, par Emile Saisset. — 24 juin. L. Enault. Nouvelles piémontaises, par V. Bersezio. Mos de Lavène, par Mme L. Figuier.

La Gazette de France. 8, 13, 14 et 23 juin. M. de Lescure. Le Salon de 1859. — 28 juin. L. Labarre. Madagascar, par M. Barbié du Bocage.

Journal des Débats. 3, 16 et 30 juin. E. J. Delécluze. Exposition de 1859. — 5 et 19 juin. Ph. Chasles. Lettres inédites de la princesse des Ursins, publiées par M. Geffroy. La Princesse des Ursins, par M. Combes. — 7 juin. Prévost-Paradol. Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, par M. le comte d'Haussonville. — 8 et 11 juin. Saint-Marc Girardin. Lettres sur la Turquie, par M. de Tchihatchef. — 17 juin. J. Janin. Les Heures de la reine Anne de Bretagne. — 21 et 26 juin. A. Bignan. Œuvres complètes de Xénophon et de Lucien. — 25 juin. Prévost-Paradol. Histoire du gouvernement parlementaire en France, par M. Duvergier de Hauranne. T. III.

Le Moniteur Universel. 3, 5, 11, 16, 18, 23, 25 et 29 juin. Th. Gautier. Exposition de 1859 — 7 juin. Ed. Thierry. Un dernier mot sur les deux *Phèdres* et sur les *Ennemis de Racine*. Les Victimes d'amour, par M. H. Malot. — 14 juin. Ed. Thierry. Les Sirènes, par G. Kastner. Les Voix de Paris, par le même. — 20 juin. Sainte-Beuve. Journal et Mémoires du marquis d'Argenson. — 22 juin. Ed. Thierry. Christian, par F. Wey. — 23 juin. Oscar de Vallée. Les disgrâces du chancelier d'Aguesseau. — 24 juin. Ch. Friès. Notre-Dame de Paris. — 28 juin. Ed. Thierry. Les Victoires de l'Empire, par Eug. Loudun.

La Patrie. 3 juin. Simonnin. Exposition des œuvres d'Ary Scheffer. — 14, 17, 22 et 28 juin. Simonnin. Salon de 1859.

Le Pays. 1er juin. J. Barbey d'Aurevilly. Christian, par F. Wey. — 3, 16 et 26 juin. L. Enault. Exposiposition de 1859. — 8 juin. J. Barbey d'Aurevilly. Daniel, par M. Ernest Feydeau. — 15 juin. J. Barbey d'Aurevilly. Elle et Lui, par Mme Sand. Lui et Elle, par M. P. de Musset. — 17 juin. A. de Lanzières. Alphonse La Marmora. — 22 juin. J. Barbey d'Aurevilly. Les Victimes d'amour, par M. H. Malot. L'illustre docteur Mathéus, par M. Erckman-Chatrian. — 28 juin. J. B. d'Aurevilly. Quatre chapitres inédits sur la Russie, par le comte J. de Maistre.

La Presse. 3 juin. J. Cahen. L'Année littéraire et dramatique, par M. Vapereau. — 5, 11, 18, 25 juin. P. de Saint-Victor. Salon de 1859. — 6 et 20 juin. A. Peyrat. Mémoires..... par M. Guizot. — 8 juin. Eug. Paignon. Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande, par M. L. de Lavergne. — 17 juin. J. Cahen. Les Horizons prochains. — 29 juin. Alex. Bonneau. La Guyane et ses limites. — 30 juin. L. Figuier. Le Vieux-Neuf, par M. Ed. Fournier.

Le Siècle. 16 Juin. T. Delord. Histoire de la Réformation française, par F. Puaux. La Politique et les Religions, par H. Lamarche. — 19 juin. T. Delord. Daniel Manin, par H. Martin.

L'Union. 2 juin. Ch. Lenormant. Le comte Turpin de Crissé. — 3 et 4 juin. A. de Pontmartin. Poètes et conteurs : M. Amédée Pichot. Charles Brifaut. — 7 Juin. Th. Anne. Campagne d'Italie de 1848 et 1849, par le général Schœnhals. — 15 juin. Alf. Nettement. Quatre chapitres inédits sur la Russie, par le comte J. de Maistre. — 18 juin. A de Pontmartin. Poètes et Conteurs (fin) · MM. Hersart de la Villemarqué, Bathild Bouniol, Ernest Feydeau, Hector Malot. — 20 juin. L. Rogier. Poésies mystiques, par Thalès Bernard. — 22 juin. Th. Anne. Madagascar, par V. A. Barbié du Bocage. — 23 juin. F. Lenormant. Les Catholiques d'Albanie. — 27 juin. B. Poujoulat. Constantinople. — 28 juin. A. Nettement. Madame la Duchesse de Parme, par M. H. de Riancey. — 29 juin. Th. Anne. Mémoires et Correspondance du prince Eugène. Tome VI.

L'Univers. 7 juin. L'abbé Bensa. D'un axiome de M. Renan. — 9 juin. L. Aubineau. La Musique au point de vue moral et religieux, par Mme Gjertz.

L'administration de l'*Athenæum français* prie les éditeurs de grands périodiques de lui envoyer régulièrement les sommaires de leurs publications, s'ils veulent les voir régulièrement reproduits.

L'administration de la *Revue Contemporaine* prie M. Bougeault, à Saint-Pétersbourg, de lui faire connaître son adresse.

Paris. Impr. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Heron, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 092 976 414

Digitized by Google